



HAL
open science

**Récits de voyage au Mexique : Une invitation –
Réflexions sur l'évolution du genre dans les récits de
trois auteurs et voyageurs espagnols contemporains :
Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo –
Laura Nguyen**

► **To cite this version:**

Laura Nguyen. Récits de voyage au Mexique : Une invitation – Réflexions sur l'évolution du genre dans les récits de trois auteurs et voyageurs espagnols contemporains : Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo –. Littératures. Université Lumière Lyon 2 - Université de Lyon -, 2016. Français. NNT: . tel-04392575

HAL Id: tel-04392575

<https://theses.hal.science/tel-04392575>

Submitted on 13 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Université Lumière Lyon2

École doctorale 484 3LA

Faculté des Langues – Département des Langues Romanes
Laboratoire de Recherche LCE (Langues et Cultures Européennes)

Récits de voyage au Mexique : Une invitation

- **Réflexions sur l'évolution du genre dans les récits de trois auteurs et voyageurs espagnols contemporains : Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo –**

Par Laura NGUYEN

Thèse de Doctorat d'Études ibériques et méditerranéennes

Spécialité Espagnol

Sous la direction de Madame María A. Semilla Durán,
Professeur émérite en études hispaniques et latino-américaines

Soutenue le 18 novembre 2016

Devant un jury composé de :

Madame Geneviève Champeau, Professeur émérite, Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3

Madame Sandra Hernández, Professeur des universités, Université Lumière Lyon 2

Monsieur Néstor Ponce, Professeur des universités, Université Rennes-2

Madame María Rubio Martín, Professeur des universités, Universidad de Castilla-La Mancha

Madame María-Angélica Semilla Durán, Professeur émérite, Université Lumière Lyon 2

Remerciements

Nous remercions de tout cœur : Madame Angélica Semilla Durán, pour nous avoir guidée durant toutes ces années, avec humanité et rigueur, en nous suivant de très près tout en nous laissant libres. Francisco Solano, pour ces moments de poésie, ces correspondances stimulantes, et cette confiance accordée. Paco Nadal, pour prendre le temps, entre deux voyages, de se poser avec nous. Suso Mourelo, pour les chemins parcourus, ensemble, dans les *esperpentos*. Ramón Salaberria, pour avoir surgi d'un récit, avec tant de gentillesse, et être entré dans nos vies. Mario Cedeño du café *Guardatiempos*. *El Tigre famélico*. *Diego Sexto, artista y peluquero itinerante*. *Las hermanas Zamora, el guardián del Seseo de las aves, el crónista de San Gabriel*. *La gente del camino que, de los relatos al viaje, nos ayudaron a avanzar*.

Nous remercions également : Marie-Pierre Rosier, *mari-posita espléndida*. Jordi Medel Bao, *por su presencia como regalo*. Skatt, *nuestra amiga, brujieta, y mariachi del alma*. Matthieu Wadoux, pour tout. Christelle Merle, *nutria mágica... ¡A Piglia!* Cédric Jouham, nuestro maestro, siempre. Leur aide nous fût précieuse. Leurs conseils, avisés. Leurs encouragements, leur présence, leur soutien, fabuleux.

Nous remercions encore : Enrique Sánchez Albarracin, Sebastien Lefèvre, Paul Mvengou, Claude Bourguignon, Philippe Colin, pour l'aventure décoloniale. Notre laboratoire de recherche, pour nous avoir soutenue, et chacun de ses membres qui, de près ou de loin, a participé à notre éveil intellectuel. Charlotte Limonne, Milena Mógica, nos collègues de *L'évaporation* (de l'oncle).

Nous remercions, d'avance : les membres du jury, pour l'honneur qu'ils nous font de lire et d'évaluer notre travail.

Nous remercions, bien sûr : nos ami(e)s, nos amants, nos amours. Particulièrement nos gueuses, qui ont toujours été là : Christelle, Marlène, Bab, Joy. Kristal, *mi bichita preciosa*, et le clan Nacci. Les Kaborés, Steph, Emma, Fofu, Mumu, P'tit Gui. Et Eloi. Sans oublier *los piratas*, parce qu'il en faut, et Edicto. Merci de nous avoir encouragée, poussée, inspirée. D'avoir supporté nos obsessions, accepté nos évaporations, enjolivé nos tourbillons.

Nous remercions, aussi : tous ceux qui ne tiennent pas dans l'espace de ces pages. Les copains, les amis, la famille, avec qui nous partageons des bouts de chemins français, *trozos de caminos mexicanos*.

Nous remercions, enfin : mamita y papito. Pour tellement de choses, pour tellement d'amour, que nous n'avons plus de mots. Et nous remercions la vie... *Gracias a la vida*.

Sommaire

<i>Remerciements</i>	2
Sommaire.....	3
<i>Avant-Propos</i>	6
Introduction	10
<i>Meta ton hodon : « la poursuite d'un chemin »</i>	10
Des voyages aux récits ?.....	10
Des récits aux voyages ?.....	17
<i>État des lieux</i>	20
Question d'orientation	22
Quelques boussoles pour s'orienter	32
PREMIERE PARTIE ÉVOLUTION DU GENRE, APPROCHE DU MEXIQUE ET MISE EN PLACE D'UNE POETIQUE VIATIQUE PROPRE AUX TERRES MEXICAINES	35
I- Historique viatique	36
<i>Brèves remarques sur le voyage et ses discours du Moyen-âge au Seizième siècle</i>	36
<i>Dix-septième siècle : « A beau mentir qui vient de loin »</i>	44
<i>Dix-huitième siècle : l'émergence timide d'un « moi »</i>	47
<i>Dix-neuvième siècle : « L'entrée du voyage en littérature »</i>	49
<i>Vingtième siècle : la « massification » du voyage</i>	54
II- Une première approche du Mexique.....	59
<i>Seizième siècle</i>	60
<i>Dix-septième et dix-huitième siècle</i>	71
<i>Dix-neuvième siècle</i>	75
<i>Vingtième siècle</i>	83
III- De l'expérience du voyage à la mise en place d'une poétique viatique propre aux terres mexicaines.....	112
<i>Départs</i>	113
<i>Dans le voyage : experientia est rerum magistra</i>	116
Dans le voyage, l'itinéraire	116
Dans le voyage, les modes de déplacements	119
À pied, à cheval, à mulet	119
En train	121
En voiture	132
En transports en communs	134
En avion.....	137
Dans le voyage, la rencontre	139
John Reed.....	141
Emilio Cecchi	144
Graham Greene.....	148
Sybille Bedford	149
Albert t'Serstevens	153
Michel Droit.....	156
Pino Cacucci.....	161
Dans le voyage, le voyageur	162
Le voyageur entre savoir-dire, savoir-faire, savoir-vivre et savoir-voyager	164
Savoir-dire	165
Savoir-faire	168
Savoir-vivre.....	170
Auteurs (Lecteurs) & Voyageurs.....	173
La figure de l'Auteur en voyage.....	173

La figure du (et des) lecteur (s).....	176
Voyageurs versus Touristes.....	185
Dans le voyage, le territoire	195
Retours : fin et fruits du voyage	224
DEUXIEME PARTIE REGARDS D'AUTEURS ET VOYAGEURS ESPAGNOLS SUR LE MEXIQUE	
CONTEMPORAIN	233
I- Présentation des auteurs, des récits, des itinéraires	234
<i>Trois archétypes de voyageurs</i>	234
« Los umbrales del relato »	238
II - De l'expérience du voyage à l'affirmation d'une poétique viatique propre aux terres mexicaines	251
.....	251
<i>Départs</i>	251
<i>Dans le voyage : « experientia est rerum magistra »</i>	256
Dans le voyage, l'itinéraire	256
Itinéraires et poétique(s).....	256
Itinéraires croisés et croisements de regards.....	265
Dans le voyage, les modes de déplacement.....	296
En autobus : « modernité » mexicaine et immensité du territoire	296
En voiture : de l'aventure à la vision	299
En train : le Chepe, train mythique de la Sierra Tarahumara	304
De la marche à l'art de la flânerie	308
Dans le voyage, la rencontre	316
« Je-Cela » et « rencontres contextuelles ».....	320
« Je-tu » et « rencontres exemplaires »	328
« L'expérience est la maîtresse des choses »	340
Dans le voyage, le(s) voyageur(s)	345
Voyageurs espagnols au Mexique	345
Le voyageur : savoir-dire, savoir-faire, savoir-vivre et savoir-voyager	351
Savoir-dire et langage mexicain	351
Savoir faire, savoir vivre et savoir voyager	358
Auteurs (lecteurs) et voyageurs	368
la figure de l'auteur en voyage.....	368
la figure du (et des) lecteurs.....	374
Voyageurs versus touristes : vers une lente réconciliation ?	380
Dans le voyage, le(s) territoire(s) des voyageurs.....	395
lieux communs et nouveaux imaginaires	397
Les terres du nord et l'imaginaire de la frontière	397
Le versant Pacifique : loin des sentiers balisés	401
Le plateau central ou l'Altiplano : des vieilles et des nouvelles routes	406
De l'ancienne Tenochtitlán à la nouvelle Mexico : regards croisés sur la capitale	409
Vers le sud, une odeur à tropiques	417
Chiapas, entre les flammes et les masques	423
Dans la région du Yucatán ou le Voyage dans le Temps.....	429
Retours : fin et fruits du voyage	434
TROISIEME PARTIE LA (RE)PRESENTATION DU MEXIQUE.....	439
I- Le Mexique des voyageurs.....	440
<i>Le Mexique, une terre empreinte d'exotisme ?</i>	441
<i>Voyager dans l'histoire et dans la littérature</i>	452
<i>Une terre mythique et légendaire</i>	465
II- Une approche de la « mexicanité »	478
<i>Questionner « l'identité mexicaine » et la « mexicanité »</i>	478
<i>Croisement de regards et mise en scène de la mexicanité dans les récits des voyageurs</i>	493
Des rituels, des mythes et des traditions	493
Trois lieux représentatifs de la mexicanité : <i>zócalos</i> , marchés et <i>cantinas</i>	513
<i>Zócalos</i>	514
Marchés.....	526
Cantinas.....	532
La mexicanité : et après ?	540
III- L'auteur et voyageur : regard impérial ou posture décoloniale ?	542

<i>Le Mexique contemporain : dans les marges du voyage</i>	542
<i>Modernité, colonialité, décolonialité</i>	549
<i>Colonialité/décolonialité dans les récits des voyageurs</i>	563
Une posture décoloniale ?	564
Un regard impérial ?.....	582
Conclusion	605
Bibliographie thématique	630
<i>Récits de voyage</i>	630
Corpus principal	630
Corpus secondaire.....	630
Récits de voyage mentionnés au fil du texte.....	631
E-Book	631
<i>Études critiques sur les récits de voyage (généralités)</i>	631
Livres	631
Articles	633
Sources internet.....	634
<i>Altérité / Espace / « Exotisme » / Voyage</i>	637
Livres	637
Articles	639
Sources internet.....	640
<i>Mexique et Amérique Latine</i>	641
Histoire.....	641
Articles	642
Essais / « Identité »	642
E-Book	645
Articles	645
Littérature viatique et études critiques sur le Mexique ou l'Amérique Latine	646
Littérature	647
E-book	647
Sources internet.....	648
Vidéos en ligne	651
Études décoloniales.....	652
Articles	653
<i>Littérature / Narratologie / Essais</i>	654
Livres	654
Sources internet.....	655
<i>Thèses universitaires</i>	656
<i>Divers : Sources internet</i>	658
<i>Dictionnaires et encyclopédies</i>	659
Annexe 1 : Carte de Francisco Solano.....	660
Annexe 2 : Carte de Suso Mourelo	661

Avant-Propos

Le voyage, pour le dire ainsi, coule dans nos veines.

Nous sommes un peu mexicaines.

Vietnamiennes, aussi.

Et françaises.

Nées à Libreville, au Gabon.

En d'autres termes ? Un produit de la mondialisation.

Faisons l'effort de revenir un peu sur nous-mêmes, au moment où nous ne savions pas encore l'aventure, le marathon, la traversée du désert, l'exploration que nous allions entreprendre. La thèse est un voyage. Un rite initiatique.

Pourquoi le Mexique ? Pourquoi ce sujet ?

Nous y sommes allées plusieurs fois lorsque nous étions petites. Nous avons grandi. Les voyages se sont espacés ; les souvenirs se sont estompés. À nos 15 ans, nous retournons dans notre pays maternel. Célébrer les *quinceañeras*, les jeunes filles qui deviennent des femmes, et rentrent comme telles dans la société, est de l'ordre du passage-obligé. Malgré tous nos efforts, nous ne parvenons pas à nous en soustraire. Nous souhaitons pourtant rester en France. Nous sommes amoureuses. Follement amoureuses ; et nous devons partir pour l'été. Avec l'arrogance de l'adolescence, nous le disons haut et fort : « Plus jamais nous ne retournerons au Mexique. » Nous nous le promettons.

Neuf années passent. Notre ami D. nous convainc de partir de l'autre côté de l'océan pour les vacances d'été. N'avons-nous pas de la famille là-bas ? Ne sommes-nous pas un peu mexicaines, quelque part ? Ne dit-on pas que c'est un pays magnifique ? Nous finissons par céder. Retrouver ce pays fût un choc. Un choc émotionnel, culturel, esthétique.

La famille que nous avions reniée nous accueille les bras ouverts. Nous ne connaissons rien de leur vie, ils s'intéressent tant à la nôtre. Notre souvenir ne les a jamais quittés. Dans le salon, dans leurs chambres, dans les couloirs, à côté d'autres images, des photos de nous, lorsque nous étions petites. Les oncles, les tantes, les cousins, font de leur mieux pour nous faire plaisir. Nous comprenons, peu à peu, ce que signifie là-bas « faire partie de la famille ». « *Primas, bienvenidas, qué bueno*

que vuelvan a sus raíces, las extrañábamos, el país también, ¡qué bueno verlas! ». Nous avons la gorge nouée : nous nous sentons ridicules. Nous regrettons, de plus en plus, notre attitude passée.

Au fur et à mesure de nos échappées avec D., nous prenons conscience de la beauté, de la diversité, de l'immensité de ce territoire. Nous sommes époustouflées. Le site archéologique de Monte Albán et les cascades pétrifiées de Hierve el Agua près de Oaxaca. Le jeune volcan du Parícutín, dans l'état du Michoacán, son village enseveli sous la lave. La capitale légendaire, Mexico. Le charme coloré de Guanajuato. Le village poussiéreux de Paracho, la ville de la guitare, qui sent si bon le bois. La Antigua où, cinq siècles auparavant, des hommes venus de l'est, qui ressemblaient à des dieux, étaient apparus. Huautla de Jiménez au-dessus des montagnes, au-dessus des nuages, dans un nuage de brume. La plage de Zipolite... Et la famille. Cette année-là, nous nous promettons de rattraper le temps perdu.

En France, nous faisons des études d'espagnol. Nous avons aimé nous introduire à la recherche durant nos années de master. Nous avons travaillé sur la chanson d'auteur en Espagne, mise en parallèle avec la poésie du réalisme social. Nous envisageons peut-être de poursuivre en doctorat. Cependant, avant de nous orienter dans cette voie, il nous semble important d'acquérir une expérience dans l'enseignement. Nous postulons pour partir au Mexique comme assistantes de français. Nous sommes sélectionnées : nous serons envoyées là-bas durant l'année scolaire 2008-2009.

Nous partons à Aguascalientes, une ville à quelques six heures de route, au nord-ouest de Mexico, dont nous n'avons jamais entendu parler. Notre situation privilégiée, un salaire confortable, un emploi du temps sur mesure, une famille incroyable aux quatre coins du pays, un colocataire formidable, assistant de français, comme nous, avec qui nous prenons la route... Avec C., nous déplions la carte du Mexique sur la table, dans notre petite maison bleue. L'un de nous ferme les yeux, désigne un point au hasard. *Ce week-end, ces vacances, nous partirons... là-bas !* De la *selva* Lacandona à la *sierra* Tarahumara, nous sillonnons le pays. La feria de Tequila dans laquelle nous tombons par hasard. La cascade de Tamul, une merveille naturelle, dans la région de la Huasteca. Un château surréaliste, dans un écrin de verdure, enveloppé de mystère. Des arbres qui se devinent dans la brume et qui surgissent à nos yeux. La fête des morts à Tzintzuntzan. La nuit des étoiles à Xochicalco. Le cri des singes hurleurs, près de Palenque, qui ricoche dans la vallée. Des serpents à sonnette dans la nuit de Real de Catorce. Des nuées de monarches qui colorent le paysage et le peignent d'orangé non loin de Morelia. La violence des orages, la douceur des hamacs, les saveurs du mezcal. La vie, les cours, la famille,

les rencontres, les amis. Des bouts de vie mexicaine... une tranche de vie mexicaine... c'est une révélation.

Le voyage du retour nous réserve une surprise. Pour nous dédommager d'un problème sur le vol, on nous offre un coupon pour un autre voyage. Sa valeur équivaut le prix d'un aller-retour au Mexique. Nous revenons en France imprégnées de rêves, de souvenirs, radieuses, un billet dans la poche.

Nous avons trouvé un travail pour donner des cours de français à Dolores Hidalgo. La ville de l'Indépendance, des glaces aux crevettes, de José Alfredo. Nous pensons rentrer en France, préparer nos bagages, repartir. Des problèmes de santé nous en empêchent. Tout vient à temps à qui sait attendre ; nous attendons d'aller mieux. Nous travaillons à Saint-Etienne, désorientées, sans trop savoir quoi faire. Poursuivre en thèse ? Sur la chanson d'auteur ? Nos obsessions se sont déplacées. Nous ne pensons plus qu'au Mexique et nous rêvons en espagnol. Nous avons le *spleen* du voyage, et sans doute aussi du pays.

Une cousine se marie et nous choisit comme témoins. Nous repartons donc en direction du Mexique. Un mariage et trois mois de voyage au long cours, J. à nos côtés. Ce voyage nous secoue, nous révèle, nous déborde. Au retour, nous ne parvenons pas à le digérer. Il nous est très difficile d'en parler et de le partager avec nos proches. Nous finissons par prendre la plume pour le comprendre et trouver peut-être, comme dirait Francisco Solano, un sens fragile qui nous aurait échappé¹. Quand donc s'arrête un voyage ?

Nous essayons toujours par ailleurs de digérer le voyage avec J. et de le mettre en mots. La rédaction de ce récit peut s'entrevoir comme le versant pratique d'une réflexion théorique. Comment évoquer le Mexique si nous ne l'avons pas connu ? Étudier le voyage si nous ne l'avons pas vécu ? Nous partageons les réflexions de Franck Michel, lorsqu'il écrit : « Parler du voyage sans en connaître les vibrations que seule autorise sa pratique buissonnière c'est se tromper soi-même sur la teneur du monde, c'est comme jouer une comédie dont on n'aurait pas lu le scénario. »²

Cinq ans plus tard, jour pour jour, après notre expérience viatique, nous achevons d'écrire avec J. *Entre-Parentèses : Mexico, un billet pour deux*. Nous confronter à la textualisation de ce voyage nous a fait prendre conscience de la

¹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*. Barcelona : Alba, 2001. (Coll. Trayectos), p. 137 : « Y por eso escribe, para que aparezca en fin el sentido del viaje, para que las palabras revelen qué fue a buscar y en qué consistió su metamorfosis. »

² MICHEL, Franck. *Désirs d'Ailleurs : Essai d'anthropologie des voyages*. [2000]. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2004, p. 70.

difficulté de l'entreprise. (Re) présenter le monde par le biais de la littérature est une tâche malaisée, ambitieuse, qui demande de maîtriser sa plume et l'art de la narration. Mettre en scène un voyage, dans l'espoir d'en rendre compte au plus près, relève d'un tour de passe-passe et de la prestidigitation. Plus, encore, d'une aporie. À ces difficultés techniques s'ajoutent des questionnements dont nous n'aurions pas mesuré la portée, en étudiant les récits de nos voyageurs, si nous ne nous y étions pas nous-mêmes confrontées. Le genre référentiel du récit de voyage et l'horizon du pacte autobiographique dans lequel il s'inscrit conditionnent autant la lecture du destinataire que la mise en récit de l'auteur. Jusqu'où convient-il de dire la « vérité » ? À partir de quel moment devient-on indiscrets, voire indéliçats ? A-t-on le droit de « tout » dire sur les personnes que nous avons croisées ? Si nous décidons d'insérer des propos qui peuvent porter atteinte à quelqu'un, peut-on changer son nom ? Changer son nom, compte tenu du pacte viatique, est-ce « mentir » ? Jusqu'où *peut-on* se dévoiler ? Jusqu'où *veut-on* se dévoiler ?

Cette écriture en binôme nous a permis de prolonger le voyage, de confronter et compléter nos points de vue, de densifier l'expérience. Cela fait cependant six ans que nous l'avons vécu. Nos regards n'étaient pas les mêmes. Nos connaissances sur le Mexique non plus. La fraîcheur de nos regards possède autant, nous semble-t-il, de points forts que de faiblesses. Néanmoins, cette expérience a profondément changé notre vision du monde, du Mexique, et de nous-mêmes. Avouons que si nous n'avions pas commencé une thèse sur le sujet, nous aurions sans doute abandonné la textualisation de ce voyage à un stade embryonnaire. Pour toutes ces raisons, nous avons finalement décidé de l'incorporer dans le Cd-Room qui accompagne la thèse.

Des voyages aux récits ou des récits aux voyages ?

Introduction

Meta ton hodon : « la poursuite d'un chemin »³

Des voyages aux récits ?

Nous proposons dans notre étude de nous appuyer sur les récits des voyageurs pour nous déplacer entre les disciplines, observer l'évolution du genre, esquisser des lignes de fuite, et nous projeter sur les terres mexicaines par l'intermédiaire de regards qui composent, en les superposant, en les entremêlant, une « représentation globale »⁴ du Mexique en ce début de siècle.

De nombreux chercheurs ont à ce jour démontré qu'il est dans la nature humaine de *l'homo itinerans*, de *l'homo peregrinus* ou de *l'homo viator* d'être en mouvement. Or, si le mouvement est l'un des éléments caractéristiques de l'être humain, le désir de communication en est un autre essentiel. Dès l'ouverture de son *Homo viator*, Carlos Alberto González Sánchez fait de ce désir une « inquiétude primordiale »⁵ : l'être humain ressentirait, de par sa nature, le besoin vital de communiquer ses expériences. Les récits de voyage naissent à nos yeux de ce désir profond. Comme le suggère Roland Barthes, et comme nous le démontrerons tout au long de ce travail, ils sont « l'enjeu d'une communication »⁶.

Présenter les récits de voyage comme « une invitation » nous permet d'accentuer le rôle du lecteur dans l'actualisation du texte ; mais aussi d'insister sur l'un des objectifs des auteurs et voyageurs contemporains : partager avec des lecteurs complices une expérience de l'Ailleurs.

³ WHITE, Kenneth. *L'esprit nomade* [1987]. Traduction de l'anglais par Trn Vn Khai. Paris : Le livre de poche, 2008. (Coll. Biblio essais), p. 76.

⁴ DUGAST, Guy-Alain. *La tentation mexicaine en France au XIX^e siècle. L'image du Mexique et l'intervention française (1821-1862)*. Tome 2, *Le mythe mexicain et le courant interventionniste*. Paris : L'Harmattan, 2008, p. 103.

⁵ GÓNZALEZ SÁNCHEZ, Carlos Alberto. *Homo viator, homo scriben : Cultura gráfica, información y gobierno en la expansión atlántica (siglos XV-XVII)*, op. cit., p. 31.

⁶ BARTHES Roland, BOOTH Wayne, HAMON Philippe et al. *Poétique du récit*. Paris : Seuil, 1977. (Coll. Points), p. 38.

« Réflexions sur l'évolution du genre » nous fait prendre d'entrée de jeu position dans le débat qui a longtemps animé les théoriciens sur l'existence – ou non – du genre du récit de voyage. Comme l'écrivent à ce propos Tzvetan Todorov et Geneviève Champeau :

Si l'on demande aujourd'hui au lecteur non prévenu à quoi s'attend-il dans un récit de voyage, il aura sûrement du mal à donner une réponse détaillée ; et pourtant cette attente existe bien, et constitue l'un des versants de ce qu'on appelle un genre littéraire (l'autre versant en étant l'intériorisation de cette même norme par les écrivains).⁷

Por el pacto de lectura factual que establece, por el peso de los parámetros temático y modal (relato narrativo-descriptivo), así como por la aceptación que la apelación « libros de viaje » tiene en las historias de la literatura y la circulación del libro, puede considerarse como un género.⁸

Cette thèse est le résultat d'un travail de recherche. Nous aimons la concevoir aussi comme le processus d'un apprentissage de lecture. À mesure que nous lisons des récits de voyage au Mexique, notre connaissance sur le pays et l'imaginaire qui l'accompagne s'approfondissent. Des noms, des événements, des personnages, nous deviennent familiers. Des références à des ouvrages, à des écrivains, à des voyageurs, se recourent d'un texte à l'autre, et forment comme une grande famille. Des lieux évoqués reviennent comme des *leitmotifs* dans les différents textes et se cristallisent dans nos imaginaires. Le style, les regards, les expériences inédites des voyageurs, et les représentations de l'époque dans laquelle ils s'insèrent, n'ont pas cessé de nous faire voyager.

Notre objectif n'est pas celui de comprendre la « réalité » qu'ils mettent en scène, qui nous échappera toujours, mais de tenter de nous en approcher. Comment prétendre connaître le Mexique ? Définir « l'identité mexicaine », voire la « mexicanité » ? Et pour reprendre les interrogations de Luis Villoro, lorsqu'il approchait de l'an 2000 :

[...] ¿será posible definir al país de los 100 millones, donde diez de ellos son indígenas que hablan 62 lenguas vernáculas, al menos tres millones viven como ilegales en Estados Unidos y una cantidad incalculable nace y muere en selvas y desiertos sin dejar huella en el registro civil?⁹

⁷ TODOROV, Tzvetan. *Les morales de l'histoire*. Paris : Grasset, 1991 (Coll. Le collège de Philosophie), p. 104.

⁸ CHAMPEAU, Geneviève. « El relato de viaje, un género fronterizo », dans CHAMPEAU, Geneviève (dir.). *Relatos de viajes contemporáneos: Por España y Portugal*. Madrid : Verbum, 2004, p. 30.

⁹ VILLORO, Juan. *Safari accidental*. [2005]. México : Planeta Mexicana, 2015, p. 38.

Le définir s'avère être une tâche impossible. Le résultat serait forcément réducteur et l'ambition, foncièrement présomptueuse. Nous pouvons cependant questionner, dans l'espace et le temps qui nous est imparti, la (re)présentation du Mexique qui prend forme au fur et à mesure des siècles à partir des récits des voyageurs. José N. Ituriaga mentionne dans son *Anecdotario de forasteros en México* une citation d'Andrés Henestrosa qui nous semble venir à propos :

Todos los viajeros, así el que niega como el que afirma, el que atina como el que yerra, han contribuido con sus luces y con sus sombras a crear la imagen de México, a hacerle su mitología y su historia.¹⁰

Afin d'interroger cette « image » et d'analyser les récits de trois auteurs et voyageurs espagnols contemporains, nous aborderons dans la première partie l'évolution du genre du récit de voyage et l'histoire du Mexique à travers les siècles, notamment en faisant appel aux récits de voyageurs occidentaux. Nous verrons ainsi se constituer une poétique viatique issue d'une longue tradition, mais propre aux terres mexicaines. Ces assises nous permettront de situer dans la seconde partie les récits de Francisco Solano, de Paco Nadal et de Suso Mourelo dans la tradition viatique. Nous approfondirons dans la troisième partie la (re)présentation qu'ils font du Mexique, nous nous intéresserons au concept fuyant de la « mexicanité », et nous terminerons par questionner les idéologies qui traversent leurs discours.

Dans la première partie, les deux premiers chapitres visent à nous rapprocher de plus en plus de notre objet d'étude. Nous aborderons l'évolution du genre en question, puis nous déplacerons notre regard vers le Mexique. Un « historique viatique mexicain » nous permettra d'introduire l'histoire du pays, tandis que 12 récits de voyage – au sens large du terme – compléteront ce panorama et donneront un premier aperçu de l'évolution du genre : les *Cartas de relación* d'Hernan Cortès ; l'*Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* de Bernal Díaz del Castille (1775) ; *Voyage au Mexique (1858-1861)* de Désiray Charnay ; *Terres mexicaines* de Louis Lejeune (1910) ; *Le Mexique insurgé* de John Reed (1914) ; *Mexique* d'Emilio Cecchi (1930) ; *Routes sans lois* de Graham Greene (1938) ; *Visite a Don Otavio : Tribulations d'une romancière au Mexique* de Sybille Bedford (1953) ; *Mexique : Pays à trois étages* d'Albert t'Serstevens (1955) ; *Panoramas mexicains* de Michel Droit (1960) ; *Poussières mexicaines* de Pino Cacucci (1992)¹¹.

¹⁰ ITURRIAGA, José N. *Anecdotario de forasteros en México : Siglos XVI-XX*. México : Mirada Viajera, 2001, p. 13.

¹¹ En suivant les conseils de Jean Claude Rouveyran, nous écrivons les chiffres inférieurs à 10 en toutes lettres. Pour les chiffres supérieurs à 10, nous emploierons leurs symboles numériques correspondants. Lorsque les deux cas se retrouvent dans une même phrase, et par souci d'homogénéisation, nous emploierons les symboles numériques, dans ROUVEYRAN, Jean-Claude :

Ces récits nous paraissent emblématiques parce qu'ils s'inscrivent dans des époques charnières de l'histoire mexicaine et qu'ils sont des jalons, comme nous le verrons, dans le genre du récit de voyage au Mexique. Ils ont été consacrés par l'institution littéraire et véhiculent, de ce fait, une certaine image du pays dans l'imaginaire collectif. Leurs signatures, hormis celle de Louis Lejeune, possèdent une autorité certaine dans leurs milieux respectifs. De plus, le corpus constitué dans cette première approche témoigne de l'hétérogénéité intrinsèque du genre puisque des lettres, des chroniques, un journal de voyage, un reportage et des récits de voyage s'y côtoient.

La critique viatique admet généralement que le récit de voyage entre en littérature au XIX^e siècle. Cette perspective est pertinente pour les récits de voyage en France, en Espagne, en Italie, en Orient. Nous soulevons cependant l'hypothèse selon laquelle le sous-genre des récits de voyage littéraires au Mexique se constitue véritablement au cours du siècle suivant. Afin d'en illustrer l'idée, nous reviendrons dans le troisième chapitre sur les récits de voyage du XX^e siècle que nous avons présentés lors de notre historique viatique pour montrer comment ils s'installent, avec de plus en plus d'assise, dans le champ littéraire. Nous nous appuyerons sur les trois temps forts de l'expérience viatique (le départ, le voyage, le retour) et sur cinq thèmes qui nous paraissent essentiels au moment d'analyser un récit de voyage : l'itinéraire, les modes de déplacement, la rencontre, le voyageur, le territoire.

L'étymologie du verbe « réfléchir » remonte au XIII^e siècle. Le terme puise son origine dans le latin *reflectere* « courber en arrière, recourber; ramener », en lat. médiéval, « réverbérer (d'un miroir) », dérivé de *flectere* « fléchir, ployer ». Il désigne dans un premier temps une forme de « méditation, [de] connaissance desoi ». Au XVI^e siècle, il prend le sens de « revenir sur sa pensée pour l'approfondir »¹². Pour Kenneth White : « le nomade ne va pas quelque part, surtout en droite ligne, il évolue dans un espace et il revient souvent sur les mêmes pistes, les éclairant, peut-être, s'il est nomade intellectuel, de nouvelles lumières. »¹³ Autrement dit : le nomade intellectuel prend le temps de la réflexion, « revient sur sa pensée pour l'approfondir ». À partir d'une démarche proche du nomadisme

Le guide de la thèse. Le guide du mémoire : Du projet à la soutenance. Paris : Maisonneuve et Larose, 1999, p. 238.

¹² CNRTL : Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales [en ligne]. Disponible sur : <http://www.cnrtl.fr/>. Étymologie de « réfléchir », disponible sur : <http://www.cnrtl.fr/etymologie/r%C3%A9fl%C3%A9chir>

¹³ WHITE, Kenneth. *L'esprit nomade, op. cit.*, p. 13.

intellectuel tel que le défend le fondateur de la géopoétique¹⁴, nous nous appuyerons sur la méthodologie élaborée au cours de la première partie pour interroger, dans la deuxième partie, les regards d'auteurs et voyageurs espagnols sur le Mexique contemporain. Les analyses faites en amont nous permettront de mettre en lumière les continuités, mais aussi les changements de paradigme dans les récits des voyageurs contemporains. Revenir « sur les mêmes pistes » nous offrira l'opportunité d'enrichir ces thématiques de nouvelles perspectives.

Plusieurs critères nous ont servi à délimiter notre corpus principal. Le genre : des récits de voyage « littéraires ». La provenance des auteurs : l'Espagne. L'espace visité : pour questionner la représentation globale du Mexique, il fallait que les voyageurs se soient déplacés sur l'ensemble du territoire. Le temps : le Mexique au début du XXI^e siècle. S'intéresser sur les représentations et le rapport à l'Ailleurs de voyageurs espagnols dans le Mexique contemporain, étant donnée l'histoire « commune » de ces deux pays, les phénomènes de conquête, de colonisation, de colonialité, qui ont marqué/qui marquent le territoire, les corps et les esprits, nous paraissait particulièrement intéressant.

L'absence de voyageurs espagnols dans le corpus que nous avons proposé pour le XX^e siècle peut à priori surprendre. La dictature du général Franco (1939- 1975) l'explique, nous semble-t-il, en partie. Les relations diplomatiques entre l'Espagne et le Mexique s'interrompent pendant la dictature franquiste et ne se rétablissent que le 28 mars 1977. De ce fait, les espagnols qui écrivent sur/depuis le Mexique entre 1939 et 1977 ont davantage le statut d'exilés que de voyageurs. Il faut donc attendre l'ouverture de l'Espagne et l'amélioration de sa situation économique pour constater la présence d'auteurs et voyageurs espagnols sur le territoire mexicain.

Au début du XXI^e siècle apparaissent sur le marché trois récits de voyage au Mexique rédigés par des auteurs et voyageurs espagnols qui correspondent à nos critères: *Bajo las nubes de Mexico* (2001) de Francisco Solano¹⁵, *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México* (2010) de Paco

¹⁴ Consulter pour plus d'informations le site officiel de l'Institut International de Géopoétique : <http://www.institut-geopoetique.org/fr>

¹⁵ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*. Barcelona : Alba, 2001. (Coll. Trayectos).

Nadal¹⁶, *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México* (2011) de Suso Mourelo¹⁷.

Ces auteurs incarnent trois archétypes de voyageurs qui sont, pour le dire ainsi, de plus en plus professionnels. Francisco Solano se présente comme un « voyageur occasionnel ». Nous sommes tentée de qualifier Suso Mourelo de « semi-voyageur ». Paco Nadal est un « voyageur professionnel ». Comment se situent-ils par rapport à la tradition viatique ? Comment leurs différents statuts de voyageurs, mais aussi leur nationalité, influencent-ils leur appréhension de l’Ailleurs et de l’Autre ? Malgré ces différences, y a-t-il une manière commune de vivre et de mettre en scène le voyage ?

Chiapas : Cuaderno de viajes (2009) d’Herdero Fermin¹⁸ et *La cortina de nopal : Crónica de un viaje por México* (2011) de Manuel Reynaldo Méndez¹⁹ ne répondent pas aux critères que nous avons choisis pour composer notre corpus principal. Le premier ne se déroule que dans l’état du Chiapas et le second s’inscrit dans le genre proche – mais différent – de la chronique. Nous ferons cependant parfois appel à ces textes car ils nous permettent de compléter la vision donnée sur le Mexique par des auteurs et voyageurs espagnols en ce début de siècle.

Dans la troisième partie, les deux premiers chapitres approfondissent la notion d’exotisme, le traitement de l’histoire et de l’intertextualité, des mythes et des légendes, de la mexicanité. Nous croiserons le discours des voyageurs avec quelques voix issues de l’intérieur, notamment celles du philosophe Samuel Ramos, du sociologue Roger Batra, de l’écrivain Carlos Monsiváis. Malgré nos efforts pour circonscrire les thèmes de l’identité mexicaine et de la mexicanité, nous verrons qu’à l’instar des récits de voyage, ces notions se moquent des tentatives de conceptualisation. En dépit de ces difficultés, est-il possible de voir tout de même émerger au terme de notre parcours une image « globale » du Mexique ? Si oui, laquelle ? Aura-t-elle évolué par rapport aux premières (re)présentations qui s’imposaient dans l’imaginaire occidental ? Qu’en est-il de la manière de mettre en scène les indigènes et les mexicains ? Comment font les auteurs pour donner à percevoir aux lecteurs la « mexicanité » qui colore le pays d’une ambiance particulière ? Autrement dit, pour leur procurer l’impression, en lisant leurs récits,

¹⁶ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*. Prologue de Ángeles Mastretta. Barcelona : RBA, 2010.

¹⁷ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*. Madrid : Gadir, 2011. (Coll. Pequeña biblioteca Gadir Itacas).

¹⁸ HEREDERO, Fermin. *Chiapas, cuaderno de viaje*. Burgos : Gran Via, 2009. (Coll. Andanzas).

¹⁹ REYNALDO MÉNDEZ, Manuel. *La cortina de nopal*. Valencia : Brosquil, 2011. (Coll. Caminas).

de se « téléporter » au Mexique ? De voir émerger, selon la formulation de Jean-Paul Sartre, « un monde tout entier »²⁰ ?

Dans le troisième chapitre, nous allons recourir aux apports du groupe de chercheurs latino-américains modernité/colonialité pour interroger les récits de Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo. Pour reprendre la présentation qu'en font Claude Bourguignon et Philippe Colin, il s'agit :

[...] [d'un] réseau d'universitaires, pour la plupart originaires d'Amérique du sud ou de la Caraïbe, qui, depuis un peu plus d'une décennie, élaborent une critique systématique du récit eurocentré de la modernité et une réflexion sur la dimension intrinsèquement coloniale des processus qui lui sont liés.²¹

De nombreux analystes ont à ce jour interrogé les discours des voyageurs dans une perspective critique et politique. En déconstruisant les récits, en révélant les présupposés, en dénonçant les stéréotypes et les intentions sous-jacentes, ils ont montré depuis longtemps que la littérature viatique accompagne généralement les entreprises expéditionnaires, les missions de conquête, les intérêts des puissances impériales. Edward W. Saïd ouvre la voie en 1978 dans *L'orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*²². *Ojos imperiales : Literatura de viajes y transculturación* de Mary-Louise Pratt, plus adapté à notre objet d'étude, devient une référence en 1992²³. Les travaux qui questionnent les récits de voyage sous cet angle n'ont cependant jamais encore fait appel, tout du moins dans la limite de nos connaissances, aux théories de la pensée décoloniale pour appuyer leurs perspectives. Prendre assise sur les travaux du réseau modernité/colonialité nous paraît ainsi proposer un éclairage intéressant ; d'autant plus dans le cadre d'une thèse en études ibériques qui porte en grande partie sur le Mexique.

²⁰ SARTRE, Jean-Paul. *L'imaginaire : Psychologie phénoménologique de l'imagination* [1940]. Paris : Gallimard, 1986. (Coll. Folio Essais), p. 326 : « Simplement un monde tout entier m'apparaît en image à travers les lignes du livre [...] et ce monde se referme sur ma conscience, je ne peux plus m'en dégager, je suis fasciné par lui. »

²¹ BOURGUIGNON Claude, COLIN Philippe. « Introduction - La théorie décoloniale en Amérique latine : spécificités, enjeux et perspectives », dans BOURGUIGNON Claude, COLIN Philippe, GROSFOGUEL Ramón. *Penser l'envers obscur de la modernité : Une anthologie de la pensée décoloniale latino-américaine, op. cit.*, p. 1.

²² SAID, Edward W. *L'orientalisme : L'Orient créé par l'Occident* [1978]. Traduit de l'américain par Catherine Malamoud. Préface de Tvetan Todorov. Postface de l'auteur traduite par Claude Wauthier. Paris : Seuil, 1997. (Coll. La couleur des idées).

²³ PRATT, Mary Louise. *Ojos imperiales : Literatura de viajes y transculturación* [1992]. México : Fondo de Cultura Económica, 2010.

Des récits aux voyages ?

Sofía M. Carrizo Rueda aborde la métaphore du voyage dans les récits culturels de la modernité. Elle note: « La idea de -viaje se ha vuelto habitual en la presentación de hechos relacionados con la vida cotidiana. »²⁴ En effet, dire que « la thèse est un voyage », par exemple, est quasiment devenu un lieu-commun dans le discours des doctorants. Néanmoins, en plus d'être particulièrement appropriée, cette métaphore nous paraît aussi très juste. Les travaux de Rachid Amirou permettent d'en justifier la pertinence. Il montre dans *L'imaginaire touristique* comment les rites de passage et l'expérience viatique partagent le même « squelette symbolique » : le départ (phase de séparation) – le voyage (phase de mise en marge) – le retour (phase de réintégration)²⁵. La traversée de la thèse peut aussi s'intégrer dans cette structure commune. Il nous semble ainsi possible de considérer l'inscription en thèse comme le temps du « départ » ; la recherche et l'écriture comme le temps du « voyage » (ou comme la « phase de mise en marge » qu'expérimentent, dans la confrontation avec leur sujet, la plupart des doctorants) ; la soutenance et l'après-soutenance comme le temps du « retour », ou plutôt, dans notre cas, la « phase de réintégration ».

L'écriture est aussi fréquemment comparée à l'expérience viatique. Sergio Pitol s'exclame :

Voyager et écrire ! Activités marquées toutes deux par le hasard ; le voyageur et l'écrivain n'ont que la certitude du départ. Aucun des deux ne sait vraiment ce qui lui arrivera en chemin, et encore moins ce que lui réservera le destin lorsqu'il arrivera dans son Ithaque personnelle.²⁶

²⁴ CARRIZO RUEDA, Sofía M. (dir.). « El viaje omnipresente. Su funcionalidad discursiva en los relatos culturales de la segunda modernidad », dans CARRIZO RUEDA, Sofía M. (dir.). *El viaje y sus discursos*, dans *Letras : Revista de la Facultad de Filosofía y Letras de la Pontificia Universidad Católica Argentina Santa María de los Buenos Aires*, op. cit., p. 46.

²⁵ AMIROU, Rachid. *L'imaginaire touristique*. Paris : CNRS, 2012.

²⁶ PITOL, Sergio. *L'art de la fugue* [1997]. Traduit de l'espagnol par Martine Breuer. Albi : Passage du nord/ouest, 2005, p. 223.

Pour Odile Gannier : « La difficulté de l'écriture est donc équivalente aux peines du voyage ; l'écriture est une aventure, avec ses tempêtes, ses longues veilles, ses découragements, le calme des beaux temps et la joie de l'arrivée. »²⁷

Nous avons entendu quelque part, de manière un peu schématique, qu'il y aurait dans la vie deux sortes d'écrivains. Les premiers sauraient exactement, lorsqu'ils commenceraient une nouvelle, où ils voudraient en venir. Ils auraient tout structuré en amont. Ils auraient le titre. Les grandes lignes de la trame. Le nom des personnages, l'intrigue, le plan. Les écrivains policiers feraient par exemple généralement partie de cette catégorie. Les seconds se laisseraient au-contre emporter par le discours. Ils partiraient d'une image, d'un nom, d'une idée-vague, qui s'affinerait à mesure de l'écriture. À considérer que ce clivage existe, nous nous situerions dans la deuxième catégorie. Le sujet nous a choisi plus que nous ne l'avons choisi nous-mêmes. Nous avons suivi les pistes lancées par des voyageurs, approfondi nos réflexions, nos connaissances, bataillé avec nos pensées, qui tendent à l'éparpillement, sans savoir ce que nous recherchions vraiment, sans savoir ce que nous allions trouver. Comme l'exprimait si justement Nicolas Bouvier avant de se lancer sur les routes : « Le programme était vague, mais dans de pareilles affaires, l'essentiel est de partir. »²⁸

Nous prenons contact avec les principaux auteurs de notre corpus : Suso Mourelo, Paco Nadal, Francisco Solano. Nous découvrons, peu à peu, les personnes qui se devinent derrière les personnages. Nous collaborons avec Suso Mourelo dans une revue qu'il édite pour les Librairies Indépendantes de Madrid²⁹. Nous suivons un stage organisé par *El País* avec Paco Nadal sur la littérature de voyage. Nous nous mettons en relation avec certains « personnages » qui figurent dans leurs récits. Lors de notre dernier voyage au Mexique, nous rencontrons Ramón Salaberria, qui apparaît tout au long de *Bajo las nubes de México*. Il est le sous-directeur de la bibliothèque Vasconcelos ; cette « megabiblioteca » qui a tant causé scandale par le passé, avant que celui-ci, aux côtés du directeur Daniel Goldin, ne la dote lentement d'une nouvelle image auprès de la population locale³⁰. En collaboration avec des

²⁷ GANNIER Odile. *La littérature de voyage*. Paris : Ellipses, 2001, p. 96.

²⁸ BOUVIER, Nicolas. *L'usage du monde* [1963]. Dessins de Thierry Vernet. Paris : Payot & Rivages, 2001. (Coll. Petite bibliothèque), p. 12.

²⁹ NGUYEN, Laura. « Islas de papel, librerías y viajes » [en ligne], dans *Librerías L Independientes*. Firma invitada. Disponible sur : <https://www.libreriasindependientes.com/firmas-invitas/ver/id/2/titulo/islas-de-papel-librerias-y-viajes.html>

³⁰ SALABERRIA, Ramón. « La increíble y triste historia de la megabiblioteca Vasconcelos de México » [en ligne], dans *Educación y biblioteca*, numéro 162, 2007. Disponible sur : <https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=2482096>

lecteurs volontaires, nous organisons une conférence dans la bibliothèque sur les récits de voyage au Mexique, agrémentée de lectures à haute voix d'extraits de textes que nous avons choisi³¹. Ramón Salaberría nous ouvre surtout son monde et nous dévoile son Mexique, le DF, Oaxaca, comme il l'a fait, en d'autres temps, pour Francisco Solano. Des voyages aux récits, ou des récits aux voyages ?

Presque arrivées au terme de la rédaction, puisqu'il faut bien finir un jour, même si nous restons insatisfaites (nous aurions encore tellement de choses à dire, nous avons encore tellement de choses à lire, et avons-nous seulement bien dit les choses ?), nous approchons du point final. Tout comme lorsque nous sentons que le voyage touche à sa fin, c'est un moment propice pour faire le bilan et prendre le temps de se retourner sur ses pas. Qu'avons-nous trouvé après des années de recherche ? Avons-nous seulement trouvé quelque chose ou sommes-nous, comme les chercheurs d'or de la Sierra Madre, réduites à voir s'éparpiller au vent quelques pépites d'un trésor chimérique ? En poursuivant la métaphore du voyage, nous aimerions confesser que la traversée nous importe au final bien plus que l'arrivée. Que sont les récits de voyage, sinon une invitation à la lecture, à l'imaginaire, à l'aventure ? Mais aussi, par leur aspect documentaire, à la connaissance, à la réflexion, à l'ouverture ?

Les récits de voyage et l'expérience de lecture d'une manière générale nous invitent au « voyage » : c'est cette invitation que nous avons suivie. L'invitation à mieux comprendre le Mexique ; à affiner nos regards de lectrices et de voyageuses ; à découvrir d'autres expériences, d'autres visions, d'autres manières de dire et de sentir le monde. En paroles de Benito Taibo: « [el libro] contiene la otredad: la posibilidad de mirarnos a nosotros mismos a través del reflejo de la mirada del otro. »³² ; « Cuando empiezas a leer, empiezas a ayudarte. A ayudarte a ver más lejos. »³³

³¹ BV Vasconcelos (2015, 26 novembre). *Viajeros literarios en México* R Laura Nguyen. [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=4qEI7ZOPqpw>

³² Tedx Talks. (2015, 2 novembre). *Leer es resistir. Benito Taibo*. [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=iTEz1yOmepQ>

³³ Paraleerenlibertad (2016, 21 juin). *Benito Taibo «Nacer como lector»* [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=QMCeE3kV1eQ>

État des lieux

Un lieu est toujours un lieu « dit »³⁴

L'intérêt que les lecteurs et la critique académique portent aux récits de voyage revient sur les devants de la scène. En témoignent le Centre de Recherche sur la Littérature des Voyages (CRLV), fondé en 1984 par François Moureau, ou le groupe de recherche « La aventura de viajar y sus escrituras », dirigé par Eugenia Popeanga Chelaru depuis 2008 à l'Université Complutense de Madrid. Soulignons l'attrait de plus en plus marqué de l'Espagne à l'égard de cette thématique, et ce notamment dans le milieu universitaire. Ángela Rosca en atteste de la manière suivante :

Durante los últimos veinte años se está formando en España, podemos afirmar, una escuela de investigadores de los libros de viajes. Como testimonio de lo dicho, mencionamos las tesis de doctorado en la materia dada, los Congresos y los Seminarios Internacionales dedicados al tema del viaje, celebrados en diferentes universidades españolas.³⁵

Le succès de la littérature viatique interroge : « l'édition est en crise, entend t-on répéter de toutes parts, et la littérature va mal : la faveur dont jouissent les écrivains-voyageurs n'en est que plus frappante »³⁶.

Une constellation d'acteurs – écrivains, journalistes, photographes, libraires, académiques, passionnés de littérature de voyage, voyageurs, etc. – s'est emparée récemment, dans la société, du thème du voyage. À partir d'initiatives diverses, ils instaurent une réflexion croissante et nécessaire sur nos rapports à l'Ailleurs. Rappelons en ce sens Michel Le Bris qui crée la Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs, la revue *Gulliver* et le festival *Étonnants voyageurs*³⁷. De nombreux projets associatifs qui relient l'expérience viatique à l'art de sa mise en mots reflètent également ces nouvelles sensibilités : *Déroutes et Détours* (2004), *Les amis de chemins d'étoiles* (2007), *La Route Bleue* (2009), etc. De nos jours, la tendance littéraire parle au grand public « d'écrivains-voyageurs ». Certains refusent

³⁴ CAUQUELIN, Anne. *L'invention du paysage*. Paris : Presses Universitaires de France, 2013. (Coll. Quadrige), p. 42.

³⁵ ROSCA, Ángela. *La tipología de los discursos en los libros de viajes de Mihai Tican Rumano*. Tesis de filología románica. Madrid : Universidad Complutense de Madrid, 2006 [en ligne]. Disponible sur : <http://www.ucm.es/BUCM/tesis/fl/ucm-t29559.pdf>

³⁶ COGEZ, Gérard. *Les écrivains voyageurs au XX^e siècle*. Paris : du Seuil, 2004. (Coll. Points Essais), p. 207.

³⁷ Consulter pour plus d'informations le Site des Étonnants Voyageurs : <http://www.etonnants-voyageurs.com/>

clairement cette étiquette, qu'ils considèrent trop étriquée, voire trop commerciale. D'autres se revendiquent au-contre de cette catégorie, tandis que pour Jacques Meunier : « Si vous le coupez en deux, vous ne trouverez pas d'un côté un voyageur, et de l'autre un écrivain, mais deux moitiés d'écrivains-voyageurs »³⁸.

Adrien Pasquali rappelle dans son état des lieux de 1995 l'intérêt général et considérable que suscite le thème du voyage :

[...] depuis une vingtaine d'années, le rayon consacré aux récits de voyage dans les librairies offre une véritable inflation de titres et de collections. Textes inédits et rééditions intégrales ou abrégées ; anthologies et petits formats bibliophiles ; récits de voyages réels et imaginaires, biographies romancées ou factuelles de voyageurs ; guides de voyages et albums photographiques ; leur spécificité n'est jamais clairement définie. La généralisation des éditions de poche a certainement amplifié le phénomène [...] Pour le lecteur contemporain, le rapport au monde et aux savoirs sur le monde se serait sensiblement modifié, avec le passage de l'exploration à la recherche, de l'encyclopédisme individuel à l'atomisation des savoirs.³⁹

Il suffit d'ouvrir les yeux dans les rayons des librairies pour s'apercevoir que le panorama esquissé dans ces lignes est encore d'actualité. L'imaginaire du voyage imprègne nos sociétés. Les formes de voyager se sont multipliées. Ainsi, pour Michel Le Bris :

Il existe tant de façons de voyager [...] : le voyage d'affaire (celui du représentant), le voyage d'amour (limité à deux et le plus souvent à Venise), le voyage civil forcé (l'exilé, le déplacé, le déporté), le voyage militaire forcé (guerre), le voyage d'aventure (l'explorateur), le voyage d'agrément (tourisme), le voyage clandestin (espionnage), le voyage scientifique (archéologue, géologue, ethnologue), le voyage militant [...], le voyage missionnaire (prêtres et pèlerinages). A quoi il convient d'ajouter le voyage du diplomate ou celui de l'enseignant ou technicien en poste à l'étranger qui tiennent, selon des proportions variables pour chacun, du voyage d'affaire, du voyage officiel et du voyage missionnaire.⁴⁰

Franck Michel évoque pour sa part les voyages « culinaires », « de croisière », « à thématique sportive », « religieux » ; et explore l'univers plus

³⁸ LE BRIS Michel, ROUAUD Jean (dir.). *Pour une littérature-monde*. Paris : Gallimard, 2007, p. 148.

³⁹ PASQUALI, Adrien. *Le tour des horizons : Critique et récits de voyages*. Paris : Klincksieck, 1995. (Coll. Littérature des voyages), p. 21

⁴⁰ LE BRIS, Michel, cité par BORER Alain et al. *Pour une littérature voyageuse* [1992]. Bruxelles : Complexe, 1999. (Coll. Regard Littéraire), p. 105-106.

questionnable du *dark tourisme* et des *reality tours*⁴¹. Contentons-nous de mentionner ici la formule « touristique » de *Beyond Borders* :

[...] trois jours à la frontière mexicaine qui, pour 500 dollars, permettent des contacts directs avec la population locale, les immigrés clandestins, la patrouille de la frontière, les organisations pour les droits de l'homme. Sans oublier la visite des *maquiladoras*, ces ateliers de confection situés sur la frontière, et sans négliger l'évocation des problèmes de pollution.⁴²

Olivier Razemont nous informe de l'existence de « Nogo Voyages, les voyages qui ne mènent nulle part » : des aventures proposées par deux enseignants parisiens qui incitent des volontaires à changer leurs habitudes, à voyager « autrement ». L'une des expériences consiste à passer quatre heures dans les galeries commerciales du Forum des Halles à Paris, coupés de tout moyen de communication – ou de distraction – personnel : « Rien de passionnant a priori. Mais les initiateurs insistent : "On se déconnecte du quotidien, comme si on partait très loin." »⁴³

Il y a donc autant de touristes que de pratiques touristiques, de voyages que de voyageurs, tandis que certains archétypes, nous le verrons, s'imposent au fil du temps dans les imaginaires.

Question d'orientation

Quand on chemine, la pensée s'éclaire⁴⁴

En marge de la littérature, le genre du récit de voyage a longtemps été sujet à caution. Au vu de son statut particulier, pouvait-on le considérer comme un genre littéraire ? Les chercheurs semblent aujourd'hui s'accorder sur l'existence d'un genre en tant que tel, et ce bien qu'il s'avère difficile à cerner. Il s'est ainsi vu tour à tour qualifié d'ouvert et sans loi⁴⁵, de polymorphe⁴⁶, de métoyen⁴⁷, d'hybride⁴⁸, de protéiforme⁴⁹, de *fronterizo*⁵⁰.

⁴¹ MICHEL, Franck. *Désirs d'Ailleurs : Essai d'anthropologie des voyages*. [2000]. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2004, p. 290-311.

⁴² *Ibid.*, p. 297-298.

⁴³ RAMEZON, Olivier. « Voyager sans autre but que se déconnecter du quotidien » [en ligne], dans *Le Monde*. 12 août 2009. Disponible sur : http://www.lemonde.fr/voyage/article/2009/08/12/voyager-sans-autre-but-que-se-deconnecter-du-quotidien_1227928_3546.html

⁴⁴ JOURDAN Michel, VIGNE Jacques. *Marcher, méditer* [1994]. Paris : Albin Michel, 1998. (Coll. Spiritualités), p. 31.

⁴⁵ LE HUENEN, Roland. « Le récit de voyage : l'entrée en littérature » [en ligne], *op. cit.*, p. 45.

En accord avec Odile Garnier :

[...] le genre se constitue à partir du moment où l'on essaye de trouver des constantes, des critères de détermination, qui excluent en même temps qu'ils définissent [...]. [La littérature de voyage] se situe au carrefour de plusieurs genres [...], mais elle ne se constitue véritablement qu'à partir du moment où un certain nombre de textes abordent des thèmes similaires dans des perspectives semblables, et qu'ils semblent ressentir cette parenté au point qu'elle suscite l'écriture.⁵¹

Les textes qui appartiennent à la littérature de voyage peuvent se glisser dans des formes narratives très différentes : lettres, chroniques, voyages fictionnels, récits de voyage, essais, etc. Le récit de voyage fait de plus appel à des discours hétérogènes qui constituent en grande partie, pour la critique, la difficulté, mais aussi la richesse du genre. En vertu de leur hybridité constitutive, l'une des grandes difficultés fut celle de classer les œuvres et d'en fournir des pistes d'analyse cohérentes. La proposition de Louis Marin pour définir le récit de voyage, devenue une référence, nous paraît intéressante :

Un type de récit où l'histoire bascule dans la géographie, où la ligne successive qui est la trame formelle des récits ne relie point les uns aux autres des événements, des accidents, des acteurs narratifs mais des lieux dont le parcours et la traversée constituent la narration elle-même ; récit plus précisément dont les événements sont des lieux qui n'apparaissent dans le discours du narrateur que parce qu'ils sont les étapes d'un itinéraire. Sans doute ces étapes peuvent elles être marquées par des incidents, des accidents et des rencontres, c'est-à-dire par l'autre espèce d'événements qui constituent *[sic]* le matériau du récit historique. Mais ceux-ci ne font pas l'essentiel ; ils s'y ajoutent seulement comme les signaux d'une mémorisation possible. Le propre du récit de voyage

⁴⁶ RIDON, Jean-Xavier. *Le voyage en son miroir : Essai sur quelques tentatives de réinvention du voyage au 20^e siècle*. Paris : Kimé, 2002, p. 19.

⁴⁷ REQUEMORA-GROS, Sylvie. *Voguer vers la modernité : Le voyage à travers les genres au XVII^e siècle*. Paris : PUPS, 2012. (Coll. Imago mundi), p. 167. Elle y reprend les propos de François Bertaud, qui définit le voyage comme « un genre métoyen » entre l'histoire et le roman car, pour lui, les voyages « ne traitent que les aventures des particuliers, comme les Romans, mais avec autant de vérité et plus d'exactitude encore que les Histoires ».

⁴⁸ GALLIX François, GRAVES Matthew, GUIGNERY Vanessa, et al. *Récits de voyage et romans voyageurs ; aspects de la littérature contemporaine de langue anglaise*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 2006, p. 25.

⁴⁹ BORME, Jean. « Que fait le récit de voyage, entre fiction et faction ? » [en ligne], dans *Tropismes*, numéro 1, 2003, p. 93. Disponible sur : <http://tropismes.u-paris10.fr/document.php?id=291>

⁵⁰ CHAMPEAU, Geneviève. « El relato de viaje, un género fronterizo », dans CHAMPEAU, Geneviève (dir.). *Relatos de viajes contemporáneos : Por España y Portugal*. Madrid : Verbum, 2004, p. 15-31.

⁵¹ GANNIER, Odile. *La littérature de voyage*. Paris : Ellipses, 2001. (Coll. Thèmes & études), p. 91.

est cette succession de lieux traversés, le réseau ponctué de noms et de descriptions locales qu'un parcours fait sortir de l'anonymat et dont il expose l'immuable préexistence.⁵²

Le territoire étranger devient ainsi le personnage principal. L'auteur est le garant d'une double-expérience – de voyage et d'écriture – destinée à voir et à décrire le monde. La description des lieux traversés au fil de l'itinéraire sous-tend la narration à vocation référentielle et informative. Nous verrons cependant que certaines des caractéristiques du récit de voyage « conventionnel »⁵³ telles que les présente Louis Marin seront de plus en plus remises en question. Comme le remarque à cet égard María Rubio Martín:

Cuando parecía que ya se había asentado una conciencia de género por parte de los escritores, y que existía un acuerdo más o menos explícito en su definición por parte de los teóricos, algunos ejemplos de libros o relatos de viajes escritos en los últimos años nos sitúan ante sus propios límites hasta tener que cuestionarlos.⁵⁴

Les trois récits de voyage espagnols qui vont principalement nous intéresser dans la première décennie du XXI^e siècle ne rompent pas aussi explicitement les règles du genre viatique que ceux qu'elle analyse dans « En los límites del libro de viajes: seducción, canonicidad y transgresión de un género »⁵⁵. Ils reflètent cependant des changements de sensibilité et transgressent parfois, surtout le récit de Francisco Solano, le modèle canonique ; ce qui nous permettra d'illustrer l'évolution des récits de voyage au Mexique. Pour ce faire, nous sommes d'accord avec la théoricienne espagnole, lorsqu'elle rappelle l'importance de circonscrire le genre et les normes qui le régissent pour pouvoir ensuite en dégager les variations.

Ángela Rosca propose une définition du récit de voyage plus sensible aux composantes formelles que celle élaborée par Louis Marin :

[...] se define como un discurso literario-documental, de carácter pluridisciplinar, que se fundamenta en la textualización de los hechos de un viaje en el marco de las estructuras formales que lo caracterizan, narración,

⁵² MARIN, Louis, cité, entre autres, par GANNIER Odile. *La littérature de voyage, op. cit.*, p. 40.

⁵³ RUBIO MARTIN, María. « En los límites del libro de viajes : seducción, canonicidad y transgresión de un género » [en ligne], dans *Revista de Literatura*, volume LXXIII, numéro 145, 2011, p. 70. Disponible sur : <http://revistadeliteratura.revistas.csic.es/index.php/revistadeliteratura/article/viewFile/252/267>

⁵⁴ *Ibid.*, p. 65-90.

⁵⁵ *Id.*

descripción o exposición, y tiene fines lúdicos, didácticos e informativos para el destinatario.⁵⁶

Le double-discours du récit de voyage (littéraire et documentaire) ; son positionnement, à l'entrecroisée des disciplines ; ses principales modalités énonciatives (narration, description, exposition) et ses différents objectifs (ludiques, didactiques, informatifs) caractérisent encore le genre de nos jours. Nous reprenons donc en grande partie à cette définition. Il nous semble cependant qu'elle omet de mentionner un facteur important qui, plus ou moins visible, oriente le discours des voyageurs et constitue parfois l'une de ses finalités : la composante idéologique.

L'utilisation de la description dans les récits de voyage a fait couler beaucoup d'encre. Véronique Magri-Mourgues rappelle qu'il est habituel au XIX^e siècle de conseiller aux écrivains d'en faire un usage modéré. Étant donnée leur fonction informative et leur vocation référentielle, les récits de voyage font cependant exception⁵⁷. La place prédominante qu'elle acquiert depuis toujours dans le discours viatique caractérise le genre et sert parfois même à le définir. Pour Sofia Carrizo Rueda:

Se trata de un discurso narrativo-descriptivo en el que predomina la función descriptiva como consecuencia del objeto final que es la presentación del relato como un espectáculo imaginario, más importante que su desarrollo y su desenlace.⁵⁸

Luis Alburquerque va dans le même sens lorsqu'il écrit :

El discurso se representa en la travesía, en los lugares, y en todo lo circundante (personas, situaciones, costumbres, leyendas, mitos, etc.), que se convierten en el nervio mismo del relato. [...] las representaciones de objetos y personajes, que constituyen el núcleo de la descripción, asumen el protagonismo del relato, desplazando por consiguiente a la narración de su secular lugar de privilegio.⁵⁹

⁵⁶ ROSCA, Ángela. *La tipología de los discursos en los libros de viajes de Mihai Tican Rumano*, op. cit., p. 29.

⁵⁷ LAROUSSE, Pierre, note dans son *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle* : « La description, à moins qu'il ne s'agisse de récit de voyage, ne doit pas faire le fond d'une œuvre, mais seulement en être l'ornement », dans LAROUSSE, Pierre, cité par MAGRI-MOURGUES Véronique. « La description dans les récits de voyage » [en ligne], dans *Hal : Archives-ouvertes.fr*, 2011, p. 3. Disponible sur : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00596413>

⁵⁸ CARRIZO RUEDA, Sofia M. (dir.). « El viaje omnipresente. Su funcionalidad discursiva en los relatos culturales de la segunda modernidad », dans CARRIZO RUEDA, Sofia M. (dir.). *El viaje y sus discursos*, op. cit., p. 49.

⁵⁹ ALBURQUERQUE-GARCÍA, Luis. « El relato de viajes: hitos y formas en la evolución del género » [en ligne], dans *Revista de Literatura*, volume LXXIII, número 145, enero-julio, 2011, p. 17. Il prend le soin de justifier ses propos, lorsqu'il écrit, p. 16 : « conviene matizar qué significa que

Narration provient du latin *narratio* : « action de raconter, récit »⁶⁰. Elle narre principalement des faits et des actions qui permettent de faire avancer l'intrigue et d'orienter le récit vers son dénouement. Description provient du latin *descriptio* : « action de décrire »⁶¹. Les récits de voyage proposent aux lecteurs de leur (re)présenter, à partir d'un itinéraire et d'une expérience de l'Ailleurs, des réalités autres, différentes, généralement lointaines. « L'action de décrire » est dès lors essentielle pour permettre au lecteur d'imaginer les lieux traversés par le voyageur. L'un des objectifs des récits de voyage est pour Sofia Carrizo Rueda celui de faire surgir dans l'esprit du lecteur un « spectacle imaginaire » qui, rappelons-le, puise les éléments de sa mise en scène dans une « réalité » pré-existante à la page. Déjà pendant l'Antiquité, la figure de la *descriptio* était définie, par exemple dans *Rhetorica ad Herennium*, de la manière suivante : « expone las cosas de forma tal que el asunto parece desarrollarse y los hechos pasar antes nuestros ojos [...] »⁶² Face au dessein des voyageurs, l'opposition classique entre *narratio* et *descriptio* est remise en question. En effet, qu'advient-il lorsque l'action principale est celle de se déplacer pour rendre compte des choses entrevues et des expériences vécues ? Geneviève Champeau dépasse cette dichotomie et répond en ces termes : « la narration porte sur un type d'action (regarder) qui appelle la description tandis que cette dernière transforme le paysage en spectacle animé. Raconter, c'est déjà décrire, et décrire c'est aussi raconter. »⁶³

Au moment de s'intéresser à la poétique des récits de voyage, il convient ainsi d'insister sur les liens particuliers entre les modalités narratives et descriptives au sein du discours viatique. Roland Le Huenen a d'ailleurs démontré que c'est en partie grâce au recours à la description que le récit de voyage gagne, à mesure des siècles, sa place en tant que « genre » dans le champ littéraire⁶⁴.

la modalidad de la descripción predomina sobre la narración. Predominio quiere decir especial intensidad, abundancia, pero no dominio absoluto. » Disponible sur : <http://revistadeliteratura.revistas.csic.es/index.php/revistadeliteratura/article/viewArticle/250>

⁶⁰ CNRTL : <http://www.cnrtl.fr/etymologie/narration>

⁶¹ CNRTL : <http://www.cnrtl.fr/etymologie/description>

⁶² ALBUQUERQUE GARCÍA, Luis. « Apuntes sobre Crónicas de Indias y Relatos de Viajes », dans CARRIZO RUEDA, Sofía M. (dir.), *El viaje y sus discurso, op. cit.*, p. 16.

⁶³ BESSE Graciète, CHAMPEAU Geneviève, CHENOT Béatrice, PESTAÑO Y VINAS Adelaïde. « Stratégies d'ouverture et pratiques génériques dans les récits de voyage espagnols et portugais au XX^e siècle : quelques exemples » [en ligne], dans *Bulletin hispanique*, volume 107, numéro 2, 2005, p. 564. Disponible sur : http://www.persee.fr/doc/hispa_0007-4640_2005_num_107_2_5241

⁶⁴ LE HUENEN, Roland. « Le récit de voyage : l'entrée en littérature » [en ligne], dans *Etudes Littéraires*, volume 20, numéro 1, *L'autonomisation de la littérature*, 1987, p. 45-61. Disponible sur : <http://id.erudit.org/iderudit/500787ar>

Nous aurons également l'occasion de revenir au fil de notre étude sur chacun des paramètres qui configurent pour Luis Alburquerque le genre du récit de voyage, à savoir : le rôle particulier de la description, la référentialité de la narration, la factualité du texte, le caractère testimonial, l'importance de la paratextualité et de l'intertextualité⁶⁵.

Pour rendre compte de l'intérêt que suscitent depuis une trentaine d'années les récits de voyage dans le milieu scientifique, nous pourrions mentionner une liste innombrable de chercheurs et d'études qui se penchent sur le sujet. Le panel constitué par l'ensemble de ces travaux et les dates récentes des différentes publications suffiraient à rendre compte de l'attrait qu'exerce récemment ce thème auprès de la critique et des théoriciens⁶⁶. Nous nous limiterons cependant à indiquer quelques références qui ont particulièrement guidé nos réflexions. Du côté français : l'ouvrage de Normand Doiron sur « l'Art de voyager » à l'époque classique⁶⁷ ; le travail de Sylvie Requemora sur le genre du voyage au XVII^e siècle⁶⁸ ; de Roland LeHuenen sur « l'entrée du voyage en littérature »⁶⁹ ; de Franck Michel, de Rachid Amirou et de Jean-Didier Urbain sur le voyage et le phénomène touristique⁷⁰. Du

⁶⁵ ALBURQUERQUE-GARCÍA, Luis. « El relato de viajes: hitos y formas en la evolución del género », dans *Revista de Literatura*, volume LXXIII, numéro 145, enero-julio, 2011.

⁶⁶ Pour mentionner un panel réduit, mais représentatif, nous pouvons mentionner : ANTOINE, Philippe. *Quand le voyage devient promenade : Ecritures du voyage au temps du romantisme*. Paris : PUPS, 2011. (Coll. Imago Mundi) ; COGEZ, Gérard. *Les écrivains voyageurs au XX^e siècle*. Paris : du Seuil, 2004. (Coll. Points Essais) ; 1995; GANNIER, Odile. *La littérature de voyage*. Paris : Ellipses, 2001. (Coll. Thèmes & études) ; HAMBURSIN, Olivier (dir.). *Récits du dernier siècle des voyages : De Victor Segalen à Nicolas Bouvier*. Paris : PUPS, 2005 ; LINON-CHIPON Sophie, MAGRI-MOURGUES Véronique et MOUSSA Sarga (dir.) *Miroirs de textes, récits de voyage et intertextualité*. Nice : Publications de la Faculté de Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, 1998 ; MONTALBETTI, Christine. *Le voyage, le monde et la bibliothèque*. Paris : Presses Universitaires de France, 1997. (Coll. Ecriture) ; PASQUALI, Adrien. *Le tour des horizons : Critique et récits de voyages*. Paris : Klincksieck, 1995. (Coll. Littérature des voyages) ; ALMARCEGUI ELDUAYEN Patricia, ROMERO TOBAR Leonardo (dir.). *Los libros de viaje : realidad vivida y género literario*. Toledo : Ediciones Akal, S.A., 2005. (Coll. Sociedad, Cultura y Educacion, número 21); LUCEA GIRALDO Manuel, PIMENTEL Juan (dir.). *Diez estudios sobre literatura de viajes*. Madrid : CSIC (Consejo superior de investigaciones científicas), 2006 ; PEÑATE RIVERO, Julio (dir.). *Relato de viaje y literaturas hispánicas*. Madrid : Visor Libros, 2004. (Coll. Biblioteca filológica hispana/81).

⁶⁷ DOIRON Normand. *L'Art de voyager : Le déplacement à l'époque classique*. Paris: Klincksieck.

⁶⁸ REQUEMORA-GROS, Sylvie. *Voguer vers la modernité : Le voyage à travers les genres au XVII^e siècle*. Paris: PUPS, 2012. (Coll. Imago mundi).

⁶⁹ LE HUENEN, Roland. *Le récit de voyage au prisme de la littérature*. Préface de Philippe Antoine. Paris : PUPS, 2015. (Coll. Imago Mundi).

⁷⁰ AMIROU, Rachid. *L'imaginaire touristique*. Paris : CNRS, 2012 ; MICHEL, Franck. *Désirs d'Ailleurs : Essai d'anthropologie des voyages*. [2000]. Québec : Les Presses de l'Université Laval,

côté hispanique : le travail de Victoria Béguelin-Argimón sur la géographie dans les récits de voyage médiévaux⁷¹ ; les articles de Luis Alburquerque ; l'essai de Patricia Almarcegui sur « le sens du voyage »⁷² ; les travaux collectifs dirigés par Sofía Carrizo Rueda⁷³ et Geneviève Champeau⁷⁴.

Nous avons également lu des thèses qui se rapprochent de problématiques similaires à la nôtre. Mis à part celles de Pedro Jesús Martínez Alonso – qui propose une approche comparative de récits de voyageurs allemands et anglais en Espagne⁷⁵ – et de Marina Martínez Andrade – qui s'intéresse à la littérature de voyage écrite au Mexique par Guillermo Prieto⁷⁶ –, toutes tentent de circonscrire le genre en proposant des analyses typologiques⁷⁷.

Compte tenu de la vitalité de la recherche qui s'interroge sur la littérature viatique, nous avons été particulièrement frappée de constater le vide théorique qui concerne le Mexique. Marina Martínez Andrade déclare dans sa thèse soutenue en 2006 : « México es uno de los [países] menos estudiados en cuanto a escritores viajeros y sus obras. »⁷⁸ Dix ans plus tard, son constat demeure d'actualité, tandis que la plupart des travaux se concentrent sur les chroniques des Indes ou le XIX^e siècle. José N. Iturriaga a néanmoins effectué un travail titanesque, puisqu'il a

2004 ; URBAIN, Jean-Didier. *L'idiot du voyage, Histoires de touristes* [1991]. Paris : Payot & Rivages, 2002. (Coll. Petite bibliothèque).

⁷¹ BÉGUELIN-ARGIMÓN, Victoria. *La geografía en los relatos de viajes castellanos del ocaso de la Edad Media : Análisis del discurso y léxico*. Zaragoza : Hispanica Helvetica.

⁷² ALMARCEGUI ELDUAYEN Patricia. *El sentido del viaje*. Madrid : Junta de Castilla y León.

⁷³ CARRIZO RUEDA, Sofía M. (dir.). *El viaje y sus discursos*, dans *Letras : Revista de la Facultad de Filosofía y Letras de la Pontificia Universidad Católica Argentina Santa María de los Buenos Aires*, número monográfico, enero-diciembre 2008.

⁷⁴ CHAMPEAU, Geneviève (dir.). *Relatos de viajes contemporáneos: Por España y Portugal*. Madrid : Verbum, 2004.

⁷⁵ MARTÍNEZ ALONSO, Pedro Jesús. *Libros de viajes alemanes e ingleses a España en el siglo XX* [en ligne]. Tesis de filología alemana. Madrid : Universidad Complutense de Madrid, 2003. Disponible sur : eprints.ucm.es/tesis/fll/ucm-t26683.pdf

⁷⁶ MARTÍNEZ ANDRADE, Marina. *De orden supremo : La literatura de viajes de Guillermo Prieto*. Tesis en División de ciencias sociales y humanidades. México : Universidad Autónoma Metropolitana, 2006 [en ligne]. Disponible sur : 148.206.53.231/UAMI13701.pdf.

⁷⁷ ROSCA, Ángela. *La tipología de los discursos en los libros de viajes de Mihai Tican Rumano*. Tesis de filología románica. Madrid : Universidad Complutense de Madrid, 2006; ROUSSEL ZUAZU, Chantal. *La literatura de viaje española del siglo XIX : Una tipología*. Tesis de filología románica. Madrid : Universidad Complutense de Madrid, 2005; SALCINES DE DELAS, Diana. *La literatura de viajes : Una encrucijada de textos*. Tesis de Filología Románica. Madrid : Universidad Complutense de Madrid, 1996.

⁷⁸ MARTÍNEZ ANDRADE, Marina. *De orden supremo : La literatura de viajes de Guillermo Prieto*, *op. cit.*, p. 72.

construit une bibliographie qui comptabilise 1 921 fiches se référant à 1 600 voyageurs étrangers au Mexique du XVI^e siècle au XX^e siècle⁷⁹.

Dans l'introduction d'*Anecdotalario de forasteros en México : Siglos XVI-XX*, il effectue le bilan de ses recherches passées :

Respecto a las nacionalidades de esos 1 600 visitantes, resalta que el 48 por ciento ha sido de origen anglosajón y de éstos, a su vez, ha provenido alrededor del 82 por ciento de Estados Unidos y el 18 por ciento de Inglaterra; desde luego, la gran mayoría vinieron a México después de su Independencia. En el mismo caso están los franceses, que representan el 14 por ciento del total, y los alemanes el 10 por ciento, lo que contrasta con los italianos que apenas rebasan el 3 por ciento. Los españoles constituyen cerca del 11 por ciento, en tanto que los latinoamericanos menos del 4 por ciento; por supuesto, aquellos predominaron durante la Colonia.⁸⁰

Il nous informe aussi que 6 pour cent de ces voyageurs arrivent au Mexique au XVI^e siècle ; 2.3 et 4.9 aux XVII^e et XVIII^e siècles ; 51 pour cent au XIX^e siècle et 35 pour cent au cours du siècle dernier⁸¹. Notons que 10.1 pour cent des voyageurs sont des femmes et que 12 pour cent sont des artistes ou des littéraires.

Anecdotalario de forasteros en México inclut la présentation de textes de 50 voyageurs : 9 pour le XVI^e siècle ; 12 pour le XVII^e siècle ; 1 pour le XVIII^e siècle ; 16 pour le XIX^e siècle et 22 pour le XX^e. Les nationalités les plus représentées sont la française (20 voyageurs), l'espagnole (12) et l'américaine (9). La chute du nombre de voyageurs sur le territoire mexicain aux XVII^e et XVIII^e siècles s'explique par la mainmise de la Couronne espagnole sur ses colonies. Le nombre de voyageurs qui augmente au XIX^e siècle de manière significative est compréhensible si nous prenons au contraire en compte l'Indépendance du Mexique. Nous aurons l'occasion de revenir sur ces différents points au cours de notre historique. Ce qu'il nous convient de souligner ici, c'est qu'un seul voyageur espagnol figure dans l'*Anecdotalario* pour le XX^e siècle : José Moreno Villas⁸².

Par ailleurs, mis à part les investigations de José N. Iturriaga, nous avons trouvé très peu de recherches sur les récits de voyage au Mexique, encore moins sur la période contemporaine. Mentionnons cependant deux travaux de qualité qui portent sur la période du XIX^e siècle. Le premier est le fruit d'une thèse de Guy-

⁷⁹ Mentionnée dans ITURRIAGA, José N. *Anecdotalario de forasteros en México : Siglos XVI-XX*. México : Mirada Viajera, 2001, p. 21-23.

⁸⁰ ITURRIAGA, José N. *Anecdotalario de forasteros en México : Siglos XVI-XX*, *op. cit.*, p. 22.

⁸¹ *Id.*

⁸² MORENO VILLA, José. *Cornucopia de México* (1940) [en ligne]. Disponible sur : <http://www.biblioteca.org.ar/libros/89572.pdf>

Alain Dugast qui débouche sur l'édition d'un travail en deux volumes : *La tentation mexicaine en France au XIXe siècle*⁸³. Le second est un travail collectif qui s'interroge principalement sur les jugements que portent les étrangers sur la nation émergente et sur le thème de l'indianité⁸⁴.

Le décalage entre la profusion de recherches sur la littérature de voyage et les rares travaux concernant le Mexique nous déstabilisa mais nous offrit aussi des perspectives stimulantes. Nos réflexions s'ancrent ainsi dans un mouvement général de reconnaissance envers un genre trop souvent relégué aux marges de la littérature et envers un pays qui semble étonnamment mis en marge par la critique, mais aussi délaissé par les « nouveaux » auteurs et voyageurs.

S'interroger sur le genre du récit de voyage au Mexique inscrit notre recherche dans le champ littéraire. L'hybridité constitutive du genre et ses rapports indissolubles avec le monde extra-littéraire nous convient cependant à l'approcher de manière transdisciplinaire. Nous ne pouvons en effet pas comprendre l'évolution du récit de voyage sans prendre en compte l'évolution du voyage en lui-même, du pays visité, le phénomène du tourisme, l'imaginaire touristique. Nous ne pouvons pas non plus analyser le regard des voyageurs sur le Mexique si nous n'avons pas une idée du contexte qu'ils découvrent à leur arrivée. Nous nous déplacerons donc entre différentes disciplines (histoire, géographie, anthropologie, sociologie du tourisme, etc.) à partir d'une pensée qui espère, à l'instar de son objet d'étude, se jouer des frontières et, à la fois, s'enrichir à chaque traversée. Ce faisant, nos réflexions et nos démarches nous semblent concorder avec le genre du récit de voyage, mais aussi résonner avec les interrogations de notre temps. Comme l'énonce à ce propos Genevière Champeau:

El relato de viaje es un género de la frontera que juega con ella y la cuestiona. La libertad que ofrece, su naturaleza de *entre-deux*, el situarse siempre « entre » – literatura y discursos extraliterarios, lo factual y lo ficcional, el yo y el mundo, el mundo y la biblioteca, la mirada y la proyección de estereotipos –

⁸³ DUGAST, Guy-Alain. *La tentation mexicaine en France au XIXe siècle : L'image du Mexique et l'intervention française (1821-1862)*. Tome 1, *Les mythiques attrait d'une nation arriérée*. Paris : L'Harmattan, 2008 ; DUGAST, Guy-Alain. *La tentation mexicaine en France au XIXe siècle : L'image du Mexique et l'intervention française (1821-1862)*. Tome 2, *Le mythe mexicain et le courant interventionniste*. Paris : L'Harmattan, 2008.

⁸⁴ MUÑOZ, Manuel Ferrer (dir.). *La imagen del México decimonónico de los visitantes extranjeros : ¿Un Estado-Nación o un mosaico pluricultural?* Mexico : Universidad Nacional Autónoma de México, 2002.

puede ser un factor de su aceptación actual al entrar en consonancia con un cuestionamiento postmoderno de fronteras y categorías.⁸⁵

Luis Alburquerque montre comment dès l'Antiquité, la littérature de voyage se subdivise en trois orientations qui demeurent actuellement : les récits de voyage à dominante historique et réelle, fictionnelle et vraisemblable ou bien ancrée, en s'autorisant l'anachronisme, dans le domaine de la science-fiction⁸⁶. Autrement dit : les récits de voyage réels, imaginaires mais vraisemblables, fantastiques. L'*Anabase* de Xénophon, L'*Odysée* d'Homère et L'*Histoire véridique* de Lucinao de Samostasa sont trois récits paradigmatiques qui illustrent ces différentes déclinaisons :

Soldados caminantes en el texto de Jenofonte, nautas peregrinos en el poema homérico y transgresores de las leyes cosmológicas en el texto lucianesco trazan el perfil de una poderosa corriente de escritura que, desde los tiempos antiguos, ha venido rescribiéndose mientras se adaptaba a las transformaciones traídas por los cambios de civilización y los progresos tecnológicos.⁸⁷

Nous restreindrons notre étude aux récits de voyage non-fictionnels que la critique préfère généralement regrouper, en se basant sur les travaux de Gérard Genette, dans la catégorie des récits « factuels »⁸⁸. Victor Quiroga propose pour souligner le statut « d'entre-deux » du récit de voyage un néologisme qui se base sur les notions de fiction et diction mises en place par le théoricien français⁸⁹ :

[...] el relato de viajes constituye una forma híbrida por los géneros que recoge, su variedad de discursos y su propiedad de acercar la ficción y la dicción. El relato de viajes lima las aristas entre los dos ámbitos: se encuentra en una zona literaria que podemos definir como literatura *friccional*.⁹⁰

Nous fixerons ainsi notre attention sur des récits de voyage au Mexique *réels, factuels, friccioneux* (avec une préférence pour ce terme), qui impliquent au

⁸⁵ CHAMPEAU, Geneviève. « El relato de viaje, un género fronterizo », dans CHAMPEAU, Geneviève (dir.). *Relatos de viajes contemporáneos : Por España y Portugal*. Madrid : Verbum, 2004, p. 31.

⁸⁶ ALBURQUERQUE-GARCÍA, Luis. « El relato de viajes: hitos y formas en la evolución del género », dans *Revista de Literatura*, volumen LXXIII, número 145, enero-julio, 2011.

⁸⁷ ALMARCEGUI ELDUAYEN Patricia, ROMERO TOBAR Leonardo (coords.). *Los libros de viaje : realidad vivida y género literario*. Toledo : Ediciones Akal, S.A., 2005. (Coll. Sociedad, Cultura y Educación), p. 9.

⁸⁸ GENETTE, Gérard. *Fiction et diction* [1991]. Paris : Seuil, 2004. (Coll. Points Essais)

⁸⁹ *Id.*

⁹⁰ QUIROGA Victor. *La dimensión colonial de los relatos de viaje científicos del siglo XVIII : La Condamine y su Breve relación de un viaje al interior de la América Meridional* [en ligne]. Tesis de filosofía y humanidades. Santiago : Universidad de Chile, 2007, p. 17. Disponible sur : http://www.cybertesis.cl/tesis/uchile/2007/fi38quiroga_v/html/index-frames.html

niveau de l'énonciation une correspondance obligatoire entre le voyageur, l'auteur et le narrateur. Ils se rapprochent en ce sens de la pratique testimoniale et acquièrent dans leurs discours un horizon autobiographique⁹¹.

Quelques boussoles pour s'orienter

Avant de franchir le seuil de ces écrits préliminaires, il importe enfin de faire quelques considérations sur des concepts inhérents à la thématique du voyage (l'Ailleurs, l'Autre) et à l'imaginaire du Mexique (l'Exotisme, l'Indien). Nous allons préciser l'emploi que nous ferons de ces concepts dans le cadre de notre étude ; mais il va de soi que nous les développerons tout au long de nos réflexions.

Recourir à l'étymologie éclaire parfois la langue d'une lumière oubliée, nous permet de réfléchir sur l'origine des mots et de les entrevoir souvent d'une toute autre manière. Le terme « étymologie » signifie initialement « recherche du vrai »⁹², ce qui nous en dit long sur l'utilité de la démarche. En lisant la préface de Jean- Didier Urbain, qu'il rédige pour *Désir d'Ailleurs* de Franck Michel, nous découvrons avec surprise qu'*ailleurs*, *aliéné* et *altérité* possèdent des origines communes :

Car *ailleurs*, adverbe qui signifie « dans un autre lieu », semble venir du vocable ancien *ailleu*, du XI^e siècle, lui-même issu du latin *alior*, formé d'origine de *alius*, « autre », qui a donné *alienus* et *alter* [...] dont découlent respectivement les mots *aliéné* et *altérité*.

Si donc *ailleurs* dénote communément un espace extérieur au mien, évoquant l'exotisme, notamment dans sa forme plurielle *les ailleurs*, puis, avec la Conquête de l'Espace et la science-fiction, [...] d'où proviennent les extraterrestres, qu'ont dit *venus d'ailleurs* et qu'on nomme justement des *aliens*, ce mot, étymologiquement, renvoie d'abord à l'Autre, sous toutes ces formes, qu'il soit l'autrui, le monde ou moi.⁹³

Lorsque nous emploierons le terme « Ailleurs », nous ferons référence à la déclinaison de cet « ailleurs » sous toutes ses formes. Il a partie liée avec l'idée de l'inconnu qui, parfois, pourrait le substituer. Si l'Ailleurs porte en soi l'inconnu, cela

⁹¹ Voir à ce propos LEJEUNE, Philippe. *Le pacte autobiographique*. Paris : du Seuil, 1975. (Coll. Poétique).

⁹² CNRTL : <http://www.cnrtl.fr/etymologie/%C3%A9tymologie>

⁹³ URBAIN, Jean-Didier, dans MICHEL, Franck. *Désirs d'Ailleurs : Essai d'anthropologie des voyages*. [2000]. Préface de Jean-Didier Urbain. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2004, p. 5-6. C'est nous qui surlignons.

n'est cependant pas forcément valable dans l'autre sens. Il partage avec l'exotisme le fait d'être un point de vue situé : l'Ailleurs pour les uns ne l'est pas forcément pour les autres, ce qui est exotique non plus. Les deux termes connotent le dépaysement, mais aussi l'étranger. L'adjectif « exotique » apparaît à l'ère des « grandes découvertes ». Il est étroitement associé à l'idée que se font les occidentaux de l'Ailleurs lointain. Lorsque nous aurons suffisamment mentionné d'exemples empruntés des récits des voyageurs qui permettent de rendre compte de l'ampleur et de l'ambiguïté de la notion d'exotisme, nous reviendrons sur ce concept aujourd'hui polémique.

Jean-Marc Moura illustre le rapport à l'espace qu'ont les individus en faisant appel à l'image de trois cercles concentriques⁹⁴. La position géographique dans laquelle se trouve la personne qui appréhende l'espace dessine un premier cercle qui symbolise l'espace où elle habite, et se réfère à un « ici ». Le deuxième cercle désigne un « ailleurs relativement proche », entendons, pour un français, et à l'époque contemporaine, l'Europe. Le dernier cercle indique « l'ailleurs lointain », méconnu ou inconnu, qui s'éloigne considérablement, géographiquement et culturellement, du point de référence de la personne en question. Il s'agit de « l'Ailleurs » tel que nous l'entendons dans le cadre de cette étude.

L'écrivain et aventurier Patrick Franceschi réfléchit dans *Le regard du singe* sur ses rapports avec les personnes qu'il rencontre au cours de ses voyages. Ce faisant, il établit de manière empirique un parallèle entre l'Autre, l'ailleurs proche et l'Ailleurs (tel que nous l'entendons) de la manière suivante :

L'Autre est celui qui n'est pas moi. Il est donc l'ensemble de tous les hommes existant sur terre, à la fois ceux qui sont à côté de moi, dont l'altérité est faible, et ceux qui sont loin de moi, dont l'altérité est forte. [...] L'autre loin de moi est multiple, c'est ce dont on prend conscience avec le voyage. Il y a beaucoup d'Autres.⁹⁵

Lorsque nous nous référerons au concept, que nous voudrions souligner « l'altérité radicale » d'une personne par rapport à ce qu'en pense le voyageur, voire la distanciation ou les préjugés avec lesquels ce dernier l'aborde, nous le désignerons sous la forme de « l'Autre ». Lorsque nous voudrions au contraire accentuer son humanité, ou le regard humanisant avec lequel perçoit le voyageur une personne étrangère, nous préférons employer la formulation d'« Autrui ».

⁹⁴ MOURA, Jean-Marc. *La littérature des lointains : Histoire de l'exotisme européen au XX^e siècle*. Paris : Honoré Champion, 1998, p. 8

⁹⁵ CHALIAND Gérard, FRANCESCHI Patrice, MOUSSET Sophie. *Le regard du singe : Esprit d'aventure et modernité*. Paris : Points, 2013, p. 291.

Pour la personne occidentale qui voyage au Mexique, celle qui symbolise pour elle « l'altérité radicale » est l'héritière des peuples originaires qui continuent à vivre dans une communauté indigène. Tout comme nous préférons nous référer à « autrui » pour souligner l'humanité de « l'autre », nous préférons employer « indigène » plutôt qu'« indien ». En effet, non seulement le terme « indien » est une erreur épistémologique, sinon qu'il acquiert généralement en Amérique Latine une connotation péjorative. Comme le souligne de plus le chilien Manuel Délano:

En cierto modo, el vocablo indio reproduce en el habla la mirada del blanco y el conquistador. [...] Indígena, en cambio, es un vocablo que aparece revestido de dignidad. Las organizaciones de los pueblos autóctonos dicen que son representantes de los pueblos indígenas.⁹⁶

Nous utiliserons donc le dénominatif « Indien » lorsque nous désignerons le concept, ou lorsque nous voudrions souligner le stéréotype et les préjugés qui transparaissent dans le discours du voyageur.

⁹⁶ SERRANO, Sebastián. « Indio o indígena » [en ligne], dans *El País*, 22 janvier 2006. Disponible sur : http://elpais.com/diario/2006/01/22/opinion/1137884409_850215.html

Première partie
Évolution du genre, approche du Mexique
et mise en place d'une poétique viatique
propre aux terres mexicaines

Estas obras prepararon a su vez los relatos de los nuevos viajeros, quienes las consideraron como información segura, de modo que Colón cuando se lanza en busca a una nueva ruta de las Indias, se lleva consigo una carta para el gran Khan descrito por Marco Polo, y Vasco de Gama hace lo mismo para el padre Juan.²⁰⁶

²⁰⁶ MARTINEZ ANDRADE, Marina. *De orden supremo : La literatura de viajes de Guillermo Prieto*. Tesis en División de Ciencias Sociales y Humanidades. México : Universidad Autónoma

I- Historique viatique

Les récits de voyage sont aussi anciens que les voyages eux-mêmes sinon plus²⁰⁷

Dans un premier temps, nous proposons de voir que certaines inflexions du genre viatique se nourrissent de caractéristiques déjà présentes depuis l'Antiquité et se délimitent davantage encore au Moyen-âge. Nous poursuivrons ensuite notre historique sur un plan diachronique pour saisir les évolutions principales dans la pratique du voyage et dans ses mises en discours. Conscientes d'une longue tradition de littérature de voyage propre à la culture Occidentale et munies de quelques repères indispensables, nous pourrons alors commencer à nous rapprocher lentement du Mexique.

Brèves remarques sur le voyage et ses discours du Moyen-âge au Seizième siècle

Quién eres tú, Viento tan poderoso? Tú tienes el Oriente, e el Oçidente, e el Aquilón, e et Meridió²⁰⁸

Bien que les choses tendent à changer et les perspectives à s'élargir, les travaux des chercheurs qui s'intéressent à la littérature viatique portent encore à ce jour principalement sur la période dite « médiévale ». Nous renvoyons aux nombreuses études en la matière parmi lesquelles se distingue, pour être l'une des pionnières, la recherche de Jean Richard sur *Les récits de voyage et les pèlerinages*²⁰⁹. Les travaux d'Eugenia Popeanga²¹⁰, de Miguel Ángel Pérez Priego²¹¹

Metropolitana, 2006. [En ligne]. Disponible sur : 148.206.53.231/UAMI13701.pdf

²⁰⁷ TODOROV, Tzvetan. *Les morales de l'histoire*. Paris : Grasset, 1991. (Coll. « Le collège de philosophie »), p. 121.

²⁰⁸ BÉGUELIN-ARGIMÓN, Victoria. *La geografía en los relatos de viajes castellanos del ocaso de la Edad Media : Análisis del discurso y léxico*. Zaragoza : Hispanica Helvética, numéro 22, 2011, p. 336.

²⁰⁹ RICHARD, Jean. *Les récits de voyage et de pèlerinage*. Turnhout: Brepols, 1981.

²¹⁰ Voir par exemple, outre ses nombreux travaux, POPEANGA Eugenia. « El discurso medieval en los libros de viaje », [en ligne], dans Revista de filología románica, numéro 08, *Viajeros medievales y*

et de Victoria Béguelin-Argimón²¹² s'inscrivent dans cette perspective.

Des œuvres majeures telles que *Le Devisement du monde* de Marco Polo (1298-1300), *Le Livre des Voyages* de Jean de Mandeville (1350), *l'Embajada de Tamorlan* de Ruy González de Clavijo (1403) ou les *Andanças e viajes* de Pedro Tafur (aux environs de 1454) ne sont plus à présenter. Précisons cependant qu'il n'est pas question de s'intéresser ici à des récits de voyages médiévaux en particulier. En remontant à la source, nous proposons plutôt de voir que les récits de voyage médiévaux partagent de nombreux paramètres avec les récits de voyage contemporains, même s'il convient de faire preuve de prudence. En effet, le genre n'est pas encore établi, et l'étiquette de « littérature de voyage », pratique pour des raisons théoriques, n'en est pas moins trompeuse. Rappelons ainsi, en accord avec les médiévistes, que nous entendons ici la littérature viatique dans son sens large du terme, à savoir comme « [des] œuvres qui ont aidé l'Occident médiéval à découvrir le monde à travers les voyages d'un certain nombre d'hommes »²¹³.

Le mot « voyage » dérive du latin *via* : chemin, voie, route. Corinne Duval nous dit à ce propos :

Le mot a été créé à partir du latin *viaticum* (= provisions de route) et *viaticus* (= relatif au voyage), mots venant eux-mêmes de *via*. En 1080, Roland utilisait l'ancien français *veiage*. Le mot a évolué au XIIIe siècle: *voiage*. [...]. La forme moderne est apparue à la fin du XIVe siècle. Du latin *viaticum* vient également le nom masculin (maintenant vieilli) *viatique*, qui désignait l'argent et les provisions que l'on donnait à quelqu'un pour son voyage.²¹⁴

L'étymologie du terme nous paraît intéressante car le voyage s'associe donc, à l'origine, à des données matérielles nécessaires pour pouvoir effectuer le déplacement : des provisions, de l'argent, des éléments « relatifs au *veiage* ». Le terme « voyage », nous y reviendrons, n'apparaît que beaucoup plus tard.

Les premiers déplacements massifs ont principalement lieu pour des raisons

sus relatos, août 1991, p. 149-161. Disponible sur : <http://revistas.ucm.es/index.php/RFRM/article/view/RFRM9191120149A/12741>

²¹¹ PÉREZ PRIEGO, Miguel-Ángel. « *Estudio literario de los libros de viaje medievales* », *Epos*, I 1984, p. 217-239.

²¹² BÉGUELIN-ARGIMÓN, Victoria. *La geografía en los relatos de viajes castellanos del ocaso de la Edad Media : Análisis del discurso y léxico*. Zaragoza : Hispanica Helvetica, 2011.

²¹³ MARTÍNEZ ANDRADE, Marina. *De orden supremo : La literatura de viajes de Guillermo Prieto*. op. cit., p. 292.

²¹⁴ DUVAL, Corinne. « Origine du mot voyage » [en ligne], dans *Alorthographe*, 24 juillet 2011. Disponible sur : <http://alorthographe.unblog.fr/2011/07/24/origine-du-mot-voyage/>

religieuses, guerrières ou commerciales²¹⁵. Au fur et à mesure que les hommes reculent les seuils de l'inconnu, à la « géographie sacrée »²¹⁶ des anciens se superpose une « géographie de l'expérience ». La littérature de voyage jouit d'un succès considérable : les rapides traductions de ces œuvres au latin vulgaire en témoignent²¹⁷. Le public de cour s'avère de plus en plus friand de ces récits qui véhiculent de nouveaux savoirs sur le monde et façonnent, de fait, l'*ecumène* de ce- dernier²¹⁸.

Sous forme *d'itinéraires* (guides et relations de pèlerins), de récits de missionnaires, d'ambassadeurs, d'explorateurs, des caractéristiques présentes dans les récits de voyage médiévaux se retrouvent jusqu'à nos jours : l'usage de l'itinéraire, le recours à la première personne du singulier, le maintien d'un ordre chronologique, la place de la description, l'importance accordée aux villes²¹⁹.

De laudibus urbium, extrait des *Excerpta rhetorica* du IV^e siècle, impose des règles d'écriture qui concernent la manière de décrire une ville, et les informations qu'il convient de mentionner à son propos. Or, il nous semble que les auteurs et voyageurs contemporains adoptent, parfois à leur insu, les mêmes techniques établies depuis l'Antiquité pour mettre en scène l'espace urbain. Les considérations d'ordre stratégique que demande *de laudibus urbium* d'émettre aux voyageurs (relever les fortifications, les cours d'eau, etc.) sont peu à peu évincées des récits de voyage. Certains aspects d'ordre culturel comme peuvent être les coutumes des habitants, la mention des fondateurs de la cité, l'empreinte de personnes importantes qui se rattachent à l'histoire des lieux traversés continuent cependant d'irriguer les discours des voyageurs. La tension présente entre « un discours subjectif, destiné à dire ce qui s'est vu du monde et, de là, à particulariser et un discours objectif, à des fins didactiques, destiné à dire ce qu'est le monde et, de

²¹⁵ BEGUELIN-ARGIMÓN, Victoria. *La geografía en los relatos de viajes castellanos del ocaso de la Edad Media : Análisis del discurso y léxico*, op. cit., p. 57-58.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 56.

²¹⁷ POPEANGA, Eugenia. « El discurso medieval en los libros de viaje », dans *Revista de filología románica*, op. cit., p. 151-152.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 57.

²¹⁹ BEGUELIN-ARGIMÓN, Victoria. *La geografía en los relatos de viajes castellanos del ocaso de la Edad Media : Análisis del discurso y léxico*, op. cit., p. 12-13 : « la presencia de un itinerario, un orden cronológico, un orden espacial (descripción de los lugares, sobre todo de las ciudades) y un narrador en primera persona. Señala asimismo el uso frecuente de la repetición y la digresión como recursos retóricos.»

là, à généraliser »²²⁰ se retrouve enfin tout au long de l'histoire du genre.

La visée didactique des récits de voyage est une autre constante. L'un des objectifs reste celui d'informer le destinataire sur les terres étrangères parcourues par l'auteur. Dès les balbutiements du genre se côtoient dans le discours viatique des informations qui relèvent de différents domaines tels que l'histoire, l'ethnologie, l'art, la mythologie, la religion, la politique et, surtout, la géographie²²¹. Les récits separent d'une dimension polyphonique où s'introduisent, pour reprendre les propos de Victoria Begelin Argimón :

[...] la vox populi, la rumeur, les paroles d'autres voyageurs, ou des *naturels*, des voix qui apparaissent continuellement entremêlées en vue de décrire le monde. Et à toutes celles-là s'ajoute l'écho des textes constituant le bagage de connaissances des voyageurs-relateurs.²²²

Les stratégies narratives employées pour éveiller l'intérêt du lecteur et mettre en scène l'Ailleurs pour la période dite médiévale que relève Sofía Carrizo-Rueda peuvent également convenir à l'époque contemporaine. En effet, à l'instar des récits de voyage médiévaux, les récits de voyage contemporains tendent à :

- a) présenter les sociétés visitées en apportant toutes les caractéristiques qui puissent les expliquer
- b) créer des espaces à l'intérieur du discours qui suscitent admiration
- c) fournir, entre autres, des connaissances géographiques, historiques, économiques, politiques, guerrières, religieuses, sur la nature
- d) élaborer des enseignements de type moral.²²³

Enfin, le voyageur acquiert par le biais de son déplacement une certaine autorité et peut parler en qualité de témoin. Une « rhétorique du vrai » émerge dans les récits et devient si importante qu'elle constitue, pour Victoria Begelin-Argimón, l'un des traits discursifs constitutifs du genre²²⁴. Pour rendre compte de leur expérience, la vue devient le premier sens invoqué par les voyageurs : « -Je vois|| est

²²⁰ BEGUELIN-ARGIMÓN, *La geografía en los relatos de viajes castellanos del ocaso de la Edad Media : Análisis del discurso y léxico*, op. cit., p. 68 : « la tensión entre un discurso subjetivo, destinado a decir lo que se ha visto del mundo y, por ende, a particularizar, y un discurso objetivo de visos didácticos, destinado a decir lo que es el mundo y, por ende, a generalizar. »

²²¹ *Ibid*, p. 14.

²²² *Ibid*, p. 449. « la vox populi, el rumor, las palabras de otros viajeros o las de los naturales, voces que aparecen continuamente entreveradas para describir el mundo. Y a todas ellas se añade el eco de los textos que constituyen el bagaje de conocimientos de los viajeros-relatores ».

²²³ CARRIZO RUEDA, Sofía. « Los libros de viajes medievales y su influencia en la narrativa áurea » [en ligne], dans *Centro virtual cervantes*, 1993, p. 84. Disponible sur : http://cvc.cervantes.es/literatura/aiso/pdf/03/aiso_3_3_012.pdf. C'est nous qui traduisons.

²²⁴ BEGUELIN-ARGIMÓN, Victoria. *La geografía en los relatos de viajes castellanos del ocaso de la Edad Media : Análisis del discurso y léxico*, op. cit., p. 463.

synonyme de «je comprends». Voir «de ses propres yeux» est un argument sans appel. »²²⁵

L'usage récurrent de la comparaison et la place prédominante de la description marquent le discours viatique et la rhétorique de l'altérité²²⁶. Malgré ses tentatives pour mettre en scène le réel, le monde découvert se dérobe cependant à la plume du voyageur. Le langage, pris dans ses retranchements, avoue plus d'une fois ses propres limites²²⁷.

Pour rendre compte de l'expérience viatique, les auteurs et voyageurs utilisent en grande partie des procédés qui sont les mêmes depuis le Moyen-Âge, voire depuis l'Antiquité. Néanmoins, nous ne pouvons pas lire les récits de voyage contemporains sans prendre conscience d'une transformation du modèle. Ces constats nous permettent ainsi d'établir une première hypothèse : si les procédés restent en grande partie les mêmes pour relater le voyage, et que nous remarquons pourtant d'importantes transformations dans sa poétique actuelle, peut-être est-ce davantage dû aux changements du voyage, de l'homme et du monde, qu'à la manière qu'ont les auteurs et voyageurs d'en témoigner. En effet, l'homme en question ne se soucie guère, au Moyen-Âge, de se trouver lui-même par le biais de l'expérience viatique, ou de se fondre dans la nature, comme le feront ses successeurs. Son but demeure principalement celui de propager la vision d'un monde emprunt de beautés, d'un monde écrit par la main de Dieu qui l'émerveille à mesure qu'il le découvre et le relate²²⁸.

Afin de récapituler, nous avons vu que les récits de voyage possèdent dès le Moyen-âge des caractéristiques communes au genre qui en font leur spécificité jusqu'à nos jours. Nous pouvons ainsi mentionner la polyphonie du discours, son hybridité, l'usage abondant des comparaisons, l'importance dans l'espace textuel de la description, la volonté didactique inhérente aux textes. Au niveau de la structure, le fil conducteur demeure l'itinéraire qui se déploie chronologiquement à la mesure du temps du voyage et qui se calque sur l'expérience directe de l'auteur dans un

²²⁵ LE BRETON, David. *La saveur du monde : Une anthropologie des sens*. Paris : Métailié, 2006., p. 63.

²²⁶ BÉGUELIN-ARGIMÓN, Victoria. *La geografía en los relatos de viajes castellanos del ocaso de la Edad Media : Análisis del discurso y léxico, op. cit.*, p. 163.

²²⁷ MONTALBETTI, Christine. *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*. Paris : Presses Universitaires de France, 1997.

²²⁸ *Ibid*, p. 268.

« idéal de transparence »²³⁰. L'écriture se dote enfin d'une dimension testimoniale qui engendre la dichotomie traversant le genre entre la tentation de l'objectivité d'une part et de l'autre, la nécessaire subjectivité qui s'élabore dans le discours. La différence majeure ne semble donc pas se trouver tant dans la textualisation du voyage, mais bien dans la conception qu'il en était faite pour alors, dans les conditions mêmes du déplacement, et dans la vision de l'homme sur lui-même, qui chemine et qui relève un monde encore en devenir, toujours en construction.

Au début du XV^e siècle, « voyageur » désigne dans le dictionnaire « une personne en voyage ». Ces introductions lexicales – « voyage » en 1400, « voyageur » en 1415 – témoignent d'une réalité de plus en plus présente au sein de la société. Coïncidence ou causalité, la reconnaissance du paysage est approximativement datée à la même époque. En effet :

[...] de bons auteurs situent sa naissance aux environs de 1415. Le paysage (mot et notion) nous viendrait de Hollande, transiterait par l'Italie, s'installerait définitivement dans nos esprits avec la longue élaboration de la perspective, et triompherait de tout obstacle quand, existant pour lui-même, il échappe à son rôle décoratif et occupe le devant de la scène.²³¹

L'action de contempler un paysage n'a rien de naturel. Elle se révèle être le fruit d'un apprentissage du regard. En d'autres termes, une construction sociale. À mesure que le voyageur s'ouvre à la sensibilité du paysage, les descriptions des récits de voyage se subjectivisent.

À la fin du XV^e siècle, le *Journal de voyage* de Christophe Colomb marque pour certains critiques l'éclosion du genre du « récit de voyage »²³². Nous pouvons cependant débattre sur ce point en accourant par exemple au *Livre des merveilles* de Marco Polo (XIV^e siècle), voire en mentionnant les écrits d'Hérodote d'Alicante, au V^e siècle avant JC²³³.

Il convient également de situer les lettres de Christophe Colomb dans le contexte de l'époque. Certes, elles inaugurent le discours sur l'Amérique.

²³⁰ MAGRI-MOURGUES, Véronique. « Les enjeux pragmatiques du récit de voyage » [en ligne], dans *Travaux du cercle linguistique de Nice*, numéro 18, 1996, p. 17-34. Disponible sur : <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00596416>

²³¹ CAUQUELIN, Anne. *L'invention du paysage* [1989]. Paris : Presses Universitaires de France, 2000. (Coll. « Quadrige / Essais débats »), p. 27-28.

²³² SOUBIGOU, Gilbert. « La littérature de voyage et l'évolution du regard sur l'Ailleurs et l'Autre » [en ligne]. Disponible sur : http://www.ville-landerneau.fr/vars/fichiers/pub_defaut/conference_GSoubigou.pdf

²³³ Hérodote d'Alicante s'impose pour de nombreux spécialistes comme « le père des explorateurs » ou le « père de l'ethnographie ».

Cependant, seule la « Lettre à Gabriel Sanchez », publiée en 1493, fût pour alors connue du « grand public européen ». Pour Siebenmann, l'invention de l'imprimerie fût ainsi plus décisive, dans la prise de conscience d'un « Nouveau Monde » par l'Occident, que le voyage de 1492 et sa mise en discours²³⁴.

Nous savons que le regard et les attentes sont susceptibles de conditionner ce que perçoit – ou croit percevoir – le voyageur. Christophe Colomb nous en offre un exemple paradigmatique. Rappelons à ce propos que le navigateur pensait avoir accosté quelque part au Japon, *Cipango*, ou en Chine, *Cathay*. Chargé d'images, de récits, de croyances, le *Livre des merveilles* de Marco Polo à l'esprit, mais aussi dans ses bagages, c'est à partir de la culture dont il est imprégné qu'il va tenter, en fonction de ses attentes et de ses connaissances, d'interpréter l'espace. La grille de lecture appliquée pour décrypter ce nouveau monde en est faussée. En accord avec Marina Martínez Andrade, une fois sur place, l'amiral « découvre un nouveau monde, mais il n'accepte pas la nouvelle réalité qui apparaît sous ses yeux. [...] ce- dernier l'arrange en fait à sa manière »²³⁵. En avançant sur les terres inconnues, l'amiral et ses hommes sont ainsi persuadés de l'existence de sirènes, d'hommes à têtes de loup... Ils croient entendre les indigènes évoquer le Grand Khan, et sont convaincus que l'île des Amazones se trouve sans doute quelque part. À l'égard de multiples voyageurs, les voilà pris « dans les mailles du tissu culturel occidental »²³⁶.

Quoi qu'il en soit, le navigateur génois doit faire face à une tâche pour le moins compliquée : dire ce qui n'a jamais été vu. Pour José Rabasa, les lettres de Christophe Colomb introduisent le pittoresque et le thème de la nature dans la littérature de voyage²³⁷. Enfin, non seulement les caractéristiques qu'il prête à ces Autres se cristallisent plus tard dans l'image du « bon sauvage » (qui relèvent plus du fantasme, des projections que se font les européens des « autres », que d'une

²³⁴ SIEBENMANN, Gustav, cité par SÁNCHEZ ALBARRACIN, Enrique. *La convergence hispano-américaniste de 1892 : Les rencontres du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique*. Thèse d'études ibériques et latino-américaines. Paris : Université de Paris III, 2006, p. 19.

²³⁵ MARTINEZ ANDRADE, Marina. *De orden supremo : la literatura de viajes de Guillermo Prieto*, op. cit., p. 57-58 : « Colón descubre un mundo nuevo, mas no acepta la nueva realidad tal aparece ante sus ojos, sino que, como es natural, la va acomodando. »

²³⁶ MAGRI-MOURGUES, Véronique. « Du discours sur l'autre au discours sur soi : Le voyage en Orient de Lamartine » [En ligne]. Disponible sur : [du_discours_sur_l_autre_au_discours_sur_soi.pdf](#), consulté le 08/11/2011

²³⁷ RABASA, José. *L'invention de l'Amérique : Historiographie espagnole et formation de l'eurocentrisme*. Traduit par Claire Forestier-Pergnier et Eliane Saint-André Utudjian. Paris : L'Harmattan, 2002, p. 69.

réelle connaissance)²³⁹, sinon qu'elles révèlent également combien la découverte de l'altérité en est encore à ses balbutiements.

En optant pour la méthodologie d'une « histoire globale »²⁴⁰, Serge Gruzinski s'efforce de replacer dans *L'Aigle et le Dragon* la conquête du Mexique dans la perspective d'un monde en voie de mondialisation. En effet :

C'est au XVI^e siècle que l'histoire humaine s'inscrit sur une scène qui s'identifie avec le globe. C'est alors que les connexions entre les parties du monde s'accroissent : Europe / Caraïbes à partir de 1492, Lisbonne/Canton à partir de 1513, Séville/Mexique dès 1517, etc. [...]. C'est avec la mondialisation ibérique que l'Europe, le Nouveau Monde et la Chine deviennent des partenaires planétaires.²⁴¹

Les voyageurs s'écartent du pèlerinage et de l'errance chevaleresque, les deux principales modalités de déplacement qui s'exerçaient jusqu'alors. Pour Sylvie Requemora, « le genre viatique, au seizième siècle, est fondamentalement épique »²⁴². S'écrivant au fil des « découvertes », puis à mesure de la conquête, physique et spirituelle, de ces nouveaux espaces, les récits de voyage en Amérique Latine furent dans un premier temps, bien qu'il ne faille les résumer à ces seules problématiques, liés de manière intime au pouvoir dominant²⁴³.

²³⁹ TODOROV, Tzvetan. *La conquête de l'Amérique : La question de l'autre* [1982]. Paris : du Seuil, 1991. (Coll. « Points Essais »), p. 51.

²⁴⁰ GRUZINSKI, Serge. *L'Aigle et le Dragon : Démesure européenne et mondialisation au XVI^e siècle* [2012]. Paris : Fayard, p. 13.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 12.

²⁴² REQUEMORA-GROS, Sylvie. *Voguer vers la modernité : Le voyage à travers les genres au XVII^e siècle*. Paris : PUPS, 2012. (Coll. « Imago mundi »), p. 47.

²⁴³ Voir par exemple à ce propos VAL JULIAN, Carmen, *La realidad y el deseo : Toponymie du découvreur en Amérique espagnole*. Lyon : ENS Editions, 2011. 383 p. ; GRUZINSKI, Serge, *L'Aigle et le Dragon : Démesure européenne et mondialisation au XVI^e siècle op. cit.*, p. 268-269.

Dix-septième siècle : « A beau mentir qui vient de loin »

La tromperie est grande au siècle où nous
vivons ;

Et nous ne disons pas tout ce que nous
savons²⁴⁴

Dans *Voguer vers la modernité : Le voyage à travers les genres au XVII^e siècle*, Sylvie Requemora s'interroge sur les nombreuses interactions qui s'établissent à cette époque entre les récits de voyage et le roman, chacun enrichissant l'autre par les procédés qui les caractérisent. *Les Amours de Pistion* est un roman qui ouvre le siècle en 1601. Il s'agit pour la chercheuse d'une œuvre importante, en effet :

[...] nait le premier roman issu directement d'un récit de voyage et qui l'affirme comme tel. C'est la première fois que nous trouvons une œuvre de fiction dont l'action se passe dans un pays exotique soi-disant visité par l'auteur [...]. Il introduit en fait le « faire vrai » dans le romanesque à un degré qui n'avait encore jamais été tenté.²⁴⁵

Les éléments que puisent les écrivains dans les récits de voyage authentiques pour élaborer leurs narrations ne sont pas sans porter préjudice à la figure des voyageurs. En témoigne un lieu-commun de l'époque, qui consiste à considérer les voyageurs comme des menteurs, des peu de foi, des falsificateurs de la réalité. C'est en ce sens que nous pouvons comprendre l'expression populaire « *viajeros, poetas y mentirosos son una sola palabra* », ou le proverbe français, qui apparaît en 1694 dans le dictionnaire de l'Académie Française : « A beau mentir qui vient de loin ». Remarquons la persistance de cette idée commune dans des expressions populaires issues de divers horizons. Ainsi, en espagnol: « *De lejanas regiones, mentiras a tirones* ». En italien: « *Luga via, lunga bugia* ». En anglais: « *Long ways, long lies* ». Toutes tendent à souligner l'équivalence – péjorative – entre menteurs et voyageurs. Selon Jacques Chupeau, « le paradoxe du récit de voyage est qu'il est lu comme un roman alors qu'il veut à l'origine se placer en marge de la littérature et de ses

²⁴⁴ L'HERMITE, Tristan, *Le Parasite* (1654), cité par REQUEMORA-GROS, Sylvie, *Voguer vers la modernité : Le voyage à travers les genres au XVII^e siècle*, op. cit., p. 222.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 210-211.

mensonges »²⁴⁶.

Nous devons en grande partie cette orientation du genre aux attentes des lecteurs qui, toujours plus nombreux²⁴⁷, recherchent à travers leurs lectures de s'instruire sur le pays mis en scène mais réclament également, avec une insistance croissante, la possibilité de s'évader et de se divertir.

La visée didactique demeure présente dans le corps du texte. C'est cependant le plaisir de la lecture qui est désormais mis en avant. Les auteurs tendent à simplifier leur discours, à privilégier l'anecdote, à parsemer leurs récits d'humour.

« Plaire et divertir se constituent en règles d'écritures »²⁴⁸. En 1663, le constat de Chapelain fait date dans l'histoire critique de la littérature viatique : « Nostre nation a changé de goust pour les lectures [...]. Les voyages sont venus en crédit et tiennent le haut bout dans la cour et dans la ville »²⁴⁹.

Pour Sylvie Requemora, le grand changement du XVII^e siècle est dans la manière qu'ont les occidentaux de voir le monde et de s'y concevoir « en tant qu'être pétri d'une culture qui n'est pas universelle »²⁵⁰. En effet, c'est seulement en se déplaçant – l'Orient est pour alors la destination en vogue – que les voyageurs peuvent faire l'expérience radicale de l'altérité et, à partir d'une comparaison désormais possible, (re)penser leurs coutumes, leur société, leur identité même : « le regard devient réflexif et c'est en cela que réside sa principale nouveauté »²⁵¹.

L'Autre demeure l'étranger qui, bien qu'appréhendé, reste de l'ordre de l'inconnu(e). Certes, il bouscule les repères du voyageur et l'invite à la réflexion. Il agit cependant comme un miroir, à partir duquel les Occidentaux peuvent questionner leur monde d'origine, sans forcément chercher à comprendre l'altérité face à laquelle ils se trouvent²⁵². Sans doute est-ce cependant une étape nécessaire à franchir dans ce qu'est cette immense histoire des rapports à l'Autre, dont nous ne faisons qu'esquisser quelques lignes.

²⁴⁶ REQUEMORA-GROS, *Voguer vers la modernité : Le voyage à travers les genres au XVII^e siècle*, *op. cit.*, p. 223.

²⁴⁷ REQUEMORA, Sylvie. « L'espace dans la littérature de voyages » [en ligne], dans *Études littéraires*, volume 34, numéro 1-2, 2002. Erudit, 2012. Disponible sur : <http://id.erudit.org/iderudit/007566ar>

²⁴⁸ LE HUENEN, Roland. « Le récit de voyage : l'entrée en littérature », [en ligne], dans *Études Littéraires*, *op. cit.*, p. 48.

²⁴⁹ REQUEMORA, Sylvie. *Voguer vers la modernité : Le voyage à travers les genres au XVII^e siècle*, *op. cit.*, p. 223.

²⁵⁰ *Id.*

²⁵¹ *Id.*

²⁵² *Id.*

Pour Roland Le Huenen, lire un récit de voyage au XVII^e siècle équivaut plus que jamais à effectuer « à la fois un voyage par procuration dans un espace autre et un voyage dans le livre, dans un phénomène remarquable de superpositions »²⁵³. La transcendance textuelle du genre²⁵⁴ acquiert une dimension supplémentaire. Les voyageurs sont désormais conscients, et le démontrent en faisant appel, dans leurs textes, à leurs prédécesseurs, qu'ils voyagent « sur les traces d'un tas de gens »²⁵⁵. Pour Normand Doiron, tous prônent un « Art de voyager » que circonscrivent, au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, des traités théoriques. C'est d'ailleurs, selon lui, dans la seconde moitié du XVII^e siècle que « le genre apparaît pleinement constitué »²⁵⁶ :

De même que la règle en 1640 règne dans l'empire de Poésie, il serait difficile à partir de cette date de trouver un voyageur qui proposât la simple description d'un itinéraire. Tous, plus ou moins clairement, se veulent les adeptes d'une méthode. Ils recommandent une marche à suivre, formulent des préceptes, des réflexions sur le sens de leur déplacement. Ils citent leurs devanciers, les approuvent ou les réfutent, peu importe, ils le font au nom de principes sur la manière de voyager ou d'écrire le voyage.²⁵⁷

L'art du déplacement dans l'espace devient celui du « déplacement raisonné »²⁵⁸ : le voyage doit être utile, atteindre directement son but, s'opposer à l'errance, procurer un apprentissage moral, souvent, former la jeunesse. « Les voyages forment la jeunesse », dit-on encore aujourd'hui.

²⁵³ REQUEMORA, Sylvie. *Voguer vers la modernité : Le voyage à travers les genres au XVII^e siècle*, *op. cit.*, p. 223.

²⁵⁴ À l'instar d'Anne-Claire Gignoux, nous entendons la transcendance textuelle du texte comme « tout ce qui le met en relation, manifeste ou secrète, avec d'autres textes », dans GIGNOUX, Anne-Claire. *Initiation à l'intertextualité*. Paris, Ellipses, 2005, p. 46.

²⁵⁵ BIGGERS, Jeff. *Dans la Sierra Madre : Une année chez les Tarahumaras*. Paris : Albin Michel, 2006, p. 34.

²⁵⁶ DOIRON Normand. *L'Art de voyager : Le déplacement à l'époque classique*. Paris : Klincksieck, 1995, p. 88.

²⁵⁷ *Id.*

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 19.

Dix-huitième siècle : l'émergence timide d'un « moi »

Ce que l'on dit ici est la vérité toute pure et
sans la moindre exagération²⁵⁹

Au XVIII^e siècle, le voyage se présente de plus en plus comme un éveil de l'âme, une expérience initiatique et formatrice, à caractère utilitaire, qui peut se résumer sous la formule du « voyage illustré ». Le *Grand Tour* qui surgit en Angleterre est représentatif de cette manière de concevoir et de pratiquer le voyage. La France, la Suisse, l'Allemagne et l'Italie sont les destinations phares. L'Espagne est évoquée par la plupart des voyageurs. La Chine devient la destination lointaine la plus prisée de l'époque. Dans la continuité du siècle précédent :

[...] le voyageur illustré se met en route non pas tant pour voir des terres et des paysages, mais plutôt pour connaître des peuples et des coutumes, pour comparer différentes formes de gouvernement. Les voyageurs illustrés critiquent la société dans laquelle ils habitent, le regard se dirigeant plus sur leur propre pays que sur celui des autres.²⁶⁰

À mesure que les hommes accèdent à de nouveaux espaces – non seulement toujours plus loin, mais aussi toujours plus haut, le sommet du Mont Blanc étant atteint en 1786 –, les récits continuent d'explorer les différentes manières de dire et d'inventorier le monde. Les scientifiques s'emparent de la plume. Le désir de connaissance propre à « l'esprit des lumières » se glisse dans les discours.²⁶¹ Cette inflexion du genre efface le caractère autobiographique du récit au profit d'une plus grande « objectivité ». Victor Quiroga note ainsi qu'à cette époque :

[le voyageur] ne se considère pas soi-même comme un objet d'intérêt ; l'attention du lecteur supposée se tourner complètement vers l'aspect informatif, scientifique du voyage. [...] Ce qui intéresse le plus, c'est l'information, et que cette information soit *vraie* dans le sens de *fiable*.²⁶²

²⁵⁹ MONSÉGUR, Jean. *Mémoires du Mexique : Le manuscrit de Jean de Monségur*. [1709]. Introduction et notes de Jean-Paul Duviols. Paris : Chandeigne, 2002. (Coll. Magellane), p. 82.

²⁶⁰ SALCINES DE DELAS, Diana. *La literatura de viajes : Una encrucijada de textos*, op. cit., p. 28. C'est nous qui traduisons.

²⁶¹ Voir à ce propos QUIROGA, Victor. *La dimensión colonial de los relatos de viaje científicos del siglo XVIII : La Condamine y su Breve relación de un viaje al interior de la América Meridional* [en ligne]. Tesis de filosofía y humanidades. Santiago : Universidad de Chile, 2007. Disponible sur : http://www.cybertesis.cl/tesis/uchile/2007/fi38quiroga_v/html/index-frames.html

²⁶² QUIROGA, Victor. *La dimensión colonial de los relatos de viaje científicos del siglo XVIII : La Condamine y su Breve relación de un viaje al interior de la América Meridional* [en ligne]. Tesis de

Peu à peu, les récits dévoilent cependant la timide émergence d'un « moi »²⁶³. Alain Demeulenaere constate la tension qui grandit, au cours du siècle, entre un registre scientifique, la volonté informative des récits de voyage, et la présence d'un voyageur qui commence à prendre conscience des expériences que lui procure le voyage et de ses possibilités narratives : « d'une part, le narrateur se veut un savant distant et observateur, chroniqueur des réalités découvertes, d'autres part le récit devient aussi un théâtre d'aventures pour un Moi héroïque. »²⁶⁴

Jusqu'à la fin du siècle, les limites du récit de voyage ne sont pas clairement définies. Alain Guyot remarque que dans les années 1770-1780, il n'y a pas encore de réelle distinction entre les traités scientifiques, les guides touristiques et les journaux de voyage²⁶⁵. Bruno Lecoquierre rappelle que les explorateurs qui textualisent pour alors leurs expériences viatiques insèrent dans leurs discours à la fois leurs notes personnelles, des observations scientifiques, des descriptions, et les péripéties de leurs voyage²⁶⁶.

Considéré pour beaucoup comme le père de la géographie moderne, Alexander de Humboldt marque le domaine de la connaissance et l'écriture du genre viatique. À partir de ses travaux, les voyageurs se spécialisent. Ils orientent désormais leur discours soit vers la science, soit vers la littérature²⁶⁸. Les géographes, qui travaillaient jusqu'alors principalement dans leurs cabinets, se mettent à parcourir le monde²⁶⁹. La péninsule ibérique, les Balkans, la Scandinavie, la Russie, suscitent l'attention des voyageurs des voyageurs occidentaux²⁷⁰.

filosofia y humanidades. Santiago : Universidad de Chile, 2007. Disponible sur : http://www.cybertesis.cl/tesis/uchile/2007/fi38quiroma_v/html/index-frames.html

²⁶³ Alain Demeulenaere évoque un « paradigme préromantique » en s'appuyant sur Alain Guyot (2003) dans DEMEULENAERE, Alex. *Le récit de voyage français en Afrique noire (1830-1931) : Essai de scénographie*. Berlin : LIT (Frankophone Literaturen und Kulturen außerhalb Europas), 2009, p. 52.

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 47-48.

²⁶⁵ GUYOT, Alain. « Le récit en montagne au tournant des lumières », [en ligne], dans *Sociétés et représentations*, numéro 21, Hétérogénéité des sources, *CAIRN*, janvier 2006, p. 122. Disponible sur : www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-117.htm

²⁶⁶ LECOQUIERRE, Bruno. *Parcourir la terre. Le voyage, de l'exploration au tourisme, op. cit.*, p. 108.

²⁶⁸ *Id.*

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 37.

²⁷⁰ MARTINEZ ALONSO, Pedro Jesús. *Libros de viajes alemanes e ingleses a España en el siglo XX* [en ligne]. Tesis de filología alemana. Madrid : Universidad Complutense de Madrid, 2003. Disponible sur : eprints.ucm.es/tesis/fil/ucm-t26683.pdf

À la fin du siècle, *Voyage autour de ma chambre* de Xavier deMaistre (1794) présente une conception du voyage qui contraste avec la vogue des *Voyages autour du monde*. Il inaugure une nouvelle forme de voyage dans la littérature : celui du voyage intérieur, qui permet de s'échapper par le biais de l'imagination de l'enfermement contraint. Non sans une certaine ironie, en parodiant les règles de l'écriture viatique et les *arts de voyager*, le narrateur insiste sur la nouveauté – et l'utilité – de sa démarche :

Je suis sûr que tout homme sensé adoptera mon système, de quelque caractère qu'il puisse être, et quel que soit son tempérament [...] il peut voyager comme moi ; enfin, dans l'immense famille des hommes qui fourmillent sur la surface de la terre, il n'en est pas un seul – non, pas un seul (j'entends de ceux qui habitent des chambres) qui puisse, après avoir lu ce livre, refuser son approbation à la nouvelle manière de voyager que j'introduis dans le monde.²⁷¹

Voyage autour de ma chambre montre également que le genre, à la fin du XVIII^e siècle, commence à prendre assise. En effet, parodier ou s'écarter des règles communes à l'écriture viatique montre qu'il existe pour alors une poétique du voyage que l'auteur relève pour mieux s'en distancier.

Dix-neuvième siècle : « L'entrée du voyage en littérature »²⁷²

L'histoire prend alors son rang parmi les Muses, et la fiction devient aussi grave que la Vérité²⁷³

L'itinéraire de Paris à Jérusalem (1811) de René de Chateaubriand marque au début du siècle un tournant non seulement dans la littérature de voyage, mais aussi dans la manière de la pratiquer. Pour Philippe Antoine :

L'itinéraire [...] occupe dans l'histoire du « genre » une position charnière. Il conserve encore les traces de discours qui ne se souciaient que moyennement de leur portée esthétique – ou qui la mettaient au service de visées extérieures

²⁷¹ MARTÍNEZ ALONSO, Pedro Jesús. *Libros de viajes alemanes e ingleses a España en el siglo XX*, *op. cit.*, p. 13-14.

²⁷² LE HUENEN, Roland. « Le récit de voyage : l'entrée en littérature », *op. cit.*, p. 45-61.

²⁷³ CHATEAUBRIAND (de), René, cité par WULF Judith, dans « Le poétique dans *L'itinéraire de Paris à Jérusalem* » [en ligne], dans *Questions de style*, numéro 5, 2008, p. 6. Disponible sur : <http://www.unicaen.fr/services/puc/revues/thl/questionsdestyle/print.php?dossier=dossier5&file=O1wulf.xml>

au texte lui-même. Mais il accorde une place d'importance à l'écrivain et au moi. [...] Le livre allie vérité et subjectivité et les deux notions ne s'opposent pas nécessairement ; il parvient à concilier l'écriture référentielle et le poème du monde qui prend les couleurs du moi. [...] Cela revient à déplacer le centre d'intérêt du voyage au voyageur. La sensation, l'impression, la médiation, mais aussi l'aventure d'un particulier (qui volontiers se représente en train d'écrire) fournissent désormais la matière d'un texte qui entre en littérature.²⁷⁴

Certes, le voyageur ancre son récit dans une longue tradition : le titre évoque les relations de pèlerinage du Moyen-âge que l'on appelait déjà de la sorte – « Itinéraires » – et Jérusalem, la destination finale, est une ville devenue mythique dans l'imaginaire du voyage en terre sainte. Cependant, pour Philippe Antoine, il s'agit de « la première fois, probablement, qu'un écrivain accomplit un périple aussi long, dans l'intention avouée d'en faire de la littérature »²⁷⁵. Chateaubriand ouvre la voie aux voyages d'écrivains. Bruno Lecoquierre signale que des grands noms de la littérature comme Goethe, Nerval, Stenvenson, Dickens, Flaubert, Tolstoï, Loti, tiennent, à partir de Chateaubriand, des journaux de voyage²⁷⁶.

Normand Doiron considère que le genre viatique, nous l'avons vu, se forme autour de 1640. La plupart de la critique s'accorde cependant à voir la naissance du récit de voyage en tant que genre littéraire à partir du XIX^e siècle. Celui-ci témoigne en effet d'une tradition de plus en plus marquée, de la recherche d'une esthétique, d'un « ensemble de règles d'écriture »²⁷⁷, tandis que des écrivains de renom participent à lui donner ses lettres de noblesse.

En plus d'inaugurer l'ère des « récits de voyage romantiques », Chateaubriand construit, dans l'espace de son récit, et par son attitude, la figure d'un personnage aujourd'hui devenu familier : celui du touriste moderne²⁷⁸.

Son premier voyage en Amérique témoigne d'une nouvelle manière de se positionner face à l'Autre. La « réalité » provoque parfois des contrastes étonnants entre l'image faite par le voyageur, au préalable, du pays convoité, et celle

²⁷⁴ ANTOINE, Philippe. « Qu'attend-on d'un récit de voyage ? L'itinéraire et la presse de 1811 » [en ligne], dans: *L'itinéraire de Paris à Jérusalem de Chateaubriand*, 2006. Disponible sur : <http://www.fabula.org/colloques/document401.php>

²⁷⁵ *Id.*

²⁷⁶ LECOQUIERRE, Bruno. *Parcourir la terre. Le voyage, de l'exploration au tourisme*, op. cit., p. 142.

²⁷⁷ WEBER, Anne-Gaëlle. « Le genre romanesque du récit de voyage au XIX^e siècle » [en ligne], dans *Sociétés et représentations*, numéro 21, *Le siècle du voyage*, CAIRN, 2006, p. 59-77. Disponible sur : <http://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-59.htm>

²⁷⁸ TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres : La réflexion française sur la diversité humaine*, op. cit., p. 403.

découverte à partir de son expérience. C'est de ce décalage bienvenu que naissent les réflexions suivantes :

Du seul examen de ces langues, il résulte que des peuples que nous surnommons Sauvages étaient fort avancés dans cette civilisation qui tient à la combinaison d'idées. [...] On retrouve parmi les sauvages le type de tous les gouvernements connus des peuples civilisés, depuis le despotisme jusqu'à la république [...]. L'Indien n'était pas sauvage ; la civilisation européenne n'a point agi sur le pur état de nature, elle a agi sur la civilisation américaine commençante [...]. Les sauvages, comme tous les autres hommes, ont des vices et des vertus²⁷⁹.

Certes, les indigènes sont inferiorisés, puisque leur civilisation, nous dit Chateaubriand, n'est encore au XVI^e siècle, en comparaison avec la civilisation européenne, qu'à l'état d'une civilisation « commençante ». Le discours du voyageur est cependant innovant pour l'époque : en défendant la relativité des coutumes, en questionnant la culture propre aux peuples indigènes, en rappelant que ces hommes ont, comme nous, « des vices et des vertus », Chateaubriand renonce, pour Tzvetan Todorov, à « l'exotisme primitiviste »²⁸⁰. Cette ouverture et cet intérêt pour l'Autre vont cependant rapidement céder la place à l'égoïsme qui imprègne sa production postérieure.

Bien que René de Chateaubriand fasse figure de précurseur en matière de « tourisme », la figure du touriste apparaît pour la première fois dans un récit de voyage français édité en 1816²⁸¹. Ce n'est que bien plus tard, en 1878, que le terme fait son entrée dans le dictionnaire. Le touriste y est présenté comme « celui, celle qui voyage en amateur »²⁸². Des voyageurs qui recherchent des expériences nouvelles par le biais de l'effort physique traduisent par ailleurs des nouveaux rapports à l'espace, et posent les jalons d'un tourisme à dominante sportive. En 1844, les *Voyages en zigzag* de Rodolphe Toepffer offrent, selon Catherine Bertho Lavenir, « ses lettres de noblesse au voyage pédestre »²⁸³.

Au XIX^e siècle, les différents domaines de la connaissance se spécialisent. Le

²⁷⁹ TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres : La réflexion française sur la diversité humaine*, op. cit., p. 382.

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 381.

²⁸¹ URBAIN, Jean-Didier. *L'idiot du voyage : Histoires de touristes* [1991]. Paris : Payot & Rivages, 2002. (Coll. Petite bibliothèque), p. 45 : il cite le récit de voyage de L.SIMOND : *Voyage d'un français en Angleterre pendant les années 1810 et 1811, 1816*.

²⁸² *Id*

²⁸³ BERTHO LAVENIR, Catherine. *La roue et le stylo : Comment nous sommes devenus touristes*. Paris : Odile Jacob, 1999. (Coll. Le champ méthodologique), p. 39.

genre viatique s'infiltrer dans les périodiques qui font la part belle aux voyages dans un monde en quête d'exotisme. En 1829 naît *La revue des deux mondes*. 30 ans plus tard, la première revue de presse spécialisée dans les récits de voyage paraît sous le nom évocateur *Le tour du monde*. Le XIX^e siècle est central pour la constitution, l'affirmation, la légitimation et la divulgation du genre du récit de voyage²⁸⁴.

L'imaginaire du voyage irrigue les sociétés occidentales et les voyageurs se déclinent sous différents avatars. Aux côtés du touriste et du voyageur-écrivain émergent dans la littérature de voyage la figure de l'aventurier²⁸⁵, de l'explorateur²⁸⁶, du chroniqueur, du journaliste. « L'homme des foules » commence à déambuler dans l'espace urbain, à flâner dans la ville et établir de nouveaux rapports à l'espace.

L'Ailleurs s'importe au cœur même de la ville. La première girafe, par exemple, arrive en France en 1827²⁸⁷. Elle ouvre le bal à l'import de nombreux animaux « exotiques » qui sont destinés à peupler les zoos, et qui précèdent au « spectacle des peuples sauvages »²⁸⁸. Lapons, Samoas, Nubiens, Esquimaux, Gauchos du peuple argentin se succèdent dès les années 1870 dans l'Europe « civilisée ». Ces différentes populations sont exhibées comme autant d'avatars d'un Autre possible où, pour reprendre les propos de Sylvain Veneyre :

Les indigènes sont de plus en plus « mis en scène ». Les programmes publicitaires insistent sur la cruauté, la barbarie, les coutumes incroyables de ces gens auxquels on demande (contre un salaire négocié par les deux parties !) des démonstrations de danses frénétiques, des simulations de combats ou de rites cannibales...²⁸⁹

Les premières « représentations » de ces peuples en chair et en os, pour le dire ainsi, véhiculent dans les sociétés occidentales l'image d'un Autre qui se base sur une altérité radicale et déformée ; le but étant de celui de provoquer chez les spectateurs de l'effroi, de la curiosité, de la fascination. Ce faisant, l'humanité de l'Autre, son altérité, est profondément niée.

²⁸⁴ VENEYRE, Sylvain. *Rêves d'aventures : 1800-1940*. Paris : La Martinière, 2006, p. 33.

²⁸⁵ *Id.*

²⁸⁶ DEMEULANAERE, Alex. *Le récit de voyage français en Afrique noire (1830-1931) : Essai de scénographie*, *op. cit.*, p. 63.

²⁸⁷ TISON, Véronique. « Zarafa, la girafe qui émerveilla Paris en 1827 » [en ligne], dans *Revue française de généalogie*, janvier 2012. Disponible sur : <http://www.rfgenealogie.com/s-informer/agenda/expositions/zarafa-la-girafe-qui-emerveilla-paris-en-1827>

²⁸⁸ VENEYRE, Sylvain. *Rêves d'aventures : 1800-1940*, *op. cit.*, p. 66.

²⁸⁹ *Id.*

Francis Affergan dit qu'il est possible d'apercevoir, dans la manière qu'ont les voyageurs de se représenter l'Autre depuis l'Antiquité jusqu'au XVI^e siècle, une « commune appréhension de l'altérité »²⁹⁰. Elle repose selon lui sur l'idée du *lointain*, qui implique la curiosité ; et du *merveilleux*, qui provoque tantôt l'aperception de l'altérité sous le signe du monstrueux, tantôt, au contraire, sous le prisme de l'idéalisation. Il poursuit : « les réactions des voyageurs seront à la mesure de cette dualité prêtée aux sujets rencontrés : l'effroi ou/et l'attirance. »²⁹¹

Cette manière d'appréhender l'Autre, que l'anthropologue français déclare s'achever avec la naissance de l'anthropologie²⁹², se déplace et se diffuse au contraire, selon nous, d'une manière latente au sein des sociétés occidentales. Nous pouvons nous demander ainsi si ces premières mises en scènes de l'Autre ne conditionnent pas la manière qu'ont les sociétés et les personnes occidentales de se positionner aujourd'hui face à « l'Autre » : l'Autre de l'intérieur. L'attitude qu'adoptent les sédentaires – et la société – envers les « Gens du voyage », pour ne donner qu'un exemple parmi d'autres, n'est-elle pas révélatrice de ce regard fasciné, à la fois attiré et effrayé, qui s'est mis en place depuis les premiers contacts ? Peut-être pourrions-nous lire et mieux comprendre la peur ontologique de l'Autre, en Occident, en revenant à l'histoire de ces premiers contacts et de ces mises en scène. Le sujet dépasse encore une fois le cadre de notre étude, mais la question, nous semble-t-il, méritait de se poser.

²⁹⁰AFFERGAN, Francis. *Exotisme et altérité : Essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*. Paris : Presses Universitaires de France, 1987. (Coll. Sociologie d'aujourd'hui), p. 28.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 28-29.

²⁹² *Ibid.*, p. 28.

Vingtième siècle : la « massification » du voyage

Ce sont ces hardis voyageurs qui brusquement,
par ces variations brusques, d'explorateurs
tombèrent à touristes... ?²⁹³

La Première et la Seconde Guerre mondiale marquent des tournants décisifs dans les paysages et les mentalités. Une citation d'Hermann Broch illustre les rapports qu'entretiennent les arts avec un monde à présent dévasté :

[...] obtenir un état d'équilibre entre l'œuvre et le monde en donnant de celui-ci un portrait intégral, était devenu impossible. Un monde qui se fait sauter lui-même ne permet plus qu'on en fasse le portrait mais, comme sa dévastation a son origine dans les racines les plus profondes de la nature humaine, c'est cette dernière qui doit être représentée dans toute sa nudité, dans sa grandeur comme dans sa misère, et voilà précisément une tâche déjà « mythique ».²⁹⁴

Pedro Jesús Martínez Alonso montre comment le genre viatique se révèle être « une réaction à la vie industrialisée »²⁹⁵. En reprenant la thèse soutenue par Fusslerl, il rappelle que les récits de voyage s'imposent pendant l'entre-deux guerres, comme « un chant à la liberté »²⁹⁶.

Le phénomène touristique s'explique en fonction de paramètres divers parmi lesquels les transports, la relation à l'espace, le contexte historique, la hausse du niveau de vie et l'écriture jouent des rôles essentiels. Pour Catherine Bertho-Lavenir, questionner l'évolution du tourisme implique de prendre en compte l'évolution des techniques et du voyage d'une part et d'autre part, ses mises en récits²⁹⁷. Ou, pour reprendre ses propres termes : « La roue et le stylo »²⁹⁸.

Gérard Cogez nous invite à parcourir le siècle à partir de six figures qu'il considère emblématiques: Victor Segalen, André Gide, Henri Michaux, Michel Leiris, Claude Lévi-Strauss et Nicolas Bouvier. Retenons pour l'instant Segalen, qui

²⁹³ SEGALÉN, Victor. *Essai sur l'exotisme : Une esthétique du divers* [1986]. Paris : Le livre de poche, 2009. (Coll. Biblio essais), p. 65.

²⁹⁴ *Id.*

²⁹⁵ MARTÍNEZ ALONSO, Pedro Jesús. *Libros de viajes alemanes e ingleses a España en el siglo XX*, *op. cit.*, p. 38.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 41.

²⁹⁷ BERTHO LAVENIR, Catherine. *La roue et le stylo : Comment nous sommes devenus touristes*, *op. cit.*, p. 43 : « toute l'histoire du tourisme est le récit croisé de transformations arrivées dans les techniques du transport et les techniques d'écriture, dans l'économie du chemin de fer et celle de l'imprimerie, dans l'expérience du voyage et les formes du récit. »

²⁹⁸ *Id.*

s'efforce de renouveler la notion d'exotisme. Comme le rappelle à ce propos Gérard Coge :

[...] l'écrivain inaugure, au commencement du siècle, une veine qui se révélera particulièrement fructueuse (si l'on peut dire) au cours des décennies suivantes. Il s'agit désormais d'établir le constat des dégâts provoqués par une civilisation conquérante, qui commet les pires ravages sur les terres où la conduit son irrépressible désir d'expansion.²⁹⁹

Les récits de voyage commencent à témoigner sur le plan de la poétique de changements significatifs. Nous pouvons mentionner en ce sens les effets de montage ; l'incorporation de références tirées de nouveaux médias – des stars de cinéma, des films devenus cultes, etc – ; l'apparition, dans l'espace diégétique, d'un autre rapport au temps, à la vitesse, à l'espace. Le voyage devient un lieu d'expérimentation, tandis que les récits s'inscrivent de plus en plus ouvertement « dans une perspective de brouillage des normes génériques et ontologiques, et de remise en cause d'un contenu qui se prétendait purement référentiel »³⁰⁰.

L'industrialisation de la planète et le développement des grandes métropoles ravivent des mythes latents dans les sociétés modernes tels que la nostalgie d'un âge d'or ou celui du paradis perdu. Les auteurs et voyageurs sont désormais nombreux à partir en quête d'un Ailleurs susceptible de les ressourcer et de donner, en quelque sorte, épaisseur à leur existence. Les voyages et leurs récits se présentent plus que jamais comme « une fuite de l'espace urbain pour s'enrichir de la simplicité, du naturel qui perdure dans des sociétés et des cultures moins développées »³⁰¹.

Jean-Didier Urbain décèle « quatre polarités sensibles ou psychologiques à l'origine des pratiques touristiques contemporaines » : l'appel du désert, la tentation sociale, la rêverie cénobite, le rêve altruiste et humaniste³⁰². Nous verrons par la suite que les auteurs et voyageurs oscillent principalement entre la première et la dernière tendance, tout en se démarquant au possible des deux autres.

Les récits de voyage tendent à refléter les interrogations – et les préoccupations – de l'époque dans laquelle ils s'inscrivent. Face aux métamorphoses spectaculaires de l'espace urbain, les hommes sont rapidement dépassés, au siècle

²⁹⁹ COGEZ, Gérard. *Les écrivains voyageurs au XX^e siècle*. Paris : du Seuil, 2004. (Coll. Points Essais), p. 37.

³⁰⁰ GALLIX François, GRAVES Matthew, GUIGNERY Vanessa, et al. *Récits de voyage et romans voyageurs ; aspects de la littérature contemporaine de langue anglaise, op. cit.*, p. 8.

³⁰¹ *Ibid.*, p. 56- 62.

³⁰² URBAIN Jean-Didier. « Les quatre désirs capitaux », dans *Sciences humaines*, numéro 2405, *L'imaginaire du voyage*, 2012, p. 35.

dernier, par les dérives de la modernité. Comme l'écrit à ce propos Eugenia Popeanga :

La ville moderne prétendait être une ville fonctionnelle, rationnelle, dans laquelle ses éléments constitutifs orientaient l'habitant [...]. Le paysage urbain postmoderne déconcerte l'habitant et le transforme en un passant, voire même en un voyageur au sein de sa propre ville qu'il contemple avec le regard de l'autre.³⁰³

De plus en plus de personnes aspirent dès lors à fuir leur monde d'origine le temps d'une expérience viatique, voire à voyager par procuration pour s'évader, fût-ce le temps d'une lecture, de leur quotidien.

Le *Guide Michelin*, considéré comme le premier guide de voyage, ouvre le siècle en 1900. Il est initialement destiné aux conducteurs sur les routes. Cependant, dès le milieu du siècle, ils s'adressent à de « nouveaux touristes [...] emplis d'un profond désir de savoir »³⁰⁴.

Au fur et à mesure que nous nous rapprochons du temps présent, une partie croissante de la population mondiale peut rejoindre (presque) toutes les régions du globe pour des coûts de plus en plus accessibles, de manière de moins en moins risquée. Ces facteurs continuent d'accélérer la massification du voyage. Les années 1960 sont significatives en cela qu'elles voient « le trafic aérien et le tourisme se [rejoindre] définitivement »³⁰⁵. Une décennie plus tard : « une industrie paradoxale voit alors le jour : organiser en masse des voyages loin des masses ! »³⁰⁶.

Le *Guide du routard* témoigne en 1970 d'un nouveau venu sur la scène du voyage. Cette figure s'inspire des *hippies* américains, puise dans les principes de la *Beat Génération*, et défend une nouvelle vision de l'expérience viatique. Pour Catherine Bertho-Lavenir :

Errant (provisoirement) détaché des biens de ce monde, contestataire affirmé de la société de consommation et résolument réfractaire aux contraintes de la production, le hippie américain véritable n'a qu'un bagage léger, et pas de but, ou si vague. C'est être en route qui compte, et non pas suivre un itinéraire, ou arriver quelque part. [...] Le routard français est la transcription, dans un

³⁰³ POPEANGA CHELARU, Eugenia. « Modelos urbanos: de la ciudad moderna a la ciudad postmoderna », *op. cit.*, p. 8. C'est nous qui traduisons.

³⁰⁴ MARTÍNEZ ALONSO, Pedro Jesús. *Libros de viajes alemanes e ingleses a España en el siglo XX*, *op. cit.*, p. 374.

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 394.

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 403.

contexte européen et pour une génération bien précise, de cette mythologie du voyage.³⁰⁷

L'errance à laquelle s'opposaient les voyageurs de l'âge classique acquiert une valeur positive, un renversement s'opère dans les regards. Les figures du vagabond, mais surtout du nomade, deviennent des archétypes positifs dans l'imaginaire du voyage.

Le géographe Bruno Lecoquierre revient sur l'idée commune selon laquelle les grands voyages d'exploration font désormais partie d'un passé révolu. Pour appuyer ses propos, il puise dans l'étymologie du verbe « explorer » et recourt à l'autorité d'Yves Lacoste (2003), pour qui « l'étymologie du mot viendrait du latin *explorator* : « se porter en avant vers l'extérieur »³⁰⁸. Bruno Lecoquierre complète ensuite les propos de son homologue de la manière suivante :

Et il est assurément permis à chacun, même à l'époque actuelle, de se porter en avant vers l'extérieur. L'exploration, en somme, dépendrait plus de l'explorateur que de la terre explorée.³⁰⁹

Selon nous, les grands voyages d'exploration, même au sens propre du terme, ne sont pas terminés. Nous pouvons mentionner en guise d'exemple la Société des Explorateurs Français créée en 1937, encore active de nos jours. Nous pouvons également rappeler que l'homme ne connaît qu'une infime partie de l'univers maritime ; et ce sans parler du système solaire, ou des voyages astraux, dont nous ne savons que si peu. Enfin, nous partageons les pensées de Kenneth White, lorsqu'il écrit : « l'aventure est loin d'être enterrée tandis que la découverte de l'inconnu est une chose, l'approfondissement et l'affinement du connu, ou soi-disant tel, en est une autre, tout aussi passionnante, et encore plus nécessaire. »³¹⁰

Deux approches du voyage déjà perceptibles au XIX^e siècle continuent d'opposer les partisans des voyages lointains à ceux qui préfèrent des voyages de proximité. Dans une formule restée célèbre, Marcel Proust déclare : « le seul véritable voyage n'est pas d'aller vers d'autres paysages, mais d'avoir d'autres yeux. » C'est désormais l'acuité du regard, plus que le déplacement, qui est mis en valeur.

³⁰⁷ BERTHO LAVENIR, Catherine. *La roue et le stylo : Comment nous sommes devenus touristes*, op. cit., p. 406.

³⁰⁸ LECOQUIERE, Bruno. *Parcourir la terre : Le voyage, de l'exploration au tourisme*. Paris : L'Harmattan, 2008. (Coll. Là-bas), p.58.

³⁰⁹ *Id.*

³¹⁰ WHITE, Kenneth. *L'esprit nomade*, op. cit., p. 39.

La « démocratisation des transports », toute relative, participe dans les années 70 à la renaissance du récit de voyage. Une partie de la population, qui aspirait au voyage sans en avoir la possibilité, peut désormais en tenter l'expérience. Elle se tourne alors avec une attention renouvelée sur la littérature de voyage. Vanessa Guignery remarque que le voyage devient une décennie plus tard : « obsession populaire, avec le lecteur-consommateur invité à redécouvrir le monde par procuration au travers de la figure de l'écrivain-voyageur. »³¹¹

Rappelons pour finir que les XIX^e et XX^e siècles révèlent des grands personnages de l'exploration. Des femmes surent notamment s'affirmer dans un monde jusqu'alors – et encore de nos jours – principalement masculin. Alexandra David-Neel, la première femme européenne à gagner le Tibet, et la suisse Ella Maillart, qui parcourut l'Inde et l'Asie, sont des modèles féminins qui marquèrent l'histoire du monde de leurs regards et de leur écriture³¹². En 1963, *L'usage du monde* de Nicolas Bouvier s'impose comme l'un des grands classiques de la littérature de voyage.

Les récits de voyage passent ainsi progressivement, au terme de ce panorama, de « la crise de l'identité » (constitution et affirmation du genre) à la « crise de la forme » (quelles formes peut-il épouser, notamment après les deux Guerres mondiales ?).

³¹¹ GALLIX François, GRAVES Matthew, GUIGNERY Vanessa, et al., *Récits de voyage et romans voyageurs ; aspects de la littérature contemporaine de langue anglaise, op. cit.*, p. 25

³¹² Certains penseurs commencent à s'interroger sur l'existence et l'importance du *genre* dans la textualisation du voyage. Nous pouvons mentionner à cet égard la journée d'études « Récits de voyage et Gender. (1830-1960) » organisée par l'équipe CELIS de l'Université Blaise Pascal (Clermont Ferrand) le 27 avril 2011.

II- Une première approche du Mexique

Nous proposons d'aborder à présent les grandes lignes de l'histoire mexicaine afin de garder à l'esprit certains repères indispensables pour une meilleure compréhension du sujet. Des œuvres-clefs de la littérature de voyage au Mexique vont enrichir notre panorama, nous permettre de questionner l'évolution du genre, mais aussi la représentation du Mexique et les rapports des voyageurs en prise avec l'Ailleurs. Une poésie viatique issue d'une longue tradition, mais propre aux terres mexicaines, se met lentement en place. Pour Guy-Alain Dugast :

[...] la véritable « image » du Mexique, l'image « de référence » pour les contemporains, n'est pas seulement l'ensemble foisonnant des détails « éclatés » relevés sur le Mexique, mais une représentation globale réduite composée de quelques « constellations d'images ».³¹³

En plus de fournir quelques repères historiques, nous allons commencer à dévoiler le Mexique non pas tel qu'il est, mais plutôt tel qu'il s'invente et se lit, tel qu'il se construit, au fil des siècles, dans le discours des voyageurs. Nous verrons de plus s'inscrire en palimpseste une autre histoire qui se devine entre les lignes : celle du rapport d'une partie du monde à ces Autres qui le composent.

³¹³ DUGAST, Guy-Alain. *La tentation mexicaine en France au XIXe siècle. L'image du Mexique et l'intervention française (1821-1862)*. Tome 2, *Le mythe mexicain et le courant interventionniste*, op. cit., p. 103.

Seizième siècle

Aussitôt, les Espagnols leur ont demandé :
« Où se trouve Mexico ? Comment est
l'endroit ? Est-ce encore loin ? »³¹⁴

Jean-Xavier Ridon nous rappelle à juste titre que les récits de voyage ont servi, dans un premier temps, les intérêts de l'Occident :

Depuis les premières grandes découvertes géographiques, les récits de voyage ont été des instruments par lesquels l'Occident s'est emparé de l'autre pour le transformer en objet d'étude et, par là même, se constituer comme sujet. Les nouveaux espaces devaient être découverts, décrits de manière à révéler leurs richesses potentielles et ouvrir ainsi les portes aux futurs mouvements d'expansion coloniale. Les carnets de route et journaux de voyage ont ainsi tout d'abord servi de première étape à ce qui fondera les premières colonies européennes.³¹⁵

Deux relations majeures concernant la conquête du Mexique nous permettent d'éclairer cette période de l'histoire et d'illustrer la manière dont les récits sont orientés par les intentions sous-jacentes de leurs auteurs, tous deux protagonistes des faits : les *Cartas de relación* d'Hernan Cortès et l'*Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* de Bernal Díaz del Castillo.

Après avoir atteint le Mexique en 1519 et débarqué à la tête de quelques 500 hommes sur la côte de Veracruz, Hernan Cortès se place très vite sous l'autorité de Charles Quint. Entre 1519 et 1526, il lui envoie cinq lettres officielles qui mettent en scène les avancées de la conquête. Ses intentions sont claires:

Y trataremos aquí desde el principio que fue descubierta esta tierra hasta el estado e que al presente está porque Vuestras Majestades sepan la tierra que es, la gente que la posee y la manera de su vivir y el rito y ceremonias, seta o ley que tienen, y el fruto que en ella Vuestras Reales Altezas podrán hacer y della podrán rescibir y de quién en ella Vuestras Majestades han sido servidos.³¹⁶

En plus de la volonté informative que contiennent ces lettres (donner des renseignements sur les terres découvertes, les peuples qui y habitent, des rites et des cérémonies, des lois qui les régissent), nous devinons les visées stratégiques qui les

³¹⁴ BAUDOT Georges, TOROROV Tzvetan (dir.). *Récits aztèques de la conquête*. Seuil : Paris, 1983, p. 69.

³¹⁵ RIDON, Jean-Xavier. *Le voyage en son miroir : Essai sur quelques tentatives de réinvention du voyage au 20^e siècle*. Paris : Kimé, 2002, p. 12.

³¹⁶ CORTES, Hernan. *Cartas de relación*. Madrid : Castalia, 1993, p. 106.

accompagnent. Sur un premier niveau de lecture, les rapports se veulent exacts et détaillés. Le pacte de vérité qui lie Cortès à l'Empereur soutient l'ensemble de la narration :

Pero puede Vuestra Majestad ser cierto que si alguna falta en mi relación hobiere que será antes por corto que por largo, así en esto como en todo lo demás de que diere cuenta a Vuestra Alteza, porque me parecía justo a mi príncipe y señor decir muy claramente la verdad sin interpolar cosas que la disminuyan y acrecienten.³¹⁷

Cependant, n'oublions pas le besoin qu'a le conquistador de plaire à Charles Quint. En effet, plus la vision donnée sur le Mexique séduira ce-dernier, plus les « exploits » de Cortès et de ses compagnons susciteront l'admiration, plus le conquistador aura des chances, par la suite, de s'attirer les grâces du souverain. Le Mexique glisse sur le plan textuel sous le prisme de l'idéalisation. Il s'agit pour Hernan Cortès de le faire miroiter aux yeux de l'empereur. Dès les débuts de la conquête, les richesses potentielles – plus escomptées que réelles – de ces terres sont par exemple évoquées de la manière suivante : « A nuestro parecer, se debe creer que hay en esta tierra tanto cuanto en aquella de donde se dice haber llevado Salomon [*sic*] et oro para el templo ». ³¹⁸

Avant de parvenir à Tenochtitlán, cité qui « fascine avant même d'être atteinte »³¹⁹, les conquistadores traversent des paysages aussi mystérieux qu'inédits. L'Ixtaccihuatl et le Popocatepetl, volcans qui deviendront – par la suite – des lieux communs propres à la représentation du Mexique, surgissent aux yeux des voyageurs. N'ayant jamais vu de telles montagnes, Cortès envoie 10 de ses hommes, accompagnés de guides indigènes, en exploration :

[...] y así se bajaron y trujeron nieve y carámbalos para que los viésemos, porque nos parecía cosa muy nueva en estas partes a causa de estar en parte tan cálida, según hasta agora ha sido opinión de los pilotos, especialmente que dicen que esta tierra está en veinte grados que es en el paralelo de la isla Española, donde continuamente hace muy grand calor.³²⁰

Cet épisode nous rappelle l'histoire du roi de Siam qui circulait dans les traités des XVII^e et XVIII^e siècle. Selon la légende, il écoutait l'ambassadeur d'Hollande lui évoquer les choses de son pays, jusqu'à ce que l'existence d'un tel

³¹⁷ CORTES, Hernan. *Cartas de relación, op. cit.*, p. 232.

³¹⁸ *Ibid.*, p. 140.

³¹⁹ GRUZINSKI, Serge. *L'Aigle et le Dragon : Démesure européenne et mondialisation au XVI^e siècle* [2012]. Paris : Fayard, p. 263.

³²⁰ CORTES, Hernan, *Cartas de relación.*, *op. cit.*, p. 140.

pays dépasse son entendement :

« Parfois, lui dit l'ambassadeur, en Hollande, l'eau se refroidit tellement que les hommes marchent à sa surface. Elle devient si solide que même un éléphant pourrait marcher sur elle ». « Jusqu'à présent, l'interrompt le roi, j'ai crû toutes ces choses étranges que tu m'as racontées, parce que je te considérais comme un homme sage et digne de foi. Mais plus après avoir entendu cela. Maintenant, je suis sûr que tu m'as menti tout ce temps. »³²¹

Pour Juan Pimentel, l'évolution du genre viatique et l'avancée des explorations géographiques reflètent, à l'instar de ce récit :

[...] l'histoire du comment le sens commun et l'imagination collective durent se réajuster et s'accommoder devant les faits nouveaux. Mais c'est plus encore : c'est aussi comment les voyageurs cessèrent d'être des imposteurs pour se convertir en témoins.³²²

Au fil des siècles et de l'expérience des voyageurs, une pensée de plus en plus pragmatique prend forme au sein de la population occidentale. Depuis le XIII^e siècle, la « croyance aux monstres » s'est érodée³²³. Nous l'avons vu, cela n'empêche pas de voir apparaître dans les lettres de Christophe Colomb l'ombre de quelques sirènes, de monstres et de créatures fabuleuses. L'île des Amazones et l'El Dorado restent présents dans l'imaginaire des voyageurs et motivent parfois même certaines expéditions. Hernan Cortès prend cependant de la distance avec ces mythes et ces légendes. Il se contente de rapporter les récits qu'il entend à leur propos sans pour autant les valider. Comme pour le cas des volcans, il essaye toujours de trouver des preuves et de chercher des causes rationnelles. Il fait preuve d'un incessant décryptage de la réalité. Comme l'écrit à ce propos Tzvetan Todorov : « Ce que Cortès veut d'abord, c'est non pas prendre, mais comprendre [...]. La première action importante qu'il entreprend – et on ne saurait exagérer la signification de ce geste – est de chercher un interprète »³²⁴.

³²¹ PIMENTEL, Juan. 1996. « El día que el rey del Siam oyó hablar del hielo : viajeros, poetas y ladrones », dans GIRALDO Manuel Lucena, PIMENTEL Juan (eds.). *Diez estudios sobre la literatura de viajes*. Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto de la Lengua Española, 2006, p. 90. C'est nous qui traduisons.

³²² *Ibid.*, p. 91. C'est nous qui traduisons.

³²³ WUNENBURGER, Jean-Jacques (dir.). *La rencontre des imaginaires entre Europe et Amérique*. Paris : Editions L'Harmattan, 1993. (Coll. Recherches et documents Amériques latines), p.17.

³²⁴ TODOROV, Tzvetan. *La conquête de l'Amérique : La question de l'autre* [1982]. Paris : du Seuil, 1991. (Coll. Points Essais), p. 130.

La princesse Malintzin – qui deviendra *Malinche*, puis Marina³²⁵– et le conquistador Jeronimo de Aguilar, rescapé d'une expédition précédente, sont deux personnages essentiels dans la conquête du Mexique. En devenant les interprètes d'Hernan Cortés³²⁶, ils facilitent, par le biais de la langue, l'avancée des espagnols.

Hernan Cortés est selon José Resaba l'un des premiers voyageurs occidentaux à clairement différencier chacune des tribus rencontrées³²⁷. Ce faisant, il délivre la figure de l'Indien de la représentation homogène et réductrice dans laquelle les récits antérieurs l'avaient enfermée (Indien barbare Vs bon sauvage)³²⁸. À partir de Cortés, l'Indien se décline ainsi sous différentes identités selon qu'il soit Aztèque, Tlaxcalèque, Totonèque, Chalca, etc. ; autant de peuples que le stratège espagnol tente de comprendre pour mieux les dominer, ou/et pour les rallier à leur cause.

La découverte de grandes villes amérindiennes marque profondément l'imaginaire occidental. Leur existence implique en effet de remettre en question le statut des peuples originaires, supposément « primitifs » :

Au XVI^e siècle, la réflexion sur l'homme américain passera par la question de la ville. Aux antipodes du Bon Sauvage, à contrecourant des clichés sylvestres associés à notre vision d'Européens, le dominicain [Saint Bartolomé de las Casas] défendra l'image d'un indien urbain [...] : « Ces gens là vivaient en société comme des hommes rationnels dans de grandes agglomérations, que nous appelons bourgades et citées [...] et celles-ci n'étaient pas n'importe quoi, c'étaient des villes grandes et admirables.³²⁹

Des villes somptueuses et organisées, des habitants « civilisés » malgré leurs coutumes barbares, voilà de quoi surprendre les étrangers en provenance d'Espagne.

Le premier contact avec Moctezuma, l'empereur aztèque, « s'opère [...]

³²⁵ La Malinche est devenue, pour les mexicains, le symbole de la trahison. Le « malinchismo », dérivé de son nom, est devenue une expression péjorative pour parler d'un traître ou de quelqu'un qui préfère l'étranger à son pays.

³²⁶ Lors des échanges avec les peuples amérindiens, Malintzin traduisait, en maya, le nahuatl à Aguilar, qui traduisait à son tour à Cortés en espagnol, et vice-versa. Néanmoins, Malintzin apprendrait rapidement l'espagnol et deviendrait l'amante, la conseillère et l'interprète d'Hernan Cortés.

³²⁷ RABASA, José. *L'invention de l'Amérique : Historiographie espagnole et formation de l'eurocentrisme*, op. cit., p. 113.

³²⁸ DELGADO GÓMEZ, Ángel. « Introducción biográfica y crítica » dans CORTES, Hernan. *Cartas de relación*. Madrid : Castalia, 1993, p. 30-34.

³²⁹ GRUZINSKI, Serge. *L'Aigle et le Dragon : Démesure européenne et mondialisation au XVI^e siècle*, op. cit., p. 258.

sous l'angle du spectaculaire et du politique »³³⁰. Après plus de six mois de marche au-travers un territoire hostile, les soldats parviennent à la grande ville de Tenochtitlán :

[...] no podré yo decir de cien partes una de las que dellas se podrían decir, mas como pudiere diré algunas de las que vi que, aunque mal dichas, bien sé que dirán de tanta admiración que no se podrán creer, porque los que acá con nuestros propios ojos las vemos no las podemos con el entendimiento comprender.³³¹

Comme le signale Serge Gruzinsky, tout est fait pour frapper l'esprit des voyageurs. L'emplacement de la ville : au milieu d'un lac, à plus de 1 500 mètres d'altitude, entourée de montagnes. Sa proportion gigantesque : elle est pour alors une des plus grandes villes au monde. Ses structures monumentales : pensons au *Templo Mayor*, qui dominait la vallée du haut de ses 45 mètres. Ses marchés immenses remplis d'odeurs et de produits inconnus. Son organisation, étrangement fonctionnelle, qui interroge et qui fascine les conquistadores.

Tenochtitlán se présente pour les occidentaux « au bord du vraisemblable, placée en un point où la fable peut s'en saisir avec facilité pour se l'approprier »³³². Or, face aux imprévisibilités de l'histoire, nul besoin de fable lorsque la réalité, pour le dire ainsi, dépasse la fiction. L'histoire rejoint le mythe, ou vice-et-versa. Deux rêves et deux visions du monde s'affrontent³³³. Hernan Cortès, prit pour le dieu Quetzalcóatl, est accueilli en grandes pompes. Que Charles Quint se rassure, l'entreprise de conquête est en bonne voie, et se déroule mieux qu'ils n'auraient pu l'escompter. À en croire le récit de Cortès, l'empereur *mexica* l'aurait même « encouragé » à prendre possession des lieux : « Y todo lo que nosotros tenemos es para lo que vos dello quisieredes disponer. Y pues estais en vuestra naturaleza y en vuestra casa, holgad y descansad del trabajo del camino »³³⁴.

Les conquistadores s'installent au cœur de la ville. Les habitants, supposément barbares, surprennent à bien des égards le voyageur :

La gente desta cibdad es de más manera y primor en su vestir y servicio que no la otra destas otras provincias y cibdades [...]. Y por no ser más prolijo en la

³³⁰ GRUZINSKI, Serge. *L'Aigle et le Dragon : Démesure européenne et mondialisation au XVIe siècle*, op. cit., p. 263

³³¹ CORTES, Hernan. *Cartas de relación*, op. cit., p. 232.

³³² OLLE-LAPRUNE, Philippe. *Mexique : Les visiteurs du rêve*, Paris : La différence, 2009. (Coll. Les Essais), p. 18.

³³³ LE CLÉZIO, Jean-Marie Gustave. *Le rêve mexicain : Ou la pensée interrompue*. Paris : Gallimard, 1988. (Coll. Nrf essais).

³³⁴ CORTES, Hernan. *Cartas de relación*, op. cit., p. 211.

relación [...] no quiero decir más sino que en su servicio y trato de la gente della hay la manera casi de revivir que en España y con tanto concierto y orden como allá, y que considerando esta gente ser bárbara y tan apartada del conocimiento de Dios y de la comunicación de otras naciones de razón, es cosa admirable ver la que tienen en todas las cosas.³³⁵

Dans l'enceinte de Tenochtitlán, les marchés retiennent particulièrement l'attention des espagnols. Cet extrait, désormais célèbre, rend compte d'une fascination certaine pour les réalités découvertes et témoigne de l'importance de Tenochtitlán en tant que centre économique :

Tiene esta cibdad muchas plazas donde hay continuo mercado y trato de comprar y vender. Tiene otra plaza [...] donde hay cotidianamente arriba de sesenta mil ánimas comprando y vendiendo, donde hay todos los géneros de mercaderías que en todas las tierras se hallan así de mantenimientos como de vestidos, joyas de oro y de plata y de plomo, de latón, de cobre, de estaño, de piedras, de huesos, de conchas, de caracoles, de plumas. [...] Hay calle de caza donde venden todos los linajes de aves que hay en la tierra [...]. Hay calles de herbolarios donde hay todas las raíces y hierbas medicinales que en la tierra se hallan [...]. Hay todas las maneras de verduras que se fallan [...]. Finalmente, que en los dichos mercados se venden todas las cosas cuantas se hallan en toda la tierra, que demás de las que he dicho son tantas y de tantas calidades por la prolijidad y por no me ocurrir tantas a la memoria y aun por no saber poner los nombres no las expreso. Cada género de mercadería se vende en su calle sin que entremetan otra mercadería ninguna, y en esto tienen mucho orden.³³⁶

La description, émerveillée et hyperbolique, dote la ville d'aspects paradisiaques où « toutes les choses de la terre » paraissent accessibles et abondantes.

Hernan Cortés a outrepassé les ordres de Diego Velázquez, le gouverneur de Cuba. Celui-ci décide d'envoyer une expédition pour arrêter le conquistador dans son entreprise de conquête. Les troupes dirigées par Pánfilo de Nárvaez débarquent avec cet objectif sur la côte de Veracruz. Prévenu de l'entreprise, Hernan Cortés confie la ville de Tenochtitlán à Pedro de Alvarado et part avec une partie de ses hommes à la rencontre de ses adversaires. Après une longue bataille, il parvient à les convaincre de se ranger sous son commandement.

De retour à Tenochtitlán, la situation s'est largement tendue. Le massacre du Templo Mayor provoque l'insurrection des mexicas. La nuit du 30 juin au 1er juillet 1520, les espagnols s'enfuient de la capitale en subissant de lourdes pertes. Cet épisode est resté dans l'histoire officielle comme celui de la « Noche triste ».

³³⁵ CORTES, Hernan. *Cartas de relación*, op. cit., p. 242.

³³⁶ *Ibid.*, p. 234-236.

« Noche Triste para algunos, Noche Feliz para muchos », souligne avec ironie le narrateur de *Mantra*³³⁷. Après avoir recomposé leurs forces et fabriqué des brigandins, Cortés lance une dernière offensive. Au bout de trois mois de siège, les espagnols et plus de 100 000 alliés indigènes parviennent à s'emparer de la ville. Mexico, la capitale de la Nouvelle-Espagne, s'érige sur les décombres de l'ancienne Tenochtitlán en août 1521³³⁸ :

Alors commence le silence. C'est le silence qui étonne le plus Bernal Díaz dans les instants qui suivent la chute de Mexico-Tenochtitlan. [...] Ce silence, c'est celui de la mort d'un peuple. [...] Il règne désormais sur lui, gardant ses secrets, ses mythes, ses rêves, tout ce que les Conquistadors, par un privilège qu'ils ont parfois ressenti sans bien le comprendre, ont entrevu brièvement avant de le détruire.³³⁹

Peu à peu, un nouvel ordre se met en place. Antonio de Mendoza devient le premier Vice-roi de la Nouvelle Espagne de 1535 jusqu'en 1549. Des troupes s'engagent depuis Mexico vers le sud, puis vers le nord du pays. La découverte des mines d'argent, notamment celle de Zacatecas, encourage les conquistadores à s'implanter dans les régions du nord. La résistance indienne et l'immensité du territoire leur rendent la tâche malaisée. Aux confins du Mexique, les luttes se poursuivent. Apaches, Tarahumaras, Yaquis résistent avec acharnement dans le nord du territoire. À l'autre bout du pays, dans la péninsule du Yucatán, les Mayas ne déposeront les armes qu'à la fin du XIX^e siècle³⁴⁰.

Pendant que la « christianisation forcée »³⁴¹ se répand, que des cultures se mélangent, qu'une *pensée métisse* s'élabore³⁴², que la résistance indigène se poursuit³⁴³, que des villes s'édifient, que la population s'effondre³⁴⁴, des réalités nouvelles émergent et confèrent à cette « Nouvelle Espagne », issue du choc de la

³³⁷ FRESÁN, Rodrigo. *Mantra* [2001]. Barcelona : Random House Mondadori, 2011, p. 199.

³³⁸ Rappelons à cet égard que nous devons ce toponyme à Cortés. Ainsi, dans CORTÉS, Hernan. *Cartas de relación, op. cit.*, p. 308 : « Por lo que yo he visto y comprendido cerca de la similitud que toda esta tierra tiene a España, así en la fertilidad como en la grandeza y fríos que en ella hace y en otras muchas cosas que la equiparan a ella, me pareció que el más conveniente nombre era llamarse la Nueva España del Mar Océano, y así en nombre de Vuestra Sacra Majestad se le puso. »

³³⁹ LE CLÉZIO, Jean-Marie Gustave. *Le rêve mexicain : Ou la pensée interrompue, op. cit.*, p. 52-53.

³⁴⁰ MUSSET, Alain. *Le Mexique, op. cit.*, p. 15-16 ; GOUY-GILBERT, Cécile. *Une résistance indienne : les Yaquis du Sonora*. Lyon : Fédérop, 1983.

³⁴¹ GOUY-GILBERT, Cécile. *Une résistance indienne : les Yaquis du Sonora, op. cit.*, p. 68.

³⁴² GRUZINSKI, Serge. *La pensée métisse* [1999]. Paris : Fayard, 2012.

³⁴³ HAMNETT, Brian R. *Histoire du Mexique, op. cit.*, p. 109-113.

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 69 : « On estime qu'en 1620, soit un siècle après le débarquement des espagnols à Veracruz, la population indienne estimée à 1,2 million avait diminué de 95%. »

conquête, de la « rencontre de deux mondes »³⁴⁵, une richesse et une complexité qui en font, pour beaucoup, le charme et la particularité.

Dans la métropole, on s'interroge sur la manière d'évangéliser les indigènes. La controverse de Valladolid, qui se déroule en Espagne du mois d'août 1550 au mois de mai 1551, est aujourd'hui bien connue. Les trois principaux protagonistes sont le dominicain Bartolomé de Las Casas, resté dans les mémoires comme le défenseur de la cause indigène ; le jésuite Juan Ginés de Sepúlveda qui prône, si nécessaire, le recours à la force ; le cardinal Roncierì, qui préside le débat. Les conséquences sont paradoxales. La relative amélioration des conditions de vie des indigènes se fait au détriment des peuples africains qui deviendront, peu à peu, la nouvelle main d'œuvre pour le Nouveau Monde.

À la fin du siècle, un autre récit de voyage est envoyé à la cour d'Espagne. Bernal Díaz del Castillo entend bien, à travers la *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* (1575), apporter sa vision de la conquête et réclamer justice³⁴⁶. Là encore, l'auteur en appelle à son autorité. Non seulement parce qu'il vécut, aux côtés de Cortès, les aventures de la conquête, mais surtout parce qu'il y était, comme il n'a de cesse de le rappeler, avant lui : « y digo otra vez que yo, yo y yo dígolo tantas veces, que yo soy el más antiguo »³⁴⁷.

Outre le fait de « revivre, en l'écrivant, l'exaltation de cette aventure fabuleuse »³⁴⁸, nous pouvons deviner plusieurs raisons qui poussèrent Bernal Díaz, plus de 30 ans après les faits, à proposer sa version de l'histoire. L'une des motivations principales se trouve dans la situation misérable dans laquelle furent plongés, à l'en croire, les conquistadors aux lendemains de la conquête :

[...] y estamos muy viejos y dolientes de enfermedades, y lo peor de todo muy pobres y cargados de hijos e hijas para casar, y nietos, y con poca renta, y así pasamos nuestras vidas con trabajos y miserias.³⁴⁹

Il est désormais venu le tour au doyen des conquistadores de plaider, par sa voix, des récompenses et des services auprès de la Couronne. Il espère également

³⁴⁵ L'expression « *Encuentro de dos mundos* » a été proposée par l'historien mexicain Miguel León-Portilla.

³⁴⁶ Nous ne prenons pas en compte, ici, la théorie de François Busnel, selon laquelle l'*Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne* aurait été rédigée par Hernan Cortès lui-même. Dans BUSNEL, François. *Cortès et son double : Enquête sur une mystification*. Paris : le Seuil, 2013.

³⁴⁷ BERNAL DIAZ, del Castillo. *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* [1995]. Madrid : Espasa Calpe, 1992. (Coll. Austral), p. 698.

³⁴⁸ LE CLEZIO, Jean-Marie Gustave. *Le rêve mexicain : Ou la pensée interrompue*, op. cit., p. 14.

³⁴⁹ BERNAL DIAZ, del Castillo. *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, op. cit., p. 99.

rectifier par son témoignage la version de l'histoire officielle :

[...] y más dice la loable fama, que las cosas del valoroso y animoso Cortés han de ser siempre muy estimadas y contadas [...] y más dice la verdadera Fama, que no hay memoria de ninguno de nosotros en los libros e historias que están escritas [...] y sólo el marqués Cortés dicen en sus libros que el que lo descubrió y conquistó, y que los capitanes y soldados que lo ganamos quedamos en blanco, sin haber memoria de nuestras personas ni conquistas.³⁵⁰

L'auteur réclame donc justice : auprès de la Couronne d'une part, afin qu'elle leur soit reconnaissante par quelque récompense royale, et d'autre part auprès de l'histoire, afin qu'elle rétablisse le souvenir de ceux qu'il dresse clairement comme des martyrs oubliés³⁵¹.

Les caractéristiques qui permettent de circonscrire le genre du récit de voyage sont donc présentes dès les premiers récits des conquistadores : la figure de l'auteur et voyageur comme témoin, l'importance du destinataire, la relation du voyage à la première personne du singulier calquée sur l'itinéraire, le « pacte de vérité » qui accompagne le « pacte viatique ». Ces deux récits paradigmatiques soulèvent également d'intéressantes thématiques qui traversent le genre, et ce jusqu'à nos jours. Ainsi, pour ne mentionner que deux exemples significatifs, les relations conflictuelles entre la réalité et la fiction, ou la place de la « bibliothèque » et de la culture d'origine dans l'appréhension de l'espace découvert. Luis Albuquerque García expose dans un article les liens qu'il est possible d'effectuer entre les textes qui appartiennent aux *crónicas de indias* et les récits de voyage³⁵³. Il s'appuie sur les lettres de Christophe Colomb, d'Hernán Cortés, et les *Naufrajes* d'Alvar Núñez. En plus des caractéristiques que nous avons mentionnées, il s'arrête aussi sur l'importance de la paratextualité, de l'intertextualité et de la description dans ces différents écrits. Compte tenu des nombreux points communs, il conclut en ces termes: « sugerimos que algunos de estos textos de las crónicas de Indias puedan ser considerados auténticos relatos de viajes, cuya difusión en la época contribuyó a

³⁵⁰ BERNAL DIAZ, del Castillo. *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, op. cit., p. 700.

³⁵¹ En attestent les paroles suivantes page 699 : « y los sepulcros que me preguntan dónde los tienen, digo que son los vientres de los indios, que los comieron las piernas e muslos, brazos y molledos, y pies y manos y lo demás fueron sepultados, e su vientre echaban a los tigres y sierpes yalcones [...] y aquellos fueron sus sepulcros, y allí están sus blasones. Y a lo que a mí se me afigura con letras de oro habían de estar escritos sus nombres. »

³⁵³ ALBUQUERQUE GARCÍA, Luis. « Apuntes sobre Crónicas de Indias y Relatos de Viajes », dans CARRIZO RUEDA, Sofía M. (dir.), *El viaje y sus discurso*, enero-diciembre 2008, número monográfico 57-58. *Letras : Revista de la Facultad de Filosofía y Letras de la Pontificia Universidad Católica Argentina*, p. 11-24.

consolidar las características de un género de enorme fecundidad. »³⁵⁴

Les écrits de Christophe Colomb, d'Amerigo Vespucci et de Pierre Martyr d'Anghiera sont essentiels pour comprendre la première vision que se font les européens du Nouveau Monde. Selon nous, ceux d'Hernan Cortès et de Bernal Díaz del Castillo le sont tout autant pour comprendre le Mexique. Pour Serge Gruzinski :

[...] à dater de Cortés, les Ibériques, puis les Européens feront du Mexique une société arrêtée dans le temps, écartelée entre un prestigieux passé préhispanique et une histoire coloniale tout occupée à détruire ce qui a survécu des temps anciens. C'est dans ce cadre que l'on continue d'imaginer le Mexique.³⁵⁵

Au fur et à mesure de nos réflexions, nous tenterons de voir les éléments qui lui permettent d'avancer cette idée.

Nous savons que les missionnaires sont nombreux à se presser sur les terres du Nouveau Monde en vue de l'évangélisation des indigènes. Les sept premiers frères, de l'ordre des franciscains, arrivent à Mexico en 1524. Les témoignages et les travaux qui découlent de ces hommes de foi ne rentrent pas dans le cadre de notre étude sur les récits de voyage au sens restrictif du terme. Nous ne pouvons cependant pas nous intéresser à la littérature de voyage sur le Mexique, et aux relations qu'établissent les occidentaux avec les personnes originaires, sans mentionner, fut-ce brièvement, trois ouvrages fondamentaux produits par cette catégorie de voyageurs.

La polémique *Brevisima relación de la destrucción de las Indias* de Bartolomé de las Casas est rédigée en 1539 et publiée en Espagne en 1522. Le frère dominicain s'adresse au prince Philippe, le futur roi d'Espagne, pour attirer son attention sur les mauvais traitements – nous employons un euphémisme – et l'exploitation des indigènes dans la Nouvelle-Espagne.

La Relación de las cosas de Yucatán (1566) du franciscain Diego de Landa, deuxième évêque de la région, est fondamentale pour comprendre le peuple maya, et offre des clefs indispensables pour le déchiffrement de son écriture. Il s'agit là d'un triste paradoxe, ou d'une ironie du sort, puisque l'essentiel des connaissances du mode de vie, de pensées, de croyances, de formes d'expressions des mayas, avant

³⁵⁴ ALBUQUERQUE GARCÍA, Luis. « Apuntes sobre Crónicas de Indias y Relatos de Viajes », dans CARRIZO RUEDA, Sofía M. (dir.), *El viaje y sus discurso*, enero-diciembre 2008, número monográfico 57-58. *Letras : Revista de la Facultad de Filosofía y Letras de la Pontificia Universidad Católica Argentina*, op. cit., p. 22.

³⁵⁵ GRUZINSKI, Serge. *L'Aigle et le Dragon : Démesure européenne et mondialisation au XVIe siècle*, op. cit., p. 271.

l'arrivée des espagnols, nous parvient de qui s'est évertué à les détruire avec application. Son autodafé du 12 juillet 1562, où sont brûlés 27 codex hiéroglyphiques et 5000 idôles, est en ce sens significatif³⁵⁷. L'évêque de la région se réfère aux décisions qu'il a prises et à l'attitude du peuple originaire de la manière suivante :

Nous leur trouvâmes un grand nombre de livres écrits avec ces lettres, et comme il n'en avait aucun où il n'y eut de la superstition et des mensonges du démon nous leur brûlâmes tous ce qu'ils sentirent merveilleusement et leur donna beaucoup de chagrin.³⁵⁸

L'attitude du franciscain Bernadino de Sahagún est à l'opposée de son compatriote. Entre 1560 et 1585, il rédige une œuvre monumentale, en espagnol et en nahuatl : *Historia general de las cosas de la Nueva España*, aussi connue comme le *Códice Florentino*. Il s'agit d'une encyclopédie de 12 livres qui s'appuient sur la typologie classique des œuvres médiévales et s'organisent en fonction de trois thématiques : le divin, l'humain, le naturel³⁶¹. Gustave Le Clézio rapproche avec délicatesse dans *Le rêve mexicain : Ou la pensée interrompue* le rêve du religieux qui, au contact de la noblesse indigène rescapée et d'une population exangue, plongé dans le « rêve des origines », et le rêve des mexicains qui désirent, à travers leurs témoignages, sauvegarder une partie de leur monde :

L'autre rêve, c'est celui que font les derniers survivants de ce peuple, quand réunis devant le franciscain, ils parlent pour la dernière fois. Avant de disparaître, ces hommes s'expriment au-dessus de leur propre ruine. Il n'y a ni illusion ni vanité dans leur ultime message. Au contraire, il y a la même force mystique qui a animé le peuple mexicain, et qui semble se prolonger dans un rêve d'éternité. Voici sans doute le sens le plus profond de la mémoire. Par la voix du Conquérant qui l'a détruite, cette civilisation exprime pour les hommes de tous les temps ce qu'étaient sa vie, sa parole, ses lois et ses dieux. Toutes ces prières, tous ces chants, ces espérances, ces souffrances pouvaient-elles disparaître avec les hommes qui les avaient vécus et portés ?³⁶²

De manière involontaire, par la *Relación de las cosas de Yucatán*, ou au contraire, de manière résolue, grâce à l'échange et à la volonté commune de Bernadino de Sahagún et des survivants du siège de Mexico, quelque chose subsiste

³⁵⁷ DAVOUST, Michel. « La découverte de l'écriture maya par les chroniqueurs et religieux espagnols du XVIe au XVIIIe siècle » [en ligne], dans *Actes : La « découverte » des langues et des écritures d'Amérique*. Disponible sur : www.vjf.cnrs.fr/sedyl/amerindia/articles/pdf/A_19-20_33.pdf

³⁵⁸ LANDA (de), Diego, cité par DAVOUST, Michel. « La découverte de l'écriture maya par les chroniqueurs et religieux espagnols du XVIe au XVIIIe siècle », *op. cit.*, p. 370.

³⁶¹ *Ibid.*, p. 172.

³⁶² *Ibid.*, p. 57.

sans doute dans ces discours, jusqu'à nos jours, de ces cultures *in illo tempore*.
Poursuivons avec Le Clézio :

Ce silence, qui se renferme sur l'une des plus grandes cultures du monde, [...] c'est aussi un peu le commencement de l'histoire moderne. [...] Pourtant, [...] le monde indien a laissé une marque impérissable, quelque part, à la surface de la mémoire. Lentement, irrésistiblement, les légendes et les rêves sont revenus, restituant parfois, au milieu des ruines et des épaves du temps, ce que les Conquistadors n'avaient pu effacer : les figures des dieux anciens, le visage des héros, les désirs immortels des danses, des rythmes, des mots.³⁶³

Dix-septième et dix-huitième siècle

L'Espagne, organisant ses conquêtes, imposait à ses colonies américaines un contrôle rigoureux. Dès le milieu du XVI^e siècle, l'Amérique ibérique, jalousement gardée et isolée, ne devait plus fournir ni modèle ni source et ce, jusqu'aux conflits d'émancipation. Ainsi, l'image des Amériques travestie dès les origines par le récit et la plume était-elle figée pour plus de deux siècles³⁶⁴

L'Occident perçoit toujours le Mexique, un siècle après sa « découverte », comme une terre lointaine, « exotique » et mystérieuse, sur laquelle projeter ses rêves et ses fantasmes. Pour l'Empire espagnol, ce pays lui donne surtout la possibilité de maintenir, grâce aux richesses de ses sous-sols et au commerce transatlantique, une position de plus en plus chancelante³⁶⁵. À partir de la seconde moitié du siècle, particulièrement sous le règne de Carlos II (1665-1700), le gouvernement espagnol, contraint de faire face à des problèmes majeurs sur les fronts politiques, économiques et sociaux, plonge le pays dans ce que de nombreux historiens considèrent à ce jour comme l'une des périodes les plus sombres de l'Espagne³⁶⁶.

Pendant ce temps, « l'ère des grandes découvertes » se poursuit en Amérique

³⁶³ LE CLEZIO, Jean-Marie Gustave. *Le rêve mexicain : Ou la pensée interrompue*, op. cit., p. 54.

³⁶⁴ MONGNE, Pascal. « Imaginaire et réalité : l'imagerie du Mexique durant la première moitié du XIX^e siècle », dans *À la redécouverte des Amériques : Les voyageurs européens au siècle des indépendances*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 2002, p. 99.

³⁶⁵ HAMMET R., Brian. *Histoire du Mexique*, op. cit., p. 89.

³⁶⁶ VALDEON Julio, PEREZ Joseph, JULIA Santos. *Historia de España*. Madrid : Espasa, (Coll. Austral), p. 261.

Latine³⁶⁷. La société coloniale s'impose et substitue les instances politiques amérindiennes. L'espace se peuple et se dépeuple³⁶⁸, se repeuple, se détruit, se (re) construit sur une terre de plus en plus palimpseste, dans un pays de plus en plus métissé. Certes, la « légende noire » contient sa part de vérité. Cependant, rappelons la marge de manoeuvre laissée dès 1557 dans l'organisation du territoire aux caciques indigènes, qui permet à long terme la construction d'une société jusqu'alors inédite.

La ville de Mexico acquiert au cours du siècle les contours d'une « ville baroque » ou, pour de multiples observateurs, d'une « cité sacrée »³⁶⁹. L'église de Santa María Tonantzitla à Puebla et l'intérieur du couvent dominicain de Oaxaca sont de belles illustrations de cette « greffe » du baroque sur le sol américain. Encore de nos jours, les voyageurs ne se lassent pas de les visiter et de tenter d'en rendre compte. La poétesse Sor Juana Inés de la Cruz (1651-1695) retient la postérité³⁷⁰. Mais c'est une autre figure féminine, nous y reviendrons, qui devient à cette époque l'un des symboles de la « mexicanité » : la *Virgen de Guadalupe*.

Pour le XVII^e et le XVIII^e siècle, les sources viatiques sont difficiles à trouver. La couronne s'efforce de préserver, comme nous l'avons déjà signalé, le secret de ses colonies. *A New Survey of the West Indies* de Thomas Cage et le *Giro del mondo* de Giovanni Francesco Gemelli Careri sont pour alors les seuls récits connus du grand public où les voyageurs s'arrêtent, au cours de leur périple, en terres mexicaines. Comme le signale à ce propos Brian R. Hammet :

L'image persistante et presque unique que ceux-ci [les européens] en avaient au début du XVIII^e siècle [du Mexique] était celle de l'empire aztèque, de ses fastes et de ses rites barbares, celle de la conquête violente et rapide associée au personnage de Hernan Cortès, celle enfin d'une colonie mystérieuse et enviée, aux mines lointaines. Le protectionnisme commercial et l'isolement politique faisaient du royaume de la Nouvelle Espagne et de sa capitale Mexico un monde clos, interdit, et, de ce fait, particulièrement attrayant [...]. Ainsi la plus riche, sinon la plus vaste colonie espagnole d'Amérique restait mystérieuse et

³⁶⁷ MUSSET, Alain. *Mexique, op. cit.*, p. 15.

³⁶⁸ *Ibid.*, p. 96 : « La chute démographique chez les peuples indigènes atteint son maximum entre les années vingt et quarante, elle ne remontera lentement que dans la dernière partie du siècle. »

³⁶⁹ GRUZINSKI, Serge. *Histoire de Mexico, op. cit.*, p. 99.

³⁷⁰ PAZ, Octavio. *Sor Juana o las trampas de la fe*. Madrid : Seis Barral, 1982. Sor Juana Inés de la Cruz fascine tant les étrangers que ses propres compatriotes. Son effigie se trouve sur des pièces de monnaie et des billets de banque mexicains. Elle a récemment fait l'objet d'une pièce de théâtre de Guillermo León, « La dixième muse » (2012), et se retrouve mentionnée dans les récits de nombreux voyageurs. Elle est également l'un des personnages principaux de WISSMER, Jean-Michel. *Emmenez-moi à l'Ange! : Un journal mexicain*. Paris : Bartillat, 2006.

très mal connue, et le gouvernement espagnol ne souhaitait pas qu'il en fût autrement.³⁷¹

José N. Iturriaga mentionne le travail du franciscain Juan de Torquemada qui s'avère être, à l'instar de Bartolomé de Las Casas et de Bernadino de Sahagún, un défenseur des peuples indigènes. Son œuvre principale, *Monarquía indiana*, est publiée en 1615 à Séville. Selon l'historien mexicain : « es una –crónica de crónicas ; compila a todos los historiadores del siglo XVI, pero también aporta muchos testimonios de primera mano investigados directamente por Torquemada. »³⁷²

Bien que cette période s'avère passionnante et fondamentale pour la construction de la Nouvelle Espagne, remarquons cependant qu'elle demeure, encore à ce jour, largement méconnue³⁷³.

La Couronne continue de maintenir au siècle suivant la politique du secret vis-à-vis de ses colonies. Dans ce contexte, le *Manuscrit de Jean de Monségur* (1709), envoyé au cabinet secret du ministre de la Marine et des Colonies, fait exception :

Listes, chiffres, estimations, pour la première fois nous avons affaire à un rapport « scientifique », qui évoque les composantes de la population, l'administration coloniale, l'organisation militaire et ecclésiastique, les mines, le commerce, l'artisanat, etc. Monségur se veut complet, précis et exemplaire. Il recherche l'objectivité, mais il est en même temps passionné et critique.³⁷⁴

Jean de Monségur ne se focalise en aucun cas sur la narration de son voyage. Il la dote essentiellement d'informations « scientifiques », ce qui l'éloigne de notre sujet. Remarquons cependant que lorsque la narration n'est pas réduite au minimum, elle souligne, à plusieurs reprises, le décalage qu'éprouve le voyageur entre la situation qu'il découvre et les récits qu'il a lu des voyageurs passés.

³⁷¹ HAMMET, Brian R. *Histoire du Mexique*, op. cit., p. 108.

³⁷² ITURRIAGA, José N. *Anecdotario de forasteros en México: Siglos XVI-XX*, op. cit., p. 74.

³⁷³ Canal Once (2010, 11 mai). *Discutamos México. Programa 0*. [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=OsBuo08Y8P0>. Enrique Krauze nous rappelle à ce sujet, dans cette émission l'impérialisme de certaines étapes historiques sur d'autres. La conquête, l'indépendance et la révolution, trois événements traumatiques, prennent par exemple une place prépondérante dans l'Histoire officielle au détriment de périodes basées sur une paix relative telles que le XVII^e siècle.

³⁷⁴ MONSÉGUR, Jean. *Mémoires du Mexique : Le manuscrit de Jean de Monségur* [1709]. Introduction et notes de Jean-Paul Duviols. Paris : Chandeigne, 2002. (Coll. Magellane), p. 19.

Les villages, par exemple :

[...] si grands et si peuplés du temps de Cortés [...] ne sont plus aujourd'hui que de mauvais petits villages avec très peu d'habitants naturels et quelques Espagnols qui vivent parmi eux. Ce qu'on trouve de plus remarquable est qu'il n'y ait aucun reste de vestige de la grandeur qu'on nous décrit qu'ils étaient alors.³⁷⁵

Il dit également de la grande ville de Mexico qu'il s'imaginait, peut-être, encore au milieu d'une île : « on peut dire qu'à présent, elle n'est plus que sur des marais »³⁷⁶. Malgré ce décalage, à l'instar des multiples visiteurs qui suivront, la capitale de la Nouvelle Espagne impressionne favorablement le capitaine. Les Lumières importées d'Europe déferlent sur Mexico. Ses avenues sont pour Jean de Monséгур, comme pour de nombreux étrangers, « des plus belles qu'on puisse voir dans le monde »³⁷⁸. Dès la seconde moitié du siècle, elle s'impose dans les imaginaires, mais aussi dans l'organisation de l'espace, comme « une première ébauche de la ville moderne »³⁷⁹.

Le monde occidental continue d'assimiler le Mexique à cette terre prodigieuse, mirage d'un Eldorado potentiel que de nombreux voyageurs diffusent encore par le biais de leurs récits. Jean de Monséгур dénonce de tels discours qui sont propices à l'exagération³⁸⁰. Bien qu'en prenant de la distance, ces propos sont tout de même susceptibles d'éveiller l'imaginaire occidental, puisque le Mexique est présenté comme « un pays que la terre semble avoir choisi pour le dépôt de ses métaux les plus précieux »³⁸¹.

José N. Iturriaga mentionne pour le XVIII^e siècle le témoignage d'un militaire espagnol : *Diarios de las exploraciones en Sonora. Luz de tierra incógnita*³⁸². Ces écrits sont divisés en deux parties. La première évoque la découverte de l'Amérique. La deuxième se réfère aux expéditions du voyageur aux côtés du frère Kino dans le nord du Mexique. Le manuscrit est daté de 1721, mais il ne sera publié qu'en 1856.

³⁷⁵ MONSÉGUR, Jean. *Mémoires du Mexique : Le manuscrit de Jean de Monséгур*, op. cit., p. 50.

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 60.

³⁷⁸ *Id.*

³⁷⁹ GRUZINSKI, Serge. *Histoire de Mexico*, op. cit., p. 81.

³⁸⁰ MONSÉGUR, Jean. *Mémoires du Mexique : Le manuscrit de Jean de Monséгур*, op. cit., p. 110. Ainsi ceux qui prétendent : « que ces mines sont inépuisables, qu'on ne fait pas un pas dans le Mexique sans marcher sur des ponts d'or et d'argent, dont les entrailles de la terre sont remplies de ces métaux »

³⁸¹ *Ibid.*, p. 110.

³⁸² ITURRIAGA, José N. *Anecdotario de forasteros en México : Siglos XVI-XX*, op. cit., p. 90.

À la fin du XVIII^e siècle, des mots comme « liberté, progrès, nation », commencent à circuler parmi les cercles illustrés, et laissent deviner les bouleversements à venir.

Dix-neuvième siècle

J'ai lu qu'au temps de la conquête le spectacle inattendu du nouveau Monde impressionna si fortement les aventuriers espagnols qu'ils ne discernaient plus, dans les écarts de leur imagination, les limites du monde réel et celles du monde fantastique. [...] J'avoie sincèrement qu'il y avait quelque chose de cette naïve crédulité dans les sentiments confus qui m'agitèrent lorsque je me trouvais pour la première fois en présence de la nature américaine³⁸³

Au fil du temps, la tension monte entre les espagnols de la péninsule, installés au Mexique (les *gachupines*), et les espagnols nés au Mexique (les *criollos*). En 1808, la défaite des Bourbons face aux troupes de Napoléon rend les élites de la Nouvelle Espagne indécis quant au positionnement à adopter par rapport à la métropole. Dans la nuit du 15 au 16 septembre 1810, le curé Miguel Hidalgo appelle à l'insurrection via le *Grito de Dolores*. Les troupes insurgées sont composées de près de 100 000 hommes lorsqu'elles sont battues, non loin de Guadalajara, le 17 janvier 1811. Le « Père de la Patrie » est fusillé le 30 juillet. José María Morelos y Pavón, prêtre et disciple du premier, prend la relève. Il subit le sort de son prédécesseur en décembre 1815. Ces deux prêtres révolutionnaires sont devenus des figures mythiques, des « héros de l'indépendance »³⁸⁴, des « martyrs inoubliables »³⁸⁵ dans l'imaginaire collectif mexicain.

La date de 1811 que nous avons associée, dans un premier temps, à la parution du *Voyage de Paris à Jérusalem*, puis à l'exécution de Miguel Hidalgo, coïncide également avec la finalisation de *L'essai politique de la Nouvelle Espagne* d'Alexander de Humboldt. Il convient d'insister sur l'importance de cet ouvrage

³⁸³ MORELET, André. *Voyage dans l'Amérique centrale*, cité par DUGAST, Guy-Alain. 2008. *La tentation mexicaine en France au XIX^e siècle. L'image du Mexique et l'intervention française (1821-1862)*, op. cit., p. 212.

³⁸⁴ CARRIERE, Jean-Claude. *Dictionnaire amoureux du Mexique*. Paris : Plon, 2009. (Coll. Dictionnaire amoureux), p. 215.

³⁸⁵ *Id.*

fondamental, qui devient pour les récits de voyage scientifiques ce que représente le *Voyage de Paris à Jérusalem*, en quelque sorte, pour les récits de voyage littéraires : un classique et un pivot. Non seulement le baron berlinois intensifie l'intérêt pour le Mexique et incite de nombreux géographes à sortir de leurs cabinets, sinon qu'il influence, à l'égard de René de Chateaubriand, la poétique du genre viatique³⁸⁶. Des controverses, encore vives de nos jours, éclatent au sujet des intentions du voyageur. Certains n'hésitent pas à le qualifier de « conquistador scientifique »³⁸⁷. Marina Martínez Andrade rappelle que beaucoup l'accusent d'avoir fourni, par l'intermédiaire de ses recherches :

[...] de précieuses informations, non seulement d'abord pour le gouvernement espagnol, ensuite pour le gouvernement étasunien, mais aussi pour ceux qui, avec intérêt – gouvernements interventionnistes, commerçants – désiraient se faire des idées ou acquérir des connaissances précieuses sur le Mexique.³⁸⁸

Après 10 ans de lutte, le Mexique accède à l'Indépendance. Le général Agustín de Iturbide est proclamé Empereur du Mexique en mai 1822. Les puissances étrangères regardent avec un intérêt renouvelé cette jeune nation, instable et fragile, qui leur est demeurée jusqu'alors interdite. Par ailleurs, comme le note Guy-Alain Dugast, « [ouvrir] les frontières d'un pays resté méconnu, voire mystérieux, pendant des siècles, représente une véritable invitation au voyage »³⁸⁹. Les statistiques de José N. Iturriaga, nous l'avons vu, l'illustrent et le confirment.

Au cours des décennies suivantes, le Mexique cristallise pour les observateurs étrangers « une sorte de caricature de l'instabilité latino-américaine »³⁹⁰. Il faut dire qu'entre 1821 et 1876, date de l'ascension de Porfirio Díaz au pouvoir ou, plutôt, de son *pronunciamiento*, 75 présidents tentent de gouverner le pays³⁹¹. Trois figures marquent considérablement l'histoire du Mexique au XIX^e siècle. La première est celle d'Antonio de Santa Anna, qui revient 11 fois à la présidence et incarne, selon Jacques Brasseul, une des « hautes figures de

³⁸⁶ MARTÍNEZ ANDRADE, Marina. *De orden supremo : La literatura de viajes de Guillermo Prieto*, *op. cit.*, p. 113.

³⁸⁷ *Ibid.*, p. 114.

³⁸⁸ *Id.*

³⁸⁹ DUGAST, Guy-Alain. *La tentation mexicaine en France au XIX^e siècle. L'image du Mexique et l'intervention française (1821-1862)*. Tome 2. *Le mythe mexicain et le courant interventionniste*. Paris : L'Harmattan, 2008.

³⁹⁰ BRASSEUL Jacques. « Des guerres d'indépendance à Juarez » [en ligne], dans *Mexique*, 2014, Encyclopedia universalis. Disponible sur : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/mexique/2-l-economie-du-mexique/>.

³⁹¹ *Id.*

l'histoire pittoresque du Mexique »³⁹². La seconde est celle de Maximilien de Hasbourg, fusillé en 1867 par le gouvernement de Juárez, dont l'histoire romanesque et tragique ne cesse d'inspirer les écrivains. Enfin, la troisième est celle de Benito Juárez qui, par ses origines zapotèques, « devient le symbole d'un Mexique qui se veut métis »³⁹³.

Après trois ans de guerre entre le Mexique et les États-Unis (1845-1848), le traité de Guadalupe-Hidalgo rétablit la « paix » en concédant, pour 15 millions de dollars, près de la moitié du territoire mexicain à son voisin du nord. Carlos Fuentes signale à ce propos que la plupart des mexicains ressentent encore la frontière actuelle comme une « cicatrice »³⁹⁴. En 1861, la triple alliance (Espagne, Grande-Bretagne, France) s'accorde en vue d'une intervention militaire au Mexique. Nous renvoyons pour cette époque à l'étude de Guy-Alain Dugast, qui s'interroge brillamment sur l'image du Mexique diffusée en France au XIX^e siècle à partir de l'Indépendance mexicaine, et sur les conséquences possibles de cette imagologie sur l'intervention française de 1862. En se basant sur un corpus de 13 récits de voyages rédigés entre 1823 et 1857, l'auteur démontre en quoi les représentations du Mexique faites par les étrangers glissent peu à peu dans une dimension mythique, et ce jusqu'à finir par constituer ce qu'il dénomme un « mythe mexicain » :

[...] l'irruption fréquente de l'imaginaire, les connotations d'ordre affectif, la récurrence d'oppositions duales – traits positifs *versus* traits négatifs –, conduisent à considérer la représentation d'ensemble ainsi structurée non pas comme une simple « image » – « l'image du Mexique » –, mais comme un véritable mythe moderne, le mythe mexicain, que son élaboration et son caractère évolutif pendant notre période de référence permettent de définir comme un *mythe politique*.³⁹⁵

Le mythe mexicain est également résumé selon l'auteur « comme une représentation mythique renvoyant l'image obsessive d'un pays beau et riche mais livré à l'anarchie »³⁹⁶. Nous nous demanderons dans la suite de notre étude en quoi ce « mythe » reste ou non valide au XXI^e siècle. Remarquons cependant que les caractéristiques relevées par l'auteur semblent traverser le temps, si nous admettons

³⁹² CARRIERE, Jean Claude. *Dictionnaire amoureux du Mexique*, *op.cit.*, p. 417.

³⁹³ MUSSET, Alain. *Mexique*, *op. cit.*, p. 19 ; CARRIERE, Jean Claude, *Dictionnaire amoureux du Mexique*, *op.cit.*, p. 416-418.

³⁹⁴ FUENTES, Carlos. *Un temps nouveau pour le Mexique* [1994]. Traduit de l'anglais par Nadia Akrouf. Paris : Gallimard, 1998, p. 254.

³⁹⁵ DUGAST, Guy-Alain. *La tentation mexicaine en France au XIX^e siècle. L'image du Mexique et l'intervention française (1821-1862)*. Tome 2. *Le Mythe mexicain et le courant interventionniste*, *op. cit.*, p. 206.

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 106.

de manière empirique qu'aujourd'hui encore : « le Mexique reste synonyme d'éloignement et d'espaces infinis, de rencontres imprévues, de dangers, d'aventures, mais c'est aussi un pays dont on loue les contrastes, les paysages, les couleurs, en un mot la beauté. »³⁹⁷

María Martínez Andrade nous apporte des précieuses informations en ce qui concerne les voyageurs étrangers au Mexique. Ses réflexions appuient la théorie de Guy-Alain Dugast selon laquelle, au XIX^e siècle, le « mythe mexicain » est essentiellement politique. Elle explicite en effet les rapports qu'entretiennent les récits de voyage avec les intérêts financiers des grandes puissances de la manière suivante :

[...] si l'on traçait une courbe d'intérêt envers la production de la littérature de voyage, cette-dernière pourrait montrer que la profusion ou le manque de ce type d'œuvres à divers moments du XIX^e siècle se trouve être en relation directe avec la majeure ou la mineure pénétration des intérêts capitalistes.³⁹⁸

Ces deux critiques se réfèrent à de nombreux voyageurs qui ont parcouru le Mexique au cours du XIX^e siècle. Aucun ne s'arrête cependant sur l'étonnante figure de Désiré Charnay.

Considéré comme le « précurseur de l'archéologie mexicaine »³⁹⁹, celui-ci s'embarque pour le Mexique en 1857 dans le cadre d'une mission photographique. *Voyage au Mexique (1858-1861)* met en scène l'entreprise de l'explorateur et photographe qui révèle les premières images d'Izamal, de Chichen-Itzá, d'Uxmal. Dans le discours du voyageur, nous voyons se cristalliser de nombreux paramètres propres à l'écriture viatique du XIX^e siècle, à commencer par l'empreinte du romantisme. Les descriptions de la nature épousent ainsi ses états d'âme et mettent en scène un Mexique « éternel ». L'auteur recourt à maintes reprises à des adjectifs tels que « grandiose » et « sauvage » pour évoquer les paysages qu'il appréhende et l'impressionnent. L'apologie de la solitude traverse l'ensemble de la narration :

Cette nature est joie et fête ; la sierra possède toutes les beautés : la grandeur dans les lignes, le sauvage dans ses roches escarpées, la naïveté dans ses villages, le vierge dans ses hauteurs et, par-dessus tout, son ciel d'un bleu si pur

³⁹⁷ DUGAST, Guy-Alain. *La tentation mexicaine en France au XIX^e siècle. L'image du Mexique et l'intervention française (1821-1862)*. Tome 2. *Le Mythe mexicain et le courant interventionniste*, op. cit., p. 103.

³⁹⁸ *Ibid.*, p. 115 : « si se trazara una curva de interés por la producción de la literatura de viajes, ésta podría mostrar que la profusión o escasez de este tipo de obras en los distintos momentos del siglo XIX está en relación directa con la mayor o menor penetración de los intereses capitalistas ».

³⁹⁹ CHARNAY, Désiré. *Mexico, portrait d'une ville*. Paris : Magellan Et Cie, 2009, p. 9.

et cette atmosphère transparente qui enveloppe toute chose du voile magique de ses colorations.⁴⁰⁰

Oh ! La puissante chose que le silence ! [...]. Au milieu de tous ces silences, muet d'admiration, j'avais, comprenant pour la première fois la poésie de ces admirables solitudes. Non, rien ne saurait rendre la splendeur de ces nuits étoilées ! Tout, dans cette nature silencieuse, était aspiration, mystère, religieuse éloquence et, dans ce recueillement universel, le cœur unissait sa prière à la prière des choses.⁴⁰¹

Son récit prend en compte les attentes du lectorat de l'époque et les conventions du genre. Il foisonne d'anecdotes, de considérations politiques, sociales, géographiques, mais aussi personnelles. Le plaisir qu'éprouve le voyageur à mettre en scène son expédition, décrire les régions traversées, évoquer ses sentiments, transparait dans la narration. Il invite le lecteur à s'imaginer son périple, à partager avec lui son émerveillement, ses peurs, ses découragements. Il introduit dans son discours des motifs exotiques, qui s'avèrent efficaces pour procurer une couleur locale et rythmer la narration. Le genre romanesque s'invite dans le récit de voyage. Pour Réal Ouellet, dans la relation de voyage en Amérique : « non seulement le suspens narratif doit tenir le lecteur en haleine, mais encore l'exotisme qu'elledéroule sous les yeux du lecteur, doit apparaître comme nouveau »⁴⁰². Désiré Charnay semble conscient de cet horizon d'attente. En effet, que penser de lamentation de l'ara rouge, l'oiseau qu'il se fait pour compagnon de voyage et dont les péripéties ponctuent le récit en vue d'émouvoir le lecteur ? Anecdotes véritables ? Invention littéraire afin d'incorporer de l'exotisme dans le cadre du récit ? Mentionnons un exemple parmi d'autres :

L'ara, se voyant au milieu des flots, poussait des cris déchirants [...] Ce fût une véritable agonie ; chaque soubresaut de la mule perdant pied, nageant et marchant tour à tour, me jetait dans de nouvelles angoisses ; ce fût long comme un siècle et la largeur de la rivière me parut infinie. Je ne respirai que lorsque je les vis à l'autre bord, où j'arrivai en même temps qu'elles⁴⁰³.

Les récits de voyage ont ceci de particulier que nous ne pouvons pas toujours en démêler le vrai du faux. Malgré ce doute sur la véracité des faits rapportés par le voyageur, le *topos* de la vérité, constitutif du genre, sous-tient l'ensemble de la

⁴⁰⁰ CHARNAY, Désiré. *Voyage au Mexique (1858-1861)*. Présentation et annotations de Pascal Mongne. Paris : Ginkgo, 2001, p. 172.

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 238.

⁴⁰² OUELLET, Réal. « Le paratexte liminaire de la relation : le voyage en Amérique » [en ligne], dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, volume 42, numéro 1, 1990, p. 190. Disponible sur : http://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1990_num_42_1_1737

⁴⁰³ *Ibid.*, p. 179.

narration. Désiré Charnay revendique, à l'égard de multiples semblables, son autorité. Il n'hésite pas à critiquer – bien qu'il en construise également – les clichés et les lieux-communs véhiculés dans la littérature viatique ; s'en prenant parfois à des classiques quasiment « intouchables » :

Combien d'erreurs on relève chaque jour en voyage, dans les relations des littérateurs (voire les plus illustres, à commencer par Chateaubriand !). Que d'idées fausses répandues dans le peuple par les enthousiastes qui s'extasient devant un brin d'herbe, éclairé par un autre soleil et quelque peu différents de ceux que nous foulons aux pieds ; que de sottises déclarations sur les forêts vierges, le soleil africain, le ciel mexicain, sur la majesté de telle nature rabougrie ! Et quelle rage éprouve t'on de vouloir tout changer ?⁴⁰⁴

Désiré Charnay dénonce les stéréotypes et les clichés qui circulent dans son monde d'origine⁴⁰⁵. Bien qu'il avoue l'ampleur et la difficulté de la tâche, il s'efforce de « dépeindre le Mexicain »⁴⁰⁶. Ce faisant, il véhicule à son tour des lieux-communs qui relèvent en cette époque, et parfois même encore de nos jours, des traits de caractère censés définir « l'être national » : l'extrême politesse, la jouissance sans calcul, le mépris de la mort, l'indifférence à la souffrance⁴⁰⁷.

Sylvain Venayre a démontré l'importance fondamentale du Mexique dans la formation du discours sur l'Aventure, puis la place que prend cette notion dans l'imaginaire occidental⁴⁰⁸. Entre 1840 et 1860, une série d'auteurs – Gabriel Ferry, Olivier Gloux (alias Gustave Aimard), Alphonse Daudet, Paul Duplessy, Thomas Mayne – utilisent le Mexique comme « la toile de fond d'une grande partie de leurs œuvres, voire de l'ensemble de celles-ci »⁴⁰⁹ en y introduisant « la figure moderne de l'aventurier »⁴¹⁰. L'imaginaire du voyage et la vogue de l'époque tendent à mettre en scène la figure de l'aventurier ; l'expérience viatique, nous le savons, permet parfois de ce faire « autre ». Désiré Charnay inscrit son récit de voyage dans cette double perspective :

⁴⁰⁴ CHARNAY, Désiré. *Voyage au Mexique (1858-1861)*, op.cit., p. 197.

⁴⁰⁵ CHARNAY, Désiré. *Mexico, portrait d'une ville*. op. cit., p. 15 : « Combien de gens, en Europe, croient n'avoir à faire, au Mexique, qu'à des sauvages à l'état de nature, et s'imaginent encore voir un peuple vivant sous des palmiers, la tête et la ceinture ornée de plumes ! »

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 15.

⁴⁰⁷ *Id.*

⁴⁰⁸ VENAYRE, Sylvain. « *Le moment mexicain dans l'histoire française de l'aventure (1840-1860)* » [en ligne] HSAL, numéro 7, premier semestre 1998, p. 123-137.

⁴⁰⁹ *Id.*

⁴¹⁰ *Id.*

Je ris d'abord comme un fou de ma nouvelle métamorphose, et dans cet étrange appareil, la hache et le pistolet au côté, le fusil en bandoulière, le bâton à la main et la poitrine à moitié couverte par une barbe de deux ans, je devais être fait à peindre.⁴¹¹

L'attention discursive se détourne du voyage au voyageur. Les éléments dont il se pare – hache, pistolet, fusil, bâton – rappellent la dangerosité de l'entreprise et le thème de l'aventure.

Le ton qu'emploie Désiré Charnay dans un article paru dans le *Tour du monde* est tout autre que celui de son récit de voyage⁴¹². Il propose au lecteur, dans un discours proche du guide de voyage, des étapes qui deviendront par la suite des « incontournables » dans la visite de la capitale et de ses alentours : la cathédrale métropolitaine, le château de Chapultepec, les couvents de Santo Domingo, de San Francisco et de la Mercie, le sanctuaire de Guadalupe, les pyramides de Teotihuacán.

En avançant dans le temps, *Terres mexicaines* (1912) de Louis Lejeunedresse un portait méconnu du Mexique à la fin du XVIII^e siècle⁴¹³. La date de l'édition (1912) peut nous laisser présager un récit de voyage placé sous le signe de la révolution mexicaine. L'auteur évoque en effet le contexte dans lequel s'achève l'écriture de son récit dans l'avant-propos : « C'est au bruit lointain des winchesters et des mausers, en pleine guerre civile, que j'achève ce livre de paix. »⁴¹⁴ Il prend clairement le parti des insurgés :

Cent ans après le cri de Dolores, on se bat à tâtons pour la délivrance. Il le faut bien, puisque, des quatre siècles espagnols, le dernier, celui de l'indépendance nominale, a été le pire. [...] Le pain du péon, la tortilla de maïs, manquait, une année sur deux. [...] Ce peuple veut manger, voilà tout.⁴¹⁵

Cependant, le narrateur détourne aussitôt son attention de la situation présente: « attendons »⁴¹⁶, nous dit-il. À partir de notes personnelles retrouvées par hasard, il nous propose plutôt de le suivre dans une époque antérieure à la révolution mexicaine :

Un ami m'a rendu des notes que je croyais perdues, une demi-douzaine de carnets retrouvés dans une vieille valise. Je les avais crayonnées à la lueur des feux de pins, dans la Sierra Madre, au temps des Apaches. Les feuilles sont à

⁴¹¹ CHARNAY, Désiré. *Voyage au Mexique (1858-1861)*, op.cit., p. 273.

⁴¹² CHARNAY, Désiré. *Mexico, portrait d'une ville*, op. cit, p.56

⁴¹³ LEJEUNE, Louis. *Terres mexicaines*. Paris : Guillot, 1912

⁴¹⁴ *Ibid.*, p. 1.

⁴¹⁵ *Id.*

⁴¹⁶ *Id.*

demi effacées, presque illisibles. En les déchiffrant, je pensais qu'une page d'histoire n'a pas été écrite, qu'une époque tragique, dont les rares témoins sont morts ou muets, sera bientôt oubliée, et j'ai recopié mes notes. Elles serviront peut-être à quelque conteur, pour broder, sur un fond vrai, des récits d'aventures.⁴¹⁷

Louis Lejeune témoigne aussi, de manière indirecte, de l'influence qu'exerça sur lui le « discours sur l'Aventure » analysé par Sylvain Veneyre qui circulait au XIX^e siècle dans la société occidentale. Il compare en effet les paysages qu'il découvre à ceux décrits par Gustave Aymard⁴¹⁸ et Gabriel Ferry⁴¹⁹. Il se réfère à la « tradition des romans de Fenimore Cooper »⁴²⁰ et s'exclame en arrivant au Mexique : « Ici errait Bois Rosé, l'un de mes héros imaginaires, quand j'avais douze ans. Eh quoi ! ce pays [...] c'est le désert de la *Fièvre d'or*, du *Chercheur de pistes*, du *Coureur des bois* ! »⁴²¹ Ce pays miroitait déjà, pour les yeux de l'enfant, comme une promesse d'aventure. Une fois devenu grand, il semblerait qu'il soit parti pour le Mexique, comme bien des semblables, en vue de s'enrichir et de rechercher l'aventure tant de fois rêvée au cours de son enfance.

Louis Lejeune ressuscite à partir de ses notes la figure de l'aventurier qu'il incarnait pour alors. Il fût en effet tour à tour éclaireur, mineur, prospecteur, coureur des bois et chasseur de *big horns*. Le narrateur ravive le souvenir d'une autre époque, et témoigne d'une certaine nostalgie par rapport à ce temps révolu :

Aujourd'hui, les prospecteurs, les ingénieurs, les touristes, arrivent par centaines au pied de la Sierra, dans les wagons [...]. Ils parcourent les *barrancas* tout à leur aise ; ils établissent leur camp au lieu qui leur plaît ; ils n'examinent d'autres pistes que celles des cerfs, devenus rares.

On n'éprouve plus, on n'éprouvera jamais plus les fortes sensations de l'homme qui ne sait pas, au juste, s'il est chasseur ou chassé.⁴²²

Terres mexicaines est structuré en quatre parties. Les titres évoquent dans un premier temps la région concernée, dans un second, le thème que va traiter le narrateur. Ils annoncent tantôt le lieu de la diégèse, tantôt le contenu thématique : « Terres du Nord », « Terres du Sud », « Le problème agraire », « Mines mexicaines ».

⁴¹⁷ LEJEUNE, Louis. *Terres mexicaines*, *op. cit.*, p. 36.

⁴¹⁸ *Ibid.*, p. 176.

⁴¹⁹ *Id.*

⁴²⁰ *Id.*

⁴²¹ *Ibid.*, p. 175-176.

⁴²² *Id.*

Les deux premières parties se composent essentiellement des notes du journal de bord que tient le voyageur au jour le jour. Les « titres-espaces »⁴²³ qui ouvrent la plupart des chapitres exercent différentes fonctions narratives : ils structurent le récit, l'ancrent dans une géographie réelle, fournissent des indications sur l'itinéraire du voyageur et se présentent, par leurs consonances étrangères, comme une invitation au voyage. Le paratexte inscrit le récit sous le signe de l'aventure : au côté de lieux relativement connus tels que la « Sierra Madre », la majorité des titres se réfèrent à des villes, des villages et des lieux-dits moins familiers. « Bacerac », « Bavizpe », « Cocospera », « Mavivi », etc., plongent le lecteur dans une topographie méconnue. Trois animaux constitutifs de la faune locale, « Les *big-horns* », « Les antilopes » et « Le grizzli », évoquent dans l'esprit du lecteur les étendues sauvages. « L'embuscade » laisse présager un ressort dramatique dans la narration.

Les formes du récit de voyage ne sont pas encore bien définies. Il est intéressant de voir s'entremêler les différents discours (géographique, historique, littéraire, autobiographique, scientifique) dans la narration qui oscille entre le journal de bord, le roman, l'essai, voire le « guide de voyage »⁴²⁴. La volonté de l'auteur d'agencer ses notes de voyage et ses observations sur le pays dans une œuvre homogène et structurée, et la conscience qu'il a de les retranscrire pour un lecteur éventuel font cependant glisser *Terres mexicaines* vers le pôle de la littérature.

Vingtième siècle

Après la guerre d'indépendance, les *pronunciamientos*, les coups d'état, le gouvernement autoritaire de Porfirio Díaz (1876-1910) procure une certaine stabilité aux secteurs favorisés de la société mexicaine. Entouré de techniciens et de progressistes surnommés les *Científicos*, le président, ce « dictateur réélu, en quelque sorte »⁴²⁵, s'emploie durant ses différents mandats à moderniser le

⁴²³ ZEKRI, Khalid. *Étude des incipit et des clausules dans l'œuvre romanesque de Rachid Mimouni et celle de Jean-Marie Gustave Le Clézio*. Thèse de littérature française. Paris : Université Paris XIII, 1998 [en ligne].

⁴²⁴ Par exemple, p. 11 : « une tente est inutile, sauf pendant la courte saison des pluies », « Ayez de bonnes armes : fusil de chasse (aux bagages), winchester (à la selle) et couteau de chasse. Ayez une bonne selle, faite à votre mesure » ; p. 12 : « Exercez-vous à vous mettre en selle indifféremment par la droite ou par la gauche » ; p. 19 : « N'oubliez jamais votre boîte d'allumettes ».

⁴²⁵ CARRIERE, Jean-Claude. *Dictionnaire amoureux du Mexique*, op. cit., p. 368.

territoire⁴²⁶. La dette extérieure⁴²⁷, l'inflation des prix alimentaires⁴²⁸, les libertés s'amenuisant, l'Amérique Latine en ébullition et les constantes réélections de Porfirio Díaz entraînent un mécontentement de plus en plus massif. Pour Alicia Hernández Chávez :

La sexta reelección de Porfirio Díaz, programada para junio-julio de 1910, fue el detonador que terminó por dividir a la sociedad entre un movimiento democrático (el antirreeleccionista) y uno conservador (el reeleccionista). [...] Lo que nació como una cruzada democrática pacífica, en unos meses desembocó en una insurrección nacional en la que participaron, entre otros, amplios sectores de hacendados y empresarios, políticos de oposición, comerciantes, empleados, profesionales, rancheros, administradores de hacienda, mineros, obreros, empleados del ferrocarril, arrieros, vaqueros y campesinos.⁴²⁹

Le thème de la révolution, largement développé par ailleurs, dépasse les limites de notre étude⁴³⁰. Contentons-nous de souligner qu'une galerie de personnages historiques tels que Pancho Villa et Emiliano Zapata surgissent dans l'histoire du pays pour rester, encore de nos jours, des références sans lesquelles il serait difficile de comprendre le Mexique contemporain. En paroles d'Octavio Paz :

Villa cabalga todavía en el norte, en canciones y corridos; Zapata muere en cada feria popular; Madero se asoma a los balcones agitando la bandera nacional ; Carranza y Obregón viajan aún en aquellos trenes revolucionarios, en un ir y venir por todo el país [...]. Todos los siguen: ¿A dónde? Nadie lo sabe. Es la Revolución, la palabra mágica, la palabra que va a cambiarlo todo y que nos va a dar una alegría inmensa y una muerte rápida. Por la revolución, el pueblo mexicano se adentra en sí mismo, en su pasado y su sustancia, para

⁴²⁶ HAMNETT, Brian R. *Histoire du Mexique, op. cit.*, p. 182. En 1873, le territoire comprend par exemple 472 km de voies ferrées. En 1910, il en comprend 19 205.

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 186. Sous le régime de Porfirio Díaz : « la dette extérieure et intérieure du Mexique augmenta rapidement, en particulier après 1890. Elle passa de 193,2 millions de pesos en 1896 à 589,7 millions de pesos en 1911 ».

⁴²⁸ *Ibid.*, p. 198 : « Les prix alimentaires montèrent alors de 20 % entre 1900 et 1910 tandis qu'ils baissaient presque partout dans le monde ».

⁴²⁹ HERNÁNDEZ CHÁVEZ, Alicia. *México, una breve historia : Del mundo indígena al siglo XX* [2000]. México : Fondo de Cultura Económica, 2002, p. 316.

⁴³⁰ Nous renvoyons aux multiples travaux en la matière, mais aussi aux nombreuses œuvres littéraires écrites après, voire pendant la révolution, qui permettent de s'approcher de l'événement sous différentes facettes. Mentionnons par exemple *Los de abajo* (1916) de Mariano Azuela et *El águila y la serpiente* (1929) de Martín Luis Guzmán.

extraer de su intimidad, de su entraña, una filiación. [...] la Revolución es una súbita inmersión de México en su propio ser.⁴³¹

La première phase de la révolution s'achève lorsque Porfirio Díaz renonce à la présidence en 1911. Francisco Madero est élu Président de la République. Le général Victoriano Huerta et ses alliés renversent le président qui est assassiné le 21 février 1913. Les combats reprennent. Pour appuyer Venustiano Carranza, chef de l'armée constitutionnaliste, Francisco Villa et Emiliano Zapata luttent avec leurs troupes dans le nord et dans le sud du pays.

L'armée de Pancho Villa, surnommée la *División del Norte*, est à son apogée lorsque John Reed, un journaliste américain, se joint à l'aventure. Elle comporte pour alors près de 400 000 hommes. En suivant le mouvement des troupes, nous sentons peu à peu le journaliste s'éprendre du Mexique, des *peones*, et de la cause révolutionnaire :

Sous les derniers rayons du soleil, le désert était un joyau resplendissant. [...] A l'orient, sous un ciel où déjà apparaissaient les premières étoiles, s'étendaient les âpres montagnes derrière lesquelles se cachait la Cadena, le plus-extrême avant-poste de l'armée maderiste. Cette terre... ce Mexique, c'était une terre faite pour qu'on l'aime d'amour, faite pour qu'on lutte pour elle.⁴³²

Bien qu'il dispose de « qualités parfaitement littéraires »⁴³³, le *Mexique insurgé* se situe davantage dans le registre du témoignage et le genre de la chronique de guerre que dans celui du « récit de voyage littéraire » (notamment par le statut journalistique du voyageur et le thème même du récit).

Le prologue situe le lecteur dans la ville dévastée d'Ojinaga. Trois mille cinq cent hommes de l'armée fédérale y sont cantonnés. Le récit se compose de cinq parties : « La guerre dans le désert », « Avec Francisco Villa », « Vers l'Ouest », « Peuple en armes », « Carranza : une impression ».

John Reed commence dans la première partie par exposer la situation, présenter les acteurs principaux, puis introduire la troupe qu'il accompagne jusqu'à « La chute de Gómez Palacio » et qu'il présente en ces termes :

Telle était la troupe lorsque je la vis pour la première fois : une centaine de soldats environs, couverts de haillons pittoresques, certains portaient des vêtements d'ouvriers en cotonnade, d'autres les gilets surchargés des peones ;

⁴³¹ PAZ, Octavio. *El laberinto de la soledad* [1950]. Madrid : Cátedra, 2009. (Coll. Letras Hispánicas), p. 293.

⁴³² REED, John. *Le Mexique insurgé, op. cit.*, p. 87.

⁴³³ LEDUC, Redato. « Préface » dans REED, John. *Le Mexique insurgé, op. cit.*, p. 14.

un ou deux exhibaient les pantalons collants des vaqueros ; quelques-uns seulement avaient des chaussures ; la plupart d'entre eux avaient des sandales et le reste allait pieds-nus. »⁴³⁴

Les titres témoignent de la dimension romanesque de l'œuvre et de la fictionnalisation de l'expérience du voyageur : « Nuits blanches à la Zarca », « Qui vive ! », « Les colorados arrivent... », etc. Le discours viatique s'efface dans la deuxième partie pour retracer le parcours de Pancho Villa. Le paratexte indique quelques étapes de sa biographie, et illustre la mythification du personnage⁴³⁵. La troisième partie s'ouvre avec l'exclamation « ¡A Torreón! » etrenoue avec la textualisation de l'expérience viatique. Nous retrouvons John Reed au côté destroupes révolutionnaires pendant les trois ou quatre mois qui les mènent d'Ojinaga aux portes de Torreón. La **dernière partie** se compose d'un seul chapitre ; le contenu est résumé dans le titre : « Carranza : Une impression »⁴³⁶.

Le journaliste utilise des « titres-espaces » et des « titres-personnages » déclinés sous les trois modes relevés par Khalid Zekri : le mode fonctionnel (« Le peuple en armes »), métaphorique (« Le lion de Durango ») ou bien encore onomastique (« Carranza »)⁴³⁷. Il joue avec l'horizon d'attente que créent les titres dans l'univers diégétique, ce qui atteste de l'oscillation du récit vers le pôle de la littérature. « Nuits blanches à la Zarca » laisse par exemple envisager l'évocation de « nuits blanches » raccourcies par la peur, l'attente, les tours de garde, etc. Or, ces nuits blanches s'avèrent être au final le fruit de deux bals mémorables.

John Reed le « troubadour »⁴³⁸ esquisse une image du « Mexique insurgé » dans laquelle les chants, les rires, la joie communicative semblent pour le chroniqueur aller de pair avec cette période de l'histoire. Les premières notes de musique apparaissent en effet dès que la troupe se met en marche. Les mexicains sont maintes fois mis en scène en train de chanter et d'improviser des *corridos* : « Tout mexicain en sait des centaines »⁴³⁹. La musique accompagne dans le récit le quotidien des hommes : qu'ils soient de garde⁴⁴⁰, qu'ils marchent⁴⁴¹, qu'ils

⁴³⁴ REED, John. *Le Mexique insurgé*, op. cit., p.44

⁴³⁵ Les titres de ce chapitre sont : « Villa accepte une médaille », « L'ascension du bandit », « Un peon dans la politique », « Villa et la présidence de la République », « Le rêve de Pancho Villa ».

⁴³⁶ REED, John. *Le Mexique insurgé*, op. cit., p. 236

⁴³⁷ ZEKRI, Khalid. *Étude des incipit et des clausules dans l'œuvre romanesque de Rachid Mimouni et celle de Jean-Marie Gustave Le Clézio*. Thèse de littérature française. Paris : Université Paris XIII, 1998 [en ligne].

⁴³⁸ LEDUC, Redato. « Préface », dans : REED, John. *Le Mexique insurgé*, op. cit., p. 12

⁴³⁹ REED, John. *Le Mexique insurgé*, op. cit., p. 213.

⁴⁴⁰ *Ibid.*, p. 192.

chevauchent⁴⁴², pour animer leurs discussions⁴⁴³, et même derrière les barreaux, à la veille de leur exécution⁴⁴⁴. La figuration d'un « peuple en armes » va de pair, dans le *Mexique insurgé*, avec celle d'un peuple qui chante. Une image persiste enfin dans l'esprit de l'auteur, au demeurant plus forte que toutes : celle de l'enthousiasme né de ces hommes au service d'un idéal. D'où le souvenir évoqué de ces passagers qui, descendus d'un train saboté pour le remettre en route :

[...] travaillaient avec une énergie et une bonne humeur extraordinaires, à tel point que les cris des équipes qui posaient les traverses et les rails et ceux de celles qui enfonçaient les boulons, se confondaient dans un formidable éclat de rire que rien ne pouvait arrêter.⁴⁴⁵

L'impression que Venustiano Carranza fait à John Reed ne peut qu'inquiéter le lecteur sur l'avenir du pays. Le journaliste mentionne la censure de la presse⁴⁴⁶ et les réponses évasives du général, présenté comme « un vieillard légèrement sénile, fatigué et colérique »⁴⁴⁷. L'évocation de la pièce dans laquelle il travaille, reclus, la liberté d'expression muselée, peuvent enfin se transposer à la situation tragique dans laquelle se trouve le Mexique à l'issue de « tous ces morts sans objet dans ce combat sans grandeur »⁴⁴⁸. En effet : « il ne donnait pas l'impression d'être en bonne santé : un peu comme les tuberculeux. Cette pièce étroite où dormait, mangeait et travaillait le chef suprême de la révolution faisait une impression étrange : une vraie cellule. »⁴⁴⁹

Venustiano Carranza promulgue cependant trois ans plus tard la Constitution de 1917. Elle est considérée comme la première constitution sociale du XX^e siècle, notamment pour les nombreuses garanties sociales et individuelles surgies des revendications révolutionnaires qui continuent jusqu'à nos jours, en grande partie, à régir le pays... tout de moins dans le texte.

Suite aux mesures anticléricales décrétées par le gouvernement de Plutarco Elías Calles (1924-1928), le Mexique s'engouffre dans la « *guerra de los Cristeros* » (1926-1929), une guerre religieuse qui oppose le gouvernement laïc aux

⁴⁴¹ REED, John. *Le Mexique insurgé, op. cit.*, p. 190.

⁴⁴² *Ibid.*, p. 215.

⁴⁴³ *Ibid.*, p. 52.

⁴⁴⁴ *Ibid.*, p. 80.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, p. 177.

⁴⁴⁶ *Ibid.*, p. 242

⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 246.

⁴⁴⁸ *Ibid.*, p. 102.

⁴⁴⁹ *Ibid.*, p. 244.

« *Cristeros* » rangés sous la bannière de l'Église et répondant au cri de guerre de « *Viva Cristo Rey ! Viva la Virgen de Guadalupe !* ». En 1928, l'assassinat d'Alvaro Obregón (en passe de devenir président) continue de faire du Mexique pour l'observateur étranger une terre ingouvernable dont l'anarchie règne en maître. Les effets du Krach de Wall Street ne tarderont pas à se répercuter sur l'économie du pays. Le Mexique des années 30, pour reprendre l'expression de Brian R. Hammet, est « en plein chaos social et économique »⁴⁵⁰.

De multiples voyageurs continuent malgré ce contexte troublé de se rendre au Mexique. Entre 1920 et 1930, Sergio Téllez-Pon mentionne par exemple :

[...] los fotógrafos Edward Weston y Tina Modotti, y luego su amante, el cubano Julio Antonio Mella; así como otro intelectual caribeño, José Antonio Portuondo. [...] Más tarde el poeta chileno Pablo Neruda llega durante la consolidación del comunismo en el país ; el cineasta ruso Serguéi Eisensein, el poeta francés Antonin Artaud⁴⁵².

César Moro, André Breton, Wolfgaang Paalen, D.H. Lawrence, Frances Toor, Hart Crane, Katherin Anne Porter, Aldoux Huxley, Paul Morand agrandissent la liste des voyageurs qui arrivent sur le territoire au cours de cette décade et témoignent, une fois de plus, de l'aimantation du Mexique au fur et à mesure des siècles⁴⁵³. Comme le remarque Jean-Gustave Le Clézio : « Le plus étrange, dans ce flux de rêves qui traverse le Mexique, c'est qu'il est de toutes les époques, produisant de manière continue ces explosions d'irrationnel, d'illusion et même d'absurde »⁴⁵⁴.

C'est dans ce contexte social et politique particulièrement difficile, mais aussi dans le cadre d'une fascination générale pour le Mexique, qu'Emilio Cecchi (1884-1966), intellectuel italien qui pratique à la fois les métiers d'écrivain, de critique littéraire, de critique d'art, de professeur, de traducteur, de scénariste et de producteur de cinéma, décide de s'y rendre en « vacances » :

1930 : après avoir passé quelques mois à enseigner, et à apprendre, à l'Université de Berkeley, Californie, dans la baie de San Francisco, j'ai eu envie de prendre un peu de vacances. Et je me suis mis en route pour traverser l'Arizona, pour me faire une idée des pueblos du Nouveau-Mexique et, de là, descendre au Mexique, le vrai. [...] Aucune prétention à des « découvertes », à

⁴⁵⁰ HAMNETT, Brian R. *Histoire du Mexique*, op. cit., p. 221.

⁴⁵² TÉLLEZ-PON, Sergio, dans la présentation de MAURAND, Paul. *Viaje a México*. México : Aldus, p. 7.

⁴⁵³ *Id.*

⁴⁵⁴ LE CLÉZIO, Jean-Marie Gustave. *Le rêve mexicain : Ou la pensée interrompue*, op. cit., p. 195.

des « synthèses » : je verrai ce qui se trouvera, ce qui me plaira. Et je noterai, le plus exactement possible, quelques impressions.⁴⁵⁵

Le *Mexique* d'Emilio Cecchi se démarque de la plupart des récits de voyage précédents qui se caractérisent par leurs discours informatifs à caractère utilitaire. En guise d'exemple, mentionnons les récits de voyage de « découverte » avec les chroniques des indes ; « scientifiques », particulièrement sous l'influence des « lumières » ; « de témoignage », comme nous pouvons aborder les *Terresmexicaines* ; « journalistiques », si nous pensons aux chroniques de John Reed. Le discours d'Emilio Cecchi se veut certes informatif et documentaire, mais se situe surtout dans la tradition des récits de voyage romantiques. Les « impressions » qu'il se propose de relever sont significatives de ce courant de pensée⁴⁵⁶. L'auteur est familier aux pratiques discursives courantes en Italie de l'essai, du récit et du fragment critique. Son récit de voyage se situe à l'entrecroisée de ces trois discours.

Le *Mexique* d'Emilio Cecchi pourrait se diviser comme son voyage en deux parties, à la fois distinctes et complémentaires. La première partie est composée de 22 séquences qui se consacrent à l'espace américain. La deuxième partie commence à partir d'El Paso, la ville-frontière, et se compose de 43 séquences. Le voyageur partage à son lecteur le récit de son voyage et, surtout, les réflexions qui en découlent. L'enchaînement de séquences se présente comme autant de tableaux, voire de micro-essais, puisés de son expérience personnelle, de ses connaissances livresques, de ses bagages cinématographiques. Les 3000 kilomètres de frontière quiséparent les Etats-Unis du Mexique représentent, pour Carlos Fuentes, « la seule frontière visible entre un état postindustriel développé et une nation émergente en voie de développement, entre le premier et le tiers monde »⁴⁵⁷. Cette impression se trouve déjà dans les notes du voyageur italien :

El Paso, à la frontière du Mexique, fait penser à un campement. [...] C'étaient d'autres climats désormais. [...] On entre au Mexique par une gigantesque vente aux enchères, une interminable liquidation. Je ne sais pourquoi, cela suscite un grand enthousiasme. On a l'impression de jeter nous aussi quelque

⁴⁵⁵ CECCHI, Emilio. *Mexique, récit de voyage*. Traduit de l'italien par Pierre Laroche. Saint-Amand-Montrond, 1992, p. 17.

⁴⁵⁶ ANTOINE, Philippe. *Quand le voyage devient promenade : Ecritures du voyage au temps du romantisme*. Paris : PUPS, 2011. (Coll. Imago Mundi), p. 139 : en utilisant des termes comme « souvenirs » ou « impressions » dans les récits de voyage romantiques, « le voyageur entend faire sien la découverte du territoire ou la rencontre avec l'étranger ».

⁴⁵⁷ FUENTES, Carlos. *Un temps nouveau pour le Mexique, op. cit.*, p. 228.

chose sur le tas, et de franchir la frontière mexicaine en présentant que maintenant commencent les choses sérieuses.⁴⁵⁸

Certes, nous avons choisi de limiter notre étude aux récits de voyage littéraires qui se concentrent exclusivement sur le Mexique. Celui-ci, qui consacre près de la moitié de son texte aux territoires américains, pourrait sembler hors de propos. Cependant, le titre-espace du récit de voyage *Mexique* démontre l'intérêt porté par l'auteur sur le territoire en question et prouve qu'il s'agit de la destination « principale » et « motivante » de son voyage⁴⁵⁹. Inclure de longs passages sur l'espace américain dans un récit qui prétend parler à priori du Mexique a de plus le mérite de poser la question suivante : pouvons-nous penser le Mexique sans prendre en compte son voisin du nord, et vice-versa ?

Emilio Cecchi s'attarde à Hollywood pour rencontrer Adolphe Menjou, Gloria Swanson et Buster Keaton, trois fameux acteurs de l'époque dont le récit nous dévoile les portraits sous un angle inédit. À Santa Fe, dans l'état du Nouveau-Mexique, le voyageur note un premier changement : « Fini le confort excentrique des classiques hôtels américains. Rien ne manquait, mais tout était tout petit et tout frustré »⁴⁶⁰, « Comme contrepoint à l'Amérique foudroyante et blindée, il n'y a pas à désirer mieux »⁴⁶¹. Une touche de *mexicanité* envahit l'espace avec une intensité croissante à mesure qu'il se déplace vers le sud, et ce jusqu'à ce que le passage de la frontière marque un changement pour le moins radical : « C'étaient d'autres climats désormais. »⁴⁶² Le voyage au Mexique se présente aux yeux du narrateur comme la possibilité d'effectuer un voyage à la fois spatial et temporel, comme si avancer dans l'espace revenait à remonter dans le temps : « Déjà, le Nouveau-Mexique garde bien peu de l'Amérique. Mais ici, on a l'impression d'avoir fait en cinq minutes un vol de plusieurs siècles et millénaires. »⁴⁶³

C'est seulement alors que commence la deuxième partie du voyage. Les titres-espaces permettent d'annoncer, selon la tradition, les étapes principales du voyageur. Emilio Cecchi entre au Mexique par la frontière d'El Paso. Il se déplace

⁴⁵⁸ CECCHI, Emilio. *Mexique, op. cit.*, p. 93.

⁴⁵⁹ DIAZ, Sergio *et al.* *La estructura económica de los mercados turísticos*. Madrid : Instituto de Estudios Económicos, 2003. (Coll. Universidad), p. 68: « Todo turismo puede tener varios destinos, pero tan sólo un destino principal. El destino [...] puede definirse como el lugar más lejano visitado (distancia de destino), el lugar donde más tiempo se pasa (destino principal) o el lugar que el visitante considera el principal visitado (destino motivante) ».

⁴⁶⁰ CECCHI, Emilio. *Mexique, op. cit.*, p. 59.

⁴⁶¹ *Ibid.*, p. 60.

⁴⁶² *Ibid.*, p. 92.

⁴⁶³ *Ibid.*, p. 94.

ensuite principalement dans le nord et le centre du Mexique, avant de repartir, sur la fin de son voyage, en direction des États-Unis⁴⁶⁴.

La plupart des titres sont thématiques. Les différentes séquences sont des fragments brefs de quelques pages – voire parfois de quelques lignes – qui couvrent de nombreux sujets dont la plupart se rapportent à des lieux communs du Mexique (« Les pyramides », « Les jardins flottants », « Le musée de Mexico », « Marché »), à des questions d'ordre artistique (« Poésie grossière et poésie savante », « Les Fresques de Cuernavaca », « Baroque espagnol »), à des thèmes religieux (« Le Saint Christ », « Le Panthéon de Tepeyac », « Don Clero », etc.). Les deux titres-personnages qui sont présents dans le paratexte se réfèrent à des artistes représentatifs de l'histoire culturelle du Mexique au XX^e siècle, devenus des symboles de la « mexicanité » : « Diego Rivera » et « Guadalupe Posada ». Le *Mexique* kaléidoscopique d'Emilio Cecchi nous offre le regard d'un intellectuel sur le pays qu'il découvre et visite au cours d'un voyage que l'on pourrait qualifier principalement de « touristique » (notamment par le biais de l'itinéraire emprunté) et de « culturel » (vis-à-vis des points de chute et des thématiques choisies).

Emilio Cecchi est rentré depuis quatre ans dans son pays d'origine lorsque le général Lázaro Cárdenas accède à la présidence. Néstor Ponce écrit à son égard :

Les spécialistes le considèrent comme le dernier président révolutionnaire du parti au pouvoir. En effet, Cárdenas fait appliquer un ensemble de mesures qui rappellent les objectifs des chefs *agraristas*. Il se heurte très vite à Calles, qu'il finit par expulser en 1936.⁴⁶⁵

Prenant la question de la terre à bras le corps et distribuant, durant les quatre premières années de son mandat, « plus de 15 millions d'hectares de terres à plus de 800 000 petits paysans sans ressources »⁴⁶⁶, il devient très vite « l'idole du

⁴⁶⁴ Les titres qui se rapportent au Mexique sont les suivants, les caractères en gras indiquent les titres-espaces : « **El paso** » / « Vénus et les *peones* » / « L'aumône » / « Marché aux fleurs » / « Un théâtre » / « Amazones » / « Mort du taureau » / « Corridos » / « Poésie grossière et poésie savante » / « Photographies de la révolution » / « **Xochimilco** » / « **Les jardins flottants** » / « Ecce Homo » / « Obsèques d'un enfant » / « le Saint Christ » / « **Le musée de Mexico** » / « Sifflets de terre cuite » / « Guadalupe-Hidalgo » / « **Le Panthéon de Tepeyac** » / « **Routes de campagne** » / « **Les pyramides** » / « La question religieuse » / « Voracité ecclésiastique » / « Don Clero » / « Diego Rivera » / « Les fresques de Cuernavaca » / « **Cuernavaca** » / « un anglais » / « La Villa de l'impératrice » / « Croix et fleurs » / « Une histoire de scorpions » / « Saint Martin à **Tepoztlan** » / « Baroque espagnol » / « La forêt d'or » / « Un anthropomorphe » / « **Quérétaro** » / « Marché » / « Sant Rosa et Santa Clara » / « Huit mille religieuses » / « Incident de frontière » / « Intermède musical » / « Procès » / « Congé ».

⁴⁶⁵ PONCE, Nestor. *Le Mexique: Conflits, Rêves et Miroirs*. Nantes : Du temps, 2009, p. 53.

⁴⁶⁶ NIEDERGANG Marcel. *Les vingt Amériques latines*. Paris : du Seuil, 1969, p. 37.

peuple »⁴⁶⁷. En 1938, le *Partido Nacional de la Revolución* devient le *Partido de la Revolución Mexicana* (PRM). La nationalisation du pétrole et la création de la société PEMEX (*Petroléos Mexicanos*) signent le coup d'éclat de son gouvernement ; cette décision provoque la rupture des relations diplomatiques entre le Mexique et la Grande-Bretagne jusqu'en 1942.

Le Mexique devient également une terre d'asile pour des milliers d'exilés fuyant, pour raisons politiques, leur pays d'origine : russes, salvadoriens, argentins, « les vaincus de toutes les guerres »⁴⁶⁸, dit à ce propos Pino Cacucci. Plus de 200 000 réfugiés républicains fuient la dictature franquiste et se mêlent à la vie de Mexico. Dans leur acceptation mutuelle, espagnols et mexicains se (re)découvrent en dépassant, peu à peu, l'hispanophobie latente générée par le traumatisme de la conquête.

Enfin, c'est en 1938 qu'apparaissent les *Routes sans lois* de Graham Greene (1904 -1991). Le romancier arrive au Mexique suite à la guerre des *Cristeros* avec pour « mission d'écrire un livre sur la situation religieuse »⁴⁶⁹. Le conflit s'est officiellement terminé en 1929. Cependant, dans le sud du pays, la situation demeure incertaine. Laissons la parole à l'auteur :

Au moment où je partis pour le Mexique, Calles avait disparu depuis quelques années, Cardenas – son rival – l'avait conduit en exil par la voie des airs. Les lois antireligieuses étaient encore en vigueur, sauf dans un seul état : celui de San Luis Potosi, mais la pression exercée par la population catholique commençait à se faire sentir. On autorisa les églises – devenues propriété d'Etat – à ouvrir dans la plupart des provinces, en exceptant les centaines qui avaient été transformées en cinémas, sièges de journaux, ou garages. Des prêtres, dont le nombre fut calculé selon l'importance de la population, reçurent des gouverneurs de province l'autorisation de célébrer le culte [...]. Dans certaines autres provinces, les persécutions se poursuivirent [...]. Dans l'état de Chiapas, aucune église ne s'ouvrait pour la messe, l'évêque était en exil, l'on n'avait que de très rares nouvelles de cette région montagneuse, peu fréquentée, où la seule ligne de chemin de fer suit la côte jusqu'au Guatemala.⁴⁷⁰

Les routes sans lois que parcourt et relève Graham Greene pendant huit semaines n'ont rien d'un voyage d'agrément. Le Mexique est (re)présenté de

⁴⁶⁷ NIEDERGANG Marcel. *Les vingt Amériques latines*. Paris : du Seuil, 1969, p. 36-39.

⁴⁶⁸ CACCUCCI, Pino. *Poussières mexicaines* [1992]. Traduit de l'italien par Alain Sarrabayrouse. Paris : Payot & Rivages, 2005. (Coll. Petite bibliothèque Payot/Voyageurs), p. 28

⁴⁶⁹ GREENE Graham. *Routes sans lois* [1938]. Paris : Petite bibliothèque Payot/Voyageurs, 1992, p. 7.

⁴⁷⁰ *Ibid.*, p. 20-21.

nouveau sous le prisme d'une terre livrée à l'anarchie, à la violence, à l'insécurité. Un espace où l'état n'a plus main mise et où les lois, si elles existent, brillent par leur inapplication. Là-bas, signale l'auteur, « il ne se passait pas de jour sans que quelqu'un ne fut assassiné quelque part »⁴⁷¹ et l'expression « criblé de balles est une formule courante »⁴⁷².

Les épreuves endurées, tant physiques que mentales, sont mises en exergue par le voyageur pour jouer sur les conventions du genre et bâtir, en bien des points, un anti-récit de voyage :

[...] l'acte de voyager entraîne tant de fatigues et de désillusions que les gens éprouvent le besoin de s'épancher [...] Il faut qu'ils passent le temps d'une façon ou d'une autre, et ils ne peuvent que le passer en compagnie d'eux-mêmes.⁴⁷⁴

On prend l'habitude des déceptions au Mexique : une ville paraît belle le soir et puis, en plein jour, sa pourriture suinte, une route se termine dans le vide, un muletier vous manque de parole, le grand homme dont vous faites la connaissance est frappé d'un étrange mutisme et quand vous arrivez devant des ruines gigantesques, vous êtes si fatigué que vous ne les voyez pas.⁴⁷⁵

Sous couvert de fournir un compte-rendu sur la situation religieuse au Chiapas, la vocation littéraire l'emporte sur le projet initial. La narration qu'il élabore joue avec les conventions du genre ; s'attarde sur les descriptions de paysages, de personnes, d'ambiances ; met en scène, non sans plaisir, un voyage et un Mexique cauchemardesques ; évoque les états d'âme du voyageur ; insère des réflexions métatextuelles, des récits de rêves ; des interrogations littéraires. Les pensées du narrateur deviennent parfois ontologiques :

C'était comme si l'on avait été oublié dans un labyrinthe, comme si l'homme qui vend les tickets d'admission était rentré chez lui. Je pensais au bon vieillard américain dont la peau rose et lisse ne recouvrait que du vide, à l'éleveur de dindons rentré dans son pays où il n'avait personne à qui parler et où il gardait un revolver sous son oreiller : chacun de nous est seul dans son petit labyrinthe personnel et l'homme qui vend les tickets est rentré chez lui.⁴⁷⁷

Routes sans lois est composé de 11 chapitres, d'un prologue et d'un épilogue. Les « titres-espaces » reflètent vaguement l'itinéraire effectué par l'auteur, les

⁴⁷¹ GREENE Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 41-42.

⁴⁷² *Ibid.*, p. 108.

⁴⁷⁴ *Ibid.*, p. 27.

⁴⁷⁵ *Ibid.*, p. 26.

⁴⁷⁷ *Ibid.*, p. 66.

conditions du voyage ou la spécificité des lieux traversés⁴⁷⁸.

L'auteur insère en amont du récit deux cartes sur lesquelles nous pouvons visualiser l'itinéraire effectué. La première carte est à l'échelle du pays. Elle indique les étapes suivantes : Laredo, Monterrey, San Luis Potosi, Mexico, Veracruz, Frontera, Las Casas, Tuxtla, Oaxaca, Mexico. La seconde carte se focalise sur les états du Tabasco et du Chiapas. Elle décompose l'itinéraire du voyageur en illustrant diverses modalités de déplacement : un bateau est arrimé à Frontera, un personnage semble prêt à continuer la route à pied ; les icônes d'avions et de mules alternent entre Salto de Agua, Palenque, Yajalón et Cancun ; une automobile va de Las Casas à Tuxtla et un avion relie Oaxaca à Mexico. Le voyage s'effectue tant par voie maritime, terrestre, qu'aérienne ; comme nous le verrons dans la partie suivante, la narration épouse le rythme des divers déplacements du voyageur. L'incorporation de ces cartes rappelle également la tradition des récits de voyage de découverte, où les cartes ont constitué, pendant des siècles, l'un des éléments-clefs du récit de voyage⁴⁷⁹.

Les titres des chapitres principaux indiquent que le récit de voyage se conforme à la tradition du genre en restituant l'itinéraire de manière linéaire. Le destinataire commence ainsi la lecture à « la frontière » pour suivre le voyageur jusqu'à son « retour en ville ». Les chapitres se subdivisent ensuite en 84 séquences où nous découvrons :

- *des sous-titres spatiaux* qui permettent d'affiner l'itinéraire du voyageur : « Sur l'autre rive », « Sur la route de Mexico », « En descendant dans la plaine », etc.
- *des sous-titres thématiques* qui portent principalement sur des aspects culturels : « combat de coq », « fresques », « amusements nocturnes ». Compte-tenu la raison de la présence de Graham Greene au Mexique, une place centrale est accordée à la question religieuse : « L'activité catholique », « Déjeuner dominical », « Messe de baptême », etc.
- *des sous-titres personnages* se distinguent des titres-personnages employés dans la plupart des récits de voyage antérieurs. En effet, l'auteur ne mentionne pas de grands personnages de l'histoire mexicaine mais se réfère au contraire à des personnages méconnus qu'il hausse au rang de symboles. La mention de ces

⁴⁷⁸ Les titres sont : « La frontière », « L'état rebelle », « Notes prises à Mexico », « Vers la mer », « Voyage dans l'ombre », « L'état sans Dieu », « Intérieur du Chiapas », « Un village du Chiapas », « Traversée des montagnes » et « Retour à la ville ».

⁴⁷⁹ BORM, Jean. « Représentations du réel et fonctionnement du paratexte dans les récits de voyage contemporains », dans SHUSTERMAN, Ronald (dir), *Cartes, paysages, territoires*, p. 270.

personnes croisées sur la route fonctionne ainsi comme autant de blancs sémantiques et de personnages-types qui trouveront leur sens après lecture : « Un bon vieillard », « Un vieil ami », « Le philosophe », etc.

Le Mexique se présente sous la plume de Graham Greene à bien des égards comme *la terre du mal* ; une allégorie des enfers où le voyageur expérimente plus d'une fois le désespoir avec emphase : « Pas d'espoir nulle part : je ne me suis jamais trouvé dans un pays où l'on eût d'avantage conscience d'être environné de haine »⁴⁸⁰. L'humour très *british* de l'auteur, les situations cocasses mises en scène, la maîtrise de la langue, les multiples épreuves et les malheurs qu'il endure prêtent à faire sourire le lecteur aux dépens du narrateur qui subvertit le discours sur l'aventure. À l'opposé de l'archétype du « voyageur modèle » (aventureux, curieux, fort, intrépide, etc.), le personnage qu'il élabore de lui-même évoque plutôt la figure d'un anti-héros :

Et voilà. J'avais déclaré aux autorités que je venais au Chiapas pour voir les ruines et je les voyais ; mais rien ne me forçait à les visiter, et je n'eus pas la force de gravir plus de deux ou trois pentes pour examiner l'intérieur de deux cellules glacées, repaires de serpents. Je crus que j'allais me trouver mal ; je m'assis sur une pierre.⁴⁸¹

En construisant, au fil de la narration, la figure de l'auteur et lecteur en voyage, en jouant de manière incessante avec les règles implicites du genre, en frustrant l'horizon d'attente du destinataire en de multiples occasions, en introduisant des interrogations métalittéraires propres à l'homme de lettres (« comment décrire une ville ? »⁴⁸²), *Routes sans lois* se révèle être bien plus qu'un « simple » compte-rendu sur une situation religieuse et s'avère entrer de plain pied dans l'espace littéraire.

Introduire des récits de rêves dans la diégèse dote enfin le discours référentiel de parenthèses oniriques et rappelle la tension constitutive du genre entre réel et fiction. Récits de rêves, récit de voyage, réel et procédés fictionnels s'entremêlent allègrement dans ces *Routes sans lois* que l'auteur explore souvent à ses dépens, et à notre plus grand plaisir. Par ses expérimentations littéraires et le fort caractère métatextuel du discours, le récit de Graham Greene est un pivot dans l'écriture du voyage au Mexique.

Concernant l'histoire politique, un pivot significatif est l'élection du premier civil à la présidence en 1946: Miguel Alemán. Sous son mandat se créent les

⁴⁸⁰ GREENE, Graham, *Routes sans lois*, op. cit., p. 177.

⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 197.

⁴⁸² *Ibid.*, p. 85.

Instituts Nationaux Indigénistes, de la Jeunesse, des Beaux Arts, la Direction Générale du Tourisme. Le droit de vote est accordé aux femmes à niveau municipal. La Cité Universitaire et l'aéroport international se construisent à Mexico. Des infrastructures routières voient le jour ou s'améliorent. Sur le plan du tourisme, rappelons quelques chiffres :

En 1920, le tourisme était inexistant : 2 % seulement des touristes américains, soit 8 000 personnes, visitent le Mexique. En 1930, le progrès est déjà notable : la proportion passe de 2 à 9 %. Après la guerre, la progression se poursuit, extrêmement rapide. En 1946, le Mexique reçoit 240 000 touristes étrangers.⁴⁸³

Le PRM, *Partido de la Revolución Mexicana*, devient le PRI, *Partido Revolucionario Institucional*. Octavio Paz voit dans ces changements de sigles l'histoire du Mexique moderne. Le PNR symbolise la création d'un nouvel état, le PRM rappelle les réformes sociales, le PRI se réfère au développement économique⁴⁸⁴. La période comprise entre 1930 et 1970 est régulièrement évoquée comme celle du « miracle mexicain » : urbanisation et industrialisation rapides, hausse significative de l'espérance de vie, baisse impressionnante de l'illettrisme, hausse du revenu annuel par habitant, relative stabilité politique. Pour Carlos Fuentes :

A l'instar du reste de l'Amérique latine, le Mexique choisit la *civilisation*, comprise comme européenne, urbaine, progressiste, légaliste et romantique, contre la *barbarie*, comprise comme agraire, indienne, noire, ibère, catholique, scolastique. La condition pour obtenir une telle identité était la liberté politique, c'est-à-dire la démocratie. Le nouveau centre d'adhésion serait basé sur l'équation : Civilisation = Démocratie.⁴⁸⁵

Les propos d'Octavio Paz peuvent compléter le panorama de la manière suivante :

La porción desarrollada de México impone su modelo a la otra mitad, sin advertir que este modelo no corresponde a nuestra verdadera realidad histórica, psíquica y cultural sino que es una mera copia (y copia degradada) del arquetipo norteamericano. De nuevo: no hemos sido capaces de crear modelos de desarrollo viables y que corresponda a lo que somos. El desarrollo ha sido, hasta ahora, lo contrario de lo que significa esa palabra: extender lo que esta

⁴⁸³ RANGEL CUTO, Hugo. « Tourisme et exportation au Mexique » [en ligne], dans *Tiers-Monde*, 1963, tome 4, numéro 16, p. 637-638. Disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/tiers_0040-7356_1963_num_4_16_1365

⁴⁸⁴ PAZ, Octavio. *El laberinto de la soledad, op. cit.*, p. 379.

⁴⁸⁵ FUENTES, Carlos, *Un temps nouveau pour le Mexique, op. cit.*, p. 290.

arrollado, desplegarse, crecer libre y armoniosamente. El desarrollo ha sido una verdadera camisa de fuerza.⁴⁸⁶

Nul doute cependant que le « miracle mexicain » et l'amélioration des infrastructures touristiques suscitent la curiosité des observateurs étrangers et attirent de multiples voyageurs. Parmi eux, une romancière anglaise et son amie en 1946, puis deux français qui parcourent le Mexique en 1955 et 1960.

À l'instar du pays qui s'ouvre à la modernité, *Visite a Don Otavio : Tribulations d'une romancière au Mexique* (1953) est résolument « moderne ». Cela n'est pas étonnant si nous pensons que la romancière est une fervente amatrice de Charles Baudelaire, que la critique aime considérer comme « l'inventeur » de la modernité littéraire⁴⁸⁷. Rappelons à cet égard les réflexions de Baudelaire, à propos du *peintre de la vie moderne* et de la modernité :

Il s'agit, pour lui de dégager de la mode ce qu'elle peut contenir de poétique dans l'historique, de tirer l'éternel du transitoire. [...] La modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable.⁴⁸⁸

La modernité littéraire consacre une place essentielle à l'esthétique du fragment. Comme le note à ce propos Sébastien Rongier : « Le fragmentaire devient le point de convergence d'une triple crise : crise de l'œuvre et de son achèvement, crise de l'idée de totalité, et crise de la notion de genre sûre de ses frontières. »⁴⁸⁹

Diana Salcines de Delas remarque que le recours à la citation n'est pas, d'entre les phénomènes transtextuels, le stratagème le plus communément utilisé dans les récits de voyage⁴⁹⁰. Or, Sybille Bedford rompt avec l'esthétique classique propre au genre viatique, puisqu'elle choisit d'en faire un principe de composition : elle incorpore, en en-tête de 31 chapitres sur 35, des citations issues de différentes

⁴⁸⁶ PAZ, Octavio. *El laberinto de la soledad*, op. cit., p. 388.

⁴⁸⁷ Nous entendons par « modernité littéraire » la recherche d'un individu, par le biais de l'art, d'une délivrance, de nouvelles formes de langage et de techniques littéraires qui s'évertuent à rendre compte des bouleversements du monde, mais aussi de ce qu'il a laissé de meilleur.

⁴⁸⁸ BAUDELAIRE, Charles. « Le peintre de la vie moderne » [en ligne]. Disponible sur : https://www.uni-due.de/lyriktheorie/texte/1863_baudelaire.html

⁴⁸⁹ RONGIER, Sébastien. « La modernité : Esthétique et pensée du fragmentaire » [en ligne], dans *Espèce d'espace théorique*. Blog de Sébastien Rongier. Disponible en ligne sur : <http://sebastienrongier.net/article55.html>

⁴⁹⁰ SALCINES DE DELAS Diana. *La literatura de viajes: Una encrucijada de textos*. Tesis de Filología Románica. Madrid : Universidad Complutense de Madrid, 1996, p. 357. Disponible sur : <http://www.europeana.eu/portal/record/9200101/079B5E5F720BD2B843BB66EF345AF3A648BCD7D9.html>

sources, reproduites dans leur langue originale. Des voix françaises, anglaises, célèbres, anonymes, de temporalités variées, se côtoient dans le paratexte pour faire de ce récit de voyage un « tissu de citations »⁴⁹¹. Le montage qu'opère la romancière permet de faire dialoguer les voix et les œuvres dans des mises en abyme vertigineuses. Pour n'en donner que de brefs exemples, c'est ainsi que le premier chapitre, « De New York à Nuevo Laredo » s'ouvre sur une citation de Baudelaire :

« Ô le pauvre amoureux des pays chimériques ! »⁴⁹². Le chapitre commentant leur arrivée qui s'intitule « Mexico : Premiers chocs » est accompagné, pour jouer sur différentes temporalités, d'un extrait du journal de Madame Calderón de la Barca fraîchement arrivée dans la capitale⁴⁹³. « L'empereur Maximilien à Querétaro » s'accompagne des pensées de Chamfort : « Presque toute l'histoire n'est qu'une suite d'horreurs »⁴⁹⁴. La partie « Voyages » est introduite par une question qui, posée par Charles Baudelaire, semble répondre au titre proposé par l'auteure dans une conversation silencieuse et complice de la manière suivante : « Dites, qu'avez-vous vu ? »⁴⁹⁵.

Le statut de la voyageuse, qui se présente dès le paratexte sous les traits d'une « romancière au Mexique », joue avec le pacte viatique. Contrairement aux voyageurs précédents, qui insistent sur la véracité de leur discours, Sybille Bedford invite le lecteur, dès le premier seuil du récit, à se méfier de ses dires. Le rôle d'une romancière n'est-il pas, avant tout, d'élaborer des fictions ?

Contrairement à Graham Greene, elle annonce dès l'ouverture son goût pour les voyages :

Après un séjour de plusieurs années aux Etats-Unis, comme je m'apprêtais à rentrer en Angleterre, j'éprouvais une furieuse envie de contempler de nouveaux paysages, de goûter à des plats inconnus ; je voulais visiter un pays doté d'un passé ancien et monstrueux, d'un présent aussi inexistant que possible. En un mot, je rêvais du voyage idéal.⁴⁹⁶

Le récit se structure en quatre parties : « En quête du voyage idéal », « Don

⁴⁹¹ Nous empruntons l'expression à BARTHES, Roland. Il l'utilise pour se référer à la notion d'intertextualité. Cité par BIAGOLI, Nicole, « Narration et intertextualité, une tentative de réconciliation » [en ligne], dans *Cahiers de narratologie*, numéro 13, *Nouvelles approches de l'intertextualité*. Disponible sur : <http://narratologie.revues.org/314>

⁴⁹² BEDFORD, Sybille. *Voyage à Don Otavio : Tribulations d'une romancière anglaise au Mexique*, op. cit., p. 17.

⁴⁹³ *Ibid.*, p. 47

⁴⁹⁴ *Ibid.*, p. 267.

⁴⁹⁵ *Ibid.*, p. 260.

⁴⁹⁶ *Ibid.*, p. 24.

Otavio », « Voyages », et de nouveau « Don Otavio ». Nous retrouvons dans le paratexte la coexistence des titres-espaces, des titres-thématiques et des titres-personnages auxquels nous sommes désormais habituée. Certains toponymes sont accompagnés dans les titres-espaces des impressions de l'auteur, des expériences vécues ou des axes du déplacement effectué. La plupart des titres ont pour fonction de situer l'itinéraire dans la topographie mexicaine ; nous voyons par leur intermédiaire que Sybille Bedford et son amie E. se déplacent principalement dans les grandes villes du nord et du centre du pays⁴⁹⁷.

Chaque partie se réduit au fur et à mesure que nous approchons de la fin du récit. Elles se composent ainsi respectivement de 11 chapitres pour la première et la deuxième partie (120 et 94 pages), 8 chapitres pour la troisième partie (74 pages), 5 chapitres pour la dernière partie (28 pages). Nous sommes tentées de voir dans ces parties, de plus en plus courtes, une correspondance entre le temps du voyage, qui arrive à sa fin dans la narration, et le temps la lecture qui, de manière parallèle, est bientôt terminé.

Sybille Bedford interpelle sans cesse la culture du récepteur, l'invite à l'évasion, mais aussi à la réflexion. Elle le défie souvent de distinguer le vrai du faux. Don Otavio, ce personnage qui nous rappelle tant la figure de Don Quichotte, a-t-il seulement existé, ou n'est-il qu'une affabulation de la romancière ? Qu'importe ! Le charme de la lecture opère et l'ouvrage revisite l'histoire mexicaine à partir des digressions que permet d'introduire le voyage. Tout en se divertissant, le lecteur s'instruit à maints égards sur le pays mis en scène « au passé, et au présent »⁵⁰⁵. *Visite à Don Otavio* confère une place essentielle au lecteur. Par ses nombreux niveaux de lecture possibles ; la densité, l'abondance, voire, parfois, la saturation des informations communiquées ; l'intertextualité constitutive de la narration ; les oscillations constants entre le monde réel et l'univers fictionnel ; ce récit de voyage implique son destinataire dans une lecture active, qui demande une attention soutenue. Dans cette perspective : « l'auteur et le lecteur ne sont plus considérés comme étant extérieurs au texte, malgré la distance [...] qui les sépare, mais comme faisant partie du même système. »⁵⁰⁶

⁴⁹⁷ « De New York à Nuevo Laredo », « Mesa del Norte - Mesa Central - Valle de Mexico », « Cuernavaca », « Morelia - Patzcuaro - un hold up », « Guadalajara », « Mazatlán », « Guanajuato ou sic transit », « Querétaro », « Cuernavaca-Acapulco-Taxco », « Oaxaca », « Puebla », « Tuscueca : le dernier voyage », « Retour à San Pedro ».

⁵⁰⁵ Nous empruntons l'expression au chapitre VII de BEDFORD, Sybille. *Voyage à Don Otavio : Tribulations d'une romancière anglaise au Mexique*, op. cit., p. 87-91.

⁵⁰⁶ COUTURIER, Maurice. « De la narratologie à la figure de l'auteur : Le cas Nabakov » [en ligne], dans *L'expérience de lecture*, op. cit., p. 119.

La (re)présentation que font en partie Albert t'Serstevens et Michel Droit du Mexique nous semble aller à l'encontre, comme nous le verrons, de l'attitude prônée par Charles Baudelaire dans le « peintre de la vie moderne » et suivie par Sybille Bedford dans *Visite à don Otavio*.

Albert t'Serstevens n'est plus tout jeune lorsqu'il arrive au Mexique : il a 70 ans. L'Italie, l'Équateur, la Colombie, les États-Unis, le Chili, Haïti, font partie des nombreux pays qu'il a pour alors parcouru. *L'itinéraire espagnol* (1933), *L'itinéraire de Yougoslavie* (1938), *L'itinéraire portugais* (1940) le confirment déjà comme un auteur et voyageur reconnu. Écrivain prolixe et voyageur averti, *Mexique : Pays à trois étages* (1955) n'est pas son premier coup d'essai. L'auteur possède par ailleurs, au moment de son voyage au Mexique, plus de 40 titres à son actif. Au couple d'amies que furent Sybille Bedford et E. succède un voyage de couple entre l'écrivain – bien qu'il s'en défende – Albert t'Serstevens et sa femme ladessinatrice Amandine Doré. Le ton est ainsi donné :

Départ, dans l'allégresse du petit matin, pour le vrai voyage, sans routes établies, sans escales prévues.

Où mangerons-nous ? Où coucherons-nous ? Peu importe ! On mange partout, bien ou mal, ici toujours mal. [...] Notre Ford 8 cylindres est vaste comme un wagon. Nous pouvons y dormir en travers, chacun sur un siège, Amandine étendue tout son long, moi en chien de fusil ou les jambes en biais, les pieds sur une valise ; roulés dans nos *sarapes* de laine décorés de motifs pré-cortésiens, noirs et blancs, dans la paix de ces interminables nuits du 20^e parallèle ; victimes dévolues à ces fameux bandits mexicains qui trucident les hommes, violent les femmes, et dont, en vérité, pendant dix mois de vagabondage, nous ne rencontrerons pas un seul.⁵¹⁰

Notons dès l'incipit la mise en scène du narrateur et de sa compagne ; la conception d'un art de voyager « sans routes établies, sans escales prévues » ; le *topos* de la vérité ; les modalités de déplacement privilégiées par le voyageur (la voiture, mais aussi le vagabondage) ; une certaine ironie dans le ton ; la prise de distance par rapport aux stéréotypes et à l'image souvent véhiculée d'un Mexique barbare et dangereux.

Mexique : Pays à trois étages se compose de deux parties bien distinctes.

La première partie situe le texte dans la tradition encyclopédique des récits de voyage. Elle se constitue de trois chapitres dans lesquels le discours s'avère principalement documentaire : « Mexico », « Autour de Mexico », « Aspects de trois races ». Nous puiserons certaines considérations de l'auteur issues de la

⁵¹⁰ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique, pays à trois étages*. Rennes : Arthaud, 1955, p. 113.

première partie, mais nous retiendrons surtout notre attention sur la seconde partie. Celle-ci se compose des cinq « itinéraires » empruntés par les voyageurs, « itinéraires » dont nous savons par ailleurs la longue tradition. Une carte située en amont de chacun des itinéraires permet au lecteur de visualiser les différents parcours effectués, qui nous entraînent tour à tour vers l'« Ouest de Mexico », le « Nord de Mexico », « De Mexico au Yucatán », « au « Sud de Mexico », « De Mexico à la frontière du Guatemala ».

Les titres-espaces qui structurent la majorité des chapitres continuent d'inscrire la narration à l'horizon des déplacements des voyageurs. L'auteur mentionne les villes visitées (« Querétaro », « Guadalajara », « Tampico », etc.), les parcours effectués (« De Léon à Zacatecas », « De l'Atlantique à San Luis Potosí », etc.), les routes empruntées (« La route de Manzanillo », « la route des Mille montagnes », « la route des cocotiers », etc.). Plus rares, les titres-thématiques signalent quelques coutumes et fêtes mexicaines vécues par les voyageurs : « Fête à San Miguel de Allende », « Oaxaca. Fête de la Soledad », « Noël mexicain ».

Soixante-six croquis d'Amandine Doré et quatre-vingt-deux photographies d'Albert t'Serstevens insérés au fil du texte complètent la vision d'ensemble que véhicule cet imposant *Mexique à trois étages* (près de 500 pages). L'hybridité – mais aussi le volume – de l'ouvrage, accentué par le recours aux trois supports différents que sont la langue, le dessin et la photographie, illustrent la « volonté totalisante » qui traverse avec plus ou moins d'emphase le discours viatique.

Trois photographies des voyageurs tendent à renforcer l'aspect documentaire de l'œuvre, la dimension testimoniale de la narration, la véracité de l'expérience, mais aussi le pacte implicite au genre, qui se résume sous l'équation « auteur = voyageur = narrateur ». Albert t'Serstevens franchit par ce procédé, nous semble-t-il, un pas supplémentaire dans la mise en scène de leurs personnages.

Dans la première photographie, située en amont du récit, nous découvrons « L'auteur et Amandine Doré dans les ruines d'Uxmal »⁵¹². Albert t'Serstevens y apparaît de profil, l'air songeur, et pose aux côtés de sa femme, qui sourit face à l'objectif, une pochette de dessins sous le bras⁵¹³. Ils se présentent avec des caractéristiques qui vont les définir tout au long de la narration : l'aspect méditatif et réflexif du voyageur ; le statut de dessinatrice d'Amandine Doré, toujours représentée dans l'espace discursif prête à croquer des visages, des paysages, des costumes ou des scènes de la vie quotidienne. Les ruines d'Uxmal en arrière plan

⁵¹² T'SERSTEVENS, Albert, *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 4.

⁵¹³ *Ibid.*, p. 1.

inscrivent le territoire dans un Mexique « éternel ».

Les deux photographies suivantes, disséminées dans le récit, présentent tour à tour la dessinatrice et l'écrivain dans leurs activités respectives. « Amandine Doré au travail »⁵¹⁴ la révèle une fois de plus à l'œuvre, mais cette fois-ci de dos, en train de croquer le portrait d'un Chamula qui pose pour elle en souriant devant une maison en bois. Autour d'eux sont regroupés des femmes et des enfants qui observent la dessinatrice, sourient, font face à la caméra et sont vêtus de leurs habits traditionnels. « Devant la pyramide de Xochicalco »⁵¹⁵ met en scène le voyageur dans un autre espace archéologique et le présente encore en pleine méditation.

Malgré la volonté informative qui irrigue le discours et les constants renvois, notamment par les éléments paratextuels, à la « réalité » objective qu'il prétend dépeindre de manière parfois quasi documentaire, l'auteur revendique l'appartenance de son récit de voyage à l'espace littéraire :

Je ne suis pas un guide mais un écrivain qui cherche à dégager l'esprit d'une ville ou d'un pays, à les décrire en peintre et en poète impressionniste, et à en tirer les généralités morales, historiques et philosophiques.⁵¹⁶

Albert t'Serstevens se distancie ainsi de la stricte information documentaire pour s'ancrer davantage dans la tradition romantique – voire impressionniste – qui tend à décrire le réel non pas tel qu'il est, mais plutôt tel qu'il le perçoit, tout en (re)liant, pour reprendre les termes de Michel Collot, le « spectacle extérieur » du monde à sa « résonance intérieure »⁵¹⁷. À mi-chemin entre le désir d'objectivité et celui d'inventivité, le *Mexique à trois étages* continue d'inscrire le discours viatique dans les frontières mouvantes d'un genre protéiforme, en perpétuelle métamorphose, qui aspire cependant, de plus en plus, à se rapprocher de l'espace littéraire. À la suite d'Emilio Cecchi, de Graham Greene et de Sybille Bedford, Albert t'Serstevens continue de mettre en scène, mais nous y reviendrons, la figure de l'auteur et voyageur au Mexique.

Michel Droit est davantage resté dans les mémoires pour avoir été le journaliste privilégié du général de Gaulle que pour son récit de voyage au Mexique. *Pays à trois étages* suggère par son titre une certaine verticalité. *Panorama mexicains* (1960) nous invite à adopter un autre point de vue, pour aborder l'espace cette fois-ci d'une manière panoramique. Rappelons en ce sens les propos de Jean

⁵¹⁴ T'SERSTEVENS, Albert, *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 145.

⁵¹⁵ *Ibid.*, p. 344.

⁵¹⁶ *Ibid.*, p. 25.

⁵¹⁷ Voir à cet égard COLLET, Michel. *La pensée-paysage : Philosophie, arts, littérature*. Arles : Actes Sud/ENSP, 2011. (Coll.Paysage), p. 155.

Didier Urbain, pour qui la quête de panoramas témoigne, chez l'homme, « [d'] un désir profond d'intelligibilité de l'espace : un désir de lecture du monde »⁵¹⁸.

Le premier panorama que nous propose l'auteur du pays visité est présenté depuis le ciel. Le voyageur regarde, à travers le hublot de l'avion, le paysage qui se présente en-dessous, qu'il visualise, interprète et décrit de la manière suivante :

Premier visage du Mexique : de longues étendues mamelonnées et brûlées aperçues à travers les nuages, des montagnes aux dents fauves cariées d'améthyste, quelques plaines râpées, enfin l'immense plateau sec et roux sur lequel est posé la capitale.⁵¹⁹

L'élément masculin auquel se réfère l'auteur (le « visage du Mexique ») est complété par le féminin (« de longues étendues mamelonnées », « des montagnes », « quelques plaines »), mais cette féminité se révèle en partie détruite (« brûlée »), inhospitalière (« dents de fauves »), blessée (« caries », « râpée »). La description métaphorique échappe à la sphère référentielle pour glisser dans l'espace littéraire. L'esprit semble habité par le paysage, l'Ailleurs se fait poétique.

Contrairement à la tradition, les titres ne procurent aucun indice qui puisse aiguiller le lecteur sur l'itinéraire du voyageur ou sur les thèmes évoqués dans le récit. Les chapitres sont simplement numérotés de 1 à 11. Par ce stratagème et cette subversion du genre, le lecteur entre, comme le voyageur en son temps, en territoire inconnu.

Huit photographies de l'auteur parsemées dans le récit sont cependant susceptibles d'aiguiller l'horizon du lecteur s'il vient à feuilleter l'ouvrage avant de le lire. Ces clichés mettent en scène la représentation d'un Mexique exotique et pittoresque à partir de lieux-communs garants d'une certaine « mexicanité ». Apparaissent ainsi les motifs de la religion (« la procession du Vendredi Saint », « la basilique de Guadalupe ») ; la figure de l'Indien (« le jeune Chamula ») ; des personnages-types et pittoresques (« le cul de-jatte », « les pêcheurs de Janitzio », « une fillette »), des sites emblématiques et des lieux prisés dans l'imaginaire collectif (« la grande pyramide de Chichén Itzá », « Pátzcuaro », « San Cristóbal »). La photographie qui clôt cette série d'images présente l'auteur à La Venta, un site archéologique dans l'état du Tabasco où sont notamment exposées des têtes colossales olmèques. L'attention est cependant focalisée sur le voyageur. Souriant, non sans fierté, équipé de jumelles, d'un appareil photo autour du cou, de *santiags*, face à la caméra, il pose devant l'un de ces monolites sculptés, qu'il cache à moitié.

⁵¹⁸ URBAIN, Jean-Didier. *L'idiot du voyage : Histoires de touristes* [1991]. Paris : Payot & Rivages, 2002. (Coll. Petite bibliothèque), p. 183.

⁵¹⁹ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*. Paris : Fayard, 1960, p. 10.

Tout en nous gardant d'émettre le moindre jugement, nous pouvons cependant nous demander si cette mise en scène du « moi » de l'auteur et voyageur qui incorpore, dans l'espace de la narration, des photos de lui-même, n'a pas tendance à brider l'imagination du lecteur, voire à le désolidariser de ce pan de la littérature viatique. Le culte de l'image de soi qui transparait dans ces mises en scènes et, parfois, dans le discours, contraste en effet de manière étonnante avec la supposée modestie de l'archétype d'un voyageur « modèle ».

Au contraire de Sybille Bedford, Albert t'Serstevens et Michel Droit insistent, notamment par le recours à la photographie, sur la référentialité du texte qui aspire à (re)présenter, de manière « objective », le pays qu'il « est » au moment où ceux-ci le traversent. Comme le remarque Jean-Marc Buigès à propos de *Caminando por las Hurdes*, mais cela vaut pour les récits des voyageurs français :

La obra se define pues como un trabajo científico dentro del marco de las ciencias sociales, entre etnología y sociología, como un trabajo objetivo que viene reflejado por la objetividad de las fotos. Sin embargo, la objetividad de la fotografía no existe puesto que supone la elección de un tema, de un encuadre, etc. Por otra parte, se trata de borrar el tiempo [...].⁵²⁰

Le Mexique qui se fige dans les clichés d'Albert t'Serstevens et de Michel Droit est sans doute en grande partie celui que voient – ou veulent (donner à) voir – les voyageurs. Le décalage entre un pays qui, nous l'avons vu, est en pleine mutation, et la représentation qu'ils mettent en scène d'un « Mexique éternel », « profond », « traditionnel », est cependant saisissant. Les écrits de Charles Baudelaire à propos du peintre de la vie moderne, qui convenaient si bien à Sybille Bedford, permettent également d'éclairer les (re)présentations des voyageurs français, lorsqu'il déclare :

Si nous jetons un coup d'œil sur nos expositions de tableaux modernes, nous sommes frappés de la tendance générale des artistes à habiller tous les sujets de costumes anciens. Presque tous se servent des modes et des meubles de la Renaissance, comme David se servait des modes et des meubles romains. Il y a cependant cette différence, que David, ayant choisi des sujets particulièrement grecs ou romains, ne pouvait pas faire autrement que de les habiller à l'antique, tandis que les peintres actuels, choisissant des sujets d'une nature générale applicable à toutes les époques, s'obstinent à les affubler des costumes du Moyen Âge, de la Renaissance ou de l'Orient.⁵²¹

⁵²⁰ CHAMPEAU, Geneviève (dir.). *Relatos de viajes contemporáneos : Por España y Portugal*, op. cit., p. 53.

⁵²¹ BAUDELAIRE, Charles. « Le peintre de la vie moderne » [en ligne]. Disponible sur : https://www.uni-due.de/lyriktheorie/texte/1863_baudelaire.html

Il en va de même pour les photographies d'Albert t'Serstevens et de Michel Droit. Les clichés portent essentiellement sur des scènes typiques (processions, danses, cérémonies), des personnages pittoresques (indigènes, pêcheurs, artisans), des monuments emblématiques (pyramides, églises, couvents), des paysages ruraux. Il est à cet égard significatif que le Monument de l'Indépendance inauguré en 1910 n'apparaisse dans aucun des récits de voyage et que la *Torre Latinoamericana*, l'emblème du Mexique moderne, inaugurée en 1956, ne figure pas dans celui de Michel Droit.

À l'encontre des images proposées par les voyageurs, qui tendent à donner du Mexique une représentation figée, le pays est pour alors un monde en mouvement. Une « caravane de la faim », composée par des milliers de miniers, accompagnés de leur familles, accomplissent en 1951 un tout autre voyage, et parcourent 1400 kilomètres pour rejoindre la capitale en vue de protester contre leurs conditions de travail. Cette initiative est ignorée du gouvernement pendant que d'autres, comme la grève des cheminots en 1959, sont durement réprimées⁵²².

Malgré les dérives et les abus commis par un système autoritaire, le pays a fait en 1968 des progrès extraordinaires en matière de développement économique et social. Cela fait cependant deux mois que la tension monte entre les étudiants et le gouvernement de Gustavo Díaz Ordaz (1964-1970) qui, sous un masque à priori démocratique, refuse tout dialogue. À 10 jours des jeux olympiques qui se déroulent à Mexico, une manifestation de grande ampleur est réprimée dans le sang : c'est le « massacre de Tlatelco ». Vingt-huit personnes trouvent officiellement la mort mais d'autres sources, étrangères ou indépendantes, dénombrent rapidement plus de 300 victimes⁵²⁵. Le gouvernement mexicain étouffe aussitôt l'affaire. Encore de nos jours, cet événement symbolise une « fracture » profonde dans la société mexicaine⁵²⁶.

Suite à ce paroxysme de violence institutionnelle, 2 360 arrestations se produisent dans l'ombre, des étudiants « disparaissent », une partie de la jeunesse est muselée. Des traces restent dans la mémoire collective. Comme l'écrit par ailleurs Patrick Chamoiseau, ce sont des Traces-mémoires : « Je chante les mémoires contre la

⁵²² ESCALANTE, GONZALBO Pablo et al. *Nueva historia minima de Mexico*, op. cit., p. 322.

⁵²⁵ PONIATOWSKA, Elena. *La noche de Tlatelolco: Testimonios de historia oral* [1971]. México : Era, 1996, p. 170.

⁵²⁶ Le terme de « fracture » est employé tant par Octavio Paz que par Carlos Fuentes : « En 1968 estalló la revuelta de los estudiantes. Fue un aviso y algo más : una fractura », dans PAZ, OCTAVIO, *El laberinto de la soledad*, op. cit, p. 505 ; « la nuit du 02 octobre 1968 a Tlatelolco marque la fracture profonde qui divise la conscience contemporaine du Mexique », dans FUENTES, Carlos, *Un temps nouveau pour le Mexique*, op. cit., p. 115.

Mémoire. [...] Qu'est-ce qu'une Trace-mémoires ? C'est un espace oublié par l'Histoire et par la Mémoire-une, car elle témoigne des histoires dominées, des mémoires écrasées et tend à les préserver »⁵³³.

À ce séisme social et politique s'ensuit en 1985 un tremblement de terre qui secoue la capitale avec une violence inédite. Autour des 10 000 habitants, voire 20 000, selon les sources, disparaissent sous les décombres. L'espace du centre historique est particulièrement touché. Or :

[...] parmi les zones les plus touchées, le complexe de logements de Nonalco-Tlatelolco, construit en 1960 pour répondre aux employés de bureau, a surtout retenu l'attention. Là périrent environ 1300 personnes (dont 1000 dans l'immeuble Nuevo León) et 36 des 55 bâtiments qui composent cette zone furent mis hors d'usage. Dès le début, dans le cas de l'immeuble Nuevo León, les habitants parlèrent d'assassinats et accusèrent les autorités.⁵³⁵

Tlatelolco, 13 août 1521 : le dernier bastion de résistance mexicaine, mené par le jeune Cuauhtémoc, succombe face au pouvoir des espagnols. Tlatelolco, 2 octobre 1968 : le mouvement étudiant est « sacrifié ». Tlatelolco, 19 septembre 1985 : nouvelle tragédie sur le site qui s'avère déjà chargé, voire saturé d'histoire, tandis qu'il émane de ce cataclysme, comme de Tlatelolco, une « nouvelle conscience urbaine »⁵³⁶. Les corps, les mémoires, les lieux, conservent les traces de l'histoire.

Sur un plan littéraire, c'est de cette capitale en ruines que naissent les visions de la ville postmoderne, voire « post-apocalyptique ». Mexico ne peut plus se penser – ni s'appréhender – de manière classique. À l'instar de cet espace sens dessus dessous, la ville acquiert une forme « hétérogène, fragmentaire et dispersée »⁵³⁷, dans laquelle tant l'habitant comme le visiteur se sentent de plus en plus désorientés. « Le flâneur *fini séculaire* déambule entre les ruines »⁵³⁸, une nouvelle Mexico en émerge peu à peu.

Cette déambulation et ces nouveaux rapports à l'espace se retrouvent dans

⁵³³ CHAMOISEAU, Patrick, cité par VESCHAMBRE, Vincent. « Les traces-mémoires selon Patrick Chamoiseau : penser l'accès des dominés au conservatoire de l'espace » [en ligne]. Disponible sur : <http://heritage.hypotheses.org/files/2012/03/Intervention-Veschambre.pdf>

⁵³⁵ MONSIVÁIS, Carlos. « Tlatelolco, ou comment l'état absorbe la tragédie », traduit de l'espagnol par Claude Fell, dans TAPIA Viviane (de) (dir.), *Mexico: Entre espoir et damnation*, mai 1986, hors-série, numéro 18. Paris : *Autrement*, p. 103.

⁵³⁶ *Id.*

⁵³⁷ SALAZAR, Jezreel. *La ciudad como texto : La crónica urbana de Carlos Monsiváis*, op. cit., p. 72. C'est nous qui traduisons.

⁵³⁸ *Id.* C'est nous qui traduisons.

Poussières mexicaines (1992) de Pino Cacucci (1955 -).

Dès le premier chapitre, le narrateur se réfère à son déplacement sous les termes d'un « extravagant vagabondage dans les méandres et le cœur palpitant de la ville »⁵³⁹. Pino Cacucci est aujourd'hui connu pour l'amour qu'il porte au Mexique ; pays qu'il découvre en 1982, lorsqu'il fuit son pays d'origine. Il est depuis ce temps là retourné vivre en Italie. Cependant, le Mexique est à ses yeux son pays d'adoption, qu'il dit en 2005 avoir visité entre 30 et 40 fois⁵⁴¹. En amont de son récit de voyage, le thème mexicain se retrouve dans deux romans, *Puerto Escondido* (1988) et *San Isidro Futbol* (1991), ainsi que dans une biographie sur Tina Modotti (1991). *Poussières mexicaines* est considéré par certains lecteurs comme un « guide touristique alternatif »⁵⁴².

La poésie propre aux récits de voyage qui, à l'image du voyage en lui-même, s'est profondément modifiée, continue d'adopter de nouvelles formes de représentation et de refléter une évolution du voyageur dans son rapport à autrui. De manière préalable, disons que le récit ne se base plus sur un seul itinéraire mais devient le creuset de multiples voyages. L'auteur ne prétend plus offrir une représentation « totalisante » du pays mais préfère, au contraire, comme le suggère le titre, en livrer quelques « poussières ». Le motif de la poussière lui permet de faire un clin d'œil à Malcom Lowry, qu'il mentionne en épigraphe ; ce qui (dé)place *Poussières mexicaines* sous le signe de la littérature, du voyage et de l'errance : « Celui qui a respiré la poussière des routes du Mexique ne trouvera plus la paix dans aucun autre pays. »⁵⁴³

Le récit de voyage se structure en trois parties. Les titres sont insérés en espagnol: « El monstruo », « Rumbo al Norte », « Hacia el Sur »

Les titres choisis par Pino Cacucci infléchissent la tradition du genre viatique. Bien qu'il recourt aux titres-spatiaux et aux titres-thématiques communément employés, il utilise la potentialité des recours narratifs pour interpeller, à partir du paratexte, le lecteur d'une manière encore inédite.

La première partie se concentre sur la capitale surnommée le « Monstruo » par ses propres habitants. Elle s'ouvre dans un lieu typique et populaire : les

⁵³⁹ CACCUCCI, Pino. *Poussières mexicaines* [1992]. Traduit de l'italien par Alain Sarra Bayrouse. Paris : Payot & Rivages, 2005. (Coll. Petite bibliothèque Payot/Voyageurs), p. 12.

⁵⁴¹ AVILES, Jaime. « Pino Cacucci, el escritor más chilango de Italia » [en ligne], dans *La Jornada*, 30 de mayo 2005. Disponible sur : <http://www.jornada.unam.mx/2005/05/30/index.php?section=cultura&article=a09n1cul>

⁵⁴² *Id.*

⁵⁴³ CACCUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, *op. cit.*, p. 7.

« Cantinas de Mexico ». Pino Cacucci déambule à travers les rues de la ville qui s'ouvrent, par son discours, à d'autres temporalités. La mythique Tenochtitlán affleure dans les jardins de Xochimilco ; Moctezuma et Cortés côtoient Porfirio Díaz et Tina Modotti ; le narrateur se rend tant dans des concerts de rock *underground* que dans la maison d'Octavio Paz. La plupart des chapitres sont des titres-espaces, mais ils n'éclairent pas forcément le lecteur sur l'itinéraire. Pour qui méconnaît le Mexique, ils sont énigmatiques et possèdent une dimension poétique : « Près de l'Ange », « Les jardins d'Acatonalli », etc. Dans la deuxième partie, les titres sont essentiellement thématiques. Ils établissent des associations surprenantes, fonctionnent comme des blancs sémantiques qui s'éclairent après la lecture, ou/et éveillent l'imagination du récepteur : « Chauve-souris *tequilera* », « l'eau de miel », « le chant de Kauymali ». La dernière partie introduit à la fois des titres-espaces et des titres-thématiques. L'auteur continue de chercher des associations susceptibles d'éveiller la curiosité du lecteur. « Le chewing-gum des Mayas » associe par exemple deux éléments que tout le monde connaît, mais que l'on a peu coutume de rapprocher entre eux. Porter notre attention sur les titres employés dans les récits de voyage permet de constater qu'ils s'orientent de plus en plus, à l'instar des récits, vers le pôle de la littérature.

Le portait kaléidoscopique du Mexique qu'élabore Pino Cacucci fait appel à l'histoire passée du pays, à sa mythologie, mais essaie surtout de rendre compte de la temporalité présente de l'espace traversé. Le voyageur se distingue de ses prédécesseurs dans la manière qu'il a d'approcher autrui et de rendre compte des peuples originaires. Il tente de sensibiliser le lecteur à leur sujet et dénonce les abus du gouvernement mexicain. Il s'exprime par exemple longuement sur le massacre de Tlatelolco et sur la résistance de Lucio Cabañas dans l'état de Guerrero. Il évoque les rituels des Huichols à Real de Catorce et dédie un chapitre aux Kunkaaks – aussi connus comme le peuple Seri – qui habitent sur les côtes du golfe de la Californie, dans l'état du Sonora, et sur l'île Tiburón. Il dialogue avec un guide Yaqui, qui le mène dans la « zone du silence », et partage avec le lecteur des considérations sur l'histoire de son peuple. Il raconte le périple de « la seule communauté d'Africains libres en terre mexicaine »⁵⁴⁵ qui parvient à s'établir sur la Costa Chica. La rencontre de Pino Cacucci avec ces différents peuples, ou/et son déplacement sur leurs territoires, ne provoquent pas, dans le discours, de jugements axiologiques. Il ne s'agit plus d'établir des considérations ethnologiques sur des peuples « primitifs » ou « exotiques », mais d'essayer de comprendre, et de se mettre en relation. Le voyageur se démarque de ses prédécesseurs, mais aussi du pouvoir officiel. Il prend

⁵⁴⁵ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 204.

le parti des peuples originaires et du « bloc des opprimés »⁵⁴⁶ qui subissent, depuis des siècles, les abus du « mauvais gouvernement ».

Le 1^{er} janvier 1994, l'*Ejército Zapatista de Liberación Nacional* (EZLN) déclare la guerre au « *mal gobierno* ». Quelques heures après l'entrée en vigueur de l'Accord de Libre Echange Nord-Américain (ALENA) entre les États-Unis, le Canada et le Mexique, les insurgés s'emparent de quatre villes au Chiapas, dont la fameuse San Cristóbal de las Casas. Ils s'élèvent contre les inégalités abyssales qui traversent la société mexicaine et qui leur font s'écrier dans leur premier communiqué : « Hoy decimos ¡basta! »⁵⁴⁸.

L'EZLN revendique, comme il est aujourd'hui connu, la lutte pour un monde dans lequel tous les mondes puissent y avoir une place⁵⁵⁰. Leurs exigences se déclinent fondamentalement de la manière suivante : « trabajo, tierra, techo, alimentación, salud, educación, independencia, libertad, democracia, justicia y paz »⁵⁵¹. Depuis des années – des millénaires, disent-ils –, ses membres se préparent dans l'ombre. L'effet de surprise crée par leur insurrection ; le mystère qui émane du Sous-Commandant Marcos ; la verve, l'humour, l'irrévérence, la poétique de ses discours politiques ; la pertinence de leur lutte et de leurs arguments concourent à placer le pays, et particulièrement le Chiapas, sous le feu des projecteurs. Mentionnons à titre d'exemple l'un des fameux communiqués envoyés au gouvernement suite à l'amnistie du 18 janvier, au cours de laquelle le président affirmait avoir accepté les soi-disant « excuses » des zapatistes :

Señores:

[...] Hasta el día de hoy, 18 de enero de 1994, sólo hemos tenido conocimiento de la formalización del « perdón » que ofrece el gobierno federal a nuestras fuerzas. ¿De qué tenemos que pedir perdón? ¿De qué nos van a perdonar? ¿De no morirnos de hambre? ¿De no callarnos en nuestra miseria? ¿De no haber aceptado humildemente la gigantesca carga histórica de desprecio y abandono? ¿De habernos levantado en armas cuando encontramos todos los otros caminos cerrados? ¿De no habernos atendido al Código Penal de Chiapas, el más absurdo y represivo del que se tenga memoria? ¿De haber demostrado al resto del país y al mundo entero que la dignidad humana vive aún y está en sus habitantes más empobrecidos? ¿De habernos preparado bien y a conciencia antes de iniciar?

⁵⁴⁶ DUSSEL, Enrique. *Filosofía de la cultura y la liberación: Ensayos*. México : Eduardo Mosches, 2006. (Coll. Pensamiento propio), p. 31

⁵⁴⁸ Première déclaration de l'EZLN [en ligne], disponible sur le site officiel de l'EZLN : <http://palabra.ezln.org.mx/>

⁵⁵⁰ « Por un mundo en donde quepan todos los mundos » est l'un des thèmes des zapatistes.

⁵⁵¹ Les exigences fondamentales des zapatistes s'énoncent en ces termes : « travail, terre, toit, alimentation, santé, éducation, indépendance, liberté, démocratie, justice et paix ».

¿De haber llevado fusiles al combate, en lugar de arcsos y flechas? ¿De haber aprendido a pelear antes de hacerlo? ¿De ser mexicanos todos? ¿De ser mayoritariamente indígenas? ¿De llamar al pueblo mexicano todo a luchar de todas las formas posibles, por lo que les pertenece? ¿De luchar por libertad, democracia y justicia? ¿De no seguir los patrones de las guerrillas anteriores? ¿De no rendirnos? ¿De no vendernos? ¿De no traicionarnos? ¿Quién tiene que pedir perdón y quién puede otorgarlo?⁵⁵²

Le communiqué se répand comme une traînée de poudre et dépasse rapidement les frontières mexicaines. L'engouement est international « *et le gouvernement, affirme Marcos à juste titre, craint d'avantage les discours des zapatistes que leurs armes* »⁵⁵³. Une multitude d'observateurs internationaux, de volontaires, de sympathisants, se rendent sur place. De nombreux intellectuels soutiennent la cause et la lutte des zapatistes. Le monde s'interroge. Les affrontements armés entre l'EZLN et l'armée gouvernementale durent officiellement 12 jours⁵⁵⁴. Les accords de San Andrés – jamais appliqués de manière satisfaisante par le gouvernement – reconnaissent en 1996 « une certaine forme d'autonomie des peuples indigènes »⁵⁵⁵. Ceux-ci restent cependant marginalisés, discriminés, et subissent encore de nos jours une guerre de basse intensité, tandis que l'EZLN continue de lutter contre le *mal gobierno* « pour une politique éthique, pour la reconnaissance des différences, pour une démocratie pour tous et à laquelle tout le monde puisse réellement participer. »⁵⁵⁶

Comme nous ne pouvons comprendre le Mexique contemporain sans prendre en compte la place qu'a prise la révolution de 1910 dans l'imaginaire collectif, le traumatisme qu'ont signifié la nuit de Tlatelolco de 1968 et le tremblement de terre de 1985, nous ne pouvons pas non plus comprendre le Mexique sans garder à l'esprit cette lutte des néozapatistes qui, s'ils ne sont pas les seuls, rappellent depuis 1994 que la question sociale ne peut pas se passer au Mexique de la question indigène. Ils sont comme un miroir qui soudain, s'expose aux yeux du monde, pour refléter les forces antagonistes qui traversent la société et témoigner de l'existence de ces deux visages, de ces multiplicités de visages, de ces multiplicités de masques du Mexique. Le siècle se ferme sur le plan politique comme il a pu s'ouvrir : par une

⁵⁵² Subcomandante Marcos, « ¿De qué que nos van a perdonar ? » [en ligne]. Consultable sur le site officiel de l'EZLN, à la rubrique Temas – Ensayos. Disponible sur : <http://palabra.ezln.org.mx/>

⁵⁵³ MORTIER, Gaëtan. *Mexique : Entre l'abîme et le sublime*. Boulogne : Toute Latitude, 2006. (Coll. Essai), p. 158.

⁵⁵⁴ *Ibid.*, p. 154. Les affrontements armés font au cours de ces douze jours, selon les estimations entre 200 et 400 victimes.

⁵⁵⁵ *Ibid.*, p. 155.

⁵⁵⁶ VASQUEZ MONTALBAN, Manuel. *Marcos : Le maître des miroirs, op. cit.*, p. 83.

révolution. Révolution que certains désignent comme la première révolution « postmoderne »⁵⁵⁷ de l'histoire.

L'an 2000 marque un tournant dans l'histoire mexicaine lorsque le PAN (Partido de Acción Nacional) remporte le 2 juillet les élections présidentielles. Il bat ainsi le PRI (Partido Revolucionario Institucional) qui s'était maintenu au pouvoir depuis 71 ans. Cependant, comme le souligne Gaétan Mortier : « plus qu'un parti [...] et un homme, Vicente Fox Quesada, les Mexicains votèrent pour le changement. »⁵⁵⁸ Avec l'alternance politique, le Mexique ouvre, mais nous y reviendrons, une nouvelle page de son histoire.

⁵⁵⁷ MORTIER, GAÉTAN. *Mexique, entre l'abîme et le sublime*, op. cit., p. 157.

⁵⁵⁸ *Ibid.*, p. 12.

III- De l'expérience du voyage à la mise en place d'une poétique viatique propre aux terres mexicaines

Le discours viatique repose au XX^e siècle sur une longue tradition. Les changements du monde et les différentes manières de l'appréhender introduisent cependant dans les discours des nouvelles thématiques, voire des ruptures formelles qui remettent en cause les invariants du genre. Le Mexique, quant à lui, n'est plus une terre inconnue : « les clichés [...] sont tombés sur lui par averses »⁵⁵⁹. Sybille Beford mentionne déjà dans les années 50 l'influence des agences de voyage qui diffusent des images publicitaires qui mettent en scène, par exemple :

[...] un Mexicain souriant sous un grand chapeau, un pot en terre cuite au bout des bras ; un jeune garçon couleur de miel surgissant de l'écume des vagues d'Acapulco, un poisson gigantesque au bout des bras ; une femme souriante vêtue d'un *rebozo*, un *rebozo* au bout des bras.⁵⁶⁰

Le Mexique apparaît de plus en plus par la diversité de ses cultures, le dynamisme de ses traditions, sa présence indigène, son « exotisme » omniprésent, comme un « antidote à notre fin de siècle »⁵⁶¹ que recherchent, dans l'expérience de l'Ailleurs, de multiples voyageurs.

L'auteur et voyageur se réfère à un endroit réel, saturé d'images, de symboles, de mythes, d'H/histoire(s) ; un endroit qu'il rend « sien » en se l'appropriant par le biais de l'écriture. La singularité de son expérience, de son regard et de la poétique qu'il élabore éclairent le territoire d'une teinte et d'une empreinte particulière. C'est d'ailleurs ce que recherchent sans doute, de nos jours,

⁵⁵⁹ CARRIERE, Jean Claude. *Dictionnaire amoureux du Mexique*, op. cit., p. 15.

⁵⁶⁰ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, op. cit., p. 34. Ajoutons qu'il nous plaît de déceler dans la récurrence de l'expression « à bouts de bras » un clin d'œil, de la part de l'auteur, aux clichés qu'elle dénonce à propos du Mexique, en rendant la structure de son discours signifiant, si nous entendons « cliché » dans le sens premier du dictionnaire comme : « expression trop souvent utilisée », « redite ».

⁵⁶¹ GRUZINSKI, Serge. *Histoire de Mexico*. Paris : Fayard, 1996, p. 408.

les lecteurs des récits de voyage dans un pays précis : « de l'inattendu sur un fond attendu »⁵⁶².

D'une manière générale, les voyages sont de nos jours moins dangereux, et surtout, moins rares que naguère. Ils demeurent cependant une expérience décisive à partir de laquelle le voyageur accepte, par sa démarche, de s'ouvrir à l'Ailleurs : « le voyage commence là où s'arrêtent nos certitudes »⁵⁶³, « une fois les certitudes jetées de côté, les habitudes aux oubliettes [...] nous voilà nu »⁵⁶⁴. Le voyage attise l'imaginaire pour la marge de liberté qu'il procure, la part d'inconnu qu'il recèle, ses promesses d'aventure et ses possibilités d'altérations personnelles : « *On voyage pour que les choses surviennent et changent*, nous dit Nicolas Bouvier, *sans quoi on resterait chez soi.* »⁵⁶⁵

Rachid Amirou explique que le départ s'apparente de manière symbolique à la « promesse d'une nouvelle naissance »⁵⁶⁶. L'auteur et voyageur qui se sépare de son monde d'origine se défausse d'une partie de son identité pour laisser place à son « moi viatique ». Le voyage, l'écriture et la vie se confondent dans une quête de sens dont le récit se fait à la fois le miroir et le creuset. En nous appuyant sur les récits de voyage contemporains mentionnés en amont, nous proposons de voir à présent comment la poésie viatique propre aux terres mexicaines s'affirme tout au long du XX^e siècle.

Départs

Normand Doiron démontre dans *L'Art de voyager* comment s'est mise en place depuis l'Antiquité une « mythologie sédentaire »⁵⁶⁷ qui se répercute dans les récits des voyageurs de l'âge classique. Les rituels du départ permettent de valoir la personne qui part en voyage. Celle-ci est mythifiée dans la figure du voyageur, qui revient par la suite en « héros » dans son monde d'origine. Riche de son expérience, il peut devenir, après tant d'aventures, un « bienheureux sédentaire »⁵⁶⁸.

⁵⁶² GANNIER, Odile. *La littérature de voyage*, Paris : Ellipses, 2001 (Coll. Thèmes & études), p. 58.

⁵⁶³ MICHEL, Franck. *Désirs d'Ailleurs : Essai d'anthropologie des voyages*, *op. cit.*, p. 19.

⁵⁶⁴ ARNAUD, Clara. « Les temps du voyage », dans MICHEL, Franck (dir.) *Voyageuses*, Annecy : Livre du monde, 2012 (Coll. Mondes ouverts), p. 13.

⁵⁶⁵ BOUVIER, Nicolas. *L'usage du monde*, *op. cit.*, p. 177.

⁵⁶⁶ AMIROU, Rachid. *Imaginaire touristique et sociabilités du voyage*, *op. cit.*, p. 49.

⁵⁶⁷ DOIRON, Normand. *L'Art de voyager : Le déplacement à l'époque classique*, *op. cit.*, p. 6.

⁵⁶⁸ *Ibid.*, p. 183.

Le départ initie le voyage. C'est une « séparation radicale »⁵⁶⁹. L'étape nécessaire pour que l'expérience viatique puisse avoir lieu.

Les raisons du voyage évoquées par les voyageurs restent au siècle dernier sensiblement les mêmes que celles relevées par Sylvie Requemora pour le XVII^e siècle, à savoir : 1. le désir de voyager, la curiosité ; 2. le désir de savoir, la connaissance ; 3. le témoignage, la transmission ; 4. la fuite de soi-même. Ces motifs peuvent bien sûr s'entremêler les uns les autres. Voici quelques exemples significatifs :

1 - [...] j'éprouvais une furieuse envie de contempler de nouveaux paysages, d'entendre une autre langue, de goûter à de plats inconnus ; je voulais visiter un pays doté d'un passé ancien et monstrueux, d'un présent aussi inexistant que possible.⁵⁷⁰

2-3. [...] je pensais qu'une page d'histoire n'a pas été écrite, qu'une époque tragique, dont les rares témoins sont morts ou muets, sera bientôt oubliée, et j'ai recopié mes notes.⁵⁷¹

2-3. [...] je voyage pour m'instruire et renseigner les autres, encore plus que pour m'amuser.⁵⁷²

1-2-3. Et d'ailleurs, pourquoi m'étais-je embarqué dans ce voyage au Mexique, ancien et nouveau ? Parce que j'aime voir du pays. Parce que je m'amuse à écrire à propos de ce que je vois ; et j'écrirais aussi sur cet épisode.⁵⁷³

Remarquons dès le milieu du siècle dernier des propos qui tendent à souligner cette « parenthèse » que permet l'expérience viatique, procurant aux auteurs et voyageurs un sentiment de liberté :

4 - Jamais nous n'avions été aussi libres. Notre correspondance était perdue ou retardée, et tout le reste était en suspens parmi les oiseaux, les fruits, les fleurs : l'inquiétude, l'argent, l'amour, la douleur des amis, les misères de la politique, et peut-être aussi nous-mêmes.⁵⁷⁵

Nous ne sommes pas pressés d'arriver à notre quartier général où nous attendent un tas de contraintes, dont nous ne savons plus rien depuis onze

⁵⁶⁹ DOIRON, Norman. *L'Art de voyager : Le déplacement à l'époque classique*, op. cit., p. 152.

⁵⁷⁰ BEDFORFD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, op. cit, p. 24.

⁵⁷¹ LEJEUNE, LOUIS. *Terres mexicaines*, op. cit., p. 36.

⁵⁷² T'STERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit, p. 237.

⁵⁷³ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*, op. cit, p. 201.

⁵⁷⁵ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, op. cit, p. 338.

semaines : le courrier, les courses, les visites, tous les devoirs de la société dont le vagabondage nous libère.⁵⁷⁶

Désir de connaissance et de lecture du monde, découverte de soi, des autres, de ces autres en soi, le voyage s'avère dès le départ chargé de promesses. Il se présente aujourd'hui pour le voyageur comme l'occasion de vivre plus intensément l'une des tranches de son existence : « pour tous les êtres en partance, oser le voyage, c'est vouloir vivre davantage, plus intensément, plus follement, plus lucidement et plus ludiquement »⁵⁷⁷.

Le lieu commun souligné par Normand Doiron qui tend à mettre en scène les rituels du départ s'efface de la narration à mesure que les voyages se banalisent. Sybille Bedford est en effet la seule de notre corpus qui insiste sur les jours qui précèdent le voyage, et qui rappelle la symbolique du départ prégnante dans l'imaginaire collectif :

Les derniers jours ne manquent ni l'enthousiasme ni la passion [...]. Cordialités, familiarités soudaines, effusions, rien n'est faux, tout est un rituel. Partir est pour les Américains un symbole. Le symbole des voyages passés et à venir, avec ce que cela suppose de surprises, de clichés, de solitude et d'évasion.⁵⁷⁸

En amont de leurs départs, les futurs voyageurs reçoivent de nombreuses recommandations. John Reed souligne que « Les Américains [lui] avaient affirmé que le Mexicain est fondamentalement roublard et qu'il fallait [s]'attendre à ce que tout [son] équipement fût volé dès le premier jour »⁵⁷⁹. Emilio Cecchi remarque dans les années 30 que les américains font encore du Mexique « une terre de coléreux et de brigands »⁵⁸⁰. Les craintes des sédentaires et leurs conseils plus ou moins avisés continuent de faire du voyage une expérience hors du commun. Ils s'inquiètent pour le sort du voyageur :

[...] si vous annoncez votre projet d'une excursion dans cette terre, ils n'en finissent pas de vous donner des conseils pour ne pas vous faire voler et, éventuellement, vous offrent un flacon de Benetol ou autre remède contre l'entérite et les poux.⁵⁸¹

⁵⁷⁶ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 201.

⁵⁷⁷ MICHEL, Franck. *Désirs d'ailleurs*, op. cit., p. 20.

⁵⁷⁸ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, op. cit., p. 19.

⁵⁷⁹ REED, John. *Le Mexique insurgé*, op. cit., p. 77.

⁵⁸⁰ CECCHI, Emilio. *Mexique*, op. cit., p. 94.

⁵⁸¹ *Id.*

On nous a conseillé de ne pas en faire trop. On nous a conseillé de ne pas boire l'eau, de ne pas sortir tête nue, de nous faire vacciner contre la typhoïde, de prendre garde au chili, de ne pas sortir la nuit, de ne jamais consommer ni glaçons, ni salades, ni fruits de mer, ni fromage de chèvre, ni crème, ni fruits crus...⁵⁸²

Les recommandations faites aux (futurs) voyageurs en disent long sur l'imaginaire collectif associé au pays dans lequel ils s'apprêtent à partir. Se rendre sur place permet parfois de confirmer – ou au contraire de se distancier – des craintes, des idées communes, des stéréotypes qui circulent à l'égard du pays visité. En d'autres termes, le voyage permet, entre autres, de remplacer un imaginaire (préalable) par une expérience vécue.

Dans le voyage : *experientia est rerum magistra*⁵⁸³

Dans le voyage, l'itinéraire

L'itinéraire sert d'ancrage au genre référentiel dont le récit de voyage se réclame. Il est issu d'une longue tradition et possède une vocation informative, puisqu'il fournit au lecteur des renseignements pratiques en vue de transmettre la « route à suivre »⁵⁸⁵. En effet :

L'itinéraire est en Europe le chemin à suivre pour se rendre d'un lieu à un autre. Son objectif est de transmettre les informations qui permettront de voyager au mieux et le plus rapidement possible sur un trajet donné. Il est le reflet de l'existence de routes et de manières de voyager le long de celles-ci, mais sa finalité utilitaire restreint son contenu.⁵⁸⁶

Pendant des siècles, le récit de voyage se calque sur l'itinéraire. Les références aux lieux traversés et la mention des toponymes ont une finalité pratique, informative, référentielle. Ce modèle se trouve cependant de plus en plus remis en question lorsque des hommes et des femmes de lettres se prêtent à l'expérience

⁵⁸² BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, *op. cit.*, p. 50.

⁵⁸³ CARTIER, Jacques, *Brief récit*, 1545. Cité par Doiron Normand dans *l'Art de voyager*, *op. cit.*, p. 49 : « L'expérience est la maîtresse des choses ».

⁵⁸⁵ LEFEBVRE, Camille, « Ce que l'itinéraire nous dit du voyage. Listes d'itinéraire, voyage et imaginaire spatial au Soudan central au XIX^e siècle » [en ligne], dans *Afriques*, 2010. Disponible sur : <http://afriques.revues.org/835>

⁵⁸⁶ *Id.*

viatique et à sa mise en récit.

Sybille Bedford glisse dans les années 50 un doute sur l'existence de certains lieux mis en scène dans son récit de voyage. San Pedro Tlayacán, le village où elle passe – tout du moins dans l'espace diégétique – la plus grande partie de son séjour existe-t-il ? Ce lieu s'ancre dans une topographie vraisemblable et référentielle. Il se situe à priori dans l'état de Guadalajara, au nord du lac de Chapala, près des villes d'Ajiic et de Jocotepec. Cependant, si nous essayons de le localiser sur une carte, il est introuvable⁵⁸⁷. La romancière fait ainsi basculer le Mexique dans un registre frictionnel, où le pacte de vérité qui sous-tend le genre s'affaiblit face au plaisir de l'invention romanesque.

Une note de bas de page dans *Mexique : Pays à trois étages* met en garde le lecteur dès le premier itinéraire : « Février-mars. Nos cinq itinéraires ne sont pas présentés ici dans leur véritable ordre chronologique »⁵⁸⁸. Albert t'Serstevens explique le choix de sa composition dans le dernier itinéraire, celui qui mène les voyageurs de la capitale à la frontière du Guatemala. Le premier paragraphe conclut de la manière suivante :

L'itinéraire que nous entreprenons aujourd'hui [...] se révélera comme le plus riche et le plus passionnant de tout le pays. [...] Celui-ci, en outre, nous fera découvrir les contrées les plus sincères, les plus intactes, les plus proches du Mexique tel que le souhaitent les voyageurs. [...] C'est la raison pour laquelle j'ai modifié l'ordre chronologique de nos itinéraires, plaçant en dernier lieu, pour laisser la plus vivante image du pays, ce voyage vers le Chiapas que nous avons, en réalité, accompli en plein milieu de notre séjour au Mexique.⁵⁸⁹

Pour le dire en d'autres termes, comme en témoigne l'accumulation des superlatifs, l'auteur garde « le meilleur pour la fin ». Il a ré-agencé l'ordre du voyage pour maintenir éveillée l'attention du lecteur et composer une progression dans le récit, un climax dans la narration. Le parcours du voyageur est mis en scène en fonctions d'enjeux rhétoriques ; la volonté littéraire l'emporte sur la factualité des événements. Cependant, rien n'obligeait l'écrivain à se justifier et faire part au lecteur de cette « entorse » commise vis-à-vis du pacte viatique. La confession d'Albert t'Serstevens renforce paradoxalement, nous semble-t-il, la « vérité » qui

⁵⁸⁷ Notons à ce sujet les discussions des voyageurs sur internet à propos de l'existence – ou non – de San Pedro Tlayacán, ce qui montre une fois de plus comment la « fiction » peut engendrer des « réalités ». Après avoir lu *Visite a Don Otavio*, de nombreux lecteurs partirent en quête de ce lieu supposé se localiser dans l'état de Guadalajara. Voir à ce propos : <http://www.mexconnect.com/cgi-bin/forums/gforum.cgi?post=139940>

⁵⁸⁸ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique, pays à trois étages*, op. cit., p. 255.

⁵⁸⁹ *Ibid.*, p. 361.

imprègne le reste de la narration. En effet, s'il avoue la liberté qu'il a prise par rapport à la textualisation du voyage, c'est qu'il a conscience des attentes du lecteur (lire le récit d'un voyage tel qu'il s'est déroulé). Les arguments de l'écrivain cherchent à obtenir ainsi l'adhésion du lecteur et à établir avec lui, en faisant preuve d'honnêteté, une forme de complicité.

Le traitement de l'itinéraire subit un bouleversement plus significatif encore dans les récits d'Emilio Cecchi et de Pino Cacucci. La narration situe directement le lecteur dans les lieux que le voyageur désire mettre en scène. L'itinéraire devient elliptique, et les chapitres peuvent se lire indépendamment. Les informations pratiques jusqu'alors abondantes dans les récits de voyage – le temps nécessaire pour se rendre d'un lieu à un autre, la distance qui relie deux villes, la mention des villages traversés en chemin, etc. – sont de moins en moins mentionnées. Catherine Bertho Lavenir insiste plus d'une fois dans *La roue et le stylo* sur le fait que l'histoire des techniques accompagne celle des représentations, et les formes du voyage, ses mises en discours⁵⁹⁰. Le recours à l'ellipse accélère le rythme narratif et téléporte, en quelque sorte, le lecteur d'un lieu à un autre. Or, il est tentant d'établir un parallèle entre l'accélération narrative d'une part et d'autre part les déplacements des voyageurs, qui se déplacent de plus en plus vite à bord de trains, d'avions, d'automobiles.

Remarquons pour finir sur ce point un changement de paradigme qui concerne le sens de l'itinéraire des voyageurs occidentaux. Pendant des siècles, ils ont débarqué sur la côte pacifique pour se diriger ensuite en direction de la capitale. Autrement dit, le sens du voyage allait de la périphérie vers le centre. Or, les voyageurs sont de plus en plus nombreux, grâce à l'amélioration des techniques, à atterrir directement par avion dans la capitale. Mexico ne représente généralement plus la destination finale du voyage, mais son point de départ. C'est à partir de là que les étrangers s'enfoncent ensuite dans les terres, le plus souvent en direction du sud, pour partir en quête de ce qu'Emilio Cecchi nommait déjà, dans les années 30, le « Mexique, le vrai »⁵⁹¹.

⁵⁹⁰ BERTHO LAVENIR, Catherine. *La roue et le stylo : Comment nous sommes devenus touristes*. Paris : Odile Jacob, 1999. (Coll. Le champ méthodologique).

⁵⁹¹ CECCHI, Emilio, *Mexique, op. cit.*, p. 17.

Dans le voyage, les modes de déplacements

À pied, à cheval, à mulet

Odile Gannier mentionne une idée commune dans le monde du voyage, particulièrement diffusée par les voyageurs romantiques, selon laquelle « seule la marche à pied permet de connaître vraiment le paysage, et pas seulement les étapes ou des images fugitives. Elle permet d'entrer en communion sereine avec le monde »⁵⁹². Nous nous souvenons de Jean-Jacques Rousseau, qui disait à ce propos dans *L'Emile* : « J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement, et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds et que la terre prodigue à sa vue. »⁵⁹³ ; « quand on veut voyager, il faut aller à pied. »⁵⁹⁴

Certes, il arrive aux voyageurs de pratiquer la marche à pied sur les terres mexicaines. Notons cependant qu'ils préfèrent généralement, pour se déplacer sur ce vaste territoire, d'autres modes de déplacement.

Un substitut de la marche sur le plan narratif est le voyage à cheval ou en mule. Ces modes de déplacement demandent, à l'instar de la marche, un effort physique d'une part et d'autre part de prendre le temps pour se déplacer. Ils ramènent aussi le voyageur à la terre⁵⁹⁵ et représentent, dans l'imaginaire du voyage, une manière d'approcher l'espace de manière « authentique ». Albert T'Serstevens partage avec son lecteur les réflexions suivantes :

Pour le connaître [le pays] dans toute sa sincérité, il faudrait le parcourir à cheval ou même à pied, ce que nous avons fait chaque fois que nous avons pu. [...] On trouve des chevaux partout, et pour le reste, il suffit d'être bien chaussé. Il y faut du temps et de l'argent [...] mais on y gagnera d'entrer au cœur même du pays et d'y percevoir les moindres battements.⁵⁹⁶

Pour Franck Michel : « Dans le contexte du voyage, c'est le mythe de la liberté qui se révèle le plus influent »⁵⁹⁷. L'idée de chevaucher sur des terres étrangères excite l'imaginaire, qui associe facilement cette image à la sensation de

⁵⁹² GANNIER, Odile. *La littérature de voyage, op. cit.*, p. 104.

⁵⁹³ ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Émile ou de l'éducation*, Livre V, p. 138, dans *Œuvres complètes de J.J. Rousseau*. Paris : Baudouin frères, 1825-1828.

⁵⁹⁴ *Ibid.*, p. 139.

⁵⁹⁵ Nous empruntons l'expression à Clara Arnaud, dans ARNAUD, Clara. « Les temps du voyage » dans MICHEL, Franck (dir.) *Voyageuses, op. cit.*, p. 18.

⁵⁹⁶ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages, op. cit.*, p. 123.

⁵⁹⁷ MICHEL, Franck. *Désirs d'ailleurs, op. cit.*, p. 78

liberté. Graham Greene en témoigne en ces termes :

Plusieurs années auparavant (je ne pouvais en douter) ceci me serait apparu comme une aventure très romanesque : chevaucher lentement dans les montagnes , au soir tombant, avancer vers le Sud, sans savoir exactement où j'allais, dans ce pays inconnu, en écoutant sonner le pas lent des mules [...] au milieu de l'immense désert accidenté de cette terre dont le seul habitant, à des lieues à la ronde, me semblait être le veilleur indien perché dans sa tour.⁵⁹⁸

Le déplacement à cheval ou à dos de mule demande cependant un savoir- faire qui n'est pas sans contrarier le « novice », voire sans lui infliger des courbatures atroces :

On tente vainement d'en saisir le rythme [de la mule] en se dressant sur les étriers : il faut se laisser aller aux secousses irrégulières et impitoyables. Pour le novice, la fatigue imposée par ces chocs à la colonne vertébrale est terrible : vous sentez votre cou se raidir, votre tête est douloureuse comme une insolation. Par surcroit, vos nerfs sont tendus constamment par l'obstination de la bête.⁵⁹⁹

Notons un procédé courant dans le récit de voyage qui consiste, pour reprendre Véronique Magri-Mourgues, en un « brouillage des rôles énonciateur/énonciataire »⁶⁰⁰. La substitution pronominale « je » / « on / « vous » facilite le transfert imaginaire du lecteur à la place du narrateur et accentue sa collaboration avec le texte.

La fatigue, les efforts et les difficultés qu'engendre ce mode de transport renforcent le statut du narrateur en « voyageur ». Le voyage en cheval ou en mule permet, malgré ces désagréments, d'accéder à des paysages spectaculaires, dont les voyageurs se font l'écho, d'éprouver des sensations fortes, d'expérimenter, de manière exacerbée, la dimension corporelle que requiert le voyage, de décupler les joies de l'arrivée. Ces déplacements occasionnent enfin l'opportunité de resserrer des liens humains. Nous retrouvons des scènes de campement dans les récits de Louis Lejeune, de John Reed et de Graham Greene. Les voyageurs rendent ainsi compte d'une ambiance et de rencontres faites autour de feux de camp que seuls ces modes de déplacements dans la durée permettent d'expérimenter.

⁵⁹⁸ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 236-237.

⁵⁹⁹ *Ibid.*, p. 189.

⁶⁰⁰ MAGRI-MOURGUES Véronique. « Le récit de voyage ou les ruses d'un simulacre » [en ligne], dans *Hal : Archives-ouvertes.fr*, 2011. Disponible sur : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00596413/document>

En train

Le développement du train engendre au XX^e siècle de nouvelles poétiques. Véhicule propice à la rêverie, il offre à l'écrivain la possibilité de développer la dialectique entre l'extérieur et l'intérieur, et ce notamment à partir de l'usage de la vitre, qui symbolise une frontière perméable entre le dehors et le dedans. Rappelons-nous en ce sens de Marcel Proust écrivant dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* :

[...] il offre à l'insomniaque un agréable bercement (sensation physique), un rythme (musical) et surtout un cadre, la fenêtre du train, qui délimite un tableau en perpétuel changement (peinture), sans compter la rêverie sur la fugacité des visions.⁶⁰⁷

Sybille Bedford use de ce procédé à bord du train qui part de New York en direction de Mexico :

Et voilà qu'ici, maintenant, tenues inexorablement à l'écart du monde, nous contemplons, par la fenêtre d'un compartiment bien clos, ces flots larges qui s'écoulent avec une sereine lenteur, entre les saules, à travers une région d'une beauté sauvage et héroïque. A peine effleuré par l'homme, le vaste et triste paysage flotte en silence autour de nous ; grave, sombre, vert, extraordinairement champêtre, il transperce nos cœurs l'ouvrant à la mélancolie, à l'abandon, aux sombres pressentiments. Epruverons-nous jamais rien de tel chez nous ?⁶⁰⁸

Tous les voyageurs du corpus évoquent avec une attention particulière ce moyen de transport qui change considérablement, dès le XIX^e siècle, le rapport au déplacement sur les terres mexicaines. C'est pourquoi nous verrons au cas par cas la manière qu'ils ont d'intégrer les voyages en train dans le cadre de leurs récits, ce que cela relève du pays visité, mais aussi de leurs poétiques respectives.

John Reed rend compte d'un temps où le voyage en train était d'une extrême dangerosité puisqu'à tout moment, les wagons pouvaient faire l'objet d'une attaque. Le réseau ferroviaire et les véhicules portent les stigmates de la guerre et rendent compte de l'état du pays : « les vitres étaient brisées, les miroirs, les lampes, les sièges étaient saccagés, et l'impact des balles s'y inscrivait »⁶⁰⁹. L'auteur souligne surtout la vitalité qui règne à ses yeux de manière omniprésente à l'intérieur du véhicule. Une scène de combat de coqs dans le train, la danse qui s'y ensuit, les passagers qui chantent, qui discutent et qui rient, témoignent de cette vitalité qui

⁶⁰⁷ GANNIER, Odile. *La littérature de voyage, op. cit.*, p. 106.

⁶⁰⁸ BEDFORD, Sybille. *Visite à Don Otavio, op. cit.*, p. 29.

⁶⁰⁹ REED, John. *Le Mexique insurgé, op. cit.*, p. 175.

marqua tant le journaliste⁶¹³. À chaque arrêt, « le train était pris d'assaut par les vendeurs de cigarettes, de pignons, de lait, de patates et de pâtés enroulés dans des feuilles de maïs »⁶¹⁴. Les commerçants ambulants reviendront comme un leitmotiv dans l'évocation des transports en commun, et particulièrement des trains.

Le train représente aussi en cette époque insurrectionnelle, de manière symbolique et synecdotique, le fameux train de la « División del Norte » et le « wagon rouge » de Pancho Villa. John Reed s'y réfère plusieurs fois. Il relate des entrevues dans le wagon du général et rend compte de scènes quotidiennes entrevues qui lui permettent d'humaniser cette icône révolutionnaire. Par exemple lorsqu'il le décrit en train de « plaisanter familièrement avec ses hommes, à plat ventre sur son lit de camp, dans la petite voiture rouge qui lui servait toujours quand il voyageait, une vingtaine de soldats autour de lui, par terre, ou sur les tables »⁶¹⁵ ou « couché dans son wagon les mains dans les poches. »⁶¹⁶

Le train devient pour John Reed un espace de rencontre avec le peuple mexicain tandis que le véhicule (trans)porte dans ses stigmates et dans son symbolisme une partie de l'histoire mexicaine. La personnification que fait le voyageur d'un train « haletant »⁶¹⁷, comme à bout de souffle, invite le lecteur à effectuer le parallèle avec la situation du pays.

2) Emilio Cecchi gagne le Mexique par le nord à bord du train qui relie El Paso à Mexico. Il ne retient de ce trajet que l'image du « sous-officier en *kaki* se [promenant] de long en large dans les couloirs avec un pistolet automatique tout nickelé »⁶¹⁸. Cette image lui permet de souligner le décalage auquel il a l'impression d'assister entre un imaginaire qui perdure à propos de l'insécurité ferroviaire, « trains dont on ne sait où ils sont passés, voyageurs séquestrés »⁶¹⁹, et la situation constatée *de visu*. L'attitude préventive du sous-officier, pris au jeu dans son propre rôle, tient davantage pour le voyageur du simulacre que du besoin sécuritaire : « on eût dit qu'il le faisait pour ne pas nous priver d'une certaine couleur locale, non qu'il y en eût besoin. »⁶²⁰ L'itinéraire est passé sous silence. Seule est évoquée pour mettre en scène une couleur locale la « file de vendeurs ambulants avec des

⁶¹³ REED, John. *Le Mexique insurgé, op. cit.*, p. 176.

⁶¹⁴ *Ibid.*, p. 177.

⁶¹⁵ *Ibid.*, p. 134.

⁶¹⁶ *Ibid.*, p. 210.

⁶¹⁷ *Ibid.*, p. 175.

⁶¹⁸ CECCHI, Emilio, *Mexique, op. cit.*, p. 94.

⁶¹⁹ *Ibid.*, p. 94.

⁶²⁰ *Id.*

corbeilles de fruits, du tabac et des beignets »⁶²¹. Les paysages entrevus ne font l'objet d'aucune description. Les deux jours nécessaires pour arriver à Mexico ne sont pas mis en scène ; seul un indice temporel et approximatif est indiqué : « Par le train du nord on arrive à Mexico de bonne heure. »⁶²²

Un « incident de frontière »⁶²³ sur le chemin du retour donne cependant à l'auteur un prétexte pour narrativiser le voyage, dont les déplacements sont généralement éludés. Emilio Cecchi se retrouve bloqué dans le quartier général du service de l'immigration d'El Paso suite à un problème administratif : « Je croyais rêver »⁶²⁴, confie le voyageur. L'altercation avec les autorités lui permet d'insérer de manière détournée certaines de ses motivations viatiques, tout en affirmant sa figure d'écrivain : « Et d'ailleurs, pourquoi m'étais-je embarqué dans ce voyage au Mexique, ancien et nouveau ? Parce que j'aime voir du pays. Parce que je m'amuse à écrire à propos de ce que je vois, et j'écrirais aussi sur cet épisode. »⁶²⁵

Ce n'est donc pas tant le train en lui-même, ni les paysages qui se déploient sous les yeux du voyageur qui suscitent l'intérêt de l'auteur, mais bien la situation que ce mode de transport engendre : son ressort narratif. Le déplacement, les passagers, les paysages sont pour leur part exempts de la narration : « *désormais*, nous dit simplement l'auteur, *il ne me restait du Mexique que le peu que je pourrais revoir par les fenêtres de la voiture, pendant les deux jours de chemin de fer pour les Etats-Unis* »⁶²⁶.

3) Graham Greene traverse également la frontière par le nord ; il se rend aussi à Mexico en empruntant le transport ferroviaire. Ses divers trajets entrecoupés d'escales lui permettent de mettre en scène des vies qui se croisent, bavardent, et s'épanchent. L'écrivain observe, écoute, commente :

Dans le compartiment, en venant de la Nouvelle Orléans, un Texien avait parlé sans arrêt avec la voix de Will Rogers [...]. Pendant toute la nuit, il avait déversé des proverbes chargés de fausse bonté et de vérités premières, une dialectique de la Metro-Goldwin. Et un autre qui venait du Nouveau Mexique et arborait une chemise exotique, couvertes de pois rouges sous un visage inquiétant de métis, lui répondait, sans que l'un ou l'autre fût attention aux

⁶²¹ CECCHI, Emilio, *Mexique, op. cit.*, p. 95.

⁶²² *Ibid.*, p. 96.

⁶²³ *Ibid.*, p. 19.

⁶²⁴ *Ibid.*, p. 200.

⁶²⁵ *Ibid.*, p. 201.

⁶²⁶ *Ibid.*, p. 195.

paroles de son interlocuteur ; toute la nuit, sautant du coq à l'âne, ils bavardèrent en vidant leur flacon de poche.⁶²⁷

Jean-Didier Urbain souligne la proxémie particulière que permet le voyage en train qui réunit, dans un même espace, des personnes dé-placées que rien, sinon le véhicule et la destination, n'aurait peut-être rapprochés : « c'est un espace initiatique où nul n'est vraiment chez lui, ni l'étranger ni l'autochtone. [...] Ils s'observent. »⁶²⁸ Les voyageurs retranscrivent les dialogues entendus ou échangés ; décrivent les personnes qui suscitent leur curiosité ou qui permettent de construire une ambiance, d'effectuer des considérations sociales, des digressions littéraires. Le train devient un lieu privilégié pour mettre en scène une partie de la société et permet aux voyageurs de se confronter à l'Altérité. Le Même et l'Autre se regardent et se renvoient leur image. La rencontre, le contact et la solitude se rejoignent : « Le train est un salon-mobile-avec-vue qui isole ses passagers de tout, sauf d'eux-mêmes. »⁶²⁹ Nous retrouvons l'idée du sociologue dans le discours de Graham Greene, lorsqu'il parle en ces termes des autres passagers : « Il faut qu'ils passent le temps d'une façon ou d'une autre, et ils ne peuvent le passer qu'en compagnie d'eux-mêmes. »⁶³¹

Le voyageur détourne rapidement son attention vers le paysage. Cependant, celui-ci s'éloigne du référent pour être mis en scène à partir d'une comparaison suggestive qui associe un élément du temps présent (le pétrole) à des images du temps passé amérindien (les brasiers du sacrifice). Si nous songeons à la récente nationalisation du pétrole par le gouvernement de Lázaro Cárdenas, l'évocation du pétrole n'est sans doute pas anodine. Les passagers sont dé-réalisés et deviennent des figures allégoriques. La narration référentielle glisse dans le registre symbolique : « La plaine brune et convexe s'étendait à droite et à gauche du train, et le pétrole flambait à l'horizon comme les brasiers du sacrifice sur une pyramide, tandis que le Nouveau Monde et le Vieux Monde bavardaient dans le train. »⁶³²

Durant le trajet qui le mène des États-Unis à Mexico, le narrateur se focalise principalement sur l'ambiance qui règne dans les compartiments, sur l'attitude des passagers, sur leurs conversations.

⁶²⁷ GREEN, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p 26.

⁶²⁸ URBAIN, Jean-Didier. *L'idiot du voyage*, op. cit., p. 202.

⁶²⁹ *Id.*

⁶³¹ GREEN, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 27.

⁶³² *Id.*

Le voyage en train de Mexico à Puebla (en passant par Orizaba) se concentre pour sa part sur l'itinéraire emprunté :

[...] tout à coup, après Esperanza, à près de trois mille mètres d'altitude, la voie côtoie dramatiquement l'extrême bord du plateau : il fait froid à cet endroit, même à midi, même au soleil [...]. Mais sur les soixante-quatre miles qui suivent, le train descend de deux mille trois cent mètres ; par de larges courbes, il s'enfonce au cœur de l'été. Vous voyez, par les vitres de la portière, les saisons se succéder ; l'atmosphère devient plus dense et vos poumons se gonflent d'un air vivifiant [...] le train descend vers la plaine par palier graduels.⁶³³

Remarquons dans ce passage la substitution pronominale du pronom « je » par celui de « vous ». L'auteur convie par ce procédé le lecteur à s'imaginer, à prendre la place du narrateur, à voyager par procuration.

Le trajet de Mexico à Veracruz est aussi longuement développé. Le dénivelé géographique, et la vitesse qui permet au train de couvrir rapidement de longues distances, procurent au passager l'impression de voir, à travers les vitres, à mesure que « l'été s'avance »⁶³⁶, défiler les saisons. Le paysage devient le protagoniste. Le voyageur le contemple et partage avec son lecteur des images poétiques composées de « fraises et citrons »⁶³⁸, « grands tulipiers écarlates [...] en fleurs »⁶³⁹, « roses et magnolias au mois de mars »⁶⁴⁰, etc. Le temps de ce déplacement, le Mexique s'ouvre à l'espace poétique. Il semblerait que, pour un moment, le voyageur s'émerveille. Les autres passagers sont absents de la narration. Les seules traces de présence humaine que mentionne l'auteur lui permettent d'introduire une discordance dans le récit : « ce moment passa presque aussi vite qu'un rêve [...] : à Cordoba, des politiciens montèrent dans le train »⁶⁴⁶, « ils étaient ivres »⁶⁴⁷. À partir de ce moment, l'atmosphère pesante des *Routes sans lois* reprend le dessus.

Sur le voyage du retour, Graham Greene reprend le train de Oaxaca à Puebla. Par rapport à son expérience passée, ce transport ferroviaire est « moins agréable et interminablement lent »⁶⁴⁸. Le narrateur dit écrire pour passer le temps, et feint de partager avec son lecteur une partie de son matériel brut : 12 paragraphes concis,

⁶³³ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, *op. cit.*, p. 125.

⁶³⁶ *Id.*

⁶³⁸ *Id.*

⁶³⁹ *Id.*

⁶⁴⁰ *Id.*

⁶⁴⁶ *Id.*

⁶⁴⁷ *Ibid.*, p. 133.

⁶⁴⁸ *Ibid.*, p. 284.

entre guillemets, qui pourraient être extraits de son journal de bord, et simulent d'avoir été pris sur le vif. Les passagers, les paysages qu'il aperçoit par la fenêtre, des pensées qui le traversent, des impressions qu'il ressent, sont évoqués en quelques phrases pour donner une illusion de transparence. Le train se présente comme un lieu propice pour se laisser aller au vagabondage de la pensée, mais aussi de l'écriture.

Notons pour finir l'utilisation particulière que fait Graham Greene de ce moyen de transport dans le chapitre « Anatomie »⁶⁵⁰. La première partie met en scène le voyageur à bord des différents trains qui le rapprochent de Mexico. Lorsqu'il arrive à destination, l'auteur choisit alors d'utiliser le train comme *métaphore*. La ville « surgit, comme une ligne de chemin de fer qui sort d'un tunnel avec ses rues étroites et sombres à l'ouest du Zocalo »⁶⁵¹. Le « train imaginaire »⁶⁵² poursuit son itinéraire, « surgit en plein soleil »⁶⁵³, traverse des rues célèbres, des artères urbaines importantes (la cinco de Mayo et la Francisco Madero, Tacuba, la avenida Juárez, le Paseo de la Reforma), frôle des bâtiments témoins et représentatifs de l'histoire, mais aussi de ses bouleversements (le Palais National, la cathédrale, le couvent transformé en Ciné, l'église en bibliothèque, etc.), longe des lieux communs (le Zócalo, le quartier de l'Université, le Parc Montezuma, celui de Chapultepec). Pour (re)présenter l'espace, l'auteur se sert ainsi d'un stratagème hautement romanesque : des trains « réels » au train « imaginaire », ce transport devient une métaphore filée, un artifice qui donne à voir – ou plutôt à lire – la ville de Mexico d'une manière inédite.

4) Sybille Bedford inaugure son récit par une comparaison surprenante : « Le hall supérieur de Grand Central Station est aussi monumental, aussi magnifique que les termes de Caracalla. »⁶⁵⁴ En rapprochant le hall de la gare New Yorkaise aux ruines les mieux conservées à ce jour d'un édifice thermal de l'empire romain, la romancière fait appel dès le début de la narration à la culture du lecteur, l'invite à l'imaginaire, au dépaysement. Les espaces réels et mythique, l'Ailleurs et l'Ici se confondent. L'incipit rappelle aussi que les gares sont devenues dans l'imaginaire du voyage les « Temple d'un nouveau sacré »⁶⁵⁵.

⁶⁵⁰ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 85.

⁶⁵¹ *Id.*

⁶⁵² *Ibid.*, p. 86.

⁶⁵³ *Id.*

⁶⁵⁴ BEDFORD, Sybille. *Visite à Don Otavio*, op. cit., p. 17.

⁶⁵⁵ URBAIN, Jean-Didier. *L'idiot du voyage*, op. cit., p. 196.

Les propos de Jean-Didier Urbain à cet égard sont éclairants :

A l'encontre de ses détracteurs, la Gare, dès la fin du XIXe siècle, avec ses trains disparaissant dans un nuage de fumée [...], loin de ruiner le mythe du voyage, en est devenu un évident symbole : un sas magique dressé dans la ville comme une promesse d'au-delà.⁶⁵⁶

C'est donc sur ce seuil réel et littéraire, aux résonnances mythiques, que le récit démarre. Le hall supérieur, le bar de la gare, la *Hall of Mosaics* dans lequel il règne « une atmosphère d'étude, digne d'une blanchisserie chinoise »⁶⁵⁷, le sous-sol sont évoqués par la romancière à mesure qu'elle se dirige vers les trains. Ces derniers, personnifiés, succèdent dans l'imaginaire du voyage aux chevaux de jadis, et « [ruminant] leur impatience dans des tunnels de béton gris. »⁶⁵⁸ Le périple commence. La romancière partage avec le lecteur les visions qu'elle a depuis son compartiment par le biais d'une description ambulatoire et d'une narration qui se calque sur l'itinéraire. Elle évoque les images qui surgissent et disparaissent tout aussitôt de son champ de vision. Elle déplie l'espace en prenant le soin d'inclure son interlocuteur dans le discours et de maintenir la fonction phatique du langage : « Vous allez au sud-ouest ? Prenez par le nord »⁶⁶⁰.

Le temps du voyage en train s'apparente à une rampe de lancement vers l'Ailleurs, un sas de décompression, une parenthèse à laquelle se soumet avec plaisir la narratrice⁶⁶¹. Cependant, il ne sera pas si reposant que prévu, et se présente déjà comme une aventure. Les voyageuses se retrouvent ainsi tantôt comme des « coqs en pâte »⁶⁶³, tantôt « propulsées à l'intérieur d'une boîte fétide »⁶⁶⁴, etc.

« *En bon phénoménologue*, écrivait M. Genète, *il faudrait inventer la notion d'être-dans-le train, tant ces moments d'existence ferroviaire diffèrent de la vie ordinaire* »⁶⁶⁷, tandis que le lecteur à l'impression d'être, en quelque sorte, le « troisième passager » de la cabine. La romancière partage avec lui ses observations et profite pour glisser des indices sur la manière d'être de son personnage et de celui de son amie.

⁶⁵⁶ URBAIN, Jean-Didier. *L'idiot du voyage*, op. cit., p. 197.

⁶⁵⁷ BEDFORD, Sybille. *Visite à Don Otavio*, op. cit., p. 29

⁶⁵⁸ *Ibid.*, p. 21.

⁶⁶⁰ *Ibid.*, p. 22.

⁶⁶¹ *Ibid.*, p. 23 : « Quel répit, quelle liberté ! [...] quatre jours de trains accordent une trêve à une vie. »

⁶⁶³ *Ibid.*, p. 22.

⁶⁶⁴ *Ibid.*, p. 37.

⁶⁶⁷ GENÈTE, M. cité par URBAIN, Jean-Didier, dans *L'idiot du voyage*, op. cit., p. 199.

La traversée des lieux légitime les digressions historiques, philosophiques, géographiques et littéraires. Les lecteurs sont invités à s’imaginer la traversée des plaines de l’Indiana où « des kilomètres et des kilomètres d’épis gras et jaunes mûrissent sous un ciel qui jamais ne relâche sa vigilance »⁶⁶⁸ ; celle de l’Oklahoma, qui fruste E. par l’impossibilité de se procurer des boissons alcoolisées au wagon-restaurant et qui fait s’interroger Sybille Bedford sur la prohibition dans les différents états des Etats-Unis⁶⁶⁹ ; celle du Mississippi, qui plonge la romancière dans un état méditatif, à la fois qu’elle se demande : « Pour quel enfant, quel adolescent, ce nom n’est-il pas chargé de langueurs exotiques ? »⁶⁷⁰ ; celui du Texas qui lui paraît « trop grand pour être vrai. Et plat. Et vide. Mais riche, comme [elle] l’a étendu répéter au moins six fois »⁶⁷¹. En prenant le temps de développer le voyage ferroviaire, et en retardant l’arrivée au Mexique dans le cadre de la narration, l’auteur fait grandir l’envie du lecteur, comme des passagers en leur temps, d’arriver à destination. D’autant plus lorsque l’horizon d’attente se dessine plein de promesses par le biais du dialogue suivant:

- Comment est-ce réellement ?

- Le Mexique ? Vous allez voir des merveilles, me répondit-elle d’un air illuminé.⁶⁷²

La première vision qu’a la romancière de la vallée de Mexico, à travers les vitres du wagon restaurant, semble le lui confirmer :

Ils ont enfin ouvert les fenêtres, laissant entrer un flot d’air propre, vif et frais comme le matin. Dehors, sous un ruissellement de lumières, s’étend une plaine ou scintillent la canne à sucre et les épis dressés au milieu des cactus, une riche, une éclatante région tropicale miraculeusement propre : verte, verte, verte, la vallée de Mexico.⁶⁷³

Nous sommes dans les années 50. La transparence de l’air de Mexico, devenue un topos de la littérature, la végétation luxuriante de sa plaine, n’ont pas encore laissé place au monstre urbain que deviendrait rapidement la capitale, aujourd’hui l’une des plus polluée au monde. L’évocation que fait la voyageuse est encore proche de « L’idyllique *Valle* de Mexico – la région la plus limpide entourée

⁶⁶⁸ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, op. cit., p. 27.

⁶⁶⁹ *Ibid.*, p. 28.

⁶⁷⁰ *Ibid.*, p. 29.

⁶⁷¹ *Ibid.*, p. 32-33.

⁶⁷² *Ibid.*, p. 46.

⁶⁷³ *Id.*

de lacs, de volcans et de montagnes »⁶⁷⁴ qui se métamorphose, en moins d'un demi-siècle, en « une mégalopole sale et polluée qui a transformé l'éden originaire de son emplacement en un scénario postindustriel »⁶⁷⁵.

Les voyageuses expérimentent encore une fois le transport ferroviaire pour se rendre à Mazatlán. En effet :

Aucune route ne traverse l'Etat de Sinaloa. Les avions sont petits et rares, mais il y a un chemin de fer. Le Southern Pacific Railway, rien de moins : il part deux fois par semaine de Guadalajara, dégringole la Sierra Madre jusqu'à la côte ouest et remonte le long du Pacifique jusqu'en Californie. C'est le train que nous avons pris.⁶⁷⁶

Ce voyage devient à nouveau toute une aventure : « Soudain, le train ralentit, piqua du nez et se mit à descendre dans le grincement des freins [...]. Les deux filles laides de Mme Crapaupe se mirent à pousser des cris perçants. »⁶⁷⁷ Comme pour le cas de Graham Greene, les personnes rencontrées sont souvent fictionnalisées et comparées à des personnages de roman. La culture livresque des voyageurs interfère dans leur manière d'appréhender le monde et de le représenter ; mais cela ne leur empêche aucunement d'observer l'espace social qui se déploie sous leurs yeux. La voyageuse rend par exemple compte dans le train d'une classe récemment apparue dans la société mexicaine : « des petits-bourgeois mexicains, tous mestizos, produits relativement récents de la civilisation urbaine. »⁶⁷⁹

Lieu de contact entre les mondes et les classes de la société, moyen de locomotion, le train permet aussi de pointer l'imperfection des transports ferroviaires au Mexique. Celui que prennent les voyageuses subit un problème technique qui l'arrête pendant près de neuf heures et qui arrive à destination avec 17 heures de retard⁶⁸⁰. Face à cette expérience dont elle rend compte de manière savoureuse, et qui peut surprendre le lecteur occidental, elle insiste sur le fait que ce n'est pas exceptionnel. Le dernier train avait eu quatre jours de retard⁶⁸¹ et le train « d'avant-hier [...] débarqua des Américains décomposés. Ils avaient failli devenir

⁶⁷⁴ REINALDO MÉNDEZ, Manuel. *La cortina de nopal : Crónica de un viaje a México*. Valencia : Brosquil, 2011. (Coll. Caminàs ideas literarias., p. 338.

⁶⁷⁵ *Id.*

⁶⁷⁶ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio, op. cit.*, p. 245.

⁶⁷⁷ *Ibid.*, p. 250. Madame Crapaupe et ses deux filles laides sont des personnages de la Bibliothèque rose.

⁶⁷⁹ *Ibid.*, p. 249.

⁶⁸⁰ *Ibid.*, p. 251-255.

⁶⁸¹ *Ibid.*, p. 253.

fous »⁶⁸². Les différentes manières d'être rendent compte des décalages culturels que le voyage permet de souligner :

Un Occidental ne trouve pas commode de rester assis dans un train qui ne roule pas. Il a beau avoir un livre et quelqu'un à qui parler, il a beau être bien installé [...] il a tout le temps la sensation qu'il lui manque quelque chose, que quelque chose ne va pas. Cela lui agace les nerfs, l'empêche de se concentrer, nuit à son équilibre. [...]

- N'y a-t-il vraiment *rien* à faire ? interrogea E. en se levant.

Les Mexicains mâchonnaient, sirotaient, bavardaient.⁶⁸³

5) Albert T'Serstevens et Amandine Doré effectuent l'essentiel de leur voyage à bord de leur Ford Huit cylindres. La seule fois qu'ils utilisent le transport ferroviaire est pour se rendre à Palenque et pour en repartir. La description du wagon dans lequel ils se trouvent rend compte d'une cabine et d'un service luxueux⁶⁸⁴. Cependant, une fois sur les rails, le train ne ménage pas les voyageurs :

Nous sommes secoués dans tous les sens, même le vertical, ce qui nous fait des bonds de vingt centimètres. Assis en vis-à-vis, nous nous faisons des petits sauts d'aéronautes qui se rencontrent dans l'espace [...]. Lors de notre voyage de nuit, entre Palenque et Campeche, un passager qui occupait une couchette d'en haut sera projeté sur le sol.⁶⁸⁶

Le discours, qui fait coïncider deux déplacements a priori contraires, le terrestre et le spatial, dévoile la volonté de l'auteur de recréer la scène pour le destinataire de manière sensitive et imagée. Nous voyons là le choix de l'écrivain, qui décide de faire de cet épisode référentiel une évocation littéraire : une fois de plus, le train devient un support à l'écriture, à la mise en scène du voyage. La dernière séquence, qui prolonge la métaphore filée du transport spatial, épouse les pensées du voyageur, qui cherche par ce stratagème à faire sourire son destinataire :

« On devrait bien étendre à ce Pullman les ceintures des avions. »⁶⁸⁷

6) La thématique du chemin de fer au Mexique, et plus précisément l'évocation du train qui relie la ville de Chihuahua au Pacifique, occupe deux chapitres des *Poussières mexicaines* : « Les philosophes aux pieds légers » et « Utopie à Topolopambo ».

Le premier chapitre évoque le voyage de l'auteur à bord du « célèbre Tren

⁶⁸² BEDFORD, Sybille. *Visite à Don Otavio*, op. cit., p. 253.

⁶⁸⁴ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique, pays à trois étages*, op. cit., p. 288.

⁶⁸⁴ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique, pays à trois étages*, op. cit., p. 288.

⁶⁸⁶ *Ibid.*, p. 289.

⁶⁸⁷ *Id.*

Escénico, ou Vista Tren »⁶⁸⁸, « l'unique voie d'accès à la nation tarahumara »⁶⁸⁹. À l'hôtel de los Mochis, le voyageur rencontre don Rafael qui s'avère être « un guide précieux à travers la sierra Tarahumara »⁶⁹⁰. À bord du train, il fait part, enthousiaste, de ses connaissances avec le voyageur. À partir des informations fournies par ce guide improvisé et de ses connaissances livresques, l'auteur mêle dans son discours des informations historiques sur le « cheval d'acier »⁶⁹¹, dont l'engouement commence au Mexique dès 1837, des descriptions de l'espace traversé, des renseignements culturels sur le peuple rarámuri, le tout dilué dans une narration que le voyage permet de recueillir, et dont l'itinéraire du Tren Escénico, « le chemin de fer le plus "utopique" du monde »⁶⁹², devient le fil narratif.

À bord de ce transport luxueux⁶⁹³, les voyageurs assistent au spectacle que permet d'apercevoir un tel itinéraire. La seule description du trajet suffit à éveiller l'imagination du lecteur. À l'instar de ses homologues, Pino Cacucci accentue la dimension spectaculaire d'un tel voyage :

[...] la végétation s'est tellement rapprochée de nous qu'elle donnait l'impression de vouloir avaler le train : torrent explosant en cascades soudaines, précipices à vous donner le vertige, et puis cette sensation d'être lancé vers le ciel lorsqu'on passe sur des ponts suspendus entre deux pics – en gênant de temps à autre un aigle qui virait pour aller plus bas. A un moment donné, le lit de la rivière s'enfonçait et disparaissait dans un abîme rendu invisible par une lumière si rare qu'elle ne parvenait pas à nous atteindre.⁶⁹⁵

Le deuxième chapitre nous fait part de l'étonnante biographie d'Albert Kimsey Owen, « ingénieur et explorateur, mais aussi philosophe et rêveur invétéré »⁶⁹⁶, qui fût l'instigateur du projet de ce chemin de fer atypique⁶⁹⁸. Les premiers rails sont posés en 1898. Sa construction, comme le souligne le voyageur, relève de la prouesse technique : 39 ponts, 86 tunnels, des dénivelés conséquents. Soixante-trois ans plus tard, à l'inauguration du train : « rares étaient alors ceux qui

⁶⁸⁸ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 126.

⁶⁸⁹ *Ibid.*, p. 127.

⁶⁹⁰ *Id.*

⁶⁹¹ *Ibid.*, p. 126.

⁶⁹² *Ibid.*, p. 139.

⁶⁹³ *Ibid.*, p. 130 : « [le train] n'a de ferroviaire que les roues sur les rails : salons avec tapis et fauteuils de velours, bars très bien fournis, glaces teintées et petits escaliers qui mènent à l'étage supérieur, où le plafond en forme de dôme transparent permet d'admirer le paysage dans toutes les directions. »⁶⁹³

⁶⁹⁵ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 129.

⁶⁹⁶ BEDFORD, Sybille. *Visite à Don Otavio*, op. cit., p. 253.

⁶⁹⁸ *Ibid.*, p. 140.

se souvenaient du nom de l'ingénieur obstiné qui en avait conçu le projet. »⁷⁰⁰ Pour Pino Cacucci, évoquer son concepteur et donner quelques éléments de sa biographie est une manière de le tirer de l'oubli. Le voyage en train, qui constitue l'essentiel de ces deux chapitres, lui permet ainsi de greffer des digressions historiques et culturelles que légitime le déplacement du voyageur.

En voiture

À mesure que les transports motorisés se multiplient et que les infrastructures routières s'améliorent, des voyageurs décident d'explorer le territoire à bord d'une automobile qu'ils louent, voire qu'ils achètent, pour parcourir l'espace avec une plus grande liberté. Michel Droit explicite tout particulièrement le choix de sa démarche, et ne manque pas de renseigner le lecteur qui s'intéresserait à ce genre d'informations pratiques, notamment en promulguant des conseils tirés des voyageurs passés⁷⁰¹. Les contrastes, si visibles au Mexique, se notent aussi dans les infrastructures routières :

Des portions de route sont tenues de façon exemplaire, dignes de rivaliser avec les plus belles routes du paradis des automobilistes, la Californie. Mais à un moment donné, on commence à rebondir au milieu des cailloux et de la poussière, à heurter de la tête contre la capote ; on a l'impression de se trouver dans le lit d'une rivière à sec.⁷⁰³

Néanmoins, comme le souligne Albert T'Serstevens, c'est principalement en empruntant des mauvaises routes que se révèlent les plus beaux paysages⁷⁰⁴. Quel que soit l'état de la route et les difficultés rencontrées – ou non – en chemin, les voyageurs rendent toujours compte de la beauté des paysages entrevus lors de leurs déplacements automobiles :

Tandis que nous escaladions la route tortueuse semée d'épingles à cheveux, l'exquise végétation de la vallée de Mexico céda peu à peu la place à des sapins fuselés ; des pics se dressèrent au-dessus de nos têtes, des précipices s'ouvrirent sous nos roues, de la neige fit son apparition dans le lointain, et le panorama devint aussi spectaculaire que possible à ces hauteurs.⁷⁰⁶

⁷⁰⁰ BEDFORD, Sybille. *Visite à Don Otavio*, op. cit., p. 140.

⁷⁰¹ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*, op. cit., p. 18-19.

⁷⁰³ CECCHI, Emilio. *Terres mexicaines*, op. cit., p. 149.

⁷⁰⁴ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique, pays à trois étages*, op. cit., p. 132 : « le pire de tous [des chemins] est presque toujours le plus beau. »

⁷⁰⁶ BEDFORD, Sybille. *Viste à Don Otavio*, op. cit., p. 89.

Et tout à coup, au tournant d'une côte, un de ces paysages que l'on ne trouve nulle part autre au monde, un paysage où il n'y a rien qu'un petit cimetière entre ses murs bas, et un chemin tout droit jusqu'au ciel, dans une telle immensité, dans une si émouvante simplicité de lignes et de couleurs que je n'y puis y penser sans avoir la gorge étranglée.⁷⁰⁷

La coexistence de différents climats dans un espace rapproché frappe l'ensemble des voyageurs qui relatent à maintes reprises les écarts de température ressentis et constatent, grâce à la rapidité du déplacement que permet le véhicule, les paysages qui défilent sous leurs yeux, qui se métamorphosent à vue d'œil : « comme si l'on tournait les pages d'un atlas de botanique. »⁷⁰⁹

Sybille Bedford et Albert t'Serstevens insistent particulièrement sur les difficultés éprouvées au cours de leurs déplacements. Ainsi deux scènes parmi d'autres :

On peinait. De temps à autre, on s'embourbait. Et chaque fois, c'est toute une histoire pour repartir. Nous [...] poussâmes à deux pendant qu'un troisième appuyait sur l'accélérateur, et le bruit du moteur nous serrait le cœur. En d'autres circonstances, cet exercice n'aurait pas représenté un effort extraordinaire, mais par cette chaleur, il relevait d'une lutte inhumaine, d'une prouesse appartenant à quelque légende du rail.⁷¹⁵

[...] sur un chemin bouleversé où elle [la Ford] avance à roues prudentes, tellement penchée par moments que nous nous sentons près de verser dans les labours. Il nous faut passer un rio à gué, non sans avoir cherché au préalable, de l'eau jusqu'aux genoux, le fond le plus solide. Le reste n'est qu'une divagation titubante sur un chemin poussiéreux et vaseux.⁷¹⁶

Face au terrain sur lequel ils se déplacent, les auteurs se servent de l'inadaptation du véhicule pour transposer avec habileté, comme le souligne par ailleurs Jean Xavier Ridon : « sur le plan mécanique les difficultés purement physiques liées à la marche »⁷¹⁷. Mises en scène avec emphase, elles deviennent de véritables « épreuves » qui permettent aux auteurs de se démarquer du voyage d'agrément et de rehausser, ce faisant, leurs statuts de « voyageurs »⁷¹⁸.

⁷⁰⁷ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 224.

⁷⁰⁹ *Ibid.*, p. 232.

⁷¹⁵ BEDFORD, Sybille. *Visite à Don Otavio*, op. cit., p. 370.

⁷¹⁶ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 385.

⁷¹⁷ ANTOINE Philippe (dir), *Voyages contemporains*, op. cit., p. 17.

⁷¹⁸ Albert t'Serstevens insiste particulièrement sur ce point et se présente, tout au long du récit, comme un conducteur chevronné, qui aime s'engager sur de mauvaises routes, et qui s'escrime, plus d'une fois, à mener le véhicule à bon port.

Les voyageurs traversent à bord de leurs automobiles des étendues désertiques ; ils se risquent sur des routes montagneuses au relief accidenté où « Boue, flaque d'eau et ornières glissantes vous tendent continuellement des pièges au bord du précipice »⁷²⁴. Parfois, ils relèvent des signes inquiétants, qui rappellent la dangerosité de l'entreprise. Ainsi lorsqu'ils traversent une route « jalonnée de croix, comme un cimetière »⁷²⁵, ou qu'ils mentionnent des traces d'accidents malheureux qui ne sont guère rassurants. Leur allure varie en s'adaptant à la géographie : tantôt, ils « [dégringolent] des routes sans parapet »⁷²⁷ ; tantôt, au contraire, ils se déplacent à un « train de flâneurs »⁷²⁸. Au côté des pistes dangereuses et des chemins éprouvants, les voyageurs découvrent aussi des routes particulièrement « exotiques », comme celle de Chichen Itzá qui, selon la vision d'Albert T'Serstevens, « pourrait être considérée comme un Zoo de plus de cent kilomètres »⁷²⁹ ; ou bien encore des routes de campagne « [encombrées] d'animaux domestiques, ânes, vaches, chiens, cochons »⁷³⁰ qui ralentissent le déplacement et procurent un effet pittoresque dans le cadre du discours.

Loin d'être une expérience anodine, les déplacements automobiles éprouvent, effrayent ou émerveillent les voyageurs. Ils permettent de parcourir de longues distances pour donner à voir le Mexique dans sa diversité, tandis qu'il se présente à nouveau comme un espace propice au dépaysement, à « l'exotisme », au pittoresque, à l'aventure.

En transports en communs

Le Mexique se dote également au fil du temps d'un réseau de transports en commun qui permet aux voyageurs de se déplacer en abordant, par ce biais, une certaine « réalité » du pays. Ils privilégient souvent ces modes de déplacement, sur lesquels ils ne manquent pas d'émettre un jugement :

A Mexico, on peut devenir expert en matière de moyens de locomotion ; surtout dans ces autobus qui, cabossés comme de vieilles guimbarde, roulent à tombeau ouvert en titubant, bondés à faire peur. Dans leur genre, les tramways

⁷²⁴ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 426.

⁷²⁵ *Ibid.*, p. 321.

⁷²⁷ BEDFORD, Sybille. *Visite à Don Otavio*, op. cit., p. 90.

⁷²⁸ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique, pays à trois étages*, op. cit., p. 307.

⁷²⁹ *Id.*

⁷³⁰ *Ibid.*, p. 308.

de Querétaro ne valent pas mieux. Ils roulent à l'essence et, toussant et éternuant, ils grignent le ruban de leur petite voie ferrée.⁷³¹

La plupart des moyens de transports évoqués sont ainsi caractérisés par leur vieillesse. Graham Greene décrit l'autobus utilisé de San Cristobal à Tuxtla comme un « énorme fossile »⁷³², un « autocar décrépité et apathique »⁷³³. Sybille Bedford remarque que l'autobus pour Morelia fait, en roulant, « un bruit de carrosserie »⁷³⁴, le bus qui les ramène de Mitla à Oaxaca étant pour sa part « dépourvu de capot »⁷³⁵. Les tramways d'Albert T'Serstevens portent, par le biais de la personnification, les stigmates de la maladie, puisqu'ils sont représentés « toussant » et « éternuant ». Michel Droit se réfère aux « autocars d'un autre âge »⁷³⁶, etc.

L'écart relevé par les voyageurs entre les transports en communs du Mexique et ceux auxquels ils sont habitués permet de mettre en valeur le dépaysement que suscite un tel déplacement, tandis que s'imisce dans les discours une touche « d'exotisme ». Surchargés de passagers, d'animaux, de bagages, ce mode de déplacement exige au voyageur occidental une proxémie à laquelle il n'est guère habitué :

Pas un pouce d'espace qui ne fût occupé. Trois d'entre nous étaient assis à côté du conducteur, là où il y avait en réalité place pour une personne. Deux voyageurs accrochés au pare-brise étaient debout sur les marchepieds.⁷³⁷

Ma voisine tient sur ses genoux un dindon bien vivant, obligé malgré lui de déborder sur mes genoux à moi. [...] De l'autre côté, dans l'allée, un gamin tient un bâton au bout duquel se balance un poisson mort de fraîche date. A chaque cahot, il y en a sans cesse, la chair humide et tiède effleure mon bras ou ma joue.⁷³⁸

Sybille Bedford met en scène une conversation à bâtons rompus entre les voyageuses, qui se renseignent sur le pays qu'elles s'appêtent à découvrir, et des expatriés, depuis longtemps habitués au Mexique. Cela lui permet d'introduire avec légèreté dans le discours des informations sur des thèmes aussi variés que le sont la santé, la nourriture, la religion, les indigènes.

⁷³¹ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique, pays à trois étages*, op. cit., p. 185-186.

⁷³² GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 276.

⁷³³ *Id.*

⁷³⁴ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, op. cit., p. 104.

⁷³⁵ *Ibid.*, p. 319.

⁷³⁶ DROIT, Michel. *Terres mexicaines*, op. cit., p. 25.

⁷³⁷ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 276.

⁷³⁸ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, op. cit., p. 119-120.

Ainsi, concernant les transports :

- Dans ce pays, il ne faut surtout pas être pressé. Ici, le temps n'existe pas. Prenez les choses comme elles viennent, quant elles viennent, et surtout : voyagez toujours en première classe.

- Il y a des classes dans les autobus ?

- Non. Il y a des autobus de première et des autobus de seconde classe.

- Quelle est la différence ?

- Radicale. Plus de gens, moins de sièges, plus d'arrêts, des animaux plus volumineux. On ne prend tout simplement pas les bus de seconde classe.

- Y'a-t-il une troisième classe ?

- Oui.

Ils échangèrent un coup d'œil, avant d'ajouter :

- Vous n'aurez pas l'occasion d'en rencontrer.⁷³⁹

En effet, il semblerait que les voyageuses se déplacent principalement au cours de leur voyage dans des autobus de seconde classe, rarement de première, jamais de troisième. Leurs trajets sont pour la plupart évoqués de manière enthousiaste. Loin d'avoir peur, de subir les secousses, de critiquer la dangerosité avec laquelle conduisent les différents chauffeurs, la narratrice s'émerveille et s'en amuse :

Nous voilà donc dégringolant des routes sans parapet en direction de Cuernavaca. Notre allure et l'angle que nous formons avec la chaussée sont ceux d'un wagonnet sur les montagnes russes, en moins précis. Les cactus défilent à la vitesse de poteaux télégraphiques, le soleil est éblouissant, il y a dugaz hilarant dans l'air et en contrebas une vallée féerique ; le tout combiné à l'absence de freins donne un bel allegro accelerando.⁷⁴⁰

Les déplacements dans les transports collectifs permettent de mentionner telle ou telle caractéristique du pays visité, et soulignent l'écart avec leur monde d'origine : sa géographie accidentée, ses bus truffés d'animaux, la conduite des automobilistes et des chauffeurs, l'attitude des passagers, tout concourt au dépaysement que tend toujours à mettre en scène un récit de voyage. Notons par ailleurs que, si dans les années 50, « les autobus, dans le sud, ne sont pas du tout

⁷³⁹ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, op. cit., p. 81.

⁷⁴⁰ *Ibid.*, p. 90.

confortables »⁷⁴², dans le centre du pays, un ordre commence à s'instaurer :

L'aménagement à bord de ces véhicules est tout à fait correct : l'espace est séparé en deux par des cordes – l'avant de l'autobus, garni de sièges, est réservé aux passagers et à leurs petits animaux, l'arrière abandonné aux veaux et aux cageots, sans parler des chèvres, cochons et moutons trop grands pour voyager sur les genoux. Il n'y a pas de réservations. Mais les sièges sont scrupuleusement laissés aux voyageurs montés dans l'autobus la veille au soir. Et il reste toujours beaucoup de places debout. Ce sont des vieux autobus de première classe, repeints et dont le moteur trafiqué permet de rouler à vive allure ; leurs seuls défauts se font éventuellement sentir au niveau de la suspension et des freins. Les arrêts se font à la demande.⁷⁴³

L'usage des transports en commun permet aux voyageurs non seulement de se rendre d'un point à un autre, mais surtout d'aborder et de témoigner d'autres manières d'être au monde et de se déplacer. Leur évocation fournit aux lecteurs contemporains de leur époque des informations pratiques, aux lecteurs qui suivent, de la matière pour s'imaginer les conditions du voyage dans une temporalité passée. Nous comprenons en ce sens pourquoi les historiens, les géographes, les sociologues, furent les premiers à s'intéresser aux récits de voyage.

En avion

Produit de la modernité, l'avion induit, comme pour l'usage du train et de la voiture, de nouveaux modes de perception. Selon Michel Onfray, il suppose « une métaphysique nouvelle, il contribue à la création d'une autre saisie du temps et de l'espace ».⁷⁴⁴

Dans les années 40, le Chiapas est encore dépourvu d'infrastructures routières. Les voyageurs qui s'y déplacent choisissent généralement entre deux alternatives : les mules ou l'avion.

Graham Greene emprunte deux fois la voie aérienne : pour se rendre de Villahermosa à Salto de Agua, puis de Tuxtla à Oaxaca. Lors du premier voyage, l'auteur s'installe à bord, aux côtés du pilote, dans « un petit appareil rouge à six places »⁷⁴⁵. L'avion atterrit dans une « minuscule clairière »⁷⁴⁶, dépose trois

⁷⁴² BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio, op. cit.*, p. 325.

⁷⁴³ *Ibid.*, p. 272.

⁷⁴⁴ ONFRAY, Michel. *Théorie du voyage, poétique de la géographie* [2006]. Paris : Le livre de poche, 2007. (Coll. Biblio essais), p. 72.

⁷⁴⁵ GREENE, Graham. *Routes sans lois, op. cit.*, p. 183.

⁷⁴⁶ *Id.*

passagers : « une paysanne portant un panier, et deux hommes chargés de serviettes en cuir et de parapluies ; ils partirent à pied, comme des voyageurs d'un train de banlieue [...] et s'enfoncèrent dans la forêt profonde. »⁷⁴⁸ Le contraste entre l'allure des passagers habillés de manière citadine, avec une certaine classe, et le lieu vers lequel ils se déplacent, une fois l'avion atterri, est mis en scène pour frapper le destinataire à la manière du voyageur en son temps. Les propos d'Albert t'Serstevens vont également en ce sens : « Dans ces régions sans routes, l'avion fait si bien partie de l'existence quotidienne que les habitants s'en servent comme d'un autocar. »⁷⁴⁹

Depuis le ciel, cette région s'offre à la vue comme une étendue de « forêts et marécages – pas de routes »⁷⁵⁰. Cette modalité de déplacement procure une perception inhabituelle et suscite de nouvelles poétiques. Pour Albert t'Serstevens, le paysage devient une succession de figures géométriques : le voyageur appréhende les montagnes comme de « lourdes barres noires »⁷⁵¹ ; perçoit une cascade comme une « ligne horizontale »⁷⁵². Pour Graham Greene, la terre s'offre à la vue comme une « image chinoise »⁷⁵⁴.

Des voyageurs prennent cependant le contrepied des discours enthousiastes qui voient dans le déplacement aérien de nouvelles possibilités narratives, et une source d'émerveillement. Albert t'Serstevens dit ainsi, un peu plus loin :

La terre, elle, n'est que le tracé d'un atlas à grande échelle, où les plus forts reliefs sont abolis. [...] Par ailleurs, le hublot, près du siège auquel je suis réglementairement enchaîné, circonscrit ma vue, et je ne vois du sol qu'un grand rectangle qui se déplace avec une lenteur illusoire. Entre Campeche et Carmen, nous survolons une mer, une mer inerte, sans vagues⁷⁵⁶.

Le voyageur et sa compagne évitent dès lors, autant que possible, ce mode de transport. Pour relier les « quelques deux mille kilomètres »⁷⁵⁷ qui séparent la capitale du Yucatán, ils choisissent d'utiliser leur Ford. L'auteur prend le soin de se démarquer des autres voyageurs, lorsqu'il relève la surprise de leurs interlocuteurs

⁷⁴⁸ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 183.

⁷⁴⁹ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique, pays à trois étages*, op. cit., p. 315.

⁷⁵⁰ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 183.

⁷⁵¹ *Id.*

⁷⁵² *Id.*

⁷⁵⁴ *Id.*

⁷⁵⁶ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique, pays à trois étages*, op. cit., p. 315.

⁷⁵⁷ *Ibid.*, p. 255.

de ne pas les voir se rendre « au Yucatán en avion, comme tout le monde »⁷⁵⁸. L'argument qu'il leur donne nous rappelle certains discours anti-touristiques, et dénote sa conception du voyage : « en avion on ne voit rien, [...] ce n'est pas voir un pays que de le survoler »⁷⁵⁹. Patrick Manoukian tempère ces discours antagonistes dans *Le temps du voyage : Petites causeries sur la nonchalance et les vertus de l'étape*⁷⁶⁰. Ce qu'il déplore, ce n'est pas tant la possibilité d'accélérer le déplacement, de nous offrir cette alternative, sinon plutôt le fait que « le temps gagné, trop souvent, ne sert pas à s'arrêter plus longtemps »⁷⁶¹.

Prendre le temps de voir, de percevoir, de (re)sentir les espaces traversés, de s'imprégner des lieux, tel paraît être l'un des messages essentiels qui se dégage du récit de nos voyageurs qui prônent, ce faisant, leur art de voyager.

Dans le voyage, la rencontre

Pour paraphraser Michel Le Bris demandant « que serait un voyage sans le livre qui l'avive, et en prolonge la trace »⁷⁶², nous pourrions nous demander que serait un voyage sans les rencontres qui le ponctuent, l'orientent, l'enrichissent et lui confèrent un sens. Nous serions même tentées d'avancer qu'un voyage sans rencontres tiendrait plus du déplacement que du voyage en lui-même. En questionnant le thème de la rencontre, plusieurs figures de voyageurs se devinent en fonction de leur ouverture à autrui, des personnes avec qui ils établissent le dialogue, de la manière qu'ils ont – ou non – de nouer le contact, du regard et de l'attitude portée envers ces autres, tandis qu'il faut voyager, nous disait déjà Montaigne, pour « froter et limer notre cervelle contre celle d'autrui. »⁷⁶³

Voyager, rencontrer l'Autre, mène à la réflexion.

Ryszard Kapuscinski rappelle ainsi que l'expérience de la rencontre peut s'avérer pour l'homme « une épreuve qui mérite d'être mémorisée et elle peut être

⁷⁵⁸ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique, pays à trois étages*, op. cit., p. 315.

⁷⁵⁹ *Id.*

⁷⁶⁰ MANOUKIAN, Patrick. *Le temps du voyage : Petites causeries sur la nonchalance et les vertus de l'étape*. Paris : Transboréal, 2011. (Coll. Petite philosophie du voyage).

⁷⁶¹ *Id.*

⁷⁶² LE BRIS, Michel, dans Michel Le Bris et al. (dir.), *Gulliver : L'écriture voyage*, numéro 2-3, 1990, « Écrire le poème du monde ». Disponible sur : <http://evgulliver.blogspot.com/archive/2005/09/21/l-écriture-voyage-juin-1990.html>

⁷⁶³ MONTAIGNE (de), Michel. *Essais*, I, 26, p. 152, cité par TODOROV, Tzvetan, dans *Nous et les autres*, op. cit., p. 462.

une expérience fondamentale »⁷⁶⁴. Pour l'écrivain polonais, tout au long de l'histoire, les hommes ont eu tendance à développer trois attitudes possibles envers l'étranger : « choisir la guerre, [...] s'isoler par une muraille, [...] nouer le dialogue. »⁷⁶⁵ De manière schématique, nous pourrions dire que ces positionnements se retrouvent au Mexique, au fil du temps, à travers les figures archétypales : 1. du conquistador 2. du scientifique 3. de l'anthropologue, du touriste 4. de l'auteur et voyageur.

À travers le thème de la rencontre se dévoile une découverte de l'altérité que les récits de voyage mettent en scène tantôt par des descriptions, tantôt par des dialogues, tantôt par les interactions du voyageur avec les autres, tantôt par les réflexions que les rencontres soulèvent en lui. Rappelons toutefois avant de poursuivre, au côté de Ryszard Kapuscinski, que pour ces « Autres », les voyageurs en sont tout autant : il suffirait, pour le démontrer, d'inverser les perspectives.

La rencontre est un lieu privilégié dans les récits de voyage pour questionner les identités mises en jeu : tant l'identité du voyageur, représentatif et représentant de la culture occidentale, que celle des personnes rencontrées sur la route, garantes pour la plupart d'une certaine « mexicanité », ou/et « personnages-types » de l'univers du voyage. Plusieurs questions découlent de ces considérations : quelles sont les personnes que tendent à rencontrer, puis à mettre en scène les voyageurs ? Que révèlent-elles du voyage de l'auteur ? Quelle représentation du Mexique en émane ? De quel Mexique parle-t-on ? Quelle fonction occupent-elles dans l'univers diégétique ? Dans la mise en scène du voyage ? Enfin, en quoi nous permettent-elles d'élargir la réflexion ?

Dans *La conquête de l'Amérique : La question de l'autre*⁷⁶⁶, Tzvetan Todorov s'interroge sur l'histoire du regard occidental posé sur l'Autre. Il poursuit – et élargit – ses réflexions dans *Nous et les Autres : La réflexion française sur la diversité humaine*⁷⁶⁷. Il propose dans le premier ouvrage d'aborder la problématique de l'altérité à partir de trois approches différentes et complémentaires : sur le plan axiologique, dans lequel on peut lire un jugement de valeurs ; sur le plan praxéologique, qui s'intéresse au rapprochement ou à l'éloignement du voyageur par rapport à l'autre et, enfin, sur le plan épistémique, qui a trait à la connaissance – ou à

⁷⁶⁴ KAPUSCINSKI, Ryszard. *Cet Autre*, Traduction du polonais par Véronique Patte. Paris : Plon, 2009. (Coll. Feux croisés), p. 83.

⁷⁶⁵ *Ibid.*, p. 94.

⁷⁶⁶ TODOROV, Tzvetan. *La conquête de l'Amérique: La question de l'autre* [1982]. Paris : du Seuil, 1991. (Coll. Points Essais).

⁷⁶⁷ TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine* [1989]. Paris : du Seuil, 2001. (Coll. Points Essais).

la méconnaissance – d’autrui. Nous retiendrons principalement dans le second ouvrage la « galerie de portraits »⁷⁶⁸ qu’il esquisse des différents types de voyageurs, constituée à partir de leurs manières d’interagir avec autrui. Il en dénombre 10 : l’assimilateur, le profiteur, le touriste, l’impressioniste, l’assimilé, l’exilé, l’allégoriste, le philosophe. Cette typologie nous permettra d’aborder les figures des voyageurs de notre corpus avec un appui théorique et de nourrir nos propres réflexions. Bien qu’une infinité de nuances perdure entre « l’autre entendu comme objet, confondu avec le monde environnant, jusqu’à l’autre comme sujet, égal au *je*, mais différent de lui »⁷⁶⁹, il nous semble déceler une évolution dans le regard occidental tendant à l’ouverture, puis à la lente reconnaissance de l’Autre – qui se mue peu à peu, comme nous le verrons, en autrui. Pour montrer ce changement d’attitude qui paraît se mettre en place au long du XX^e siècle, nous avons pris le parti de traiter ce thème d’une manière diachronique en questionnant, tour à tour, les discours des différents voyageurs.

John Reed

Au fur et à mesure de notre lecture, une galerie de personnages-types qui constituent la société dans laquelle se déplace le voyageur prend forme. Ces personnages, que l’auteur croise plus qu’il ne rencontre, sont des rencontres que nous pourrions qualifier de « contextuelles ». Elles sont un premier pas vers l’approche et la rencontre des individus. Elles permettent de mettre en scène le « paysage humain » qui caractérise l’espace traversé et participent à créer l’effet de réel tant recherché dans les récits de voyage. Elles nous renseignent enfin sur l’époque et l’univers dans lequel gravite le voyageur. John Reed mentionne des « personnages sinistres, énigmatiques »⁷⁷⁰, des « agents secrets, tant des rebelles que des fédéraux »⁷⁷¹, « toutes sortes d’agents d’entreprises d’armes et de munitions de revendeurs et de contrebandiers »⁷⁷². Il cite aussi des commerçants, des réfugiés, des courriers à cheval, des docteurs, des *soldaderas*, enfants, vieillards, musiciens, journalistes, curés, vaqueros croisés sur la route. Lorsqu’un personnage se distingue des autres, l’auteur a recours à la technique du *portrait* pour le mettre en valeur. Le général Urbina est décrit par exemple de la manière suivante :

⁷⁶⁸ TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, p. 451.

⁷⁶⁹ TODOROV, Tzvetan. *La conquête de l’Amérique*, op. cit., p. 307.

⁷⁷⁰ REED, John. *Le Mexique insurgé*, op. cit., p. 26.

⁷⁷¹ *Id.*

⁷⁷² *Id.*

[...] un homme robuste, de taille moyenne, la peau sombre de la couleur de l'acajou, la barbe noire en bataille montant jusqu'aux pommettes sans recouvrir complètement la bouche mince et fendue, inexpressive, les yeux rétrécis, brillants d'une joie animale.⁷⁷³

Des rencontres marquent parfois le voyageur d'une manière singulière. Leur évocation permet à l'auteur d'émouvoir le lecteur à travers des rencontres significatives ; de le faire réfléchir sur les conditions de vie de l'époque à partir de témoignages recueillis ; de mettre en scène des personnes dont l'attitude – et le parcours – lui paraissent exemplaires ; de donner, à partir de ces personnages, une autre approche de l'histoire. La présence récurrente de certains personnages et l'évolution de leur relation avec le voyageur dote le récit d'une portée romanesque, parfois tragique. Longino Guereca et Luis Marinez sont par exemple deux soldats avec lesquels John Reed se lie d'une franche amitié. Au fil de la narration, le lecteur a le temps de s'attacher à ses personnages. Or, les aléas de l'histoire faucheraient les vies de ses amis. Le récit bascule dans le témoignage et l'histoire personnelle se dilue dans la collective.

Au côté de ces deux figures masculines, deux figures féminines ont une place importante dans l'espace diégétique. Leurs noms apparaissent déjà dans les titres « L'hôtel de Doña Luisa » et « Isabel ». La première est la propriétaire de l'hôtel de la gare de Jiménez. Elle est présentée comme « une Américaine du Nord, petite, joufflue, âgée de quatre-vingts ans, une sorte de bienveillante ancêtre de la Nouvelle Angleterre »⁷⁷⁴ au caractère bien trempé, qui ne craint de reculer devant personne, fût-ce le général Pascual Orozco. Son exemple permet à John Reed de mettre en scène un personnage atypique, mais aussi exemplaire, par le courage dont elle fait preuve, et porteuse des valeurs défendues par l'auteur.

Isabelle incarne pour sa part la dure condition de vie de multiples femmes indigènes. Au-delà du rapport fugitif que le voyageur partage avec elle, la rencontre de cette « jeune indienne »⁷⁷⁵ lui permet d'évoquer la condition de nombreuses femmes de guerre, voire des femmes indigènes au Mexique :

Elle marchait péniblement dans la poussière, impassible, derrière le cheval du capitaine Felix Romero : elle avait fait ainsi plus de vingt kilomètres. Lui, ne lui adressait pas la parole, ne se retournait même pas pour la regarder, avançant sur son cheval, complètement indifférent. De temps en temps, fatigué de porter son fusil, il le lui passait en disant d'un ton sec :

⁷⁷³ REED, John. *Le Mexique insurgé, op. cit.*, p. 38.

⁷⁷⁴ *Ibid.*, p. 141.

⁷⁷⁵ *Ibid.*, p. 108.

— Tiens ! Porte-moi ça.

J'appris plus tard qu'il l'avait rencontrée quand ils étaient retournés à LaCadena [...] elle errait à l'aventure dans l'hacienda, ayant manifestement perdu la raison. Il avait besoin d'une femme et lui avait donné l'ordre de le suivre, ce qu'elle avait fait, sans poser de question suivant l'habitude de son pays et de son sexe.⁷⁷⁶

Remarquons l'importance accordée par John Reed à la figure de la femme. D'une part, il se sert à maintes reprises de ces figures féminines pour construire un effet de réel, soulignant leur place dans la société qui se résume, bien souvent, au travail domestique. En toile de fond, la femme apparaît toujours à l'ouvrage, sous les traits de « ces femmes agenouillées qui lavaient le linge »⁷⁷⁷, en « file silencieuse [...] portant des jarres d'eau sur la tête »⁷⁷⁸, « accroupies se [livrant] à leur éternelle besogne de moudre le maïs »⁷⁷⁹, ou bien encore faisant « la lessive en frottant le linge sans arrêt contre des pierres »⁷⁸⁰. Le voyageur prend cependant le soin de rappeler la place essentielle qu'elles occupent aussi dans la guerre, la plupart du temps dans l'ombre, lorsque « derrière chaque compagnie se pressaient dix à douze femmes, à pied, portant les ustensiles de cuisine sur la tête ou sur les épaules et traînant quelquefois une mule chargée de sacs de maïs »⁷⁸¹. Il note aussi leur présence sur le champ de bataille, notamment à patir d'une femme qu'il rencontre, parmi les hommes, avec laquelle il dialogue⁷⁸². Le journaliste nous livre, à travers des micro-récits de vie, insérés dans la narration, des témoignages de ces femmes généralement plongées dans l'anonymat. L'histoire personnelle se dilue une fois de plus dans l'histoire collective.

À mesure des rencontres, des dialogues échangés, des événements auxquels assiste le journaliste, de l'enthousiasme dont il est témoin, celui-ci se solidarise avec la lutte des *peones* et se range du côté des insurgés. Le discours se charge d'une valeur politique. John Reed essaye de convaincre le lecteur du bien fondé de cette insurrection qu'il présente comme « la lutte du pauvre contre le riche »⁷⁸⁴. Le narrateur insiste notamment pour ce faire sur le parti-pris des civils et des

⁷⁷⁶ REED, John. *Le Mexique insurgé, op. cit.*, p. 108.

⁷⁷⁷ *Ibid.*, p. 36.

⁷⁷⁸ *Ibid.*, p. 107.

⁷⁷⁹ *Ibid.*, p. 46.

⁷⁸⁰ *Ibid.*, p. 77.

⁷⁸¹ *Ibid.*, p. 165.

⁷⁸² *Ibid.*, p. 58.

⁷⁸⁴ *Ibid.*, p. 40.

« pacifiques » au côté des hommes de Pancho Villa d'une part, sur les atrocités commises par les forces opposées de l'autre. Au cours d'une discussion, un ancien professeur tempère cependant les illusions de ses compagnons :

J'étais maître d'école, expliqua-t-il, et je sais bien que les révolutions, comme les républiques, sont ingrates [...]. Non, ce ne sont pas les soldats, les affamés, les mal nourris, les simples soldats, qui vont profiter de la révolution. Les officiers ? Oui, il y en a quelques-uns qui s'engraissent sur le sang de la patrie. Mais nous ? Jamais.⁷⁸⁵

Les rencontres effectuées par le journaliste l'aident finalement en grande partie à se faire une opinion sur l'état du pays visité. Elles contribuent également, par le biais de certains personnages qui reviennent dans la diégèse, d'insuffler une dimension romanesque au récit de voyage. Notons enfin que John Reed garde particulièrement en mémoire deux *peones* rencontrés sur la route, un jeune homme et un vieillard. Après avoir contextualisé la scène, décrit avec délicatesse leur attitude et leur apparence, le narrateur termine de la manière suivante : « C'est alors que je me figurais ces deux êtres humains comme des symboles du Mexique : courtois, affectueux, patients, pauvres, avec un long passé d'esclaves, si pleins de rêve que bientôt, ils seraient libérés. »⁷⁸⁶ L'engagement de John Reed en faveur de la cause révolutionnaire, son attachement pour les *peones* et pour les troupes dans lesquelles il s'intègre, la manière qu'il a de les mettre en scène et de les évoquer font du *Mexique insurgé* un vibrant hommage à ces petits de l'histoire.

Emilio Cecchi

Emilio Cecchi s'attarde sur des portraits de cinéastes et d'acteurs rencontrés aux États-Unis. Une fois la frontière passée, les personnes que le voyageur rencontre en chemin – ou, tout du moins, dont il rend compte – s'absentent étrangement de la narration. Seuls trois « personnages » qui rentrent en interaction directe avec lui se dégagent de la diégèse : une vieille mendicante dans « l'aumône »⁷⁸⁷, un immigré de longue date au Mexique dans « un anglais »⁷⁸⁸, un jeune guide métis, rencontré dans un musée, dans « un anthropomorphe »⁷⁸⁹.

⁷⁸⁵ REED, John. *Le Mexique insurgé, op. cit.*, p. 85.

⁷⁸⁶ *Ibid.*, p. 156.

⁷⁸⁷ CECCHI, Emilio. *Mexique, op. cit.*, p. 97.

⁷⁸⁸ *Ibid.*, p. 170.

⁷⁸⁹ *Ibid.*, p. 184.

La première rencontre est évoquée de la manière suivante :

Elle avait le visage desséché et noir des momies et on ne pouvait fixer ses yeux. Je lui donnais le plus que je pouvais, par un sentiment de respect plus que de compassion. Et alors elle demanda à me serrer la main. L'aumône était importante pour son indigence. Mais ce qui comptait encore plus pour elle, c'était d'établir, de souder, par ce serrement de main, un rapport de dignité, d'égalité humaine. Je ne sais certainement pas l'écrire, mais cela me parut un trait foudroyant de poésie. Jamais je n'oublierai ce visage anxieux. L'étreinte désespérée de cette main froide. Et, au fond, c'est elle qui me fit l'aumône. Et il était difficile de lui dire merci.⁷⁹⁰

L'auteur renverse par ce stratagème les valeurs d'une manière inattendue et témoigne d'une leçon de vie : « au fond, c'est elle qui me fit l'aumône. » En acceptant ce serrement de main symbolique, en lui donnant la « reconnaissance humaine » demandée, le voyageur fait preuve d'un respect pour autrui. En donnant « le plus [qu'il] pouvait », il fait preuve de générosité. Il a donc en quelque sorte le beau rôle. Néanmoins, ce n'est pas tant pour la personne, sinon plutôt pour la poésie qu'il retire de la situation que l'auteur préserve le souvenir de cette rencontre, ce qui n'est pas sans nous mettre mal à l'aise. Comme nous allons le voir et l'explicitier, ce malaise va s'agrandir au fil de notre lecture.

La deuxième rencontre se produit à Cuernavaca, dans l'ancienne résidence de Maximilien et Charlotte transformée en pension. Elle met en scène le « traditionnel Anglais typique, la soixantaine et l'air d'avoir fait les quatre cents coups. »⁷⁹¹ Le lecteur n'apprend rien de son histoire personnelle. Les propos qu'émet le voyageur à son égard sont tous hypothétiques. Une fois de plus, il semblerait que cette personne n'intéresse donc pas réellement l'auteur pour ce qu'elle est, mais pour ce qu'elle représente : l'un des personnages-types et pittoresques que l'on est susceptibles de croiser dans l'univers du voyage.

La troisième rencontre a lieu dans le Séminaire de Saint-Martin à Tepoztlán. Emilio Cecchi y rencontre un métis qu'il décrit en ces termes :

[...] un être non humain ; quelque chose comme un satyre bienveillant, un anthropomorphe, une de ces créatures dont parle Saint Jérôme à propos d'Antoine L'Ermite et du faune qui *se in Deum crecedere professus est*.⁷⁹²

L'auteur puise dans l'histoire religieuse pour renforcer, sans doute, la sacralité de l'endroit (le séminaire), tout en poursuivant la métaphore de la séquence

⁷⁹⁰ CECCHI, Emilio. *Mexique, op cit.*, p. 98-98.

⁷⁹¹ *Ibid.*, p. 171.

⁷⁹² *Ibid.*, p. 184.

précédente dans laquelle l'église de Tepotzlan, « plus que l'intérieur d'un temple », est comparée à « la lisière d'une forêt métallisée, dans toute la violence et le caprice de la végétation la plus variée [...]. un jardin des Hespérides chrétien, aux frondaisons, aux fleurs et aux fruits d'or. »⁷⁹³ L'évocation qu'il fait du guide continue de faire glisser la narration du monde référentiel vers un monde imaginaire et mythologique, du lieu vers le non-lieu, du Mexique vers le sacré. L'attitude de cette personne se révèle ainsi pour le moins surprenante : « [il] agitait continuellement ses mains engourdis par une paralysie, et marchait avec des petits pas sautillants, avec des pirouettes à vous donner le vertige. »⁷⁹⁴ Plus tard, dans le potager, le narrateur raconte que son guide s'étend sur le sol. Le sifflement qu'il émet sans crier gare et l'évocation qui s'ensuit nous étonne encore davantage : « un sifflement suraigu, tel un berger de montagne, tel un lutin, un sifflement qui sembla courir sous terre dans les veines de l'édifice, et faire bruire dans l'église les frondaisons d'or. Il était heureux. »⁷⁹⁵ L'auteur prête à ce guide « bienheureux » des caractéristiques qu'il imagine, selon une grille de lecture préétablie, sans se soucier de la véracité de son interprétation. La séquence se termine de la manière suivante :

Dans l'ombre scintillante d'éclairs, il siège sur un trône qu'envieraient les empereurs. Et le silence où grondaient les orgues ne retentit que de ses petits cris simiesques. Il fait la sieste recroquevillé dans le sacellum des évêques. Et, se frottant les yeux quand il s'éveille sous ses fleurs et ses comètes, peut-être sentent-ils vraiment au ciel.⁷⁹⁶

Si l'« anthropomorphe » se réfère, en paléontologie, au singe supérieur proche de l'homme, et que « ses petits cris simiesques » prolongent une telle comparaison du métis avec cette espèce antérieure à l'homme, ou/et du métis avec le singe, nous voyons combien le regard du voyageur occidental à l'égard de la personne rencontrée adopte dans ce cas de figure une position supérieure. Non seulement il dépeint cet individu en fonction de la grille de lecture qu'il applique à l'espace visité – ici, un espace mythique –, sinon qu'il ne parvient pas, semblerait-il, à voir dans cette personne l'homme qu'il est, niant discursivement, comme en atteste le titre, jusqu'à son humanité.

Il en va de même pour les « mendiants décrépits »⁷⁹⁷, « *peones* »⁷⁹⁸, et autres

⁷⁹³ CECCHI, Emilio. *Mexique, op cit.*, p. 182.

⁷⁹⁴ *Ibid.*, p. 184.

⁷⁹⁵ *Ibid.*, p. 185.

⁷⁹⁶ *Ibid.*, p. 184.

⁷⁹⁷ *Ibid.*, p. 127.

⁷⁹⁸ *Id.*

marchands miséreux, que l'œil du voyageur refuse de voir tels qu'ils sont – c'est-à-dire dans l'indigence la plus totale –, puisqu'il les magnifie, sans se soucier de leur situation « réelle » :

Ils se sont comme sublimés, à force d'années passées, de jeûnes, de ne pas se laver et de rester coller à ces murs. Peu importe qu'ils ne dissertent que de l'augmentation du prix du céleri ou de la canne à sucre si, entre les arcades et les colonnes, leur assemblée a la majesté d'un Sénat.⁷⁹⁹

Ce dernier paragraphe montre encore de manière exemplaire la manière qu'a le voyageur pour faire correspondre les scènes devant lesquelles il passe à sa propre sensibilité, à ses propres intérêts, à ses propres schémas. Ce qui « importe », pour Emilio Cecchi, c'est que ces figures correspondent à la grille de lecture positive et esthétique qu'il se fait de ces personnages miséreux mais « noblement drapés »⁸⁰⁰ qui font preuve, dans leur démarche, d'une « dignité asiatique »⁸⁰¹. Malgré le doute qui s'installe dans l'esprit de l'auteur, celui-ci aime à leur attribuer des caractéristiques mélioratives : « Et peut-être n'est-ce pas une illusion picturale qui nous les montre si augustes et pleins de pensées profondes. »⁸⁰²

Comment peut-on voir, dans la misère extrême, une quelconque forme de sublimation ? Comment peut-on s'émerveiller devant des personnes au « teint rendu transparent par les privations »⁸⁰³ ? Emilio Cecchi manquait-il à ce point d'empathie pour ne pas être ému devant l'indigence des miséreux mais témoigner, au contraire, d'une forme d'enthousiasme ? Il observe ces personnes comme s'il était au cinéma, dont on le sait si friand. Les personnes rencontrées par le voyageur ne sont pas présentées pour ce qu'elles sont, mais pour ce qu'elles lui provoquent à l'esprit, pour ce qu'elles incarnent à ses yeux, pour ce qu'elles apportent de « poésie » dans le cadre de la narration. Emilio Cecchi nous permet ainsi d'illustrer de manière paradigmatique la figure de « l'impressionniste » telle que la définit Tzvetan Todorov : « ce qui les intéresse vraiment, ce sont les impressions que ces pays ou ces êtres laissent sur eux, non les pays ou les êtres eux-mêmes. »⁸⁰⁴

⁷⁹⁹ CECCHI, Emilio. *Mexique, op cit.*, p. 127.

⁸⁰⁰ *Id.*

⁸⁰¹ *Id.*

⁸⁰² *Id.*

⁸⁰³ *Id.*

⁸⁰⁴ TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres : La réflexion française sur la diversité humaine, op. cit.*, p. 455.

Graham Greene

Graham Greene met en scène de nombreuses personnes qu'il rencontre ou qu'il croise au cours de son voyage. Ainsi, pour n'en citer que les plus significatives : le touriste, un vieux monsieur en provenance du Wisconsin, un professeur d'allemand qui se présente comme un philosophe, le dentiste mexicain et le dentiste américain, une fille de joie du nom de Sally, le muletier qui l'accompagne jusqu'à San Cristóbal, un employé des douanes, l'évêque du Chiapas, l'aviateur José Ortega.

Graham Grenne, en tant que romancier, aborde la réalité comme un livre. Il passe aussitôt les personnes qu'il rencontre par le prisme de la fiction : « déjà mon esprit s'était emparé de lui, j'en avais fait un *personnage* »⁸⁰⁵. Le narrateur prend de la distance avec la réalité et fait preuve d'un humour acéré. Politiciens, policiers, prêtres, aviateurs, touristes, guides, indigènes, muletiers, parcourent l'ensemble de la narration. La représentation des policiers et des politiciens confère l'image d'un pays « sans lois », puisque les premiers apparaissent comme des êtres dont « les faces bestiales des hommes évoquaient moins l'image de la loi et de l'ordre que celle du banditisme »⁸⁰⁷, tandis que les seconds sont dépeints comme des personnages figuratifs, ridicules et inutiles⁸⁰⁸.

Les rencontres contextuelles permettent de rendre compte de personnages-types croisés sur la route que le voyageur met en scène avec malice : apparaissent la figure de touristes attachants et grotesques, de muletiers maladroits, de mexicains imprévisibles. La plupart des personnes mentionnées participent à donner du Mexique, par leur destinée surréaliste et pathétique (l'éleveur de dindons), voire tragique (la dame norvégienne, le dentiste), l'image d'un lieu inscrit dans la fatalité duquel on ne peut pas s'échapper ; un lieu synonyme des enfers de ce monde :

[...] le Mexique... et pourquoi le Mexique ? Espérais-je vraiment découvrir là-bas ce que je n'avais pas trouvé ici ? « Mais quoi, l'enfer est ici-même » dit Méphistophélès à Faust, « et nous n'en sommes pas sortis »⁸¹⁰.

Elizabeth Legros Chapuis mentionne la critique d'un lecteur qui reproche à Graham Greene de ne pas procurer assez d'informations sur la situation politique du

⁸⁰⁵ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 45.

⁸⁰⁷ *Ibid.*, p. 161.

⁸⁰⁸ *Ibid.*, p. 56.

⁸¹⁰ *Ibid.*, p. 15.

pays⁸¹¹. Cet avis montre que l'horizon d'attente peut considérablement influencer l'avis final que se fait le lecteur sur une œuvre. Si l'auteur répond à ses attentes initiales (dans le cas ci-dessus, lire *Routes sans lois* pour avoir un éclairage sur le cours de l'histoire à ce moment précis du Mexique), il sera satisfait. Dans le cas contraire, il se peut qu'il soit déçu, et qu'il porte un jugement sévère sur l'œuvre en question. La remarque de ce lecteur dévoile la confusion, mais aussi la porosité, entre le genre du récit de voyage et le reportage, les « rôles » de l'auteur et voyageur et ceux du journaliste. C'est néanmoins dans le décalage entre le motif – ou le prétexte – du voyage et le récit de voyage qui découle de cette expérience que nous paraît transparaître, avec le plus de force, la littéralité du récit.

Le lecteur critique également le fait que le voyageur n'ait pas rencontré de mexicains susceptibles de le renseigner sur la situation politique du pays de manière fiable et institutionnelle. Ce n'est cependant pas l'objectif du romancier, tandis que le « hasard » n'a pas mis cette catégorie de personnes sur sa route. En effet, comme le suggère Frank Michel, la rencontre « n'a rien de l'art du rendez-vous. [...] On n'arrive jamais à une rencontre, une rencontre, toujours, vous arrive. »⁸¹³

Sybille Bedford

Les rencontres qui figurent dans le récit de voyage de Sybille Bedford se situent dans l'entre-deux de l'expérience réelle et de l'invention littéraire. La rencontre avec le peuple mexicain lui donne en première instance l'occasion de (re)présenter le grand théâtre urbain de la capitale. C'est ainsi qu'elle met en scène, dès leur arrivée, les images fortes d'« un mendiant qui expose une affreuse difformité »⁸¹⁴, d'« un Peau-Rouge sanglé dans un costume noir »⁸¹⁵, de visages « café au lait ou brin châtaigne »⁸¹⁶, des enfants, des petits porteurs. Les deux anglaises ne manqueront pas de croiser au fil de leur itinéraire des étrangers en voyage ou installés au Mexique, des guides, des rabatteurs, des vendeurs, des conducteurs, des passagers, des réceptionnistes, des « représentants, masculins, de la

⁸¹¹ LEGROS CHAPUIS, Elizabeth. *Le Mexique : Un cas de fascination littéraire. Au pays des chiens morts*. Paris : L'Harmattan, 2011. (Coll. Espaces littéraires), p. 67 : « on en apprend d'avantage sur l'inconfort du voyage et les problèmes intestinaux de l'auteur que sur l'évolution de la situation politique du pays [...]. [...] il n'a pas rencontré un seul journaliste, écrivain, analyste politique, avocat, artiste ou responsable politique mexicain. Pas un ! »

⁸¹³ MICHEL, Franck, *op. cit.*, p. 85.

⁸¹⁴ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, *op. cit.*, p. 50.

⁸¹⁵ *Id.*

⁸¹⁶ *Ibid.*, p. 53.

jeunesse dorée »⁸¹⁷, des « gens très pauvres et à la dérive »⁸¹⁸, des « gens éduqués »⁸¹⁹, des métis, des « Blancs »⁸²⁰, des indigènes, un éventail de figures que la voyageuse mentionne à mesure qu'ils apparaissent à son regard, dans cet idéal de transparence et d'instantanéité propres aux récits de voyage.

Cependant, dans la deuxième partie de l'ouvrage, nous plongeons brusquement dans le monde de don Otavio. Les personnages en toile de fond se constituent pour la grande majorité de l'ensemble de son personnel. Au total, « dix-sept domestiques [qui] dorment dans une maison à eux »⁸²¹ apparaissent ou disparaissent au gré des circonstances. D'où la vieille nounou Guadalupe, Juan le valet de chambre, la cuisinière, le chauffeur, des fournisseurs, les *mozos*, etc. D'autres personnages comme le curé, le barbier, le médecin, font, comme dans le voyage de la romancière, de brèves apparitions dans le récit. Dans les environs de la propriété, c'est tout un monde d'expatriés, qualifié par l'un d'eux de « petite colonie »⁸²², qui évolue coupé de la réalité mexicaine. La rencontre avec Richard souligne le décalage entre l'univers de ces « personnages » et la réalité mexicaine dans laquelle ils s'insèrent :

A l'embarcadère de Jocotepec, nous tombâmes sur un personnage en costume de tweed et casque colonial, un télescope à la main.

- Comment allez-vous ? Venez visiter mon jardin, nous dit-il en ouvrant la marche.

Un bungalow au bord du lac, une véranda et sous la véranda, un jardin, un jardin anglais, plein de fraîcheur et de retenue – un gazon et des nénuphars, des pois de senteur et des jonquilles, de la lavande, des primevères et des lobélies, le tout fleurissant, bien sagement, en saison comme hors saison.⁸²³

Dans la parenthèse de la « visite à Don Otavio », ce voyage dans le voyage, les personnages rencontrés paraissent surgir d'une autre temporalité, voire d'un autre monde, celui de la fiction. Et ce à commencer par don Otavio lui-même, ce mystérieux hôte aux manières de don Quichotte. Lors de leur première rencontre, Sybille Bedford le décrit avec minutie :

⁸¹⁷ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, op. cit., p. 154.

⁸¹⁸ *Ibid.*, p. 302.

⁸¹⁹ *Ibid.*, p. 303.

⁸²⁰ *Ibid.*, p. 310

⁸²¹ *Ibid.*, p. 164.

⁸²² *Ibid.*, p. 174.

⁸²³ *Ibid.*, p. 169-170.

Il portait un pantalon de flanelle blanche et une ravissante chemise à col ouvert, décorée d'hippocampes. A son cou cliquetait une grappe de médailles pieuses en or. Ses mains et son teint étaient d'une blancheur laiteuse ; quant à son visage, un ovale allongé au modelé un peu mou surmonté d'une toison argentée, il évoquait une de ces belles figures des courtisans de Goya, où l'intelligence, la fierté, la volonté ont dégénéré en sottise et en ruse ; un visage figé, étroit, flegmatique et triste.⁸²⁴

Don Otavio et ces nombreuses personnes, mentionnées et soi-disant rencontrées au cours de leur voyage, ont-elles vraiment existé ? Cette donnée importe peu finalement. Qu'elles existent indépendamment de l'œuvre ou qu'elles soient de pures constructions fictives, des « vivants sans entrailles », toutes ont leur rôle à jouer, leur mot à dire, et concourent à donner du Mexique une image colorée et surréaliste. La romancière s'amuse de l'entre-deux que permet de créer le récit de voyage. L'évocation de deux mexicains, qui se présentent sous les patronymes de Rosenkranz et de Guildenstern, laisse par exemple deviner un clin d'œil à William Shakespeare, puisque ce sont aussi les noms des deux courtisans de *Hamlet*.

Hormis la « parenthèse » que constitue le séjour chez don Otavio, Sybille Bedford et son amie E. ne se lient pas, malgré leur ouverture, à la population « locale ». Cependant, en parcourant l'espace, en y faisant des rencontres contextuelles, la voyageuse s'interroge. La rencontre devient le lieu privilégié dans le discours pour mettre en scène l'Altérité et glisser des réflexions philosophiques. Face aux Tarasques qu'elle observe à Pázcuarro naissent ainsi les suivantes interrogations:

Que sais-je des Tarasques ? Que savent-ils d'eux-mêmes ? Que diraient-ils d'eux-mêmes ? Commenceraient-ils par un exposé économique et social ? Evoqueraient-ils leurs danses, fêtes, traditions, superstitions, croyances ? Feraient-ils allusion à la sauterelle porte-bonheur et à l'ânesse qu'il ne faut pas traire à la dernière lune, au mauvais saint qui les a laissés tomber, au lézard qui est en réalité le grand-père du voisin ? Décriraient-ils leur rythme de vie, avec sa routine et ses heures d'excès [...]. L'amour qu'ils portent à leurs enfants ? La religion riche et bigarrée, heureux mélange des aspects les plus polythéistes du catholicisme et d'un fétichisme issu des croyances anciennes, qui circulent dans leur vie comme le sang dans les veines du corps humain ?⁸²⁵

En s'interrogeant, l'auteur ouvre à la réflexion. Bien qu'elle esquisse des éléments de réponse, celles-ci ne sont jamais définitives. Une formule glissée par Sybille Bedford dans le cadre de sa narration paraît de fait illustrer son état d'esprit lorsqu'elle dit : « Dans ce monde où tout se croise et s'entrelace, on doit poser des

⁸²⁴ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, op. cit., p. 159.

⁸²⁵ *Ibid.*, p. 133.

questions sans peut-être attendre de réponses »⁸²⁶.

L'altérité devient une source de réflexion possible au contact des Tarasques pour songer à la diversité des peuples, des coutumes, mais aussi pour repenser l'identité de l'occident à la lumière de la différence. « *Aucune civilisation*, notait Levi-Strauss, *ne peut se penser elle-même si elle ne dispose pas de quelques autres pour servir de terme de comparaison* »⁸²⁷; « aucun individu non plus »⁸²⁸, ajoute à juste titre Todorov. C'est ainsi qu'à partir de cette rencontre, des doutes et des interrogations surgissent dans l'esprit de la voyageuse. Non seulement sur le mode de vie de ces indigènes mais aussi, de manière dialectale, sur les formes d'être et de vivre en Occident :

La vie de ces Indiens est-elle supportable ? Matériellement, elle est aléatoire, mais pas plus que pour la majorité d'entre nous, car la peur de l'insécurité n'est-elle pas plus terrible que l'insécurité elle-même (ce qui n'est pas une raison pour en minimiser la gravité) ? Et l'obsession de la réussite professionnelle est-elle vraiment préférable aux prières pour la pluie ? En général, les Indiens n'ont pas une vie très longue [...]. Peut-être vaut-il mieux trépasser rapidement d'un mal mortel que d'être maintenu des mois durant sous une tente à oxygène à force de drogues.⁸²⁹

La rencontre du peuple tarasque permet à la romancière ces fameux « détours par l'ailleurs pour revenir à soi ». L'altérité justifie, dans la narration du voyage, des digressions philosophiques, qui portent sur des concepts tels que ceux de la pauvreté, de la liberté, de la richesse, du bonheur, l'auteur refusant toujours de conclure de manière définitive : « Ou il y a-t-il quelque chose d'autre ? Si seulement ils pouvaient parler de leurs heures d'apathique solitude, nous révéler quelle vacuité ou quelles visions occupent leur regard fixe. »⁸³⁰

Sybille Bedford rend compte, par l'expression de ce regret, de l'insaisissabilité de l'Autre. En dépit de toutes les questions, de toutes les hypothèses, autrui nous échappera toujours. Or, c'est paradoxalement dans cette « résistance ontologique »⁸³¹, dont fait part la romancière, que l'Autre est reconnu dans son identité.

⁸²⁶ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, *op. cit.*, p. 133.

⁸²⁷ LEVI, STRAUSS, cité par TODOROV, Tzvetan, *Nous et les autres : La réflexion française sur la diversité humaine*, *op. cit.*, p. 123.

⁸²⁸ TODOROV, Tzvetan, *Nous et les autres*, *op. cit.*, p. 123.

⁸²⁹ BEDFORD, Sybille, *Visite a Don Otavio*, *op. cit.*, p. 132.

⁸³⁰ *Ibid.*, p. 355.

⁸³¹ Nous empruntons l'expression à AFFERGAN, Francis, dans *Exotisme et altérité*, *op. cit.*, p. 22.

La rencontre des Tarasques, les questions qu'elle suscite et les considérations qui s'en dégagent reflètent la quête de savoir de la voyageuse. Son récit nous paraît illustrer un pas supplémentaire vers la compréhension des autres, de soi, du monde, tandis que l'écrivaine se rapproche du voyageur « philosophe » tel que le décrit Todorov : « Observer les différences : c'est un travail d'apprentissage, de reconnaissance de la diversité humaine. »⁸³²

Albert t'Serstevens

Nous franchissons un pas supplémentaire, dans l'histoire de la lente approche de l'Autre, aux côtés d'Albert t'Serstevens et d'Amandine Doré. Malgré les risques qu'une telle pratique du voyage peut supposer, ils aiment aller à la rencontre de la population :

Un camionneur, à qui nous demandons notre chemin, nous engage fortement à ne pas y aller, si nous ne voulons pas nous faire assassiner.

« Ce sont des mauvaises gens, - *gente mala* », nous dit-il.

Nous nous engageons cependant sur le chemin qui y conduit, mais en regardant le joli profil de ma compagne, je me dis que tout de même... l'aventure de la veille... sa jeunesse... [...]

« Tu es fatigué ?

- Non... C'est à cause de ce que nous a dit le type du camion.

- Tu as peur ?

- Pas pour moi, tu le sais bien...

- Entonces vámonos ! [*sic*]

- Con mucho gusto, muchacha ! ⁸³³

L'auteur ravive la figure des aventuriers et dévoile la confiance avec laquelle ils s'adonnent à l'inconnu. L'expérience permet de mettre à bas de nombreuses idées communes : « Je rappelle à Amandine qu'on nous avait prédit que nous serions assassinés si nous nous écartions des routes. On nous fait, au contraire, avec des *Ustedes*, entrer dans plusieurs maisons. »⁸³⁴ Face au *topos* d'un Mexique dangereux, violent, *sans lois*, où le banditisme est monnaie courante, l'expérience de ces voyageurs propose une autre version, une autre vision, qui semble inviter les lecteurs

⁸³² TODOROV, Tvetan. *Nous et les autres*, op. cit., p. 461-463.

⁸³³ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays trois étages*, op. cit., p. 385.

⁸³⁴ *Ibid.*, p. 208.

à prendre de la distance avec les discours alarmistes, et à se méfier des clichés trop faciles.

Albert t'Serstevens et Amandine Doré sont les premiers voyageurs, dans notre corpus, à aller rencontrer les populations locales avec un tel intérêt. Au cours de leur voyage, ils utilisent plusieurs fois un stratagème pour entrer en contact avec la population. L'auteur partage avec son lecteur l'astuce suivante :

Il n'y a pas meilleure façon de visiter une ville que d'y chercher une chose difficile à trouver. On la parcourt ainsi d'un bout à l'autre, on entre dans un tas de maisons, d'ateliers, de chambres, de patios, on cause avec les gens, on voit ce qu'ils aiment avoir autour d'eux, on pénètre, en un mot, dans l'intimité du pueblo. C'est plus nourrissant pour l'esprit que de passer de monument en monument.⁸³⁵

Se distinguant de la pratique dite « touristique » telle que l'ont imposée les mœurs et les imaginaires, Albert t'Serstevens et Amandine Doré disent préférer les habitants aux « monuments », le paysage humain, aux richesses architecturales (ce qui ne les empêche pas non plus de s'y intéresser). Comme dans une chasse au trésor, notre couple de voyageurs se lance en quête d'objets divers qui les entraîne dans des lieux plus ou moins reculés, à la rencontre des différentes cultures présentes sur le territoire. Nous les voyons ainsi à Coyotepec, dans un village de potiers, partir à la recherche d'une statue, « une sirène noire, joueuse de guitare, parfaite de formes et de proportions »⁸³⁶ ; prendre la direction de Záchila, dans l'état de Oaxaca, pour trouver des « très beaux costumes à encolure brodée »⁸³⁸ ; se lancer à Comitán, aux côtés d'une vieille indigène, « à la recherche d'animaux votifs, porte-cierges ou totems »⁸³⁹. À mesure qu'ils descendent vers le sud, les voyageurs rencontrent les peuples Tarasque, Huastèque, Totonaque, Pame, Zapotèque, Tzotzil, Chamula, qu'Albert t'Serstevens tente de circonscrire par l'écriture, par la photographie, et Amandine Doré par ses traits de pinceau.

Le vif intérêt porté par les voyageurs sur les diverses populations mexicaines, leurs efforts pour les distinguer les unes des autres, pour aller à leur rencontre, dénote d'une ouverture envers autrui et d'une certaine hardiesse jusqu'alors absente dans la plupart des récits des voyageurs. Nous pouvons cependant émettre, nous semble-t-il, un bémol dans la rencontre. Celle-ci nous paraît en effet biaisée par le rapport qu'établissent les voyageurs lorsqu'aller vers autrui semble impulsé, avant

⁸³⁵ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays trois étages*, op. cit., p. 422.

⁸³⁶ *Ibid.*, p. p. 384.

⁸³⁸ *Ibid.*, p. 385.

⁸³⁹ *Ibid.*, p. 422.

tout, par une optique « professionnelle » : celle d'en témoigner par la suite.

Nous nous interrogeons surtout sur la « valeur » de la rencontre lorsque nous les voyons user de leur statut d'étrangers, de « scientifiques », pour ouvrir des portes qui resteraient fermées sans cela. L'épisode du Michoacán, dans un petit village que traversent les voyageurs, est significatif. Face à l'hostilité des enfants et des habitants, Albert t'Serstevens va voir le *Padre* indigène qui « parle espagnol, chose rare dans ces coins perdus »⁸⁴² :

Je lui explique que nous sommes français, que nous voyageons pour étudier son pays. Il rassemble aussitôt les notables, il leur fait un discours en tarasco, il doit leur répéter ce que je viens de leur dire car son allocution terminée, les hommes donnent des ordres aux femmes qui se répandent dans le pueblo.

« Vous pouvez descendre, nous dit le padre, faites ce que vous voulez, entrez où vous voulez, le village est à vous »

[...] Nous avons parcouru lentement le pueblo, au milieu des mêmes gamins devenus respectueux, par ordre venu d'en haut. Nous avons pénétré dans plusieurs maisons, sauf une dont le propriétaire m'a barré l'entrée de ses bras étendus, avec une colère étouffée qui balbutiait du tarasco. C'était son droit, et je n'ai pas insisté.⁸⁴³

Malgré les « bonnes intentions » des voyageurs, leur présence à l'intérieur des habitations relève selon nous davantage de l'ordre de l'intrusion que du consentement sincère de l'habitant ; comme en atteste non pas l'invitation spontanée, mais l'« ordre venu d'en haut »⁸⁴⁴. S'il mentionne un cas de désaccord, le voyageur ne s'interroge pourtant pas, dans le discours, sur la portée symbolique de cet acte, ni sur leur propre attitude, en tant que visiteurs, qui mérite pourtant réflexion : leur statut d'« investigateurs », de « voyageurs », d'« étrangers », de « scientifiques », justifie-t-il ce genre de relation ? Cette séquence nous semble ainsi révéler un sentiment de supériorité de la part des visiteurs occidentaux, où la rencontre et les relations humaines s'en trouvent dès lors faussées.

Certes, les rencontres effectuées avec la population locale permettent à Amandine Doré de croquer des visages, des costumes, des coiffures, des scènes de la vie quotidienne ; à Albert t'Serstevens, de tirer quelques portraits photographiques et d'enrichir la narration de leur voyage, la représentation faite du Mexique, par un autre média que celui de l'écriture. La rencontre avec la population ne semble néanmoins jamais s'établir sur une relation vraiment « sincère », c'est-à-dire

⁸⁴² T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays trois étages*, op. cit., p. 422.

⁸⁴³ *Ibid.*, p. 173.

⁸⁴⁴ *Id.*

« réciproque ». Les voyageurs semblent finalement davantage intéressés par l'Autre pour ce qu'il représente en tant que garant d'une culture, d'un peuple, d'une tradition, que pour l'homme en lui-même qu'ils viennent à rencontrer. Ils seraient donc, en quelque sorte, dans la classification de Tzvetan Todorov, des « profiteurs » : « l'autre est pris dans un rapport pragmatique, il n'est jamais le but même de la relation. »⁸⁴⁶

Michel Droit

La posture de Michel Droit à l'égard de l'Autre nous paraît ambivalente. Le voyageur se déplace à travers le pays pour rencontrer des personnes issues de milieux divers qui tendent à l'éclairer sur différents aspects du Mexique et à fournir au lecteur une (re)présentation de la société mexicaine. Ce sont désormais les personnes, plus que les lieux, qui ponctuent et constituent l'itinéraire du voyageur. Elles font pour la plupart partie du monde culturel, en particulier du domaine des arts et des lettres. D'où la rencontre avec Pablo Gomez, régisseur dans une compagnie cinématographique⁸⁴⁷ ; Jaime T., un peintre mexicain⁸⁴⁸ ; Jean Brajnik, un jeune sculpteur tchèque qui enseigne la céramique aux Tarasques⁸⁴⁹ ; Jorge Perez, correspondant de l'Excelsior⁸⁵⁰ ; Alberto R..., un romancier engagé contre le système actuel⁸⁵¹ ; David Alfaro Siqueiros, muraliste célèbre au Mexique. Michel Droit rencontre aussi deux anthropologues renommés : Frans Blom, qui avait déjà accueilli Albert t'Serstevens et Amandine Doré⁸⁵², et Antonio Caso⁸⁵³. Il visite aussi Luis Martin R..., avocat réputé dans son milieu qui s'avère passionné pour la *charrería*⁸⁵⁴ ; Pierre La Concorde, un prêtre installé à Tehuantepec⁸⁵⁵ ; Eduardo Acuma Eskildsenn, superintendent de la raffinerie de Metatitlan⁸⁵⁶. Il contacte enfin

⁸⁴⁶ TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres : La réflexion française sur la diversité humaine*, op. cit., p. 453.

⁸⁴⁷ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*, op. cit., p. 31.

⁸⁴⁸ *Ibid.*, p. 54.

⁸⁴⁹ *Ibid.*, p. 85.

⁸⁵⁰ *Ibid.*, p. 254.

⁸⁵¹ *Ibid.*, p. 219.

⁸⁵² *Ibid.*, p. 185.

⁸⁵³ *Ibid.*, p. 127.

⁸⁵⁴ *Ibid.*, p. 97.

⁸⁵⁵ *Ibid.*, p. 170.

⁸⁵⁶ *Ibid.*, p. 248.

Durango, un passeur de *wet-backs*⁸⁵⁷.

Le voyageur s'intéresse davantage aux personnes, à leurs expériences, à leur histoire, à leur vision du pays, qu'aux sites, aux monuments, aux paysages qui le constituent. La renommée de certaines personnes rencontrées, comme Alfonso Siqueiros et Antonio Caso, rappelle que le voyageur dispose d'une influence certaine, qui lui ouvre des portes significatives. Il dit généralement se rendre à ses différents rendez-vous car « un ami » l'a mis en contact ou qu'il dispose d'une lettre de recommandation. Michel Droit a bien organisé son voyage à l'avance, le « hasard » qui guide les pas de certains voyageurs n'a pas vraiment de place dans son récit. Les rendez-vous ponctuent la narration avec une fréquence inédite et révèlent une nouvelle orientation dans la poétique du récit de voyage au Mexique.

Faisons cependant quelques réflexions à propos de son approche de l'Ailleurs. Michel Droit se révèle être, comme Emilio Cecchi, un amateur de cinéma : « Aussitôt, et comme si souvent en ce pays, des images cinématographiques surgissent dans ma mémoire, se superposant à celles qui s'offrent directement à mes yeux. »⁸⁵⁸ Cette culture cinématographique influence le rapport du voyageur à l'Ailleurs tout au long de son expérience viatique, mais aussi du récit qu'il en fait : « Et entre deux immeubles douteux : le décor des *Olvidados* de Bunuel. »⁸⁵⁹

Michel Droit exemplifie, de manière paradigmatique, l'attitude du voyageur « collectionneur d'images »⁸⁶² auquel se réfère Rachid Amirou. En effet, pour le sociologue :

Le plus souvent, nous circulons avec des garde-fous. Nous avons en tête des jeux d'images qui nous protègent du contact avec l'alentour. [...] la chasse aux images que l'on veut rapporter et celles qu'on apporte avec soi, s'ajoutant à celles que nous avons d'endroits où nous sommes jamais allés, fonctionne comme une bulle transparente nous protégeant de la réalité des rencontres et des vis-à-vis. [...] Ces images sont à l'origine du phénomène touristique. Nous sommes mus par des idées, des représentations que l'on se fait de certains pays et de certains espaces.⁸⁶³

Cette interprétation nous permet peut-être de mieux comprendre l'attitude d'Emilio Cecchi, que nous avons du mal à concevoir. Cet « écran », installé entre le

⁸⁵⁷ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains, op. cit.*, p. 265.

⁸⁵⁸ *Ibid.*, p. 133.

⁸⁵⁹ *Ibid.*, p. 11.

⁸⁶² AMIROU, Rachid. *L'imaginaire touristique, op. cit.*, p. 78.

⁸⁶³ *Ibid.*, p. 81.

voyageur et la réalité, serait une forme de protection qui permettrait, entre autres, au voyageur de « supporter » la misère qui l'entoure, voire d'y trouver de la beauté. Si nous devinions l'influence du cinéma dans les mises en scène d'Emilio Cecchi et dans son contact avec l'Ailleurs, chez Michel Droit, elle devient manifeste. Le voyageur part à la « chasse aux images » et une fois rassasié, en revient, « satisfait » :

Et tous les infirmes, les éclopés, les amputés, les estropiés, les monstres ou les demi-monstres dont la lumière du jour n'a pas voulu, mais que la nuit accepte et livre aux lumières, aux bruits, à la rue, à la foule, pour qu'elle se regarde et se voie en eux [...].

Déjà, ce soir, il me semble voir se dérouler devant mes yeux le film à la fois réaliste et fantastique du Mexico nocturne tel que je l'imaginai sans me le représenter, tel qu'il me surprend sans me dérouter.

Je rentre à l'hôtel, satisfait.⁸⁶⁴

L'horizon d'attente du voyageur guide son itinéraire et filtre son regard à travers une série de clichés qu'il ne va pas découvrir, mais retrouver : « Des *mariachis* [...] sont là, autour d'une table, *exactement tels que je les attendais* »⁸⁶⁵. Pour légitimer son statut de voyageur « collectionneur d'images » qui, nous le savons, est une attitude qui s'associe généralement aux touristes, l'auteur élabore avec emphase la dichotomie d'un « vrai » et d'un « faux » Mexique. Il préfère ainsi s'immerger dans la « vraie nuit populaire »⁸⁶⁶ de la capitale plutôt que dans le centre historique, trop clinquant à son goût ; il suit les recommandations des habitants et se rend là où ces derniers lui garantissent de découvrir « le vrai Mexique »⁸⁶⁷ ; il refuse, avec véhémence, d'aller dans les lieux touristiques d'Acapulco et de Cuernavaca⁸⁶⁸. La plupart des interlocuteurs du narrateur semblent avoir conscience de ses attentes, de sa vision idéalisée du Mexique, ou tout du moins, de ses « garde-fous ». En lui conseillant de se diriger vers le territoire des Regla, Carlos P... lui dit : « vous iriez loin pour trouver un décor et des gens aussi fidèles à l'idée que vous vous faites peut-être du Mexique... »⁸⁶⁹

Michel Droit se démarque de la figure du touriste telle que la décrit Tzvetan Todorov, en cela qu'il s'intéresse aux hommes et non seulement aux bâtiments, ou

⁸⁶⁴ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*, op. cit., p. 17.

⁸⁶⁵ *Ibid.*, p. 13. C'est nous qui surlignons.

⁸⁶⁶ *Ibid.*, p. 16.

⁸⁶⁷ *Ibid.*, p. 31.

⁸⁶⁸ *Ibid.*, p. 39.

⁸⁶⁹ *Ibid.*, p. 55.

aux animaux⁸⁷⁰. Il se démarque de la figure de l'impressionniste, parce qu'il porte un intérêt sur le pays visité : sa situation sociale, économique, politique⁸⁷¹. Le voyageur puise cependant des caractéristiques dans chacun de ces portraits. Comme Emilio Cecchi, il tient de l'impressionniste les esquisses des hommes et des paysages qu'il élabore en fonction de ses grilles de lecture. Son voyage est rapide, il est pressé, comme le touriste, et bien qu'elles soient d'une autre nature, il part aussi « collectionner des images ». Ces images, ce sont les hommes eux-mêmes, déshumanisés, devenus des trophées, qui lui garantissent son « statut » de « voyageur » et lui permettent de s'enorgueillir : « J'ai vu les Chamulas à l'extrême sud. Il me semble maintenant que, dans un genre tout différent, les wet-backs à l'extrême nord ne feraient pas mal *sur ma panoplie mexicaine*. »⁸⁷²

Arrêtons-nous sur la manière qu'il a de se référer dans le chapitre IV à la société mexicaine. Il commence ce chapitre par la description du Mexique à partir d'une approche géographique et d'un discours qui penche vers la « scientificité », avant de s'interroger : « Et les hommes ? »⁸⁷³

« Là encore, poursuit le voyageur, *la classification peut apparaître aisée, alors qu'elle est souvent fort délicate*. »⁸⁷⁴ Michel Droit propose, en « sociologue », d'informer le lecteur sur la composition de la société mexicaine et sur les caractéristiques de sa population. Nous n'allons pas analyser ce long passage de manière détaillée, mais souligner les éléments les plus significatifs et émettre quelques réflexions sur le regard du voyageur. Il évoque l'organisation pyramidale de la société qui, dit-il, est en train d'évoluer : « Au sommet de l'édifice, il y eut longtemps le Blanc »⁸⁷⁵. Il est cependant en train de perdre du terrain, poursuit-il, « au bénéfice du troisième élément de la population mexicaine, numériquement le plus important (environ les deux tiers) [...], à savoir le métis. »⁸⁷⁶ Le premier « élément », en bas de l'échelle, est l'Indien : « la classe la plus misérable du Mexique contemporain. »⁸⁷⁷

En réduisant la société mexicaine aux indiens, aux métis, aux blancs, le

⁸⁷⁰ TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres : la réflexion française sur la diversité humaine*, op. cit., p. 453-454.

⁸⁷¹ *Ibid.*, p. 454-455.

⁸⁷² DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*, op. cit., p. 260. C'est nous qui surlignons.

⁸⁷³ *Ibid.*, p. 71.

⁸⁷⁴ *Id.*

⁸⁷⁵ *Ibid.*, p. 72.

⁸⁷⁶ *Ibid.*, p. 73.

⁸⁷⁷ *Ibid.*, p. 72.

voyageur invisibilise, voire nie, les minorités « autres » qui existent sur le territoire, entre autres, les noirs et les asiatiques. Il est conscient des inégalités qui sous-tendent la société, de sa structure pyramidale, de l'exploitation des indiens : « Il faut voir, en effet, dans les régions à forte dominante indienne, l'exploitation éhontée de l'artisanat indien, à laquelle se livrent les commerçants métis. »⁸⁷⁹ Loin de critiquer ces abus comme le feront, nous le verrons, les voyageurs postérieurs, le discours de Michel Droit légitime cependant cette organisation. Le portrait du métis, « Aussi doué physiquement qu'intellectuellement, travailleur, entreprenant, courageux mais également rusé »⁸⁸⁰, est idéalisé. L'auteur admire leur habileté et leur manière d'avoir imposé leur place dans l'espace social : « Pont naturel entre le Blanc et l'Indien, s'efforçant de profiter de l'un et d'exploiter l'autre au maximum, il constitue aujourd'hui le véritable moteur de la vie mexicaine. »⁸⁸¹ Il considère clairement le métis comme un modèle à suivre. Or, la seule manière de légitimer cette attitude à l'égard des indigènes est de les reléguer aux stéréotypes négatifs, aux idées-communes de l'époque, et d'une certaine catégorie de personnes, qui voient dans les « indiens », à l'instar du voyageur, une classe « toujours prête à être exploitée [...] par l'argent, les idées, ou le pouvoir. »⁸⁸²

Pour justifier les immenses abus auxquels sont soumis les indigènes, Michel Droit s'appuie ainsi sur l'imaginaire collectif et sur la vision coloniale, puis impérialiste, véhiculée depuis des siècles par les voyageurs occidentaux. En 1901, le philosophe mexicain Ezequiel A. Chávez, aux orientations positivistes, écrit : « es proverbial la flema imperturbable del indio, su estoica taciturnidad, su impasible inercia: todos los viajeros, a cualquiera nacionalidad que pertenezcan, la han observado »⁸⁸³. La « nature » de l'Indien requiert que quelqu'un le pousse à l'action, le sorte de sa flemme constitutive, lui montre le chemin, fut-ce en l'exploitant. Auvu du système, il faut bien que « quelqu'un » occupe le bas de l'échelle. L'Indien est la personne indiquée, puisqu'il ne peut pas, *par nature*, accéder à un autre poste : il n'en a pas les capacités. D'où les propos de Michel Droit : « Qu'y faire ? Adroit, mais sans esprit d'initiative, jamais l'Indien ne saurait tenir le rôle que jouent à sa place les hommes qu'il méprise, et dont il ne peut cependant pas se passer. »⁸⁸⁴ Le discours du voyageur légitime ainsi par son discours, sous couvert de

⁸⁷⁹ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*, op. cit., p. 73.

⁸⁸⁰ *Id.*

⁸⁸¹ *Id.*

⁸⁸² *Id.*

⁸⁸³ CHÁVEZ A. Ezequiel. « La sensibilidad del mexicano », dans BARTRA, Roger (dir). *Anatomía del mexicano* [2002]. México : Debolsillo, 2007. (Coll. Ensayo –Filosofía), p. 29.

⁸⁸⁴ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*, op. cit., p. 73.

« scientificité », le système d'exploitation qui existe dans la société mexicaine, et continue à diffuser, dans l'imaginaire collectif, la (re)présentation de l'indigène léthargique et bon à rien, sinon à être exploité.

Pino Cacucci

Certes, le regard des voyageurs demeure, dans certains cas, empreint de préjugés. Il porte la marque de la supériorité occidentale, parfois, d'un racisme latent, voire manifeste. Nous constatons cependant, d'une manière générale, au fur et à mesure du temps, une ouverture à l'Autre, fût-ce avec ses limites, de plus en plus significative. Pino Cacucci fait un pas supplémentaire en ce sens.

Le voyageur choisit d'inaugurer *Poussières mexicaines* par la parole et la figure de l'Autre : « -Boire est un rite collectif. Un vrai Mexicain ne se saoulerait jamais seull, dit don Venustiano ». ⁸⁸⁵ Le « je » apparaît seulement à la fin du quatrième paragraphe et laisse deviner, par ce choix narratif, la place que requerra ensuite autrui dans l'espace diégétique.

Pino Cacucci se distingue de ses prédécesseurs car il prend le temps d'écouter autrui, de dialoguer avec lui, et ce quel que soit son statut social. Si la rencontre est agréable et stimulante, il n'hésite pas à modifier son itinéraire ou à changer son plan initial pour suivre les propositions, voire les invitations de ses interlocuteurs. La rencontre devient en ce sens un puissant ressort narratif, la clef de voûte du voyage.

Un nouvel art de voyager s'esquisse qui laisse davantage place au hasard, à l'ouverture, à l'improvisation. En faisant confiance à autrui, en prenant le temps de la rencontre, le voyageur (dé)montre que les apparences ne reflètent pas toujours l'être. Sebastián est un taxiste qu'il a rencontré trois ans plus tôt, avec qui il a noué amitié, et qui est devenu garagiste. L'auteur le retrouve à Escuinapa, où habite son compagnon, et où se pratique encore *l'ulama*, un jeu préhispanique. Sebastián l'emmène voir une partie de ce jeu et partage avec lui son érudition sur le sujet. Le voyageur commente :

[...] il ne m'aurait pas autrement étonné s'il s'était révélé être un réparateur de pneus anthropologue, car dans ce pays j'ai rencontré des gens si amoureux de leur origine qu'ils pouvaient faire coexister les activités les plus inattendues avec les passions les moins soupçonnables. ⁸⁸⁶

⁸⁸⁵ CACUCCI, Pino. *Poussière mexicaines*, op. cit., p. 11.

⁸⁸⁶ *Ibid.*, p. 106.

Les amitiés qu'il lie sur la route lui servent plus d'une fois de « sauf- conduit », notamment pour accéder à des lieux marginaux⁸⁸⁷. De la rencontre de Federico Bonasso, le chanteur de Jugete Rabioso (un groupe de rock célèbre au DF) à Armando Trapote, un architecte éleveur de coqs de combats ; de la visite à Carlos Fuentes, l'auteur quasiment mythique de la *Región más transparente*, à celle de don Churro, un loueur de voitures Yaqui ; d'un touriste qui s'avère être un guide précieux dans la sierra Tarahumara à Felipe, l'un des plongeurs sacrés d'Acapulco, le voyageur programme des rendez-vous, mais se laisse aussi porter par les rencontres du chemin. Nous n'allons pas nous attarder sur l'analyse de la rencontre telle que la met en scène Pino Cacucci, car elle se rapproche davantage, par rapport à ses prédécesseurs, à la manière qu'ont nos voyageurs espagnols, surtout Paco Nadal et Suso Mourelo, d'interagir avec autrui. Nous désirons simplement signaler ici que le récit de Pino Cacucci s'inscrit dans une forme de « voyage-dialogue » dont il serait, pour le Mexique, l'un des premiers exposants, et dont Albert t'Serstevens et Michel Droit seraient en quelque sorte des précurseurs.

Dans le voyage, le voyageur

dis-moi comment tu voyages et je te dirai qui tu es⁸⁸⁸

Bien que soumis aux aléas du voyage, les étapes effectuées, les transports empruntés, le regard posé sur les autres et l'ouverture à ces-derniers découlent directement des choix du voyageur, de son état d'esprit, de sa personnalité. C'est ainsi que le Mexique nous est présenté à la lumière de différents parcours et sous le prisme de regards singuliers. Or, quelle que soit la discrétion de la figure du voyageur dans l'espace diégétique, comme le souligne Odile Gannier, il reste omniprésent, « domine le texte de sa personnalité »⁸⁸⁹. Nous pourrions dire que lire un récit de voyage revient à côtoyer le voyageur de manière différée, puisqu'au fil de la narration, nous le suivons par procuration. Odile Gannier insiste sur le statut particulier du narrateur et fait appel aux réflexions de Daniel-Henri Pageaux :

Dans le récit de voyage, l'écrivain-voyageur est producteur du récit, objet privilégié du récit, organisateur du récit, et metteur en scène de sa propre personne. Il est narrateur, acteur, expérimentateur, mémorialiste de ses propres

⁸⁸⁷ Tels que les « hoyos funkys », ces lieux alternatifs où se déroulent des concerts de « rock marginal » dans CACUCCI, Pino. *Poussière mexicaines, op. cit.*, p. 45.

⁸⁸⁸ Jean-Didier Urbain joue sur le proverbe populaire « dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es ».

⁸⁸⁹ PAGEAUX Daniel-Henri, « De l'imaginaire culturelle à l'imaginaire », *Précis de littérature comparé*, p. 135, cité par GANNIER, Odile, *La littérature de voyage, op. cit.*, p. 9.

faits et gestes, héros de sa propre histoire sur un théâtre étranger dont il se fait l'analyste, le chroniqueur et l'arpenteur privilégiés. Il est surtout persuadé, parce qu'il est voyageur, d'être un témoin unique.⁸⁹⁰

Au XIX^e siècle, particulièrement en Europe, le récit de voyage s'ouvre à l'intimité autobiographique.⁸⁹¹ Le récit de voyage oscille d'ailleurs pour Tzvetan Todorov entre ces deux pôles en tension permanente : « la limite, d'un côté, est la science ; de l'autre, l'autobiographie. Le récit de voyage vit de l'interpénétration des deux. »⁸⁹²

Malgré les relations qu'il est possible d'établir entre le genre autobiographique et celui du récit de voyage, ces deux genres demeurent éloignés l'un de l'autre. Notamment, nous semble-t-il, dans leur but intrinsèque. En effet, le premier tend à ramener le monde à son regard, au « Je », tandis que le second essaye à *contrario* d'ajuster son regard au monde, tout en s'effaçant parfois de la narration. Le « Je » devient un pré-texte, un réceptacle, un foyer de perceptions à partir duquel se positionner et donner sens au monde. Autrement dit : si l'autobiographie met en scène le monde pour (mieux) en venir à soi, le récit de voyage parle au contraire de soi pour (mieux) mettre en scène le monde.

Selon Philippe Lejeune, l'écriture autobiographique tend à mettre en valeur « l'histoire d'une personnalité »⁸⁹³. Cette personnalité, en perpétuelle négociation, se trouve souvent mise à l'épreuve, (re)mise en question, ce qui se manifeste de manière particulièrement visible dans le cadre de l'expérience viatique. Le voyage est en effet un laboratoire pour s'expérimenter soi-même, un merveilleux « révélateur de personnalité »⁸⁹⁴ ? Les récits de voyage acquièrent dès lors une dimension, une « pulsion », un « horizon » autobiographique.

En plus d'avoir eu l'impression de côtoyer le voyageur, de s'être glissé dans ses pas et d'avoir saisi les principaux traits de son caractère, à la fin de la lecture, le lecteur s'est forcément fait une idée, si ce n'est juste, du moins relativement vraisemblable, de l'identité de l'auteur en voyage – ou, plutôt, de la personnalité qu'il a mise en scène –. Malgré de profondes différences, nos voyageurs possèdent des caractéristiques communes qui nous permettent de voir s'affirmer, au fil du

⁸⁹⁰ PAGEAUX, Daniel-Henri, cité par GANNIER, Odile. *La littérature de voyage, op. cit.*, p. 9.

⁸⁹¹ MALENFANT Brigitte. *L'horizon autobiographique du récit de voyage de Flora Tristan : Les pérégrinations d'une paria*. Montréal, Université de Montréal, 1997.

⁸⁹² TODOROV, Tzvetan. *Les morales de l'Histoire, op. cit.*, p. 105.

⁸⁹³ LEJEUNE, Philippe. *Le pacte autobiographique*. Paris : du Seuil, 1975 (Coll. Poétique), p. 14.

⁸⁹⁴ BOSCH, Nicolas. *Etude psychologique du voyageur au long cours : Sentiment océanique et émotions de l'ailleurs*. Paris/ Université catholique de Paris, 2003, p. 208.

XX^e siècle, l'archétype de l'auteur et voyageur.

Le « vrai voyageur » est un mythe et le « voyageur parfait », souligne Jean-Didier Urbain, n'a jamais existé⁸⁹⁵. Les auteurs et voyageurs s'efforcent cependant de paraître exemplaires et de défendre un certain art de voyager. La théorie du personnage que propose Philippe Hamon va nous permettre d'aborder la construction de leurs personnages. En nous appuyant sur son cadre théorique, nous allons questionner le savoir-faire, le savoir-dire et le savoir-vivre des voyageurs ou, plutôt, de leurs personnages. Nous ajouterons une dernière catégorie, spécifique à notre corpus, dans laquelle se recoupent les trois autres : le savoir-voyager. Mais est-il possible de s'intéresser de nos jours à la figure du voyageur sans mentionner celle du touriste ? La réponse par l'affirmative nous paraît difficile, tant le tourisme est devenu un phénomène majeur, et tant les voyageurs, sentant leur statut menacé, prennent le soin de se distinguer de ces personnes qui, paradoxalement, ne semblent pas toujours si éloignées des « voyageurs » qu'ils ne voudraient le faire croire.

De l'affirmation d'une personnalité, au cours du voyage, jusqu'à l'élaboration de son propre personnage au service de la narration en passant, au fil des récits, par l'avènement d'une nouvelle catégorie de voyageurs, celle de l'auteur et voyageur qui devient, peu à peu, écrivain voyageur, le chemin est long. Voyons donc tour à tour les points mentionnés ci-dessus : le voyageur entre savoir-dire, savoir-faire savoir-vivre, savoir-voyager ; le voyageur, auteur et lecteur du monde ; le voyageur versus le touriste.

Le voyageur entre savoir-dire, savoir-faire, savoir-vivre et savoir-voyager

Le voyageur acquiert aux yeux du lecteur, pour réel qu'il fût dans un autre espace-temps, et dès les premières lignes, le statut de « personnage », entendu comme la résultante d'une « construction qui s'effectue progressivement le temps d'une lecture, le temps d'une aventure fictive »⁸⁹⁶. Il convient en effet de différencier le double fictionnel de la personne réelle. Autrement dit, la personne du personnage. Roland Barthes nous le rappelle en ces termes : « *qui parle* (dans le récit) n'est pas *qui écrit* (dans la vie) et *qui écrit* n'est pas *qui est*. »⁸⁹⁷

⁸⁹⁵ URBAIN, Jean Didier. *L'idiot du voyage*, op. cit., p. 328 : « persévérer dans la pensée qu'un voyageur modèle : un absolu du voyage, est un jour existé, ou qu'il soit seulement possible, procède de la croyance. C'est un mythe. »

⁸⁹⁶ HAMON, Philippe. « Statut sémiologique du personnage », dans *Poétique du récit*, Gérard Genette et Tzvetan Todorov (dir), Paris, Seuil, « Collection Points Essais », p. 126.

⁸⁹⁷ *Ibid.*, p. 40.

Pour Philippe Hamon, le personnage se définit à partir de trois pôles : le langage, la *techné*, la relation sociale, qui se réfèrent à son *savoir-dire*, son *savoir-faire* et son *savoir-vivre*⁸⁹⁸. Nous pouvons déjà remarquer de manière préliminaire la capacité des auteurs et voyageurs à réagir plus d'une fois, dans la diégèse, d'une manière appropriée par rapport à ces trois pôles, forçant par là l'admiration de son lecteur. Pour défendre un art de voyager et incarner le « héros » de leurs récits, les auteurs font de leur personnage – entendons, de leur double fictionnel – un voyageur-modèle qui donne l'exemple et qui balise la route à suivre. Lorsque leurs « savoirs » se révèlent insuffisants, et les entraînent dans des situations souvent cocasses, cela permet à l'auteur d'insérer de l'humour dans la narration et de susciter de la sympathie, voire de la solidarité de la part du lecteur.

SAVOIR-DIRE

Le « savoir-dire » se réfère au discours des personnages : « parole nette ou embarrassée, bredouillée ou directe, hésitante ou forte, correcte ou incorrecte grammaticalement, etc. »⁸⁹⁹.

Pour s'intégrer dans un pays ou tout du moins, pour établir le dialogue, le « savoir-dire » acquiert en voyage une place particulière, si ce n'est essentielle. Certes, ce n'est pas une qualité, ni même une composante indispensable. Cependant, le savoir-dire s'avère fort utile pour la compréhension du voyageur de l'Autre et de l'Ailleurs. La maîtrise de l'espagnol par John Reed, Albert t'Serstevens et Pino Cacucci leur permet ainsi d'établir des contacts plus étroits, des échanges plus fructueux avec la population locale que leurs homologues, qui se déplacent sur le territoire sans en avoir les rudiments. Graham Greene avoue que son manque de connaissances en espagnol peut lui porter préjudice au cours de son voyage, et le plonge parfois dans une sensation d'insécurité. Notamment lorsque, soudainement sans guide, il se retrouve désemparé :

Pour la première fois, je me trouvais perdu sans espoir à cause de la pauvreté de mes connaissances d'espagnol ; il y avait toujours eu auparavant quelqu'un qui parlât anglais, sauf à bord du Ruiz Cano, où mes besoins étaient rares et ma destination évidente. J'avais maintenant le sentiment qu'une erreur pouvait me conduire n'importe où.⁹⁰⁰

Les efforts employés par E. pour s'adresser en espagnol aux personnes

⁸⁹⁸ HAMON, Philippe. « Statut sémiologique du personnage », dans *Poétique du récit*, Gérard Genette et Tzvetan Todorov (dir), Paris, Seuil, « Collection Points Essais », p. 41.

⁸⁹⁹ *Ibid.*, p. 159.

⁹⁰⁰ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, *op cit.*, p. 184.

croisées sur la route donnent à Sybille Bedford la possibilité, via l'effet d'oralité qu'elle retranscrit par un procédé phonétique, de se moquer malicieusement de sa compagne de voyage :

Du haut de sa planche, E. les salua et leur dit poliment :

- Bouai-nos di-as, mou-chasse grat-siasse, Viva Mexico !⁹⁰¹

Ce qu'un récepteur comprenant l'espagnol traduira comme « Buenos dias, muchas gracias, Viva Mexico ». L'auteur implique le lecteur dans un processus de déchiffrement du texte et sollicite ainsi sa complicité.

Le sens de la répartie, dont font preuve certains voyageurs, témoigne de leur « savoir-dire ». Albert T'Sertsevens le met par exemple en scène au détour d'une rencontre :

Les gens d'Alvarado sont réputés dans tout le pays pour la liberté et même l'audace de leurs propos. Le gamin qui s'occupe de monter nos bagages dans la posada où nous passerons deux nuits me dit :

« Hé, *gran coño*, où veux-tu que je porte tes valises ?

Pour ne pas demeurer en reste, je lui réponds :

« Chez ta putain de mère, si tu veux. »

Il rit à belles dents blanches :

« *Muy bien, Juanito !*

C'est ainsi qu'on se fait des amis...⁹⁰²

Mais le savoir-dire apparaît surtout de manière indirecte. Il se retrouve notamment dans les emprunts à la langue espagnole, disséminés dans le texte, qu'usent avec plus ou moins de fréquence les auteurs et voyageurs. Des mots, des expressions mexicaines, parfois même des dialogues, sont introduits dans le corps du texte en espagnol et invitent le lecteur à un dépaysement linguistique. Le voyage littéraire se double alors d'un voyage dans la langue.

Sybille Bedford use par exemple ce procédé dans la scène suivante, où l'accumulation de courtes phrases espagnoles, voire de mots juxtaposés les uns aux autres, incorpore dans la narration du voyage les voix de multiples vendeurs qui montent aux oreilles des voyageuses, en assaillant les passagers d'une manière pressente et cacophonique :

⁹⁰¹ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, op cit., p. 147.

⁹⁰² T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique, pays à trois étages*, op. cit., p. 278.

Le chauffeur avait disparu, nous laissant au milieu d'une meute de mainsténaces et de bras qui s'agitaient.

- ¡ *Un quinto!* ¡ *Señora!* ¿ *Un quinto?*

- ¿ *Quieren un cargador?*

- ¡ *Señoras! Señoras...*

- ¡ *Una carida por amor de la Madre de Dios!*

- *Un quinto...*

- ¿ *Cargador?*

- ¡ *Señora!*

- *El cargador soy yo.*

- *Una caridad... ¡Señoras!*

- *Para mi.*

- ¡ *Para mi!*

- ¡ *Para mi!*⁹⁰³

L'insistance des vendeurs, qui se dénote dans la reprise de simples mots comme « señoras » ou « para mi », la retranscription des phrases en langue espagnole, et le recours au dialogue confèrent un effet de réel à la scène.

Ces emprunts dénotent aussi la portée didactique des récits de voyage. Les lecteurs qui les abordent avec un intérêt linguistique peuvent en effet y puiser un lexique étranger dont ils pourront profiter par la suite. De plus, comme le signale Christine Montalbetti :

[...] l'emprunt expliqué puis réinvesti exige donc une attitude de lecture active, et doublement active, puisqu'elle suppose à la fois l'apprentissage des définitions (à mesure qu'elles apparaissent) et, à chaque nouvelle occurrence du vocable, un geste de traduction.⁹⁰⁴

Ce stratagème est présent dans *Poussières mexicaines* de Pino Cacucci, lorsque l'auteur tente d'expliquer l'expression « *d'agarrar la onda* - phrase intraduisible qui pourrait signifier « saisir l'illusion », « être à la hauteur de la situation »⁹⁰⁵, ou bien encore « *pinche güero* : l'adjectif signifie plus ou moins

⁹⁰³ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, op. cit., p. 107. L'italique et dans le texte « *Para mi* » dénué de ponctuation.

⁹⁰⁴ MONTALBETTI, Christine. *Le voyage, le monde et la bibliothèque*, op. cit., p. 166.

⁹⁰⁵ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 12.

couillon, tandis que tous ceux qui ont la peau claire - dans le cas présent, un étranger au -visage pâle- sont qualifiés de *güero* »⁹⁰⁶. Albert t'Serstevens et Michel Droit traduisent de manière plus directe et didactique les emprunts à la langue espagnole, puisqu'ils insèrent des notes de bas de page. Ce faisant, leurs récits de voyage interfèrent et imitent de manière évidente, comme le signale Geneviève Champeau, avec ce qu'elle dénomine les « discours du savoir »⁹⁰⁷.

Des emprunts sont parfois mentionnés sans que l'auteur ne les traduise ou les explique. Il revient alors au lecteur, s'il ne maîtrise pas la langue, de déduire la signification du vocable à partir du contexte ; de passer outre et de continuer sa lecture, en se satisfaisant du sentiment d'étrangeté que procure l'emprunt dans la narration ; ou bien encore de rechercher lui-même son sens en recourant au dictionnaire. Des « marqueurs exotiques » comme *tortillas*, *rebozos*, *tacos*, *mariachis*, *peones*, *charros*, etc., colorent enfin les narrations des voyageurs d'une certaine « mexicanité ».

SAVOIR-FAIRE

Le savoir-faire des personnages, relatif à la *techné*, est défini par Philippe Hamon comme :

[...] l'activité technologique des personnages (un travail, un bricolage, une activité professionnelle ou artistique quelconque, la rencontre médiatisée par l'outil ou le tour de main, d'un sujet et d'un objet) [...]. Activité adroite ou maladroite, conforme ou non conforme, habile ou malhabile, heureuse ou malheureuse dans ses résultats.⁹⁰⁸

Le « savoir-faire » des voyageurs est particulièrement mis en relief, notamment concernant leur expérience en matière de voyage. En effet, tous revendiquent un « savoir voyager » et retirent de ce « savoir-faire » un sentiment de fierté qui leur confère leur statut de voyageurs – entendons : de « bons » voyageurs. Emilio Cecchi affirme avoir voyagé au Mexique « en gardant les yeux et l'esprit ouverts »⁹⁰⁹, tandis qu'il nous rappelle disposer d'un passeport « timbré par les polices de la moitié du globe »⁹¹⁰.

⁹⁰⁶ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 15-16.

⁹⁰⁷ CHAMPEAU, Geneviève. « El relato de viaje, un género fronterizo », dans CHAMPEAU, Geneviève (dir.). *Relatos de viajes contemporáneos: Por España y Portugal*, op. cit., p. 23-24.

⁹⁰⁸ HAMMON, Philippe. « Statut sémiologique du personnage », dans *Poétique du récit*, op. cit., p. 159.

⁹⁰⁹ CECCHI, Emilio. *Mexique*, op. cit., p. 203.

⁹¹⁰ *Ibid.*, p. 201.

Graham Greene, malgré son aversion au voyage, ne peut pas s'empêcher de fournir une leçon de voyageur :

[...] une leçon précieuse : ne pas prendre les choses trop au sérieux, ne pas écouter trop attentivement les leçons d'autrui. L'on ne peut *vivre* dans un pays en s'y préparant sans cesse au pire, il faut boire l'eau, et il faut aller se baigner dans le petit ruisseau en traversant l'herbe nu-pieds, sans s'occuper des serpents. Heureux les gens capables de profiter de la leçon !⁹¹¹

Lorsque les hôtes de Sybille Bedford et E. les qualifient de touristes, la première s'écrie : « faites-nous la bonté [...] de nous considérer comme des voyageuses »⁹¹². Au cours de la narration, elle n'hésite pas à faire mention de ses voyages passés. Albert t'Serstevens se présente comme un être en mouvement : « j'ai passé ma vie à sauter de méridien en méridien »⁹¹³. Ses voyages passés ou à venir émaillent ses réflexions, et lui permettent de comparer le Mexique aux pays qu'il a visités par ailleurs. Michel Droit mentionne ses voyages à Hong Kong, Seattle, dans la forêt amazonienne. Il insiste sur l'expérience qu'il a acquise au cours de sa vie, et se met régulièrement en scène comme un personnage modèle : « Je note immédiatement »⁹¹⁴, « il me faut tout de suite tenter l'une de ces preuves [...] dont l'expérience m'a appris qu'elles étaient généralement infaillibles »⁹¹⁵, « Nul autre que moi, j'en gagerais, n'avait jugé insolite ni même sans doute remarqué ce qui venait de se passer. »⁹¹⁶ Enfin, Pino Cacucci semble avoir une telle expérience du Mexique qu'il avoue, en arrivant à Mexico : « Je ne me souviens plus combien de fois je suis venu dans cette ville, et combien de fois je l'ai quittée ».⁹¹⁷ En insistant plus ou moins sur leur savoir-voyager, en faisant preuve ou non de modestie, tous se présentent ainsi comme des voyageurs aguerris.

Selon l'épaisseur que l'auteur veut donner à son personnage, d'autres savoirs-faire qui s'éloignent des qualités nécessaires au « bon voyageur » se distillent dans la narration et fournissent des indices à propos de la personnalité de l'auteur. En accord avec la figure de « bonne vivante » que construit Sybille Bedford de son propre personnage, nous la voyons mettre en scène ses talents de cuisinière. Elle propose ainsi à don Otavio de lui venir en aide, lorsque sa cuisinière tombe

⁹¹¹ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 20.

⁹¹² BEDFORD, Sybille. *Visite à Don Otavio*, op. cit., p. 76.

⁹¹³ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 347.

⁹¹⁴ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*, op. cit., p. 10.

⁹¹⁵ *Ibid.*, p. 11.

⁹¹⁶ *Ibid.*, p. 103.

⁹¹⁷ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 27.

malade, pour préparer une réception importante : « je suis une excellente cuisinière »⁹¹⁸, lui dit-elle en guise d'argument. Albert t'Serstevens insiste particulièrement sur son savoir-faire en matière de conduite. D'autres savoirs-faire complètent également son portrait de voyageur polyvalent. Outre le fait qu'il se montre tour à tour voyageur, conducteur chevronné, écrivain, archéologue, il se présente aussi sous la casquette de musicien⁹¹⁹.

Les autres savoirs-faire des voyageurs se focalisent dans la maîtrise d'activités qui dépendent directement de « l'art de voyager » qu'ils défendent. Leurs personnages font ainsi preuve d'un « savoir se déplacer », « savoir regarder », « savoir interpréter », « savoir lire », « savoir écrire », « savoir écouter », « savoir rencontrer », etc. qui toutes permettent de mettre en scène la conception qu'ils véhiculent du voyage.

SAVOIR-VIVRE

Enfin :

[...] la relation sociale quotidienne, toujours plus ou moins ritualisée ; les relations entre sujets, médiatisés par des normes – art de recevoir, de se présenter [...] donneront lieu à un commentaire sur le *savoir-vivre* (attitudes convenables ou inconvenantes, grossières ou raffinées, respectueuses ou irrespectueuses, conformes ou inconformes, etc.).⁹²¹

Les normes d'usage peuvent différer selon les coutumes du pays visité. En indiquant les attitudes à adopter pour faire preuve de convenance, le voyageur témoigne de savoir-vivre et de sa connaissance sur les mœurs du pays visité. Cela lui permet également d'interpeller le lecteur en mentionnant la singularité de certaines manières d'être, qui s'avèrent parfois très différentes des habitudes occidentales. Le dialogue mis en scène par John Reed rend compte, par exemple, de la « courtoisie cérémonieuse mexicaine »⁹²² à laquelle se prête le voyageur :

- Bonne nuit *amigos*. Comment allez-vous ?
- Très bien, merci, et vous ?
- Bien, merci. Et comment va toute votre famille ?
- Bien, merci, et la vôtre ?

⁹¹⁸ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, op. cit., p. 215.

⁹¹⁹ *Ibid.*, p. 133.

⁹²¹ HAMMON, Philippe. « Statut sémiologique du personnage », dans *Poétique du récit*, op. cit., p. 159.

⁹²² REED, John. *Le Mexique insurgé*, op. cit., p. 157.

— Bien, merci. Qu’y a-t-il de nouveau par ici ?

— Rien. Et chez vous ?

— Rien. Asseyez-vous donc.

— Oh ! Merci, je suis très bien debout.

— Asseyez-vous, asseyez-vous...

— Merci mille fois.⁹²³

Alors qu’il tente de regagner le front, la connaissance des mentalités mexicaines le poussent, dans une autre occasion, à refuser l’invitation, malgré la fatigue, de *peones* croisés sur la route. En effet :

[...] la coutume mexicaine veut [...] que celui qui sort trop rapidement de la maison où il a été accueilli signifie par là qu’il est mécontent de son séjour. De plus, s’il est admis que l’on ne doit rien payer pour le logement, il n’en faut pas moins faire un beau cadeau à ses hôtes, ce qu’aucun d’entre nous n’était en mesure de faire.⁹²⁴

Ne pouvant accepter l’invitation sans faire preuve d’inconvenance, le voyageur fait preuve, par ce refus, d’un certain savoir-vivre.

Un autre cas de figure se trouve dans le récit de Graham Greene. Après avoir accepté l’hospitalité d’un vieil homme, le narrateur fait part de la situation :

Le vieillard me céda son lit : un tertre de terre, couvert d’une natte de paille, dressé à côté du monceau de maïs dans lequel les rats se creusaient des couloirs. Il faisait un froid trop vif, trop froid pour que j’eusse le courage d’enlever mes bottes ; la porte fut barricadée solidement, le vieillard, le guide et le petit garçon se roulèrent en boule sur le sol et moi je m’étends sur la couche de terre, heureux ou peu s’en faut.⁹²⁵

Le statut du voyageur – un voyageur occidental – lui permet de bénéficier du « lit » de la vieille personne. Le lendemain est passé sous silence, nous ne saurons rien du départ du voyageur. Sous couvert de la « fortune de la route »⁹²⁷, a-t-il poursuivi son parcours avec la conscience tranquille de celui qui ne fait que passer, et pour qui tout est dû ? Graham Greene aime digresser sur des considérations philosophiques, voire existentielles, et s’interroge, dans son discours, sur la condition humaine. Cependant, il ne partage pas avec son lecteur ses sentiments à

⁹²³ REED, John. *Le Mexique insurgé*, op. cit., p. 157.

⁹²⁴ *Id.*

⁹²⁵ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 234.

⁹²⁷ *Ibid.*, p. 233.

propos de situations comme celles-là. Que pense t-il de ces décalages culturels, de ces codes de conduite, de sa propre situation, en tant qu'occidental ?

Afin de changer de registre et d'avancer dans la chronologie, Sybille Bedford nous explique pour sa part, à partir d'une conversation, comment se déroulent au Mexique les réceptions, puis mentionne leurs règles implicites:

Don Octavio et doña Concepción nous expliquèrent qu'au Mexique les réceptions commencent toujours le matin, et toujours avec une désinvolture trompeuse. Vous n'avez pas à exiger que vos invités se plaisent assez chez vous pour y rester. S'ils décident de rester, des repas seront servis à l'heure avec une apparente spontanéité. Il doit y avoir assez de boissons en réserve pour une armée, mais au départ, il ne serait pas convenable d'en offrir davantage que pour une visite de politesse. Au bout du compte, on dressera unetable pour quarante, et les convives s'arrangeront pour que leurs tenues de soirée aient l'air tout aussi improvisées que le reste.⁹²⁸

Les voyageuses s'enquièreent de ces manières de faire afin que tout se déroule pour le mieux. De manière différée, les lecteurs apprennent aussi, par ces observations, ces coutumes mexicaines. Quant au « savoir vivre » de la romancière, il se devine non pas tant dans ses attitudes à l'égard des autres, mais plutôt dans son penchant pour la gastronomie, les bons vins, les « joies de la gourmandise »⁹²⁹. Au fur et à mesure, la romancière élabore sa figure de bonne-vivante.

Si cette caractéristique du « savoir vivre » se devine à travers certaines attitudes, il semblerait surtout qu'elle se confonde et se dilue, plus largement, de manière diffuse, dans le quatrième pôle, propre au genre viatique, qui recoupe les trois précédents, que nous avons commencé à voir dans le « savoir faire » : celui du « savoir voyager ». Leur savoir-vivre et savoir-voyager se construit aussi dans le discours fait sur les autres, et en fonction des relations nouées dans le temps du voyage. Lorsque les voyageurs attisent la sympathie d'autrui, par exemple, suffisamment pour qu'il décide de leur faire découvrir certains pans du Mexique, ou qu'ils partagent de longs dialogues, nous pouvons supposer que les voyageurs ont adopté des attitudes convenables pour avoir su, d'une manière ou d'une autre, nouer la relation jusqu'à susciter l'échange.

Nous serions enfin tentées d'ajouter que le savoir-vivre des voyageurs se renforce à nos yeux lorsque le narrateur se montre reconnaissant envers son hôte, son guide, son interlocuteur. Lorsqu'il crée le dialogue dans la réciprocité de l'échange, et considère autrui avec « la bonne distance », entendue par Tzvetan

⁹²⁸ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, op. cit., p. 342.

⁹²⁹ *Ibid.*, p. 23.

Todorov comme celle où « ce-dernier (l'Autre) est reconnu en tant qu'égal naturellement, en vertu d'une commune appartenance à l'humanité, et différent culturellement, l'universel étant ainsi indissociable au particulier. »⁹³⁰

Auteurs (Lecteurs) & Voyageurs

Comme en atteste l'intertextualité constitutive du genre, les auteurs des récits de voyage apparaissent tous, depuis longtemps, dotés d'un savoir livresque considérable. Cependant, il nous semble déceler un tournant dans les années 40, à partir du traitement que fait Graham Greene de sa figure d'auteur, lecteur et voyageur. Les thèmes de l'écriture et de la lecture en voyage deviennent en effet, à partir des *Routes sans loi*, pour le genre viatique au Mexique, un thème d'importance, voire « l'un des thèmes centraux du Voyage »⁹³¹. Les récits se plaisent à mettre en scène, à partir des *Routes sans loi*, un nouvel avatar du voyageur : celui de l'auteur, lecteur et voyageur, qui introduit dans le discours une portée métalittéraire jusqu'alors inégalée.

LA FIGURE DE L'AUTEUR EN VOYAGE

Le voyageur se représente de plus en plus, au fur et à mesure des récits, comme un homme de lettres. Certes, John Reed n'est pas un « écrivain » à proprement parler, puisqu'il exerce le métier de journaliste. Cependant, l'écriture reste indissociable de son voyage, et ce comme le rappelle le général Torreón de Cañas qui, en prenant congé, s'adresse à lui de la manière suivante : « Faites un heureux voyage [...]. Ecrivez la vérité »⁹³². Graham Greene et Albert T'Serstevens se positionnent, d'entrée de jeu, dans le camp des écrivains : « nous autres, écrivains, nous avons tendance à juger un pays sur la liberté de sa presse »⁹³³, « Je ne suis pas un guide mais un écrivain qui cherche à dégager l'esprit d'une ville ou d'un pays »⁹³⁴. Sybille Bedford se présente dès le titre sous les traits d'une « romancière au Mexique ». Chez Michel Droit, nous retrouvons la figure du « journaliste en reportage »⁹³⁵. À la fin de l'entrevue de Pino Cacucci avec Armando Trapote, ce-dernier s'adresse à l'auteur en ces termes : « C'est aussi cela le Mexique, l'ami. Et je

⁹³⁰ TODOROV, Tzvetan, ([retrouver références](#))

⁹³¹ ANTOINE, Philippe. *Quand le voyage devient promenade : Ecritures du voyage au temps du romantisme*, op. cit., p. 153.

⁹³² REED, John. *Le Mexique insurgé*, op. cit., p. 62.

⁹³³ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 37. Nous surlignons.

⁹³⁴ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 25.

⁹³⁵ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains* op. cit., p. 217.

ne sais pas si on peut le raconter. Quoi qu'il en soit, essaie toujours. »⁹³⁶

La figure de l'auteur en voyage se trouve particulièrement mise en scène chez les personnages de Graham Greene, de Sybille Bedford et d'Albert t'Serstevens. Ils se représentent en de nombreuses occasions en train d'écrire ou bien de prendre des notes. Comme le remarque Philippe Antoine :

En se plaçant au centre de la scène du Voyage et en rappelant à maintes reprises qu'il ne faillit pas à sa mission première, qui est d'écrire, le relateur parvient à accorder deux représentations apparemment antithétiques : il est homme de recueillement autant que d'action, il convient à concilier la vie et l'œuvre ou, mieux, de faire de sa vie une œuvre.⁹³⁷

Nous voyons Graham Greene rédiger un article dans le patio d'un hôtel, s'interroger sur la construction d'une nouvelle, « noter des impressions fugitives »⁹³⁸ dans le train. Michel Droit se réfère à son carnet, sur lequel il écrit, et « dont les pages transpirent »⁹³⁹. Albert t'Serstevens et Amandine Doré s'arrêtent à maintes reprises en vue de « mettre au point notes et croquis »⁹⁴⁰.

Des interrogations métalittéraires s'immiscent dans les discours. Si Graham Greene se demande dans le troisième chapitre « Comment décrire une ville ? »⁹⁴¹, Sybille Bedford s'interroge pour sa part sur l'hiver mexicain, et la manière de le retranscrire : « comment décrire un hiver si lent, si long à éclore, et pourtant si passager, cet hiver qui n'a été qu'un été radieux ? Comment raconter la longue accalmie, l'intermède paisible, la fuite des jours.... »⁹⁴². Albert t'Serstevens, quant à lui, témoigne des difficultés éprouvées pour tenter de rendre compte, par le biais de la description, des espaces traversés :

Il me faut sans cesse renouveler ma palette verbale pour peindre l'étonnante variété et le majestueux développement de ces paysages mexicains. Aussi nombreux soient-ils, il n'en est pas deux de semblables, dans une semblable grandeur surhumaine. J'aurais voulu les décrire toutes les dures épreuves d'un écrivain qui se voudrait peintre et ne dispose que de la plume. [...] J'ai recommencé vingt fois les tableaux que j'en donne ici, en retouchant sans cesse

⁹³⁶ CACUCCI, Pino. Poussières mexicaines, op. cit., p. 83.

⁹³⁷ ANTOINE, Philippe. *Quand le voyage devient promenade : Ecritures du voyage au temps du romantisme*, op. cit., p. 153-154.

⁹³⁸ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 286.

⁹³⁹ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*, op. cit., p. 175.

⁹⁴⁰ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 281.

⁹⁴¹ *Ibid.*, p. 85.

⁹⁴² BEDFORD, Sybille. *Visite Don Otavio*, op. cit., p. 353.

les traits et les demi-teintes. Je désespère cependant de les avoir recrées dans le langage écrit, tant les mots sont pauvres, la phrase contrainte⁹⁴³.

Dans une modestie feinte, en soulignant l'inadaptation du langage pour dire le monde (un *topos* de la littérature viatique), l'auteur invite à l'indulgence du lecteur. Il tente également d'éveiller chez lui une forme d'admiration, face au travail accompli, à force d'efforts, et ce malgré une tâche perdue d'avance : « j'ai recommencé vingt fois les tableaux que j'en donne ici », « en retouchant sans cesse », « je désespère cependant ». Quelle que soit leur qualité, semble-t-il dire au lecteur, les récits sont toujours *en-dessous* du réel. Ils n'offrent que des reflets de l'espace traversé, des fragments, forcément incomplets, du voyage dont il est question. L'écriture permet cependant d'unifier, de cristalliser l'expérience, de la densifier et de lui donner forme. Elle légitime le voyage et fait partie intégrante, pour ces auteurs et voyageurs, du voyage en lui-même.

Du fait de son importance, les auteurs et voyageurs glissent des considérations sur leurs propres pratiques, sur leur activité de romanciers, sur les différentes étapes qu'ils rencontrent au cours du processus d'écriture. C'est ainsi que Graham Greene se réfère à sa difficulté à mettre en mots le début d'une nouvelle – difficulté qu'empirent l'humidité et la chaleur asphyxiante de Villahermosa, qui rendent sa tâche plus difficile encore, et continuent à faire de cette terre un lieu pour le moins cauchemardesque : « J'essayai d'écrire ma nouvelle, mais mon crayon-encre fondait entre mes doigts. »⁹⁴⁴ Sybille Bedford partage avec son lecteur une autre étape de l'écriture, plus agréable, dans laquelle elle se trouve, au cours du voyage, avec son amie E :

Nous écrivions chacune un livre et nous trouvions toutes les deux à mi-parcours, cet heureux passage entre la lutte des débuts et l'obsession de la fin, quand le livre a acquis une vie propre et n'a pas encore mangé la vôtre, quand l'écriture quotidienne s'apparente plutôt à une encre qu'à un fardeau, à une discipline secrète qui tout à la fois vous détache et vous attache, étouffe et intensifie le reste de l'existence.⁹⁴⁵

Cette séquence est la seule qui se réfère explicitement, dans *Visite à Don Otavio*, à son activité d'écrivaine. Pourquoi cet effacement de la figure de romancière, pourtant mise en exergue dès le titre ? Dans ce récit minutieusement

⁹⁴³ S'TSERSTEVENS, Albert. Mexique : *Pays à trois étages*, *op. cit.*, p. 252.

⁹⁴⁴ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, *op. cit.*, p. 163 : « J'avais retourné fiévreusement dans ma tête le début d'une nouvelle, et j'étais resté immobilisé pendant toute la nuit au milieu d'un paragraphe d'introduction comme une aiguille de phon sur un disque fêlé. [...] J'essayai d'écrire manouvelle, mais mon crayon-encre fondait entre mes doigts ».

⁹⁴⁵ BEDFORD, Sylvie. *Visite à Don Otavio*, *op. cit.*, p. 337.

construit, où rien ne semble être laissé au hasard, nous sommes tentées de soumettre une hypothèse, que nous énonçons de la manière suivante : en ne mettant pas en scène sa figure d'écrivaine, Sybille Bedford veut peut-être renforcer l'idée selon laquelle, en passant la frontière, elle laisse un certain corps social derrière elle, une part de son identité – ce qui inclut, notamment, son identité professionnelle –. Le sentiment d'être « entre-parenthèse », la sensation de liberté, qu'elle dit expérimenter au cours du voyage, tend à nous conforter dans cette interprétation⁹⁴⁶.

Albert T'Serstevens choisit enfin de pousser la mise en abyme en collapsant, dans les considérations préalables à ses itinéraires, les espaces de « l'ailleurs » (le Mexique) et de « l'ici » (la Normandie), du « passé » (le temps du voyage réel) et du présent (le temps présent de l'écriture) :

Je n'ai jamais été aussi heureux et je n'ai jamais aussi bien travaillé que dans des chambres vides, comme celle de Normandie, où j'écris en ce moment : trois murs nus, une fenêtre sans rideaux, une petite table de bois blanc où j'ai tout juste la place pour mon papier, mes deux mains et mon coude droit.⁹⁴⁸

Dans cette mise en scène minimaliste, nous voyons les efforts que fait l'auteur pour concilier les représentations à priori antithétiques du voyageur arpenteur d'espace, symbole de mouvement, avec l'écrivain, confiné dans sa pièce, symbole de quiétude et de stabilité.

LA FIGURE DU (ET DES) LECTEUR (S)

Nous avons déjà souligné l'importance de la « bibliothèque du voyageur » qui s'introduit, de manière plus ou moins manifeste, dès les premiers récits de voyage, tandis que Sylvie Requemora nous rappelle que le phénomène d'intertextualité existe dans le genre viatique depuis l'Antiquité⁹⁴⁹.

Par « l'ampleur de ce substrat livresque »⁹⁵⁰, les auteurs nous ramènent tout d'abord, de manière détournée, à leur figure de lecteurs, qu'ils incarnent dans un espace-temps différé. En effet, les citations, commentaires, références, qu'ils mentionnent dans leurs récits, impliquent la lecture de ces textes au préalable. De

⁹⁴⁶ BEDFORD, Sylvie. *Visite à Don Otavio*, op. cit., p. 338 : « Jamais nous n'avions été aussi libres. Notre correspondance était perdue ou retardée, et tout le reste était en suspens parmi les oiseaux, les fruits, les fleurs : l'inquiétude, l'argent, l'amour, la douleur des amis, les misères de la politique, et peut-être aussi nous-mêmes. »

⁹⁴⁸ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 85.

⁹⁴⁹ REQUEMORA-GROS, Sylvie. *Voguer vers la modernité : Le voyage à travers les genres au XVIIIe siècle*. Paris : PUPS, 2012 (Coll. Imago mundi), p. 65.

⁹⁵⁰ RAJOTTE, Pierre. « Rendre l'espace lisible, le récit de voyage au XIX^e siècle », SCL/ELC [en ligne], op. cit., p. 137.

plus, comme le souligne Pierre Rajotte, la textualisation du voyage devient, en soi :

[...] un acte éminemment littéraire puisque l'enjeu du voyage lui-même est donné comme un texte à lire, à écrire, à déchiffrer, où plusieurs strates se superposent. En témoigne dans les textes des voyageurs l'abondance des citations, des souvenirs historiques et autres formes de récits qui construisent autant de textes dans le texte.⁹⁵¹

Les auteurs et voyageurs se révèlent être ainsi des grands lecteurs : lecteurs de livres, mais aussi lecteurs de l'espace traversé, voire même, par un processus d'écriture tendant à l'horizon autobiographique, lecteurs de leur propre histoire. Ou peut-être conviendrait-il, en suivant Alphonse de Lamartine, de les décrire plutôt comme des « traducteurs ». En effet, nous pouvons lire dans *Voyage en Orient* : « Or, voyager, c'est traduire ; c'est traduire à l'œil, à la pensée, à l'âme du lecteur, les lieux, les couleurs, les impressions, les sentiments que la nature et les monuments humains donnent au voyageur. »⁹⁵²

Compte tenu de leur goût pour la lecture, les auteurs et voyageurs fréquentent ou mentionnent à plusieurs reprises des lieux propices à cette activité. Graham Greene se réfère à l'église de Mexico « transformée en Bibliothèque du Gouvernement »⁹⁵³. Sybille Bedford passe des après-midi entières « dans cette églisejésuite glaciale que les révolutions ont transformé en bibliothèque nationale »⁹⁵⁴. Albert T'Serstevens choisit la bibliothèque de la *Palafonia* de Puebla pour y passer « des heures fertiles »⁹⁵⁵. Enfin, nous retrouvons Michel Droit « En compagnie d'Huguette Balzola, qui dirige la Librairie française de Mexico »⁹⁵⁶.

Graham Greene se présente en bien des occasions sous les traits d'un auteur en voyage. Il nous semble qu'il insiste cependant davantage, comme nous allons le voir, sur la figure du lecteur. Graham Greene se réfère à l'écriture par rapport à son monde professionnel. Dans la diégèse, il invoque cette activité dans des moments connotés de manière négative, dans les creux du voyage – ainsi se représente-t-il en train d'écrire à défaut de ne pouvoir faire autre chose, comme lorsqu'il n'a « rien à

⁹⁵¹ RAJOTTE, Pierre. « Rendre l'espace lisible, le récit de voyage au XIX^e siècle », SCL/ELC [en ligne], op. cit., p. 146.

⁹⁵² LAMARTINE, Alphonse. *Voyage en Orient (1832-1833)* [en ligne]. Disponible sur : https://books.google.fr/books?id=szRhAAAACAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false

⁹⁵³ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 86.

⁹⁵⁴ *Ibid.*, p. 339.

⁹⁵⁵ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 265.

⁹⁵⁶ RAJOTTE, Pierre. « Rendre l'espace lisible, le récit de voyage au XIX^e siècle », SCL/ELC [en ligne], op. cit., p. 26.

faire »⁹⁵⁷, qu'il « s'ennuie »⁹⁵⁸, ou bien qu'il n'a plus « rien à lire »⁹⁵⁹ –. La lecture semble en rechanche associée à la sphère du plaisir voire, pour Graham Greene, de la nécessité. Lire lui permet en effet de s'évader non pas de son quotidien, mais du Mexique qu'il prend de plus en plus en aversion.

L'écrivain prend le soin de justifier le choix des livres emportés durant son voyage à partir de son expérience passée. Il introduit le thème par une question rhétorique: « Quels livres devons-nous emporter en voyage ? C'est un problème intéressant, voire important. »⁹⁶⁰ En effet, comme le constate Albéric d'Hardivillers par ailleurs, « le livre que l'on emporte avec soi sur la route est un excellent compagnon pour peu qu'on l'ait choisi avec attention.»⁹⁶¹ De nouveau, c'est l'expérience qui parle :

Jadis, j'avais commis l'erreur d'emporter en Afrique Occidentale *l'Anatomie de la mélancolie*, en pensant que cette lecture conviendrait à mon humeur. Elle lui convenait parfaitement, mais ce dont on a besoin en réalité, c'est de contraste ; aussi avais-je sacrifié cette fois-ci l'occasion sans doute unique de lire *Guerre et Paix* pour me consacrer à un œuvre d'un caractère national accablant. Car j'avais besoin, j'en étais sûr, d'un livre anglais dans ce pays haineux et haïssable. [...] je ne suis pas sûr qu'en Angleterre j'aurais accepté tout cela aussi facilement. Il me semble qu'on doit faire des réserves mentales avant de se laisser aller à tant de charme ; mais ici, dans cette ville tropicale, torride, abandonnée, au milieu des fourmis et des cancrelats, la candeur de cette sentimentalité vous faisait littéralement monter les larmes aux yeux.⁹⁶²

Une réflexion de plus en plus directe sur la lecture, sur la figure du lecteur et, en dernière instance, sur les pouvoirs de la littérature, se met en place. Lire devient pour le voyageur une manière de s'évader, de se réfugier du monde hostile qu'il dit expérimenter au-dehors, de rester en contact avec « un monde familier ». Plus qu'un refuge, il semblerait que la littérature impose au narrateur sa propre réalité⁹⁶⁴. En

⁹⁵⁷ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 285.

⁹⁵⁸ *Id.*

⁹⁵⁹ *Ibid.*, p. 257.

⁹⁶⁰ *Ibid.*, p. 179.

⁹⁶¹ D'HARDIVILLIERS, Albéric. *L'écriture de l'ailleurs : Petits propos sur la littérature nomade*. Paris : Transboreal, 2009, p. 45.

⁹⁶² GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 179.

⁹⁶⁴ *Ibid.*, p. 222. L'expérience mise en scène par Graham Greene ressemble à ce que Marc-Mathieu Munch nomme par ailleurs *l'effet de vie* : Ce qui « signifie d'abord que les grandes œuvres sollicitent toute l'attention du lecteur ; qu'il oublie partiellement sa propre vie au moment de la lecture ; qu'il entre dans un autre monde, un monde créé dans sa psyché par le texte et par sa propre collaboration avec le texte » dans MUNCH Marc-Mathieu, « Lecture de la beauté ou beauté de la lecture » dans *L'expérience de lecture*, François Jouve (dir), op. cit., p. 380.

accourant aux théories de la lecture, le personnage de Graham Greene fait preuve ici d'une « implication totale » avec le texte : « la conscience est -leurréell, le lecteur perdant le sentiment qu'il est dans un univers fictif, tant et si bien qu'il y transfère son affectivité. »⁹⁶⁵ Nous le voyons ainsi redouter avec angoisse la fin du *Docteur Thorne*, le dernier livre qui lui reste à lire lors de ses déplacements dans le Chiapas.

Le romancier s'interroge également sur les mécanismes de sa propre lecture :

[...] nous collaborons avec l'auteur dans le maniement de l'intrigue ; nous faisons semblant d'être inquiets et cette franche collaboration est une marque du roman populaire [...] L'attente angoissée est manifestement irréaliste, mais il nous laisse *faire semblant* d'avoir peur.⁹⁶⁶

Par delà l'exemple « concret » du narrateur lisant Trollope, comment ne pas voir, dans cette mise en abîme, une invitation de l'auteur envers son destinataire, le lecteur réel, à faire de même ? En évoquant la « collaboration » nécessaire du lecteur dans le déchiffrement de l'intrigue que met en scène l'écrivain et les sentiments qu'éprouve le lecteur, s'il « joue le jeu », en avançant dans la narration, il semblerait que le voyageur tente déjà de cerner le « lecteur modèle » que théorise, bien plus tard, Umberto Eco dans *Lector in fabula*⁹⁶⁷. En effet, pour ce dernier, le récit de nese complète et n'acquiert un sens qu'à partir de l'actualisation de la lecture. Les propos de l'écrivain et théoricien italien font écho à ceux de Graham Greene lorsqu'il écrit, par exemple : « un texte, d'une façon plus manifeste que tout autre message, requiert des mouvements coopératifs actifs et conscients de la part du lecteur. »⁹⁶⁸

Les lectures qui accompagnent – ou précèdent – le voyage influencent depuis toujours, nous l'avons vu, la perception (culturelle) de l'espace qu'en ont les voyageurs. Ce qui est nouveau, c'est la manière dont s'en servent les voyageurs, avec insistance, pour introduire dans leurs discours des considérations métalittéraires.

Le thème de la lecture et la figure du lecteur ou, plutôt, de la lectrice, sont également essentiels dans le récit de Sybille Bedford. Elle nous rappelle d'ailleurs que le voyage commence pour elle à l'aune de la littérature. Ainsi, une fois sa

⁹⁶⁵ BLOCH Béatrice. « Intensification ou effacement de la forme : quel impact sur l'engagement symbolique et imaginaire du lecteur ? », dans *L'expérience de lecture*, François Jouve (dir), *op. cit.*, p. 148.

⁹⁶⁶ *Ibid.*, p. 180.

⁹⁶⁷ ECO, Umberto. *Lector in fabula : Le rôle du lecteur* [1979]. Paris : Grasset & Fasquelle, 1985.

⁹⁶⁸ *Ibid.*, p. 62.

destination choisie, la narratrice part aussitôt à la « Public Library, celui de la 42^e rue » de New York, pour tenter de trouver un livre qui se rapporte au Mexique⁹⁷⁰.

Elle en ressort avec un classique sur le sujet : *Ma vie au Mexique : Un séjour de deux ans dans ce pays* de Mme Calderón de la Barca. Fascinée par ce « journal mexicain »⁹⁷¹, la narratrice conclut de la manière suivante : « Je lus *Ma vie au Mexique* jusqu'à l'aube, et dès lors ne songeai plus au Pérou »⁹⁷².

Le charme de la lecture opère, un « voyage idéal » se profile. Vient le moment de partir, des livres – beaucoup de livres – dans les bagages. En plus du *Guide to Mexico* de Terry, elle mentionne des ouvrages aussi variés comme peuvent être :

Elders and Betters, de Miss Compton-Burnett ; *Howard's End*, de Forster ; *Le Déclin et la Chute*, d'E. Waugh ; le magazine *Horizon* et le *Partisan Review* ; *Les Orientales* de Hugo ; *The unquiet Grave*, de C. Connolly ; deux romans policiers, dont un des rares d'Agatha Christie que je n'ai pas encore lus.⁹⁷³

Or, ces ouvrages sont autant d'indices pour décrypter ensuite le discours de la romancière qui s'amuse, en s'appuyant sur la dialectique extérieur/intérieur que permet le trajet ferroviaire, à fusionner les temps et les espaces. Les lectures mentionnées en amont s'infiltrèrent ainsi dans la narration de la manière suivante :

Dehors, les champs de l'Indiana continuent de se déployer. Le passé est omniprésent, et le présent si fragile qu'il bascule déjà dans le passé. Paul Pennyfeather se balade dans l'injustice avec la décontraction de Candide ; les tragédies d'Ivy Compton Burnett jettent une lumière digne des tragédies de Sophocle sur les agissements des hommes, des femmes et du Destin ; Palinurus garde une main posée sur notre faible pouls, et les *rapprochements* de Mr. Forster ont l'air de réponses ultimes. Ils ont tous touché à la Vérité.⁹⁷⁴

Ces propos, qui peuvent paraître obscurs, s'éclairent à l'aide des livres emportés par l'auteur : Paul Pennyfeather, le héros d'Evelyn Waugh dans *Decline and Fall*, une satire de l'Angleterre des années 20, est mis en parallèle avec celui de Voltaire, Candide. Les tragédies de la romancière britannique Ivy Compton Burnett sont comparées à celles d'un poète classique de l'Antiquité grecque. Palinurus renvoie – et fait un clin d'œil – au pseudonyme que choisit C. Connolly dans *The unquiet Grave*. Les « rapprochements » de Mr. Forster font sans doute référence aux

⁹⁷⁰ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, op. cit., p. 26.

⁹⁷¹ *Id.*

⁹⁷² *Id.*

⁹⁷³ *Ibid.*, p. 27-28.

⁹⁷⁴ *Ibid.*, p. 28.

rapprochements (et aux déchirements) des classes – aristocrates, bourgeoises, ouvrières – qui s’illustrent dans *Howard’s End* à travers la vie de personnages issus de trois familles, aux histoires entremêlées, dans l’Angleterre du début du XX^e siècle. Sans doute pourrions-nous approfondir ces références, évoquées par l’auteur, pour approcher la poétique de *Visite a don Otavio*, voire pour mieux comprendre la vision que la romancière a du monde et de la littérature – dont elle propose, ici, quelques ouvrages classiques –. Quoi qu’il en soit, sont verdict à propos des auteurs évoqués est clair : « Ils ont tous touché à la Vérité. » Sybille Bedford se joint par le biais de cette affirmation à l’idée selon laquelle la littérature, autant que le monde réel, nous offre une voie d’accès possible à la connaissance. Enfermer le genre viatique dans l’unique sphère référentielle sous prétexte qu’user de littérature, nous nous en souvenons, ferait des voyageurs des « menteurs », n’aurait dès lors plus lieu d’être. Des réflexions de Juan José Saer, que reprend Juan Villoro sur les relations conflictives entre la réalité et la fiction, viennent à propos pour éclairer les remarques de Sybille Bedford ; mais aussi pour expliquer, de manière simple et pertinente, les raisons pour lesquelles les voyageurs font parfois des incursions dans la fiction, et ce malgré le pacte référentiel et le statut factuel du genre viatique :

La verdad no es necesariamente lo contrario de la ficción [...]. No se escriben ficciones para eludir [...] los rigores que exige el tratamiento de la « verdad », sino justamente para poner en evidencia el carácter complejo de la situación. La paradoja propia de la ficción reside en que, si recurre a lo falso, lo hace para aumentar su credibilidad.⁹⁷⁵

Rappelons enfin que le passage mentionné ci-dessus de Sybille Bedford est placé au début du récit. Ce faisant, il nous semble dévoiler au lecteur l’une des clefs de voûte de la poétique de l’œuvre, où la littérature et la vie, le réel et la fiction, se présentent comme des repères incertains, mouvants, s’entrecroisant constamment, se colorant l’un l’autre sous le regard de la romancière pour qui le monde et l’espace se déplient comme un livre.

En plus des ouvrages emportés se superpose dans l’esprit de Sybille Bedford « tout un méli-mélo de souvenirs sur le Mexique, glanés ici et là au hasard de lectures »⁹⁷⁶. Ses lectures passées, bien que lointaines ou fragmentaires, lui sont présentes à l’esprit :

Outre l’ouvrage de Mme de Calderon, lu de fraîche date, il s’agissait de livres qui m’étaient tombés sous la main au fil des années. J’avais lu la Conquête du Pérou de Prescott quand j’étais très jeune, et encore pas en entier. La

⁹⁷⁵ VILLORO, Luis. *Safari accidental* [2005]. México : Planeta Mexicana, 2015, p. 14-15.

⁹⁷⁶ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, op. cit., p. 45.

correspondance de Cortés, aussi. Des livres sur Maximilien et Charlotte, aucun d'eux n'était très bon, mais tous plus fascinants les uns que les autres. J'avais en mémoire des chroniques ou des livres de souvenirs de l'occupation française qui portaient toujours des titres du genre : *Le siège de Puebla, Souvenir d'une Campagne ou cinq ans au Mexique, par un Officier de Marine en Retraite, Chevalier de la Légion d'Honneur, [...]* ». Ouvrages aussi indigestes que possible dans lesquels on voyait parfois surgir, au détour d'une page, un détail insensé, merveilleux [...]. De tels détails rachetaient la monotone grandiloquence des descriptions pré impressionnistes où toujours *jaillissaient les cimes majestueuses et enneigées du vénérable Popocatépetl.*⁹⁷⁷

Malgré sa modestie, la romancière fait preuve d'une certaine culture livresque par rapport au Mexique. Elle se dit fascinée pour l'histoire de Maximilien et Charlotte, ce qui atteste de son goût pour les vies romanesques. Elle introduit avec humour une critique aux lectures « indigestes » de la poésie viatique propre aux siècles précédents. La mention des détails qui la charment et l'éblouissent témoignent de son goût pour la lecture, qui la poussent à poursuivre ces récits « indigestes » dans l'espoir de débusquer des pépites éventuelles. La romancière utilise également l'emploi de l'italique pour construire des traits d'humour teintés d'ironie en parodiant le genre. Elle témoigne ensuite de l'influence de D.H. Lawrence sur sa génération et émet son avis sur *Mornings in Mexico* et *Le Serpent à plumes* : « Ses lettres sont lyriques, spontanées, chaleureuses comme une longue promenade au soleil. *Le Serpent à Plumes* retentit d'effroi et de violence. »⁹⁷⁸ Elle termine enfin ce long passage sur la littérature, qui l'emporte sur la narration du voyage, en mentionnant l'incontournable et « abondante littérature engagée [...] qui n'avait pas davantage éclairé [sa] lanterne. »⁹⁷⁹ Entendons : si les lectures sur le Mexique se sont par le passé révélées insuffisantes pour le comprendre, l'expérience et le déplacement physique sur les lieux qu'elle s'apprête à découvrir pourraient, peut-être, lui procurer les clefs de quelques « vérités ».

L'espace que met en scène Sybille Bedford est ainsi saturé de littérature, la réalité contaminée par la fiction, et vice-et-versa. Plus que jamais, la narration du voyage au Mexique s'entremêle de références littéraires, de commentaires, de critiques multiples, de citations, qui témoignent de son savoir livresque. Mais lire ne suffit pas toujours. Ainsi, si les lectures éclairent plus d'une fois le voyage, le voyage éclaire parfois à son tour des lectures. Nous la voyons dire, par exemple, à

⁹⁷⁷ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, op. cit., p. 45-46.

⁹⁷⁸ *Ibid.*, p. 46.

⁹⁷⁹ *Id.*

propos de l'œuvre de Lawrence, en se faisant à la fois critique de l'œuvre et lectrice-traductrice de l'espace découvert :

[...] dans *Le Serpent à Plumes*, la litanie de l'Amérique devenue continentmort, ne prennent seulement leur sens qu'ici, sur place, face à la réalité mexicaine. [...] Lawrence percevait les deux notes dominantes du Mexique : l'allegro et l'effroi.⁹⁸⁰

À l'instar de Graham Greene, la romancière prend le soin de mettre en abyme sa figure de lectrice. En plus de construire par là son propre personnage, il s'agit peut-être aussi d'un procédé narratif pour aider le lecteur, comme le souligne Philippe Hamon, à s'identifier avec le narrateur :

[...] outre qu'elle excite la réflexion et apparaît comme un procédé de mise à distance, la représentation de l'écrivain en lecteur rapproche irrémédiablement ce personnage du lecteur réel – ne serait-ce que parce que tous deux se trouvent dans une position analogue, ce qui, on le sait, ne manque pas de susciter la sympathie.⁹⁸¹

Nous retrouvons souvent nos voyageuses un livre à la main ou, vu la fréquence de ces mises en abîme, nous les imaginons comme tel. La scène suivante nous conforme dans cette représentation :

Don Otavio traverse la loggia [...]

- On vous voit toujours avec un livre, lança t'il à E. Vous devez en avoir beaucoup.

Je levai les yeux [du livre] pour écouter.

- Je ne me lasse jamais de celui-ci, dit E.⁹⁸²

À Acapulco, elles sont plongées dans leurs lectures, et ce malgré les mauvaises conditions : « le livre pesait lourd, le papier était poisseux, la lumière qui filtrait à travers les stores soigneusement fermés n'était jamais la bonne »⁹⁸³. Elles passent pourtant « la plus grande partie de la journée [...] allongées sur [leur] lit à lire entre deux douches »⁹⁸⁴. Sybille Bedford relève en parcourant la capitale la

⁹⁸⁰ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, op. cit., p. 231.

⁹⁸¹ HUBIER, Sébastien. « Apprendre à lire et à écrire... L'expérience de lecture comme propédeutique à la création dans le roman des quêtes de l'écrivain Evanhélia STEAD », dans JOUVE, Vincent (ed.). *L'expérience de lecture*, op. cit., p. 278.

⁹⁸² BEDFORD, Sybille. *Visite a Dn Otavio*, op. cit., p. 207.

⁹⁸³ *Ibid.*, p. 309.

⁹⁸⁴ *Id.*

variété de livres qu'elle aperçoit dans la vitrine des librairies. La voyageuse interprète ces données, observées *de visu*, à partir de sa connaissance du pays. D'où les réflexions qui s'ensuivent :

Qui les achète ? Un quart de la population ne sait pas lire du tout. Un autre quart a des difficultés. En principe, la loi oblige ceux qui savent lire à instruire un de leurs frères. Mais que doivent-ils leur apprendre ? La langue la plus parlée au Mexique a beau être l'espagnol, deux millions de Mexicains ne connaissent encore qu'un des soixante dialectes précolombiens.⁹⁸⁵

Sybille Bedford convoque dans le récit une autre modalité de la lecture, la lecture à haute voix, qu'elle rappatrie dans le corps du texte. Après avoir commenté *Viva Mexico !* de Charles Macomb Flandrau, la narratrice mentionne le fait de l'avoir lu, à son amie E., pendant leurs soirées à Oaxaca⁹⁸⁶. Soucieuse de partager au lecteur son enthousiasme à l'égard de cette œuvre, elle incorpore « un passage entier [...] car il illustre bien à la fois le tempérament de l'auteur et l'ambiance de cette région du Mexique »⁹⁸⁸. Nous retrouvons ce processus dans le récit d'Albert t'Serstevens, qui renforce la mise en abyme en interpellant directement, dans le sein même de la diégèse, la figure du lecteur :

J'avais son livre dans nos bagages, et c'est après un repas plus que médiocre [...] que je suis allé le chercher pour montrer à Amandine, et aujourd'hui à mes lecteurs, que ni les comportements ni la cuisine mexicaine n'ont en rien changé depuis des siècles.⁹⁸⁹

L'auteur rappelle également par ces propos que les récits de voyage s'inscrivent dans un système de communication différée dans lequel le lecteur, en actualisant le récit, représente le dernier maillon de la chaîne. L'adverbe temporel « aujourd'hui » fusionne les temps du voyage (passé) et celui de la lecture (présente) dans une même expérience que le récit permet de relier.

La fonction phatique du langage est particulièrement présente dans *Les trois étages* d'Albert t'Serstevens. Il interpelle plus d'une fois le lecteur en insérant, dans le corps du texte, la figure d'un lecteur modèle auquel il s'adresse directement. Nous nous appuierons dorénavant par souci méthodologique sur la proposition de Christine Montalbetti, qui invite à distinguer la figure du « lecteur réel » de celle du « narrataire », construite par – et dans – le discours. En d'autres termes : le « lecteur » fait référence à la personne « réelle », hors-texte, qui lit le récit. Le

⁹⁸⁵ BEDFORD, Sybille. *Visite a Dn Otavio*, *op. cit.*, p. 76.

⁹⁸⁶ *Ibid.*, p. 321.

⁹⁸⁸ *Id.*

⁹⁸⁹ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique, Pays à trois étages*, *op. cit.*, p. 412.

« narrataire » renvoie à la construction sémantique du lecteur qui apparaît interpellé en dans le cadre de la narration. Albert t'Serstevens fait appel au narrataire pour mettre en exergue la volonté communicative du récit de voyage, maintenir le contact avec son lecteur, expliciter ses choix narratifs, voire parfois même le provoquer :

« Léon me donne des renseignements précieux sur la botanique de ces rives, mais je ne veux pas en accabler le lecteur qui ne connaît même pas celle de son pays »⁹⁹⁰.

Bien qu'ils soient plus discrets par rapport à la mise en scène de leur figure de lecteurs, les autres voyageurs font cependant tous preuve d'une culture livresque certaine. Le savoir-lire accompagne ainsi le voyage, mais aussi sa mise en récit.

VOYAGEURS VERSUS TOURISTES

La figure de l'auteur et voyageur s'érige donc comme un modèle à suivre. Elle est garante d'un savoir-dire, d'un savoir-faire et d'un savoir-vivre, porteuse de valeurs exemplaires. Elle réconcilie, par son voyage et son récit, « le monde et la bibliothèque »⁹⁹¹. Pour Diana Salcines Delas, la textualisation du voyage légitime le statut du voyageur :

Considerando al viajero como persona que hace un viaje, y particularmente, la que escribe las cosas que ha observado en ese viaje se señala la diferencia esencial entre el viajero y el turista: el viajero suele realizar la narración del viaje.⁹⁹²

La principale différence entre le touriste et le voyageur réside, selon elle, dans le fait de mettre – ou non – son voyage en récit. Or, dans l'espace du discours viatique, le voyageur tente par tous les moyens, avec une intensité croissante, de se démarquer de son « double inversé »⁹⁹³, ce « stéréotype du mauvais voyageur »⁹⁹⁴ que l'imaginaire du voyage a tôt fait de transformer en bouc émissaire.

En lisant nos récits sur un plan diachronique, nous remarquons que nos voyageurs au Mexique se distancient depuis toujours de ces nouveaux-venus. Jean-Didier Urbain mentionne une définition du touriste extraite d'un dictionnaire de 1878 : « celui, celle qui voyage en amateur »⁹⁹⁵. Trente ans plus tard, elle s'est

⁹⁹⁰ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 220.

⁹⁹¹ Nous pensons ici à l'expression et à l'étude de Christine Montalbetti, dans MONTALBETTI, Christine. *Le voyage, le monde et la bibliothèque*. Paris : Presses Universitaires de France, 1997. (Coll. Ecriture).

⁹⁹² SALCINES DE DELAS, Diana. *La literatura de viajes : Una encrucijada de textos*, op. cit., p. 68.

⁹⁹³ URBAIN, Jean-Didier. *L'idiot du voyage*, op. cit., p. 75.

⁹⁹⁴ *Ibid.*, p. 328.

⁹⁹⁵ *Ibid.*, p. 45.

imprégnée dans les mentalités. Louis Lejeune livre en effet dans son récit le jugement suivant :

Il faut savoir charger. On ne s'improvise pas *arriero*. Si vous n'êtes pas initié aux secrets du métier, si vous ne pouvez pas, au besoin, aider vos hommes ou vous passer d'eux, vous n'êtes qu'*un amateur, un simple touriste*, à la merci d'un accident.⁹⁹⁶

Une autre réflexion montre encore la différence que creuse le narrateur entre le voyageur, capable d'endurer les mésaventures du voyage avec sang-froid, voire bonne humeur, et le touriste, dépassé par des épreuves auxquelles il n'est pas – ou mal – préparé : « C'est à l'humeur toujours égale et à une recrudescence d'entrain, quand les choses sont au pire, qu'on reconnaît le vrai voyageur [...]. La gaieté d'un simple touriste ne résiste pas à certaines épreuves. »⁹⁹⁷

Dans un premier temps, les voyageurs se contentent de mentionner la présence des touristes, voire de s'en détacher. Ils ne les fustigent pas encore comme le feront rapidement leurs successeurs.

Une seconde attitude apparaît dans les propos de Graham Greene. L'auteur glisse une critique à l'égard des touristes qui va s'accroître avec le temps, jusqu'à devenir un lieu-commun : la « superficialité » de l'approche touristique. Les réflexions qui suivent vont en ce sens :

La dernière page du journal était rédigée en anglais, à l'usage des touristes. On n'y faisait jamais allusion aux coups de feu, et pour ce que j'en savais, les touristes ne lisaient jamais les pages espagnoles. Ils vivaient dans un monde différent [...] entre L'Espresso, le Times et leur café chez Sanborns, ils demeuraient imperméables au Mexique.⁹⁹⁸

Le regard qu'il porte sur les touristes n'est cependant pas encore empli du sentiment antitouristique qui va prendre de plus en plus de prégnance dans le discours des voyageurs. Il semblerait que nous soyons plutôt dans le temps de l'observation. L'auteur remarque les attitudes des touristes croisés en chemin, tout en considérant avec amusement – voire avec tendresse – ces nouveaux venus sur la scène du voyage. Un vieux monsieur du Wisconsin, rencontré dans le train, lui permet de rendre compte de cette nouvelle manière, de plus en plus répandue, de voyager. Le narrateur note ainsi que son interlocuteur possède un billet qui comprend l'aller-retour à Mexico, qu'il a une idée précise de ce qu'il veut et ne veut pas voir, qu'il a bien organisé son voyage à l'avance, en préparant de petites

⁹⁹⁶ LEJEUNE, Louis. *Terres mexicaines*, op. cit., p. 15-16. C'est nous qui surlignons.

⁹⁹⁷ *Ibid.*, p. 65.

⁹⁹⁸ GRAHAM, Greene. *Routes sans lois*, op. cit., p. 42

excursions, qu'il est aussi malin qu'innocent, enfin, qu'il n'a choisi que des hôtels américains⁹⁹⁹.

Ce personnage, qui devient rapidement caricatural, permet à l'auteur de glisser des scènes amusantes dans la narration. Le décalage entre l'attitude du voyageur et celle du touriste crée de l'humour à de nombreuses reprises :

Il trottnait de long en large dans la voiture [...] s'introduisant entre mari et femme, entre deux amoureux, pour demander : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que c'est que ça ? » devant les choses les plus banales. Le désert sec et épineux ; les cactus dressés comme des quilles avec un air désordonné, et la nuit qui s'épaississait.¹⁰⁰⁰

Ou encore, une fois à quai :

Je ne pus comprendre où le vieux monsieur trouvait, au milieu du restaurant propre et luisant où nous mangions des mets américains, la sensation de dépaysement qui lui faisait dire « C'est curieux, c'est très curieux, sans doute m'y habituerai-je avec le temps ». ¹⁰⁰¹

Le discours se situe cependant davantage sur le plan de l'humour que de la critique virulente. Les touristes sont parfois même traités avec délicatesse. La mention d'une jeune Américaine, croisée à Teotihuacán, est significative :

[elle] resta là, petite, pâle, rondelette et effarouchée, sur l'énorme déclivité de pierre. Son regard franchissait le groupe des pyramides et se posait avec stupeur sur les tourbillons d'air qui balayaient le pied des montagnes. [...]

- Ces gens, dit la jeune fille, sont tous allés partout... jusqu'en Europe. Ca me paraît fabuleux.

Elle manquait totalement d'hypocrisie [...]. sa simplicité était aussi émouvante que peut l'être la bonté.

- C'est la première fois, dit-elle, que je quitte mon pays.¹⁰⁰²

Le voyageur relève son innocence, sa simplicité, son émerveillement, face à la réalité découverte. Loin d'être une figure vilipendée par l'auteur, elle devient, à l'égard du vieil homme du Wisconsin, un personnage attachant. Les touristes sont représentés sous la plume du romancier comme des personnes curieuses, en quête de dépaysement, qui transportent aussi, à leur manière, ce que Jean-Didier Urbain note

⁹⁹⁹ GRAHAM, Greene. *Routes sans lois*, op. cit., p. 43.

¹⁰⁰⁰ *Ibid.*, p. 44.

¹⁰⁰¹ *Ibid.*, p. 46-47.

¹⁰⁰³ URBAIN, Jean-Didier. *Les vacances*. Paris : Le cavalier bleu, 2002 (Coll. Idées reçues), p. 62.

par ailleurs comme « les rêves d'un voyageur »¹⁰⁰³. D'ailleurs ne voyagent-ils pas, eux aussi ?

La tonalité change rapidement. C'est ainsi que les touristes deviennent, dans un troisième temps, l'antithèse absolue des voyageurs, voire leurs boucs-émissaires dans l'espace narratif. Il suffit, pour s'en rendre compte, de mesurer l'écart entre l'évocation de la jeune anglaise de Graham Greene, et celle du touriste allemand mentionné par Albert T'Serstevens :

Nous avons vu pourtant descendre ainsi un touriste allemand de qui le derrière charnu aurait rempli un fauteuil-club. Il s'aidait, bien entendu, des talons et des deux mains, et progressait avec une lenteur terrifiée. Ce spectacle valait à lui seul le voyage du Yucatan et même ses antipodes. Je l'ai chronométré avec le sérieux d'un arbitre pour record de descente sur les fesses : dix-neuf minutes, onze secondes, trois-dixième.¹⁰⁰⁴

Le « mépris touristique » gagne du terrain. L'écart entre un voyageur « héroïque » et son double-inversé continue de se mettre en place. Le premier se démarque désormais du second par tous les moyens possibles. Il dit être ce que les touristes *ne sont pas*, aller là où les touristes *ne vont pas*, voir ce que les touristes *ne voient pas*, et ainsi de suite, jusqu'à ce que sa figure de voyageur ne puisse se concevoir que de manière antithétique : « à travers les défauts du premier »¹⁰⁰⁵.

Une façon de se distinguer de cette catégorie de personnes est de s'écarter des lieux dits « touristiques ». Cela permet aux voyageurs de justifier leurs rôles de « témoins », et d'insuffler une touche d'aventure à leur narration. Graham Greene établit par exemple les propos suivants :

Pour une raison quelconque, sans doute parce qu'il n'y a pas de bons hôtels, les touristes ne descendent pas du train à San Luis, ou s'ils le font, une nuit dans un hôtel mexicain leur suffit, car ils y trouvent la chambre malpropre, le cafard mort symbolique et l'odeur d'urine. Comme mon vieil ami, tous les touristes sautent dans le premier train du matin pour Mexico.¹⁰⁰⁶

Au contraire des touristes, le voyageur restera plus d'une nuit dans cette ville. Un demi-siècle plus tard, nous retrouvons ce même discours chez Pino Cacucci :

Dans tout Xilitla, il n'y pas une enseigne d'hôtel ou de restaurant : les commerçants de passage savent très bien où les trouver, et pour ce qui est des

¹⁰⁰³ URBAIN, Jean-Didier. *Les vacances*. Paris : Le cavalier bleu, 2002 (Coll. Idées reçues), p. 62.

¹⁰⁰⁴ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 304.

¹⁰⁰⁵ URBAIN, Jean-Didier. *L'idiot du voyage*, op. cit., p. 328.

¹⁰⁰⁶ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 54.

touristes ou des voyageurs, il semble qu'il n'y ait aucune raison pour qu'ils montent jusque là, et encore moins pour qu'ils y passent la nuit.¹⁰⁰⁷

Le voyageur, une fois de plus, se distinguera par son attitude en y faisant une escale prolongée. Nous le suivons plus loin dans sa quête « d'authenticité » et dans sa tentative, comme le remarque Jean-Didier Urbain, de se « mettre hors de portée »¹⁰⁰⁸ : « Je vais à Escuinapa, [...] là où absolument rien ne peut attirer les nouveaux boucaniers en bermuda phosphorescent et nu-pieds anatomiques. »¹⁰⁰⁹ C'est qu'il est de plus en plus difficile, pour les « voyageurs », d'accéder à des espaces « vierges » ou, plutôt, dénués de « touristes ». Catherine Bertho-Lavenir souligne ainsi le caractère paradoxal, selon elle, des nouveaux voyageurs : « Ils fuient, sans trêve devant le touriste qui est en eux. »¹⁰¹⁰

Or, c'est justement parce que la figure du touriste renvoie au voyageur un miroir qu'il n'aime pas de lui-même, et parce que les différences ne sont pastoujours si saillantes, qu'il tente de s'en démarquer par tous les moyens possibles. Le « critère ophtalmologique »¹⁰¹¹ est particulièrement efficace dans la poésie viatique : le regard du voyageur préserve, par son sens de l'observation, la supériorité de son statut. Il est celui qui remarque ce que les autres ne voient pas. Un exemple entre mille, puisé dans *Mexique : Pays à trois étages* :

Pendant que les touristes se régalent de ce folklore à vrai dire authentique, et braquent leurs objectifs sur la Danza de la Pluma, le vrai spectacle est à côté de nous et derrière nous, dans la foule indienne qui regarde les danseurs et forme des groupes compacts sur toute l'étendue du parvis [...].¹⁰¹³

Les travaux de Jean-Didier Urbain vont continuer à nous servir pour approfondir nos réflexions et vont nous permettre de relever des lieux communs sur le touriste que les voyageurs véhiculent dans leurs discours. Selon le sociologue, les voyageurs reprochent notamment aux touristes :

D'introduire des relations marchandes à l'intérieur du voyage (ce sont les cartes postales et les souvenirs [...]). De dégrader des pratiques vitales en sport

¹⁰⁰⁷ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 87.

¹⁰⁰⁸ URBAIN, Jean Didier. *L'idiot du voyage*, op. cit., p. 87.

¹⁰⁰⁹ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 104.

¹⁰¹⁰ BERTHO LAVENIR, Catherine. *La roue et le stylo : Comment nous sommes devenus touristes*, op. cit., p. 404.

¹⁰¹¹ URBAIN Jean Didier. *L'idiot du voyage*, op. cit., p. 89.

¹⁰¹³ T'STERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 114.

ou en jeu [...]. De pervertir aussi les traditions et de favoriser la luxure en faisant, par exemple, de danses rituelles des « exhibitions impudiques ». ¹⁰¹⁵

[...] de banaliser le monde. ¹⁰¹⁶

Les touristes sont ainsi particulièrement critiqués par les voyageurs, qui voient dans ces personnages les principaux responsables des maux que l'industrie touristique engendre par ses travers inévitables : « mercantilisme, envahissement, destruction de l'environnement, déstructuration des cultures et des traditions » ¹⁰¹⁷.

La construction de l'autostrade qui relie Iguala à Acapulco est significative de cette « destruction de l'environnement » que le tourisme suscite de manière indirecte, et qu'Albert T'Serstevens dénonce comme un « effroyable massacre du paysage » ¹⁰¹⁸. Le récit porte la trace de la nostalgie, la description évoque ce qui n'est déjà plus, ou en voie de disparaître. Le voyageur est le témoin de ces disparitions que l'écriture permet de préserver ¹⁰¹⁹.

Tous les voyageurs rendent compte des « relations marchandes » que le tourisme introduit dans le monde du voyage, notamment par le biais de cartes postales et de souvenirs. Ils ne se laissent pas prendre, contrairement aux touristes, à l'achat de ces objets de « mauvais goût ». Emilio Cecchi mentionne le « stupide matériel folklorique qu'offrent les boutiques de Mexico et d'ailleurs, où l'on ne cherche qu'à soutirer l'argent des étrangers » ¹⁰²¹. Albert T'Serstevens déplore que « les touristes du monde entier se jettent sur les plus affreux produits de ce qui n'est plus qu'une industrie. » ¹⁰²² Graham Greene avoue son plaisir à s'éloigner de la capitale avec « ses magasins pleins de bric-à-brac pour touristes [...] toute cette fausse gaieté, ce chic de bazar. » ¹⁰²³ Sybille Bedford observe à Taxco « les blancs » comme si elle n'en était pas une, puisqu'il s'agit de décrire l'attitude des touristes dont, *bien sûr*, elle ne fait pas partie : « Ils s'arrêtent, regardent, achètent. Rues, boutiques, marchandises, l'ensemble est destiné aux gens de passage, aux naïfs » ¹⁰²⁴.

Les touristes sont tour à tour jugés par les voyageurs comme des

¹⁰¹⁵ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 114.

¹⁰¹⁶ *Ibid.*, p. 80.

¹⁰¹⁷ URBAIN, Jean-Didier. *L'idiot du voyage*, op. cit., p. 74.

¹⁰¹⁸ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 342.

¹⁰¹⁹ *Id.*

¹⁰²¹ CECCHI, Emilio. *Mexique*, op. cit., p. 140.

¹⁰²² *Ibid.*, p. 157.

¹⁰²³ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 122.

¹⁰²⁴ BEDFORD, Sybille. *Visite à Don Otavio*, op. cit., p. 310-311.

« amateurs »¹⁰²⁵, considérés « imperméables au Mexique »¹⁰²⁶, qualifiés de « naïfs »¹⁰²⁷, désignés comme ceux « qui ne regardent rien »¹⁰²⁸. Bientôt, la (re)présentation du s touriste plonge dans la caricature. Les voilà ridiculisés, animalisés, déshumanisés. Le lecteur les retrouve ainsi sous les traits peu flatteurs de ces « gros Gringos tout roses et blonds, en slip débordant, se [prélassant] devant des whiskies »¹⁰²⁹, ces « grosses gringos au visage rougi et aux mains en sueur »¹⁰³⁰, lorsqu'ils ne se réduisent pas à la métaphore, désormais fameuse, d'un simple « troupeau bêlant »¹⁰³¹.

L'opposition entre la figure du (bon) Voyageur et du (mauvais) Touriste permet également de mettre en scène une autre dichotomie, de plus en plus manifeste dans le discours des voyageurs, entre l'idée d'un « vrai » et d'un « faux » Mexique. Nous y reviendrons plus tard, mais nous pouvons déjà souligner que le tourisme – et les touristes – sont toujours, d'une manière ou d'une autre, associés par les voyageurs au domaine du faux et de l'illusion. En témoigne la scène suivante :

Cette source hautement thermale se trouve derrière un hôtel tout neuf, d'un luxe de cinéma, où quelques touristes jouent au bridge pour tromper leur ennui.[...] Nous fuyons l'hôtel, ses plâtres encore humides, ses faux marbres, son jardin sec et sa mare à œufs durs [...].¹⁰³²

Le site touristique par lequel passent Albert T'Serstevens et Amandine Doré s'associe, dans le discours du voyageur, à l'idée de fausseté (« luxe *de cinéma* ; faux marbres »), de stérilité (« jardins *secs* » ; « œufs *durs* »), d'ennui. Cette même conception du tourisme traverse les récits de nombreux voyageurs. Don Venustiano, le guide improvisé de Pino Cacucci, renforce cette idée commune pour être un mexicain qui dit lui-même à son interlocuteur : « C'est devenu un lieu de tourisme. Ici, il n'y a pas *d'ambiente*, tu ne te rends pas compte ? Ca se voit à l'air qu'on respire, que tout est faux. »¹⁰³³

Ce « vrai » et ce « faux » Mexique ne sont pas étanches l'un à l'autre. D'où la critique qui consiste à souligner la « déstructuration des cultures et des

¹⁰²⁵ LEJEUNE, Louis. *Terres mexicaines*, op. cit., p. 15-16.

¹⁰²⁶ GRAHAM, GREENE. *Routes sans lois*, op. cit., p. 42.

¹⁰²⁷ BEDFORD, Sybille. *Visite à Don Otavio*, op. cit., p. 311.

¹⁰²⁸ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à Trois étages*, op. cit. p. 342.

¹⁰²⁹ *Ibid.*, p. 335.

¹⁰³⁰ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 192.

¹⁰³¹ *Id.*

¹⁰³² T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique, Pays à Trois étages*, op. cit., p. 138.

¹⁰³³ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 13.

traditions »¹⁰³⁴ qu’implique l’essor touristique, et qui accompagne la marchandisation du voyage. Deux exemples nous paraissent en ce sens significatifs.

Albert t’Serstevens se réfère dans le premier exemple à l’impact du tourisme sur les Lacandons et s’exprime, de manière plus générale, sur l’inéluctable avancée de la « civilisation » :

La curiosité qu’ils ont suscitée parmi les touristes friands de sauvagerie leur sera sans doute plus néfaste que leur solitude au fond des bois et sur les rives de lacs inaccessibles encore, il y a vingt ans, mais que l’avion a singulièrement rapproché du monde civilisé. Ils font aujourd’hui partie de tout un programme touristique pour personnages à devises bien portantes. Des agences organisent des expéditions confortables, à cinq cent dollars par tête, bien munies de provisions, de tabac et de petits cadeaux. Tant de ces excursionnistes sont venus les voir qu’ils sont habitués à leur rôle de bêtes curieuses, sachant en profiter au mieux en vendant des armes, des instruments de musique et des poteries fabriquées de leurs mains [...]. Ils sont toujours prêts à poser devant les objectifs et y ont même acquis un talent digne de Hollywood. [...]

Ce n’est pas de leur faute, ni même de la nôtre. Le monde va se rapetissant comme la peau de chagrin balzacienne, et je me demande où il faudrait aller aujourd’hui pour trouver de vrais sauvages qui ne dépendent pas quelque peu des syndicats de tourisme.¹⁰³⁵

Le voyageur évoque la fatalité et le sentiment d’impuissance qui s’emparent de lui : « ce n’est pas de leur faute, ni même de la nôtre ». Son discours rend compte des conséquences que la « modernité » et la curiosité des voyageurs (nous incluons, parmi eux, les touristes) ont sur les traditions des Lacandons, désormais « habitués à leur rôle de bêtes curieuses ». Insérés dans un monde capitaliste, conscients de ne pouvoir lui échapper, ils doivent adapter leur manière de se comporter face aux étrangers pour subvenir à leurs besoins, mais aussi pour continuer d’exister.

Albert t’Serstevens reprend également le lieu commun selon lequel la planète devient de plus en plus « petite » à mesure que les frontières s’estompent et que les traditions se perdent. Sa dernière pensée témoigne d’une forme de nostalgie, par rapport à l’époque révolue des grandes découvertes, des expéditions lointaines, et de l’aventure : « je me demande où il faudrait aller aujourd’hui pour trouver de vrais sauvages ». Ces interrogations révèlent le fantasme d’un voyage dans le temps, le temps du voyage « originel ». Elles permettent également de nous demander, en nous appuyant sur les propos de Rachid Amirou, s’il n’y aurait pas, dans ces lignes, « sous-jacent à ce discours antitouristique, [...] une injonction « implicite » faite aux

¹⁰³⁴ URBAIN, Jean Didier. *L’idiot du voyage*, op. cit., p. 74.

¹⁰³⁵ T’SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 294-295.

sociétés « exotiques », de rester telles qu'elles sont, ou plus précisément, telles qu'elles sont rêvées et fantasmées par l'imaginaire du dépaysement. »¹⁰³⁶

Le second exemple, dans lequel nous retrouvons Pino Cacucci à Acapulco, est significatif. Après avoir rencontré Felipe, l'un des plongeurs sacrés, le voyageur lui lègue la parole :

Toutes ces grosses *gringas* au visage rougi et aux mains en sueur qui m'entourent quand je remonte après mon plongeon, elles ont contribué au moins autant que les *millionarios* des beaux quartiers à en faire la poubelle de ciment blanc que tu peux voir...¹⁰³⁷

Au fil du siècle dernier, la tradition des plongeurs d'Acapulco s'est transformée en « un exercice de témérité rétribué à l'usage des touristes »¹⁰³⁸. La critique que fait le voyageur à l'égard des touristes et de l'industrie touristique acquiert une force supplémentaire par le truchement de Felipe qui donne son point de vue. La « marchandisation du voyage » se révèle dans la rétribution qui remplace la raison initiale des plongeurs : la tradition. La destruction de l'environnement, pour satisfaire les besoins d'un tourisme massif, est mise en exergue par l'expression des « poubelles de ciment blanc », qui se réfère sans aucun doute aux complexes hôteliers de luxe qui se trouvent sur les côtes d'Acapulco.

Les touristes sont (re)présentés de manière négative : ils sont « bruyants »¹⁰³⁹, « à demi ivre »¹⁰⁴⁰. Face à la dangerosité d'effectuer un tel plongeon, où les risques encourus sont réels, leur attitude désinvolte et frivole apparaît à l'opposé du respect et du souci pour autrui : « Dès qu'il disparaît dans l'écume [...], les hurlements et les rires explosent, sans même attendre de savoir s'il est sorti ou s'il est resté au fond. »¹⁰⁴¹ L'observation du voyageur se déplace alors vers les touristes :

Une autre coutume consiste à « toucher » le *clavadista* : chaque fois que l'un d'eux réapparaît, il y a toujours un groupe de *gringas gordas* qui l'encercle et le tâte de toute part. Felipe distribue les sourires, et son visage est bien différent de celui qu'il avait dix minutes plus tôt. Il étire mécaniquement les lèvres et gonfle les muscles, se laisse palper les biceps [...] au milieu des petits cris et des exclamations gourmandes, il serre dans ses bras une blonde de quarante ans

¹⁰³⁶ AMIROU, Rachid. *L'imaginaire touristique*, op. cit., p. 19.

¹⁰³⁷ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 192.

¹⁰³⁸ *Id.*

¹⁰³⁹ *Ibid.*, p. 193.

¹⁰⁴⁰ *Id.*

¹⁰⁴¹ *Ibid.*, p. 193-194.

proche du quintal pour la photo-souvenir qu'une amie empressée est prête à prendre : la photo de Felipe disparaissant sous des falbalas de chemisiers rose fushia et des kilos de bijoux fantaisie qui ferraillent.¹⁰⁴²

Le narrateur renverse les perspectives : le discours anthropologique (« une autre coutume consiste à ») ne concentre plus son attention sur les peuples originaires, mais sur les pratiques touristiques. Remarquons la dialectique construite par l'auteur entre les touristes qui, en approchant le « clavadista », le « tâte[nt] de toute part », lui « palpe[nt] les biceps », poussent des « petits cris », et l'attitude du « clavadista » qui se force à sourire, à entrer dans son rôle : « son visage est bien différent ». Une fois de plus, l'univers touristique et le touriste sont associés au faux, à l'illusion, au saillant (« chemisier rose fushia »), au mauvais goût (« des kilos de bijoux fantaisie qui ferraillent »). Felipe est « encerclé », « tâté », puis « disparaît », comme s'il avait été littéralement mangé. L'adjectif « gourmandes » renforce cette interprétation. En nous souvenant des voyageurs qui évoquaient, horrifiés, les peuples anthropophages, le renversement de perspectives qu'opère le narrateur et la subversion de son discours n'en sont que plus frappants. La séquence se termine de la manière suivante :

Je règle mes trois tequilas et me dirige vers mon *hotelucho* de la vieille ville, où le bitume fait place aux cucarachas. Mais la fille qui garde les clefs de ma chambre [...], son sourire la rend plus *linda* que toutes les starlettes de *telenovelas*¹⁰⁴³.

Certes, le suffixe « hucho » souligne le côté minable de l'hôtel, attesté par la présence des « cucarachas ». Cependant, l'inversion des valeurs se poursuit. En effet, l'« *hotelucho* » se dote d'un caractère plus enviable, aux yeux de Pino Cacucci, que les grands complexes touristiques, puisqu'il paraît encore préserver cette authenticité que recherchent tant les voyageurs. Le sourire mécanique de Felipe contraste avec le sourire de la réceptionniste. Les thématiques du vrai et du faux, de l'authentique et du superficiel, se rejoignent enfin dans la comparaison finale entre le sourire de cette belle fille anonyme, et celui figé des starlettes de séries télévisées mexicaines.

¹⁰⁴² CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 194.

¹⁰⁴³ *Id.*

Dans le voyage, le territoire

Rachid Amirou démontre dans *L'imaginaire touristique* comment l'espace s'investit de subjectivité, de sentiments, de projections : « Il s'agit d'abord d'un espace -rêvé et -vécu »¹⁰⁴⁴. S'approcher du territoire à partir d'une démarche qui se situe à la croisée de la littérature, de l'anthropologie et de la sociologie nous invite à nous déplacer entre le champ des représentations et celui de l'histoire des mentalités. La lecture de l'espace est une construction culturelle. Les goûts et les sensibilités varient selon les périodes historiques. Les voyageurs, inscrits dans une temporalité donnée, l'appréhendent en fonction de leur provenance, de leur milieu, mais aussi de leur époque. Catherine Bertho Lavenir nous signale par exemple à ce propos que les monuments n'apparaissent pas dans les récits des voyageurs au XVII^e et XVIII^e siècle¹⁰⁴⁵.

Au fur et à mesure des voyages et de la construction d'un « imaginaire touristique », des lieux communs s'imposent dans les imaginaires, dans les parcours, dans les récits des voyageurs. L'attitude du touriste que commente Rachid Amirou vaut ainsi pour le voyageur lorsqu'il écrit :

[il] court après le « très ancien » ou le site naturel « impressionnant », mais aussi après des « atmosphères » liées à des endroits. Ces lieux sont *symboliques* au sens étymologique du terme : ils rassemblent, dans une communion, les amoureux actuels (ou anciens) du site.¹⁰⁴⁶

Le géographe Bernard Debarbieux insiste sur l'importance du « lieu » dans la structuration du territoire :

[...] ces hauts lieux et ces petits lieux, ces lieux singuliers et ces lieux multiples, qui sont autant d'images de leur commune destinée et qui dessinent tous ensemble la figure de leur territoire ; des lieux qui sont simultanément des fragments du territoire et des figures susceptibles d'en exprimer parfois la quintessence et la totalité.¹⁰⁴⁷

Les récits des voyageurs sont ponctués de « petits lieux » méconnus, mais aussi de « hauts lieux » symboliques. L'originalité des itinéraires – et donc des récits – repose sur cette oscillation constante entre l'attraction vers des lieux communs, emblématiques du territoire, passages-obligés, et attendus, dans les récits,

¹⁰⁴⁴ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, *op. cit.*, p. 194.

¹⁰⁴⁵ BERTHO LAVENIR, Catherine. *La roue et le stylo : Comment nous sommes devenus touristes*, *op. cit.*, p. 17.

¹⁰⁴⁶ AMIROU, Rachid. *L'imaginaire touristique*, *op. cit.*, p. 94.

¹⁰⁴⁷ DEBARBIEUX, Bernard. « Le lieu, fragment et symbole du territoire », *op. cit.*, p. 14.

et la recherche de lieux « nouveaux », en marge des circuits touristiques. Nous proposons dans ce dernier chapitre un voyage à travers le territoire mexicain à partir des lieux communs qui reviennent dans les récits des voyageurs.

Les propos de Victor Alba, dans les années 60, témoignent d'un imaginaire touristique propre aux terres mexicaines et d'un Ailleurs fantasmé susceptible d'éveiller l'intérêt de voyageurs potentiels par les possibilités qu'il évoque :

On peut en réalité découvrir cinq ou six Mexiques, et plus encore, si l'on va d'un point à un autre du pays. On peut passer du XVI^e siècle au XX^e siècle, de la tribu sauvage à la ville ponctuée de gratte-ciel, on peut aller des tropiques vénéreux aux sommets alpins, du désert aux plaines fertiles.¹⁰⁴⁸

Le voyage commence à la surface des cartes qui délimitent le territoire, le situent dans l'espace, ouvrent à l'imaginaire. À leur lecture objective peuvent se superposer des lectures imagées du territoire. Le Mexique est ainsi comparé, par sa forme, tantôt à une corne d'abondance – ou *cornucopia*¹⁰⁴⁹ –, tantôt à une pyramide tronquée¹⁰⁵⁰, voire à un « grand poisson sans tête, entaillé en son milieu »¹⁰⁵¹. Ces analogies montrent comment l'imaginaire se projette sur l'espace et l'investit d'affectivité : il se charge, avant même d'être parcouru, de désirs collectifs et/ou de visions personnelles. Il propose différentes lectures, ouvertes à l'interprétation. La corne d'abondance nous rappelle la convoitise des puissances étrangères, qui voyaient dans la forme même du territoire la preuve des supposées richesses contenues en son sein. Le symbole de la pyramide nous impose à l'esprit le legs des civilisations méso-américaines, et la persistance d'une « altérité radicale » présente sur le territoire. Le fait qu'elle soit tronquée nous évoque la violence de la conquête, et la « pensée interrompue »¹⁰⁵² des peuples originaires. Enfin, le « grand poisson » nous convie à prendre en compte l'importance de la mer dans la configuration géographique du territoire, mais aussi dans l'imaginaire collectif : mer vers laquelle aurait marché le dieu Quetzalcóatl avant de disparaître ; mer de laquelle seraient apparus les « géants blancs sur des maisons flottantes » en l'année 1 roseau (*ce- acatl*) du calendrier mexicain, année 1521 du calendrier chrétien ; mer peuplée, durant des siècles, par des sirènes et autres monstres marins ; mer si propice aux invasions

¹⁰⁴⁸ DEBARBIEUX, Bernard. « Le lieu, fragment et symbole du territoire », *op. cit.*, p. 55.

¹⁰⁴⁹ MORENO VILLA, José. *Cornucopia de México*. [1940] Alicante : Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2000 [en ligne]. Disponible sur : <http://www.cervantesvirtual.com/nd/ark:/59851/bmc4m9m0>

¹⁰⁵⁰ PAZ, Octavio. *El laberinto de la soledad*, *op. cit.*, p. 395. C'est nous qui traduisons.

¹⁰⁵¹ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, *op. cit.*, p. 238.

¹⁰⁵² Nous faisons un clin d'œil, ici, à l'ouvrage de LE CLÉZIO, Jean-Marie Gustave. *Le rêve mexicain : Ou la pensée interrompue*. Paris : Gallimard, 1988. (Coll. Nrf essais).

étrangères, mais aussi aux rêveries littéraires.

Après ces considérations préalables, commençons nos pérégrinations par le nord du pays. La frontière, qui se déploie sur plus de 3000 kilomètres, sépare non seulement le Mexique, sinon le reste de l'Amérique Latine, avec les États-Unis.¹⁰⁵³ Les trois villes frontalières principales aux États-Unis – San Diego, El Paso, Laredo – sont jumelées, du côté mexicain, avec les villes de Tijuana, de Ciudad Juárez, de Nuevo Laredo. Au-delà de la frontière géopolitique, ce phénomène frontalier représente aussi, comme le souligne Carlos Fuentes :

Une frontière culturelle, où deux civilisations s'affrontent, se défient, s'enrichissent mutuellement [...]. Une frontière du travail, que traversent chaque jour cinq mille travailleurs mexicains, réguliers ou clandestins [...]. Et, bien sûr, une frontière économique entre le Mexique, troisième client des États-Unis (après le Canada et le Japon), et les États-Unis, le marché le plus important pour les produits mexicains.¹⁰⁵⁴

Lieu de passage où se questionnent et se révèlent les identités mises en jeu, les voyageurs soulignent depuis toujours l'aspect trouble de ces villes frontalières où, comme pour Matamoros : « quelque chose de violent comme le ciel, d'étouffant comme l'air, de complaisant comme tout ce que l'on devine, à peine y a-t-on débarqué »¹⁰⁵⁵ s'impose à l'esprit des visiteurs. Ni tout à fait le Mexique, ni tout à fait les États-Unis, ces lieux se situent dans un entre-deux que les voyageurs interrogent :

Ceci était le Mexique, cela, les États-Unis. La seule différence était dans la saleté et dans l'absence de lumière : il y avait beaucoup moins d'éclairage au Mexique. [...] Les rues étaient sombres, creusées d'ornières, la petite *plaza* étouffée sous la verdure ; toute la vie s'y écroulait derrière les portes tournantes des *cantinas* et des salles de billard.¹⁰⁵⁶

Au bout de la rue qui conduit au Rio Grande, [...] c'est Brownsville, Texas ; Mais en vérité ces gaillards aux hanches étroites serrées dans leurs pantalons clairs, aux chapeaux de feutre à larges bords, qui déambulent sur le trottoir sableux et sortent d'un hôtel pour rentrer dans un snack, ces hurlements de

¹⁰⁵³ DEMEYER, Lise. *Las fronteras en la obra de Carlos Fuentes : La historia, la sociedad y el individuo en México bajo el prisma de un espejo deformante*. Sevilla : Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2014, p. 55.

¹⁰⁵⁴ FUENTES, Carlos. *Un temps nouveau pour le Mexique*, op. cit., p. 227-228.

¹⁰⁵⁵ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*, op. cit., p. 260-261.

¹⁰⁵⁶ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 38.

trompettes qui s'échappent des *jukes-boxes* lorsque s'ouvre la porte d'un bar, [...], n'est-ce pas déjà la Texas ?¹⁰⁵⁷

Dans les récits de voyage, l'atmosphère de la frontière – qu'il s'agisse de Tijuana, Ciudad Juárez, Nuevo Laredo, Matamoros – est retranscrite en grande partie par le biais d'une galerie de personnages qui, s'ils diffèrent au gré des époques, demeurent des « personnages-types » représentatifs d'un imaginaire de violence, de décadence et de corruption qui gravite autour de la frontière où « tout est permis : la drogue, le jeu, l'amour à dix, cinquante ou cent dollars. »¹⁰⁵⁸ Au fil des récits, le lecteur voit se succéder « des personnages sinistres, énigmatiques »¹⁰⁵⁹ ; des personnes « pittoresques » qui sont dignes, selon Louis Lejeune, des récits d'aventure de Gustave Aymard, Gabriel Ferry, Mayne-Reid¹⁰⁶⁰ ; des « fillettes à l'œil un peu trop à la traîne »¹⁰⁶⁵ ; des coyotes, des passeurs, des contrebandiers, des *wet-backs*, autant de « personnages » qui représentent l'aventure, le danger, l'exutoire, les déviances, la marginalité propre à ces lieux de l'entre-deux, considérés comme un univers en soi.

Pour les voyageurs qui traversent « le miroir »¹⁰⁶⁸ depuis les États-Unis, la frontière représente le début de l'aventure :

La frontière... c'est beaucoup plus qu'un bureau de douanes, avec un officier qui vise les passeports et un autre armé d'un revolver. Au-delà de cette ligne, tout va changer : la vie ne sera plus jamais exactement la même, une fois que votre passeport aura été timbré.¹⁰⁶⁹

Avant de poursuivre notre itinéraire en direction du sud, mentionnons rapidement la Baja California, une péninsule de plus de 1700 km², tellement détachée du territoire que les conquistadores, en l'apercevant, la prirent d'abord pour une île. Elle est longtemps restée isolée du reste du Mexique. Daniel Seda raconte ainsi que jusque dans les années 50, ses habitants devaient, pour se rendre à Mexico, passer par les États-Unis¹⁰⁷⁰. Pino Cacucci mentionne cette partie du territoire dans

¹⁰⁵⁷ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*, *op. cit.*, p. 260.

¹⁰⁵⁸ *Ibid.*, p. 263.

¹⁰⁵⁹ REED, John. *Le Mexique insurgé*, *op. cit.*, p. 27.

¹⁰⁶⁰ LEJEUNE, Louis. *Terres mexicaines*, *op. cit.*, p. 117.

¹⁰⁶⁵ *Id.*

¹⁰⁶⁸ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, *op. cit.*, p. 41.

¹⁰⁶⁹ *Ibid.*, p. 23.

¹⁰⁷⁰ SADA, Daniel, dans Canal Once (2010, 7 juin), dans *Discutamos México*, programa 55 [Vidéo en ligne]. Disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=mLb0Jp_yt

un chapitre de *Poussières mexicaines*¹⁰⁷¹ et lui consacre un récit de voyage paru en 2012 : *Ce que savent les baleines*¹⁰⁷². Il y rend compte d'une terre « sans médiation possible, qui ne procure pas d'émotions en demi-teintes : ou elle vous capture avec un serrement à l'estomac, où elle vous rejette totalement »¹⁰⁷³. Sans doute au vu de son isolement géographique, la Baja California n'apparaît généralement pas dans les récits des voyageurs, ou elle est à peine évoquée. Nous poursuivrons donc notre itinéraire sans nous y attarder davantage.

Revenons la porte centrale de Ciudad Juárez. De là, descendons d'environ 300 kilomètres au sud. Nous parvenons à la ville de Chihuahua. Comme le signale Bernard Debarbieux :

[...] un lieu symbolique chargé de mémoire collective peut naître de la désignation *a posteriori* d'un événement de nature légendaire ou historique, rétrospectivement présenté comme étant fondateur ou décisif dans la destinée du groupement social qui l'érige.¹⁰⁷⁴

Chihuahua est en ce sens hautement symbolique, puisqu'elle regroupe en ses murs le souvenir de trois icônes de l'histoire mexicaine: Miguel Hidalgo, Benito Juárez et Pancho Villa. Le premier y fût fusillé en 1811. Le deuxième y établit le siège du gouvernement républicain en 1864. Le troisième s'y installe de 1913 à 1915. Les deux premières figures sont des *leitmotivs* sur lesquels ne s'attardent pas particulièrement les voyageurs ; la troisième suscite au contraire de longues digressions. Ce constat révèle la prédominance d'une histoire et d'un imaginaire sur les autres : celui du « Mexique de la Révolution », qui s'impose dans l'imaginaire collectif et dans les récits des voyageurs, sur l'évocation du « Mexique indépendant » que symbolise Miguel Hidalgo et du « Mexique libéral » qu'incarne Benito Juárez.

Chihuahua est également depuis 1961 le point de départ du Chihuahua-Pacífico, surnommé de nos jours le Chepe. C'est le moyen de transport qui permet aux voyageurs de traverser la Sierra Madre, un lieu prégnant dans l'imaginaire occidental. C'est la Sierra Madre des chercheurs d'or, que B. Traven a mis en récit (1927) et que John Huston a porté à l'écran (1947). C'est la Sierra Madre des explorateurs, des aventuriers, des anthropologues, des artistes et des voyageurs en

¹⁰⁷¹ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, *op. cit.*, p. 147-162.

¹⁰⁷² CACUCCI, Pino. *Ce que savent les baleines*. Traduit de l'italien de Lise Chapuis. Paris : Christian Bourgeois, 2012.

¹⁰⁷³ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, *op. cit.*, p. 152.

¹⁰⁷⁴ DEBARBIEUX, Bernard. « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *op. cit.*, p. 106.

tout genre, « venus y chercher un trésor, réel ou chimérique »¹⁰⁷⁵. C'est le territoire des rarámuris, ce peuple qu'Antonin Artaud a fait entrer dans la légende dès 1936. L'imaginaire qu'elle suscite est d'une telle puissance évocatrice qu'il paraît absorber – et concentrer – les rêveries et les intérêts des voyageurs sur cette partie du territoire. En d'autres termes, c'est comme si le nord du pays se résumait, hormis les villes frontalières déjà mentionnées, à l'étendue de ces montagnes mythiques, autour desquelles s'étendrait une sorte de *no man's land*.

Sur le versant Pacifique de la Sierra Madre, en longeant la côte vers le sud, les villes de Mazatlán, de Puerto Vallarta, et surtout d'Acapulco, sont des lieux courtisés du tourisme balnéaire. De ce fait, ils attirent peu les « voyageurs ».

Jean Didier Urbain distingue chez les voyageurs contemporains quatre polarités, sous-tendues par des « désirs capitaux », qui reflètent des conceptions différentes du voyage : l'appel du désert, la tentation sociétale, la rêverie cénobite, le rêve altruiste et humaniste¹⁰⁷⁶. Selon le sociologue, l'appel du désert témoigne d'un fantasme de découverte et du besoin d'arpenter « des espaces immenses, silencieux, inhabités »¹⁰⁷⁷. La tentation sociétale exprime « une envie de grégarité et d'effervescence, de densité et de chaleur humaines »¹⁰⁷⁸. La rêverie cénobite se concrétise dans des lieux tels que les villages de vacances, les complexes hôteliers, etc., qui permettent une forme d'insularisation collective. Le rêve altruiste et humaniste oriente les voyageurs « vers les peuples et les civilisations qui paraissent radicalement autres, les terres d'aventure et d'exotisme »¹⁰⁷⁹. Ces quatre pôlarités rendent compte de pratiques touristiques différentes, voire opposées. Elles permettent de voir comment les « désirs » des voyageurs conditionnent leurs itinéraires, leurs pratiques du voyage, leurs points de chute. Notons dans ces pôlarités distinctes des binômes qui sont particulièrement compatibles et qui s'opposent aux deux autres. En effet, la tentation sociétale et la rêverie cénobite illustre en grande mesure les pratiques touristiques ; l'appel du désert et le rêve altruiste et humaniste sont les moteurs de multiples « voyageurs ». Pour donner un exemple, la Sierra Madre attire les voyageurs mus par les grands espaces (l'appel du désert) et curieux de découvrir les rarámuris, représentatifs d'une altérité radicale (le rêve altruiste et humaniste). Les sites balnéaires du Pacifique que « fuient » les

¹⁰⁷⁵ BIGGERS, Jeff. *Dans la Sierra Madre : Une année chez les Tarahumaras*. Traduction de l'anglais de Michèle Presse. Paris : Albin Michel, 2011, p. 21.

¹⁰⁷⁶ URBAIN, Jean Didier. « Pourquoi voyageons-nous ? », dans *Sciences Humaines*, *op. cit.*, p. 35.

¹⁰⁷⁷ *Id.*

¹⁰⁷⁸ URBAIN, Jean-Didier. « Les quatre désirs capitaux », dans *Sciences Humaines*, *op. cit.*, p. 35.

¹⁰⁷⁹ *Id.*

« voyageurs » concentrent massivement les touristes, qui aiment se rassembler sur les plages (tentation sociétale) et se réfugier ensuite dans leurs lieux de résidence, coupés du reste du monde (rêverie cénobite).

Les parcours des voyageurs se recoupent principalement sur *l'Altiplano* : le plateau central situé entre la Sierra Madre Occidentale, à l'ouest, et la Sierra Madre Orientale, à l'est, qui se rétrécit jusqu'à la cordillère de l'Anahuac. La plupart des grandes villes coloniales y sont situées et se trouvent à une altitude moyenne de 2000 mètres. L'altiplano du nord regroupe les états de Chihuahua, Coahuila, Durango, Zacatecas, San Luis Potosí. L'altiplano du sud est constitué par ceux d'Aguascalientes, Jalisco, Guanajuato, Querétaro, Hidalgo, Michoacán, Mexico, le Distrito Federal. Comme le souligne Rachid Amirou, et nous l'avons vu pour le cas de la Sierra Madre :

[...] la « lecture » de l'espace touristique, notamment celle concernant les villes, est « réduite » à quelques points d'attraction se dégageant d'un fond neutre et sans attrait [...]. Tout se passe comme si ces lieux exerçaient une sorte d'aimantation.¹⁰⁸⁰

Aussi, bien qu'il existe autant d'itinéraires – ou plutôt, de parcours – que de voyageurs, les villes de Chihuahua, Guadalajara, Morelia, Pátzcuaro, Guanajuato, Querétaro et Mexico retiennent principalement leur attention.

Au sud de la Sierra Madre Occidentale, l'état de Jalisco est à l'origine de deux éléments constitutifs de l'imaginaire mexicain, évoqués par tous les voyageurs : les *mariachis*, musiciens folkloriques dont le berceau, dit-on, se situe à Guadalajara, et la *tequila*, boisson traditionnelle, extraite des nombreux champs d'agave qui se cultivent dans la région. Dans l'état voisin du Michoacán, nous parvenons à Morelia par la fameuse « route des mille cimes » :

Elle porte bien son nom, surtout à son point culminant, à plus de 3000 mètres. Elle s'élève à travers une somptueuse forêt de pins, avec des tournants si nombreux qu'on pourrait l'appeler la route des Mil Vueltas, et l'on serait, je pense, au-dessous du chiffre.¹⁰⁸¹

Morelia, la capitale de l'état, charme à bien des égards les voyageurs : par sa situation géographique, enclavée dans le fond d'une vallée, entre les montagnes ; par son architecture espagnole ; par sa présence indigène ; par son ambiance singulière, « si sereine de jour et si mélancolique de nuit. »¹⁰⁸² C'est cependant la ville de

¹⁰⁸⁰ AMIROU, Rachid. *L'imaginaire touristique*, op. cit., p. 122.

¹⁰⁸¹ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 197.

¹⁰⁸² BEDFORD, Sybille. *Visite à Don Otavio*, op. cit., p. 114.

Pátzcuaro, à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest, qui retient davantage leur attention. Cette ville cristallise pour le voyageur occidental l'image du « Mexique profond »¹⁰⁸³ qu'ils sont nombreux à chercher : « *dès mes premiers pas à travers Patzcuaro, écrit Michel Droit, son décor espagnol et les personnages indiens qui le peuplent me paraissent composer la plus forte et la plus vivante synthèse du Mexique dont il m'ait, jusqu'ici, été donné d'approcher* »¹⁰⁸⁴. Albert t'Serstevens découvre le marché du vendredi matin et le le qualifie « d'un pittoresque étourdissant, d'un mexicanisme sans alliage »¹⁰⁸⁵. L'ancienne capitale du peuple Tarasque attire les voyageurs pour son « authenticité », son « pittoresque », et la présence des nombreuses communautés qui, situées aux alentours du lac, y cultivent leur propre artisanat : « la vannerie à Cucuchucho, la poterie à Tzintzuntzan, la fabrication de *sombreros* à Jaracuaro, le cuivre à Santa Clara, les masques de danse à Tocuaro, tout ce qui touche la pêche à Janitzio, etc... »¹⁰⁸⁶.

Les voyageurs évoquent les personnes qui ont marqué les lieux (ou les régions) qu'ils traversent. Lorsqu'ils visitent Pátzcuaro, don Vasco de Quiroga, le 1^{er} évêque du Michoacán, devient un passage-obligé dans leur discours pour sa labeur auprès des populations indigènes. Le lac sur lequel se meuvent les « pêcheurs indiens avec leurs filets semblables aux ailes de papillons »¹⁰⁸⁸ est devenu l'un des symboles de la ville. Au centre de ce lac, l'île de Janitzio est réputée pour les célébrations qui s'y déroulent pendant la période de la toussaint. Ce lieu s'est imposé dans l'imaginaire touristique comme le site à visiter pendant la « fête des morts », l'une des traditions mexicaines qui fascine le plus les voyageurs occidentaux. Les reportages, guides et publicités se chargent d'entretenir jusqu'à nos jours cet imaginaire. Nous lisons dans un ouvrage qui présente le Mexique rédigé en 1986 :

Traditionnelles dans tout le Mexique, les cérémonies d'offrandes sur les tombes des défunts y revêtent, la nuit, dans l'aura mystérieuse de milliers de chandelles processionnaires, un éclat envoûtant, et nulle part ailleurs [qu'à Janitzio] on ne sent battre comme ici le cœur païen et chrétien du plus ancien Mexique.¹⁰⁸⁹

¹⁰⁸³ BONFIL BATALLA, Guillermo. *Mexico profundo : Una civilización negada* [1987]. México : Grijalbo, 1990.

¹⁰⁸⁴ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains, op. cit.*, p. 81.

¹⁰⁸⁵ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages, op. cit.*, p. 179.

¹⁰⁸⁶ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains, op. cit.*, p. 87.

¹⁰⁸⁸ DENOMEE Odette, GOUBY Hélène (dir.), *Le Mexique* [1989]. Paris : Larousse, 1996. (Coll. Monde et voyages), p. 88

¹⁰⁸⁹ DENOMEE Odette, GOUBY Hélène (dir.), *Le Mexique, op. cit.*, p. 88.

Porté par cet imaginaire, Albert t'Serstevens se rend sur l'île le jour de la veillé des morts. L'expérience se révèle décevante. Il prend alors le contrepied des discours enthousiastes, évoqués précédemment, par le biais d'une écriture mordante et d'un style ironique. Nous retrouvons la critique habituelle, qui porte sur la dénaturation des coutumes, lorsque le voyageur se réfère aux touristes intrusifs qui, par leur attitude et leur multitude, orientent les manières de faire des habitants. Ces- derniers, pour répondre à leurs attentes – ils sont, après tout, une source importante de revenus dans la région –, se plient à la « mise en scène » : « A chaque instant, l'éclair d'un flash tire les pleureuses de leur mystère et révèle l'incroyable mascarade qui les enveloppe. »¹⁰⁹¹ Une fois de plus, le « voyageur » se démarque des « touristes » : il est celui qui dévoile la « mascarade ».

La « rencontre contextuelle » du peuple tarasque – comme, dans le nord, celle du peuple raramuri – permet aux voyageurs de se frotter à l'Altérité et d'introduire dans leurs discours des remarques historiques, sociologiques, ethnologiques, etc. Elle leur fait s'interroger sur la relativité des coutumes, sur leur place dans le monde, sur les prétendus « ingrédients du bonheur de la modernité »¹⁰⁹². Ce désir d'aller à la rencontre des peuples originaires relève, comme l'a montré Rachid Amirou, d'un « fantasme de voyage dans le temps »¹⁰⁹³. Il transparaît dans certaines impressions des voyageurs, comme celles de Pino Cacucci : « Il se dégage une atmosphère de temps immobile. On a l'impression de *revenir à une époque lointaine*, mais aussi d'avoir glissé – ailleurs. Dans une autre dimension. »¹⁰⁹⁴

À une soixantaine de kilomètres de Pátzcuaro se situe le Paricutín. C'est un autre passage-obligé dans les récits des voyageurs, qui ne se lassent pas de raconter l'histoire de ce volcan, le plus jeune du monde, qui surgit de terre en 1943 de manière spectaculaire. Il symbolise de plus à nos yeux l'énergie souterraine et latente, presque tellurique, qui paraît animer le Mexique : « Mexique-Paricutín, terre tranquille sous laquelle circulent des torrents de feu, Mexique-Paricutín capable à tous moments de s'élever en une explosion fabuleuse. »¹⁰⁹⁵

Au nord-ouest de Mexico, sur le plateau central, les villes coloniales de Guanajuato et de Querétaro retiennent principalement l'attention des voyageurs.

¹⁰⁹¹ DENOMEE Odette, GOUBY Hélène (dir.), *Le Mexique, op. cit.*, p. 192.

¹⁰⁹² CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines, op. cit.*, p. 181.

¹⁰⁹³ AMIROU, Rachid. *L'imaginaire touristique, op. cit.*, p. 90.

¹⁰⁹⁴ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines, op. cit.*, p. 180. C'est nous qui surlignons.

¹⁰⁹⁵ POMMERET, Xavier. *Mexique*. Paris : Seuil, 1964. (Coll. Petite planète), p. 20.

Outre leur proximité de la capitale, leur « climat agréable »¹⁰⁹⁶, leur « très jolie architecture »¹⁰⁹⁷, leurs monuments remarquables, ces villes s'avèrent significatives dans le rôle qu'elles jouèrent au cours de l'histoire mexicaine.

Guanajuato fût fondée en 1559. Grâce à la mine de « La Valenciana », elle devient rapidement l'une des villes principales de la région. Plus tard, elle est particulièrement marquée par les guerres d'Indépendance. C'est pourquoi Sybille Bedford s'y réfère comme une ville à la « prospérité, naguère, fabuleuse »¹⁰⁹⁸, et à l'histoire « exceptionnellement féroce »¹⁰⁹⁹. En témoignent les têtes coupées de Miguel Hidalgo, Ignacio Allende, Juan Aldama, Mariano Jiménez, les principaux leaders de l'Indépendance, exposées pendant 10 ans dans des cages, aux quatre coins de l'Alhondiga de Granadas, pour décourager d'éventuels soulèvements contre le gouvernement espagnol. Ce fait, qui a durablement marqué l'imaginaire collectif, est souvent mentionné dans les récits des voyageurs. Lorsqu'ils passent à Quérétaro, ils mentionnent généralement l'exécution en 1867 de Maximilien de Hasbourg et ses principaux généraux, Miguel Miramón et Tomas Mejía, par le gouvernement de Benito Juárez. Une fois de plus, se déplacer dans l'espace revient à se déplacer dans l'histoire du pays visité.

En s'approchant de la capitale, le site de Teotihuacán propulse le voyageur dans un passé ancestral et mythique. Pour Albert t'Serstevens :

Déterminer les races des bâtisseurs de Teotihuacán [...] est devenu aujourd'hui impossible, car cette Thèbes de l'ancien Mexique était abandonnée depuis longtemps quand les conquérants aztèques descendirent dans la vallée de Mexico, et ses monuments n'étaient que ruines couvertes de végétation bien avant l'arrivée des Espagnols.¹¹⁰⁰

Qui construisit Teotihuacán ? Si le mystère demeure, le site archéologique aujourd'hui le plus visité du pays s'impose comme un lieu commun hautement symbolique. Pour reprendre la classification de Bernard Debarbieux, il est un « lieu-attribut », parce qu'il représente l'un des attributs les plus notoires pour signifier le territoire¹¹⁰¹. Autrement dit, il fonctionne par métonymie : Teotihuacán représente pour certains l'image qu'ils se font du Mexique. Les voyageurs, conscients de

¹⁰⁹⁶ BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, op. cit., p. 267.

¹⁰⁹⁷ *Ibid.*, p. 267.

¹⁰⁹⁸ *Id.*

¹⁰⁹⁹ *Id.*

¹¹⁰⁰ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 71.

¹¹⁰¹ DEBARBIEUX, Bernard, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique » dans *Espace géographique*, op. cit., p. 99.

l'horizon d'attente des lecteurs, se sentent parfois dans l'obligation de diriger leurs pas vers certains sites emblématiques du territoire. Michel Droit témoigne de cette « pression » :

Sur la route [...], je m'arrête aux pyramides de Teotihuacán. Cette halte me semble indispensable. Faute d'y avoir sacrifié, je passerais, en effet, pour un hâbleur auprès de bon nombre de mes contemporains, en leur affirmant que je rentre du Mexique, et en étant incapable de leur parler de Teotihuacán, alors que pour eux – surtout s'ils n'ont passé que huit jours au Mexique – ce nom seul, les ruines qui y sont attachées, Taxco et Acapulco, résumant tout le pays.¹¹⁰²

Les pyramides du soleil et de la lune, le temple de Quetzalcóatl, la voie des morts configurent le site archéologique que les voyageurs ne se lassent pas de visiter, de décrire et de commenter. Tous se réfèrent aux vendeurs et aux touristes qui animent le décor, ce qui situe les ruines dans la contemporanéité de leur voyage. Tous sont unanimes face à la beauté de son panorama. Albert t'Sterstevens et Michel Droit critiquent tous les deux la mauvaise restauration des pyramides, que le second qualifie même de « vandalisme scientifique »¹¹⁰³. Emilio Cecchi prévient pour sa part l'éventuel voyageur : « pour préparé que l'on soit, cette impression [ressentie sur le site] est au plus haut point triste et hostile ; et non seulement hostile mais dans son intensité presque inexplicable. »¹¹⁰⁴ Sans doute peut-elle s'expliquer, en partie, par la connaissance, les lectures, l'imaginaire qu'a le voyageur italien de ces ruines avant de les visiter. Teotihuacán lui évoque en effet le lieu sacrificiel qu'il était par le passé. Il symbolise à ses yeux « un univers tout entier présenté sous le signe de l'enfer »¹¹⁰⁵. Roland Le Huenen signale à juste titre que « les ruines ont perdu leur réalité objectale, pour devenir des signes, des traces, des indices susceptibles de permettre une lecture du monde par le truchement des livres. »¹¹⁰⁶ Or, l'insistance avec laquelle le voyageur se réfère à la figure du « démon » nous invite à supposer l'influence qu'eurent sur lui les lectures préalables de certains chroniqueurs, tels que Francisco Lopez de Gómara ou Fernández de Oviedo. Entre fascination et répulsion, la confrontation des voyageurs à ces lieux symboliques illustre enfin l'écart fondamental qui demeure entre deux civilisations lorsque, pour de nombreux

¹¹⁰² DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*, *op. cit.*, p. 60-61.

¹¹⁰³ *Ibid.*, p. 61.

¹¹⁰⁴ CECCHI, Emilio. *Mexique*, *op. cit.*, p. 152.

¹¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 153.

¹¹⁰⁶ LE HUENEN, Roland. « Le récit de voyage : l'entrée en littérature » [en ligne], dans *Etudes Littéraires*, *op. cit.*, p. 54.

occidentaux, « des monuments de la religion aztèque ne descend pas une lumière de divinités intelligibles »¹¹⁰⁷.

Enfin, nous arrivons à Mexico.

La capitale de La Nouvelle Espagne de la Mer Océane fût bâtie, comme on le sait, sur les décombres de l'ancienne Tenochtitlán, ville à jamais perdue, réinventée sans cesse dans l'espace de la littérature qui l'idéalise, voire qui la magnifie :

« Tenochtitlán, ville aquatique sillonnée de canaux, reliée au monde par des ponts, ville constellée de fleurs... Et au beau milieu de cette douceur magique se dressait un temple colossal »¹¹⁰⁸.

Au fil de l'histoire, les pouvoirs dominants imposent successivement leur conception de l'espace et de la politique, autrement dit, leur vision du monde, à travers l'image de la ville¹¹⁰⁹. Des traces restent de ces temporalités multiples et c'est en ce sens, par toutes ces villes superposées, visibles et invisibles, que l'espace se fait palimpseste : « Est-ce possible que ce soit ici, que l'on soit dedans ? On entre dans la légende, on marche dans Troie. »¹¹¹⁰

Mexico est en premier lieu pour le voyageur une expérience sensorielle éprouvante : « la première impression que vous donne la ville de Mexico est physique, extraordinairement physique. Soleil, altitude, mouvements, odeurs, bruits. [...] la ville est là, vous êtes dedans. »¹¹¹¹ Sybille Bedford insiste sur la dimension physique du voyage. Elle ramène la corporalité du sujet au centre de l'expérience viatique. Plus récemment, Jean-Christophe Bailly se réfère à la « violence de la sensation » que procure le phénomène urbain :

[...] la ville (et plus elle est importante, plus cela se vérifie), c'est toujours une augmentation et une densification du nombre de signaux visuels, c'est une partition visuelle complexe et mobile, qui se transforme en permanence, c'est une violence de la sensation, une dépense constante d'énergie. Quantité, variété, diversité, concentration, production de simultanités et d'effets de collage, dilatations, surimpositions – la ville est un palimpseste pour quiconque la traverse et la voit [...] pour qui s'y aventure, qui s'enfonce dans sa puissance d'envoûtement labyrinthique.¹¹¹²

¹¹⁰⁷ LE HUENEN, Roland. « Le récit de voyage : l'entrée en littérature » [en ligne], dans *Etudes Littéraires*, *op. cit.*, p. 54.

¹¹⁰⁸ BEFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, *op. cit.*, p. 83.

¹¹⁰⁹ GRUZINSKI, Serge. *Histoire de Mexico*. Paris : Fayard, 1996.

¹¹¹⁰ *Ibid.*, p. 77.

¹¹¹¹ *Ibid.*, p. 48.

¹¹¹² BAILLY, Jean Christophe. *La phrase urbaine*, *op. cit.*, p. 172.

Les grands axes de la capitale que mentionnent les voyageurs aident à se figurer l'espace : l'avenue Insurgentes « qui traverse la ville en diagonale »¹¹¹³, les avenues Tacuba et Madero « qui mènent à l'immense place du Zocalo »¹¹¹⁴, l'avenue Reforma, créée par Maximilien, « pour relier la ville au parc et au château de Chapultepec »¹¹¹⁵, etc. Les places et les lieux symboliques se retrouvent d'une narration à l'autre : le *Zócalo* ; la place de Santo Domingo, où proposent leurs services, sous les arcades, de nombreux écrivains publiques ; la place Garibaldi, le siège des mariachis de la ville ; les bois de Chapultepec, les poumons verts de la capitale ; les jardins flottants de Xochimilco, vestiges de l'ancienne Tenochtitlán, etc.

Marc Augé évoque dans *L'impossible voyage* trois manières de concevoir, de vivre et de lire la ville, qu'il qualifie tour à tour de « ville mémoire », de « ville rencontre » et de « ville fiction »¹¹¹⁶. En parcourant la capitale, les voyageurs relèvent les traces de l'histoire qui se lisent dans l'architecture et les paysages, la ville en portant la « mémoire ». Notamment dans le centre historique où, pour reprendre les propos de Pino Cacucci : « chaque immeuble, chaque coin de rue ébréché ou chaque reste de statue érodée, chaque pierre de tezontle, la roche volcanique de couleur rouge, raconte l'histoire tourmentée de la *Raza* ». ¹¹¹⁷

De la « ville-mémoire » à la « ville-rencontre », la liste des personnes devenues fameuses, étrangères ou mexicaines, qui ont laissé leur empreinte dans la capitale, est innombrable. Mexico abrite pour les voyageurs un puissant réservoir d'histoires, de *traces en latence*, qu'ils suivent en fonction de leurs objectifs et de leurs sensibilités. Ainsi pouvons-nous citer, dans une liste non-exhaustive, les noms récurrents dans les récits de voyage, lorsque les voyageurs passent par la capitale, d'Hernan Cortès et de Moctezuma, de Cuauhtémoc, de Maximilien de Habsbourg, de Madame Calderón de la Barca, Alain Breton, Léon Trotsky, Diego Rivera, Alfaro Siqueiros, Frida Khalo, Tina Modotti, Álvarez Bravo, Luis Buñuel, Sergueï Eisenstein, Antonin Artaud, Carlos Fuentes, etc. faisant de la ville « un carrefour entre les mondes, un lieu de rencontre exceptionnel, un point de départ vers d'autres horizons »¹¹¹⁸.

¹¹¹³ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*, op. cit., p. 20

¹¹¹⁴ *Id.*

¹¹¹⁵ T'SERSTEVENS, Michel. *Mexique : Pays à trois étages*, p. 42.

¹¹¹⁶ AUGÉ, Marc. *L'impossible voyage : Le tourisme et ses images*. Paris : Payot & Rivage, 2008. (Coll. Rivages poche / Petite bibliothèque).

¹¹¹⁷ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 36.

¹¹¹⁸ GRUZINSKI, Serge. *Histoire de Mexico*, op cit., p. 37.

Ville-mémoire, ville-rencontre, ville-mythique, ville « terrible, sordide, splendide »¹¹¹⁹, lieu stratégique dans le parcours des voyageurs autant que dans leurs narrations : « toutes les contradictions, tous les contrastes du Mexique convergent vers sa capitale tentaculaire ; tout s’y frotte, tout s’y brasse, s’y compénètre »¹¹²⁰.

La capitale éprouve le voyageur par son ambivalence, sa diversité, ses contrastes, sa multitude. Dans un premier temps, les discours enthousiastes des voyageurs sont unanimes : Mexico est l’une des plus belles villes au monde. Au fur et à mesure des siècles, cependant, son évocation change, à la mesure des métamorphoses de l’espace urbain. À la fin du XX^e siècle, Pino Cacucci constate qu’elle provoque des sentiments qui, tout comme la Baja California, n’acceptent pas de demi-teintes :

Avec l’étranger [...] la ville sait être mauvaise au point de le faire fuir dès le deuxième jour. Mais ils ne sont pas non plus si peu nombreux ceux qui, au bout d’une semaine ou d’un mois, en viennent à oublier les plages des Caraïbes et ne repartent plus.¹¹²¹

Quelle que soit leur impression de Mexico, les voyageurs sont nombreux à poursuivre leur route vers le sud en direction du Chiapas. La ville de Cuernavaca est à quelques 60 kilomètres une escale appréciée. À l’égard de l’empereur Maximilien, qui choisit d’y bâtir sa résidence secondaire :

Elle est depuis longtemps, et beaucoup plus depuis la construction de l’autostrade, le faubourg joyeux de Mexico, la résidence de week-end de tout ce qu’il y a de plus argenteux dans la capitale, et le domicile d’élection des étrangers à devises confortables.¹¹²²

À une centaine de kilomètres à l’est de Cuernavaca, à une centaine de kilomètres au sud-est de Mexico, à mi-chemin entre la capitale et la ville de Veracruz, Puebla est une étape stratégique dans les itinéraires et le suivant lieu commun des récits de voyage. Les voyageurs sont particulièrement enthousiastes à son égard. Albert T’Sterstevens dit à son propos : « Je ne pense pas qu’on puisse consacrer moins de huit jours à cette ville exceptionnelle »¹¹²³. Même Graham Greene fait preuve de clémence : « Puebla m’apparut comme la seule ville du Mexique où l’on peut vivre avec quelque joie. Elle possédait plus que la beauté de la

¹¹¹⁹ BEDFORD, Sybille. *Viste a Don Otavio*, op. cit., p. 87.

¹¹²⁰ POMMERET, Xavier. *Mexique*, op. cit., p. 9.

¹¹²¹ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 28.

¹¹²² T’SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 330.

¹¹²³ *Ibid.*, p. 260.

souffrance qu'ont toutes ces villes : elle avait de la grâce »¹¹²⁴ Michel Droit la présente enfin de la manière suivante :

Quatrième ville du Mexique, Puebla de Los Angeles s'enorgueillit d'être demeurée la plus espagnole et la plus catholique de tout le pays, comme la plus riche et la plus cultivée après la capitale elle-même. En outre, les combats victorieux qu'y livrèrent, le 05 mai 1862, les troupes de la jeune armée mexicaine au corps expéditionnaire français [...] ajoutent au nom de Puebla des échos d'héroïsme et de gloire militaire qui résonne chaque année à travers toute la République, lorsque l'on célèbre l'anniversaire de la bataille qui est devenu la fête nationale mexicaine.¹¹²⁵

Une histoire retient particulièrement l'attention des voyageurs du siècle dernier : celle du couvent de Santa Monica. La plupart le visitent pour voir ce que fût le refuge clandestin, depuis les lois de la Réforme de 1857 jusqu'en 1935, d'une communauté religieuse continuant de vivre, en plein cœur de la ville et à l'insu de tous ou, tout du moins, du pouvoir dominant, selon ses propres règles.

À une dizaine de kilomètres à l'ouest de Puebla est située la ville voisine de Cholula. Les voyageurs la visitent pour son caractère sacré et la pyramide « deux fois plus large que celle de Chéops »¹¹²⁶ qui s'y trouve à moitié ensevelie. Écoutons Sybille Bedford :

Cholula est un monument à la persévérance humaine. C'était un principe de la politique espagnole que de raser autant que possible les temples indigènes des territoires conquis pour, sur le même site, construire des églises chrétiennes. [...] Pendant son passage sur cette terre, Quetzalcóatl avait consacré plusieurs décennies à enseigner à Cholula. Après sa disparition, ses disciples érigèrent la grande pyramide. Ils construisirent aussi neuf pyramides de proportions plus modestes et un temple ou deux à chaque coin de rue. Les Espagnols en comptèrent 365 en tout. Ils rasèrent 364 temples et bâtirent 364 églises. Sur le site de la Grande Pyramide, ils érigèrent la basilique.¹¹²⁷

Albert t'Serstevens prend pour sa part de la distance par rapport à ce lieu commun qu'il vérifie par l'expérience :

Je veux bien croire qu'il y en ait 365 [des églises], mais le cercle, alors, doit dépasser l'horizon. Sous une lumière d'une étonnante limpidité, je n'en distingue qu'une soixantaine, y compris celles du bourg, ce qui est déjà un beau chiffre. Il est possible que de plus petites soient cachées par les arbres [...] mais à les mettre à nombre égal, cela ne ferait que 120. Où se trouvent les 245

¹¹²⁴ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 288.

¹¹²⁵ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*, op. cit., p. 135.

¹¹²⁶ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 257.

¹¹²⁷ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 288.

autres ? Probablement dans la légende, une de celles que perpétuent sans contrôle historiens et voyageurs, en s'appuyant les uns sur les autres ou sur des textes périmés.¹¹²⁸

Il s'agit là d'une stratégie commune aux auteurs des récits de voyage qui prennent en compte l'imaginaire collectif et les propos véhiculés par leurs prédécesseurs pour les confirmer ou, comme c'est le cas ici, s'en démarquer. Le récit de voyage démontre par ce procédé la volonté qu'il a d'instruire son lecteur sur le monde, dans un souci constant de vérification et d'actualisation des savoirs.

Nous arrivons aux limites de l'*altiplano*, presque au pied de la cordillère de l'Anahuac, la chaîne volcanique transversale où se situent notamment le Pico de Orizaba, le point culminant du Mexique (5610 mètres), les volcans du Popocatepetl (5482 mètres) et de l'Ixtaccihuatl (5286 mètres). En plus de marquer l'esprit des voyageurs par leurs silhouettes imposantes qui surplombent la vallée, ces deux volcans participent à l'imaginaire véhiculé sur le pays. Hervé-Pierre Lambert signale à ce propos qu'ils sont devenus, depuis la fin du XIX^e siècle, un « symbole identitaire dans la construction du paysage national »¹¹²⁹.

L'étape suivante est généralement la ville de Veracruz, qui séduit les voyageurs pour son caractère festif et tropical. Tous aiment découvrir ce lieu portuaire, où se côtoient *jarochos*¹¹³⁰ et visiteurs dans une ambiance détendue. Ils la décrivent dotée d'une certaine langueur propre aux villes tropicales, qui se dissipe à la nuit venue, lorsque « l'inexplicable sortilège se répète régulièrement ». L'espace se transforme alors, pour reprendre Pino Cacucci :

[...] en fête gigantesque : des milliers de personnes envahissent les rues, et les anciennes arcades vibrent de voix et de sons. Los Portales, la colonnade qui entoure la place principale, devient une fourmilière de tables, de guitares, de congas, de marimbas, mais surtout de *jaranas*, ces petites guitares [...] avec lesquelles on accompagne le *Son Jarocho*.¹¹³¹

Le fort de San Juan de Ulúa, qui protège le port en faisant face à l'océan, convoque par sa présence le souvenir de batailles passées, et porte la trace d'une

¹¹²⁸ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 259.

¹¹²⁹ LAMBERT Hervé-Pierre, « Le volcan dans l'imaginaire mexicain : Une approche anthropologique », dans *Memoria ethnologica*, numéro 24-25, juillet-décembre 2007, p. 140. Disponible sur : [http://www.memoria-ethnologica.ro/ro/detalii/le-volcan-dans-limaginaire-mexicain-une-introduction-anthropologique#!prettyPhoto\[iframe2_5212\]/0/](http://www.memoria-ethnologica.ro/ro/detalii/le-volcan-dans-limaginaire-mexicain-une-introduction-anthropologique#!prettyPhoto[iframe2_5212]/0/)

¹¹³⁰ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 233 : « Le terme *jarocho* veut tout dire : la région, ses habitants, la cuisine locale, les fameux cigares ».

¹¹³¹ *Id.*

autre époque. La ville de Veracruz, décrétée « quatre fois héroïque »¹¹³², a un passé convulsé et résistant que tous les voyageurs soulignent. Pino Cacucci rappelle :

[...] peu de villes au monde ont subi autant de bombardements et de sièges que Veracruz. Entre ceux des corsaires [...], ceux des troupes espagnoles, ceux des Français de Louis-Philippe et des marines nord-américains, on estime à des dizaines de milliers le nombre de coups de canons tirés sur Veracruz en moins de quatre siècles.¹¹³³

Du débarquement des troupes d'Hernan Cortès sur une plage voisine à la fondation de la *Villa Rica de la Vera Cruz* en 1521 ; des attaques du corsaire Francis Drake au XVI^e siècle, à celles des pirates Laurent de Graff et Michel de Grandmont au siècle suivant, en passant, au XIX^e siècle, par la « guerre des gâteaux » avec les français, les voyageurs glissent de nombreuses informations d'ordre historique lorsqu'ils font escale dans cette ville.

Poursuivons notre itinéraire en direction du sud-est. Nous arrivons dans l'état de Oaxaca, au sud de la Sierra Madre Occidentale. Sybille Bedford le présente de la manière suivante :

L'état de Oaxaca est un territoire de près de cent mille kilomètres carrés, peuplé d'une vingtaine de tribus indiennes et d'un demi-million de *mestizos*. Des montagnes qui grimpent jusqu'à des hauteurs vertigineuses, des forêts tropicales en partie inexplorées. Du café pousse dans la fraîcheur des collines, de la vanille et de la cochenille dans les plaines ; on y trouve une ville de trente mille habitants, et une autre de dix.¹¹³⁴

Pour le voyageur qui n'a pas le temps de descendre plus au sud, Oaxaca se présente déjà comme un aperçu du « Mexique profond », celui entrevu dans le nord, en présence des *raramuris*, ou bien encore dans le centre du territoire, en compagnie des tarasques. Tous les voyageurs occidentaux, tout du moins que l'on sache, s'éprennent de Oaxaca. Or, loin d'expliquer leur affection pour cette ville par des raisons rationnelles – le cadre géographique, le mélange des cultures, la présence de l'artisanat, etc. –, ils préfèrent évoquer son ambiance et les sensations qu'elle éveille en eux. Les propos de Pino Cacucci sont ce sens illustratifs : « C'est son atmosphère [...], une harmonie qu'on perçoit mais qui reste éthérée et impalpable : c'est tout cela, et beaucoup plus, qui vous charme et vous retient de prime abord. »¹¹³⁵

Les sites archéologiques de Monte Albán, à 10 kilomètres, et de Mitla, à 40

¹¹³² CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 237.

¹¹³³ *Ibid.*, p. 235.

¹¹³⁴ BEDFORD Sybille. *Viste a Don Otavio*, op. cit., p. 314.

¹¹³⁵ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 253-254.

kilomètres, sont les passages-obligés de la région. Une fois de plus, ils rappellent aux voyageurs le mystère des civilisations passées qui les précédèrent sur le territoire et les convient à la réflexion. Sybille Bedford établit un rapport entre l'architecture et le pouvoir de la manière suivante :

Mitla et Monte Albán ont été conçues comme des œuvres d'art, au même titre que Chartres, afin d'obtenir une atmosphère bien précise. Pas dans le but de plaire, non, mais pour glorifier le système auquel il fallait soumettre le peuple. Ils n'étaient pas censés impressionner par leur splendeur ou leur beauté, ni par l'évocation d'un univers sublimé, mais par la force d'une implacable volonté ; ils n'étaient pas porteurs d'espoir, ils devaient vous écraser sous le poids de leur puissance. Ce en quoi ils ont totalement réussi.¹¹³⁷

Loin de l'oppression qu'éprouve Sybille Bedford à Monte Albán, le site procure à Michel Droit une « Impression d'immensité, de force et de grâce tout à la fois »¹¹³⁸. À Mitla, la voyageuse anglaise n'est pas très enthousiaste. Elle relève simplement une « rangée de pilonnes étranges, sévères, néanderthaliens »¹¹³⁹. Ses homologues français sont au contraire séduits. Albert T'Serstevens décrit le site comme « le chef-d'œuvre d'un peuple raffiné »¹¹⁴⁰. Michel Droit se réfère aux « lignes aériennes de Mitla, leur grâce, leur délié, leur richesse d'imagination »¹¹⁴¹. Les regards se croisent, les sensibilités diffèrent, les discours, parfois, se contredisent. Au-delà des jugements esthétiques des voyageurs, retenons l'importance des ruines dans l'appréhension de l'espace mexicain, mais aussi dans l'histoire, les arts et les imaginaires. Ces constructions qui sont comme autant de signes du passage du temps et de la mortalité des civilisations ; qui relie, de manière intime, la grandeur et la décadence, la mémoire et l'oubli, le visible et l'invisible ; ont en effet depuis toujours attiré les regards, éveillé la curiosité, attisé les imaginaires¹¹⁴². Elles sont présentes depuis le Moyen-Âge dans les manuscrits, s'introduisent dans les peintures à la Renaissance, prennent le devant de la scène au XVIII^e siècle, notamment dans l'œuvre et les gravures de Jean-Baptiste Piranèse, qui sublime les vestiges de l'Antiquité romaine. Elles s'imposent au XIX^e siècle dans le

¹¹³⁷ BEDFORD, Sybille. *Viste a Don Otavio*, op. cit., p. 316.

¹¹³⁸ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*, op. cit., p. 154.

¹¹³⁹ BEDFORD, Sybille. *Viste a Don Otavio*, op. cit., p. 316.

¹¹⁴⁰ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 391.

¹¹⁴¹ *Ibid.*, p. 157.

¹¹⁴² La bibliographie du site de la bibliothèque Georges Pompidou rend compte de cette fascination pour les ruines, propose quelques références bibliographiques, et résume l'importance des ruines à travers le temps dans les arts et la littérature, dans « Les ruines ou la figure du temps » [en ligne], *Bpi Ré Service Arts et Littératures 2016*. Disponible sur : http://balises.bpi.fr/files/live/sites/Balises/files/Pdf/Arts/Biblio_ruines_bis_6_en_pdf.pdf

courant romantique, pensons, par exemple, à l'importance qu'elles acquièrent dans les œuvres de René de Chateaubriand¹¹⁴³ ou de Victor Hugo Au XX^e siècle, elles sont tout d'abord le reflet d'un monde devenu ruines ; puis des artistes les utilisent, les questionnent dans le temps présent, proposent des variations, y projettent leurs imaginaires. Sans doute la fascination des hommes à l'égard des ruines repose t'elle en grande partie dans leur transcendance intrinsèque. Comme le note Jean-Paul Clément : « Leur réalité se fonde sur l'évidence d'un manque de réalité. Naturelle, formée par la lente érosion du temps, la ruine semble avoir le pouvoir de nous entraîner hors d'elle-même, vers une sorte d'au-delà indéfini. »¹¹⁴⁴

Or, le Mexique est un terrain privilégié pour aller à la rencontre de ces sites symboliques, chargés d'histoire, de tradition, et porteurs d'imaginaire. Les civilisations qui se sont succédé et qui se sont parfois côtoyé sur le territoire ont laissé des vestiges impressionnants qui témoignent de la richesse culturelle du pays et de son histoire, permettons-nous le jeu de mot, « monumentale ». Mentionnons ainsi la civilisation mystérieuse, dite de « Teotihuacán », et celle des Mexicas, au centre-nord du pays (Teotihuacán et Tenochtitlán). La « civilisation-mère » des Olmèques dans la région du Tabasco (La Venta) et de Veracruz. Celle des Zapotèques, dans la région de Oaxaca (Mitla, Monte Albán). Enfin, celle des Mayas, dans le Chiapas (Palenque, Bonampak, Yaxchilán) et dans le Yucatán (Chichen-Itzá, Tulum).

Les voyageurs incorporent tous les ruines dans leurs itinéraires et dans la textualisation de leurs voyages. Ce faisant, ils se situent dans la tradition. Murielle Hladick écrit : « surface de prédilection de notre propre finitude, la ruine devient un support matériel pour la méditation sur le temps. »¹¹⁴⁵ Elles permettent également au voyageur d'aiguiser son sens de l'observation pour décrire les bâtiments, l'architecture, le site ; de rappatrier son savoir livresque dans le cadre de la narration ; de laisser libre cours à sa sensibilité pour faire part de ses impressions. Le survol du territoire, à partir des récits des voyageurs que nous avons choisi pour illustrer l'évolution des récits de voyage au Mexique, et la façon qu'ils ont d'inscrire les ruines dans leurs discours, nous permettra d'interroger, dans la partie suivante, la manière qu'ont les voyageurs espagnols de s'inscrire ou non dans la tradition.

Sybille Bedford commente et relate : « Le sud du Mexique est austère. Il

¹¹⁴³ CLÉMENT, Jean-Paul. « Chateaubriand et la fièvre des ruines » [en ligne], dans *Anabases*, mai 2007, p. 179-189. Disponible sur : <http://anabases.revue.org/3185>

¹¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 186.

¹¹⁴⁵ HLADICK, Murielle. « Habiter le temps, ou la poétique des ruines » [en ligne]. Conférence UTCP à l'International Reserach Center for Japanese Studies. Disponible sur : http://www.kwansei.ac.jp/s_sociology/attached/0000056010.pdf

possède la saleté du sud – les mouches, la crasse, le pesant harnais au cou des bœufs, la tristesse ; ni vignes ni guirlandes, seulement un sempiternel bourbier. »¹¹⁴⁶

Aux frontières du Guatemala, l'état du Chiapas, que Graham Greene intitule « l'état sans Dieu »¹¹⁴⁷, s'avère être le plus pauvre et le plus marginalisé du pays. Au fur et à mesure que l'on avance dans le siècle, les voyageurs, en quête du « Mexique profond », sont de plus en plus nombreux à prendre cette destination. Albert t'Serstevens, rappelons-nous, présente son itinéraire vers le Chiapas comme celui qui traverse les « contrées les plus sincères, les plus intactes, les plus proches du Mexique tel que le *souhaitent* les voyageurs »¹¹⁴⁸. Le verbe qu'emploie l'auteur illustre bien l'idée de Rachid Amirou, selon laquelle les voyageurs se rendent dans un lieu, plutôt qu'un autre, poussés par des motivations qui se situent « au niveau du désir, de l'imaginaire. »¹¹⁴⁹

Dans l'état du Chiapas, les ruines de Palenque, sont aujourd'hui fameuses. Albert t'Serstevens note à l'égard de ce qui fût, jadis, « la ville sainte du premier empire maya »¹¹⁵⁰ :

Elle a été cent fois décrite [la ville sainte] du point de vue de l'archéologie. Elle était déjà connue au XVIIIe siècle. Au XIXe siècle, le Français Dupaix, l'Américain Stephens [...], un autre français, Charnay, et l'anglais Maudsley l'ont explorée en tous sens et nous ont laissé dessins et photos d'un Palenque encore envahi, écrasé, disloqué par la forêt. [...] Or, je l'ai déjà dit, ce qu'on a exhumé de la forêt n'est peut-être pas la centième partie de ce qu'elle recouvre encore. En s'enfonçant sous ce couvert trempé, on a relevé un monde de pyramides, de temples écroulés, répandus sur plusieurs kilomètres.¹¹⁵¹

Le site impressionne une fois de plus davantage pour ce qu'il laisse suggérer que pour ce qu'il est possible d'y voir. Les voyageurs sont frappés par l'emplacement des ruines qui, plantées dans un désert végétal, leur procurent « une majesté incomparable : la forêt aux arbres si serrés les uns contre les autres qu'ils ne forment qu'un immense moutonnement végétal »¹¹⁵², « les arbres... rien que des

¹¹⁴⁶ BEDFORD Sybille. *Viste a Don Otavio*, op. cit., p. 302.

¹¹⁴⁷ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 154.

¹¹⁴⁸ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 361. C'est nous qui surlignons.

¹¹⁴⁹ AMIROU, Rachid. *L'imaginaire touristique*, op. cit., p. 41.

¹¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 291.

¹¹⁵¹ *Id.*

¹¹⁵² *Ibid.*, p. 292.

arbres dont la masse se [déroulent] à perte de vue »¹¹⁵³.

La présence de nombreuses ruines sur l'ensemble du territoire, vestiges de civilisations différentes, permet à celui qui les visite de les comparer et de mesurer, par le biais de l'expérience, les singularités de chacune. Se déplacer de Palenque au Yucatán c'est aussi, pour Albert t'Serstevens, se rendre compte de l'évolution du peuple maya dans le domaine architectural. En observant Uxmal et Itza, il constate que les Mayas, au fil du temps, sont devenus « de puissants constructeurs »¹¹⁵⁴. Cependant, ces-derniers ont perdu au passage, selon le voyageur : « leur pur génie décoratif, toute la grâce, tout le modelé, toute la vie intense des stucs et des sculptures de Palenque. »¹¹⁵⁵

Poursuivons notre chemin en direction de San Cristóbal de las Casas. Si nous faisons confiance à Albert t'Serstevens, inutile de nous arrêter à Tuxtla Gutiérrez, la capitale de l'état : « Si l'on me demandait quelle est la ville la plus laide du Mexique, je répondrais sans hésiter : Tuxtla Gutiérrez. »¹¹⁵⁶ Cette appréciation de l'espace confirme les propos de Rachid Amirou, selon qui « la lecture du territoire se reproduit sur un registre affectif et normatif plaisir/déplaisir, à voir/à éviter »¹¹⁵⁷. La « laide » ville de Tuxtla, « à éviter », contraste ainsi avec la « ville charmante »¹¹⁵⁸ de San Cristóbal de las Casas, « à voir » : « Dès qu'on la découvre des hauteurs, étalée au fond d'une cuvette, dans son cercle de montagnes, San Cristóbal éveille une sympathie qui ne fera que se développer à mesure qu'on la connaîtra mieux »¹¹⁵⁹, « On est ici blotti dans un creux, avec des habitudes et des traditions plusieurs fois centenaires : petite cité de ce très vieux Chiapas que son peuple Indien défend contre l'invasion du modernisme. »¹¹⁶⁰

Aujourd'hui considérée comme la capitale culturelle de l'état, la ville attire et séduit les voyageurs tant par sa présence indigène, la beauté de son cadre géographique que, depuis 1994, le rôle qu'elle a joué dans le soulèvement de l'EZLN. Michel Droit y relève « un charme tranquille aussi espagnol qu'indien »¹¹⁶¹. Albert t'Serstevens insiste sur la présence indigène, puisqu'il dit la

¹¹⁵³ GREENE, Graham. *Routes sans lois, op. cit.*, p. 197.

¹¹⁵⁴ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique, pays à trois étages, op. cit.*, p. 292.

¹¹⁵⁵ *Id.*

¹¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 409.

¹¹⁵⁷ AMIROU, Rachid. *L'imaginaire touristique, op. cit.*, p. 122.

¹¹⁵⁸ GREENE, Graham. *Routes sans lois, op. cit.*, p. 243.

¹¹⁵⁹ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique, pays à trois étages, op. cit.*, p. 414.

¹¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 419.

¹¹⁶¹ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains, op. cit.*, p. 183.

ville composée :

[...] presque exclusivement par une extraordinaire foule indienne, aux facies de pure race sans métissage, aux étonnants costumes qui sans doute n'ont pas changé, même dans leurs éléments constitutifs, depuis plusieurs siècles. Ils peuplent ainsi, de leurs groupes primitifs, différents pour chaque village des environs, un décor foncièrement espagnol où, par un phénomène unique et paradoxal, ils semblent tout à fait chez eux.¹¹⁶²

Malgré l'ouverture du voyageur qui fait, dans sa manière d'aborder l'Autre, figure de précurseur, relevons un discours emprunt de colonialisme (« groupes *primitifs* », « ils *semblent* tout à fait chez eux ») sans pour autant nous y attarder. En effet, nous reviendrons sur la question dans la dernière partie de ce travail.

L'anthropologue Frans Blom et la photographe Gertrude Duby fondent en 1950 la *Casa Na Bolom* ou la « maison du Jaguar ». Ils y accueillent Albert t'Serstevens et Amandine Doré ; Michel Droit quelques années plus tard.

À 10 kilomètres au nord-ouest de la ville de San Cristóbal, San Juan Chamula attire surtout les visiteurs pour le marché et l'église de San Juan Bautista. En entrant à l'intérieur de l'édifice, ils sont en présence manifeste, pour reprendre les termes de Serge Gruzinski, du « métissage des croyances et des rites, ou si l'on préfère, du syncrétisme religieux »¹¹⁶³ qui caractérise le Mexique. La compénétration des cultures occidentales et méso-américaines, de la religion catholique et des croyances amérindiennes, crée des associations inédites, qui débouchent sur « une culture nouvelle – la culture métisse »¹¹⁶⁴. C'est ainsi que le « sol de l'église, sans un banc, sans une chaise, est entièrement recouvert d'aiguilles de pin »¹¹⁶⁵ ou que « [d'un] mur à l'autre, en travers de la nef, des guirlandes de papier découpé, de toutes les couleurs, font un pavoisement de kermesse »¹¹⁶⁶. Le phénomène de transculturation qui se note dans la disposition de l'église et dans ses éléments décoratifs s'exprime également dans la foi des indigènes, dans la manière qu'ils ont de prier et d'honorer les saints avec lesquels ils sont venus communiquer. C'est ainsi que Michel Droit note que « la plupart d'entre eux tiennent serrée contre leur poitrine une bouteille de pulque, et avalent une gorgée d'alcool entre deux phrases de prières »¹¹⁶⁷, tandis qu'Albert t'Serstevens propose la description

¹¹⁶² T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 415.

¹¹⁶³ GRUZINSKI, Serge. *La pensée métisse*, op. cit., p. 40.

¹¹⁶⁴ AGUIRRE BELTRÁN, Gonzalo, cité par GRUZINSKI, Serge. *La pensée métisse*, op. cit., p. 39.

¹¹⁶⁵ DROIT, Michel. *Panormas mexicains*, op. cit., p. 188.

¹¹⁶⁶ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique, pays à trois étages*, op. cit., p. 432.

¹¹⁶⁷ DROIT, Michel. *Panormas mexicains*, op. cit., p. 188.

suiivante :

Ils s'en approchent [des saints], par groupes, avec respect, déposent à leurs pieds des cierges, des branches de pin, des fleurs, des fruits, des figurines de terre cuite, des bouteilles de mezcal, des rosaires, des colliers de boules de bois. Puis ils entrent en transe, les visages crispés par l'extase, implorant leurs saints avec des cris, des sanglots, des attouchements de caresse.¹¹⁶⁹

Cette terre « empreinte de magie »¹¹⁷⁰, cette manière d'être-au-monde qui diffère du modèle occidental dominant – et qui contraste avec leur monde d'origine – attire les voyageurs de plus en plus nombreux qui recherchent peut-être dans ces lieux, mis à part une sensation d' « exotisme », d'autres formes de croire, de (res)sentir et de garder espoir dans une modernité de plus en plus essoufflée.

Le dernier pôle d'attraction concernant le Chiapas se réfère à la jungle lacandone où (sur)vit le peuple du même nom, dont nous avons déjà fait référence. Selon les indications que fournit Albert t'Serstevens, dans les années 50, il se constitue d'« à peine deux cents [membres], disséminés par familles dans un immense espace de forêts »¹¹⁷¹. Avec une population en baisse au cours du XX^e siècle, le peuple lacandon augmente récemment de manière significative. Au début du XXI^e siècle, il y aurait environ 1000 lacandons présents sur le territoire. Malgré les ruines mayas, dispersées dans la jungle, qui seraient susceptibles d'attirer les visiteurs, notamment les sites les plus connus de Yaxchilán et Bonampak, leur territoire reste un lieu difficile d'accès, où peu d'auteurs et voyageurs s'aventurent. Bien qu'ils soient devenus un *topos* de la littérature viatique au Mexique, les Lacandons relèvent ainsi dans les récits davantage de « l'imaginaire » ou de la culture livresque des voyageurs que de leur propre expérience.

Au nord-ouest du Chiapas, l'état de Tabasco n'attire que peu les voyageurs et demeure assez méconnu. S'ils ne cessent par ailleurs de se référer aux peuples Rarámuris, Tarasques, Lacandons, pour ne citer qu'eux, que sait-on par exemple des Chontales et des Zoques, les deux principaux groupes ethniques de la région ? Le Tabasco de « l'imaginaire touristique » paraît se résumer au Mexique des *Routes sans lois* de Graham Greene, où la chaleur suffocante rivalise avec les mouches et les cafards. C'est pourtant là que se développe la civilisation Olmèque, de nos jours considérée comme la « civilisation-mère » de la Mésoamérique. Ses monolithes sculptés, des visages énigmatiques aux dimensions colossales, qui pèsent de 15 à 30

¹¹⁶⁹ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique, pays à trois étages*, op. cit., p. 432.

¹¹⁷⁰ Expression empruntée à Gaëtan Mortier, dans MORTIER, Gaëtan. *Mexique : Entre l'abîme et le sublime*. France : Toute Latitude, 2006, p. 15.

¹¹⁷¹ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique, pays à trois étages*, op. cit., p. 294.

tonnes, découverts à la Venta, en sont devenus l'emblème.

Les voyageurs survolent généralement le Tabasco – au sens littéral du terme – pour arriver plus rapidement au Yucatán :

Le Yucatán est un pays à part, éloigné de tous les sens du terme du reste de la République mexicaine, infatigable défenseur d'une différence qui lui a valu l'une des histoires les plus tourmentées de l'ensemble du continent. Deux cent mille kilomètres carrés de plaine calcaire où les rivières sont rares et où l'eau coule sous terre, une plaine habitée par les derniers descendants des Mayas et plongée dans le silence, dans les secrets bien gardés d'une civilisation qui constitue encore aujourd'hui un mystère indéchiffrable.¹¹⁷⁵

Outre l'enthousiasme dont font preuve les voyageurs à propos de cette région, tous soulignent une sorte de « particularisme »¹¹⁷⁷ qui fait que : « dans le Yucatan, nous sommes ailleurs »¹¹⁷⁸. L'espace, comme en témoigne la description suivante, est idéalisé :

On dirait vraiment que le bonheur s'est installé dans ces villages dont toutes les églises sont roses et blanches, du ciel mauve dans les clochers et dans les frontons découpés. Même les cimetières ont un air de gaieté, comme celui de Holca, à l'échelle d'un enfant, entouré d'un mur rose qui me vient à la ceinture, les tombes [...], alignées contre le mur, badigeonnées de tous les tons clairs de la palette, ornées de croix et de menus tours d'église peintes d'autres couleurs encore, autour d'un tapis de gazon d'un vert cru.¹¹⁸²

La description fait la part belle à la couleur qui occupe, selon Francis Affergan, un rôle essentiel lors du « processus de découverte » : « elle saute littéralement aux yeux. »¹¹⁸³ En mentionnant les différentes teintes qui s'imposent à son regard, Albert t'Serstevens élabore un tableau pittoresque, dans le sens premier du terme : « qui est digne d'être peint [...], qui plaît, qui charme ou qui frappe par sa beauté, sa couleur, son originalité. »¹¹⁸⁴ Le rose, le blanc, la mauve, le vert, « tous les tons clairs de la palette » sont des couleurs qui évoquent au destinataire des images agréables, une sensation de calme et d'harmonie qu'émphatise la référence au « bonheur ».

¹¹⁷⁵ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 210.

¹¹⁷⁷ *Id.*

¹¹⁷⁸ CARRIERE, Jean Claude. *Dictionnaire amoureux du Mexique*, op. cit., p. 499.

¹¹⁸² *Ibid.*, p. 308.

¹¹⁸³ AFFERGAN, Francis. *Exotisme et altérité : Essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*. Paris : Presses Universitaires de France, 1987. (Coll. Sociologie d'aujourd'hui), p. 164.

¹¹⁸⁴ CNRTL : <http://www.cnrtl.fr/definition/pittoresque>

Une autre technique pour éveiller l’imaginaire du lecteur qui le dépayse linguistiquement comme, en son temps, le voyageur, consiste à mentionner les noms des villages traversés, qu’Albert t’Serstevens présente « aux noms bruissant comme des armes qui s’entrechoquent : Tahmek, Hoctun, Xocchel, Holca qui se prononce Kholca, Yokdzonoth »¹¹⁸⁵. Cette comparaison guerrière n’est pas anodine car le Yucatán fût le théâtre de multiples révoltes et de luttes incessantes. Michel Droit rappelle à cet égard que « la conquête du Yucatán coûta aux espagnols plus d’hommes et de temps que la conquête de Mexico ».¹¹⁸⁶ Il utilise aussi la topographie pour mettre en scène le dépaysement réel et linguistique que suscite le déplacement dans un tel espace où « les rares villages que nous traversons ont tous un nom aux consonances purement mayas : Holka, Thamek, Yokdzonoth »¹¹⁸⁷. Albert t’Serstevens insiste sur les consonantes étranges de cette « langue monosyllabique » dont « les noms des pueblos, si on en sépare les syllabes, prennent un aspect singulièrement chinois, comme ce Ho-pol-tchen (Hopolchen) [...] ; comme Bo-lou-tchen (Boluchen) »¹¹⁸⁸. Les descriptions de l’espace visent à produire l’émerveillement du lecteur. En témoigne par exemple la mention d’une route qu’emprunte Albert t’Serstevens où les deux côtés « ne sont qu’un large parterre de fleurs jaunes, d’où jaillissent à chaque instant des oiseaux de conte de fées »¹¹⁸⁹.

Si les voyageurs se rendent sur la péninsule du Yucatán, ce n’est cependant pas tant pour la richesse et la variété de sa faune, ni pour l’attrait de ses villages pittoresques ou le charme de Mérida, sinon pour deux sites emblématiques de la culture maya : Uxmal et, surtout, Chichen Itzá.

Michel Droit informe son lecteur : « Uxmal signifie : bâti en trois fois. Trois étages de temples et de palais y seraient en effet superposés, le dernier étant seul visible, et les deux autres enfouis dans le sol »¹¹⁹⁰. Le voyageur s’attarde sur la description du « monument le plus remarquable [...] auquel les Espagnols donnèrent le nom de *Casa del Gobernador* »¹¹⁹¹, mentionne le « palais des Nonnes qui offre les frises et les bas-reliefs les plus riches et les plus harmonieux de tout l’ensemble »¹¹⁹²

¹¹⁸⁵ T’SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages, op. cit.*, p. 307.

¹¹⁸⁶ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains, op. cit.*, p. 195.

¹¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 199.

¹¹⁸⁸ T’SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages, op. cit.*, p. 300.

¹¹⁸⁹ *Id.*

¹¹⁹⁰ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains, op. cit.*, p. 212.

¹¹⁹¹ *Ibid.*, p. 213.

¹¹⁹² *Id.*

et incorpore dans son discours une légende qui circule à propos de l'origine du site. Albert t'Serstevens insiste tout au long de son œuvre sur la volonté qu'il a d'éviter la redite. Il choisit de minimiser la description du site qui, dit-il, a déjà « [faite] cent fois, et par des gens qui ont pu y consacrer leur existence »¹¹⁹³. De ce fait, le voyageur préfère évoquer son expérience personnelle. Il insiste sur l'approche approfondie qu'il fait du site avec Amandine, sur les efforts et la fatigue que cela requiert. L'expérience lui permet d'introduire des indications de mesure, ou des détails, qui aident le lecteur à imaginer la scène et qui permettent à l'auteur de figurer l'espace d'une manière originale :

Nous avons exploré, dessiné et photographié les ruines d'Uxmal dans leurs moindres recoins, non sans fatigue, car les bâtiments sont nombreux et fort éloignés les uns des autres. Ce sont enfin de continuelles escalades de terrasses et de pyramides sous un soleil cruel [...]. L'ascension du grand escalier de l'Adivino, que nous avons faite plusieurs fois, est un exploit sportif mais il n'est qu'un jeu auprès de la descente dont le souvenir me donne encore le vertige. Haut de 26 mètres, sans palier, il est d'une roideur de quelques 70 degrés et est fait de marches si étroites qu'on n'y peut poser que le bout du pied ; il est de plus sans rampe aucune, le vide au-dessous et des deux côtés.¹¹⁹⁴

Les voyageurs, nous nous en souvenons, critiquaient vivement le travail des restaurateurs à Teotihuacán. Ils se montrent au contraire admiratifs de celui accompli à Chichén Itzá. Albert t'Serstevens exprime avec emphase son enthousiasme :

On ne saurait trop admirer le travail des restaurateurs qui ont relevé ces monuments pierre par pierre, ont retrouvé la place exacte de chacune d'elles et en ont fait des édifices en si parfait état que les Mayas eux-mêmes n'y trouveraient rien à corriger.¹¹⁹⁵

Il qualifie le site « d'un puissant intérêt »¹¹⁹⁶, d'une « suggestion saisissante »¹¹⁹⁷, et mentionne brièvement les éléments qui aident à se figurer l'espace : la « pyramide à neuf gradins qui occupe le centre des ruines et soutient de sa masse bien équilibrée le merveilleux ensemble de la partie nord-est »¹¹⁹⁸, le « jeu de pelote qui date du XI^e siècle »¹¹⁹⁹, la *Casa de las Monjas* et le *Cenote Sagrado* qu'il définit grossièrement comme une « sorte de cuvette taillée dans la roche dont le

¹¹⁹³ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages, op. cit.*, p. 302.

¹¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 304.

¹¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 312.

¹¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 313.

¹¹⁹⁷ *Id.*

¹¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 311.

¹¹⁹⁹ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains, op. cit.*, p. 207.

vert opaque de l'eau stagnante qui la remplit laisse deviner la profondeur »¹²⁰⁰. En présence d'un monde dont il ne reste que des vestiges, une fois encore, le narrateur s'interroge : « Où donc commence l'homme ? »¹²⁰¹

Enfin, nous retrouvons sans surprise, proche de ces lieux culturels et symboliques, la figure du touriste. Dans un village qui se situe près des ruines, Michel Droit et Albert t'Serstevens mentionnent la présence :

[d']un de ces hôtels dont le Mexique s'honore, un fastueux palace du meilleur goût, tel qu'on le trouve dans les endroits du pays les plus perdus : vastes galeries aérées, comedor de grand style, salons de repos aux larges fauteuils de cotonnade, bungalow pour la clientèle dans un luxuriant jardin tropical, piscine d'eau courante, tennis, personnel en uniforme, etc.¹²⁰²

Michel Droit évoque avec enthousiasme cet hôtel, qu'il surnomme avec malice – et, pour alors, avec une certaine affection – « *Mayaland* ». Albert t'Serstevens raconte la dernière soirée qu'il passe en ces lieux de la manière suivante :

On se répand par groupes autour des tables, à boire des whiskeys dans des grands verres suants de froid. On bavarde avec cette cordialité communicative propre aux Américains [...]. Quelques jeunes gens vont se replonger dans la piscine illuminée jusque dans ses eaux vertes, sous les lauriers et les bougainvilliers. Le clair de lune déverse dans le jardin sa poésie de romance.¹²⁰³

Remarquons que les voyageurs se mêlent ici aux touristes. De ce fait, ils se réfèrent au lieu (Michel Droit) ou à ses occupants (Albert t'Serstevens) de manière positive. Albert t'Serstevens prend ensuite le contrepied de l'imaginaire collectif qui tend à faire de ces lieux reculés des régions « vierges » et supposément « barbares ». Il joue sur les clichés, les lieux communs et l'horizon d'attente en concluant la scène de la manière suivante : « C'est ainsi, n'en déplaise aux amateurs de sauvagerie et de mystère indien, qu'on vit au cœur de la cité morte des Mayas, grands massacreurs de femmes et buveurs de sang humain »¹²⁰⁴.

Le gouvernement mexicain décide d'investir dans les années 70 dans le secteur touristique. Il s'évertue à mettre en place des pôles attractifs dans les régions du pays jusqu'alors marginalisées. En moins d'un demi-siècle, la péninsule du

¹²⁰⁰ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*, op. cit., p. 208.

¹²⁰¹ *Ibid.*, p. 2015.

¹²⁰² T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 309.

¹²⁰³ *Id.*

¹²⁰⁴ *Id.*

Yucatán devient l'une des destinations en vogue. Selon Pino Cacucci :

Pour une bonne part du tourisme nord-américain et européen, le Yucatán se réduit à la seule ville de Cancún : baies aux aveuglantes plages caraïbes, dont on a rêvé aux cours de longs hivers ; cocotiers sous lesquels on peut oublier le vacarme [...] et toute forme de hâte.¹²⁰⁵

Le voyageur s'appuie sur des lieux communs propres à l'imaginaire touristique des Caraïbes (sable doré, eaux turquoise) non seulement pour les confirmer, mais surtout pour les dépasser. La réalité est ici plus belle que la représentation que le lecteur peut s'en faire s'il ne la pas connue :

Le sable est doré, extrêmement fin ; presque du talc. L'océan présente des gradations de turquoise qui virent au vert émeraude lorsqu'on s'éloigne au large [...]. Cancún est le condensé de l'imaginaire collectif sur ce que devraient être les Caraïbes, sauf que, lorsqu'on s'y trouve, la première sensation qu'on éprouve est la surprise : cela existe donc vraiment.¹²⁰⁶

Dans ce cadre idyllique où les touristes affluent désormais par milliers, « en l'espace d'un lustre, on construit des hôtels futuristes avec piscines extravagantes, des terrains de golf et des courts de tennis »¹²⁰⁷. Les multiples *cenotes* épars sur le territoire et la forteresse de Tulum¹²⁰⁸, face à la mer des Caraïbes, à 130 kilomètres au sud de la ville de Cancún, constituent des atouts majeurs pour attirer un large panel de visiteurs. Cependant, force est de constater le peu d'attrait chez les « voyageurs » pour ces lieux prisés du tourisme de masse. Peut-être ces sites ne tarderont-ils pas à faire leur apparition dans les récits de voyage au Mexique jusqu'à devenir à leur tour des lieux communs ? Ou peut-être que, désireux de continuer à se distinguer des « touristes », les « voyageurs » continueront d'éviter ces lieux et leur mise en récit ?

Quoi qu'il en soit, les rares auteurs et voyageurs qui rendent compte de leur expérience dans ces lieux touristiques se situent toujours à partir de la « marge ». Rachid Amirou légitime la présence du voyageur dans les lieux convoités par le tourisme de masse en insistant sur les différentes approches du « touriste » et du « voyageur » face à l'espace visité. En effet, dans l'imaginaire du voyage, seul ce dernier est susceptible de *dévoiler* à son lecteur le monde qui l'environne, les

¹²⁰⁵ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 210.

¹²⁰⁶ *Ibid.*, p. 209.

¹²⁰⁷ *Ibid.*, p. 210.

¹²⁰⁸ Tulum est aujourd'hui le troisième site archéologique le plus visité du Mexique, après Teotihuacán et Chichén Itzá.

« mascarades » mises en scène par l'espace touristique et son « aire d'illusion »¹²⁰⁹. Pino Cacucci s'appuie sur cet imaginaire pour creuser le fossé entre les touristes et lui. En tant que voyageur, il endosse le rôle de révélateur du réel lorsqu'il déclare à propos de Tulum et des sites balnéaires : « Tout cela mérite d'être vu, sans aucun doute. Sauf que le Mexique, c'est *autre chose*. D'ailleurs, si l'on compare le Yucatán à Cancún ou Cozumel, il semble vraiment un pays étranger. »¹²¹⁰

La formule est efficace pour frapper l'esprit du lecteur, confirmer son statut de voyageur et construire, au fur et à mesure de la narration, l'idée d'un « vrai » Mexique. Bien que cette dytichotomie entre l'existence d'un « vrai » et d'un « faux » Mexique soit utilisée de manière récurrente dans le discours des voyageurs, nous ne souscrivons pas à cette vision de l'espace. Cette conception de l'espace nous informe davantage, en réalité, sur les fantasmes du voyageur et ses désirs sous-jacents (accéder au Mexique profond) que sur la réalité géographique. Comme le constate Rachid Amirou, par ce procédé :

On passe d'une géographie physique (l'emplacement sur la carte de la Tunisie [ici, bien sûr, du Mexique] à une géographie mythique (la « vraie » Tunisie). En parcourant l'étendue physique, nous pouvons accéder au « cœur » d'un pays qui a « du cœur », nous promet la réclame.¹²¹¹

De fait, tous les espaces auxquels ils se réfèrent, qu'ils soient ou non touristiques, ne participent-ils pas, du fait de leur position géographique, insérés qu'ils sont dans les frontières territoriales de la nation mexicaine, à la « réalité » du pays ? Des lieux ultra touristiques tels que les sites de Cancún ou d'Acapulco ne représentent-ils pas une *autre* réalité du pays, que l'on ne peut pas passer sous silence, et que l'on ne peut pas ignorer, sous risque de nier l'un des visages – ou des masques – du Mexique ? Gaëtan Mortier prend le contrepied des discours anti-touristiques qui tendent à faire de Cancun un lieu en marge du Mexique et propose au contraire de le considérer comme un lieu profondément mexicain. Il rappelle en effet pertinemment que l'abîme entre les classes, si visible au Mexique, existe de manière paradigmatique à Cancun, qui affiche de manière ostentatoire « ses inégalités radicales entre une poignée de millionnaires et une armée d'ouvriers qui sont parmi les moins bien payés du pays » ?¹²¹²

À mesure que le voyageur se déplace sur le territoire et le présente au lecteur s'élabore, dans l'esprit de ce-dernier, une image « globale » du Mexique. Les lieux

¹²⁰⁹ AMIROU, Rachid. *L'imaginaire touristique*, op. cit., p. 282.

¹²¹⁰ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 215-216.

¹²¹¹ AMIROU, Rachid. *L'imaginaire touristique*, op. cit., p. 113.

¹²¹² MORTIER, Gaëtan. *Mexique : Entre l'abîme et le sublime*, op. cit., p. 235.

réels et symboliques qui structurent le territoire permettent, selon leurs caractéristiques, de mettre en exergue certaines de ses facettes : son passé ancestral, sa composition palimpseste, son caractère historique, sa dimension pittoresque, sa nature spectaculaire, son « exotisme ». La lecture diachronique de récits de voyage au Mexique nous a permis de nous familiariser avec l'histoire et la géographie du territoire, avec quelques uns de ses personnages-types et de ses lieux communs. Nous avons également pu relever des changements de paradigme, aussi bien dans la pratique du voyage que dans sa mise en récit. Malgré tout, les récits des voyageurs s'appuient sur une tradition solide et sont ponctués, au sens propre comme au sens figuré, de lieux communs. Ce qui nous donne envie de nous joindre aux pensées de Manuel, lorsqu'il déclare, dans *La región más transparente* : « México es algo fijado para siempre, incapaz de evolución. Una roca madre incommovible quien todo lo tolera [...]. Pero la roca en sí no cambia, es la misma, para siempre. »¹²¹³

Retours : fin et fruits du voyage

Comme le départ, le retour est nécessaire pour que le voyage ait lieu. Il marque le terme de l'expérience viatique. Il représente, sur le plan symbolique, la dernière étape nécessaire pour comparer l'expérience du voyage à un rite de passage.¹²¹⁴ Il permet socialement au voyageur de ré-investir son « identité d'origine ». Pourtant, celle-ci a été altérée par son expérience de l'Ailleurs. Parfois, dans des cas extrêmes : « Le voyageur n'est plus le même qu'il était à son départ, l'espace parcouru l'a transfiguré. »¹²¹⁵ Rappelons-nous en ce sens d'Ulysse qui, de retour à Ithaque, n'était reconnu que par son chien Argos...

Normand Doiron effectue dans *L'Art de voyager* un parallèle entre les rituels du départ à l'époque classique et les rituels du retour. En effet, et à une moindre mesure, ces propos peuvent encore servir aujourd'hui, d'autant plus si le voyage s'effectue sur la longue durée : « Le retour du voyageur est célébré par des rituels qui répondent à ceux du départ. La joie qui éclate compense l'inquiétude suscitée par la longue absence. »¹²¹⁶ Normand Doiron mentionne, parmi les rituels, l'obligation du voyageur de raconter ses aventures. Tâche à laquelle se soumettent

¹²¹³ FUENTES, Carlos. *La región más transparente*. [1955] Edición conmemorativa. Presentación de Gonzalo Celorio, José Emilio Pacheco, Vicente Quirarte. España: Alfaguara, 2008, p. 150.

¹²¹⁴ AMIROU, Rachid. *L'imaginaire touristique, op.cit.*, p. 259.

¹²¹⁵ DOIRON Normand. *L'Art de voyager : Le déplacement à l'époque classique, op. cit.*, p. 179.

¹²¹⁶ *Ibid.*, p. 177.

les auteurs et voyageurs dont la fin du récit, rappelle Alméric D'havilliers, demeure connue d'avance¹²¹⁷.

Le retour est comme le motif du départ une convention générique. Les auteurs s'attardent tantôt sur le temps du voyage de retour et prennent le temps de le mettre en scène (Graham Greene, Emilio Cecchi) ; tantôt, ils se réfèrent à lui de manière elliptique (Sybille Bedford, Albert t'Serstevens, Michel Droit).

Le retour s'amorce, selon Jean Borm, à partir du moment où le voyageur commence à s'éloigner physiquement du lieu désiré, du lieu de quête, pour se rapprocher de son monde d'origine¹²¹⁸. Ce moment se révèle propice pour effectuer le bilan. Il suscite alors un retour sur soi, sur le pays visité, sur l'expérience en elle-même. De retour à Mexico, Michel Droit s'apprête à rentrer en France :

Demain, l'avion m'emportera vers les Etats-Unis, puis vers l'Europe, et déjà une question se pose à moi : « si je reviens un jour au Mexique, dans cinq ans, dans dix ans, comment le retrouverai-je, que sera-t-il devenu ? »¹²¹⁹

Les interrogations qui naissent dans l'esprit du narrateur lui permettent de justifier les digressions sociologiques, économiques, historiques, etc., qu'il introduit dans son discours pour proposer un état des lieux du pays visité. Le voyageur se permet ainsi d'émettre des hypothèses et de commenter la « réalité » mexicaine à partir de son expérience et de sa vision du monde : « L'essor pris sur tous les plans par ce pays, au cours des vingt-dernières années, est en effet quelque chose de prodigieux, et rien n'autorise, bien au contraire, à prévoir son ralentissement. »¹²²⁰

Michel Droit visite le Mexique pendant la période du « miracle mexicain ». Les propos du voyageur tendent à confirmer cette interprétation de l'histoire, puisqu'il affirme que ce pays s'impose bel et bien pour alors comme un modèle pour l'Amérique Latine. Le discours informatif l'emporte quasiment sur la narration du voyage. L'auteur recourt à des chiffres et à des statistiques qui concernent la population du pays, la surface urbaine, l'industrialisation, le produit national brut, le revenu national, l'éducation. L'expérience vécue homogénéise cependant le discours littéraire et le discours scientifique ; à la fois qu'elle renforce l'autorité du voyageur. Celui-ci conclut sur la spécificité qui fait selon lui la richesse, l'intérêt, la force du

¹²¹⁷ D'HAVILLIER, Alméric, souligne dans *L'écriture de l'ailleurs*, op. cit., p. 82 : « Au lieu de marcher vers un destin, chaque page réalise ici une fin connue d'avance : le retour. »

¹²¹⁸ BORM, Jean, « Clore un récit de voyage » [en ligne], dans *Etudes Britanniques Contemporaines*, numéro 10. Montpellier : Presses universitaires de Montpellier. Disponible sur : <http://ebc.chez-alice.fr/ebc102.html>

¹²¹⁹ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*, op. cit, p. 273.

¹²²⁰ *Id.*

pays visité : « Enfin, contrairement à ce qui s'est passé pour beaucoup de pays dont l'évolution fut aussi fulgurante, le Mexique a su conserver une âme, et cette âme est sa sauvegarde »¹²²¹.

S'approcher de la fin du voyage invite aussi Albert t'Serstevens à la réflexion :

En regagnant San Cristobal, je n'ai pas envie de dire un mot. Je pense à ce Mexique que nous avons parcouru en tous sens, approfondi dans la mesure où le permettaient les dix mois dont nous disposions et notre ignorance forcée des langues que parlent les indiens.¹²²²

À l'instar de Michel Droit, le moment s'avère propice pour effectuer un bilan. Le voyageur se montre aussi très enthousiaste : « Le pays peut se féliciter à juste titre des progrès constants qu'il réalise dans les domaines matériel et culturel, travaux d'irrigation, industrie, électrification, enseignement scolaire, universités, etc. »¹²²³. Cependant, contrairement à son homologue, il ne développe aucun de ces points. Il se contente de les mentionner dans l'énumération ci-dessus, sans fournir d'informations supplémentaires. La suite est intéressante :

Pour le voyageur qui a tout cela chez lui, l'intérêt du Mexique n'est pas là. Il est dans ses majestueux paysages [...], dans ses villes et ses villages colorés, dans ses souvenirs de la grandeur pré-colombienne et de la grandeur espagnole ; il est enfin dans sa race indienne qui a gardé la plus émouvante sincérité.¹²²⁴

Albert t'Serstevens commence par formuler le désir qui semble être l'un des principaux moteur du voyage : le dépaysement. Être dépaycé, dé-paysé, c'est se trouver dans un milieu différent du sien, autre que son pays d'origine. Soit, dans l'imaginaire touristique, aborder un Ailleurs qui contraste, qui étonne, qui émerveille. Il cristallise ensuite l'imaginaire spatial propre aux terres mexicaines en énumérant ce qui pousse le « voyageur » à choisir ce pays pour destination. Nous y retrouvons l'attrait pour la nature, pour le pittoresque, pour « les cultures étrangères et les civilisations autres », pour l'exotisme. Autant de motifs et de thèmes qui seront développés tout au long de la narration. Albert t'Serstevens mentionne les souvenirs de « la grandeur pré-colombienne », de « la grandeur espagnole », la présence de la « race indienne », mais ne fait en aucun cas mention du peuple mexicain, majoritairement composé de métis. Cette ellipse ou ce manque d'intérêt

¹²²¹ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*, op. cit, p. 276.

¹²²² T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 435.

¹²²³ *Id.*

¹²²⁴ *Id.*

illustre, nous semble-t-il, le décalage du voyageur et la grille de lecture qu'il applique au territoire, qui se détache, d'une certaine manière, de la « réalité » présente.

Notons enfin que le motif du retour se construit aussi par le biais du périphrase. Albert T'Serstevens et Michel Droit indiquent ainsi tous les deux leur point d'arrivée. Le premier mentionne les différentes étapes qu'il a faites pour y parvenir. Le second préfère insérer la date qui clôt son expérience viatique :

*Routes du Mexique,
A bord du cargo le Pérou,
Chambord (Eure). - La Hugoire.*

*Paris - Ile Saint-Louis*¹²²⁵

*Pyla-sur-Mer et Paris, 1959*¹²²⁶

Michel Collot développe, dans son essai *Pour une géographie littéraire*, les trois niveaux d'analyse qui orientent selon lui les recherches qui étudient la « géographie littéraire ». Le premier niveau s'intéresse à ce qu'il appelle la géographie de la littérature. Il consiste à analyser « la place des lieux de la planète dans la vie et l'œuvre d'un auteur. »¹²²⁷ Les indications géographiques que mentionnent les voyageurs dans le paratexte s'avèrent en ce sens intéressantes pour qui se pencherait sur la question. Le deuxième niveau, la « géographie littéraire », a trait à la poétique qui s'éloigne du référent pour inscrire la géographie dans la littérature, notamment, nous l'avons vu, par le biais de la description. Enfin, il restreint le troisième niveau, celui de la « géopoétique », à « l'étude des formes littéraires dans leur rapport à l'espace. »¹²²⁸ En nous intéressant à ce dernier niveau de lecture, les caractères italiques qu'emploie Albert T'Serstevens pour mentionner les étapes principales de son voyage de retour nous paraissent s'inscrire dans le mouvement, comme des corps penchés vers l'avant. L'écriture elle-même devient ainsi signifiante par le biais de la typographie.

Enfin, la « simple » énumération des lieux qui tend à rapprocher le voyageur de Paris sans pour autant développer la narration de ce temps du voyage – en d'autres termes, le recours à l'ellipse – produit un effet d'accélération dans le discours, tout comme le temps, à la fin d'un voyage, donne souvent l'impression de s'accélérer de manière irréversible. Ce stratagème télescope ainsi les temps (le

¹²²⁵ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 435.

¹²²⁶ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*, op. cit., p. 277

¹²²⁷ COLLOT, Michel. *Pour une géographie littéraire*, op. cit., p. 211.

¹²²⁸ *Ibid.*, p. 213.

temps du voyage et celui de l'écriture) et les espaces (l'espace visité et l'espace retrouvé) pour les faire se rejoindre dans le point final du voyage et de la narration.

Contrairement à ses homologues français, le retour occupe une place considérable dans le récit de Graham Greene, fût-ce dans le désir exprimé plus d'une fois par le voyageur de retrouver son pays natal : « j'avais envie de rentrer dans mon pays ; la ville du Mexique la plus agréable ne m'inspirait pas le désir de m'y attarder »¹²²⁹. Il s'insère ce-faisant dans la tradition des récits de voyage anglophones. En effet, selon Jean Borm, les auteurs et voyageurs anglais choisissent généralement de clôturer leurs récits de voyage en prenant le temps de développer l'itinéraire du retour jusqu'à leur monde d'origine¹²³⁰.

Graham Greene s'attarde ainsi, dans le dernier chapitre, sur l'itinéraire qui le rapproche tant bien que mal, mais avec bonheur, de la fin de son périple. Nous assistons de nouveau à l'accélération du temps dans le discours :

En quittant Villahermosa pour Palenque, Yajalón pour Las Casas, Las Casas pour Tuxtla, je me disais qu'enfin je rentrais chez moi, que l'aiguille de l'horloge baissait sur le cadran, que la courbe du globe terrestre s'inclinait dans l'autre sens.¹²³¹

Le retour à la capitale symbolise pour le narrateur la fin du voyage. Il y assiste à une « petite cérémonie privée pour le jubilé de l'Archevêque Ruiz y Flores » qu'il évoque sans concession¹²³². Albert t'Serstevens et Michel Droit profitent de la fin de leur voyage pour faire un état des lieux du pays, ce qui démontre leur volonté d'inscrire leurs récits dans une perspective particulièrement informative. Graham Greene préfère pour sa part proposer un bilan de son parcours en rappelant les principales rencontres effectuées en chemin. La mise en scène de la cérémonie à laquelle il assiste oriente davantage son récit vers le pôle de la fiction et de la littérature :

Je croyais rêver. Presque tous les gens que j'avais rencontrés se trouvaient réunis dans cette petite pièce. Il y avait le Docteur C... [...]. Il y avait l'évêque au premier rang. Et il y avait le prêtre de San Louis, l'homme au doux et large visage [...]. Et il y avait la vieille aristocrate sceptique à côté de qui j'avais prié à Guadalupe ; mais lorsqu'elle tourna la tête je m'aperçus que ce n'était pas

¹²²⁹ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 282.

¹²³⁰ BORM, Jean, « Clore un récit de voyage » [en ligne], dans *Etudes Britanniques Contemporaines*, op. cit., p. 34.

¹²³¹ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 284.

¹²³² *Ibid.*, p. 304.

elle, c'était une autre femme coulée dans le même moule de bonne éducation, de patience et de revers de fortune.¹²³³

La méprise du narrateur lui permet d'effectuer un tournant dans la narration. À partir d'une situation réelle, ennuyeuse, il laisse ses pensées vagabonder et reconstituer son voyage par le souvenir des personnes rencontrées et la manière avec laquelle elles sont restées dans sa mémoire :

Je regardais autour de moi, m'attendant presque à retrouver tout le monde : le dentiste accompagné de la fille de joie du Waikiki, le maître d'école socialiste de Yajalon, la veuve norvégienne avec sa bouche paralysée et ses accablantes responsabilités, mon muletier harcelé et les nerfs à vifs invoquant la mère de Dieu, le dentiste américain perdant le fil de toutes les conversations [...], le prêtre dont le visage était tâché de lie-de-vin [...], le vieux professeur d'allemand agitant son parapluie en disant : la vie est mouvement, et Thomas le petit aveugle.¹²³⁴

Ce récapitulatif permet au voyageur de mesurer son expérience à l'aune de la rencontre ; et au lecteur de se remémorer ce qu'il a lu le temps de son immersion dans le texte. L'auteur éveille donc, par ce procédé, autant sa propre mémoire que celle de son destinataire. La fin du voyage, autrement dit, « la fin du Mexique », correspond pour le voyageur à ses adieux, réels, imaginaires et littéraires, envers les personnes rencontrés : « Je dis au-revoir à l'historien, au père Q... et au prêtre de San-Luis : le Mexique aussi prenait fin »¹²³⁵.

L'épilogue des *Routes sans lois*, qui met en scène le retour du voyageur en Angleterre, est intéressant à plusieurs niveaux. Il souligne tout d'abord par le recours à la répétition le changement d'optique que peut susciter la dynamique du retour. En effectuant le chemin inverse, le regard se montre incapable de percevoir la nouveauté, inscrivant de ce fait le voyage dans la modalité d'un simple déplacement :

Retour à Veracruz par le même train ; tout se répétait. Les mêmes petits chanteurs montèrent à la même gare, chantèrent les mêmes chansons et filèrent en titubant vers la même voiture Pullman. Même nourriture et même trophées destinés aux touristes vendus sur les quais de gare. [...]. Rien ne faisait autant d'effet la seconde fois : les gardénias eux-mêmes avaient perdu de leur éclat.¹²³⁶

Graham Greene relate ensuite la traversée maritime qui le ramène en Europe

¹²³³ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 304.

¹²³⁴ *Ibid.*, p. 304-305.

¹²³⁵ *Ibid.*, p. 306.

¹²³⁶ *Ibid.*, p. 307.

à travers quatre séquences sur lesquelles nous n'insisterons pas : « L'œil aveugle », « Atlantique », « Un spécialiste de l'évasion », « Et Caetera ». Ce que nous retenons dans le cadre de nos propos, c'est la manière avec laquelle la dernière séquence, « L'état d'esprit », témoigne des changements que peuvent produire ces « détours par l'Ailleurs » dans la manière d'appréhender son quotidien. Lorsqu'il était au Mexique, comme nous l'avons vu, le voyageur a plus d'une fois rêvé de retrouver son pays d'origine. Or, le décalage entre un pays rêvé, désiré, idéalisé par la distance et la « réalité » qu'impose l'expérience du retour est mis en scène de la manière suivante :

Des affiches A.R.P flambant neuves couvraient les parois du hideux tunnel de fer de Vauxhall Bridge, qui passe sous le dépôt de Nine Elms et sous l'enseigne lumineuse préconisant la bière Meux. Il flotte toujours des odeurs de gaz à la bifurcation, là où la voie monte et où les trams attendent ; un panneau Watney, l'annonce d'un crime sensationnel, des finales de rugby. Comment un monde semblable ne courrait-il pas à sa perte ? Je me demandais pourquoi j'avais tant détesté le Mexique : mon pays était donc *ceci*.¹²³⁷

L'emploi de l'italique, qui emphatise les sentiments du narrateur, déçu, voire dégouté, par le monde qu'il retrouve, contraste avec l'emploi du pronom démonstratif – à priori – neutre « ceci ». Les références qu'insère Graham Greene ne sont pas anodines. La mention de l'ARP – Air Raid Precautions –, qui inaugure la description, rappelle que Londres est en 1938 à la veille de la Seconde Guerre mondiale et restitue la narration dans le contexte mondial de l'époque. La bière Meux qui clôture la phrase et qui fait de ce fait écho aux affiches de l'ARP évoque peut-être, pour le lecteur de l'époque, une autre catastrophe que celles provoquées par les bombardements aériens : la tragédie qui découla d'une vague de 1 470 000 litres de bières brisant les murs de la brasserie Meux en 1814¹²³⁸. La mention de Vauxhall Bridge inscrit enfin l'action dans la topologie londonienne. Le lecteur qui connaît Londres peut ainsi situer le narrateur en plein cœur de la ville.

Le voyage au Mexique a procuré à Graham Greene des éléments de comparaison dont il ne disposait pas jusqu'alors. Cette expérience a profondément modifié sa conscience, son « état d'esprit », sa vision du monde. En plus de témoigner de son inquiétude pour l'avenir et de glisser une critique sur le monde occidental, le narrateur confie à son lecteur son changement de perspectives :

La messe entendue à Chelsea me parut étrangement irréaliste ; pas de peon agenouillé les bras en croix, pas de femme se trainant accroupie vers l'autel.

¹²³⁷ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 320.

¹²³⁸ Voir à ce propos : « Une vague de bière sur Londres » [en ligne]. Disponible sur : <http://www.tusavaisque.com/une-vague-de-biere-sur-londre/>

Ces attitudes eussent paru aussi choquantes que la vision même du calvaire. Nous n'usons pas de mortifications. Peut-être aurions-nous besoin de violence.¹²³⁹

Au contraire de Graham Greene, Sybille Bedford s'est profondément attachée au Mexique. Elle évoque au cours de son voyage l'idée de son départ avec une nostalgie anticipée : « dans moins d'un an, je ne serai plus là. Pour moi, ce sera la fin du Mexique [...]. Je regretterai toujours ce pays. »¹²⁴⁰ La romancière clôt son récit de voyage en se démarquant de la tradition du genre viatique chez les auteurs anglophones. Loin de développer la narration du retour, elle préfère au contraire laisser une question en suspens, le silence pouvant évoquer, de manière implicite, la tristesse de la voyageuse :

-Vous partez demain, n'est-ce pas ? Pour longtemps ?

Je ne répondis pas.¹²⁴²

Malgré la nostalgie que le voyage peut faire surgir dans l'esprit des voyageurs revenus dans leurs pays d'origine, le souvenir de l'expérience peut se présenter aussicomme un antidote « contre l'usure de la vie quotidienne »¹²⁴³. Commence ensuite un autre voyage, celui de la mémoire et de l'écriture.

Emilio Cecchi évoque l'importance des lectures qui l'aident à compléter, à postériori, sa vision sur le Mexique, mais aussi, sans doute, à adoucir son retour :

Non seulement elle me rappelait [la littérature sur le Mexique] des expériences et des lieux qui m'étaient chers, mais elle me servait à confronter mes impressions avec celles des gens peut-être plus attentifs, certainement mieux informés que moi. A peu près en même temps, sans nous connaître, nous nous étions trouvés dans la même réalité. Quelles questions chacun de nous s'était-il posées ? Et à ces questions, comment chacun avait-il répondu ?¹²⁴⁵

Albert t'Sertstevens souligne avec malice, en bousculant une dernière fois la figure du narrataire et du lecteur, le travail que représente la mise en récit d'un voyage :

Regarder travailler les autres est une des principales occupations de ces faignants qu'on nomme voyageurs ; en attendant que l'un d'entre eux passe une

¹²³⁹ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, op. cit., p. 321.

¹²⁴⁰ *Ibid.*, p. 176.

¹²⁴² BEDFORD, Sybille. *Visite a Don Otavio*, op. cit., p. 393.

¹²⁴³ *Ibid.*, p. 203.

¹²⁴⁵ CECCHI, Emilio. *Mexique*, op. cit, p. 203-204.

année entière devant sa table à mettre sur le papier ce qu'il a regardé, et que les faignants de lecteurs profitent de son travail.¹²⁴⁶

Rappelons, pour conclure sur ce point, que la phase du retour servait dans les récits de l'âge classique à réinvestir l'ordre social transgressé par l'expérience viatique. Normand Doiron a démontré par l'analyse des textes de quelle manière le retour du voyageur et sa mise en récit « écarte la menace du nomadisme, mais surtout illustre le mythe classique d'un retour à la pureté des origines »¹²⁴⁷. Revenu « en héros », réintégré dans son monde d'origine, soulagé de retrouver ses proches, assagi par l'expérience, le jeune voyageur, devenu un homme, peut se convertir en un « bienheureux sédentaire »¹²⁴⁸. Or, l'inquiétude du retour dont témoignent certains voyageurs ; les critiques qu'ils émettent une fois revenus chez eux sur leur société et leur monde d'origine ; voire l'ellipse thématique de ce temps du voyage nous invitent à voir, dans cette inflexion, une subversion du genre. Nous avons en effet l'envie de nous demander, en ce point de notre parcours, si les valeurs traditionnelles de la sédentarité, en tant que modèle à suivre, n'en seraient pas quelque peu subverties. Il s'agira de voir dans les récits des voyageurs espagnols contemporains s'ils continuent d'infléchir le genre en ce sens ou s'ils reviennent, au contraire, vers une clôture qui tend à revenir davantage vers la tradition.

¹²⁴⁶ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 206.

¹²⁴⁷ DOIRON, Normand. *L'art de voyager*, op. cit., p. 180.

¹²⁴⁸ *Ibid.*, p. 183.

Deuxième partie
Regards d'auteurs et voyageurs espagnols
sur le Mexique contemporain

I- Présentation des auteurs, des récits, des itinéraires

Trois archétypes de voyageurs

Les trois voyageurs principaux dont nous allons étudier les récits, bien que très différents, possèdent des caractéristiques communes. Ce sont tous les trois des hommes. Ils sont espagnols et ils ont vécu l'essentiel de leur vie à Madrid, où ils résident actuellement. Ils sont dotés d'une certaine culture et appartiennent à la classe moyenne. Ils ont moins de 15 ans d'écart ; deux d'entre eux ont des âges relativement proches. Leur travail, de près ou de loin, est lié à la littérature. Enfin, tous les trois se rendent dans un pays qui a été, en grande partie, « modelé » par la conquête et la colonisation de l'Espagne, phénomènes dont les effets se lisent et se ressentent jusqu'à nos jours. Cinq siècles après la « découverte » du Nouveau Monde, qu'en est-il de l'attitude de ces voyageurs espagnols à l'égard des terres colonisées par leurs ancêtres ? Cela influence-t-il leur rapport à l'Ailleurs et leur textualisation du voyage ? Afin d'avoir une meilleure idée des hommes dont nous suivons les pas, nous commencerons par les présenter en allant du « voyageuroccasionnel » au « voyageur professionnel ».

Francisco Solano (1952 -) est né à La Aguilera (Burgos).

Libraire, rédacteur en chef de la revue *Reseña* de 1992 à 2001 et critique littéraire, il a régulièrement collaboré pour le supplément culturel de journaux mexicains (*El Independiente*, *Sol*, *Reforma*) et travaillé pour des revues littéraires espagnoles (*Leer*, *Letra internacional*, *Ínsula*). De 1998 à 2001, il est critique littéraire pour la section des nouvelles étrangères du supplément culturel de l'*ABC*. Depuis, il poursuit son travail pour le supplément *Babelia* d'*El País*.

Sa carrière d'écrivain commence avec la parution du recueil de contes *El pájaro huésped* en 1990. Il publie un recueil de poèmes en 1994 : *El sonido des poblado*. En 1995, il édite sa première nouvelle : *La noche mineral*. En 1996, un petit récit : *El caso Salicio Méndez*. Une *cabeza de rape* attire l'année suivante l'attention de la critique et remporte le *Premio Jaén de Novela*. Francisco Solano s'essaye en 2001 au récit de voyage avec *Bajo las nubes de México*. Depuis, trois

nouvelles ont été éditées : *Rastros de nadie* (2006), *La trama de los desórdenes* (2007) et *Tambores de ejecución* (2008), ainsi qu'une biographie : *Cora Van Millingen : Extraña en ningún lugar* (2011).

Malgré cette apparente disparité générique (contes, poésie, récit, récit de voyage, nouvelle, biographie), les différents discours élaborés par l'auteur se rejoignent sous le signe d'une écriture singulière, caractérisée par un style lyrique, culte, original, que nous nous risquerons à qualifier d'hypnotique. L'auteur construit dans l'ensemble de son œuvre une instance énonciatrice ambiguë. La quête de l'identité, la relation entre l'écriture et la vie, le besoin propre à l'être humain de fabuler, la consistance du silence, sont des thèmes et des préoccupations qui traversent l'ensemble de son œuvre. Au fur et à mesure de ses écrits, nous assistons à l'émergence d'une voix narrative qui construit, au-delà des frontières génériques, un monde intérieur derrière lequel se devine l'écrivain : « ¿Se puede escribir para ocultarse en las palabras, para no ser nadie? »¹²⁵⁶ ; « Una novela es [...] la construcción de una voz. En un mundo de espacios ocupados y geografías imposibles, una voz todavía es un lugar »¹²⁵⁷. C'est notamment cette « voix », la construction de cette voix, que nous allons aborder dans son récit de voyage.

Bajo las nubes de México est susceptible de désarçonner le lecteur. Francisco Solano s'éloigne de la référentialité du genre et joue sans cesse avec la tradition viatique. La fonction poétique occupe une place prédominante: « desde esta imagen que condensa la inmersión en el paisaje de un hombre llegado de otras tierras, la mirada quiere ser como la piedra del sol del Poema de Octavio Paz, testigo de las promesas de la luz »¹²⁵⁸. L'auteur déconstruit l'itinéraire, joue avec l'instance énonciatrice, brouille les identités du narrateur, enfin, se situe dans la tradition de l'écriture viatique pour mieux la subvertir. La voix narrative clarifie dès l'incipit le statut du « voyageur » dont il est question :

[...] tengo la obligación de informar aquí sobre su estatuto de viajero (una condición provisional, nueva para él, ya que no se considera profesional de nada). [...] Un viajero, en cualquier caso, no es alguien que se desplaza, ya que la geografía no es el extremo inestable de un puente, ni viajar es alcanzar la orilla opuesta, sino que es una variación radical de los hábitos cotidianos, una incierta y acaso peligrosa inmersión en el asombro.¹²⁵⁹

¹²⁵⁶ Quatrième de couverture de SOLANO, Francisco, *Rastros de nadie*. Madrid : Siruela, 2006.

¹²⁵⁷ Quatrième de couverture de SOLANO, Francisco, *Una cabeza de rape*. Madrid : Debate, 1997.

¹²⁵⁸ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 57.

¹²⁵⁹ *Ibid.*, p. 16

Il définit ainsi le voyage à partir du bouleversement des habitudes quotidiennes et de l'expérimentation de la surprise, parfois extrême, qui comporte sa part de risques, puisqu'elle est susceptible d'altérer l'identité même de celui qui l'éprouve. Francisco Solano invite le lecteur familier au genre, à l'instar du voyageur qui franchit les seuils de l'inconnu, à changer dès le premier chapitre ses habitudes lectorales pour « voyager » dans le monde (re)créé dans l'espace diégétique.

Suso Mourelo (1964 -) est né à Madrid.

Il se décline sous plusieurs statuts: journaliste, écrivain, professeur de littérature, directeur et scénariste de programmes télévisuels, coordinateur d'expositions artistiques. Il aime se rêver poète et préfère la qualification de nomade à celle de voyageur.

La manière dont il s'éprend du voyage est si littéraire que nous ne résistons pas à la raconter. Il travaille pour alors à Santiago de Compostelle et fait ses preuves dans le journalisme. Un jour, le rédacteur en chef lui commande une série de petits récits. Suso Mourelo a le champ libre, à la condition que les personnages soient tirés de la vie réelle, qu'ils soient originaires de Galice, qu'ils soient partis en voyage, et qu'ils en soient revenus. Tous devaient avoir échoué socialement mais gagné sur le plan personnel. Le journaliste se met à l'ouvrage, enquête, trouve des profils différents qui l'attirent, et commence à composer ses histoires. Parmi elles, celle d'Elisardo Ramos, un charpentier qui arrive en Chine dans les années 20. Il s'installe à côté du lac Boyang et y reste une trentaine d'années. Suso Mourelo commence à se documenter sur la Chine. Ce qu'il découvre de ce pays l'émerveille et le fascine. Le personnage grandit, devient une obsession, ne le quitte plus. Il prend des cours de chinois, l'histoire commence à le dépasser. Suso Mourelo se souvient :

Un día dejó su trabajo para fugarse al lugar al que había llegado el protagonista de su primer relato, un lago junto al río Yangtsé. Entonces descubrió que se había vuelto nómada. Desde aquel viaje iniciático ha vivido en un puñado de ciudades, de Santiago de Compostela al DF, de Indianápolis a Basilea, y ha sido profesor, guionista, [...] o aquello que pudiera proporcionarle un lugar en el que sentarse a ver y a escuchar, y un río o una estación para emprender camino.¹²⁶⁰

La quête littéraire se transforme en voyage initiatique. Suso Mourelo remonte à 35 ans le plus long fleuve d'Asie sur plus de 14 000 kilomètres et découvre, selon ses propres dires, sa part de nomadisme. Lorsqu'on lui demande la

¹²⁶⁰ MOURELO, Suso. « Nómada » [en ligne], dans *La línea del horizonte, el viaje y sus culturas*. Disponible sur : <http://lalineadelhorizonte.com/blog/colaborador/suso-mourelo/>.

raison de sa fascination pour la Chine, ou comment il est devenu voyageur, il répond parfois, un sourire sur les lèvres : « Gracias a Elisardo Ramos. »

L'auteur et voyageur a publié à ce jour une nouvelle intitulée *La frontera Oeste: Abecedario de un inmigrante* (2006) et trois récits de voyage: *Adiós a China: Un viaje por el gigante asiático* (2001), *Donde mueren los dioses: Viaje por el alma y por la piel de México* (2011), *Las cinco tumbas de Gengis Khan: Un viaje por Mongolia* (2011). Trois manuscrits reposent dans ses tiroirs: *Al gusto de Mencía*, *Abir* et *Elogio de mí mismo*. Sa production dévoile le penchant de l'auteur pour les thèmes d'actualité, voire de controverse : l'immigration dans *La frontera Oeste* ; les gens du voyage dans *Al gusto de Mencía* ; l'esclavage moderne dans *Abir*.

Paco Nadal (1960 -) est né à Murcia.

Après avoir suivi des études scientifiques pour satisfaire l'autorité parentale et obtenu une licence en chimie, il se reconvertisse pour accorder sa vie professionnelle à sa passion du voyage. Il est aujourd'hui l'un des journalistes de voyage les plus connus en Espagne. Son blog *El viajero*, un supplément digital du journal *El País* qu'il maintient depuis bientôt 10 ans registre plus de 150 000 lectures par mois¹²⁶¹. Les chaînes de voyage qu'il a créées sur Youtube *Cadena Ser Viajes* ou plus récemment *Paco Nadal, Supongo* témoignent de son ouverture aux nouvelles technologies¹²⁶². Il compare les pratiques du journalisme de voyage à celles d'un homme-orchestre, et se présente sous de multiples casquettes, parmi lesquelles nous pouvons mentionner celles de voyageur, d'auteur de récits et de guides de voyage, de journaliste, photographe, présentateur de documentaires, blogueur. Aux côtés d'une production hétéroclite basée sur des nombreux supports (vidéo, photographie, écriture digitale), nous pouvons mentionner trois œuvres- papier propres à la littérature de voyage : *El cuerno del elefante : Un viaje a Sudán* (2001), *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México* (2009), *Si hoy es jueves, esto es Tombuctú : El alocado diario de un periodista de viajes* (2013)¹²⁶³.

¹²⁶¹ RAMOS, Javier. « Entrevista a Paco Nadal » [en ligne], dans *Lugares con historia*, 31 octobre 2013. Disponible sur : <http://lugaresconhistoria.com/2013/10/31/entrevista-a-paco-nadal-escritor-periodista-y-viajero/>.

¹²⁶² NADAL, Paco. « La nueva comunicación viajera : de la maleta al smarphone, La nueva forma de contar historias sobre viajes » [en ligne], dans *Apple tree communications*, 7 novembre 2013. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=pmLdYCosYVg>.

¹²⁶³ *Si hoy es jueves, esto es Tombuctú : El alocado diario de un periodista de viajes* propose une version papier des meilleurs articles de son blog qui prétend refléter avec humour les péripéties, les aventures et les mésaventures de la profession qu'il exerce.

Paco Nadal dit avoir trouvé sa voie de « voyageur professionnel » en Afrique. Un échec sentimental, la crise de la trentaine, une situation professionnelle insatisfaisante provoquent son voyage dans une pulsion de fuite :

Los requisitos eran dos: un país conflictivo del que pudiera conseguir el visado en un tiempo razonable (los deseos de autodestrucción se apagan y hay que actuar con rapidez) y en el que no encontrara a ningún turista, grupo organizado o pareja de novios en luna de miel. Ambas coordinadas se aliaron para confluír en una remota esquina del continente africano: Sudán.¹²⁶⁴

L'Antarctide, le Brésil, la Chine, le Congo, et jusqu'aux îles de Kapingamarangi, il serait vain d'énumérer la liste des lieux qu'il a visités à ce jour. Ce qui nous semble davantage intéressant sera plutôt de voir, comme nous l'avons dit au préalable, de quelle manière les différents statuts des auteurs, selon qu'ils soient plus ou moins « voyageurs », influent sur la narration de l'expérience viatique et sur leur appréhension de l'Ailleurs.

« Los umbrales del relato »

Avant d'entrer en matière, prenons le temps de nous situer sur « les seuils des récits ». Comme le dit Geneviève Champeau:

La expresión « umbrales del relato » designa un conjunto heterogéneo cuya función principal es mediar entre el mundo y el texto, definir los términos de la comunicación literaria y esbozar pistas de lectura.¹²⁶⁵

Nous avons relevé au cours de la première partie l'importance du péri-texte dans les récits de voyage. Nous avons insisté sur l'emploi récurrent de « titres thématiques » et relevé la prédominance de « titres-espaces » qui soulignent thématiquement l'espace de la diégèse et qui rappellent la volonté référentielle de la narration. L'évolution des titres au fil du XX^e siècle, nous l'avons vu, reflète une volonté de plus en plus assumée, de la part des voyageurs, d'inscrire leurs récits de voyage au Mexique dans le champ littéraire.

¹²⁶⁴ NADAL, Paco. *El cuerno del elefante : Un viaje a Sudán* [2001]. Madrid : La línea del Horizonte, 2014, p. 19.

¹²⁶⁵ CHAMPEAU, Geneviève. « Umbrales del relato y autorreferencia en los libros de viajes españoles contemporáneos », dans CARRIZO RUEDA, Sofía M. (dir.), *El viaje y sus discurso, op. cit.*, p. 68.

Nous allons nous appuyer en grande partie, pour les réflexions qui vont suivre, sur un article de Geneviève Champeau dans lequel elle analyse les seuils et les procédés d'autoréférence dans 28 récits de voyage espagnols de 1948 à nos jours¹²⁶⁶. Pour commencer, signalons que l'évolution des titres des récits de voyage au Mexique, que nous avons commenté dans la première partie, s'inscrit dans un phénomène plus large. En effet :

En las dos últimas décadas se observa una evolución hacia una mayor invención en la elección de los títulos, por lo que el relato adquiere autonomía ante el espacio recorrido – también una mayor ambigüedad – y una irrupción del tiempo [...] que deja suponer una dosis más importante, o al menos más asumida, de interpretación de lo visto.¹²⁶⁷

Les titres des récits de voyage de Francisco Solano, de Suso Mourelo et de Paco Nadal s'inscrivent dans cette perspective. Ils créent un horizon d'attente et s'ouvrent à l'interprétation.

Bajo las nubes de México se maintient dans la tradition, puisque l'espace géographique dans lequel va se dérouler le voyage est explicitement mentionné. L'unité spatiale à laquelle se réfère l'auteur est cependant très vague. En effet, elle peut se référer autant au territoire national, parcouru d'un bout à l'autre, qu'à une toute petite partie du Mexique, depuis laquelle l'observateur contemple le ciel sans pour autant bouger de son point d'ancrage. Malgré son apparente simplicité, ce titre invite à plusieurs interprétations.

Luis Mariano chantait dans les années 50 « Sous le soleil de Mexico ». L'auteur se distancie d'emblée de ce cliché de l'imaginaire collectif pour se concentrer sur le motif des nuages, ces « merveilleuses constructions de l'impalpable »¹²⁶⁸ dont nous savons la portée poétique. Nous verrons dans le texte que le voyageur ne se réfère pas dans son discours aux « nuages qui passent... là- bas... là-bas... [ces] merveilleux nuages »¹²⁶⁹, aussi lointains qu'inaccessibles. Il mentionne au contraire des nuages presque tangibles, qui paraissent faits d'une *autre* consistance pour provenir d'un *autre* ciel. Le déictique spatial ici, « aquí » [sous les nuages du Mexique], qui s'oppose de manière implicite à un « allá », auquel est habitué le narrateur et, de manière supposée, le destinataire, en renforce l'idée :

¹²⁶⁶ CHAMPEAU, Geneviève. « Umbrales del relato y autorreferencia en los libros de viajes españoles contemporáneos », dans CARRIZO RUEDA, Sofía M. (dir.), *El viaje y sus discurso*, op. cit., p. 67-68.

¹²⁶⁷ *Ibid.*, p. 69.

¹²⁶⁸ BAUDELAIRE, Charles. *Le Spleen de Paris* [1972]. Paris : Le livre de poche, 1998, p. 127.

¹²⁶⁹ BAUDELAIRE, Charles. « L'étranger », *Le spleen de Paris*, op. cit., p. 23.

El espectáculo de las nubes sobrecoge, aquí las nubes son bajas y espesas, de una virtualidad bíblica, a punto de convertirse en mármol. Son tan hermosas que uno se descubre mirando siempre el cielo, con la remembranza de una plegaria en los labios. Son la corona de nuestros deseos imposibles.¹²⁷⁰

Loin de se résumer à la fonction référentielle, la description se charge de poésie, tandis que les nuages deviennent l'allégorie des désirs humains, inaccessibles et pourtant, comme ces nuages, à deux doigts de pouvoir s'appréhender par le toucher.

Le lecteur peut rapprocher *Bajo las nubes de México*, par le parallélisme syntaxique, du célèbre « Sous le Volcan », et voir un clin d'œil – voire un hommage – de Francisco Solano à Malcom Lowry. Il peut également percevoir une filiation possible avec l'écrivain Max Aub, un républicain espagnol qui s'exile au Mexique pendant la dictature franquiste. En effet, nous pouvons lire dans son conte « Teresita » : « No hay nubes como las de México. »¹²⁷¹

Ce premier seuil reflète dès lors à nos yeux la volonté de l'auteur de se situer en dehors des clichés – en opposant le symbole des nuages à celui du soleil, habituellement associé au Mexique – ; de faire des clin d'œil littéraires – Lowry, Aub, voire Baudelaire – ; d'inviter à l'imaginaire et à l'interprétation. *Bajo las nubes de México* convie enfin le lecteur à déplacer son regard de l'espace terrestre (sous les nuages du Mexique) à l'espace céleste (dont les nuages sont un symbole), ce qui nous laisse supposer un récit qui sera peut-être davantage placé sous le signe du registre poétique que de la narration strictement référentielle.

Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por Mexico est un titre accrocheur qui joue d'emblée sur l'intertextualité littéraire. Le titre se réfère explicitement à l'œuvre culte de Juan Rulfo : *Pedro Páramo*¹²⁷². À l'intérieur du récit, le sous-titre est complété de la manière suivante : *Pedro Páramo ya no vive aquí : Ni Pancho Villa, ni Zapata. Historias sorprendentes de un viaje por México*.

Le titre peut faire sourire le lecteur qui reconnaît le jeu intertextuel, ou intriguer celui qui méconnaît l'univers de *Pedro Páramo*. La réalité historique et le monde fictionnel fusionnent pour se côtoyer dès le seuil du récit. La mise en valeur du personnage littéraire de Pedro Páramo sur les icônes historiques révolutionnaires mentionnées dans le sous-titre, en guise de complément, déplace le récit de voyage

¹²⁷⁰ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 52.

¹²⁷¹ CAUDET, Francisco. « Max Aub y México » [en ligne]. Disponible sur : <http://www.uv.es/entresiglos/max/pdf/Francisco%20Caudet.pdf>.

¹²⁷² RULFO, Juan. *Pedro Páramo*. México : Fondo de Cultura Económica, 1955.

vers le pôle littéraire. L'adjectif « surprenant » répond à la volonté commune au genre viatique de rechercher de l'inédit. Les tournures négatives choisies par l'auteur de *Pedro Páramo ya no vive aquí : Ni Pancho Villa, ni Zapata* semblent insister sur l'existence d'un temps révolu – le temps de la Révolution – face auquel se positionne le voyageur dans le présent du voyage ; voire déconstruire l'image cristallisée, presque intouchable, du mythe de la révolution mexicaine.

Donde mueren los dioses: Viaje por el alma y por la piel de México éveille la curiosité par son caractère énigmatique. Suso Mourelo paraît aussi souligner l'existence d'un temps révolu. Quels sont les constats qui lui permettent d'émettre une telle affirmation ? Nous fait-il part, à partir de son expérience, de la fin d'un monde ? Le sous-titre personnifie le Mexique en dotant le pays, par le biais d'une métaphore anthropomorphique, de caractéristiques humaines. Ce faisant, l'attention du lecteur se déplace de la figure du voyageur à celle du territoire, qui devient grâce à ce procédé le principal protagoniste. Le voyage se présente enfin dès le seuil et par métonymie dans sa totalité, puisque le territoire s'ouvre au voyageur tant dans son intimité, dans son intériorité – l'âme, l'esprit – que dans son extériorité – la peau, le corps –.

Bajo las nubes de México est composé de neuf chapitres, d'une dédicace, d'une épigraphe, d'une carte et d'un « coda » qui sert de conclusion. Les titres espaces et thématiques sont les suivants: « Descripción del viajero », « Días en México, Distrito Federal », « Carta en ruta al poeta Provencio », « De Guadalajara a Topolobampo », « Acotaciones a su imán », « De Veracruz a Huautla: la carne de los Dioses », « Verde Oaxaca », « Un escorzo de San Cristóbal de las Casas », « El sueño interrumpido de las ruinas », « Coda ».

Pedro Páramo ya no vive aquí est composé d'une épigraphe, d'une dédicace, d'un prologue écrit par l'écrivaine mexicaine Ángeles Mastretta, de six chapitres et d'un épilogue. Les titres espaces et thématiques sont « Chiapas en llamas », « La locura de la megalópolis », « Pedro Páramo ya no vive aquí », « El tren de las barrancas del Cobre », « Tras la sombra de Pancho Villa », « A la cazadel Venado Azul ».

Donde mueren los dioses: Viaje por el alma y por la piel de México est composé d'une carte, d'une dédicace et d'un prologue en dyptique: « En México » et « Las huellas del México bárbaro ». Les titres des parties principales, chacune sous-divisée en plusieurs chapitres, s'intitulent « Desde el mar de Cortés », « Pensar Comala », « DF, en la ciudad extrema », « De maíz y de fango », « Yucatán, fin del viaje ».

Geneviève Champeau signale que les dédicaces qui apparaissent dans les récits de voyage ont changé de nature¹²⁷³. Elles étaient destinées par le passé à un mécène, à un protecteur, voire, en nous souvenant d'Hernan Cortés, à une autorité royale. Or, les auteurs et voyageurs contemporains dédient leurs récits à une personne qui fait généralement partie de leur entourage. Ce faisant: « recalcan de entrada que el género funda su credibilidad en vivencias personales, las del mismo viajero, confirmadas por sus familiares y conocidos »¹²⁷⁴. Les dédicaces de Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo témoignent de cette évolution :

A Silvia Meucci, que vio estas páginas

Antes de que estuvieran escritas.

Y a Patricia y Ramón,

Que están en el origen del libro¹²⁷⁵

A Paco y Ana, que me enseñaron a viajar.

A Carmen, con quién empezó todo¹²⁷⁶

Un libro siempre es un viaje. Hasta poner el punto final, muchas personas me han acompañado en el camino. Quiero dar las gracias, especialmente, a Java Feria y a Raúl Alvaredo por su complicidad, su vitalidad y su ayuda.

[...] A Scilia Rodríguez y a los alumnos de la Universidad de Guadalajara.

Y a todos quienes me hablaron, me escucharon y me guiaron entre el mar de Cortés y el golfo de México.¹²⁷⁷

Les personnes qui apparaissent font en effet partie de la sphère privée des auteurs : des amis proches, des parents, des élèves, une femme. Le lecteur va de plus retrouver certaines de ces personnes passées au prisme de la fiction : Carmen, la femme de Paco Nadal, apparaît aux côtés du narrateur dans le premier chapitre ; Patricia et Ramón guident et accompagnent le narrateur de *Bajo las nubes de México* quasiment tout au long de son itinéraire.

¹²⁷³ CHAMPEAU, Geneviève. « Umbrales del relato y autorreferencia en los libros de viajes españoles contemporáneos », dans CARRIZO RUEDA, Sofía M. (dir.), *El viaje y sus discurso*, op. cit., p. 70.

¹²⁷⁴ *Id.*

¹²⁷⁵ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 7.

¹²⁷⁶ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 7.

¹²⁷⁷ *Id.*

Nous nous joignons ainsi à Geneviève Champeau lorsqu'elle déclare :

[...] del mismo modo que no se puede mentir a los padres, a un hermano, a un amigo, el personaje del libro que pasa a ser « dedicatorio » refuerza el efecto de veracidad a volverse testigo de lo contado. Por otra parte, su pertenencia a la esfera privada del autor establece entre éste y su destinatario privilegiado una intimidad que afecta de rebote al narratorio introducido imaginariamente en una relación de confianza.¹²⁷⁸

L'épigraphe conditionne la lecture du destinataire. Elle a une importance essentielle, et ce malgré sa brièveté : « Escoger un epígrafe equivale a afirmar una filiación, deslindar una patria ideológica o literaria. »¹²⁷⁹ L'épigraphe choisie sert aussi, de manière implicite, à construire l'*éthos* du narrateur. Francisco Solano et Paco Nadal recourent à ce procédé.

L'épigraphe de Francisco Solano s'inscrit, par le complément d'informations qu'insère l'auteur entre-parenthèses, dans le registre de l'oralité : « No amar a México es una profanación (oído en una cantina) »¹²⁸⁰. Bien que véhiculée par le biais d'un intermédiaire anonyme, la déclaration en amont du récit est forte et sans appel. Elle exprime d'entrée de jeu l'amour du voyageur pour le Mexique. Le verbe « profaner » qui, dans son sens premier, signifie « violer le caractère sacré de »¹²⁸¹, fait de plus glisser le territoire mexicain dans un espace sacré, qu'il convient d'honorer sous peine de « profanation ». Plutôt que de recourir, comme c'est généralement le cas, à une autorité canonique – pensons par exemple à Pino Cacucci qui mentionne Malcom Lowry –, l'auteur préfère faire appel à une voix populaire et anonyme. Il construit ce faisant de manière détournée la figure de son personnage, dont l'écoute est l'une des principales qualités mises en scène. Se dessine en arrière plan la figure du témoin qui, silencieux, passe, écoute, et rapporte les paroles entendues dans les lieux qu'il traverse. La « cantina » se réfère à un lieu « typiquement mexicain » que nous pouvons pour l'instant qualifier de bar populaire. Or, si l'on accepte d'envisager le titre *Bajo las nubes de México* comme un clin d'œil à Malcom Lowry, nous y reviendrons, alors la filiation de l'écrivain avec le romancier britannique se poursuit. En effet, dans *Au-dessous du volcan*, l'œuvre culte de Lowry, le consul et protagoniste principal ne passe-t-il pas le plus clair (ou plutôt sombre) de son temps dans les cantinas ?

¹²⁷⁸ CHAMPEAU, Geneviève. « Umbrales del relato y autorreferencia en los libros de viajes españoles contemporáneos », dans CARRIZO RUEDA, Sofía M. (dir.), *El viaje y sus discurso, op. cit.*, p. 70.

¹²⁷⁹ *Ibid.*, p. 71.

¹²⁸⁰ *Ibid.*, p. 9.

¹²⁸¹ AMIEL, Philippe. *Dictionnaire du français* [1987]. Évreux : Hachette, 1989.

L'épigraphe de Paco Nadal insère une citation de Juan Rulfo. Elle n'est pas extraite de *Pedro Páramo*, comme le lecteur pourrait s'y attendre, mais de la deuxième œuvre de l'auteur : le recueil de nouvelles *El llano en llamas*. La phrase mentionnée est la suivante : « Uno ha creído a veces, en medio de este camino sin orillas, que nada habría después ; que no se podría encontrar nada al otro lado, al final de esta llanura rajada de grietas y arroyos secos. »¹²⁸²

En plus des nombreuses allusions à l'œuvre de Juan Rulfo – dans le titre principal, l'épigraphe, le chapitre central, voire aussi dans le premier chapitre « Chiapas en llamas », qui rappelle, par sa construction, *El llano en llamas* –, l'épigraphe invite le lecteur loin des clichés d'un Mexique « de rêve ». Cette citation le plonge en effet dans un paysage qui, transposé sur un plan symbolique, paraît dénué d'espoir. L'utilisation du conditionnel laisse cependant filtrer l'espérance, bien que minime, de trouver quelque chose « de l'autre côté ». Mais que signifie « l'autre côté ? » Est-ce *l'autre-côté* de la frontière, où se trouvent les États-Unis ? Est-ce *l'autre côté* de la page, qu'il suffit de tourner pour rentrer dans l'univers diégétique de *Pedro Páramo ya no vive aquí* ? Est-ce *l'autre côté*, ou plutôt, le pôle opposé du désespoir, autrement dit, la force vitale qui impulse l'homme de l'avant, le « camino sin orillas » pouvant symboliser, plus largement, le chemin de la vie ?

Cette citation nous laisse un goût d'amertume si l'on compare le titre de la nouvelle, « Nos han dado la tierra »¹²⁸³, à l'extrait qu'insère l'auteur dans le paratexte où filtre le fatalisme, la sécheresse, le désespoir. Le titre principal vise à susciter le sourire. Le second provoque plutôt de la mélancolie, voire de la tristesse. Il accentue une autre facette de la réalité mexicaine, plus sombre et plus tragique. Il nous invite à penser sur des problèmes d'actualité et sur la condition de ces milliers de mexicains qui (sur)vivent quotidiennement sous le seuil de la pauvreté. Le voyageur semble ainsi rappeler que le Mexique, bien que composé de multiples charmes, demeure un « mirage » pour celui qui le traverse ingénument, se contentant de visiter le territoire en y puisant les images attendues d'un pays « de rêve ».

Rappelons enfin que Paco Nadal choisit d'invoquer dans le paratexte un auteur canonique que l'on associe souvent, dans l'imaginaire collectif, au « profondément mexicain ». Carlos Monsiváis écrit à ce propos :

No tengo una idea clara del significado de lo « profundamente mexicano », porque supongo que nadie puede ser superficialmente belga o frívolamente jalisciense, pero, al margen de dudas sensatas o insensatas, los lectores

¹²⁸² RULFO, Juan, cité par Paco Nadal, dans *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 5.

¹²⁸³ RULFO, Juan, *El llano en llamas* [1953], México : RM&Fundación Juan Rulfo, 2008, p. 7.

nacionales y muchos extranjeros ven en Rulfo a lo *profundamente mexicano* en el sentido de arraigo trágico y fuerza desamparada, los pueblos como especies en vías de extinción, la aridez y la sequía como espejos de la psicología de los lugareños [...]. En el siglo que inaugura a la Revolución mexicana, Rulfo aparece como el narrador esencial, no el que describe a lo mexicano sino el que va hacia el fondo de la escasez y del barroquismo del silencio.¹²⁸⁴

Francisco Solano et Suso Mourelo incorporent tous les deux dans le paratexte une carte du Mexique située en amont du récit.

Celle qui figure dans *Bajo las nubes de Mexico* se détache de la tradition car il n'y a aucun itinéraire qui retrace le parcours du voyageur à la surface de la page. Nous sommes tentées de voir une invitation, de la part de l'auteur, à faire progresser le lecteur, comme lui-même en son temps, dans l'inconnu d'un territoire que seule l'expérience permet de découvrir (expérience viatique pour le premier, lectorale pour le second). Il s'agit peut être aussi du refus du voyageur de « s'approprier l'espace ». Le lecteur qui regarde sur la carte où se trouvent les grandes étapes mentionnées aura de plus le plaisir de voir apparaître les lieux évoqués dans le récit, même lorsqu'il s'agit de petites villes aussi reculées que Huautla de Jiménez. La carte a été spécialement conçue, même si elle n'en a pas l'air à priori, en fonction du voyage de Francisco Solano.

L'itinéraire qui figure sur la carte de *Donde mueren los dioses* recompose non pas l'itinéraire du voyageur, comme on pourrait s'y attendre, mais celui de la déportation du peuple yaqui. Sous le gouvernement de Porfirio Díaz, des milliers d'entre eux furent en effet déportés, nous y reviendrons, du nord-ouest du pays à son extrême opposé, au sud-est, par voie maritime (de Guaymas à San Blas, de Veracruz à Progreso), pédestre (de San Blas à Guadalajara) et ferroviaire (de Guadalajara à Veracruz). Le parcours de Suso Mourelo retrace les étapes principales de cet itinéraire. Les digressions du voyageur ne sont pas retracées sur la carte. L'itinéraire historique prime en ce sens sur l'itinéraire personnel. Les communautés Yaquis au nord-ouest du Mexique, Ráramuri dans la Sierra Tarahumara, Huicholes dans l'état du Jalisco et Mayas dans le Yucatán sont localisées dans une perspective didactique.

Revenons aux titres insérés cette fois-ci dans les différents récits.

Conformément à la tradition, nous découvrons par le biais des titres de *Bajo las nubes de Mexico* une partie de l'itinéraire de Francisco Solano. Le récit se divise en deux itinéraires – ou plutôt, en deux mouvements – : le premier se dirige vers le nord, du Distrito Federal à Topolobampo ; le deuxième se dirige vers le sud, de

¹²⁸⁴ MONSIVÁIS, Carlos. *Las esencias viajeras : Hacia una crónica cultural del Bicentenario de la Independencia*. México : Fondo del Cultura Económica, 2012, p. 283.

Veracruz à San Cristóbal de las Casas, puis de San Cristóbal de las Casas vers des ruines que nous imaginons dans le sud du pays. Bien que l'auteur respecte en partie la tradition, la narration du voyage est bouleversée par ce double mouvement qui brise la linéarité habituelle de l'itinéraire et dirige tantôt le destinataire vers le nord, tantôt vers le sud du pays. Ces trajectoires prennent des directions opposées et se composent chacune de quatre chapitres pour mieux marquer la symétrie. Un chapitre central sépare les deux itinéraires : « Acotaciones a su imán ». Dans cette partie centrale et charnière, la narration du voyage se suspend. Le discours confine à l'essai pour laisser place à huit thématiques qui débordent pour ainsi dire de l'itinéraire : « Geografía, historia, palabras », « Poesía y política », « Cuartos de hotel », « Desconocidos », « Sublevaciones de los libros », « Cora van Milligen », « A los pies del Quemado », « Figuraciones sobre la cantina ». Le titre que choisit l'auteur pour le chapitre central nous rappelle « l'aimantation » naturelle qu'exerce le Mexique au fil des siècles, comme en atteste Serge Gruzinski, lorsqu'il se demande : « Quel puissant aimant précipite à Mexico homme de lettres, peintres, sculpteurs, imprimeurs dès les dernières décennies du XVI^e siècle ? »¹²⁸⁵

Nous sommes également tentées d'interpréter la métaphore de l'aimant comme un clin d'œil au mouvement surréaliste. Octavio Paz désignait son pays comme le « miroir magnétique du surréalisme »¹²⁸⁶. André Breton voyait dans le Mexique le « lieu surréaliste par excellence »¹²⁸⁷. « Acotaciones a su imán », qui se situe dans un lieu narratif stratégique et qui se réfère au phénomène de l'aimantation pourrait en effet rendre hommage au recueil surréaliste *Les champs magnétiques* d'André Breton et de Philippe Soupault.

Nous n'insisterons pas sur les titres employés par **Paco Nadal**, mais nous ferons quelques observations. Contrairement à ses homologues, le voyageur n'incorpore pas de sous-titres pour organiser ses différentes parties. Les titres respectent la tradition : ils renseignent le lecteur ou lui procurent des indices sur l'itinéraire à venir. Si celui-ci connaît un peu le Mexique, il peut aisément se faire une idée – ou imaginer – les grandes étapes du voyageur : Le Chiapas (Chiapas en llamas) ; le Distrito Federal (La locura de la megalópolis) ; quelque part dans l'état de Guadalajara ou de Colima (Pedro Páramo ya no vive aquí) ; la Sierra Tarahumara

¹²⁸⁵ GRUZINSKI, Serge. *Histoire de Mexico*, *op. cit.*, p. 145.

¹²⁸⁶ PAZ, Octavio, cité par SPEER, Olivia, « Le voyage initiatique des surréalistes au Mexique » [en ligne], dans *Jeux de paume*, 20 octobre 2012, p. 1. Disponible sur : <http://lemagazine.jeudepaume.org/2012/10/olivia-speer-le-voyage-initiatique-des-surrealistes-au-mexique/>.

¹²⁸⁷ BRETON, André, cité par SPEER, Olivia, « Le voyage initiatique des surréalistes au Mexique », *op. cit.*, p. 8.

(El tren de las barrancas del Cobre) ; les terres du nord et/ou la ville de Chihuahua (Tras la sombra de Pancho Villa). Le dernier titre est le plus mystérieux et ménage un effet de suspens par l'indétermination narrative qu'il produit : « A la caza del Venado Azul ». Les amateurs de *peyote*, le cactus hallucinogène, sauront cependant à quoi se réfère le voyageur, ce qui peut leur provoquer un sourire et susciter leur complicité.

Par son format accessible (191 p.), ses titres accrocheurs, ses chapitres courts et indépendants, le récit est destiné à un large public. Le contrat que scelle Paco Nadal avec le lecteur en lui prédisant la narration d'un voyage « surprenant » et donc supposément rempli d'histoires étonnantes est attrayant. Bien qu'il assure, par l'emploi de cet adjectif, se détourner des lieux-communs, le parcours qu'il annonce garantit cependant au lecteur familier du Mexique un itinéraire connu d'avance.

Les titres principaux de *Donde Mueren los dioses* sont aussi fidèles à la tradition, puisqu'ils indiquent les grandes étapes de l'itinéraire. Celui-ci commence à côté de la mer, sur la côte Pacifique, pour se terminer dans l'état du Yucatán. « Pensar Comala » fait référence à l'œuvre de *Pedro Páramo* et inscrit le chapitre sous le signe de la littérature. La capitale fait l'objet de la troisième partie. Elle se présente à partir de l'un de ses lieux-communs : « DF, en la ciudad extrema ». « De maíz y de fango » fait allusion au *Popol Vuh*, le récit sacré des mayas, selon lequel l'homme fût créé par les dieux à partir de boue, de bois, de maïs. Des éléments historiques (le personnage de Cortès), littéraires (Comala), mythologiques (« Dioses », « De maíz y de fango »), spatiaux (Desde el mar de Cortès, D.F, Yucatán), se côtoient ainsi dans ces différents seuils pour tracer les contours d'un pays mis en scène à partir d'une perspective plurielle.

Enfin, les récits de Paco Nadal et de Suso Mourelo incorporent **un prologue** sur lequel nous allons brièvement nous arrêter. Selon Geneviève Champeau :

Los prólogos [...] pueden completar el dispositivo [liminar] precedente o desarrollarlo explicitando lo que antes era más alusivo. Son a menudo redundantes. Es la componente más abiertamente didáctica de los umbrales.¹²⁸⁸

Le prologue d'Ángeles Mastretta ne tarit pas d'éloges sur le récit de Paco Nadal, duquel elle se présente par ailleurs comme une lectrice assidue. Elle interpelle d'entrée de jeu le lecteur : « Abren ustedes un libro mágico »¹²⁸⁹.

¹²⁸⁸ CHAMPEAU, Geneviève. « Umbrales del relato y autorreferencia en los libros de viajes españoles contemporáneos », dans CARRIZO RUEDA, Sofía M. (dir.), *El viaje y sus discurso*, op. cit., p. 73.

¹²⁸⁹ MASTRETTA, Ángeles, « Prólogo », dans NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 11.

Le prologue est en effet redondant et didactique. La romancière énumère une série de lieux-communs qui se réfèrent aux avantages des récits de voyage, et évoque avec enthousiasme la poésie et la manière de faire de Paco Nadal. Le récit du voyageur et sa manière d'être se caractérisent aux yeux de l'écrivaine par une ironie singulière et joyeuse ; un regard aiguisé qui permet de prendre de la distance avec la réalité ; un incessant désir de comprendre ; un enthousiasme et une curiosité hors du commun. Elle conclut en s'adressant au lecteur de la manière suivante :

« Estoy segura de lo que he dicho: abrieron ustedes un libro mágico. Y no losoltarán, porque es imposible librarse de la voz original y avasalladora de quien lo cuenta. »¹²⁹⁰

Geneviève Champeau indique que les prologues possèdent généralement une portée argumentative. Or, celui-ci paraît rédigé dans le seul but de « convaincre » le lecteur de la valeur du livre qu'il tient dans les mains. Au-contraire de l'effet escompté, le parti-pris de la romancière a tendance à produire chez nous de la méfiance vis-à-vis du texte en question. Malgré nos réserves, reconnaissons cependant l'efficacité de l'accroche.

Le prologue de Suso Mourelo est composé de deux parties : « En México » et « Las huellas del México bárbaro ».

La première partie présente les raisons du voyage de l'auteur ; son arrivée à Mexico par Ciudad Juárez ; sa découverte du *Mexique barbare* de John Kenneth Turner ; son attachement pour le Mexique et pour quelques uns de ses « saints personnels »¹²⁹¹ : Juan Rulfo, Max Aub, Frida Khalo. Le narrateur recourt également à l'intermédiaire d'une voix anonyme (« alguien ») pour présenter l'amour « irrationnel » que certaines personnes éprouvent pour le Mexique :

Alguien me contó una vez que le bastaron unas horas en el aeropuerto del DF para enamorarse de México. Miente, pensó. Nadie puede hacerse con un sentimiento en un tiempo tan aséptico. Pasaron los años y alguien me contó lo mismo. Enamorarse de México en el aeropuerto se había convertido en una leyenda urbana. O no. Quizá México era tanto que allí, hasta la asepsia había sucumbido a la vitalidad.¹²⁹²

Suso Mourelo commence par intriguer le lecteur, le faire sourire, tout en construisant, malgré l'incertitude qui plane sur la véracité des propos de son

¹²⁹⁰ MASTRETTA, Ángeles, « Prólogo » en NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 13.

¹²⁹¹ *Ibid.*, p. 9.

¹²⁹² MOURELO, Suso. *Donde mueren los Dioses : Viaje por el alma y por la piel de Mexico*, op. cit., p. 9.

interlocuteur, une image positive du Mexique. Introduire une légende urbaine dans l'incipit n'est pas anodin : tout au long du récit, des légendes, des mythes, des histoires émaillent le discours du voyageur. Celui-ci confirme ensuite le lecteur dans l'idée que le Mexique sera perçu, ici, de manière positive. La vision du pays, semble prévenir l'auteur, ne sera pas neutre, mais soumise à la fascination: « Por fin podría descubrir el misterio de su aeropuerto. Daba igual. Yo ya estaba hechizado. »¹²⁹³

La deuxième partie renseigne essentiellement le lecteur sur un épisode tragique de l'histoire du peuple Yaqui. Le voyageur, depuis le port de Guaymas, contemple le paysage. Il se souvient, et observe la mer à partir d'un horizon culturel : « Hace cien años miles de indios fueron arrancados de sus pueblos y vendidos a los hacendados del Yucatán »¹²⁹⁴. Après avoir fourni ces indications historiques, l'auteur effectue le lien avec le *Mexique barbare*: « Fue en 1908 cuando un periodista, el estadounidense John Kenneth Turner, escuchó esta historia y decidió cruzar México para contarla. »¹²⁹⁵ Suso Mourelo intercale des commentaires sur l'oeuvre de Turner, des impressions de lecture, explicite à nouveau les motifs de son voyage (nous retrouvons l'effet de redondance déjà souligné), et incorpore dans le discours deux larges extraits du *Mexique barbare*. Le premier met en scène la rencontre du journaliste avec quatre mexicains, enfermés dans une prison de Los Ángeles: « ¿Por qué unos hombres cultos querían tomar las armas contra una república ? »¹²⁹⁶. Les différents arguments que donnent les détenus au journaliste culminent sur l'évocation de l'esclavage :

- ¿Esclavitud? ¿Quiéren hacerme creer que todavía hay verdadera esclavitud en el hemisferio occidental? [...]
- Sí, esclavitud – dijeron – verdadera esclavitud humana. Hombres y niños comprados y vendidos como mulas, exactamente como mulas, y como tanto pertenecen a sus amos: son esclavos.
- ¿Seres humanos comprados y vendidos como mulas en América? ¡En el siglo XX! Bueno – me dije –, si esto es verdad, tengo que verlo.¹²⁹⁷

¹²⁹³ MOURELO, Suso. *Donde mueren los Dioses : Viaje por el alma y por la piel de Mexico, op. cit.*, p. 10.

¹²⁹⁴ *Ibid.*, p. 17.

¹²⁹⁵ *Ibid.*, p. 18.

¹²⁹⁶ *Id.*

¹²⁹⁷ *Ibid.*, p. 19.

Dans le second extrait, que nous reproduisons *in extenso*, sont mentionnées les conditions du déplacement forcé des yaquis, ainsi que les principales étapes de la déportation visibles sur la carte :

Los yaquis que se dirigen a Yucatán, al llegar al puerto de Guaymas, Sonora, abordan en barco de guerra del gobierno hasta el puerto de San Blas. Después de cuatro o cinco días de travesía, desembarcan y son conducidos a pie a través de una de las sierras más abruptas de México, desde San Blas a Tepic y desde Tepic a San Marcos. Tal vez en línea recta, la distancia sea de poco más de 160 kilómetros, pero con los rodeos del camino se duplica la distancia y requiere de quince a veinte días de viaje. Se hace alto en unos campos de concentración a lo largo de la ruta, así como en las ciudades principales. Durante el camino se desintegran las familias; esto sucede principalmente en Guaymas, San Marcos, Guadalajara y la ciudad de México. Desde San Marcos, se lleva a estos infortunados por el Ferrocarril Central Mexicano hasta la ciudad de México, y desde esta por el Ferrocarril Interoceánico hasta Veracruz. Aquí se les amontona en un barco de carga de la Compañía Nacional, y al cabo de dos a cinco días desembarcan en Progreso, donde son entregados a los consignatarios que los esperan.¹²⁹⁸

C'est donc à partir de cet itinéraire à caractère historique et du récit engagé de John Kenneth Turner que prend forme le voyage de Suso Mourelo « sur les traces du Mexique Barbare »¹²⁹⁹. Nous imaginons, à partir du prologue, que son récit sera sans doute le plus engagé des trois. Le voyageur se situe en effet sur le plan de la mémoire, de la transmission, tandis que la composante idéologique imprègne la narration, notamment par le biais de l'intertexte.

¹²⁹⁸ KENNETH TURNER, John, *México Bárbaro*, cité par MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 21.

¹²⁹⁹ En référence au titre du prologue : « Las huellas del México Bárbaro », dans MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 17.

II - De l'expérience du voyage à l'affirmation d'une poétique viatique propre aux terres mexicaines

Départs

Bien que les formes de voyager aient changé au fil des siècles, les raisons du voyage continuent d'être sensiblement les mêmes que celles notées par Sylvie Requemora pour le XVII^e siècle : le désir de voyager, la curiosité ; le désir de savoir, la connaissance ; le témoignage, la transmission ; la fuite de soi-même.

Les rituels du départ analysés par Norman Doiron ont disparu des différents récits du corpus, aussi bien principaux que secondaires. Nous remarquons cependant dans les récits de ce début de siècle un quatrième motif qui stimule le départ de certains voyageurs et qui nous semble révélateur du malaise de notre temps : la fuite de soi-même, à laquelle se combine dorénavant la fuite de notre société. Un nombre considérable de voyageurs s'embarque en effet pour le Mexique en caressant le projet de se ressourcer loin de leur pays d'origine sur une terre restée proche, en certains lieux, dans leur imaginaire, du paradis terrestre. Les propos d'Herdero Fermin dans *Chiapas : Cuaderno de viaje* sont en ce sens illustratifs :

Veníamos nosotros de un mundo en el que se trata con desdén la naturaleza y el deseo de ella me hizo buscar los indicios de la armonía donde de momento no se encontraba.¹³⁰⁰

Le voyage au Chiapas prend dans ce cas forme à partir d'un manque (le manque de nature), tandis que le voyageur critique explicitement la manière avec laquelle « un monde » (entendons, le monde occidental) méprise la nature qui l'entourne – tout en espérant s'emplier au Mexique d'une harmonie avec la nature, un rapport au monde difficile à trouver, selon cet auteur, au sein de nos sociétés occidentales. Le Mexique : terre de rêves, échappatoire et Jardin d'Éden. Mais aussi : Le Mexique, monde barbare, scénographie des enfers, figuration de l'apocalypse. Ces deux facettes, constitutives du Mexique dans l'imaginaire collectif occidental, se renvoient l'une l'autre, comme les pièces d'une même monnaie. Elles

¹³⁰⁰ FERMIN, Herdero. *Chiapas : Cuaderno de viaje*, op. cit., p. 11.

participent à déplacer le Mexique « réel » sur le terrain de l'imaginaire, à l'inscrire dans une perspective mythique. Elles en disent long sur les perceptions du voyageur. En effet, s'il élabore la vision prédominante d'un Mexique « idyllique », le pays est idéalisé. S'il oriente son discours vers le pôle opposé, il est plutôt caricaturé par le biais d'un discours alarmiste, généralement hyperbolique. Enfin, se réduire à une seule de ces (re)présentations témoigne de la vision réductrice du voyageur, de son incapacité à interpréter la « réalité » mexicaine, ou de son intention idéologique. Nous tenterons de voir, au fil de notre analyse, comment se situent nos auteurs et voyageurs par rapport à ses trois positions possibles.

À l'extrême opposé de ce besoin de fuir vers un espace « idyllique », certains voyageurs éprouvent le désir de se confronter à des territoires hostiles ou à des terres éprouvantes, tout du moins pour une personne occidentale issue d'une classe privilégiée. Paco Nadal témoigne de cette attitude dans *El cuerno del elefante* :

[...] desde pequeño y no sé bien por qué, necesitaba mortificarme. Supongo que, en cierto modo, asumía que viajar formaba parte del aprendizaje de la vida y, por tanto, el destino no podía decidirse bajo patrones de placer, sino bajo la necesidad de conocimiento. La vida había sido generosa conmigo y me había regalado una vulgar y relajada vida de clase media burguesa. Si encima, durante mi tiempo libre, huía de la realidad, se cernía sobre mí la desagradable sensación de que me estaba perdiendo algo. [...] Puede parecer extraño, pero estoy seguro de que muchos viajeros lo entenderán.¹³⁰¹

Pour le voyageur occidental en quête d'une destination lointaine, les terres mexicaines ont « l'avantage » d'offrir ces deux possibilités : se couper de la réalité ou, au contraire, se frotter à elle. Quels sont les motifs qu'évoquent Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo pour justifier leur expérience viatique et la destination choisie ?

Francisco Solano s'envole pour le Mexique suite à des circonstances favorables, sur le plan économique, auxquelles s'ajoute le facteur de l'amitié :

Nunca, hasta que lo reclamó la amistad, México figuraba en sus titubeantes proyectos de viaje. [...]. Hasta que un viento providencial barrió de un golpe esa aspereza de metal, y las insistencias, llamadas y correos desde México le contagiaron un fervor imposible de rehuir.

Conoció México gracias a la intersección y al entusiasmo de la amistad, y allí todas las cosas se le aparecen bajo la implantación de esa luz.¹³⁰²

¹³⁰¹ NADAL, Paco. *El cuerno del elefante : Un viaje a Sudán, op. cit.*, p. 75.

¹³⁰² SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México, op. cit.*, p. 18.

Nous apprenons cependant vers la fin du récit que « la fuite de soi-même » est également l'un des motifs pour lesquels le voyageur se retrouve au Mexique :

¿Dónde estaba yo la mañana del 1 de enero de 1994? Ahora que lo pienso, lo recuerdo vagamente. La noche anterior fue la última cena de año viejo que compartí con la mujer con la que había vivido cuatro años. Entonces no podía saber que entraba en un periodo de disolución y errancia que habría de llevarme a México.¹³⁰³

Le désir de voyager, la curiosité, le désir de savoir, de connaissance, de témoigner, font partie des raisons communes qui poussent Paco Nadal et Suso Mourelo sur les routes de l'Ailleurs. Cependant, c'est avant tout pour des raisons professionnelles que tous les deux partent au Mexique¹³⁰⁴.

Le récit de voyage de Paco Nadal reconstruit, par le biais de la narration, *l'illusion d'un voyage* à partir de plusieurs voyages effectués à des époques et dans des circonstances différentes : Chiapas en llamas » correspond au premier voyage de Paco Nadal au Mexique. Le motif initial est celui d'un voyage de noces effectué en 1992 avec sa femme à Oaxaca. Les circonstances historiques, la personnalité de l'auteur, notamment liée à son métier de journaliste, et l'accord de sa femme vont cependant changer les perspectives. Suite au soulèvement de l'EZLN, le jeune marié ne peut résister à l'idée d'aller y voir de plus près, et tous les deux partent en direction de San Cristóbal de las Casas. Le motif de son premier voyage est d'ordre personnel. Le deuxième, à Mexico, a lieu pour une raison professionnelle, puisque le voyageur est envoyé par son journal : « Mi estancia en el DF tiene que ver con el encargo de un periódico español interesado en publicar una serie de reportajes sobre barrios de moda [...]. A mí me tocó el barrio *Cool* de la ciudad de México. »¹³⁰⁵ Le troisième voyage est impulsé par le goût de l'auteur pour Juan Rulfo. Quand Paco Nadal part en quête de Comala, la figure du lecteur se double à celle du journaliste. Dans le quatrième chapitre, qui narre le voyage de Paco Nadal dans la Sierra Tarahumara, le journaliste se présente comme l'auteur du livre à venir que l'on tient dans les mains. La figure de l'auteur et voyageur se substitue à la figure du lecteur. L'écriture devient le motif même du voyage – but qui se retrouve également dans les deux derniers chapitres. Le cinquième chapitre est le plus didactique de l'ouvrage. Le but de cette excursion se mentionne clairement dans les propos du voyageur:

¹³⁰³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 157.

¹³⁰⁴ Il en va de même pour le cas de Manuel Reynaldo Méndez, initialement au Mexique en tant qu'instructeur de la Police Fédérale de Mexico, dans *La cortina de nopal : Crónica de un viaje por México*. Valencia : Brosquil, 2011. (Coll. Caminas).

¹³⁰⁵ NADAL, Paco. *Pedro Paramó ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 42.

« mi verdadero interés por venir hasta Chihuahua reside en la figura más controvertida y popular de la historia mexicana: Pancho Villa »¹³⁰⁶. Le dernier chapitre narre enfin l'expérience du voyageur à Real de Catorce. Si l'on en croit le narrateur, il ignore tout de la spécificité de la ville :

Voy a Real de Catorce un poco a ciegas. Algunos amigos del DF me recomendaron encarecidamente que no dejara de pasar por esta localidad, pero no me dieron muchas más explicaciones. « Te sorprenderá », « No habrás visto nada igual », « Si quieres saber más sobre los indígenas mexicanos, no dejes de ir a Real, yo pasé una semana colocado allí » fueron algunas de las razones. Pero en realidad, no sabía bien que me iba a encontrar en Real de Catorce ni tenía intención alguna de estar una semana colocado, yo no fumo ni tabaco.¹³⁰⁷

Étant donné son statut de journaliste et la fameuse réputation de Real de Catorce, nous avons du mal à croire cette version du narrateur. Nous sommes plutôt tentées de voir, dans ses remarques, la fictionnalisation du voyage à laquelle se prête l'auteur pour créer un effet de suspense et rendre la lecture plus attrayante pour le lecteur. Paco Nadal se présente de nouveau sous les traits d'un écrivain qui recherche du matériel en vue de composer son récit de voyage. Bien que nous revenions plus tard sur la figure de l'auteur en voyage, mentionnons déjà l'importance qu'elle acquiert au fur et à mesure du récit. Du jeune marié au journaliste, du journaliste au lecteur, du lecteur à l'écrivain, nous pouvons déceler dans le traitement du « personnage » la mise en scène d'une évolution qui tend à retracer, par delà l'image d'un pays présenté sous de multiples facettes, le fil d'un itinéraire personnel.

Suso Mourelo dit partir au Mexique suite à une série de coïncidences : la proximité géographique, l'auteur étant pour alors installé à Indianapolis ; un voyage en terres mexicaines laissé en suspens ; la connaissance de nombreux mexicains lors de son séjour aux États-Unis ; la proposition de donner des cours de littérature dans l'Université de Guadalajara ; enfin, la demande, de la part du musée dans lequel il travaille aux États-Unis, d'aller chercher des œuvres baroques dans différents musées de Mexico. Notons qu'il s'agit de nouveau de la somme de plusieurs voyages – et donc, encore une fois, de plusieurs départs – effectués tout au long de son année de professeur à l'Université de Guadalajara où, dès qu'il le peut, le professeur reprend sa casquette d'auteur et voyageur. Comme pour le cas de Paco Nadal, le voyageur ne le cache pas à son lecteur :

¹³⁰⁶ NADAL, Paco. *Pedro Paramó ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 139.

¹³⁰⁷ *Ibid.*, p. 158

Junté encargos, vacaciones y permisos y, a lo largo de más de un año, recorrí México en media docena de viajes. Desde Guaymas y las comunidades de los yaquis, en el mar de Cortés, hasta Mérida y progreso, en la tierra de los mayas, junto al Golfo de México.¹³⁰⁸

Selon ses propres termes, Suso Mourelo aime à trouver des « excuses » pour voyager : le fleuve Chang Jiang (Yangste) en Chine¹³⁰⁹, les tombes de Gengis Khan en Mongolie¹³¹⁰, un livre et une histoire au Mexique. Le goût du voyageur pour utiliser des « boussoles » susceptibles de guider ses pas impulsent une fois de plus levoyage :

En mi primer viaje a Guadalajara, en una estantería de la Feria del Libro había encontrado la mejor excusa para recorrer el país: una brújula. La historia de unos indios rebeldes, los yaquis.¹³¹¹

Viajé en papel con Turner y Gutiérrez de Lara a través del destierro y genocidio de una tribu cuyo dioses y cabañas quedaban en Sonora, y así decidí recorrer ese trayecto que cruzaba el inmenso país que es México de Poniente a Oriente.¹³¹²

Pour conclure sur ce point, nous pouvons compléter en gras les motifs au voyage invoqués par Sylvie Requemora pour le XVII^e siècle, sur lesquels nous nous sommes appuyées jusqu'à présent, de la manière suivante :

1/ le désir de voyager, la curiosité ; 2/ le désir de savoir, la connaissance ; 3/ le témoignage, la transmission ; 4/ la fuite de soi-même, **de la société** ; 5/ **le déplacement professionnel**

¹³⁰⁸ NADAL, Paco. *Pedro Paramó ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 11.

¹³⁰⁹ MOURELO, Suso. *Adiós a China : Un viaje por el gigante asiático*. Madrid : Espasa Calpe, 2001.

¹³¹⁰ MOURELO, Suso. *Las cinco tumbas de Gengis Khan : Un viaje por Mongolia*. Madrid : Gadir, Itacas, 2011.

¹³¹¹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los Dioses : Viaje por el alma y por la piel de Mexico*, op. cit., p 11.

¹³¹² *Ibid.*, p. 21

Dans le voyage : « experientia est rerum
magistra »¹³¹³

Dans le voyage, l'itinéraire

Le traitement de l'itinéraire évolue tout au long du XX^e siècle. Il s'éloigne de la sphère référentielle au profit d'enjeux rhétoriques, glisse vers le fictionnel, devient elliptique, voire fragmenté. Qu'en est-il en ce début de XXI^e siècle ? Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo continuent-ils d'expérimenter des incursions dans la fiction de plus en plus assumées ? D'innover dans le traitement narratif de l'itinéraire ? Comment peut-on voir, dans la manière qu'ils ont de le mettre en scène, émerger une poésie singulière propre à chacun des auteurs ? Comment esquissent-ils, à partir de leurs points de chute, de leurs parcours, de leurs manières d'être et de voir, leurs figures de voyageurs ? Ce faisant, quelle conception du voyage défendent-ils ? Leurs cheminements dessinent-ils de nouvelles cartographies mexicaines ? Comment leurs lectures influent-elles sur leur appréhension de l'espace étranger et sur la textualisation de leur expérience vaticque ?

Itinéraires et poésie(s)

Dans les récits de Francisco Solano, de Paco Nadal et de Suso Mourelo, l'itinéraire reste le fil conducteur et l'armature de la narration. Malgré quelques expérimentations, surtout de la part du premier, ils continuent en ce sens à mettre en scène l'expérience vaticque en suivant le modèle traditionnel.

L'usage de l'itinéraire se fait toujours en fonction d'enjeux narratifs : accélération du discours par le biais d'ellipses temporelles ; informations propices à renseigner le lecteur ; descriptions des paysages entrevus qui permettent au lecteur de s'imaginer les espaces traversés ; création d'une atmosphère précise en vue d'introduire la séquence à venir. À côté de ces points communs dans le traitement de l'itinéraire, chaque auteur « l'incorpore » à sa manière pour le restituer au lecteur par le biais d'une poésie singulière. Après avoir analysé leur manière de mettre en scène l'itinéraire, nous proposons de qualifier celui de Francisco Solano d'itinéraire « flottant », celui de Paco Nadal d'itinéraire « rhétorique » et celui de

¹³¹³ CARTIER, Jacques, *Brief récit*, 1545, cité par Doiron, Normand, dans *l'Art de voyager*, *op. cit.*, p. 49. : « L'expérience est la maîtresse des choses ».

Suso Mourelo d'itinéraire « historique ». Explicitons ou rappelons brièvement pour commencer, selon les cas, leurs différents parcours. Nous verrons ensuite la raison pour laquelle nous avons choisi ces différents qualificatifs.

Francisco Solano commence son premier itinéraire en quittant le DF en direction du nord. Il traverse des villages près d'Uruapán, dans le Michoacán ; arrive à Guadalajara ; visite les villes de Guanajuato, Zacatecas, Chihuahua ; prend le train du CHEPE, et termine son périple dans le village côtier de Topolopambo, sur le golfe du Mexique. Le second itinéraire, en direction du sud, commence à Veracruz. Le voyageur monte ensuite dans les hauteurs de Oaxaca, à Huautla de Jiménez ; redescend vers Oaxaca, s'arrête pour voir les ruines de Monte Albán et de Mitlá ; continue jusqu'à San Cristóbal, Tuxtla-Gutiérrez, Palenque, Mérida, enfin, Chichen Itzá.

Malgré la fragmentation des chapitres, l'itinéraire de Paco Nadal est soutenu par une logique géographique (du sud vers le nord) et temporelle (l'étape qui mentionne le Chiapas et démarre le récit correspond à son premier voyage au Mexique en 1994). Remarquons que Paco Nadal prend le soin de justifier la seule entorse qu'il fait à la logique géographique qui sous-tend l'itinéraire lorsque de Chihuahua, il ne poursuit pas vers le nord, mais redescend de quelques 700 kilomètres au sud :

Otra vez en la carretera. Esta mañana salí temprano desde la estación camionera de Chihuahua en un bus que se dirige hacia el sur, hacia Saltillo, y desde hace horas en mi ventanilla se proyecta como un bucle sin fin un lienzo infinito, grandes llanuras alisadas.¹³¹⁴

Certes, les nombreux toponymes et les références géographiques inscrivent l'itinéraire de Francisco Solano dans un espace réel, authentifié, extra-littéraire. En ce sens, le parcours du voyageur se situe bien sur un territoire donné, qui existe en dehors de la page. Le pacte référentiel du genre viatique est respecté. Cependant, ce-dernier est contrebalancé par l'absence générale de marqueurs spatio-temporels, voire par la superposition d'images, de souvenirs, de lieux, d'espaces, de sensations. Les paysages se mélangent, les décors s'entremêlent, les motifs se superposent. Les régions traversées sont confusément retranscrites, à l'image des souvenirs et des caprices de la mémoire :

[...] en la memoria cuartos y noches se mezclan y confunden, y el resultado es un ensamblamiento de espacios distantes: la ventana de un hotel de Veracruz se abre a una calle de Tampico, y el jardín de la posada de El Castillo, en Xilitla,

¹³¹⁴ NADAL, Paco. *Pedro Paramó ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 155.

en la región huasteca, hay una misma palmera que es la misma que ilumina un rincón del patio del hotel Las Golondrinas, en Oaxaca.¹³¹⁵

Nous avons déjà suffisamment insisté sur l'itinéraire de Suso Mourelo qui suit principalement le trajet de la déportation. Rappelons donc simplement que ce fil rouge l'emmène à traverses le pays du nord-ouest au sud-est.

Le traitement que fait Francisco Solano de l'itinéraire lui permet de placer son lecteur dans un espace mouvant et procure la sensation d'un flottement dans l'espace. C'est pourquoi nous avons choisi de qualifier son parcours comme un itinéraire « flottant », flottant comme le mouvement d'un regard qui embrasse le paysage. Les propos de Patricia Almarcegui sur l'itinéraire dans la littérature viatique conviennent particulièrement à celui de l'auteur lorsqu'elle écrit : « Al movimiento real del itinerario se le suma el movimiento *flotante* de la mirada »¹³¹⁶. Les pensées que partage le voyageur avec son ami Pedro Provencio dans une correspondance fictive introduite dans la narration appuient cette interprétation:

« Me doy cuenta, ahora que lo escribo, de que aquí la mirada es una interrogación. Aunque no sé qué preguntan los ojos. [...] Pero *tampoco quedan fijados a las cosas; hay mucho que ver, y los ojos se diría que planean* »¹³¹⁷. C'est ainsi par le biais de l'entre-deux, dans la composition d'un itinéraire flottant, intérieur, re-configuré, à l'image des cadavres exquis surréalistes, que l'auteur désoriente le lecteur et le démunit de ses repères habituels. Les sensations, les images recueillies puis transcendées, les pauses réflexives, les évocations poétiques, les « visions » importent davantage que la mise en scène de l'espace strictement référentiel.

Nous avons choisi de qualifier l'itinéraire de Paco Nadal de « rhétorique », parce qu'il présente son parcours en fonction d'une logique spatiale, mais surtout « littéraire », qui prête une attention considérable au lecteur. En effet, l'enchaînement des chapitres et la place qu'ils occupent dans le cadre de la narration semblent avoir la volonté de proposer une lecture variée, avec un rythme soutenu, qui commence pour ainsi dire dans le feu de l'action (« Chiapas en llamas ») pour terminer par la « révélation » finale du voyageur. L'itinéraire et le récit de voyage pourraient ainsi s'appréhender de la manière suivante :

- « Chiapas en Llamas » : l'auteur commence le récit dans le sud du Mexique à l'époque du soulèvement zapatiste. Il touche à des thèmes d'actualité tout en proposant la vision renouvelée d'un Mexique « insurgé ».

¹³¹⁵ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 95.

¹³¹⁶ ALMARCEGUI, Patricia. *El sentido del viaje*, op. cit., p. 44. C'est nous qui surlignons.

¹³¹⁷ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 51. C'est nous qui surlignons.

- « La locura de la Megalópolis » : du sud du Mexique, le narrateur remonte vers le nord en faisant escale au DF, passage-obligé pour tout voyageur qui se déplace dans ce pays. Il y livre le constat de la mégalopole qu'est devenue de nos jours Mexico et propose, à partir de son expérience, sa vision de la capitale.
- « Pedro Páramo ya no vive aquí »: Paco Nadal s'en va du DF en direction de Comala. Le motif de cet itinéraire et le fait qu'il s'agisse du chapitre central renforcent le statut littéraire du récit.
- « Las Barrancas del Cobre » : ascension du voyageur vers le nord, avec le passage-obligé du Chepe. L'itinéraire permet une confrontation avec le « grand dehors » et le peuple ráramuri, qui introduit par sa présence le thème de l'altérité radicale.
- « Tras la sombra de Pancho Villa » : ce chapitre commence à Chihuahua, le point d'arrivée du Chepe. L'itinéraire glisse d'un itinéraire en quête d'espaces littéraires (Juan Rulfo), de dépaysement et d'aventure (las Barrancas), à un itinéraire en quête de mémoire historique (Miguel Hidalgo, Benito Juárez, Pancho Villa)
- « A la caza del venado azul » : climax du récit de voyage. L'auteur emploie un ton humoristique pour contrebalancer le discours historique du chapitre précédent – qui termine sur la révélation du narrateur et donc, sur le sens même du voyage –.

L'itinéraire de Suso Mourelo ne peut pas se détacher de celui de la déportation. Il ne peut pas non plus se détacher de celui effectué par John Kenneth Turner en 1908. En choisissant de partir « sur les traces de », le voyageur inscrit dès le commencement son récit aux confluences de l'histoire collective et personnelle (l'histoire de l'exode yaqui, la sienne) et de la littérature engagée (le récit de Turner). La superposition des itinéraires (l'exode yaqui, l'itinéraire de Turner, le sien) et des temporalités (le temps du Porfiriat, le temps du voyage) se fondent dans le temps de la narration.

Patricia Almarcegui mentionne le changement de paradigme des derniers récits de voyage, qui proposent ce qu'elle désigne comme des nouvelles formes de réécriture à partir d'itinéraires parcourus sur les traces de mémoires individuelles. Ses remarques peuvent également s'étendre au sujet de Suso Mourelo, lorsqu'elle nous fait part des réflexions suivantes :

Los últimos relatos de viaje encuentran otra forma de intertextualidad. Más que hablar de intertextualidad se debe hablar de reescritura y, más que textual, de la

experiencia. Se viaja con el objeto de tener la misma experiencia que otras personas. [...] En muchos casos, el destino permite reparar la memoria de una emigración, una guerra o un exilio. Vuelve a ser en esas situaciones la palabra oída o dicha la que funciona como reescritura. En estas circunstancias, se puede decir que en el relato de viajes se prestigia por primera vez el testimonio oral.¹³¹⁸

Suso Mourelo ne cherche cependant pas tant à revivre l'expérience qu'à approcher la réalité perçue par le peuple yaqui. Conscient de ce « décalage », il en fait part à son lecteur :

Quise entrar a San Blas por mar para aprehender una visión semejante a la que llenaba los ojos de los yaquis: sabía que era impostura, que por más que este lugar no hubiera mutado en cien años, nuestras sensaciones nunca se asemejarían porque eran enemigas: la suya, marcada por la desgracia; la mía, por la satisfacción de la llegada.¹³¹⁹

On note l'oralité soulignée par Patricia Almarcegui dans la quête du voyageur qui cherche, tout au long de son itinéraire, des personnes susceptibles de l'informer sur la situation présente du peuple yaqui, mais aussi sur son histoire passée.

Suso Mourelo prend le soin de signaler et justifier ses « écarts » par rapport à l'itinéraire « de référence » : « Mi ruta tras las huellas del destierro yaqui no pasaba por allí. Pero las rutas están para traicionarlas o, al menos, desbordarlas. »¹³²⁰, « Aunque no estuviera en la cadena yaqui, quería visitar esa ciudad cuyo emplazamiento habían elegido los ángeles. »¹³²¹

L'itinéraire permet d'introduire de la temporalité dans le récit de voyage. La narration se déploie chronologiquement, au fur et à mesure que le voyageur se déplace sur le territoire. De longues descriptions permettent d'allonger le temps tandis que des ellipses, au contraire, l'accélèrent.

Les descriptions des paysages qui rendent compte de l'espace traversé, lorsque le voyageur se déplace d'une ville à une autre, sont minoritaires. Les auteurs préfèrent généralement « téléporter » leurs lecteurs directement sur les lieux d'intérêt. Ce faisant, pour reprendre les pensées de Patrick Manoukian, ils privilégient le temps. En effet : « Le trajet, qui incarne le voyage dans l'espace,

¹³¹⁸ ALMARCEGUI, Patricia. *El sentido del viaje*, op. cit., p. 89.

¹³¹⁹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 118.

¹³²⁰ *Ibid.*, p. 11.

¹³²¹ *Ibid.*, p. 218.

diffère [...] de l'étape, qui incarne le voyage dans le temps. Le trajet est de l'ordre du physique et de la perception, l'étape de l'ordre de l'intime et de l'émotion. »¹³²².

Nous verrons que Francisco Solano s'attarde particulièrement à mettre en scène le voyage en voiture. Le regard qu'il pose sur les lieux qu'il traverse et sa manière de les retranscrire sont de l'ordre de l'intime. Loin d'être seulement référentielles, les descriptions deviennent le reflet d'une interiorité. Ce constat n'a cependant rien de paradoxal. Patrick Manoukian remarque à cet égard en nuancant les réflexions mentionnées ci-dessus :

C'est que le trajet n'est parfois qu'une forme singulière d'immobilité. [...] À l'intérieur du vecteur qui se déplace, nous restons immobiles et ouverts aux mêmes émotions qu'à l'étape, émotions qui nous ramènent à nous-mêmes. [...] Suspendre le temps, y inclure sa propre immobilité, c'est s'imprégner des choses qui nous entourent en cherchant à les intégrer au-delà de leur perception.¹³²³

La fonction initiale de l'itinéraire est celle de fournir des renseignements sur l'espace traversé. Il avait surtout, dans un premier temps, un rôle informatif d'ordre pratique. Nous retrouvons, avec plus ou moins de fréquence, cette utilisation de l'itinéraire dans les récits de nos voyageurs.

Paco Nadal est celui qui utilise le plus l'itinéraire pour véhiculer des informations pratiques sur le pays. Au Chiapas, sur l'autoroute qui le mène de Oaxaca à Tuxtla, puis de Tuxtla à San Cristóbal, il relève les villages traversés en chemin (Juchitán, Tehuantepec, Tuxtla, la vallée du Jovel) ; rend compte de l'état de la route (fissurée, sinueuse, en courbe puis ascendante, avec de multiples virages) ; des changements du paysage et de la végétation (désertique, boisé, tropical) ; indique une mention kilométrique (86 kilomètres entre Tuxtla et San Cristóbal) ; retranscrit enfin ce que son regard perçoit, en insistant sur le mouvement qui conditionne ce dernier (« van desfilando »)¹³²⁴. Il relate également l'itinéraire emprunté de Chihuahua à Real de Catorce de manière minutieuse. Il décrit les paysages désertiques entraperçus par les vitres de l'autobus, fait mention de la ville dans laquelle il s'arrête en chemin, procure des indications kilométriques, énumère les différents moyens de transport utilisés pour se rendre à destination. Ces différentes informations permettent de ralentir le rythme et d'attiser la curiosité du lecteur impatient, tout comme le voyageur en son temps, d'arriver à destination.

¹³²² MANOUKIAN, Patrick. *Le temps du voyage : Petites causeries sur la nonchalance et les vertus de l'étape*. Paris : Transboréal, 2011. (Coll. Petite philosophie du voyage), p. 48.

¹³²³ *Id.* p. 48.

¹³²⁴ NADAL, Paco. *Pedro Paramó ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, *op. cit.*, p. 20-22.

Enfin, son déplacement de Mexico à Comala lui permet de digresser sur la disparition du service ferroviaire pour les voyageurs ; sur la qualité du service des transports en commun ; sur l'amabilité des conducteurs ; sur la fréquence des départs ; sur les multiples options face auxquelles se trouve le voyageur qui arrive à une centrale d'autobus :

Una vez en Guadalajara, lo mismo. Llego a las 5:20 de la tarde y cinco minutos después tengo dos autobuses de otras tantas compañías hacia Colima. A las 5:40 salen otros cuatros y así hasta extenuación. Una orgía para el viajero despreocupado.¹³²⁵

Le récit de voyage se rapproche alors sans pour autant se confondre avec le guide de voyage.

L'itinéraire de Oaxaca à San Cristóbal est le seul itinéraire de Francisco Solano qui comporte des indications précises permettant au lecteur de se faire une idée des distances, des écarts de température, du climat, de l'aspect de la route empruntée :

La ciudad de Oaxaca dista de Tuxtla Gutiérrez, la capital de Chiapas, 550 kilómetros. Entre Tuxtla Gutiérrez, tierra caliente y San Cristóbal de las Casas, fría por la noche y en invierno, con prolongadas etapas de fuerte lluvia, hay 83 kilómetros de sinuosa carretera que asciende a una altitud de 2.090 metros sobre el nivel del mar, algo más del nivel que se halla Tuxtla Gutiérrez [...]. De Tuxtla a San Cristóbal el autobús sube bufando a trompicones por montañas feraces y húmedas. La carretera es como una enorme culebra que separa las inmensas masas arbóreas. Se avanza con dificultad, muy cerca del desnivel de tierra de donde asoman raíces e imprevisibles lagartos.¹³²⁶

Les indications référentielles cèdent cependant rapidement le pas à la mise en place d'un discours métaphorique. L'autoroute est ainsi décrite telle une énorme couleuvre, comme si le seul discours référentiel ne suffisait plus à rendre compte du paysage traversé. La mention des racines et des lézards, qui pointent le long de la route, éveille l'imaginaire du lecteur.

¹³²⁵ NADAL, Paco. *Pedro Paramó ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 70.

¹³²⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 160.

Ce faisant, l'auteur inscrit cette portion du voyage dans un espace *autre* où la nature, ancestrale, continue d'y avoir droit de cité.

Si les voyageurs décrivent les paysages traversés, ils recourent aussi fréquemment à l'ellipse. C'est particulièrement le cas de Francisco Solano :

El autobús arranca rumbo a Chihuahua. Diez horas. Llegaremos a las cinco de la mañana, una hora mezquina y fantasmal.¹³²⁷

También se me borraron las horas de viaje. Nada recuerdo de ése trayecto, que seguramente pasé dormido.¹³²⁸

Viajar en autobús de noche es abandonarse a una somnolencia triste, [...]. Nunca sabes dónde estás, el reloj es la única referencia, pero no se ve nada.¹³²⁹

L'itinéraire peut enfin créer une atmosphère précise en vue d'introduire la séquence à venir. Il devient ainsi partie prenante de la narration. L'espace géographique s'enrichit du traitement littéraire qu'en fait le voyageur. Le lecteur est alors invité à l'appréhender sur un plan symbolique. Pour illustrer cette idée, nous allons suivre tour à tour Suso Mourelo sur les traces de Juan Rulfo et Francisco Solano en direction de Huautla de Jiménez.

Suso Mourelo quitte Guadalajara en direction de Comala... Tout du moins, ce qu'il pense être la Comala de Juan Rulfo : un village, dans l'état de Colima, au nom de San Gabriel. Pour y arriver, il effectue plusieurs étapes. Nous nous limiterons à évoquer la première: « Ramón sonrió al volante, encendió la música, dimos la espalda a Guadalajara y pusimos proa a la felicidad. Tlajomulco de Zúñiga. Hasta el nombre sonaba perfecto. »¹³³⁰

Nous retrouvons dans ces lignes la charge poétique que l'auteur insuffle aux toponymes comme autant de promesses à venir. Le narrateur convie le lecteur à s'arrêter sur la sonorité du toponyme, à le savourer. Ce faisant, il tente d'éveiller en lui une rêverie de l'Ailleurs. Le paysage est ensuite mis en scène à partir du regard du conducteur, qui partage avec le voyageur sa connaissance du terrain, et son amour pour celui-ci :

En el recorrido de Guadalajara a Tapalpa que mi compañero ama, la vista salta a los nombres que Ramón recita: el encino, el huizache, la chumbera. De

¹³²⁷ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 73.

¹³²⁸ *Ibid.*, p. 177.

¹³²⁹ *Ibid.*, p. 183.

¹³³⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 154.

pronto todo se vuelve azul, el color punzante de los campos del agave, la planta de la que se extrae el tequila.¹³³¹

Suso Mourelo introduit dans son discours un lexique scientifique pour décrire le paysage tout en accourant, par le truchement de Ramón, à des vocables mexicains (*huizache* pour *acacia*, *chumbera* pour *nopal*) susceptibles de renforcer le dépaysement du lecteur. La parole est dotée d'une portée démiurgique, puisqu'il semblerait que les éléments du paysage apparaissent à partir du moment où son interlocuteur les désigne. L'itinéraire à vocation référentielle devient aussi poétique par le biais des images invoquées par l'auteur, des procédés synesthésiques et métonymiques mis en scène : le bleu englobe le paysage en appelant à la vue ; la couleur, devenant tactile, recourt au sens du toucher (« color punzante ») ; le tequila mentionné éveille le sens du goût. L'auteur fait également preuve d'originalité. En atteste, à la fin du paragraphe, le renversement de perceptions :

Quando se pierde ya el último maíz, el camino comienza a ascender. Una vivienda aislada, en cuyo patio secan mazorcas rojas, contrasta con una hacienda blanca en medio de una plantación de agave. Un zopilote, también nombrado por los nahuas, da un giro sobre nosotros y, despacio, gana altura hasta que desaparece. A sus ojos, la sierra de Tlatalpa debe ser un simple trazo.¹³³²

En plus de rappeler que l'origine du terme « zopilote » provient du nahuatl (*tzopilotl*), nous sommes tentées de nous demander si la mention de la buse n'est pas faite pour évoquer à nouveau la capacité démiurgique du langage : est-ce parce que les nahuas ont « nommé » le *zopilote* que celui-ci est apparu ?

L'itinéraire qui mène Francisco Solano de Oaxaca à Huautla de Jiménez est mis en scène pour les images susceptibles de frapper l'esprit du lecteur. Dans un premier temps, l'autoroute est monotone, « narcotique ». Au fur et à mesure de son déplacement, le voyageur relève les éléments épars d'un paysage désolé (le désert, des maisons disséminées, des collines, roches, cactus, agaves) qu'animent parfois quelques figures pittoresques (des indiennes, des hommes sur des ânes) :

De la costa del golfo de México a la sierra mazateca, al norte del estado de Oaxaca. Hasta que bordea la presa Miguel Alemán, la carretera es monótona y de una rectitud narcótica. Algunas indias, en los arcenes, levantan una cría de venado con las cuatro patas atadas o señalan una iguana petrificada a sus pies. El paisaje se extiende en una meseta árida, casi desértica. Hay casas diseminadas y hombres montados en burro que tardarán el día entero en llegar

¹³³¹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 156.

¹³³² *Ibid.*, p. 158.

al pueblo más cercano. Hay cerros de cumbres muy redondeadas, grandes peñascos, afligidos nopales con tunas podridas, magueyes con pencas cortadas [...]. Pero todo tan desdibujado y repetido que no suprime la monotonía de la carretera.¹³³³

À mesure que le voyageur s'élève vers la cime, le paysage devient cependant de plus en plus spectaculaire. Une forêt de conifères s'impose à la place d'une végétation désertique. La conduite soporifique, provoquée par la monotonie de l'autoroute, devient à présent une conduite attentive. Les animaux, jusqu'alors domestiqués, capturés ou immobiles (des ânes, des bébés cerfs attachés, des iguanes pétrifiés), s'effacent au profit de la vision de buses qui se lancent dans le vide en-dessous des voyageurs :

Abajo el valle, iluminado por el sol de la tarde, es un resplandor verde lejanísimo, coronado de espesas nubes, y cruzado por el vuelo de los zopilotes, que se lanzan al vacío alertados por el ruido del motor.

En la cima más alta de esta sierra está el pueblo mazateco de Huautla; allí vive Doña Julieta, quien nos va a acompañar en la ceremonia de la ingesta de hongos.¹³³⁴

Au fur et à mesure que la voiture prend de la hauteur, le voyageur s'approche de Huautla de Jiménez. Leur ascension peut dès lors s'entrevoir, sur un plan symbolique, comme l'élévation de l'âme qui se prépare à la cérémonie. Comme le rappelle à cet égard Rachid Amirou :

Tous les symboles de la hauteur, de la verticalité, que ce soit dans les mythes ou dans les textes religieux, expriment une idée de purification, d'élévation spirituelle, de prégnance du Haut par rapport au Bas.¹³³⁵

Cet extrait montre comment la description accompagne le récit : elle n'agrémente plus simplement la narration mais se présente, au contraire, constitutive de cette-dernière. La possibilité d'effectuer des lectures sur plusieurs niveaux rendent ainsi compte de la littéarité du texte.

Itinéraires croisés et croisements de regards

Observer les lieux communs et les points de chute privilégiés par nos trois auteurs et voyageurs nous permet d'observer la persistance d'anciens mythes et la création de nouveaux imaginaires propres aux terres mexicaines. Pour Victor Alba,

¹³³³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 123.

¹³³⁴ *Id.*

¹³³⁵ *Ibid.*, p. 96.

le Mexique se compose de « trois Mexiques perceptibles à première vue »¹³³⁶ : le Mexique archéologique, le Mexique de la révolution, le Mexique pittoresque. Le premier se manifeste dans les ruines préhispaniques et les musées, mais aussi dans les rues, les villages et les traits non-européens des personnes indigènes. Nous utiliserons pour notre part le « Mexique archéologique » uniquement pour nous référer aux vestiges des anciennes civilisations. En effet, les caractéristiques indigènes que les voyageurs perçoivent dans les rues, les villages, voire dans la physionomie et l'apparence des habitants font davantage partie du « Mexique pittoresque » tel que le conçoit l'imaginaire occidental que d'une quelconque catégorie « archéologique »¹³³⁷. Le Mexique de la Révolution se révèle dans les articles des journaux, l'orientation de la politique – rappelons à cet égard le sigle évocateur du PRI : Partido Revolucionario Institucional –, la vie quotidienne. Victor Alba souligne qu'elle est « très vivante dans l'existence quotidienne des Mexicains »¹³³⁸. Nous pouvons rappeler à cet égard les propos de Carlos Fuentes, lorsqu'il écrit :

Dans la pensée, la littérature, la peinture, la musique, le cinéma, elle [la Révolution] montra son meilleur visage. [...] Nous sommes ce que nous sommes grâce à la philosophie de José Vasconcelos, à la prose d'Alfonso Reyes, aux romans de Mariano Azuela et de Martin Luis Guzman, à la poésie de Ramon Lopez Velarde, à la musique de Carlos Chavez et de Silvestre Revueltas, aux tableaux de Orozco, Siquieros, Diego Rivera, Frida Kahlo.¹³³⁹

Le Mexique pittoresque est enfin ce qui se rattache au folklore mexicain. Il comprend, entre autres, les danses, les chants, les coutumes, les traditions régionales. C'est principalement « [ce] que voient les touristes... et beaucoup de journalistes. »¹³⁴⁰

Les itinéraires et les discours de Paco Nadal, Francisco Solano et Suso Mourelo témoignent de la persistance de ces trois Mexiques dans le monde réel et dans l'imaginaire collectif. Le Mexique archéologique continue d'attirer nos voyageurs vers les ruines et les musées – certains musées sont « archéologiques », mais la plupart appartiennent, comme nous le verrons, au domaine culturel au sens large du terme –. Le Mexique de la Révolution se retrouve dans l'attention que portent les voyageurs à l'égard du personnage légendaire qu'est devenu Pancho

¹³³⁶ ALBA, Victor. *Mexique*. Paris : Rencontre, 1963. (Coll. L'Atlas des voyages), p. 9.

¹³³⁷ Nous devons cette réflexion à notre directrice de thèse María Angélica Semilla Durán.

¹³³⁸ ALBA, Victor. *Mexique*, *op. cit.*, p. 9.

¹³³⁹ FUENTES, Carlos. *Un temps nouveau pour le Mexique*, *op. cit.*, p. 103.

¹³⁴⁰ *Id.*

Villa ; dans les conversations rapportées, qui témoignent de la persistance de cette époque et de ce personnage dans l'imaginaire collectif ; dans les références à l'insurrection zapatiste, qui renouvellent l'image d'un Mexique révolutionnaire. Le Mexique pittoresque est mis en scène dans les descriptions des marchés, des coutumes, des costumes, des traditions propres aux régions traversées et la fascination des voyageurs, jamais démentie, à l'égard des peuples originaires.

María Rubio Martín s'intéresse aux nouvelles cartographies perceptibles dans la littérature de voyage espagnole. Elle écrit :

Si los mapas, otra forma de escritura del mundo, se fueron trazando a partir de las aventuras por las cuales el hombre se ha ido desplazando ininterrumpidamente de un lugar a otro, ahora, cuando todo está descubierto, y se han definido los territorios del poder, una nueva cartografía evidencia otras formas de recorrer el mundo. [...] Las nuevas cartografías reflejan el sentido y la dimensión del viaje para el viajero posmoderno.¹³⁴¹

Au trois Mexiques relevés au milieu du siècle dernier par Victor Alba se superposent, dans les récits de nos voyageurs, des nouvelles facettes du pays. Nous assistons ainsi à l'émergence d'un *Mexique postmoderne*, dont la capitale est l'exemple le plus significatif. D'un *Mexique alternatif* lorsque les voyageurs se détournent des lieux communs pour témoigner d'alternatives possibles face au modèle dominant – pensons au Libro Club de Netzahuatcoyotl mentionné par Francisco Solano, à la visite du *tianguis* El Chopo narrée par Paco Nadal, aux différentes communautés yaquis qui vivent en marge de l'état mexicain visitées par Suso Mourelo –. Enfin, l'intérêt commun des voyageurs pour Juan Rulfo et les voix d'écrivains mexicains qui se glissent dans l'espace diégétique construisent un *Mexique littéraire*.

Avant de questionner davantage les itinéraires de nos voyageurs, faisons quelques observations sur leur « méthode » pour appréhender en milieu urbain l'espace étranger. Normand Doiron essaie de définir dans *L'Art de voyager* « une conception spécifiquement classique du déplacement dans l'espace, un genre littéraire ayant sa poésie et sa rhétorique propres »¹³⁴². Or, « l'art de voyager » reflète une évolution chez les voyageurs contemporains qui tend, selon nous, à les rapprocher de l'errance caractéristique du Moyen-âge de laquelle s'éloignaient les voyageurs de l'époque classique. L'errance apparaît en effet dans la poésie de nos voyageurs, nous y reviendrons, connotée de manière positive.

¹³⁴¹ RUBIO MARTÍN, María. « Nuevas cartografías del libro de viajes contemporáneo : La cultura especular », dans CARRIZO RUEDA, Sofia M. (dir.), *El viaje y sus discursos*, op. cit., p. 157.

¹³⁴² DOIRON, Normand. *L'Art de voyager : Le déplacement à l'époque classique*, op. cit., p. 2.

Un lieu essentiel dans leur manière de voyager et dans le cadre de leur discours est le café. Francisco Solano, Paco Nadal, et surtout Suso Mourelo s'y établissent en de nombreuses occasions pour observer le théâtre social qui se déploie sous leurs yeux, mettre au point leurs notes, faire le bilan de la journée. Lorsqu'ils arrivent dans une ville, ils cherchent souvent un café, dans lequel ils se sentent à l'aise, et dans lequel ils reviendront fréquemment. C'est à partir de ce point d'ancrage qu'ils étendent ensuite leur périmètre pour découvrir la ville. Paco Nadal et Suso Mourelo témoignent de cette attitude. Le premier fait part au lecteur de ses habitudes. La description qu'il fait du lieu permet de se figurer l'espace et l'ambiance qui l'imprègne :

Suelo levantarme temprano [...] y deambular por las calles alrededor aprovechando del frescor de la mañana. Por lo general desayuno en una cafetería cerca del parque España. Es un local estrecho y algo oscuro con unas mesas alargadas y forradas de hule de plástico y bancadas de madera. A la izquierda hay una barra de obra forrada de azulejos donde las meseras cantan lacomanda y sobre la que una cocinera de rasgos indígenas va dejando los platos que salen de la cocina. Siempre tienen puesto a un volumen estridente el mismodisco de Miguel Bosé.¹³⁴³

Le second est encore plus explicite sur la « méthode » qu'il emploie et sur l'importance du café lors de ses déplacements :

En mi búsqueda de un café en el que sentarme a leer y escribir, *en el que establecer una de las oficinas pasajeras que trato de plantar cada vez que caigo en un lugar*, penetro sin demasiada esperanza en una franquicia donde venden periódicos, sandwiches y café americano.¹³⁴⁴

Francisco Solano met en scène des cafés dans lesquels il s'arrête à Veracruz et à Mérida. Il est cependant moins explicite que ses homologues sur le « rituel » du café qui jalonne ses déplacements.

Cette attitude n'est pas propre à ces trois voyageurs. S'interroger sur la place qu'acquiert le café dans les propos des auteurs et voyageurs, mais aussi dans la production de certains écrivains, pourrait certainement conduire à une analyse passionnante, qui permettrait d'inscrire ce lieu dans un imaginaire, mais aussi dans une perspective quasiment « mythique ». Tout comme il y a une philosophie du voyage, nous sommes en effet persuadées qu'il existe, pour un bon nombre d'auteurs et de voyageurs, une philosophie du café : « El café es el lugar de la

¹³⁴³ NADAL, Paco. *Pedro Paramó ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 41.

¹³⁴⁴ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 33-34. C'est nous qui surlignons.

escritura. Se está a solas, con papel y pluma y todo lo más dos o tres libros, aferrado a la mesa como un náufrago batido por las olas. »¹³⁴⁵ Juan Villoro confie dans *Palmeras de la brisa rápida: Un viaje a Yucatán* que son « voyage idéal » consiste à s'établir, pendant des heures, dans un café. Les réflexions qu'il établit pourraient parfaitement convenir à nos trois voyageurs et nous semblent décrire à merveille cette approche singulière et « sentimentale » du voyage :

Un día antes de salir de la ciudad de México, alguien que me conoce demasiado bien me dijo:

– Para ti el viaje ideal es irte a aplastar a un café.

Y ahí estaba en mi primer día de viaje, aplastado en el Express.

Podría viajar de un café a otro para mirar desconocidos, leer noticias del diario local que no me competen, dejar que las voces ajenas formaran en mi mesa un golfo de palabras sueltas.

El gran atardecer, el museo definitivo, el pájaro fabuloso y la boutique exquisita no me interesan tanto como las horas de café, que consisten básicamente en perder el tiempo. El viajero sentimental, al contrario del explorador o del turista, deja la que sea la vida la que se ocupe de las sorpresas.¹³⁴⁶

À côté de cette méthode et de cette conception qu'ont les auteurs et voyageurs de l'expérience viatique, Suso Mourelo emploie avec fréquence une technique susceptible de guider ses pas et d'enrichir sa narration. Il s'agit, nous l'avons vu, de trouver des « boussoles » pour orienter son itinéraire. La principale est le *Mexique barbare* de John Kenneth Turner. À Chihuahua, le voyageur partainsi en quête d'une peinture murale sur le mur d'une *cantina* :

- ¿*México Bárbaro*, dijiste?
- Sí, de un periodista gringo.
- Al poco de llegar a Chihuahua me llevaron a una cantina y había un mural de esa portada.
- ¿Recuerdas dónde estaba?

¹³⁴⁵ MAGRIS, Claudio, cité par María Rubio Martín, dans RUBIO MARTÍN, María. « En los límites del libro de viajes: seducción, canonicidad y transgresión de un género » [en ligne], dans *Revista de Literatura*, op. cit., p. 69.

¹³⁴⁶ VILLORO, Luis. *Palmeras de la brisa rápida : Un viaje a Yucatán* [1989]. México : Almadia, 2009, p. 41.

- Era un hombre muerto, clavado en un agave, con la piel marcada [...].
Pero no recuerdo. Me llevaron al poco de llegar, nunca volví allí [...].
- La buscaré.¹³⁴⁷

Dans la ville voisine de Creel, il part à la rencontre de femmes Rarámuris que lui présente une amie : « mi brújula es Alejandra y nuestro itinerario, las mujeres »¹³⁴⁸. Notons le glissement d'intérêt de la part du voyageur, dont le but de l'itinéraire n'est plus tant de relier des lieux entre eux, comme le requiert la tradition (lieux symboliques, musées, églises, etc.), mais plutôt des parcours individuels qui permettent d'illustrer le pays, pour reprendre le titre de l'ouvrage, à travers une partie de son « âme ». À Mexico, le voyageur se rend, nous y reviendrons, à la centrale de Buenavista et dans le Musée d'Anthropologie pour suivre la piste des Yaquis. Il recourt aussi à la figure de Madame Calderón de la Barca et à *Calles de México*:

Sigo el rastro de la autora [Mme C. de la B.] y por unos días camino por las calles que ella pisaba, del zócalo a Tacuba, de aquí al Puente de Alvarado, de los palacios a los tenderetes, del México de la calle al de los conventos.¹³⁴⁹

Bertha [...] va a acompañarme a desentrañar algunas de las historias de su ciudad. Nuestro guión es un libro de Luis González Obregón, *Las calles de México*, que utiliza la toponimia para narrar leyendas. [...] La calle de las Novias queda junto a la del Perú. Quería ir al número 100 antiguo para tocar las piedras de un nahual.¹³⁵⁰

Ces références inscrivent le Mexique dans un espace à la fois réel et littéraire qui se présente comme un livre à parcourir. Nous concentrerons plus tard notre analyse sur l'intertextualité dans le récit de nos voyageurs et nous verrons, à partir d'exemples précis – notamment à Comala et à San Gabriel –, comment les « boussoles » et les filtres littéraires qui s'interposent entre le regard des voyageurs et le monde modulent leur appréhension de l'espace et la représentation des lieux. Faisons tout de même, en ce point de notre parcours, quelques réflexions à propos des « boussoles » mentionnées ci-dessus.

¹³⁴⁷ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 56.

¹³⁴⁸ *Ibid.*, p. 83.

¹³⁴⁹ *Ibid.*, p. 195.

¹³⁵⁰ *Ibid.*, p. 196-197.

La première permet à Suso Mourelo d'introduire des digressions sur la vie de Frances Erskine Inglis, plus connue sous le pseudonyme de Mme. C. de la B. Le voyageur expose des éléments de sa biographie dans une perspective didactique. Il commente également la réception de son ouvrage paru en 1843 :

Antes aún de que se tradujera al español, el juicio del libro en México se sustentó en prejuicios y ejercicios de chovinismo. El entonces influyente intelectual Altamirano, siempre atento al carácter patriótico de los escritores, lotachó de burla y falsedad. Durante años *La vida en México* se consideró una obra antimexicana y femenina: en un universo masculino, la descripción de los vestidos, la enumeración de fiestas y el discurrir de detalles corrientes la justificaron como obra menor y la catapultaron al olvido.¹³⁵¹

Mentionner la correspondance de Mme. C. de la B. et partir sur ses traces peut dès lors s'entrevoir comme la volonté de Suso Mourelo de participer à sortir de l'oubli *La vida en México*, tout en rendant hommage à cette femme longtemps méprisée dans le milieu littéraire.

Las calles de México lui permet de digresser sur le thème des *nahuals* et de « trouver » une légende à partir de laquelle il soit ensuite possible de se rendre directement sur la scène de l'histoire. Le voyageur incorpore dans le discours un extrait de la légende choisie. Son déplacement et l'exemplarité de l'histoire justifient la présence de cette « boussole » dans le texte :

[...] como cada lugar se engarza en su idiosincrasia, una buena narración mexicana debe contar con religión, sexo y pecado. Una de ella se domicilia aquí, en el 3 de la Antigua calle de la Puerta Falsa de Santo Domingo.¹³⁵²

Continuons d'interroger les itinéraires choisis par nos voyageurs. Le journaliste Harry Möller écrit en 1973 : « Entre lo mucho sorprendente del México desconocido, sobresale su enciclopédico caudal de emociones estéticas enmarcadas en una geografía asombrosa y virtualmente virginal. »¹³⁵³ Nos trois voyageurs rendent compte des « émotions esthétiques » qu'ils ressentent au contact des paysages mexicains. Constatons cependant qu'ils ne dirigent pas particulièrement leurs pas vers des lieux réputés pour leur beauté naturelle. Les narrateurs vont au Chiapas mais n'incluent pas dans leurs parcours les magnifiques cascades de *Agua*

¹³⁵¹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 194.

¹³⁵² *Ibid.*, p. 197.

¹³⁵³ MÖLLER, Harry. *México desconocido : Un País en Busca de Exploradores*. México : Injuve, 1973, p. 13.

Azul. Ils passent du temps à Oaxaca, visitent les ruines des environs, mais ne vont pas à 80 kilomètres de là connaître *Hierve el Agua*. Il s'agit pourtant d'un site magnifique et d'un ancien lieu de culte du peuple zapotèque où trônent sur la vallée des cascades pétrifiées, hautes de 200 mètres, avec des piscines naturelles au sommet et un panorama somptueux. La région de la Huasteca, au nord-ouest de Mexico, l'une des plus belles et des plus vertes du pays selon nous, est la grande absente des récits de nos voyageurs. Francisco Solano mentionne rapidement le château surréaliste de Lord Edward James qui se trouve dans la région, mais ne s'attarde pas davantage dans les environs. Aucun d'entre eux ne va s'imprégner de Tamul où se situe la cascade que certains n'hésitent pas à qualifier comme « la plus spectaculaire du pays »¹³⁵⁴. Dans le Yucatán, aucun narrateur ne visite l'un des multiples *cenotes* : le seul qu'ils indiquent est celui qui se trouve dans le site archéologique de Chichen Itzá. Nous pourrions poursuivre la liste mais là n'est pas notre propos. Si nous avons mentionné ces exemples significatifs, c'est pour montrer que les sites naturels n'intéressent pas nos voyageurs outre mesure. Certes, ils se rendent parfois dans des lieux reculés ou réputés pour la beauté de leurs paysages. Cependant, ce n'est pas tant pour la nature, sinon plutôt pour des raisons culturelles. Lorsque Francisco Solano va jusqu'à Huautla de Jiménez, c'est pour une cérémonie traditionnelle. Lorsqu'il se déplace dans la Huasteca, c'est pour visiter le château d'un écrivain. Lorsqu'ils vont tous, tour à tour, dans la Sierra Tarahumara, c'est davantage pour emprunter un train mythique et pour observer les rarámuris que pour vivre une expérience prolongée au contact de la nature, aussi « grandiose » soit-elle.

Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo sont des personnes – et des voyageurs – essentiellement urbains. Le Mexique vers lequel ils se tournent est inédit par le regard qu'ils portent sur lui, les histoires qu'ils recueillent, la poésie qu'ils élaborent... à partir d'un tissu culturel. Ce n'est pas propre à leur cheminement. María Rubio Martín constate à cet égard :

Cada vez más, y esto es válido también para otros géneros, el componente cultural actúa como una red que el escritor va tejiendo y que se convierte en la base del *cursus narrativo*. Dicha red, desde la que se imponen las nuevas rutas, está formada por los relatos de acontecimientos históricos, retratos de personajes especialmente vinculados a la literatura, evocaciones y vivencias personales, y descripciones de espacios urbanos y naturales – con predominio

¹³⁵⁴ BARRAGÁN, Salatiel. « Los 21 escenarios más espectaculares de México » [en ligne], dans *México desconocido* : « Tamul es considerada la caída de agua más espectacular del país. ». Disponible sur : <http://www.mexicodesconocido.com.mx/escenarios-naturales-mexico.html>

de los primeros – que el autor convoca y que se van entrelazando, a partir del juego especular.¹³⁵⁵

Soulignons l'affection des voyageurs, au cours de leurs différentes étapes, pour les lieux « culturels » et « populaires ».

Dans le récit de Francisco Solano, le plus ouvertement culturel, le voyageur se rend au Musée National d'Anthropologie et au centre culturel des archives de Casasola à Mexico ; va voir les peintures murales d'Orozco à Guadalajara ; la mine El Éden à Zacatecas ; le musée de la Révolution à Chihuahua ; le musée iconographique du Quijote et celui des Momies à Guanajuato ; le musée du peintre Rufino Tamayo et la maison du mezcal à Oaxaca ; la maison *Na Bolom* à Palenque. Le lecteur le suit également dans des lieux plus populaires : la *cantina* La Fuente, le marché de La Libertad et la place des *mariachis* à Guadalajara ; les cafés de Veracruz et celui de Mérida.

Paco Nadal privilégie le côté « culturel » et « populaire » lorsqu'il visite la capitale ; le côté « historique » lorsqu'il se rend à Chihuahua. Nous reviendrons sur la manière qu'ont les trois voyageurs de découvrir et de mettre en scène Chihuahua en croisant les regards. Ses déambulations dans la capitale, particulièrement dans le quartier de la Condesa, l'entraînent jusqu'au domicile du poète Eduardo Casar, puis dans un atelier d'art. Il s'arrête dans le café Guardatiempos, un lieu de résistance culturelle, mais aussi politique, bien que le narrateur ne le mentionne pas dans son récit. Il évoque les bois de Chapultepec, les canaux de Xochimilco, la place Garibaldi, se rend au Zócalo, visite le tianguis d'El Chopo, termine son parcours dans une *pulquería*. Il s'arrête à Real de Catorce dans la mine Socavón de Santa Cruz et dans la maison de la culture. Une fois de plus, pour reprendre María Rubio Martín : « el componente cultural actúa como una red ».¹³⁵⁶

Le parcours de Suso Mourelo se détache un peu de cette appréhension de l'Ailleurs. Les musées et les lieux de culture « officiels », à quelques exceptions près, ne semblent pas tant l'intéresser. Les étapes les plus ouvertement culturelles se situent au DF et à Puebla. Il s'arrête dans la capitale dans des lieux-communs devenus familiers : la cathédrale métropolitaine, la maison de Frida Kahlo et de Diego Rivera, le Musée National d'Anthropologie. Il se rend aussi vers des sites moins fréquentés, comme le Lac des rois Aztèques, et suit les « boussoles » culturelles déjà mentionnées. À Puebla, le musée Amparo suscite son attention pour regrouper des collections d'art préhispanique, de la vice royauté et de l'art

¹³⁵⁵ RUBIO MARTIN, María. « Nuevas cartografías del libro de viajes contemporáneo : la cultura especular », dans CARRIZO RUEDA, Sofía M. (dir.), *El viaje y sus discursos*, op. cit., p. 160.

¹³⁵⁶ *Id.*

contemporain ; le musée du chemin de fer l'attire pour conserver les trains qui parcouraient par le passé la république mexicaine ; ses pas dans les ruelles de la ville réveillent en lui le souvenir de la China Poblana, une femme devenue légendaire. Le voyageur préfère cependant flâner dans les rues des villes traversées ; se laisser guider par des rencontres de passage ; rentrer dans des libraires, se reposer dans des cafés, s'arrêter sur les *zócalos*. Les éléments désignés par María Rubio Martín qui servent à tisser la narration des récits de voyage à partir d'une composante culturelle (récit d'événements historiques, portraits de personnages en lien avec la littérature, etc.) forment cependant aussi le « *cursus narrativo* »¹³⁵⁷ de *Donde mueren los dioses*.

Arrêtons- nous à Chihuahua pour interroger les parcours et les récits de nos trois voyageurs. En effet, la façon qu'ils ont d'incorporer l'histoire du pays dans leurs narrations et de visiter – ou non – les lieux de mémoire de la ville reflète en partie leur personnalité, mais aussi la poétique de leurs récits, et donc, leur manière de concevoir leur voyage.

Paco Nadal a la claire volonté de se servir de l'historicité de Chihuahua pour informer son destinataire sur l'histoire du Mexique et sur celle de trois de ses personnages « mythiques ». L'espace qu'il dédie à la visite des musées – et les digressions historiques qu'elles lui permettent – en témoigne : 4 pages concernent Miguel Hidalgo ; 2 pages Benito Juárez ; 16 pages Pancho Villa. Soit 22 pages où le discours historique prend le pas sur le discours viatique sur un total de 28. Il passe le plus clair de son temps dans les musées: « Si no estoy de visita en algún museo, procuro pasar la mayor parte del día en mi lúgubre pero económico motel, para huir del calor seco que golpea las calles. »¹³⁵⁸

Francisco Solano rappelle que Miguel Hidalgo a passé ses derniers jours à Chihuahua. Néanmoins, à en croire le narrateur, s'il se réfère à ce personnage, ce n'est que le fruit du hasard :

El taxista conduce por calles anchas y aún mudas, y nos deposita enfrente del calabozo donde el cura Hidalgo, antes de ser fusilado, pasó sus últimos días, confuso y atormentado. Entramos al hotel – dormiremos hasta el mediodía –, y Chihuahua será en ese sueño una ciudad incierta, con el único símbolo de una puerta atrancada que clausuró la esperanza de un condenado a muerte.¹³⁵⁹

¹³⁵⁷ RUBIO MARTIN, María. « Nuevas cartografías del libro de viajes contemporáneo : la cultura especular », dans CARRIZO RUEDA, Sofía M. (dir.), *El viaje y sus discursos*, op. cit., p. 160.

¹³⁵⁸ NADAL, Paco. *Pedro Paramó ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 133.

¹³⁵⁹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 75.

Il ne mentionne pas Benito Juárez. Il consacre moins de deux pages, nous y reviendrons, au Musée de la Révolution. Soit 2 pages sur un total de 29 pages dans le chapitre en question. Il faut cependant nuancer nos propos. En effet, la partie consacrée à Chihuahua est composée de 4 pages. S'il accorde une place moins importante que Paco Nadal à ce thème, elle demeure cependant conséquente dans le cadre de sa narration.

Suso Mourelo ne mentionne ni Miguel Hidalgo, ni Pancho Villa. De Benito Juárez, il ne recopie que la légende, gravée sur une plaque dans le Palais Nacional. Le voyageur la découvre cependant gravée sur une pierre, le long d'un chemin, que lui désigne une amie :

Aquí fue el calabozo del padre de la Patria Manuel Hidalgo y Costilla, durante la instrucción de su proceso. De aquí salió el día 30 de julio de 1811 á sellar con su sangre generosa la santa causa de la Independencia mexicana.¹³⁶⁰

Sur un chapitre de 20 pages, dont 9 sont dédiées à Chihuahua, Suso Mourelo n'utilise donc qu'un paragraphe sur le thème en question. Le lecteur en saisit la raison dans les réflexions qui suivent: « No comprendo el exagerado patriotismo, grande o pequeño, excusa siempre y siempre refugio pobre. »¹³⁶¹ Soulignons au passage que l'auteur était plus explicite encore dans son manuscrit. En effet, la phrase initiale commençait de la manière suivante: « Me da alergia el patriotismo ». Nous pouvons sans doute expliquer cette distanciation, de la part du voyageur, envers toute forme de « patriotisme », par l'histoire de l'Espagne, le traumatisme de la guerre civile et de la dictature franquiste ; mais aussi par la peur, dans le contexte européen, de la montée des nationalismes. Rappelons cependant que ces notions ne sont pas les mêmes, et ne sont pas vécues de la même manière, chez les puissances impériales et chez des pays qui, suite à des luttes acharnées, ont obtenu leur « indépendance ».

En attendant de prendre le CHEPE, Suso Mourelo préfère ainsi flâner dans les rues, rentrer dans des librairies d'occasion, se reposer dans le café El Calicanto, visiter l'espace culturel de Jesús Vargas. Ce qui reste cependant, d'une certaine manière, à partir d'un point de vue différent, une approche culturelle de l'espace.

L'itinéraire sert de fil conducteur dans la narration de Paco Nadal puisqu'il relie les différents lieux de mémoire vers lesquels se rend le voyageur. Celui-ci glisse des informations qui permettent au lecteur qui le désire de se rendre à son tour

¹³⁶⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 77.

¹³⁶¹ *Id.*

sur les sites évoqués. L'itinéraire récupère ainsi sa vocation première: « los sótanos del Palacio Federal, en la esquina entre la calle Vicente Guerrero y la avenida Benito Juárez.»¹³⁶² ; « De un costado de la plaza [de Armas] sale la calle Libertad [...]. Me voy por ella hacia la casa museo de Benito Juárez, en la avenida del mismo nombre.¹³⁶³ ; « Pancho Villa [...] tuvo su cuartel general en Chihuahua, en concreto en una casa palaciega de la calle 10 de la capital del estado »¹³⁶⁴. Le passage du voyageur sur les lieux légitime une fois de plus les digressions historiques.

Croisons les regards que véhiculent Francisco Solano et Paco Nadal sur le Musée de la Révolution. Tous les deux signalent à leur manière – le premier utilise un discours subjectif, le second, presque documentaire – que ce-dernier appartient à l'armée mexicaine. Francisco Solano ajoute cependant une précision :

La primera sorpresa que me llevo es que la custodian y controlan soldados, de hecho un uniformado está a cargo de vender las entradas. Más tarde me entero de que el edificio es militar y Pancho Villa, oficialmente uno de los héroes del ejército mexicano.¹³⁶⁵

El Museo de la Revolución, una mansión de treinta habitaciones que fue casa y cuartel general de Pancho Villa, está regentado hoy por el ejército, pero su conservación se debe a Luz Corral, una de las mujeres – tuvo más de veinte – del revolucionario asesinado en 1923.¹³⁶⁶

Ils informent également le lecteur que le musée dans lequel ils se trouvent fût en son temps la maison de Pancho Villa et le quartier général de son armée. Francisco Solano se contente de dire que le lieu est composé de 30 pièces. Paco Solano fait au contraire une description minutieuse du site pour inviter le lecteur à sel'imaginer. Le premier visite le musée mais ne s'attarde pas à le décrire. L'impression qu'il en retire lui permet cependant de donner son opinion, pour le moins radicale : « El museo es pedagógicamente insuperable »¹³⁶⁷ ; « Se comprende que a un militar muerto lo veneren los militares vivos, y que ellos se encargen de su memoria. Así, esta quinta que conservó Luz Corral es ahora un cuartel embellecido de hazañas y proezas. »¹³⁶⁸

¹³⁶² NADAL, Paco. *Pedro Paramó ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 129.

¹³⁶³ *Ibid.*, p. 135.

¹³⁶⁴ *Ibid.*, p. 140.

¹³⁶⁵ *Id.*

¹³⁶⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 75.

¹³⁶⁷ *Id.*

¹³⁶⁸ *Ibid.*, p. 76.

Paco Nadal propose au contraire au lecteur une « visite guidée » par procuration. Après s'être attardé sur la description du lieu d'une manière générale, il décrit le couloir, à l'entrée, puis les pièces, les unes après les autres. Il mentionne les objets qui y sont exposés et les commente longuement. Il insère des digressions historiques légitimées par sa présence dans des salles qui évoquent le même thème. Son déplacement mis en scène par des verbes de mouvement permet de lier les différents discours (narratif, historique, descriptif, critique) : « sigo recorriendo salas blancas y silenciosas donde, sin embargo, se guarda el recuerdo tremendo de unos hechos sangrientos. »¹³⁶⁹ La fin de la visite symbolise aussi la « fin » de l'histoire de Pancho Villa : « La historia tiene su punto final en el patio contiguo. »¹³⁷⁰ Le véhicule dans lequel il se trouvait le 20 juillet 1923, lorsqu'il est tué, au cours d'une embuscade, y est exposé. Paco Nadal le décrit avec précision, puis compare l'automobile qui se trouve sous ses yeux aux versions proposées par l'histoire :

Cuento veinte impactos en el lateral derecho, más otros en el asiento trasero y media docena más en el lateral izquierdo, aunque según diversas fuentes, fueron entre cuarenta y seis y cincuenta balazos que aquella aciaga tarde alcanzaron el coche y acabaron con la vida del Centaure del Norte. Oficialmente nunca se supo quiénes fueron los autores del crimen y quiénes los instigadores, pero posibles candidatos no faltaban.¹³⁷¹

Le voyageur propose ensuite plusieurs hypothèses à propos des éventuels assassins et souligne, plus d'une fois, les multiples ennemis qu'il s'est fait au cours de sa carrière : « Uno de los muchos mitos y leyendas que circulan sobre Villa afirma que él mismo, al final de su etapa militar, reconoció que había matado en acciones de guerra o personalmente a unas cuarenta y tres mil personas. »¹³⁷²

Francisco Solano préfère partir de l'histoire, sans pour autant la développer, pour en dégager le symbole : « Los hombres que mataron a Pancho Villa sabían lo que hacían. Convirtamos un peligro en símbolo, ya que los símbolos devienen, con el tiempo, en sentimentalidad consoladora y neutra. Y apretaron los gatillos. »¹³⁷³ Sans doute les deux voyageurs sont-ils passés dans le Musée à une époque différente. Soulignons cependant qu'au contraire de Paco Nadal, l'auteur de *Bajo las nubes de México* s'étonne – pour ne pas dire s'offusque – de l'absence de balles, sur les portières de la voiture, et de l'artificialité de la scène : « incluso los cristales, que

¹³⁶⁹ NADAL, Paco. *Pedro Paramó ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 146.

¹³⁷⁰ *Ibid.*, p. 152.

¹³⁷¹ *Ibid.*, p. 153.

¹³⁷² *Id.*

¹³⁷³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 76.

saltaron en pedazos, han sido renovados y tienen una dudosa limpidez de revista, como si aguardasen el regreso de su dueño. »¹³⁷⁴ Dans ce lieu de (contre) mémoire, le narrateur insiste sur le « symbole » qu'est devenu le personnage légendaire de Pancho Villa. Il dénonce la politique du Musée, destinée à orienter le regard des visiteurs, à magnifier une version de l'histoire, enfin, à ôter la dimension subversive et contradictoire qu'incarnait, de son vivant, le Centaure du Nord : « La memoria estiliza las figuras controvertidas. »¹³⁷⁵ La visite au Musée de la Révolution permet ainsi à Paco Nadal d'élaborer pour le lecteur un discours documentaire et didactique. Pour Francisco Solano, elle est un prétexte à partir de laquelle établir une réflexion sur la mémoire et questionner l'histoire officielle.

Francisco Solano arrive dans la ville de Guadalajara. Sa perception déambulatoire de l'espace lui permet de l'évoquer en ces termes :

La entrada a Guadalajara es siempre desconcertante, debido a la impresión de arrabal que producen las primeras calles y la sucesión de casas bajas. Guadalajara es una ciudad anchurosa, esparcida, a la que le falta una clara delimitación de su contorno. La idea de una ciudad histórica y monumental[...] se desmorona al penetrar por unas vías de acceso que parecen trazar un crucigrama. [...] Vista en el plano, Guadalajara tiene aspiraciones de molécula o de medusa, pero al circular por sus calles desde una perspectiva de ventanilla de coche, todo es recto, deliberadamente interminable, una impresión creciente de fatiga a la que, por fortuna, pone fin el propio cansancio.¹³⁷⁶

Le cas de Suso Mourelo est différent :

Resulta complicado pensar como espectador en un lugar que, en vez de ofrecernos una impresión obtenida por azar - el estado de ánimo con el que se llegó en un viaje, el entregado por las personas que nos tocó encontrar - se ha convertido, en parte, en ciudad propia. Por eso prefiero escribir de mi primera Guadalajara, la que se asemeja más a la del viajero que a la del habitante, la que descubrí entonces de la mano de Diana.¹³⁷⁷

L'auteur sous-entend qu'il existe une poétique du voyage, une façon de le vivre et de le textualiser, à partir de l'itinéraire, du hasard et de la surprise constante qu'implique la découverte, qui oriente le discours, les choses entrevues, la manière de les percevoir. Le décentrement du regard que permet le dé-paysement accentue le sens de l'observation, la surprise face à des choses « inédites » ou, tout du moins,

¹³⁷⁴ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 75.

¹³⁷⁵ *Ibid.*, p. 75

¹³⁷⁶ *Ibid.*, p. 76.

¹³⁷⁷ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 144.

« inhabituelles », et illumine les singularités des lieux traversés. Les propos de Juan Villoro peuvent ainsi s'étendre à nos auteurs et voyageurs lorsqu'il écrit: « el cronista puede escribir desde la incomprensión y salirse con la suya, procurar el asombro que concede la diferencia. »¹³⁷⁸

Pour Francisco Solano, il est possible de visiter la « zone monumentale » de la ville de Guadalajara en une journée ; ce qui fait que, selon lui : « no es una ciudad para explorar. »¹³⁷⁹ Il a prit l'habitude de se loger dans un hôtel : le San Francisco. À côté du centre urbain, mais assez éloigné et dissimulé pour y sentir de la tranquillité, ce point de chute se situe sur une petite place où trône, au milieu, un vieux jacaranda quelque peu délaissé. À partir de ces informations, nous avons pu retrouver l'hôtel. Nous espérions, sans doute ingénument, pouvoir y passer une nuit. Certes, pour une personne qui dispose d'un salaire convenable, cet hôtel n'est pas « inaccessible ». Cependant, il n'est pas à la portée d'un voyageur aux ressources limitées. Le statut social des voyageurs conditionne ainsi, en grande partie, leurs points de chute.

Francisco Solano et Suso Mourelo mentionnent l'Hospice Cabañas et s'attardent, nous y reviendrons, sur la description du marché de La Libertad. Suso Mourelo se réfère au campus de l'Université, à la cathédrale, la plaza de las Nueve Esquinas, la calle Ferrocarril. Il fait part, à nouveau, du « rituel » du café :

Vengo a menudo a este café. Es un café de atardecer, de cuando la jornada reposa y los pasos se endulzan en la plaza. Es de noche y hoy toca jazz en este espacio robado a la oscuridad de tantas calles. Vuelvo a este café en cada viaje que, como una rareza, ofrece vino por copas.¹³⁸⁰

Il n'apprécie pas particulièrement la musique populaire, ni les *mariachis*. La plaza del Mariachi est cependant un lieu commun et presque un passage obligé. Il s'y réfère ainsi dans un court paragraphe, rappelle l'origine du mot¹³⁸¹, mais détourne rapidement son attention. Francisco Solano affectionne au contraire particulièrement ce style musical. Le lecteur peut en effet lire dans le dernier chapitre :

La devoción por la música popular mexicana - y aquí popular no tiene nada de impostado - me llevó a visitar el pueblo de Dolores Hidalgo, cuna de la Independencia, según advierten los prospectos, donde el cura Hidalgo lanzó el

¹³⁷⁸ VILLORO, Luis. *Safari accidental*. [2005]. México : Planeta Mexicana, 2015, p. 17.

¹³⁷⁹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 65.

¹³⁸⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 147.

¹³⁸¹ *Ibid.*, p. 152 : « se atribuye al barbarismo *marriage*, por las bodas de franceses que alquilaban bandas para la celebración ».

grito de la revuelta. En ese pueblo nació, y está enterrado, José Alfredo Jiménez.¹³⁸²

Un admirateur de José Alfredo Jiménez ne pouvait pas manquer de se rendre à la *plaza* del Mariachi, s'attarder sur la description du site, évoquer les personnes qui y accourent, décrire leurs différentes attitudes, celles des musiciens, introduire des bribes de chansons, partager avec le lecteur son impression du lieu, qu'il juge parfait pour ressentir l'âme de la ville : « [es] el lugar idóneo para sentir la emoción de la ciudad »¹³⁸³, « pasar las horas en esa plaza supone acceder a la topografía sentimental mexicana. »¹³⁸⁴. Francisco Solano enrichit souvent ses descriptions de références littéraires pour illustrer les scènes qui se déroulent sous ses yeux. La culture livresque du lecteur et sa capacité d'interprétation sont sans cesse sollicitées. En témoigne la description ci-dessous:

[...] y sobre todo hay mesas ocupadas por *cruditos*, que son los mejores clientes: generosos, expansivos, capaces de exigir a los mariachis que no dejen de cantar en toda la noche; ya vienen borrachos y a veces se duermen en lasilla, pero las canciones les siguen a la memoria del sueño, y cuando despiertan inician, como K. de *El castillo* de Kafka, una extraña expedición a los lavabos que es una postergación; nunca llegan, algo les está rechazando, así que regresan a la mesa y piden por tercera vez a los mariachis que canten *Caminos de Michoacán*, para tararear « ...y pueblos que voy pasando ». ¹³⁸⁵

La comparaison des « cruditos » avec K., le protagoniste principal de *Le château*¹³⁸⁶, et la référence à cette œuvre invite, comme l'œuvre inachevée de Kafka, à plusieurs interprétations. Sur un premier niveau de lecture, la transposition faite par l'auteur, et sa manie/manière de fictionnaliser l'espace, peut faire sourire le lecteur. Par le recours à l'hypertextualité, K. se débat, en vain, pour entrer en contact avec l'administration du château, comme les « cruditos » se débattent, en vain, pour arriver jusqu'aux toilettes. Il y a-t-il, de la part de l'auteur, une quelconque comparaison, voilée et irrévérencieuse, entre le « château » (que certains ont interprété comme symbolisant le système) et des toilettes publiques ? K. prétend être un « arpenteur ». Les « cruditos », eux, *arpentent* la *plaza* del Mariachi en quête de toilettes inaccessibles. Sur un deuxième niveau, l'inscription d'une œuvre de Kafka dans le récit de voyage convie le lecteur à établir une filiation entre l'auteur

¹³⁸² SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 76

¹³⁸³ *Ibid.*, p. 60.

¹³⁸⁴ *Ibid.*, p. 61.

¹³⁸⁵ *Id.*

¹³⁸⁶ KAFKA, Frantz. *Le Château* [1926]. Paris : Livre de poche, 2001.

allemand et l'auteur espagnol ou tout du moins, à s'interroger sur de possibles points communs. Nous nous contenterons de remarquer ici que les deux écrivains dotent leurs récits d'une puissance symbolique remarquable qui ouvre à l'interprétation ; que tous les deux s'intéressent à mettre en scène la condition humaine et l'absurdité de l'existence ; qu'ils utilisent un discours métaphorique, crypté, où le rêve et le fantastique acquièrent une place importante. Rappelons enfin que Francisco Solano s'intéresse particulièrement, dans ses récits, à la quête de l'identité. *Bajo las nubes de México* met notamment en scène la « dissolution » du narrateur¹³⁸⁷ et le discours viatique qui s'élabore dans cette œuvre comporte une dimension métatextuelle remarquable. Or, Thibaut Chaix-Brian signale que selon Milan Kundera, « la –dépersonnalisation de l'individu est l'un des principaux traits du –Kafkienll »¹³⁸⁸, tandis que certains critiques considèrent *Le château* comme une « parabole de l'écriture littéraire. »¹³⁸⁹

Francisco Solano conseille enfin au lecteur éventuel qui se rendrait à Guadalajara d'aller passer un moment sur la *plaza del Mariachi*. Pour le convaincre, il utilise un « argument culturel » étonnant, qui lui permet d'évoquer, cette fois-ci, Gérard de Nerval. En plus de mentionner un écrivain fameux, qui marqua la littérature de voyage¹³⁹⁰, le narrateur continue de s'appuyer sur la thématique du rêve, développée antérieurement avec les « crudités » d'une part et d'autre part, si chère aux deux poètes :

Nadie que pase por Guadalajara debería dejar de pasar una tarde (o la noche) engarzando en la plaza de los Mariachis canciones como perlas; seguro que dormirá con un imaginario collar de emociones que le hará más placentero el sueño. El sueño, lo dijo Nerval, es una segunda vida, pero será más misteriosa, y acaso más intensa, si la abastecemos de emociones compartidas.¹³⁹¹

Un autre thème – et lieu – auquel Francisco Solano prête une attention particulière est celui des *cantinas*. Il se rend ainsi dans la cantina *La Fuente*, près de la place centrale. Une vieille bicyclette y est exposée au-dessus du comptoir. Le narrateur l'observe, se sent observé par elle, et la présente tel un objet de vénération: « Ahí está, a la vista de todos, polvoriento y altiva, con más de cuarenta años de

¹³⁸⁷ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, *op. cit.*, p. 135.

¹³⁸⁸ KUNDERA, Milan, cité par Thibaut Chaix-Brian, dans Thibaut Chaix-Bryan, « Les clés du Château », *Acta fabula*, volume 9, numéro 7, notes de lecture, juillet-août 2008. Disponible sur : URL : <http://www.fabula.org/acta/document4421.php>.

¹³⁸⁹ *Id.*

¹³⁹⁰ *Voyage en Orient* (1851) de Gérard de Nerval est devenu un classique dans la littérature viatique.

¹³⁹¹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, *op. cit.*, p. 62.

paciencia »¹³⁹², « acaso substituye a la Virgen de Guadalupe, omnipresente en cualquier establecimiento [...] y aquí, cosa rara, sin un lugar de veneración »¹³⁹³, « la bicicleta nos observa a todos, como una diosa herrumbrosa. »¹³⁹⁴ Francisco Solano profite pour incorporer une référence à l'écrivain espagnol Jésus Ferrero, qui réfléchit, dans une de ses nouvelles, sur la symbolique de la bicyclette : « vio en ella la resignación de la mujer mexicana que aguarda, con toda esperanza, el regreso del marido. »¹³⁹⁵ Il plâne dans la cantina une « violence théâtrale »¹³⁹⁶. Un pianiste, un contrebassiste et un trompetiste agrémentent l'espace de notes de jazz. Les habitués reprennent parfois des mélodies en chœur. Les conversations autour de la bicyclette vont bon train :

No hay parroquiano primerizo que, al apoyarse en la barra, no pregunte por la bicicleta, y es muy utilizada cuando la conversación decae y se ha pedido otra ronda de tequila con sangrita. Se presta mucho a la fábula. ¿Por qué nunca regresó su dueño? ¿Fue atropellado? ¿La crisis ética le borró por completo la memoria? ¿Decidió, al mismo tiempo, abandonar la bebida y la bicicleta? ¿Tuvo que dejar el país perseguido por la policía? ¿Era un asesino? ¿Los asesinos van en bicicleta? ¿O era un ladrón y la bicicleta es un homenaje a Vittorio de Sica?¹³⁹⁷

La dernière interrogation cherche à créer une forme de complicité avec le lecteur basée sur une culture commune. L'enchaînement de questions part en effet de la situation réelle et référentielle (la bicyclette de la cantina) pour laisser vaguer l'imaginaire, jusqu'à finalement lier la bicyclette de la cantina au film de Vittorio de Sica : le *Voleur de bicyclette* (1948). Ce film, gardons-le en mémoire, est considéré comme un film emblématique du courant néo-réaliste italien. Nous aurons l'occasion de revenir sur le courant néo-réaliste au moment d'évoquer plus amplement, dans le chapitre suivant, l'espace de la cantina.

À partir de ce moment, les itinéraires de Francisco Solano et de Suso Mourelo bifurquent. Le premier poursuit sa route vers le nord, le second part en quête de Comala. Essayons à notre tour, pour finir sur ce point, de nous rapprocher de ce lieu mis en scène par Juan Rulfo. Le fait que deux auteurs et voyageurs partent à la recherche de Comala, dans un laps de temps rapproché, paraît confirmer l'inscription de cet espace dans les mythes littéraires et dessiner de nouvelles

¹³⁹² SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 66.

¹³⁹³ *Ibid.*, p. 66-67.

¹³⁹⁴ *Ibid.*, p. 67.

¹³⁹⁵ *Ibid.*, p. 66.

¹³⁹⁶ *Ibid.*, p. 67. C'est nous qui traduisons.

¹³⁹⁷ *Id.*

catographies sur le territoire mexicain. Comala s'inscrit également dans les mythes personnels des narrateurs, à l'horizon du rêve et sous le signe de la littérature :

« Vine a Comala porque me dijeron que acá vive mi padre, un tal PedroPáramo. Mi madre me lo dijo. Y yo le prometí que vendría a verlo en cuanto ella muriera. » Como el protagonista de Juan Rulfo, yo también he llegado en busca de algo. Supongo que de ese lugar mágico idealizado tras multitud de lecturas y relecturas de *Pedro Páramo*.¹³⁹⁸

Yo mismo había soñado un fetiche mexicano de cuando soñaba con ser escritor. No era muy original. Empezaba con esas frases conocidas, esas de « Vine a Comala porque me dijeron que acá vive mi padre, un tal PedroPáramo. » El sueño, venir a Comala, se había quedado dormido. Tiempo atrás había buscado su nombre en el mapa.¹³⁹⁹

Fue Comala el primer lugar de México al que alguna vez quise ir, tras leer ese *Pedro Páramo*.¹⁴⁰⁰

Les deux voyageurs commencent par mentionner l'incipit désormais célèbre de *Pedro Páramo*. Chacun propose ensuite au lecteur une approche de l'écrivain. Paco Nadal explique ce qui l'a tant fasciné : le portrait qu'il élabore du « Mexique profond », la réalité rurale mexicaine qu'il magnifie par le biais de la littérature, l'omniprésence de la mort, etc. Suso Mourelo résume, en deux paragraphes, la vie de Juan Rulfo. Il mentionne l'apparition d'un texte, en 1954, qui commence de la manière suivante : « Fui a Tuxcacuesco porque me dijeron [...] »¹⁴⁰¹. Après avoir présenté l'œuvre, contextualisé l'auteur, évoqué Comala, les voyageurs informent le lecteur de l'existence « réelle » de cette ville. Les similitudes s'arrêtent ici. Très rapidement, leurs discours et leurs itinéraires diffèrent :

[...] siempre pensé que Comala, el escenario de la novela, era una invención de Rulfo. Y mira por dónde, resulta que esa ciudad fantasmal y terrosa, mitad realidad, mitad fantasía mitológica [...] no era un contexto literario sino que existía. Un puntito en el mapa, sí; un municipio perdido en el pequeño estado de Colima, a unos ciento setenta kilómetros al sur de Guadalajara y a poco más de cincuenta de las olas batientes del océano Pacífico, vale. Pero Comala existe.¹⁴⁰²

¹³⁹⁸ NADAL, Paco. *Pedro Paramó ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 67.

¹³⁹⁹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 10.

¹⁴⁰⁰ *Ibid.*, p. 162.

¹⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 164.

¹⁴⁰² NADAL, Paco. *Pedro Paramó ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 67-68.

La había buscado en un mapa y la encontré en el estado de Colima. Más tarde supe que esa era la Comala de la geografía, pero no la de Rulfo.¹⁴⁰³

Suivons pour commencer Paco Nadal. Après quatre pages au cours desquelles le narrateur développe l'itinéraire emprunté, il arrive dans la ville si longuement convoitée : « entro por fin en Comala con una cierta sensación desolemnidad. Como quien penetra en un lugar sagrado. »¹⁴⁰⁴

Influencé par ses lectures et par l'image préalable qu'il s'est fait de la ville mise en scène par Juan Rulfo, le voyageur s'attend à trouver un site désert, sans un bruit, fantômatique. Pour remémorer au lecteur l'ambiance de *Pedro Páramo*, ou la lui faire découvrir, il insère un extrait représentatif de l'atmosphère spectrale qui règne dans les pages de la nouvelle. Le contraste du paragraphe qui suit n'en est que plus frappant et renforce ainsi la surprise du voyageur (et du lecteur) : « ¿Y qué me encuentro? Un vergel, un lugar armonioso y alegre, lleno de vida. »¹⁴⁰⁵

Le narrateur, désarçonné, déambule dans la ville. Il s'arrête chez un producteur de café, décrit le *Zócalo*, rentre dans un restaurant où il aperçoit, sur le mur, une citation de *Pedro Páramo*, converse avec les habitants... Le décalage se creuse de plus en plus entre ses attentes initiales et la réalité qu'il découvre :

« Ese pueblo -que sabe a desdichall de la novela no puede ser esta festiva y colorida urbe casi tropical »¹⁴⁰⁶. À la manière d'un « enquêteur », le voyageur tente de recueillir des informations auprès des personnes qu'il croise et d'en tirer des conclusions. À défaut de « trouver » la Comala de ses rêves, ses propos peuvent au moins divertir le lecteur : « 1) Si Rulfo estuvo aquí, nadie lo vio. 2) Nadie en Comala ha leído la novela. 3) Aun así, cada uno la interpreta como quiere. »¹⁴⁰⁷ Des contradictions, voire des erreurs, nous y reviendrons, se glissent dans ce chapitre. Les conclusions auxquelles parvient le narrateur contredisent ici ses propres propos, puisqu'il affirme en amont : « Ésa va a ser otra constante durante mi estancia en Comala. Nadie ha leído la novela pero todo el mundo parece haber conocido a su autor. »¹⁴⁰⁸

¹⁴⁰³ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 164.

¹⁴⁰⁴ NADAL, Paco. *Pedro Paramó ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 72.

¹⁴⁰⁵ *Id.*

¹⁴⁰⁶ *Id.*

¹⁴⁰⁷ *Ibid.*, p. 75.

¹⁴⁰⁸ *Ibid.*, p. 73.

Afin d'acquérir de la matière pour son récit, l'auteur rencontre un « spécialiste » pour dialoguer avec lui sur le thème: « He quedado con el poeta Víctor Cárdenas, que además de ser un estudioso de la obra de Rulfo, lo conocí en persona. »¹⁴⁰⁹ La discussion entre les deux interlocuteurs permet de véhiculer des nombreuses informations sur Juan Rulfo et sur *Pedro Páramo*. Elle occupe presque la moitié de l'espace narratif dédié à Comala (6 pages sur 13). Pour rencontrer le poète, le voyageur fait un aller-retour à Colima. Il s'en va également dans un village voisin (3 pages). Au final, la « ville mythique », rêvée et idéalisée par l'auteur, qui se situe au centre du livre, et qui se réfère au titre, n'est mise en scène que 4 pages sur 13... cela peut faire juste, pour le lecteur qui s'attendrait à la voir davantage développée.

Poursuivons nos réflexions, tandis que le voyageur poursuit son chemin : « Decido explorar los pueblos que se levantan en las faldas del volcán que tomo hacia el norte. »¹⁴¹⁰ L'utilisation du verbe « explorer » et la mention du volcan éveillent l'imaginaire du voyage. Ils peuvent suggérer au lecteur l'idée d'une certaine difficulté, ou tout du moins d'une certaine distance, pour se rendre jusqu'aux villages mentionnés. Or, Cofradía de Suchitlán, le village où s'arrête le narrateur, présenté comme un bout du monde, n'est pas loin de Comala. Nous ne connaissons pas l'état de la route lorsque le voyageur s'est rendu là-bas. Lorsque nous y sommes allée, signalons cependant que le village était en 2015 très bien desservi. Il est situé sur l'itinéraire récemment mis en place par l'office de tourisme de la « Route du café ». Déjà au temps du voyageur, nous pouvons avancer, sans trop de risques, que cette ville était sans doute l'une des options les plus simples et les plus rapides pour aller voir, en peu de temps, les alentours de Comala. En cesens, nous voyons une forme d'imposture ou, tout du moins, une distorsion du réel, dans la mise en scène qu'élabore Paco Nadal pour figurer l'idée d'un lieu bien plus lointain, et perdu, qu'il ne l'est en réalité. Autrement dit : pour réhausser sa figure de voyageur dans l'espace diégétique et maintenir l'intérêt, voire la fascination du lecteur.

Paco Nadal commente: « Me bajo en Suchitlán y, ahora sí, parece como si me hubiera caído entre las páginas de *Pedro Páramo*. »¹⁴¹¹ Le voyageur peut enfin plaquer son imaginaire et sa grille de lecture préalable sur les scènes qu'il entrevoit – et qu'il désirait entrevoir, comme en atteste la locution « ahora sí » –. Il décrit un

¹⁴⁰⁹ NADAL, Paco. *Pedro Paramó ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 76.

¹⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 81.

¹⁴¹¹ *Ibid.*, p. 86.

lieu poussiéreux, relégué à la misère, à l'oubli, avec des centaines de câbles électriques qui assombrissent le ciel, un soleil écrasant, des rues désertes. La poésie de Juan Rufo influence celle de l'auteur, notamment dans la manière qu'il a de faire apparaître et disparaître les personnages :

Las calles están desiertas y sólo de vez en cuando me cruzo con un bulto que aparece de improviso en una esquina, embozado en una manta o bajo un sombrero; salta de sombra en sombra, [...] y desaparece tan sigiloso como ha aparecido por la esquina contraria.¹⁴¹²

Luego, como si hubiera dado una señal, los niños desaparecen y las calles de Suchitlán vuelven a quedar silenciosas, muertas como las calles de la Comala literaria.¹⁴¹³

Comala ne répond pas aux attentes du voyageur. Au lieu de poursuivre « l'exploration » de la ville dans laquelle il se trouve, il préfère partir en quête d'un lieu susceptible de correspondre davantage à ses attentes initiales. Il témoigne ici d'une attitude semblable à celle que nous avons commentée chez Michel Droit, et qui illustre, selon Rachid Amirou, le « phénomène touristique »¹⁴¹⁴ qui naît de la projection fantasmée du voyageur sur un espace, construit sur un imaginaire, qu'il désire, par son déplacement, retrouver. L'expérience viatique se déplace, par ce phénomène, du champ de la connaissance, pour s'inscrire dans un sentiment de reconnaissance.

Certes, *Pedro Páramo ya no vive aquí*. Il n'y a jamais vécu, tout comme il n'a jamais vécu à San Gabriel – « l'autre » Comala, celle que propose Suso Mourelo –. Quelle que soit sa transcendance, Pedro Páramo demeure une construction fictive et discursive, un personnage fictionnel. Il en va de même pour Comala, tout du moins, pour la Comala littéraire. Tout comme la Macondo de Gabriel García Márquez, ou la Santa María de Juan Carlos Onetti, ce sont des lieux qui font aujourd'hui partie d'une géographie « mythique » et « littéraire ». Aller à Comala en pensant y retrouver celle de l'auteur revient à confondre les différents niveaux de la réalité. Autrement dit, à ne plus distinguer ce qui appartient au registre de la fiction et ce qui appartient à celui de la réalité. Cette « confusion » – ou ce brouillage des frontières génériques – est cependant efficace pour jouer sur le pacte référentiel du récit de voyage, le déplacer vers le pôle de la littérature, esquisser des nouvelles poétiques, faire trembler, discursivement, les schémas des cartographies

¹⁴¹² NADAL, Paco. *Pedro Paramó ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 86.

¹⁴¹³ *Ibid.*, p. 83.

¹⁴¹⁴ AMIROU, Rachid. *L'imaginaire touristique*, op. cit., p. 81.

mexicaines. Elle peut alors s'interpréter non pas comme une erreur, mais plutôt comme un procédé efficace pour établir d'autres itinéraires à partir de la littérature, et pour enrichir la narration du voyage d'une matière culturelle. Néanmoins, le fait que le voyageur se rende à la « Comala » topographique sans questionner davantage la validité de sa démarche, ni le choix de sa destination, nous paraît plus problématique. Paco Nadal n'est pas le seul à commettre cette erreur. Pour le constater, il suffit de lire quelques « études » à cet égard, ou de naviguer un peu sur internet. Le magazine *Mexico desconocido* dit par exemple, à propos de Comala :

« Te presentamos una mirada a este bello poblado colimense, -de clima templado y casas encaladas, donde el escritor ubicó la historia de su famosa novela »¹⁴¹⁵. Les personnes qui véhiculent cette interprétation s'arrêtent, pour le dire ainsi, au premier niveau de lecture. Ils prennent les propos de l'auteur au sens littéral. Le fait que le voyageur transmette cette vision à son lecteur nous paraît en ce sens questionnable.

Mais ce qui est plus grave, compte tenu sa volonté documentaire et l'attention qu'il dit à priori porter à Juan Rulfo, se sont les erreurs qui se glissent dans son discours. Ainsi dans le paragraphe suivant :

*En realidad, Juan Rulfo nació en Apulco [...]. Su padre, un pequeño hacendado, murió asesinado por una turba hacia el año 1927 o 1928, durante la Cristiada, la revuelta de campesinos armados y azuzados por los hacendados de la Iglesia.*¹⁴¹⁶

Ce paragraphe contient deux erreurs importantes. Le père de Juan Rulfo n'est pas mort autour des années 1927 ou 1928, mais en 1923. Ce qui implique une conséquence : lorsque la guerre des *cristeros* soulève la région, entre 1926 et 1929, le père de Juan Rulfo est déjà décédé¹⁴¹⁷.

La manière qu'a l'auteur d'introduire les réparties de Víctor Cárdenas nous paraît également problématique. Les répliques du poète sont en effet mises en scène comme autant de vérités générales qui, de la part d'un « spécialiste », sont donc « forcément » exactes. Le voyageur s'érige ainsi comme le porte-parole de celui qui détient la « vérité » :

- La novela tiene rigor histórico y geográfico – prosigue Víctor –. Todos los pueblos que él menciona existen y las distancias entre ellos son reales. *La clave*

¹⁴¹⁵ Voir à ce propos « La Comala de Juan Rulfo » [en ligne], dans *Mexico Desconocido*. Disponible sur : <http://www.mexicodesconocido.com.mx/la-comala-de-juan-rulfo-colima.html>

¹⁴¹⁶ NADAL, Paco. *Pedro Paramó ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 75. C'est nous qui traduisons.

¹⁴¹⁷ Nous devons ces observations à José Jesús Gúzman, le chroniqueur de San Gabriel.

está en que aunque él le llame Comala, está pensando e idealizando Apulco, su lugar de nacimiento. Para mí Apulco es el rancho de la Media Luna.¹⁴¹⁸

Beaucoup d'experts sur Juan Rulfo contrediront cependant cette interprétation. Un certain nombre d'entre eux pensent en effet que l'écrivain se serait plutôt inspiré de San Gabriel, où il passa son enfance. Nous avons d'ailleurs rencontré là-bas plusieurs personnes, convaincues de nous montrer, « preuves » à l'appui, le *rancho* « original » de la Media Luna. Nous ne trancherons pas sur le thème, bien des spécialistes se chargent de polémiser par ailleurs autour de ce débat passionné. Quoiqu'il en soit, la Comala, la « vraie », est selon nous celle que chacun porte en soi... elle survole et se moque, pour ainsi dire, de ces débats terre à terre. Laissons vivre le mythe.

Nos réflexions ont surtout la volonté d'éclairer les forces, les changements de poétique, mais aussi les faiblesses des récits de nos voyageurs. Permettons-nous à cet égard une digression. Lorsque nous sommes allées à San Gabriel, nous avons rencontré José Jesús Gúzman, le chroniqueur municipal. Nous lui avons fait lire quelques passages du récit de Paco Nadal qui portaient sur le thème de Juan Rulfo. Il a relevé dès les premiers paragraphes quelques erreurs, et il a souri face à tant d'approximation. Dans la capitale, nous sommes allée au café *Guardatiempos*, qui apparaît dans le récit. Nous avons longuement conversé avec Mario Cedeño, le propriétaire : « uno de los personajes históricos del barrio. »¹⁴¹⁹ Comme l'écrivait Francisco Solano à propos de Cora Van Millingen, Mario Cedeño mériterait une biographie à part entière, et cela ne suffirait pas à cerner entièrement la puissance de son « personnage ». Il exerça, entre de nombreux métiers, celui de journaliste. Paco Nadal précise : « en la que ocupó casi todos los puestos durante treinta años, la mayoría de ellos en el diario *El Universal*. »¹⁴²⁰ Lorsque nous avons demandé à Mario Cedeño son impression sur le livre, il nous a répondu, avec malice, que le voyageur était astucieux. Selon lui, Paco Nadal avait très bien su relier différentes chroniques journalistiques, de manière agréable, sous l'illusion d'un même voyage ; mais cela restait très léger. Destiné à un large public, ce récit en ravit plus d'un. En ce sens, le voyageur a atteint son but. Néanmoins, auprès d'un public exigeant, le discours perd rapidement de la crédibilité.

Chercher la « vraie » Comala est finalement une aporie qui revient à se déplacer à travers un labyrinthe de miroirs et d'illusions. Le narrateur de *Pedro*

¹⁴¹⁸ NADAL, Paco. *Pedro Paramó ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 74.

¹⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 51.

¹⁴²⁰ *Id.*

Páramo ya no vive aquí affirme qu'aller à Comala est un rêve : celui de toute une vie. Apprendre que la « clef » se trouve, selon lui, à Apulco, ne l'entraîne pas pour autant dans cette direction pour poursuivre son « enquête ». Le narrateur n'exprime pas son désir de s'y rendre, ni la déception de ne pas pouvoir y aller faute de temps. Il ne fait pas non plus mention de San Gabriel. Adélaïde Pestaño y Viñas propose dans un article de considérer certains récits de voyage comme des « guías disfrazadas »¹⁴²¹. Au vu des commentaires émis jusqu'à présent, nous pouvons sans doute considérer, de manière analogue, le récit de Paco Nadal comme un « recueil de chroniques déguisé ».

Voyons à présent la manière qu'a Suso Mourelo de s'approcher de « sa » Comala et de la mettre en scène :

Comala era, en gran medida, el pueblo y el entorno de San Gabriel, un lugar ardiente y duro como el comal que se coloca en las brasas para calentar las tortillas de maíz; y era la vida muerta que encontró el escritor cuando volvió, decenios más tarde, al sitio de su niñez.

Veinte años después de buscar esa Comala errada en los mapas fui a la central camionera de Guadalajara. Llevaba dos libros de Rulfo y dos nombres: Susana Zamora y Enrique Trujillo, apellidos que vivían en Pedro Páramo.¹⁴²²

L'équivalence entre les prénoms des personnes « réelles » chez qui se rend le voyageur et celles qui se prénomment de la même manière dans l'œuvre de Juan Rulfo lui permet de confondre, avant même d'arriver à San Gabriel – que nous appellerons dorénavant « Comala » –, les différents niveaux de la réalité. L'enchevêtrement entre le monde référentiel et le monde fictionnel s'accroît au cours de l'itinéraire qui rapproche le narrateur de Guadalajara à Comala. Nishida Hiroyuki, un jeune japonais, vient s'asseoir à ses côtés dans l'autobus. Il lui raconte, ému, les motifs de son voyage et la raison de sa présence au Mexique. Après avoir résumé quelques traits de ce parcours extra-ordinaire, le narrateur poursuit :

« Comparada con su relato, mi búsqueda de Comala era una torpe historia. Se lo dije. »¹⁴²³ À quoi répond le jeune japonais, « hermoso como una pintura *ukiyo-e* »¹⁴²⁴ : « - no, no, no. Tal vez sean parte de la misma historia. »¹⁴²⁵ Cette rencontre

¹⁴²¹ PESTAÑO Y VIÑAS, Adélaïde. « Entre guía turística, relato de viaje y ficción: las —guías disfrazadas— », dans CHAMPEAU, Geneviève (dir.). *Relatos de viajes contemporáneos: por España y Portugal*. Madrid : Verbum, 2004, p. 61-77.

¹⁴²² MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 163.

¹⁴²³ *Ibid.*, p. 165.

¹⁴²⁴ *Id.*

¹⁴²⁵ *Ibid.*, p. 166.

permet au narrateur, par le truchement de Nishida Hiroyuki, de présenter les interactions des personnes comme de multiples histoires faisant partie d'un seul et même « récit », un livre que chacun – ou que le destin, pour lui donner un nom – écrirait à mesure des itinéraires. Le narrateur continue ainsi petit à petit à « traverser le miroir ». Une femme, assise dans la rangée à côté, se joint à la discussion :

- ¿Usted también viene a la fiesta de los cincuenta años?
- No, vengo a ver a un par de personas.
- Puede que le inviten a la fiesta, allí todos somos familia. ¿Cómo se llaman sus amigos?
- Enrique y Susana.
- Puede que le inviten, allí todos somos familia. Conozco a un Enrique y a una Susana.¹⁴²⁶

Comme la « Comala littéraire », celle vers laquelle se dirige le voyageur semble au moins posséder sur un point les mêmes caractéristiques. Le narrateur présente (ou rappelle) au lecteur le personnage de Susana, puis établit le parallélisme entre les propos de sa voisine et l'univers de *Pedro Páramo* :

Susana San Juan era la enamorada del hacendado Pedro Páramo, el imposible amor que, a la postre, encendería la llama del odio y con ella, la muerte de Comala. Todos eran familia, y algunos, como el narrador y el asesino, hijos de Pedro Páramo.¹⁴²⁷

Avant de rencontrer Susana Zamora et Enrique Trujillo, le voyageur rentre dans la ville, seul, pour en ressentir l'atmosphère. Imprégné de ses lectures, son passage à San Gabriel et le récit qu'il élabore exhument l'univers mythique de Juan Rulfo : « Penetré sin compañía por esta Comala resucitada y quise imaginarla como había sido antes de morir. »¹⁴²⁸ Au fur et à mesure de son déplacement, il évoque le paysage qui se déplie sous ses yeux et les personnes qui apparaissent à son regard. Il attend dans le *zócalo* que la nuit prenne le relais sur le jour : « San Gabriel se volvió triste y sus pocos rostros se perdieron. »¹⁴²⁹ La solitude de Suso Mourelo, les étoiles qui apparaissent, le silence qui englobe la scène, invitent à la méditation. Plongé dans cette ambiance, un conte du *Llano en llamas* revient à sa mémoire. Il partage

¹⁴²⁶ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México, op. cit.*, p. 167.

¹⁴²⁷ *Id.*

¹⁴²⁸ *Id.*

¹⁴²⁹ *Ibid.*, p. 168

avec le lecteur un extrait de ce texte. Enfin, il rencontre don Enrique à la bibliothèque:

- Así que sigue las huellas de Rulfo.
- Por eso vine a Comala.
- Está bueno. Hay quien viene y pregunta si es aquí donde el escritor, pero usted ya lo da por sabido.

Orientó el flexo, encendió el medio cigarrillo que había guardado para fumar menos. Me miró. Y habló del pueblo.¹⁴³⁰

Notons que le narrateur substitue le toponyme de « San Gabriel » par celui de « Comala » en assimilant ainsi l'espace réel à l'espace fictionnel. Le dialogue qui s'ensuit donne des informations sur l'histoire du village, établit des comparaisons avec Comala, présente quelques éléments de biographie d'Enrique Trujillo, procure des anecdotes sur Juan Rulfo, des clefs de lecture pour *Pedro Páramo*. L'interlocuteur du voyageur insiste également sur la « réalité » des écrits de l'écrivain mexicain. Ainsi dit-il de *El llano en llamas*:

[...] es un cuento que no tiene nada de cuento porque todo fue real, los personajes existieron... Usted está en la posada, junto a la hacienda: en la novela se menciona cuando está sentado en un equipal de la hacienda y podía ver el pueblo de Comala.¹⁴³¹

San Gabriel ne peut pas se détacher de la Comala littéraire, la ville en est comme imprégnée. La présence de Juan Rulfo plane dans les ruelles, sur les places, dans les paysages environnants. *Pedro Páramo* et *El llano en llamas* influent la perception du voyageur, mais aussi la représentation de l'espace qu'il en donne par le recours à l'intertextualité et la mise en scène d'une atmosphère similaire. Tout comme dans le cas de Paco Nadal, le style de Juan Rulfo colore celui du Suso Mourelo :

Salí a la *noche, oscura sin hachones*. Faltaban pocas horas para que llegara el sábado pero *a los cuerpos de San Gabriel parecía habérselos llevado alguien*. Apenas una furgoneta, con un trueno de música, rompía la quietud. [...] Subí por el lateral de la posada y me senté en el murete vencido de la hacienda, tal vez donde había estado el escritor, y miré, sin ver apenas, a San Gabriel allá abajo, marcado en la negrura por los neones verdes de las cruces. *Un perro*

¹⁴³⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 169.

¹⁴³¹ *Ibid.*, p. 171.

*ladró y algunos otros lo siguieron. Y un viento me trajo un escalofrío: me extrañó que llegara silencioso, sin palabras de hombres, de fantasmas.*¹⁴³²

Au cours de son séjour à « Comala », le voyageur rencontre ses habitants et dialogue avec eux. Il rend compte d'un Mexique rural qui lutte pour continuer à vivre ; de la pauvreté dans laquelle sont plongées la plupart des familles ; du traditionnalisme qui régit la ville et qui conditionne la mentalité de ses habitants ; du besoin, pour un certain nombre d'entre eux, surtout les jeunes, de partir. D'où le témoignage d'Alejandro :

- [...] Mis amigos andan todos en California, sólo yo me quedé aquí y si esta se quiebra [su casa] [...] para allá corro también. ¡A poco! Trabajar aquí para que, para hacer deudas, para que se engorden los políticos. Yo tengo novia, y ya se lo dije: si esta se chinga, tú verás lo que haces, pero yo ya me sé el camino. Yo ya tengo tres años en este negocio y se qué tanto da.¹⁴³³

« *L'expérience du temps et de l'espace, rappelle Rachid Amirou, passe par des filtres culturels.* »¹⁴³⁴ Le genre du récit de voyage en procure un miroir exemplaire. Cette situation invite ainsi le narrateur à accueillir dans son discours un extrait de *El Paso del norte*, dans lequel Juan Rulfo mentionne un personnage qui quitte sa terre, par besoin vital, en direction de la frontière.

Beatriz, la fille de Susana Zamora, et son fiancé, Ricardo, emmènent le voyageur à Texcuacuesco, à Sayula, dans des lieux propres à l'espace sentimental de Juan Rulfo. Le moment que passe le voyageur avec ces jeunes lui permet de mettre en scène le tiraillement entre une génération, insérée dans la « modernité », et la vision conservatrice des générations précédentes. La « maladresse » du narrateur est en ce sens révélatrice :

Quando llego a casa de Susana, Beatriz ya lleva un rato en la cocina. Ricardo, su novio, la ha traído y se ha ido a contratar un cuarto en la posada.

- ¿No duerme en tu casa?
- Ja, ja. No se lo digas a mi papá. Nadie hace eso aquí.¹⁴³⁵

Le voyageur prend la mesure du traditionnalisme qui règne dans les villages et de l'écart entre la jeune génération et celles qui la précèdent. Il en fait part au

¹⁴³² MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 171. C'est nous qui surlignons.

¹⁴³³ *Ibid.*, p. 172.

¹⁴³⁴ AMIROU, Rachid. *L'imaginaire touristique*, op. cit., p. 133.

¹⁴³⁵ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 174.

lecteur sans juger de la situation, avec humour. Les répliques du voyageur en font une personne sympathique, drôle, pourvue de répartie :

Cuando salíamos, el padre la llamó [a Beatriz] para decirle que a las diez volviera a casa. Quedaban quince minutos.

- Lo hizo por respeto a ti. Si no, no me habría dejado. Deja que te lleve a la plaza y vuelva.
- Buen sitio para tener novio.
- Los novios van a ver a sus novias y se sientan fuera, a platicar, no entran en la casa. [...]
- Es así. –Sonrió Ricardo–. En los pueblos es muy tradicional. También los hermanos son muy celosos. Si no les gustan los novios de sus hermanas, los corren. En mi pueblo es lo mismo.
- Mi abuelo sacaba el fusil para correr a los novios de sus hermanas y de sus hijas.
- Las querría monjas. – Dije.
- Luego les regañaba porque no se casaban.¹⁴³⁶

Le chapitre sur Comala s'achève quasiment par la « visite guidée » que fait Enrique Trujillo à Suso Mourelo :

Mi guía disfruta en esta ruta, un vía crucis que se engalana cada primavera, como un Bloomsday rural, cargado de religión y sangre.

- Allí está la capilla de la sangre de Cristo: era privada pero se tuvo que abrir al público porque no cumplía con los requisitos de bendecir la primera piedra: no se bendijo y la tuvieron que ceder a la parroquia.¹⁴³⁷

Le « Bloomsday » tient son nom de Leopold Bloom, l'un des protagonistes d'*Ulysse*, de James Joyce. Il s'agit d'une célébration irlandaise qui se déroule le 16 juin, principalement à Dublin, mais aussi dans le reste du monde. À l'instar de don Enrique, qui emmène le voyageur voir les lieux rattachés à la vie de Juan Rulfo et les lieux qui figurent dans ses récits, les amateurs de James Joyce vont ce jour là sur les traces du romancier irlandais. La référence implicite à ce roman culte, qu'on ramène à l'*Odyssée*, ne peut pas passer inaperçue dans le cadre d'une narration viatique. James Joyce disait, paraît-il, que si la ville de Dublin venait à disparaître,

¹⁴³⁶ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 176.

¹⁴³⁷ *Ibid.*, p. 179.

« on pourrait la reconstruire grâce à son *Ulysse*. »¹⁴³⁸ Or, Suso Mourelo « reconstruit » par son itinéraire la vie de Juan Rulfo et l'univers de Comala. Son guide l'emmène voir la *casa verde*, où l'écrivain passe une partie de son enfance, son école primaire, etc. :

- Este es el río Salsipuedes, con el puente de piedra donde el Padre Rentería espía sus culpas. Ahora luce muy mal, encementado. Y mire esa calle, empedrada. Muchas eran así, antes. Venga por aquí. Viéndolo así parece que nunca llevara agua. Y es cierto que ya casi no hay crecientes pero las hubo muy feas. Aquí nació « la vaca que mi papá le regaló para el día de su santo se la había llevado el río ». ¿Lo recuerda?¹⁴³⁹

Le recours au dialogue confère à la narration de la vivacité. Les références à l'œuvre de Juan Rulfo, les questions que fait don Enrique au voyageur, se répercutent sur le lecteur et, s'il a connaissance des œuvres, réactivent sa propre mémoire. Le lecteur profite à son tour d'une partie de la « visite guidée » qui termine de la manière suivante :

Enrique se paró a fumar su medio pitillo. Miramos al horizonte y llegamos a un terreno grisáceo de piedra volcánica, ante la boca arruinada de una hacienda. A su espalda se abría un llano agostado, un lugar que jamás olvidó el autor.

- Aquí trajeron a su padre muerto, cuando lo mataron, y vino la gente iluminándolo con antorchas, y parecía que se quemaba el llano, parece que está el llano en llamas, le dijo un hermano a Juan...¹⁴⁴⁰

La pause « dramatique », marquée par l'arrêt d'Enrique, prépare la révélation finale, le climax de la scène. En effet, le lecteur apprend par le biais du voyageur, des informations qu'il recueille et des lieux qu'il visite, l'origine du nom du recueil de nouvelles de Juan Rulfo. Pour mettre en valeur cette séquence, Suso Mourelo recourt ensuite à une ellipse spatiale et temporelle. Nous retrouvons ainsi dans le paragraphe suivant le narrateur directement dans le village : « Por última vez paseé por Comala resucitada e imaginé que aún flotaba en ella la neblina de las hojas de Rulfo. »¹⁴⁴¹ Remarquons le parallélisme entre l'arrivée de l'auteur, où celui-ci « veut » imaginer la résurrection de Comala, et la veille de son départ, où elle « est » ressuscitée. Après évoquer les lieux devant lesquels il passe une dernière fois, les

¹⁴³⁸ PORÉE, Marc. «Ulysse, livre de James Joyce » [en ligne], dans *Encyclopaedia Universalis*. Disponible sur : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/ulyссе-james-joyce/2-ulyссе-roman-de-la-modernite/>

¹⁴³⁹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 176.

¹⁴⁴⁰ *Ibid.*, p. 180.

¹⁴⁴¹ *Ibid.*, p. 181

visages qu'il croise, principalement féminins (beaucoup d'hommes, rappelle-t-il, sont partis vers le nord), le voyageur, fatigué, regagne sa chambre : « Subí a mi habitación y leí al azar. »¹⁴⁴² L'intertexte qui conclut le chapitre laisse cependant entrevoir au lecteur, plutôt que le fruit du hasard, le jeu de l'écrivain et l'élaboration d'un « montage » narratif. En effet, le fragment qu'incorpore Suso Mourelo s'accorde parfaitement à la situation du voyageur qui s'apprête à dormir, puisqu'il s'exprime ainsi : « El hombre que miraba a los comejenes se rescostó sobre la mesa y se quedó dormido. »¹⁴⁴³

Après la lecture de ce chapitre, le titre qui nous avait paru dans un premier temps énigmatique s'éclaire : « Pensar Comala »... Suso Mourelo ne s'est pas rendu à Comala, la Comala géographique. Il ne pouvait donc effectivement que penser, créer, construire, « ressusciter » la Comala littéraire par sa présence sur le site, sa lecture de l'espace, sa mise en récit.

Pour conclure sur ce point, nous aimerions faire quelques brèves remarques à partir de notre expérience. Ce n'est qu'en arrivant à Comala que nous avons pris conscience du « choc » qu'a dû éprouver Paco Nadal – en imaginant qu'il pensait *vraiment* retrouver Comala – en découvrant cette ville charmante de laquelle il émane, durant la journée, un mélange étonnant d'allégresse et de tranquillité. Comala est réputée pour être la « ville blanche du Mexique » et elle a obtenu, en 2002, le label de « *Pueblo mágico* ». Le *discours* de la ville qui se réfère, selon Jean-Christophe Bailly, au « discours que la ville tient sur elle-même et à elle-même »¹⁴⁴⁵, s'évertue à rappeler que Juan Rulfo est passé dans ce lieu, et qu'il y a laissé son empreinte. Une statue de lui est installée sur un banc dans un coin du *zócalo*. Mais son souvenir, glorifié, est devenu de bronze. À San Gabriel, au contraire, les gens en parlent avec amour, se le sont approprié. Il fait partie de leur quotidien. Leurs yeux s'illuminent en entendant son prénom. Il est comme un membre de la famille. Son souvenir, son mythe, son intensément vivants.

¹⁴⁴² MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 176.

¹⁴⁴³ *Id.*

¹⁴⁴⁵ BAILLY, Jean-Christophe. *La phrase urbaine*. Paris : Seuil, 2013. (Coll. Fiction & Cie), p. 174

Dans le voyage, les modes de déplacement

Comme nous avons pu le voir dans la première partie, la textualisation du voyage est en grande mesure conditionnée par les modes de déplacement utilisés par les voyageurs. Patricia Almarcegui écrit à ce propos :

Recorrer la literatura de viajes a partir de los medios que usa el observador para desplazarse y analizar comparadamente cómo mira desde ellos habla del desplazamiento y del viajero. Por ejemplo, Vasco de Gama describe el comportamiento de los habitantes de Mozambique sin descender de sus navíos, una distancia que le aleja de ellos. [...] Montaigne desde su caballo, una altura que le permite ver la realidad desde lejos y activa el espíritu subjetivo de sus diarios. Mary Wortley Montagu desde su carruaje, encerrada y ajena a lo que ve [...]. Jesús del Campo desde su coche, con la música de Bob Dylan que le permite alejarse de la Castilla más tradicional y observarla a través de laventanilla como si del encuadre de una película se tratara.¹⁴⁵¹

Pour le Mexique du siècle dernier, nous avons mentionné l'utilisation de la part des voyageurs de modes de déplacements aussi variés comme peuvent l'être la marche à pied, le cheval, le mulet, le train, la voiture, les transports en commun, l'avion. Or, le mulet n'est plus utilisé par aucun voyageur. Le réseau ferroviaire a peu à peu disparu, suite à la privatisation des trains par le gouvernement de Miguel de la Madrid (1982-1988). De nos jours, seuls subsistent sur le territoire mexicain des trains de marchandise ou les trains touristiques du Chepe et de Tequila. La marche à pied n'est plus exercée comme autrefois sur des longues distances mais se pratique plutôt sur le mode de la flânerie. Le cheval est uniquement employé par Paco Nadal. Les vols intérieurs courants dans les récits des voyageurs passés ne sont plus utilisés par aucun des voyageurs. Lorsqu'ils montent en voiture, ce n'est plus en tant que conducteurs, mais en tant que passagers.

En autobus : « modernité » mexicaine et immensité du territoire

Les voyageurs utilisent désormais généralement l'autobus pour relier les principales étapes de leur itinéraire. Le service, comme le note Paco Nadal, est devenu de qualité : « Hay camiones a todas horas, a todos los destinos, con una frecuencia inusitada y a todos los precios »¹⁴⁵² ; « casi todas las líneas de larga distancia ofrecen el servicio exprés o ejecutivo, con autobuses muy confortables y amplios, con sólo tres asientos por fila, un pequeño refrigerador y a veces incluso un

¹⁴⁵¹ ALMARCEGUI, Patricia. *El sentido del viaje*, op. cit., p. 44.

¹⁴⁵² NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 69.

servicio de terramoza (azafata) que atiende a los pasajeros»¹⁴⁵³; « La eficacia de las líneas de autobús en países que muchos europeos consideran subdesarrollados (y no creo que México lo sea) es algo que siempre me llamó poderosamente la atención. »¹⁴⁵⁴ Nous sommes loin de la représentation habituelle occidentale des transports archaïques qui roulent à tombeau ouvert, surchargés d'animaux de tout poil et à deux doigts de chavirer dans le ravin à chaque virage. Bien au contraire:

Por desgracia (nada es perfecto), los autobuses mexicanos son muy lentos porque tienen un límite muy estricto de velocidad que se cumple a rajatabla en autopistas y vías rápidas. Hasta Guadalajara hay quinientos cuarenta kilómetros pero se tarda siete horas y media, y eso que compre un billete para el directo, que discurre todo el trayecto por autopista. No quiero ni imaginar lo que tardará el lento, el que va pasando por todos los pueblos.¹⁴⁵⁵

Les « épreuves » subies par les voyageurs passés lorsqu'ils prenaient les transports en commun, qui leur prodiguaient bien des sensations fortes, ont changé de nature : il ne s'agit plus au voyageur actuel de faire preuve de « courage », mais plutôt de « patience », pour endurer ces longs trajets d'autobus. D'où la remarque suivante du narrateur de *Bajo las nubes de México*:

Según el cansancio o la posición de la cabeza, el tiempo pasa deprisa o se paraliza, y si la paciencia no es una virtud del carácter es probable que se llegue al destino con los nervios destrozados.¹⁴⁵⁶

À cela s'ajoutent quelques « épreuves physiques » que doivent affronter les voyageurs. Les changements brusques du climat que provoquent les déplacements rapides dans ce pays « à trois étages » continuent d'éprouver les voyageurs :

El inconveniente de viajar, cuando se pasa, en muy poco tiempo, de 2.500 metros de altura al nivel del mar, es que de pronto el cuerpo se amotina, se quiebran y desordenan los enlaces psicomotrices y hay que administrar los síntomas de la fatiga, antes de que aparezca una lipotimia súbita.¹⁴⁵⁷

Paco Nadal relève avec humour la climatisation et le volume de la musique qui, montés à leur maximum, deviennent les nouvelles « épreuves » que le voyageur moderne doit s'attendre à affronter :

¹⁴⁵³ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 69.

¹⁴⁵⁴ *Id.*

¹⁴⁵⁵ *Id.*

¹⁴⁵⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 183.

¹⁴⁵⁷ *Ibid.*, p. 86.

Y luego está el aire acondicionado, siempre a una temperatura suficientemente gélida como para transportar helados a través del desierto sin que se fundan. Y la música, eso es lo peor, la música. A niveles que romperían la barrera del sonido, ya sea del radiocasete con el grupo de corridos favorito del conductor o la banda sonora de la película que en ese momento den en el DVD. Hace días que me compré unos tapones para los oídos, sin los cuales sería imposible aguantar esas sesiones de catorce o dieciocho horas metido en estas neveras rodantes con sonido Sunround.¹⁴⁵⁸

Manuel Reinaldo Méndez fait écho aux propos de Paco Nadal, lorsqu'il évoque son trajet dans le nord du pays : « Y es que hablamos de dos días enteros oyendo sin descanso los Tigres del Norte. »¹⁴⁵⁹

Francisco Solano et Paco Nadal mentionnent l'hermétisme et le silence qui règnent de manière générale entre les passagers :

El autobús [...] se desplaza con una vida impredecible de confiancias frustradas. Los pasajeros que no duermen están ensimismados [...]; el silencio es denso, pero corrompido con los vanos diálogos de la película.¹⁴⁶⁰

Llevo ya semanas moviéndome por México en autobús y sigo sin acostumbrarme a la soledad que los envuelve. [...] los usuarios suelen ir callados, [...] el carácter extrovertido de los mexicanos se queda siempre en la ventanilla y es difícil entablar una conversación con otros pasajeros.¹⁴⁶¹

Suso Mourelo semble cependant prouver par son expérience qu'une *autre* approche est possible, puisque de nombreux dialogues, parfois longs, échangés dans les autobus, sont souvent mis en scène dans son récit de voyage.

Les déplacements en autobus permettent parfois aux auteurs d'incorporer la description des paysages traversés. Cependant, ils évoquent surtout la fatigue que provoque de longues heures assis dans une même position, l'état de somnolence qui s'ensuit, et la « modernité », pas toujours bienvenue : les films projetés à l'intérieur entravent la contemplation du voyageur, la climatisation les frigorifie, la musique, poussée à son maximum, éprouve leurs nerfs. L'expérience esthétique à laquelle ils s'attendent (la contemplation des paysages qui se transforment à mesure de

¹⁴⁵⁸ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 156.

¹⁴⁵⁹ REINALDO MÉNDEZ, Manuel. *La cortina de nopal : Crónica de un viaje por México*, op. cit., p. 51-52.

¹⁴⁶⁰ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 68.

¹⁴⁶¹ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 155-156.

l'itinéraire) et l'expérience sociale (entamer la conversation avec des passagers) sont généralement décevantes :

El viaje en autobús es un fraude de la expectativa. Se entra con la disposición de apreciar, a una velocidad consentida, acorde a la mirada, las variaciones del paisaje y la diversidad étnica de los pasajeros. A fin de cuentas, estamos en un país de campesinos, en una tierra volcánica. El vídeo, con películas gringas, decididamente infames, distrae la visión de las nubes, y la autopista está lejos, trazada a espaldas de la naturaleza, como un signo de admiración. De los pasajeros ¿qué sabemos? Dormitan.¹⁴⁶²

Quelques itinéraires en autobus font cependant exception par la beauté des paysages traversés. En attestent les descriptions des trajets commentés auparavant, qui mènent les voyageurs à Huautla de Jiménez ou bien encore à San Cristobal de las Casas. Les heures innombrables passées dans les autobus, les routes montagneuses, tropicales ou désertiques empruntées par les voyageurs forment cependant l'image finale d'un immense territoire à la végétation variée, aux dénivelés vertigineux, aux climats et aux paysages changeants, aux virages multiples, traversés par des routes sans fin que les autobus sillonnent sans cesse, en procurant à la narration la sensation d'un mouvement ininterrompu.

En voiture : de l'aventure à la vision

Au siècle dernier, la mise en scène des déplacements automobiles permettait aux auteurs et voyageurs de rendre compte des multiples difficultés éprouvées sur les routes tenues de manière inégale, dangereuses ou spectaculaires. Les difficultés subies jadis par l'effort de la marche se transposaient ainsi sur le plan de la mécanique, l'auteur et voyageur incarnant de ce fait l'aventurier des temps modernes. Or, si nos trois voyageurs utilisent le transport automobile, c'est toujours en tant que passagers – ce qui leur permet d'admirer le paysage, de bavarder avec le conducteur, de ne pas se préoccuper de la conduite et de se laisser aller à la contemplation, à la rêverie, à l'observation, ou bien encore à l'émotion –.

Francisco Solano met particulièrement en scène ses voyages en voiture. En effet, c'est l'un des modes de transport les plus utilisés par le voyageur, avec l'autobus, pour se déplacer à travers le pays. Patricia ou Ramón au volant, levoyageur à l'arrière est dans des conditions idéales pour s'adonner à la contemplation. À la manière de Jesús del Campo écoutant Bob Dylan dans son véhicule, c'est-à-dire éloigné (voire coupé) d'une certaine forme de la réalité, les

¹⁴⁶² SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 68.

passagers profitent, « encapsulados »¹⁴⁶³, du moment présent : « hablamos sólo con intención de reír »¹⁴⁶⁴.

L'auteur fait preuve d'originalité pour mettre en scène ses voyages en voiture à travers les terres mexicaines et tenter de partager avec son lecteur l'expérience esthétique que cette manière de se déplacer lui procure. La description de l'espace est conditionnée par le mode de transport. La forme épistolaire adoptée dans le troisième chapitre, au cours duquel le narrateur simule de s'adresser au poète Pedro Provencio, est à cet égard exemplaire :

Sin embargo, quiero proponerte hoy una imagen, como los surrealistas se intercambiaban, unos a otros, los trazos de un dibujo que luego, entre todos, convertían en obra colectiva [...]. La imagen es un coche solitario circulando entre rancherías, que se desplaza por las vías sinuosas de la montaña, que rodea pueblos de casas de tejado plano, que se interna por una zona pedregosa, un desierto de altos cactus, y en las estribaciones de la carretera una cascada que desborda una poza donde una indígena lava unos paños con un niño a la espalda que nos mira pasar como a una estrella fugaz. Nosotros estamos dentro, encapsulados, hablamos sólo con intención de reír y oímos canciones de Cuco Sánchez, de José Alfredo Jiménez, y a veces algunos *lieder* de Schubert que hacen brillar la polvadera de los maizales. Ésta es la imagen que te propongo. [...]. Desde Madrid puedes imaginar un coche solitario en la carretera, las montañas destacándose en un horizonte de nubes radiantes, sólo forma, puro juego, todo en un silencio milagroso que penetra la soledad de los inmensos campos.¹⁴⁶⁵

La référence au mouvement surréaliste ne peut pas être anodine. Si les surréalistes expérimentèrent des procédés comme le collage, nous voyons comment l'auteur insère, au fur et à mesure d'une description ambulatoire, des éléments détachés du paysage qui visent à compléter, au fur et à mesure du déplacement des voyageurs – qui se traduit par l'expression de verbes de mouvements tels que « se déplacer », « contourner », « pénétrer », « passer » – le tableau, « l'image » finale proposée par le narrateur.

Cette séquence dans laquelle est convoquée l'imagination du lecteur – entendue dans « son sens le plus général comme la disposition à présenter les choses en leur absence »¹⁴⁶⁷ – nous paraît révéler la posture phénoménologique du voyageur qui *donne à voir* au destinataire, à partir de son déplacement, des sensations expérimentées, des images prenant forme dans son esprit qu'il interprète,

¹⁴⁶³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 52.

¹⁴⁶⁴ *Id.*

¹⁴⁶⁵ *Ibid.*, p. 52.

¹⁴⁶⁷ BOURIAU, Christian. *Qu'est-ce que l'imagination ?* Librairie philosophique. Paris : 2006, p. 8.

sélectionne et retranscrit dans l'espace textuel à l'aide d'une composition formelle faite de premiers plans, de lignes de fuite, d'horizons lumineux. Merleau-Ponty écrit :

[...] je comprends le monde parce qu'il y a pour moi du proche et du lointain, des premiers plans et des horizons et qu'ainsi il fait tableau et prend un sens devant moi, c'est-à-dire parce que j'y suis situé et qu'il me comprend.¹⁴⁶⁸

À la manière des peintres surréalistes, le « tableau » esquissé échappe à la représentation première proposée par l'auteur pour se réactiver dans l'imaginaire du lecteur à partir d'images et de sensations qui lui sont propres. L'utilisation de la seconde personne du singulier invite explicitement le lecteur à coopérer avec le texte à partir d'un brouillage des identités entre le destinataire de la diégèse (Pedro Provencio) et le destinataire du récit, convié à s'identifier au premier pour actualiser à son tour la description proposée par le narrateur. Si le paysage se donne à voir à partir de diverses perspectives (premier plan, proche, lointain, etc.), le déplacement automobile procure au voyageur une autre appréhension de l'espace dans laquelle son regard, incessamment sollicité par la rapidité des images qui défilent à travers la vitre, sans cesse « renouvelées », tente d'en garder la quintessence. D'où l'évocation suivante:

Las muchas horas pasadas en el coche hacen que los sentidos se amalgamen en uno solo. Aplastado en el asiento, me convierto en una mirada, en pura recepción. La mente es perezosa, no asimila toda la riqueza de la naturaleza, y en su teatro de posibilidades simultáneas no consigue fijar ningún paisaje; éste no cambia muy deprisa, pero su enormidad no admite ser recibido por el único encuadre de la mirada. Los paisajes se superponen; una colina pedregosa, que contrasta su luz gris con un cielo de amarillos radiantes, se borra después al sortear los aledaños de un poblachón en día de feria, donde las indias llegan descalzas, con sus rostros de recelo y sus hatillos de hortalizas o frutas. Sólo cuando se añade al paisaje alguna figura humana (y aquí siempre surge algún campesino entre los matorrales), se comprende esta imponente naturaleza y la mirada se reconcilia con su avidez de sentido.¹⁴⁶⁹

Le déplacement en automobile devient ainsi pour l'auteur le moyen de s'imprégner des paysages traversés pour offrir ensuite dans la narration des images comme autant de pièces de puzzle, de collages qui prennent ensuite corps dans l'esprit du lecteur. Le récit de voyage de Francisco Solano glisse de la fonction informative et référentielle propre au genre viatique à la fonction esthétique qui

¹⁴⁶⁸ MERLEAU-PONTY. *Phénoménologie de la perception*. [1945]. Gallimard : Saint-Armand, 1983, p. 467.

¹⁴⁶⁹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, *op. cit.*, p. 55.

sous-tend les œuvres littéraires et appelle à l'interprétation du lecteur, seul capable de l'actualiser. En accord avec Umberto Eco:

[...] au fur et à mesure qu'il passe de la fonction didactique à la fonction esthétique, un texte veut laisser au lecteur l'initiative interprétative, même si en général il désire être interprété avec une marge suffisante d'univocité. Un texte veut que quelqu'un l'aide à fonctionner.¹⁴⁷⁰

Enfin, davantage que la peinture surréaliste, peut-être conviendrait-il mieux de rapprocher le traitement littéraire de l'espace qu'élabore Francisco Solano d'un autre courant, propre à la peinture moderne du milieu du siècle dernier : le « paysagisme abstrait ». L'évocation que fait Michel Collot de ce courant artistique peut en effet se rapprocher de la poétique de l'auteur lorsque nous lisons :

[...] dans leurs œuvres, le paysage n'est plus représenté mais rendu présent par un jeu de lignes, de formes et de couleurs, librement agencés sur la toile selon une nécessité qui n'a plus rien à voir avec les lois de l'optique ou de la géométrie, mais procède plutôt d'un mouvement du corps et de l'esprit.¹⁴⁷¹

L'aventure que représentait encore au siècle dernier le fait de parcourir le territoire à bord d'une automobile s'est largement estompée dans les récits des voyageurs. Si les techniques se sont perfectionnées et les infrastructures se sont améliorées pour faciliter le déplacement, en entraînant dans les récits de voyage des nouvelles poétiques, se déplacer en certains lieux du pays n'en demeure pas moins spectaculaire pour autant. À la description déjà mentionnée du trajet effectué par Francisco Solano de Oaxaca vers Huautla de Jiménez peut faire écho la description suivante de Paco Nadal :

De Bahuichivo a Urique hay cincuenta y cuatro kilómetros por una pista de terracería muy pedregosa que demora al menos dos horas. El camino sube primero entre densos pinares hasta la Mesa de Arturo, un antiguo pueblado de aserradores donde aún viven unas veinte familias de leñadores. Poco después termina la subida y la pista llega a un balcón natural donde la tierra desaparece como por encanto y se hunde en una quebrada de cantiles sucesivos que se prolongan a derecha e izquierda del escenario. Es la barranca de Urique. Unos de los paisajes más soberbios y espectaculares que he visto en mi vida.

Diego pone la reductora y afronta las primeras rampas en descenso. El río se ve mil metros abajo, como un fino cable de cobre retorcido entre peñascos.¹⁴⁷²

¹⁴⁷⁰ ECO, Umberto. *Lector in fabula : Le rôle du lecteur, op. cit.*, p. 65.

¹⁴⁷¹ COLLOT, Michel. *Pour une géographie littéraire, op. cit.*, p. 139.

¹⁴⁷² NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México, op. cit.*, p. 111.

La description déambulatoire se note dans l'utilisation de connecteurs temporels (primero, poco después) qui décrit, à mesure du trajet, les métamorphoses du paysage. Le voyageur fournit des indices de mesure (50 kilomètres, deux heures, 2000 mètres en contrebas) et différentes informations sur les lieux traversés (la topographie, le nombre d'habitants, la végétation) pour rendre compte de l'itinéraire qui relie Bahuichivo à la Barranca de Urique. Or, une fois sur place, le narrateur ne développe pas la description du panorama, mais évoque plutôt ses propres sentiments, pour laisser au lecteur le soin d'imaginer le site :

Es la barranca de Urique. Unos de los paisajes más soberbios y espectaculares que he visto en mi vida.

Diego pone la reductora y afronta las primeras rampas en descenso.¹⁴⁷³

Au confort dans lequel se trouve le voyageur dans *Bajo las nubes de Mexico* s'opposent les déplacements de Paco Nadal dans la région de la Sierra Tarahumara. En effet, le voyageur aime se déplacer dans les environs de son hôtel à la manière de la plupart des habitants des lieux dépourvus de véhicule, c'est-à-dire en autostop. Par son expérience, il procure une autre vision du voyage et ajoute une part d'aventure à ses déplacements. Le narrateur dresse une liste des véhicules empruntés qui procurent au lecteur la sensation d'une remontée dans le temps :

Cada uno de los vehículos en los que me monto durante estos días es invariablemente más viejo y más desvencijado que el anterior. La sierra se ha convertido en el paraíso de los coches de segunda mano que ya nadie quiere en su ciudad y me convierto en usuario circunstancial de todo un muestrario de carros de época, candidatos al desguace de cualquiera inspección de una ITV europea, a muchos de los cuales es imposible imaginarles su aspecto inicial. Uno de ellos era un añejo camión Dodge con más de cuarenta años a sus espaldas que por mucho que resoplara no lograba pasar de veinte kilómetros por hora ni siquiera en las cuestas abajo, cosa que en el fondo se agradecía, pues dado el estado general del vehículo cabía imaginar cual sería el de los frenos.¹⁴⁷⁴

Suso Mourelo utilise principalement les transports en commun pour se déplacer sur le territoire. Les rares trajets effectués dans les voitures des connaissances rencontrées – ou retrouvées – sur la route ne provoquent généralement pas de descriptions poétiques mais suscitent plutôt, comme dans le récit de Paco Nadal, un discours de type informatif. Le déplacement vers Sayula lui

¹⁴⁷³ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 111.

¹⁴⁷⁴ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 107.

permet cependant de glisser une remarque inattendue, qui rappelle que le voyage est un exercice de comparaison :

En una orilla de la autopista los trailers han hecho área de servicio. Más allá comienza una polvareda, el lecho seco de un lago que la vía corta en dos. Le digo a Ramón que si en Estados Unidos las señales son intimidatorias, aquí son paternalistas: *Póngase el cinturón, le puede salvar la vida. No beba, es peligroso. Ahora una nos avisa de las olas de arena repentinas: Precaución Tolvaneras: conduzca despacio.*¹⁴⁷⁵

La narration de la plupart des trajets effectués par Suso Mourelo sont réduites à leur minimum. Nous pouvons dès lors supposer que l'auteur accorde de ce fait plus d'importance à l'étape qu'au déplacement et accélère, par ce stratagème, le rythme de la narration.

En train : le Chepe, train mythique de la Sierra Tarahumara

Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo empruntent le Chepe pour expérimenter à leur tour ce train devenu mythique par l'imaginaire qu'il évoque, la réputation qui l'entoure, et les multiples récits qui s'y réfèrent. Suso Mourelo porte une attention particulière à la rêverie de l'Ailleurs que peuvent susciter les toponymes. Il est particulièrement réceptif à la poésie qui s'égrène à mesure de ces noms inconnus. Le narrateur énumère ainsi les différentes escales du train, qu'il laisse résonner dans son âme avant de s'endormir. Elles sont pour le voyageur autant de promesses à venir et pour le lecteur, une source de dépaysement qu'élabore cette poésie de l'Ailleurs :

[...] las estaciones que vamos a cruzar resuenan en mi duermevela. Los Mochis, Sufragio, El Fuerte, Loreto, Témoris, Bahuichivo, Cuiteco, San Rafael, Posada, Divisadero, Pitorreal, Creel, San Juanito, La Junta, Cuauhtémoc, Chihuahua. Las dejo hablar, como sortilegios de esperanza a bordo del último tren de México.¹⁴⁷⁶

Le Chepe offre aux voyageurs de multiples possibilités narratives : rappeler l'étonnante histoire de son fondateur ; mentionner les grandes étapes de ce parcours spectaculaire ; étoffer la narration de quelques passages descriptifs ; relever les attitudes, l'allure et les conversations des passagers qui montent à bord du train ; introduire des séquences dialoguées avec les autres voyageurs ou des membres du

¹⁴⁷⁵ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 156.

¹⁴⁷⁶ *Ibid.*, p. 58.

personnel ; convoquer des lectures qui permettent d'éclairer les lieux traversés par le biais d'auteurs canoniques comme Antonin Artaud, Carl Lumholtz ou Robert Zingg.

Si le service ferroviaire avait la réputation d'être constamment en retard au siècle dernier – rappelons-nous à cet égard des propos et des mésaventures de Sybille Bedford –, le service s'est de nos jours amélioré de manière significative. Paco Nadal s'éloigne de ces clichés persistants dans l'imaginaire collectif de la manière suivante :

La estación es moderna y funcional, sin un atisbo de esa magia decadente que se supone rodea a todo lo relacionado con el ferrocarril. De repente, a la seis en punto, con una puntualidad germánica, una locomotora diesel arrastrando tres pulcros vagones pintados de verde oliva y naranja se instala en la vía principal y una voz chillá : «¡El tren de segunda para Chihuahua va a salir! »¹⁴⁷⁷

Francisco Solano et Paco Nadal optent pour monter à bord du train de seconde classe. Comme pour les récits précédents (John Reed, Graham Greene, Sybille Bedford), le train s'avère un lieu privilégié pour observer la société :

Es un recorrido de clase económica, con pescadores que regresan del hospital de Chihuahua y familias que comen ávidamente burritos, pequeños plátanos o duraznos muy dulces.¹⁴⁷⁸

Imagino [...] la pulcritud y la asepsia de los vagones de —primerall, con turistas occidentales que han pagado el doble por viajar confortablemente instalados, aislados de los olores y las miserias del México profundo, pero pasando de puntillas sobre la realidad de un país fantástico que se personifica cada día en estos vagones de —segundall, atestados de familias de indígenas, trabajadores silenciosos, cholas cargadas de bultos y mochileros occidentales con pocos recursos y necesidad de experiencias vitales.¹⁴⁷⁹

Suso Mourelo choisit pour sa part de monter dans le train de première classe afin de profiter du paysage à la lumière du jour :

La primera [tentación], montar en el tren barato, el que parte más tarde y, en vez de ociosos, lleva trabajadores y mujeres indígenas que van de pueblo en estación con sus mercancías. Prefería ese pasaje pero primó el deseo de abarcar con luz natural la mayor parte del trayecto.¹⁴⁸⁰

¹⁴⁷⁷ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 85.

¹⁴⁷⁸ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 78.

¹⁴⁷⁹ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 88-89.

¹⁴⁸⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 69.

L'observation des passagers mexicains est dès lors remplacée par celle des touristes, dont le voyageur relève les mouvements de groupe, dans un paragraphe susceptible de plaire à M. Genète, qui prônait par ailleurs une mise en valeur de la « notion d'être-dans-le-train »¹⁴⁸¹ :

Los viajeros han dejado sus asientos y se han segregado por nacionalidades. Los estadounidenses marchan a comer en grupo, los ingleses permanecen en silencio y los canadienses se juntan al fondo de un vagón. Los locales hablan de la familia, del niño, del pequeño que va a nacer; los gringos, de invernaderos y John Deere; los canadienses, de la vegetación; el padre y su hija, de los Andes.¹⁴⁸²

La transcription de quelques dialogues souligne leur vacuité, puisqu'ils passent du coq à l'âne et charrient des lieux communs. La mention de deux touristes mexicaines aisées rappelle les multiples fossés qui divisent la société mexicaine : « Amalia y Lorena viven en la Ciudad de México y hablan entre bocados a unas empanadillas que agarran con sus uñas de manicure y sorbitos a unas copas de vino francés. Van arregladas de cóctel y hay un clasismo en sus miradas. »¹⁴⁸³

L'un des intérêts de la Sierra Tarahumara pour les voyageurs est celui de rencontrer son peuple originaire que l'on nomme souvent, de manière erronée, du même nom. Suso Mourelo rappelle la méprise couramment effectuée :

Los nombramos tarahumara y los llamamos mal porque ese nombre es el de su sierra, a cuyos altos trepan al calor del verano, en busca de sus cuevas, y a cuyos valles descenden en el frío. Rarámuri significa de pies ligeros, porque siempre han trotado kilómetros, antes y después de que este bicho de hierro perforara su escondite.¹⁴⁸⁴

Leur « cachette » ou plutôt, à nos yeux, leur territoire sacré, qu'ils ont tenté de défendre en s'opposant à la traversée du chemin de fer sur leurs terres. Le projet ferroviaire continue cependant jusqu'à l'inauguration du train en 1962. Bien qu'ils continuent de préserver leur identité et de vivre pour la plupart en marge de la population mexicaine – dans des grottes dispersées dans la montagne, des petits ranchs établis dans la plaine, des humbles maisons, répandues dans la vallée¹⁴⁸⁵ –, le

¹⁴⁸¹ GENÈTE, M.. cité par URBAIN, Jean-Didier, dans *L'idiot du voyage : Histoires de touristes*, op. cit., p. 199.

¹⁴⁸² MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 64.

¹⁴⁸³ *Ibid.*, p. 72.

¹⁴⁸⁴ *Ibid.*, p. 65.

¹⁴⁸⁵ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 105.

peuple rarámuri se mélange de plus en plus aux *chabochis*, les hommes blancs, ce qui provoque un phénomène d'acculturation que ne manquent pas de souligner les voyageurs :

Las montañas que vio el poeta [Artaud] son las mismas que atraviesa el tren, y los tarahumaras aún preservan sus ritos, mezclados ahora con imágenes cristianas, la Virgen de Guadalupe o el Corazón de Jesús; aunque anestesiados, conservan su anacronismo desafiante.¹⁴⁸⁶

Los rarámuris constituyen una de las tribus indígenas más endogámicas y puras de México, aunque en los últimos años, sobre todo desde la abertura de pistas accesibles de vehículos hasta el fondo de las barrancas, su grado de aculturación y mezcla con los chabochi es cada vez mayor. Ya es difícil ver tarahumaras vestidos con zapeta, koyera y akakas [...]. Pero sí es común ver a las mujeres con el traje característico de cada comunidad.¹⁴⁸⁷

Ce contact avec les *chabochis*, les *autres*, les hommes blancs, leur a-t-il été bénéfique ? Il serait délicat d'y répondre sans sombrer dans des schémas erronés, car trop simplifiés. Néanmoins, qui monte à bord du Chepe ou se promène à travers la Sierra Madre peut difficilement contredire l'amère sentence établie par Francisco Solano lorsqu'il déclare : « Hoy los tarahumaras son un escaparate de atracción turística »¹⁴⁸⁸. Pour le narrateur, ces-derniers se superposent au paysage « como signos melancólicos para remordimiento de la conciencia cultural. »¹⁴⁸⁹ La mélancolie est-elle trop grande ; le malaise éprouvé face à ce peuple fier et guerrier, rabaissé à la condition de vendeurs miséreux, dérange-t-il à ce point Paco Nadal, pour qu'il ne les mentionne en aucun moment lors de son itinéraire à bord du Chepe, eux qui sont pourtant si visibles ? Ou l'auteur et voyageur refuse-t-il de les réduire à cette image pour s'écarter de ce lieu commun en les mettant plutôt en scène lorsqu'il partage, au côté de quelques guides rarámuris, une longue chevauchée ? La question reste ouverte. Francisco Solano et Suso Mourelo mentionnent la présence des rarámuris, ne semblant guère ouverts à l'étranger autrement que pour leur vendre des marchandises :

¹⁴⁸⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 77.

¹⁴⁸⁷ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 105.

¹⁴⁸⁸ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 78.

¹⁴⁸⁹ *Ibid.*, p. 77.

Las mujeres suben al tren ofreciendo comida, miniaturas de sus tambores rituales y cestería que, encajadas una pieza dentro de otras, forman una curiosa flor circular de pétalos en punta.¹⁴⁹⁰

Los rarámuris despachan enchiladas y recuerdos. Una mujer, con su mercancía extendida en la piedra, echa una mirada a su prole.¹⁴⁹¹

Trepamos a Bahuichivo donde una familia rarámuri, en realidad una mujer y media docena de niños, espera en la estación y no responde ni consiente a los turistas. Tampoco lo hacen más allá, en San Rafael, los que ofrecen cestitos de artesanía: ponen precio a su trabajo no a la satisfacción de la curiosidad.¹⁴⁹²

Los tarahumaras delante de las cuevas que son casas, graneros y corrales, observan a los extranjeros con una mirada de infinita postergación.¹⁴⁹³

Comme leurs prédécesseurs, l'utilisation du train permet aux auteurs et voyageurs d'alterner la narration de l'itinéraire avec la description des lieux traversés et des étapes effectuées. L'évocation des personnages rencontrés ou/et observés met en scène la présence d'un tourisme de plus en plus massif dans les régions du nord. Le recours à l'intertextualité littéraire (Antonin Artaud) ou anthropologique (Carl Lumholtz, Robert Zingg) jusqu'alors absente lors de l'évocation du voyage à bord du Chepe témoigne de nouvelles poétiques.

De la marche à l'art de la flânerie

La dernière littérature de voyage et une partie de la population fait aujourd'hui l'éloge de la lenteur. Cela n'est pas neuf. Nous nous rappelons des romantiques, par exemple, que nous avons mentionné dans la première partie. Nicolas Bouvier écrit plus récemment, dans *L'Usage du monde*, en 1963 : « Nous nous refusons tous les luxes sauf le plus précieux : la lenteur. »¹⁴⁹⁴ *Longue marche* (1994) de Bernard Ollivier¹⁴⁹⁵, *Éloge de la marche* (2000) de David le Breton¹⁴⁹⁶, *Du bon usage de la lenteur* (2000) de Pierre Sansot¹⁴⁹⁷ sont des exemples récents

¹⁴⁹⁰ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 78.

¹⁴⁹¹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 66.

¹⁴⁹² *Ibid.*, p. 65.

¹⁴⁹³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 77.

¹⁴⁹⁴ BOUVIER, Nicolas. *L'usage du monde*, op. cit., p. 56.

¹⁴⁹⁵ OLLIVIER, Bernard. *Longue marche*, volume I, *Traverser l'Anatolie*. Paris : Phébus libretto, 1994.

¹⁴⁹⁶ LE BRETON, David. *Eloge de la marche*. Paris : Métailié, 2000. (Coll. Essais), 176 p.

¹⁴⁹⁷ SANSOT, Pierre. *Du bon usage de la lenteur*. Paris : Rivages, 2000. (Coll. Rivages Poche).

parmi d'autres. María Rubío Martín se réfère dans la dernière littérature de voyage espagnole à Augusto Villa-Matas et à Mauricio Wiesenthal, qui défendent tous les deux cette pratique de la lenteur, notamment dans *El viajero más lento* (1992) et *El esnobismo de las golondrinas* (2007)¹⁴⁹⁸.

La marche se présente comme la possibilité de ralentir son rythme dans un monde où la vitesse acquiert de plus en plus d'importance, où les transports « téléportent » les passagers d'un lieu à un autre, où les nouvelles technologies permettent de communiquer de manière presque instantanée. Elle permet de revenir à l'essentiel et de retrouver la corporalité du voyage. Elle s'appréhende parfois même comme une forme de subversion possible face au modèle dominant. Les mouvements situationnistes et les psycho-géographes en témoignent depuis le milieu du XX^e siècle :

Marcher est vu comme contraire à l'esprit de la cité moderne, avec sa promotion de la circulation rapide, et le regard à niveau de rue que la marche requiert permet de défier la représentation officielle de la ville, en coupant au- travers des routes établies et en explorant des zones marginales et oubliées, qui souvent échappent à l'attention des urbains. Ainsi, l'acte de marcher se rattache à une caractéristique politique de la psychogéographie : son opposition à l'autorité.¹⁴⁹⁹

Bien que la marche soit pour ainsi dire sur les devants de la scène¹⁵⁰⁰, ce n'est pas (encore ?) le cas au Mexique, où les auteurs et voyageurs ont peu à peu substitué la marche à la mule, au cheval, à la voiture. Maintenant, ce sont généralement les transports en commun qui leur permettent de se déplacer à travers le territoire.

Suso Mourelo effectue quelques kilomètres à pied sur le tronçon de l'ancien Camino Real qu'empruntaient les yaquis déportés de Tepic à Guadalajara. Paulino, un guide local, le mène à travers la jungle. Une fois de plus, le nom des éléments désignés par son interlocuteur confère au discours une touche de scientificité :

¹⁴⁹⁸ RUBIO MARTÍN, María. « Nuevas cartografías del libro de viajes contemporáneo: la cultura especular », dans CARRIZO RUEDA, Sofia M. (dir.). « El viaje y sus discursos », dans *Letras, op. cit.*, p. 151.

¹⁴⁹⁹ COVERLEY, Merlin. *Psycho-géographie ! Poétique de l'exploration urbaine*, [2006]. Traduit de l'anglais par André-François Ruaud. Lyon : Les moutons électriques, 2011, p. 9.

¹⁵⁰⁰ Comme le rappelle Suzianne Liandrat-Guigues, le XX^e siècle a pu être à cet égard qualifié « comme –un siècle d'arpenteurs», tant on a vu s'y multiplier les figures de la marche. », dans LIANDRAT-GUIGUES, Suzanne, « Une figure de la marche, A propos de *Je t'aime, je t'aime* d'Alain Resnais », dans HAMBURSIN, Olivier (dir.), *Récits de dernier siècle des voyages : De Victor Segalen à Nicolas Bouvier*, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne, Coll. Imago Mundi, p. 175.

Los que seguían el Camino Real veían esto; cedros, caoba, palomaría y tepehuaje: maderas duras, para los horcones de las casas y las quillas y las coas de las barcas. Y frutales: coyoacal, plataneros, caimit, palmera de coco de aceite. Y mangles y el conchal, ese cementerio de conchas que siempre crece.¹⁵⁰¹

Quelques kilomètres suffisent au narrateur pour se rendre compte de la difficulté de se frayer un chemin à travers la jungle. Il relève son aspect menaçant et l'exubérance de la flore. Par le biais du dialogue qu'il échange avec son guide, le narrateur continue d'informer son lecteur sur l'espace traversé. Le fait de rappatrier des noms, qui lui étaient auparavant inconnus, dans son discours, témoigne de son acquisition de l'Ailleurs. Une fois dans l'autobus, le narrateur observe confortablement les paysages dans lesquels il avançait, peu de temps auparavant, avec difficulté. Le changement de transport lui permet un changement de perspective:

Desde mi asiento contemplo, ya sin sufrirlos, los árboles que me señaló el profeta de San Blas, muchos torcidos por el huracán. Y piedras, polvo, barro. Los cerros, fieros de verdes, se superponen. En la distancia, o en el desconocimiento, esa vida agresiva dibuja la hermosura.¹⁵⁰³

Nos trois voyageurs espagnols ne se présentent pas comme des marcheurs invétérés. Cependant, ils aiment flâner dans les villes et dans les villages qu'ils traversent. Ils construisent, ce faisant, un nouvel archétype de l'image composite du flâneur. Marcher – ou plus précisément « flâner » – dans le cadre du voyage et de sa textualisation devient chez nos auteurs, pour reprendre les termes d'A. Tiberrghien : « un outil critique pour découvrir l'inconscient de la ville, pour connaître un territoire et ensuite l'interpréter symboliquement. »¹⁵⁰⁴

Leurs déambulations révèlent une manière de se déplacer, de lire, de sentir et d'interpréter l'espace, qui évoquent la figure du flâneur. Celle-ci a notamment été mise en scène par Charles Baudelaire, puis élaborée par Walter Benjamin, dans la ville moderne et naissante du XIX^e siècle. Lors de son voyage à Paris, Domingo Faustino Sarmiento rédige une lettre datée du 4 septembre 1846 à Antonio Aberastain. Il y mentionne le flâneur parisien, qu'il dépeint de la manière suivante :

¹⁵⁰¹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 132.

¹⁵⁰³ *Ibid.*, p. 133.

¹⁵⁰⁴ TIBERRGHIEN, A. cité par COVERLEY, Merlin, dans *Psycho-géographie ! Poétique de l'exploration urbaine*, op. cit., p. 125.

El flâneur busca, mira, examina, pasa adelante, va dulcemente, hace rodeos, marcha, y llega al fin... a veces a orillas del Sena, persigue también una cosa, que él mismo no sabe lo que es [...]. Flanear es un arte.¹⁵⁰⁵

La critique s'accorde à voir actuellement dans cet « art » la convergence heureuse de trois activités : la marche, l'observation, l'interprétation de l'espace. En déambulant, en se promenant librement, en « flânant », l'individu s'ouvre, pour reprendre les termes de García Dorve Cuvaric, « à l'impression et au spectacle du moment. »¹⁵⁰⁶ Comme le voyageur, le flâneur est une figure solitaire. Au regard de Merlin Coverley :

[...] le flâneur est une figure composite - clochard, détective, explorateur, dandy et promeneur- mais, au sein de ces rôles aussi nombreux que souvent contradictoires, il conserve comme caractéristique première la façon qu'il a de domestiquer la rue.¹⁵⁰⁷

Le voyageur classique adopte un déplacement raisonné¹⁵⁰⁸. Il connaît à l'avance son itinéraire, les monuments qu'il veut admirer, les points de chute dans lesquels il compte s'attarder, etc. Le flâneur, au contraire, se déplace au hasard, sans itinéraire ni cartes préétablies. Jean-Christophe Bailly propose dans *La phrase urbaine* sa vision de la « ville du flâneur » :

La ville du flâneur, la ville flânée, pourrait-on dire, ou la ville buissonnière, ce n'est ni une liste de monuments remarquables ni une liste de recoins secrets édifiés d'avance. L'événement de la ville, l'événement qu'elle est chaque jour pour elle-même, le flâneur ne le rencontre ni à heures fixes, ni en fonction d'une grille de lecture existante. Il se porte dans l'existant où l'événement s'étoile, il ne recueille que des reflets, des scintillements, des éclats [...]. La ville flânée est un tissu de connexions infinies dont le flâneur n'est que le sujet provisoire. La "mémoire" qu'il rencontre ou effleure n'est pas celle, constituée et déposée, des bâtiments, elle est celle, étoilée, en allée, vivante et disparaissante, des échos que la ville soulève en lui.¹⁵⁰⁹

Flâner permet aux voyageurs de s'imprégner de l'atmosphère des lieux qu'ils retranscrivent à partir de descriptions déambulatoires. L'espace s'investit de leurs émotions et devient le reflet d'une interiorité. « L'événement de la ville » se dévoile

¹⁵⁰⁵ SARMIENTO, cité par CUVARDIC GARCÍA, Dorve. *El flâneur en las prácticas culturales, el costumbrismo y el modernismo*. Paris : Publibook, 2012, p. 341.

¹⁵⁰⁶ CUVARDIC GARCÍA, Dorve. *El flâneur en las prácticas culturales, el costumbrismo y el modernismo, op. cit.*, p. 17.

¹⁵⁰⁷ *Ibid.*, p. 58-59.

¹⁵⁰⁸ DOIRON Normand. *L'Art de voyager : le déplacement à l'époque classique*. Paris : Klincksieck, 1995.

¹⁵⁰⁹ BAILLY, Jean Christophe. *La phrase urbaine, op. cit.*, p. 192.

dans la multiplicité des petits – ou des grands – événements qui s’y déroulent et sur lesquels le voyageur tombe par hasard. En arrivant à Veracruz, cet « événement » se constitue par exemple pour Suso Mourelo de l’au-revoir d’une fiancée, d’une veillée funèbre et d’un anniversaire devant lesquels il passe sans s’attarder : « En pocos minutos, en apenas tres cuadras, pasé ante el templo en el que se despedía una novia, caminé frente ante un velorio y crucé por un palacete donde una adolescente celebraba su quinceañera. »¹⁵¹⁰ Les verbes de mouvement « passer », « marcher », « croiser », se succèdent rapidement dans l’espace de la page pour accélérer le récit et tendre à imiter la rapidité des « quelques minutes » mentionnées par le voyageur. Les scènes qu’il aperçoit glissent malgré le verbe « voir » et la vocation référentielle du récit sur un plan métaphorique. Les « échos que la ville soulève en lui » prennent de la consistance dans la phrase qui s’ensuit : « Vi la vida, toda la vida y la muerte, en un pedazo de la tarde, gritar de puntas, bajo los sonidos que rebotaban en pinturas despintadas. »¹⁵¹¹

Francisco Solano met par exemple en scène la « ville flânée » à Oaxaca :

Ahí, a la distancia de un palmo, mientras paseamos por sus aceras, vemos al peluquero abstraído con la cabeza del cliente, a la chica extendiendo unas telas, una consulta de obstetricia, una oficina de representación de pesas y medidas; vemos la molienda del chocolate y el vestíbulo diáfano de los hoteles. Abiertos como heladerías, los locales parece que denigran las puertas mediante una ávida vocación de intemperie, de aire callejero.¹⁵¹²

Le narrateur énumère, dans une même phrase, les actions de deux personnages et de six lieux devant lesquels ils passent pour simuler le déplacement dans l’espace et feindre de retranscrire ce qu’il observe à mesure de leur avancée. Ainsi, pour reprendre les propos de Véronique Magri-Mourgues : « la syntaxe mime le trajet du regard comme suivant l’œil du lecteur qui passe d’un mot à l’autre en tissant peu à peu une séquence descriptive. »¹⁵¹³ Les échos que la ville de Oaxaca soulèvent dans l’interiorité du voyageur sont mis en scène par les comparaisons employées, les métaphores élaborées, les sensations retranscrites, la littérarité du texte. Ainsi : « sus calles se cruzan y se esquivan en líneas de fuga, y entre todas

¹⁵¹⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 226-227

¹⁵¹¹ *Ibid.*, p. 227

¹⁵¹² SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 139.

¹⁵¹³ MAGRI-MOURGUES Véronique. « La description dans les récits de voyage » [en ligne], dans *Hal : Archives-ouvertes.fr*, 2011, p. 12. Disponible sur : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00596413>

tejen una red bulliciosa que, no obstante, es un silencio a la espera del titilar de una vela. »¹⁵¹⁴

Les « monuments remarquables » et les « bâtiments » ne sont pas le centre d'attention de Suso Mourelo et de Francisco Solano. Comme nous le voyons à partir de ces brefs exemples, ils préfèrent en effet orienter leur attention – et leurs descriptions – vers « l'existant où l'événement s'étoile ». Pour reprendre les propos de Patricia Almarcegui: « Surge así un texto vivo que se contamina de lo real y se fija en los detalles más reveladores y fugaces. El mundo se muestra en un pequeño cuadro o episodio que el viajero reinventa a medida que lo cruza. »¹⁵¹⁵

Dans le récit de Paco Nadal, nous retrouvons moins la figure du flâneur telle que la mettent en scène Francisco Solano et Suso Mourelo. Nous pouvons cependant supposer que ce « décalage » est provoqué par le statut de voyageur « professionnel » qui, de fait, à moins le temps de pratiquer la flânerie. Malgré l'utilisation d'un champ lexical qui rapproche dans la capitale le voyageur de la figure du flâneur (« Suelo levantarme temprano y *deambular* por las calles »¹⁵¹⁶), l'objectif qu'il se doit d'atteindre l'éloigne de cette possibilité : « Luego me voy a recorrer las calles del barrio en busca de información. »¹⁵¹⁷

Remarquons deux approches différentes de Mexico. Paco Nadal et Suso Mourelo y prennent des allures de flâneurs. Ils aiment se promener dans ses rues, dans ses parcs, dans ses quartiers arborés, particulièrement à Coyoacán, à San Ángel, à La Condesa, et aller « se perdre » autour du Zócalo. Francisco Solano insiste au contraire sur l'impossibilité d'y « flâner » de par son immensité, ses espaces dépersonnalisés, sa dangerosité et le hasard, si important dans la conception de la flânerie, devenu impossible à ses yeux dans l'enceinte de la capitale.

Jean-Christophe Bailly se réfère à la flânerie comme « un mouvement d'empathie avec la ville elle-même, qui semble accepter de se laisser sonder, qui s'ouvre tout doucement comme un tiroir qui la contiendrait »¹⁵¹⁸. Paco Nadal illustre bien cette image dans les propos suivants : « México es una ciudad hospitalaria [...]. Un lugar duro, de fachada desagradable, pero en el que, apenas se rasque un poquito,

¹⁵¹⁴ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 139.

¹⁵¹⁵ ALMARCEGUI, Patricia. *El sentido del viaje*, op. cit., p. 85.

¹⁵¹⁶ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 41.

¹⁵¹⁷ *Ibid.*, p. 42.

¹⁵¹⁸ BAILLY, Jean Christophe. *La phrase urbaine*, op. cit., p. 197.

aparece la tremenda energía con la que la vida se expande. »¹⁵¹⁹ Suso Mourelo élabore une rhétorique vagabonde par l'usage de verbes tels que « vagabonder »¹⁵²⁰, « vaguer »¹⁵²¹, « se perdre »¹⁵²², « marcher »¹⁵²³. Au fur et à mesure de ses déambulations, la ville « s'ouvre tout doucement », jusqu'à ce qu'il se sente en accord avec un de ses quartiers, et qu'il puisse émettre les commentaires suivants : « La Condesa se ha convertido, también para mí, en espacio preferido, donde he encontrado una casa que me gustaría que fuera la mía, o al menos la de un personaje de novela. »¹⁵²⁴

Mexico refuse au contraire de « s'ouvrir » à Francisco Solano – et d'une manière générale, selon lui, à l'étranger de passage – : « está siempre escapándose, ocultándose », « se desconoce el calor de su abrazo ». La « non-receptivité » que ressent le narrateur fait de l'espace urbain de la mégapole un lieu défavorable à la flânerie. Tout concourt à l'en empêcher :

Es una ciudad que no se puede mirar, está siempre escapándose, ocultándose. El curioso se adentra en una calle y enseguida la olvida, es un tránsito rápido a ningún sitio. Las calles se parecen por su falta de carácter; no es que sean iguales, es que no son receptivas. Y así no hay lugar para el vagabundeo, para el ejercicio de la perplejidad. Hay que saber con precisión adónde ir, no se puede salir al azar. La ciudad de México no se ve porque, antes de pisar la calle, el forastero está obligado a tomar decisiones prácticas: visitar un museo, conocer una plaza, recorrer el bosque de Chapultepec, montar en una trajinera de vivos colores por los canales de Xochimilco. Esos proyectos se cumplen, pero a expensas de no experimentar la ciudad; es un cuerpo del que se tocan sus zonas más erógenas, pero del que se desconoce el calor de su abrazo.¹⁵²⁵

¹⁵¹⁹ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 53.

¹⁵²⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 205: « Vagabundeo por la plaza de San Jacinto donde se comercia con bisutería y plata »

¹⁵²¹ *Ibid.*, p. 207 : « me agrada vagar por las afueras de este edificio »

¹⁵²² *Id* : « me gusta perderme por San Ángel »

¹⁵²³ *Ibid.*, p. 208: « Desde San Ángel camino con frecuencia a su alter ego »

¹⁵²⁴ *Ibid.*, p. 210.

¹⁵²⁵ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 26.

Francisco Solano préfère flâner en dehors de la capitale : à Oaxaca, à Veracruz, et même dans le village de Huautla de Jiménez. Ces remarques nous poussent à reconsidérer la définition première de la flânerie, qui la réduit aux scènes urbaines des grandes villes, et à prôner, aux côtés de Jean-Christophe Bailly, le concept d'une « flânerie élargie » :

Un élargissement qui contiendrait de nouveaux motifs, qui embrasserait de nouveaux territoires et qui malmènerait la coupure entre centre et périphérie, qui fonctionne de façon beaucoup trop automatique.¹⁵²⁶

Dorve García Cuvardíc invite également à repenser la notion de flânerie lorsqu'elle exprime la possibilité de la pratiquer non seulement par le biais du déplacement pédestre, mais aussi à partir d'autres moyens de transport :

La *flanerie* no sólo se emprende mediante la acción de caminar. También tiene lugar cuando el observador aprecia la ciudad desde un medio de transporte: es un deambular, en todo caso distinto, en términos del mayor espacio abarcado, de la mirada desde el asfalto.¹⁵²⁷

De par sa posture *à priori* passive, qui se combine avec l'activité incessante qu'il a de lire, d'observer, d'interpréter et de décrypter les paysages d'une part, de se laisser en quelque sorte « traverser » par ces-derniers de l'autre, nous voyons en Francisco Solano davantage un « flâneur » motorisé – au sens où l'entend Dorve García Cuvardíc – qu'un flâneur pédestre dans la première définition du terme. Néanmoins, nous préférons évoquer une « contemplation active » de la part du narrateur/passager qu'une posture propre à la flânerie. Si nous nous joignons à Jean Christophe Bailly pour concevoir l'importance d'élargir le concept de la flânerie à d'autres espaces que les milieux urbains – les récits de voyage fourmillent en ce sens d'exemples divers et variés –, nous préférons garder ce concept pour nous référer aux seuls déplacements pédestres. En effet, la marche implique, au contraire des transports motorisés, un rapport à l'espace lent, progressif, où la corporalité du voyageur est mise en jeu, où la rencontre voire des interractions sont possibles, et qui peut lui permettre parfois de révéler des chemins de traverse, autrement dit, une « ville buissonnière ».

L'effort et les dangers jadis inhérents à la pratique de la marche sur les terres mexicaines se transforment, au fil des siècles, en source de plaisir. Dans le récit de nos trois voyageurs, la marche se décline essentiellement sous le mode de la flânerie. Ils se démarquent ainsi de l'art de voyager de l'époque classique qui prônait

¹⁵²⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 196.

¹⁵²⁷ CUVARDIC GARCÍA, Dorve. *El flâneur en las prácticas culturales, el costumbrismo y el modernismo*, op. cit., p. 348.

d'emprunter un itinéraire direct, méthodique, en ligne droite¹⁵²⁸. Nos voyageurs en effet préfèrent les détours, les digressions, les chemins de traverse. Des images, des sensations, des instants qu'ils feignent de recueillir sur le vif et qui se figent à jamais dans l'espace de la page.

Dans le voyage, la rencontre

Au cours de la première partie, nous avons montré combien la rencontre de l'Autre, la rencontre avec cette altérité radicale que représentaient les peuples rencontrés pour les conquistadores et, vice et versa, les conquistadores pour les peuples rencontrés, fût un événement majeur dans l'histoire de l'humanité. Pour la première fois, des hommes qui s'ignoraient totalement les uns les autres se trouvèrent face à face : « Des peuples nouveaux. Qui sont-ils ? »¹⁵²⁹

Les récits de voyage lus de manière diachronique nous permettent de voir se dessiner à travers le discours des voyageurs les grandes lignes d'une autre histoire en palimpseste, celle des relations d'une partie du monde – entendue comme l'Occident – à d'autres parties du monde, vers lesquelles les voyageurs se déplacent en se confrontant à l'Ailleurs et, par effet de renversement, à leur propre identité – au sens collectif et personnel du terme. Néanmoins, comme se demande Vanezia Pârlea : « aller *chez* l'Autre suppose t-il du même coup aller *vers* l'Autre, la proximité spatiale entraîne t-elle un rapprochement interculturel, voire intersubjectif ? »¹⁵³⁰

Rappelons que les relations des voyageurs avec l'Autre se présentent sous plusieurs formes. Ryszard Kapuscinski les a déclinées sous les motifs de la guerre, de la muraille et du dialogue¹⁵³¹ ; Franck Michel se réfère de manière similaire à la confrontation, au repli, au dialogue¹⁵³². À mesure des siècles, malgré les limites

¹⁵²⁸ DOIRON Normand. *L'Art de voyager : le déplacement à l'époque classique*. Paris : Klincksieck, 1995.

¹⁵²⁹ CARRIÈRE, Jean-Claude. *La controverse de Valladolid*. Paris : Belfond, (Coll. Pocket), 2012, p. 11.

¹⁵³⁰ PÂRLEA, Vanezia. « Au-delà de l'ethnocentrisme : pour une théorie de la rencontre dans les récits de voyage au XVIIe siècle » [en ligne], dans *Viatica*, numéro 1, *Le corps du voyageur*, mai 2014. Disponible sur : <http://viatica.univ-bpclermont.fr/le-corps-du-voyageur/varia/au-dela-de-l-ethnocentrisme-pour-une-theorie-de-la-rencontre-dans-les-recits-de-voyage-au-xviiie-siecle>

¹⁵³¹ KAPUSCINSKI, Ryszard. *Cet autre*, Traduit du polonais par Véronique Platte. Paris : Plon, (Coll. Feux croisés), 2009, p. 83.

¹⁵³² MICHEL, Franck. *Voyages pluriels : Échanges et mélanges*. Paris : Livres du monde, (Coll. Mondes ouverts), 2011, p. 109.

signalées, les récits des voyageurs au Mexique témoignent d'une ouverture à l'Autre de plus en plus manifeste dans les discours tant sur le plan axiologique, praxéologique qu'épistémique relevés par Tzvetan Todorov¹⁵³³.

En interrogeant le discours des voyageurs sur le plan axiologique, les jugements de valeurs omniprésents dans un premier temps cèdent la place à la relativité des coutumes : les *autres* ne sont plus des barbares, des sauvages, ils ne sont pas *pires, plus mauvais* ou *meilleurs* que « nous-mêmes » (entendus au sens de communauté), ils sont surtout *différents*. Dans la reconnaissance de la différence s'instaure peu à peu, dans le discours des voyageurs occidentaux, un respect vers l'Autre jusqu'alors inédit et ce bien qu'il subsiste encore des traces, comme nous le verrons postérieurement, d'une pensée eurocentrique – voire d'un regard impérial –.

Sur le plan praxéologique, l'ouverture des voyageurs se manifeste dans leur rapprochement physique et progressif à l'Autre. Martin Hubbert, philosophe de l'existentialisme allemand, oppose le « Je-tu » qui relève du particulier au « Je-Cela » qui a trait à l'anonymat. Le « Je-tu » implique la mise en relation, la rencontre, le dialogue entre des personnes se considérant d'égal à égal car appartenant, pour reprendre les propos de Todorov, à une « commune humanité »¹⁵³⁴. Le « Je-Cela » se manifeste au contraire dans la superficialité de la rencontre basée sur les apparences voire, dans le pire des cas, dans une conception de l'être qui tend à rabaisser Autrui à la nature de « chose ». En lisant le récit de nos voyageurs selon une perspective Hubberienne, nous pouvons rappeler qu'ils ne se contentent plus seulement d'observer ces *autres* qui composent le paysage social d'un « Je-Cela », sinon qu'ils se rapprochent également d'Autrui de manière physique, interagissent et nouent des relations dans un contexte de communication de plus en plus bilatéral. Le « Je-Cela » cède majoritairement la place au « Je-Tu ». La relation, peu à peu, devient possible. Le pays se révèle ainsi à travers la diversité des rencontres effectuées par le voyageur. À les fois qu'elles lui permettent de se faire une image du pays, elles participent à former son identité. En effet, comme le note Eric Boureilh :

C'est à travers de ses rencontres et de ses relations avec l'Autre, dans un va-et-vient incessant entre Soi et l'Autre, que le voyageur se découvre et s'altère,

¹⁵³³ TODOROV, Tzevan. *La conquête de l'Amérique : La question de l'autre* [1982]. Paris : du Seuil, 1991. (Coll. Points Essais).

¹⁵³⁴ TODOROV, Tzvetan. *La peur des barbares : Au-delà du choc des civilisations*. Paris : Robert Laffont, 2008, p. 39.

qu'il apprend à se connaître, qu'il explore de nouvelles perspectives de sens et construit son identité.¹⁵³⁵

Pour Emmanuel Levinas, l'ouverture à l'autre est la condition nécessaire pour se penser soi-même :

Toute sortie de soi représente la fissure qui s'instaure dans le Même vers l'Autre. Désir métamorphosé en attitude d'ouverture à l'extériorité. Ouverture qui est appel et réponse à autrui. La proximité de l'autre, origine de toute mise en question de soi.¹⁵³⁶

Les nombreuses rencontres présentes dans les récits de voyage permettent dès lors aux voyageurs de se faire/de donner une idée du Mexique à travers l'exemple d'hommes et de femmes qui éclairent par leur savoir, leur expérience, leur trajectoire singulière, voire leur apparence, l'état du pays – et la situation dans laquelle les personnes rencontrées, représentatives de telle ou telle partie de la population, vivent ou survivent en son sein –. Ce faisant, comme le remarque Philippe Antoine :

C'est une certaine conception du voyage qui prévaut, plus axée sur les habitants d'un pays que sur son histoire, ses paysages et ses trésors. En restituant les dits des uns et des autres, c'est un état présent du monde qui est esquissé, saisi dans le mouvement ininterrompu de la vie quotidienne.¹⁵³⁷

En réduisant les distances humaines, en allant à la rencontre d'Autrui quelle que soit sa situation sociale, en provoquant le dialogue, les auteurs et voyageurs témoignent d'une ouverture à l'Altérité de plus en plus manifeste où les personnes, autant que les lieux, sont désormais révélateurs de l'espace traversé et donnent à penser le monde dans sa diversité.

Enfin, sur un plan épistémique, les voyageurs ne prétendent plus, comme nous le verrons postérieurement, connaître ou tenter de définir l'identité de l'Autre. Ils reconnaissent plutôt, au contraire, l'impossibilité de la tâche. Autrui se livre dès lors dans l'insaisissabilité de son être tandis qu'émerge dans les discours la naissance d'une pensée moderne sur l'Autre impulsée, comme le propose Deleuze, « de la faillite de la représentation comme de la perte des identités, et de la

¹⁵³⁵ BOUREILH, Eric. *L'expérience du voyageur esthète et philosophe*. [en ligne] Mémoire en communication, Université de Québec, Montréal, mai 2010 Disponible sur : <http://www.archipel.uqam.ca/3113/1/M11475.pdf>

¹⁵³⁶ LEVINAS, Emmanuel. *Altérité et transcendance*, Cognac : Falta Morgana, 1995, p. 110.

¹⁵³⁷ ANTOINE, Philippe. *Quand le voyage devient promenade*. Paris : Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2011. (Coll. Imago Mundi), p. 89.

découverte de toutes les forces qui agissent sous la représentation de l'identique.
»¹⁵³⁸

Nous pouvons relever deux types d'interactions présentes dans les récits de voyage. Dans un premier cas, celles que nous avons dénommées, lors de notre première partie, les « rencontres contextuelles », et que nous pouvons désormais désigner, au sens Hubberien du terme, comme faisant partie d'un « Je-Cela ». Les rencontres « Je-Cela » permettent aux voyageurs une première approche de l'espace visité qui se situe sur le plan de l'observation et de l'interprétation, sans pour autant donner cours à l'interaction humaine. Dans un second cas, celles que nous avons tout d'abord dénommées les « rencontres exemplaires », qui constituent une seconde étape dans l'immersion du voyageur face à l'espace visité, et qui ont trait au « Je-Tu » dont parle Martin Hubbert. Il s'agit d'un style de rencontre qui se situe sur le plan de l'interaction, du dialogue et de l'échange.

Nuançons cependant cette dichotomie posée pour raisons théoriques entre les « rencontres contextuelles » et les « rencontres exemplaires ». En effet, si nous entendons les secondes comme un pas supplémentaire dans l'acte de la rencontre, puisqu'elles impliquent l'interaction entre le voyageur et l'individu rencontré, les rencontres exemplaires par lesquelles les voyageurs ont un premier contact avec l'altérité présente sur le territoire étranger n'en sont pas moins essentielles pour l'appréhension et la mise en scène de l'ailleurs. De plus, cette mise à distance des voyageurs leur permet parfois paradoxalement de mieux s'approcher des choses par le biais de l'observation. Pour reprendre en ce sens les considérations de Maurice Blanchot :

Voir suppose la distance, la décision séparatrice, le pouvoir de n'être pas en contact et d'éviter dans le contact la confusion. Voir signifie que cette séparation est devenue cependant rencontre. Mais qu'arrive-t-il quand ce qu'on voit, même à distance, semble vous toucher par un contact saisissant, quand la manière de voir est une sorte de touche, quand voir est un *contact* à distance ? [...] Ce qui nous est donné par un contact à distance est l'image.¹⁵³⁹

La (re)présentation du Mexique s'élabore par le biais d'images que crée l'auteur à partir du langage et que recrée le lecteur à partir de son imaginaire, de sa culture, et de sa connaissance du pays mis en scène. À la fin du récit de voyage, le lecteur s'est formé une nouvelle image du Mexique. La vision qu'il avait au préalable s'est enrichie par celle que lui a transmise, à partir de son expérience,

¹⁵³⁸ DELEUZE, Gilles, cité par LAPLANTINE François, dans *Je, nous et les autres*, op. cit., p. 147.

¹⁵³⁹ BLANCHOT, Maurice. *L'espace littéraire*. Saint-Amand : Gallimard, 1955, « Folio/ Essais », p. 28.

l'auteur et voyageur. Or, les rencontres qu'effectue le voyageur et son rapport à l'altérité ont comme nous pouvons nous en douter une incidence importante sur l'appréhension du pays et sa future (re)présentation.

« Je-Cela » et « rencontres contextuelles »

Comme nous avons pu le voir dans la partie précédente, la présence d'une galerie de personnages représentatifs de l'espace traversé – qui l'animent dans le monde objectif et créent un effet de réel dans l'espace littéraire – est nécessaire à l'élaboration du récit de voyage. Héritage du théâtre occidental dans lequel les personnages étaient, comme le rappelle Jean Milly, simplifiés à grands traits pour représenter des types ou des symboles¹⁵⁴⁰, le paysage humain peut s'appréhender comme une scène de théâtre où circulent des figures caractéristiques de la société mexicaine – aujourd'hui en grande partie globalisée – dans laquelle se déplace le voyageur. Nous retrouvons bien sûr dans les discours la mention de personnages-types, devenus des *leitmotivs* des récits de voyage au Mexique ou de la scène du voyage. Ainsi les vendeurs ambulants, les *mariachis*, les indigènes, les métis, les guides et les enfants-guides, les policiers, les clochards, les propriétaires d'hôtels, de restaurants, de commerces, les employés et leurs clients, les passagers des transports en commun, etc. Autrement dit, les personnes croisées sur la route. Or, à côté de cette galerie de personnages dont nous sommes habitués, des nouvelles figures émergent dans les discours. La présence récente des narcotrafiquants dans l'espace littéraire en est sans doute l'exemple le plus significatif :

El grupo de seis jóvenes, con su gomina reciente, celebran con estruendo tener dinero, interpretan para todos la soberbia de poder gastar, muestran sus billetes, reclaman mayor rapidez en el servicio, rien y gritan con una fogosidad sectaria. Al mirar sus ademanes torcidos, nada cuesta adivinar de dónde sacan el dinero: son narcotraficantes, no cabe duda, la operación ha sido un éxito, y están contentos porque acumulan dinero con una facilidad que todavía les sorprende. No es conveniente cruzar con ellos la mirada.¹⁵⁴¹

Parce que le voyageur évolue dans un temps historique donné, la galerie de personnages qu'il met en scène est représentative de l'époque dans laquelle il s'insère. Prendre en compte les récits de voyage précédents propres à ce même territoire et comparer la diversité des figures représentées permet ainsi de mesurer les métamorphoses de la société. Paco Nadal relate par exemple la surprise qu'il expérimente dans la Sierra Madre lorsqu'il croise, dans un endroit reculé du

¹⁵⁴⁰ MILLY, Jean. *Poétique des textes*. Paris : Armand Colin, 2008, p. 158.

¹⁵⁴¹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 118-119.

Mexique, deux adolescentes rāramuris, dont la tenue vestimentaire n'est pas sans l'interpeller :

Pero todavía me produce más perplejidad cuando, una hora después, con el abismo convertido ya en plano absolutamente vertical y la escasa vida de la barranca aferrada de manera imposible a las escasas grietas que los terremotos y la erosión han abierto en la roca, nos cruzamos con dos chicas adolescentes que descienden por la misma – y única – senda. No tienen más de quince años y van vestidas igual que vestiría cualquier adolescente de Madrid, de Barcelona o de Milán cuando salen a tomar copas: pantalones ajustados y bajos de cintura, camiseta de tirantes, ombligo al aire, como si las hubiera disfrazado Britney Spears. José me explica que los niños y jóvenes que viven en aldeas o caseríos diseminadas por estas verticalidades bajan andando a Urique a estudiar, pasan ahí la semana y suben otra vez andando a su aldea durante dos o tres horas para pasar el fin de semana.¹⁵⁴²

Le voyageur profite de la surprise provoquée par le décalage entre son imaginaire et l'apparence des jeunes filles rencontrées sur la route pour élargir ses réflexions :

[...] aquí en México, parece que la globalización viaja en coche de carreras [...]. Da igual que seas criollo puro, mestizo, tarahumara, huichol o tzotzil. La homogeneización de la cultura USA ha llegado hasta el último rincón del país. Claro que Nepal no tiene una frontera de tres mil kilómetros con Estados Unidos.¹⁵⁴³

Notons que le voyageur s'abstient d'émettre son opinion sur le phénomène controversé dans le monde du voyage de la globalisation qui tend, selon certains critiques, à la « décroissance du Divers »¹⁵⁴⁴ – autrement dit, à l'homogénéisation du monde –. Il émet simplement le constat de sa « perplexité » devant ces incursions du « même » dans « l'autre ». Remarquons, pour notre part, que l'homogénéisation des cultures peut provoquer, en contrepartie, des nouvelles identités. En effet, comme le signale Lourdes Arzipe :

[...] el crecimiento exponencial de las telecomunicaciones, los audiovisuales e Internet, características de la nueva globalidad, están creando a su vez nuevas diversidades. Como reacción ha surgido con gran fuerza una voluntad de recrear la identidad y en México, como en otros países, se hace evidente una

¹⁵⁴² NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 122.

¹⁵⁴³ *Ibid.*, p. 123.

¹⁵⁴⁴ Voir à ce propos SEGALÉN, Victor. *Essai sur l'exotisme : Une esthétique du divers* [1986]. Paris : Le livre de poche, 2009. (Coll. Biblio essais).

nueva efervescencia de la creación de nuevos códigos identitarios, sobre todo entre los jóvenes.¹⁵⁴⁵

Depuis les années 80, la recherche de codes identitaires se traduit particulièrement par l'émergence de nouvelles figures issues de la globalisation que revendiquent surtout les jeunes générations. Lourdes Arzipe mentionne en ce sens les « cholos, dark, góticos, *skatos*, relocalizados como -ciberpunk-mazahuatalhuac »¹⁵⁴⁶. Paco Nadal rend compte de cette « galerie de personnages » en visitant le marché culturel du Chopo :

En las calles atestadas de gente y calor húmedo del tianguis están representadas todas las tribus urbanas. Veo muchachas *dark* o góticos, con sus caras pajizas y mortecinas salidas de un casting para *Entrevista con el vampiro* o *El cuervo* [...]; hay también *skaters*, punks, alternativos, metaleros, panchitos (*look* pandillero muy en boga en las barriadas pobres del DF adoptados por jóvenes algo violentos que usan pantalones de pitillos ajustados, camisetas y pelos rapado por los lados pero largos por detrás [...]), *neohippies* con sus timbales, viejos amantes del rock progresivo.¹⁵⁴⁷

Aux différents peuples amérindiens mentionnés dans les chroniques des conquistadores se substituent les références à ces nouvelles identités. L'ethno-voyageur énumère à présent les « tribus urbaines » issues du phénomène de la globalisation en empruntant lui-même des références – ou des codes – propres à la « modernité ». D'où le recours à des films français et américains célèbres pour décrire l'apparence des gotiques et l'utilisation dans le discours de l'anglicisme « look » pour expliciter l'allure des dits « panchitos ». À travers une définition que l'emprunt à l'anglais permet de « moderniser » avec une touche d'humour, l'auteur joue de ces références communes en laissant la « modernité » affluer dans son discours pour rendre compte d'un monde désormais globalisé.

Enfin, Suso Mourelo relève des nouvelles pratiques urbaines au sein de l'espace social :

En el parque un grupo de mujeres baila en un escenario según los dictados del monitor.

- ¿Ensayan?

¹⁵⁴⁵ ARZIPE, Lourdes. « Cultura e Identidad, Mexicanos en la era global » [en ligne], dans *Revista de la universidad de México*, numero 92, *Nueva época*, octobre 2011, p. 75. Disponible sur : <http://www.revistadelauniversidad.unam.mx/9211/arizpe/92arizpe.html>

¹⁵⁴⁶ *Ibid.*, p. 80.

¹⁵⁴⁷ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 64-65.

- No, hacen zumba, para adelgazar, vienen tres días a la semana. Yo no. Yo vengo a correr todos los días por salir.¹⁵⁴⁸

Les rencontres contextuelles sont nécessaires car elles inscrivent le voyage dans une temporalité donnée, permettent de créer une ambiance à partir de personnages-types rencontrés, d'animer le décor, et procurent un effet de réel en rendant compte d'un état du monde. Recourir à des figures et des pratiques contemporaines actualise les (re) présentations du pays mis en scène en renouvelant peut-être même l'imaginaire du récepteur par rapport à la conception d'un Mexique fantasmé, dont les représentations véhiculées sont souvent restées figées dans l'imaginaire d'un Mexique « éternel ».

Aux « personnages-types » représentatifs des espaces traversés se superposent également dans les récits des rencontres contextuelles sur lesquelles les voyageurs s'attardent davantage pour être porteuses d'imaginaire ou pour favoriser la réflexion. Francisco Solano rappelle ainsi dans la scène suivante la part d'imaginaire que suppose l'acte de regarder et l'imagination nécessaire à tout acte interprétatif :

[...] el espectáculo de aquella noche era una mujer de rojo, que concentraba todas las miradas. Ella era el capricho o la amante del viejo que pagaba a los mariachis. Les acompañaba otra mujer, hermosa como la mujer de rojo, pero más cerebral, con un calor más atenuado en la sangre. Tal vez se trataba de una amiga cercana, que quería conocer a qué sabe ver pagados todos sus antojos. La mujer de rojo bailaba entre las mesas, abrazaba a los músicos, los encendía, se sentía poderosamente excitante, señora de la noche. El viejo seguía sus movimientos con los ojos desorbitados. La amiga, mientras tanto, intentaba seducirlo. Se arrimaba con breves ondulaciones de gata, y le hablaba al oído, tal vez sobre la peligrosa posesión de una mujer tan ostensiblemente frívola. [...] Esta historia en realidad no sucedió, es una hipótesis de historia. Pero mirar es también interpretar, y a veces inventar. Vi, durante dos horas, repetida esa secuencia, y de ese material surgió esta fábula, que podría ser verdadera, sobre el intento de secuestro de una fascinación.¹⁵⁴⁹

La marge d'incertitude insufflée par le narrateur dans le discours – répétition de « tal vez », histoire présentée sous les traits d'une hypothèse, puis d'une fable, usage du conditionnel – et l'insistance sur la part d'interprétation que porte en soi l'acte de regarder invitent le destinataire à se méfier de la véracité du discours. Certes, comme en atteste la figure du témoin (« vi durante dos horas»), la situation mise en scène paraît tirée d'une réalité tangible extra-textuelle. Cependant, le regard

¹⁵⁴⁸ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 54.

¹⁵⁴⁹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 99.

interprétatif, l'impossibilité d'accéder à la « réalité » par le biais de la seule observation et le geste de transcription qu'implique le recours à la langue déplacent toujours, quelle que soit sa volonté référentielle, le discours viatique entre les sphères du réel, du probable, de l'imaginaire, de l'interprétation, de l'invention.

L'évocation d'une jeune indienne qui pleure dans la cathédrale de Zacatecas et les hypothèses contradictoires – mais toutes aussi probables – qui surgissent dans l'esprit du narrateur à son égard témoignent également de cette oscillation constante entretenue dans la poétique de l'auteur entre une réalité perçue d'une part et l'égard interprétatif de l'autre :

Las lágrimas de la india en la catedral de Zacatecas, un rostro luminoso y dramático. ¿Lloraba porque era feliz? ¿Lloraba porque era desgraciada? Lo cierto es que rezaba, y en sus labios el agua de sus ojos la consolaba, tal vez, de las indulgencias otorgadas, o acaso por no haber recibido el favor de la Virgen. Se bebía las lágrimas. Ver llorar a una mujer en una iglesia predispone la imaginación al melodrama. Esa india, que aún no tiene dieciséis años, ¿la obliga su familia a casarse con un hombre que puede ser su padre? ¿O sus lágrimas son de agradecimiento por un enfermo milagrosamente curado? Arrodillada en el último banco, lejos del altar central, se diría que es una chica humilde que entra a la iglesia debido sólo a una necesidad muy intensa. [...] es una figura estatuaría; sólo los labios susurrantes y el brillo de las lágrimas indica que respira. Envuelta en el rebozo, está recogida sobre sí misma, como aplacando la energía que la desborda. Seguramente es eso: no sabe qué hacer con sus emociones, que son ahora más fuertes que su vida.¹⁵⁵⁰

Les rencontres contextuelles des voyageurs avec les peuples originaires leur permettent également de s'interroger, à l'égard des voyageurs précédents, sur la place qu'occupent actuellement ces différents peuples sur le territoire vis-à-vis de la société mexicaine, et plus largement dans l'imaginaire collectif. Nous reviendrons par la suite sur les inégalités soulignées par les voyageurs au Mexique, et sur diverses formes de colonialisme qui continuent d'opérer dans la société mexicaine et dans les imaginaires. Mentionnons tout de même en ce point de notre étude trois exemples, empruntés chez nos différents auteurs, qui tentent de sensibiliser les lecteurs à propos de la condition indigène et de dénoncer la situation miséreuse et marginale dans laquelle ces derniers sont relégués. Le dernier exemple nous permettra de commencer à voir comme il est difficile de se défaire, et ce malgré des bonnes intentions et des efforts notables de la part des auteurs et voyageurs, d'une conception du monde eurocentrée.

¹⁵⁵⁰ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 99.

La question indigène, l'injustice, les inégalités persistantes dans la société mexicaine sont relevées dans le récit de Francisco Solano lorsqu'il choisit par exemple, après avoir abordé le thème du racisme intérieur, de donner visibilité dans son discours au combat des femmes zapotèques qui siègent près de la mairie de Oaxaca. Bien que le discours du voyageur à propos de cette ville à laquelle il est fort attaché s'avère enthousiaste, voire louangeur, le parfum de fête et d'harmonie que respirent les classes aisées qui trônent sur la place centrale est contrebalancé par une autre réalité visible non loin de là :

[...] bajo los soportales del ayuntamiento, un grupo numeroso de indias zapotecas llevan acampadas tres años, todos los días, uno tras otro, tres años reclamando una justicia que nunca llega, con sus maridos en la cárcel, tres años de espera para que les reciba el regidor, tres años lavando la ropa en la plaza, cocinando la comida bajo los arcos, durmiendo apretujadas, con todas sus pertenencias amontonadas, que son tan escasas que cada mujer ocupa más espacio que su riqueza. Así que la presencia india disminuye en Oaxaca cada año y, aunque estas mujeres permanecen, ya nadie las ve, son sólo una desarmonía del ambiente.¹⁵⁵¹

L'image de cette ville harmonieuse et sereine, ses allures de paradis touristique et la beauté de l'état de Oaxaca sont nuancées par les remarques de l'auteur qui rappelle qu'il s'agit du second état le plus pauvre de la République où l'injustice et le racisme demeurent de mise. Francisco Solano a conscience de la position privilégiée à partir de laquelle il observe et ressent le pays. Il ne revendique pas, comme les voyageurs passés, la justesse de son regard, et reconnaît au contraire « l'ère d'illusion », comme dirait Rachid Amirou, dans laquelle il évolue : « lacápsula en la que estamos es irreal si pensamos que el estado de Oaxaca tiene el índice más alto de marginación del país. »¹⁵⁵² Or, ce sont les rencontres contextuelles de ces femmes zapotèques, des vendeuses indigènes, et des rapports observés entre les indigènes et les différentes personnes, issues de la classe aisée, qui se promènent sur la place, qui permettent au voyageur de soulever un peu le voile.

Paco Nadal souligne au Chiapas l'importance d'aller *au-delà* des apparences et de prendre en compte une *autre* réalité que masquent parfois les figures pittoresques des peuples originaires à travers des costumes, des coutumes ou des traits « exotiques » qu'aiment photographier et admirer les touristes sans s'interroger pour autant sur la situation réelle des personnes rencontrées. Il convient d'affiner le regard, nous dit le voyageur, de soulever les masques. Nous retrouvons ainsi

¹⁵⁵¹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico, op. cit.*, p. 144.

¹⁵⁵² *Id.*

l'opposition désormais fameuse entre la figure du voyageur/voyant et celle du touriste/naïf :

Para el turista simplón o los guías de viaje no son más [los indígenas] que el toque pintoresco y colorido que ameniza la estancia y da color a sus fotos. Pero tras estos rostros adustos y ajados por horas de sol y cansancio se oculta la realidad de siglos de explotación y olvido, primero por las autoridades coloniales, después por sus propios compatriotas de la República de México.¹⁵⁵³

Le voyageur acquiert en se déplaçant une connaissance empirique de la situation sociale du pays qui se lit à l'aune des visages indigènes, dont les traits tirés mis en scène par les adjectifs « adustos » y « ajados » traduisent la fatigue. Les visages deviennent une clef d'interprétation possible, un accès à la réalité voilée (« se oculta ») qui rappellent les pensées d'Emmanuel Lévinas selon qui « le visage parle. La manifestation du visage est le premier discours »¹⁵⁵⁴.

Après s'être déplacé dans la Sierra Tarahumara et avoir emprunté le Chepe qui traverse le territoire rarámuri, Suso Mourelo s'interroge à l'autre bout du pays :

Me pregunto por dónde zigzaguea el camino del mejor futuro posible de los rarámuri, cuánto se aleja de la civilización y cuánto del pasado. Carezco de respuesta, igual que en el caso de los yaquis, pero desconfío del paternalismo que condena a las minorías al mito del buen salvaje.¹⁵⁵⁵

Bien que le voyageur dénonce l'existence du « mythe du bon sauvage » qui continue d'irriguer une partie de l'imaginaire collectif, et qu'il tente de s'en détacher, ce paragraphe nous semble intéressant par le paradoxe qu'il révèle. En effet, malgré ses efforts, il ne parvient pas à échapper entièrement aux schémas de pensée propres à son monde d'origine, qui se basent notamment sur une lecture linéaire de l'histoire où cette-dernière évolue de l'état de « nature primitive » à la dite « modernité » qu'incarnent les puissances occidentales¹⁵⁵⁶.

¹⁵⁵³ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 26.

¹⁵⁵⁴ LEVINAS, Emmanuel. *Humanisme de l'autre homme*. Paris : Le livre de poche, « Biblio essais », p. 51.

¹⁵⁵⁵ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 87.

¹⁵⁵⁶ Voir par exemple à ce propos Anibal Quijano, « Colonialidad del poder, eurocentrismo y América Latina » dans Edgardo Lander (comp.), *La colonialidad del saber: eurocentrismo y ciencias sociales. Perspectivas latinoamericanas*. Buenos Aires : CLACSO, 1993.

Edgardo Lander dit à ce propos:

En primer lugar, está el supuesto de la existencia de un metarrelato universal que lleva a todas las culturas y a los pueblos desde lo primitivo, lo tradicional, a lo moderno. La sociedad industrial liberal es la expresión más avanzada de ese proceso histórico, es por ello el modelo que define a la sociedad moderna. La sociedad liberal, como norma universal, señala el único futuro posible de todas las culturas o pueblos. Aquellos que no logren incorporarse a esa marcha inexorable de la historia, están destinados a desaparecer.¹⁵⁵⁷

Bien que Suso Mourelo soit conscient d'un exotisme primitiviste duquel il dit se méfier, se demander de combien s'éloignent les rarámuris de la « civilisation » et du « passé » équivaut d'une part à situer le peuple rarámuri en marge de la « civilisation » et d'autre part à lui nier son inscription dans l'histoire « présente ». En d'autres termes, cela revient à le situer « en dehors de l'histoire ». Nous voyons ainsi comme il est difficile pour le voyageur occidental de se défaire des mythes issus de la modernité que cherchent à dévoiler le groupe de chercheurs Modernité/Colonialité sur lequel nous reviendrons dans la dernière partie de ce travail.

Malgré les limites et les écueils dans lesquels peut tomber le voyageur occidental, l'attitude de celui qui se déplace à la rencontre de l'Autre pour mieux le comprendre démontre son inquiétude pour autrui ; mais aussi la prise de conscience d'une humanité partagée et l'essoufflement d'un discours eurocentré de plus en plus remis en question. En relation directe avec ces différentes prises de conscience, les voyageurs commencent à se méfier des discours occidentaux qui ont depuis des siècles modulé – voire formaté – leur vision du monde. Ils prennent du recul sur leur propre position, et ils savent depuis longue date que l'usage de la langue est loin d'être innocent. L'une des caractéristiques de l'auteur et voyageur contemporain à l'égard de sa mise en scène de l'Altérité repose ainsi, selon Patricia Almarcegui, dans la prise de conscience de cette responsabilité :

En la actualidad, se puede hablar de un « hombre responsable ». Un viajero está obligado a definirse como observador y descriptor. Se explica en función de su relación con la realidad y con el Otro, cuyas representaciones se cuestionan sin cesar.¹⁵⁵⁸

¹⁵⁵⁷ LANDER, Edgardo. «Ciencias sociales: saberes coloniales y eurocéntricos », dans *Lacolonialidad del saber : eurocentrismo y ciencias sociales. Perspectivas latinoamericanas*, op. cit., p. 10.

¹⁵⁵⁸ ALMARCEGUI, Patricia. *El sentido del viaje*, op. cit., p. 51.

« Je-tu » et « rencontres exemplaires »

Le « Je-Tu » dont parle Martin Hubbert se situe sur le plan de l'interaction et s'oppose à la conception d'un « Je Cela » où l'autre est, pour reprendre les propos de Levinas commentant son prédécesseur, « -celal, un objet que je peux connaître »¹⁵⁵⁹ ou que je peux, dans le cas des récits des voyageurs, décrire d'un point de vue *à priori* externe, objectif et scientifique.

Le « Je-tu » implique sur un plan praxéologique le rapprochement du voyageur avec Autrui. Il engendre un face-à-face susceptible d'impacter les interlocuteurs dans l'expérience commune de la rencontre. Les rencontres relatées dans les récits permettent aux voyageurs d'approcher certaines « vérités », tandis que depuis la philosophie platonicienne, nous rappelle encore Emmanuel Levinas, « la quête de la vérité ne se détache pas de la présence vivante des interlocuteurs. »¹⁵⁶⁰

À la quête de la vérité, nous pouvons ajouter la quête de l'identité : de l'identité de soi, de l'autre, et de l'autre dans soi. Néanmoins, comme le signale François Laplantine par ailleurs : « l'identité n'est pas un concept mais une notion floue qui s'étale. [...] C'est une manière de désigner plutôt que de comprendre »¹⁵⁶¹. En anthropologie, il s'interroge de la manière suivante :

Il est sans doute nécessaire pour un groupe social de se définir et de se doter de traits et de caractéristiques, en relation avec les traits et les caractéristiques qui lui sont attribués de l'extérieur. Mais quelle pertinence il y a-t-il à continuer de reproduire dans les sciences sociales une telle notion ?¹⁵⁶²

François Laplantine déplore une posture « conservatrice à l'extrême »¹⁵⁶³ qui consiste à figer l'identité dans un moule générique, sans prendre en compte son état transitoire, en constante redéfinition¹⁵⁶⁴. Conscientes des limites et des dangers que peut produire une conception essentialiste de l'identité, nous pensons cependant qu'il est important d'introduire une telle notion dans le cadre de nos réflexions. En effet, aussi fuyante et problématique soit-elle, c'est bien une certaine « identité » – et

¹⁵⁵⁹ LEVINAS, Emmanuel. *Humanisme de l'autre homme*, op. cit., p. 110.

¹⁵⁶⁰ *Ibid.*, p. 19.

¹⁵⁶¹ LAPLANTINE, François. *Je, nous et les autres*, op. cit., p. 20.

¹⁵⁶² *Ibid.*, p. 20.

¹⁵⁶³ *Ibid.*, p. 142.

¹⁵⁶⁴ *Ibid.*, p. 42 : « En renvoyant chaque individu ou chaque culture à leur appartenance, l'identité leur désigne leur origine. Elle attire l'attention sur ce qu'il y a de plus stable et de plus permanent dans un être humain ou dans un groupe social, appréhendés à partir de ce qu'ils *étaient* autrefois, et non de ce qu'ils sont entrain de devenir. »

plus précisément, une « identité mexicaine », ou « mexicanité » – que tentent de mettre en scène les auteurs dans leurs récits de voyage.

La *mexicanité* – nous y reviendrons – se construit notamment dans leurs discours par la (re)présentation de personnages-types et de figures-obligées des récits de voyage. En s’inscrivant dans une temporalité précise, les voyageurs s’interrogent sur ces identités personnelles et collectives, en négociation constante avec le monde qui les entoure, et la temporalité dans laquelle elles évoluent, se définissent et se métamorphosent. Cela nous permet, nous semble-t-il, de dépasser une posture tendant à figer les identités dans des moules immuables pour s’approcher d’une perspective interactionniste. Hervé Marchal la résume de la manière suivante :

Se profile ici une conception de l’identité subjective comme *identité négociée* susceptible en permanence d’être redéfinie. Il s’agit d’une identité en chantier, jamais achevée, engagée dans le ruissellement et/ou le tintamarre infini des choses et des êtres, bref, d’une identité davantage *problématique, en mouvement*, qui procède de négociations, d’accords, de refus... Cette conception, proche des postulats de Héraclite, rejette le préjugé de l’essentialisme sous quelque forme que ce soit. [...] En clair, pour les interactionnistes, l’identité subjective n’est construite ni *par*, ni *sans* autrui, mais se construit *avec* autrui.¹⁵⁶⁵

Au moment de la mise en récit du voyage, les auteurs et voyageurs sélectionnent parmi des multiples rencontres les personnes, les figures et les interactions qu’ils mettent en scène. En ce sens, nous considérons que toutes les rencontres qui figurent dans l’espace textuel, qu’elles soient dites « contextuelles » ou « exemplaires », sont « exemplaires ». Cependant, certaines d’entre elles sont d’autant plus exemplaires qu’elles se détachent de la narration pour leur ressort romanesque, les thématiques qu’elles permettent d’introduire, les idées qu’elles véhiculent, les figures-type qu’elles incarnent, ou bien encore l’autorité dont elles font preuve dans leurs milieux respectifs.

Francisco Solano choisit de mettre en scène 16 personnes issues de nationalités et de statuts sociaux différents. Elles sont toutes représentatives d’une certaine « mexicanité » ou/et permettent d’illustrer le pays à partir de leur histoire, de leur travail, de leurs convictions. La plupart sont rencontrées par le biais de Patricia et Ramón : Alán, un jeune homme qui va l’accueillir avec ses amis à l’aéroport ; deux huichols de passage chez ses amis ; Samuel, le sous-directeur du Musée de la Révolution et sociologue spécialiste des huichols ; Mayra, Victor,

¹⁵⁶⁵ MARCHAL, Hervé. *L’identité en question*. Paris : Ellipses, 2006, p. 75.

Valeria, Sofía, présentés au cours d'un repas chez Samuel ; « Madame Eh », une espagnole qui l'accompagne dans le nord du Mexique ; Doña Julieta, la chaman de Huautla de Jiménez ; Cora Van Millingen, une vieille dame à l'auréole de légende.

Carmen est une espagnole que rencontrent les voyageurs par hasard lors de leur passage à San Cristóbal. Elle travaille dans une communauté de femmes tojobales, non loin de là, mais elle est menacée d'expulsion :

Por vivir en una comunidad indígena, en una « cabaña con suelo de cemento, las paredes de tablas y el techo de cartón impermeable ondulado », enseñando a leer y escribir a las indígenas, y cultivando « una parcelita junto al huerto comunal de las mujeres », Carmen está vigilada en cada uno de sus desplazamientos; los militares le exigen los papeles, y a través de constantes citatorios, a los que no puede acudir, Emigración ha resuelto que debe salir del país. Está en la ciudad, precisamente, para intentar aplazar su expulsión.¹⁵⁶⁶

Francisco Solano considère la ville de San Cristóbal, nous y reviendrons, comme un mirage touristique. La rencontre de Carmen lui permet cependant de lever un peu le voile et d'entrer, par son regard, dans la ville telle qu'elle s'expérimente au quotidien : « Al despedir a Carmen [...], supe que se rompía el vínculo real que me unía a San Cristóbal, y que las horas que me quedaban en el pueblo iban a transcurrir sobre el vacío. »¹⁵⁶⁷ Le voyageur mentionne le souvenir de cette femme et rappatrie, dans son discours, quelques notes qu'elle a écrites à propos de son expérience, et qu'elle a partagées avec lui. La ville, le souvenir de la ville, s'associent clairement pour le voyageur à cette femme, et aux connaissances acquises auprès d'elle :

La estancia en San Cristóbal será después, en el recuerdo, el tiempo que pasamos con Carmen, acompañándonos mutuamente, con la angustia de saber que su sueño del « encuentro desnudo con otra cultura, con otra forma de ver el mundo », puede ser cruelmente interrumpido. Mientras tanto nos habla de la selva y de los temores de los niños, que a veces sienten un miedo ancestral en forma de monstruo líquido que los paraliza, un reflejo del mal, un espanto contra el que no hay respuesta. Recuerdo su voz, su tono demorado, un modo de contar sin pausas, sin efectos [...].¹⁵⁶⁸

Elle est la seule rencontre fortuite du chemin développée par le narrateur. Les autres personnes rencontrées par hasard avec lesquelles le voyageur entre en interaction directe ou indirecte, nous y reviendrons, sont plutôt des personnages types : trois enfants rarámuris dans la sierra Tarahumara, un petit vendeur dans les

¹⁵⁶⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 167.

¹⁵⁶⁷ *Ibid.*, p. 171.

¹⁵⁶⁸ *Ibid.*, p. 167-168.

ruines de Chichen Itzá, une jeune indigène dans une cathédrale, un musicien aveugle qui demande l'aumône, un paysan pris en stop au cours de leur voyage.

Francisco Solano ne mentionne que le prénom des personnes rencontrées et préfère passer sous silence leur patronyme, voire effacer leur individualité sous les traits génériques de leur identité sociale. Présenter les « personnages » de la diégèse de manière incomplète désolidarise le récit de voyage d'une tradition référentielle et rend difficile, voire impossible, une quelconque identification des personnages aux personnes réelles qu'ils incarnent dans le monde extra-littéraire. Ces derniers deviennent allégoriques et symboliques. À l'égard du flou toponymique déjà signalé, ce stratagème continue d'inscrire le Mexique dans un espace mouvant, aux identités fuyantes, aux contours incertains. Par ces différentes techniques et ces choix narratifs, l'auteur élabore la vision d'un territoire qui se détache en partie de la sphère référentielle et revendique sa singularité, voire son autonomie. La réalité dont il est question dans ce texte, paraît nous dire l'auteur, est uniquement une réalité « textuelle » : celle qui s'élabore, pendant et après la lecture, dans l'esprit du destinataire. Les paroles du narrateur qu'il met en scène dans *Rastros de nadie* pourraient illustrer cette idée lorsqu'il déclare : « las buenas obras literarias excluyen la realidad; crean otra realidad, abastecida de la energía que ella mismaproduce. »¹⁵⁶⁹

Il est possible de retrouver l'identité « réelle » d'un seul personnage à partir de la fonction sociale qu'indique le narrateur : Samuel, le sous-directeur et le sociologue du Musée de la Révolution, est Samuel Salinas Álvarez. Il est également facile pour qui se rend à Huautla de Jiménez de retrouver la piste de la chaman doña Julieta, qui jouit dans le village d'une solide réputation. Ces deux « personnages », facilement identifiables, rappellent que le récit a pour vocation première de s'ancrer dans la réalité. Cora Van Millingen est un cas particulier, puisqu'elle est la seule personne rencontrée qui figure dans la narration sous les traits de son identité sociale complète :

De Cora Van Millingen habría que hablar como se habla de una leyenda: con un lenguaje sonámbulo, sin entender del todo la concentración de creatividad y energía acumulada en una sola persona. Su biografía es prodigiosa.¹⁵⁷⁰

De no haberla conocido, me hubiera quedado la duda de que se trataba de una invención, fruto de la admiración y el fervor de sus amigos, un personaje conformado con sustratos de materia imaginaria.¹⁵⁷¹

¹⁵⁶⁹ SOLANO, Francisco. *Rastros de nadie*. Madrid : Siruela, 2006, p. 133.

¹⁵⁷⁰ *Ibid.*, p. 103.

¹⁵⁷¹ *Ibid.*, p. 107.

Néanmoins, le passage qui lui est dédié n'entrave pas la « logique » du brouillage des repères identitaires que semble poursuivre l'auteur dans la narration du voyage. Cette séquence s'insère dans le chapitre central qui rompt le rythme narratif et relève plus de l'essai que de la narration du voyage en lui-même. Nous pouvons de plus supposer que la mention de l'identité complète de Cora Van Millingen se justifie par la dimension légendaire dont elle est auréolée. La richesse de son parcours, dont nous ne donnons que quelques unes des grandes lignes, témoigne d'une personne extra-ordinaire qui tient plus du personnage romanesque que d'une femme « ordinaire » : elle a un père assassiné de manière mystérieuse. Elle fugue de l'enceinte familiale au bras d'un amant. Étant une femme magnifique, elle devient modèle de *Vogue* et de *Harper's Bazaar*. Elle se déguise en marin pour pouvoir les fréquenter sur les côtes de Bretagne. Elle arrive au Mexique après un second mariage, devient pour un temps une peintre renommée, lutte pour des causes indigènes, échappe deux fois à la mort, confectionne des plans topographiques des diverses régions du pays. Plus tard, elle se marie avec un jeune homme de 35 ans de moins qu'elle et devient une femme à scandale. Elle travaille par ailleurs sans relâche, malgré son âge avancé, au côté des peuples indigènes, etc.¹⁵⁷² Notre hypothèse, qui est celle d'expliquer la mention de son identité complète, par le fait qu'elle tienne plus de la légende que de la réalité, semble confirmée lorsque le narrateur déclare :

En cierto modo, como sucede con lo extraordinario, la vida de Cora van Millingen es inabarcable, y de alguna manera aturde, hasta el punto de buscar para su figura un lugar de comprensión que no participa de la realidad ni de la imaginación, ya que desplaza y confunde los límites de una y de otra.¹⁵⁷³

La logique narrative du récit, qui consiste à brouiller les différents repères spatio-temporels et à mettre en scène des identités incomplètes et fuyantes, pour créer une impression de flottement, voire une atmosphère surréaliste, n'est dès lors pas mise à mal avec la référence explicite à Cora Van Millingen. Mentionner son identité complète est enfin une manière de rendre hommage à cette femme exceptionnelle, méconnue de l'histoire, devenue par ailleurs une amie de l'auteur, et faire vivre son souvenir.

Les conversations qu'introduit Francisco Solano dans la diégèse sont généralement retranscrites au discours indirect libre. Une réplique au discours direct apparaît parfois dans l'espace diégétique, ravive la narration et s'imprègne, pour être occasionnel, dans l'esprit du lecteur avec une intensité particulière. Cette absence de

¹⁵⁷² SOLANO, Francisco. *Cora van Millingen : Extraña en ningún lugar*. México : Lumen, 2011

¹⁵⁷³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 107.

séquences dialoguées confère à la narration du voyage un rythme inhabituel au genre généralement polyphonique. Le destinataire s'immerge au cours de la lecture dans un discours mélodique, sans interruption, ni changement de rythme, presque « somnambulique », parfois proche de l'incantation. Le silence gagne autant de consistance, si ce n'est plus, que la parole: « Creíamos que estábamos solos, pero un indio, con un perro mudo, ha contemplado toda nuestra fantasía. »¹⁵⁷⁴

Il est significatif que le seul long passage dialogué apparaisse presque à la fin de la première partie du récit de voyage. Il met en scène la rencontre entre le voyageur, ses acolytes, et des enfants rararámuris rencontrés près de Creel, dans la montagne du Christ :

Mientras las niñas se persiguen, él se sienta a contemplar el valle y resopla, como si estuviera muy cansado. Le gusta fingir, llamar la atención. De pronto rompe el silencio, señala con su mano y dice:

- Pino.

Repetimos : pino.

Parece contento. Se rasca la cabeza, sonrío. Se oye un ladrido. Señala y dice:

-Perro.

Repetimos : perro.

Momentáneamente, el eco de sus palabras le borra la melancolía. Se recoge con las manos la cabeza, ocultando la risa, y bruscamente mira el cielo. Señala y dice:

-Nube. Repetimos

: nube.

Ha dejado la mano quieta en el aire; luego la mueve en círculo, al fin otra vez la deja quieta. Dice:

-Zopilote.

Repetimos : zopilote.

El zopilote sobrevuela una pequeña milpa y desaparece detrás de unos peñascos. El niño ya está cansado de nombrar el mundo. Ha sido una conversación genesíaca. Un pequeño adán demarca el territorio del que nunca va a salir y los advenedizos son el eco imposible de su huida.¹⁵⁷⁵

¹⁵⁷⁴ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 83.

¹⁵⁷⁵ *Ibid.*, p. 81-82.

En plus de la tendresse que comporte la scène ; du constat nostalgique, pointé d'amertume, à l'égard d'une situation *à priori* inamovible (pour le petit garçon, qui symbolise les multiples personnes originaires qui n'ont que peu de chances d'échapper à leur condition sociale) et donc, de la lucidité du voyageur ; les seules paroles échangées au discours direct entre le narrateur et un interlocuteur dans ce récit de voyage ont trait à la création du monde. Cela permet d'attirer l'attention du lecteur sur le pouvoir et la sacralité du langage à l'origine du monde, comme à l'origine de l'œuvre. Le mythe du Jardin d'Éden traverse une fois de plus la narration. Il se renverse cependant sous la perspective du narrateur, qui le présente désormais comme un jardin duquel il est impossible, pour certains, de s'échapper, restant seule la mélancolie d'un paradis perdu, qui n'existe que dans l'imagination des hommes et dans leurs si brèves échappées.

Les rencontres mises en scène par Paco Nadal et Suso Mourelo jalonnent leurs récits de voyage. Au contraire de Francisco Solano, les dialogues y occupent une place essentielle. Le premier effectue la plupart de ses déplacements en compagnie de ses amis. Les seconds voyagent seuls, ce qui influe sur leur rapport au monde. Suso Mourelo s'exprime à cet égard de la manière suivante: « Viajar en soledad tiene la grandeza de que siempre hay un momento en que se necesita hablar con alguien y la forma de sanar es hacerlo con quien sea. »¹⁵⁷⁶ À la suite d'Albert et Serstevens, de Michel Droit, de Pino Cacucci, Paco Nadal et Suso Mourelo continuent d'opter pour mettre en scène un « voyage-dialogue » où le Mexique se présente à travers une galerie de personnages qui éclairent le voyageur et le destinataire sur l'espace traversé. Dans le récit de Paco Nadal, 27 personnages avec lesquels le voyageur entre en interaction directe se détachent de la narration, contre 16 dans celle de Francisco Solano.

Paco Nadal dialogue avec des intellectuels ; des artistes reconnus dans la société mexicaine ; les propriétaires des hôtels, des restaurants, des commerces dans lesquels il s'arrête ; des touristes et des voyageurs croisés sur la route ; des gens, dans la rue. Notons cependant qu'il ne met pas en scène de rencontre avec des personnes indigènes ; le mulâtier rarámuri José Frias faisant à cet égard figure d'exception.

Paco Nadal emploie deux procédés pour présenter les personnages :

1/ L'assignation d'un prénom auquel se juxtapose le métier qui le caractérise, ce qui crée une galerie de personnages-types de la société mexicaine et du monde du

¹⁵⁷⁶ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 123.

voyage : la cuisinière Amparo à Tecuanillo, le pêcheur Alejandro, le contrôleur du train Emilio, etc.

2/ La mention du nom, du prénom et du métier de la personne, ainsi que d'autres « opérateurs d'individualisation »¹⁵⁷⁷ qui permettent au lecteur qui le désire de s'assurer de l'existence « réelle » de ces personnages en dehors de la page : Miguel Ángel Villena qui travaille pour El País ; Michel Chanteau, un curé français établi à Chenalho ; le poète Eduardo Casar qui réside dans la capitale ; Mario Cedeño, le propriétaire du café Guardatiempos, etc.

Les désignations complètes sont autant de pistes à suivre pour le destinataire qui désire pousser au-delà de la première lecture le voyage en allant voir, parexemple, les productions du poète Eduardo Casar, les œuvres de la famille Corral, des articles de Miguel Ángel Villena, etc. Ces indices lui permettent même de se rendre, s'il en a la possibilité, à la suite du voyageur sur les lieux qu'il a traversés, pour comparer son regard à celui de l'auteur.

Dans le récit de Suso Mourelo, le « voyage-dialogue » est mis en scène de manière encore plus manifeste. Le voyageur mentionne en effet près de 100 personnes qui donnent lieu à une multiplicité de voix, de visions, d'histoires propres à (re)présenter le pays traversé. Pour reprendre les propos de Philippe Antoine : « C'est un climat qui est ainsi saisi, toute une série de manières de voir et de penser [...]. Le Voyage s'apparente alors à une comédie humaine »¹⁵⁷⁸. Dans le premier chapitre, un inconnu, intrigué par le carnet du narrateur, s'approche :

- ¿Qué es, la Biblia?
- Mi cuaderno de México.
- Es grande.
- Cuento de quien me encuentro en el camino y de los que vinieron antes.

Comparto mesa con Jesús y mientras engulle con ganas me relata los mojonos de su biografía.¹⁵⁷⁹

Introduire son carnet du Mexique par le truchement d'une rencontre permet à l'auteur d'apporter un crédit supplémentaire aux noms, aux situations, aux informations prises en chemin – ou *simulées* d'être prise en chemin – qui se trouvent, dans un second temps, incorporées dans le récit. Ce stratagème renforce la

¹⁵⁷⁷ RICOEUR, Paul. *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil, 1990, p. 40.

¹⁵⁷⁸ ANTOINE, Philippe. *Quand le voyage devient promenade*, op. cit., p. 88.

¹⁵⁷⁹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 34.

vocation référentielle et documentaire du discours. Il présente, dès le début de la diégèse, par une mise en abîme, la figure de l'auteur en voyage. La méprise de l'interlocuteur nous rappelle l'importance du catholicisme au Mexique, actuellement la principale religion sur le territoire. Elle nous invite également à effectuer un parallèle entre le sacré de la religion et la dimension sacrée de l'écriture.

Nous retrouvons, dans la mise en scène de la rencontre, les deux cas mentionnés précédemment : la mention d'un prénom suivi d'une activité ; la mention du nom, du prénom et du statut de la personne rencontrée.

Le premier procédé est le cas le plus couramment employé. Des intellectuels (Jésus Vargas, spécialiste de l'histoire de Chihuahua ; Rubén, un professeur de sociologie française rencontré au DF ; Claudia, la psychologue de Veracruz, etc.) ; des hommes de lettres (les libraires Rogelio et Natalia ; Elya et Edith, deux écrivains publics, etc.) ; des personnes issues du milieu universitaire (Diana, son aide à l'université de Guadalajara ; Manuel et Sofía, deux de ses élèves ; Araly, qui termine une thèse à l'université d'El Paso, etc.) ; du milieu populaire (Jésus le marchand de bonbons ; Gabriel et Jésus, des pêcheurs de San Blas ; etc.) ; de l'univers du voyage, ou qui connotent le déplacement (quatre touristes dans le Chepe ; les taxistes David et Raúl ; Sara, la propriétaire d'un hôtel, etc.) sont fréquemment mentionnés.

Bien que plus rare, le second procédé se retrouve aussi dans la narration : Horacio Vázquez del Mercado, traducteur à l'espagnol du *Voyage au Golfe de Californie* de Cyprien Combier ; Luis Miguel Águilar, un poète mexicain rencontré dans la capitale ; Victoria Novelo, l'étudiante chargée d'un projet d'anthropologie dans le centre de recherche de l'université de Mérida ; etc.

Tout comme pour le cas de Paco Nadal, ce procédé permet d'inscrire le récit dans le domaine du vérifiable et de fournir au lecteur des pistes s'il désire ensuite élargir ses connaissances en faisant ses propres recherches. Il emphatise également l'importance de certains personnages. C'est par exemple le cas d'Alejandro Poot, qui permet au voyageur de terminer sa quête :

- ¿Te sirvió? [entendons, la rencontre]

- Encontré el final de mi viaje.¹⁵⁸⁰

Claude Lévi-Strauss propose cette vision du voyage : « On conçoit généralement les voyages comme un déplacement dans l'espace. C'est peu. Un

¹⁵⁸⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 265.

voyage s'inscrit simultanément dans l'espace, dans le temps, et dans la hiérarchie sociale. »¹⁵⁸¹

Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo reflètent à travers leurs récits cette conception de l'expérience viatique. Leur voyage s'inscrit dans l'espace : l'espace mexicain qu'ils découvrent puis qu'ils mettent en scène ; dont ils proposent une interprétation ou plutôt, une figuration ; qu'ils inscrivent ensuite dans l'espace de la page.

Leur voyage s'inscrit dans le temps ; le récit de voyage, dans *les temps*. Le temps du voyage qui s'égrène au fur et à mesure de l'itinéraire que l'auteur fait percevoir au lecteur notamment par le biais de marqueurs temporels ; mais aussi par le biais de la narration autodiégétique à l'indicatif présent. Comme le remarque à ce propos Geneviève Champeau, la narration au présent :

[...] efface la distance entre le présent de l'acte narratif et celui de l'expérience pour ne conserver qu'un « je-ici-maintenant » dans lequel se confondent sa perception et sa représentation, laquelle extrait l'instant de la durée.¹⁵⁸²

Cette illusion d'instantanéité se double du temps historique, que réveillent, par leur passage, les voyageurs. Le temps passé devient ainsi présent dans les souvenirs, les références, les informations qu'ils insèrent, les personnages qu'ils ressuscitent, l'histoire qu'ils ré-écrivent. Le temps futur intervient lorsqu'ils s'interrogent sur l'avenir du pays ou lorsqu'ils se projettent, en approchant de la fin du voyage, dans leur monde d'origine.

Enfin, leur voyage s'inscrit dans la hiérarchie sociale. L'éventail des personnes rencontrées sur la route témoigne, par rapport à leurs prédécesseurs, de leur ouverture à Autrui. Leur manière de les introduire et de les mettre en scène est révélatrice de leur poétique, de leur statut et de leur personnalité. Francisco Solano est quelqu'un de sensible et de réservé. Il se définit, par le truchement de son journal, comme ayant : « un carácter reflexivo y austero. »¹⁵⁸³ Il n'est de ce fait pas étonnant que le voyageur préfère observer que dialoguer, interpréter que citer. Le dédoublement de l'instance narratrice permet de prendre du recul avec le « je » lyrique, mais aussi avec la mise en scène de son propre personnage. Le lecteur ne sait que peu de choses sur les relations qu'il entretient avec Ramón et Patricia, qui

¹⁵⁸¹ LÉVI-STRAUSS, Claude. *Tristes tropiques*, op. cit., p. 92.

¹⁵⁸² BESSE Graciète, CHAMPEAU Geneviève, CHENOT Béatrice, PESTAÑO Y VINAS Adelaïde. « Stratégies d'ouverture et pratiques génériques dans les récits de voyage espagnols et portugais au XX^e siècle : quelques exemples » [en ligne], dans *Bulletin hispanique*, op. cit., p. 569.

¹⁵⁸³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 16.

partagent pourtant l'essentiel de son voyage. Aucun dialogue entre eux n'est introduit dans l'espace narratif. Les personnages sont mis en scène principalement à partir des observations distanciées du narrateur. Il est difficile de se faire une idée de la manière qu'il a de se mettre en relation avec le monde étranger. Le récit de voyage donne l'impression qu'il rencontre moins de personnes que ses deux homologues. Le lecteur peut cependant se demander s'il s'agit d'une discrétion de la part de l'auteur et d'une omission volontaire, ou du reflet relativement fiable de son expérience viatique.

Paco Nadal est quelqu'un d'ouvert, d'enthousiaste, de curieux. Il aime aller à la rencontre des gens et n'a pas peur d'entamer le dialogue. Les nombreux personnages qui s'introduisent dans le cadre de la narration et qui discutent avec le narrateur en témoignent. Sa condition de « voyageur professionnel » et ses séjours qui se déroulent dans un temps relativement court, conditionnés par son travail, ne lui laissent cependant pas beaucoup de marge pour les rencontres fortuites. Ce paramètre se ressent dans son récit. Les rencontres sont généralement orientées en fonction des motivations du voyageur. Il s'entretient principalement avec des spécialistes, des propriétaires, des personnages susceptibles d'enrichir ses propos et représentatifs de l'ambiance qu'il se propose de recréer.

Suso Mourelo est plus disponible que Paco Nadal et moins introverti que Francisco Solano. Il voyage plus librement que le premier, puisque ce n'est pas pour des raisons professionnelles ; et plus longtemps que ses deux homologues, ou tout du moins, sur une durée prolongée, puisque son séjour se déroule sur un an. Il a une facilité certaine à établir le contact avec les personnes qu'il rencontre et à les mettre à l'aise. L'intérêt spontané qu'il porte envers elles facilite leur prise de parole et leurs confidences. Le chœur de voix qui s'élève et s'entremêle dans la narration, les multiples personnes rencontrées – qui, contrairement à Paco Nadal, appartiennent davantage au secteur populaire qu'à l'élite –, en procurent un certain écho.

Le voyageur a conscience, surtout dans certaines régions, de l'ambiguïté de son statut ; et la relation n'est pas toujours si simple. Il nous livre à Mérida les réflexions suivantes :

Había visto las haciendas pero no había hablado con nadie que hubiera trabajado en ellas. Acompañé a Amazonia a Valladolid y busqué memorias entre su familia y los campesinos pero todas sonaban recientes o lavadas. *O desconfiaban de quien sólo tenía preguntas.*¹⁵⁸⁴

¹⁵⁸⁴ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 265. C'est nous qui surlignons.

Son ouverture et sa bonne volonté se heurtent au regard que les Autres posent sur lui en raison de la culture occidentale qu'il représente. Tant de voyageurs occidentaux sont allés/vont à la rencontre des peuples originaires en pratiquant, sous couvert de curiosité, une attitude dérivée de l'impérialisme, et paradoxalement nourrie de bonnes intentions, qu'il est compréhensible que les indigènes se méfient. Quelle que soit leur intégration au côté des peuples indigènes, sommes-nous tentées d'ajouter, il restera toujours un fossé, une barrière, qui paraît infranchissable, d'autant plus pour un voyageur de passage. Jeff Biggers, qui passe un an dans la Sierra Tarahumara au côté des *rarámuris*, en illustre l'idée à partir de son expérience : « -Qu'est-ce qu'être *rarámuri* demandai-je un soir à Bernabé. [...] -Javier, non, me dit-il en me soulevant un des bras pour le placer à côté du sien. Tu es blanc. Ton grand-père n'était pas d'ici. »¹⁵⁸⁵

Enfin, les trois voyageurs ont en commun de s'effacer au second plan de la narration pour laisser la parole – ou la place – à l'Autre. Les séquences dialoguées – ou les discussions rapportées au discours indirect – permettent d'éclairer le pays d'une lueur particulière grâce aux personnes rencontrées sur la route. Des thèmes comme l'insécurité, l'inégalité, la violence, la tradition, la politique, etc., prennent forme à partir de témoignages personnels. Des confidences et des micro-récits de vies s'insèrent dans les discours pour dévoiler au lecteur des facettes du pays à travers l'expérience significative de quelques uns de ses habitants. Francisco Solano raconte par exemple la lutte acharnée de Mayra pour prouver l'innocence de son beau frère, tué par des policiers, ce qui permet de mettre en scène l'impunité qui règne au Mexique¹⁵⁸⁶. Paco Nadal discute avec un homme qui lui fait part de l'histoire de sa belle-mère : une femme *rarámuri*, qui a maintenu seule 17 enfants, et qui symbolise, par son parcours, la dureté des conditions de vie des indigènes¹⁵⁸⁷. Suso Mourelo mentionne le combat de Mayra, une jeune étudiante de Guadalajara, pour accompagner sa mère, atteinte de maladie, et soutenir sa famille¹⁵⁸⁸. Cette séquence aborde les thèmes de la maladie, mais aussi de la religiosité.

La parole de l'Autre occupe une place essentielle dans les récits de Paco Nadal, de Suso Mourelo et, à moindre mesure, de Francisco Solano. L'absence de dialogues mis en scène dans *Bajo las nubes de México* convie à penser qu'il s'agit là

¹⁵⁸⁵ BIGGERS, Jeff. *Dans la Sierra Madre : Une année chez les Tarahumaras*. Traduction de l'anglais de Michèle Presse. Paris : Albin Michel, 2011, p. 84.

¹⁵⁸⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, *op. cit.*, p. 38-39.

¹⁵⁸⁷ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, *op. cit.*, p. 110-111.

¹⁵⁸⁸ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, *op. cit.*, p. 143-144.

d'une prise de position de la part de l'auteur, qui refuserait de s'approprier de la parole d'autrui, et qui permettrait de souligner, par ce choix narratif, son *inaccessibilité*. Ce positionnement s'inscrit dans une démarche qui caractérise, selon Patricia Almarcegui, la dernière littérature de voyage : « como si a través dicha afirmación de la inaccesibilidad del Otro se hiciera accesible. »¹⁵⁹³

C'est enfin dans la rencontre, dans l'échange, dans le face à face et l'expérience qui découle de ces différents contacts que le voyageur peut venir à questionner sa position d'occidental, voire à changer sa vision du monde, des autres et de lui-même :

Toute sortie de soi représente la fissure qui s'instaure dans le Même vers l'Autre. Désir métamorphosé en attitude d'ouverture à l'extériorité. Ouverture qui est appel et réponse à autrui. La proximité de l'autre, origine de toute mise en question de soi.¹⁵⁹⁴

À travers la rencontre directe, les barrières sociales se dissolvent l'instant d'un face à face où le voyageur et son interlocuteur se retrouvent égaux, comme l'a soutenu par ailleurs Lévinas, dans l'épiphanie du visage et le temps présent de l'échange où chacun s'en trouve altéré.

« L'expérience est la maîtresse des choses »

L'immersion progressive du voyageur dans l'espace étranger lui permet de rencontrer le peuple mexicain dans sa diversité, ses coutumes, ses traditions. Certaines rencontres illustrent de manière exemplaire la devise qui circulait déjà depuis le XVI^e siècle parmi les voyageurs, et que nous avons mentionnée plus d'une fois : *experientia es rerum magistra*, « l'expérience est la maîtresse des choses ».

Francisco Solano dédie le chapitre « desconocidos » à quatre figures anonymes qui l'ont impacté et peuvent à leur tour questionner, voire émouvoir le lecteur : un vieil homme qui vend du miel sur une place de Guanajuato¹⁵⁹⁵, une jeune indienne qui pleure dans l'église de Zacatecas¹⁵⁹⁶, un paysan pris en stop sur la route de Huaulta¹⁵⁹⁷, un aveugle et musicien dans la rue¹⁵⁹⁸. Ces rencontres, par le

¹⁵⁹³ ALMARCEGUI, Patricia. *En sentido del viaje*, op. cit., p. 21.

¹⁵⁹⁴ LÉVINAS, Emmanuel. *Altérité et transcendance*. Préface de Pierre Hayat. Cognac : Fata Morgana, 1995, p. 110.

¹⁵⁹⁵ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 98.

¹⁵⁹⁶ *Ibid.*, p. 99.

¹⁵⁹⁷ *Ibid.*, p. 99-100.

¹⁵⁹⁸ *Ibid.*, p. 100-101.

récit qui en est fait, transcendent l'expérience personnelle. Elles deviennent des allégories susceptibles d'interroger le lecteur sur la condition humaine : la vieillesse, l'indigence et le dénuement, la présence du sacré dans la vie des hommes.

La première séquence, pourrait, par sa portée cinématographique, pourrait se suffire à elle-même. L'auteur met en scène un vieil homme qu'il observe depuis la terrasse du café dans lequel il est assis. La description s'appuie sur l'observation minutieuse du narrateur, qui suit du regard le « personnage » depuis son arrivée sur la place jusqu'à son départ, trois heures plus tard. À l'égard de la lente avancée du vieil homme, elle prend le temps de se déplier. Les détails relevés confèrent un effet de réel à la scène qui sollicite le *pathos* du lecteur. En effet, tout vise à lui provoquer une forme de pitié : la description et l'attitude du vieil homme, ses difficultés à avancer, sa lutte quotidienne, sa fragilité, son indigence, l'indifférence des passants, voire son invisibilité, son lent retour, après une vente infructueuse, que le narrateur fige dans une arrivée sans cesse ajournée dans l'actualisation de chaque lecture: « Aún tiene que estar llegando. »¹⁵⁹⁹ L'hypothèse que crée la minutie de la description a pour objet d'émouvoir le lecteur. La scène l'invite aussi peut-être à se sensibiliser à l'égard de ces inconnus, que l'on croise quotidiennement, qui luttent pour leur survie et dont chaque pas représente, à l'instar du vieil homme, une victoire sur l'espace et la mort.

La séquence du musicien aveugle et du mendiant paraît plutôt rédigée pour interroger le lecteur sur les valeurs qui sous-tendent la société. Elle s'apparente davantage à la fable par sa portée moralisatrice. Pendant que le premier chante et demande l'aumône, le second tente de profiter de l'infirmité du musicien et pose, à côté de lui, son propre gobelet. Le narrateur conclut :

El ciego convocaba, con su canto, la piedad, pero el mendigo le hacía bulto, le hacía más visible. Si el piadoso debía tomar una decisión, la decisión ya estaba tomada: la moneda para el que canta, no para el que extiende el brazo. Probablemente el oído le confirmaba al ciego que no tenía rival.¹⁶⁰²

Par un effet de renversement, le lecteur en vient presque à s'apitoyer du mendiant opportuniste. La séquence a des résonances picaresques. Elle n'est cependant pas, nous semble-t-il, si transparente qu'elle en a l'air. Le lecteur peut en effet se demander si le musicien aveugle ne laisserait pas consciemment le mendiant tenter de profiter de lui en sachant par avance, comme le souligne le narrateur, le parti pris des passants. Ce serait, en quelque sorte, l'arroseur arrosé. Une autre hypothèse pourrait supposer ces deux personnages de mèche. La présence du

¹⁵⁹⁹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 98.

¹⁶⁰² *Ibid.*, p. 101.

mendiant, qui rend *visible* le musicien, ne provoque t-elle pas la réaction des passants qui, émus et offusqués, donnent au musicien des pièces qu'ils ne lui auraient peut-être pas accordées s'ils n'avaient pas eu « doublement » pitié de lui ? Le discours de Francisco Solano s'ouvre une fois de plus à plusieurs interprétations, ce qui contrebalance, nous semble t-il, la portée moralisatrice de la séquence.

Mentionnons pour terminer la séquence qui se réfère au « campesino de la bolsa de manzanas (ocho manzanas) »¹⁶⁰³. En partant de Huautla, les voyageurs le croisent en chemin, et le convient à bord de leur automobile :

-Voy ahí no más, antes de la curva.

-¿Quiere que le llevemos?

-Muy agradecido.¹⁶⁰⁴

La séquence se compose de courtes scènes dialoguées qui alternent avec les pensées du narrateur, la description du paysan, enfin, la mention de son geste final et symbolique : quatre pommes offertes en guise de remerciement. L'usage de formules colloquiales et mexicaines introduites dans les réparties du passager (« órale », « ahorita », « muy agradecido ») créent un effet de réel, d'oralité, de dépaysement. La rencontre engendre chez le voyageur une réflexion de fond :

El intercambio de amabilidades había sido, por decirlo así, un tanto absurdo. El campesino, al aceptar subir al coche, ahorró tres kilómetros de caminata, pero a cambio nos obsequió con la mitad de sus bienes. Viajábamos tres en el coche, y no consideró que bastaba una manzana por persona. Él era una parte, nosotros otra. Mitad y mitad, según su código de reparto. Que subiera al coche ni siquiera fue amabilidad, sino pura disposición: sencillamente, había sitio. Para el campesino, un viaje en común es participar en común de los frutos de la tierra. Probablemente, era todo lo que tenía para ese día. ¿Quién fue generoso, él o nosotros?¹⁶⁰⁶

À partir d'une expérience individuelle apparemment anecdotique, l'auteur élargit son discours à la manière de penser « occidentale » ou/et « citadine », caractérisée par une forme de pragmatisme qui contraste avec la manière de penser de l'inconnu. Cette séquence nous invite à réfléchir sur la symbolique des actes et sur les différentes manières d'appréhender le monde. L'auteur convie de plus le lecteur à déconstruire, si besoin, son premier cheminement de pensée, voire à renverser ses perspectives : « ¿Quién fue generoso, él o nosotros? ». Bien que

¹⁶⁰³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 99-100

¹⁶⁰⁴ *Ibid.*, p. 100.

¹⁶⁰⁶ *Ibid.*, p. 100.

Francisco Solano choisisse d'incorporer dans la narration de son voyage peu de dialogues et d'interactions directes, son sens de l'observation, de l'analyse, de l'interprétation, sa sensibilité exacerbée, sa délicatesse, nous rappellent encore une fois ce que Maurice Blanchot dénommait par ailleurs le « *contact à distance* »¹⁶⁰⁷.

Pour Emmanuel Levinas, le visage est « le premier discours »¹⁶⁰⁸. Notons à ce propos que les voyageurs cherchent, dans le regard de leurs interlocuteurs, des clefs d'interprétations, que seul le face à face permet parfois de révéler. La citation que Paco Nadal emprunte à son collègue José Ángel Villegas est en ce sens illustrative lorsqu'il écrit, à partir de son expérience dans le Chiapas :

El simple hecho de mantener la mirada ante sus habitantes de ojos negros, rasgados y desafiantes, vestidos con ropas coloristas y sentados junto a sus puestos ambulantes de frutas y verduras ofrece al visitante occidental más claves que miles de tratados de antropología social.¹⁶⁰⁹

C'est également dans le face à face que Suso Mourelo tente de comprendre l'Histoire et les séquelles qu'elle a pu laisser dans l'esprit des personnes rencontrées d'une part et dans la mémoire collective de l'autre. Paco Nadal et son collègue journaliste lisent et ressentent de l'animosité dans les regards des indigènes au Chiapas. Suso Mourelo est au contraire surpris de ce qu'il lit dans les yeux des yaquis ou, plus tard, d'Alejandro Poot: « En el rostro fijo del yaquí, en los ojos quietos de sus compañeros, busco odio y no lo encuentro pero tampoco hallo resignación. »¹⁶¹⁰, « Le miro a los ojos. De nuevo, como en las comunidades yaquis, me sorprende la ausencia de odio. »¹⁶¹¹

Les rencontres et l'expérience empirique peuvent enfin mettre à bas certains préjugés. Autorisons-nous deux digressions pour en illustrer l'idée. Dans *El cuerno del elefante: Un viaje a Sudán*, nous retrouvons Paco Nadal (entendons, le narrateur) confesser sa méfiance envers un soudanais qui se propose de lui servir de guide au Dongola. L'expérience contredit cependant ses peurs initiales :

Como corresponde a la mente mezquina de un occidental, me pediría dinero o ropa, o querría venir a mi costa durante mi estancia allí; pero ni en Dongola había un solo lugar donde gastar dinero con él ni con nadie, ni durante el

¹⁶⁰⁷ BLANCHOT, Maurice. *L'espace littéraire*, op. cit., p. 28.

¹⁶⁰⁸ LEVINAS, Emmanuel. *Humanisme de l'autre homme*, Paris : Le livre de poche, « Biblio essais », p. 51.

¹⁶⁰⁹ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 28.

¹⁶¹⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 44.

¹⁶¹¹ *Ibid.*, p. 264.

tiempo que pasamos juntos me pidió nada. Su compañía era tan limpia y desinteresada como cicatera mi presunción.¹⁶¹²

Le voyageur rend compte de la peur, de la méfiance et des préjugés que ressentiraient, à l'en croire, les occidentaux qui se trouveraient dans une situation similaire. Or, non seulement l'expérience contredit ses idées préconçues, sinon que l'amitié, tissée au fil du voyage – et de la narration – avec Mamia, lui feront changer ses perspectives, la rencontre devenant une leçon de vie : « Mamia me enseñó a valorar la dignidad humana con la que millones de africanos afrontan día a día el complejo reto de la existencia. »¹⁶¹³

Suso Mourelo présente aussi dans *Las cinco tumbas de Gengis Khan : Un viaje por Mongolia* l'expérience viatique comme la possibilité d'un apprentissage moral et d'un apprentissage de l'Ailleurs : « viajar es enfrentar los propios prejuicios, estrenar puntos de vista »¹⁶¹⁴. Nous nous souvenons en ce sens des propos d'Anne Brunswic et Gaëlle de La Brosse, qui déclarent par ailleurs : « Au fond ce que j'attends d'un voyage [...] c'est qu'il me guérisse de mes aveuglements »¹⁶¹⁵, « partir, c'est accepter de se remettre en cause, de substituer aux idées reçues une expérience vécue »¹⁶¹⁶.

Enfin, si le récit de voyage atteint l'un de ses buts escomptés, celui d'entraîner le lecteur dans une aventure de l'esprit et dans un voyage par procuration, alors ce dernier en ressort à sa manière altéré. En effet, la connaissance qu'acquiert le voyageur, les rencontres qui l'émeuvent et les leçons qu'il puise par le biais de l'expérience se transmettent au lecteur. Comme l'écrit à ce propos Tzvetan Todorov : « La découverte que le narrateur fait de l'autre, son objet, le lecteur le répète en miniature, à l'égard du narrateur lui-même ; le processus de lecture imite, dans une certaine mesure, le contenu du récit : c'est un voyage dans le livre. »¹⁶¹⁷

¹⁶¹² NADAL, Paco. *El cuerno del elefante: Un viaje a Sudán*, op. cit., p. 107.

¹⁶¹³ *Ibid.*, p. 210.

¹⁶¹⁴ MOURELO, Suso. *Las cinco tumbas de Gengis Khan: Un viaje por Mongolia*, op. cit., p. 165.

¹⁶¹⁵ A. BRUNSWIC, « sans titre », dans MICHEL, Franck (dir.), *Voyageuses, partir avec...*, op. cit., p. 32.

¹⁶¹⁶ G. BROSSE, « Chemins de pèlerinage, chemins de vie », dans MICHEL, Franck (dir.), *Voyageuses, partir avec...*, op. cit., p. 109.

¹⁶¹⁷ TODOROV, Tzvetan. *Les morales de l'histoire*, op. cit., p. 106.

Dans le voyage, le(s) voyageur(s)

Voyageurs espagnols au Mexique

Avant de questionner les « personnages » des auteurs et voyageurs mis en scène dans *Bajo las nubes de México*, *Pedro Páramo ya no vive aquí* et *Donde mueren los dioses*, nous proposons de faire une escale sur les rapports possibles entre espagnols et mexicains, mais aussi sur les relations entretenues entre l'Espagne et le Mexique au fil des siècles. L'origine espagnole des voyageurs nous permet en effet de nous interroger sur l'influence que peut avoir cette nationalité sur leur appréhension de l'Autre et sur les différentes manières que peuvent avoir les Autres de les percevoir et d'interagir avec eux.

Miguel León Portilla explique que ces deux pays maintiennent depuis les temps de la conquête des relations qu'il a qualifiées comme « une longue histoire de rencontres et désaccords »¹⁶¹⁸. Il mentionne des cas paradigmatiques, dans un sens ou dans l'autre, qui ont considérablement marqué – voire qui marquent encore – les espagnols et les mexicains. Parmi les plus significatifs :

- L'épisode traumatique pour les uns comme pour les autres de la « conquête ».

- Suite à la proclamation de l'indépendance du Mexique en 1821, l'échec de l'expédition d'Isidro Barradas (1829) pour garder main mise sur le territoire. S'ensuit, en représailles, l'expulsion des résidents espagnols sur le territoire mexicain. La tentative d'invasion est ressentie comme une offense par les mexicains ; l'expulsion est ressentie comme une blessure par les espagnols.

- L'accueil des exilés républicains par le gouvernement de Lázaro Cárdenas, qui réconcilie en grande partie les mexicains avec les espagnols.

Depuis le rétablissement des relations diplomatiques entre l'Espagne et le Mexique en 1977, les deux pays sont devenus des partenaires essentiels. 16 traités bilatéraux de paix et de coopération sont signés entre les deux pays entre 1988 et 1995¹⁶¹⁹. L'Espagne est à ce jour le second investisseur au Mexique après les États-

¹⁶¹⁸ LÉON PORTILLA, Miguel. « España y México: encuentros y desencuentros » [en ligne], dans *Letras Libres*, novembre 2000. Disponible sur: http://www.letraslibres.com/sites/default/files/pdfs_articulos/pdf_art_11577_11194.pdf

¹⁶¹⁹ Voir à ce sujet DELFOUR, Christine. « Espagne. De la reconquête de l'Amérique Latine au repli » [en ligne], dans *Grande Europe*, numéro 36, septembre 2011. Disponible sur :

Unis. Cependant, au moment de partir pour le Mexique, Suso Mourelo émet les réflexions suivantes :

México [...] estaba muy lejos de España. México ya no pensaba en España y España había olvidado México. El chotis y los políticos podían decir lo contrario, pero era así.¹⁶²⁰

Miguel León Portilla propose une version plus optimiste de la situation en 2006. Selon lui:

Las relaciones sociales y culturales entre España y México parecen hoy [...] excelentes. Existen intercambios de muchos géneros y son cada vez más numerosos los que, desde la Península, visitan México y los que de este país van a España. Y siguen siendo muy numerosas las familias emparentadas a ambos lados del Atlántico.¹⁶²¹

L'historien mitige ses propos en déplorant le fait que de nombreux mexicains et latino-américains ressentent le fait d'être encore considérés par la plupart des espagnols comme des « êtres inférieurs ». Il s'interroge de plus sur la possibilité de concevoir l'implantation, le nombre et le succès des entreprises espagnoles au Mexique, nous y reviendrons, comme une nouvelle forme de conquête¹⁶²². Manuel Reynaldo Méndez s'exprime sur le sujet de la manière suivante :

Ese peso creciente de nuestro país se puede ver a diario en México, aunque no sin cierto recelo por parte de algunos mexicanos, que califican esa presencia abrumadora en ciertos sectores como un nuevo desembarco destinado a alterar su independencia económica. Y es que, actualmente, es difícil ir a un banco, hablar por teléfono, apretar el interruptor de la luz o conducir una carretera sin que esos servicios estén prestados, de algunas formas, por empresas españolas. Aunque las más visibles son las grandes multinacionales de la banca, telecomunicaciones, energía, turismo e infraestructuras [...] hay más de 3.000 empresas españolas instaladas en México.¹⁶²³

Miguel León Portilla rappelle l'attitude ambivalente que peuvent avoir les mexicains au contact des espagnols. Celle-ci s'explique à partir de facteurs

<http://www.ladocumentationfrancaise.fr/pages-europe/d000409-espagne.-de-la-reconquete-de-l-amerique-latine-au-repli-par-christine-delfour/>>, consulté le 23/04/2015

¹⁶²⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 10.

¹⁶²¹ LÉON PORTILLA, Miguel. « España y México: encuentros y desencuentros » dans *Letras Libres*, op. cit., p. 29.

¹⁶²² *Ibid.*, p. 29-30 : « España parece haberse volcado a una nueva especie de conquista, no ya para extraer oro sino recursos mucho más sustanciosos a través de sus bancos y otras empresas. ¿Es justo o injusto hablar de una nueva conquista en tierras americanas? »

¹⁶²³ REYNALDO MÉNDEZ, Manuel. *La cortina de nopal*, op. cit., p. 357.

historiques et de l'interprétation que les premiers font de l'histoire. Il existe en effet selon lui deux manières de se positionner : soit l'on considère que la conquête espagnole marque les premières relations entre l'Espagne et le Mexique ; soit l'on considère au contraire que cette première « rencontre », entre espagnols et mexicains, est une lecture faussée de l'histoire, construite à *posteriori*. Ces deux lectures véhiculent des idéologies différentes et expliquent en partie l'éventail des sentiments possibles et contradictoires des mexicains à l'égard de l'Espagne. L'événement de la conquête est vécu dans le premier cas comme un traumatisme. Ceux qui adoptent ce récit de l'histoire voient dans les espagnols les responsables de la fin d'un monde (notons, de *leur* monde) et les destructeurs de l'empire mexicain. Il en découle une certaine rancœur, voire de l'animosité, envers le pays conquérant. Le traumatisme est contrebalancé dans le second cas par la vision positive du « nouveau monde » qui s'ensuit. Ceux qui adoptent cette version de l'histoire ont une attitude plus apaisée envers l'Espagne. Selon leur point de vue, l'entité du « Mexique », telle qu'on l'entend de nos jours, n'existait pas encore. Il est de ce fait erroné d'imputer à la puissance ibérique la destruction d'un pays qui n'existait pas encore. Autrement dit : nous ne pouvons pas imputer une faute à quelqu'un sur quelque chose qu'il n'aurait pas commis.

Il est évidemment nécessaire de dépasser ces rancœurs historiques et ces préjugés défavorables ancrés chez une partie de la population mexicaine à l'égard de l'Espagne. Nous ne pouvons cependant pas minimiser, nous semble-t-il, sous prétexte de « réconciliation », l'attitude agressive des conquistadores à l'égard des Autres et la politique de conquête, puis la colonisation, qui s'en est ensuivie. Or, se demander si l'Espagne a rencontré – ou non – le « Mexique » revient à déplacer ou à minimiser la responsabilité de la puissance impériale aux premiers temps de la conquête. Quelle que soit l'interprétation choisie, nous ne pouvons pas nier que l'Espagne établit dès ses premiers rapports à l'Autre – qu'il soit ou non considéré comme faisant partie du « Mexique » – une relation d'une violence telle qu'elle ne peut que laisser des traces profondes dans les imaginaires. Rappelons en ce sens les propos d'Enrique Dussel qui écrit dans *1492 : El encubrimiento del Otro* :

Fue un « choque », y un choque devastador, genocida, absolutamente destructor del mundo indígena. Nacerá, a pesar de todo, una nueva cultura [...] pero dicha cultura sincrética, híbrida, cuyo sujeto será de raza mestiza, lejos de ser el fruto de una alianza o un proceso cultural de síntesis, será el efecto de una dominación o de un trauma originario. Es necesario tener memoria de la

víctima inocente [...] para poder afirmar de manera liberadora al mestizo, a la nueva cultura latinoamericana.¹⁶²⁴

Ces commencements, placés sous le signe de la violence, de la domination, de la destruction d'un monde et de la conquête expliquent l'anti-hispanisme encore présent chez une partie de la population mexicaine. Octavio Paz évoque à ce propos la persistance de Cortés et de la Malinche dans la sensibilité des mexicains et dans l'imaginaire collectif du pays pour conclure sur l'idée suivante : « son símbolos de un conflicto secreto, que aun no hemos resuelto. »¹⁶²⁵

Manuel Reynaldo Méndez témoigne à de nombreuses reprises de l'hostilité qu'il ressent lors de son voyage au Mexique du fait d'être espagnol. Il relève le comportement de certains compatriotes, qu'il assimile à de « nouveaux conquistadores »¹⁶²⁷ et qui continuent, de par leur attitude, à fomenter l'animosité des mexicains. Mais il mentionne aussi l'attitude inverse, qui consiste à ressentir un sentiment de culpabilité profonde par rapport à l'histoire passée.

Contrairement à Manuel Reynaldo Méndez, aucun des voyageurs de notre corpus principal n'insiste sur le fait d'être espagnol, ni sur les possibles implications que ce paramètre peut avoir dans le temps du voyage. Tous nous ont affirmé par ailleurs n'avoir senti aucune tension particulière impulsée par leur nationalité, si ce n'est dans des cas très isolés, principalement dans les campagnes. Paco Nadal et Suso Mourelo rappellent cependant ces formes de tension qui peuvent encore subsister dans une partie de la population mexicaine. Le premier narre dans l'épilogue, avec l'humour qui le caractérise, son retour de Wadley. Alors qu'il tente de faire passer un mal de tête terrible, l'homme qui voyage à ses côtés dans l'autobus commence à lui reprocher l'attitude de l'Espagne lors de la conquête du Mexique :

Apenas recuerdo vagamente aquella conversación [...] pero fue una especie de monólogo sobre la plata que nos llevamos, las matanzas que perpetramos, los pobres indios que vivían en taparrabos mientras los españoles lo tenían todo y las fabulosas pirámides y templos que construían los aztecas mucho antes la

¹⁶²⁴ DUSSEL, Enrique. *1492 : El encubrimiento del Otro, Hacia el origen del "mito de la modernidad"*. La Paz : Plural, 1994. (Coll. Academia), p. 62.

¹⁶²⁵ PAZ, Octavio. *México en la obra de Octavio Paz. I. El peregrino en su patria* [1987]. Madrid : Fondo de Cultura Económica; S.A. de CV, 1988, p. 77.

¹⁶²⁷ REINALDO MÉNDEZ, Manuel. *La cortina de nopal : Crónica de un viaje por México, op. cit.*, p. 61 : « llegan a México como nuevos conquistadores que, sustituyendo la espada de acero por la tarjeta de crédito, se comportan con la suficiencia de un nuevo rico. »

llegada de Cortés. No dudo de que llevara parte de razón, pero en aquel momento no estaba para digresiones históricas.¹⁶²⁹

Bien qu'il concède une part de raison à son interlocuteur, le fait de simplifier ses arguments à l'extrême, le ton désinvolte qu'il emploie, et le recours narratif, qui consiste à clôturer la séquence par la migraine du voyageur, participent à désacraliser ce thème si polémique par ailleurs.

Les voyageurs espagnols peuvent être interpellés par le legs de leurs prédécesseurs en matière d'architecture. Parcourir le Mexique revient en effet pour le voyageur espagnol – sans doute davantage encore que pour un voyageur d'une autre nationalité – à *comparer* les réalités découvertes avec son monde d'origine, tandis que les mexicains ne manquent pas d'interroger les voyageurs à ce propos. Les réflexions de José Moreno Villa dans *Cornucopia de México* (1940) sont à cet égard lumineuses :

Quando salgo de la capital para conocer los pueblos más notables de la República, suelen decirme los amigos mexicanos: ¿verdad que es muy español?

[...] Y suelo contestar con un sí flojo ; o con un sí rotundo [...]. El primer sí me sale cuando al pensar en lo español como un conglomerado de estilos diferentes, no temporales, sino raciales. Es decir, cuando considero que la casa vasca y la andaluza, la aragonesa y la castellana no tienen el mismo reparto, ni el mismo color, no los mismos materiales, ni la misma decoración. [...] El segundo sí, en cambio, lo lanzo cuando, sin atender especialmente a las diferencias españolas, parto de los detalles reales que tengo ante los ojos, es decir, de las rejas que veo, de los colores de las fachadas, de los patios floridos, [...]. ¿Qué duda cabe de que todo eso es español?

Todo esto es español, en efecto, pero nunca se presenta unido en España, sino aquí.¹⁶³¹

Quelle que soit la diversité des styles architecturaux transplantés au Mexique et propres aux différentes régions de la péninsule ibérique, le modèle qui s'impose et qui vise à remplacer la structure et l'organisation des villes mésoaméricaines devient celui de l'Espagne – la norme, celle de Castille –. La surprise qu'une telle ressemblance entre les deux pays peut provoquer chez les voyageurs espagnols est aussi mise en exergue par Manuel Reynaldo Méndez. À Guadalajara, celui-ci révèle l'émotion qu'il ressent face à tant de similitudes et conclut de la manière suivante :

¹⁶²⁹ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 189.

¹⁶³¹ MORENO VILLA, José. *Cornucopia de México* [1940], Alicante : Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes [en ligne], 2000, p. 56-57. Disponible sur : <http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor-din/cornucopia-de-mexico--0/html/>

La sensación de *déjà-vu* me impactó de tal forma que, derrotado por una melancolía sin remedio, me caí definitivamente del caballo. [...] No, nada nos es ajeno en México. El país azteca es una España rebosante – o mejor rebosada – de picante en la que casi nada nos resulta extraño.¹⁶³²

Bien qu'il soit le seul, José Moreno Villa souligne l'étrangeté que ressent selon lui tout voyageur espagnol qui parcourt les terres mexicaines en se rendant dans des villes aux toponymes familiers, mais aux caractéristiques et à la configuration foncièrement différentes. Relier certaines de ces villes entre-elles, comme Valladolid, à Zamora, à Guadalajara, est ainsi pour le voyageur une expérience hors du commun tout à fait singulière : « Para un mexicano carece de chiste el itinerario, pero para un español es tan desconcertante como divertido. »¹⁶³³

Le territoire que découvrent les voyageurs espagnols invite donc par son histoire commune avec l'Espagne à des remarques et des comparaisons de tout ordre. Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo n'émettent cependant que peu de commentaires à ce sujet. Ils n'insistent pas sur leur origine espagnole, qui pourrait pourtant s'avérer conflictuelle, si l'on songe au « traumatisme » de la conquête et à ses possibles conséquences. Pouvons-nous interpréter le silence de nos voyageurs à ce propos comme une forme de mauvaise conscience et d'embarras à l'égard de ces thèmes encore polémiques dans le Mexique contemporain ? Ne pas insister sur ce point pourrait être un stratagème pour éviter des questionnements délicats qui remettent en question le rôle de l'Espagne dans la conquête, l'exploitation puis la colonisation de l'Amérique, et qui touchent à l'actuelle présence espagnole au sein du territoire, que certains n'hésitent pas à qualifier de neo-colonialiste. En faisant appel à Philippe Ardant, rappelons que :

Le neo-colonialisme désigne [...] en accord avec l'étymologie, des formes nouvelles de colonialisme. Il caractérise une politique, poursuivie par les anciennes puissances coloniales dans leurs rapports avec leurs anciennes possessions devenues souveraines, tendant à maintenir, ou rétablir, ces territoires dans une certaine dépendance, généralement par l'intermédiaire de liens économiques.¹⁶³⁵

Juan Argullo signale que la célébration du V^e Centenaire de la « Découverte de l'Amérique » marque une inflexion dans la politique espagnole : « A partir esa

¹⁶³² REINALDO MÉNDEZ, Manuel. *La cortina de nopal : Crónica de un viaje por México*, op. cit., p. 61.

¹⁶³³ MORENO VILLA, José. *Cornucopia de México*, op. cit, p. 60.

¹⁶³⁵ ARDANT, Philippe. « Le néo-colonialisme : thème, mythe et réalité » [en ligne], dans *Revue française de science politique*, 15^e année, numéro 5, 1965, p. 838. Disponible sur : http://www.persee.fr/doc/rfsp_0035-2950_1965_num_15_5_392883

fecha [1992], Madrid promovió una política de penetración comercial y financiera en América Latina orientada a compensar la debilidad de sus empresas en Europa. »¹⁶³⁷ En 1996, avec la victoire de la droite, cette tendance n'a fait que s'accroître, notamment au-travers de la *Fundación Carolina*, que l'auteur présente comme un véritable *lobby* financier¹⁶³⁸. Ramón Moreno est encore plus explicite lorsqu'il écrit :

Hace décadas que España practica un *indisimulado neocolonialismo* en América Latina, sobre todo, en sus antiguas « provincias », donde multinacionales españolas de diversos sectores (banca, seguros, telefonía, hidrocarburos, etcétera) se han posicionado en varios países latinoamericanos en los que actúan como si estuvieran en tiempos del imperio.¹⁶³⁹

Au vu de ces controverses encore vives, les auteurs et voyageurs choisissent peut-être, en effleurant le thème sans pour autant prendre position, de rester en marge de ces polémiques et de ne pas attiser le débat.

Le voyageur : savoir-dire, savoir-faire, savoir-vivre et savoir-voyager

SAVOIR-DIRE ET LANGAGE MEXICAIN

Le savoir-dire nous permet d'évoquer dans un premier temps la question du langage. Les voyageurs espagnols ont l'avantage de bénéficier d'un code linguistique en commun avec la majorité des personnes rencontrées. Cela facilite les rapprochements, permet de saisir aisément des discussions à la volée, ou bien encore de pousser plus loin le dialogue. Ce socle commun se teinte cependant de singularités qui surprennent plus d'un voyageur, et qui rappellent que la langue à trait avec l'identité. José Moreno Villa nous livre à cet égard des belles réflexions lorsqu'il s'intéresse à la question de la langue dans un passage intitulé « El español en boca mexicana » qui transmet part de sa fascination :

Son las palabras españolas, mías, las que llegan a mis oídos, pero con qué otro son. Este pequeño misterio sobre el que todo el mundo pasa, considerándolo sin

¹⁶³⁷ ARGULLO, Juan. « La política latinoamericana de la derecha española » [en ligne], dans *Ave Fénix*, 6 décembre 2006. Disponible sur : <http://laeradelfenix.blogspot.fr/2006/12/neocolonialismo-espaol.html>

¹⁶³⁸ *Id.*

¹⁶³⁹ MORENO, Ramón. « Neocolonialismo Español » [en ligne], dans *El día*, 19 avril 2012. Disponible sur : <http://web.eldia.es/criterios/2012-04-19/30-Neocolonialismo-espanol.htm>

importancia, es el que más me detiene. Me paro a ver si es el tono o el ritmo al hablar, o las dos cosas. ¡Qué maravilla!¹⁶⁴⁰

Pour ce voyageur c'est à partir de la langue, dans l'approche de la langue, dans son écoute et dans ses singularités, que s'appréhende, en partie, l'âme mexicaine :

En la emisión de un « pues sí » o un « qué bueno » o « cómo no » está toda el alma mexicana. El tono con que se dicen estas palabras es capaz de desarmar y enternecer. Un español no puede dar ésa nota de dulzura y de honda bondad humilde. Nosotros somos más secos, más duros y más orgullosos.

¿Es posible que no se haya escrito sobre esto, sobre el verbo hecho carne?

Porque a mí, haciendo estos paralelos del habla española, me parece que estoy manejando carne en vez de palabras, o palabras hechas carne. Y que hay que acercarse al idioma español transoceánico como se acerca uno a un ser animado y caliente, no a un producto gramatical.¹⁶⁴¹

L'auteur évoque davantage la langue en poète qu'en linguiste. C'est cependant un thème essentiel, novateur pour l'époque, souvent délaissé par les voyageurs. Interroger la langue mexicaine permet pourtant au voyageur d'entrevoir le mélange des cultures et d'introduire certains « mexicanismes », comme en attestent les chapitres « Notas para un léxico de la embriaguez »¹⁶⁴² et « Frases sueltas del diálogo mexicano »¹⁶⁴³.

L'Académie Mexicaine de la Langue et Siglo XXI éditent en novembre 2010 un *Diccionario de mexicanismos*. Concepción Company Company, linguiste et directrice du projet, propose la suivante définition :

Por mexicanismo el DM entiende el conjunto de voces, simples y complejas, locuciones, expresiones y acepciones caracterizadoras del habla de México, que distancian la variante mexicana respecto del español peninsular, concretamente, de su variedad castellana.¹⁶⁴⁴

Elle précise ensuite le concept pour éviter la confusion courante, qui tend à réduire ou bien assimiler la notion de « mexicanisme » à son substrat amérindien, tandis que trois paramètres (b, c, d) permettent de s'écarter d'une telle perspective.

¹⁶⁴⁰ MORENO VILLA, José. *Cornucopia de México, op. cit.*, p. 5.

¹⁶⁴¹ *Id.*

¹⁶⁴² *Ibid.*, p. 12-13.

¹⁶⁴³ *Ibid.*, p. 16-17.

¹⁶⁴⁴ Diccionario de mexicanismos [en ligne], p. 12-13. Disponible sur : <file:///C:/Users/Invit%C3%A9/Downloads/2012%20Diccionarios%20contrastivos.pdf>

Ainsi :

Un mexicanismo *no* es un indigenismo; aunque es algo obvio, causa cierta confusión. a) Hay cientos de indigenismos que sí son mexicanismos, *itacate*, *molcajete*, *metlapil*, *cenzontle* y un numeroso etcétera; b) hay también indigenismos que ya no pueden ser catalogados como mexicanismos, puesto que su empleo ha rebasado la frontera de México y se ha generalizado en todas las variedades del español, y más allá incluso de la lengua española, como es el caso de los prácticamente universales tomate o chocolate; c) hay indigenismos que no son mexicanismos porque no se emplean en México [...] d) hay, finalmente, mexicanismos que no son indigenismos, ya que no están relacionados ni en su creación ni en su empleo con las lenguas indígenas, dado que no son resultado del contacto cultural y lingüístico entre el español y las lenguas indígenas mesoamericanas sino del devenir histórico y del uso cotidiano del léxico patrimonial de la lengua española en este país.¹⁶⁴⁵

Sensible aux variations du langage, Manuel Reynaldo Méndez évoque les particularités de la langue espagnole du Mexique comme la possibilité, pour le voyageur espagnol, de savourer ce que le narrateur désigne comme un « festin de la langue »¹⁶⁴⁶. José Moreno Villa est frappé par les différences qu'il perçoit entre l'intonation espagnole et mexicaine. Manuel Reynaldo Méndez semble plutôt marqué par les différences lexicales :

Van a escuchar muchas palabras y giros de lenguaje que no entenderán, tantas que por un momento se preguntarán si hablamos realmente la misma lengua. En México una pensión es un parking para coches, una recámara es una habitación, una playera es una camisa, un pomo es un frasco, un jitomate es un tomate. Y un tomate, un tomatillo, una especie de tomate con cáscara que se pela para poderlo comer.

Palabras nuevas, pero también palabras viejas, rescatadas de una época ya olvidada que ponen de manifiesto la pujanza y la fortaleza de nuestro idioma.¹⁶⁴⁷

Tout comme ils n'insistent pas sur leur condition de voyageurs espagnols au Mexique, signalons également l'absence de réflexions métalittéraires à propos des particularismes du langage « mexicain » dans les récits de nos trois voyageurs. Aucun d'entre eux ne s'arrête en effet sur la musicalité du langage, les variantes du vocabulaire, les quiproquos ou les surprises que ces variantes peuvent engendrer.

¹⁶⁴⁵ Diccionario de mexicanismos [en ligne], p. 12-13. Disponible sur : <file:///C:/Users/Invit%C3%A9/Downloads/2012%20Diccionarios%20contrastivos.pdf>

¹⁶⁴⁶ REYNALDO MÉNDEZ, Manuel. *La cortina de nopal*, op. cit., p. 191. C'est nous qui traduisons.

¹⁶⁴⁷ *Id.*

La présence de mexicanismes disséminés dans les narrations de Francisco Solano et de Suso Mourelo (11 emprunts pour les deux récits, mis en valeur par l'italique) produisent cependant une sensation d'exotisme, dépaysent le lecteur habitué à la langue castillane et rendent compte, par l'incorporation de ces vocables étrangers, d'une certaine connaissance de la part des auteurs du langage et de l'univers mexicain – dont ils s'imprègnent en quelque sorte pour en restituer l'arôme –. Les mexicanismes introduits dans le texte ont une fonction didactique, puisqu'ils apprennent des expressions, ou des mots, aux lecteurs étrangers. Ils ont également une fonction narrative : ils procurent un effet de réel, ajoutent une part d'exotisme, invitent à déchiffrer l'énoncé. Ainsi, les exemples suivants :

Bajo un techo de hoja de lata varias indias *chaparritas*, como dicen aquí, de anchas caderas y muy redondeadas [...] bailaban una danza lenta.¹⁶⁴⁸

Compartir, coincidir, concurrir, son verbos disímiles, pero no muy alejados en su resonancia semántica, y muy aptos para expresar la agitación de los mercados, que en México se denominan *tianguis* cuando son provisionales, de acarreo.¹⁶⁴⁹

Tianguis es una palabra náhuatl que significa « mercado ». Hay multitud de tianguis en todas las colonias del DF¹⁶⁵⁰

[...] Sólo se descansa los domingos, y si no, perdemos; y el domingo, dormir *calientito* con la *ñora* porque ahí *ajuera* hace frío.¹⁶⁵¹

Las *palapas* miraban al paseo y ofrecían marisco bajo techo de palma¹⁶⁵²

L'incorporation de mexicanismes dans le récit de Suso Mourelo paraît de plus faire partie d'une stratégie narrative qui vise à simuler l'acquisition progressive du voyageur des particularités du langage mexicain. Ils apparaissent en effet de plus en plus nombreux dans le texte à mesure que l'on avance dans la narration du voyage, comme si l'augmentation de la fréquence des mexicanismes employés par l'auteur reflétait, textuellement, son immersion grandissante dans la réalité mexicaine, et sa progressive acquisition des différents modismes.

Francisco Solano et Suso Mourelo incorporent 11 mexicanismes dans leur discours, qu'ils mettent en valeur par l'emploi de l'italique. Paco Nadal utilise un

¹⁶⁴⁸ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 54.

¹⁶⁴⁹ *Ibid.*, p. 62.

¹⁶⁵⁰ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 64.

¹⁶⁵¹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 124

¹⁶⁵² *Ibid.*, p. 240.

seul mexicanisme : le « tianguis ». Comment pouvons-nous interpréter un tel écart ? Habitué à changer de pays, de continent, le voyageur professionnel a moins le temps d'approfondir la réalité mexicaine, qu'il doit déjà se focaliser sur une nouvelle destination.

Pour en revenir au « savoir-dire » tel que l'entend Philippe Hamon¹⁶⁵³, les dialogues mis en scène dans les récits de Paco Nadal et de Suso Mourelo révèlent chez ces voyageurs une facilité déconcertante pour mettre en confiance leurs interlocuteurs même lorsqu'ils s'avèrent, à priori, récalcitrants pour parler d'eux-mêmes, ou pour partager leurs connaissances. C'est par exemple le cas d'Elizabeth Méndez, une spécialiste des huichols¹⁶⁵⁴, et d'un vendeur d'herbes médicinales au marché de San Juan de Dios¹⁶⁵⁵. C'est aussi celui de Diana:

[...] sólo [quería] pasear antes de dormir, dormir antes de ir al puerto de día, escuchar una historia. Poco a poco Diana dejó caer la suya: su marido que ya no lo es, su hijo al que dedica los días de descanso, su vida fea en otro pueblo, sus amigas aquí. Cuando descubrió que hablaba de sí misma con un desconocido, miró alrededor.¹⁶⁵⁶

Paco Nadal est un journaliste ; Suso Mourelo l'a été. Ils possèdent dès lors tous les deux l'art d'entretenir la communication, voire de diriger la conversation.

Nous avons déjà évoqué la rencontre entre Paco Nadal et le poète Víctor Cárdenas à Colima. En nous intéressant davantage au contenu de leur échange, nous pouvons constater que les six répliques du voyageur se composent de trois interrogations et de trois réparties qui mobilisent la fonction conative du langage. Elles incitent en effet l'interlocuteur à développer le thème, à préciser sa pensée, ou à poursuivre la discussion: « ¿Y te confesó si la Comala de la novela era la Comala de verdad? »¹⁶⁵⁷, « ¿Y qué respondió? »¹⁶⁵⁸, « O sea, que el maestro viste sus sentimientos con escenarios apropiados – le digo »¹⁶⁵⁹, « Yo mismo vine atraído por

¹⁶⁵³ HAMON, Philippe. « Statut sémiologique du personnage » dans *Poétique du récit*, op. cit., p. 159 : « [une] parole nette ou embarrassée, bredouillée ou directe, hésitante ou forte, correcte ou incorrecte grammaticalement, etc. »¹⁶⁵³

¹⁶⁵⁴ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, p. 174

¹⁶⁵⁵ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 149.

¹⁶⁵⁶ *Ibid.*, p. 122.

¹⁶⁵⁷ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 76.

¹⁶⁵⁸ *Id.*

¹⁶⁵⁹ *Ibid.*, p. 77

ése tópico – confieso -. Pero sigo sin entender entonces por qué usó Comala si pensaba en otro lugar »¹⁶⁶⁰, « -¿Y el tiempo histórico? – pregunto. Se ha dicho que es una novela atemporal. »¹⁶⁶¹, « -¿Cómo era él cómo persona, más allá del autor ? »¹⁶⁶² Suso Mourelo adopte une autre attitude, lorsqu'il rencontre don Enrique à San Gabriel, puisqu'il s'adresse à lui principalement sous la forme affirmative. Ces commentaires ont également pour vocation de provoquer la parole de l'interlocuteur: « - Antes, me dijeron que estaba en la iglesia. »¹⁶⁶³, « - Y me dijeron que es un hombre de costumbres. »¹⁶⁶⁴, « - Ahora dirige el archivo. »¹⁶⁶⁵, « - Y en algunos de sus pasos conoció a Rulfo. »¹⁶⁶⁶, « - Lleva cuarenta años investigando. »¹⁶⁶⁷.

Le dialogue peut également acquérir une dimension narrative. Lorsque Paco Nadal va rencontrer Elisabeth Méndez, le dialogue possède par exemple un enjeu pour le narrateur, puisque de sa « réussite » dépend la suite de l'aventure. En effet, elle est susceptible de l'instruire sur les huichols et de l'aider à partir dans le désert pour se procurer du peyote. Elle peut ainsi devenir une adjuvante, mais à la condition qu'il parvienne à gagner sa confiance par le biais du dialogue. Or, si elle apparaît méfiante dans un premier temps, elle se laisse peu à peu convaincre, sympathise avec le voyageur, et termine par lui procurer son aide.

Les dialogues mis en scène par Suso Mourelo sont plus nombreux que ceux qu'incorpore Paco Nadal. Ils sont aussi plus courts et traversent l'ensemble de la narration. En plus des rendez-vous programmés, le voyageur se promène, écoute les conversations, discute avec les personnes rencontrées sur la route, insère des phrases entendues en chemin. Il questionne principalement la réalité mexicaine à partir de son quotidien. À l'écoute des histoires individuelles, il « libère » parfois la parole, comme en attestent le marchand de San Juan de Dios ou bien encore Amazonia:

Enfrente un tendero lee un libro de tapas oscuras. *Primero con desconfianza, luego con paciencia, entra en la conversación. [...]*

¹⁶⁶⁰ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 77.

¹⁶⁶¹ *Ibid.*, p. 79.

¹⁶⁶² *Ibid.*, p. 80.

¹⁶⁶³ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 169.

¹⁶⁶⁴ *Id.*

¹⁶⁶⁵ *Ibid.*, p. 170.

¹⁶⁶⁶ *Id.*

¹⁶⁶⁷ *Id.*

[...] En su discurso mezcla pensamientos de divulgación religiosa con retazos new age. *Ha conseguido otorgar un almacén teórico a su negocio viejo y, después de un rato de charla, se siente cómodo.* Habla de sus clientes, de las magias, de los encantos. Cuando Sofía y Manuel vienen a buscarme, *se queda con ganas de charla.* Sus clientes sólo buscan remedios, lo justo para asegurar el trabajo, el marido, la curación de la rodilla; pero no le piden palabras ni conocimiento.¹⁶⁶⁸

Amazonia me recibe amparada en objetos hermosos. [...]

- Mi madre hizo en Brasil el servicio social y me lo puso.

Exonerada de la tarea de explicar, otra vez, las artesanías a los turistas, *me habla de su vida como una liberación.*¹⁶⁶⁹

Les récits de Paco Nadal et de Suso Mourelo mettent en scène des interactions dans lesquelles les voyageurs font preuve d'une parole directe, attentive à autrui, porteuse de questionnements précis. Les séquences dans lesquelles ils conversent avec des spécialistes révèlent leur savoir faire pour diriger la conversation ; le « savoir dire » s'accompagne aussi, dans la poétique du voyage, du « savoir faire dire ».

Contrairement à ses deux homologues, la voix du narrateur mise en scène dans *Bajo las nubes de México* n'apparaît que de manière indirecte, ou se dilue dans une voix collective à la troisième personne – comme en atteste la scène dans laquelle les voyageurs répètent à l'unisson les paroles du jeune rarámuri –¹⁶⁷⁰. L'importance de l'ouïe, que l'épigraphe laissait deviner, se confirme au fur et à mesure de la narration, où le « savoir écouter » substitue le « savoir-dire » traditionnellement mis en avant par les auteurs et voyageurs contemporains. Par ce stratagème, la figure du voyageur s'efface au second plan de la narration et se confond davantage avec celle du témoin que celle de l'homme d'action.

Quel que soit le « savoir-dire » mis en scène par les auteurs et voyageurs, notons enfin que tous font preuve d'un « savoir-écouter ». La parole de l'Autre, convoquée de manière directe ou indirecte, parsème et traverse ces récits de voyage avec une fréquence jusqu'alors inédite.

¹⁶⁶⁸ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 149. C'est nous qui surlignons.

¹⁶⁶⁹ *Ibid.*, p. 155. C'est nous qui surlignons.

¹⁶⁷⁰ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 82.

SAVOIR FAIRE, SAVOIR VIVRE ET SAVOIR VOYAGER

Pour justifier leur statut de « voyageur » et conférer une certaine « autorité » à leur personnage, les voyageurs passés n'ont pas cessé de mettre en avant des qualités qui leur permettent de valider leur « savoir-faire » en matière de voyage et de s'ériger en tant que « modèle » à suivre. « Savoir dire », « savoir écouter », « savoir regarder / observer / interpréter », « savoir ressentir », « savoir interagir », « savoir se déplacer » deviennent des compétences essentielles pour mettre en scène le « savoir voyager » de l'auteur et voyageur qui montre également, par la textualisation de son voyage, son « savoir faire » en matière d'écriture.

Le « personnage » de Francisco Solano dispose de nombreuses qualités, parmi lesquelles le « savoir écouter » et le « savoir regarder / observer / interpréter » se placent en première position. Sa qualification de « voyageur provisoire » ne l'empêche aucunement par ailleurs de réfléchir sur la notion de voyage et de proposer, à l'aune de son expérience, sa propre définition :

Recorrer México, sus cordilleras, sus pueblos innumerables, sus ciudades coloniales, y volver, por decirlo así, maltrecho, tocado en las articulaciones del alma por la fuerza de unos vínculos con la tierra mexicana que son, más que irremediables, constitutivos de la propia naturaleza, *ésa es la verdadera experiencia del viajero, eso es viajar.*¹⁶⁷¹

Pour qu'il y ait « voyage », le voyageur doit donc revenir transformé, et ce comme en atteste par ailleurs l'affirmation suivante : « El viajero que regresa no es el mismo hombre que se fue »¹⁶⁷². Au contraire d'un simple déplacement, l'expérience viatique implique corps et âme le voyageur dans un Ailleurs qui le traverse et l'altère assez pour le changer en profondeur. La figure du « voyageur » s'éloigne cependant ici de celle archétypale de l'aventurier pour tendre vers celle de l'homme de lettres, de l'intellectuel, du contemplatif.

Francisco Solano se démarque aussi de la figure archétypale du « voyageur solitaire » et effectue une mise à distance avec l'imaginaire du « voyageur- explorateur » puisqu'il est accompagné, presque tout au long du récit, par ses deux amis.

¹⁶⁷¹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico, op. cit.*, p. 137. C'est nous qui soulignons.

¹⁶⁷² *Id.*

Le narrateur se montre prudent, si ce n'est quelque peu craintif, lorsqu'il dit ressentir une certaine angoisse à l'idée de se promener seul dans la capitale :

Por tanto debemos a la gracia de los amigos, que habitan aquí todo el año, la protección que la ciudad nos niega. Ellos nos acompañan a los sitios de asombro, nos enseñan el museo de Antropología de Chapultepec.¹⁶⁷³

Il se démarque de la figure traditionnelle du « voyageur » pour proposer un nouvel archétype qui ne prétend pas se poser en modèle, en aventurier, en « héros ». Sa manière de voir, de ressentir, de se déplacer, son érudition, sa sensibilité, dessinent cependant la figure d'un voyageur « modèle », à mi-chemin entre le voyageur impressionniste et le voyageur philosophe tels que les décrit Tzvetan Todorov. Nous avons jusqu'à présent évoqué des « voyageurs impressionnistes » – Emilio Cecchi et Michel Droit – dont la sensibilité artistique était contrebalancée par une forme « d'imperméabilité » à l'Autre qui nous désolidarisait de ce portrait de voyageur en tant que garant d'un « art du voyage ». La rencontre avec l'Ailleurs était selon nous faussée : « ce qui les intéresse vraiment, ce sont les impressions que ces pays ou ces êtres laissent sur eux, non pas les pays ou les êtres eux-mêmes. »¹⁶⁷⁴ Nous avons eu l'occasion de voir que ce n'est pas le cas de Francisco Solano. Il est certes en quête d'impressions, mais il est aussi sensible à autrui, et intéressé par l'histoire et la situation du pays qu'il visite. Autrement dit : le Mexique intéresse autant l'auteur pour les impressions qu'il y ressent de manière « subjective », que pour ce qu'il est de manière « objective ». Il livre, par rapport à ses prédécesseurs, une image positive du « voyageur impressionniste ». Son exemple illustre, comme le commente par ailleurs Tzvetan Todorov :

[...] que l'attitude impressionniste n'est pas en elle-même négative : l'individu a bien le droit d'avoir ses expériences, et il y a quelque chose d'attachant dans la modestie de l'impressionniste qui admet ne rapporter que des images du pays étranger, comparée à l'arrogance du savant qui prétend en révéler la nature éternelle.¹⁶⁷⁵

La manière qu'il a d'appréhender l'Ailleurs en l'intellectualisant tout en se laissant *traverser* par le paysage ; les réflexions qu'il émet à partir de son expérience, de sa culture et de son imaginaire ; l'attention qu'il prête à

¹⁶⁷³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 27.

¹⁶⁷⁴ TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres*, op. cit., p. 455.

¹⁶⁷⁵ *Ibid.*, p. 456.

« l'observation attentive des différences »¹⁶⁷⁶ ; le fait de concevoir le voyage comme « un travail d'apprentissage »¹⁶⁷⁷ le rapprochent du « voyageur philosophe ».

Étant donné son statut professionnel, il n'y a pas de doute sur le « savoir voyager » de Paco Nadal. Il prend cependant le soin de se distancier de l'édification d'un personnage « modèle », et il aime se moquer de lui-même à plus d'une occasion. Deux exemples illustrent cette « désacralisation » de la figure du voyageur qui transparait dans son discours.

Dans le premier exemple, il est avec sa femme dans un autobus en direction de San Cristóbal. Suite au soulèvement de l'EZLN, les autoroutes du Chiapas sont bloquées à partir de 18 heures et le véhicule ne peut continuer sa route :

- ¿Cómo que no? – le espeté con esa estulticia de consumidor de primer mundo acostumbrado a exigir sus derechos (aunque luego ninguna compañía te los respete, desde la del móvil a la que repara tostadoras).
- Yo he pagado el billete y tengo que llegar esta noche a San Cristóbal – añadió en un tono entre airado y de líder sindical, como intentando seducir al resto de viajeros [...].
- Le repito, señor, que la carretera está cortada, hay toque de queda y se están produciendo bombardeos. Nadie va a pasar de aquí esta noche
- Pero yo he pagado el billete y tengo que llegar... - acerté a decir antes de que el oficial se diera media vuelta y zanjara la discusión dejándome con la palabra en la boca.

El resto de pasajeros me observaba entre la benevolencia y la incredulidad. Sólo me faltó pedir el libro de reclamaciones de esa guerra de pacotilla. Los seres humanos occidentales podemos llegar a ser muy ridículos cuando nos sacan de contexto.¹⁶⁷⁸

L'échec du voyageur pour arriver à ses fins, son autocritique, l'ironie employée pour traiter son propre personnage, ainsi que la morale tirée de son expérience pour définir plus largement une « attitude occidentale », parfois « très ridicule », participe à désacraliser dès les débuts de la narration la figure du voyageur qu'il incarne et représente.

Un autre exemple se trouve dans le récit qu'il fait de sa chevauchée dans la Sierra Tarahumara. Certes, le voyageur fait preuve d'un « savoir-faire » en matière

¹⁶⁷⁶ TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres*, op. cit., p. 462.

¹⁶⁷⁷ *Id.*

¹⁶⁷⁸ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 21.

d'équitation qui lui permet de suivre le parcours et l'allure des guides équestres¹⁶⁷⁹. Cependant, loin de se donner le beau rôle, il évoque ses douleurs grandissantes, la peur expérimentée sur des sentiers vertigineux, l'état de fatigue extrême, au fur et à mesure de la chevauchée. Le registre familier employé par l'auteur et la comparaison, pour le moins inattendue, entre ses fesses et celles d'un babouin, terminent de désacraliser la figure du voyageur lorsqu'il déclare: « Debo de tener el culo más rojo que el de un mandril. Me reconforta saber de la cercanía del hotel. »¹⁶⁸⁰

Bien que Paco Nadal se mette en scène avec humour et « désacralise » sa figure de voyageur, son « savoir-faire » en matière de voyage se devine dans les chapitres qui témoignent chacun d'une expérience viatique différente ; dans les moyens de transport empruntés ; dans sa pratique du voyage en solitaire et les relations facilement établies sur la route ; dans son métier de journaliste, qui implique, en de multiples occasions, l'expérience du déplacement. Contrairement au personnage mis en scène par Francisco Solano, celui de Paco Nadal aime le « goût du risque »¹⁶⁸¹ et n'hésite pas à partir seul en stop pour se déplacer dans la Sierra Tarahumara. Au contraire des voyageurs précédents, qui aimaient faire référence, dans leurs récits, à leurs expériences viatiques passées, celles qu'effectue Paco Nadal par ailleurs ne font pas l'objet d'une attention particulière. Seuls deux références à des voyages antérieurs, susceptibles d'informer ou de faire sourire le destinataire, sont mentionnées dans le récit. La première est motivée par le souvenir : lorsqu'il visite la cathédrale de Mexico, il se souvient d'une conversation échangée avec un guide lors de l'ascension du Machu Picchu¹⁶⁸². La digression temporelle et spatiale qu'il effectue permet d'introduire, de manière divertissante, des considérations didactiques sur les liens entre la conquête espagnole et la religion catholique, et d'éviter le lieu-commun qu'est devenu, dans le discours des voyageurs, la description de la cathédrale de Mexico.

¹⁶⁷⁹ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, *op. cit.*, p. 119.

¹⁶⁸⁰ *Ibid.*, p. 123.

¹⁶⁸¹ *Ibid.*, p. 15-33.

¹⁶⁸² *Ibid.*, p. 56.

La deuxième référence éclaire le destinataire à propos de ce que Paco Nadal surnomme la « conduite solidaire ». Il constate cette pratique dans la Sierra Tarahumara. Il rappelle cependant qu'elle n'est pas propre au Mexique :

Es el mismo código de conducta solidaria que había visto en otras muchas zonas del mundo, desde los desiertos africanos hasta las pistas embarradas del Asia central.¹⁶⁸³

Pour résumer : Paco Nadal ne met pas particulièrement en valeur son statut de « voyageur professionnel ». Il ne mentionne pas son blog, ne se réfère pas aux nombreux guides de voyage qu'il a rédigé par ailleurs – comme a pu le faire par exemple Albert t'Serstevens –. Il évoque à peine d'autres expériences viatiques. La figure mise en scène de l'auteur et voyageur est dès lors, par rapport aux archétypes passés, tout comme son homologue, descendue de son piédestal.

Il en est de même pour Suso Mourelo. Certes, cette personne « sait voyager ». Pour s'en convaincre, il suffit de repenser à l'itinéraire qu'il emprunte et qui le mène en solitaire d'un bout à l'autre du pays, mais aussi se rappeler de son voyage en Chine. Cependant, l'auteur n'a pas non plus la volonté de s'ériger comme un personnage modèle. Seuls apparaissent quelques indices qui permettent de savoir que l'auteur a voyagé, antérieurement, en Chine et en Mongolie :

Castañeda habló de seres que poseían el poder de transmutarse en otros. No era nuevo. Las historias de conversión en bestias, los nahuales, tienen un paralelismo en Asia y en la mitología chamánica, y las había escuchado en China y en Mongolia.¹⁶⁸⁴

Le lecteur n'en saura pas plus. C'est donc à la lumière de son expérience « présente » mise en scène – et non de ses expériences passées – que le destinataire peut considérer le « savoir-faire » de l'auteur en matière de voyage.

Malgré cette humilité nouvelle qui affleure dans les discours des voyageurs contemporains par rapport à leurs prédécesseurs, tous revendiquent une connaissance du Mexique qui leur permet de s'affirmer comme une autorité susceptible de partager leur vision du pays.

¹⁶⁸³ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 106.

¹⁶⁸⁴ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 197.

Le narrateur de *Bajo las nubes de México* dit, dès le premier chapitre, qu'il a connu le Mexique en plusieurs occasions :

Ha estado en México en varias ocasiones, y en cada una de sus estancias, en sus itinerarios al fondo del paisaje mexicano, ha conocido un país que se multiplica, que limita sólo con las altas nubes que coronan sus volcanes.¹⁶⁸⁵

Malgré la difficulté pour comprendre un pays en constante métamorphose, qui se « multiplie », le narrateur assume une lecture de l'espace en profondeur, puisqu'il dit s'immerger « au fond » des paysages parcourus. L'appréhension du territoire glisse sur le plan symbolique et s'investit d'un lieu commun de l'imaginaire touristique : « Tout pays à une –profondeur‖ à découvrir, à pénétrer [...]. Le regard vaut possession », dit par ailleurs Rachid Amirou¹⁶⁸⁶. La « profondeur » du regard, sa lucidité, sa manière d'interpréter l'espace confèrent et légitiment le statut du « voyageur provisoire » qu'incarne Francisco Solano.

L'expérience de Paco Nadal au Mexique est également conséquente. Tout comme le récit précédent, le lecteur comprend que le voyageur écrit non pas depuis sa « découverte » du pays, mais à partir d'une connaissance préalable :

La primera vez que llegué a México era de noche y me sobrecogió la vista de la ciudad desde el avión cuando se disponía a tomar tierra. Lo mismo me ha ocurrido cada una de las veces que he regresado.¹⁶⁸⁷

Enfin, l'expérience prolongée de Suso Mourelo – et double, puisqu'à la fois « professionnelle » et « touristique » – lui confère une certaine autorité sur le sujet.

Pour en venir au thème du « savoir-vivre » qui se définit, selon Philippe Hamon, en interrogeant l'attitude des personnages à l'égard de leur entourage et de leurs interlocuteurs – convenable ou inconvenable, respectueuse ou irrespectueuse, etc. –¹⁶⁸⁸, nous pouvons noter aussi un changement d'attitude de la part des voyageurs envers les personnes rencontrées d'une part, et le traitement qu'ils en font dans le discours de l'autre.

Ils semblent aborder la population locale avec plus de respect que leurs prédécesseurs. Tout comme ils ne s'efforcent plus de construire un « personnage modèle » en accentuant leur « savoir-faire » en matière de voyage – faisant preuve

¹⁶⁸⁵ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 19.

¹⁶⁸⁶ AMIROU, Rachid. *L'imaginaire touristique*, op. cit., p. 115.

¹⁶⁸⁷ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 40.

¹⁶⁸⁸ HAMMON, Philippe. « Statut sémiologique du personnage », dans *Poétique du récit*, op. cit., p. 159.

d'une plus grande humilité et, par là, d'un plus grand « savoir-vivre » –, ils paraissent non plus tant se déplacer pour *observer* les personnes rencontrées que pour *se mettre en relation*. Conscients des enjeux de pouvoir qui traversent le langage, les auteurs et voyageurs tentent d'éviter les stéréotypes et se méfient, comme nous avons pu le voir, des réductions minimalistes que suppose toute violence épistémologique d'enfermer l'Autre – par essence insaisissable – dans une représentation figée et stéréotypée. En ce sens, Emmanuel Lévinas écrivait, dans *Éthique et infini* :

C'est lorsque vous voyez un nez, des yeux, un front, un menton, et que vous pouvez les décrire, que vous vous tournez vers autrui comme vers un objet. La meilleure manière de rencontrer autrui, c'est de ne pas même remarquer la couleur de ses yeux ! Quand on observe la couleur des yeux, on n'est pas en relation sociale avec autrui. La relation avec le visage peut certes être dominée par la perception, mais ce qui est spécifiquement visage, c'est ce qui ne s'y réduit pas.¹⁶⁸⁹

La discrétion dont fait part le narrateur de *Bajo las nubes de México* pour mettre en scène le personnage du voyageur et ses rares interactions dans le cadre de la narration laissent peu d'indices pour commenter le « savoir-vivre » de son personnage. Sa notable capacité d'écoute, son plaisir à rencontrer les enfants rarámuris et le petit guide de Palenque, son attention prêtée aux détails, sa sensibilité, sa reconnaissance envers les amis qui l'accueillent et sa discrétion laissent cependant imaginer une personne délicate et sensible dotée dès lors de « savoir-vivre ».

Les personnages de Paco Nadal et Suso Mourelo « s'exposent » davantage dans le cadre de leur narration.

Trois scènes vont nous permettre de commenter le « savoir-vivre » du « personnage » de Paco Nadal de manière favorable. La première a lieu dans la Sierra Tarahumara. Le propriétaire de l'hôtel dans lequel résident le voyageur et deux jeunes norvégiennes leur propose une excursion pour aller visiter une ancienne grotte rarámuri. Son neveu leur servira de guide :

El hecho de que Dieguito tenga poco más de cinco años no parece ser un obstáculo para él [el padre y dueño]. La situación nos parece dulce, entrañable y cómica a partes iguales, pero tanto las dos noruegas como yo aceptamos.¹⁶⁹⁰

¹⁶⁸⁹ LEVINAS, Emmanuel. *Éthique et infini*, op cit., p. 91.

¹⁶⁹⁰ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 102.

La narration met en scène les efforts du petit Diego pour trouver la grotte en question, puis son progressif désintérêt:

Lo sospechamos desde el principio, pero ahora ya estamos completamente seguros: Dieguito no tiene ni puñetera idea de dónde está la cueva. Miro a Kristine, que parecía la más decidida de las dos amigas, y me devuelve una mirada de complicidad. Trato de ir memorizando la ruta y cuando el desvarío de Dieguito llega a extremos en los que se mezclan pistolas, marcianos y una bruja que vivía en no sé qué aldea, decido acabar de una vez por todas con aquella estrafalaria expedición internacional guiada por un mexicano con mocos hasta la barbilla.

- Es hora de volver, Dieguito – le digo para no decepcionarle.

[...] Es la primera expedición de la que regreso con el guía a hombros, durmiendo plácidamente. Le doy diez pesos a Dieguito en agradecimiento y se va tan contento.¹⁶⁹¹

Le « savoir-vivre » du voyageur apparaît dans le discours à partir de l'attitude adoptée envers le petit guide: la manière de lui parler pour ne pas le blesser, le fait de jouer le jeu jusqu'au bout, de le porter sur les épaules, pour le ramener à bon port, et de lui donner enfin, malgré « l'échec » de la mission, un pourboire en guise de remerciement.

Une deuxième scène révèle le « savoir-vivre » de Paco Nadal lorsqu'il demande au propriétaire d'un local la permission de le prendre en photo. Ce souci d'avoir le consentement de la personne photographiée démontre le respect supplémentaire dont fait preuve le voyageur, dans l'approche d'autrui, par rapport à quelques uns de ses prédécesseurs, dont les actes nous semblaient, rappelons-nous, plus à même d'être questionnés.¹⁶⁹²

La dernière séquence se trouve dans le chapitre à Real de Catorce. Le voyageur visite la mine Socavón de Santa Cruz. Le gardien lui présente des objets qui trônent dans la galerie, parmi lesquels des petits renards desséchés dont quelques fragments de peau prélevés, moulus, mis dans une soupe, inhalés, puis bus, aident à guérir les maladies pulmonaires. Pour contredire l'expression de dégoût qu'il n'arrive pas à retenir et sans doute par courtoisie, le voyageur préfère aller dans le sens de son interlocuteur : « no, no lo dudo, deben ser infalibles »¹⁶⁹³. Le gardien propose ensuite de lui vendre des registres de comptabilité de la mine, qu'il refuse

¹⁶⁹¹ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 102-103.

¹⁶⁹² *Ibid.*, p. 117.

¹⁶⁹³ *Ibid.*, p. 170.

poliment : « No, gracias, no cabrían en la mochila. »¹⁶⁹⁴ Enfin, l’auteur s’en va de la mine en laissant un pourboire de 50 pesos à Bonifacio Coronado en guise de remerciement.

Il est plus difficile de se prononcer sur le « savoir-vivre » de Suso Mourelo que sur son « savoir-dire ». En effet, le narrateur reste essentiellement au second plan de la narration. Nous pouvons simplement mentionner à ce sujet que son « personnage » fait preuve de respect envers les populations locales lorsqu’il se plie, par exemple, aux règles inhérentes des différentes communautés yaqui. Ainsi lorsqu’il arrive à Belem-Pitaya :

Al único joven que encontré en el asentamiento marinero no le dije nada. Alfredo prefirió que no hablara con nadie aún, que siguiera las costumbres y diera primero cuenta de mi visita al gobernador y al consejo de Belem.¹⁶⁹⁵

Du « savoir vivre » au « savoir bien vivre » en passant par la figure du « bon-vivant », la personnalité qu’incarnent et mettent en scène les trois auteurs à partir de leurs personnages propose en dernière instance, pour reprendre la belle expression de Nicolas Bouvier, un « usage du monde ». Notons à cet égard que les voyageurs prennent surtout le temps : de vivre le voyage dans toutes ses dimensions (y compris celle de l’écriture), de sentir la vie, de s’imprégner de la réalité – des réalités – découverte(s), de s’ouvrir à l’Ailleurs. Nous imaginons ainsi les auteurs qui se camouflent derrière leurs personnages comme des personnes ouvertes, curieuses, observatrices, attentives, sensibles, pour qui le voyage donne la possibilité de découvrir les spécialités du pays, de partager de beaux moments d’échange, de se laisser *traverser* par d’autres réalités, dans lesquelles ils ne refusent aucunement les plaisirs de la vie. Francisco Solano se laisse aller à l’ivresse dans le Zócalo de Veracruz, dans la maison du mezcal à Oaxaca, dans l’autobus qui le ramène à son point de départ ; et fait de ses expériences matière à littérature. L’alcool procure ainsi par exemple au voyageur des perceptions inhabituelles, qui insufflent de la poésie dans le discours par le biais de visions et d’associations « inspirées » :

Al salir a la noche, con la venas agitadas, sutilmente ebrios, los ojos ven el contenido de la noche, los colibríes que brotan del peinado de una mujer, la llama del aire moviéndose al compás de un taconeo, la rosa en la mejilla de una

¹⁶⁹⁴ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 170.

¹⁶⁹⁵ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 43.

vieja, los ojos de la amistad, que crean luciérnagas que no se extinguen y fosforecen después de haberse apagado.¹⁶⁹⁶

L'excès d'alcool repousse pour Paco Nadal son départ de la capitale et lui donne l'occasion de glisser une pointe d'humour dans la narration. Dans les *barrancas del Cobre*, il lui permet de raconter avec malice la scène suivante, dans le but évident de faire sourire son lecteur :

Tengo mucha sed y me bebo dos cervezas de un trago, pero apenas pruebo a la barbacoa. Luego empiezan a aparecer margaritas y mi reconocida debilidad por los cocteles azucarados me puede. A los viejos estadounidenses, quizá por las margaritas, quizá por el colocón de humo que llevan de tanto asar *marshmallows* [...] también se les ha subido la alegría. Me sorprende lo fluido que me salen los chistes en inglés, y sobre todo, que ellos los entiendan y serían a pecho partido. Cuando me empiezo a dar cuenta, llevo también un pedal considerable y me he convertido en el centro de la reunión. Entonces me parecever entre las sombras de la fogata una octogenaria de Missouri que me guiñadel ojo... y decido que es suficiente por hoy. Estoy demasiado borracho. O demasiado cansado. O ambas cosas a la vez. Es hora de irse a la cama. Es hora de continuar el viaje.¹⁶⁹⁷

Le plaisir évident qu'éprouve Suso Mourelo à savourer une *michelada* nous laisse deviner qu'il aime également ce genre de petits plaisirs. Enfin Francisco Solano propose d'un repas partagé l'évocation suivante :

En aquella comida, que ahora puedo calificar de tumultuaria, la memoria retuvo el provecho de simplemente estar, de participar en una congregación de almas. [...] la alegría era una energía casi visible que recorría la mesa, los rostros y las voces, y esa preponderancia es lo que vibra aún en el recuerdo. Nouna alegría de estruendo, que apaga la lluvia, sino un júbilo común de tintineos de cristal que el tequila expandía con el humo plateado y azul de los cigarrillos. A través de la efusión alcohólica y de la radiación de la amistad, había, sí, una armonía que privilegiaba la sensación de estar, ese estado de percepción de lo real que nos hace verdaderamente humanos, con un hilo dorado que disuelve la pesadez del tiempo [...].¹⁶⁹⁸

Si l'archétype du voyageur est une figure solitaire, il n'en est pas moins social pour autant. Les mentions, dans la narration du voyage, à ces plaisirs simples que sont partager un bon repas, boire un verre à une terrasse, discuter et rire avec des inconnus, procure épaisseur à leur personnage et les dote d'humanité. L'évocation

¹⁶⁹⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 151.

¹⁶⁹⁷ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 126.

¹⁶⁹⁸ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 38.

de quelques moments d'ivresse, dans lesquels ils ne s'en sortent pas toujours avec les honneurs, participe à désacraliser la figure d'un voyageur exemplaire.

Auteurs (lecteurs) et voyageurs

LA FIGURE DE L'AUTEUR EN VOYAGE

Depuis les années 40 et les *Routes sans lois* de Graham Greene, nous avons relevé un changement de paradigme dans l'écriture du voyage au Mexique. L'archétype du voyageur se confond depuis lors, de plus en plus, avec celle de l'auteur – et lecteur – en voyage. Si nous avons déjà eu l'occasion de voir que nos trois voyageurs continuent à mettre en scène la figure de l'auteur en voyage, nous allons à présent approfondir le thème.

Le récit de Francisco Solano est à cet égard particulièrement intéressant. L'auteur subvertit dans le discours l'une des règles essentielles au genre, qui consiste à utiliser la 1^{ère} ou, parfois, la 3^e personne du singulier, sous le contrat « auteur = voyageur = narrateur ». L'incipit peut désarçonner le destinataire habitué à lire des récits de voyage basés sur l'équation précédente :

He decidido acompañar al viajero. Creo que puedo afirmar que conozco bien a este hombre; siempre he estado a su lado y nuestro diálogo, desde la adolescencia, ha sido constante, con pocas intermitencias, por lo común propiciadas por el silencio.¹⁶⁹⁹

La suite de la narration épaissit le mystère sur l'identité de la voix narrative. Quelques indices émaillés dans le texte laissent finalement comprendre que le narrateur principal – ou tout du moins, celui qui prend en charge le discours – n'est autre que le journal de l'auteur – son journal de bord, son journal intime ou son journal de voyage, dans tous les cas, ses écrits personnels –. Cette interprétation permet d'éclairer les déclarations du narrateur, qui peuvent dans un premier temps paraître énigmatiques :

[...] mi aspecto es deplorado; peor, me siento apócrifo, con una perspectiva de muerte rápida. En realidad no puedo vivir sin su consentimiento, y por eso mis separaciones, por decirlo así, son una sublevación retórica.¹⁷⁰⁰

Ahora atravesamos, al parecer, un buen momento, y he decidido acompañarle por tierras de México. No voy a entrometerle si él no me reclama.¹⁷⁰¹

¹⁶⁹⁹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p.15.

¹⁷⁰⁰ *Id.*

¹⁷⁰¹ *Ibid.*, p. 15-16.

Le récit de voyage oscille par ce procédé du côté de la fiction et revendique son statut romanesque. Nous pouvons nous demander s'il n'y aurait pas là, de manière voilée, un clin d'œil au *Cuaderno de Guadarrama* de José Camilio Cela¹⁷⁰². Francisco Solano accentue cependant davantage encore que son prédécesseur l'importance du cahier de notes et la fictionnalisation du voyage en déléguant à celui-ci la voix narrative. Nous pouvons également effectuer un parallélisme entre *Viaje a Alcarria* (1963) de José Camilio Cela et *Bajo las nubes de México*. Le narrateur prend le soin, dans le premier récit, de commencer par présenter la figure du voyageur à la troisième personne du singulier :

El viajero está echado, boca arriba, sobre una chaise-longue forrada de cretona. Mira, distraídamente, para el techo y deja volar libre la imaginación [...]. El viajero es un hombre joven, alto, delgado.¹⁷⁰³

Or, nous trouvons cette même volonté – et ce même procédé – dans « Descripción del viajero », où Francisco Solano commence à le présenter de la manière suivante : « El viajero es español, de tierra adentro, de una comarca más bien mesetaria, donde abundan las viñas, escasean las encinas, hay cultivo de remolacha y el pastoreo es casi invisible. »¹⁷⁰⁴ Les propos de Geneviève Champeau à l'égard de *Cuaderno de Guadarrama* peuvent ainsi convenir à Francisco Solano lorsqu'elle écrit :

La mention du « cuaderno » suggère la note prise sur le vif, l'impression de l'instant, et une écriture du « je » sous-jacente au genre, mais la distinction qu'opère entre voyageur et narrateur la troisième personne confère une autonomie au premier par rapport à la personne réelle extratextuelle en le hissant au rang de personnage de l'histoire racontée.¹⁷⁰⁵

Dans le dernier paragraphe du premier chapitre, la voix narrative de *Bajo las nubes de México* associée au « cuaderno » légitime son intrusion dans le récit :

El viajero es el señor de su discurso, pero las digresiones y la utilización de la primera persona me corresponden por apropiación indebida. A fin de cuentas,

¹⁷⁰² CELA, Camilo José. *Cuaderno del Guadarrama*. Madrid : Arión, 1960.

¹⁷⁰³ CELA, Camilo José. *Viaje a la Alcarria*, *op. cit.*, p. 6.

¹⁷⁰⁴ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, *op. cit.*, p. 16.

¹⁷⁰⁵ BESSE Graciète, CHAMPEAU Geneviève, CHENOT Béatrice, PESTAÑO Y VINAS Adelaïde. « Stratégies d'ouverture et pratiques génériques dans les récits de voyage espagnols et portugais au XXe siècle : quelques exemples » [en ligne], dans *Bulletin hispanique*, volumen 107, número2, 2005, p. 563. Disponible sur : http://www.persee.fr/doc/hispa_0007-4640_2005_num_107_2_5241

si no puedo, frente a él, proponerme como su memoria, sí debe admitir, lo quiera o no, que soy el más inoportuno testigo de su pasado.¹⁷⁰⁶

Francisco Solano se joue des règles de l'écriture viatique en déplaçant la figure habituelle du voyageur/témoin au journal du voyageur, qui s'avère être un *autre* témoin de l'expérience dont l'écriture demeure la trace. L'auteur se distancie par ce stratagème du « je » lyrique propre au discours viatique, à la fois qu'il innove dans la poétique des récits de voyage en incorporant un narrateur fictionnel « impossible ». Le récit glisse ainsi dans le champ littéraire tout en brouillant les relations depuis toujours conflictuelles qu'entretient le genre avec la réalité d'une part et la fiction de l'autre. Nous pouvons rappeler à cet égard l'image que propose Daniel Samper Pizano, selon laquelle une seule goutte de fiction dans un discours suffit pour contaminer l'ensemble de la réalité. D'où l'expérience suivante, qu'il propose à ses élèves en cours de journalisme :

Para ilustrar la intrusión de la ficción en el periodismo, tomó un vaso de agua, destacó la transparencia y, luego propusó « vamos a agregarle una gota de ficción » dejando caer tinta china azul dentro del vaso. « Esto es lo que sucede cuando una gota de ficción entra en medio de una atmósfera de materialfáctico: la tiñe completa. »¹⁷⁰⁷

La relation fusionnelle qu'affirme avoir le narrateur – entendons, le « journal » du voyageur – depuis l'adolescence avec le « voyageur provisoire » suppose un lien particulier, passionnel et intime du voyageur à l'écriture. Sa pratique quotidienne apparaît en effet comme nécessaire à son équilibre. Ces données qu'apporte la voix narrative permettent à l'auteur d'insister sur sa vocation littéraire. Les moments dans lesquels le voyageur délaisse ou renie son journal sont dépeints comme des moments dans lesquels l'écrivain a perdu ses repères, jusqu'à s'oublier lui-même :

Reniega de mí, sobre todo en los estados de ebriedad, en los éxtasis con otros cuerpos y cuando descende, sin asistencia de nadie, al fondo de la melancolía. Pero debo decir que, aunque me afectan mucho esos arrebatos, hasta dolerme la impaciencia de existir, los consiento de buena gana, porque sé que no son caprichos de su deseo, sino métodos de desintegración que le arrebatan la identidad. En esos estados de súbita disipación yo no estoy en ningún sitio - puesto que he sido expulsado-, pero él tampoco sabe dónde está.¹⁷⁰⁸

¹⁷⁰⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 19.

¹⁷⁰⁷ MC KEY, Willy. « La mancha de una gota de ficción ». [en ligne], dans *Fundación Nuevo Periodismo Iberoamericano*. Disponible sur : <http://www.fnpi.org/noticias/noticia/articulo/la-mancha-de-una-gota-de-ficcion/>.

¹⁷⁰⁸ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 15

Plus qu'un auteur en voyage, le protagoniste est ainsi présenté comme un auteur au quotidien, un écrivain dans l'âme. Les lettres et la littérature définissent son statut social et constituent son mode de vie, voire sa raison de vivre : « Su actividad es literaria, libresca, se gana la vida con las palabras, y éstas lo conquistan o lo pierden. »¹⁷⁰⁹

La narration du voyage est tantôt prise en charge par le « journal » et tantôt par le voyageur qui reste, selon le pacte proposé par le genre viatique, le principal « responsable » du discours. La tension construite entre ces deux narrateurs permet d'une part à l'auteur de prendre de la distance par rapport à la portée autobiographique que suppose tout récit de voyage et d'autre part de la représenter par la mise en scène et l'intrusion de son journal intime.

La plupart des réflexions métalittéraires dans les récits de voyage au Mexique portaient jusqu'à présent sur l'acte d'écrire de manière générale, sans pour autant s'interroger – à l'exception d'Albert t'Serstevens – sur les spécificités de l'écriture viatique. Francisco Solano incorpore pour sa part des réflexions qui portent directement sur la textualisation du voyage :

Un viaje [...] podrá ser contado después de imponerle un régimen de fábula, una narración cuya serie de hechos tolere la credulidad, es decir, que parezca verídico porque sus componentes se contagian unos a otros con el mismo argumento.¹⁷¹⁰

Le critère de vraisemblance l'emporte sur le critère de véracité prôné par le canon traditionnel. L'élaboration du discours viatique suit ses propres règles que l'auteur, après s'être interrogé, partage avec son lecteur : « ¿Por dónde empezar? Escribir, sobre todo, es una continua toma de decisiones »¹⁷¹¹. Il évoque ainsi l'attention à porter sur la sonorité du texte, sur le rythme du discours, sur les automatismes, hérités d'une longue pratique de l'écriture, qui déteignent, à bien ou à mal, sur sa propre poétique. L'itinéraire, bien qu'il conditionne le récit, doit être avant tout rhétorique. Il voit enfin dans la subjectivité, inhérente au discours viatique, une forme d'exhibitionnisme. En effet : « la narración de un viaje es como el culto maniático a una actriz, un enamoramiento público. »¹⁷¹³

La figure de l'auteur en voyage telle qu'elle est mise en scène par Paco Nadal a déjà fait l'objet de notre attention lorsque nous avons souligné l'évolution

¹⁷⁰⁹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 17.

¹⁷¹⁰ *Ibid.*, p. 96.

¹⁷¹¹ *Ibid.*, p. 198.

¹⁷¹³ *Id.*

de son personnage au fil de la narration. Rappelons brièvement qu'il tend, de plus en plus, à se présenter comme un « écrivain » en quête de matériel pour écrire un livre sur le Mexique. Le statut d'écrivain, qui apparaît dans le troisième chapitre, change son rapport au monde : « desde que se enteró de que era escritor me trata como a un amigo de la familia y no como a un cliente. »¹⁷¹⁴ ; « Le produce interés que esté escribiendo un libro sobre el país. [...] Diego me va contando lo duro que había sido arrancar con el hotel »¹⁷¹⁵. À partir de ce moment, il semble toujours se présenter à ses interlocuteurs comme un écrivain en voyage. D'où la suivante réaction de l'une des personnes croisées sur la route :

Cuando les dije que me dirigía hacia Chihuahua, siguiendo el rastro de Pancho Villa, uno de ellos, el más joven y alto [...] se puso muy serio y casi me chilló:

- Pancho Villa era un bandido, no lo olvide. [...]
- Sí, algo había oído. Procuraré tomarlo en cuenta. – Pero él no pareció conformarse con la respuesta. Se le notaba francamente enojado.
- No, no, fue un asesino. [...] No se deje influenciar y si va a escribir sobre Pancho Villa diga la verdad. No se limite a contar lo que siempre se cuenta. Diga la verdad.¹⁷¹⁶

Paco Nadal rappelle par le truchement de ce dialogue un *topos* de la littérature viatique qui suppose que tout auteur en voyage, qui rend compte de son expérience, a le devoir de « dire la vérité ». Bien que nous ne puissions pas savoir s'il s'agit d'un clin d'œil à John Reed, d'une relation d'intertextualité *in absentia* avec *Le Mexique insurgé*, ou d'une simple coïncidence, cette requête nous rappelle la réplique du général qui s'adresse à John Reed de manière similaire, lorsqu'il dit à ce-dernier, en passe de rejoindre les troupes de Pancho Villa : « Faites un heureux voyage, écrivez la vérité. »¹⁷¹⁷

Dans l'épilogue, alors qu'il ne s'y attend plus, Paco Nadal (entendons, le narrateur) expérimente les effets du peyote :

Era más bien una exaltación lúcida, un estado de clarividencia total, como si de repente el mundo se abriera para enseñarme sus misterios. [...] Tenía algo que

¹⁷¹⁴ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, *op. cit.*, p. 108.

¹⁷¹⁵ *Ibid.*, p. 109.

¹⁷¹⁶ *Ibid.*, p. 140-141.

¹⁷¹⁷ REED, John. *Le Mexique insurgé*, *op. cit.*, p. 62.

hacer, una misión que me había perseguido toda la vida y que ahora por fin veía clara: tenía que escribir.¹⁷¹⁸

Cette « révélation finale », obtenue par la plante sacrée des huichols, termine de consacrer la figure du voyageur en écrivain. Remarquons toutefois qu'au contraire du récit de Francisco Solano, celui de Paco Nadal est exempt de réflexions métalittéraires.

Il en va de même pour Suso Mourelo. Bien qu'il n'insère pas de réflexions métalittéraires, il construit également la figure de l'auteur en voyage par le biais de la mise en abîme. L'auteur utilise un *topos* de l'écriture viatique, qui consiste à représenter le voyageur en train de tenir son journal au fur et à mesure de son expérience. L'auteur insiste sur cette représentation. L'image de l'auteur en voyage apparaît pour ouvrir et pour conclure le récit. Nous avons déjà fait mention de Jésus, qui demande au voyageur quel est le livre qu'il tient entre les mains – son journal du Mexique –¹⁷¹⁹. Or, le dernier chapitre se termine (presque), dans un effet symétrique, sur l'évocation de l'auteur et voyageur en train de remplir les dernières pages de son journal. D'autres représentations du voyageur, occupé à prendre des notes, se glissent au fil de la narration pour insister sur la pratique quotidienne de l'écriture en voyage : « Me siento ante un mantel de cuadros, con un café de puchero [...] le cuento al cuaderno mis pasos de ayer. »¹⁷²⁰

En plus de mettre en valeur la figure de l'auteur en voyage, l'évocation des notes prises au cours du déplacement ajoutent une forme de « crédibilité » au récit, puisqu'elles deviennent, pour le voyageur de retour à son monde d'origine, un support pour la mémoire :

El paisaje es perfecto; ahora, cuando leo el cuaderno que llevaba entonces, sé que cualquiera lo habría sido. Cualquiera luz, cualquier sonido. Había terminado mis clases, nadie me esperaba hasta el mes siguiente y todo mi equipaje cabía en dos manos.¹⁷²¹

Les notes prises durant le voyage permettent de ré-activer la mémoire de l'auteur. Elles garantissent également la présence d'un « matériau de base, brut et personnel », que Bruno Lecoquierre qualifie de « récit de voyage immédiat »¹⁷²².

¹⁷¹⁸ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 190.

¹⁷¹⁹ *Ibid.*, p. 34-35.

¹⁷²⁰ *Ibid.*, p. 89.

¹⁷²¹ *Ibid.*, p. 165.

¹⁷²² LECOQUIERRE, Bruno. *Parcourir la terre : De l'exploration au tourisme*, op. cit., p. 110-111.

La fin du voyage de Suso Mourelo coïncide quasiment, dans l'espace littéraire, avec la finalisation de son carnet :

Me senté en una terraza, cerré los ojos y escuché. De algún lugar volaba una marimba. Palpé mi cuaderno de México lleno de papeles añadidos, de nombres que habían nacido en mi vida, de dioses que ya habían muerto. Alcé la jarra. La sal se me puso en los labios y disfruté el primer sorbo de la michelada, como había hecho tantos meses atrás, en el Oeste. Abrí el cuaderno y escribí.¹⁷²³

La figure de l'auteur en voyage est mise en scène avec insistance chez ces trois auteurs et voyageurs. Ils prennent tous le soin de se mettre en scène à de nombreuses reprises : en train de prendre des notes sur son journal de voyage (Suso Mourelo) ; de collecter des informations pour un livre à venir (Paco Nadal) ; d'imaginer le récit dont le destinataire découvre, en bout de chaîne, le résultat final (Francisco Solano). Pour insister sur la figure de l'auteur en voyage, les trois récits se terminent par l'évocation du voyageur en train de finaliser son récit : Francisco Solano, d'abord dans l'autobus qui le mène de Mérida au Distrito Federal, ensuite en Espagne, devant son clavier d'ordinateur¹⁷²⁴ ; Paco Nadal de retour à Madrid, assis devant son bureau¹⁷²⁵ ; Suso Mourelo à la terrasse d'un café de Mérida¹⁷²⁶.

Mettre en scène le voyageur en train de finaliser son récit de voyage à la fin de la narration permet enfin de faire coïncider le temps du voyage et celui de l'écriture ; ainsi que les figures de l'auteur et du voyageur dans celle désormais connue de l'auteur et voyageur ou, pour mettre l'accent sur le statut littéraire du voyageur, de l'écrivain voyageur, revenu, ou en passe de revenir, à son monde d'origine.

LA FIGURE DU (ET DES) LECTEURS

Au siècle dernier, nous l'avons vu, la figure du voyageur se confond de plus en plus avec celle du lecteur, tandis qu'une réflexion sur la lecture se met lentement en place au sein même des récits.

La figure du lecteur est également constitutive des « personnages » qu'élaborent Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo. Tous les trois revendiquent l'influence de la lecture sur leur appréhension de l'Ailleurs. Des

¹⁷²³ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 269.

¹⁷²⁴ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 198.

¹⁷²⁵ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 191.

¹⁷²⁶ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 269.

lectures préalables influencent, nous l'avons vu, l'imaginaire que se font les auteurs du Mexique en amont du voyage, orientent leurs itinéraires, influencent leurs poétiques.

Francisco Solano met en exergue dans « Geografía, historia, palabras »¹⁷²⁷ le rôle de la littérature dans l'appréhension de la réalité et le pouvoir qu'elle a pour dévoiler le monde « réel », le rendre plus intelligible, voire participer à sa construction. Il commence par traiter le thème en faisant preuve de modestie:

« Sobre México se ha escrito mucho, pero el viajero no ha leído todos los libros. »¹⁷²⁸ S'ensuit cependant un long paragraphe, dans lequel il mentionne huit auteurs canoniques : Fernando Benítez, Lesley Byrd Simpson, Octavio Paz, Carlos Fuentes, Guillermo Bonfil Batalla, Juan Rulfo, Malcom Lowry, Antonin Artaud, el Subcomandante Marcos. Il commente quelques unes de leurs idées fortes, compare leurs arguments, les fait dialoguer, formule son opinion. Ainsi, par exemple :

El americano Lesley Byrd Simpson, que frecuentó toda su vida las tierras mexicanas, escribió una síntesis histórica muy meritoria cuya mejor definición es su título: *Muchos Méxicos*. Octavio Paz ha escrito: « En nuestro territorio conviven no sólo distintas razas y lenguas, sino varios niveles históricos ». Y, con otro estilo, Carlos Fuentes ha repetido: « La grandeza de México es que el pasado siempre está vivo ».¹⁷²⁹

Dans ce passage-clef sur la littérature propre au Mexique, l'auteur insère une liste dans laquelle il mentionne 18 autres références, qui se réfèrent tant à l'identité des auteurs, au genre dans lequel certains d'entre eux s'inscrivent, qu'au rôle de la littérature dans le processus de construction identitaire et d'intelligibilité du monde. En effet:

También México está hecho de palabras, ha sido construido con palabras: las cartas de relación de Cortés y la memoria de Bernal Díaz del Castillo, la *Visión de los vencidos* y Fray Diego de Landa, los poemas de Sor Juana Inés de la Cruz, los dos años epistolares de Madame Calderón de la Barca, las novelas de Azuela, los textos de Flores Magón, de los españoles exiliados, de Alfonso Reyes, B. Traven, Jorge Ibargüengoitia, Juan José Arreola, Carlos Monsiváis, Elena Poniatowska, Fernando del Paso, Luis Villoro, Juan Villoro, Carmen Boullosa... Con las palabras de estos autores y otros libros no mencionados, México se hace más transparente en la medida en que, con su lectura, se atenúa el aturdimiento que provoca una actualidad que se transforma y, a la vez, se

¹⁷²⁷ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 89-92.

¹⁷²⁸ *Ibid.*, p. 90.

¹⁷²⁹ *Ibid.*, p. 91-92.

perpetúa en su presente, mientras las raíces más profundas de su cultura milenaria pugnan por salir a la superficie.¹⁷³⁰

Les références mentionnées par l'auteur incluent la période qui va des premières représentations occidentales du Mexique – les textes de Cortés et de Bernal Díaz – à ses mises en scène contemporaines de la part d'écrivains mexicains. Leurs prédécesseurs s'appuyaient principalement sur des sources européennes.

La thématique de la lecture et la figure du lecteur traversent ces récits de voyage. De nombreuses personnes que rencontrent les auteurs et des lieux qu'ils visitent ont aussi à voir avec l'activité livresque. Francisco Solano se réfère aux bibliothèques autogérées qui surgissent dans la capitale sous l'étiquette des Libro Club et qui essaient de promouvoir la lecture. Il rappelle que certains gouvernements, si ce n'est tous, ont tout intérêt à laisser une partie de la population dans l'ignorance. Il évoque le danger que représente, pour le pouvoir officiel, la présence d'une population informée : « ¿Cómo controlar una cabeza que no suena a hueco ? »¹⁷³¹. Il commente la vision subversive du livre – et de l'utilisation du livre – que promeuvent les Libro Clubs et procure quelques informations à leur sujet :

Allí se transmite, sobre todo, que un libro no debe cuidarse, que no es algo excepcional, que los libros no son objetos decorativos, sino que hay que usarlos, pasearlos, y que se puede, y debe, subrayar sus páginas, compartirlos y llevarlos como un amuleto, sin que importe la suciedad que produce su uso. Esta insubordinación de los libros contra su condición de reliquias de vitrina se está produciendo en D.F.; en sólo dos años, desde la creación del primer Libro Club (en un bar de copas de Coyoacán), estos Libro Clubes suman ya 1.000 bibliotecas, con estanterías de cajas de frutas y otros materiales de nobleza igualmente remota.¹⁷³²

Plus tard, l'auteur visite le Libro Club Netzahualcóyotl, dans le marché de La Bola. L'injonction invite le lecteur à s'y rendre ou, au moins, à l'imaginer : « Hay que ver ». Cette expérience permet au voyageur de donner au lecteur un autre visage du Mexique ; de l'informer des changements qu'il décèle en son sein ; d'aller contre le lieu commun qui dit que les mexicains (entendons, « tous » les mexicains) ne lisent pas, mais aussi contre les stéréotypes (la bouchère est cultivée et passionnée de littérature).

¹⁷³⁰ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 91-92.

¹⁷³¹ *Ibid.*, p. 101.

¹⁷³² *Ibid.*, p. 102.

Enfin, de donner l'exemple d'une initiative culturelle, en marge du pouvoir dominant :

Hay que ver una biblioteca en un mercado para apreciar que se trata, en efecto, de una sublevación. [...] Y hay que ver y oír la inteligencia de una señora que, mientras despieza un pollo, con su delantal de sangre, habla de los libros, de la biblioteca del mercado, como hablaría un enamorado de Tiziano de *La tempestad*. No es el México profundo, es el México enmudecido que comienza a regir su propia voluntad.¹⁷³³

Le chapitre qui met le plus en avant la figure de lecteur de Paco Nadal est celui où le voyageur part à Comala. Nous l'avons déjà commenté dans la partie sur l'itinéraire, nous n'insisterons pas sur le thème. Le séjour à caractère plus « historique » du voyageur à Chihuahua rappelle que l'enquête de terrain ne peut pas se dissocier de la consultation des sources. Le narrateur mentionne – et commente – ainsi les lectures effectuées pour approcher le personnage mythique de Pancho Villa à partir d'une connaissance livresque : *Francisco Villa ante la historia* de Celia Herrea, la biographie de Friedrich Katz, celle de Paco Ignacio Taibo II. S'il est impossible d'atteindre la « vérité » du personnage, semble-t-il nous dire, s'informer et avoir une lecture comparatiste permet au moins de l'approcher par le biais d'une attitude critique¹⁷³⁴.

Suso Mourelo insiste davantage sur la figure de lecteur. Nous le voyons rentrer, à plusieurs reprises, au hasard de ses vagabondages, dans les librairies qu'il croise en chemin : une librairie religieuse à Los Mochis¹⁷³⁵, deux librairies de seconde main à Chihuahua¹⁷³⁶, les librairies de Mérida, du Yucatán. Il émet de ces dernières les réflexions suivantes :

En las librerías de México los libros sobre los mayas constituyen una mayoría con respecto a los escritos de otras etnias. En Yucatán la desproporción es aún más acusada. Hay volúmenes para todos los gustos, desde *Incidents of Travel in Central America, Chiapas, and Yucatan*, el libro de John Lloyd Stephens al que se refería Luis y que, convertido en un bestseller, catapultó la fama maya, hasta guías de viaje, tesis académicas, obras de divulgación y bisutería literaria.¹⁷³⁷

¹⁷³³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 102.

¹⁷³⁴ *Ibid.*, pp. 149-151.

¹⁷³⁵ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 55

¹⁷³⁶ *Ibid.*, p. 78- 90.

¹⁷³⁷ *Ibid.*, p. 247.

Le voyageur donne à plusieurs reprises au lecteur le sentiment de lire par-dessus son épaule :

Mi lectura de viaje son los artículos que saqué de la web del ayuntamiento de Tepic, con ese estilo docente de las instituciones públicas.

« El día 18 de noviembre de 1531 Nuño Beltrán de Guzmán fundó en las cercanías del poblado indígena de Tepic la Villa del Espíritu Santo (actual Tepic), nombró alcalde y regidores; pero fue hasta el día 25 julio de 1532 cuando por órdenes del Rey de España, cambia el nombre de Espíritu Santo por el de Santiago de Compostela. »¹⁷³⁸

Michel Collot propose de restreindre l'emploi de la géopoétique « dans le domaine de la critique, à l'étude des rapports entre les formes littéraires et l'espace »¹⁷³⁹. Suso Mourelo joue particulièrement sur la typographie. En effet, il insère les différents extraits en les détachant généralement du corps du texte et en les plaçant entre-guillemets pour mettre en évidence le « collage intertextuel » et renforcer la mise en abîme. Francisco Solano et Paco Nadal utilisent ce procédé, mais de manière moins systématique.

La lecture a une grande importance dans le récit de Suso Mourelo. Elle accompagne chaque étape de son voyage. Elle est à l'origine du voyage même, puisque l'auteur part sur les traces du *Mexique barbare*. Elle l'aide, avant d'aller dans les communautés yaquis, à préparer son voyage¹⁷⁴⁰. Elle impulse sa visite au café Péon Contreras de Mérida¹⁷⁴¹. Elle oriente certains de ses itinéraires. Elle est au cœur de son activité professionnelle.

Professeur de littérature, Suso Mourelo tente de transmettre sa passion pour la lecture aux élèves. Il se réfère avec amour aux textes qu'il choisit pour construire ses cours. Il les compare à des « perles », à des « hirondelles »¹⁷⁴². Il évoque la saveur qu'il est possible d'extraire de certaines lectures :

[...] preparo mi clase y pellizco párrafos de Berger, de Kafka, de Mizlov, de Isherwood y Kostolany [...]. Pesco perlas como el relojero

¹⁷³⁸ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 134.

¹⁷³⁹ COLLOT, Michel. *Pour une géographie littéraire*. Mayenne : Corti, 2014. (Coll. Les Essais), p. 107

¹⁷⁴⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 37.

¹⁷⁴¹ *Ibid.*, p. 261.

¹⁷⁴² L'auteur fait ici un clin d'oeil à *El esnobismo de las glondrinas* de Mauricio Wiesenthal.

de Bohemia de Ernst Weiss, atrapo otras golondrinas, las de Mauricio Wiesenthal que este anochecer volarán en clase. Busco sal y chile en las historias para abrir la sed de quienes han estudiado negocios pero apenas han tomado en sus manos las palabras de una novela, de unas vidas como las que narró Max Aub, aquel escritor que se exilió en México, donde imaginó *La verdadera historia de la muerte de Francisco Franco*.¹⁷⁴³

La lecture permet également dans le temps du voyage d'enrichir la vision du voyageur par d'autres regards que le sien :

Me quedaban un par de horas y, de camino a la estación, me entretuve en una cafetería en la acera de sombra. [...] Abrí mi librito descuadernado de Basseur:

« Viniendo de Europa o de los Estados Unidos, tras muchos días de navegación, las regiones tropicales, hay que confesarlo, tienen para el viajero un encanto y una atracción que no presenta ninguna otra. La naturaleza es más bella y más sonriente; la magnitud y riqueza colosal de los bosques, el brillo, la variedad del follaje, el esplendor inusitado del sol, este lujo de luz, de agua y de vegetación, reunidos en un solo paisaje, preparan de inmediato el espíritu para escenas de un carácter completamente nuevo, aun para quien ya los ha contemplado antes ».

Sin duda el espíritu del capellán difería del de Frances Erskine cuando llegó al Golfo de México. El mío se despedía de esas escenas así que arranqué mis ojos del papel para dejarlos vagar por la mañana.¹⁷⁴⁴

Pour les voyageurs précédents, rappelons nous particulièrement de Graham Greene, la lecture était principalement un moyen de s'évader de l'univers mexicain. Or, elle devient plutôt pour les voyageurs contemporains un moyen d'approfondir leurs connaissances sur le pays visité, d'enrichir leurs récits de regards *autres*, qui portent sur le même espace, et d'appuyer leurs propos.

Les livres sont pour les voyageurs des compagnons de route¹⁷⁴⁵. Nous ne retrouvons pas de réflexion qui porte directement sur les livres emportés en voyage.

¹⁷⁴³ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 136.

¹⁷⁴⁴ *Ibid.*, p. 240.

¹⁷⁴⁵ Voir par exemple à ce propos D'HARDIVILLIERS, Albéric. *L'écriture de l'ailleurs : Petits propos sur la littérature nomade*, op. cit., p. 45 : « le livre que l'on emporte avec soi sur la route est un excellent compagnon pour peu qu'on l'ait choisi avec attention. »

Le thème apparaît cependant dans *Las cinco tumbas de Gengis Khan* de Suso Mourelo :

Saco de la bolsa el único volumen que no habla de China ni Mongolia [...]. No conocía al autor, Maurizio Maggiani, pero su título, *El viajero de la noche*, parecía un regalo para cumplir mi rito: en cada viaje llevo libros pegados al lugar y uno, para momentos de saturación, ajeno al destino.¹⁷⁴⁶

Nous pouvons enfin aborder le thème de la lecture de manière métaphorique en rappelant ce que Christine Montalbetti nomme par ailleurs « la fable du monde comme un livre »¹⁷⁴⁷. Selon cette conception, le voyageur devient le lecteur du monde qu'il traverse et révèle :

Le monde alors est gribouillé [...] de signes qui s'offrent au déchiffrement. La nature même tient, ou contient, un discours, elle se déploie comme un livre [...] ou comme une multitude de petits livres dont chaque élément est l'occasion ou le support [...]. Il existe un texte du monde, un langage des éléments naturels ; la nature parle, et il n'y a, dans une opération résolument homogène, qu'à déchiffrer et à transcrire. [...] La métaphore du monde comme un livre assimile du voir à du lire, et rétablit donc une homonymie, une identité des lois, entre l'objet visuel et l'écriture qui s'efforçait de le saisir.¹⁷⁴⁸

Les auteurs et voyageurs s'appuient non seulement sur la métaphore présente depuis le Moyen-âge du monde comme un livre, sinon qu'ils appréhendent le voyage même comme un « exercice de lecture » : lecture du monde qu'ils découvrent et décryptent à partir de leur expérience et de leurs multiples lectures, dont la synthèse, actualisée par leurs déplacements et leurs mises en récit, participe à construire la représentation « finale » qu'ils se font du pays visité. Mais aussi lecteurs de leur propre histoire à partir de l'expérience hors normes que représente l'aventure du voyage et sa mise en récit.

Voyageurs versus touristes : vers une lente réconciliation ?

Nous avons montré dans la partie précédente l'évolution de l'attitude des voyageurs au Mexique à l'égard des touristes. Ils sont ainsi rapidement passés d'une phase d'observation à l'adoption d'une posture « anti touristique ». La figure du touriste, caricaturée, est devenue l'antithèse absolue des voyageurs. Qu'en est-il de nos jours, dans ce « nouveau roman du monde »¹⁷⁴⁹ où le phénomène touristique

¹⁷⁴⁶ MOURELO, Suso. *Las cinco tumbas de Gengis Khan : Un viaje por Mongolia*, op. cit., p. 57.

¹⁷⁴⁷ MONTALBETTI, Christine. *Le voyage, le monde et la bibliothèque*, op. cit., p. 120.

¹⁷⁴⁸ *Ibid.*, p. 122-123.

¹⁷⁴⁹ URBAIN, Jean-Didier. *L'envie du monde*. Paris : Bréal, 2011, p. 258.

continue de s'étendre, de se « démocratiser », de se complexifier ? Où le tourisme international, pour reprendre les considérations de Jean Didier Urbain, « n'est plus une pratique occidental-occidentale, tant en termes d'émission que de réception »¹⁷⁵⁰ ? Où dite activité est devenue la première industrie mondiale qui représente, à l'aube du troisième millénaire, selon les statistiques fournies par Franck Michel, « un chiffre d'affaires de près de 3000 milliards de dollars US, soit un peu plus de 16% du produit intérieur brut mondial »¹⁷⁵¹ ? Où nous sommes finalement nombreux à être devenus, de près ou de loin, pour reprendre le titre de l'essai de Marin de Viry, *Tous touristes*¹⁷⁵² ?

Face à cette prédominance des touristes sur la scène du voyage et ce brouillage des identités, les voyageurs adoptent une nouvelle attitude que se base selon nous sur l'ambiguïté. En effet, s'ils continuent de se distinguer de la figure du touriste *lambda* pour légitimer leurs statuts de voyageurs, ils se montrent cependant plus tolérants. Paco Nadal rend compte de la diversité de ces *voyageurs autres* qu'il est devenu impossible d'homogénéiser sous une seule étiquette.

Selon Jean Didier Urbain, l'apparition récente de conceptions telles que celles d'un « tourisme durable », « éthique », « humanitaire » et « responsable » atteste d'un changement dans la conscience touristique du voyage¹⁷⁵³. L'archétype du *mauvais* touriste, pressé, ignorant, irrespectueux, dont l'intérêt réside davantage dans la visite des monuments que dans la rencontre de la population étrangère, est remis en question. De fait, des études sociologiques semblent récemment prouver le contraire des idées communes en démontrant que le touriste *lambda* éprouve une véritable envie de s'ouvrir à l'Autre. Marin de Viry s'appuie sur différentes enquêtes effectuées auprès de multiples touristes afin de saisir leurs motivations principales. Or, un voyage « réussi » repose, pour la plupart, sur la qualité des rapports qu'ils établissent sur place avec la population locale : « Interrogé à l'aéroport dans le sens aller, le touriste moyen mondial déclare que réussir un voyage, c'est avoir un rapport personnel avec les gens sur place. »¹⁷⁵⁴ Gardons cela en mémoire, nous y reviendrons.

Face à ces nouvelles sensibilités, qui s'accompagnent de nouvelles pratiques, et qui s'opposent aussi au *tourisme de masse*, la frontière entre « touristes » et

¹⁷⁵⁰ URBAIN, Jean-Didier. *L'envie du monde*, op. cit., p. 261.

¹⁷⁵¹ MICHEL, Franck, *Désirs d'Ailleurs : Essai d'anthropologie des voyages*, op. cit., p. 43. [2000]. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2004, p. 43.

¹⁷⁵² DE VIRY, Marin. *Tous Touristes*. Mayenne : Flammarion, 2010. (Coll. Café Voltaire).

¹⁷⁵³ URBAIN, Jean-Didier. *L'envie du monde*, op. cit., p. 255.

¹⁷⁵⁴ DE VIRY, Marin. *Tous Touristes*, op. cit., p. 26.

« voyageurs » s'érode encore davantage. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les considérations de Gérard Leclerc :

[...] il existe une catégorie de touristes, presque acculturés aux résultats des sciences sociales et conscients des limites du regard touristique ordinaire, qui met en œuvre des stratégies subtiles, destinées à préserver, pour le profane qui le désire vraiment, la possibilité d'avoir accès à la réalité effective, à entrer dans un contact social et culturel avec les sociétés autres, au lieu d'être réduits au rôle de consommateurs passifs de l'altérité.¹⁷⁵⁵

Les « routards », que nous retrouvons parfois au cours du voyage de Paco Nadal, opèrent ainsi les mêmes stratégies de « légitimation » que celles effectuées par les auteurs et voyageurs pour se distinguer des touristes, et que nous avons mentionné dans la première partie. Le sociologue commente aussi l'attitude des routards. Or, nous pouvons quasiment « calquer » ses analyses à celles que nous avons effectuées précédemment, qui visaient à caractériser l'attitude des « voyageurs » :

Le routard entend refuser les « attractions cataloguées », les destinations standards, les chemins balisés des pèlerinages et des hauts lieux. [...] Il prétend « découvrir vraiment » et non pas « visiter ». Visiter, c'est à proprement parler, « aller voir », et non pas rencontrer. [...] Il voyage seul, hors saison, donc loin des foules touristiques ; il se déplace par ses propres moyens [...]. Dans ses différentes interactions avec les locaux, le routard se veut malin. [...] Il prétend se distinguer du « touriste lambda » dont il moque les travers, les limites et les faiblesses. [...] Se voulant regard acéré, sophistiqué, il cherche à avoir un rapport « authentique », « profond », et non pas purement « visuel » [...]. Il ne rechigne pas à éprouver toute une gamme de sensations physiques (fatigue, faiblesses, maladie, sexualité, dangers) que tente d'éviter le simple touriste[...]. Bref, il ne cherche pas seulement un « contact intime » avec les locaux, sur le plan émotionnel, culturel, politique : il cherche à les rencontrer.¹⁷⁵⁶

Face à ces similitudes croissantes, comment font les auteurs et voyageurs contemporains pour continuer à se démarquer des touristes ?

Notons pour commencer qu'ils continuent à s'appuyer sur les stratégies de différenciation « classiques », qui visent à les distinguer des touristes de masse par leurs itinéraires, le regard et l'attitude adoptée face à l'inconnu.

Francisco Solano se déplace dans des villes et des sites principalement touristiques. Une étape dans chacun des itinéraires (celui vers le nord et celui vers le sud) met cependant en scène le « voyageur provisoire » se rendant vers des lieux

¹⁷⁵⁵ LECLERC, Gérard. *Le Désir de voyage et la quête de l'Autre*. Paris : L'Harmattan, 2015. (Coll. Là-bas), p. 155.

¹⁷⁵⁶ *Ibid.*, p. 154.

moins, voire non-touristiques. Topolobampo possède une chaleur suffocante, des bâtiments déserts, un seul hôtel dans la ville, un seul bar habitable, une seule bibliothèque, laissée à l'abandon, une atmosphère languissante. Certes, Huautla de Jiménez attire un tourisme alternatif en quête d'expériences mystiques de plus en plus nombreux. Il reste cependant encore très éloigné du tourisme de masse.

Le premier itinéraire peut s'appréhender comme un déplacement progressif du connu vers l'inconnu, et du centre vers la périphérie, puisque le voyageur s'éloigne de la capitale pour terminer son parcours dans ce qui semble être, d'après la description, les limbes du territoire :

En Topolobampo las casas no están concluidas (y las terminadas son demasiado viejas); el pueblo, por decirlo así, sufre una especie de deshidratación [...] y a sus habitantes se les ve entregados a la somnolencia, a la lentitud y a la desconfianza en el futuro. Al pueblo le separan de Los Mochis veinticuatro kilómetros de una autopista recta como una obsesión. [...] En los días más calurosos, a comienzos de agosto, nadie soporta el aire de la calle, que tiene olor de salitre corrompido y una humedad que reblandece las ingles. [...]

Excepto el *expendio* de carne, todos los establecimientos están vacíos, las cervezas calientes y los encargados dormidos en hamacas o sobre las mesas. La impresión es que aguardan algo inminente, algo más fuerte que su sopor, pero en realidad sólo quieren que bajen las temperaturas, aunque no se logra adivinar para qué.¹⁷⁵⁷

Par effet de miroir, la destination en marge du tourisme de masse choisie par le voyageur se présente dans le second itinéraire dès le premier chapitre. Huautla de Jiménez n'est pas non plus dotée d'infrastructures touristiques susceptibles d'attirer le tourisme : « Casi no hay hoteles en Huautla (si se les puede llamar así), y los poco que hay son insalubres »¹⁷⁵⁸. Le logement « chez l'habitant » évoqué par le narrateur a de quoi décourager les éventuels lecteurs amateurs de confort qui pourraient hésiter à suivre les traces du voyageur :

Todos los huéspedes debían compartir el mismo cuarto de baño; atascado, sin puerta, con una cortina de plástico sucia, vieja y rota, exhalaba un olor ácido a orina y abono de excremento, que impregnaba el pasillo y te seguía hasta el sueño.¹⁷⁵⁹

¹⁷⁵⁷ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 86-87.

¹⁷⁵⁸ *Ibid.*, p. 128.

¹⁷⁵⁹ *Id.*

Le narrateur « rehausse » par ces descriptions, de manière détournée, son image de voyageur qui continue d'aller là où les touristes ne vont pas, ou tout du moins, là où *peu* de touristes ont de raisons de se rendre.

Les lieux vers lesquels se rend Paco Nadal sont des lieux prisés du tourisme. Dès lors, le « critère géographique » ne fonctionne plus pour se démarquer des touristes dans le cadre de cette narration. Sa façon de voyager est alors mise en scène pour contraster, le plus possible, avec l'imaginaire qui gravite autour du touriste *lambda*. Prenons l'exemple de Chihuahua : si les touristes – au demeurant, dit-il, « peu nombreux » – sont présents dans la ville, ce n'est, suppose le narrateur, que parce qu'elle est le point d'arrivée du Chepe. Ces-derniers la quittent au plus vite, le voyageur choisit au contraire d'y rester quelques jours. Il dit ainsi dans une opposition limpide (les touristes – moi):

Chihuahua es una de esas ciudades de nombre mítico a las que cuando llegas compruebas que de mítico sólo tiene el nombre. [...] No es un sitio frecuentado por turistas y los pocos que llegan lo suelen hacer como yo, al bordo del Chepe; ellos se quedan una noche y a la mañana siguiente salen huyendo. Yo, sin embargo he decidido quedarme varios días en Chihuahua.¹⁷⁶⁰

L'opposition entre la figure du touriste et celle du voyageur se renforce dans les paragraphes suivants. Le premier est traditionnellement perçu comme celui qui voyage en *tour organisé*, ou un guide de voyage à la main ; qui a prévu à l'avance les différentes étapes de son itinéraire ; qui se montre généralement (très) peu aventureux. En prenant ces paramètres en compte, la suite de la narration dévoile l'effort que fait Paco Nadal pour continuer à se démarquer de l'attitude touristique :

Tomo un taxi [...] y le pido que me lleve a una pensión céntrica; a la que él quiera, porque no conozco ninguna y siempre he odiado reservar con antelación: me obliga a estar en un sitio determinado en una fecha concreta.

Acodado en la oscuridad del asiento de atrás me doy cuenta de que llegar de noche, solo y sin información a una ciudad mexicana está empezando a ser un clásico de mi viaje.¹⁷⁶¹

L'écart demeure ainsi maintenu : si les voyageurs vont là où les touristes se rendent, ils n'y vont pas de la même façon, ne voyagent pas de la même manière, et continuent d'aborder le monde avec un « autre » regard. En accord avec Jean Didier Urbain, les récits de voyage « se veut une véritable *littérature de la révélation* »¹⁷⁶².

¹⁷⁶⁰ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 127.

¹⁷⁶¹ Id.

¹⁷⁶² URBAIN, Jean-Didier. *L'idiot du voyage : Histoires de touristes*, op. cit., p. 77.

L'itinéraire de Suso Mourelo le fait également se rendre là où les touristes ne vont pas, à commencer par son passage dans les communautés yaquis. Contrairement aux villages du Michoacán – pour ne citer qu'eux – dans lesquels sont implantées les communautés tarasques, et qui connaissent des afflux touristiques importants, les yaquis se regroupent principalement dans huit villages traditionnels où les personnes étrangères ne sont pas admises pour y vivre. Lorsque Suso Mourelo, en découvrant le village côtier de Baugo, se demande s'ils seraient intéressés par un éventuel développement touristique sur leur territoire, son guide lui répond sans hésitation :

- No. Nadie lo ha planteado pero la respuesta sería no. Yo les ofrecí abrir, para cuando lleguen los cruceros, una ruta controlada por el territorio, un recorrido de senderismo no invasor, sin entrar siquiera cerca de las casas, y dije de poner un puesto, conservando la arquitectura tradicional, en el que pudieran servir algo de bebida y comida de aquí. Y me contestaron que no a cualquier cosa porque eso no forma parte de la tradición y no quieren que los yori, los blancos, entren en sus tierras.¹⁷⁶³

La présence de Suso Mourelo sur la terre sacrée des yaquis fait figure d'exception, ce qui rehausse la valeur documentaire du récit de voyage et contribue à distinguer sa figure de voyageur de celle du touriste *lambda*. Il s'en démarque également lorsqu'il raconte avoir croisé la frontière nord en marchant d'El Paso à Ciudad Juárez¹⁷⁶⁴. La ville, plus connue pour le féminicide qui y a lieu depuis 1993 que pour être, selon l'un de ses interlocuteurs, la ville avec le taux de chômage le moins élevé du pays, demeure un site à la réputation sulfureuse, dans lequel les touristes n'ont, une fois de plus, aucune raison de se rendre. Enfin, la volonté de suivre un itinéraire qui se base sur la déportation passée d'un peuple au sein du territoire peut également se percevoir comme un devoir de mémoire, dans lequel l'histoire – et non plus les sites touristiques – devient le motif principal du déplacement du voyageur. Le touriste *lambda* voyage selon l'idée commune pour se divertir, voire pour « oublier » le monde. Les voyageurs partent au contraire sur les routes pour s'informer, pour témoigner, pour rendre compte du monde.

Suso Mourelo s'interroge souvent sur l'éventuelle présence touristique dans les lieux traversés et sur ses divers effets auprès de la population locale. Il cherche auprès d'elle des réponses à ses questions. La plupart des interlocuteurs témoignent du manque de tourisme dans les lieux que visite le voyageur. C'est le cas du Lac des

¹⁷⁶³ MOURELO, Suso, *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 42.

¹⁷⁶⁴ *Ibid.*, p. 94.

Rois Aztèques de Mexico qui, contrairement à Xochimilco, demeure encore méconnu :

El remero se lleva la mano a la frente y se queja.

- Aquí hace falta turismo, falta darlo a conocer. En Xochimilco está más concurrido. Pero este es el lago más hermoso, se hace seis horas para recorrerlo entero, ¿no patrón?¹⁷⁶⁵

Les auteurs et voyageurs n'en sont pas moins pour autant mêlés aux touristes en de nombreuses occasions. C'est donc sur leur *attitude* qu'ils continuent à se démarquer.

Les récits de voyage, qui sont un reflet du monde dans lequel ils s'inscrivent, rendent compte de la complexité du phénomène touristique. Plusieurs *modèles* de touristes apparaissent à présent dans le discours des voyageurs. Ceux-ci se réfèrent tant au tourisme intérieur qu'extérieur. Ils mentionnent tantôt des touristes « riches »: les américains, dits les « gringos », dont les auteurs et voyageurs aiment toujours particulièrement se moquer, mais aussi les mexicains qui visitent leur pays et qui sont issus de la haute société. Tantôt, ils évoquent des touristes avec moins de ressources, principalement des routards. Suso Mourelo rend compte à Veracruz d'une nouvelle classe de tourisme issue des secteurs populaires mexicains :

El bulevar se estiraba sobre una tierra en la que, los domingos, turistas pobres de Ciudad de México se bañaban con camiseta y short; cenaban los tacos que traían preparados, compraban frutos secos a los ambulantes y se echaban a dormir, con la misma ropa, en el coche.¹⁷⁶⁶

L'écart entre les touristes « riches » et les touristes aux revenus moins élevés se retrouve dans la Sierra Tarahumara : les premiers prennent le train de première classe pour se déplacer ; les seconds préfèrent ou doivent se contenter du train de seconde classe. Paco Nadal met en scène une conversation qu'il échange avec le contrôleur du Chepe. Ce-dernier lui dit :

- [...] En el primera el 70% de los pasajeros son gringos, a ellos les encanta el exotismo de este viaje. Algunos llegan aquí pensando que todavía vivimos en la prehistoria. Figúrese, vinieron una vez dos checos, cosa rara porque no se

¹⁷⁶⁵ MOURELO, Suso, *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 187-188.

¹⁷⁶⁶ *Ibid.*, p. 230.

ven muchos viajeros de ese país por aquí, y me preguntaron si todavía vivía Pancho Villa.¹⁷⁶⁷

Paco Nadal dénonce à partir de l'anecdote, par le truchement d'une voix intermédiaire, l'ignorance de beaucoup de touristes, truffés de préjugés. Le sous-titre de l'œuvre, « Ni Pancho Villa, ni Zapata », s'éclaire à ce moment de la lecture, et peut apparaître comme un éventuel clin d'œil à l'ingénuité des touristes.

Pour illustrer les paroles du contrôleur, un train de première classe sur lequel sont installées des caravanes avec, à leur bord ou sur les plateformes, des touristes nord-américains, passe au même instant en sens contraire:

Los gringos que van sobre las plataformas – unos sentados en la cabina de sus vehículos, otros de pie, afuera, disfrutando del viento sobre sus melenas –, llevan cara de fascinación, como si estuvieran a punto de descubrir El Dorado. Sus atuendos son dignos de una película de Rambo.

- Parece que disfrutan de la experiencia, ¿no? – le pregunto a Emilio en vista de esas poses de conquistadores.
- Es su viaje al « tercer mundo ». Lo más exótico que se pueden plantar en su vida. Algunos incluso se vacunan antes de venir.¹⁷⁶⁸

Certes, le narrateur se moque des touristes et critique leur attitude de « conquistadores ». Cependant, les propos qu'il rapporte d'Emilio et ses propres commentaires semblent davantage destinés à faire sourire le lecteur qu'à critiquer les touristes. Paco Nadal évoque même les effets bénéfiques possibles d'un tel attrait pour le Chepe :

- Bueno – le contesto –, parece una buena idea. Imagino que los dueños del tren tendrán que rentabilizar la inversión y estoy seguro de que éstos pagan una buena lana por la aventura.¹⁷⁶⁹

En comparant les trains de première classe à ceux de seconde classe, le voyageur continue de professer implicitement son *art de voyager*. Il prône en effet l'immersion auprès de la population locale plutôt que le confort pour lequel optent certains voyageurs qui se coupent, ce faisant, de la « réalité » mexicaine :

Imagino [...] la pulcritud y la asepsia de los vagones del "primera", con turistas occidentales que han pagado el doble por viajar confortablemente instalados, aislados de los olores y las miserias del México profundo, pero pasando de

¹⁷⁶⁷ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, *op. cit.*, p. 87.

¹⁷⁶⁸ *Ibid.*, p. 87.

¹⁷⁶⁹ *Id.*

puntillas sobre la realidad de un país fantástico que se personifica cada día en esos vagones de « segunda », atestados de familias indígenas, trabajadores silenciosos, cholas cargadas de bultos y mochileros occidentales con pocos recursos y necesidad de experiencias vitales.¹⁷⁷⁰

Suso Mourelo décide de prendre le train de première classe pour faire le parcours à la lumière du jour. Sa narration, nous l'avons vu, met en scène deux touristes mexicaines qui se détachent par leur allure « superficielle » ou « déplacée » (« uñas de manicure », « van arregladas de cóctel ») et par la vacuité de leurs conversations. Ce qui nous semble intéressant d'ajouter ici, c'est que le voyageur ne les critique pas particulièrement et ne cherche pas à mettre plus à mal qu'elle ne l'est déjà leur figure de « touriste ». Il se contente de rapporter leur propos, de décrire leurs attitudes, leur aspect physique, pour se désintéresser rapidement de ces personnages.

Nous pouvons dès lors entrapercevoir une lente réconciliation des voyageurs au Mexique à l'égard des touristes. Tout comme Graham Greene, la manière qu'a Paco Nadal de les mettre en scène est parfois même attendrissante. Remarquons qu'ils sont également infantilisés :

Lo cierto es que los turistas estadounidenses están ensimismados; lo oyen igual que hubieran escuchado al mismísimo Buffalo Bill explicar cómo cazaba búfalos e indios, indistintamente, por las praderas.¹⁷⁷¹

A los viejos estadounidenses, quizá por las margaritas, quizá por el colocón de humo que llevan de tanto asar *marshmallows* en la barbacoa, como si estuvieran de campamento con los *boys scouts*, también se les ha subido la alegría.¹⁷⁷²

Le voyageur mentionne deux routardes qu'il croise dans la Sierra Tarahumara. Il les caricature avec humour et tendresse, sans aucune méchanceté :

De ella [una furgoneta] bajan dos chicas muy jóvenes de pelo tan rubio, tez tan blanca y mochila tan grande que parecían sacadas de una guía del Lonely Planet o de un casting de las walkirias. [...] Son noruegas y van buscando también alojamiento económico.¹⁷⁷³

Au lieu de s'éloigner de ces « touristes » comme le faisaient les voyageurs précédents, Paco Nadal opte au contraire pour s'en approcher: « En este momento

¹⁷⁷⁰ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 88-89.

¹⁷⁷¹ *Ibid.*, p. 101.

¹⁷⁷² *Ibid.*, p. 126.

¹⁷⁷³ *Ibid.*, p. 94.

pienso que a lo mejor tampoco es tan mala la idea de quedarse en el cuarto múltiple
»¹⁷⁷⁴.

Le touriste apparaît généralement comme un être indéterminé, semblable à tous les autres, perdu dans la masse ou évoqué d'une manière générale. Celles-ci sont au contraire dotées d'une identité propre :

Kristine y Catherine, las dos chicas noruegas. Tienen veintiuno y veintidós años y viajan durante un mes por México; su idea es permanecer un par de días aquí y luego salir hacia Chihuahua y entrar desde allí a Estados Unidos. [...] Son dos adolescentes con conversación de adolescentes pero con el valor necesario para viajar solas por un país muy machista como es México.¹⁷⁷⁵

Le narrateur n'épaissit pas beaucoup plus ces personnages. Leur évocation témoigne cependant de l'étendue du spectre qu'il existe entre les différents touristes. Elle peut également rassurer le voyageur potentiel qui hésiterait à partir au Mexique ou dans les régions du nord : si deux jeunes filles norvégiennes d'une vingtaine d'années peuvent le faire, pourquoi pas lui ?

Des voyageurs en quête « d'expériences vitales », dont la plupart acquièrent des contours post soixante-huitards, apparaissent dans les différents récits :

Parece salido de una comunidad hippie de la Ibiza de los sesenta o del barrio de Cristiana de Copenhague. Lleva largas rastas, pantalones bombachos y una camisa tan ajada que dan ganas de comprarle una nueva. Ha venido a visitar a su amiga pero anda buscando una experiencia vital.¹⁷⁷⁶

Cerca de un grupo de mestizos hay un hippie rubio, pálido, del tiempo en que Bob Dylan no cantaba al Papa, un sobreviviente con los ojos enrojecidos; lleva al hombro una mochila con una red exterior de la que cuelga una bolsa de marihuana.¹⁷⁷⁷

Jean Didier Urbain constate en 1991 : « Le passage historique de la fierté à la honte d'être touriste fut extrêmement rapide – *puis plus rien ne changea dans les esprits.* »¹⁷⁷⁸ Les différentes figures de touristes qui émergent récemment sur la scène du voyage, l'éventail des pratiques touristiques et l'évolution même du voyage modifient cependant lentement les mentalités. Les voyageurs semblent à nouveau se trouver dans la phase de l'observation. La frontière entre touristes et voyageurs est

¹⁷⁷⁴ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 94.

¹⁷⁷⁵ *Ibid.*, p. 94-99.

¹⁷⁷⁶ *Ibid.*, p. 99.

¹⁷⁷⁷ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 151.

¹⁷⁷⁸ URBAIN, Jean-Didier. *L'idiot du voyage : Histoires de touristes*, op. cit., p. 35.

devenue si mince que les voyageurs eux-mêmes s'en trouvent déconcertés, se reconnaissent en ces doubles, voire assument les rôles de « touristes » qu'ils occupent parfois au cours de leur voyage. L'étanchéité entre ces deux figures que tout séparerait auparavant s'estompe jusqu'à ce que les voyageurs soulignent parfois même l'interchangeabilité des rôles :

De noche, en efecto, San Cristóbal es un lamento de silencio; nadie que camina sus calles pertenece a la ciudad, está tomada por ociosos que se consuelan de la necesidad de heroicidad aspirando el aire que alguna vez respiraron los sublevados. Sus vidas les pertenecen, son vidas colmadas, sanguíneas, que recorren países y geografías con la seguridad del retorno.

*Sentado en un restaurante, los veía como si me contemplara a mí mismo en un sueño.*¹⁷⁷⁹

Había rastros de la batalla por todas partes, coches incendiados y corresponsales de guerra de medios de comunicación de medio mundo en busca de una exclusiva. Pero éstos se confundían en la barra de los bares con los primeros turistas que asomaban *¡ que asomábamos* *¡* de nuevo la cabeza por San Cristóbal.¹⁷⁸⁰

Paco Nadal est encore plus explicite dans *El cuerno del elefante* lorsqu'il affirme : « Ahora, nos guste o no, todos somos turistas, viajeros con fecha de caducidad. »¹⁷⁸¹

Enfin, l'imaginaire touristique associe le Mexique à ses civilisations passées et donc, par extension, aux ruines archéologiques qu'elles ont laissé sur le territoire. Les ruines mésoaméricaines sont devenues des « passages-obligés » dans les circuits touristiques qui attirent chaque année des milliers de visiteurs et se présentent de nos jours, pour reprendre la terminologie de Bernard Debarbieux, comme des « lieux attribués »¹⁷⁸². Voyons la posture des auteurs et voyageurs face à ces lieux communs, au sens propre comme au sens figuré, et le rôle que jouent les touristes dans la mise en scène de ces espaces historiques et culturels.

Pour commencer, signalons que Teotihuacán, le site archéologique le plus visité du pays – notamment pour sa proximité avec la capitale – qui était un passage-

¹⁷⁷⁹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 173. C'est nous qui soulignons.

¹⁷⁸⁰ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 23. C'est nous qui soulignons.

¹⁷⁸¹ NADAL, Paco. *El cuerno del elefante: Un viaje a Sudán*, op. cit., p. 18.

¹⁷⁸² DEBARBIEUX, Bernard. DEBARBIEUX, Bernard. « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique » [en ligne], dans *L'espace géographique*, numéro 2, volume 24, 1995. Disponible sur : http://www.persee.fr/doc/spgeo_0046-2497_1995_num_24_2_3363.

obligé des discours des voyageurs passés, est étonnamment absent des récits de nos voyageurs. Francisco Solano et Suso Mourelo préfèrent évoquer les sites archéologiques qui se trouvent plus au sud du territoire et cherchent peut-être par là à se distinguer de leurs prédécesseurs. Paco Nadal n'évoque en aucun moment la présence de pyramides au Mexique, supposant peut-être qu'il s'agit là d'un lieu devenu trop « commun ».

Francisco Solano dit avoir dans un premier temps résisté à visiter les pyramides du Yucatán :

[...] me resistía a visitar las ciudades perdidas de los mayas, de obligado cumplimiento para los turistas de Cancún, que quieren volver con un sedimento mitológico, para que el retorno sea menos triste.¹⁷⁸³

Il finit cependant par se plier à ce « rite »¹⁷⁸⁴ jusqu'à dédier son dernier chapitre à la visite des pyramides de Monte Albán, Palenque, Chichén Itzá, qui ont finalement représenté pour le voyageur une « expérience décisive »¹⁷⁸⁵. Suso Mourelo n'insiste pas sur la présence de pyramides au sein du territoire, mais son récit se termine (presque) sur la visite du voyageur à Chichén Itzá par un jour d'équinoxe.

Francisco Solano raconte sa visite des ruines de Chichen Itzá depuis son arrivée jusqu'à son départ du site. Dans cet intervalle, le voyageur s'incorpore à un groupe de touristes « comme un intrus »¹⁷⁸⁶ ; rentre dans le temple de Kukulkán pour gravir les escaliers qui le conduisent au Chac Mool ; passe, en sortant, au côté du *tzompantil*, le bas-relief qui représente un mur de crânes ; s'arrête au *juego de pelota* ; poursuit son chemin jusqu'à l'observatoire du *Caracol* ; revient sur ses pas jusqu'au *Templo de los Guerreros* et le *Patio de las Mil Columnas* ; termine enfin son itinéraire par le *cenote sagrado*. Au côté des digressions historiques, anthropologiques, et de la description du site que permet le parcours du voyageur, s'entremêlent les considérations des guides entendues au fil de son déplacement.

¹⁷⁸³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 176.

¹⁷⁸⁴ *Ibid.*, p. 175. C'est nous qui traduisons.

¹⁷⁸⁵ *Id.* C'est nous qui traduisons.

¹⁷⁸⁶ *Ibid.*, p. 190. Je traduis de l'espagnol: « me incorporé al grupo como un intruso ».

Celles-ci nous évoquent celles rapportées par ailleurs, avec le même humour, par Luis Villoro dans *Palmeras de la brisa rápida*¹⁷⁸⁷. Les répliques et les commentaires des touristes que le voyageur saisit au vol, mais aussi leur observation, lui permettent de les ridiculiser par leur accoutrement ou par leur attitude :

[...] en Chichén Itzá recalán todos los turistas que pernoctan en Cancún, que vienen en manadas con sus cámaras fotográficas para inútiles, pantalones cortos y camisetas y gorras de béisbol con la palabra que indica su procedencia.

¿Hay mayor tontería que ostentar el nombre del lugar donde se duerme? Jonathan Swift murió de disgusto y de asco, incapaz de tolerar la estupidez humana. ¿Hubiera podido su genio bilioso morir de otra manera? Recordé al viejo cascarrabias para que sus anticuerpos impidieran el desarrollo en mi organismo de la necedad, que en dosis masivas es contagiosa.¹⁷⁸⁸

Los constantes bloqueos en la escalera, los grititos histéricos y los resbalones, intercedían para que la expedición intestinal [dans le ventre de la pyramide] resultara una algarabía de colegio.¹⁷⁸⁹

Notons dans la première citation l'étrange mention de Jonathan Swift, qui peut paraître déplacée pour le lecteur qui ne saurait pas que le poète, essayiste, pamphlétaire, satiriste et clerc célèbre pour ses *Voyages de Gulliver* a demandé d'écrire sur sa tombe, dans la cathédrale de Saint-Patrick, la suivante épigraphe : « L'indignation ardente ne peut plus déchirer son cœur. Va, voyageur, et imite si tu peux quelqu'un qui se voua entièrement à la cause de la liberté. »¹⁷⁹⁰ Ce passage s'éclaire donc à la lueur de cette inscription. L'intertextualité qui traverse les récits de voyage opère également de manière souterraine. Elle demande au lecteur un effort constant de déchiffrement pour compléter, s'il le désire, le sens de l'œuvre à partir des indices fournis par le narrateur. L'épigraphe permet également à l'auteur de s'inscrire par le biais de l'intertexte, de manière implicite, dans la lignée des voyageurs en quête de liberté. L'« indignation » qu'éprouve le narrateur à la vue des touristes arrivés de Cancun continue de creuser le fossé entre sa propre figure de voyageur et les milliers de touristes, armés de leur appareil photo, qui s'empressent chaque jour de visiter le site. Il tempère cependant son jugement aux ruines de Monte Albán, dans lesquelles il avoue l'impossibilité de faire le « tri », pourrions-

¹⁷⁸⁷ VILLORO, Luis. *Palmeras de la brisa rápida : Un viaje a Yucatán* [1989]. México : Almadia, 2009.

¹⁷⁸⁸ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 188.

¹⁷⁸⁹ *Ibid.*, p. 190.

¹⁷⁹⁰ Encyclopédie Larousse [en ligne], « Jonathan Swift ». Disponible sur : http://www.larousse.fr/encyclopedia/personnage/Jonathan_Swift/145635

nous dire, dans la masse composée par la multitude de touristes, dans laquelle lui-même et ses compagnons se dissolvent de manière indéterminée :

Los autobuses bufan, algunos niños lloran, las parejas se dicen palabras antiguas que envejecen, las familias más numerosas protegen a los abuelos, y en conjunto todo es un alboroto más o menos feliz, más o menos absurdo. No falta el adolescente que confunde el aburrimiento con la hostilidad, ni la chica entusiasta que ronronea ante su madre para que pague el brazalete de acerina que agita en el aire. Neutralizados por la indistinción turística, todos somos gregarios o estúpidos, y hasta que entramos en el coche también ridículos.¹⁷⁹¹

Suso Mourelo arrive à Chichén Itzá plus tôt que la plupart des visiteurs. Contrairement à Francisco Solano, il commence son itinéraire par le *cenote* et passe les autres lieux emblématiques sous silence pour se concentrer d'une part sur la « descente de Kukulcán », visible à chaque équinoxe, et d'autre part sur l'attitude des touristes, dépeints cette fois sous les traits d'« idolâtres du troisièmemillénaire » :

El Sol se apoderó del cielo. Los autobuses escupían manadas de idólatras del tercer milenio. Iluminados, coreanas, españoles malhablados, estadounidenses de Cancún, hippies desvencijados, adolescentes de la prepa, mochileros, magos, exhibicionistas y farsantes en túnica alba buscaban sitio en la explanada y aguardaban a que la serpiente emplumada se manifestara sobre la roca.¹⁷⁹²

Suso Mourelo s'intéresse autant, si ce n'est plus, tout du moins discursivement, à l'attitude et l'allure des touristes qu'au phénomène astronomique. La cité « sacrée » s'est investie de nouvelles silhouettes issues de la modernité : les touristes. L'auteur déplace alors le champ lexical propre au sacré pour désigner ces nouvelles réalités profanes. Les êtres humains sont qualifiés « d'hommes de maïs » en référence au mythe du Popol Vuh ; le verbe « pérégriner » se réfère au « simple » déplacement des touristes de la pyramide aux postes de boissons ; les touristes que sélectionne l'auteur pour se détacher de la multitude sont un prophète, un devin, une jeune femme en position de lotus¹⁷⁹³. La séquence se termine de la manière suivante:

Para entonces muchos habían abandonado el recinto, nerviosos por perder el autobús cuyo horario no esperaba los caprichos de Kukulcán. Alguien se quejaba porque la agencia no les había avisado de que la culebra llegaba muy tarde y el guía le explicaba que el programa era inamovible pero que les esperaba cena de iguana.

¹⁷⁹¹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 153.

¹⁷⁹² MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 267.

¹⁷⁹³ *Ibid.*, p. 268.

- Qué asco.
- Es un platillo tradicional. Está muy rica, se prepara encebollada, con queso suizo.¹⁷⁹⁴

Les touristes sont ainsi de nouveau réduits à la caricature des « mauvais touristes » qui sont « typiquement » pressés, qui ne font que circuler, et qui se plaignent « inévitablement » des prestations des tours offerts par les agences de voyage.

Lorsqu'ils visitent les lieux touristiques, les touristes font intégralement partie des paysages humains décrits par les voyageurs. Ils sont devenus l'objet de leur attention à même titre que les paysages traversés ou que les indigènes mis en scène. Les auteurs et voyageurs continuent à se distinguer des touristes soit en les observant, soit en les critiquant, soit en agissant d'une *autre* manière. Cependant, ils sont tout de même plus conciliants envers eux que leurs prédécesseurs et n'ont plus peur, comme Paco Nadal, de se mêler à cette catégorie de personnes lorsque l'occasion se présente. Ils avouent, parfois même, leurs statuts de touristes. Nous pouvons ainsi postuler pour une « réconciliation » des voyageurs à l'égard des touristes à mesure que les discours dépassent l'ancienne dichotomie des « voyageurs versus touristes » pour rendre compte de la diversité des figures, de la complexité du phénomène, de l'évolution du monde.

Le tourisme, nous l'avons vu, était autrefois représenté comme le responsable de tous les maux découlant de l'industrie du voyage. Or, les voyageurs s'interrogent à présent sur ce phénomène. Les revenus que le tourisme apporte au pays, les politiques de préservation mises en place pour accroître l'intérêt des visiteurs, ne peuvent-ils s'entrevoir comme des facteurs positifs ? Sans pour autant développer le thème, Suso Mourelo s'interroge de la manière suivante :

Quizás ese turismo que había tomado la península de Yucatán fuera la única forma de evitar que los mayas escaparan, otra vez, de su tierra. Quizás los nuevos conquistadores supusieran la esperanza. No pude pensar más.¹⁷⁹⁵

Le touriste *lambda* a généralement, nous l'avons vu, les mêmes aspirations que le voyageur : se mettre en relation avec la population locale. Or, ce qui distingue peut être, non pas au niveau des représentations, mais de la réalité, les voyageurs des touristes, c'est que ces-derniers ont pour la plupart un sentiment d'échec par rapport à leurs attentes initiales. En effet, pour reprendre l'enquête menée par Marin

¹⁷⁹⁴MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 268-269.

¹⁷⁹⁵ *Ibid.*, p. 269.

de Viry mentionnée au début de ce chapitre, 90% des touristes interrogés dans le sens « retour » ont l'impression d'avoir raté leur voyage en cela qu'ils n'ont « pas atteint l'objectif de communiquer intensément avec la population locale. »¹⁷⁹⁶ L'essayiste ajoute non sans une pointe d'ironie :

C'est qu'il a eu peur d'entamer la conversation. Dans son cadre habituel, il lui est déjà difficile de draguer autour de la machine à café. En dehors de son cadre et dans une langue étrangère, seuls les plus intrépides reviennent avec quelque chose à dire sur le vécu d'un serveur grec.¹⁷⁹⁷

Le succès des récits de voyage nous semble ainsi résider en grande partie sur « l'exemple » que fournissent aux lecteurs sédentaires les voyageurs à partir de leur expérience : celui d'un voyage « réussi ».

Dans le voyage, le(s) territoire(s) des voyageurs

Nous avons montré dans la première partie de ce travail l'importance des « lieux » dans la configuration du territoire ; mais aussi dans son appréhension mentale et symbolique¹⁷⁹⁸. Le Mexique apparaît sous le regard des voyageurs comme un espace immense, chargé d'imaginaire, dans lequel il est possible d'expérimenter le voyage sur une terre envoûtante, variée, colorée, sans demi-teintes, belle et triste à la fois, d'une intensité sans pareille. Une terre à l'histoire mystérieuse, aux soubresauts constants, faite de violences et de rêves, dont le présent continue d'étonner. Le Mexique demeure encore de nos jours dans le récit des voyageurs un espace ouvert à l'aventure et à l'imaginaire ; « espace » que nous qualifions volontiers, aux côtés de Claude Raffarin, comme « l'inconnu, le jeu, la liberté, mais aussi le danger. »¹⁷⁹⁹

¹⁷⁹⁶ DE VIRY, Marin. *Tous Touristes, op. cit.*, p. 27.

¹⁷⁹⁷ *Ibid.*, p. 27-28.

¹⁷⁹⁸ DEBARBIEUX, Bernard. « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique » [en ligne], dans *L'espace géographique*, numéro 2, volumen 24, 1995, p. 97-112. Disponible sur : http://www.persee.fr/doc/spgeo_0046-2497_1995_num_24_2_3363

¹⁷⁹⁹ RAFFARIN, Claude, cité par BONNEMAISON, Joël. « Voyage autour du territoire » [en ligne], dans *L'Espace géographique*, numéro 4, 1981, p. 261. Disponible sur : http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/pleins_textes_5/b_fdi_02-03/02206.pdf

La déstructuration des itinéraires et leur recomposition littéraire participent à la représentation de plus en plus éclatée, fragmentée, d'un territoire en mosaïque que seule relie la présence du voyageur sur le site. En accord avec Pierre Beaucage :

Aujourd'hui comme hier, le Mexique se présente au voyageur comme une mosaïque de multiples espaces sociaux et culturels, espaces pensés autant qu'occupés, séparés par des frontières matérielles et symboliques, en même temps qu'unis par des racines historiques particulièrement profondes.¹⁸⁰⁰

Nous avons vu dans la première partie comment certains imaginaires persistent et des lieux communs se répètent. Nous avons également commencé à dévoiler d'autres itinéraires, qui reflètent d'autres visions du territoire, d'autres manières de le parcourir ; traduisant par là de nouvelles sensibilités. Pour Manola Antonili :

La notion de territoire est complexe et ambiguë, à la fois d'ordre juridique, social, culturel et affectif. Le territoire n'est pas simplement un espace, mais un « espace approprié, avec sentiment et conscience de son appropriation » (définition de Roger Brunet), et il ne peut être réduit ni à une entité purement juridique, ni à une série d'espaces vécus, qui ne donneraient naissance à aucun sentiment d'identité collective.¹⁸⁰¹

Lorsque nous nous référons au(x) territoire(s) du voyageur, nous prenons en compte l'espace physique et juridique du territoire mexicain, mais surtout le territoire « littéraire » qu'il met en scène par le biais de son imaginaire, de ses connaissances, de son expérience, de la mémoire et de l'écriture. Situé à la confluence entre l'espace social et l'espace symbolique, nous entendons le territoire à la manière de Joël Bonnemaïson, comme « un espace vécu à travers une certaine vision et sensibilité culturelle »¹⁸⁰², dont rend compte le voyageur qui s'approprie lentement du Mexique par le biais de l'expérience, de l'écriture, de l'expérience de l'écriture : le territoire mis en scène glisse dans l'espace littéraire.

Les allers-retours entre l'espace imaginaire, rêvé, culturel, historique, littéraire, fictionnel, mythologique et personnel d'une part et d'autre part la géographie réelle parcourue par les voyageurs composent les territoires qu'ils arpentent et révèlent en dernière instance aux lecteurs. Mais de quels territoires

¹⁸⁰⁰ BEAUCAGE, Pierre. *Imaginaires mexicains : Voyage dans le temps et l'espace*. Montréal : Broché, 1996. (Coll. Images et Sociétés), p. 18.

¹⁸⁰¹ ANTONIOLI, Manola. « Gilles Deleuze et Félix Guattari : pour une géo-philosophie », dans *Le territoire des philosophes : Lieu et espace dans la pensée au XXe siècle*. Paris : La découverte, 2009, p. 119.

¹⁸⁰² BONNEMAISON Joël. « Voyage autour du territoire », dans *L'Espace géographique*, numéro 4, 1981, p. 255.

s'agit-il ? Quels imaginaires s'en dégagent ? Quels en sont les thèmes et les espaces privilégiés ? Peut-on révéler une vision du Mexique qui serait propre à l'œil du voyageur en ce début de siècle ? Comment se situe-t-il par rapport à la tradition ? Nous avons déjà commencé à donner des éléments de réponse dans le chapitre sur l'itinéraire des voyageurs. Poursuivons, cependant, nos pérégrinations dans les terres mexicaines à partir des récits de nos voyageurs. L'approche du territoire effectuée dans la première partie va notamment nous permettre de comparer les récits des voyageurs contemporains à la tradition passée et d'interroger les nouveaux imaginaires qui s'en dégagent.

LIEUX COMMUNS ET NOUVEAUX IMAGINAIRES

Les terres du nord et l'imaginaire de la frontière

La présence de la frontière nord et le rôle des États-Unis dans la formation de l'identité mexicaine sont absents dans le récit de voyage de Francisco Solano. L'auteur utilise plutôt le symbole de la frontière de manière métaphorique. Cette ellipse thématique nous paraît révéler une fois de plus le parti-pris de l'auteur, qui situe principalement le territoire dans un espace mouvant, flottant, presque atemporel. Il choisit ainsi de déplacer la conception d'une frontière politique à celle d'une frontière sociale et symbolique:

En las mesas *se borran las fronteras* entre lo doméstico y lo público, entre la pasión y el capricho. Pero también la ostentación se encarga de hacer notar la miseria y la petulancia.¹⁸⁰³

Oaxaca, por el día, en pleno ajetreo comercial, con las puertas abiertas de sus tiendas, *destruye la frontera entre lo de dentro y lo de fuera*. No hay zona interior privada, ni espacio exterior público. O mejor, lo que hay es una absorbente confusión de la que resulta una visibilidad total.¹⁸⁰⁴

L'ingestion de champignons hallucinogènes lui permet de prendre conscience des barrières mentales qui cloisonnent l'esprit de l'homme. Le fragment qu'il insère de Fernando Benitez se réfère à la frontière mentale de l'être humain. L'homme constitue sa prison:

Las posibilidades increíbles del hombre, de su cuerpo y de su espíritu, *la facultad de romper las fronteras* que nos ahogan, las de aniquilar su cárcel, la de desdoblarse en las varias, infinitas personalidades que integran nuestra conciencia, la colectiva, la de atrás, los eslabones perdidos de los milenarios, las del complejo presente, con su angustia, su inseguridad y su fortaleza y las

¹⁸⁰³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 139.

¹⁸⁰⁴ *Id.*

personalidades del mañana, semillas del porvenir no germinadas, la revelación en fin de lo que podría ser el hombre si logra vencer los monstruos creados por su propia imaginación.¹⁸⁰⁵

Paco Nadal ne s'attarde pas non plus sur le motif de la frontière. Elle apparaît cependant lorsque le voyageur nous fait part d'informations historiques – Pancho Villa traverse la frontière et envahit les États-Unis ; l'état du Chiapas est resté trois années dans les limbes juridiques sans appartenir ni au Mexique, ni au Guatemala – ; géopolitiques – le Mexique possède plus de 3000 kilomètres de frontière avec les États-Unis – ; culturelles et sociales – lorsqu'il commente l'influence qu'il constate des États-Unis sur le mode de vie des mexicains –. Sa présence à Chihuahua lui permet d'évoquer la proximité de la frontière de la manière suivante :

No hay nada más que lagartos y cactus desde aquí hasta el río Grande y Estados Unidos, si exceptuamos Ciudad Juárez, la otra gran urbe del estado, famosa por los asesinatos impunes de mujeres jóvenes, pero también por las tragedias de la inmigración clandestina.¹⁸⁰⁶

Nous retrouvons la (re)présentation de la frontière et des terres du nord telle qu'elles persistent dans les imaginaires : un espace sauvage et désertique, un *no man's land*, dont les rares villes que visitent les voyageurs se résument à la violence qui les caractérise. C'est cet imaginaire et cette réalité que tente de saisir Suso Mourelo par le biais de l'expérience :

Había venido a los bordes a palpar el aliento de las tierras fronterizas, la tensión de los que se buscan la vida junto al cauce al que arriba llaman Rio Grande river y al sur aún le dicen río Bravo. Caminé por las márgenes de esta línea de memorias, futuro y sangre, a un costado y al otro: sobre el asfalto de la ciudad pobre del país rico; sobre el lado del polvo y las casuchas en que se aman y se quiebran las vidas de los colonos.¹⁸⁰⁷

Le voyageur interroge, à partir de la vision d'un habitant, les bons comme les mauvais côtés de la ville, pour tenter de s'en faire une vision d'ensemble et surpasser les clichés. Malgré sa tentative de dépasser les représentations communes de la frontière, le discours esquisse cependant, une fois de plus, l'image d'un territoire violent où l'air ambiant continue de dégager, à travers les siècles, une atmosphère sulfureuse : « Ahora son los matados de la droga, los cuerpos

¹⁸⁰⁵ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 139.

¹⁸⁰⁶ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 128.

¹⁸⁰⁷ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 94.

decapitados, las fiestas regadas de pólvora. Hace nada eran otras muertes. »¹⁸⁰⁸ ; « El humo, el silencio, el cuero de los asientos, la madera oscura, los rostros, lanzan un aliento duro. »¹⁸⁰⁹

Nous retrouvons les personnages-types et les figures habituelles de ces lieux frontaliers : des employés des *maquiladoras*, des hommes aux traits fatigués, des anonymes, qui circulent en silence. Un homme partage avec le voyageur son expérience de l'autre côté de la frontière :

Cruzar es fácil. [...] Estar allí es otra cosa. Cada año era más incómodo, había mucho fucking pinche dispuesto a chingarte la vida. [...] Luego pasa el tiempo, te quedas allí y no sirves ya para mexicano ni para gringo.¹⁸¹⁰

La langue se détériorise. Les identités hybrides portent dans leur manière de dire le monde la marque de leurs origines et de leurs déplacements. Le dialogue ci-dessus illustre ce phénomène lorsque l'interlocuteur du voyageur glisse l'expression américaine « fucking » au côté des expressions « pinche » et « chingarte » typiquement mexicaines.

La faune nocturne qui peuplait les récits précédents occupe une place importante dans la description du lieu. Des personnages-types dessinent le tableau de la ville à la nuit tombée :

Los pobladores de la noche – los ocupantes de un cuatro por cuatro con cristales tintados, una puta delgada, unos jóvenes con gafas oscuras y visera, unos mirones, dos vendedores de empanadillas – se confunden en la penumbra. Un chaval con una bolsa arrastra los pies; un coche pasa a su lado, le pita cuando lo roza y ninguno se inmuta. La nocturnidad apisona la Juárez de los antros recién iluminados.¹⁸¹¹

Comme à l'époque de la prohibition, les américains continuent de se rendre du côté mexicain de la frontière pour s'y « divertir » : boire, se procurer de la drogue, se rendre dans les *topless*. Un interlocuteur dit au voyageur que les américains surnomment Ciudad Juárez « la ville du pêché »¹⁸¹².

¹⁸⁰⁸ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 98.

¹⁸⁰⁹ *Ibid.*, p. 112.

¹⁸¹⁰ *Ibid.*, p. 101.

¹⁸¹¹ *Ibid.*, p. 115.

¹⁸¹² *Ibid.*, p. 114.

La jeunesse américaine qu'il lui décrit ensuite incarne à ses yeux le parfait « exemple » :

- Ellos vienen a beber. Como allí no les dejan hasta los veintiún años, vuelven dando tumbos, vomitando, por el puente. A los que están muy tomados los detienen y llaman a sus padres.¹⁸¹³

La première *maquiladora* du Mexique ; le récent parc public El Chamizal ; le périphérique qui passe comme un mirador au-dessus de la ville ; le nouveau complexe résidentiel de luxe ; les croix en hommage aux mortes de Ciudad Juárez ; Anapra, l'un des premiers quartiers, déserté par la jeunesse ; le centre et l'église à côté de laquelle joue un *mariachi* ; le pénitencier d'El Cereso et le quartier nocturne de La Mariscal configurent la (re)présentation spatiale et symbolique de la ville frontalière. Après s'être promené à travers l'espace urbain, le voyageur termine par émettre son opinion: « Hay más triste que bello en Ciudad Juárez para quien observa con los ojos esculpídos por otras latitudes. »¹⁸¹⁴

Néanmoins, en « retrouvant » le lieu par le biais de l'écriture, l'auteur tempère son jugement et rappelle que tout est une question de points de vue :

Aunque ahora, al reencontrarme con ella, pienso quién andaba errado, si aquel juarense dispuesto a mostrarme su ciudad o yo, si lo triste era aquello que sus habitantes dan por hermoso, como ese arco del triunfo postizo de una urbanización, y lo bello, el alma de los más nuevos de las barriadas, sucios del polvo del desierto pero libres aún del aturdimiento de las cadenas de montaje.¹⁸¹⁵

Le Chepe, nous l'avons vu plus d'une fois, continue d'attirer les voyageurs pour son caractère mythique et son potentiel littéraire. La Sierra Tarahumara leur procure la sensation de remonter le temps et la possibilité de se frotter à l'altérité radicale que représente, pour les voyageurs occidentaux, le peuple *rarámuri*. Insistons sur l'absence, dans le récit des voyageurs, des autres espaces qui configurent les terres du nord. Les autres villes-frontières principales – Tijuana, Mexicali, Nuevo Laredo, Matamoros – sont passées sous silence. Aucun d'entre eux ne visite Monterrey qui est pourtant le second centre industriel et la troisième ville du pays. La « Zone du silence » qui se situe entre les états de Durango, Coahuila, Chihuahua, et qui s'étend jusqu'à la frontière des États-Unis, n'attire pas les

¹⁸¹³ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 114.

¹⁸¹⁴ *Ibid.*, p. 95.

¹⁸¹⁵ *Id.*

voyageurs espagnols. Ils ne l'évoquent pas dans leurs récits malgré le potentiel littéraire et anecdotique qu'elle contient¹⁸¹⁶.

Les lieux que les voyageurs visitent et les thèmes qu'ils abordent dans cette partie du territoire ne sont pas particulièrement « originaux ». En se désintéressant des principales villes situées dans le nord du pays, en répétant toujours les mêmes itinéraires, en abordant des lieux devenus communs, en se focalisant sur le thème des indiens rarámuris et sur l'imaginaire de la Révolution, les auteurs et voyageurs semblent traduire, par ces choix, la nostalgie d'un « Mexique éternel »... éternellement figé, que leurs récits participent à construire.

Leur désir, peut-être inconscient, de *remonter le temps*, expliquerait alors en partie pourquoi les voyageurs porteraient davantage leurs pas vers le sud que vers le nord du pays. Alan Riding mentionne dans *Vecinos distantes : Un retrato de los mexicanos* que l'anthropologie sociale relève au moins l'existence de trois Mexiques : le nord, moderne, avec une grande influence des États-Unis ; le centre, métis et colonial ; le sud, ancien et indigène¹⁸¹⁷. Selon le journaliste, les *norteños* se sentent les représentants d'un « Nouveau Mexique » tourné vers l'avenir. Le silence qui gravite autour des terres du nord pourrait alors s'expliquer à la lumière des aspirations des voyageurs : partir en quête du « Mexique profond »¹⁸¹⁸, de son « âme », de son « essence ».

Le versant Pacifique : loin des sentiers balisés

Tout comme leurs prédécesseurs, les voyageurs contemporains s'éloignent du tourisme balnéaire : les lieux courtisés par le tourisme de masse, telle que la ville d'Acapulco, ne sont pas mentionnés dans leurs récits de voyage. Le Pacifique et quelques villes portuaires apparaissent cependant au fil de leurs discours. Celle de Topobampo fait figure de lieu-commun. Elle se situe dans le Golfe du Mexique, face à la péninsule de la Baja California.

¹⁸¹⁶ Voir par exemple l'évocation et l'expérience de Pino Cacucci de/dans la Zone du silence, dans CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 121.

¹⁸¹⁷ RIDING, Alan. *Vecinos distantes : Un retrato de los mexicanos* [1984]. México : Planeta, 1985, p. 333.

¹⁸¹⁸ Nous faisons référence à l'œuvre de Guillermo Bonfil : BONFIL BATALLA, Guillermo. *Mexico profundo : Una civilización negada* [1987]. México : Grijalbo, 1990

Malgré l'influence de la civilisation américaine, le temps semble s'y être arrêté :

El pueblo, por decirlo así, sufre una especie de deshidratación que no mitiga la afición a la coca-cola, y a sus habitantes se les ve entregados a la somnolencia, a la lentitud y a la desconfianza en el futuro.¹⁸¹⁹

La ville fût pourtant l'objet d'une histoire surprenante et le théâtre d'une expérimentation sociale sur laquelle nos voyageurs espagnols n'insistent pas, ou qu'ils passent sous silence. Suso Mourelo évoque la tentative d'Albert KimseyOwen, que nous commençons à connaître, d'y implanter une société utopique:

[...] en 1886 un ingeniero de Pensilvania llamado Albert Kimsey Owen, hijo de cuáquero, creó junto al Pacífico la colonia cooperativa Topolobampo, la aldea justa e ideal que había soñado durante años.¹⁸²⁰

Topolopambo fût par le passé une ville utopique, baptisée « Ciudad Pacífico », régie selon des principes égalitaires, qui se dégraderait rapidement suite à des sous-divisions internes. Se contentant de mentionner les faits sans pour autant les détailler, il faut recourir, par exemple, aux *Poussières mexicaines* de Pino Cacucci pour découvrir une partie de l'histoire passée de Topolopambo. Cet exemple nous permet de voir comment un même espace s'illumine toujours différemment selon le prisme adopté. Francisco Solano passe sous silence l'historique de la ville et ne fait que pointer son présent indéterminé, l'apathie de ses habitants, le bout du monde que représente à ses yeux la baie de Topolopambo. Paco Nadal se réfère à ce lieu comme le point de départ du chemin de fer rêvé par Albert Kimsey Owen. Il se concentre ensuite sur l'histoire du Chepe sans mentionner l'expérience utopique tentée au préalable par l'ingénieur ferroviaire. Suso Mourelo partage aussi quelques étapes de la biographie d'Albert Kimsey Owen – parmi lesquelles la création et le développement de Ciudad Pacífico – sans pour autant s'attarder sur l'épisode en question ni se rendre sur place. L'expérience de bâtir une ville utopique menée par Albert Kimsey Owen intéresse au contraire particulièrement Pino Cacucci qui décide de dédier un chapitre à ce thème.

¹⁸¹⁹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 86.

¹⁸²⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 62.

Si Francisco Solano nous informe qu'on arrive à Topolobampo par une autoroute de 24 kilomètres qui la sépare des Mochis et qui se présente « droite comme une obsession »¹⁸²¹, l'arrivée à Tecuanillo mise en scène par Paco Nadal s'effectue par une autoroute qui semble à son tour mener sur un bout du monde :

Está al final de una pequeña carretera asfaltada y bordeada de altos cocoteros, algarrabos y obeliscos [...]. El asfalto acaba a la entrada de la única calle de tierra de la aldea. Sólo existe un edificio hecho con ladrillo y cemento, el hotel Las Palomitas, también el único alojamiento en kilómetros a la redonda. El resto son changarros de palma [...] que sirven comidas a los escasos visitantes [...]. Cuando llego a Tecuanillo no hay un alma en las calles. [...] Sólo se oye el ladrido lejano de varios perros y el murmullo del Pacífico cuando se estrella contra la playa.¹⁸²²

L'insalubrité de l'hôtel sur laquelle insiste le voyageur en mentionnant des hordes de cafards, un sommier comme un bloc de ciment, l'oreiller comme de la pierre, les fenêtres cassées ; et le manque d'infrastructures touristiques dans la ville ancrent celle-ci à l'antipode de l'imaginaire touristique idéal. C'est cependant un lieu que le voyageur apprécie et qu'il valore à plusieurs occasions :

Y se me antoja que ésta podría ser una noche casi mágica.¹⁸²³

Bandadas de pelicanos en formación y de pequeñas gaviotas de pico fino sobrevuelan el gran arenal de Tecuanillo, solitario y luminoso a estas horas de la mañana. Un lugar perdido del mundo en el que la vida discurre aún a escala humana.¹⁸²⁴

Pero, aunque sería *un lugar perfecto*, no quiero retirarme aquí, en Tecuanillo.¹⁸²⁵

Les voyageurs continuent ainsi à diriger leurs pas vers des espaces déserts ou désertés pour situer leurs discours loin des représentations collectives d'un Mexique touristique et démarquer leur figure de celle des touristes qui visitent et parcourent les côtes du Pacifique.

¹⁸²¹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 86. C'est nous qui traduisons.

¹⁸²² NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 70.

¹⁸²³ *Ibid.*, p. 71.

¹⁸²⁴ *Ibid.*, p. 72.

¹⁸²⁵ *Id.* C'est nous qui surlignons.

Suso Mourelo découvre sur les traces du *Mexique barbare* le port de Guaymas puis celui de San Blas :

A medida que crece su calado, el puerto de Guaymas ahonda sus sueños de prosperidad y se imagina posada de cruceros.¹⁸²⁶

Desde mi atalaya observo lo que es Guaymas todavía, una mañana cualquiera, cuando la mayoría de los hoteles no admiten tarjetas de crédito y los restaurantes escriben su carta en español. Afuera destacan los colores algo borrosos del comercio [...]. Tras el horizonte irregular de estas fachadas, las palmas apuntalan el fondo, colinas con hogares pálidos clavados en la pendiente, sin más caminos que los pasos andados.¹⁸²⁷

Está de retirada el día pero San Blas se niega dormir. En la arena, unos adolescentes apuntan con sus pies al agua [...]; una madre precoz recoge a su hijito y lo envuelve, y un hombre mayor lanza una piedra al agua donde comienza el puerto militar.

En la plaza las familias comen y un puñado de parejas se besa en los bancos que guardan el calor. Hay un alma vital en este lugar que fue grande, al menos en la grandeza de los libros de Historia; ahora, sin complejos, vive del frijol, el camarón y unas camas para los visitantes. Hay una fiesta diaria que se derrama en el zócalo y una calma en el aire que se posa en las calles de penumbra.¹⁸²⁸

Les habitants des lieux participent à créer l'ambiance et peupler le décor.

Les conversations des villageois tournent à Topolopambo, pour le narrateur de *Bajo las nubes de Mexico*, autour d'un supposé requin. Un pêcheur à Tecuanillo lance son filet de pêche sans mot-dire sous le regard de Paco Nadal. Le veilleur de nuit du port de Guaymas parle à Suso Mourelo d'une autre époque, lorsque ce lieu se dédiait presque entièrement à la pêche, et de la situation présente à laquelle il leur a fallu s'accomoder :

- [...] Antes había mucha pesca aquí, se vivía del mar. Luego ya no. Se acabó. Y nos pusimos a buscar la vida, donde estuviese. Algunos se fueron; unos entraron a las obras públicas, otros pusieron tiendas, algunos no tuvieron suerte... ¿Ve aquel allí? Ese lo fue. Pescador. Aún lo añora, ja, ja.¹⁸²⁹

Les lieux que traversent les voyageurs sont décrits tant par leur situation géographique, leur histoire passée, leur architecture, leur atmosphère, qu'à partir des personnes rencontrées. Des figures emblématiques propres aux lieux traversés sont

¹⁸²⁶ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 17.

¹⁸²⁷ *Ibid.*, p. 34.

¹⁸²⁸ *Ibid.*, p. 120.

¹⁸²⁹ *Ibid.*, p. 26-27.

évoquées par les voyageurs. Ainsi, pour citer quelques exemples significatifs: la figure du mariachi Plaza Garibaldi, du macho dans les cantinas, des indiens rarámuris dans la Sierra Tarahumara, des noctambules et des gens de mauvaises mœurs dans les villes frontalières. La figure du pêcheur est attendue lorsque les voyageurs font escale dans une ville côtière. Or, elle s'efface à présent dans la diégèse face aux familles, aux employés de la ville, aux ouvriers, voire à la figure d'un ancien, qui s'adresse au narrateur de *Bajo las nubes de México* dans la bibliothèque déserte de Topolobampo. La figure du pêcheur devient ainsi fantomatique, vestige d'un autre temps. Ce sont désormais de « nouveaux » personnages qui peuplent les côtes du Pacifique. D'où l'évocation suivante dans laquelle ce ne sont plus les pêcheurs, mais les camions, les ouvriers, les forrains, qui animent le décor : « Los sonidos, sin embargo, llegan de otros ámbitos, del triquitraque de los camiones, de los obreros que echan el primer cemento al malecón, de las voces de los feriantes, de las atracciones pegadas entre las efigies y el mar. »¹⁸³⁰

Les auteurs et voyageurs rendent compte d'un monde en mutation. Le Pacifique reste cependant le même ; un mélange de peur et d'admiration, de nostalgie et d'espoir, pour les hommes qui le connaissent. La puissance évocatrice de l'océan et les forces qui le régissent font partie intégrante de sa réalité :

Como si nos escuchara, el hombre que señala Rafael vuelve su rostro hacia nosotros. Cuando llego a sus ojos, dudo si riela en ellos el cansancio o la nostalgia. Mira el agua oscurecida y siento que no se atreve a dar el paso que le separa del mar o teme que, si lo emprende, no desee regresar tierra adentro.

- Parece un Pacífico manso.
- Se llevó a más de uno. Es un agua traicionera, esconde su peligro. Los ciclones son serios aquí.¹⁸³¹

El anciano se acerca y pide un cigarrillo. Absorbe el humo, se encoge, tose un poco; absorbe otra vez, cierra los ojos, como recordando, y pregunta:

- ¿Es tabaco negro, verdad?

Y después:

- ¿Sabía usted que por aquí entran los huracanes?¹⁸³²

¹⁸³⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 36.

¹⁸³¹ *Ibid.*, p. 27.

¹⁸³² SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 88.

Le plateau central ou l'Altiplano : des vieilles et des nouvelles routes

À l'instar de leurs prédécesseurs, les parcours des voyageurs se recoupent principalement sur le plateau central. Cette vaste zone du territoire est loin d'être homogène. Comme le rappelle Alan Riding :

Se siguen hablando varias lenguas, ininteligibles entre sí – entre otras náhuatl, otomí y mazahua – al tiempo que las inmensas mansiones de la ciudad de México y las depauperadas comunidades del Guerrero rural son reflejo de los contrastes económicos que abarca el altiplano. Algunas ciudades conservan su personalidad: Cuernavaca, rincón apacible; Puebla, fortaleza de ultracatólicos, [...]. Pero, diseminados en una zona muy vasta, estos estados montañosos y semiáridos [...] componen una zona claramente mestiza.¹⁸³³

Certes, les villes coloniales comme Guadalajara, Puebla et Guanajuato continuent d'attirer les voyageurs. Morelia, Pátzcuaro, Queretaro, l'île de Janitzio, le volcan du Paricutín, le site de Teotihuacán qui représentaient par le passé des passages obligés des récits de voyage n'apparaissent cependant plus dans les récits des voyageurs. En quête de nouvelles trajectoires, les routes empruntées reflètent des nouvelles sensibilités du monde, et peut-être aussi des métamorphoses dans l'imaginaire touristique propre aux terres mexicaines. Une fois l'altérité des tarasques « épuisée » par les discours des voyageurs, ils se tournent ainsi par exemple vers le peuple huichol, encore porteur d'une altérité radicale.

Nous avons déjà souligné l'intérêt récent des voyageurs pour des lieux chargés d'une « atmosphère littéraire ». Les traces qu'ils suivent de Juan Rulfo dans l'état de Colima ou le château surréaliste de Lord Edward James dans la Huasteca témoignent de ces nouveaux points de chute et de l'intérêt croissant de la part des auteurs pour inscrire la littérature au sein même du voyage. Ces derniers semblent d'ailleurs tiraillés entre la fiction, qu'ils engendrent à chacun de leurs pas, et la réalité, poreuse et tamisée de littérature, qui s'entremêle à leur vision du monde. Francisco Solano ressent au Mexique l'impression d'être un « fruto imaginario »¹⁸³⁴ et se compare, avec ses amis, aux personnages d'une nouvelle moderne¹⁸³⁵. Paco Nadal a le sentiment de se glisser à Suchitlán entre les pages de

¹⁸³³ RIDING, Alan. *Vecinos distantes : Un retrato de los mexicanos, op. cit.*, p. 333.

¹⁸³⁴ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México, op. cit.*, p. 134: « No cualquier viaje genera la persuasión de que podemos ser el fruto imaginario de las tierras que visitamos. »

¹⁸³⁵ *Ibid.*, p. 185: « Sentados en un banco, como personajes de una novela moderna, asistíamos al fervor de remotas hazañas y viejos códigos morales ».

*Pedro Páramo*¹⁸³⁶. Suso Mourelo conçoit l'histoire comme un immense roman baroque dont nous faisons tous partie¹⁸³⁷.

Dans les terres du nord, les voyageurs semblaient plutôt tourner leurs imaginaires vers le passé. Leurs déplacements sur le plateau central paraissent s'inscrire davantage dans la temporalité présente de leur voyage. Les auteurs et voyageurs innovent en cherchant de nouveaux lieux et en abordant de nouvelles thématiques. Le voyage psychotrope et le voyage littéraire qui reflètent de nouvelles sensibilités – mais aussi, peut-être, les attentes d'un lectorat toujours en quête d'inédit – s'immiscent dans les récits. Au contraire, des lieux symboliques du territoire jusqu'alors récurrents dans les récits des voyageurs sont évincés de leurs discours. Teotihuacán, passage-obligé des voyageurs passés, est le plus significatif.

Guadalajara, Zacatecas, Guanajuato, Puebla, attirent les voyageurs pour des raisons essentiellement culturelles. Ils évoquent aussi, parfois, la réputation qui fait l'imaginaire de ces villes et les dote d'une personnalité singulière :

A Guadalajara la precede la fama de un clima moderado y constante, ser la capital del estado de Jalisco, el más conocido de todo México, y una melodía que la nombra en un crescendo asfixiante, perfecto para tórax muy henchidos, melodía que se canta incluso en japonés. Cuando una ciudad, antes que un lugar, es una canción, está obligada a propagar esa fama por sus calles. Además, a Guadalajara le va muy bien la atmósfera provinciana (cada día más difusa), lo que contribuye a que todo resulte familiar y vagamente anticuado.¹⁸³⁹

L'architecture, les musées, les marchés, les bars, les légendes, les histoires et l'histoire propres à chacune de ces villes, les personnes rencontrées, le temps qu'il fait, l'humeur et la personnalité du voyageur, ses différentes expériences modulent la perception finale et le souvenir qu'il garde à posteriori de la ville visitée. Comme le note Suso Mourelo: « El viajero juzga el destino por su ánimo »¹⁸⁴⁰.

Francisco Solano souligne l'importance de l'imaginaire dans l'évocation des villes mises en scène dans un récit de voyage. En passant, le voyageur ne peut que se baser sur des impressions fugaces, la « connaissance » de la ville lui sera forcément

¹⁸³⁶ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 81-82: « y, ahora sí, parece como si me hubiera caído entre las páginas de Pedro Páramo. »

¹⁸³⁷ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 209: « y siento que todos ellos no son vivos ni muertos, sino personajes, nombres de una novela barroca que México escribe sin fin y el poeta sólo lee en voz alta. »

¹⁸³⁹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 60.

¹⁸⁴⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 227.

voilée. Nous retrouvons, une fois de plus, le changement de perspective qu'implique le fait de résider dans un lieu ou d'être simplement de passage :

[...] una ciudad, en realidad, no se la conoce, a no ser que se resida en ella, al menos, diez años. Y, aun así, tal vez se trate de un conocimiento topográfico, de orientación, carente de espíritu, que redime el amor por las personas que la habitan. Para el forastero, en cambio, que permanece sólo unos días en sus calles, una ciudad se adivina, se construye en la imaginación, se vive con el fervor desgarrado de estar de paso. Lo que contempla es fugaz, y sobre esa fugacidad crea su tejido de suposiciones, que tendrá que revisar en otras estancias más prolongadas, hasta que comprenda la razón secreta de su fascinación.¹⁸⁴¹

Bien que la description faite par le voyageur relève pour beaucoup de son imaginaire, il essaie néanmoins d'en saisir une certaine réalité, fût-elle fragmentaire, subjective et fugitive. Le récit de voyage s'évertue à mettre en scène ce que Jean-Christophe Bailly dénomme par ailleurs le « phrasé de la ville » :

La ville, par conséquent, le phrasé de la ville, ce serait cette phrase infinie que chaque passant à la fois rencontre et récite, ce serait l'ensemble désaccordé de tous ces fragments de ville et/ou de phrase, et l'accord de tous ces écarts, le mystère d'une tonalité, malgré tout, d'une tonalité locale, précise comme la somme d'inflexions qui forment les accents.¹⁸⁴²

Pour le narrateur de *Bajo las nubes de México*, les villes sont comme autant de femmes dont il tente de saisir le secret, de percer le mystère. Comme l'exprime Rachid Amirou par ailleurs : « Découvrir le -secret|| d'un pays relève du bonheur amoureux »¹⁸⁴³. Francisco Solano élabore une conception charnelle du territoire :

Zacatecas es una dama que no olvida nunca sus clases de ballet. Es señorial, limpia, casi aérea, culta, pero no mundana, lleva su pasado con afectación, y hay que conocerla mucho, frecuentarla en horas bajas, para descubrir que su risa *puede ser* espontánea. Todo esto para decir que es una ciudad sosa, aunque muy amada por los mexicanos que no viven en Zacatecas, y tan monumental y educada que no admite reproche.¹⁸⁴⁴

En realidad [México] es farragosa, trazada con una caligrafía violenta, fofa y descuidada, como una mujer mal maquillada. Es una ciudad que no se puede mirar, está siempre escapándose, ocultándose.¹⁸⁴⁵

¹⁸⁴¹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, *op. cit.*, p. 142.

¹⁸⁴² BAILLY, Jean-Christophe. *La phrase urbaine*. Paris : Seuil, 2013. (Coll. Fiction & Cie), p. 177.

¹⁸⁴³ AMIROU, Rachid. *L'imaginaire touristique*, *op. cit.*, p. 115.

¹⁸⁴⁴ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, *op. cit.*, p. 70.

¹⁸⁴⁵ *Ibid.*, p. 26.

Les voyageurs se lancent tous à la « rencontre » des villes de l'Altiplano, points de chute culturels à partir desquels ils poursuivent ensuite leurs itinéraires à la recherche d'un Mexique « authentique » et « profond » ; celui qui fascine tant les voyageurs et les touristes pour son altérité radicale. Les villes traversées deviennent autant d'étapes qui ralentissent la narration du voyage. Elles sont aussi des repères pour situer l'itinéraire effectué par les voyageurs sur la cartographie mexicaine et le récit de voyage dans un espace authentifiable.

Le narrateur de *Bajo las nubes de México* propose une vision souvent mitigée – voire négative – des villes de l'Altiplano. Il relève cependant, dans chacune d'elles, des choses qu'il trouve étonnantes : le transfert de la Centrale Téléphonique de Guadalajara, à deux mètres de son emplacement d'origine, au milieu du siècle dernier ; l'adoration paroissiale pour le vélo de la cantina *La Fuente* ; l'aspect « Quichottesque » de la ville de Guanajuato, etc. Les voyageurs continuent de rechercher de l'inédit, des anecdotes, des choses surprenantes pour le destinataire. Cette intention s'annonce dès le sous-titre de Paco Nadal (« historias sorprendentes ») ; se dévoile dans la poétique de la surprise que met en place Francisco Solano (notons à ce sujet la récurrence du vocable « asombro » et de ses dérivés – asombroso, asombrados – qui apparaissent 18 fois dans l'espace diégétique) ; se révèle dans le plaisir qu'a Suso Mourelo à chercher ce qu'il nomme, à plusieurs reprises, des « curiosités ».

De l'ancienne Tenochtitlán à la nouvelle Mexico : regards croisés sur la capitale

« Cette ville est si grande et si belle que je n'en dirai pas la moitié de ce que j'en pourrais dire », écrivait Hernan Cortés à Charles Quint le 30 octobre 1520 en évoquant Tenochtitlán, « et le peu que j'en dirai est presque incroyable »¹⁸⁴⁶. « Nous ne savions que dire », se rappelle à son tour Bernal Diaz del Castillo, « sinon nous demander si tout ce que nous voyions était la réalité »¹⁸⁴⁷. Un an plus tard, la chute de Tenochtitlán marque la fin de l'empire aztèque. Aux yeux de Gonzalo Celorio :

Más que la naturaleza que la hunde, la inunda y la estremece, la locura de los hombres ha destruido sistemáticamente la ciudad que han construido sus

¹⁸⁴⁶ Hernan Cortés, *La conquête du Mexique* [1980], Désiré Charnay (trad.). Paris : La découverte / Poche, « Littérature et voyage », 1996, p. 89-90.

¹⁸⁴⁷ Bernal Diaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne* [1980], D. Jourdanet (trad.). Paris : La découverte / Poche, « Littérature et voyage », 2009, p. 317.

mayores. La historia de la ciudad de México es la historia de sus sucesivas destrucciones.¹⁸⁴⁸

Or, des traces restent de ces temporalités multiples et c'est en ce sens, par toutes ces villes superposées, visibles et invisibles, que l'espace se fait palimpseste, soit, pour reprendre les vers du poète mexicain José Emilio Pacheco : « Una ciudad dentro de otra ciudad que contiene a otra ciudad. »¹⁸⁴⁹

La « capitale par antonomase » est à la fois le centre névralgique du territoire et ce que nomme Bernard Debarbieux un « lieu de condensation » :

Il est des lieux tout à fait spécifiques, construits et identifiés par une société qui se donne à voir à travers eux, qui les utilise pour se parler d'eux-mêmes, se raconter son histoire et inscrire ses valeurs ; ces lieux dont l'efficacité symbolique ne s'épuise pas dans la seule mise en image. Car ces lieux sont aussi les cadres d'expériences individuelles et collectives qui ravivent leur référence au groupement social et au territoire de ces-derniers.¹⁸⁵⁰

Les récits des voyageurs permettent d'ouvrir une fenêtre sur l'expérience individuelle qu'ils vivent au sein de la capitale, l'acquisition qu'ils en font, et le savoir qu'ils en ont. Mexico, lieu de condensation par excellence, que les auteurs et voyageurs abordent tour à tour à l'aide de leur bibliothèque ; à la lumière des hommes et des femmes qui l'ont marquée ; de celles et de ceux qui l'animent dans le présent du voyage ; des diverses facettes qu'elle a pu prendre au cours de l'histoire et de celles qu'ils découvrent par le biais de l'expérience: « Y una ciudad [...] se hace realidad en el instante en que estamos en ella y la tocamos con nuestro aliento vivo. »¹⁸⁵¹

Auréolée de légendes et de mythes, admirée dans un premier temps pour sa douceur ambiante, pour son cadre idyllique, pour la limpidité de son air, la perception de la ville, à l'égard de sa configuration, a changé de manière radicale. Les auteurs et voyageurs comparent ainsi les descriptions passées à la situation présente :

¹⁸⁴⁸ CELORIO, Gonzalo. « México, ciudad de papel en voz de Gonzalo Celorio » [en ligne], dans Podcast culturel de l'Université Autonome Nationale de México, Disponible sur : <http://www.descargacultura.unam.mx/app1?sharedItem=10402>

¹⁸⁴⁹ PACHECO, José Emilio. Cité par Jezreel Salazar dans SALAZAR, Jezreel. *La ciudad como texto : Lla crónica urbana de Carlos Monsiváis*, Monterrey : UANL, « Senderos », 2006, p. 69.

¹⁸⁵⁰ DEBARBIEUX, Bernard. « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique » [en ligne], dans *L'espace géographique*, *op. cit.*, p. 100.

¹⁸⁵¹ SCHWARZENBACH Annemarie, citée par ALMARCEGUI, Patricia, *El sentido del viaje*, *op. cit.*, p. 170.

Se necesita una imaginación muy portentosa, o mucha indulgencia, para restituir a esa ciudad su atribución de la región más transparente.¹⁸⁵²

Hasta la Revolución, la ciudad de México fue una urbe tranquila y provinciana con avenidas flanqueadas por árboles, edificios e iglesias coloniales que parecían pasteles de primera comunión, como describe Ángeles Mastretta en *Árrancame la vida*. Su población apenas llegaba al medio millón [...] Pero a partir de 1910 las cosas se aceleraron en México. [...] En 1940 el DF ya contaba con millón y medio de habitantes. Hacia los años setenta el ladrillo y el asfalto habían fagocitado casi todo el bosque y las zonas agrícolas que lo rodeaban y en 1980 el censo pasaba de catorce millones de habitantes.¹⁸⁵³

Aux yeux de Manuel Reynaldo Méndez :

El idílico Valle de México – la región más transparente del aire, rodeada de lagos, volcanes y montañas recreada por Alfonso Reyes en *Visión de Anahuac* (1519 – es hoy una sucia y contaminada megalópolis que ha transformado el edén originario de su emplazamiento en un escenario postindustrial [...] condenada por la incuria a escurrirse lentamente en el légamo viscoso de sus aguas freáticas.¹⁸⁵⁴

Face à la rapidité et à l'ampleur de ces transformations, les travers de Mexico deviennent très vite inévitables. Sur pollution, surpopulation, inégalités, perte du centre, insécurité, violences sont des problèmes inhérents aux grandes mégalofoles auxquels se heurte la capitale mexicaine, et dont les voyageurs se font l'écho :

Como toda ciudad enfática y grandilocuente, D.F no oculta su sordidez. O mejor, la mantiene a raya, en un estrato de oscuridad, a través de la vigilancia policial y del caos de las aglomeraciones.¹⁸⁵⁵

Por desgracia en esta ciudad de cifras elefantiásicas, las de la delincuencia urbana también lo son. Ciudad de México tiene algunos de los mejores museos de América, fantásticos restaurantes, increíbles restos aztecas y coloniales, una intensa vida cultural... pero por lo que todo el mundo la conoce y la recuerda es por sus elevadísimos índices de delincuencia. Y lo peor de todo es que esos índices son reales.¹⁸⁵⁶

¹⁸⁵² SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 25.

¹⁸⁵³ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 38-39.

¹⁸⁵⁴ REINALDO MÉNDEZ, Manuel. *La cortina de nopal : Crónica de un viaje por México*, op. cit., p. 338

¹⁸⁵⁵ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 31.

¹⁸⁵⁶ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 44.

Comme le remarque José Emilio Pacheco, Mexico pourrait se comparer, sous son versant négatif, à « un miroir obscur où le monde contemple l'effondrement de toutes les théories à propos du progrès »¹⁸⁵⁷ jusqu'à ce qu'elle atteigne, pour poursuivre avec Francisco Solano, sa « réputation conquise de métropole inhabitable et violente »¹⁸⁵⁸.

L'expérience sensorielle éprouvante que représente un séjour dans la capitale continue d'être mise en scène. Les voyageurs qui s'aventurent dans le « Monstruo »¹⁸⁵⁹ témoignent de « la folie de la mégalopole »¹⁸⁶⁰, de « la ville extrême »¹⁸⁶¹ ou pour jouer sur les initiales du D.F, *Distrito Federal*, du « Detritus Federal »¹⁸⁶². Mexico se dote de teintes apocalyptiques: « Cuando los creadores del desierto acaban su obra, irrumpe el caos social. »¹⁸⁶³

Malgré ses travers innombrables, une forme de vitalité s'élève de la capitale et la caractérise aux yeux des voyageurs qui s'accordent à souligner ensuite son dynamisme, son cosmopolitisme, sa jeunesse, ses cultures, et les multiples surprises qu'elle réserve en son sein. Les motifs du chaos et de l'apocalypse, associés de manière récurrente depuis 1985 à l'image faite de Mexico, sont nuancés – voire contrebalancés – par d'autres discours qui la dotent finalement d'un « ordre secret »¹⁸⁶⁴, d'une « harmonie inexplicable »¹⁸⁶⁵.

Mexico, nous l'avons vu, est à double tranchant. Capable de repousser comme de ravir les étrangers venus la visiter voici qu'*entre espoir et damnation*¹⁸⁶⁶,

¹⁸⁵⁷ PACHECO, José Emilio. « Carlos Fuentes en La región más transparente, homenaje », dans Carlos Fuentes, *La región más transparente* [1958], Espagne : Santillana, Alfaguara, 2008, p. XXXV.

¹⁸⁵⁸ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 26 : « con su fama conquistada de metrópoli inhabitable y violenta ».

¹⁸⁵⁹ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 9-83 : « El Monstruo » est le titre de la première partie dédiée à Mexico DF.

¹⁸⁶⁰ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 35-66: « La locura de la megalópolis » est le titre du chapitre concernant Mexico DF.

¹⁸⁶¹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses: Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 183-222 : « DF, en la ciudad extrema » est le titre du chapitre concernant Mexico DF.

¹⁸⁶² REINALDO MÉNDEZ, Manuel. *La cortina de nopal : Crónica de un viaje por México*, op. cit., p. 339: « Ciudad de México: Detritus Federal ».

¹⁸⁶³ REYES, Alfonso. *México*. Prologue de Carlos Monsivais. México : FCE, Cátedra Alfonso Reyes del Tecnológico de Monterrey, 2005, p. 72.

¹⁸⁶⁴ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 26. C'est nous qui traduisons.

¹⁸⁶⁵ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 34.

¹⁸⁶⁶ Viviane de Tapia (dir), *Mexico entre espoir et damnation*. Paris : Autrement, Hors-série numéro18, 1986.

*entre l'abime et le sublime*¹⁸⁶⁷, entre civilisation et barbarie, tradition et modernité, fiction et réalité, elle se présente comme un espace réel et littéraire que le voyageur met en scène tantôt en privilégiant les aspects positifs (Suso Mourelo), tantôt les aspects négatifs (Francisco Solano). Néanmoins, comme le remarque à ce propos Manuel Reinaldo Méndez, il semblerait qu'aucune évocation n'en donne de juste milieu : « O se la odia [...] o se la adora »¹⁸⁶⁸.

Ces propos s'illustrent dans les récits des voyageurs. Pour Francisco Solano: « A la ciudad de México, con su fama conquistada de metrópoli inhabitable y violenta, no hay otra opción que detestarla »¹⁸⁶⁹. Paco Nadal s'exclame au contraire, dans cet amour paradoxal propre à *l'impur amour des villes*¹⁸⁷⁰: « Pese a su gigantismo, pese a su terrible boina de polución atmosférica, pese a sus cifras de delincuencia, pese a los eternos desplazamientos urbanos, adoro la Ciudad de México. »¹⁸⁷¹ Enfin, pour Suso Mourelo: « Una urbe así, entre las más vivas del planeta [...] absorbe a quien la pisa. Le ofrece, o le impone, tanto que el viajero se siente aturdido »¹⁸⁷². Son amour pour la capitale s'exprime par ailleurs dans un blog collectif de la manière suivante :

Estoy en el DF [...]. A la última ciudad que quiso seducirme.

[...] Fui a Tacuba, a las calles que entraban y salían del Zócalo; paseé ante museos, librerías de segunda mano, palacios marchitos que vendían videojuegos y tiendas de novia. Todo moría y resucitaba.

Acababa de llegar y ya quería quedarme.¹⁸⁷³

¹⁸⁶⁷ MORTIER, Gaëtan. *Mexique, Entre l'abime et le sublime*. Boulogne : Toute Latitude, « Essai », 2006.

¹⁸⁶⁸ REINALDO MÉNDEZ, Manuel. *La cortina de nopal : Crónica de un viaje por México*, op. cit., p. 322: « Todas estas cifras hacen que ninguna definición sobre Ciudad de México tenga término medio. O se la odia [...] o se la adora ».

¹⁸⁶⁹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 26: « A la ciudad de México, con su fama conquistada de metrópoli inhabitable y violenta, no hay otra opción que detestarla ».

¹⁸⁷⁰ SALVADOR, Álvaro (dir), *El impuro amor de las ciudades* [2002], Madrid, Visor Libros, Biblioteca filológica hispana, 2006, p. 239.

¹⁸⁷¹ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 53 : « Pese a su gigantismo, pese a su terrible boina de polución atmosférica, pese a sus cifras de delincuencia, pese a los eternos desplazamientos urbanos, adora la Ciudad de México. »

¹⁸⁷² MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 213 : « Una urbe así, entre las más vivas del planeta [...] absorbe a quien la pisa. Le ofrece, o le impone, tanto que el viajero se siente aturdido. »

¹⁸⁷³ MOURELO, Suso. « Cuando fuimos chilangos » [en ligne], dans *La línea del horizonte*, 28 Août 2014. Disponible sur : <http://lalineadelhorizonte.com/revista/cuando-fuimos-chilangos/>

Les grands axes de la capitale mentionnés dans les récits aident à se figurer l'espace : l'avenue Insurgentes traverse la ville en diagonale, les avenues Tacuba et Madero mènent à la place centrale du Zócalo, l'avenue Reforma conduit au parc de Chapultepec, etc. Les regards se superposent et se complètent, les lieux se recourent, les quartiers se précisent et se définissent. Paco Nadal et Suso Mourelo s'avèrent particulièrement friands du quartier bohème et montant de La Condesa :

En este enjambre de ínsulas anexas pero independientes, la colonia Condesa se asemeja a un oasis de paz.¹⁸⁷⁴

Uno de esos microcosmos se encuentra en la Condesa, el territorio del poeta; un barrio acogedor al suroeste del centro, levantado un siglo atrás sobre una herencia de noble. La Condesa guarda un art decó local, sin la pretenciosidad del art nouveau; calles en las que se asoman bistros y vinerías, bares diminutos y cafés; espacios a los que siempre recalo -a leer, a escribir, a escuchar vidas ajenas- después de mis citas.¹⁸⁷⁵

Bien qu'il sorte en quelques occasions au Musée National d'Anthropologie, à l'église de San Jacinto, dans les bois de Chapultepec ou d'autres lieux d'intérêt, le narrateur de *Bajo las nubes de México* préfère se réfugier dans l'espace intime de la maison de ses hôtes que se promener dans la capitale :

Al ser una ciudad febril, con lugares públicos poco propicios al reposo (para quien pasa el resto del año entre calles en rehabilitación y ruido de martillos eléctricos), la única opción que resta (si se carece, a la vez, de interés por las estridencias de la diversión, iguales en cualquier ciudad) se reduce a conformar un espacio protector que nos defienda del desconcierto, de las desventajas de la distancia y de la sensación de padecer la condición de insecto atrapado en una inmensa red de araña.¹⁸⁷⁶

À mesure que les parcours se croisent, que les regards s'entremêlent, que les discours s'élaborent, des lieux, des monuments, des places symboliques continuent d'établir des cartes invisibles et de fomenter l'imaginaire touristique. Pour citer quelques exemples parmi d'autres : les *chinampas* ou « jardins flottants » de Xochimilco témoignent de l'ancienne cité lacustre de Tenochtitlán ; le quartier de Coyoacán, où la maison bleue de Fridha Khalo et Diego Rivera repose non loin du refuge de Léon Trotsky, attire comme un aimant les pas des voyageurs ; le Zócalo, nous y reviendrons, continue de les fasciner. Les récits se font l'écho de la ville dans

¹⁸⁷⁴ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 48.

¹⁸⁷⁵ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 210.

¹⁸⁷⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 47.

le temps présent du voyage à partir de nouveaux motifs, de dialogues saisis au vol, de « territoires actuels » qu'ils traversent et révèlent. La Tour Latinoaméricaine et le métro de Mexico sont devenus deux symboles de l'inscription de la « modernité » dans la capitale :

La mañana es luminosa, espléndida, y decidimos ir a la Torre Latinoamericana, un edificio espantoso, el primer rascacielos de México, construido en 1956. De una altura de 160 metros, el último piso es una plataforma acondicionada para contemplar la interminable ciudad a los pies, un lugar muy propicio para las reconciliaciones familiares, donde los niños gritan y saltan alborozados y los padres se toman la mano como el primer día.¹⁸⁷⁷

El metro del DF es el orgullo de la ciudad y también una radiografía subterránea de sus capas sociales. Funciona muy bien, está limpio, es rápido y puntual y conecta el centro con buena parte de las periferias. Tiene once líneas y ciento setenta y cinco estaciones.¹⁸⁷⁸

Un autre lieu commun dans la (re)présentation de la capitale demeure celui de souligner, mais comment faire autrement, l'immensité et les contrastes qui la caractérisent. Comme ne cessent de le répéter les voyageurs, il y a plusieurs « Mexico » dans une seule et nous ne connaissons qu'une infime partie de l'histoire de la ville, de sa réalité, des mondes qui la composent :

Pero una ciudad que, en veinte años, casi dobló su población activa tiene una historia subterránea aún no escrita, que probablemente no se escriba nunca.¹⁸⁷⁹

El DF está dividido en dieciséis delegaciones, subdividida a su vez en trescientas cincuenta colonias o barrios. Cada una de estas colonias es tan grande y populosa como una capital de provincia española y en general vive de forma tan aislada como pudieran hacerlo un grupo de islas perdidas en el remoto Pacífico. Nada tiene que ver el agradable provincialismo de villas coloniales con tapa y jardín de Coyoacán con el amontonamiento de casas autoconstruidas en el cinturón de miseria de Netzahuatcóyotl. Un morador de Chapultepec o de Polanco no irá en su vida a Guerrero o Tepito [...]. Para los habitantes de Xochimilco, Tenayuca está tan distante como Nueva Zelanda.¹⁸⁸⁰

La Ciudad de México se ofrece extrema, la babel donde comparten espacio, pero no conviven, el lujo y la miseria, lo sagrado y lo profano, la modernidad y el pasado, la aglomeración y el diseño; un espacio compuesto de piezas

¹⁸⁷⁷ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 48.

¹⁸⁷⁸ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 54.

¹⁸⁷⁹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 48.

¹⁸⁸⁰ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 49.

independientes que se tocan sin mezclarse, posadas en distintas dimensiones.¹⁸⁸¹

Les dialogues servent à vivifier la narration du voyage, à introduire une dose de fictionnalisation supplémentaire dans la mise en scène du déplacement, à partager avec le lecteur des informations que glissent des personnages au voyageur :

- Yo vivo en este barrio, pero nunca salgo de fiesta por él. Fíjate en la gente, ¡parece como que quisieran ser europeos! – me cuenta mientras que conduce el gran auto [...].

¿Y cómo es la gente de por aquí? – le pregunto.

Bueno, hay de todo. Clase alta, ejecutivos, trabajadores extranjeros, estudiantes de universidades privadas...¹⁸⁸²

Les voyageurs cherchent également dans la capitale des lieux méconnus susceptibles d'éclairer l'espace de manière inédite pour mettre en scène ce que nous avons déjà désigné par ailleurs comme un « Mexique alternatif ». Le « Mexique archéologique » se manifeste encore lorsque les voyageurs se rendent au Musée National d'Anthropologie, et nous en livrent leurs impressions. Le « Mexique de la Révolution » se retrouve dans leur intérêt pour les muralistes ; le « Mexique pittoresque » se dévoile dans leur fascination pour les marchés. Le « Mexique alternatif » se présente selon nous dans l'évocation, de la part des voyageurs, de lieux dans la capitale en marge du pouvoir dominant. C'est le cas lorsque Francisco Solano se réfère au Libro Club de Netzahuatcoytl ou se rend à l'église de San Hipolito dans laquelle se vénère San Judas Tadeo, le Saint des délinquants et des causes impossibles. C'est également le « Mexique alternatif » qui prend forme dans le marché du Chopo auquel accourt Paco Nadal ou, à moindre mesure, celui de la place Santo Domingo, où se réunissent les écrivains publics, mentionnée par Suso Mourelo. Mexico est ainsi révélée sous diverses facettes qui visent cependant à donner en dernière instance une image unifiée, vivante et présente de la capitale comme les multiples lieux du territoire tendent à configurer, en dernière instance, une (re)présentation globale et unifiée du Mexique contemporain.

Une certaine vision de la capitale s'impose ainsi dans les récits des voyageurs et se diffuse dans l'imaginaire collectif pour acquérir les contours imprécis mais prégnants d'une ville immense, fascinante, ambivalente, singulière, monstrueuse, chaotique, atemporelle, invivable et vitale. En perpétuelle

¹⁸⁸¹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 209.

¹⁸⁸² NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 62.

métamorphose, elle reste cependant dans leurs discours étrangement la même lorsqu'unifiée, magnifiée, (re)créée par la littérature ; elle ne devient plus une, mais multiple, toujours ancienne et nouvelle à la fois. Peu à peu, mais ce peut-être depuis le premier jour où des conquistadors, éberlués, lui donnèrent existence à travers leurs récits, la ville de Mexico entre dans le mythe.

Vers le sud, une odeur à tropiques...

Bien que la capitale soit un lieu dans lequel il soit possible, comme le notait Pino Cacucci, d'oublier ses plans initiaux pour prolonger son séjour jusqu'à ne plus en repartir, elle est surtout pour la plupart des voyageurs un « rite de passage ».

Pour Francisco Solano :

Los días en D.F. son preambulares y se puede decir que están acondicionados para tomar impulso; no existen como necesidad, sino más bien como ritos de paso.¹⁸⁸³

Les rites de passage correspondent grossièrement pour Arnold van Genepp au franchissement d'un seuil, s'accompagnent d'un changement d'état et se configurent en trois temps : le temps préliminaire, le temps liminaire – ou « sur le seuil – et le temps postliminaire¹⁸⁸⁴. En suivant les perspectives d'Arnold van Genepp, le DF tel que le conçoit Solano s'inscrit dans le temps liminaire dans laquelle se prépare le narrateur, encore entouré d'un certain confort et de réflexes quotidiens, à s'aventurer dans l'inconnu :

Lo mejor, sin duda, en esos días previos al auténtico viaje, mientras trazamos sobre el mapa la ruta aún no concertada, es hacer que cada día sea una adquisición de ociosidad, de demora, de tiempo que sólo exige dejarse estar, sin más propósito que su propio transcurso, días que se abren con interminables desayunos: zumos, huevos rancheros, bollos con formas como arquetipos, varias tazas de café liviano, la claridad envolvente de la mañana con las canciones pirekuas de los indios purépecha, y el empeño de la lectura del periódico, para no relegar el sosiego a una felicidad abstracta.¹⁸⁸⁵

Partir de la capitale se vit pour le narrateur avec soulagement : « Ya hemos salido, al fin. »¹⁸⁸⁶ L'éloignement du centre vers la périphérie devient également,

¹⁸⁸³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 47.

¹⁸⁸⁴ VAN GENNEP, Arnold. *Les rites de passages* [1909]. Paris : A&J Picard, 2011 (Coll. Picard Histoire).

¹⁸⁸⁵ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 47.

¹⁸⁸⁶ *Ibid.*, p. 51.

comme en témoigne le narrateur, le constat de la ceinture de misère qui entoure la ville à mesure que la voiture poursuit l'itinéraire :

Cuanto más nos alejamos del centro, más entramos en la miseria que la rodea, en una extensión de carteles desvencijados y laderas de montaña mordidas por casamatas. No puede ser de otra manera, pues se necesita un promedio de dos horas para atravesar la ciudad y enfilarse la autopista.¹⁸⁸⁷

Au sud de Mexico, le passage-obligé de Puebla ne retient que l'attention de Suso Mourelo, qui dévie son itinéraire sur les traces des yaquis pour visiter la ville dont il rappelle l'empreinte catholique: « A plena mañana, desde la distancia, como una colección de cometas, brillan las docenas de cúpulas de la ciudad de los ángeles.»¹⁸⁸⁸ L'architecture, les églises, l'histoire du couvent Santa Monica, la ville voisine de Cholula qu'évoquaient tous les voyageurs passés sont cependant passés sous silence. Suso Mourelo s'intéresse dans l'espace diégétique au musée du chemin de fer, pour y chercher quelques traces sur les yaquis ; au musée d'Amparo, symbole de la richesse et de l'hétérogénéité de la culture mexicaine, puisqu'y sont exposés tant des idoles préhispaniques, des Christs barroques, que des manequins contemporains et, surtout, à la figure de la China Poblana: « Mis pasos van a la tumba, o a la memoria, de una mujer que también es leyenda. »¹⁸⁸⁹ Puebla s'avère être une étape plaisante pour le voyageur. Son discours est cependant moins louangeur, à l'égard de la ville, que celui de ses prédécesseurs. Elle s'efface d'ailleurs rapidement au profit de Veracruz, de laquelle le narrateur se montre plus enthousiaste : « Acababa de entrar y ya Puebla me resultaba lejana. »¹⁸⁹⁰

Le nom des villes est porteur d'imaginaire. Certains toponymes s'avèrent pour les rêveurs être une promesse d'aventure, diffusent un parfum d'exotisme, laissent entrevoir d'autres horizons. Paco Nadal s'arrête sur l'imaginaire, voire sur la mythologie, qui gravite autour du nom de Chihuahua. Suso Mourelo égrene le nom des huit communautés yaquis comme un chapelet. Francisco Solano profite de son passage à Veracruz pour évoquer avec poésie la puissance suggestive des toponymes, et effectuer une digression sur d'autres villes prégnantes dans l'imaginaire collectif :

Algunas ciudades, antes de ser una percepción real, son una caligrafía y un sonido. Su nombre es evocador y fabuloso. Oír su nombre es ya un estado de

¹⁸⁸⁷ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 51.

¹⁸⁸⁸ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 219.

¹⁸⁸⁹ *Id.*

¹⁸⁹⁰ *Ibid.*, p. 226.

ánimo. Tal vez un estado confuso, pero sugerente, que trae una atmósfera de irrealidad reconocida. No hace falta haber transitado sus calles para sentir que la palabra que nombra a esa ciudad posee una remembranza habitable. Se trata de un recuerdo apócrifo, sin duda es una falsificación emocional, pero se reproduce en los estratos más nebulosos de la memoria, donde lo vivido se confunde con lo probable, y en esa confusión lo real es fruto de la resonancia de una palabra. Sucede con Calcuta, con Viena, con San Petersburgo, con Jericó. París ha acumulado, durante dos siglos, la virtud de haber sido vivida antes de haber sido vista. Hoy es Nueva York, que todos conocen, aunque nunca se hayan pisado sus avenidas; allí se registran las huellas de los pasos que no dimos.¹⁸⁹¹

L'auteur revient ensuite à la narration du voyage et se concentre à nouveau sur l'espace traversé: « También Veracruz es una concavidad muy poblada, que resuena a campanadas y a polvorada. »¹⁸⁹²

Veracruz apparaît dans les discours comme une ville portuaire sensuelle, caribéenne, envoûtante. Le narrateur de *Bajo las nubes de México* évoque les sensations qu'il ressent lors de son arrivée, la perte première de repères, la lente accoutumance qui s'ensuit : le corps flotte dans un autre monde, puis se familiarise lentement. Le registre perceptif invoque les différents sens pour restituer la scène à son lecteur et l'aider à se l'imaginer. La mention de la « oscuridad »¹⁸⁹⁴ laisse deviner une faible visibilité et fait appel à la vue. Les sens de l'odorat et de l'ouïe sont sollicités de manière inhabituelle. L'arôme qui arrive à ses narines est qualifié par un superlatif : « fortísimo »¹⁸⁹⁵. Les divers groupes de musique, qui jouent dans un même espace, lui procurent la sensation d'un « exceso musical »¹⁸⁹⁶. Le goût se devine dans les boissons commandées. Le corps devient un foyer de perceptions qui semble perméable aux matières de l'air et de l'espace : l'humidité, la graisse, le pétrole, la sensualité qui émanent du lieu. Le recours à la comparaison et à des procédés synesthésiques finalise la scène : l'air se dote d'une « excitationalcoolique », l'espace lui-même est ressenti comme musical : « una geografía sinuosa de sonidos. »¹⁸⁹⁷ Bien qu'il soit moins réceptif à la musique populaire, les échos de voix qui circulent dans l'espace public et de la *marimba* qui ricoche sur les murs jusqu'aux oreilles du voyageur de *Donde mueren los dioses* soulignent aussi

¹⁸⁹¹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 115.

¹⁸⁹² *Ibid.*, p. 115.

¹⁸⁹⁴ *Ibid.*, p. 117.

¹⁸⁹⁵ *Ibid.*, p. 118.

¹⁸⁹⁶ *Id.*

¹⁸⁹⁷ *Id.*

l'ambiance acoustique et musicale de la ville : « Las palabras saltaban - collares, perfumes, volovanes, coco frío- y competían con la marimba. »¹⁸⁹⁸

Francisco Solano et Suso Mourelo sont ensorcellés par la vitalité de la ville, son exubérance, son rythme, son ambiance. Ils disent se laisser bercer par elle jusqu'à se sentir vivants, se sentir « être », voire jusqu'à s'y oublier : « Hay que seguir su ritmo y su estridencia. Eso nos involucra, nos arrebatata, nos hace partícipes, y ya no comprendemos; simplemente estamos vivos. »¹⁸⁹⁹ ; « aquí, acunado por la sensualidad que tal vez emergía desde el mar, había olvidado el motivo del viaje. »¹⁹⁰⁰

Au gré d'une déambulation nocturne et grisée par l'ivresse pour l'un, d'un chemin de traverse pour l'autre, tous les deux nous entraînent vers ce que nomment le collectif stalker, inspiré des situationnistes et de la psychogéographie, des « territoires actuels » :

Ils forment le négatif de la ville bâtie, les aires interstitielles et marginales, les espaces abandonnés ou en voie de transformation ; territoires inexplorés, mutants et, de fait, vierges. Ils sont les lieux de la mémoire réprimée et du devenir inconscient des systèmes urbains.¹⁹⁰²

Si les situationnistes prônaient la « pratique de la dérive »¹⁹⁰³ pour aller au cœur de la ville, le narrateur de *Bajo las nubes de México* nous fait part d'une dérive hallucinée dans laquelle la figure du témoin – renforcée par la répétition du verbe « voir » à la première personne –, grisée sous l'effet de l'alcool, superpose les images qui défilent sous ses yeux, de plus en plus étranges, en créant, à mesure, une atmosphère surréelle :

Tal vez estaba ebrio, sí, estaba ebrio, y buscaba disolverme en su atmósfera. Vi grupos de hombres, delante de puertas amarillas, hablándose a voces, que se callaban a mi paso; vi mujeres y perros compartir un trozo de pan; vi a viejos cargados de raras mercancías: una cafetera, una bolsa de basura, una viga de hierro. Eran las tres de la mañana y había muchachos intercambiándose pinzas

¹⁸⁹⁸ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 226-227. C'est nous qui surlignons.

¹⁸⁹⁹ *Ibid*, p. 115-116.

¹⁹⁰⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por la piel y por el alma de México*, op. cit., p. 225-226.

¹⁹⁰² Manifeste Stalker [en ligne] : http://th3.fr/imagesThemes/docs/th3_villien_24_Stalker_Manifeste_Livret.pdf?PHPSESSID=fvtkroupr85hv7al26dvbf2a85

¹⁹⁰³ Voir par exemple à ce propos COVERLEY, Merlin. *Psycho-géographie ! Poétique de l'exploration urbaine*. [2006]. Traduit de l'anglais par André-François Ruaud. Lyon : Les moutons électriques, 2011, p. 124.

de la ropa y sapos vivos. [...] No sé cuánto tiempo anduve perdido, con la memoria resonante de la música del zócalo.¹⁹⁰⁴

Suso Mourelo a prit l'habitude de se promener le long du boulevard maritime, le *malecón*, dont il extrait de nombreuses descriptions, et qui semblent résumer à ses yeux une grande partie de la ville. Cela ne l'empêche pas d'aller à la rencontre du Veracruz populaire, celui qui ne se montre pas à la « première lecture », et qui se livre non loin de là¹⁹⁰⁶.

Francisco Solano et Suso Mourelo dédient à ce lieu un espace important dans le cadre de leur narration. À la fin de cette étape, c'est avec une certaine nostalgie que les deux voyageurs continuent leur route en soulignant, une fois de plus, l'emprise de la ville sur leur âme :

De Veracruz uno no se despide. Como los amores incompletos, es una ciudad que reclama el regreso. Hay que conocerla en sucesivas incursiones, en estancias más prolongadas; hay que agotar todas sus rarezas y su propensión al optimismo. Se entrega pronto, es como una confabulación para hacernos felices.¹⁹⁰⁹

Quizás sea la señal para que, yo también, enfile ese camino que lleva alcorazón de Veracruz, o a su despedida, antes de que las sirenas me retengan. Los viajes acaban cuando nacen raíces. Se ha hecho la hora de marchar [...].¹⁹¹⁰

De Veracruz, le narrateur de *Bajo las nubes de México* continue son voyage en direction de Oaxaca avec une étape à Huautla de Jiménez. Celui de *Donde mueren los Dioses* se rend directement dans le Yucatán. Pour poursuivre notre approche du territoire, nous allons faire escale dans la ville de Oaxaca auprès de Francisco Solano, descendre en direction du Chiapas avec Paco Nadal, et prendre seulement enfin la direction du Yucatán, aux côtés de Francisco Solano et de Suso Mourelo.

¹⁹⁰⁴ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 120.

¹⁹⁰⁶ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por la piel y por el alma de México*, op. cit., p. 230.

¹⁹⁰⁹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 123.

¹⁹¹⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por la piel y por el alma de México*, op. cit., p. 241.

Au sud de Veracruz, à presque 500 kilomètres de la capitale et à 1500 mètres d'altitude, nous avons déjà mentionné la destination phare de Oaxaca dans les récits des voyageurs passés. Or, Oaxaca symbolise le « paradis » du narrateur de *Bajo las nubes de México*, l'espace idéal et idéalisé dans lequel il s'imagine, avec plaisir et une certaine nostalgie, pouvoir y finir ses jours :

¿Existe realmente la ciudad donde, dejándolo todo, pasaríamos el resto de la vida? [...] si, pese a todo, descubren que ese lugar existe, que es una ciudad de cantería verde, y que en sus calles desearían terminar sus días, entonces esa revelación ya no se borra de su memoria. [...] Esto es la ciudad de Oaxaca para mí. Y éste el modo atropellado y sereno en que puedo describir su seducción.¹⁹¹¹

Le chapitre intitulé « Verde Oaxaca » est une ode à la ville. Si bien le voyageur en soulève les faiblesses et dénonce des inégalités criantes, des problèmes de racisme et la difficulté de vivre dans l'état qui possède le taux de marginalisation le plus élevé du pays, il ne peut cependant pas aller contre la fascination et le bien être qu'éveillent en lui ce lieu :

En Oaxaca he sentido, con una intolerable precisión, la belleza de simplemente estar, la dicha de permanecer, y esto debería bastar para desear recogerse en esta ciudad, y morir cuando el tiempo decida interrumpir su fluir en el corazón.¹⁹¹²

Mourir à Oaxaca : nous voyons dans cette idée forte tout l'amour de l'auteur pour cette ville devenue le paradis de son monde intérieur. L'emplacement de Oaxaca, son architecture, l'harmonie de ses lignes, sa luminosité, son aspect quelque peu immatériel, sa beauté innégable, la perception des différentes temporalités qui semblent s'y écouler, sa présence indigène, sa potentialité artistique, ses cultures vivantes, ses villages et ses ruines alentour, continuent de faire de Oaxaca une étape fascinante pour les voyageurs occidentaux. Les passages-obligés de Monte Albán, de Mitla, et de l'arbre deux fois millénaire du Tule, que nous commençons à connaître, apparaissent dans le récit. Le narrateur retient surtout de Monte Albán l'impact de l'ignorance profonde que nous avons, à ce jour, face à son histoire mystérieuse, et la présence invasive des touristes, parmi lesquels les voyageurs se fondent et se confondent. Il nous fait part, à Mitla, de la vision déprimante d'un site où le béton devient l'élément qui a le mieux résisté face à l'écoulement du temps. Il partage avec nous les pensées métaphysiques qui découlent de l'observation du Tule, ce vestige de l'histoire qui défie, de son vieil âge et de ses 58 mètres de

¹⁹¹¹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 140.

¹⁹¹² *Ibid.*, p. 141.

diamètre, la mortalité des hommes qui l'observent, s'y réfugient, le contemplent, et se pressent sous ses branches, depuis des siècles et des siècles.

Chiapas, entre les flammes et les masques

Le Chiapas cristallise dans l'imaginaire collectif une destination phare pour le voyageur « aventureux » voire, surtout depuis 1994, pour le voyageur « engagé ». C'est une destination que poursuivent les étrangers en quête d'un Mexique indigène et profond. Il suffit pour s'en convaincre de lire les propos rédigés par François Chevalier dans *Aimer le Mexique*, édité par Larousse en 1989, ou d'ouvrir le *Guide du routard*, daté plus récemment de 2007 :

Le Chiapas est un paradis pour les ethnologues et les anthropologues. Pour les touristes aussi, ceux du moins assez audacieux pour s'aventurer dans cette contrée sauvage qui jouxte le Guatemala et où les pistes sont aussi inconfortables que rares les ressources hôtelières.¹⁹¹⁴

[...] le Chiapas est une région magnifique, montagneuse, au climat rude et à la végétation luxuriante, peuplée de communautés indigènes disséminées dans la jungle.¹⁹¹⁵

Le 1er janvier 1994 est une date charnière dans l'histoire du Mexique moderne. Avant d'expliquer les événements qui secouèrent le pays, le narrateur de *Bajo las nubes de Mexico* s'interroge sur sa propre personne en invitant peut-être, par ce stratagème, le lecteur à faire de même. Il expose ensuite la situation, et témoigne de sa propre ignorance: « Cuando, al día siguiente, vi las fotos en las páginas de los periódicos, a la sorpresa tuve que añadir mi ignorancia. Nada sabía, entonces, de la situación política y social del estado de Chiapas. »¹⁹¹⁶ L'auteur insiste sur l'impact de cette révolution dans l'imaginaire collectif. Le discours introduit le thème de l'invisibilité de « l'indien ». La question ouverte interpelle le lecteur et l'invite à la réflexion :

Habían surgido, en efecto, no exactamente del siglo XX, sino de un olvido de siglos que los condenaba a vivir en la pobreza y a morir desconocidos. ¿Muere lo que no se conoce? Para la conciencia de los ciudadanos de Europa, un indio tzeltal o tzotzil son remembranzas de vitrinas de museo, sus nombres suenan como dinastías extinguidas o regiones fantásticas, vestigios de otras épocas. Con la revuelta de Chiapas esos nombres se introdujeron, de pronto, en la realidad actual y en la imaginación diaria. Teníamos que contar con ellos. Eran

¹⁹¹⁴ CHEVALIER François *et al.* *Aimer le Mexique* [1996]. Paris : Larousse, 1996, p. 109.

¹⁹¹⁵ PAGE Olivier *et al.* *Mexique*. Italie : Hachette, 2007. (Coll. Guide du routard), p. 331.

¹⁹¹⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, *op. cit.*, p. 157.

parte del mundo. Entraron en nuestra conciencia, y si algo de la conciencia muere o desaparece, la mutilación nos toca a todos, es un fracaso colectivo.¹⁹¹⁷

Paco Nadal insiste avec emphase sur la marginalisation que subissent les indigènes depuis les temps de la conquête, où seuls les acteurs changent de rôle, tandis que le panorama social d'abus, de violences et d'inégalités demeure malheureusement le même¹⁹¹⁸. Ce faisant, les auteurs et voyageurs se rangent de manière évidente du côté des revendications des peuples originaires et se distancient du pouvoir officiel.

Amateur de formules percutantes, Paco Nadal présente Mexico comme la capitale « en superlatif » et l'état du Chiapas de la manière suivante :

Chiapas es el estado « más » de México. El más indígena, el más pobre, el más olvidado, el de mayor índice de analfabetismo, pero también el más rico en cultura autóctona, el más selvático, el más interesante y el más enigmático de todos los que componen los Estados Unidos de México.¹⁹²⁰

La fascination pour le sud du pays ne peut pas exclure, dans le discours des voyageurs, le constat des inégalités et de la violence qui irriguent l'ensemble du territoire mais qui sont particulièrement visibles dans l'état du Chiapas. Le discours récupère sa vocation informative à l'aide de statistiques et s'appuie sur des faits récents qui tendent à sensibiliser le destinataire, à l'émouvoir, voire à le révolter. Nous verrons, au cours de la dernière partie de ce travail, en quoi ce positionnement permet de qualifier la démarche de l'auteur et voyageur contemporain, malgré certaines limites qu'il nous faudra souligner, comme une « posture décoloniale ». Mais poursuivons en cette étape l'exploration du territoire et revenons aux lieux-communs qui participent à configurer la (re)présentation du Chiapas dans les récits de voyage. De même que par le passé, les voyageurs ne s'arrêtent pas à Tuxtla-Gutiérrez. Francisco Solano décrit la capitale de l'état de la manière suivante: « es un centro político y administrativo, con escasa población indígena, una ciudad despersonalizada y neutra, muy adecuada para funcionarios. »¹⁹²²

San Cristóbal et San Juan Chamula continuent d'attirer les voyageurs. Si Francisco Solano se demande ce qu'il faisait le jour du soulèvement de l'EZLN, Paco Nadal se trouvait sur place quelques jours plus tard, et découvrait la ville sous des auspices on ne peut plus particuliers : « era una ciudad tomada por el ejército,

¹⁹¹⁷ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 158.

¹⁹¹⁸ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 18-19.

¹⁹²⁰ *Ibid.*, p. 22.

¹⁹²² SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 160.

con tanques apostados en los cruces y gentes asustadas. [...] Había rastros de la batalla por todas partes, coches incendiados y corresponsales de guerra de medios de comunicación de medio mundo »¹⁹²³. Malgré ce contexte, la première description qu'il fait de la ville et les données qu'il fournit au lecteur – démographiques, architecturales, culturelles, historiques – pourraient étonnamment se confondre avec les paragraphes d'un guide touristique :

San Cristóbal es una hermosa ciudad de aires coloniales con unos ciento treinta mil habitantes y planimetrías rectangulares. Sus calles empedradas con casitas de planta baja y tejado rojo aparecen salpimentadas con multitud de capillas y templos barrocos. La plaza principal es el Zócalo, epicentro emocional de esta urbe de ritmo pausado y calores tropicales. El edificio más llamativo de la plaza es la catedral, un templo del Barroco colonial lleno de retablos y pan de oro famoso no sólo por sus hechuras sino también porque en él ejerció su ministerio el padre Bartolomé de las Casas, más conocido como el defensor de los indios.¹⁹²⁴

Après avoir introduit une digression sur le personnage historique qui se rattache à l'histoire de la ville qui porte désormais son nom, la seconde description de la place revient au contexte dans lequel la découvre le voyageur ; qui contraste avec l'évocation précédente : « Debía ser una plaza muy bonita y animada pero en aquel momento era difícil imaginarla así. El cielo encapotado, los militares por las calles y la mirada huidiza de los pocos transeúntes incitaban a la tristeza. »¹⁹²⁵

Francisco Solano remarque pour sa part la propension de la ville à se métamorphoser pour s'adapter aux attentes de ses visiteurs :

En realidad San Cristóbal toma la forma del escenario mental del visitante. Si se viene a disfrutar de una ciudad colonial, verá una ciudad colonial, aunque con el añadido de pizzerías. Si se trae una idea de exotismo y rareza, verá rareza y exotismo en las indias que venden muñecos vestidos de guerrilleros zapatistas, mientras llevan al niño dormido en el rebozo. Y siempre podrá cenar en un restaurante con fotografías de ruinas mayas, como si estuviera en Cancún.¹⁹²⁶

Le *discours* de la ville¹⁹²⁷ est ainsi orienté pour procurer l'illusion d'un paradis touristique, voire d'un havre de paix. Le voyageur dénonce cette mascarade,

¹⁹²³ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 23.

¹⁹²⁴ *Ibid.*, p. 24.

¹⁹²⁵ *Ibid.*, p. 25.

¹⁹²⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 163-164.

¹⁹²⁷ BAILLY, Jean-Christophe. *La phrase urbaine*, op. cit., p. 174.

destinée à produire un « Mexique imaginaire »¹⁹²⁸ dont il s'efforce de rendre compte : « Con este disfraz tan bien encajado, San Cristóbal vive apegada al silencio. »¹⁹²⁹ Contrairement aux voyageurs précédents qui se disaient tous charmés par cette ville du Chiapas, Francisco Solano la décrit comme une ville injuste, oppressante, aux apparences trompeuses, à la fausse gaieté : « en general se habla poco, en voz baja, y se sonríe sin ganas. »¹⁹³¹

La *Casa Na Bolom* qu'évoquent avec tant d'enthousiasme Albert t'Serstevens et Michel Droit est également mentionnée d'une toute autre manière. Le narrateur l'observe et la décrit à partir d'un point de vue critique jusqu'alors inédit :

En el salón, con una chimenea enorme, se puede ver a Franz Bloom sentado, leyendo, al lado de la chimenea, un contraste de realidad y memoria que erige al arqueólogo en icono más importante que el objeto de su estudio. [...] El comedor, dispuesto con bellos muebles para los huéspedes, tiene la atmósfera de un club inglés privado, y a decir verdad todo el centro es un reducto de antiguo colonialismo.¹⁹³³

Le colonialisme passé, la colonialité présente, la violence de l'histoire à l'égard des peuples originaires et l'inégalité persistante alimente le ressentiment qu'éprouvent de nombreux indigènes à l'égard des touristes et des occidentaux.

La visite de San Juan Chamula permet à Paco Nadal de décrire l'intérieur de l'église. L'évocation qu'il propose s'inscrit dans la continuité des descriptions passées. Comme ses prédécesseurs, le voyageur souligne l'ambiance quasi surnaturelle de la nef, plongée dans la pénombre, que seule éclaire une multitude de bougies. La chapelle, dit-il, est envahie par l'odeur de l'encens, du pin qui jonche le sol ; les litanies s'élèvent sans cesse jusqu'aux oreilles du voyageur subjugué. L'allure des familles et des saints que les personnes viennent adorer, leur profonde dévotion, leurs offrandes multiples, composent des scènes percutantes qui ne peuvent qu'impacter les visiteurs étrangers. Ces évocations n'ont rien de surprenant et s'inscrivent dans la lignée des nombreuses représentations du site. Cependant, le constat que fait Paco Nadal sur l'animosité qu'il ressent de la part des indigènes à

¹⁹²⁸ Au sens de Guillermo Bonfil Batalla, dans BONFIL BATALLA, Guillermo. *México profundo : Una civilización negada* [1987]. México : Grijalbo, 1990.

¹⁹²⁹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 166.

¹⁹³¹ *Id.*

¹⁹³³ *Ibid.*, p. 170.

l'égard des personnes étrangères est novateur : « Y nunca antes había entendido de forma tan clarividente el resentimiento indígena. »¹⁹³⁴

Les ruines de Palenque, passage-obligé sur la route du Chiapas, n'apparaissent pas dans le récit de Paco Nadal. Francisco Solano retient surtout du site la rencontre avec Mateo, un jeune guide qui partage avec eux ses connaissances dans la jungle, à quelques dizaines de mètres des ruines. Le personnage-type de l'enfant guide, intermédiaire entre les deux cultures, mais aussi entre deux temporalités, permet à l'auteur d'introduire des considérations culturelles tout en vivifiant la scène :

Mateo dejó de hablar. Su voz era lenta y suave, se notaba que pronunciaba frases muy repetidas; tenía un tono tal vez de desgana o aburrimiento, pero aun así transmitía una extraña convicción; no hablaba de cosas pasadas ni actuales, sino de algo vivo, utilitario, con lo que se ganaba la vida, como un profesor. Su historia era un resumen del *Popol-Vuh*, el libro de sus antepasados mayas. [...] En sus orígenes el *Popol-Vuh* se había conservado por tradición oral. La suerte nos había deparado, en plena selva, una simulación eficaz y cándida de los viejos medios de transmisión, un vínculo misterioso con los enigmas del pasado.¹⁹³⁵

À partir des différents sites archéologiques visités sur le territoire, le narrateur compose une vision finale des ruines qui, unifiées par l'artifice du langage et le travail de la mémoire, sont évoquées de manière poétique. Elles sont insérées dans un tableau sensitif, visuel, ouvert à l'imaginaire, dans lequel les éléments de la nature – la jungle, l'herbe, le soleil, l'air, le ciel, les nuages – se mêlent à la(re)présentation de l'espace et servent à le magnifier. Le deuxième mouvement du paragraphe, qui s'intéresse aux motifs des visiteurs, évoque le fantasme d'un voyage dans le temps :

Las ruinas de México sobresalen de la selva, o se yerguen en enormes extensiones de hierba luminosa, praderas descomunales que invitan a perderse, mientras el sol percute sobre serpientes de piedra, el aire se enrosca en grecas, mascarones y celosías, y el cielo despliega su muestrario de nubes con delicadeza de joyero. Espacios, sin duda, para olvidar el presente, para aturdirse y regresar, seducidos por la vieja magia que transforma la curiosidad en fervor, la seguridad en cataclismo, y la historia sepultada de los antiguos moradores en vestigios de una nueva memoria.¹⁹³⁶

¹⁹³⁴ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 33.

¹⁹³⁵ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 182-283.

¹⁹³⁶ *Ibid.*, p. 176.

Les vestiges des civilisations passées s'érigent dans l'esprit du voyageur, selon la tradition, comme autant de preuves de la mortalité des civilisations :

Atravesamos antiguos palacios y ascendemos pirámides, conscientes de pertenecer a una cultura perdurable, no sometida aún a las inclemencias del error y del tiempo, aunque sus síntomas de fatiga, su jactancia y su trivialidad, auguran una pronta disipación de su eficacia. Sabemos que se hundan los grandes imperios, que en el ascenso está contenida la caída, que todo esfuerzo arrastra el secreto de su debilidad, y que ese secreto, una vez desvelado, será la causa del fracaso. Es decir, que la esperanza tiene fecha de caducidad porque es una forma enmascarada de la melancolía.¹⁹³⁷

Ces réflexions ne sont pas sans faire écho à celles de Jacques Soustelle, qui s'exprimait dans *Les quatre soleils* de la manière suivante :

Mais, quelle que soit la cause de la mort de telle ou telle civilisation, une chose est certaine : c'est que, jusqu'à présent, depuis cinq ou six mille ans qu'il existe des civilisations, toutes, sans exception, ont péri. Par quel miracle la nôtre échapperait-elle au sort commun ?¹⁹³⁸

Les pensées qu'inspirent une telle visite, plus que la description du site, sont mises en lumière par le voyageur. C'est aussi l'occasion de se distinguer du « touriste » par l'acuité de son regard et d'introduire un autre lieu-commun du discours (contre) touristique, celui de la marchandisation du voyage :

Al fondo, muy cerca de la puerta de acceso, un grupo de indios lacandones venden arcos y flechas con punta de obsidiana, las agitan entre los dedos por encima de sus cabezas y las ofrecen a los niños como juguetes inofensivos; con el típico sayal blanco, semejante a un camisón de hospital, y sus caras terrosas y barbilampiñas, parecen feligreses de un culto poco frecuentado, o tal vez pacientes en una sesión de autoestima. Las flechas son iguales que las que venden a los turistas de D.F. en la Calzada de los Muertos de Teotihuacan, a 700 kilómetros; así que es falsa artesanía azteca y falsa artesanía maya, y sospecho que también ellos son falsos lacandones.¹⁹³⁹

Les Lacandons que mentionnaient tous les voyageurs passés sans pour autant les connaître, le peuple « inaccessible », si profondément compris puis évoqué par Jacques Soustelle¹⁹⁴⁰, sont évoqués par l'auteur au mieux, comme des êtres curieux, habitués du site, qui pratiquent un étrange culte, au pire, comme des imposteurs.

¹⁹³⁷ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 175.

¹⁹³⁸ SOUSTELLE, Jacques. *Les quatre soleils, souvenirs et réflexions d'un ethnologue au Mexique*, op. cit., p. 102.

¹⁹³⁹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 179.

¹⁹⁴⁰ SOUSTELLE, Jacques. *Les quatre soleils : Souvenirs et réflexions d'un ethnologue au Mexique* [1967]. Traduit de l'anglais par Michèle Pressé. Paris : CNRS, 2009. (Coll. Terre humaine).

Même aux confins du pays, nous voyons comme il semble désormais difficile pour les voyageurs d'atteindre un Mexique « authentique » tandis que la mise en fiction du territoire et l'utilisation d'un certain « folkore » à des fins commerciales devient une partie intégrante de la réalité mexicaine. Pendant ce temps, entre les flammes et les masques, le Chiapas continue de pleurer : « Les pierres du Chiapas continuent de pleurer. Elles nous parlent de la possibilité d'un pays fracturé entre un Nord relativement moderne, prospère, intégré à l'économie mondiale, et un Sud arriéré, opprimé, loqueteux »¹⁹⁴².

Dans la région du Yucatán ou le Voyage dans le Temps

Francisco Solano et Suso Mourelo terminent leurs itinéraires dans le Yucatán. Aux yeux de l'étranger, nous l'avons vu, il représente un « autre monde »¹⁹⁴³. Les voyageurs précédents accentuaient le dépaysement que suscitait leur déplacement dans l'espace exotique de la région. Les voyageurs contemporains creusent plutôt l'épaisseur de l'histoire pour mettre en scène un voyage dans le temps. Les derniers titres des récits de Francisco Solano et Suso Mourelo – « El sueño interrumpido de las ruinas » et « Para los dioses mayas » – évoquent, avec une pointe de mélancolie, un temps désormais révolu, dont il ne demeure que des traces. Des vestiges des civilisations passées mystérieusement interrompues d'une part et d'autre part, ce qui pourrait s'apparenter à une offrande, une dédicace étrange à des déités qui, si l'on s'en réfère au titre *Donde mueren los dioses*, seraient probablement mortes, le Yucatán paraît symboliser ici pour les voyageurs ce qui n'est plus ou plutôt, ce qui n'a pas pu être.

Nous voilà donc plongées, au terme de ces (récits de) voyages, dans le Mexique ancestral et mythique que poursuivent aujourd'hui des milliers de touristes et de voyageurs ; qui se véhicule, s'invente et se déforme dans les propos des guides touristiques ; qui continue de s'épanouir dans l'imaginaire collectif, de faire fleurir l'économie de la région, de circuler dans les paroles, dans les croyances, dans les pratiques des anciens :

Quedé con Amazonia para ir otro día a Valladolid. Cerca vivía parte de su familia, campesinos mayas que habían cortado las pencas del henequén. Nunca había prestado demasiada atención a esas historias pero ellos aún contaban historias del Sol y le hacían plegarias al dios de la lluvia; le miraban al cielo de

¹⁹⁴² FUENTES, Carlos. *Un temps nouveau pour le Mexique*, op. cit., p. 131.

¹⁹⁴³ CACUCCI, Pino, *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 210.

otra forma. Ellos contaban cuentos antiguos. Alguien guardaba un libro, aunque ella no lo había leído.¹⁹⁴⁴

Le Mexique ancestral et mythique affleure dans les légendes, les coutumes et la cosmogonie des peuples originaires rapportées par les voyageurs. Il se met également en scène à partir des éléments du paysage qui structurent, comme à Chichen Itzá, pour reprendre la conception de Bernard Debarbieux, la géographie sacrée du territoire¹⁹⁴⁵.

Nous avons évoqué l'admiration des voyageurs passés à l'égard de la restauration du site de Chichen Itzá et l'enchantement que leur procurait l'exploration des lieux. Ce que le narrateur de *Bajo las nubes de México* déplore surtout, dans le temps de son voyage, c'est la sécurité déployée pour faire face aux innombrables touristes venus visiter un lieu non plus tant sacré qu'institutionnalisé et que surprotégé « El acceso es como la entrada a una central de inteligencia, muy organizado, muy vigilado, y las normas exigen que los visitantes lleven en sus muñecas una pulsera de papel que identifica sus buenas intenciones. »¹⁹⁴⁶

Comme les touristes présents sur le site, le voyageur entre dans la pyramide dans laquelle il emprunte les escaliers qui mènent à la statue du Chac Mool :

Finalmente, cuando ya el sudor ha empapado la camisa, la escalera se abre y detrás de una reja, como un prisionero, está el Chac Mool, sentado sobre la rabadilla, las piernas encogidas y la espalda levantada, formando la uve de un recipiente, y con la cabeza vuelta hacia sus visitantes, que se renuevan cada dos minutos y aturden su rostro, ya de por sí inquietante, con los flash de sus cámaras, hasta dar a su mirada el brillo extraviado de un mundo ajeno. Sobre suregazo se depositaban los corazones arrancados a las víctimas. En la semipenumbra lo vi como un condenado a cadena perpetua, un monstruo de feria, un animal disecado, un dios empobrecido; una imagen, en fin, del miedo a la soledad.¹⁹⁴⁷

Le Mexique ancestral et mythique s'impose dans la temporalité présente du voyageur et s'incarne dans la figure sacrée du Chac Mool. Face à lui, le regard des touristes déshumanisés qui l'observent à travers les flashes incessants de leurs caméras humanise paradoxalement la statue de pierre qui se trouve dotée d'un

¹⁹⁴⁴ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por la piel y por el alma de México*, op. cit., p. 255.

¹⁹⁴⁵ DEBARBIEUX, Bernard. « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique » [en ligne], dans *L'espace géographique*, volume 24, numéro 2, 1995.

¹⁹⁴⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 188.

¹⁹⁴⁷ *Ibid.*, p. 190-191.

« regard » et réveille, par l'évocation faite de sa condition présente, une certaine pitié dans l'esprit du lecteur. Les anciens Dieux sont morts, emprisonnés, paraît nous dire le narrateur de *Bajo las nubes de México* en faisant écho, de ce fait, au titre de Suso Mourelo : *Donde mueren los dioses*. À travers ce face à face, deux univers se rencontrent et les temporalités se confondent dans l'espace littéraire.

À Chichen Itzá, les équinoxes sont visibles à partir d'un jeu d'ombres et de lumières sur les marches de la pyramide du Palacio del Castillo, qui dessinent la forme d'un serpent qui monte ou qui descend les marches, selon la saison. Ce phénomène permet au narrateur de *Bajo las nubes de México* de poursuivre la métaphore du serpent pour l'élargir à la temporalité présente du voyage, qui s'inscrit dès lors aussi par ce procédé dans une dimension mythique :

Faltaban treinta días para el equinoccio de otoño. La serpiente mudaría su piel y la amplia plaza estaría llena de fervorosos ojos que vendrían de todas partes del mundo. Pero este año la serpiente tenía un significado más profundo y actual. También el país había cambiado de piel, después de más de setenta años gobernado por el mismo partido.¹⁹⁴⁸

L'auteur fait référence de manière allusive à l'alternance politique historique que nous avons déjà mentionnée lorsque le PAN remporte en l'an 2000 les élections présidentielles.

Suso Mourelo a la chance de pouvoir assister à la « Descente de Kukulcán » lors de sa visite à Chichen-Itzá. L'imaginaire que lèguent les peuples amérindiens à la postérité et leur cosmologie contamine une fois de plus le discours du voyageur, qui n'hésite pas à ressusciter, dans la narration du voyage, le dieu maya vénéré par le passé : « Ahora Kukulcán, con sus dos cabezas clavadas en la arena, observa de reojo a los mirones que se tostaban al sol de la tarde. »¹⁹⁴⁹ Le Mexique ancestral et mythique ne se manifeste pas seulement dans les lieux visités, dans les légendes rapportées, dans la description de certains phénomènes ayant traversé les âges, ou bien encore dans l'évocation d'une histoire lointaine, sinon qu'il se diffuse également dans le lexique déployé par les voyageurs pour fusionner les temps passés et présents, les personnages et les espaces sacrés, mythologiques, réels, dans l'espace littéraire : « La serpiente iba a dejar una piel muy vieja, llena de costras y de sangre coagulada. »¹⁹⁵⁰ ; « La serpiente iba a finalizar su recorrido. Una nube tapó el sol que debía delinear la cabeza. Un suspiro sobrevoló la ciudad

¹⁹⁴⁸ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 194-195.

¹⁹⁴⁹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por la piel y por el alma de México*, op. cit., p. 266.

¹⁹⁵⁰ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 195.

sagrada. »¹⁹⁵¹ ; « Para entonces muchos habían abandonado el recinto, nerviosos por perder el autobús cuyo horario no esperaba los caprichos de Kukulkán. »¹⁹⁵²

Les voyageurs continuent à Mérida leur voyage dans le temps, dans le passé, en y humant l'arôme d'une autre époque: « En Mérida era domingo, y aunque la ciudad aún no se había despertado ya mostraba un aire de ociosidad antigua. »¹⁹⁵³, « en las calles surgieron las primeras calesas y los velocípedos familiares, reminiscencias de comienzos de siglo »¹⁹⁵⁴. Ils incorporent, comme à leur habitude, des rappels historiques : somptueuse par le passé grâce au commerce de l'hénequen, la ville de Mérida est surnommée au XIX^e siècle le Paris du Nouveau Monde. Des indications pratiques et topographiques : dans cette ville, les rues ne portent pas de noms, mais des numéros ; sa vie culturelle se concentre autour de quatre pâtés de maisons. Des digressions littéraires : Francisco Solano recourt aux *Palmeras de la brisa rápida* de Juan Villoro, Suso Mourelo à la *Relación de cosas de Yuucatán* de Fray Diego de Landa. Ils insistent enfin tous les deux sur la vitalité qui se dégage de ce lieu : « Al llegar a Mérida la única magia que permanece es la vitalidad »¹⁹⁵⁵, « Pocas ciudades he visto, pese al semblante enigmático de sus habitantes, más alborotadas y dispuestas a la alegría compartida que Mérida. »¹⁹⁵⁶

Francisco Solano et Suso Mourelo relèvent, une fois de plus, la musicalité de la ville, et mettent en scène le théâtre social qui se déploie sous leurs yeux. Le premier se focalise sur des jeunes qu'il aperçoit en train d'attendre des transports publics pour aller à la plage, le bonheur qu'ils émanent, et l'ambiance festive de la ville qui le marque par son effervescence : « era uno de los cincuenta y dos domingos del año, y sin embargo parecía una celebración de la independencia. »¹⁹⁵⁷ Le second propose une description du *zócalo*, qu'il embrasse par le regard, dans laquelle la diversité des personnes qui animent la place vivifie la narration.

¹⁹⁵¹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por la piel y por el alma de México*, op. cit., p. 268.

¹⁹⁵² *Id.*

¹⁹⁵³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 183.

¹⁹⁵⁴ *Ibid.*, p. 186.

¹⁹⁵⁵ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por la piel y por el alma de México*, op. cit., p. 252.

¹⁹⁵⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 187.

¹⁹⁵⁷ *Id.*

Les différents statuts et milieux d'origine de ces « personnages », qui co-existent et se croisent un moment dans un même espace, rappellent que le Mexique, contrairement à certains « clichés », s'est inséré dans un monde à présent globalisé :

La chica de la garita turística se barniza los labios, el vendedor de cigarros cubanos culebrea entre las mesas y una niña de Chiapas pasea sus bordados sin fortuna. La pareja de gringos viejos camina por el centro con paso y ojos borrachos, y un joven recién perfumado se sienta a esperar una transacción o un amor.

En un lateral un hombre y tres mujeres predicán en power point las desgracias del colonialismo capitalista. Al fondo, un aprendiz de profeta disputa la clientela con salmos del Antiguo Testamento. [...] Bajo los soportales toca una banda y dos centenares de parejas y algunas mujeres bailan sin final.¹⁹⁵⁸

Dans l'espace diégétique, Francisco Solano se détient sur la visite aux ruines de Chichen-Itzá et sur la ville de Mérida. Pour Suso Mourelo, l'étape dans le Yucatán possède une symbolique particulière, puisqu'elle représente à ses yeux la fin de l'itinéraire de la déportation, mais aussi la fin de son enquête, de sa quête, et de son propre voyage.

Les célèbres plages des Caraïbes et le site archéologique de Tulum n'apparaissent pas dans le discours des voyageurs, probablement pour le même motif que leurs prédécesseurs : la volonté de continuer à se démarquer du puissant imaginaire touristique qui gravite autour de ces lieux symboliques. Autrement dit, les voyageurs préfèrent renouveler leur regard sur des lieux-communs du Yucatán, ou chercher d'autres itinéraires, plutôt que de prendre le risque d'être confondus avec la figure du touriste. Lorsqu'ils le font, le *critère ophtalmologique* permet, comme nous l'avons vu, de creuser l'écart entre leur figure et celle des « nouveaux conquérants »¹⁹⁶⁰. L'immensité du Yucatán se résume une fois de plus à quelques sites emblématiques de la région. Nous pouvons cependant noter un changement dans le traitement littéraire de l'espace. L'étonnement des voyageurs passés face à la toponymie des lieux, le dépaysement linguistique que provoque l'immersion dans ces territoires, leur application pour décrire la région comme un *loecus amoenus* sont absents des récits de Francisco Solano et de Suso Mourelo. Bien qu'ils se rendent à Chichen Itzá, les voyageurs n'évoquent pas le site d'Uxmal, que nous savons pourtant avoir été un lieu commun des récits de voyage passés. L'archéologie semble moins intéresser nos voyageurs contemporains que le Mexique réel et populaire qui se déploie sous leurs yeux. Francisco Solano confesse

¹⁹⁵⁸ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por la piel y por el alma de México*, op. cit., p. 252.

¹⁹⁶⁰ *Ibid.*, p. 268. C'est nous qui traduisons.

sa préférence de la manière suivante : « No hay que elegir, pero frente a los enigmas de los yacimientos arqueológicos prefiero los zócalos musicales de México, la humedad de sus cantinas, con su vibración oscura de vida reciente. »¹⁹⁶¹

L'un des buts du récit de voyage consiste pour Rachel Bouvet et Miryam Marcil-Bergeron à améliorer, pour le lecteur, sa connaissance d'un territoire donné le temps d'une expérience de lecture¹⁹⁶². Or, nous voyons bien, au terme de ces promenades effectuées à partir des récits des voyageurs, que le Mexique s'est éclairé pour nous de nouvelles perspectives. Des terres du nord au Yucatán, le lecteur qui achève un récit de voyage au Mexique aura, quelle que soit sa lecture, enrichi et densifié sa vision du pays, du voyage, et, peut-être même, de la vie.

Retours : fin et fruits du voyage

Pour poursuivre la métaphore de la lecture comme voyage, le lecteur d'un récit de voyage approche, à l'égard du narrateur/voyageur, au terme du récit, de la fin du voyage : le voyage de l'auteur qu'il suit par le biais de la lecture d'une part et d'autre part, son propre voyage, effectué le temps de son immersion dans le texte. Comme le remarque Francis Affergan, le voyage, de plus, « s'avère incontournable, ne serait-ce qu'un voyage de l'œil qui parcourt un récit de voyage. »¹⁹⁶³

La capitale et l'intensité de la mégalopole ; la narration d'un voyage à bord d'une automobile, qui s'éloigne de Mexico et traverse la campagne mexicaine avec des passagers heureux ; le déplacement de Guadalajara à Topolopambo, de Veracruz à Huautla ; l'amoureuse évocation de Oaxaca ; la perception du Chiapas ; la visite des ruines ; la galerie des personnages mis en scène permettent aux lecteurs de découvrir les facettes du territoire dont le narrateur de *Bajo las nubes de México* s'est imprégné, qu'il restitue avec bonheur et sans difficulté :

En el autobús, guiado por la pasión de las palabras, el libro se componía, a partes iguales, de fervor y agradecimiento. No era necesario hacer ningún

¹⁹⁶¹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 175.

¹⁹⁶² BOUVET Rachel, MARCIL-BERGERON Myriam. « Pour une approche géopoétique du récit de voyage » [en ligne], dans *Arborescences*, numéro 3, 2013, *Lire le texte et son espace: outils, méthodes, études*. 2013 [en ligne]/ Disponible sur : <http://www.erudit.org/revue/arbo/2013/v/n3/1017364ar.pdf>

¹⁹⁶³ AFFERGAN, Francis. *Exotisme et altérité : Essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*. Paris : Presses Universitaires de France, 1987, p. 48.

esfuerzo, no existían las dificultades, el tiempo fluía en sus páginas como en los sueños felices.¹⁹⁶⁴

Au terme de notre lecture, nous avons l'impression que Francisco Solano a traversé le Mexique mais qu'en contrepartie, le Mexique a *traversé* le voyageur: « El viajero que regresa no es el mismo hombre que se fue. »¹⁹⁶⁵

À partir de la vision poétique et pénétrante de Francisco Solano, le lecteur découvre un pays qui fascine le voyageur, l'interroge, l'émerveille, le surprend, l'émeut. L'auteur se détourne des clichés, s'arrête sur les détails, s'ouvre à des réflexions métallittéraires, philosophiques, existentielles. L'écrivain offre une vision de la réalité mexicaine tout en allant au-delà, voire en creusant cette réalité pour tenter d'en saisir la « radiation » et, à défaut de restituer l'expérience *exacte* du voyage, donner à percevoir sa quintessence : « A través de las palabras expresaría el asombro, o al menos tocaría su radiación. »¹⁹⁶⁷

Le Mexique que met en scène Paco Nadal aborde des thèmes et des lieux communs pour qui connaît un tant soit peu le pays. Les expériences significatives – voire hors du commun – du voyageur lui permettent cependant de (re)présenter ces thèmes, par ailleurs fort exploités, sous un angle inédit. Au contraire de ses homologues, le retour n'occupe pas une place importante dans la narration. Une ellipse temporelle et thématique « téléporte » le lecteur de Real de Catorce à l'appartement madrilène du voyageur : « Hoy, mucho tiempo después »¹⁹⁶⁸. Mise à part la « révélation » finale qui confirme le voyageur dans sa vocation d'écrivain, celui-ci passe sous silence le retour et les fruits du voyage. Cette absence dans le développement narratif reflète peut-être la condition professionnelle du voyageur. En effet, le retour n'aquiert pas la même importance – ni la même symbolique – pour un « voyageur professionnel » que pour un « voyageur provisoire », puisque si le second doit se conformer à retrouver son monde d'origine avec une certaine nostalgie, le premier est à peine rentré qu'il est déjà sur le point de repartir.

En accompagnant Suso Mourelo sur la trace des yaquis, le lecteur traverse le pays de part en part, d'ouest en est, du nord au sud. Il découvre un territoire qui oscille entre le passé historique et littéraire d'une part et d'autre part la situation présente du pays qu'appréhende le narrateur au fil de l'expérience viatique. Le Mexique prend forme à partir d'une multiplicité de voix qui renseignent le voyageur

¹⁹⁶⁴ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 198.

¹⁹⁶⁵ *Id.*

¹⁹⁶⁷ *Ibid.*, p. 199.

¹⁹⁶⁸ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 191.

et le lecteur sur la réalité – ou tout du moins, la réalité de chacun des interlocuteurs – du pays (re)présenté. Suso Mourelo insère, en approchant de la fin du voyage, une scène dans laquelle il réfléchit sur le chemin parcouru. À l'égard de Francisco Solano, telle une éponge, il semble avoir été *traversé* par le pays visité : « Había pasado el tiempo pero, sobre todo, *había pasado México por mí.* »¹⁹⁶⁹

Suso Mourelo présente la textualisation de son voyage comme une forme de reconnaissance envers les personnes rencontrées, une manière de leur rendre hommage, et de préserver leur souvenir : « Tal vez contarlos fuera la única forma de guardarlos [las personas], de devolverles parte de todo lo que me habían entregado. »¹⁹⁷¹ La mise en forme de son voyage signifie surtout, pour Francisco Solano, la possibilité d'agencer ses souvenirs pour y trouver, peut-être, le sens même du voyage que l'écriture permet parfois de révéler. Selon son point de vue, la textualisation de l'expérience viatique confère une certaine *réalité* à l'aventure. Elle permet d'en garder la trace, d'en préserver, bien qu'incomplet, le souvenir :

Tenía que escribir un libro para que no se perdieran los días de felicidad y estupor vividos en México. Sólo es real lo que está escrito. Pero lo que no está escrito está igualmente vivo, y se agita en los posos de la memoria como peces inasibles.¹⁹⁷³

En prenant le contrepied de l'idée-commune selon laquelle écrire un voyage revient à le revivre, le narrateur insiste plutôt sur l'identité de l'auteur qui se remémore, une fois de retour, sa propre personne comme un « double », un « fantôme » *autre*, et pourtant, substantiellement *le même*. Bien que l'équivalence auteur = narrateur = voyageur fonctionne particulièrement lors de ces réflexions, puisque l'auteur y souligne l'homologie entre l'identité de l'écrivain et celle du voyageur passé, la métamorphose du voyageur est mise en exergue par l'écrivain pour insister sur les incidences et sur les fruits mêmes du voyage :

Un viaje escrito no es una experiencia vivida dos veces [...] sino *la confirmación de que el escritor es la encarnación del fantasma del viajero*, un doble que se recuerda fuera de lugar, fuera de sí, y tantea en su memoria la finalidad secreta del viaje, que no consiguió descifrar. *Y por eso escribe, para que aparezca al fin el sentido del viaje, para que las palabras revelen qué fue a buscar y en qué consistió su metamorfosis.*¹⁹⁷⁴

¹⁹⁶⁹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por la piel y por el alma de México*, op. cit., p. 11-12. C'est nous qui surlignons.

¹⁹⁷¹ *Id.*

¹⁹⁷³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 199.

¹⁹⁷⁴ *Ibid.*, p. 137.

Nous avons vu dans la partie précédente que la fin du voyage permettait aux voyageurs d'élargir leur expérience à l'évocation plus générale du pays mis en scène. Le retour était pour eux l'occasion d'effectuer le bilan, voire de livrer un « diagnostic » sur l'état du pays, dont les enjeux politiques n'étaient pas inexistantes. Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo invoquent le thème et l'importance de l'écriture et profitent de ce lieu stratégique pour mettre en scène leur figure d'écrivain. Depuis l'autobus qui le ramène à la capitale, Francisco Solano s'imagine déjà chez lui, à côté de sa fenêtre, en train de composer son récit ; jusqu'à ce que la narration le (re)présente, par le biais d'une ellipse narrative, en train de poser le point final à Madrid. Paco Nadal raconte la révélation que lui inspire le peyote au sujet de sa « mission d'écrivain », puis se (re)présente aussi dans son lieu de résidence, en train de finaliser la textualisation de son récit. Nous voyons enfin Suso Mourelo en train d'hausser son verre, à la fin de son voyage, à la fin de son récit, lorsque son journal, débordant de noms auparavant inconnus, n'a bientôt plus de place pour accueillir de nouveaux commentaires.

La pratique de l'écriture apparaît plus que jamais intrinsèque à l'expérience vaticque. Elle accompagne le voyage à la fois qu'elle lui donne un sens, le densifie, l'illumine et le finalise: « Me vi entregado a una tarea discontinua, pero constante, y así llegué a la última línea y al golpe final sobre las teclas. »¹⁹⁷⁵ ; « Hoy, mucho tiempo después, sentado frente a mi escritorio, mientras intento terminar este relato de mis viajes por México, tengo en mis manos el cuaderno con esas páginas que garabaté en Real. »¹⁹⁷⁶ ; « Palpé mi cuaderno de México lleno de papeles añadidos, de nombres que habían nacido en mi vida, de dioses que ya habían muerto. Alcé la jarra. La sal se me puso en los labios y disfruté el primer sorbo de la michelada, como había hecho tantos meses atrás, en el Oeste. Abrí el cuaderno y escribí »¹⁹⁷⁷.

Sans doute parce qu'il existe en réalité plusieurs départs, la date qui permettrait de situer le commencement du périple des voyageurs, tout du moins dans l'espace diégétique, n'est pas mentionnée. Ils insistent cependant tous sur la date à laquelle ils terminent leurs récits et, d'une certaine manière, leur voyage. L'expérience de l'écriture s'inscrit ainsi dans un espace/temporel précis, mentionné dans le paratexte, qui conclut les récits de la manière suivante : « Madrid, 3 de

¹⁹⁷⁵ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 199.

¹⁹⁷⁶ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 191.

¹⁹⁷⁷ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por la piel y por el alma de México*, op. cit., p. 269.

diciembre de 2000 »¹⁹⁷⁸, « Madrid – Los Urrutias / Febrero de 2009 »¹⁹⁷⁹ ; « Indianápolis, 2010 »¹⁹⁸⁰.

Par ces dates attestées – ou tout du moins revendiquées – du retour du voyageur dans son monde d'origine, Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo rétablissent l'ordre social transgressé et se rapprochent de la conception des récits de l'âge classique¹⁹⁸¹. Revenir à son monde d'origine et retrouver son quotidien permet au voyageur de poser un nouveau regard sur le monde auquel il est habitué et de l'interroger comme *n'allant plus de soi*. Le dépaysement, la parenthèse que constitue le voyage, le déplacement du regard qu'il provoque se présente, nous l'avons vu, comme un « antidote » susceptible d'enrichir et de raffraîchir le regard de l'auteur. Le narrateur de *Bajo las nubes de México* essaie ainsi de préserver, une fois de retour à Madrid, l'éveil et la surprise constante qu'il expérimentait au Mexique : « Asombro que mantengo lejos de México y que se cultiva y expande cuando estoy allí. »¹⁹⁸² Car le Mexique des voyageurs reste surtout, dans l'espace de la littérature et dans l'espacement du voyage, un territoire abordé sous le prisme du rêve et de la fascination.

¹⁹⁷⁸ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, *op. cit.*, p. 199.

¹⁹⁷⁹ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, *op. cit.*, p. 191.

¹⁹⁸⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por la piel y por el alma de México*, *op. cit.*, p. 270.

¹⁹⁸¹ DOIRON Normand. *L'Art de voyager : Le déplacement à l'époque classique*. Paris : Klincksieck, 1995.

¹⁹⁸² SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, *op. cit.*, p. 198.

Troisième partie
la (re)présentation du Mexique

Le Mexique des voyageurs

En arrivant au Mexique, nous marchons sur un pays profondément inconnu [...] [il] se présente à nous sous différents masques [...] ; tous ces masques se succèdent, vous savez, comme dans ces numéros de dancing de music hall où quelqu'un se met un masque et l'enlève à toute vitesse pour en mettre un autre. Le Mexique, c'est la synthèse, c'est le mélange de tous ces masques à la fois et c'est absolument passionnant d'essayer de les lever l'un après l'autre sans prétendre jamais voir le vrai visage du Mexique [...].¹⁹⁸³

Nous avons montré jusqu'à présent des changements de paradigme dans les récits de voyage de nos auteurs espagnols qui reflètent une évolution significative dans leur rapport au monde, au voyage et à l'Autre. Des nouvelles tendances dans les itinéraires, d'autres modes de déplacements, des formes inédites d'appréhender l'espace, influent sur la narration du voyage. Les récits deviennent alors un miroir dans lequel il est possible de voir se refléter l'évolution des techniques, les métamorphoses du pays, les nouvelles sensibilités des voyageurs. Nous avons remarqué dans les discours, en abordant le thème de la rencontre, une plus grande ouverture à l'Autre, et questionné la figure de l'auteur et voyageur, tombée de son piédestal pour revenir à de plus humbles proportions. À partir des itinéraires empruntés, des lieux-communs visités, des imaginaires invoqués, nous avons continué à interroger, avec une démarche proche de la géopoétique, la cartographie littéraire et sentimentale des voyageurs. Après ce long parcours à lire et à questionner des récits de voyage, à nous interroger sur les diverses représentations du Mexique produites au fil du temps, à nous froter nous-mêmes à cette réalité « autre » afin de mieux la comprendre ou, peut-être, de mieux comprendre nos récits, revenons sur des thématiques et des concepts susceptibles d'approfondir notre étude et d'éclairer nos réflexions précédentes.

¹⁹⁸³ L'année du Mexique en France. (2011, 05 février). *Intervention de Jean Claude Carrière lors du lancement de l'année du Mexique en France*. [Vidéo en ligne]. Disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=k8vdnBX_IcU

Le Mexique, une terre empreinte d'exotisme ?

Jusqu'à présent, nous avons qualifié le Mexique « d'espace exotique » en de nombreuses occasions. Nous avons souligné la persistance d'un exotisme primitiviste dans la pensée occidentale. Nous avons plus d'une fois évoqué la « touche d'exotisme » qu'appliquent les voyageurs à leurs récits. Cependant, nous avons pris cette notion comme allant de soi, sans pour autant nous arrêter sur un concept pourtant problématique. En effet, l'exotisme recouvre des réalités très différentes en fonction de l'usage et de la perception qui en est faite. Ainsi, il n'est pas rare de voir les voyageurs affirmer qu'ils se méfient de l'exotisme ; exotisme qu'ils s'évertuent pourtant à mettre en scène dans l'espace littéraire par le biais de différentes stratégies. Cet apparent paradoxe s'efface si nous comprenons qu'il s'agit là de phénomènes distincts. Dans un premier cas, la notion d'exotisme est valorisée. Considéré comme un ensemble de signes discursifs destinés à mettre en scène une « représentation de l'ailleurs »¹⁹⁸⁴, l'exotisme ne peut pas se dissocier du texte viatique dont il est partie prenante. Il permet de mettre en place des « stratégies d'écriture »¹⁹⁸⁵ qui rendent compte de l'altérité de l'espace traversé. Il devient un réservoir d'images, de motifs, mais aussi de techniques littéraires destinées à provoquer chez le lecteur le sentiment de s'approcher, pour reprendre les termes de Victor Segalen, au « plaisir de sentir le Divers »¹⁹⁸⁶. Dans un second cas, l'exotisme est perçu de manière négative et s'associe au manque d'authenticité. Il a trait au superflu, au superficiel, à la projection des fantasmes du voyageur sur l'image d'une réalité que falsifie la distorsion de son regard. L'exotisme devient un leurre, une entrave à la connaissance. D'où les propos du narrateur de *Bajo las nubes de Mexico* qui met en garde son destinataire contre les mirages de ce que nous pourrions qualifier, pour reprendre une expression commune, d'un exotisme « de pacotille » :

En todo caso, el exotismo de México no favorece la toma de conciencia del visitante. Y bien que se encargan de ello las autoridades mexicanas. Porque incluso los aspectos más sórdidos están edulcorados en el itinerario turístico, quiero decir que para una mentalidad europea, que atraviesa estas tierras igual que mira un escaparate, la presencia indígena tiene, en general, un carácter

¹⁹⁸⁴ GONZÁLEZ, Valeria. « La traduction du roman mexicain chez Gallimard : Reflet d'un exotisme nouveau », dans *Si loin si près : l'exotisme aujourd'hui*. Clamecy : Klincksieck, 2011, (Coll. Circare), p. 90.

¹⁹⁸⁵ PAGEAUX, Daniel-Henri. « Exotismes d'hier et d'aujourd'hui », dans *Si loin si près : l'exotisme aujourd'hui, op. cit.*, p. 99.

¹⁹⁸⁶ SEGALÉN Victor. *Œuvres complètes*. Paris : Robert Laffont, 1995, p. 751.

decorativo, son remembranzas de épocas milenarias, estampas vivas que no se registran como realidad, sino algo así como una imaginaria perturbadora, pero nada más.¹⁹⁸⁷

Cette citation nous semble intéressante à plusieurs égards. Tout d'abord, elle rappelle que l'exotisme a trait à la « mentalité européenne », au regard du voyageur, au positionnement de l'observateur. Car si le vocable provient du grec « *exoticus* », étranger, et rappelle par son préfixe « - ex » tout ce qui est « en dehors de », alors l'exotisme est, avant toute chose, un discours *sur*, un point de vue. Ce qui est *exotique* pour les uns ne l'est donc pas forcément pour les autres, et vice et versa. Est « exotique » ce qui, d'un point de vue initialement occidental, relève de la fascination pour l'Ailleurs. Ce paragraphe souligne également que la notion d'exotisme implique un rapport entre l'observateur et la chose/personne observée, rapport sous-tendu par des principes de domination ou, tout du moins, de supériorité. Comme l'écrit Daniel-Henri Pageaux :

[...] il s'agit de mettre en évidence, sous la notion d'exotisme, un rapport, une relation que le regardant, ou l'énonciateur établit avec l'autre, son espace, sa culture. Ce rapport a été pendant longtemps fondé sur une supériorité du regardant et sur une dévalorisation de l'autre, réduit à un élément d'un décor qui, lui, était assez régulièrement valorisé.¹⁹⁸⁸

Francisco Solano pointe dans ses réflexions l'une des conséquences de l'exotisme, à savoir : « un effet déréalisant à l'égard du pays regardé »¹⁹⁸⁹. En effet, les politiques s'en servent parfois comme d'un leurre, pour « masquer » les réalités « dérangeantes » du pays et offrir, comme le souligne le narrateur de *Bajo las nubes de Mexico*, une image idéale et idéalisée des lieux, un mirage, que Franck Michel qualifie par ailleurs d'« imposture exotique »¹⁹⁹⁰. Comme le signale Françoise Aubès pour le Pérou, mais ses considérations peuvent s'étendre au Mexique et, plus largement, à l'ensemble des pays considérés comme « exotiques » par les occidentaux :

L'exotisme [...], intimement lié à l'histoire coloniale du pays, est une arme à double tranchant, indispensable pour l'économie nationale, il brouille et fausse

¹⁹⁸⁷ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 165.

¹⁹⁸⁸ PAGEAUX, Daniel-Henri. « Exotismes d'hier et d'aujourd'hui », dans *Si loin si près : l'exotisme aujourd'hui*, op. cit., p. 99.

¹⁹⁸⁹ *Ibid.*, p. 101.

¹⁹⁹⁰ MICHEL, Franck. *Désirs d'ailleurs : Essai d'anthropologie des voyages*, op. cit., p. 145.

la véritable identité d'une société qui repose encore sur des rapports de dépendance, de subordination et d'aliénation.¹⁹⁹¹

Ces réflexions préalables nous montrent l'importance de définir plus précisément la notion d'exotisme pour pouvoir ensuite répondre à la question suivante : en fin de compte, peut-on dire que le Mexique est, ou au contraire, n'est pas, dans le discours de nos voyageurs, une terre empreinte d'exotisme ?¹⁹⁹²

L'adjectif « exotique » émerge dans le contexte de la « découverte » de l'Amérique, du voyage et des grandes expéditions maritimes occidentales¹⁹⁹³. Il apparaît pour la première fois dans la littérature française en 1552, dans le *Quart livre* de François Rabelais, pour désigner les « marchandises exotiques et pérégrines ramenées de l'île de Nulle part »¹⁹⁹⁴, une île qui rappelle à bien des égards les terres récemment « découvertes » du Nouveau Monde. Le terme s'étend à la langue espagnole au siècle suivant¹⁹⁹⁵. Il faut cependant attendre la fin du XIX^e siècle pour que se décline en 1845 le terme d'« exotisme » qui se réfère, pour reprendre la définition de Françoise Aubès et de Françoise Morcillo, à « ce qui n'appartient pas aux civilisations de l'Occident et qui provient de pays lointains »¹⁹⁹⁶. L'exotisme, nous l'avons vu, connaît son heure de gloire au XIX^e siècle, et traduit la fascination du monde occidental pour l'Ailleurs. Frank Lestringant signale qu'après la première guerre mondiale :

[...] l'Europe occidentale connaît une crise de conscience sans précédent, l'exotisme [...] se révèle dans toute son agressivité. C'est le triomphe des

¹⁹⁹¹ AUBÈS, Françoise. « El condor pasa : analyse de l'évolution des stéréotypes sur le Pérou », dans *Si loin si près : l'exotisme aujourd'hui*, op. cit., p. 57.

¹⁹⁹² De nombreux spécialistes se sont particulièrement intéressés à la notion d'exotisme. Pour approfondir le thème, voir par exemple : AFFERGAN, Francis. *Exotisme et altérité : Essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*. Paris : Presses Universitaires de France, 1987. (Coll. Sociologie d'aujourd'hui) ; MOURA, Jean-Marc. *Lire l'exotisme*. Paris : Dunod, 1992 ; MOURA, Jean-Marc. *La littérature des lointains : Histoire de l'exotisme européen au XX^e siècle*. Paris : Honoré Champion, 1998 ; QUELLA-VILLÈGE, Alain. *L'exotisme, l'exotique, l'étranger*. Poitiers : Kailas, 2006. (Coll. Les carnets de l'exotisme).

¹⁹⁹³ FLÉCHET, Anaïs. « L'exotisme comme objet d'histoire » [en ligne], dans *Hypothèses*, numéro 1, *L'exotisme : Séminaire de l'École doctorale coordonné par Anaïs Fléchet*, 2008. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-hypotheses-2008-1.htm>

¹⁹⁹⁴ RABELAIS, François, cité dans LESTRINGANT, Frank. « Faut-il en finir avec l'exotisme? Réflexions d'après-coup », dans *Hypothèses*, numéro 1, *L'exotisme : Séminaire de l'École doctorale coordonné par Anaïs Fléchet*, op. cit., p. 69.

¹⁹⁹⁵ REQUEMORA-GROS, Sylvie. *Voguer vers la modernité : Le voyage à travers les genres au XVII^e siècle*. Paris : PUPS, 2012. (Coll. Imago mundi), p. 335.

¹⁹⁹⁶ AUBÈS Françoise, MORCILLO Françoise (dir). *Si loin si près : l'exotisme aujourd'hui*, op. cit. p. 7.

expositions coloniales et de leurs exhibitions humaines, mais aussi, dans les milieux d'avant-garde de toute l'Europe, la fascination du primitif dans ses formes artistiques et religieuses les plus brutales.¹⁹⁹⁷

Dans ce contexte, malgré quelques tentatives de réhabilitation de la notion d'exotisme, la plus célèbre étant celle de Victor Segalen¹⁹⁹⁸, le vocable acquiert une connotation de plus en plus négative. Au fil du temps, l'exotisme se conçoit, au mieux, comme le synonyme d'une lecture faussée – car idéalisée – de l'espace étranger ; au pire, comme un instrument idéologique, qui continue de fomenter le regard impérial d'un « Nous » sur les « Autres » et sur l'Ailleurs.

Le Mexique dans l'espace littéraire des voyageurs espagnols est-il un territoire « exotique » ? Les considérations développées dans la partie précédente – notamment à propos de la représentation du Mexique à partir de la rencontre, de l'itinéraire, du territoire – ainsi que l'exotisme, entendu comme une fascination pour l'Ailleurs et la mise en scène d'une altérité lointaine, nous permettent de répondre dans un premier temps par l'affirmative. En effet, nous avons vu comment les auteurs et voyageurs incorporent dans leurs discours des personnages « exotiques » propres à signifier l'espace mexicain (dont l'indigène occupe la place d'honneur) ; tandis que des éléments sélectionnés pour mettre en scène le paysage – cactus, volcans, déserts, etc. – se rapportent à l'imaginaire exotique du pays. Nous n'insisterons pas sur « l'exotisme géographique » ou « l'exotisme de la nature »¹⁹⁹⁹ auquel accourent les voyageurs pour mettre en scène le Mexique : nous avons développé cet aspect, lors de nos réflexions précédentes, à plusieurs reprises. La culture, ou plutôt *les* cultures propres aux régions traversées, l'art et l'artisanat qui en découle, le legs des civilisations passées et l'attention que portent les voyageurs – particulièrement Francisco Solano – sur certains objets que nous pourrions qualifier d'« exotiques » ne feront pas non plus l'objet de notre attention : nous y reviendrons au moment de commenter le thème de la « mexicanité ». Nous ne rappellerons pas non plus l'usage des nombreux emprunts à la langue mexicaine, ces « marqueurs exotiques » qui participent à créer, pour le destinataire, l'effet d'un dépaysement territorial et linguistique. Nous allons plutôt commenter dans cette étape de notre réflexion les trois principes d'écriture mis à jour par Daniel-Henri Pageaux qu'il

¹⁹⁹⁷ LESTRINANT, Frank. « Faut-il en finir avec l'exotisme ? Réflexions d'après-coup », dans *Hypothèses*, numéro 1, *L'exotisme : Séminaire de l'École doctorale coordonné par Anaïs Fléchet, op. cit.*, p. 71.

¹⁹⁹⁸ SEGALEN, Victor. *Essai sur l'exotisme, une esthétique du divers* [1986]. Paris : Le livre de poche, 2009. (Coll. Biblio essais).

¹⁹⁹⁹ DUFLO, Colas. « Semences de l'exotisme au XVIIIe siècle », dans *L'exotisme, l'exotique, l'étranger*. Poitiers : Kailash, 2006. (Coll. Les carnets de l'exotisme), p. 22.

considère nécessaires à la mise en scène de l'exotisme : la fragmentation de l'espace, sa théâtralisation et son érotisation²⁰⁰⁰. Nous verrons comment, tout en s'appuyant sur ces principes d'écriture, nos auteurs et voyageurs introduisent des variations qui leur permettent de se démarquer de l'exotisme tel qu'il est traditionnellement mis en scène.

Selon Daniel-Henri Pageaux, la fragmentation de l'espace – que nous avons signalée plus d'une fois dans les récits de nos voyageurs espagnols – implique la présence de scènes constitutives du récit de voyage facilement identifiables : « scènes de marché, scènes de genres, lieux pittoresques, au sens *pictural* du terme »²⁰⁰¹. Loin de se référer à l'ensemble des éléments constitutifs des scènes perçues et des paysages traversés, une tâche somme toute impossible, la narration repose essentiellement sur la sélection d'éléments particuliers que les voyageurs choisissent d'inscrire dans leurs discours pour leur différence, leur signification, leur expressivité, leur « exotisme ». En plus de recourir à ce stratagème, il est vrai que les auteurs et voyageurs mettent en scène, comme autant de *leitmotifs*, des lieux pittoresques propres à susciter un imaginaire mexicain.

Le deuxième principe souligné par Daniel-Henri Pageaux pour créer un effet d'exotisme, la théâtralisation, implique la déréalisation du paysage, mais aussi l'émergence de personnages-types : « l'autre n'a pas d'existence réelle, il est un acteur devant un décor »²⁰⁰². Questionner la rencontre du voyageur avec l'Autre nous a déjà permis de signaler cette caractéristique, où la « théâtralisation » se manifeste notamment dans ce que nous avons tout d'abord nommé les « rencontres contextuelles », puis les rencontres d'un « Je-Cela », au sens Hubberien du terme. Dans l'exemple qui suit, nous voyons à la fois la théâtralisation de l'espace, appréhendé comme une scène de théâtre, mais aussi l'érosion de l'exotisme :

Quando Nico echó el cierre de su tienda, el zócalo se había metido en la noche. En un banco fumaba un hombre, en otro una pareja se acurrucaba. Tras ellos, un chavito jugaba con un peso como peonza y la mamá le guardñaba cucharaditas de esquite. Unos adolescentes se contoneaban según la música que florecía en algún rincón y sus siluetas brincaban en dos indias que vendían abrecartas de madera de balsa y bolsos de firma italiana. En un poyete, dos

²⁰⁰⁰ Voir à ce propos PAGEAUX, Daniel-Henri. « Exotismes d'hier et d'aujourd'hui », dans *Si loin si près : l'exotisme aujourd'hui*, op. cit., p. 99-109.

²⁰⁰¹ *Ibid.*, p. 101.

²⁰⁰² *Ibid.*, p. 102.

amigos de ocasión, una vendedora de artículos sencillos de piel y un ambulante, esperaban.²⁰⁰³

Certes, la mention du *peso*, la monnaie mexicaine ; de l'*esquite*, une préparation à base de maïs qu'affectionnent particulièrement les mexicains ; la présence de deux indiennes et du vendeur ambulante ancrent la description dans l'univers mexicain. Les autres personnes mentionnées peuvent cependant faire référence à des « personnages » qui se trouveraient dans n'importe quelle autre ville sur la terre. L'uniformisation du monde que déplorent tant de voyageurs s'exemplifie dans la mention des articles italiens, vendus par les indiennes, et laisse pointer le début d'une interrogation : si certains esprits n'ont pas manqué d'évoquer la fin des voyages, ou tout du moins du « vrai » voyage, l'exotisme est-il encore possible, ou nos auteurs et voyageurs contemporains ne peuvent-ils désormais se confronter qu'à un *semblant d'exotisme* ?

La « sexualisation » de l'écriture exotique est le troisième principe évoqué par Daniel-Henri Pageaux. Elle se dévoile principalement dans la mise en scène de la femme, cet *autre* féminin, et dans l'attirance des auteurs envers ces figures sensuelles, dangereuses et désirées : « l'autre est plus volontiers la Femme fatale, l'objet à la fois de désir et d'effroi »²⁰⁰⁴. Ce regard sexué que les voyageurs portent sur l'Ailleurs procure un dernier effet dans la mise en scène de l'exotisme :

[...] la féminisation de la culture de l'autre, la sexualisation de l'image, d'images sensuelles qui privilégient la Femme, le contexte amoureux, la danse. Le « regardant » est l'homme français, européen, occidental, découvrant un spectacle fascinant, à la fois accessible et irrémédiablement loin dans l'espace et dans le temps.²⁰⁰⁵

Certes, nos trois auteurs et voyageurs correspondent à ce profil d'hommes, européens, occidentaux, qui portent un regard sexué sur l'espace découvert. Nous avons déjà souligné la personnification des villes présente dans le récit de Francisco Solano, qui les met à plusieurs reprises en scène comme des figures féminines, ce qui rattache sa poétique à « l'érotisme divers et diffus »²⁰⁰⁶ qu'évoque Daniel-Henri Pageaux. Des scènes de bal, *topos* des récits de voyage, apparaissent tant dans le récit de Francisco Solano, lorsque le narrateur tombe par hasard sur un mariage purépécha, que dans celui de Suso Mourelo, où l'on fait au voyageur la surprise de

²⁰⁰³ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 236

²⁰⁰⁴ PAGEAUX, Daniel-Henri. « Exotismes d'hier et d'aujourd'hui », dans *Si loin si près : l'exotisme aujourd'hui*, op. cit., p. 102.

²⁰⁰⁵ *Id.*

²⁰⁰⁶ *Id.*

lui offrir un spectacle de danse. Cependant, nous sommes loin des propos de Michel Droit ou d'Albert t'Serstevens, qui s'extasiaient à maintes reprises sur les corps, les tenues, la manière de danser des femmes abordées au cours de leur voyage. Les figures féminines se détachaient généralement par leur grâce, leur attirance, leur beauté. Bien que les scènes des voyageurs contemporains mentionnées ci-dessus ne soient pas dénuées de sensualité (par la cadence et le mouvement des femmes dans l'un ; leur statut de professeur de danse et leur tenue « rouge », symbole de la passion, dans l'autre), notons la subversion qu'ils opèrent par rapport à la tradition. Francisco Solano évoque les indiennes *chaparritas* avec plus de tendresse que de désir. La description qu'il fait d'elles se focalise notamment sur un liquide blanchâtre, entre la commissure de leur bouche, qui ne les rend pas des plus attirantes. Leur danse, bien qu'en mouvement, ne suit pas le rythme de la musique ; leurs corps, fait de rondeurs, vont à l'encontre des canons de beauté occidentaux :

Bajo un techo de hoja de lata varias indias *chaparritas*, como dicen aquí, de anchas caderas y muy redondeadas (todo era circular en ellas, excepto los ojos, horizontales) bailaban una danza lenta, de movimientos muy cadenciosos, aunque la música del enorme radio-cassette exigía un ritmo mucho más frenético. [...] Las indias nos sacaron a bailar, y se nos pegaban dulcemente al cuerpo mostrándonos sus encías, que borboteaban un líquido blancuzco. Les brillaban los ojos, pero por las comisuras de los gruesos labios salía esa especie de leche ácida que provocaba un olor a carne fermentada, o quizá a algo cocido con pulque.²⁰⁰⁷

Le deuxième exemple déplace l'attention que les voyageurs portent généralement à la femme et continue de désacraliser la figure du voyageur. Au lieu de se concentrer sur l'objet de désir que représentent les danseuses, Suso Mourelo se réfère plutôt à la maladresse dont il fait preuve en matière de danseur : « las parejas se sabían todos los pasos pero hacía años que yo había perdido el ritmo. »²⁰⁰⁸

Nous avons déjà mentionné la scène de la « femme en rouge » de *Bajo las nubes de México*, dans laquelle la protagoniste s'expose elle-même comme un objet de désir (« el espectáculo de aquella noche era una mujer de rojo, que concentraba todas las miradas »²⁰⁰⁹). Certes, l'auteur l'évoque sous les allures d'une femme fatale : « la mujer de rojo bailaba entre las mesas, abrazaba a los músicos, los encendía, se sentía poderosamente excitante, señora de la noche »²⁰¹⁰. Cependant, le

²⁰⁰⁷ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 54.

²⁰⁰⁸ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 235.

²⁰⁰⁹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 119.

²⁰¹⁰ *Id.*

principal intérêt du narrateur ne repose pas sur la figure, l'attraction et la beauté de cette femme, sinon sur le potentiel narratif que celle-ci lui inspire. En effet, après avoir longuement assisté au « spectacle » et supposé, à partir du jeu des corps et des regards, un triangle amoureux entre cette femme en rouge, son amie, et un vieil homme à la richesse attrayante, après avoir émis quelques hypothèses, évoqué des histoires d'amour et de trahison, le narrateur conclut : « esta historia en realidad no sucedió, es una hipótesis de historia. »²⁰¹¹

Les scènes qui servaient auparavant pour créer de l'exotisme dans la narration du voyage sont donc utilisées par les auteurs et voyageurs contemporains pour d'autres enjeux narratifs (introduire des thèmes métalittéraires, doter la narration de réflexions psychologiques) ou sont détournées des lieux communs. Les femmes ne représentent plus le désir habituellement mis en scène dans les récits de voyage. Ce faisant, pour reprendre les mots de Rhangam Ravindranathan à propos de Jean-Paul Sartre, les auteurs et voyageurs font « violence à la logique érotique »²⁰¹².

L'exotisme, s'accorde encore à dire la critique, est un regard nostalgique qui porte à la fois sur l'espace (l'Ailleurs lointain) et sur le temps (un temps « autre », généralement le passé lointain, voire immémorial, d'anciennes civilisations). Nous pouvons ainsi distinguer d'une part un « exotisme géographique » et d'autre part un « exotisme temporel ». Ce sont les deux variantes principales de l'exotisme, qui s'entremêlent parfois l'une et l'autre pour produire en certains lieux, en certains instants, un sentiment profond d'exotisme au voyageur intensément dépaycé. Selon Frank Lestringant :

Ce qui paraît certain, c'est que l'exotisme n'est pas contemporain. L'exotisme géographique est toujours d'une certaine manière un exotisme historique. Le voyageur, explorateur ou touriste, va rechercher au bout du monde sinon le Paradis perdu ou le Jardin d'Éden, du moins un état antérieur de l'histoire humaine, les enfances de l'humanité, un monde primitif ou moins policé, en définitive, le passé de sa propre aventure [...].

Le miracle de l'exotisme, au sens le plus fort du terme, ce serait la rencontre de deux temporalités historiques simultanément appréhendées en une sorte de paradoxe topologique – de deux temporalités distinctes brusquement réunies et vécues dans le même instant et la même existence par un observateur placé à la

²⁰¹¹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 119.

²⁰¹² RAVINDRANATHAN, Rhangam. *Là où je ne suis pas : Récits de dévotage*. Paris : Presses Universitaires de Vincennes, 2012. (Coll. L'imaginaire du Texte), p. 60.

croisée des chemins [...]. Paradoxe où le passé rejoint tout à coup le présent.²⁰¹³

Le Mexique est un pays particulièrement enclin à déstabiliser les voyageurs occidentaux face à l'impression qu'ils ont, au cours de leur voyage, de se mouvoir dans différentes temporalités. L'une des caractéristiques qui fait du Mexique un territoire surréaliste aux yeux des étrangers, et qui participe à créer l'exotisme temporel du pays, repose de fait sur le sentiment d'être au « pays des temps simultanés »²⁰¹⁴ et de fouler une terre où, pour reprendre les propos de Carlos Fuentes, le « passé est toujours vivant »²⁰¹⁵. Nous retrouvons des manifestations de l'exotisme temporel dans les exemples ci-dessous :

Aquí nada es presente: las casas de los pueblos, las mujeres con sus hatos de leña, los hombres con machete, tienen ese carácter retráctil de lo que quiere regresar al origen.²⁰¹⁶

Era hora de cruzar el umbral del Medioevo y volver al siglo XXI.²⁰¹⁷

[...] en Real de Catorce no hay ni una sola construcción que haya alterado el espíritu y el urbanismo original del pueblo minero del siglo XVIII. [...] no existe en todo México un museo viviente de la época dorada de la minería como éste. Aquí no es que el tiempo se detuviera, es que no ha existido durante los últimos cien años.²⁰¹⁸

Francisco Solano met en scène à des nombreuses reprises « l'exotisme temporel » qu'il ressent au cours de son voyage. Paco Nadal et Suso Mourelo se détachent au contraire de cette (re)présentation commune du Mexique pour s'inscrire davantage dans la temporalité présente de leur expérience viatique. Certes, leurs récits oscillent sans cesse entre le passé historique – voire mythologique – du territoire et le présent du narrateur, mais ces superpositions temporelles, ces allers- retours dans le temps, s'effectuent soit à partir de leur « bibliothèque », soit à partir de leur imagination, ou bien encore de témoignages recueillis en chemin. La démarcation est cependant clairement établie entre un passé qui n'existe plus, où les

²⁰¹³ LESTRINGANT, Frank. « Faut-il en finir avec l'exotisme ? Réflexions d'après-coup », dans *Hypothèses*, numéro 1, *L'exotisme : Séminaire de l'École doctorale coordonné par Anaïs Fléchet*, op. cit., p. 68.

²⁰¹⁴ Nous reprenons ici l'expression de Carlos Fuentes dans FUENTES, Carlos. *Un temps nouveau pour le Mexique* [1994], op. cit., p. 303.

²⁰¹⁵ *Ibid.*, p. 304.

²⁰¹⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 51.

²⁰¹⁷ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 33.

²⁰¹⁸ *Ibid.*, p. 161.

anciens dieux sont morts, et la situation présente du pays. Les digressions temporelles sont davantage convoquées sur un plan référentiel et documentaire – sans doute est-ce dû à leur condition de journalistes – que sur un plan sensoriel, comme c'est plutôt le cas du narrateur de *Bajo las nubes de México*.

Nous avons donc vu comment les auteurs et voyageurs usent de techniques littéraires communes pour mettre en scène un certain exotisme, tout en se détachant de l'exotisme traditionnel qui s'est mis en place au cours des siècles passés, notamment pendant la période coloniale. Nous pouvons également signaler dans les récits des voyageurs la critique qu'eux-mêmes portent envers une certaine conception de l'exotisme, que l'on pourrait qualifier de leurre ou, pour reprendre les termes de Franck Lestringant, de « carte postale »²⁰¹⁹. Tandis que le premier exotisme n'est pas très éloigné du mythe du bon sauvage ou d'autres stéréotypes à l'égard des populations « primitives », nous y reviendrons, le second exotisme s'entremêle aux considérations faites sur la marchandisation du tourisme. D'où les « faux » lacandons de Palenque²⁰²⁰, ou l'énumération des objets que l'on trouve à la vente sur le *malecón* de Veracruz, qui symbolisent autant d'objets exotiques, « de pacotille », que Francisco Solano énumère avec ironie :

En el Malecón hay tiendas absurdas; venden postales de otros lugares de la República (menos de Veracruz), gorros de marinero, piedras que imitan conchas marinas, sirenas mancas, grotescas esculturas de coco que son fieras cabezas de piratas, anillos de compromiso, tallas del vecino estado de Chiapas, puros con sabor a vainilla, camisetas con un dibujo muy deficiente de una costa que puede ser mediterránea (nada que ver con el Golfo de México donde se ubica Veracruz).²⁰²¹

Au final, il semblerait que les auteurs et voyageurs mettent en scène une forme d'exotisme, tout en soulignant les travers indéniables que cette manière occidentale de concevoir l'Ailleurs peut provoquer, et cela tant chez les occidentaux que chez les habitants des pays désignés, par les premiers, comme « exotiques ».

Désormais conscients de l'imaginaire et des fantasmes que toute civilisation – et par là toute personne – porte à l'égard des Autres, nos voyageurs semblent tenter de dépasser l'exotisme traditionnel qui, durant des siècles, a trôné dans les récits de voyage, et dont il continue d'en demeurer des traces. Ce faisant, ils essaient d'ajuster leurs regards à la « réalité » qui se déroule sous leurs yeux et rendent

²⁰¹⁹ LESTRINANT, Frank. « Faut-il en finir avec l'exotisme ? Réflexions d'après-coup » [en ligne], dans *Hypothèses*, numéro 1, *L'exotisme: Séminaire de l'École doctorale coordonné par Anaïs Fléchet*, op. cit., p. 70. Disponible sur <http://www.cairn.info/revue-hypotheses-2008-1-page-67.htm>

²⁰²⁰ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 121.

²⁰²¹ *Id.*

compte de celle-ci en faisant preuve, dans leur discours, d'une responsabilité, d'une conscience, d'une éthique de plus en plus assumée. Car éviter un exotisme facile, voire un exotisme primitiviste, c'est trouver un subtil équilibre pour mettre en scène avec respect l'Ailleurs, en se défaussant des clichés et des lieux-communs qui aveuglent trop souvent la connaissance d'une réalité, par essence insaisissable, tout en préservant l'originalité, les différences et la richesse de ce lieu singulièrement différent. Ce faisant, c'est suivre la voie ouverte par Victor Segalen, qui définissait la sensation d'exotisme comme le plaisir de s'ouvrir à « la notion du différent, la perception du Divers ; la connaissance que quelque chose n'est pas soi-même ; et le pouvoir d'exotisme, qui n'est que le pouvoir de concevoir autre »²⁰²².

Le Mexique reste-t-il une terre empreinte d'exotisme, tout du moins dans l'espace littéraire ? Les récits de nos voyageurs et les considérations effectuées ci-dessous nous permettent de répondre par l'affirmative. L'exotisme tel qu'ils le mettent en scène apparaît de plus questionné, problématisé, conscient de ses limites et de ses possibles travers. Plus qu'un simple regard porté sur l'Ailleurs, l'exotisme révèle des schémas de pensée, provoque des réalités. Il est à la fois un discours porteur de rêves, de dépaysement, de poésie, mais aussi de dangers, de méconnaissance, de destruction. En faisant preuve de lucidité par rapport à la notion d'exotisme qu'ils tentent d'utiliser à bon escient, nos auteurs et voyageurs rejoignent ainsi les rangs de personnes aussi variées comme peuvent l'être Théodore Monod, Henri Michaud, Nicolas Bouvier, Jean-Marie Gustave Le Clézio – pour ne citer qu'eux – qui, comme le remarque Daniel-Henri Pageaux :

[...] illustrent moins de nouvelles formes d'exotisme, de nouvelles représentations de l'ailleurs, [...] que de nouvelles formes d'écriture de l'altérité et de nouveaux rapports à l'espace. Loin d'être instrumentalisé, comme c'est le cas des anciens exotismes, il est intériorisé et problématisé : si l'ailleurs existe, c'est précisément pour être mis en question.²⁰²³

²⁰²² SEGALEN, Victor. *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 749.

²⁰²³ PAGEAUX, Daniel-Henri. « Exotismes d'hier et d'aujourd'hui », dans *Si loin si près : l'exotisme aujourd'hui, op. cit.*, p. 108.

Voyager dans l'histoire et dans la littérature

Le Mexique est doté d'une histoire particulièrement riche qui, malgré la connaissance que nous en ayons, demeure à ce jour largement méconnue. Si nous nous souvenons des remarques de Jacques Soustelle, qui parlait de sa découverte du Mexique comme d'une « autre planète »²⁰²⁴, Jean-Claude Carrière témoigne aussi de l'ignorance qui gravite autour de ce pays dans l'enseignement français. Nous nous permettons de mentionner un bel extrait qui nous semble important, malgré sa longueur, en cela qu'il pose la question de la transmission de l'histoire et pointe ce que le groupe de recherche Modernité/Colonialité a désigné par ailleurs, nous y reviendrons, comme la colonialité du savoir. De plus, ses propos évoquent quelques motifs qui permettent d'expliquer la fascination qu'éprouvent la plupart des occidentaux qui visitent le Mexique. Laissons-lui la parole :

J'avais accompli des études supérieures, avec une spécialité en histoire. Louis Malle [metteur en scène qu'il retrouve au Mexique], de son côté, n'était pas tout à fait ignorant. Et pourtant nous nous aperçûmes, dès les premiers jours, dès les premiers regards, que nous pénétrions en culture inconnue. [...]

Les vestiges qui s'offraient à nos yeux nous étonnaient et nous troublaient. [...]

Cela n'entrait pas dans nos archives, dans nos livres, dans notre passé, dans ce qu'il est convenu d'appeler « le champ de la connaissance ». Avant la « découverte » de Christophe Colomb, pour les étudiants européens, l'Amérique n'existait pas. Les peuples qui y vivaient depuis des milliers d'années ne méritaient pas notre intérêt, apparemment. Leur histoire commençait avec l'arrivée de notre regard. Nous étions, dans nos écoles, saturés d'Égypte, de Babylone, et plus encore de Grèce et de Rome. Nous avions quelques lueurs de l'Inde, du Japon, de la Chine. Des Mayas, des Aztèques, nous ne connaissions guère que le nom. [...] Quant aux Totonèques, aux Toltèques, aux Chichimèques, aux Olmèques : même pas de noms. Rien.

Je crois que notre première attirance pour ce pays, la mienne en tout cas, naquit de cette ignorance reconnue.²⁰²⁵

²⁰²⁴ SOUSTELLE, Jacques. *Les quatre soleils : Souvenirs et réflexions d'un ethnologue au Mexique* [1967]. Traduction de l'anglais par Michèle Pressé. Paris : CNRS, 2009. (Coll. Terre humaine), p. 304.

²⁰²⁵ CARRIÈRE, Jean-Claude. *Dictionnaire amoureux du Mexique*. Paris : Plon, 2009. (Coll. Dictionnaire amoureux), p. 7-8.

Le passé légendaire des peuples amérindiens, le débarquement des troupes espagnoles à Veracruz, la conquête de Tenochtitlán, l'indépendance, la révolution, quelques épisodes significatifs se démarquent de l'histoire mexicaine et gravitent dans l'imaginaire collectif. Ils forment des constellations d'images, des symboles, des récits du passé, qui sommeillent en latence, et dont se servent ensuite les voyageurs pour bâtir leur narration. Dès lors, une question se pose : si nous pouvons considérer les auteurs et voyageurs comme des passeurs culturels, quelle(s) histoire(s) transmettent-ils du Mexique? Quels sont les stratagèmes auxquels ils accourent pour pouvoir relier la « petite » à la « grande » histoire ? Quelle place occupe l'histoire dans leur narration, et de quelle(s) histoire(s) s'agit-il ? Il y a-t-il des périodes privilégiées et d'autres, au contraire, passées sous silence ? Que cela révèle-t'il dans la (re)présentation du Mexique et dans la poétique des textes ?

Le récit de voyage tel que nous l'entendons peut se définir comme l'expérience réelle d'un voyageur dans un espace étranger mis en scène à partir d'un regard singulier. La narration reflète son immersion dans l'inconnu, son acquisition de l'Ailleurs, et véhicule par son témoignage un certain savoir sur le pays visité. Elle se réclame de la sphère référentielle et s'appuie sur la factualité des événements, sur l'historicité des lieux, sur la bibliothèque du voyageur. Une rhétorique du voir et du savoir se fonde dans la mise en scène du voyage. C'est comme si le voyageur, à mesure de son déplacement, éveillait par sa présence et son regard des histoires en dormance, son passage en tel ou tel lieu justifiant les nombreuses digressions présentes dans le corps du texte²⁰²⁶.

Pour ne citer que deux exemples, Francisco Solano livre ainsi quelques considérations sur l'histoire singulière de la région du Yucatán en s'approchant de Chichen Itzá. Paco Nada relate, lors de son passage dans la Sierra Tarahumara, quelques faits concernant le processus d'évangélisation dans la mission de Cerocahui :

Lo cierto es que la historia de Yucatán diverge de la historia de la República ya en sus inicios; Cortés tardó menos tiempo en dominar el imperio azteca, entonces en su esplendor, que la familia Montejo en doblegar a los mayas, con sus reinos sepultados; éstos, los itzaes que dieron nombre a Chichén Itzá, se

²⁰²⁶ Nous empruntons le concept à Jean-Christophe Bailly, qui lui-même l'emprunte à l'agronomie, dans BAILLY, Jean-Christophe. *Le dépaysement : Voyages en France, op. cit.*, p. 291 : « rien de ce qui a été ne s'évapore intégralement et il y a, pour les signes et les traces, un équivalent de ce que pour les graines et les semences les agronomes appellent la dormance – autrement dit une capacité d'éveil ou de réveil qui se maintient en traversant le temps. »

mantuvieron libres, refugiados en la selva, hasta casi comienzos del siglo XVIII.²⁰²⁷

La historia de la misión comienza en 1601 con las labores de la evangelización del padre Julio Pascual y su ayudante el padre Martínez, llegados desde la misión de Chínipas. Según Fructuoso Irigoyen Rascón, [...] en un pequeño pero interesante libro sobre la comarca llamado *Cerocahui, una comunidad en la Tarahumara*, los dos misioneros fueron martirizados y asesinados el 1 de febrero de 1632 [...]. La revuelta fue sofocada en 1670 con la captura y muerte de Teporaca, pero los jesuitas tardaron una década más en regresar a Cerocahui. Lo hizo en 1680 el padre Juan María de Salvatierra, un misionero de honda vocación [...]. A él se le considera el fundador y el gran promotor de la misión de Cerocahui.²⁰²⁸

Lire un récit de voyage permet aussi de nos jours à faire un voyage dans l'histoire du voyageur qui nous introduit, par sa culture et son expérience, à l'histoire du pays d'une part et d'autre part à sa propre bibliothèque. C'est l'occasion, pour le destinataire, de se cultiver le temps d'une lecture divertissante. Cette volonté didactique et littéraire explique le genre hybride du récit de voyage qui s'appuie principalement, selon Sylvie Requemora, sur l'Histoire et sur l'anecdote personnelle²⁰²⁹ ; qui constitue, pour François Vertaud, « un -genre métoyen entre l'Histoire et le roman »²⁰³⁰ ; qui se définit, pour François Leguat, « à mi-chemin du témoignage documentaire et de la fiction romanesque »²⁰³¹ ; qui se situe, pour Jean Vivès, « entre inventaire et invention »²⁰³².

Lorsque le voyageur évoque les temps passés, la « grande histoire » se superpose à « la petite », entendons, le voyage du narrateur. Les personnages du passé côtoient les rencontres du présent, le descriptif prend parfois le pas sur le narratif. Au fil de l'itinéraire, en fonction des lieux traversés, le voyageur se remémore l'histoire du pays. Ce faisant, il convoque une galerie de personnes devenues célèbres, ou au contraire tirées de l'oubli, qu'il présente par le biais de l'anecdote ou des traces qu'elles ont laissées à la postérité. Des conquistadores (Hernán Cortés, Cabeza de Vaca), des religieux (Bartolomé de las Casas ; le père

²⁰²⁷ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 188.

²⁰²⁸ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 96.

²⁰²⁹ REQUEMORA-GROS, Sylvie. *Voguer vers la modernité, le voyage à travers les genres au XVIIe siècle*. Paris : PUPS, 2012. (Coll. Imago mundi), p. 188.

²⁰³⁰ *Ibid.*, p. 167.

²⁰³¹ *Id.*

²⁰³² VIVÈS, Jean, cité par CHAMPEAU, Geneviève, dans CHAMPEAU, Geneviève (dir.). *Relatos de viajes contemporáneos : Por España y Portugal*, op. cit., p. 17.

Julio Pascual et Martínez, fondateurs de la mission jésuite de Cerocahui ; le père Salvatierra, qui prends en charge cette mission par la suite) ; des anthropologues (John Loyd Stephens, Carl Lomhotz) ; des écrivains (B. Traven, Antonin Artaud, Luis Cernuda, Juan Rulfo, Mme C. de la Barca) ; des artistes (Rufino Tamayo, Diego Rivera, Frida Khalo) ; des héros de l'indépendance, des figures de la révolution, des hommes politiques (Miguel Hidalgo, Benito Juárez, Maximilien de Hasbourg, Francisco Madero, Pancho Villa, Pascual Orozco, Miguel de la Madrid) se côtoient dans l'espace littéraire et se succèdent, pour reprendre les termes de Jean-Claude Carrière, « comme dans ces numéros de dancing de music hall »²⁰³³. À la manière du poète Luis Miguel Aguilar, que le narrateur de *Donde mueren los dioses* écoute admiratif, le destinataire d'un récit de voyage découvre à son tour, à travers l'expérience de lecture, l'intérêt des voyageurs, leur affection, leur érudition concernant l'histoire du Mexique. Le poète auquel se réfère Suso Mourelo nous fait penser aux auteurs et voyageurs, lorsqu'ils partagent avec nous leur enthousiasme et leur fascination pour le Mexique :

Su conocimiento de México y sus personajes, reales e imaginados, embriaga. Transido, me narra de Malcom Lowry y su cónsul, de que México lo echó por borracho; de Leonora Carrington y sus viajes de ida y vuelta; de Siqueiros con un arma para matar a Trotsky... y siento que todos ellos no son vivos ni muertos, sino personajes, nombres de una novela barroca que México escribe sin fin y el poeta sólo lee en voz alta.²⁰³⁴

Dans les récits de voyage, l'histoire se fictionnalise. Ou peut-être conviendrait-il plutôt de dire que le genre du récit de voyage met particulièrement en lumière la fictionnalisation de l'histoire. En effet, malgré sa prétendue quête d'objectivité, nous savons que l'histoire, entendue comme discipline académique, est le fruit d'une invention, d'une construction, qui repose en grande mesure, à l'instar du récit de voyage, sur des procédés fictionnels. Nous nous joignons en ce sens à Paul Veyne, lorsqu'il écrit cette formule lapidaire : « l'histoire est un roman vrai. »²⁰³⁵

Prendre en compte les dates incorporées dans les récits des voyageurs espagnols va nous permettre d'émettre quelques considérations vis-à-vis du traitement de l'histoire dans ces récits de voyage. Cependant, rappelons tout d'abord

²⁰³³ L'année du Mexique en France. (2011, 05 février). *Intervention de Jean Claude Carrière lors du lancement de l'année du Mexique en France*. [Vidéo en ligne]. Disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=k8vdbX_IcU

²⁰³⁴ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 209.

²⁰³⁵ VEYNE, Paul. *Comment on écrit l'histoire* [1971]. Paris : du Seuil, 1996, p. 10.

que les dates ne sont pas mentionnées de manière chronologique, ce qui implique un agencement temporel de la chronologie « réelle », une redistribution littéraire des événements de l'histoire qui sont soumis au déplacement du voyageur dans l'espace. Les lieux portent les marques du passé, l'histoire habite le paysage :

Urique nació de una fiebre, la del oro y la plata, y en el peor lugar del mundo, al fondo de la barranca, donde el clima es insano y caluroso [...]. A lo largo de su única calle, la misma que sigue existiendo hoy, se pararon barracones, tugurios, mansiones, negocios [...]. Pero el mineral se agotó a principios del siglo XX y la comarca inció un largo declive. [...] Urique cayó en el olvido. Y ahí sigue. En el fondo de la barranca insondable, entre polvaredas reseca y remolinos de aire caliente.²⁰³⁶

[...] escapamos a la Iglesia de San Hipólito. Bertha dice que, alrededor, hay una vibra desapacible; lo achaca al atoramiento de autos; yo, a las huellas que siguieron Cortés y los suyos en la Noche Triste.²⁰³⁷

Les dates d'événements marquants – tant pour l'histoire de la ville, du pays, que pour l'histoire d'une personne en particulier – permettent au lecteur d'avoir quelques références temporelles susceptibles de l'éclairer sur les grands événements de l'histoire mexicaine, mais aussi sur des faits plus anecdotiques – ou tout du moins davantage méconnus – que choisit l'auteur de mettre à la même échelle : la « grande » et la « petite » histoire fusionnent dans la narration du voyage. Le lecteur du récit de Francisco Solano apprend ainsi par exemple qu'en 1850, John Loyd Stephens découvre les ruines de Palenque ; qu'en 1947, Cora Van Millingen arrive à Mexico ; que le banquier Gordon Wasson expérimente le 29 juin 1955, en compagnie de María Sabina, sa première ingestion de champignons hallucinogènes ; qu'à partir de 1995, les enlèvements, l'insécurité, la paranoïa s'intensifient dans la mégalopole. Paco Nadal dit à son lecteur que les mines d'Urique sont découvertes en 1690 ; que Miguel Hidalgo est ordonné prêtre en 1720 ; que la capitale du Chiapas devient Tuxtla-Gutiérrez en 1892 ; que le pape Woyitla visite Mexico en 1979. Suso Mourelo rappelle par exemple l'arrivée des troupes d'Hernan Cortés à Veracruz le 22 avril 1519 ; l'expulsion des jésuites du Mexique en 1767 ; l'interdiction, par le président Benito Juárez, de vendre des indigènes pour le commerce du henequen en 1861.

L'incorporation de nombreuses dates participe à la poétique des textes, rappelle son statut documentaire, et permet d'augmenter la connaissance du lecteur

²⁰³⁶ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 114.

²⁰³⁷ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 201.

sur le pays mis en scène. Soulignons que le récit de Francisco Solano reste fidèle à l'impression de flottement qu'il crée, à mesure de la narration, pour situer la scène du voyage dans un espace parfois indéterminé ; sensation que confère notamment l'absence relative – ou la juxtaposition, le brouillage – de marqueurs spatio-temporels. En effet, seules 18 dates sont glissées dans sa narration contre 66 dans celle de Paco Nadal et 102 dans celle de Suso Mourelo. Le premier récit de voyage appuie par ce procédé son statut littéraire et s'éloigne de la visée documentaire. Les deux autres récits de voyage témoignent, par l'incorporation de multiples dates, d'une volonté plus affichée de conférer à leurs récits une dimension documentaire.

Les auteurs se réfèrent à des événements qui s'étalent du XVI^e siècle à nos jours ou, plus précisément, à notre passé proche. Aucun des voyageurs ne mentionne de date antérieure à la venue des espagnols comme si, pour reprendre les termes de Jean-Claude Carrière, « leur histoire [celle des peuples amérindiens] commençait avec l'arrivée de notre regard. »²⁰³⁸ Certes, les voyageurs se réfèrent aux mythes et aux légendes, à la cosmogonie propre aux peuples « préhispaniques », mais c'est toujours en les plaçant aux limbes de l'histoire, sans aucune indication temporelle qui permette d'orienter le destinataire dans la chronologie propre à ce territoire *avant* l'arrivée des conquistadores. Cette carence informative – ou ce choix littéraire – participe à figer le Mexique « précolombien » dans une (re)présentation mythique.

Francisco Solano mentionne 1 date, Paco Nadal 3 dates, Suso Mourelo 10 dates qui se réfèrent au XVI^e siècle et, en suivant respectivement l'ordre des trois auteurs, ils utilisent ensuite : 5 dates pour le XVII^e siècle (Paco Nadal) ; 3 dates (Paco Nadal) et 2 dates pour le XVIII^e siècle (Suso Mourelo) ; 2 dates, 22 dates, 17 dates pour le XIX^e siècle ; 14 dates, 33 dates, 17 dates pour le XX^e siècle. Nous voyons donc que l'attention des auteurs porte principalement sur la période contemporaine, ce qui permet d'ancrer leurs récits dans le présent du voyage et véhicule une vision plutôt contemporaine du Mexique. Suso Mourelo intercale également cinq dates qui ont trait à ce début de XXI^e siècle : des événements de l'histoire contemporaine (le cyclone du Kena en octobre 2002, le sauvetage des naufragés du Pacifique, qui survécurent 289 jours en mer, en août 2006) côtoient des événements personnels (le retour de l'exilé Rubén au Mexique en 2008 ; le voyage du narrateur à Mexico fin 2007). Enfin, les auteurs terminent leurs récits de voyage, nous l'avons vu, en mentionnant la date de la fin de l'écriture (03 décembre 2000, février 2009, 2010) et le lieu où cela se passe (Madrid, Madrid – Los Urrutias, Indianapolis), ce qui participe à la référentialité du texte. Par ce stratagème, le récit

²⁰³⁸ CARRIÈRE, Jean-Claude. *Dictionnaire amoureux du Mexique*, op. cit., p. 7-8.

de voyage, pris en charge par l'auteur et voyageur, qui se responsabilise, devient un document historique, daté, signé. Ces indications rappellent que tout discours est le fruit d'une parole *située* et renforcent la mise à distance entre le pays évoqué et le pays d'origine, entre le temps du voyage et le temps de l'écriture. Elles servent ainsi, pour reprendre les réflexions de Roland Le Huenen, à mettre en scène, et à insister, sur l'idée de la frontière. En effet :

Tracer une frontière, c'est reconnaître une dualité, une ligne de partage entre un *par-deçà* et un *par-delà*, entre un monde familier et un monde étranger, et surtout, puisqu'il s'agit d'un univers discursif, entre le monde d'où l'on parle et le monde dont on parle.²⁰³⁹

La narration de Francisco Solano se démarque des autres récits de voyage par la relative absence d'indications chronologiques, ce qui semble participer d'une stratégie de l'auteur pour élaborer la singulière poétique de son récit de voyage, toujours situé dans l'entre-deux du flottement. La narration de Paco Nadal frôle parfois, au contraire, par l'abondance des dates qui appuient les propos du voyageur et documentent, de manière précise, des événements mis en scène, le genre de la chronique. Le résumé qu'il propose de la période dite révolutionnaire est à cet égard significatif. Seize dates, qui s'étalent du 05 novembre 1907, lorsqu'un document mentionne un vol de bétail dans lequel est cité Doroteo Arango, au 20 juillet 1923, date de l'assassinat de Pancho Villa, lui permettent ainsi de retracer minutieusement cette période de l'histoire. Le discours historique et le genre de la chronique se diluent dans le récit de voyage.

Les dates incorporées dans le récit de Suso Mourelo servent généralement soit à situer l'origine des villes ou des lieux visités (en 1848, construction de la frontière à Ciudad Juárez ; en 1871, création de la ville de Progreso ; en 1888, construction d'une gare à Guadalajara, etc.), soit à commenter l'histoire de la déportation yaqui.

Certes, les récits de voyage accourent, au gré de l'itinéraire des voyageurs, à l'histoire passée des lieux qu'ils traversent. Il nous paraît cependant important d'insister sur leur apparente volonté de transmettre une vision contemporaine du Mexique. La plupart des dates incorporées dans l'espace textuel se réfèrent en ce sens à la période du XX^e siècle. De plus, si l'histoire passée du pays enrichit le discours des voyageurs, ils mettent surtout l'emphase sur une multitude d'histoires présentes et d'anecdotes écoutées en chemin.

²⁰³⁹ LE HUENEN, Roland. *Le récit de voyage au prisme de la littérature*. Préface de Philippe Antoine. Paris : PUPS, 2015. (Coll. Imago Mundi), p. 141.

Parce que l'histoire s'appréhende aussi par le biais de la littérature et de l'ensemble des textes produits sur le pays, les auteurs et voyageurs incorporent des voix multiples susceptibles d'illustrer leurs propos et font de leurs récits, pour reprendre l'expression de Diana Salcines de Delas, un « entrelacs de textes »²⁰⁴⁰. Nous avons signalé plus d'une fois l'importance d'un substrat livresque présent depuis toujours dans les récits de voyage. Nous avons abordé la figure de l'auteur, lecteur et voyageur ; et nous avons constaté l'émergence d'une réflexion sur la littérature dans les récits de voyage au Mexique. Nous avons également signalé l'intrusion de sources textuelles mexicaines dans le discours des voyageurs, qui citaient jusqu'à présent principalement des sources issues de leur monde d'origine, ce qui témoigne de l'élargissement culturel des auteurs et voyageurs contemporains. La thématique de la lecture acquiert enfin, nous l'avons vu, une place prédominante dans les récits de voyage de nos trois voyageurs. Une analyse approfondie des phénomènes intertextuels²⁰⁴¹ dans leurs récits mériterait une étude à part entière. C'est pourquoi nous nous contenterons d'évoquer quelques pistes d'analyse susceptibles d'illustrer l'importance du recours à l'intertextualité dans la poétique de leurs récits de voyage.

Comme le note Anne-Claire Gignoux, l'intertextualité permet « de réactiver, de renouveler les textes et d'empêcher leur figement. »²⁰⁴² Les lieux traversés par les voyageurs réveillent leur mémoire livresque à la fois que ressurgit à leur esprit le passage d'un roman, la vie d'un auteur, l'univers d'une œuvre, etc. C'est ainsi que le voyage active particulièrement, selon Nathalie Pigeay-Gros, « la mémoire intertextuelle de l'auteur, qui convoque dans son récit des fragments d'œuvres décrivant ou évoquant le même référent »²⁰⁴³. Ce cas de figure est considérablement présent dans les récits des voyageurs passés. Or, nous pouvons relever un léger changement dans l'utilisation que les trois voyageurs font de l'intertextualité. Les fragments qu'ils mentionnent – ou les références à des œuvres, à des auteurs – n'évoquent en effet généralement plus le même référent. Ils sont plutôt convoqués en fonction d'une relation de commentaire, pour appuyer leurs propos sur des thématiques qui ne sont plus tant géographiques, comme par le passé, mais plutôt

²⁰⁴⁰ SALCINES DE DELAS, Diana. *La literatura de viajes : Una encrucijada de textos*. Tesis de Filología Románica. Madrid: Universidad Complutense de Madrid, 1996. [en ligne] Disponible sur : <http://www.europeana.eu/portal/record/9200101/079B5E5F720BD2B843BB66EF345AF3A648BCD7D9.html>. C'est nous qui traduisons.

²⁰⁴¹ Nous entendons l'intertextualité ici dans le sens large du terme, comme « l'ensemble des textes qu'une œuvre répercute, qu'il se réfère à lui *in absentia* [...] ou l'inscrive *in praesentia* »²⁰⁴¹, dans PIEGAY-GROS, Nathalie. *Introduction à l'intertextualité*. Paris : Dunod, 1996. 186 p. 7.

²⁰⁴² GIGNOUX, Anne Claire. *Initiation à l'intertextualité*. Paris : Ellipses, 2005, p. 40.

²⁰⁴³ PIEGAY-GROS, Nathalie. *Introduction à l'intertextualité, op. cit.* p. 84.

esthétiques, culturelles, littéraires et sociales. Francisco Solano mentionne Albert Camus pour aborder sa vision de la conversation²⁰⁴⁴, Joseph Brodski pour commenter une scène entrevue le long de la route²⁰⁴⁵, Federico García Lorca afin d'établir des réflexions sur le rêve²⁰⁴⁶, Jorge Luis Borges pour décrire le marché de San Juan de Dios²⁰⁴⁷. Paco Nadal se réfère à Colin Thurbon pour comparer les personnages de *Hacia la última ciudad* à son propre personnage²⁰⁴⁸. Suso Mourelo cite un vers de Francisco de Quevedo pour commenter une discussion²⁰⁴⁹, mentionne au Mexique des écrivains qui ont parlé de l'Europe dans leurs diverses productions²⁰⁵⁰, incorpore un extrait de Robert Zingg sur les cérémonies rituelles exercées dans la Sierra Tarahumara pour évoquer les pratiques des guérisseurs sur la place du Zócalo²⁰⁵¹. Les auteurs déterritorialisent ainsi la référence originelle et se l'approprient pour la re-contextualiser dans leur narration en établissant la comparaison entre deux sources dont le rapprochement n'est pas toujours, à priori, évident. L'intertextualité n'est donc plus toujours convoquée par le passage du voyageur sur les lieux, sinon plutôt par le regard qu'il a sur le monde à partir de sa propre culture livresque.

Christine Montalbetti se réfère au processus qui consiste à faire appel à l'intertextualité pour dire le monde comme une « relation de médiation », puisque la bibliothèque s'interpose comme un filtre entre la réalité perçue par le voyageur et l'interprétation qu'il en fait²⁰⁵². La chercheuse propose une typologie de l'intertextualité dans les récits de voyage sur laquelle nous allons nous appuyer ; qu'elle décline à partir de quatre relations possibles :

[...] relation de *comparaison*, celle qui consiste pour le narrateur à placer en regard le texte de la bibliothèque et sa propre expérience du monde [...]; relation d'*inclusion*, celle par laquelle le monde contient déjà un grand nombre

²⁰⁴⁴ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 37.

²⁰⁴⁵ *Ibid.*, p. 53.

²⁰⁴⁶ *Ibid.*, p. 62.

²⁰⁴⁷ *Ibid.*, p. 63-64

²⁰⁴⁸ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 121.

²⁰⁴⁹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 129.

²⁰⁵⁰ *Ibid.*, p. 176.

²⁰⁵¹ *Ibid.*, p. 192.

²⁰⁵² MONTALBETTI, Christine. « Entre écriture du monde et réécriture de la bibliothèque : Conflit de la référence et de l'intertextualité dans le récit de voyage au XIX^e siècle », dans LINON-CHIPON Sophie, MAGRI-MOURGUES Véronique et MOUSSA Sarga (dir.) *Miroirs de textes : Récits de voyage et intertextualité*, op. cit., p. 15.

de textes (l'inscription, le livre de l'hôte ou celui qu'on emporte avec soi...) que la plume alors n'a, dans un geste homogène, qu'à reprographier ou à citer ; relation de *coïncidence* celle par laquelle le fonctionnement du monde en vient à être assimilé à celui d'un texte [...], relation de *contiguïté* celle que construisent la ruine ou la trace qui s'inscrivent à l'articulation du visible et du lisible et établissent donc le monde et la bibliothèque comme l'avvers et lerevers de l'événement qu'elles signent.²⁰⁵³

À l'exception de Francisco Solano, l'ancien usage de l'intertextualité qui consiste à incorporer, dans une relation de comparaison, des fragments descriptifs de certaines « autorités canoniques » sur les lieux que traversent à leur tour les voyageurs, n'a pas disparu. Paco Nadal et Suso Mourelo comparent en partant sur les traces de Juan Rulfo, nous l'avons vu, des extraits de *Pedro Páramo* ou du *Llano en llamas* aux réalités découvertes soit pour s'en distancier, soit pour s'en rapprocher. Paco Nadal se sert des textes de Carl Lumbothz et du père Salvatierra sur les *barrancas* de Urique pour rendre compte des lieux qu'il visite, éviter la redite, et laisser à ces prédécesseurs le relais sur la description²⁰⁵⁴. Suso Mourelo convoque l'autorité de Mme C. de la Barca, qui décrit son arrivée à Veracruz, pour comparer ses sensations à celles de la marquise²⁰⁵⁵, et cite un passage du livre de Bresseur qui reflète les régions tropicales dans lesquels il se trouve²⁰⁵⁶. Francisco Solano n'utilise pas non plus ce procédé. Il accourt cependant à l'intertexte pour illustrer ou pour appuyer ses propos. Ainsi lorsqu'il incorpore les écrits de Fernando Benítez sur l'expérience sensorielle que provoque l'ingestion de champignons hallucinogènes pour compléter l'évocation de sa propre expérience, lorsqu'il mentionne une phrase de Manuel Vázquez Montalbán, à propos du métissage, ou bien encore de l'anthropologue Olga Montes García sur le racisme au Mexique.

L'usage de l'intertextualité dans les récits de voyage n'a donc pas toujours une visée descriptive et littéraire. Elle peut aussi s'appuyer sur des sources scientifiques, documentaires, historiques, pour étayer les réflexions des voyageurs. Paco Nadal utilise des notes d'un collègue journaliste pour décrire l'attitude des

²⁰⁵³ MONTALBETTI, Christine. « Entre écriture du monde et réécriture de la bibliothèque : Conflit de la référence et de l'intertextualité dans le récit de voyage au XIX^e siècle », dans LINON-CHIPON Sophie, MAGRI-MOURGUES Véronique et MOUSSA Sarga (dir.) *Miroirs de textes : Récits de voyage et intertextualité*, op. cit., p. 15-16.

²⁰⁵⁴ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 112-113.

²⁰⁵⁵ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 227.

²⁰⁵⁶ *Ibid.*, p. 240.

peuples indigènes à San Juan Chamula²⁰⁵⁷ ; mentionne *México profundo* de Guillermo Bonfil Batalla pour expliquer le syncrétisme religieux qu'il perçoit sur le territoire²⁰⁵⁸ ; résume l'histoire de la communauté de Cerocahui à partir du livre d'un anthropologue²⁰⁵⁹. Suso Mourelo recourt à Robert Zingg pour décrire certains rituels rarámuris²⁰⁶⁰ et au chroniqueur Diego de Landa pour évoquer les pratiques sacrificielles du peuple maya²⁰⁶¹.

Un dernier stratagème commun aux trois voyageurs consiste à rappatrier dans l'espace narratif des inscriptions qu'ils lisent directement « sur place ». Ce procédé permet de pousser la métaphore du monde comme un livre ; participe à créer un effet de duplication du réel, de mise en abyme ; et ancre leurs narrations dans le domaine du vérifiable. Nous reconnaissons ce que Christine Montalbetti désigne comme une relation d'*inclusion*. Elle s'emploie particulièrement lorsqu'ils se réfèrent à leurs visites dans les musées. Francisco Solano cite et commente au Musée National d'Anthropologie cinq vers du *Chilam Balam* inscrits au-dessus de l'une des portes principales de la cour intérieure²⁰⁶². Suso Mourelo recopie dans l'espace de la diégèse trois inscriptions qui se trouvent dans la salle du nord-ouest du même musée²⁰⁶³. Paco Nadal systématise ce procédé. Il incorpore ainsi dans le cadre de la narration : une lettre de Benito Juárez à don Pedro Santacilla qu'il lit dans le musée de Juárez²⁰⁶⁴ ; la légende du mural dédié à Francisco Villa, signée par Felipe Castellanos, à l'entrée du musée qui lui est dédié à Chihuahua²⁰⁶⁵, une prière huichol qui l'interpelle dans la maison de la culture de Real de Catorce²⁰⁶⁶.

L'intertextualité acquiert donc plusieurs formes de manifestations dans les récits des voyageurs et possède différentes fonctions. Nous pouvons également noter son importance dans la fréquence avec laquelle les voyageurs utilisent

²⁰⁵⁷ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 28.

²⁰⁵⁸ *Ibid.*, p. 32

²⁰⁵⁹ *Ibid.*, p. 96.

²⁰⁶⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 84-85.

²⁰⁶¹ *Ibid.*, p. 243-244.

²⁰⁶² SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 30.

²⁰⁶³ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 213-214.

²⁰⁶⁴ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 142.

²⁰⁶⁵ *Ibid.*, p. 152.

²⁰⁶⁶ *Ibid.*, p. 168.

l'intertextualité. En nous limitant aux seuls phénomènes *in praesentia*, nous en dénombrons ainsi : 72 dans la narration de Francisco Solano, 40 dans celle de Paco Nadal, 68 dans celle de Suso Mourelo. Comme l'a remarqué Sylvie Requemora pour les textes de Jean de Léry, ce faisant, nos auteurs et voyageurs « renouent avec la tradition du livre érudit, où se reflète et se condense tout un univers de lectures. »²⁰⁶⁷

Francisco Solano est celui qui prend le soin de mentionner le plus grand nombre de références provenant d'auteurs mexicains, puisqu'apparaissent nommées 18 personnalités qui appartiennent à diverses temporalités, exercent différentes disciplines, mais sont toutes des voix – souvent canoniques – issues du pays visité : Samuel Sálinas Álvarez, José Revueltas, Octavio Paz, Fernando Benítez, Guillermo Bonfil Batalla, Juan Rulfo, Alfonso Reyes, Mariano Azuela, Flores Magón, Jorge Ibarguengoita, Carlos Monsiváis, Elena Poniatoska, Juan José Arreola, Fernando del Passo, Luis Villoro, Juan Villoro, Carmen Boullosa, Olga Montes García. Paco Nadal se réfère à sept auteurs mexicains (six écrivains et un anthropologue) : Rosario Castellanos, Guillermo Bonfil Batalla, Ángeles Mastretta, Juan José Arreola, Juan Rulfo. Suso Mourelo convoque quatre autorités mexicaines (trois historiens et un littéraire) : Jesús Vargas, Jaime Olveda Legaspi, Luis González Obregón, Juan Rulfo. Les autres sources présentes dans le récit de son voyage appartiennent pour la plupart à des voix étrangères occidentales qui, tout comme lui, ont rapporté de leur voyage, dans un temps différé, la textualisation de leur expérience.

Nous voyons que la bibliothèque du voyageur a partie liée avec la mise en scène du voyage, mais aussi le rapport profond qu'entretiennent les auteurs et voyageurs avec le monde passé par le tamis de leurs filtres culturels. En s'appuyant sur la littérature faite sur/de ce pays, ils établissent des connections entre différents textes, commentent leurs prédécesseurs, étoffent leurs récits d'une multiplicité de voix qui viennent tour à tour compléter la (re)présentation qu'ils font du Mexique. Comme le remarque à ce sujet Nathalie Pigeay-Gros : « l'écriture suppose toujours une mémoire des textes, qui témoigne à la fois de la continuité du moi et du passage du temps : leur convocation permet au sujet de s'inscrire dans le réel, dans l'histoire et dans la littérature. »²⁰⁶⁸

²⁰⁶⁷ REQUEMORA-GROS, Sylvie. *Voguer vers la modernité, le voyage à travers les genres au XVII^e siècle*, op. cit., p. 65.

²⁰⁶⁸ PIEGAY-GROS, Nathalie. *Introduction à l'intertextualité*, op. cit., p. 87.

Nous pouvons enfin conclure en rappelant que cette prédominance de l'intertextualité dans la poétique des récits de voyage n'est pas sans effet sur les lecteurs. Pour reprendre les propos de Laurent Jenny :

[...] le propre de l'intertextualité est d'introduire à un nouveau mode de lecture qui fait éclater la linéarité du texte. Chaque référence intertextuelle est le lieu d'une alternative : ou bien poursuivre la lecture en ne voyant là qu'un fragment comme un autre, qui fait partie intégrante de la syntagmatique du texte, ou bien retourner vers le texte origine.²⁰⁶⁹

Les références disséminées dans les textes se présentent comme autant d'invitations à voyager dans l'espace inépuisable de la littérature. Après avoir lu *Bajo las nubes de México*, des nombreuses références glissées par le voyageur nous ont ainsi renvoyées à chercher par la suite les sources premières des textes ou des auteurs convoqués dans l'espace diégétique. Le nom de Jorge Ibargüengoitia, par exemple, qui nous a interpellées par sa sonorité, nous a menées jusqu'à l'un des recueils de l'auteur : *Instrucciones para vivir en México*²⁰⁷⁰. Nous avons rencontré ainsi une grande figure du monde littéraire que nous ignorions jusqu'alors, son regard drôle et irrévérencieux venant compléter la vision que proposait le narrateur du Mexique. Mais encore : après avoir lu *Pedro Páramo ya no vive aquí* de Paco Nadal et le voir partir comme Suso Mourelo en quête de Comala, comment ne pas retourner, une fois de plus, auprès du texte d'origine, le *Pedro Páramo* de Juan Rulfo? *Donde mueren los dioses* ne nous convie-t-il pas enfin, irrémédiablement, à plonger dans le *Mexique barbare* de John Kenneth Turner ?

L'intertextualité se présente donc comme une fenêtre ouverte sur la culture livresque des auteurs et voyageurs. L'influence de la littérature module leur rapport au monde, la textualisation du voyage ; l'intertextualité enrichit la narration et construit des passerelles pour éveiller la curiosité des lecteurs. Nous nous joignons en ce sens aux paroles de Juan Villoro lorsqu'il affirme, avec conviction : « la lectura se contagia »²⁰⁷¹. C'est sans doute ce que cherchent, entre autres, les auteurs et voyageurs : faire sentir à leurs lecteurs leur amour pour la littérature et leur fascination pour le Mexique. Attiser leur envie de découvrir certains des ouvrages mentionnés, des auteurs ou des personnages cités, peut-être même aller voir de plus près les réalités décrites par les voyageurs. Que du récit, au voyage, la boucle soit une fois de plus bouclée et, à la fois, toujours recommencée.

²⁰⁶⁹ JENNY, Laurent, cité par PIEGAY-GROS, Nathalie. *Introduction à l'intertextualité*, op. cit., p. 94.

²⁰⁷⁰ IBARGÜENGOITA, Jorge. *Instrucciones para vivir en México*. México : Joaquín Mortiz, 1990.

²⁰⁷¹ DGB CULTURA.GOB.MX. (2014, 02 décembre). *La aventura de leer a Juan Villoro* [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=jKd3eZGK9sw>

Une terre mythique et légendaire

Le Mexique échappe depuis sa « découverte » à l'entendement occidental, résiste à sa mise en mots, se situe sur le terrain de l'hyperbole, de l'altérité radicale, de l'imaginaire. Guy Alain Dugast a démontré, rappelons-le, l'existence d'un « mythe mexicain », latent dans les sociétés occidentales au XIX^e siècle, qu'il définit principalement pour alors comme un mythe politique²⁰⁷². Comme nous l'avons signalé plus d'une fois, les voyageurs contemporains se trouvent en présence d'une terre faite de rêves, de symboles et de mythes ; l'espace découvert glisse constamment du réel à l'imaginaire, puis se détache de l'imaginaire pour revenir à la réalité du voyageur. Dans cet entre-deux continue de prendre forme pour le voyageur occidental la conception d'un territoire mythique qui plonge ses racines dans l'histoire des premiers temps. La plupart des mexicains ont un rapport au monde particulier qui interpelle et fascine les voyageurs étrangers car ils font de multiples mythes, pour le dire ainsi, une réalité quotidienne. Selon Enrique Florescano :

En México, desde los tiempos más remotos, el mito es una de las principales expresiones de la mentalidad colectiva. Su rasgo distintivo es ser un medio de transmisión de memorias grupales o comunitarias. Según Claude Lévi-Strauss, todo acto o relato individual es un mito en potencia, pero sólo adquieren esa calidad los relatos que son adoptados y repetidos por amplios sectores sociales.²⁰⁷³

En paroles ensuite de J.M.G. Le Clézio :

Cette force vivante des mythes est sans doute ce qui frappa le plus le voyageur d'Occident aux premiers instants de la rencontre avec le Mexique indien [...]. Malgré le désastre de la conquête, malgré la destruction annoncée par les augures, cette force n'a pas cessé d'exister.²⁰⁷⁴

Nous proposons d'évoquer rapidement les grands mythes qui persistent dans la vision des voyageurs occidentaux jusqu'à nos jours et qui détachent le Mexique

²⁰⁷² DUGAST, Guy-Alain. 2008. *La tentation mexicaine en France au XIX^e siècle. L'image du Mexique et l'intervention française (1821-1862)*. Tome 2, *Le mythe mexicain et le courant interventionniste*. Paris : L'Harmattan, p. 206 : « l'irruption fréquente de l'imaginaire, les connotations d'ordre affectif, la récurrence d'oppositions duales – traits positif versus traits négatifs – [qui] conduisent à considérer la représentation d'ensemble ainsi structurée non pas comme une simple -image - l'image du Mexique -, mais comme un véritable mythe moderne, le mythe mexicain ».

²⁰⁷³ FLORESCANO, Enrique. *Mitos mexicanos*. México : Debolsillo, 2015, p. 11.

²⁰⁷⁴ LE CLÉZIO, Jean-Marie Gustave. *Le rêve mexicain : Ou la pensée interrompue, op. cit.*, p. 131.

de l'unique sphère référentielle pour l'ancrer dans un espace imaginaire et symbolique où les visions du paradis, de l'enfer, du déluge, du bon sauvage, ne sont jamais bien loin. Nous verrons ensuite les mythes et légendes qui se véhiculent dans la société mexicaine dont les voyageurs rendent compte, et ce que cela implique dans leurs poétiques respectives. Nous nous demanderons enfin si nous n'assistons pas à l'émergence de certains mythes que créent à leur tour les voyageurs contemporains. Mais cela, seule la distance historique nécessaire sera à même d'en fournir la réponse. Dans *Le rêve mexicain : Ou la pensée interrompue*, Jean-Marie Gustave Le Clézio s'interroge :

Pourquoi ce rêve ? Qu'est ce qui fait du Mexique un des lieux privilégiés du mystère, de la légende, un lieu où le moment même de la création paraît encore proche alors que déjà s'annonce, inexplicablement, l'autre moment suprême, celui de la destruction du monde ?²⁰⁷⁵

Autrement dit : comment peut-on voir au Mexique les résonances du Jardin d'Éden, du Paradis d'une part et d'autre part, les signes de l'Enfer et de l'Apocalypse, le tout dans un même espace/temps ? Pour Le Clézio, les clefs d'une telle conception du Mexique se trouvent principalement dans la configuration du pays et sa nature démesurée ; dans l'image romantique d'un âge d'or indigène et la fascination pour l'histoire des peuples anciens disparus ; dans leur redécouverte et l'attrait pour les pratiques actuelles et vivaces de leurs descendants. Nous pourrions ajouter à ces paramètres la perception des temps simultanés que ressentent les voyageurs au contact de la réalité mexicaine, les contrastes éminemment visibles au sein du territoire, les extrêmes dans lesquels celui-ci se débat depuis ses origines. Pour Anita Brenner:

México es una tierra desnuda y sangrante, poblada de gente que ha vivido en agonía; pero tiene un cuerpo tan lleno de vitalidad y tan fuerte, que puede encaminarse a los extremos de la belleza y el horror con el mismo entusiasmo. Es una tierra en movimiento, no de gente muerta, ni en resurrección, sino perennemente renacida.²⁰⁷⁶

C'est sans doute dans le contraste entre une terre démesurée, lumineuse, abondante, colorée, dont certaines régions évoquent le paradis terrestre, à la fois que s'y dévoile l'enfer quotidien d'une grande partie de la population, que naît en partie la fascination des étrangers pour ce territoire mythique.

²⁰⁷⁵ LE CLÉZIO, Jean-Marie Gustave. *Le rêve mexicain : Ou la pensée interrompue*, op. cit., p. 193.

²⁰⁷⁶ BRENNER, Anita. « El mesías mexicano », dans BARTRA, Roger (dir). *Anatomía del mexicano* [2002]. México : Debolsillo, 2007. (Coll. Ensayo –Filosofía), p. 92.

Au Chiapas, le narrateur de *Bajo las nubes de México* propose la suivante hypothèse :

Acaso viajamos – cuando viajar es una desviación a lo ignorado, no una mera traslación – por un impulso secreto de hallar el lugar donde se originó el mundo, es decir, lo que somos, o al menos para encontrar esa convicción íntima, que será altamente improbable, pero profundamente terrenal.²⁰⁷⁷

Au voyage spatial se double le fantasme d'un voyage dans le temps jusqu'à parvenir, fût-ce par le biais de l'imaginaire, aux origines du monde, de la civilisation, de sa propre identité. Si remonter le temps – et construire, dans le discours, un « exotisme temporel » – revient aussi, dans ce cas, à remonter aux sources de la civilisation mexicaine, la figure de l'indigène, nous nous en doutons, retiendra particulièrement l'attention des voyageurs. Nous reviendrons sur la manière qu'ils ont de la mettre en scène dans le dernier chapitre. Ce qu'il nous convient de souligner ici, c'est la persistance, dans l'imaginaire occidental, du mythe du bon sauvage et des visions édéniques qui se retrouvent, avec plus ou moins de subtilité, dans les récits de nombreux voyageurs contemporains. Un extrait de *Chiapas : Cuaderno de viajes* (2009) d'Herdero Fermin est en ce sens exemplaire :

« Nos seguía sorprendiendo la felicidad que manifestaban todos los indígenas, libres, alegres, tranquilos y naturales, en identidad con la naturaleza. »²⁰⁷⁸

Cette courte citation regroupe, à elle seule, les caractéristiques principales de l'archétype du « bon sauvage » (heureux, libre, à l'état de nature et en osmose avec elle) que calque le narrateur sur la figure généralisante des indigènes (« todos ») aperçus dans le Chiapas. Ils ne sont pas présentés en fonction de la réalité, mais bien sous « la formulation d'un idéal »²⁰⁷⁹. Les considérations qui suivent illustrent parfaitement les rouages de l'exotisme primitiviste tels que les commente Tzvetan Todorov²⁰⁸⁰. Celui-ci rappelle que l'image du bon sauvage est toujours accompagnée, dans le discours des voyageurs, par la critique de leur société d'origine. Voyons la suite de la citation précédente :

O quizá nos sorprendía que nuestro mundo fuera menos feliz a pesar de toda su riqueza, su consumo y derroche, sus electrodomésticos, pisos, coches de alta gama, glamures y loucs, joyas y pasarelas, cremas y potingues, armas de alta potencia. Pero sin gallinas, sin huertos naturales, sin aire limpio, sin ríos claros, sin naturaleza en kilómetros a la redonda, sin calle por dominar, y con estrés,

²⁰⁷⁷ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 169.

²⁰⁷⁸ HEREDERO, Fermin. *Chiapas, cuaderno de viaje*, op. cit., p. 66.

²⁰⁷⁹ TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres : La réflexion française sur la diversité humaine*, op. cit., p. 355.

²⁰⁸⁰ *Ibid.*, p. 362-363.

ruidos, contaminación, capacidad cierta y certera para convertir en problema cualquier minucia intrascendente y estropearle el día sin ton ni son.²⁰⁸¹

La référence aux « indigènes » ne sert en effet que pour pointer les maux du monde duquel provient le voyageur : « Les descriptions classiques de l'âge d'or et, si l'on peut dire, des terres d'or, sont donc obtenues principalement par l'inversion des traits qu'on observe chez nous »²⁰⁸². La différence relevée par les voyageurs entre les bons sauvages (entendons, les indigènes) et leurs propres compatriotes (entendons, les civilisés) se prolonge, poursuit Tzvetan Todorov, et nous le voyons encore à travers cet exemple, par la critique d'une société de consommation, présentée à l'opposé de la vie que paraissent mener les indigènes : une vie simple, sans besoins superflus, en accord avec la nature. Une vie heureuse. Abordé sous cet angle, le Mexique demeure bien, pour certains voyageurs occidentaux, un territoire exotique où il est possible de trouver, dans certaines régions, une version antérieure et idéalisée de notre propre monde, un jardin d'Éden, un paradis terrestre.

C'est également sous le prisme de l'exotisme primitiviste que nous pouvons lire les propos de Carmen, la volontaire espagnole que rencontre Francisco Solano à San Cristóbal. Elle explique dans l'un de ses textes, qu'incorpore le voyageur dans son récit, les motifs de son déplacement: « Buscaba el encuentro [...] con seres puros y maravillosos que me transmitieran su pureza, de forma que yo también me convirtiera en una persona mejor. »²⁰⁸³ Nous ne pouvons que constater l'idéalisation de Carmen envers des hommes considérés comme plus « purs » dans le simple fait qu'ils sont éloignés, méconnus, fantasmés, différents. Ce faisant, elle suit la « règle d'Homère »²⁰⁸⁴ et illustre, malgré sa bonne volonté, l'un des traits de l'exotisme qui se présente alors, pour reprendre les propos de Todorov, comme « un éloge dans la méconnaissance. »²⁰⁸⁵

Les trois auteurs et voyageurs font certes preuve d'une plus grande lucidité à l'égard des peuples originaires et des territoires traversés. Cela ne les empêche cependant pas de s'appuyer sur un réservoir d'images et de visions propres aux mythes de l'enfer et du paradis, qu'ils réactualisent pour les situer dans la scénographie présente de leur voyage. Nous l'avons vu : la rencontre du narrateur de

²⁰⁸¹ HEREDERO, Fermin. *Chiapas, cuaderno de viaje, op. cit.*, p. 66.

²⁰⁸² TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres : La réflexion française sur la diversité humaine, op. cit.*, p. 356.

²⁰⁸³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico, op. cit.*, p. 167.

²⁰⁸⁴ TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres : La réflexion française sur la diversité humaine, op. cit.*, p. 356.

²⁰⁸⁵ *Id.*

Bajo las nubes de México avec trois enfants rarámuris et le dialogue établi avec l'un d'eux puise dans l'imaginaire biblique et s'appuie sur les images de la genèse pour mettre en scène la situation vécue sur le *Cerro del Cristo* : « El niño ya está cansado de nombrar el mundo. Ha sido una conversación genesíaca. Un pequeño adán demarca el territorio del que nunca va a salir y los advenedizos son el eco imposible de su huida. »²⁰⁸⁶ Cependant, le voyageur témoigne de la conscience qu'il a de ses propres projections, et des limites auxquelles se heurte le mythe en proie à la réalité. Ce qu'il projette comme un paradis terrenal est également l'enfer de celui qui le vit, nous rappelle t'il. Paradis pour les uns, enfer pour les autres.

Un repas dans la capitale lui permet également d'établir une analogie entre ce moment convivial, le bien-être ressenti, et la conception que possède l'homme occidental du paradis, notamment à partir de l'abondante iconographie qui existe à ce sujet. Le paradis se territorialise, devient la métaphore du bonheur, ainsi qu'un raccourci narratif: « el paraíso aquí mismo, en una iconografía mil veces repetida: bebida excitante, agradable compañía y el prestigio de las voces que hablan de la vida. »²⁰⁸⁷

Les discours propices à faire surgir l'image d'un Mexique infernal ou paradisiaque ne se trouvent plus tant, comme par le passé, dans les descriptions des paysages naturels et leur correspondance avec l'état d'âme du voyageur. Elles se sont plutôt déplacées, de manière allégorique, dans la condition humaine que mettent en scène les voyageurs au Mexique. Selon Jorge Ruffinelli : « El infierno es la muerte eterna, el sufrimiento que no termina; el paraíso es la vida dichosa, permanentemente placentera. »²⁰⁸⁸ En empruntant cette conception, nous pouvons remarquer que la vision de l'enfer prédomine aujourd'hui dans le récit de nos voyageurs sur une mise en scène idyllique. Malgré les multiples attraits du Mexique et le plaisir qu'ils éprouvent à se déplacer sur ces terres étrangères, les voyageurs relèvent l'enfer que vit, au quotidien, une partie de la population. Sensibles à l'histoire des peuples originaires et à la situation de leurs descendants, mais aussi aux personnes en marge de la société mexicaine, les voyageurs livrent à de nombreuses reprises le témoignage du purgatoire que subissent ces personnes rencontrées sur la route ou insérées dans un contexte de violence, d'injustice et de mort : « un grupo numeroso de indias zapotecas llevan acampando tres años, uno tras otro, tres años reclamando una justicia que nunca llega, con sus maridos en la

²⁰⁸⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 82.

²⁰⁸⁷ *Ibid.*, p. 38.

²⁰⁸⁸ RUFFINELLI, Jorge. *El otro Mexico : México en la obra de B. Traven, D.H. Lawrence y Malcom Lowry*. México : Nueva imagen, 1978, p. 147.

cárcel »²⁰⁸⁹ ; « Aquí uno se muere en vida »²⁰⁹⁰ ; « Ahora son los matados de la droga, los cuerpos decapitados, las fiestas regadas de pólvora. »²⁰⁹¹.

L'évocation que fait Francisco Solano des titres des journaux qu'il lit dans la capitale, des sentiments qu'ils lui procurent, de l'influence qu'ils peuvent avoir sur l'imaginaire collectif, et l'atmosphère qu'ils propagent dans l'espace social, illustre la vision d'un Mexique déplacé sous le signe de l'enfer :

Aquí las primeras páginas de los diarios, con sus titulares enormes, nos despiertan del sueño de caminar distraídos para arrojarnos a un preámbulo del infierno: asesinatos, secuestros, vida sometida a la pobreza. Los quioscos de prensa de esta ciudad parece que gritan, y son verdaderos alaridos de espanto. No se los puede sortear, y esos titulares repercuten aún en los oídos al entrar en una cantina o al bajar al metro que nos devuelve a casa.²⁰⁹²

L'image d'un « Mexique barbare » se réactualise dans les récits des voyageurs. Les problèmes inhérents à la société mexicaine comme peuvent être la violence, l'injustice, l'impunité, les inégalités criantes, le narcotrafic, l'insécurité, la surpollution, se trouvent liées à la mise en scène d'un Mexique infernal, nous y reviendrons, tandis que les voyageurs continuent de louer par ailleurs les beautés inhérentes au pays. Nous terminerons sur ce point en mentionnant Malcom Lowry qui synthétisait ces deux conceptions, à priori antithétiques, et pourtant intimement liées, voire indissociables, pour expliquer à son éditeur la perception qu'il avait de la réalité mexicaine de la manière suivante : « Mexico es paradisiaco e indudablemente infernal »²⁰⁹³.

Le Clézio a montré dans *Le rêve mexicain* l'importance de l'eau dans la pensée mésoaméricaine²⁰⁹⁴. Le mythe du déluge se décline tant dans les récits des tarasques que dans ceux des mexicas. L'eau est d'essence divine. Or, si les nuages sont aux yeux du peuple maya « l'humidité du ciel »²⁰⁹⁵, l'évocation que fait Francisco Solano de la pluie que sent tomber le narrateur, en sortant du musée de Rufino Tamayo, possède des résonances mythiques. Loin d'être un simple élément

²⁰⁸⁹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 144.

²⁰⁹⁰ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 116.

²⁰⁹¹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 98.

²⁰⁹² SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 31-32.

²⁰⁹³ LOWRY, Malcom, cité par RUFFINELLI, Jorge. *El otro Mexico: México en la obra de B. Traven, D.H. Lawrence y Malcom Lowry*, op. cit., p. 147.

²⁰⁹⁴ LE CLÉZIO, Jean-Marie Gustave. *Le rêve mexicain : Ou la pensée interrompue*, op. cit., p.72-77.

²⁰⁹⁵ *Ibid.*, p. 74.

référentiel relatif aux conditions météorologiques, la pluie à laquelle se réfère le voyageur est sublimée et acquiert à son tour des attributs divins, puisqu'elle traverse l'espace et le temps :

Cae una lluvia tenue, fresca, lánguida, cuando salimos a la avenida Morelos, y momentáneamente se produce la remembranza que suscita la lluvia de ser un suceso que acontece, no aquí, sino en un pasado remoto; la lluvia es anterior a su suceso, o es siempre la misma, cuando llueve está siempre lloviendo, llueve ahora y llueve sobre todo lo creado, sobre nuestras cabezas y sobre la cabeza mixteca, sobre los leones de piedra, sobre los crisantemos blancos, sobre la flor amarilla del vestíbulo del hotel [...] sobre los cuchillos de obsidiana, llueve en la selva y sobre los yacimientos, sobre la tierra que oculta una figura de Tlaloc, dios de la lluvia, aún por descubrir, modelada por un artista anónimo [...].²⁰⁹⁶

L'image de la pluie qui provient d'un lointain passé invite à établir un parallèle avec le poème « Lluvia », de Jorge Luis Borges, dont Francisco Solano, par les nombreuses références qu'il incorpore, se montre amateur ; et dans lequel le poète argentin écrit : « Bruscamente la tarde se ha aclarado / Porque ya cae la lluvia minuciosa. Cae o cayó. La lluvia es una cosa/ Que sin duda sucede en el pasado. » Le troisième chapitre de *Bajo las nubes de Mexico* s'intitule de plus: « Carta en ruta al poeta Provencio. »²⁰⁹⁷ L'auteur fait référence à Pedro Provencio, un poète espagnol qui réside à Madrid et avec qui il a des liens d'amitié. Or, ce-dernier a écrit une poésie, « Llover a tiempo », dans laquelle apparaissent, en épigraphe, les derniers vers de Borges mentionnés ci-dessus, et qui commence de la manière suivante : « Quizás pudiéramos alcanzar el presente / dando un largo rodeo bajo esta lluvia / de hace años »²⁰⁹⁸. L'évocation que fait Francisco Solano de la pluie révèle, une fois de plus, la transcendance textuelle de son récit de voyage. Ajoutons enfin que le voyageur est particulièrement sensible à la portée poétique de la pluie et conscient de son symbolisme. Il écrit ainsi par ailleurs: « El agua es símbolo, como es sabido, de las energías inconcientes, de las potencias informes del alma, de las motivaciones secretas y desconocidas. También de muerte, de disolución y de renacimiento. »²⁰⁹⁹

Les pluies torrentielles qui s'abattent sur le pays à la saison des pluies facilitent la référence au déluge, motif que convoque à trois reprises Suso Mourelo. Le Mexique est souvent associé, dans l'imaginaire touristique occidental, à la

²⁰⁹⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 147.

²⁰⁹⁷ *Ibid.*, p. 51-57.

²⁰⁹⁸ PROVENCIO, Pedro. *Tiempo a tiempo*. Madrid : Hiperión, 1991, p. 69.

²⁰⁹⁹ SOLANO, Francisco. *Cora van Millingen : Extraña en ningún lugar*, op. cit., p. 41.

chaleur et au soleil. Les voyageurs rappellent cependant que les pluies y sont aussi présentes, parfois même avec une violence inouïe :

El diluvio de hoy comienza mientras ceno.²¹⁰⁰

El cielo amenaza otro diluvio y escapamos a la Iglesia de San Hipólito.²¹⁰¹

Con retraso, el cielo revienta. Estamos a cubierto, camino de la noche de Tlalpan. O del infierno. En unos minutos la calzada se ha convertido en unleteo que ha borrado las aceras y ha inutilizado el mundo. [...] Jamás he visto llover como hoy. [...]

- ¿No será otro fin del mundo?²¹⁰²

Dans les deux premiers exemples, la métonymie permet d'accentuer l'idée, chez le lecteur, de la force de la pluie, à partir de ses propres référents culturels. Le troisième exemple met en scène, par le biais d'une expérience inédite à laquelle se confronte l'auteur, la puissance de la pluie qui s'abat sur la ville. La question du narrateur invite le lecteur à effectuer un parallèle avec le mythe du déluge, présent dans la civilisation occidentale, mais aussi dans la pensée amérindienne.

Le motif de l'apocalypse se trouve enfin dans la clôture de *Donde mueren los dioses* où le narrateur, assis sur la grande place de Mérida, a la sensation d'assister à la fin du monde. En confondant les différents niveaux de la réalité ; en empruntant à la fois à l'imaginaire biblique et aux croyances amérindiennes ; en convoquant la vue, l'ouïe, le toucher ; l'auteur élabore un tableau synestésique qui permet au lecteur de s'imaginer la scène :

Al atardecer en la Plaza Grande de Mérida nace un aullido que semeja el fin del mundo. Un millar de tordos estalla y ensordece los tambores de la fiesta. Una campana suena en un hueco del ruido. Hace calor y la luz se fuga. Hay una intensidad apocalíptica en esta hora y nadie se extrañaría si Quetzalcóatl descendiera del cielo y se posara en la plaza.²¹⁰³

De manière consciente ou inconsciente, les voyageurs laissent ainsi filtrer dans leurs récits des résonances du jardin d'Éden, du paradis, de l'enfer, de l'apocalypse, ces mythes universels qui participent depuis toujours à la mise en scène du Mexique et qui attisent l'imaginaire des lecteurs. En se transposant au territoire mexicain, ces mythes s'entrelacent avec des éléments propres aux

²¹⁰⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 210.

²¹⁰¹ *Ibid.*, p. 200.

²¹⁰² *Ibid.*, p. 202.

²¹⁰³ *Ibid.*, p. 269-270.

cosmogonies amérindiennes ou à la géographie réelle : la figure de l'Indien, le quartier de Tlalpan, les déités de Tlaloc et Quetzalcóatl.

Des légendes et des mythes propres aux terres mexicaines s'immisent également dans les récits des voyageurs soit par le biais de l'intertextualité, soit par le truchement d'un personnage. Nous pouvons mentionner, pour le premier cas de figure, l'incorporation d'un récit littéraire huichol, qui évoque la figure d'un aigle légendaire, dans *Bajo las nubes de México*²¹⁰⁴, et la présence de quelques fragments du *Popol Vuh* dissimulés dans le dernier chapitre de *Donde mueren los dioses*²¹⁰⁵. Le second cas de figure est un stratagème plus commun : Mateo, le petit guide, fait part à ses interlocuteurs d'un résumé du *Popol Vuh*²¹⁰⁶; Elisabeth partage avec Paco Nadal des légendes du peuple huichol²¹⁰⁷; Jesús raconte à Suso Mourelo celle de la fleur de Lij Lo²¹⁰⁸. Ce faisant, les voyageurs incorporent dans leurs récits la voix de l'Autre, témoignent de la permanence et de la vivacité des légendes dans la tradition orale mexicaine, et relèvent la persistance de figures mythiques dans l'imaginaire collectif. Les propos d'Ely témoignent par exemple de la pérennité du « Mexique révolutionnaire » dont parlait Victor Alba :

- Cuando era pequeña me iba a la cama con las leyendas de sus hombres [de Pancho Villa]. Que asaltaban a los viajeros, que repartían el dinero en los pueblos y se quedaban parte, que se partían la madre, que se fugaban... de niða no me contaban historias de Cenicienta, me dormía con las leyendas de los hombres de Villa.²¹⁰⁹

Le mot « mythe » apparaît 11 fois dans le récit de Francisco Solano, 5 fois dans celui de Paco Nadal, et 21 fois dans celui de Suso Mourelo. « Légende » apparaît pour sa part 5, 8 et 38 fois dans chacun des récits de voyage. Enfin, « histoire » apparaît respectivement 21, 38 et 53 fois. La somme de ces trois termes donne 52 occurrences dans le récit de Francisco Solano, 49 dans celui de Paco Nadal, 112 dans celui de Suso Mourelo. Ce relevé souligne l'importance quantitative d'un champ lexical propre aux mythes, aux légendes, aux histoires. Il montre l'attention particulière prêtée par Suso Mourelo sur cet aspect de la réalité mexicaine par

²¹⁰⁴ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 49.

²¹⁰⁵ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 255-258.

²¹⁰⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 182.

²¹⁰⁷ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 176.

²¹⁰⁸ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 125-126.

²¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 25.

rapport à ses homologues. Il permet enfin de constater la prédominance de l'histoire – ou des histoires – dans le discours des voyageurs sur les mythes et légendes, ce qui démontre une fois de plus leur volonté d'inscrire leur expérience viatique dans la temporalité présente plutôt que dans un passé immémorial.

Pour Francisco Solano, la dimension mythique que possède le Mexique est l'un des éléments que recherchent les touristes sur les terres mexicaines, qu'ils visitent des ruines en quête d'un « sédiment mythologique »²¹¹⁰, qu'ils soient attirés par des icônes révolutionnaires et le « mythe des héros »²¹¹¹ ou bien, au contraire, par la « mythologie de la déroute »²¹¹². Précisons cependant que ces deux systèmes ne s'opposent pas. Cuauthemoc, le dernier empereur *mexica*, torturé par les troupes de Cortés et pendu en février 1525 ; Miguel Hidalgo, fusillé à Chihuahua en juillet 1811 ; Emiliano Zapata, tombé dans une embuscade en avril 1919 ; sont des personnages, pour ne citer qu'eux, qui se rattachent à la mythologie de la défaite, mais qui font indiscutablement partie du panthéon des « héros » mexicains.

Le cas d'Antonin Artaud permet à Francisco Solano de rappeler que l'histoire peut rejoindre le mythe, et la littérature, contaminer la réalité. Antonin Artaud crût en effet percevoir dans les rituels des *rarámuris* les cérémonies que Platon décrivait dans le *Critias* à propos des rois de l'Atlantide²¹¹³. Le Mexique : une terre où les mythes acquièrent une consistance inhabituelle et où les utopies deviennent parfois l'objet d'expérimentations réelles²¹¹⁴. Rappelons encore à ce propos la tentative d'Owen d'établir *Ciudad Pacifico* ; la mise en place, par Vascode Quiroga, du « premier modèle de communauté utopique »²¹¹⁵ près de Mexico ; la lettre rédigée par Cora Van Millingen au président Ernesto Zedillo, au sous-commandant Marcos et à l'évêque Samuel Ruiz pour leur proposer le *Colegio del Nuevo Sol*, un projet éducatif dans le but de réconcilier les métis et les indigènes (elle n'a pas, que nous sachions, obtenu de réponse)²¹¹⁶.

Francisco Solano n'incorpore aucun mythe dans son récit de voyage mis à part la référence au *Popol Vuh*. Paco Nadal ne se réfère pas aux cosmogonies des

²¹¹⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 176.

²¹¹¹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 164.

²¹¹² *Ibid.*, p. 157-158.

²¹¹³ *Id.*

²¹¹⁴ Voir par exemple à ce propos LEGROS CHAPUIS, Elizabeth. *Le Mexique, Un cas de fascination littéraire : Au pays des chiens morts*, op. cit., p. 157-164.

²¹¹⁵ *Ibid.*, p. 160.

²¹¹⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 106.

peuples amérindiens, ni aux mythes relatifs à des temps *in illo tempore*. Son attention se porte sur la mythologie née de l'indépendance, mais aussi de l'époque révolutionnaire. D'où l'intérêt qu'il prête à la figure de Miguel Hidalgo (« y aquí ya la historia se funda con el mito »²¹¹⁷) et plus encore, de Pancho Villa²¹¹⁸.

Contrairement à ses homologues, Suso Mourelo s'intéresse particulièrement à la cosmogonie des peuples amérindiens, mais aussi aux légendes qui circulent dans la société mexicaine et qu'il récolte au fil de son voyage. Au total, ce sont plus d'une cinquantaine de légendes, d'histoires, de contes et de mythes qui s'insèrent dans *Donde mueren los dioses*, un titre qui possède déjà, en son sein, des résonances « mythiques ».

La première partie du récit consacre une place importante aux légendes parmi lesquelles celle des *sures*, ces petits êtres qui peuplaient originellement la vallée du Yaqui avant de s'enfuir face à l'arrivée des être humains, est particulièrement déployée. La deuxième partie, « Pensar Comala », introduit, en concordance avec l'univers de Juan Rulfo, un champ lexical propre au monde fantastique et légendaire, d'où l'apparition de termes tels que « fantasmas », « milagros », « santería », « hechizos », « brujería ». La légende de Lily Lo et celle de la *niña Inocencia*, dont l'urne repose dans la cathédrale de Guadalajara, sont aussi développées dans l'espace de la narration. Dans la troisième partie, qui se situe principalement dans la capitale, l'auteur incorpore des mythes fondateurs : l'origine de Tenochtitlán et la création du Cinquième soleil. D'autres légendes, plus locales mais réputées dans l'univers mexicain, complètent le tableau, d'où la mention des multiples histoires des *nahuales* et la référence à la China Poblana. Notons dans ce chapitre 10 occurrences du terme « légende » et 6 occurrences du terme « mythe », ce qui démontre l'attention du voyageur envers ce thème lorsqu'il se trouve, symboliquement, dans le cœur du pays. Les mythes et légendes récurrents dans les parties précédentes et présents de manière explicite dans le corps du texte ne figurent pas dans la quatrième partie qui se déroule à Veracruz. Le titre « De maíz y de fango » fait cependant appel à la compétence du lecteur, puisqu'il évoque de manière implicite le *Popol Vuh*, dans lequel les êtres humains furent créés à partir de ces deux matériaux. Le chapitre se clôt de plus avec l'évocation des sirènes, qui diffusent un parfum légendaire aux terres visitées par l'auteur, et qui brouillent les différents niveaux de la réalité, puisque le voyageur affirme s'en aller de Veracruz avant que celles-ci ne le retiennent. Enfin, la dernière partie incorpore explicitement

²¹¹⁷ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, *op. cit.*, p. 133.

²¹¹⁸ *Ibid.*, p. 127-154.

des fragments du *Popol Vuh*, se réfère à la mythologie maya, évoque l'importance du mythe de l'Atlantide pour l'état du Yucatán et s'amuse à confondre, comme nous l'avons vu précédemment, les registres réels et mythologiques.

Compte-tenu de l'importance qu'acquière les mythes et légendes dans le récit de Suso Mourelo, nous pouvons émettre enfin l'hypothèse selon laquelle la narration, construite en cinq chapitres, simule à son tour le mouvement des cinq soleils. Comme il aura fallu que le monde voit cinq soleils se succéder pour arriver à notre ère, il aura fallu que l'auteur élabore cinq chapitres pour arriver à la finalisation de son œuvre. Abordé sous cet angle, la structure même du récit de voyage acquiert une résonance mythique et pourrait bien faire écho, de manière implicite, à l'un des mythes fondateurs les plus connus du monde amérindien.

Nous pouvons de plus concevoir les événements, les personnages, les lieux qui se retrouvent inlassablement, d'un récit à un autre, comme autant d'éléments qui transcendent l'histoire et participent à produire, dans l'imaginaire collectif, la vision d'un Mexique mythique. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples parmi d'autres : des événements comme le cri de l'Indépendance ou le début de la Révolution ; des personnages comme Mme C. de la Barca, Pancho Villa, Diego Rivera, Frida Khalo ; des lieux comme Chihuahua dans le nord, ou San Cristóbal dans le sud.

Nous pouvons également nous demander si certains lieux communs, jusqu'alors inédits, qui surgissent dans les récits de nos voyageurs espagnols, ne tendent pas à signaler le renouvellement, voire la création de nouveaux mythes propres à la terre mexicaine. La fascination que tous éprouvent pour la figure de Juan Rulfo et l'univers de Comala témoigne ainsi de l'émergence d'un mythe littéraire. Le mythe révolutionnaire se prolonge dans la persistance de la figure de Pancho Villa dans l'imaginaire collectif et dans la visite commune des voyageurs à Chihuahua, mais se renouvelle aussi dans le soulèvement de l'EZLN, et l'intérêt général pour la figure du sous-commandant Marcos. Signalons à ce propos la surprise de constater que la plupart des voyageurs s'étendent longuement sur la figure de Pancho Villa, mais qu'ils évoquent à peine Emiliano Zapata, qui est, pourtant, un modèle révolutionnaire. Le mythe du paradis perdu paraît enfin lentement dériver vers la quête de paradis artificiels, puisque tant Francisco Solano comme Paco Nadal s'essayent à ces mondes étrangers de la conscience habituelle, dont l'expérience leur résulte lumineuse²¹¹⁹.

²¹¹⁹ Voir à ce propos SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 135 et NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 190.

Considérant, aux côtés de Roland Barthes, que le mythe est une parole, le Mexique acquiert dès lors dans le discours des voyageurs une dimension mythique. Bien plus que la réalité historique et géographique à laquelle il se réfère, mais à laquelle il est loin de se réduire, le Mexique ou plutôt, une image du Mexique, se cristallise dans les imaginaires et se véhicule à travers les récits qui, en se l'appropriant, en proposent toujours une vision singulière. Nous laisserons, pour finir sur ce thème, la parole à Francisco Solano :

[...] más que un país, México es un mito, la figuración de un sueño, y su interpretación depende, como en las saluciones, de una entonación de palabras, según se ponga el acento sobre la fábula o sobre la trama que rige el espejo que nos contempla.²¹²⁰

²¹²⁰ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 19.

II- Une approche de la « mexicanité »

Questionner « l'identité mexicaine » et la « mexicanité »

Si l'un des buts du récit de voyage est celui de donner à « voir » le pays visité à son destinataire, les voyageurs doivent alors tenter d'en montrer la spécificité, les différences, les caractéristiques principales qui distinguent le pays mis en scène de leur pays d'origine. En d'autres termes, dans le cas de notre corpus, d'en faire ressortir une certaine « mexicanité ». Mais qu'est-ce que la mexicanité ? Comment peut-on la définir ou, tout du moins, s'en approcher ? À considérer qu'elle existe, nous soumettons l'hypothèse selon laquelle elle serait tout d'abord un discours édifié par le pouvoir dominant pour donner à l'ensemble des mexicains le sentiment d'appartenir à une même collectivité. La mexicanité aurait dès lors partie liée avec la conception de la Nation.

Voyons cela de plus près, et rappelons quelques éléments nécessaires à la compréhension du sujet. Le XIX^e siècle est une période troublée pour le Mexique qui voit éclater l'insurrection de 1810, obtient l'indépendance en 1821, connaît tour à tour la guerre avec les États-Unis (1845-1848), l'intervention française et l'empire de Maximilien (1864-1867), la restauration de la République, des prises de pouvoir tantôt de la part des libéraux, tantôt des conservateurs, la dictature de Porfirio Díaz. À l'issue de l'indépendance, le Mexique reste divisé par des luttes innombrables entre les conservateurs, partisans d'une république centraliste, et les libéraux, qui défendent une république fédérale. Comme nous l'avons déjà signalé lors de notre premier historique, les puissances étrangères profitent alors de la fragilité du pays pour tenter d'y puiser leur part du gâteau. En 1848, l'expansion des États-Unis représente une blessure pour les mexicains, plus, un affront : c'est un vol de territoire. Si la mexicanité reposait en grande partie, jusqu'à l'Indépendance, sur les bases d'un sentiment anti-hispanique, elle s'appuie peu à peu, à partir du traité de Guadalupe Hidalgo, sur un sentiment qui, bien qu'ambivalent, s'oriente vers l'« anti-américanisme » qui persiste jusqu'à nos jours.

Nous savons que les moments de tension, particulièrement les invasions étrangères, sont propices pour fédérer le peuple autour d'un « ennemi commun ».

Les historiens s'accordent ainsi pour dire qu'il n'existait pas, avant le milieu du XVIII^e siècle, et peut-être même avant l'intervention française de 1862, ce que nous pourrions qualifier aujourd'hui comme l'idée d'une « nation mexicaine » et d'une « identité collective »²¹²¹. Le Mexique était pour alors constitué de groupes divers, qui n'étaient pas encore unis par le sentiment d'appartenance que requiert l'existence même de la nation. Claude Dumas montre à ce propos le rôle important du libéral Ignacio Manuel Altamirano qui exhorte, pendant l'occupation française, le peuple à se rassembler sous la même bannière pour chasser l'envahisseur. En faisant office de précurseur par rapport au célèbre discours d'Ernest Renan qui proclamerait, en 1882, « Une nation est donc une grande solidarité, constituée par le sentiment des sacrifices qu'on a faits et de ceux qu'on est disposé à faire encore »²¹²², Altamirano rappelle les « sacrifices » héroïques effectués par le passé au nom de la liberté, et présente l'Indépendance comme un élément fondateur de la nation mexicaine :

Todos volvemos los ojos a nuestro glorioso año 10 para reanimar nuestra fe política [...] ¿Quién no glorifica a los que nos dieron patria a costa de su vida? ... hoy debemos agruparnos llenos de veneración en derredor del glorioso estandarte de Dolores [...] aquí se enaltece el gran principio de la soberanía nacional y, por diversas que puedan ser nuestras opiniones en política, el amor de la patria, del honor nacional, de la independencia y de la libertad del país es un sentimiento general, al cual todo el mundo está pronto a sacrificar hasta la última gota de sangre [...].²¹²³

Le gouvernement de Benito Juárez reconquiert le pouvoir en 1867. Après l'exécution de Maximilien et de ses généraux, événement qui marque la fin de l'occupation française et la victoire du secteur libéral, une nouvelle période de l'histoire mexicaine commence. Elle est aujourd'hui connue comme celle de la restauration de la République. Le pays, exsangue, a besoin de se reconstruire sur une identité commune. Comme le remarque Jacqueline Covo-Maurice :

[...] la construction d'une identité nationale est [...] d'abord une opération intellectuelle, qui se propose de légitimer l'État en gommant les éléments de différenciation pouvant faire obstacle à son intégration, en « bricolant » (le mot

²¹²¹ Voir à ce propos DUMAS, Claude. « Nation et identité dans le Mexique du XIX^e siècle : Essai sur une variation » [en ligne], dans *Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*, numéro 38, 1982, p. 45-69. Disponible sur : http://www.persee.fr/doc/carav_0008-0152_1982_num_38_1_1600

²¹²² RENAN, Ernest. « Qu'est-ce qu'une Nation ? », conférence prononcée à La Sorbonne en 1882. Disponible sur : <https://www.les-crisis.fr/nation-ernest-renan/>

²¹²³ ALTAMIRANO, Ignacio, cité par DUMAS, Claude. « *Nation et identité dans le Mexique du XIX^e siècle : essai sur une variation* », *op. cit.*, p. 61-62.

est de Carlos Serrano) des instruments de rassemblement d'une réalité hétérogène.²¹²⁴

Entre 1869 et 1902, trois entreprises collectives de grande envergure illustrent l'idée selon laquelle la construction d'une identité nationale a besoin de s'appuyer sur la culture et ne peut pas se détacher des « opérations intellectuelles » qui l'accompagnent. C'est dans cette perspective qu'apparaît en 1869 la revue culturelle dirigée par Ignacio Manuel Altamirano au nom significatif d'*El Renacimiento*. Son objectif est celui d'aider à la réconciliation sociale. En délaissant les armes au profit de la plume, l'intellectuel adresse un appel aux littéraires, quelle que soit leur orientation politique, pour s'unir à l'entreprise de reconstruction nationale. En publiant les textes d'écrivains multiples, aux idéologies diverses, voire opposées, le journal devient le symbole de la réconciliation et de l'unité à laquelle aspirait la société mexicaine.

Un second pas significatif apparaît sous le gouvernement de Porfirio Díaz avec la parution, entre 1884 et 1889, de l'encyclopédie dirigée par Vicente Riva Palacio intitulée *México a través de los siglos, Historia General y Completa del Desarrollo Social, Político, Religioso, Militar, Artístico, Científico y Literario de México desde la Antigüedad más remota hasta la Época actual*. Les cinq auteurs de cette synthèse monumentale proposent pour la première fois une version officielle de l'histoire du Mexique : il s'agit de lui donner un sens et de faire sentir au peuple mexicain la fierté de ses origines. Luz del Carmen Saldívar Herrera montre ainsi comment le personnage principal de cette encyclopédie n'est autre que la « Patrie mexicaine », idéalisée par les auteurs pour susciter, dans l'esprit des lecteurs, l'amour pour la patrie²¹²⁵. Miguel León-Portilla signale qu'il s'agit de la première œuvre à établir la périodisation de l'histoire mexicaine telle que continuera à la développer ensuite l'historiographie. Elle dégage ainsi trois périodes constitutives, jusqu'alors, de l'histoire du Mexique : la période indigène, la période de la Nouvelle Espagne et celle du Mexique indépendant²¹²⁶.

²¹²⁴ COVO-MAURICE, Jacqueline. « Inventer une mémoire mythique pour créer une identité nationale » [en ligne], dans *Cervantesvirtual.com*. Disponible sur : [file:///C:/Users/laura/Downloads/inventer-une-mmoire-myitique-pour-crer-une-identit-nationale-0%20\(5\).pdf](file:///C:/Users/laura/Downloads/inventer-une-mmoire-myitique-pour-crer-une-identit-nationale-0%20(5).pdf)

²¹²⁵ Voir à ce propos SALDÍVAR HERRERA, Luz del Carmen. « La escritura de la historia mexicana: *México a través de los siglos* » [en ligne], dans *Repositorio Institucional*, 2002. Disponible sur : <http://zaloamati.azc.uam.mx/handle/11191/1636>

²¹²⁶ LEÓN-PORTILLA, Miguel. « Historia, identidad y cultura nacional en México », [en ligne], dans *Buap* [Site de la Benémrita Universidad Autónoma de Puebla], p. 152. Disponible sur : <http://www.cs.buap.mx/~agarces/descargas/LeonPortilla->

Cette volonté commune de reconstruire le passé d'un pays pour léguer une vision de l'histoire à travers un discours unificateur fait partie des éléments que l'on trouve d'ordinaire, comme le rappelle Claude Dumas, chez les « nations en construction »²¹²⁷. Projet qui se poursuit encore au début du XX^e siècle dans *México y su evolución social*. Coordonné par Justo Sierra, ce travail collectif qui paraît entre 1900 et 1902 termine de poser les jalons d'un discours dont le but est celui de cimenter l'identité nationale dans les imaginaires à partir d'une version de l'histoire officielle. Calors Illades signale que cette entreprise encyclopédique est la première à présenter le métis comme sujet principal de l'histoire nationale²¹²⁸. Jusqu'alors méprisé par les espagnols et par les indigènes, il est soudain valorisé pour synthétiser le mélange des cultures et des races. Le métis devient le symbole de l'identité mexicaine. En 1925, José Vasconcelos soutiendra l'idée qu'il incarne *La raza cósmica*²¹²⁹. Pour reprendre les propos de María Inés García Canal, le métis représente dans cette nouvelle perspective :

[el] *Hombre Nuevo* a construir: el mexicano sin distinciones, resultado de la mezcla de sangres, símbolos, lenguas y culturas. El mestizo resumió en sí los elementos constitutivos del pasado, tanto de la cultura indígena como de la criolla.²¹³⁰

Une période charnière pour la formation de l'identité nationale après celle de l'Indépendance est celle de la Révolution qui, en plus d'engendrer son propre mythe, précise au passage les contours de la mexicanité. Chargé du ministère de l'Éducation publique entre 1921 et 1924, José Vasconcelos soutient les peintres, les intellectuels et les artistes qui désirent contribuer à la reconstruction du Mexique par le biais de l'art. Ce sont pour beaucoup des années d'effervescence, d'engagement politique, de militantisme. Neuf muralistes, parmi lesquels Diego Rivera, David Alfaro Siqueiros, Jean Charlot, Fermín Revueltas, créent avec quelques uns de leurs élèves, à la fin de l'année 1922, le *Sindicato de Obreros Técnicos, Pintores y Escultores*. Tous se sont pour alors récemment affiliés au Parti Communiste. L'histoire du pays s'illustre à même les murs pour être visible au plus grand nombre,

²¹²⁷ DUMAS, Claude. « Nation et identité dans le Mexique du XIX^e siècle : essai sur une variation » [en ligne], *op. cit.*, p. 49.

²¹²⁸ Gobierno de la República. (2010, 11 novembre). *Discutamos México, XV. Quiénes somos los mexicanos 100. La identidad del mexicano*. [Vidéo en ligne]. Disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=hCE_oIDSLk8

²¹²⁹ VASCONCELOS, José. *La raza cósmica. Misión de la raza iberoamericana. Notas de viajes a la América del Sur*. Madrid : Agencia Mundial de Librería, 1925.

²¹³⁰ GARCÍA CANAL, María Inés. « La producción de una mirada: la mexicanidad », [en ligne], dans *Tramas*, numéro 39, 2013, p. 71. Disponible sur : <http://biblat.unam.mx/es/revista/tramas-mexico-d-f/articulo/la-produccion-de-una-mirada-la-mexicanidad>

et ce malgré des résistances multiples de la part des secteurs conservateurs. On cherche l'essence du Mexique dans ses racines indigènes. Les artistes se tournent vers l'art populaire. Entre 1929 et 1935, Diego Rivera réalise dans l'escalier principal du Palais National l'une des fresques les plus représentatives du mouvement muraliste : *México a través de los siglos*. Parcourir cette fresque monumentale de 276 m² rappelle à quel point le mouvement est un art narratif et révolutionnaire. La peinture devient un outil didactique et social, mais aussi politique. Cependant, malgré la présence de peintures comme la *Salida de la mina*, qui représente une véritable invitation à l'insurrection²¹³¹, ainsi que l'exaltation de la figure du peuple, de l'armée zapatiste, de thèmes comme la lutte des classes, etc., l'espace sur lequel se peignent ces fresques appartiennent aux institutions de l'État. De ce fait, non seulement les messages « révolutionnaires » en sont atténués et contrôlés, institutionnalisés, sinon que les fresques se déplacent, comme le suggère Carlos Monsiváis, vers les sphères de la culture illustrée et le secteur touristique. Ce faisant, malgré leur transcendance et leur dimension contestataire, il est vrai qu'elles perdent, en partie, leur potentiel subversif²¹³². Au côté des muralistes, la littérature nationale, mais aussi les industries du cinéma et de la musique, qui fleurissent à cette époque, forgent l'image d'un pays fort de son histoire et fier de son identité. Pour reprendre les propos de Claude Maurin : « l'art est dépositaire de l'âme nationale et support matériel à l'identification du peuple à la nation. »²¹³³

Les philosophes s'interrogent pour leur part sur les principales caractéristiques qui pourraient composer les spécificités de l'identité mexicaine. La connaissance de « l'être national » est pour alors indispensable, selon leur perspective, à l'avancée de la Nation. Pour Samuel Ramos : « Mientras no se defina su modo de ser, sus deseos, sus capacidades, su vocación histórica, cualquiera empresa de renovación nacionalista será una obra ciega destinada al fracaso. »²¹³⁴

Afin de mieux situer cette entreprise philosophique, rappelons brièvement qu'elle s'inscrit dans un contexte plus large, qui correspond à la quête identitaire que

La historia no contada de México I. Los muralistas. [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=qPueYDiwt5E&list=PLSwcJYUPFzuQ6z8RD36f9hhnWm4jGK>
Vv

²¹³² MONSIVÁIS, Carlos. « Notas sobre el Estado, la cultura nacional y la cultura popular en México » [en ligne], dans *Cuadernos Políticos*, numéro 30, 1981, p. 33-52. Disponible sur : <http://www.cuadernospoliticos.unam.mx/cuadernos/contenido/CP.30/30.4.CarlosMonsivais.pdf>

²¹³³ MAURIN, Claude. « Aux sources de la mexicanité : mémoire et patrimoine » [en ligne], dans *Site de Claude Maurin*. Disponible sur : <https://www.webdepot.umontreal.ca/Usagers/morinc/MonDepotPublic/pub/mexicanite.htm>

²¹³⁴ RAMOS, Samuel. *El perfil de hombre y de la cultura en México* [1934]. México : Planeta mexicana, 2001. (Coll. Austral), p. 86.

mène l'ensemble du sous-continent suite à la montée de l'impérialisme américain. En 1898, les États-Unis profitent du déclin de l'Espagne pour intervenir à Cuba. Comme l'écrit à ce propos Roberto Fernández Retamar :

El hecho – que había sido previsto por Martí muchos años antes – conmueve a la *intelligentsia* hispanoamericana. En otra parte he recordado que el « 98 » no es sólo una fecha española, que da nombre a un complejo equipo de escritores de aquel país, sino también [...] una fecha hispanoamericana, la cual debía servir para designar un conjunto no menos complejo de escritores y pensadores de este lado del Atlántico [...]. Es el 98 – la visible presencia del imperialismo norteamericano en la América Latina – lo que [...] da razón a la obra ulterior de un Darío o un Rodó.²¹³⁵

En 1900, l'uruguayen José Enrique Rodó propose dans *Ariel* une relecture de *La Tempête* de William Shakespeare. Ce faisant, il réactive une réflexion qui traverse l'Amérique Latine depuis sa « découverte » et qui se base sur la dichotomie « Civilisation/Barbarie »²¹³⁶. L'écrivain identifie dans la figure d'Ariel la civilisation Latino-Américaine et dans celle de Calibán – anagramme de Canibal – celle des États-Unis. De nombreux intellectuels latino-américains revendiquent pour alors le besoin de s'unir, face à la montée de l'impérialisme, dans ce que nommait à la fin du XIX^e siècle le cubain José Martí « nuestra América »²¹³⁷. Les pays d'Amérique Latine s'engagent ainsi dans un double-mouvement, qui consiste d'une part à se rapprocher des autres pays faisant partie de l'aire culturelle latino-américaine, et d'autre part à tenter de définir ce qui forge leur propre « identité ». En paroles de José Martí : « Se ponen en pie los pueblos y se saludan. ¿Cómo somos? Se preguntan ; y unos a otros se van diciendo como són. »²¹³⁸

Au Mexique, Samuel Ramos publie en 1934 *El perfil del hombre y de la cultura en México*²¹³⁹. C'est seulement en prenant compte de leur situation que les mexicains pourront, selon le philosophe, trouver leur place dans la marche du

²¹³⁵ FERNÁNDEZ RETAMAR, Roberto. *Todo Calibán*. Buenos Aires : CLACSO CLACSO, 2004, p. 17-18. Disponible sur : <http://www.cubadebate.cu/libros-libres/2000/11/14/todo-caliban-roberto-fernandez-retamar-pdf/#.VzYGBfmLTIV>

²¹³⁶ RODÓ, José Enrique. *Ariel*. Montevideo : Dornaleche y Reyes, 1900.

²¹³⁷ MARTÍ, José, « Nuestra América » [en ligne], dans *El Partido Liberal*, México, el 30 de enero de 1891. Disponible sur : <http://bibliotecavirtual.clacso.org.ar/ar/libros/osal/osal27/14Marti.pdf>

²¹³⁸ *Ibid.*, p. 137.

²¹³⁹ RAMOS, Samuel. *El perfil de hombre y de la cultura en México* [1934]. México : Planeta mexicana, 2001. (Coll. Austral).

monde : « entendemos por cultura mexicana la cultura universal hecha *nuestra*, que viva con nosotros, que sea capaz de expresar nuestra alma. »²¹⁴⁰

Samuel Ramos s'appuie sur les théories psychologiques d'Adolphe Adler pour dégager une série de traits de caractère qu'il prête à la majorité des mexicains ; des êtres qu'il dit régis par un sentiment d'infériorité suite au traumatisme de la conquête. Selon sa thèse, ce sentiment d'infériorité s'amplifie suite à l'indépendance, lorsque le Mexique prend conscience de sa situation périphérique et de sa position de subalterne par rapport aux puissances occidentales :

Al nacer México, se encontró en el mundo civilizado en la misma relación del niño frente a sus mayores. Se presentaba en la historia cuando ya imperaba una civilización madura [...]. De esta situación desventajosa nace el sentimiento de inferioridad que se agravó con la conquista, el mestizaje, y hasta por la magnitud desproporcionada de la Naturaleza.²¹⁴¹

Samuel Ramos distingue dans la société mexicaine les figures du « pelado », de « l'homme de la ville » et de « l'indien ». Si certains traits de caractère et facteurs historiques les différencient les uns des autres, tous sont aux yeux du sociologue régis par ce même sentiment d'infériorité et se cachent derrière des masques qui visent à voiler leur identité profonde. Les indigènes sont présentés comme des êtres foncièrement passifs. Les hommes de la ville sont qualifiés par une nature méfiante et susceptible, impulsive, agressive et passionnée, ce qui témoigne, selon l'auteur, d'un profond mal être, qui se lit notamment dans leur instabilité. Le *pelado* est une figure citadine issue de la modernité qui concentre la plupart des caractéristiques négatives du caractère national. Il est dépeint comme une personne grossière et fragile, instable, qui contrebalance sa dépression profonde par l'expression de son irritabilité et l'affichage d'un machisme exacerbé²¹⁴². Bien que l'auteur ait conscience du profil inquiétant qu'il dresse de la psychologie des mexicains, il explique entreprendre cette étude pour les aider à dépasser, par le biais de l'auto-connaissance, leurs vices et leurs limites. En d'autres termes, son propos est celui de les inciter à s'améliorer en trouvant le courage de délaissier leurs masques pour devenir eux-mêmes : « Cuando el hombre así preparado descubra lo que es, el resto

²¹⁴⁰ RAMOS, Samuel. *El perfil de hombre y de la cultura en México* [1934]. México : Planeta mexicana, 2001. (Coll. Austral), p. 95.

²¹⁴¹ *Ibid.*, p. 51.

²¹⁴² *Ibid.*, p. 54.

de la tarea se hará por sí sólo. Los fantasmas son seres nocturnos que se desvanecen con sólo exponerlos a la luz del día. »²¹⁴³

L'essai de Samuel Ramos montre à quel point les philosophes seront influencés par l'étude de leur prédécesseur – pensons par exemple à la symbolique du masque récupérée, entre autres, par Octavio Paz – et permet de mieux comprendre les critiques de Roger Bartra. À la fin du siècle, ce-dernier montre comment Samuel Ramos, et toute une foule de successeurs, dessinent et définissent les contours d'un être national qui se qualifie surtout de manière négative, à partir de ce qu'il n'est pas : le mexicain *n'est pas* occidental, *n'est pas* « mûr », *n'est pas* stable, etc.²¹⁴⁴. Bien que Samuel Ramos signale à priori ces « failles » dans une volonté d'émancipation du peuple, le succès de son œuvre enférme, paradoxalement, la vision du mexicain-type dans des archétypes négatifs qui perdurent jusqu'à nos jours dans l'imaginaire collectif.

La crise européenne issue de la première et de la seconde guerre mondiale attise chez les intellectuels qui appartiennent aux pays dits « périphériques » leur besoin de se démarquer du modèle occidental, devenu pour eux le symbole de la « barbarie ». *La Tempête* de Shakespeare est analysée à partir de nouveaux points de vue, jusqu'à ce qu'une autre lecture s'impose dans les années 60, et que l'Amérique Latine ne se reconnaisse plus dans Ariel, comme l'avait proposé Rodó au début du siècle, mais dans Calibán. Roberto Fernández Retamar écrit à ce propos :

Próspero invadió las islas, mató a nuestros ancestros, esclavizó a Caliban y le enseñó su idioma para entenderse con él : ¿Qué otra cosa puede hacer Caliban sino utilizar ese mismo idioma para maldecir [...] ? No conozco otra metáfora más acertada de nuestra situación cultural, de nuestra realidad.²¹⁴⁵

Alors qu'Octavio Paz publie *El laberinto de la soledad* (1950), un groupe d'élèves et d'enseignants de l'UNAM de la faculté de philosophie, qui prend le nom d'*Hiperión*²¹⁴⁶, concentre son attention sur le thème de la mexicanité. En prenant leurs distances, en se retournant sur eux-mêmes, ils essaient de trouver un langage qui leur soit propre. Comme l'écrivait déjà Samuel Ramos pendant l'entre-deux guerres : « El fracaso de múltiples tentativas de imitar sin discernimiento una

²¹⁴³ RAMOS, Samuel. *El perfil de hombre y de la cultura en México* [1934]. México : Planeta mexicana, 2001. (Coll. Austral), p. 65.

²¹⁴⁴ Voir à ce propos BARTRA, Roger. *La jaula de la melancolía: Identidad y metamorfosis del mexicano* [1987]. México : Grijalbo, 1996.

²¹⁴⁵ RETAMAR, Roberto Fernández, *Caliban*, op. cit., p. 26.

²¹⁴⁶ Le groupe *Hiperión* est constitué par Leopoldo Zea (1912-2004), Jorge Portilla (1918-1963), Emilio Uranga (1921-1988), Salvador Reyes Nevares (1922-1933), Fausta Vega (1922-2015), Joaquín Sánchez McGregor (1925 -), Ricardo Guerra (1927-2007) et Luis Villoro (1922 -)

civilización extranjera, nos ha enseñado con dolor que tenemos un carácter propio y un destino singular, que no es posible seguir desconociendo. »²¹⁴⁷

Les activités publiques du groupe *Hiperión* entre 1947 et 1952 témoignent de cet intérêt pour le thème de la mexicanité et de cette quête identitaire qui caractérise pour alors l'ensemble du sous-continent, d'où les conférences aux titres évocateurs de « ¿Qué es el mexicano? » en 1949, « El mexicano y su cultura » en 1951, « El mexicano y sus posibilidades » en 1952.

Bien que ce groupe représente le projet collectif le plus abouti pour questionner l'identité mexicaine à partir de la philosophie, des nombreuses entreprises essaient, tout au long du XX^e siècle, de définir ce que Roger Bartra a qualifié par ailleurs, dans un recueil de textes hétérogènes qui proviennent de disciplines aussi diverses comme peuvent être la littérature, la philosophie, la criminologie, la psychanalyse, la sociologie, comme « l'anatomie du mexicain »²¹⁴⁸. Le sociologue s'appuie sur des extraits de textes qui vont de 1901 jusqu'à 1990 pour démontrer comment ces différents discours participent à l'élaboration du canonnationaliste de « l'être mexicain » et s'infiltrent dans l'imaginaire collectif. En influençant la structure mentale de ses habitants, ils modulent la réalité même du pays²¹⁴⁹. Roger Bartra s'intéresse déjà à cette question dans *La jaula de la melancolía: Identidad y metamorfosis del mexicano* (1987). Il analyse dans cet essai les mythes et les stéréotypes créés par l'intelligentsia mexicaine pour démontrer comment ces lieux communs permettent de cultiver le sentiment d'infériorité du peuple et légitimer la domination de l'État. Au moment de revenir sur les discours des voyageurs espagnols, les figures et les mythes qu'il évoque à propos de l'indien paysan ; du *pelado* ; de l'héros courbé ; du mexicain moderne, violent et sentimental à la fois ; du temps originel, en rapport avec un éden primitif, retiendront notre attention.

Dans *Mañana o pasado: El misterio de los mexicanos* (2011), Jorge G. Castañeda rejoint la thèse de Roger Bartra selon laquelle une série de traits culturels ont permis de dessiner, au siècle dernier, le « caractère national ». Or, si cette construction identitaire fût, selon l'ancien Secrétaire aux Relations Extérieures du Mexique, nécessaire pour doter le pays d'une identité, elle est désormais dépassée.

²¹⁴⁷ RAMOS, Samuel. *El perfil de hombre y de la cultura en México* [1934]. México : Planeta mexicana, 2001. (Coll. Austral), p. 85.

²¹⁴⁸ BARTRA, Roger (dir). *Anatomía del mexicano* [2002]. México : Debolsillo, 2007. (Coll. Ensayo –Filosofía)

²¹⁴⁹ Voir à ce propos BARTRA, Roger (dir). *Anatomía del mexicano* [2002]. México : Debolsillo, 2007. (Coll. Ensayo –Filosofía)

Elle est devenue selon lui problématique, puisqu'elle ne représente plus un moteur, mais un frein pour le développement de la nation. En paroles de l'auteur :

[...] la llegada de México a una cierta modernidad (economía abierta, clase media mayoritaria, democracia representativa) choca contra la permanencia de los principales rasgos del carácter nacional del mexicano, identificados por los autores clásicos, medidos y refinados por encuestas e innumerables estudios de terreno a lo largo de los últimos decenios. Ese choque [...] ha desatado una crisis cultural y psicológica en la mente del mexicano. Las creencias, los tabús, los usos y costumbres, la educación y los atavismos mexicanos se desvanecen; nada los suple aún. La historia común [...] coadyuvó enormemente a construir una nación. Hoy estorba su acceso a una modernidad esquiva [...].²¹⁵⁰

Les modèles traditionnels de l'identité mexicaine tels qu'ils furent impulsés à partir de la révolution de 1910 sont de plus en plus remis en question. Un nombre croissant de mexicains ne se reconnaît plus dans les archétypes de l'identité nationale et se détachent du canon de *l'axolote*, cet étrange animal primitif qui représente, aux yeux de Roger Bartra, la métaphore de la solitude, mais aussi de l'identité mexicaine²¹⁵¹. Ce distanciellement par rapport aux modèles initiaux dévoile la « crise » d'une identité collective. La remise en question par une partie de la population des codes identitaires, des signes culturels et des symboles nationaux, provoque un mal être généralisé qui repose sur l'incertitude existentielle de sa propre identité, sur le « vide » que signalent tant Roger Bartra comme Jorge G. Castañeda. Peut-être Octavio Paz avait-il raison, peut-être les mexicains se sentent-ils, plus que jamais, seuls dans le labyrinthe. En effet, face à ce manque de repères, que signifie, dans un monde désormais globalisé et postmoderne, « être mexicain » ? Le fossé se creuse de plus en plus entre *l'apparence* et *l'identité*. La mexicanité existe-t-elle encore ? A-t-elle seulement existé ? Peut-on envisager que la « mexicanité », telle qu'elle s'exprime aujourd'hui, n'est que la folklorisation d'une culture, une coquille vidée de sa substance, un exotisme clinquant, à destination des touristes ?

Depuis la fin du XX^e siècle et le début du XXI^e siècle, la « crise » du canon traditionnel de la mexicanité se révèle à plusieurs niveaux, parmi lesquels le domaine de l'art et des lettres est comme toujours révélateur. Juan Gabriel, le « Divode Juárez », rénove la musique des mariachis en la modernisant, à la fois qu'il affiche ostensiblement son caractère gay sur scène, dans un pays pourtant réputé

²¹⁵⁰ CASTAÑEDA GUZMÁN, Jorge. *Mañana o pasado : El misterio de los mexicanos*. Nueva York: Vintage español, 2011, p. 13.

²¹⁵¹ BARTRA, Roger. *La jaula de la melancolía : Identidad y metamorfosis del mexicano* [1987]. México : Grijalbo, 1996.

pour être homophobe. Son succès est aussi surprenant qu'immense²¹⁵². José Luis Barrios montre que les cinéastes mexicains ne défendent plus tant l'image traditionnelle de la « mexicanité », telle qu'elle fût mise en scène à l'issue de la période révolutionnaire, sinon qu'ils déplacent plutôt leurs productions sous le signe de la critique, du pastiche, et dénoncent, à bien des égards, le système politique qui régit leur quotidienneté²¹⁵³. Du côté de la littérature, des auteurs comme Jorge Ibarbengüengoita, Carlos Monsiváis ou Juan Villoro, pour ne citer qu'eux, se tournent vers leur pays avec un regard démystificateur, un humour corrosif, une ironie libératrice. Cinq écrivains nés entre 1960 et 1970 forment dans les années 90 le groupe du *Crack* et ravivent la vieille querelle qui tend à opposer les nationalistes et les cosmopolites. Au cours d'une table-ronde dans l'Auditorium Jaime Torres Bodet du Musée National d'Anthropologie, les auteurs Rosa Beltrán, Eugenio Aguirre et Flavio González Mello insistent en 2010 sur le besoin vital de reconstruire l'histoire officielle²¹⁵⁴ ; tâche à laquelle s'adonnent entre autres, par ailleurs et inlassablement, les historiens Pedro Salmerón et Paco Ignacio Taibo II. Bien qu'isolés, ces exemples illustrent de manière significative le distanciellement d'une partie de la société vis-à-vis du canon de la mexicanité. En se démarquant des modèles imposés, en revisitant l'histoire officielle, en s'interrogeant sur les mythes qui sont à la base de la nation, les mexicains poursuivent, encore à ce jour, leur quête identitaire.

Nous avons questionné jusqu'à présent la mexicanité en nous focalisant principalement sur l'émergence d'un discours nationaliste qui s'élabore en vue de construire une identité collective. Au terme de ce cheminement, il nous paraît évident que nous ne pouvons pas nier l'existence d'une construction sociale identitaire, basée sur une série de caractéristiques communes, censées définir les composantes essentielles de la « mexicanité », imposée, en quelque sorte, depuis le sommet de la pyramide. Pour être le fruit d'un processus historique et d'une construction identitaire, autrement dit, d'une invention, la mexicanité nous paraît donc, en fin de compte, être un mythe : elle incarne une croyance collective, aussi solide soit-elle.

²¹⁵² CASTAÑEDA GUZMÁN, Jorge. *Mañana o pasado : El misterio de los mexicanos*. Nueva York : Vintage español, 2011, p. 391.

²¹⁵³ Telemanaje. (2013, 09 septembre) *En telemanaje, estereotipos y prejuicios sobre los mexicanos*. [en ligne]. Disponible sur : <http://noticias.terra.com.mx/mexico/en-tejemanaje-estereotipos-y-prejuicios-sobre-los-mexicanos,6532d49af6501410VgnVCM10000098cceb0aRCRD.html>

²¹⁵⁴ NTX-MCM, « Pugnan escritores por revisar la historia de México » [en ligne], dans *Informador..mx*. Disponible sur : <http://www.informador.com.mx/entretenimiento/2008/39993/6/pugnan-escritores-por-revisar-la-historia-de-mexico.htm>

Lorsque nous évoquons la « mexicanité », nous faisons dès lors référence à la construction d'un regard porté sur le Mexique et sur les mexicains par des étrangers, ou par les mexicains eux-mêmes, sur leur propre pays, qui met en valeur les aspects les plus caractéristiques de la « réalité mexicaine ». Regard performatif, si l'on peut dire, puisqu'il conditionne la vision que la société mexicaine se fait sur elle-même, sur son pays, qu'il donne à voir aux étrangers, à la fois qu'il imprègne chaque mexicain d'une histoire et d'une culture commune qui cimenter les bases de son identité personnelle.

Après avoir été un instrument pour former la nation puis, en suivant la thèse de Roger Bartra, un élément de domination pour légitimer le pouvoir et le programme institutionnel de l'État, nous pouvons nous demander si la mexicanité n'est pas aussi devenue, au fur et à mesure du temps, une composante essentielle propre à la masse populaire. Considérée sous cet angle, elle acquiert un potentiel subversif. Cette hypothèse demande ainsi d'inverser les perspectives et d'interroger la mexicanité à partir de la base. Malgré les efforts du gouvernement pour homogénéiser la population et pour enfermer le concept de la mexicanité dans une perspective essentialiste, que penser par exemple de la revitalisation des langues indigènes et de l'affirmation des cultures différentes qui coexistent sur le territoire national ? Ou bien encore de la résurgence des rituels amérindiens, qui se présentent comme un antidote face à un monde de plus en plus globalisé ? À quel point pouvons-nous dire que le rap en nahuatl ou le hip hop en totonaque, ce mélange de traditionnalisme et d'homogénéisation, de culture et de modernité, représente un phénomène identitaire qui reflète une nouvelle « mexicanité » ? Quel rôle peuvent acquérir internet et les réseaux sociaux, face à la domination culturelle de Televisa, pour proposer des nouveaux modèles identitaires ?

« L'identité collective », si différente en fonction des milieux, des régions, des quartiers, des classes sociales, des genres, etc., reste une abstraction fondamentalement changeante. Ce que ce que nous pourrions convenir d'appeler la « mexicanité » se réajuste en fonction des circonstances et du prisme adopté. Ces mythes identitaires – le peuple, la mexicanité – qui fournissent une illusion d'unité peuvent acquérir des significations diverses et s'employer selon des objectifs variés, parfois antagoniques. Carlos Monsiváis se réfère à l'identité d'un pays comme un processus critique et/ou créatif: « La identidad de un país no es una esencia, ni el espíritu de todas las estatuas, sino creación imaginativa o crítica, respeto y traición al pasado costumbrista, lealtad a la historia que nunca se acepta del todo. »²¹⁵⁵

²¹⁵⁵ MONSIVÁIS, Carlos. « Notas sobre el Estado, la cultura nacional y la cultura popular en México », dans *Cuadernos Políticos*, *op. cit.*, p. 33-52.

Cette « création » s'appuie sur une série d'éléments identitaires qui constituent, en dernier lieu, une vision de la mexicanité, une manière de la vivre et de l'incorporer. La mexicanité serait alors ce socle en commun sur lequel s'appuyer ; à partir de, ou contre lequel se définir. Le chroniqueur mexicain défend en ce sens la mexicanité, perçue depuis la masse populaire, de la manière suivante :

Al margen de la interpretación gubernamental, la mexicanidad deviene en las masas vía de comprensión del mundo. Al fundirse crecientemente con la cultura urbana, la « identidad nacional » ya no es el corpus de tradiciones, sino la manera en que el instituto colectivo mezcla realidades y mitologías, computadoras y cultura oral, televisión y corridos, para orientarse animadamente en un mundo que, de otro modo, sería todavía más incomprensible.²¹⁵⁶

Kristina Tiedje présente le concept de la mexicanité comme un phénomène identitaire multiple :

Auparavant exprimée dans le domaine artistique, [...] après la révolution mexicaine de 1910, la mexicanité devient dans les années 1960 une idéologie politique assimilatrice, sous le gouvernement alemaniste, avant de se transformer en mouvement populaire, dans les quartiers pauvres de la ville de Mexico. Ses défenseurs affirment vouloir retrouver « leurs racines mexicaines » [...] Il s'agit moins d'un seul mouvement de mexicanité, mais bien plus de « mexicanités » qui s'expriment de manière différente à travers le Mexique et aux États-Unis. La mexicanité, loin d'être un phénomène singulier et homogène donc, rassemble des protagonistes de toutes origines qui revendiquent leurs racines dans un passé préhispanique et dans la religion d'origine préhispanique.²¹⁵⁷

Nous rejoignons cette évocation qui considère la mexicanité comme un phénomène devenu multiple, qui regroupe des enjeux identitaires variés, et parfois mêmes opposés. Nous pensons cependant important d'élargir la vision de la mexicanité à l'ensemble de la société mexicaine qui représente, par son mode de vie, ses coutumes et ses traditions, autant de manières possibles de la vivre au quotidien. La mexicanité ne se limite pas, selon nous, à la « revendication » d'une identité, ce qui implique une posture politique et culturelle consciente de la part de l'individu, sinon qu'elle s'étend, de manière inconsciente et diffuse, dans toutes les strates de la société. Le phénomène identitaire tel que le définit l'anthropologue semble

²¹⁵⁶ MONSIVÁIS, Carlos. « Notas sobre el Estado, la cultura nacional y la cultura popular en México », dans *Cuadernos Políticos*, op. cit., p. 45.

²¹⁵⁷ TIEDJE, Kristina. « Des modernités autres : L'équinoxe de printemps et la performance de la mexicanité » [en ligne], dans *Socio-anthropologie*, numéro 17-18. *Religions et modernités*, 2006. Disponible sur : <https://socio-anthropologie.revues.org/456>

uniquement prendre en compte des individus qui « revendiquent leurs racines dans un passé préhispanique » et qui sont donc tributaires de la vision libérale de l'histoire mexicaine. Autrement dit, selon cette perspective, la mexicanité concernerait seulement la partie de la population qui considère le commencement de l'histoire du Mexique à partir des grandes civilisations mésoaméricaines. Nous savons cependant qu'une autre partie de la population envisage la naissance du Mexique à partir de l'Indépendance : pour eux, la mexicanité naît en quelque sorte avec le « cri de Dolorès ». Mettre ce pan de la population en marge du phénomène identitaire et multiple sous prétexte qu'il a une autre vision de l'histoire nous paraît une erreur. Présents sur le même territoire, soumis à la même dimension temporelle, en d'autres termes, insérés dans le même espace-temps, ces deux catégories de personnes configurent l'ensemble de la nation mexicaine sans laquelle la « mexicanité », entendue comme un mode de vie propre à la culture de ce territoire, ne pourrait pas s'exprimer.

Nous pourrions enfin postuler sur l'existence d'une mexicanité encore plus diffuse, d'une mexicanité « ambiante ». Ce « quelque chose » d'évanescant sur lequel les voyageurs n'arrivent pas toujours à poser de mots, mais qui leur confirme, lorsqu'ils sont en sa présence, le sentiment d'être au Mexique. Nous nous souvenons en ce sens de la personne rencontrée par Pino Cacucci qui, incapable de formuler son affection pour la ville dans laquelle elle a décidé de s'installer, répond simplement au narrateur : « Mais tu l'as bien respiré, cet air ? »²¹⁵⁸. Et le voyageur de poursuivre : « J'ai compris ce qu'il voulait dire. »²¹⁵⁹ Michel Butor évoquerait peut-être, pour expliquer cette attitude, ce qu'il désignait comme le « génie du lieu » : « c'est ce qui distingue ce lieu de tous les autres, ce qui fait qu'il a sur notre esprit une emprise particulière. »²¹⁶⁰ La mexicanité serait-elle dans ce cas la manifestation la plus visible d'un « génie du lieu » qui serait propre au Mexique ? En acceptant cette lecture, où pourrait-on la percevoir ? Dans ses paysages ? Dans ses habitants ? Dans son rythme ? Dans ses tonalités, sa musique, son ambiance ? La mexicanité se distillerait ainsi dans une somme de facteurs hétérogènes et variables, qui se rassembleraient dans un lieu, par l'intermédiaire d'un regard, et participeraient à créer ce que les allemands désignent par ailleurs comme le *Stimmung* : « une ambiance du lieu, qui colore à la fois son atmosphère et les

²¹⁵⁸ CACCUCI, Pino. *Poussières mexicaines* [1992]. Traduit de l'italien par Alain Sarraयरouse. Paris : Payot & Rivages, 2005. (Coll. Petite bibliothèque Payot/Voyageurs), p. 255.

²¹⁵⁹ *Id.*

²¹⁶⁰ Michel Butor, cité par Michel Collot, dans COLLOT, Michel. *Pour une géographie littéraire*, *op. cit.*, p. 198.

sentiments qu'on y éprouve »²¹⁶¹. La mexicanité composerait alors la toile de fond du paysage et celle des récits mis en scène par les voyageurs. La mexicanité, en ce sens, serait avant tout – et peut être uniquement – littéraire.

Nous pouvons enfin conclure cette première approche de la mexicanité et de l'identité mexicaine en insistant sur la « crise identitaire » ou tout du moins, sur la prise de distance des mexicains, par rapport au canon national, à laquelle se réfèrent les chercheurs qui ont récemment abordé le sujet. Pour ne citer que quelques exemples significatifs, Adolfo Castañón évoque la naissance d'identités « postmodernes », qui cherchent à s'ouvrir à la différence, tout en restant dans l'appartenance d'une identité nationale commune²¹⁶². Carlos Illades rappelle que nous vivons actuellement la crise du nationalisme tel qu'il fût impulsé par le gouvernement révolutionnaire²¹⁶³. José Luis Barrios défend le besoin de déconstruire, de manière théorique, des idées communément admises sur l'identité mexicaine pour montrer les mécanismes de domination sous-jacents, et ce à commencer par l'idée même du métissage²¹⁶⁴. Leonardo da Jandra questionne les frontières géopolitiques et soutient que la mexicanité s'exprime aujourd'hui, plus qu'ailleurs, au sud des États-Unis²¹⁶⁵. Roger Bartra postule enfin pour l'existence d'une condition « postmexicaine » qui commence à se configurer en 1968 et se manifeste plus amplement encore à partir de 1992 :

[...] estoy convencido de que estamos frente al problema de construir formas postnacionales de identidad, para usar la formula de Jürgen Habermas. En este sentido, creo que podemos hablar de una condición postmexicana, no sólo porque la era del TLC nos sumerge en la llamada « globalización », sino principalmente porque la crisis del sistema político ha puesto fin a la formas específicamente « mexicanas » de legitimación e identidad.

²¹⁶¹ COLLOT, Michel. *Pour une géographie littéraire*, op. cit., p. 198.

²¹⁶² Gobierno de la República. (2010, 11 novembre). *Discutamos México, XV. Quiénes somos los mexicanos 100. La identidad del mexicano*. [en ligne]. Disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=hCE_oIDSLk8

²¹⁶³ *Id.*

²¹⁶⁴ Telemanaje. (2013, 09 septembre) *En telemanaje : Estereotipos y prejuicios sobre los mexicanos*. [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <http://noticias.terra.com.mx/mexico/en-tejemanaje-estereotipos-y-prejuicios-sobre-los-mexicanos,6532d49af6501410VgnVCM10000098cceb0aRCRD.html>

²¹⁶⁵ DA JANDRA, Leonardo. *La mexicanidad: Fiesta y rito*. Mexico : Almadía, 2012.

Croisement de regards et mise en scène de la mexicanité dans les récits des voyageurs

Des rituels, des mythes et des traditions

Pour impulser à la population mexicaine un sentiment d'appartenance vis-à-vis du territoire national, l'état doit mettre en œuvre un ensemble de stratégies qui visent à créer l'illusion d'une identité commune. La culture officielle va donc ficeler ce fameux « kit identitaire » souligné par Löfgren qui passe par la revendication d'une histoire multiséculaire, l'instauration d'ancêtres fondateurs, la mise en place d'une version manichéenne de l'histoire, l'imposition d'une langue officielle, la promotion d'un folklore, d'une gastronomie, etc²¹⁶⁶. Carlos Monsiváis montre comment ce processus identitaire évolue, puis se métamorphose, pour se cristalliser au Mexique à partir des années 40 dans l'imaginaire collectif :

[...] el nacionalismo – la percepción cotidiana de la nación – no se agota, persiste en las clases subalternas, pero deja de ataviarse como destino para presentarse como temperamento, no moviliza ante la osadía del extraño enemigo pero permite reconocernos en la oscuridad²¹⁶⁷.

Au fil des siècles, le « kit identitaire » a porté ses fruits : les mexicains « se reconnaissent » et, à en croire le dicton, se *sentent fièrement mexicains* : « orgullosamente mexicanos ». Dans *Histoire de Mexico*, Serge Gruzinski interroge le mythe fondateur de la ville : « l'histoire officielle de Mexico-Tenochtitlán débute par un escamotage qui noie dans un halo de mystères et d'incertitudes les premiers balbutiements de la cité. »²¹⁶⁸ Bien qu'il s'agisse d'une réécriture et de la « manipulation »²¹⁶⁹ du passé, la version officielle du mythe fondateur s'impose dans les esprits : elle est aujourd'hui bien connue.

²¹⁶⁶ Löfgren, cité par GROSSMAN, Evelyne. L'« identité nationale » : un faux problème » [en ligne], dans *La vie des idées*. Disponible sur : <http://www.laviedesidees.fr/L-identite-nationale-un-faux.html>

²¹⁶⁷ MONSIVÁIS, Carlos. « Notas sobre el Estado, la cultura nacional y la cultura popular en México », dans *Cuadernos Políticos*, *op. cit.*, p. 33-52.

²¹⁶⁸ GRUZINSKI, Serge. *Histoire de Mexico*, *op. cit.*, p. 209.

²¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 207-219.

Après avoir évoqué la pérégrination du peuple aztèque qui erre pendant plus de 100 ans à la recherche d'une terre promise, Suso Mourelo mentionne la prophétie qui serait à l'origine de la future Mexico :

El sacerdote Tenoch, quien los guiaba, tuvo una visión: su dios les dictaba que se detuvieran en un lugar en el que un águila posada sobre un nopal sometía a una serpiente: ese era su destino. Cuando amaneció, el sol les mostró el brillo de las plumas del águila tal como había profetizado el sacerdote y allí, en el centro del lago de Texcoco, levantaron un templo que sería el centro de su pueblo, Tenochtitlan.²¹⁷⁰

Face à la version officielle véhiculée par l'état mexicain – et, ici, par le voyageur –, rappelons l'humour irrévérencieux avec lequel Jorge Ibargüengoita se réfère par ailleurs à ce mythe fondateur. Dans « Canción de gesta : Así fueron nuestros antepasados », il déconstruit le mythe originare et invite les mexicains à poser un autre regard sur leur histoire. Il leur propose avec la malice qui le caractérise d'imaginer que l'aigle fût en réalité chassé par tous les peuples de la région, parce qu'ils étaient, eux aussi, au courant de cette prophétie, et qu'ils ne voulaient en aucun cas voir les aztèques s'établir sur leurs terres :

[...] el águila se fue posando en Yuriria, Uriangato, Moroleón, Yóstiyo y Huehuetoca, hasta que por fin encontró un nopal en un lugar deshabitado – « dentro del tular y el carrizar, adentro del agua » – que queda aproximadamente en donde la calle de Corregidora desemboca en el Zócalo, en donde la encontraron los aztecas antes de que nadie tuviera tiempo de espantarla.²¹⁷¹

Cette manière de déconstruire les mythes officiels et de s'attaquer aux symboles nationaux par le biais du rire, du pastiche, de l'ironie, nous paraît significative, et reflète en partie la crise des grands discours promus par l'état mexicain. En d'autres termes : la crise du canon de la « mexicanité ».

Pour Octavio Paz, l'importance qu'acquièrent les fêtes et les célébrations au sein de la vie quotidienne est une caractéristique essentielle de la société mexicaine :

El SOLITARIO mexicano ama las fiestas y las reuniones públicas. Todo es ocasión para reunirse. Cualquier pretexto es bueno para interrumpir la marcha

²¹⁷⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 186.

²¹⁷¹ IBARGÜENGOITA, Jorge. *Instrucciones para vivir en México* [en ligne]. Disponible sur : http://www.academia.edu/5941122/INSTRUCCIONES_PARA_VIVIR_EN_M%C3%89XICO-JORGE_IBARG%C3%9CENGOITIA.

del tiempo y celebrar con festejos y ceremonias hombres y acontecimientos. Somos un pueblo ritual.²¹⁷²

Les voyageurs précédents font la part belle, dans leurs récits de voyage, aux célébrations rituelles, parmi lesquelles la fête des morts et la fête de l'Indépendance sont généralement les plus commentées. Cette caractéristique n'échappe pas non plus au domaine romanesque. Jean-Baptiste Weissmar, le narrateur d'*Emmenez-moi à l'Ange*, est un jeune docteur Sorjuaniste qui découvre cette inclinaison pour les rituels, propre à la société mexicaine, au moment d'organiser le programme qu'il prépare à ses étudiants. En effet, pour éviter d'avoir un exposé à préparer entre le 28 octobre et le 10 janvier, l'un d'eux s'adresse à son professeur en ces termes :

Oui, vous comprenez, expliqua t'il, fin octobre début novembre, c'est la Fête des Morts. C'est sacré, toute la famille se réunit. On prépare le pain, les friandises, les déguisements, les autels ; après c'est l'anniversaire de Sor Juana, [...]. Ici, au *Claustro*, c'est la grande fête, avec bal masqué, concours de peintures et conférences de spécialistes. [...] Le 12 décembre, c'est le jour de la Vierge de Guadalupe [...]. Le pays s'arrête de respirer. Et puis ensuite, c'est Noël et le Réveillon.²¹⁷³

Jorge G. Castañeda et Leonardo da Jandra, pour ne citer qu'eux, soutiennent la thèse d'Octavio Paz. Le premier confirme l'importance des rituels au sein de la société mexicaine, qu'il décline sous la catégorie des rites sociaux/religieux – comme la fête des 15 ans, les baptêmes, les mariages ; des rites éducatifs – comme les graduations scolaires et universitaires – ; des rites politiques et patriotiques – la salutation au drapeau, les défilés commémoratifs, etc –²¹⁷⁴. Le titre du second, *Mexicanidad : Fiesta y rito*, démontre l'importance accordée par l'auteur à ces deux événements, qu'il juge essentiels pour s'approcher du phénomène identitaire de la mexicanité²¹⁷⁵. Ces rituels et ces fêtes qui rythment la vie de la société mexicaine ne sont pas aussi présents dans les récits de nos voyageurs contemporains que dans ceux de leurs prédécesseurs. La fête des morts, celle de la Vierge de Guadalupe, la victoire de l'armée mexicaine sur l'armée française à Puebla, sont autant de lieux- communs dans les récits de voyage au Mexique absents de leurs narrations.

²¹⁷² PAZ, Octavio, *El laberinto de la soledad*, op. cit., p. 182.

²¹⁷³ WISSMER, Jean-Michel. *Emmenez-moi à l'Ange! Un journal mexicain*. Paris : Bertillat, 2006, p. 29.

²¹⁷⁴ CASTAÑEDA GUTMÁN, Jorge. *Mañana o pasado : El misterio de los mexicanos*, op. cit., p. 223-228.

²¹⁷⁵ DA JANDRA Leonardo. *La mexicanidad : Fiesta y rito*. Mexico : Almadia, 2012.

Francisco Solano et Paco Nadal mentionnent tout de même le rite politique et patriotique de l'indépendance :

El grito en México se reserva para el día de la afirmación nacional, el 15 de septiembre: ese día, en todas las plazas del país, se grita por todo el año durante una hora, un grito de réplica contra los dioses de la adversidad. El mexicano, muy propenso a las fiestas, celebra ese día un carnaval gutural, disfraza su voz, dice « aquí estoy », y vuelve luego a su silencio.²¹⁷⁶

A la cinco de la mañana el 16 de diciembre de ese año [1810], el cura Hidalgo hizo repicar las campanas de la iglesia de Dolores [...], convocando a los feligreses en la plaza del pueblo. Salió al balcón y lanzó su famoso Grito de la Independencia, que según los libros de historia es el pistoletazo de salida a la larga guerra de independencia mexicana y de todas las guerras civiles, incluidas la Revolución, que vendrían después con un saldo de cientos de miles de muertos, aunque en realidad nadie sabe exactamente qué dijo. Una de las versiones sostiene algo parecido a « ¡Viva Nuestra Señora de Guadalupe! ¡Muerte a los malos gobernantes y a los gachupines! » [...]. Otras teorías dan por cierta la versión: « ¡Viva la Virgen de Guadalupe! ¡Abajo el mal gobierno! ¡Viva Fernando VII! ». E incluso otra afirma que lo que dijo fue : « ¡Viva México! », expresión aceptada oficialmente y que el presidente de la República repite cada año en el balcón del Palacio de Gobierno del Zócalo de Ciudad de México como exaltación patria durante los festejos del día de la independencia, pero que difícilmente pudo pronunciar el pobre Hidalgo, que a esas alturas bastante tenía con sublevarse contra la maquinaria de guerra del gobierno español [...] como para encima acertar con el nombre final que se le daría al nuevo país.²¹⁷⁷

La citation extraite du récit de Francisco Solano peut paraître étrange – voire incompréhensible – à qui ne connaît pas le rituel politique expliqué de manière plus détaillée par Paco Nadal. En plus de reprendre le lieu-commun qui consiste à faire « du mexicain » un être prédisposé à la fête, le narrateur livre la vision d'un peuple vociférant dénué de capacité critique. Cette vision manichéenne gomme les complexités et les tensions qui traversent la société mexicaine ; simplifie à l'extrême la représentation du peuple, dont il donne une image réductrice et dégradée ; passe outre la symbolique de l'événement, son importance sociale et politique. Les célébrations du 15 septembre ont une visée politique précise, celle de fédérer le peuple autour d'un passé commun réactualisé par la mise en scène de l'un des événements les plus emblématiques de l'histoire mexicaine. Certes, le *Grito* peut être un exutoire. Il est évident qu'une partie de la population accourt au *zócalo* avec

²¹⁷⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 24.

²¹⁷⁷ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 130-131.

l'envie de s'évader, le temps d'une fête, des problèmes du quotidien. Le fait de se rendre sur le *zócalo* pour célébrer la fête de l'indépendance peut cependant signifier aussi une posture politique. Loin de lancer un cri « insubstantiel » contre des malheurs épars et des ennemis invisibles, le *Grito* nous paraît au contraire, comme nous le verrons par la suite, l'occasion pour les mexicains de s'unir – ou de se distancier – du pouvoir mis en place. Signalons également le rôle passif que confère le narrateur au peuple mexicain, notamment dans la fin de la citation, où le « silence », sous-entendu comme apathique, le caractérise en grande partie : en atteste l'utilisation de l'adjectif possessif « su ». Loin d'être apathique ou dénué d'une capacité de révolte, il convient plutôt de mentionner ici l'autoritarisme du pouvoir dominant et sa faculté pour effacer les signes de révolte populaire ou de mécontentement social, notamment avec l'appui des médias, ou par le biais de la répression. Il est ainsi significatif qu'à la place d'un « je suis là », « *aquí estoy* », signalé par le narrateur, et contre l'impossibilité de faire entendre leurs voix, lorsqu'elles sont dissidentes, sur la place du *zócalo* lors de la fête nationale, une partie de la population répond par l'absence. Autorisons-nous, pour insister sur la possibilité de faire du *Grito* un événement contestataire, de mentionner des événements récents. Avec le mandat polémique d'Enrique Peña Nieto, la crise de légitimité de son gouvernement et la disparition des 43 étudiants d'Ayotzinapa en septembre 2014, des nombreuses voix personnelles et des mouvements citoyens s'élèvent contre la fête de l'Indépendance en appelant au *boycott*. Les paroles d'Omar García, un rescapé de la tragédie d'Ayotzinapa, sont en ce sens révélatrices :

México no vive, México está muriendo ¿Cómo vamos a hacer un grito este 15 de septiembre diciendo que tenemos independencia? ¿Independencia de qué? ¿Cómo vamos a decir que vive México? Eso no es posible.²¹⁷⁸

L'exemple récent de l'appel citoyen à *boycotter* la Fête de l'Indépendance et l'existence de *Gritos alternativos*, dont les plus célèbres sont sans doute ceux lancés par Manuel López Obrador depuis 2007 en marge du pouvoir officiel ; nous invitent à penser sur ce point le contraire de l'auteur : loin de se rendre à cet événement sans aucun distanciellement critique, les mexicains ont une conscience croissante de la symbolique du rituel mis en place par l'État. Ce distanciellement de plus en plus marqué vis-à-vis de la cérémonie officielle nous semble aller de pair avec la « crise identitaire » par laquelle passe actuellement la société mexicaine ; et qui ne peut pas se détacher de la crise de légitimité du système politique actuel.

²¹⁷⁸ Rédaction de Sin Embargo. « El Grito, y la supuesta —noche mexicana VIP! de IPN, en Ixtapan, causan polémica » [en ligne], dans *Sin embargo.mx: periodismo digital con rigor*. Disponible sur : <http://www.sinembargo.mx/14-09-2015/1485299>

La seconde citation s'appuie sur l'histoire passée pour expliquer le rite social et politique présent. La fête de l'indépendance et le *Grito* sont évoqués de manière informative et didactique. Paco Nadal fait preuve d'une volonté critique, puisqu'il rappelle les limites de la reconstruction historique : « aunque en realidad nadie sabe exactamente qué dijo ». Il donne plusieurs variantes des paroles supposément professées par Miguel Hidalgo et dément la version revendiquée par le gouvernement. Malgré la critique à l'égard du mythe du *Grito*, élaboré de manière peu crédible pour susciter un sentiment national, et donc une mise à distance par rapport à l'histoire officielle, le voyageur continue cependant à véhiculer un autre mythe, par ailleurs largement répandu, selon lequel le Cri de l'Indépendance aurait été lancé depuis le balcon. En effet, Paco Ignacio Taibo II a montré que la scène est une invention de l'imagination populaire, puisque les lieux dans lesquels se déroulèrent les faits ne disposaient pas de balcon²¹⁷⁹. Il convient également de signaler quelques limites à la version que propose le voyageur du *Grito* de Dolorès et, surtout, à la (re)présentation qu'il véhicule de Miguel Hidalgo. Les propos du narrateur tendent tout d'abord à faire penser, pour qui méconnaît l'histoire mexicaine, que Miguel Hidalgo fût le seul à impulser le soulèvement populaire contre le pouvoir espagnol. Il s'agit là, bien évidemment, d'un raccourci historique et narratif. Mais nous nous désolidarisons surtout de l'auteur lorsqu'il semble adopter une lecture *a posteriori* de l'histoire et présente l'une des grandes figures de l'indépendance, sans doute parce qu'elle est fusillée l'année suivante, comme le

« pauvre » Hidalgo. Les commentaires qu'il livre à son égard et l'adjectif qui le qualifie construisent l'image d'un homme pieux, catholique, dépassé par les événements. Or, nous ne pensons pas que l'adjectif utilisé pour qualifier ce personnage, ni la représentation dans laquelle il est enfermé, rendent honneur à la complexité de l'homme qu'il était : un curé aux idées libérales et révolutionnaires, un excommunié, un *pistolero*, un cavalier, un polyglotte qui dominait le latin, le français, l'italien, le tarasque, le nahuatl, l'otomi, et qui, au lieu de s'enfuir, comme le lui suggéraient les alliés venus le prévenir que leur conspiration avait été découverte, proposa de boire un chocolat chaud pour s'apaiser avant de dire, selon la légende, aux hommes qui l'entouraient : « Señores, las cartas están jugadas. Vamos a comer gachupines. »²¹⁸⁰ Miguel Hidalgo représente un personnage bien

²¹⁷⁹ Paulo César Contreras Camacho (2012, 16 septembre). *La historia de México no contada. Miguel Hidalgo y sus amigos* [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=qL-KyGwYydg&index=3&list=PLSwcJYUPFzuQ6z8RD36f9hhnWm4OjGKVVv>

²¹⁸⁰ Paulo César Contreras Camacho (2012, 16 septembre). *La historia de México no contada. Miguel Hidalgo y sus amigos* [Vidéo en ligne]. Disponible sur :

plus polémique que l'image édulcorée dans laquelle ont voulu l'enfermer les gouvernements postérieurs et que participe d'une certaine manière à véhiculer ici Paco Nadal.

Certes, les récits de voyage nous introduisent à l'histoire et à la réalité mexicaine. Cependant, ils n'en sont qu'un raccourci. De plus, la version/vision de l'histoire que véhiculent les voyageurs, malgré leur tentative d'objectivité, n'est jamais neutre. Elle charrie toujours, même de manière inconsciente, une idéologie. Si nous reviendrons sur ce sujet dans la dernière partie de ce travail, nous voyons déjà par ces réflexions préalables qu'il est indispensable de prendre de la distance vis-à-vis du discours des voyageurs. Certes, ceux-ci nous renseignent et nous informent sur le pays mis en scène. Il est cependant souhaitable d'interpréter leurs propos comme le point de départ, et non le point d'arrivée, de notre vision du Mexique.

Un autre élément caractéristique de l'identité mexicaine repose sur le facteur religieux. Nous avons déjà signalé la particularité du Mexique qui crée, à l'issue de la conquête, des nouvelles formes de syncrétisme religieux ou, comme le nomme Serge Gruzinski, « le métissage des croyances et des rites »²¹⁸¹. L'église de San Juan Chamula et les rituels qui s'y déroulent, nous l'avons vu, en sont un exemple significatif. En ce point de notre étude, nous proposons de nous intéresser à la Vierge de Guadalupe, la « Virgencita », devenue la Patronne du Mexique et l'Impératrice d'Amérique²¹⁸².

Les voyageurs précédents aiment raconter la légende selon laquelle un Indien, récemment converti au catholicisme sous le nom de Juan Diego, la voit apparaître sur la colline de Tepeyac en 1531. À sa quatrième apparition, puisque les autorités ecclésiastiques ne croient pas Juan Diego, celle-ci le prie de cueillir des roses qu'elle lui désigne, de les mettre dans son *tilmatli*, un manteau au tissu d'agave, et de les apporter à l'évêque de Mexico. Juan Diego obéit. Lorsqu'il arrive devant l'évêque et déplie son manteau, tous y découvrent stupéfaits l'image imprimée de la Vierge. Jean-Claude Carrière dit à son propos :

Habillée d'une robe bleue semée d'étoiles, placée au centre d'une ogive de lumières, entourée de roses ou d'oiseaux, les pieds posés sur un croissant de lune, portée par un angelot, elle figure sur des cendriers, des briquets, des mouchoirs, des assiettes, [...] partout. Elle est un porte-bonheur universel, un

<https://www.youtube.com/watch?v=qL-KyGwYydg&index=3&list=PLSwcJYUPFzuQ6z8RD36f9hhnWm40jGKVv>

²¹⁸¹ GRUZINSKI, Serge. *La pensée métisse, op. cit.*, p. 40.

²¹⁸² LAFAYE, Jacques. *Quetzacóatl et Guadalupe : La formation de la conscience nationale au Mexique (1531-1813)*. Paris : Gallimard, 1974. (Coll. Bibliothèque des Histoires).

passé-partout, un sauf-conduit, un fétiche. Son image nous accueille dans presque tous les taxis, les autobus. Elle est dans les ex-votos des églises, sur les maillots des sportifs et dans les chambres de putains.²¹⁸³

La Vierge de Guadalupe apparaît pour la première fois à l'endroit même où les mexicains vouaient leur culte à Tonantzin, la déesse-mère de la fertilité. De nombreux spécialistes soulignent ainsi le transfert affectif des peuples indigènes de Tonantzin à la Vierge de Guadalupe. Parfois, les indigènes identifiaient la première à la seconde ou mélangeaient les déités. Parfois, ils s'en servaient pour continuer d'adorer, de manière détournée, leur déesse initiale. Quoi qu'il en soit, l'invention de cette Vierge à la peau brune et le lieu choisi pour son « apparition » furent des facteurs déterminants pour la conversion religieuse et spirituelle des peuples indigènes au XVI^e siècle.

Elle provient initialement d'Éxtremadure. Les fidèles y adorent une Vierge qui possède le même nom et des attributs semblables. Aussi, le « Guadalupisme » se présente pour Jacques Lafaye comme la « mexicanisation du culte hispanique envers l'Immaculée conception »²¹⁸⁴. Tout d'abord vénérée par les indigènes, son culte se propage peu à peu dans l'ensemble de la population. En 1737, elle est déclarée « Patronne du Mexique ». Son influence s'étend rapidement : elle traverse les frontières et devient, un plus tard, la « Patronne de l'Amérique Latine ». L'une des premières actions de Miguel Hidalgo est celle de s'emparer d'une image de la Vierge de Guadalupe pour que ses troupes, principalement rurales, puissent avancer sous sa protection, se reconnaître et se rassembler sous son image. Pancho Villa et Emiliano Zapata n'hésitent pas non plus à brandir son effigie. Elle symbolise à la fois la lutte pour l'indépendance, la nation mexicaine, le pardon, la bonté. Lors d'un radiomessage adressé au peuple mexicain, le pape Pie XII la qualifie le 12 octobre 1945 d' « Impératrice d'Amérique » et de « Reine du Mexique »²¹⁸⁵.

La Vierge de Guadalupe rassemble. Au Mexique, elle traverse les siècles avec une ferveur populaire qui n'est jamais retombée. La nouvelle basilique, érigée en son honneur en 1976, peut contenir 40 000 fidèles soit, comme le rappelle Jean-Claude Carrière, la capacité d'un stade de football²¹⁸⁶. L'espace extérieur peut accueillir environ 80 000 personnes. Le 12 décembre, jour de son anniversaire, Gaëtan Mortier signale que ce sont entre 5 et 6 millions de fidèles qui viennent

²¹⁸³ CARRIÈRE, Jean-Claude. *Dictionnaire amoureux du Mexique*, op. cit., p. 322.

²¹⁸⁴ LAFAYE, Jacques. *Quetzacóatl et Guadalupe : La formation de la conscience nationale au Mexique (1531-1813)*, op. cit., p. 398.

²¹⁸⁵ « Pie XII, discours au tribunal de la rote romaine » [en ligne], dans *Biblia Clerus*. [sans auteur]. Disponible sur : <http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/pt/cml.htm>

²¹⁸⁶ CARRIÈRE, Jean-Claude. *Dictionnaire amoureux du Mexique*, op. cit., p. 323.

chaque année en pèlerinage se presser sur le lieu de culte²¹⁸⁷. Serge Gruzinski décrit le pèlerinage auquel il assiste le 12 décembre 1994 pendant lequel « Plus de quatre millions de personnes, soit un habitant sur quatre ou sur cinq, s'est rendu à la *villa* de Guadalupe »²¹⁸⁸. Il écrit :

Traversant victorieusement les Lumières et le libéralisme, épargnée par la modernité et la sécularisation, l'image miraculeuse de Notre Dame de Guadalupe se révèle plus vivante que jamais. [...] Même si le culte est encore principalement celui de l'agglomération, le temps n'a fait que décupler l'irrayonnement de la Vierge. Cette fois, le vieux conte baroque s'est reproduit en terre canadienne.²¹⁸⁹

Son « espace sacré »²¹⁹⁰, pour reprendre les termes de Jacques Lafaye, continue de grandir. Le samedi 31 mai 2014, elle fait son apparition à Lyon, dans la crypte de la basilique de Fourvière, pour la communauté latino-américaine.

La *Virgencita*, comme la surnomment affectueusement les mexicains, représente le mélange des cultures et des religions ; la dévotion religieuse et la ferveur populaire du peuple mexicain ; l'amour de celui-ci pour la figure maternelle ; l'importance du métissage et de l'indianité au sein de l'identité mexicaine. Pour reprendre les propos de Carlos Monsiváis :

Si el guadalupanismo no es, exactamente, la esencia nacional (millones de personas no son católicas, y eso no las despoja de ciudadanía alguna), sí es la expresión más pródiga de vida religiosa, con su secuela de esfuerzos comunitarios, devociones familiares, júbilos de palomilla o banda, certeza de que la fe resurge cuando el calendario – de fechas o de penas – lo demanda, y la Virgen se maravilla ante los sufrimientos que cuelgan en su manto.²¹⁹¹

Contrairement à leurs prédécesseurs, les voyageurs contemporains ne se réfèrent pas à la légende de Juan Diego ou au pèlerinage de Tepeyac. Francisco Solano souligne cependant l'importance qu'a la *Virgencita* dans la société mexicaine. Il mentionne le fait qu'elle possède un lieu de vénération dans la plupart des lieux publics et s'étonne, comme dans la *cantina La Fuente*, lorsqu'il ne la voit pas²¹⁹². Le témoignage d'un couple homosexuel lui permet d'évoquer la foi

²¹⁸⁷ MORTIER, Gaëtan. *Mexique. Entre l'abîme et le sublime*. Boulogne : Toute Latitude, 2006. (Coll. Essai), p. 218.

²¹⁸⁸ GRUZINSKI, Serge. *Histoire de Mexico*, op. cit., p. 399.

²¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 398-399.

²¹⁹⁰ LAFAYE, Jacques. *Quetzacóatl et Guadalupe : La formation de la conscience nationale au Mexique (1531-1813)*, op. cit., p. 415.

²¹⁹¹ MONSIVÁIS, Carlos. *Los rituales del caos*. [1995] México : Era, 2011. (Coll. Ensayo), p. 39.

²¹⁹² SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 36.

communément répandue à l'égard de cette déité protectrice. Venus remercier la *Virgencita* pour avoir veillé sur leur amour depuis plus de 15 ans, l'un d'eux' exprime en ces termes au narrateur :

- Todo lo bueno que nos sucede - dice el más alto [...], nos viene de la protección de la Virgen, ella nos ha ayudado a comprendernos, a sobrellevar las vejaciones, nos ha evitado las humillaciones. Usted debe saber que México no es Europa, y no es raro que un hombre aparezca muerto al borde de un camino.²¹⁹³

La mise en scène de cette rencontre permet au narrateur d'élargir son discours de l'expérience singulière à l'identité collective et de glisser ensuite sa propre interprétation :

La devoción a la Virgen de Guadalupe les viene de la niñez, es una presencia que irradia por todo México, que sería un país desnortado sin esa imagen; les provee de fervor, de centro, y disuelve todas las diferencias, religiosas y sociales.²¹⁹⁴

Suso Mourelo mentionne à quelques occasions la Vierge de Guadalupe sans insister pour autant sur le thème. Par contre, elle ne figure pas dans le récit de Paco Nadal. Or, si nous acceptons d'envisager les récits de voyage comme une source d'informations sur le pays mis en scène, l'absence de la « Patronne du Mexique » peut surprendre, voire se percevoir comme une carence, d'autant plus si l'on considère l'objectif documentaire de Paco Nadal.

L'identité mexicaine peut aussi s'appréhender dans la manière de vivre de la société, parmi laquelle l'alimentation occupe une place essentielle. À l'instar du pays, la cuisine mexicaine est métissée, syncrétique, colorée. Le Mexique aime préserver des coutumes, des symboles, des traditions, des personnages du passé, bien vivants dans les mémoires et dans la vie quotidienne. Les habitudes culinaires ne font pas exception. Certaines recettes proviennent de l'époque de la Nouvelle- Espagne et d'autres, plus éloignées encore, des temps amérindiens. José N. Iturriaga rappelle à ce propos Fray Bernardino de Sahagún, qui relève l'importance des offrandes alimentaires que faisaient les peuples amérindiens, lors des cérémonies, à leurs déités. Il y note déjà pour alors la présence des *tamales* qui accompagnent l'alimentation quotidienne des peuples observés et qui se trouvent sur les autels pour les rites de fin d'année. Non seulement les *tamales* ont traversé les siècles pour constituer encore aujourd'hui l'un des aliments de base de la population, sinon qu'ils servent toujours d'offrande, sur les autels, lors de la fête des morts. Ils représentent

²¹⁹³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 36.

²¹⁹⁴ *Id.*

pour le chercheur gastronomique Edmundo Escamilla et le chef de cuisine Yuri de Gortari Krauss le plat le plus emblématique de l'identité mexicaine. Ils proviennent en effet d'un passé lointain, sont particulièrement présents lors des fêtes et des célébrations, se consomment sur l'ensemble du territoire, et se confectionnent de multiples manières ; ils disent ainsi posséder plus de 4000 recettes de *tamales*²¹⁹⁵. D'autres personnes pourraient cependant les contredire en optant plutôt pour désigner le *pozole*²¹⁹⁶, les *chiles en nogada* ou le *mole* comme symboles de la mexicanité. Les *chiles en nogada* mettent l'accent sur l'identité nationale, puisque la sauce symbolise les couleurs du drapeau mexicain : les piments pour le vert ; la sauce à l'amande pour le blanc ; les graines de grenade pour le rouge. Ricardo Pérez Montfort montre comment le *mole* devient aussi, malgré ses origines incertaines (certains spécialistes le revendiquent comme un plat d'origine indigène, d'autres créole, et d'autres encore métis), un élément caractéristique de la culture mexicaine. Il commente à ce propos que l'une des premières grandes fêtes de la mexicanité, à l'époque post-révolutionnaire, fût impulsée par le général Álvaro Obregón pour le centenaire de l'Indépendance : « ordenó que el banquete consistiera en sopa de tortilla, arroz a la mexicana y mole poblano, como un homenaje a la comida típica del pueblo nacional. »²¹⁹⁷ La cuisine traditionnelle devient en ce sens un élément identitaire fondamental du peuple et de la nation mexicaine.

La trilogie alimentaire des mexicains, le maïs, les haricots, le piment, est le support de base de la population depuis les temps préhispaniques. Des produits européens, avec la conquête, puis asiatiques, à partir des vaisseaux en provenance de Chine, se mélangent ensuite aux habitudes alimentaires présentes sur le territoire pour produire une cuisine traditionnelle considérée, de nos jours, comme riche et bigarée²¹⁹⁸.

²¹⁹⁵ « Tamales, platillo que representa la identidad nacional de México » [en ligne], dans *Diario de Yucatán*. [sans auteur] Disponible sur : http://yucatan.com.mx/gastronomia/cocina-mexicana/tamales-platillo-que-representa-la-identidad-nacional-de-mexico#sthash.doavZt1A.dpuf***

²¹⁹⁶ Marthax. « La comida tradicional reafirma la identidad mexicana » [en ligne], dans *Universia México*. Disponible sur : <http://noticias.universia.net.mx/tiempo-libre/noticia/2013/09/17/1049581/comida-tradicional-reafirma-identidad-mexicana.html>

²¹⁹⁷ PÉREZ MONFORT, Ricardo. « El mole como símbolo de la mexicanidad » [en ligne], dans *Cuadernos de Patrimonio Cultural y Turismo*. México: CONACULTA, 2004, p. 83. Disponible sur : http://www.cultura.gob.mx/turismocultural/cuadernos/cuaderno12_1.php

²¹⁹⁸ ITURRIAGA DE LA FUENTE, José N. « La identidad alimentaria mexicana como fenómeno cultural » [en ligne], dans *Archipiélago : Revista Cultural de Nuestra América*, volumen 10, número 70, 2010, p. 47 [en ligne]. Disponible sur : <http://www.journals.unam.mx/index.php/archipelago/article/view/24357>

Bien que nous n'approfondissions pas ce thème par ailleurs passionnant, il convient de relever ici l'importance de la nourriture mexicaine comme facteur culturel et marqueur d'identité. José N. Iturriga déclare à ce propos :

La cocina mexicana es una matriz de antiguos conocimientos enriquecidos en diferentes etapas del mestizaje, que perviven en la actualidad no sólo en los surcos y en las milpas, en las cocinas y en las mesas, sino también de alguna manera en templos y cementerios, en cunas y altares, en rezos y costumbres del pueblo, sea indígena o no. Nuestra cocina es un conjunto cultural que deviene eje de usos o prácticas comunitarias y familiares. La cocina mexicana es un factor de cohesión social entre poderosos elementos de la identidad nacional.²¹⁹⁹

Rappelons enfin que la gastronomie mexicaine est entrée depuis novembre 2010 au patrimoine culturel immatériel de l'humanité. Au vu de la richesse et de la variété alimentaire, de l'importance qu'acquiert la cuisine dans la culture, mais aussi au cours de l'expérience viatique, nous pouvons nous surprendre de la relative absence de cette thématique dans les récits de nos voyageurs espagnols. L'origine *dumole*, lieu-commun dans les discours des voyageurs passés, qui tous optaient pour situer sa création dans les cuisines des couvents de la Nouvelle Espagne, n'y figure pas. Francisco Solano et Suso Mourelo ne s'y réfèrent pas en visitant les villes de Puebla et de Oaxaca où il est particulièrement réputé. Les *chapulines*, ces insectes qui se mangent à l'apéritif, et qui se vendent dans les marchés de Oaxaca, en interpellant les étrangers, ne sont pas non plus mentionnés. Si Francisco Solano porte son attention, dans *Acotaciones a su imán*, à des thématiques aussi variées comme peuvent être la géographie, l'histoire, la politique, la lecture, la poésie, les chambres d'hôtels, les inconnus, les cantinas, les huichols et le peyote, ses propos nese réfèrent aucunement à la gastronomie mexicaine. Au moment de décrire la capitale, il mentionne les innombrables *tianguis*, des postes de marchandises ambulants, et propose une liste des aliments qu'il est possible d'y trouver :

En la calle se puede tomar café (sólo a horas tempranas), aguas de fruta, jugos mezclados al gusto, pozole (guiso de maíz con carne de cerdo), tacos variados, tamales (masa rellena envuelta en hoja de plátano), chicharrón, gorditas, tortas (bocadillos), tortillas con chile, sopas de camarón, y comprar el periódico del día al boleador que te lustra los zapatos. Ésta es una lista breve, que no busca fatigar; una enumeración más rigurosa, más exhaustiva, sería impacientemente caótica, incalculable, agotadora.²²⁰⁰

²¹⁹⁹ ITURRIAGA DE LA FUENTE, José N. « La identidad alimentaria mexicana como fenómeno cultural » [en ligne], dans *Archipiélago : Revista Cultural de Nuestra América*, op. cit., p. 47

²²⁰⁰ *Id.*

Cette liste démontre la connaissance de l'auteur des divers aliments que les mexicains ont l'habitude de manger ou de prendre dans la rue. Elle n'en donne cependant pas la saveur, n'en évoque pas les odeurs, ni la beauté esthétique de certaines de ces préparations. Si les propos de Francisco Solano peuvent interpeller le destinataire, puisqu'ils provoquent un effet d'accumulation susceptible de transcrire la réalité foisonnante de ce pays fait de multiples postes, parsemés dans l'espace, où il est possible de s'arrêter pour se ravitailler, ils ne cherchent pas à provoquer pour autant la rêverie – ou la répulsion – du lecteur

Albert t'Serstevens se réfère dans les années 50 à son voyage au Mexique, sur le plan alimentaire, comme « un long purgatoire, ou plutôt, étant donné le genre incendiaire de ses plats, une descente aux enfers. »²²⁰¹ Paco Nadal rassure pour sa part l'éventuel lecteur qui se demanderait s'il est possible d'y trouver cuisine à son goût. Il présente la capitale comme un centre dynamique, effervescent, multiculturel, au large éventail de choix pour le voyageur : « Una gran capital donde igual puedes cenar sushi japonés en restaurantes de lujo de Reforma o unas enchiladas en un boliche popular del mercado de San Camilito. »²²⁰² Pour contrer les clichés qu'ont encore de multiples occidentaux sur ce pays « barbare », du tiers-monde, en voie de développement, le voyageur insiste sur la grande variété de restaurants qui abondent dans le quartier de la Condesa :

Hay multitud de bares [...]. Pero, sobre todo, restaurantes, muchos restaurantes, de todo tipo y ralea, con actuaciones en directo, con cocina internacional, de platos mexicanos, cantinas de mariachis [...]²²⁰³.

Une fois de plus, l'auteur se contente cependant de dresser une liste sans pour autant donner ses propres impressions. La narration pourrait même être confondue avec les discours adoptés par les guides de voyage et les dépliants touristiques qui tendent à montrer l'aspect cosmopolite et diversifié de la ville pour attirer les visiteurs. L'auteur mentionne par ailleurs une particularité, dans les coutumes alimentaires mexicaines, qui se distingue des habitudes espagnoles. Il explique avec l'emphase qui caractérise son style:

México es el único país del mundo donde se hacen tres comidas fuertes al día. Y la primera y muy fuerte es el desayuno. Es casi imposible encontrar un lugar donde se puede desayunar ligero, a la europea, con algo de bollería o unasimple tostada. Aquí, el desayuno es tan copioso como el menú de una boda y

²²⁰¹ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 100.

²²⁰² NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 54.

²²⁰³ *Ibid.*, p. 50.

apenas te descuidas te plantan delante un plato lleno de huevos, frijoles, moles, tacos y sólo Dios sabe cuántas cosas más [...].²²⁰⁴

Non seulement l'auteur contredit ses remarques antérieures (entendons : il est possible de manger n'importe quoi, n'importe où, à n'importe quel prix), sinon qu'il tend à produire, par la généralisation, une image distordue des habitudes alimentaires mexicaines. Elles correspondent à une partie de la population, la classe moyenne, majoritairement urbaine, et bien sûr, à seulement une partie de cette classe moyenne. Ce mode de vie que souligne le voyageur ne représente donc pas celui de l'ensemble de la population, pas même la majorité.

Paco Nadal n'évoque pas non plus les spécialités culinaires des régions qu'il traverse. Les restaurants dans lesquels il s'arrête lui donnent l'occasion d'insérer des dialogues, de décrire les personnes qui se trouvent dans le site, plutôt que de faire part de ses impressions sur la cuisine mexicaine. Au lieu de profiter de celle-ci, qui ne semble pas le marquer outre mesure, il préfère mentionner ce qu'elle n'a pas :

Más que la tortilla de patatas (quintaesencia de la nostalgia gastronómica de todo español cuando lleva fuera del terruño más de una semana), lo que extrañode veras a estas alturas de viaje es un buen expreso [...].²²⁰⁵

Nous voyons comment l'Ailleurs ramène à soi : au lieu de parler des *tacos al pastor*, du *mole*, des *gorditas*, des citrons verts, de la saveur des fruits, de la texture des avocats, etc., que déplorent, à leur tour, les mexicains à l'étranger, le voyageur retourne plutôt sur ce qui lui manque, au Mexique, de son pays d'origine. Ce faisant, le lecteur apprend davantage sur la culture gastronomique espagnole et sur les goûts du voyageur à ce propos que sur la cuisine mexicaine.

Contrairement à ses homologues, nous suivons Suso Mourelo à plusieurs reprises dans des *taquerías*, des restaurants, des bars, des cafés. Le lecteur peut ainsi mesurer l'écart entre les restaurants de luxe, comme celui dans lequel l'emmènent des amis de Guadalajara, et des postes de nourriture ambulants, le long des routes, dans lesquels il s'arrête au fil de son itinéraire. À l'instar de Paco Nadal, ces escales lui permettent d'introduire des dialogues et de décrire les scènes qui se déroulent sous ses yeux ; sans pour autant s'attarder sur les plats qu'il mange, les sentiments et les impressions qu'ils lui procurent.

Bien que la cuisine et la gastronomie mexicaine soient aujourd'hui réputées dans le monde entier et participent à préciser les contours de l'identité nationale, il

²²⁰⁴ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 42.

²²⁰⁵ *Ibid.*, p. 77.

semblerait qu'elles n'attirent pas l'attention de Francisco Solano, de Paco Nadal et de Suso Mourelo – tout du moins sur le plan narratif –. Elle n'était pas particulièrement appréciée, et c'est parfois un euphémisme, des voyageurs précédents. Sybille Bedford s'offusquait du rythme avec lequel étaient servis les plats : « une fois que le dîner est commencé, ils ne vous laissent pas souffler – aucune interruption n'est admise. Cette coutume a dû aigrir plus d'un caractère, et plus d'un estomac »²²⁰⁶. Elle trouvait tout de même la cuisine généralement

« agréable »²²⁰⁷, mais « simple »²²⁰⁸. Pour Albert T'Serstevens, l'expérience culinaire mexicaine fût même traumatisante : « je tiens à dire que toute personne qui nous présenterait aujourd'hui une purée de haricots, même verts ou blancs, serait menacée de mort violente. »²²⁰⁹ Contrairement à leurs prédécesseurs, nous ne savons rien des sentiments des voyageurs espagnols à propos de la cuisine mexicaine. Le discours viatique s'éloigne sur ce point du registre sensoriel pour osciller du côté de l'inventaire et de l'information. Cette retenue dans leurs propos gomme cependant une composante essentielle du voyage qui a trait à la corporalité du voyageur. Si les récits de voyage veulent procurer le reflet fidèle d'une expérience, nous voyons là encore comment les auteurs et voyageurs sélectionnent *à posteriori* les thématiques qu'ils traitent, les moments qu'ils décrivent, les lieux et les instants qu'ils veulent mettre en valeur ou qu'ils préfèrent, au contraire, passer sous silence.

L'artisanat et l'art populaire est le dernier aspect qui va nous intéresser dans cette partie de notre travail. Comme le souligne une étude de l'Université de Nuevo León, rappelons pour commencer que l'art populaire s'enracine, comme tout au Mexique, sur le terreau amérindien. En effet :

Las raíces de la tradición son hondas y están henchidas de experiencia humana. Nacieron con las viejas culturas indígenas y se fortalecieron al amparo de la magia, la religión, las ofrendas, los tianguis (mercados) y las fiestas. Europa también las enriqueció con sus técnicas, formas y tradiciones. La nao de China conectó a México con una fina rama del arte popular asiático, que el artífice autóctono pronto fundió dentro de sus viejas tradiciones artesanas.²²¹⁰

L'art populaire mexicain se distingue selon cette étude par la richesse de ses formes, la variété de ses couleurs et la singularité qu'imprime chaque artisan, chaque communauté, chaque région, dans chacune de ses créations. Comme pour les

²²⁰⁶ BEDFORD, Sylvie. *Visite à Don Otavio*, op. cit., p. 68.

²²⁰⁷ *Ibid.*, p. 276.

²²⁰⁸ *Id.*

²²⁰⁹ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 101.

²²¹⁰ « Arte popular mexicano » [en ligne], Universidad de Nuevo León, Monterrey, 1950, p. 5 (sans auteur). Disponible sur : <http://cdigital.dgb.uanl.mx/la/1020081899/1020081899.PDF>

thématiques esquissées ci-dessus, pour lesquelles nous lançons tout juste quelques pistes de réflexion susceptibles de compléter, en partant du récit de nos voyageurs, notre propre vision du Mexique, aborder le thème de l'artisanat et de l'art populaire revient à soulever le voile d'un sujet aussi riche qu'inépuisable. Car l'art populaire et l'artisanat présents sur l'ensemble du territoire mexicain l'enrichissent et le dotent, pour reprendre les propos de Xavier Pommeret, de « mille et une merveilles »²²¹¹. Ainsi poursuit-il en ces termes :

[...] ces poteries aux couleurs rutilantes ; ces paniers où toutes les couleurs de la vannerie teinte se marient heureusement sous le soleil. L'osier, la paille servent aussi à modeler les chapeaux du Mexique [...]. Art populaire, ces saints, ces anges et ces christes de paille, ces poupées de son, ces mille objets de terres cuites²²¹².

Il fait également référence aux céramiques de Tzin-Tzun-Tzan ; aux laques d'Uruapan ; aux boîtes peintes de Mexico ; aux broderies de San Luis Potosí ; aux *rebozos* de Santa María ; aux christes sanglants, dans les églises, et au baroque mexicain ; à la peinture naïve des ex-votos et celle, engagée, des muralistes ; liste hétéroclite et non-exhaustive à laquelle nous pouvons ajouter les *alejibres* de Oaxaca ; les instruments à corde de Paracho ; le travail du cuir à Léon, etc. Nous nous souvenons de l'attraction des voyageurs pour Pátzcuaro réputé, nous l'avons vu, pour être le berceau de nombreuses communautés d'artisans ; de Sybille Bedford, qui notait déjà dans les années 50, à Taxco, l'importante présence touristique qui venait y acheter des bijoux ; d'Albert t'Serstevens et d'Amandine Doré qui partaient sans cesse en quête de « curiosités mexicaines ». L'art populaire devient en ce sens un facteur d'identité, de cohésion sociale, d'attraction touristique. Betssy Jimena Mélander Joyner s'interroge sur l'art populaire mexicain. Elle se réfère à l'artisanat de la manière suivante :

Las artesanías germinan en el floklore, poséen una fuerte naturaleza colectiva, formando parte de las actividades cotidianas alternándose con las labores agrícolas y domésticas. Proviene de una presteza que la mayoría del pueblo sabe hacer, es un conocimiento que se transmite de generación en generación [...]; las materias primas son generalmente de la región y los motivos decorativos son igualmente reflejos del medio ambiente que los rodea: la fauna, la flora, los paisajes rurales. [...] Esta actividad es parte importante de la

²²¹¹ POMMERET, Xavier. *Mexique*. Paris : Seuil, 1964. (Coll. Petite planète), p. 152.

²²¹² *Id.*

identidad del pueblo, son obras cuyos autores permanecen anónimos ante las características de su pueblo completo.²²¹³

Elle distingue trois différents types d'artisanats : l'ethno-artisanat, l'artisanat semi-industrialisé, les *mexican-curious*, auxquels elle oppose le concept d'art populaire – sur lequel nous reviendrons. L'ethno-artisanat désigne les produits issus des communautés indigènes ou métisses, non industrialisés. Ce sont les objets que cherchent ou qui intéressent principalement les voyageurs et les touristes. Francisco Solano et Suso Mourelo évoquent l'artisanat des rarámuris, dans la Sierra Tarahumara²²¹⁴ ; le narrateur de *Donde mueren los dioses* se réfère à l'art des chamáns huichols. L'artisanat semi-industrialisé s'élabore surtout dans les milieux urbains. Il est particulièrement pris en charge par des métis, qui suivent des formations spécialisées académiques en vue d'acquérir les savoirs nécessaires pour l'élaboration des objets qui les intéressent. C'est sans doute ce type d'artisanat qu'élabore le couple d'homosexuels, rencontrés par Francisco Solano dans la capitale, qui confectionne des petites poupées articulées²²¹⁵. Enfin, ce qu'elle dénomme le « mexican-curious » peut se concevoir comme l'entrée de l'artisanat mexicain dans le marché libéral et la production industrialisée. Il s'agit d'un phénomène où la rentabilité l'emporte sur l'esthétisme : « [son] aquellos productos sin historia, híbridos y feos, carentes de sentido estético, intuición, pensamiento. Una pseudo- artesanía con una pobre estética cautiva. »²²¹⁶ Sans doute pouvons-nous situer là les statuettes des Vierges de Guadalupe encapsulées dans des bouteilles aperçues par Francisco Solano dans le marché de San Juan de Dios²²¹⁷ et les produits des « boutiques absurdes » qui jonchent le *malecón* de Veracruz dans lequel se trouvent, entre autres : « piedras que imitan conchas marinas, sirenas mancas, grotescas esculturas de coco que son fieras cabezas de piratas »²²¹⁸. Le « pseudo- artisanat » accompagne la marchandisation du tourisme.

Toujours selon Betssy Jimena Mélander Joyner, les produits qui appartiennent à la catégorie de « l'art populaire » partagent de nombreux paramètres

²²¹³ MÉLENDER JOYNER, Betssy Jiména. *El arte popular mexicano : Patrimonio plástico*. Tesina en Artes Visuales. Mexico : Universidad Autónoma Nacional de México. 2009. [en ligne], p. 10. Disponible sur : http://132.248.9.195/ptd2009/octubre/0650851/0650851_A1.pdf

²²¹⁴ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 78-80 ; MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 84-86.

²²¹⁵ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 36.

²²¹⁶ MÉLENDER JOYNER, Betssy Jiména. *El arte popular mexicano : Patrimonio plástico*, op. cit., p. 10.

²²¹⁷ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 63.

²²¹⁸ *Ibid.*, p. 121.

avec les pièces artisanales, mais ils se distinguent à partir de quelques critères essentiels :

[...] difiere [el arte popular] en no ser una pieza hecha en serie como las demás, generalmente son elaborados por los artesanos más hábiles y experimentados, [...] pretende materializar un objeto bello, que sea muestra de las máximas capacidades y habilidades del maestro artesano. [...] Es muy difícil hallar dentro de mercados estas obras, quienes se interesan por adquirirlas suelen acceder a estas, por encargos especiales.²²¹⁹

Les pièces de l'art populaire sont donc uniques, ont de ce fait une valeur élevée, cherchent à transmettre un idéal de beauté, et sont créées par des maîtres artisans. Nous nous joignons au besoin de faire une distinction entre l'artisanat traditionnel et l'art populaire. Bien que nous approuvions, en partie, ses réflexions, nous proposons d'ajouter un critère temporel à la définition qu'elle élabore et de signaler quelques limites à la conception qu'elle transmet, selon nous, de l'art populaire.

L'art populaire peut également se percevoir, nous semble-t-il, à partir de la preuve du temps. En effet, certaines pièces qui nous parviennent d'une époque antérieure à la venue des espagnols n'indiquent en rien qu'elles furent « uniques », ou créées par des personnes considérées, pour alors, comme des « maîtres » en leur domaine. Cependant, quelle qu'ait été la finalité de ces objets, qu'ils aient été produits pour la guerre, dans des buts religieux, décoratifs ou quotidiens, l'émotion qu'ils procurent au spectateur contemporain qui se trouve en leur présence permet de les considérer comme les vestiges d'un art populaire inouï de par leur survivance dans l'actualité. C'est donc le fait d'avoir traversé les siècles, d'être arrivés jusqu'à nous, qui les rend « uniques » et nous émeut. Un bel exemple de cet art populaire peut s'apprécier dans le *Museo de Arte Prehispánico* créée par le peintre Rufino Tamayo, à Oaxaca. Séduit par le site, hypnotisé par les pièces qui s'y trouvent – plus d'un milliard d'œuvres venues du fond des âges, la plupart de petite taille, sculptées par des mains anonymes –, pour Francisco Solano, il ne fait nul doute qu'il est non pas en présence d'objets archéologiques, mais bien d'un « phénomène artistique » :

« auténticas obras de arte de artistas anónimos. »²²²⁰ Un art qui trouve son origine dans des civilisations disparues et qui traverse le temps pour saisir le visiteur d'émerveillement : « nada cuesta creer, como reclamaba el pintor Tamayo, que los fabricantes de esas piezas fueran, en efecto, artistas prodigiosos »²²²¹. La visite du

²²¹⁹ MÉLENDER JOYNER, Betssy Jiména. *El arte popular mexicano : Patrimonio plástico, op. cit.*, p. 11.

²²²⁰ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico, op. cit.*, p. 145.

²²²¹ *Ibid.*, p. 146.

musée permet au narrateur de réfléchir sur l'art et sur la capacité de l'art à transcender le temps en défiant la condition humaine : « Nunca sabremos sus nombres, e incluso sus técnicas son desconocidas, pero de algún modo han vencido, con el moldeado fantástico de sus figuras, a la devastación de los tiempos. »²²²²

Pour revenir à la définition de l'art populaire proposée par Betssy Jimena Mélender Joyner, celle-ci nous semble enfin restrictive dans la mesure où l'auteur paraît se référer uniquement, sans pour autant le préciser, à l'art populaire tangible et manufacturé relatif à l'artisanat. Or, il convient de rappeler qu'une catégorie de musique et de peinture, mais aussi de théâtre, de danse, de littérature, etc., peut se concevoir comme faisant partie d'un art populaire vivace au sein du territoire national. Cette définition soulève de plus, selon nous, quelques problèmes que nous allons brièvement évoquer. Notons pour commencer la restriction qu'effectue l'auteur, lorsqu'elle désigne l'art populaire comme un art artisanal et profondément régional, voire rural. Or, ne peut-on envisager de considérer par exemple certaines œuvres de graffeurs, ou des manifestations de hip hop, comme l'expression d'un art populaire urbain ? Nous nous détachons de sa conception de l'art entendu comme un art élitiste basé sur des critères esthétiques. En suivant sa logique, il semblerait que seuls les « maîtres artisans », ou reconnus comme tels, soient susceptibles de représenter « l'art populaire », dont les œuvres sont jugées à partir d'un canon de beauté dans lequel elles doivent forcément s'inclure, avec lequel coïncider. Betssy Jimena Mélender Joyner semble ainsi tomber dans une tendance que Claire Calogirou critique par ailleurs, qui consiste à produire : « [une] définition univoque de l'art fondée sur la délimitation d'un cercle privilégié de professionnels et de connaisseurs dont sont exclus les non-initiés et les non--labellisés »²²²³. Cette conception « élitiste » gomme une composante essentielle de l'art populaire résumées simplement, mais efficacement, dans les propos du peintre Hervé Di Rosa : « dans populaire, il y a peuple »²²²⁴.

L'art populaire s'invente et se véhicule, au fur et à mesure des générations, par et depuis le peuple. En ce sens, l'ethno-artisanat tel que le décrit Betssy Jimena Mélender Joyner nous semble autant, si ce n'est plus, faire partie de « l'art populaire » que la définition qu'elle en donne. D'autant plus si nous concevons, aux côtés de Claire Calogirou, que l'art populaire repose sur deux fondements majeurs : la

²²²² I SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 147.

²²²³ CALOGIROU, Claire. « Art, art populaire, cultures urbaines ». Dans *Diversité*. Numéro 148, 2007, *Ville, école, intégration*, p. 44. [en ligne] Disponible sur : http://www.revues-plurielles.org/uploads/pdf/82/148/89318_14384_18195.pdf

²²²⁴ *Ibid.*, p. 45.

création collective et l'ancrage dans le vécu du quotidien²²²⁵. Il est certes nécessaire de distinguer l'artisanat de l'art populaire, puisqu'il s'agit de deux phénomènes distincts. Cependant, la différence ne réside pas tant dans un jugement normatif, à notre sens élitiste, sinon plutôt dans une arborescence qu'il convient simplement de rappeler. Loin de se distinguer de l'art populaire, il nous semble au contraire que l'artisanat peut se concevoir comme l'une de ses manifestations. L'art populaire, au sommet de l'arborescence, pourrait ainsi se subdiviser en autant de ramifications possibles comme peuvent être la musique, la peinture, le théâtre, etc. Autant de domaines artistiques qui sont susceptibles d'appartenir à l'art populaire, et parmi lesquels l'artisanat traditionnel a bien évidemment sa place.

Francisco Solano évoque le potentiel artistique qu'il constate dans la région de Oaxaca à partir d'impressions personnelles, de sa culture générale, et de statistiques qui visent à renforcer, malgré une évocation métaphorique et sensorielle, l'aspect didactique du récit de voyage :

¿Es Oaxaca un espacio de asedio artístico, como lo fue la Florencia renacentista o el París de entreguerras? Hay algo mineral, oscuro, palpitante, que convierte a esta ciudad en una zona de conflagración artística, donde el arto es resultado de una búsqueda individual, sino de la indiferenciación de un sustrato popular, no por ello menos complejo, y más enigmático. La tradición artesanal de Oaxaca y de los pueblos colindantes se cifra en 500.000 artesanos locales, lo que provoca la eclosión de un edén artístico que emerge a través del mito, la magia y la fantasía milenaria. Por supuesto, estas apreciaciones son exageradas, pero sólo por exclusión, porque su potencialidad artística es real, se respira en el aire. ¿Será que la conexión entre el arte enterrado y la imaginación actual, que necesita del refrendo de la tradición, es aquí más intensa que en otro lugar?²²²⁶

Nous pouvons cependant nuancer ce tableau enthousiaste en mentionnant les propos alarmants de Lourdes Azripe qui constate le préoccupant déclin de l'artisanat traditionnel :

[...] lo que ocurre es muy grave. Se están perdiendo los conocimientos, las habilidades, las redes productivas y comerciales, de artesanías que significaban el modo de vida de un número muy alto de mexicanos. [...] cada vez hay menor número de artesanas, artesanos y aprendices menores de treinta años de edad. [...] Se enfrenta, por tanto, la pérdida de dos generaciones que, de

²²²⁵ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 48.

²²²⁶ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 147.

continuar así, significaría la desaparición en los anales de la historia de México, de estos oficios, y por ende, de esa producción artesanal.²²²⁷

De plus en plus rare, la production artisanale cède le pas à l'artisanat semi-industrialisé, aux *mexican-curious*, voire à l'importation. C'est également ce que révèle le dialogue qu'échange le narrateur de *Donde mueren los dioses* avec une habitante de Mérida :

- He visto docenas de puestos, cooperativas y mercados. Parece que todos se dedican a la artesanía.

- No se sabe cuántos artesanos hay en Yucatán, tal vez unos diez mil. Se han dado cifras que no corresponden a la realidad, basada en una suposición que iguala indígena con artesano. Hoy la mayoría de la artesanía, no sólo aquí sino la que se vende en todas partes, se hace en China. De allí también vienen la mayoría de las guayaberas, la prenda clásica de Yucatán. Y quienes venden la artesanía en las calles vienen de Chiapas.²²²⁸

Malgré les efforts d'organisations non-gouvernementales, de coopératives et d'associations pour préserver l'artisanat traditionnel et les savoirs qui en émanent ; malgré la survivance d'artisans qui continuent d'officier sur le territoire mexicain ; le constat de Lourdes Azripe est préoccupant. Francisco Solano et Suso Mourelo se réfèrent à l'artisanat, mais l'évoquent de manière allusive, presque anecdotique, tandis que Paco Nadal n'y fait nullement référence. Peut-être pouvons-nous interpréter cette lacune non pas tant comme un manque d'intérêt, de la part des voyageurs, envers ce domaine artistique et traditionnel, sinon plutôt comme le reflet d'une réalité sociale qui commence doucement, sans faire de bruit, à disparaître.

Trois lieux représentatifs de la mexicanité : zócalos, marchés et *cantinas*

« Dans le cadre du voyage, commente Franck Michel, on remarque que l'espace est plus émotionnel que géographique. C'est parfois davantage une impression, une ambiance, une expérience que l'on guette qu'un lieu ou un site que

²²²⁷ ARIZPE, Lourdes. « La transformación de la cultura en México », dans BÉJAR Raúl, ROSALES Héctor (dir.). *La identidad nacional mexicana como problema político y cultural : nuevasmiradas*, op. cit., p. 53.

²²²⁸ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 253.

l'on recherche. »²²²⁹ Dans le temps du voyage, les *zócalos*, les marchés et les *cantinas* sont des lieux qui impactent particulièrement les voyageurs occidentaux.

Fût-ce par leur configuration centrale, les *zócalos* sont des passages obligés dans les parcours des voyageurs. Au fur et à mesure des siècles, les mexicains se les sont appropriés. Ce sont aussi des lieux qui possèdent une forte charge symbolique. Le peuple s'y rassemble tantôt pour célébrer, tantôt, au contraire, pour exprimer ses revendications. Les voyageurs les perçoivent, nous le verrons, comme le reflet même de la ville qu'ils découvrent. Les *marchés* mexicains ont depuis toujours fasciné les voyageurs. Ces lieux populaires leur procurent des expériences sensorielles hors du commun, qui ont maintes fois été le terreau de descriptions pittoresques. Pas un récit de voyage au Mexique qui n'évoque l'un de ses marchés. Les *cantinas* sont moins mises en scène dans les récits des voyageurs, mis à part Francisco Solano, qui leur prête une attention particulière. Elles sont cependant solidement ancrées dans la tradition, mais aussi dans l'imaginaire collectif. Le cinéma, la chanson, la littérature, se sont particulièrement appuyés sur ces lieux pittoresques qui colorent aussitôt le décor de « mexicanité ». Nous allons donc voir de quelle manière nos voyageurs s'ancrent dans la tradition en se référant à ces lieux communs, au sens propre comme au sens figuré, tout en tentant, une fois de plus, de s'en démarquer.

ZÓCALOS

Les *zócalos* désignent les places principales des villes qui se trouvent au Mexique, et plus largement en Amérique Latine. Ils apparaissent avec la fondation des premières villes de la Nouvelle Espagne qui s'édifient sur le principe de la *tabula rasa* : les espagnols imposent, pour reprendre les termes de Jean-Christophe Bailly, leur « syntaxe urbaine »²²³⁰. Autrement dit, leur conception de l'espace²²³¹. Nous pouvons ainsi percevoir les *zócalos* comme l'inscription, dans la géographie, de l'imposition d'une culture sur une autre. En ce sens, ils sont depuis leur origine un lieu de tension : « en la plaza se disputa el espacio material, la política cultural del espacio, y el control simbólico del lugar. »²²³²

²²²⁹ MICHEL, Franck. *Désirs d'Ailleurs : Essai d'anthropologie des voyages*, op. cit., p. 114.

²²³⁰ BAILLY, Jean-Christophe. *La phrase urbaine*, op. cit., p. 32.

²²³¹ GRUZINSKI, Serge. *Histoire de Mexico*, op. cit., p. 190-219 ; BAILLY, Jean-Christophe. *La phrase urbaine*. Paris : Seuil, 2013. (Coll. Fiction & Cie), p. 32.

²²³² HERRERA LOYO Angélica. *La construcción social del zócalo de la ciudad de México* [en ligne]. Tesis en Estudios Políticos y Sociales. México : Universidad Nacional Autónoma de México, 2009, p. 55. Disponible sur : http://132.248.9.195/ptd2009/septiembre/0649267/0649267_A1.pdf

Incorporés par la tradition mexicaine, ces espaces ouverts et centraux dans lesquels ils sont implantés s'avèrent être un élément fondamental pour figurer l'espace. Ils demeurent, fût-ce par leur emplacement, le passage-obligé des voyageurs dans une ville. Le kiosque à musique, l'église souvent présente sur un versant de la place, les rues qui y débouchent, les cafés qui la bordent ou qui sont, au contraire, absents du site, les personnes qui y figurent retiennent l'attention des voyageurs.

Franciso Solano évoque à mesure de son itinéraire les *zócalos* de Mexico, de Veracruz, de Oaxaca, de San Cristóbal et de Mérida. Paco Nadal ceux de San Cristóbal, de Mexico, de Comalá, de Chihuahua, de Real de Catorce. Suso Mourelo ceux de San Blas, de San Gabriel, de Sayula, de San Gregorio, de Mexico, de Veracruz. Les voyageurs entretiennent une relation synecdotique avec ces lieux névralgiques, comme si l'image qu'ils percevaient du *zócalo* reflétait les spécificités du site abordé et leur permettait de « sentir », par extension, le reste de la ville. Pour le narrateur de *Bajo las nubes de Mexico*, le *zócalo* de Veracruz paraît sous l'emprise de la fièvre tropicale, impression qu'il élargit ensuite à l'ensemble de la ville. Observer le regard fuyant et l'attitude des hommes assis sur des bancs du *zócalo* de San Cristóbal lui permet d'établir plus loin une analogie entre ses sentiments, sa perception, et la mise en scène de la ville, présentée à leur image : plongée dans le mutisme, placée sous le signe de la méfiance. Paco Nadal profite des descriptions du *zócalo* pour convoquer un lexique théâtral : « El Zócalo es la plaza mayor del DF [...] y el gran escenario urbano en el que bulle la historia »²²³³ ; « La plaza de Armas de época colonial en la que se escenifica a diario la comedia social de la ciudad »²²³⁴ ; « dejo que el teatro de la plaza actúe para mí »²²³⁵. Cette métaphore qu'emploient les voyageurs de manière récurrente invite à considérer l'espace sous un angle sociologique où celui-ci se révèle, entre autres, à partir des relations, des interactions, des postures adoptées par les figures/figurants qui le traversent et l'animent ; des statuts sociaux qu'ils incarnent ; des images, des pensées, des observations qu'ils provoquent au voyageur/spectateur. Suso Mourelo paraît aussi se faire une idée de la ville à partir de son *zócalo* qui représente la partie pour le tout : « Dejó que la noche se metiera en el zócalo para ver cómo la recibía el pueblo »²²³⁶.

²²³³ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 55. C'est nous qui surlignons.

²²³⁴ *Ibid.*, p. 74. C'est nous qui surlignons.

²²³⁵ *Ibid.*, p. 166. C'est nous qui surlignons.

²²³⁶ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 168.

Paco Nadal propose l'origine du terme « zócalo » dans l'anecdote suivante :

La plaza [de México] empezó a llamarse así después de la independencia, cuando las nuevas autoridades mandaron retirar la estatua del rey español Carlos IV que presidía la plaza, pero dejaron el pedestal o zócalo, que estuvo allí solitario durante mucho tiempo. El apelativo tuvo tanto éxito que ahora se le llama Zócalo a casi todas las plazas mayores de los pueblos mexicanos.²²³⁷

Nous pouvons cependant douter des propos du voyageur. En effet, plusieurs hypothèses circulent à propos de l'origine du terme employé pour désigner la place centrale de Mexico. Michel Droit propose quasiment l'explication contraire dans *Panoramas mexicains* : le qualificatif ne provient pas de la place laissée vide, après le déplacement de la statue, mais de la longue attente précédant l'arrivée d'un monument qui n'y sera jamais édifié : celui du « moine Hidalgo, héros de l'indépendance. »²²³⁸. María Ana Álvarez de Vicencio soumet la même version à ceci près qu'il s'agit non pas d'une statue d'Hidalgo, mais du roi Carlos IV²²³⁹. Pour Angélica Herrera Loyo et Sandra Ortega, l'origine est plutôt en 1843, lorsque le général Santa Anna veut construire un mémorial qui célèbre l'indépendance, mais qui ne voit jamais le jour²²⁴⁰. Davantage que la part d'erreur ou de vérité que contiennent ces informations, nous voulons simplement retenir l'attention sur les propos des voyageurs, qui peuvent affirmer des faits comme une vérité, pour doter leurs récits d'un caractère informatif, lorsqu'il s'agit parfois d'hypothèses, voire de légendes, ou d'un discours qui n'est jamais à l'abri d'erreurs documentaires.

Voyons à présent le *Zócalo* par antonomase : celui de Mexico. La relation synecdotique qu'entretient la place avec le reste de la ville est accentuée dans le discours des voyageurs. Pour Paco Nadal: « si la máxima dice que lo que pasa en México es sólo lo que pasa en el DF, lo que pasa en el DF es sólo lo que ocurre en el Zócalo. »²²⁴¹

Olivier Debroise mentionne, dans un article intitulé « Au centre, le socle », les grandes lignes de l'histoire du *Zócalo* : son emplacement préhispanique, son

²²³⁷ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 56.

²²³⁸ DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*, op. cit., p. 48.

²²³⁹ ÁLVAREZ DE VICENCIO, María Elena. « El Zócalo, orgullo para México » [en ligne], dans *Crónica.com.mx*. Disponible sur : <http://www.cronica.com.mx/notas/2012/667978.html>

²²⁴⁰ HERRERA LOYO Angélica, ORTEGA Sandra. « Zócalo o Plaza de la Constitución » [en ligne], dans *Excelsior*. Disponible sur : <http://www.excelsior.com.mx/topico/zocalo-o-plaza-de-la-constitucion>

²²⁴¹ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 56.

annexion espagnole ; ses métamorphoses, au fil du temps, selon les objectifs et les goûts des différents gouvernements mexicains ; les bâtiments qui, par leur présence ou leur absence, incarnent la matérialité de l'histoire²²⁴². Des nombreuses études se sont récemment penchées sur le *Zócalo* et tentent de le comprendre à partir de l'urbanisme, de l'anthropologie urbaine, de l'ethnologie²²⁴³, de la sociologie²²⁴⁴. Angélica Herrera Loyo, sur laquelle nous allons principalement nous appuyer, a effectué une thèse sur la construction sociale du *Zócalo* et les différentes perceptions qu'ont les occupants, transitoires ou permanents, de cet espace à l'égard de la place²²⁴⁵. Elle propose de la définir en ces termes :

El zócalo se definió como lugar representativo con acceso público que cuenta con historia y poder simbólico y constituye un espacio híbrido, al contar con diferentes formas de apropiación que producen el espacio social.²²⁴⁶

Ces différentes formes d'appropriation, qui construisent aujourd'hui l'espace social du *zócalo*, conditionnent les interactions des personnes, et reflètent les usages du lieu, tournent pour elle autour de cinq thématiques qu'elle désigne comme : la composante préhispanique, contestataire, les valeurs nationales, le commerce, la récréation culturelle. Mis à part la récréation culturelle, ces différents aspects sont mis en scène dans les récits de Paco Nadal et de Suso Mourelo.

L'élément préhispanique s'appréhende en premier lieu à partir de la configuration architecturale de la place. En effet, une partie de cette ville invisible que fût Tenochtitlán remonte à la surface en 1978. De nombreux voyageurs, parmi lesquels Paco Nadal, nous rappellent cet épisode au cours duquel des ouvriers trouvent, dans les sous-sols de Mexico, un immense disque en pierre, qui entraîne une période de fouilles archéologiques. C'est ainsi que sont mis à jour les restes du *Templo Mayor* qui trônent désormais, comme une revanche sur l'histoire, à un versant de la cathédrale. À côté de ces deux symboles religieux se dresse à l'orient de la place le Palais National qui symbolise pour sa part le siège du pouvoir politique. La coexistence de ces différents symboles, qui appartiennent à des temporalités et des civilisations distinctes, visibles dans une topographie rapprochée,

²²⁴² DEBROISE, Olivier. « A centre, le socle », dans *México : Autrement, op. cit.*, p. 21-22.

²²⁴³ ARANGO HISIJARA, Obed. « El Zócalo como texto cultural. Un caso de análisis etnográfico-semiótico: la entrada triunfal de la caravana zapatista » [en ligne], dans *Cuicuilco*, numéro 9, p. 1-29, 2002. Disponible sur : <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=35102508>

²²⁴⁴ HERRERA LOYO Angélica. *La construcción social del zócalo de la ciudad de México* [en ligne]. Tesis en Estudios Políticos y Sociales. México : Universidad Nacional Autónoma de México, 2009. Disponible sur : http://132.248.9.195/ptd2009/septiembre/0649267/0649267_A1.pdf

²²⁴⁵ *Id.*

²²⁴⁶ *Ibid.*, p. 175.

et incarnés dans une architecture monumentale, provoquent ce que Carlos Monsiváis nomme par ailleurs la « fusion des temps », ou l'ancien et le moderne ne font désormais plus qu'un²²⁴⁷.

Traverser la place est pour les voyageurs une expérience saisissante : « *Au centre de la Plaza Mayor, écrit Sybille Bedford, alors que nos pieds foulent la tombe d'une pyramide, on est assailli par l'infini, pris à la gorge par l'affreuse conscience d'un passé qui s'étire, qui s'étire en arrière à travers les tunnels du temps...* »²²⁴⁸. Pour Pino Cacucci :

[...] déboucher sur la place donne une sensation de vertige [...]. C'est tout à coup le vide, la foule disparaît dans l'espace immense. El Zócalo, la place principale, n'est peut-être pas la plus grande du monde, mais son étendue est précisément accentuée par le fait qu'elle est enchâssée dans une zone où tout est dense et où les voix, les bruits, les odeurs violentes vous étourdissent.²²⁴⁹

Après avoir traversé la place, Paco Nadal rentre à l'intérieur de la cathédrale. Ce qu'il relève, avant tout, c'est l'inquiétude qui s'empare de lui par rapport aux doutes qu'il émet sur la solidité du bâtiment dans lequel il se trouve. Il oriente sa description pour expliciter ce sentiment d'inquiétude ; les éléments qu'il mentionne servent à appuyer ses impressions : le pendule, qui a pour objectif de relever les mouvements sismiques ; les renforcements du toit ; les fissures et l'inclinaison des colonnes ; l'instabilité du terrain²²⁵⁰. L'auteur se distancie de la représentation donnée par les voyageurs, qui se réfèrent habituellement à la cathédrale de manière enthousiaste à partir d'une approche esthétique. Paco Nadal opte comme régulièrement pour l'humour : « *Da la sensación de que el estornudo de una vieja beata sería capaz de derribar el templo.* »²²⁵¹ Loin de s'attarder à l'intérieur de l'édifice, la mise en scène de cette angoisse croissante lui permet de simuler une fuite qui permet d'écourter la séquence descriptive : « *Salgo del templo antes de que un nuevo temblor la derribe definitivamente y me dirijo al solar antiguo para ver lo que quedó del Templo Mayor de los aztecas.* »²²⁵²

²²⁴⁷ MONSIVÁIS, Carlos, cité dans SALAZAR, Jezreel. *La ciudad como texto : La crónica urbana de Carlos Monsiváis*. México : Universidad Autónoma de Nuevo León, 2006, p. 74.

²²⁴⁸ BEDFORD, Sylvie. *Visite à Don Otavio*, op. cit., p. 77.

²²⁴⁹ CACCUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 37.

²²⁵⁰ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 58.

²²⁵¹ *Id.*

²²⁵² *Ibid.*, p. 58.

Le référent s'efface pour laisser place aux sensations qu'il éveille: « Lo que queda no es ni la décima parte de lo que fue, pero me impresiona la solidez y la magnificencia del lugar. »²²⁵³ Des considérations historiques, qui se réfèrent aux édifices mis à jour par les archéologues, puis à l'utilisation de ces ruines par le passé, prennent le pas sur la description. Le discours se déplace rapidement pour aborder les pratiques sacrificielles des mexicains. La connaissance des sacrifices perpétrés en ces lieux provoque chez le voyageur des sentiments ambivalents :

Es difícil estar aquí, en estas soberbias ruinas, y abstraerse de las macabras prácticas que en ellas se llevaron a cabo. Por un lado me sobrecogen las dimensiones del lugar y la capacidad organizativa de una civilización capaz de levantar un edificio así. Pero por otro se me hiela el corazón al imaginar esas tremendas escenas, esa orgía de sangre y muerte que tuvo lugar sobre estas mismas piedras que ahora piso.²²⁵⁴

Certes, quelques données relatives à ce sujet peuvent stupéfier le lecteur et choquer nos mentalités européennes, occidentales et « modernes ». Comment envisager que plus de 20 000 prisonniers furent sacrifiés pour la seule inauguration du Temple ?²²⁵⁵ Cependant, loin d'essayer de comprendre cette autre civilisation ou de fournir au lecteur des informations susceptibles de nuancer ses propos ; loin d'accepter, malgré la difficulté, qu'il s'agissait là d'une autre civilisation, d'un autre temps, d'une conception du monde radicalement différente ; loin de tenter d'expliquer les significations qu'avaient les pratiques sacrificielles dans ces civilisations disparues ; le narrateur réduit les rites sacrificiels à l'horreur qu'ils lui inspirent et les évoque avec une touche de sensationnalisme : « ahí los sacerdotes lessacaban el corazón en vida con un puñal de piedra »²²⁵⁶, « El sacrificio humano fue una constante [...]. Y no sólo el de enemigos. Niñas vírgenes de todas las familias eran ofrecidas en sacrificio cada año »²²⁵⁷.

La visite du *Templo Mayor* permet au voyageur de sentir le poids de l'histoire, d'avoir accès à celle-ci par le biais de l'expérience, de la bibliothèque, et du filtre de son imaginaire. Les sentiments qu'il y éprouve, les informations qu'il lègue renforcent cependant, sans chercher à la dépasser, la vision présente dans l'imaginaire collectif de l'existence passée d'un peuple étrange, barbare et sanguinaire. Nous ne pouvons pas dire que les propos de Paco Nadal apportent de

²²⁵³ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 59.

²²⁵⁴ *Id.*

²²⁵⁵ *Ibid.*, p. 61.

²²⁵⁶ *Ibid.*, p. 58.

²²⁵⁷ *Ibid.*, p. 60.

nouveaux renseignements. Sa visite semble au contraire lui permettre de confirmer ses connaissances préalables, ses schémas préétablis, ses préjugés existants.

À côté de cette présence préhispanique « du passé », qui connaît le *Zócalo* de México ne peut pas ignorer la présence actuelle, quotidienne et massive des danseurs et des purificateurs qui évoquent ostensiblement, par leurs accoutrements et leurs prestations, la référence aux peuples amérindiens et au passé préhispanique de la place. Angélica Herrera Loyo démontre que leur présence est devenue, aux yeux des visiteurs, plus représentative encore de la présence préhispanique sur la place que le *teocalli* lui-même. Le *Templo Mayor* symbolise la puissance d'une civilisation disparue. Les danseurs et les guérisseurs témoignent de la survivance d'anciennes coutumes, découlées des peuples amérindiens, qui se pratiquent encore dans la société mexicaine. L'architecture symbolise la monumentalité du passé. Les performances des danseurs et des guérisseurs représentent le dynamisme, les revendications, les aspirations du présent. Paco Nadal visite le *Templo Mayor* mais ne mentionne pas la présence de ces personnages sur la place. Suso Mourelo ne fait pas mention du *Templo Mayor* mais évoque les guérisseurs qui proposent de « laver » les mauvaises énergies des clients :

A unos pasos, bajo el sol, un indio expulsaba humo de cigarro en una simplificación comercial de las antiguas sanaciones rituales.²²⁵⁸

Me paro ante esos hombres de humo que alquilan su sabiduría arcaica. Un día fueron intermediarios de los dioses y hoy compiten en el mercado de la supervivencia con limpiabotas y venderos de facturas falsas.²²⁵⁹

Dans la première citation, l'auteur poursuit son discours en substituant la scène qu'il a sous les yeux pour introduire une digression culturelle. Il incorpore l'extrait d'un ouvrage de l'anthropologue Robert Zingg, au sujet des rites perpétués dans la Sierra Tarahumara, qui sont pourtant éloignés du référent présent. La bibliothèque opère de nouveau comme un voile, ou un leurre, qui empêche le voyageur de déchiffrer les scènes qu'il a réellement sous les yeux. En effet, au lieu de tenter de comprendre les rituels présents auxquels il assiste, il s'accroche à l'image d'un passé idéalisé, dont les pratiques lui semblent plus « authentiques » et, de ce fait, plus dignes d'intérêt. L'évocation de ces « simplifications commerciales » se fait donc sur un jugement de valeur, où le passé est meilleur que le présent. Sans doute est ce la raison pour laquelle le voyageur signale la présence de ces personnes, mais s'en détourne aussitôt pour évoquer celles qui lui paraissent plus

²²⁵⁸ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 192.

²²⁵⁹ *Ibid.*, p. 193.

« authentiques ». Le voyageur, aveuglé par un « idéal », influencé par son bagage culturel, est ici dans l'incapacité de rendre compte de ce qui se déroule sous ses yeux, des pratiques actuelles et de la signification profonde que possède la performance de ces personnes sur le *Zócalo*.

Francisco Solano et Paco Nadal n'évoquent pas ces personnages qui sont pourtant des « incontournables ». Suso Mourelo ne cherche pas à les comprendre et ne dialogue pas avec eux. Il porte sur leur activité un regard dévalorisateur. Il minimise en effet l'importance de leurs pratiques et se réfère à eux, au mieux, comme des décadents, au pire, comme des usurpateurs. Peut-être que trop « voyants », trop « clinquants », trop « exotiques », les voyageurs, par peur de se confondre une fois de plus avec l'image des touristes, préfèrent détourner leurs regards de ces personnages folkloriques. L'absence dans le discours de ces personnages ou la vision péjorative qui en est faite nous paraît dévoiler l'aspiration romantique des voyageurs en quête d'« authenticité ». Nous serions tentées d'ajouter ici que loin de se considérer comme des versions dégradées des civilisations précolombiennes ou des objets de foire ; loin d'appartenir toujours aux classes sociales marginalisées, comme semble par ailleurs le penser Suso Mourelo²²⁶⁰ ; les guérisseurs et les danseurs qui se trouvent sur la place se sentent fièrement mexicains, et porteurs de leurs origines. Ils défendent, par leur présence, une autre manière d'être, et se dénomment les promoteurs de la culture²²⁶¹. Pour Angélica Herrera Loyo :

Su protesta es en contra de los valores que se oponen a su discurso de la energía y la magia ancestral del lugar. Pretenden promover una forma de vida naturalista, basada en otros valores que no sean del mercado o los institutos oficiales. Aunque las ruinas del templo mayor no siempre se visitan (se observan más escolares y turistas que familias interesadas en la historia), los danzantes y purificadores refuerzan la imagen de un Zócalo prehispánico para el turismo nacional y extranjero.²²⁶²

Les valeurs nationales sont incarnées, dans la place, par la présence du drapeau mexicain qui la préside, et celle des édifices gouvernementaux qui l'entourent. Angélica Herrera Loyo signale que cet aspect s'est surtout développé entre 1940 et 1970, durant la consolidation de l'État mexicain, par le biais de commémorations, de défilés, de rituels politiques. Les trois voyageurs se réfèrent à

²²⁶⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 193.

²²⁶¹ HERRERA LOYO Angélica. *La construcción social del zócalo de la ciudad de México*, op.cit., p. 111.

²²⁶² *Ibid.*, p. 114.

la taille du drapeau, dont les dimensions gigantesques retiennent leur attention. Pour Francisco Solano, c'est l'occasion d'émettre une critique à l'égard du pouvoir officiel : ce symbole lui semble plus important, dit-il, dans la politique mexicaine, que la vie de ses propres citoyens²²⁶³. Paco Nadal rappelle que José María Aznar fût si impressionné par la taille du drapeau qu'il en fit construire un de semblables dimensions pour l'installer sur la place de Colón à Madrid²²⁶⁴. Cette anecdote est significative, car elle nuance l'importance de la taille du drapeau mexicain interpellant les voyageurs espagnols qui, pourtant, en possèdent désormais un de semblables dimensions dans leur propre pays. Suso Mourelo mentionne les armoiries qui y sont dessinées : un aigle, sur un cactus, qui dévore un serpent. Aigle qui « vola de la légende à l'enseigne »²²⁶⁵ reliant la légende concernant la création de Mexico-Tenochtitlán à sa temporalité présente, le mythe à l'histoire, l'histoire à l'instant.

La dimension contestataire est présente, comme nous avons pu le voir, dans la posture des danseurs et des guérisseurs. Elle est surtout visible dans les manifestations qui s'y produisent et les marches qui la prennent pour point d'arrivée ou, plus rarement, pour point de départ. La présence d'un espace en bitume confère depuis 1957 à la place son aspect actuel ; son étendue facilite le rassemblement de milliers de personnes. Angélica Herrera Loyo comptabilise dans les journaux entre 2000 et 2008 : 122 marches qui sont arrivées au *Zócalo*, 15 qui l'ont pris pour point de départ, 43 manifestations, 28 meetings²²⁶⁶. Paco Nadal se réfère à l'importance du lieu pour les rassemblements politiques. Il condense, dans un même paragraphe, les valeurs contestataires et nationales :

Es también el gran manifestódromo del país, un escaparate al que llevan sus reivindicaciones todo tipo de grupos sociales [...]. Por eso cualquier día del año y a cualquier hora hay pancartas y grupos humanos haciendo sonora manifestación de sus reivindicaciones: ecologistas de Morelos, grupos pro derechos de los indígenas, por la liberación de la mujer, sindicalistas, parados de una empresa en quiebra, zapatistas... Todo presidido por una gigantesca

²²⁶³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 185.

²²⁶⁴ *Ibid.*, p. 56.

²²⁶⁵ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 196: « bajo la descomunal bandera del águila que voló de la leyenda a la enseña ». Je traduis.

²²⁶⁶ HERRERA LOYO Angélica. *La construcción social del zócalo de la ciudad de México*, op. cit., p. 56.

bandera de México que ondea en el centro de la plaza sobre un no menos gigantesco mástil.²²⁶⁷

Le narrateur place ces différents secteurs de la société dans le décor sans pour autant aller voir de plus près les luttes qui s'expriment, au moment de son passage, sur l'espace social du *Zócalo*. Manifester sur le *Zócalo*, c'est pourtant revendiquer ses aspirations et protester sur une place historique et symbolique, perçue dans les imaginaires comme le cœur même du pays. Nous pouvons dès lors nous surprendre que les auteurs et voyageurs, qui aiment tant rencontrer des gens et s'enquérir de leurs avis respectifs sur différents sujets propres à la situation du pays, ne cherchent pas à établir le dialogue avec certains des nombreux groupes situés sur le *Zócalo* et ne profitent pas davantage de cet espace pour recueillir des « témoignages » à insérer dans leurs récits.

Angélica Herrera Loyo considère les composantes préhispaniques, nationales et contestataires comme les trois formes d'appropriation principales qui régissent l'espace social du *Zócalo*, sur lesquelles se greffent ensuite le commerce et la récréation culturelle.

L'appropriation du *Zócalo* comme un lieu possible pour y faire des achats, ou pour y vendre des marchandises, repose selon la chercheuse sur l'équivalence qui s'effectue généralement entre le *Zócalo* et le centre historique. La place et ses alentours dévoile deux types de commerces : celui des « riches », dans des belles boutiques et des magasins de luxe, et celui des « pauvres », qui se base sur un commerce ambulatoire et informel. Paco Nadal fait part de ces différents commerces qui se trouvent aux abords du *Zócalo* en mentionnant tant les boutiques de luxe que la zone de Tepito, connue depuis les temps de la conquête pour être un haut lieu de commerce et d'échanges. Le voyageur élabore un discours de type informatif dans lequel il commente quelques changements propres à la politique de la ville vis-à-vis du commerce informel ; procure des informations toponymiques, en mentionnant des noms de rue, les commerces ou la réputation qui leur sont associés ; explique l'organisation des commerces qui se répartissent, selon une ancienne tradition, par zones et par activités²²⁶⁸. Il entremêle à ces considérations didactiques des remarques et des descriptions qui donnent du centre ville l'image d'un lieu surprotégé, car hautement dangereux.

²²⁶⁷ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 56.

²²⁶⁸ *Ibid.*, p. 60-62.

Le lexique militaire qu'il emploie pour mettre en scène les rues adjacentes au *Zócalo*, la comparaison entre Mexico et Bagdad, renforcent la vision d'une ville continuellement sous tension :

Pero no hay que confundirse. Uno no va al entorno del Zócalo de compras: va de guerrilla.²²⁶⁹

Pero más que tiendas de libros parecen bancos blindados.²²⁷⁰

Si esto ocurre con los humildes e inofensivos libros, imaginen cómo es la sección de joyerías. Un par de guardias con metralleta y chaleco antibalas en la puerta de cada una y más rejas, videocámaras y trampas de todo tipo contra los malos que en la Zona Verde de Bagdad. Más que la calle Madero esto parece el previo de una *manifa* antiglobalización.²²⁷¹

El gran barrio comercial que rodea al Zócalo se llama Tepito, un nombre que en las guías de viaje sale en rojo y subrayado. Tepito es uno de los barrios más peligrosos de la ciudad: decir « el más peligroso » sería un atrevimiento en una urbe donde hay dura competencia por tan dudoso honor.²²⁷²

Somme toute exagérée, ou tout du moins disproportionnée, l'image que l'auteur diffuse du centre ville devient, par le biais de ces considérations, celle d'un lieu difficilement attrayant, voire, finalement, peu recommandable. À le croire, mieux vaut se limiter à visiter le *Zócalo* que de flâner dans ses environs et risquer des'y faire détrousser, si ce n'est pire. Ses propos véhiculent la représentation archétypale d'une capitale violente et dangereuse, où l'insécurité est devenue omniprésente. Pourtant, le centre historique, hautement surveillé, voire surprotégé, ne possède que peu de dangers pour les touristes. Bien que nous ne voulions pas minimiser l'insécurité réelle qui existe dans la capitale, il convient cependant de nuancer les propos de Paco Nadal. De fait, comme le rappelle Manuel Reinaldo Méndez qui tente par ailleurs de rassurer, voire d'encourager l'éventuel visiteur :

« ¿se puede visitar México en condiciones de seguridad ? Por supuesto, con precauciones y obviando los lugares más conflictivos de cada lugar. »²²⁷³

L'itinéraire de Suso Mourelo dans les rues du centre ville invite également le lecteur à se figurer l'espace comme un lieu propice pour le commerce: « Tacuba es

²²⁶⁹ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 60.

²²⁷⁰ *Ibid.*, p. 61.

²²⁷¹ *Ibid.*, p. 60.

²²⁷² *Ibid.*, p. 61.

²²⁷³ REINALDO MÉNDEZ, Manuel. *La cortina de nopal : Crónica de un viaje a México*, op. cit., p. 237.

una jarana cuyos edificios coloniales se han reciclado en comercios »²²⁷⁴, « Caminamos a la calle del Brasil [...], llena de comercios con vestidos de boda »²²⁷⁵. Contrairement à Paco Nadal, le narrateur ne fait aucune mention des systèmes de protection ou d'une quelconque insécurité ressentie. Il témoigne de son plaisir de flâner dans le quartier historique, où ses pas le mènent à poursuivre les traces d'histoires antérieures. Nous le voyons, tout est une question de point de vue.

Les différents gouvernements ont mis l'emphasis depuis les années 2000 sur la possibilité de faire du *zócalo* un lieu de culture et de récréation collective. Des concerts, des expositions, des foires, des spectacles gratuits, des événements y sont régulièrement proposés. Cet aspect, qui configure, selon Angélica Herrera Loyo, la dernière forme d'appropriation sociale de la place, n'apparaît pas (encore) dans le discours des voyageurs.

Au contraire de ses homologues, le récit de Francisco Solano construit une vision négative du *Zócalo*. Cela n'est pas étonnant si nous nous souvenons de la relation synecdotique qu'entretiennent les voyageurs entre la place centrale et l'image qu'ils se font de la ville. Nous avons vu que la capitale était pour le narrateur un lieu à fuir au plus vite. Une fois de plus, le *Zócalo* en devient le miroir.

En retraçant l'histoire de la capitale depuis ses origines, Serge Gruzinski émet les considérations suivantes :

Mexico en 1980 n'est plus dans Mexico. [...] Le centre a mal vieilli. Il demeure une étape obligée pour les amateurs d'histoire, les Européens avides de vieilles pierres et de pittoresque, pour quantité d'employés, de commerçants et de consommateurs à l'ancienne. Mais désormais, pour les enfants nés à Ciudad Satélite ou à Coyoacán, c'est une excursion lointaine [...].²²⁷⁶

Francisco Solano effectue ce constat tout en allant plus loin. En effet, non seulement le centre historique n'est plus le centre géographique de la ville, sinon qu'il refuse d'accorder au *Zócalo* sa capacité de centre, fût-elle symbolique : « No tiene centro ; el *Zócalo* [...] debe prodigarse, y así lo hace, como centro histórico, pero al cabo ha terminado por revetir su colosalismo y hoy se conforma con su condición de epicentro. »²²⁷⁷ Paroles qui rejoignent également celles de Carlos Monsiváis, lorsqu'il dit de la capitale : « el *Zócalo* ya no es el centro de la ciudad,

²²⁷⁴ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 194.

²²⁷⁵ *Ibid.*, p. 196.

²²⁷⁶ GRUZINSKI, Serge. *Histoire de Mexico*, op. cit., p. 382.

²²⁷⁷ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 24

México ya no tiene centro, sólo interminables e inabarcables kilómetros que es preciso recorrer antes de ir a cualquier parte. »²²⁷⁸

Loin de symboliser le centre, d'exprimer la vitalité, de ressembler au théâtre perpétuel et coloré que la plupart des voyageurs décrivent avec plaisir, l'auteur élabore une (re)présentation inquiétante de la place. Il ne mentionne ni le Templo Mayor, ni les personnages, ni les scènes, ni les actions qui l'animent continuellement. Comme si tout ce qui pouvait lui donner vie dans l'espace narratif avait soudainement disparu. Seuls les bruits fantomatiques qui lui parviennent et les sensations qu'ils lui procurent lui servent à mettre en scène le *Zócalo* :

Es un lugar de pura superficie, una pradera de piedra. Conserva en el aire un silencio líquido, como de lluvia reciente, y sin embargo es un espacio cargado de sonidos, pero de gritos tragados.²²⁷⁹

Les personnes peuvent crier, leurs cris seront suffoqués, deviendront inconsistants, seront dissous dans l'air, personne ne les entendra, paraît nous dire le voyageur. Le *Zócalo* devient spectral, minéral, inquiétant, tragique. Difficile de ne pas penser ici aux manifestations de 1968 et au massacre de Tlateloco, silencieux par la presse et le pouvoir dominant, que le voyageur semble évoquer, et sans doute aussi critiquer. Francisco Solano se détourne ainsi des lieux communs et procure une vision frappante, jusqu'alors inédite, dans les récits de voyage, du *Zócalo* de Mexico.

MARCHÉS

Nous nous souvenons de l'évocation stupéfaite que faisait Hernan Cortès à Charles Quint des marchés qu'il découvrait à Tenochtitlán:

Finalmente, que en los dichos mercados se hallan todas las cosas de la tierra, que demás de las que he dicho son tantas y de tantas calidades que por la prolijidad y por no me ocurrir tantas a la memoria y aun por no saber poner los nombres no las expreso.²²⁸⁰

Les marchés mexicains n'ont pas cessé depuis d'émerveiller les voyageurs. Ils sont pour Pablo Neruda « los mercados más hermosos del mundo. »²²⁸¹ Avec leurs jeux de lumières, leur esthétisme, la juxtaposition des couleurs, l'art et la

²²⁷⁸ MONSIVÁIS, Carlos, cité dans SALAZAR, Jezreel. *La ciudad como texto : La crónica urbana de Carlos Monsiváis*. México : Universidad Autónoma de Nuevo León, 2006, p. 72-73.

²²⁷⁹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 24

²²⁸⁰ CORTES, Hernan. *Cartas de relación*, op. cit., p. 236.

²²⁸¹ NERUDA, Pablo. « México florido y espinado » [en ligne]. Disponible sur : <http://poemaspabloneruda.blogspot.fr/2006/12/mxico-florido-y-espinado.html>

sensibilité qui se dégage des étalages, ce sont des lieux, pour reprendre l'évocation du poète chilien, où « la legumbre es presentada como una flor y donde la riqueza de colores y sabores llega al paroxismo »²²⁸². Pour lui, comme pour de multiples voyageurs, il ne fait aucun doute : « México está en los mercados. »²²⁸³

Les marchés permettaient jusqu'à présent d'incorporer dans les récits des voyageurs des scènes descriptives et pittoresques. Ils offraient l'opportunité de s'attarder narrativement sur la beauté des étalages ; sur les postes de fruits et de légumes ; sur les produits innombrables et pour beaucoup mystérieux, aux arômes enivrants, aux couleurs éclatantes. Ils permettaient d'évoquer les costumes et l'attitude des vendeurs ; les traits physiques et les comportements des passants ; mais aussi le vertige des sens auxquels étaient soumis les voyageurs, la vitalité qui régissait l'espace, la fascination qu'ils y ressentaient. D'où le recours à l'hyperbole, à l'énumération, à l'accumulation. Les marchés demeurent des *topos* dans les récits des voyageurs qui continuent de recourir à ces mêmes figures stylistiques pour mettre en scène l'espace. Voyons cependant comment leurs différentes évocations se distancient de la représentation faite traditionnellement de ces lieux populaires.

Le marché de Guadalajara que met en scène Francisco Solano n'est plus un espace à décrire de manière pittoresque et référentielle, sinon plutôt le lieu à partir duquel établir une réflexion littéraire et philosophique :

El mercado de la Libertad, más conocido como de San Juan de Dios, es un coloso de mercancías heteróclitas, o un *aleph* borgiano, un punto del universo donde se concentran todos los objetos imaginables creados por la industria artesanal mexicana, capaz de producir vírgenes de Guadalupe embotelladas, o de aglutinar hierbas aromáticas para los amarres de amor, o exhibir humildemente, sobre un paño, por toda mercancía, una pirámide de ocho tunas peladas. Esto, en el exterior; dentro, para seguir con Borges, el recinto es lacasa de Asterión, sin animal mitológico. Transitar por esas calles es penetrar en un mareante laberinto, una selva no sólo de pasillos, sino de olores que, según se avanza, se hacen más intensos a medida que se suceden los puestos atiborrados, desbordantes de huaraches, de sillas de montar, de cabezas de cerdo, de semillas, de chiles, de sacos de azúcar, de frijoles, de amontonamiento de hojas de plátano, de fruta troceada, de cacao, multiplicándose como imágenes de espejos contrapuestos. Y cuando el olor, por saturación de sustancias, no se reconoce o cesa, la vista se desplaza por una progresión interminable de relojes, de máquinas de escribir, de huipiles, de vasijas de barro, de cintas y prendedores de pelo, de figuras de loza, prodigios de estética *kitsch* que, mágicamente, sortean el mal gusto, porque ahí nada es

²²⁸² NERUDA, Pablo. « México florudo y espinado » [en ligne]. Disponible sur : <http://poemaspabloneruda.blogspot.fr/2006/12/mxico-florido-y-espinado.html>

²²⁸³ *Id.*

monstruoso, sino vivificante, lleno de palpitación, de ofrecimiento, una metáfora barroca y extenuante de las cosas del mundo.

Más que un mercado, San Juan de Dios es un delirio.²²⁸⁴

Le voyageur continue de recourir au procédé accumulatif pour rendre compte du marché de San Juan de Dios. Il ajoute cependant ici le stratagème de l'intertextualité, qui propose une nouvelle grille de lecture, et qui enrichit la description du site d'une matière littéraire. Les références à *El Aleph* et à *La casa de Asterión* de Jorge Luis Borges appellent à la culture livresque du lecteur et l'invitent à déployer ses propres capacités d'interprétation. *El Aleph*, ce « point de l'univers qui contient tous les points de l'univers », s'avère efficace au moment d'introduire un lieu où paraissent se réunir sur un même site « tous les objets imaginables de l'industrie artisanale mexicaine »²²⁸⁵. De plus, tout comme le récit de voyage, *El Aleph* est rédigé à la première personne, et joue sur l'homonymie de l'auteur avec l'instance narratrice pour confondre le destinataire et entremêler, dans le discours, les différents niveaux de la réalité. L'incorporation de cette nouvelle paraît dès lors, par ces rapprochements thématiques et structurels, doublement légitime.

L'aspect labyrinthique du marché mis en scène par le rythme narratif et le processus accumulatif ; le recours aux jeux de miroir ; la métaphore de la jungle ; l'appel aux sens du narrateur pour tenter de se diriger dans l'espace et contrer l'impossibilité de s'orienter par le regard ; est renforcé par la comparaison du lieu à la *casa de Asterión*. Pour qui connaît cette référence, le recours à la maison d'Asterión enveloppe le site de San Juan de Dios d'une auréole mythologique et renforce son aspect labyrinthique, puisque le narrateur le compare, à partir de la bibliothèque, au labyrinthe du minotaure. S'il n'y a pas besoin d'animal mythologique pour avoir l'impression d'être téléporté dans un espace mythique, il faut de plus supposer que la réalité abordée par le narrateur *dépasse* le mythe ou qu'elle est, en elle-même, mythique.

Francisco Solano ne s'arrête pas sur la description du lieu perçu par le biais de la littérature et mis en scène grâce à des codes intertextuels. Dans un second mouvement, il profite de l'expérience pour élargir le thème à la « leçon » que l'immersion dans le marché provoque au voyageur :

Ahí ninguna cosa está sola, ningún objeto es único, nadie puede reclamar para sí la soberbia de la distinción, de la diferencia: nada es singular. [...] este mercado inmenso de Guadalajara nos esfuma como individuos, nos asienta la conciencia de ser rudimentarios, indigentes. Observar centenares de puestos

²²⁸⁴ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 63-64.

²²⁸⁵ *Ibid.*, p. 63. C'est nous qui traduisons.

idénticos, todos con cientos, con miles de objetos iguales, aturde, pero también alecciona, pues destierra la vanidad de creernos dueños de un destino. ¿Quién puede creer, contemplantando esa multiplicidad de puestos iguales, en la unidad indisoluble del *yo*?²²⁸⁷

Le discours s'ouvre à la philosophie. La référence à l'« unité indissoluble du moi » nous renvoie à René Descartes, à Emmanuel Kant, à Johann Gottlieb Fichte, à la *Doctrine de la science*, qui professent une indissolubilité de l'être et nous invite à dépasser cette conception de l'homme ou, tout du moins, à nous interroger. En partant de la réalité tangible, quotidienne et concrète du marché, le narrateur fait part de l'expérience existentielle qu'elle lui procure, des interrogations philosophiques, des pensées ontologiques qui en émanent pour s'inscrire dans le domaine de l'abstraction. Il convie le lecteur à faire une pause et à considérer l'interrogation rhétorique, qu'il propose audacieusement comme une évidence, en prenant le temps de la réflexion : croit-il en l'indissolubilité de l'être, en la capacité d'avoir mainmise sur son destin ? Comment se situe-t-il dans le monde ? Que pense-t-il du libre- arbitre ? La suite de ce fragment nous offre des éléments de réponse quant au positionnement du narrateur :

Cada uno es una congregación, y para confirmarlo nada mejor que reflejarse, no en un espejo, que meramente nos duplica, sino en la exhibición repetida de las mercancías, formas pujantes de sobrevivencia plural donde lo real es convincente porque es común, porque nos atañe, no de un modo personal, sino como especie o cifra de un proyecto general, y tal vez abstracto, que nos señala y requiere, a la vez que nos borra.²²⁸⁸

Le recours au motif du miroir, qui renvoyait dans un premier temps au thème du labyrinthe, sert à présent pour questionner l'identité du sujet. Les pensées du narrateur nous paraissent cependant établir un raccourci facile pour illustrer son idée finale. Peut-on réellement penser que le reflet d'un miroir ne fait que « dupliquer » l'image initiale ? L'image spéculaire est plus problématique qu'elle peut sembler à première vue. Le narrateur prend ici le reflet pour la chose, l'image pour l'être, et efface, ce-faisant, l'ambiguïté propre à l'image spéculaire. Or, nous pensons qu'il existe, malgré la ressemblance irréfutable, une différence essentielle entre l'être et l'image, autrement dit, entre l'être et le paraître, qui permet de dépasser le concept du miroir-illusion. Pour Fabienne Pommel, l'un des « périls majeurs » que comporte le miroir est celui de « piéger le regard en paralysant le regardant dans sa position

²²⁸⁷ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 63.

²²⁸⁸ *Ibid.*, p. 64-65.

contemplative »²²⁸⁹. Le symbolisme du miroir s'est toujours débattu entre ces deux interprétations du miroir-illusion face au miroir-connaissance. À condition d'aller au-delà de l'illusion provoquée par l'image spéculaire, le miroir peut se doter de vertus positives. Pour reprendre l'exemple d'Apulée, utilisé à bon escient, il peut devenir un outil de connaissance et d'introspection. Bronislaw Paszkowski rappelle en effet comment l'auteur des *Métamorphoses* se défend dans son *Apologie*, lorsqu'il est accusé de posséder un miroir à des fins magiques, en argumentant « qu'il est du devoir d'un philosophe d'en posséder un, pour s'interroger, dialoguer avec lui, examiner sa conscience »²²⁹⁰.

La conception de l'être humain que propose le narrateur de *Bajo las nubes de México*, entendu comme faisant partie d'un tout, rappelle une lettre écrite par Albert Einstein au milieu du siècle dernier :

Un être humain est une partie d'un tout que nous appelons : Univers. Une partie limitée dans le temps et dans l'espace. Il s'expérimente lui-même, ses pensées et ses émotions comme quelque chose qui est séparé du reste, une sorte d'illusion d'optique de la conscience. Cette illusion est une sorte de prison pour nous [...].²²⁹¹

Ce parallèle et, peut être, cette référence *in absentia*, nous semblent d'autant plus pertinents lorsque nous voyons la réitération du thème de l'identité et de sa dissolution dans l'Univers se déployer tout au long de la narration. Cette dissolution atteint son paroxysme avec l'ingestion des champignons hallucinogènes, dont les effets permettent au voyageur d'expérimenter la séparation du corps et de l'esprit, mais aussi sa résonance à l'Univers: « lo que estoy viviendo, en cambio, es una suerte de disolución; estoy en mi cuerpo y, simultáneamente, floto fuera de mí, disgregado; soy una mente aislada, desunida del cuerpo »²²⁹² ; « desde esa ceremonia, sé que soy una disolución, una dádiva de energía constreñida a un

²²⁸⁹ POMEL, Fabienne. « Présentation: réflexions sur le miroir » [en ligne], dans Pomel, Fabienne (dir.). *Miroirs et jeux de miroirs dans la littérature médiévale*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2003. (Coll. Interférences), p. 20. Disponible sur : http://www.pur-editions.fr/couvertures/1222691094_doc.pdf

²²⁹⁰ PASZKOWSKI, Bronislaw. « L'expérience du miroir ou le sujet entre être et doute » [en ligne], dans *Art Bourgogne International : Arts et Lettres*, numéro 7 , *Regards croisés*, 2010. Disponible sur : <http://artbourgogne.free.fr/miroir>

²²⁹¹ EINSTEIN, Albert, cité par RIOUX, Alain, « Albert Einstein. Quelques citations célèbres », dans *Psycho-textes, la bibliothèque de psychologie de Psycho-Ressources* [en ligne]. Disponible sur : <http://www.psycho-ressources.com/bibli/albert-einstein.html>

²²⁹² SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 132.

cuerpo, a este cuerpo sometido a las leyes de la necesidad. Sometido, sí, pero prodigioso. »²²⁹³

Le marché de San Juan de Dios apparaît aussi dans le récit de Suso Mourelo. S'il acquiert dans l'évocation de Francisco Solano une dimension mythique et lui permet de s'interroger de manière philosophique, le marché caractérisé par Suso Mourelo comme une « lonja de las maravillas »²²⁹⁴ a dans son discours une dimension merveilleuse. Il s'appuie également sur le motif du labyrinthe et sur le principe de l'accumulation pour mettre en scène le parcours du narrateur dans les couloirs du marché, puis laisse deviner le glissement sensible d'un monde ordinaire qui s'ouvre soudainement à celui de la magie :

Tras circular en un laberinto de puestos de comida, por pasillos de ropa y bolsas, de pollo y chiles, entramos en un enjambre de tenderetes que expenden raíces y frasquitos y donde los comerciantes son brujos o magos.²²⁹⁵

Sylvie Requemora distingue dans *Voguer vers la modernité* trois types de merveilleux : le merveilleux antique, le merveilleux chrétien, et le merveilleux exotique, dont le but, dit-elle, « est de ravir l'âme du lecteur d'étonnement et de plaisir. »²²⁹⁶ Il invite au dépaysement parce qu'il se situe dans le domaine du vraisemblable, dans l'imaginaire du voyage, et dans la géographie terrestre. Le marché de San Juan de Dios s'inscrit, dans cette perspective, sous le signe de l'exotisme merveilleux. Le voyageur le met en scène à partir de dialogues entendus (« ¿Tiene algo para el amor ? »²²⁹⁷) ; du stand devant lequel il s'arrête où s'entremêlent des herbes d'Asie, d'Afrique et d'Amérique ; de la conversation qu'il échange avec l'un des « *brujos* » (« Habla de los clientes, de las magias, de los encantos »²²⁹⁸). Le voyageur accentue ce faisant la part d'exotisme et de mystère que possède le marché de San Juan de Dios tout en se distanciant des narrations habituelles. Nous n'avons en effet pas trouvé jusqu'à présent dans les récits des voyageurs l'évocation de ces personnages qui témoignent par leur présence, dans les marchés, d'autres sensibilités du monde.

²²⁹³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 135.

²²⁹⁴ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 148.

²²⁹⁵ *Id.*

²²⁹⁶ REQUEMORA-GROS, Sylvie. *Voguer vers la modernité, le voyage à travers les genres au XVIIIe siècle*. Paris: PUPS, 2012, (Coll. Imago mundi), p. 374.

²²⁹⁷ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 149.

²²⁹⁸ *Id.*

Paco Nadal mentionne le marché de San Juan Chamula qui constitue l'un des passages-obligés des routes touristiques dans le Chiapas. Le voyageur ne s'attarde cependant pas sur la description du site et se dirige directement à l'intérieur de l'église comme s'il désirait, par cette ellipse, éviter un lieu devenu (trop) commun dans les récits des voyageurs. Il se tourne vers des marchés jusqu'alors absents dans les récits de voyage qui se détachent par leur marginalité sociale et donc par leur originalité narrative : le marché de Tepito et celui du Chopo. L'auteur souligne du premier la dangerosité du lieu pour réhausser, nous nous en doutons, son statut de « voyageur », et son historicité. Depuis l'époque des mexicas, Tepito est un lieu de commerce. Le voyageur recourt une fois de plus à l'accumulation :

Cientos de tenderetes de todo tipo y ralea diseminados por aceras y viales, tiendas abarrotadas de los más diversos productos, desde púas a electrónica de última generación, pasando por zapatos [...] y verduras, todo en un ambiente de perpetua excitación comercial donde se superponen las voces, los olores, los cláxones [...].²²⁹⁹

Du second, que nous avons déjà eu l'occasion de commenter, soulignons simplement l'intention du voyageur de mettre en scène un lieu atypique et en marge de la société. Ces exemples – auxquels nous pouvons ajouter l'évocation faite par Francisco Solano du marché de La Bola²³⁰⁰ – démontrent la volonté qu'ont les voyageurs de mentionner des lieux jusqu'alors inédits dans les récits de leurs prédécesseurs ; et de renouveler ou tout du moins, de réactualiser, l'imaginaire généralement transmis sur les marchés mexicains.

Bien que les marchés changent, s'agrandissent, se métamorphosent, se multiplient, disparaissent parfois, mais pour renaître ailleurs, ils continuent d'exprimer « l'âme » du pays, de fasciner les voyageurs, de leur fournir des expériences sensorielles éprouvantes. Les variations que font les auteurs sur ces *leitmotivs* des récits de voyage montrent les efforts qu'ils produisent pour proposer des visions renouvelées sur les lieux-communs du voyage.

CANTINAS

Le croniste Salvador Novo situe l'apparition des *cantinas* autour de 1847, à l'époque de la guerre entre le Mexique et les États-Unis. C'est en effet la période au cours de laquelle les soldats américains commencent à demander, dans le nord du territoire, des mélanges et des boissons qui n'étaient jusqu'alors pas d'usage au

²²⁹⁹ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 62.

²³⁰⁰ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 102-103.

Mexique. À côté des tavernes, des *tendajones*, des *vinaterías*, des *pulquerías*, qui existaient depuis les temps de la Nouvelle Espagne, les *cantinas* entrent peu à peu dans les mœurs des mexicains.

Entre 1900 et 1920, on commence à y servir des *botanas*, des mets divers et variés, toujours pimentés, pour accompagner les boissons. Mais plus qu'un simple lieu de divertissement, les *cantinas* représentent, pour de multiples mexicains, un espace sacré. Le poète Salvador Novo s'y référait comme les « templos de dos puertas ». Plus récemment, Aniceto Aramoni, un psychanaliste mexicain, s'exprimait en ces termes: « Si las mujeres sufren penas intensas van al templo y al confesor. Cuando el hombre está decepcionado [...] o sufre una pena muy honda, va a su templo predilecto – la cantina. »²³⁰¹

Les mexicains s'y réfèrent ainsi : les *cantinas* sont leur « temple »²³⁰², leur « refuge »²³⁰³, leur « territoire »²³⁰⁴. Il s'agit pour eux d'un espace sacré, en dehors du monde, dans lequel arrêter la marche du temps. Francisco Solano introduit le thème dans « Figuraciones sobre la cantina » par l'évocation d'un panneau, situé habituellement à l'entrée du site, dont les consignes se sont modifiées au fil du temps :

El letrero más antiguo decía: « Se prohíbe entrar a uniformados, vendedores, mujeres y perros ». Ahora no hay letreros. Si alguna cantina conserva alguno, dice: « No se permite la entrada a uniformados y perros ». Las dos advertencias son ortodoxas, con una diferencia de treinta años. Antes entraban vendedores y perros; hoy entran mujeres, muy pocas, pese a la tolerancia; todo depende de la sordidez del local.²³⁰⁵

Initialement, l'entrée était uniquement autorisée aux hommes, ou aux femmes de « mauvaises mœurs ». Suite au décret de 1982 qui permet l'entrée des femmes dans les *cantinas*, ces lieux se transforment de manière significative. Les hommes doivent s'accomoder à l'arrivée de ces nouvelles venues. Armando Jiménez, un chroniqueur spécialisé dans les *alburs* et les lieux marginaux de la

²³⁰¹ ARAMONI, Aniceto cité par MENÉNDEZ SPINA, Eduardo Luís. *Antropología del alcoholismo en México : Los límites culturales de la economía política, 1930-1979*. México : De la Casa Chata, 1991, p. 298.

²³⁰² *Id.*

²³⁰³ MENÉNDEZ SPINA, Eduardo Luís. *Antropología del alcoholismo en México: Los límites culturales de la economía política, 1930-1979*. México : De la Casa Chata, 1991, p. 298.

²³⁰⁴ MATEOS-VEGA, Mónica. « Las cantinas sirven para la amistad y los negocios, dice Armando Jiménez » [en ligne], dans *La Jornada*. Disponible sur : <http://www.jornada.unam.mx/2004/01/07/03an1cul.php?origen=cultura.php&fly=1>

²³⁰⁵ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico, op. cit.*, p. 110.

capitale, témoigne de la nostalgie, voire du regret qu'éprouvent de nombreux mexicains à cet égard :

Las cantinas eran un refugio donde íbamos a desahogarnos, a echar albures en voz alta, a mentarnos la madre de un lado a otro, a jugar al cubilete, a la rayuela. Ahora tenemos que comportarnos, ser recatados, no se permiten las malas palabras delante de ellas. Perdimos nuestro espacio, un lugar donde a los mexicanos machistas nos gustaba estar, con todo y lo sórdidas que eran.²³⁰⁶

Don Armando signale la confusion qu'il existe de nos jours par rapport au statut des *cantinas*. Pour s'assurer de la présence féminine et donc, d'une nouvelle clientèle, beaucoup de propriétaires décident, à partir de la fin du XX^e siècle, de transformer leurs *cantinas* en restaurants. L'image édulcorée – mais ressemblante – de ces lieux qui continuent de s'appeler des *cantinas* malgré leur changement d'atmosphère et de statut alimente le malentendu, notamment auprès des femmes, mais aussi des étrangers²³⁰⁷. Il existe donc, de nos jours et selon nous, deux types de *cantinas* dans l'imaginaire collectif : celles qui ont ouvert leurs portes aux femmes, voire aux familles, qui gardent le concept et le décor d'une *cantina* traditionnelle mais qui sont davantage des restaurants, bien qu'elles ne soient pas qualifiées comme tel, et les *cantinas* populaires, parfois sordides, composées principalement d'habitues, et de très peu de femmes. La représentation des *cantinas* transmises par Francisco Solano dans « figuraciones sobre la cantina »²³⁰⁸ et Suso Mourelo dans « Lugar de sacrificio, sitio de cantinas »²³⁰⁹ se limitent à ce deuxième cas de figure, autrement dit: « las viejas cantinas, aquellas medio ocultas, que no necesitan poner su nombre en el exterior »²³¹⁰, « las cantinas a la vieja usanza »²³¹¹.

L'expérience de Francisco Solano nous permet d'entrevoir combien l'attitude et l'allure des hommes qui fréquentent ce genre d'établissement peut dissuader plus d'un visiteur :

En Zacatecas, en la única cantina abierta por la noche, la barra estaba ocupada por hombres de aspecto patibulario que, al ver entrar a dos forasteros, nos

²³⁰⁶ MATEOS-VEGA, Mónica. « Las cantinas sirven para la amistad y los negocios, dice Armando Jiménez » [en ligne], dans *La Jornada*. Disponible sur : <http://www.jornada.unam.mx/2004/01/07/03an1cul.php?origen=cultura.php&fly=1>

²³⁰⁷ *Id.*

²³⁰⁸ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 110-113.

²³⁰⁹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 74-93.

²³¹⁰ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 112.

²³¹¹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 74.

excluyeron con sus miradas feroces. [...] Los hombres, en efecto, nos sintieron entrar como una invasión, pero al pedir los tequilas aceptaron que también éramos hombres solos. En las miradas hubo (lo recuerdo) desprecio, asco. Después, al vernos con una copa en la mano, compensaron la tensión de sus miradas con una cortesía [...].²³¹²

Les paroles de Don Venustiano rapportées par Pino Cacucci dans ses *Poussières mexicaines* illustrent une tension qui existe au Mexique, et qui s'avère particulièrement présente dans des lieux comme ceux-là, où « le respect n'est pas une chose qu'on offre. On doit le conquérir à chaque instant, à chaque coin de rue comme à chaque table où l'on boit. »²³¹³ À croire qu'en osant entrer dans le local, s'approcher du comptoir malgré les regards hostiles et commander deux tequilas, le narrateur et son ami gagnent le respect de leurs observateurs et s'unissent au rituel partagé par les hommes venus y chercher un « refuge ». L'une des caractéristiques attribuées couramment à l'identité mexicaine depuis l'essai d'Octavio Paz, la solitude²³¹⁴, apparaît selon le narrateur, dans ce cas de figure, comme un critère d'acceptation. La solitude, qui permet de baisser le masque, de se confronter à soi-même, et la boisson, qui aide à l'épanchement, facilite l'effusion des sentiments et, parfois, la venue des larmes. Dans une société traditionnellement machiste, la présence des femmes empêche les hommes, selon le rôle que leur assigne la société, de laisser libre cours à leur tristesse. D'où les propos du narrateur :

La cantina, antes que cualquier otra cosa, es el refugio del varón para llorar. Ahí el hombre llora entre hombres; con una mujer sus lágrimas serían apócrifas, una sentencia de su debilidad. Entre hombres, en cambio, no hay comprensión; el dolor es suyo, lloran como se debe llorar, con desconsuelo, sin que nadie les haga caso. Los hombres solitarios entran a la cantina a beber, pero sobre todo por la posibilidad de llorar. Las cantinas no existirían sin esa patética opción.²³¹⁵

La larme, cet aveux de la tristesse, ce débordement de l'âme, peut représenter, pour le macho mexicain, le signe de sa fragilité. Pour contrer ce dévoilement, le voilà donc à pleurer, mais à pleurer « comme un homme », sans demi-mesure, pour faire honneur à son propre rôle. Là encore, il s'agit d'une image, d'une possibilité parmi d'autres, d'une « figuration » que le narrateur prend le soin

²³¹² SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 112.

²³¹³ CACUCCI, Pino. *Poussières mexicaines*, op. cit., p. 17.

²³¹⁴ PAZ, Octavio. *El laberinto de la soledad* [1993]. Madrid : Catedra, 2009. (Coll. Letras Hispánicas).

²³¹⁵ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 111.

de nuancer : « En realidad, los hombres solitarios raramente lloran, pero si lo hacen nadie los rechaza. »²³¹⁶

Le terme de « figuration » se réfère au XIV^e siècle à la « forme », à « l'image ». Au XV^e siècle, il désigne un « symbole ». Au XIX^e siècle, il s'étend au monde théâtral, et désigne les *figurants* sur la scène²³¹⁷. Le paratexte renforce ainsi la comparaison du monde comme un théâtre et de l'espace social comme un décor. Pour aider le lecteur à se représenter une *cantina*, Francisco Solano dépeint les *figurants* qui la peuplent et s'arrête particulièrement sur la catégorie des hommes solitaires, ceux-là même qui ravalent ou laissent couler leurs larmes :

Los solitarios, por otro lado, no disimulan, no gimen, no se cubren la cabeza, no hacen aspavientos, no se les contrae el rostro. Se mantienen pétreos, en una actitud de sorpresa, asombrados de la facilidad de las lágrimas, y azorados por el alivio que les suscita la humedad de los ojos. Algunos, los más, contienen las lágrimas, y les brillan los ojos como si les hubiera visitado un pensamiento. Sostienen las lágrimas, luego parpadean, y se las tragan también por los ojos, como si el pensamiento no fuera con ellos. Entonces descubren a algún compadre, cambian de mesa y piden otra ronda.²³¹⁸

La « figuration » que donne l'auteur de ces personnages, comme pétrifiés dans leur propre attitude avant de se ressaisir, donne l'impression d'un arrêt sur image. La description, qui s'attarde sur les détails et le motif des larmes, participe à ralentir le rythme de la narration, jusqu'à ce que l'adverbe « entonces » marque la fin de la séquence et la reprise de l'action. Les heures continuent cependant de s'y écouler en marge de la temporalité habituelle. Car si les hommes aiment figer le temps dans les cantinas, inversement, il paraît aux yeux du voyageur que le temps s'y est lui-même arrêté : « las viejas cantinas [...] tienen algo ciertamente prodigioso, el tiempo, que es siempre el mismo, detenido en una perpetua época de años cincuenta. »²³¹⁹

Le dernier portrait qu'élabore Francisco Solano des paroissiens de la *cantina* insiste sur la dimension picturale de la scène par le biais du recours au lexique de la photographie, mais aussi du cinéma :

Sus parroquianos son personajes extraídos de fotografías de aquel tiempo que, por algún don mágico, se mueven en la realidad actual. Llevan los mismos trajes, su piel tiene una textura de neorrealismo, sujetan el cigarrillo entre las yemas del pulgar y el índice (con el brazo a la espalda), hablan de hazañas

²³¹⁶ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 111.

²³¹⁷ CNRTL : <http://www.cnrtl.fr/definition/figuration>

²³¹⁸ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 111.

²³¹⁹ *Ibid.*, p. 112.

impracticables, son ceremoniosos, saludan a todo el mundo, y nadie los imagina comiendo un perrito caliente.²³²⁰

La référence au néo-réalisme est intéressante. En mentionnant un courant littéraire et cinématographique qui s'est principalement développé dans les années 40 et 50 en Italie, l'auteur invite le lecteur à remonter une fois de plus la machine temporelle jusqu'à cette époque où l'univers des *cantinas*, à ses yeux, paraît s'être arrêté. Les années 50 représentent au Mexique l'âge d'or des *cantinas*. Mais il y a plus : le récit de voyage pose tout comme le néo-réalisme la question de la référence au réel et cherche à établir une équivalence entre l'œuvre et le monde dans un souci de transparence. Le critique de cinéma André Bazin parlait du néo-réalisme cinématographique comme « la beauté d'une œuvre d'art devenue parfaitement transparente au réel »²³²¹, tandis qu'il revendiquait un regard à la fois réaliste et poétique sur le monde. Comme une scène de film qui se situerait dans le courant néo-réaliste, l'extrait ci-dessus met en scène les personnages de la *cantina* en s'attardant sur leurs gestes et leurs attitudes, en se focalisant sur des comportements à priori anodins, sur des détails – la manière de tenir une cigarette, de placer son bras dans le dos – pour constituer, selon les termes de Jean-Luc LACUVE se référant au néo-réalisme, « une situation optique pure »²³²². Il se dégage de cette évocation comme une image, une vision, un instantané. Un cliché des années 50. Nous pourrions même constater que la poétique de Francisco Solano tente d'établir, tout comme le courant néo-réaliste, un rapport onirique avec la réalité qu'elle met en scène : « on dirait que l'action flotte dans la situation plus qu'elle ne l'achève ou la resserre »²³²³.

En recourant au « prodige » qui, rappelons-le, faisait l'intérêt des récits de voyage antérieurs ; en parlant d'un phénomène « magique », celui d'un temps suspendu, dans un emplacement réel, l'auteur inscrit l'espace des *cantinas* sous le signe de l'exotisme merveilleux. Le parallèle entre le néo-réalisme cinématographique et le fragment narratif de Francisco Solano – voir sa poétique en général – peut enfin se poursuivre si l'on songe à l'intérêt que ces différents médias

²³²⁰ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 113.

²³²¹ BAZIN, André, cité par LOCKERBIE M.S.I, dans « Quelques aspects du réalisme : Flaubert et les néo-réalistes » [en ligne], communication au XIX^e Congrès de l'Association Cinéma & Littérature, le 28 juillet 1967. Disponible sur : http://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1968_num_20_1_910

²³²² LACUVE, Jean-Luc. « Une histoire du cinéma : le néoréalisme » [en ligne]. Disponible sur : <http://www.cineclubdecaen.com/analyse/neorealisme.htm>

²³²³ *Id.*

prêtent à la sonorité de leurs séquences²³²⁴. En effet, en plus de nous donner à *voir* l'espace, l'auteur nous invite également à *l'entendre* :

Las cantinas vacías [...] son insoportables como un cielo demasiado blanco. Y son insoportables, no debido a que su atmósfera natural sea el bullicio, sino a que su silencio está inhabitado. Las cantinas, en general, no son ruidosas, están hechas de un extraño silencio cóncavo que resuena. Un silencio que necesita a los bebedores para que se pueda oír. Sin bebedores, lo que queda es el vacío, tan temido por el cantinero.²³²⁵

Dans le récit de Francisco Solano, les *cantinas* sont mises en scène comme un lieu hors du temps, dans lequel règne un silence étrange, peuplé de personnes pittoresques aux allures cinématographiques, qui s'y trouvent et se rassemblent pour leur donner un sens. Étonnamment, les *mariachis*, ces musiciens populaires généralement présents dans les *cantinas*, ou les chansons qui s'enchaînent souvent dans un *jukebox*, selon les goûts des clients, ne font pas partie du tableau. Nous ne pouvons pas dire que les *cantinas* soient réellement *silencieuses*, si ce n'est dans la perception du voyageur. Les chansons de José Alfredo Jiménez, par exemple, y résonnent fréquemment. Elles paraissent même parfois envelopper le décor et pourraient correspondre, dans une mise en abîme romanesque, aux descriptions des nombreux clients venus épancher leurs peines ou, plutôt, à celle de ce client qui, solitaire, dans un coin de la *cantina*, s'identifie à la chanson qui monte à ses oreilles, et qu'il a peut-être réclamée : « Estoy en el rincón de una cantina, oyendo una canción que yo pedí, me están sirviendo ahorita mi tequila, ya va mi pensamiento rumbo a ti »²³²⁶. Le fait de ne pas voir apparaître la figure des *mariachis* dans un espace où leur évocation pourrait facilement s'y prêter nous rappelle que toute description est avant tout le résultat d'une sélection de l'auteur et que la « réalité », dans les récits de voyage, n'en est toujours qu'une « figuration ».

Si les *cantinas* ne sont pas les lieux que choisissent les voyageurs pour évoquer les *mariachis*, *leitmotifs* des récits de voyage au Mexique, elles demeurent un espace idéal pour introduire la figure du *macho* et le thème du machisme. Francisco Solano propose une clef de lecture originale et poétique pour appréhender le machisme qu'il perçoit dans les *cantinas*:

La cantina es el lugar del macho, pero de tanto contagiarse de virilidad se confunde con el amaneramiento. Si el barroco mexicano es la abundancia imaginaria de los que no tienen nada, el machismo de las cantinas de México,

²³²⁴ LACUVE, Jean-Luc. « Une histoire du cinéma : le néoréalisme » [en ligne]. Disponible sur : <http://www.cineclubdecaen.com/analyse/neorealisme.htm>

²³²⁵ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 113.

²³²⁶ Chanson de José Alfredo Jiménez : « Tu recuerdo y yo »

de tanto exhibirse, está siempre a punto de feminizarse. [...] En cierto modo, no hay hombre en una cantina que no sienta que es estúpido beber con el fin de negar a la mujer, es decir, la mitad del mundo. Y así sucede que todo en una cantina convoca la ausencia de la mujer. La convoca y produce esas lágrimas, que son la definición más exacta de lo que quieren negar.²³²⁷

Manuel Fernández Perera s'intéresse à la figure du macho mexicain, à la construction et à l'évolution de ce mythe qui prend forme au siècle dernier²³²⁸. La figure du macho, signale t'il, appartient à la modernité. Dans un premier temps, elle a une connotation positive : le macho incarne la force, la supériorité, la valeur. Cependant, en l'espace d'une ou deux générations, le processus s'inverse. Le macho est considéré de manière négative : il symbolise désormais l'abus de pouvoir, la vantardise, la force sans l'intelligence, un certain retard dans les mœurs et dans les mentalités.

Un homme rencontré dans une *cantina* permet à Suso Mourelo de mettre en scène la figure du macho. Roberto est étudiant en droit, ancien journaliste, promoteur culturel. Son statut laisse deviner un homme instruit, d'un milieu social élevé, ce qui ne l'empêche pas de partager avec le voyageur des propos « machistes » que ce-dernier essaye de tempérer sans succès, mais non sans une pointe d'ironie :

Algo chirría en su pasión justiciera:

- Vivimos peor que hace treinta años. ¿Y sabes por qué? El capitalismo trajo el trabajo de la mujer. La mujer se incorporó al trabajo y ahora los niños andan por ahí, desatendidos; por eso el problema de la droga, no tienen quien los cuide, quien los mire.
- Sí, pero tú y yo, mientras tanto, aquí tomando.
- La mujer empezó a trabajar y se acabó la familia. La cantina es de hombres, antes venían algunas mujeres, mujeres que buscaban. Aquí aún están mal vistas: cuando uno se va, los demás le jalean de blandeza, le cantamos por, ¿cómo decían en España?, calzonazos, porque va con la mujer en vez de quedarse con hombres.²³²⁹

²³²⁷ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 110-111.

²³²⁸ FERNÁNDEZ PERERA, Manuel. « El macho y el machismo », dans *Mitos mexicanos*. Mexico : Debolsillo, 2015, p. 231-238.

²³²⁹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 75-76.

Le voyageur est entré dans cette *cantina* sur les conseils d'une amie. La fin de la séquence introduit une touche d'humour et de théâtralité lorsqu'elle revient le chercher au bout de quelques heures :

Rigoberto [...] calla de repente y el trago que está a punto de beber se le hiela en el aire. Una mano se posa en mi brazo.

- ¿Vamos?

Pienso que mi amigo puede caer del taburete por mi traición cuando, como un cobarde, abandono la cantina del brazo de una mujer, en vez de seguir siendo hombre hasta que sea yo quien me desplome.²³³⁰

L'ironie qui transparaît dans le dernier paragraphe émet une critique voilée, de la part de l'auteur, envers ce machisme encore vivace dans la société mexicaine, et particulièrement présent dans les *cantinas* populaires.

Enfin, la séquence sur les *cantinas* de Francisco Solano se termine en reprenant le thème initial des panneaux situés généralement à l'entrée du site. Cependant, s'il en reprend le motif, tout comme dans les figurations musicales, l'auteur en propose, pour finir, la variation suivante : « Esos letreros pintorescos de prohibición podrían exigir que no entrara nadie que no conociera las proporciones del silencio. »²³³¹

La mexicanité : et après ?

Au terme de ce parcours, malgré nos efforts, la mexicanité finit toujours pas nous échapper. Il nous semble qu'elle est le fruit d'un long processus, en évolution constante, qui s'enracine sur une longue tradition et qui fût en premier lieu créée par les élites dominantes pour donner forme à la nation. Cependant, elle n'est pas réductible à des théories ou à des textes canoniques qui l'enfermeraient dans un modèle par essence imparfait et toujours dépassé face à la réalité. Face à cette mexicanité entendue par le haut qui diffuse, pour le dire ainsi, un modèle canonique, nous préférons préserver l'image finale d'une mexicanité changeante, entendue par le bas. En d'autres termes, postuler sur l'existence d'une mexicanité telle que la vit, l'incorpore, l'expérimente, l'incarne et la promeut le peuple mexicain ou, plus exactement, ces millions de personnes qui la forment et lui donnent sens, hors et dans le territoire national. Face au pessimisme collectif et à la désillusion qui se

²³³⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 76.

²³³¹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 113.

ressentent aujourd'hui au Mexique, Denise Dresser propose de s'accrocher à une liste salubre qui composerait, pour chacun, l'essence même du Mexique, de *son* Mexique²³³². Or, cette liste pourrait peut-être refléter l'une des caractéristiques de la mexicanité : différente selon les points de vue, les expériences et les approches, mais dont quelques traits se recouperaient sans doute dans les innombrables perceptions de ces réalités multiples qui configurent le Mexique. Il y aurait en ce sens autant de conceptions de la mexicanité que de mexicains eux-mêmes – et, ajouterions-nous, que d'étrangers qui portent un regard sur cette autre réalité. En effet : « Cada persona tendrá su propia lista, su propio pedazo del país colgado del corazón.[...] un antídoto ante la apatía; una vacuna contra la desilusión. Una lista de lo mejor de México. »²³³⁴

Une liste qui récupère, en se les appropriant, les meilleurs « ingrédients » de la mexicanité. Une liste dans laquelle nous ferions sans doute figurer à ce jour, en fonction des commentaires émis jusqu'à présent, mais aussi de notre état d'esprit : l'ambiance qui règne dans les *zócalos*, avec les ballons qui colorent le ciel et les enfants, partout ; l'explosion des sens qui nous assaillent dans les *marchés* ; les verres qui collent, qui s'entrechoquent et qui se vident derrière les rideaux d'une *cantina* ; les paysages en épingle, à couper le souffle ; l'intensité des regards, des couleurs, des baleines qui passent en silence à la tombée du jour. L'une des manières de percevoir la mexicanité, cette construction de l'esprit, se trouve peut-être, finalement, dans le reflet de la littérature.

²³³² DRESSER, Denis. *El país de uno : Reflexiones para entender y cambiar a México*. México : Aguilar, 2011, p. 3.

²³³⁴ *Id.*

L'auteur et voyageur : regard impérial ou posture décoloniale ?

Le Mexique contemporain : dans les marges du voyage

Nous avons vu qu'il existe de nos jours un large éventail de possibilités dans la manière de pratiquer le voyage, et que l'on reproche généralement au (mauvais) touriste, dans l'imaginaire viatique, de glisser sur la « réalité » des choses. En d'autres termes : de ne pas avoir « réellement » conscience, au contraire du (bon) voyageur, du monde dans lequel il se dé-place. Il est ainsi possible de s'extraire, d'une certaine manière, du contexte du pays que l'on visite, et/ou de s'éloigner de sa « réalité ». Les touristes, poussés par un « désir cénobite »²³³⁵, qui se retranchent dans des centres balnéaires, mais aussi les excursionnistes, impulsés par un désir « altruiste et humaniste »²³³⁶, qui traversent en une semaine le pays, à l'aide d'un tour organisé, convaincus d'en avoir vu le « vrai visage », pratiquent par exemple deux formes de déplacements qui, bien qu'éloignées l'une de l'autre, gommant (ou édulcorent) en partie, nous semble-t-il, la « réalité » du pays visité.

« L'art de voyager » que défendent les auteurs et voyageurs tente de s'éloigner de ces pratiques de l'espace pour toucher, comme le propose Suso Mourelo, la « peau » et « l'âme » du pays parcouru. En charriant en partie le legs du voyage illustré, formateur, humaniste, l'un de leurs objectifs est celui de ressentir et de comprendre, voire « d'analyser », le pays visité, pour le donner ensuite à percevoir à son destinataire. Quelle que soit la part de fictionnalisation du voyage, ou l'insistance, dans le discours, sur le contexte social et politique, leur expérience viatique ne peut donc pas se détacher de la « réalité » du pays.

Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo visitent le Mexique entre 1994 et l'an 2000. Pour mieux cerner le contexte dans lequel ils s'insèrent, et questionner ensuite la dimension éthique et politique qui traverse leurs discours,

²³³⁵ URBAIN Jean-Didier. « Les quatre désirs capitaux ». Dans *Sciences humaines*. 2012, numéro 2405, *L'imaginaire du voyage*, p. 35.

²³³⁶ *Id.*

nous allons commencer par évoquer quelques grandes lignes de l'histoire mexicaine, des années 70 jusqu'à la présidence de Felipe Calderón (2006-2012). Mais avant cela, il convient cependant de rappeler des faits qui éclairent, en grande partie, l'évolution du pays, son orientation politique, et l'état d'esprit de ses habitants.

Bien qu'il s'agisse prétendument d'un système démocratique, le président mexicain obtient tant de pouvoir au fil du temps qu'il exerce peu à peu sur le peuple, pour reprendre la conception de Lorenzo Meyer, une « présidence autoritaire »²³³⁷. Trois événements permettent selon lui de mettre en place cette conception du pouvoir politique. Le premier est la création du *Partido Nacional Revolucionario* (PNR) en 1929, à partir duquel le président, appuyé par son parti, acquiert un rôle inédit dans le contexte révolutionnaire : « se convertía en la arena de la negociación pacífica para la designación de candidatos a los puestos de elección : presidencia, gobernaturas, diputaciones, senadurías y autoridades municipales. »²³⁴⁰ Le second se réfère à la réorganisation de ce même parti par Lázaro Cárdenas en 1938. Le *Partido Nacional Revolucionario* (PNR) devient le *Partido de la Revolución Mexicana* (PRM). En appliquant, nous l'avons vu, une réforme agraire et des mesures sociales, le gouvernement de Lázaro Cárdenas incorpore les forces paysannes et les forces ouvrières à son programme. Ce faisant, il renforce le pouvoir du parti, et le rôle du président. Le troisième événement qui termine de cimenter les bases du régime présidentiel, tel qu'il s'applique au Mexique, est le principe de la non-réélection qu'instaure en 1940 Manuel Avila Camacho : « A partir de entonces, en el universo político mexicano sólo puede haber un astro : el presidente en turno. »²³⁴¹ Le système présidentiel mexicain est ainsi constitutionnellement légal, mais fondamentalement paradoxal par rapport à l'idéal démocratique. L'importance ou, plutôt, l'omnipotence du président, permet d'expliquer, entre autres, qu'un seul parti ait pu perdurer au pouvoir dans un régime *à priori* démocratique pendant 71 ans.

Après l'enthousiasme suscité par le « miracle mexicain » vient le temps de l'inquiétude, de la désillusion, de la « fracture » qu'engendre le massacre de Tlatelolco en 1968. À cette crise politique et sociale, puis à cette manifestation réprimée dans le sang, s'ajoute une crise économique majeure. Le secrétaire de la *Secretaría de Hacienda y Crédito Público* (SHCP) reconnaît en août 1982 la faillite de l'économie mexicaine. Les problèmes de corruption sont énormes. Le

²³³⁷ MEYER, Lorenzo. « El presidencialismo mexicano en busca del justo medio » [en ligne], dans *Istor*, numéro 3, 2000, p. 45. Disponible sur : http://www.istor.cide.edu/archivos/num_3/dossier3.pdf

²³⁴⁰ *Ibid.*, p. 48.

²³⁴¹ *Ibid.*, p. 49.

gouvernement tente, tant bien que mal, de réduire le déficit des finances publiques, mais aussi de contenir une situation sociale de plus en plus explosive. Le chômage atteint des taux inégalés, le commerce ambulant se multiplie, l'insécurité s'accroît, le narcotrafic se manifeste avec une amplitude jusqu'alors inédite, l'émigration vers les États-Unis augmente de manière significative. Le séisme de 1985, qui touche la ville de Mexico, pose immédiatement, comme le constate Michel Péchol, les problèmes de la responsabilité de l'état. Le journaliste montre ainsi comment les effets du séisme révèlent au grand jour les inégalités sociales, la corruption de l'administration, l'invisibilité de la police, l'ignominie de l'armée, l'incompétence du gouvernement²³⁴³. Le tremblement de terre et la mobilisation citoyenne qui s'ensuit pour pallier l'inaptitude du gouvernement provoquent cependant, pour reprendre l'expression de Carlos Monsiváis, un « séisme social »²³⁴⁴.

Le *Partido Acción Nacional* (PAN), de centre-droit et d'orientation chrétienne-démocrate, fondé en 1939, est le premier parti d'opposition au régime priiste. Ce n'est cependant que dans les années 80, lorsque de nombreux entrepreneurs mexicains et une partie de la classe moyenne, impulsés par la crise financière, se rattachent au PAN, que celui-ci représente, pour la première fois, un danger pour l'hégémonie du PRI. En 1989, de fortes dissidences internes au sein du parti officiel débouchent sur la création du parti de centre-gauche le *Partido de la Revolución Democrática* (PRD). Pour reprendre les propos de Lorenzo Meyer :

Las elecciones presidenciales de 1988 y de 1994 fueron ya muy competidas, aunque en condiciones de enorme inequidad, pues todo el peso de la presidencia se volcó en apoyo del partido de Estado. Sin embargo, en ambos casos, la victoria del PRI fue por un margen histórico muy bajo: apenas por encima del 50% y con alto costo en términos de legitimidad.²³⁴⁶

Les élections de 1988 sont particulièrement controversées. Au moment où les sondages révèlent que le *Frente Democrático Nacional* de Cuauhtémoc Cárdenas est en tête, une « panne » survient dans le système informatique du décompte des voix. Lorsque le comptage reprend, c'est pour annoncer la victoire écrasante de Carlos Salinas de Gortari, le candidat priiste. Celui-ci accélère la politique néolibérale,

²³⁴³ MEYER, Lorenzo. « El presidencialismo mexicano en busca del justo medio », *op. cit.*, p. 39.

²³⁴⁴ MONSIVÁIS, Carlos. « Tlatelolco, ou comment l'état absorbe la tragédie », traduit de Claude Fell, dans TAPIA Viviane (de) (dir.), *Mexico : Entre espoir et damnation*, *op. cit.*, p. 103 : « Par la suite, sont apparues la prise de conscience douloureuse des réalités urbaines et la lutte pour une société civile démocratique au milieu du chaos, de la gabegie, de la corruption et des traditionnelles magouilles politiques. »

²³⁴⁶ MEYER, Lorenzo. « El presidencialismo mexicano en busca del justo medio » [en ligne], dans *Istor*, *op. cit.*, p. 54.

infléchi par son prédécesseur, et multiplie la privatisation des entreprises. La signature du traité de libre-échange avec les États-Unis et le Canada (l'ALENA) dote le Mexique d'une reconnaissance internationale : il entre enfin, s'enorgueillit le président, dans le « premier monde ». À quel prix ? Dépendant des États-Unis, soumis aux fluctuations du marché, l'économie locale fragilisée, la plupart des paysans ruinés, les *maquiladoras* fleurissant, certes, mais pour exploiter les mexicains dans un travail de misère à l'avantage du voisin du nord : les conséquences, pour la population, sont désastreuses. L'image positive que le gouvernement réussit à véhiculer, particulièrement sur la scène internationale, s'inverse à partir d'une succession d'événements tragiques et rocambolesques.

Enrique Salinas de Gortari est arrêté pour trafic de drogues aux États-Unis et ternit, par ce premier scandale familial, la réputation de son frère. Le soulèvement de l'EZLN, qui suit l'entrée en vigueur de l'ALENA, a le retentissement que l'on sait. Deux figures-clefs du PRI et un cardinal de l'Église catholique sont tués, en moins de six mois, dans d'opaques circonstances²³⁵⁴. Peu de personnes continuent à croire aux versions officielles. Le Mexique projette, à nouveau, l'image d'un pays instable à la violence endémique. Carlos Salinas de Gortari devient impopulaire et commence à inquiéter les observateurs internationaux. La fragilité de son gouvernement effraye les investisseurs qui s'empresent de retirer leurs fonds du Mexique.

Ernesto Zedillo se retrouve en 1994 à la tête d'un pays en crise économique, sociale et politique. L'État mexicain s'endette sur plusieurs générations. Le second frère de Carlos Salinas de Gortari est accusé d'avoir été le leader intellectuel du meurtre du secrétaire général du PRI, de posséder des comptes suisses secrets, et d'établir des relations avec le crime organisé²³⁵⁸. Ce second scandale familial ne peut pas épargner la réputation de Salinas de Gortari, déjà bien entachée par la fin de son mandat. L'ancien président décide finalement de prendre le chemin de l'exil.

Le chômage, le travail informel, l'émigration vers les États-Unis, l'insécurité, augmentent pendant ce temps de manière exponentielle. Francisco

²³⁵⁴ Luis Donaldo Colosio, le candidat priiste pour les futures élections présidentielles, est assassiné le 23 mars 1994 lors d'un meeting à Tijuana après avoir prononcé un discours dans lequel il critiquait les travers de son parti. Deux mois plus tard, le cardinal Juan Jesús Posadas Ocampo est tué à l'aéroport de Guadalajara. Il se serait malencontreusement trouvé entre les tirs croisés de deux bandes rivales de narcotrafiquants. Francisco Ruiz Massieu, le secrétaire général du PRI, ancien beau frère de Carlos Salinas de Gortari, est assassiné le 28 septembre au cœur de la capitale.

²³⁵⁸ Jugé et condamné coupable, il est emprisonné pour purger une peine de 50 ans de prison. Il est finalement relâché en 2005 faute de preuves suffisantes.

Solano témoigne, lors de son passage au DF, de la peur grandissante parmi les citoyens :

En aquellos días, marzo de 1995, la creciente intensidad de los secuestros, con su parafernalia de arbitrariedad y el horror de sus consecuencias, se había alojado, como un quiste o una psicosis, en la conciencia de los ciudadanos. Resultaba difícil encontrar a alguien no afectado por la proximidad de algún secuestro. La seguridad privada era un asunto ingobernable, nadie se sentía seguro, y la psicosis generalizada no era un exceso de imaginación, sino una confrontación diaria con el miedo: a cualquiera podía sucederle.²³⁶⁰

À côté de cette violence quotidienne et de l'insécurité croissante, deux événements, encore vifs dans l'imaginaire collectif, attestent de l'impunité, mais aussi de la « barbarie » qu'il existe au Mexique. Le 28 juin 1995, des policiers assassinent à Aguas Blancas 17 paysans, et en blessent grièvement 23 autres, pour les empêcher d'assister à un meeting politique. Le 22 décembre 1997, un groupe armé massacre à Acteal 45 Tzotzils en train de prier dans une église. Le « métapouvoir »²³⁶¹ dont jouissait jusqu'alors le PRI s'érode au fur et à mesure des pressions nationales et internationales. En paroles de Lorenzo Meyer :

Con un entorno nacional e internacional que favorecía a la democracia, con un partido de Estado debilitado, deslegitimado y con muy poco de su viejo arsenal de recursos y controles ilegítimos e ilegales – concentrados, sobre todo, en las zonas más pobres del país – la elección del 2000 se llevó a cabo. El resultado fue que la presidencia se perdió. Por primera vez en la historia mexicana un partido de la oposición vio reconocida su victoria de manera inédita y clara.²³⁶²

Vicente Fox, du *Partido Acción Nacional* (PAN), accède à la présidence en l'an 2000 avec 42,5% des voix. La transition se déroule sans encombre. Le Mexique paraît enfin entrer, comme en attestent les résultats, dans un système démocratique²³⁶³.

²³⁶⁰ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 39.

²³⁶¹ Voir à ce propos MEYER, Lorenzo. « El presidencialismo mexicano en busca del justo medio » [en ligne], dans *Istor*, op. cit., p. 50-52.

²³⁶² *Ibid.*, p. 55.

²³⁶³ Le PAN remporte les élections avec 42,5 % des voix, le PRI le suit avec 36,1 %, le PAN atteint 16,6 %.

Le Mexique, territoire surréaliste ? Le Mexique, territoire littéraire ? Le Mexique, en marche vers la démocratie ? Nous ne résistons pas à mentionner ici l'image du pays que véhicule Juan Villoro, dans « 100 días de democracia », avec un autre regard sur les faits :

El México de la transición es un circo de diez pistas donde se improvisan excesos. Fox tachó 100 días en su calendario en los que ocurrieron cosas como estas: por unas horas el estado de Tabasco tuvo dos gobernadores, sacerdotes de Guanajuato e Hidalgo descubrieron que los Pokémones son diablos de juguetería y propusieron quemarlos en hogueras ejemplares, Amnistía Internacional informó que somos el máximo importador de instrumentos de tortura [...], *capos* del narcotráfico salieron de las cárceles de máxima seguridad como de parques temáticos, el jefe de gobierno de la ciudad de México descubrió que no hay causa más progresista que la astronomía y decidió implantar un horario distinto en los barrios controlados por su partido (los conservadores de la calle de enfrente vivirán con una hora de retraso). [...] De la dictadura perfecta, diagnosticada por Mario Vargas Llosa, hemos pasado a la caricatura perfecta.²³⁶⁵

La fin du mandat de Vicente Fox (2000-2006) dévoile la liste des promesses non tenues et l'échec cuisant face à certaines prévisions²³⁶⁶. Le « problème » zapatiste, qu'il prétendait régler « en quinze minutes », continue de diviser la société²³⁶⁷. L'un des grands projets de son gouvernement est le Plan Puebla-Panamá, qui se présente comme un projet de développement régional susceptible de diminuer les inégalités nord/sud. De nombreuses voix s'élèvent cependant pour dénoncer « une nouvelle étape de la colonisation »²³⁶⁸.

Les élections suivantes décrédibilisent à nouveau la jeune démocratie. Deux candidats semblent susceptibles de remporter les élections. À l'issue du comptage des votes, Felipe Calderón, le candidat du *Partido Acción Nacional* (PAN), l'emporte avec un écart de 0,57 % sur Manuel López Obrador, le candidat du *Partido de la Revolución Democrática* (PRD). Une partie de la population dénonce une fraude électorale. Des manifestations de grande ampleur secouent la capitale et continuent de faire du Mexique, pour les observateurs étrangers, un pays à la démocratie fragile, dont l'espoir d'une consolidation réelle demeure sans cesse ajourné.

²³⁶⁵ VILLORO, Luis. *Safari accidental*, op. cit., p. 45-46.

²³⁶⁶ ALBARRÁN, Daniela. « La Revolución mexicana y el proceso electoral de 2006 », [en ligne], dans *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, *Questions du temps présent*, 25 janvier 2007. Disponible sur : <http://nuevomundo.revues.org/3442>

²³⁶⁷ Id.

²³⁶⁸ MORTIER, Gaëtan. *Mexique. Entre l'abîme et le sublime*, op. cit., p. 87.

Le mandat de Felipe Calderón (2006-2012) s'inscrit dans les mémoires comme le « sexennat de la guerre »²³⁷⁰. Certes, le pays connaît, au cours de ces six années, la plus basse inflation de son histoire, une accumulation record des réserves internationales, la stabilité de la dette publique²³⁷¹. Cependant, la population subit surtout la « guerre contre le narcotrafic ». Bien que les chiffres varient, tous permettent de se faire une idée de la catastrophe humanitaire qui découle de cette décision. Le gouvernement évoque, pour le sextennat de Calderón, un bilan de 46 000 morts, mais des sources indépendantes mentionnent entre 60 000 et 70 000 morts²³⁷³. On se réfère habituellement à plus de 20 000 disparus sur le territoire mexicain, et les chiffres, toujours, continuent d'augmenter. Prise en tenaille, la population assiste à une escalade de violence, à des mises en scène encore inédites de celle-ci, à la hausse de l'insécurité, à la militarisation de la vie quotidienne.

Grâce à ce survol nécessairement rapide, nous espérons avoir montré que Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo découvrent un pays dont la situation politique, économique et sociale, est loin d'être idyllique. Les récits de voyage sont régis pour Geneviève Champeau par une triple intentionnalité : documentaire, idéologique, esthétique²³⁷⁷. Nous nous sommes particulièrement arrêtée jusqu'à présent sur les aspects esthétiques et documentaires des récits de voyage. Centrons, pour finir, notre attention sur leur composante idéologique. Le récit de voyage s'est-il démarqué du pouvoir ? Continue-t-il, au contraire, à l'accompagner ? Gardons en mémoire cette contextualisation, mais avant de revenir aux propos de nos voyageurs, questionnons *un autre point de vue* sur l'histoire et sur le monde dans lequel nous vivons. Pour ce faire, nous proposons de nous déplacer une fois de plus du côté de l'Amérique Latine.

²³⁷⁰ ARISTEGUI NOTICIAS, Redacción. « Seis años después : miles de muertos y un Estado más vulnerable » [en ligne], dans *Aristegui noticias*, 26 novembre 2012. Disponible sur : <http://aristeguinoticias.com/2611/mexico/seis-anos-despues-miles-de-muertos-y-un-estado-mas-vulnerable/>

²³⁷¹ ARISTEGUI NOTICIAS, Redacción. « Lo blanco y lo negro » [en ligne], dans *Aristegui noticias*, 29 novembre 2012. Disponible sur : <http://aristeguinoticias.com/2911/mexico/lo-blanco-y-lo-negro-del-sexenio-de-felipe-calderon/>

²³⁷³ ARISTEGUI NOTICIAS, Redacción. « Seis años después : miles de muertos y un Estado más vulnerable » [en ligne], dans *Aristegui noticias*, 26 novembre 2012.

²³⁷⁷ CHAMPEAU, Geneviève. « El relato de viaje, un género fronterizo », dans CHAMPEAU, Geneviève (dir.). *Relatos de viajes contemporáneos: Por España y Portugal*, op. cit., p. 17.

Modernité, colonialité, décolonialité ...

Enrique Dussel est un philosophe argentin qui souligne, au début des années 90, l'importance de prendre du recul par rapport à l'histoire mondiale, généralement comprise – et transmise – d'une manière eurocentrée. En se situant depuis la « périphérie », il interroge et déconstruit le mythe occidental de la modernité pour proposer une nouvelle perspective :

Proponemos una segunda visión de la « Modernidad », en un sentido mundial, y consistiría en definir como determinación fundamental del mundo moderno el hecho de ser (sus Estados, ejércitos, economía, filosofía, etc.) « centro » de la Historia Mundial. Es decir, nunca hubo empíricamente Historia Mundial hasta 1492 (como fecha de iniciación del despliegue del « Sistema-Mundo »).²³⁷⁸

Le philosophe signale ensuite qu'il est impossible de penser la naissance de la modernité sans questionner son envers. À savoir : la conquête, l'exploitation, la colonisation, le « sacrifice » des peuples originaires²³⁷⁹. Abordée sous cet angle, la modernité/colonialité peut s'appréhender comme un projet global, impérialiste, de longue durée, qui régit encore le monde, et dont la colonisation serait en quelque sorte le premier jalon :

La « colonización » de la vida cotidiana del indio, del esclavo africano poco después, fue el primer proceso « europeo » de « modernización », de « civilización », de « subsumir » (o alienar), al Otro como « lo Mismo », pero ya no como una praxis, guerrera, de violencia pura [...], sino de una praxis erótica, pedagógica, cultural, política, económica, es decir, del *dominio* de los cuerpos por el machismo sexual, de la cultura, de los tipos de trabajos, de instituciones creadas por una nueva burocracia política, etc., dominación del Otro.²³⁸⁰

Enrique Dussel complète ainsi l'imaginaire généralement véhiculé sur la modernité – qui apporte les lumières, la culture, la civilisation, à des peuples

²³⁷⁸ DUSSEL, Enrique. « Europa, modernidad y eurocentrismo », dans *La colonialidad del saber, eurocentrismo y ciencias sociales: Perspectivas latinoamericanas*. Buenos Aires : CLACSO, 1993, p. 27.

²³⁷⁹ DUSSEL, Enrique. *1492. El encubrimiento del Otro : Hacia el origen del « mito de la modernidad »*. La Paz : Plural, 1994. (Coll. Academia), p. 147: « La Modernidad, en su núcleo racional, es emancipación de la humanidad del estado de inmadurez cultural, civilizatoria. Pero como mito, en el horizonte mundial, inmola a los hombres y mujeres del mundo periférico, colonial (quelos amerindios fueron los primeros a sufrir) como víctimas explotadas, cuya victimización es encubierta con el argumento del sacrificio o costo de la modernidad. »

²³⁸⁰ DUSSEL, Enrique. *1492. El encubrimiento del Otro : Hacia el origen del « mito de la modernidad »*, *op. cit.*, p. 49.

« barbares », « sous-développés », « périphériques » – en rappelant l’existence, pour reprendre les termes de Walter Mignolo, de son « côté obscur »²³⁸¹. Cette première étape de la modernité, qui s’appuie sur les bases du capital et qui légitime, par le biais de la racialisation de la société, des systèmes de hiérarchisation et de répartition du travail jusqu’alors inédits constitue pour Dussel ce qu’il désigne comme la « première modernité ». Elle s’expérimente et se met en place dans les colonies du Nouveau Monde aux XVI^e et XVII^e siècles. La « seconde modernité » sera fère à ce que l’Europe et la pensée occidentale ont imposé, sous couvert de l’universalisme – qui n’est rien d’autre que l’universalisme eurocentré – et sous les bannières des lumières (avec l’appui de la science, des nouvelles techniques, au nom de la raison), comme la modernité. Elle désigne le récit conventionnel qui l’associe, pour reprendre les remarques de Claude Bourguignon et de Philippe Colin, « aux processus de -modernisation des sociétés européennes survenues entre le XVIII^e et le XIX^e siècles »²³⁸². Sur le plan géopolitique, il s’agit d’un glissement du pouvoir mondial, dont le centre se déplace de l’Espagne – et en une moindre mesure, du Portugal – à la France, l’Angleterre et l’Allemagne. Enfin, la « troisième modernité » se présente à partir du siècle dernier sous un versant transnational. Elle se manifeste par l’hégémonie des États-Unis sur le monde, et poursuit l’entreprise du néo-libéralisme.

La remise en question de la modernité ou plutôt, du mythe de la modernité, est accompagnée par l’émergence d’une pensée critique et politique en Amérique Latine. Laura Lema Silva, sur qui nous allons en partie nous appuyer, développe la manière qu’a le philosophe Eduardo Mendieta d’illustrer, à partir de quatre générations, les grandes étapes constitutives d’une tradition critique latino-américaine au sein du continent²³⁸³. Nous évoquerons brièvement les trois premières générations, puis nous nous concentrerons sur la dernière, qui nous offrira des éléments théoriques pour questionner les récits des voyageurs.

²³⁸¹ MIGNOLO, Walter. « Postoccidentalismo : el argumento desde América Latina », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, MENDIETA Eduardo (dir). *Teorías sin disciplina (latinoamericanismo, poscolonialidad y globalización a debate)*. México : Miguel Ángel Porrúa, 1998.

²³⁸² BOURGUIGNON Claude, COLIN Philippe. « Introduction - La théorie décoloniale en Amérique latine: spécificités, enjeux et perspectives », dans BOURGUIGNON Claude, COLIN Philippe, GROSGOUEL Ramón. *Penser l’envers obscur de la modernité : Une anthologie de la pensée décoloniale latino-américaine*. Limoges : Presses Universitaires de Limoges, 1994. (Coll. Espaces humains), p. 1.

²³⁸³ LEMA SILVA, Laura. *Du postcolonialisme au postoccidentalisme : Les enjeux de la relecture de l’histoire latino-américaine et des nouvelles constructions épistémologiques par le groupe Modernité/Colonialité. Une étude du débat sur l’application du postcolonialisme en Amérique latine*. Mémoire de master. Lyon : Université Lumière Lyon 2, 2015.

Souvenons-nous qu'en 1848, suite au traité de Guadalupe-Hidalgo, qui met fin à deux années de guerre avec les États-Unis : « environ la moitié de la superficie du pays est engloutie par le géant du Nord : les actuels États américains de Texas, Californie, Nouveau-Mexique. »²³⁸⁴ Cinquante ans plus tard, les États-Unis poursuivent leur politique impérialiste et leur expansion territoriale en envoyant des troupes américaines aux Philippines, à Cuba, à Puerto Rico. Selon Eduardo Mendieta, l'importance croissante des États-Unis et leur politique extérieure de plus en plus agressive provoque l'apparition de la première génération. Nous retrouvons ainsi des noms que nous avons déjà croisés, au fil de ces pages, tels que ceux de José Enrique Rodó, José Martí, José Vasconcelos, Leopoldo Zea, Ángel Rama.

La seconde génération émerge après la Seconde Guerre mondiale. Toujours selon Mendieta, les travaux de ces académiciens latino-américains s'élaborent et circulent principalement dans le cadre universitaire des « *areas studies* ». Comme l'écrit à son propos Laura Lema Silva :

[...] [elles] avaient pour objectif d'étudier les aires géographiques à fort intérêt géopolitique. L'Amérique Latine est par conséquent étudiée depuis un point de vue étatsunien et en fonction d'intérêts géopolitiques visant à produire de la connaissance sur les pays du « Tiers Monde ».²³⁸⁵

De ce fait, de nombreux intellectuels leur reprochent aujourd'hui d'entretenir et de véhiculer, à partir de ces travaux, une pensée impérialiste. Notons cependant qu'après la Seconde Guerre mondiale s'organise la Conférence de Bandung (1955) qui réunit les représentants de 29 pays d'Afrique et d'Asie. Pour le sémioticien argentin Walter D. Mignolo, cet événement symbolise le point de départ du mouvement décolonial :

Desprenderse significa que no aceptas las opciones que se te brindan. Éste es el legado de la Conferencia de Bandung. Quienes participaron en la conferencia optaron por desprenderse: ni capitalismo ni comunismo. Optaron por descolonizar. La grandeza de la Conferencia de Bandung consistió precisamente en haber mostrado que otra manera es posible.²³⁸⁶

²³⁸⁴ PONCE, Nestor. *Le Mexique: Conflits, Rêves et Miroirs*. Nantes : Du temps, 2009, p. 43.

²³⁸⁵ LEMA SILVA, Laura. *Du postcolonialisme au postoccidentalisme : Les enjeux de la relecture de l'histoire latino-américaine et des nouvelles constructions épistémologiques par le groupe Modernité/Colonialité. Une étude du débat sur l'application du postcolonialisme en Amérique latine, op. cit.*, p. 12.

²³⁸⁶ WALTER, Mignolo. « Geopolítica de la sensibilidad y del conocimiento : Sobre (de)colonialidad, pensamiento fronterizo y desobediencia epistémica » [en ligne], traduit de l'anglais

La troisième génération latino-américaine naît dans le sillon de la Révolution cubaine de 1959. Des courants inédits prônent en Amérique Latine depuis la théologie – à partir de l’engagement de religieux auprès des « opprimés » comme le sont par exemple Gustavo Gutiérrez au Pérou, ou Leonardo Boff au Brésil – ; la philosophie – dont Enrique Dussel est l’un des fondateurs et majeurs représentants – ; l’éducation – pensons au sociologue colombien Orlando Fals et la sociologie participative, ou à la pédagogie de l’opprimé mise en place par Paulo Freire – : l’ouverture au dialogue, le retour au social, la parole aux subalternes, la « libération » du peuple.

Enrique Dussel (1934 -) relie la troisième et la quatrième génération. Une génération de latino-américains pour la plupart déterritorialisés, parmi laquelle de nombreux chercheurs occupent des postes au sein de grandes universités américaines. Cette génération est principalement représentée par le groupe de recherche Modernité/Colonialité, qui se présente par ailleurs comme le « Proyecto latino/latinoamericano modernidad/colonialidad »²³⁸⁷. Pour reprendre la présentation qu’en font Claude Bourguignon et Philippe Colin, il s’agit :

[d’un] réseau d’universitaires, pour la plupart originaires d’Amérique du sud ou de la Caraïbe, qui, depuis un peu plus d’une décennie, élaborent une critique systématique du récit eurocentré de la modernité et une réflexion sur la dimension intrinsèquement coloniale des processus qui lui sont liés.²³⁸⁸

Commençons par évoquer brièvement le contexte dans lequel se situe ce groupe de recherche, les thématiques qu’il aborde, les objectifs qu’il poursuit ; mais rappelons tout d’abord quelques paramètres essentiels qui distinguent le courant « postcolonial » du réseau « décolonial ».

L’*Orientalism* d’Edward Saïd (1978) est généralement considéré comme le texte fondateur des études postcoloniales. Dans la postface à l’édition de 1997, Saïd précise sa conception de l’orientalisme, qu’il présente comme un « système de pensée » :

par Marcelo Expósito, dans *Instituto Europeo Para Políticas Culturales Progresivas (EIPCP)*, Septembre 2011. Disponible sur : <http://eipcp.net/transversal/0112/mignolo/es>

²³⁸⁷ CASTRO-GÓMEZ Santiago, GROSFOGUEL Ramón. « Prólogo », dans *El giro decolonial : Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*. Bogotá : Siglo de Hombre; Universidad Central, Instituto de Estudios Sociales Contemporáneos y Pontificia Universidad Javeriana, Instituto Pensar, 2007, p. 9.

²³⁸⁸ BOURGUIGNON Claude, COLIN Philippe. « Introduction - La théorie décoloniale en Amérique latine : spécificités, enjeux et perspectives », dans BOURGUIGNON Claude, COLIN Philippe, GROSFOGUEL Ramón. *Penser l’envers obscur de la modernité : Une anthologie de la pensée décoloniale latino-américaine*, op. cit., p. 1.

[qui] aborde une réalité humaine hétérogène, dynamique et complexe à partir d'un point de vue essentialiste dépourvu de sens critique ; ceci présuppose une réalité orientale permanente et une essence occidentale non moins permanente, qui contemple l'Orient de loin, et pour ainsi dire de haut.²³⁸⁹

Son objectif est celui de montrer, à partir d'une analyse du discours, de quelle manière l'Orient fût construit par l'Occident – en vue de le dominer. L'ouvrage commence en mentionnant l'expédition française en Égypte menée par Napoléon Bonaparte à la fin du XVIII^e siècle. L'auteur s'interroge sur le rôle de la *Description de l'Égypte*, qui résulte d'études scientifiques effectuées sur le terrain et publiées à la suite de l'expédition²³⁹⁰. Au cours de son analyse, il démontre comment cette œuvre fondamentale pose les bases d'un savoir impérialiste, qui instaure et diffuse un imaginaire colonial pour permettre de légitimer, dans un second temps, la conquête d'Alger. En se basant sur un corpus de textes qui couvre le XIX^e siècle, il montre ainsi comment les différents auteurs, quel que soit leur statut (érudit, voyageur, diplomate, homme de lettres, artiste), véhiculent des images, des stéréotypes et des préjugés mis en place dans la *Description de l'Égypte*. En effet, tous dotent à partir de là l'Orient de caractéristiques communes et le présentent sous les signes de « son originalité, son retard, son indifférence muette, sa pénétrabilité féminine, sa malléabilité indolente »²³⁹¹. Quant à ses habitants, « Les Arabes », ils sont essentialisés, mis en scène « comme des clichés de type statique, presque idéaux, ils ne sont présentés ni comme des êtres ayant des potentialités en train de se réaliser, ni comme histoire en train de se faire. »²³⁹²

Les théories postcoloniales prennent une ampleur inégalée dans les milieux académiques à partir des années 90. Elles apparaissent aux États-Unis, puis s'étendent en Amérique Latine. Or, si des penseurs comme Edward Saïd, Gayatri Spivak ou Homi Bhaba fondent les bases d'une théorie postcoloniale, l'absence persistante de l'Amérique Latine dans leurs réflexions – ils s'interrogent sur la situation des anciennes colonies britanniques – interpelle les penseurs latino-américains. Santiago Castro-Gómez et Eduardo Mendieta rappellent que Patricia Seed fût la première à signaler en 1991, dans son article « Colonial and Postcolonial Discourse », l'apport que pourraient procurer les théories postcoloniales à la pensée

²³⁸⁹ SAID, Edward W. *L'orientalisme : L'Orient créé par l'Occident* [1978], traduit de l'américain par Catherine Malamoud. Préface de Tzvetan Todorov. Postface de l'auteur traduite par Claude Wauthier. Paris : Seuil, 1997. (Coll. La couleur des idées), p. 360.

²³⁹⁰ L'expédition menée par Napoléon Bonaparte en Égypte à lieu entre 1809 et 1822.

²³⁹¹ SAID, Edward W. *L'orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*, *op. cit.*, p. 236.

²³⁹² *Ibid.*, p. 346.

latinoaméricaine²³⁹³. Le groupe Modernité/Colonialité se constitue peu à peu sur cette volonté commune de poursuivre, en s'appuyant sur une longue tradition latino-américaine (rappelons-nous particulièrement de la première et de la troisième génération relevée par Mendieta), dont ils revendiquent l'héritage, la critique du récit conventionnel de la modernité. Signalons que nous devons l'apport du concept de la « colonialité » – néologisme qui se construit à partir des termes « colonisation » et « modernité » pour souligner l'interdépendance de ces deux phénomènes – au sociologue Aníbal Quijano, qui l'introduit en 1992²³⁹⁴.

Pour les penseurs qui adhèrent aux perspectives décoloniales, les études postcoloniales ont ceci de commun avec les théories postmodernes de rester encore toutes les deux limitées par le paradigme de la modernité occidentale, et d'un eurocentrisme qu'elles n'arrivent pas complètement à dépasser²³⁹⁵. En effet, les études postcoloniales sont problématiques en cela qu'elles véhiculent, à partir du concept même de « postcolonialité », une idée communément admise que cherchent à déconstruire les membres du réseau Modernité/Colonialité selon laquelle : « con el fin de las administraciones coloniales y las formación de los Estados-nación en la periferia, vivimos ahora en un mundo descolonizado y *poscolonial*. »²³⁹⁶

Le terme « postcolonial » divulgue donc, pour les décoloniaux, l'idée selon laquelle le monde serait désormais *au-delà* du colonialisme. Il camoufle ainsi les processus de domination, de hiérarchisation, de légitimation des différences, instaurés durant le colonialisme, qui sont encore efficaces de nos jours. De ce fait, pour les membres du réseau Modernité/Colonialité :

Asistimos, más bien, a *una transición del colonialismo moderno a la colonialidad global*, proceso que ciertamente ha transformado las formas de

²³⁹³ CASTRO-GÓMEZ Santiago, MENDIETA Eduardo. « Introducción : la translocalización discursiva de —Latinoamérica en tiempos de la globalización », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, MENDIETA Eduardo (dir). *Teorías sin disciplina (latinoamericanismo, poscolonialidad y globalización a debate)*. México : Miguel Ángel Porrúa, 1998.

²³⁹⁴ BOURGUIGNON Claude, COLIN Philippe. « Introduction - La théorie décoloniale en Amérique latine : spécificités, enjeux et perspectives », dans BOURGUIGNON Claude, COLIN Philippe, GROSFUGUEL Ramón. *Penser l'envers obscur de la modernité : Une anthologie de la pensée décoloniale latino-américaine, op. cit.*, p. 7.

²³⁹⁵ Voir par exemple à cet égard WALTER, Mignolo « Postoccidentalismo: el argumento desde América Latina » et CASTRO-GÓMEZ Santiago, « Latinoamericanismo, modernidad, globalización : Prolegómenos a una crítica poscolonial de la razón », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, MENDIETA Eduardo (dir). *Teorías sin disciplina (latinoamericanismo, poscolonialidad y globalización a debate)*. México : Miguel Ángel Porrúa, 1998.

²³⁹⁶ CASTRO-GÓMEZ Santiago, GROSFUGUEL Ramón (dir.) *El giro decolonial: Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global, op. cit.*, p. 13.

dominación desplegadas por la modernidad, pero no la estructura de las relaciones centro-periferia a escala mundial.²³⁹⁷

C'est notamment la raison pour laquelle les chercheurs qui appartiennent ou rejoignent les perspectives de ce groupe revendiquent non pas une pensée *postcoloniale*, mais *décoloniale*, et préfèrent à la notion de postcolonialisme celle de postoccidentalisme²³⁹⁸.

Parmi les contributions qui ont eu, à ce jour, le plus d'influence dans le réseau Modernité/Colonialité, et sur lesquelles nous reviendront, mentionnons celles du sémioticien argentin Walter Mignolo, du philosophe et de l'anthropologue colombiens Santiago Castro-Gómez et Arturo Escobar, du sociologue péruvien Anibal Quijano, du sociologue vénézuélien Edgardo Lander, du sociologue et du philosophe portoricains Ramón Grosfoguel et Nelson Maldano-Torres. Leur travail, politique et transdisciplinaire, a pour but de proposer des outils conceptuels, des théories, une nouvelle interprétation de l'histoire, une déconstruction des mythes de la modernité occidentale, qui permettent, à long terme, de modifier les consciences, d'infléchir sur les subjectivités de la raison moderne, et d'avoir un impact sur les réalités sociales en Amérique Latine. Il nous paraît important de souligner à ce propos que de nombreux chercheurs de ce groupe ne se limitent pas à produire une pensée « décoloniale » théorique, qui circule principalement, pour ne pas dire uniquement, dans les milieux universitaires. Comme le rappellent à ce propos Santiago Castro-Gómez et Ramón Grosfoguel :

[...] el grupo modernidad/colonialidad no se especializa sólo en publicar libros dirigidos a expertos, sino que participa también en varios proyectos académicos-políticos. Algunos de sus miembros se encuentran vinculados con el movimiento indígena en Bolivia y Ecuador, y otros organizan actividades en el marco del Foro Social Mundial. [...] En Berkeley, el grupo se articula con activistas chicanos/as en torno a proyectos culturales, epistémicos y políticos, y en el Caribe con los movimientos negros.²³⁹⁹

²³⁹⁷ CASTRO-GÓMEZ Santiago, GROSFUGUEL Ramón (dir.) *El giro decolonial: Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, op. cit., p. 13.

²³⁹⁸ Voir par exemple à ce propos WALTER, Mignolo. « Postoccidentalismo: el argumento desde América Latina », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, MENDIETA Eduardo (dir). *Teorías sin disciplina (latinoamericanismo, poscolonialidad y globalización a debate)*. México : Miguel Ángel Porrúa, 1998.

²³⁹⁹ CASTRO-GÓMEZ Santiago, GROSFUGUEL Ramón (dir.) *El giro decolonial : Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, op. cit., p. 12.

Nous comprenons ainsi mieux Walter Dussel lorsqu'il déclare, de manière radicale : « el pensamiento decolonial tiene como razón de ser y objetivo la decolonialidad del poder. »²⁴⁰⁰

Vaste programme, qui peut difficilement se comprendre sans prendre en compte le contexte général de déconstruction des savoirs dans lequel il s'inscrit, mais aussi le « tournant décolonial », en Amérique Latine, qui commence en 1998 avec l'élection d'Hugo Chávez à la présidence du Venezuela. Il s'agit pour alors d'un moment-pivot dans lequel des mouvements indianistes et des mouvements sociaux luttent, sur plusieurs fronts, contre le colonialisme interne ; ce qui s'accompagne notamment par le «-virage à gauche» d'une grande partie des gouvernements de la région »²⁴⁰¹. La conjoncture de ces événements constitue, selon cet angle d'approche, le « tournant décolonial », et s'approche de la *transmodernité* telle que l'entend et la défend depuis bientôt 20 ans le philosophe Enrique Dussel :

Se trata de una « Trans-Modernidad » como proyecto mundial de liberación [...] donde la Alteridad, que era co-esencial de la Modernidad, se realice igualmente. [...] la « Trans-Modernidad » (como nuevo proyecto de liberación político, ecológico, erótico, pedagógico, religioso, etcétera).²⁴⁰²

El diálogo, entonces, entre los creadores críticos de sus propias culturas no es ya moderno ni postmoderno, sino estrictamente « trans-moderno », porque, como hemos indicado, la localización del esfuerzo creador no parte del interior de la Modernidad, sino desde su exterioridad, o aún mejor, de su ser « fronterizo ».²⁴⁰³

Nous avons choisi de nous référer à la « posture décoloniale » de l'auteur et voyageur pour attirer l'attention sur la corporalité que requiert, en amont de sa mise en discours, l'expérience viatique. Parler d'un « regard impérial » nous permet d'évoquer l'ouvrage de Mary-Louise Pratt paru en 1992 : *Imperial eyes : Travel*

²⁴⁰⁰ MIGNOLO, Walter. Cité par CAIRO CAROU, Heriberto. « La colonialidad y la imperialidad en el sistema-mundo » [en ligne], dans *Viento Sur*, numéro 100, 2009, p. 70. Disponible sur : <http://ceapedi.com.ar/imagenes/biblioteca/libros/258.pdf>

²⁴⁰¹ Voir à ce propos BOURGUIGNON Claude, COLIN Philippe. « Introduction - La théorie décoloniale en Amérique latine : spécificités, enjeux et perspectives », dans BOURGUIGNON Claude, COLIN Philippe, GROSFOGUEL Ramón. *Penser l'envers obscur de la modernité : Une anthologie de la pensée décoloniale latino-américaine*, op. cit., p. 7.

²⁴⁰² DUSSEL, Enrique. 1992. *El encubrimiento del otro: Hacia el origen del mito de la modernidad*, op. cit., p. 176-177.

²⁴⁰³ DUSSEL, Enrique. *Transmodernidad e interculturalidad : Interpretación desde la Filosofía de la Liberación*, op. cit., p 24.

*witting and transculturation*²⁴⁰⁴. En héritière des travaux d'Edward Saïd, elle démontre par une analyse du discours comment la littérature de voyage et d'exploration européenne accompagne à partir de 1750 l'expansion territoriale de l'empire européen. Elle analyse le genre dans une perspective qui lui permet de mettre à jour les idéologies qu'il véhicule et les réalités qu'il crée. Dans le prologue à la seconde édition, elle insiste sur la contemporanéité du sujet :

El pensamiento imperial sigue renovando y mutando con gran capacidad de recuperación. Hoy los ojos imperiales se posan sobre los espacios « menos desarrollados » y ven sitios propicios para posar fábricas en el exterior; enormes extensiones de tierra donde imponer el cultivo de semillas genéticamente modificadas en plantaciones de monocultivo. [...] El guión se repite sin que nadie lo corrija.²⁴⁰⁵

Les affirmations de Mary Louise Pratt se retrouvent dans celles des penseurs du groupe Modernité/Colonialité, qui rappellent comment les « mal nommées républiques indépendantes »²⁴⁰⁶ des pays d'Amérique Latine et des Caraïbes demeurent un processus inachevé, et des territoires qu'il reste encore à « décoloniser »²⁴⁰⁷. En s'appuyant sur les réflexions de David Slater, Heriberto Cairo Carou établit le parallèle entre la colonialité et l'impérialité de la manière suivante :

Del mismo modo que la colonialidad supone la persistencia en las sociedades postcoloniales de ciertas condiciones creadas durante el período de sujeción colonial, la imperialidad, en términos de David Slater (2004: 52-54), supone el mantenimiento del « deseo » de intervenir sobre Otras sociedades y culturas más allá de intentar ejercer un dominio formal sobre el mismo. Esta intervención es multidimensional y estaría acompañada de otras dos características: la voluntad de « imponer » sobre Otros un conjunto de valores, imaginaciones y prácticas que se consideran superiores, que se asocia a la « falta de respeto » sobre los Otros, que se manifiesta en el menosprecio de su

²⁴⁰⁴ PRATT, Mary Louise. *Imperial eyes : Travel witting and transculturation*. Londres : Routledge, 1992.

²⁴⁰⁵ PRATT, Mary Louise. *Ojos imperiales : Literatura de viajes y transculturación* [1992]. México : Fondo de Cultura Económica, 2010, p. 15.

²⁴⁰⁶ GROSGOUEL, Ramón. « Izquierdas e izquierdas otras: entre el proyecto de la izquierda eurocéntrica y el proyecto transmoderno de las nuevas izquierdas descoloniales », [en ligne], dans *Tabula Rasa*, numéro 11, juillet-décembre 2009, p. 16. ; cité par Claude Bourguignon et Philippe Colin dans *Penser l'envers obscur de la modernité: Une anthologie de la pensée décoloniale latino-américaine, op. cit.*, p. 4.

²⁴⁰⁷ *Id.*

cultura y formas de vida, consideradas « atrasadas » o « subdesarrolladas ».²⁴⁰⁸

Le concept d'impérialité tel que l'entend Slater possède des points de contact significatifs avec celui de la colonialité que développe le groupe Modernité/Colonialité. Comme l'imperialité, la colonialité est un phénomène « multidimensionnel », qui s'étend à tous les plans de la vie humaine. Elle s'appuie sur trois piliers fondamentaux : la colonialité du pouvoir, du savoir et de l'être²⁴⁰⁹.

Théorisée dans un premier temps par Aníbal Quijano, la colonialité du pouvoir s'appuie principalement sur l'idée de la race. À partir de 1492, la race devient un élément de différenciation fondamental, puisqu'elle permet de structurer la société naissante, de créer des différences ontologiques et de légitimer le système colonial. Selon le penseur péruvien: « Desde entonces, ha demostrado ser el más eficaz y perdurable instrumento de dominación social universal. »²⁴¹⁰

Le concept de race devient un outil fondamental pour subordonner les personnes non-occidentales – dont les amérindiens sont les premières victimes – en fonction des critères phénotypiques et des intérêts impérialistes occidentaux. C'est ainsi que les dominants/supérieurs européens se situent d'eux-mêmes au sommet de la hiérarchie sociale puisque selon leur perspective, la race blanche symbolise l'humanité, la perfection, la pureté, la raison. Elle est faite pour dominer – pour leur bien – le reste de la population mondiale, qualifiée de « race de couleur »²⁴¹¹. Comme le rappelle Quijano en plus d'une occasion, cet eurocentrisme a de terribles conséquences, puisqu'il implique une conception de l'humanité selon

²⁴⁰⁸ CAIRO CAROU, Heriberto. « La colonialidad y la imperialidad en el sistema-mundo » [en ligne], *Viento Sur*, *op. cit.*, p. 67.

²⁴⁰⁹ Arturo Escobar propose de s'interroger sur une autre forme de colonialité : la « colonialidad de la naturaleza », que les penseurs du groupe Modernité/Colonialité incorporent peu à peu dans leurs recherches. Si nous nous joignons à l'importance d'élargir ce champ de recherche aux perspectives environnementales, nous restons, dans ce rappel théorique, sur la triade initiale de la colonialité du pouvoir, du savoir et de l'être. Pour aborder le thème de la décolonialité de la nature, voir par exemple ESCOBAR, Arturo. « El lugar de la naturaleza y la naturaleza del lugar: ¿globalización o postdesarrollo? », dans *La colonialidad del saber, eurocentrismo y ciencias sociales: Perspectivas latinoamericanas*, *op. cit.*, p. 68-87.

²⁴¹⁰ QUIJANO, Anibal. « Colonialidad del poder, eurocentrismo y América Latina », dans LANDER Edgardo (dir.). *La colonialidad del saber, eurocentrismo y ciencias sociales : Perspectivas latinoamericanas*. Buenos Aires : CLACSO, 1993, p. 123.

²⁴¹¹ QUIJANO, Anibal. « Colonialidad del poder y clasificación social », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, GROSFOGUEL Ramón (dir.). *El giro decolonial : Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, Bogotá : Siglo de Hombre; Universidad Central, Instituto de Estudios Sociales Contemporáneos y Pontificia Universidad Javeriana, Instituto Pensar, 2007, p. 120.

laquelle la population mondiale peut désormais se classer : « en inferiores y superiores, irracionales y racionales, primitivos y civilizados, tradicionales y modernos. »²⁴¹² Or, cette hiérarchisation de la société normalise encore aujourd'hui les relations de domination entre les européens et les non-européens, mais également entre les différentes personnes qui vivent sur un même territoire²⁴¹³. Bien que nous portions davantage notre attention sur l'idée de la « race », soulignons, commel'écrit Edgardo Lander, le besoin de re-penser, dans les sciences sociales, l'influence du capitalisme comme élément structurant de la société qui dépasse, de très loin, le secteur économique. Nous partageons ses réflexions, lorsqu'il affirme : « La economía no es sólo, ni siquiera principalmente, una entidad material. Es, ante todo, una producción cultural, una forma de producir sujetos humanos y órdenes sociales de un determinado tipo. »²⁴¹⁴

L'idée selon laquelle « la langue est la compagne de l'Empire » n'est certes plus à démontrer. Il reste cependant à continuer d'explorer, d'analyser, de dévoiler les mécanismes qui permettent la mise en place d'un discours eurocentré, qui fait passer pour « universel » ce qui représente en réalité une norme occidentale imposée au reste du monde. La production de ce « regard colonial sur le monde »²⁴¹⁵ et la dimension épistémique du colonialisme se basent pour Santiago Castro-Gómez sur ce qu'il a dénommé « la hybris del punto cero » :

[...] la *hybris* es el gran pecado de Occidente: pretender hacerse un punto de vista sobre todos los demás puntos de vista, pero sin que de ese punto de vista pueda tenerse un punto de vista.²⁴¹⁶

Selon le penseur colombien, ce regard impérialiste se renforce par le recours à la science, qui légitime et entérine la supériorité de la race blanche et de la pensée occidentale sur les autres – au nom des lumières, de la raison, de la connaissance –.

²⁴¹² QUIJANO, Anibal. « Colonialidad del poder y clasificación social », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, GROSGOUEL Ramón (dir.). *El giro decolonial : Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, op. cit., p. 95.

²⁴¹³ Le premier cas représente ce que Walter Mignolo nomme la « différence impériale », le second se réfère à ce qu'il désigne comme « l'hétérogénéité coloniale ».

²⁴¹⁴ LANDER, Edgardo. « Ciencias sociales: saberes coloniales y eurocéntrico », dans *La colonialidad del saber, eurocentrismo y ciencias sociales : Perspectivas latinoamericanas*. Buenos Aires : CLACSO, 1993, p. 15.

²⁴¹⁵ CASTRO-GÓMEZ, Santiago. « Decolonizar la universidad : La hybris del punto cero y el diálogo de saberes », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, GROSGOUEL Ramón (dir.). *El giro decolonial : Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, op. cit., p. 79.

²⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 83.

À partir de ce qu'il dénonce comme étant le fruit d'un colonialisme épistémique, les religions sont ainsi séparées des croyances, l'art de l'artisanat, la médecine des pratiques ancestrales, la sociologie – qui étudie les sociétés européennes – de l'anthropologie – qui étudie les sociétés *primitives* –, etc. En effet:

Solamente son legítimos aquellos conocimientos que cumplen con las características metodológicas y epistémicas definidas a partir del mismo punto cero. Los demás conocimientos, desplegados históricamente por la humanidad durante milenios, son vistos como anecdóticos, superficiales, folclóricos, mitológicos, « pre-científicos » y, en cualquier caso, como pertenecientes al pasado de Occidente.²⁴¹⁷

La colonialité du pouvoir s'articule autour des relations de domination et de subordination qui traversent les sociétés contemporaines. La colonialité du savoir opère à un autre niveau, celui de l'épistémologie, de la construction – et de la circulation – des savoirs, ceux-là mêmes qui visent à naturaliser les relations de domination et de subordination que la colonialité du pouvoir a pour sa part mis en place. Autrement dit, la colonialité du savoir légitime, à partir de *l'hybris du point zéro*, la supériorité de la pensée occidentale. Les latino-américains admirent ainsi les auteurs et les penseurs occidentaux, tout en sous-estimant ceux qui proviennent de leur propre continent. Or, comme le remarque Roberto Fernández Retamar, cette attitude se trouve « même » chez des auteurs latino-américains anticolonialistes qui n'arrivent pas à s'émanciper de la colonialité du savoir. En effet:

[...] el colonialismo ha calado tan hondamente en nosotros [los latinoamericanos], que sólo leemos con verdadero respeto a los autores anticolonialistas *difundidos desde las metrópolis*. De ahí que dejemos de lado la lección mayor de Martí; de ahí que apenas estemos familiarizados con Artigas, con Recabarren, con Mella, incluso con Mariátegui y Ponce.²⁴¹⁸

Il convient de remarquer que ce mode de colonialité n'opère pas seulement dans les pays de la « périphérie », où l'on inculque à la population, par tous les moyens possibles, le modèle occidental, mais également au cœur des différents empires, où il s'agit de créer des « sujets impériaux » qui véhiculent ensuite, consciemment ou inconsciemment, cette vision impérialiste et eurocentrée sur le

²⁴¹⁷ CASTRO-GÓMEZ, Santiago. « Decolonizar la universidad : La hybris del punto cero y el diálogo de saberes », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, GROSFUGUEL Ramón (dir.). *El giro decolonial : Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, op. cit., p. 88.

²⁴¹⁸ FERNÁNDEZ RETAMAR, Roberto. *Todo Calibán*. Buenos Aires : CLACSO, 2004, p. 34.

monde²⁴¹⁹. Pour illustrer cette idée, nous pouvons rappeler Ramón Grosfoguel, qui dénonce à maintes reprises l'épistémologie raciste et sexiste transmise par les universités françaises. En effet, elles prétendent enseigner « la » connaissance, mais se basent principalement – pour ne pas dire uniquement – sur les travaux d'hommes – et non d'hommes *et* de femmes – issus des cinq pays européens libéraux qui émergent au cours du siècle dernier : la France, l'Allemagne, l'Angleterre, les États-Unis, l'Italie.

Enfin, si la colonialité peut s'envisager comme une réalité qui touche à la fois le domaine de la connaissance, de la culture, de l'économie, de la politique, etc., elle traverse tous les aspects de la vie quotidienne. La colonialité globale – ou la suite du projet colonial, constitutif de la modernité – peut ainsi se définir comme le paradigme occidental qui nous est légué, imposé, inculqué, dans nos esprits et dans nos corps, depuis 1492. Selon les perspectives du groupe Modernité/Colonialité, ce phénomène se décline en dernière instance sous la forme de la « colonialité de l'être ». Nous pouvons rapprocher ce concept de la « colonisation du monde de la vie » de Lebenswelt²⁴²⁰ ou du « biopolitique » de Foucault²⁴²¹. Nelson Maldonado-Torres explique comment le concept de la colonialité de l'être émerge dans leur groupe de recherche après de nombreuses discussions portant sur le besoin d'interroger, de manière pragmatique, les effets de la colonialité dans la vie quotidienne des sujets subalternes²⁴²². La citation précédente de Retamar nous permet déjà de deviner ce trait d'union entre la colonialité du savoir et de l'être. Pour simplifier son idée, nous pourrions dire qu'à force d'entendre qu'ils sont « moins avancés », « moins civilisés », « moins développés », « moins brillants », etc., les latino-américains et les personnes issues des pays périphériques, voire du

²⁴¹⁹ Pedro Pablo Gómez Moreno. (2011, 24 avril). Estéticas decoloniales Walter Mignolo 3.f4v [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=mqtqtRj5vDA>. En termes de Walter Mignolo : « La imperialización necesita producir, crear subjetividades internamente al estado que acepten ese relato. Necesitan crear imperialidad interna, sujetos imperiales dentro del territorio que legitimen el discurso imperial ».

²⁴²⁰ DUSSEL, Enrique. 1492, *El encubrimiento del otro : Hacia el origen del mito de la modernidad*, op. cit., p. 48- 53

²⁴²¹ LEMA SILVA, Laura. *Du postcolonialisme au postoccidentalisme: les enjeux de la relecture de l'histoire latino-américaine et des nouvelles constructions épistémologiques par le groupe Modernité/Colonialité. Une étude du débat sur l'application du postcolonialisme en Amérique latine*, op. cit., p. 82; CASTRO-GÓMEZ, Santiago. « Michel Foucault y la colonialidad del poder », dans *Tabula rasa*, numéro 6, janvier-juin 2007, *Teología de los extractivismos*, p. 153-172 [en ligne]. Disponible sur : <http://www.revistatabularasa.org/numero-6/castro.pdf>

²⁴²² MALDONADO-TORRES, Nelson. « Sobre la colonialidad del ser : contribución al desarrollo de un concepto », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, GROSFOGUEL Ramón (dir.) *El giro decolonial : Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, op. cit., p. 130.

bloc social des opprimés, finissent eux-mêmes par le croire. Ils incorporent cette croyance, la font leur, et se situent d'eux-mêmes sur un plan inférieur. En revanche, à force d'entendre qu'ils sont issues d'un pays « développé », « civilisé », « moderne », les personnes en provenance du monde occidental portent « naturellement » sur le monde « périphérique » – et les personnes qui y habitent – un regard impérialiste, supérieur, voire condescendant.

La colonialité du pouvoir, du savoir et de l'être ne peuvent ainsi pas se penser de manière séparée. Loin de représenter des compartiments étanches, ce sont plutôt des vases communicants qui s'imbriquent pour former un modèle civilisationnel qui s'impose sur le reste du monde, et qui se décline en Amérique Latine sous la forme de l'impérialisme. Selon le journaliste uruguayen Carlos Fazio, il s'agit ni plus ni moins : « [de] una guerra imperial de conquista al servicio del capital corporative trasnacional. »²⁴²³ Sa vision ne nous semble guère démesurée. La notion élaborée par le Pentagone, qui se réfère à la « domination de spectre complet », nous paraît illustrer la colonialité mise en place par les pouvoirs dominants. Carlos Fazio l'explique de la manière suivante :

[es] una política combinada donde lo militar (incluida la inteligencia), lo económico, lo financiero, la (des)información mediática, lo cultural (la educación, la identidad nacional y los saberes ancestrales incluidos), y también lo jurídico [...] tienen objetivos comunes.²⁴²⁴

Quels sont ces objectifs ? Pour le cas de l'Amérique Latine, il s'agit selon lui d'une militarisation de la vie quotidienne dont le but final est, pour reprendre ses propres termes : « el sometimiento social y la sumisión del Otro, considerado desechable, exterminable, según la lógica del derecho penal del enemigo (Günter Jakobs). »²⁴²⁵

En prenant en compte cette réalité, le bilan de Luis Aboites Aguilar sur le Mexique contemporain nous paraît d'autant plus consensuel. Certes, la société mexicaine s'est « renforcée », ce qui a permis l'alternance politique du XXI^e siècle. Cependant, les gouvernements suivants continuent d'appliquer – et/ou de renouveler – les systèmes de domination, d'exclusion, d'exploitation, voire d'extermination, mis en place depuis les temps de la conquête. D'où le nécessaire éveil des

²⁴²³ FAZIO, Carlos, dans CANO, Arturo. « Vivimos en un estado de excepción no declarado » [en ligne], dans *La Jornada*, 21 avril 2016. Disponible sur : <http://www.jornada.unam.mx/2016/04/21/politica/007e1pol>

²⁴²⁴ *Id.*

²⁴²⁵ *Id.*

consciences et leur *décolonisation* qui se transmet autant par la parole, l'université, la culture, que le récit des voyageurs.

À ce stade de notre cheminement, nous avons comparé la vision que donnaient du Mexique les trois voyageurs par rapport à la tradition viatique, puis nous avons tenté de croiser leurs regards, de nous approcher de leurs différentes poétiques, d'interroger les imaginaires qui s'en dégagent. D'une certaine manière, nous pourrions dire que nous avons côtoyé les doubles de Francisco Solano, de Paco Nadal, de Suso Mourelo, ou plutôt, leur figuration littéraire, présentée sous la forme de l'auteur (lecteur) et voyageur dont nous avons suivi les traces. Des récits aux voyages, nous avons eu la possibilité de rencontrer ces auteurs, de voyager avec eux, de lier parfois des liens étroits d'amitié. Si nous en faisons part, c'est parce qu'au-delà de l'expérience humaine que cela suppose, nous avons surtout conscience de la difficulté que ces sympathies engendrent sur le plan de l'analyse. S'interroger sur leur éventuelle posture décoloniale ou, ce qui est plus problématique, sur leur regard impérial, demande de prendre encore du recul. Il s'agit en effet de dépasser nos propres sympathies, de faire preuve de sens critique et de tenter de décolonialiser, le plus possible, nos propres systèmes de pensée. Nous partageons ainsi la vision de Walter Mignolo, qui présente la pensée décoloniale comme « el pensamiento que se desprende y se abre ».²⁴²⁶

Colonialité/décolonialité dans les récits des voyageurs

La langue est loin d'être innocente et la littérature viatique représente en de nombreuses occasions la compagne de l'Empire. Les lettres de Christophe Colomb ou d'Hernán Cortés témoignent de ce premier regard impérial sur les terres découvertes. Or effectuer ces considérations, c'est accepter de voir la langue et la littérature, pour reprendre les propos de Laura Lema Silva, comme « des lieux producteurs d'une pensée politique. »²⁴²⁷

²⁴²⁶ MIGNOLO, Walter. « El pensamiento decolonial, desprendimiento y apertura : Un manifiesto », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, GROSFOGUEL Ramón (dir.). *El giro decolonial : Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, op. cit., p. 27.

²⁴²⁷ LEMA SILVA, Laura. *Du postcolonialisme au postoccidentalisme: les enjeux de la relecture de l'histoire latino-américaine et des nouvelles constructions épistémologiques par le groupe Modernité/Colonialité. Une étude du débat sur l'application du postcolonialisme en Amérique latine*, op. cit., p. 97.

Une posture décoloniale ?

Les voyageurs espagnols dont nous suivons les traces ne sont plus les conquistadors de jadis. Ouverts, curieux, dénués *à priori* de préjugés, ils aiment rencontrer les personnes qu'ils croisent et s'aventurent dans l'Ailleurs avec une attitude pacifique.

L'espace littéraire témoigne de cette ouverture lorsqu'ils donnent la parole à des personnes indigènes ou, plus largement, à des personnes issues du « bloc des opprimés »²⁴²⁸, à « l'extériorité du peuple »²⁴²⁹. En ce sens, nous avons vu comment les auteurs insèrent des récits de vie ; recourent à l'usage du dialogue ; proposent une (re)présentation du monde qu'ils traversent, des hommes et des femmes qu'ils rencontrent, sans pour autant les enfermer dans des stéréotypes faciles, ou s'en servir simplement pour teinter leurs récits d'une touche d'exotisme.

Cependant, des doutes apparaissent à ce niveau de lecture sur la *réelle équité* interrelationnelle entre le voyageur et la personne rencontrée. Rappelons à ce propos l'ambiguïté déjà soulignée dans l'usage que font Paco Nadal et Suso Mourelo de l'incorporation de nombreux dialogues. Certes, nous pouvons rapprocher ce stratagème de la littérature de témoignage, qui émerge particulièrement en Amérique Latine dans les années 60 et se présente comme un espace de résistance, où les « subalternes » acquièrent une visibilité jusqu'alors inédite. Nous avons cependant souligné que les dialogues, tels que les mettent en scène Paco Nadal et Suso Mourelo, sont construits pour la plupart sous la forme de questions/réponses, dans lesquelles les voyageurs occupent généralement la place de « l'interrogateur ». Nous pouvons nous demander ainsi si les conversations s'inscrivent dans l'échange et dans la relation, ou si la plupart sont orientées par les voyageurs dans le but de « soutirer » à leurs interlocuteurs de la « matière première » pour leurs récits. En admettant que la seconde hypothèse s'avère dans certains cas valide, les voyageurs seraient alors parfois, en partie, des « profiteurs » tels que les conçoit Todorov ; puisqu'ils s'intéresseraient à l'Autre pour s'appropriier de sa parole, de son histoire, sans qu'il n'y ait de réel consentement de la part de leurs interlocuteurs.

Francisco Solano essaie peut être d'éviter cet écueil en refusant de glisser trop de dialogues dans la textualisation de son voyage, et ce dans le but de ne pas « s'appropriier » de la parole d'autrui. Le lecteur peut cependant ressentir l'absence de séquences dialoguées, qui participent à la vivacité de la narration, comme

²⁴²⁸ DUSSEL, Enrique. *Filosofía de la cultura y la liberación : Ensayos*. México : Eduardo Mosches, 2006. (Coll. Pensamiento propio), p. 31.

²⁴²⁹ *Ibid.*, p. 32.

un manque déstabilisant. Si son récit témoigne d'une « posture décoloniale », elle se trouve principalement, selon nous, au niveau de la poétique. Lorsque l'auteur se démarque de la norme, nous parlons surtout des normes littéraires imposées par le genre. Nous avons déjà vu comment il joue avec les règles du pacte viatique en les subvertissant. Nous n'insisterons pas sur ce point, mais rappelons tout de même quelques observations. Les sensations d'être en état de veille, voire de vivre un rêve *eveillé*, presque somnambulique, prennent le pas sur la « réalité ». L'auteur préfère recourir à la puissance évocatrice de l'imagination que se contenter de relever, de manière strictement référentielle, les scènes aperçues en chemin. Au lieu d'employer un langage régit par l'idéal de transparence qui sous-tient généralement le discours viatique, il élabore une poétique sinueuse, opaque, où les choses résistent à leur mise en forme. Au projet totalisant des récits de voyage, il opte pour insister au contraire sur les non-dits, sur les défaillances de la mémoire, sur les tours de l'imagination. Il ouvre enfin son discours à la voix d'une multitude d'écrivains – parmi lesquels de nombreux mexicains – issus de divers horizons, de temporalités distinctes, avec lesquels il dialogue, sans se soucier des frontières, dans l'espace hétérotopique de la littérature.

Selon nous, la « posture décoloniale » de Paco Nadal est essentiellement présente dans la manière qu'il a de s'éloigner d'une représentation du Mexique que l'on pourrait qualifier de « carte postale ». En traversant des territoires conflictuels, des régions désertiques, des villages fantômes, le voyageur illustre par ses remarques, par les informations qu'il insère, par les dialogues échangés, la colonialité du pouvoir et de l'être. Les scènes dans lesquelles il se déplace au Chiapas, dans la Sierra Tarahumara, dans les villages autour de Comalá, sont à cet égard significatives. En s'appuyant sur Franz Fanon, Nelson Maldonado-Torres explique comment la personne colonisée subit la colonialité de l'être dans la lutte quotidienne pour la vie, qui n'est plus expérimentée comme la possibilité et la quête d'un épanouissement personnel, mais comme le combat quotidien contre une mort omniprésente :

Esta muerte siempre amenazante es materializada en la hambruna generalizada, el desempleo, un nivel alto de muerte, un complejo de inferioridad y la ausencia de esperanza por el futuro. Todas estas formas de corroer la existencia del colonizado hacen que su vida se asemeje a una muerte incompleta.²⁴³²

²⁴³² FANON, Franz, cité par MALDONADO-TORRES, Nelson. « Sobre la colonialidad del ser: contribución al desarrollo de un concepto », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, GROSFUGUEL Ramón (dir.) *El giro decolonial : Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, op. cit., p. 147

Nous retrouvons ces facteurs qui caractérisent, pour Fanon, la situation des *damnés de la terre* et pour Nelson Maldonado-Torres, les conséquences de la colonialité de l'être, dans les récits de nos voyageurs: « Hablan de la dignidad de la vida, que consiste, para ellos, en la conquista de la vida que no sea una amenaza, que no sea un derrumbe »²⁴³³ ; « - Lo que no hay es ni presente ni futuro. »²⁴³⁴ ; « - La vida de alrededor [...] les mostró una existencia distinta [...]: en realidad, les ofrecí tiempo muerto y alcohol a diario, primero como sustituto de sus tradiciones, después como elixir de la desesperación. Lo vemos cada día en las comunidades. »²⁴³⁵

Le philosophe portoricain entrevoit dans le « grito/llanto » l'expression même des condamnés de la terre, l'angoisse existentielle qui témoigne de la colonialité de l'être²⁴³⁷. Dans *Bajo las nubes de México* apparaît le portrait d'un paysan ivre et désespéré, qui se laisse aller au « grito/llanto »²⁴³⁸. Après avoir dépeint la scène, Francisco Solano recourt à quelques vers, qu'il aime particulièrement, de José Revueltas :

« He visto a uno, ebrio, muerto en vida, borracho tal vez no sólo de charanda, sino de algo intenso y doloroso, de orfandad, llorando como no es posible que lloren sino los animales ». Sólo después de haber recorrido decenas de pueblos mexicanos comprendí a qué se refería Revueltas con esa apelación al llanto de los animales.²⁴³⁹

La spécificité des pleurs tels que les évoque Revueltas transpose, de manière poétique, le « grito/llanto » que présente en ces termes Nelson Maldonado-Torres :

El grito/llanto: no una palabra sino una interjección, es una llamada de atención a la propia existencia de uno. El grito/llanto es una expresión preteórica de la pregunta: « ¿por qué continuar? » [...] El grito/llanto apunta a la condición existencial del mismo.²⁴⁴⁰

²⁴³³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, *op. cit.*, p. 94.

²⁴³⁴ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, p. 83.

²⁴³⁵ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, *op. cit.*, p. 86.

²⁴³⁷ MALDONADO-TORRES, Nelson. « Sobre la colonialidad del ser: contribución al desarrollo de un concepto », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, GROSFOGUEL Ramón (dir.) *El giro decolonial : Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, *op. cit.*, p. 150.

²⁴³⁸ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, *op. cit.*, p. 53-54.

²⁴³⁹ *Ibid.*, p. 54.

²⁴⁴⁰ MALDONADO-TORRES, Nelson. « Sobre la colonialidad del ser: contribución al desarrollo de un concepto », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, GROSFOGUEL Ramón (dir.) *El giro decolonial : Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, *op. cit.*, p. 150.

Les damnés de la terre sont marqués par le sceau de l'invisibilité et de la déshumanisation. Pour le penseur portoricain, le « grito/llanto » s'élève comme l'expression visible, chez les subalternes, de la souffrance existentielle qu'engendre la colonialité de l'être²⁴⁴¹.

En introduisant quelques lignes de José Revueltas, le voyageur dote son discours d'un potentiel décolonial. Il invite en effet le lecteur à découvrir – ou à revenir sur – la figure de José Revueltas (1914-1976), un activiste politique et écrivain engagé qui fait preuve, tant au niveau de la pratique que de la théorie, d'une posture décoloniale. En 1968, il est accusé d'être « l'auteur intellectuel » du mouvement universitaire à Mexico. Le gouvernement l'enferme à la Prison de Lecumberri. Beaucoup le considèrent comme le guide politique et spirituel du mouvement étudiant pour le symbole qu'il représente : « En más de un sentido era la encarnación de la rebeldía, de una voluntad férrea en perseguir la utopía socialista, de la coherencia de toda una vida de predicar con el ejemplo. »²⁴⁴³ La citation d'un extrait qui, loin de provenir d'un intellectuel affilié à l'idéologie dominante, fût au contraire rédigé par l'un de ses opposants, teinte ainsi les propos de Francisco Solano d'une coloration subversive.

Nous avons par ailleurs montré que le sud – et particulièrement le Chiapas – permet aux voyageurs d'aborder des problématiques sociales comme le racisme, l'exclusion, la discrimination, thématiques sur lesquelles nous allons revenir dans cette partie de notre travail.

Non seulement Paco Nadal signale au Chiapas, comme nous l'avons vu, la violence que perpétuent les différents gouvernements contre les peuples originaires, sinon qu'il insiste sur la persistance d'un système classiste et raciste, ce qui fait écho aux propos d'Anibal Quijano²⁴⁴⁵. Paco Nadal met particulièrement en scène cette abîme entre les classes dans le métro de Mexico : contrairement aux silhouettes qu'il croise à la surface, le narrateur y évoque la présence d'un *autre monde* : « otro mundo de tez morena, indígena y mestiza, donde priman los rasgos aztecas. »²⁴⁴⁶ Le

²⁴⁴¹ MALDONADO-TORRES, Nelson. « Sobre la colonialidad del ser: contribución al desarrollo de un concepto », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, GROSFOGUEL Ramón (dir.) *El giro decolonial : Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, op. cit., p. 150.

²⁴⁴³ Voir à ce propos LUNA MARTÍNEZ, América. « José Revueltas o la utopía contrariada » [en ligne], dans Alberto Saladino García (dir.), *Humanismo mexicano del siglo XX*. Toluca : Universidad Autónoma del Estado de México, 2004, Tomo I, p. 411-420 [en ligne]. Disponible sur : <http://www.ensayistas.org/critica/generales/C-H/mexico/revueltas.htm>

²⁴⁴⁵ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 19.

²⁴⁴⁶ *Id.*

critère phénotypique souligne la ségrégation sociale entre ceux de « couleur blanche », aux ressources élevées, vêtus à la dernière mode, à l'allure et/au style européen, et *les autres*, relégués dans les profondeurs, aux traits majoritairement indigènes. La configuration nous paraît ainsi illustrer, de manière efficace, les inégalités sociales entre ceux qui se meuvent à la surface, « arriba, en la superficie »²⁴⁴⁷, qui représentent le haut de l'échelle, et ceux qui se déplacent en-dessous, « abajo, en la red del subsuelo »²⁴⁴⁸. Cette mise en scène impose la vision des uns – entendons, les dominants – qui se déplacent littéralement *sur* les autres – entendons, les dominés – en évoquant, par ce procédé métaphorique, la verticalité du système. À travers l'imaginaire qui se développe autour du motif du sous-sol, nous pouvons de plus envisager l'allusion à un « autre monde », qui se situe non seulement au-dessous de la terre, mais dans la profondeur des enfers, et dans la zone du non-être. Cette configuration spatiale, qui sépare nettement ceux d'en haut de ceux d'en bas, nous évoque le partage que fait Franz Fanon entre la « zone del'êre » et la « zone du non-être », mais aussi la « ligne abyssale » telle que la développe, plus récemment, Boaventura de Sousa Santos²⁴⁴⁹. Tous les deux montrent en effet comment le racisme et les différents processus de domination établissent une ligne imaginaire (la ligne abyssale de Boaventura) qui sépare l'humain du non-humain en deux zones distinctes qui appartiennent, pour Fanon, à la zone de l'êre (au-dessus de la ligne, à la « surface ») et à la zone du non-être (au-dessous de la ligne, dans les « sous-sols »).

Francisco Solano insiste particulièrement sur le thème du racisme. Le narrateur recourt notamment, pour appuyer ses propos, à l'autorité d'une anthropologue mexicaine, Olga Montes García, qu'il cite longuement²⁴⁵⁰. Mais il illustre surtout les rapports d'infériorisation et de domination qui existent dans la société par le biais de l'expérience. Dans un autobus en route pour San Cristóbal, arrêté par un barrage militaire, le narrateur décrit l'allure hargneuse et supérieure qu'adopte le commandant chargé de contrôler les passagers.

²⁴⁴⁷ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, *op. cit.*, p. 19.

²⁴⁴⁸ *Id.*

²⁴⁴⁹ Voir à ce propos FANON, Frantz. *Peaux noires, masques blancs*. Paris : Seuil, 1952; SUSA SANTOS, (de) Boaventura. *Epistemologías del Sur*. Mexico : Siglo XXI, 2010 ; GROSGOUEL, Ramón. « Un dialogue décolonial sur les savoirs critiques entre Frantz Fanon et Boaventura de Sousa Santos » [en ligne], traduit par Jim Cohen, dans *La Découverte*, numéro 72, *Mouvements*, 2014, p. 42-53. Disponible sur : <http://www.cairn.info/revue-mouvements-2012-4-page-42.htm>

²⁴⁵⁰ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, *op. cit.*, p. 143.

Il se focalise sur l'agressivité du militaire – renforcée par le recours au discours direct – à l'égard de la personne indigène :

El oficial le gritó:

-¿Tienes papeles o no tienes papeles?

El indio, al fin, le extendió un carnet. El militar lo miró al trasluz, lo golpeó con el dedo cordial, se lo devolvió, y se dirigió al fondo del autobús, donde repitió la misma imposición autoritaria con otro pasajero, también de rasgos indígenas. Pero éste tenía ya preparado el carnet. Acaso le confundió la rapidez del indio, porque ni siquiera lo miró. Todavía se quedó unos minutos; hurgó un poco en la bandeja de equipaje y luego descendió sin decir una palabra.²⁴⁵¹

Deux éléments nous paraissent ici significatifs. Premièrement, l'action répétée par le militaire, qui choisit de contrôler uniquement les personnes aux traits indigènes ; son attitude de supériorité, voire de domination, à l'égard des personnes indigènes qu'il considère comme « inférieures » ; puis la douleur et la honte que le narrateur ressent ensuite dans le véhicule, illustrent une nouvelle fois la colonialité du pouvoir et de l'être. Le second élément se trouve dans l'interprétation que fait le narrateur face à la déstabilisation du militaire : « acaso les confundió la rapidez del indio ». Ces propos relèvent le présupposé, l'idée-commune et le stéréotype, pour une partie de la population, selon lequel les personnes indigènes seraient lentes *par nature*. Une idée si imprégnée dans les mentalités que tout écart à la norme, comme en témoigne le policier, peut pour certains devenir surprenant.

Une fois à San Cristóbal, le narrateur et son acolyte s'arrêtent dans un café qui, visiblement, est sur le point de fermer définitivement. Le narrateur n'ose pas demander les raisons de la fermeture à la patronne. Cependant, à la voir interragir avec son employée, il imagine finalement qu'elle se trouve dans l'incapacité de s'adapter à cette terre. En effet :

Trataba a la indígena como a una criada, como a un ser inferior, molesta porque la indígena no mostraba demasiado interés en sus problemas financieros. Creo que en ningún momento se le pasó por la cabeza pensar que la intrusa era ella.²⁴⁵²

Dans cet exemple, il se solidarise avec la personne employée et témoigne à nouveau de la différence coloniale qui marque la quotidienneté des personnes qui vivent en Amérique Latine, et dans les pays dits de la « périphérie ».

²⁴⁵¹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, *op cit.*, p. 161-162.

²⁴⁵² *Ibid.*, p. 172.

Bien qu'il adore Oaxaca, il n'omet pas de mentionner la ségrégation sociale qu'il y lit, nous l'avons vu, de manière quotidienne. Par exemple dans l'attitude des gardiens, lorsqu'ils chassent d'un geste les indiennes qui s'arrêtent trop longtemps auprès de quelques touristes : « son el vínculo con el México profundo, pero no deben excederse con los blancos. »²⁴⁵³ Plus au sud, dans la ville de San Cristóbal, il livre le constat suivant : « la ciudad, en realidad, pertenece a los blancos. »²⁴⁵⁴

Suso Mourelo se réfère également au racisme et à la ségrégation sociale à partir de lieux significatifs, comme dans le restaurant de Guadalajara, dans lequel il dit assister à une « muestra del abismo de clases »²⁴⁵⁵. Mais c'est le Casino de Veracruz qui lui permet surtout de mettre en scène la subordination – et le système de domination – qu'y subissent les « gens de couleur » :

Ojeé las mesas. Podía estar en el casino de cualquier ciudad española: los rostros, la piel sonaban familiares. La comida era de escuela vasca, el vino dela Rioja. Algunos se habían levantado a bailar y otros tomaban café y coñac: los que las servían eran morenos, en una traslación, siglos después, de la Nueva España.²⁴⁵⁶

En parallèle à ces remarques, issues principalement de l'expérience, la « posture décoloniale » des voyageurs est également présente dans les informations qu'ils partagent, parfois de manière quasi journalistique, pour sensibiliser leurs destinataires.

Pour revenir au Chiapas, Paco Nadal mentionne par exemple à cet égard la capture symbolique puis la libération rapide de l'ancien gouverneur Absalón Castellanos Domínguez par l'EZLN. Le mouvement lui reprochait d'avoir dirigé, dans les années 80, la région de manière despotique. Les données qu'il incorpore le voyageur dans son discours sont significatives puisqu'il évoque sur un ton journalistique, pour le mandat de Castellanos Domínguez : « 153 asesinatos, 692 encarcelamientos, 503 secuestros y torturas, 327 campesinos desaparecidos, 407 familias expulsadas de sus comunidades y 54 desalojos de poblaciones. »²⁴⁵⁷ Incorporer ces renseignements dôte le récit de voyage de l'aspect documentaire qu'il caractérise. Ils permettent de faire prendre conscience au lecteur, à partir de ces

²⁴⁵³ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op cit., p. 142.

²⁴⁵⁴ *Ibid.*, p. 165.

²⁴⁵⁵ MOURELO, Suso. *Donde mueren los Dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 151.

²⁴⁵⁶ *Ibid.*, p. 234.

²⁴⁵⁷ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 29.

statistiques, de l'ampleur de l'injustice et de l'oppression que subissent les peuples originaires.

Francisco Solano recourt à ce même stratagème, quasi journalistique, qui rapproche la narration du voyage de la chronique, lorsqu'il informe le lecteur du massacre d'Acteal, dont nous avons fait mention précédemment, de la manière suivante :

El 22 de diciembre de 1997 se produjo la matanza de Acteal : 45 indígenas tzotziles murieron acribillados cuando rezaban en una iglesia y 25 más quedaron heridos. La mayoría de las víctimas eran mujeres, algunas embarazadas. Acteal, municipio de Chenalhó, está a 50 kilómetros de San Cristóbal de las Casas.²⁴⁵⁸

Tout comme chez Paco Nadal, cet extrait montre comment les auteurs et voyageurs font aussi de leurs récits de voyage un espace qui s'ouvre à la critique, un véhicule d'information, un outil de sensibilisation, qui vise à dénoncer, en d'autres termes, la colonialité du pouvoir et de l'être. Après avoir exposé les faits, d'une manière concise et documentaire qui n'en est que plus percutante, le narrateur conclut en ces termes : « Los rebeldes zapatistas negocian trabajo, tierra, techo... y por toda respuesta obtienen balas dirigidas a la población más indefensa. ¿Se puede negociar con la impunidad de las balas? »²⁴⁵⁹ À la lumière de ces informations, le contraste entre l'injustice ou plutôt, la barbarie des premiers et les aspirations vitales des seconds, n'en est que plus apparent. Ce faisant, l'auteur et voyageur tente également de sensibiliser son destinataire à la cause des peuples originaires et des luttes zapatistes. Son discours se dote ainsi d'une portée éthique et politique.

Voyons pour finir le récit de Suso Mourelo, qui mérite sur ce point une attention particulière. En effet, le récit dont il suit les traces n'est-il pas un discours décolonial, au sens littéral du terme ? En se disant touché par le *Mexique barbare* et l'histoire des yaquis, en allant à leur rencontre, sur leur territoire, en suivant leur trace, le voyageur s'engage po-étiquement dans l'aventure. Ce faisant, il propose le témoignage d'un Mexique marginalisé, en grande partie méconnu. Au fil de son « enquête », en suivant les pas de John Kenneth Turner, le voyageur rencontre des personnes qui sont, d'une manière ou d'une autre, liées à cette « histoire ». Par ailleurs, il converse également avec des inconnu(e)s, notamment, comme nous l'avons vu, lors de ses voyages en autobus :

- Es un viaje hermoso. Yo no sabía esa historia de los yaquis. Una coincidencia. ¿Sabes que tengo una abuela yaqui? La madre de mi padre.

²⁴⁵⁸ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 160.

²⁴⁵⁹ *Id.*

- ¿Vive por aquí?
- No, vive al norte, cerca de la frontera. [...]
- ¿No te ha llamado la atención esa parte de tu sangre?
- Todos los años voy pero la verdad es que nunca le pregunto mucho de su pasado, de su gente.²⁴⁶⁰

À l’instar de cette rencontre, il n’est pas difficile d’envisager que le voyageur éveille, par son entreprise, la curiosité de nombreux interlocuteurs sur leur histoire, voire sur l’histoire et les conditions de vie présentes des yaquis. Or, raviver la mémoire – (ré) ouvrir le dossier d’un épisode qui dérange l’histoire officielle, partager ses connaissances à ce propos, inviter les personnes à se tourner sur leurs racines et leurs traditions – nous paraît refléter, dans son entreprise même, une posture décoloniale.

Soulignons que l’auteur ne dresse pas pour son destinataire un « exposé » sur le peuple yaqui. Par le biais de son expérience, il se propose plutôt de nous sensibiliser à l’histoire méconnue de ce peuple et à sa situation présente, encore plus ignorée – voire invisibilisée par le gouvernement –. C’est le cas dans la première partie, lorsqu’il demande aux anciens de lui parler des principales difficultés rencontrées dans la communauté parmi lesquelles la sécheresse infinie, la drogue, le maintien de la tradition arrivent en première position ; lorsqu’il écoute Juan María Molina dénoncer la spoliation des eaux par le gouvernement – preuve de la colonialité du pouvoir, diraient les décoloniaux – ; ou encore le gouverneur de la ville évoquer certains aspects de leur vie quotidienne.

Près de la montagne du Bacatete, un héron blanc repose sur un acacia. Sur la place de Pitahaya, des bancs (trop) vides retiennent l’attention du voyageur. Des fleurs roses et jaunes parfument le souvenir de Huiribis. Des camions remplis d’ouvriers, qui prennent la direction des *maquiladoras*, invitent l’auteur à rappeler qu’une *maquila* emploie 10 000 personnes, dont presque un tiers est indigène – preuve, ici, de la colonialité du pouvoir et de l’être –. Au détour d’une ruelle, de la musique contemporaine parvient à ses oreilles. Plus loin, des matchs de football nous remémorent des scènes familières, ces scènes de la vie quotidienne entraperçues de manière fugitive qui tendent à démontrer l’idée, défendue par l’anthropologue Cécile Gouy-Gilbert, selon laquelle « la particularité du mode de vie des Yaquis tient moins à l’affirmation brutale d’un ensemble de traits qui les

²⁴⁶⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 24.

enfoncerait dans une irrémédiable différence qu'à une constante combinaison de l'ancien et du nouveau. »²⁴⁶¹

Dans ces négociations souvent conflictuelles entre l'« ancien » et le « nouveau », la « tradition » et la « modernité », le territoire sacré des Yaquis devient, pour reprendre la perspective du philosophe Michel Foucault, une *hétérotopie*, soit un espace de résistance où la pratique de la liberté face au pouvoir dominant met en œuvre « une espèce de contestation à la fois mythique et réelle de l'espace où nous vivons »²⁴⁶². Or, dans la perspective d'une modernité exclusive mise en place par la grande majorité des pouvoirs qui dominent l'échiquier politique et stratégique mondial, la marginalisation de ce peuple n'est pas sans poser des problèmes aux générations futures : « Nosotros queremos que los hijos no se vayan pero por falta de trabajo se van a las ciudades y se buscan allí la manera de vivir ; eso es lo que separa la humanidad. »²⁴⁶³

Bien que Suso Mourelo déborde de l'itinéraire qu'il se propose de retracer, le voyageur continue d'approfondir, lorsqu'il le peut, ses connaissances au sujet des yaquis, faisant d'eux le fil rouge du voyage et de la narration. À Mexico, il se rend au musée d'Anthropologie, puis à la centrale de Buenavista qui fut par le passé – la gare est à présent détruite – le dernier tronçon du chemin de fer de la déportation. Pour nous en tenir à l'exemple du musée, dans la salle dédiée au nord-ouest, le voyageur remarque : « No queda mucho espacio para su pueblo en esta galería »²⁴⁶⁴. Quelques traces témoignent cependant de leur culture millénaire, de leur histoire passée, de leur présence en ce monde. Deux lignes aperçues dans la salle mentionnent les données suivantes :

1908. Deportación de yaquis, mayos, pápagos y ópatas.

15700 yaquis son vendidos a 65 pesos por cabeza²⁴⁶⁵.

Au côté de ces brèves indications, les quatre éléments présents dans la salle du nord-ouest prennent sens à partir de l'expérience décrite par le narrateur et des informations acquises au fil de la lecture : la statue d'un cerf, qui symbolise l'animal sacré des Yaquis ; la figure d'un danseur, qui rappelle la culture qu'ils ne cessent de

²⁴⁶¹ GOUY-GILBERT, Cécile. *Une résistance indienne : Les Yaquis du Sonora*. Lyon : Fédérop, 1983, p. 162.

²⁴⁶² FOUCAULT, Michel, cité par Georges Dibi-Huberman, « Rendre sensible » dans *Qu'est-ce qu'un peuple*, op. cit., p. 92.

²⁴⁶³ MOURELO, Suso. *Donde mueren los Dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 44.

²⁴⁶⁴ *Ibid.*, p. 214.

²⁴⁶⁵ *Ibid.*, p. 213.

défendre ; le serment d'initiation des guerriers, reproduit sur le mur de la salle ; enfin, un documentaire, où l'auteur peut désormais reconnaître l'espace qu'il adécouvert quelques mois auparavant. Par cette démarche, le voyageur interroge ense déplaçant non seulement la mémoire individuelle des personnes rencontrées sur la route, la mémoire ancestrale qui a trait à la cosmogonie du peuple yaqui et la mémoire littéraire, à travers les livres abordés sur le sujet, mais aussi la mémoire historique, officielle, du discours dominant.

Suso Mourelo souligne l'importance mineure que le Musée National accorde à l'histoire de ce peuple. En suivant la « posture décoloniale » – mais encore timide – des propos du narrateur, autorisons-nous une digression. Il nous semble en effet intéressant d'effectuer une liaison entre ce musée – ou plutôt, le discours qu'il véhicule –, la colonialité du savoir, et les réflexions des voyageurs. Nous formulons ainsi l'hypothèse selon laquelle « l'exhibition de l'histoire »²⁴⁶⁶ dans ce lieu de culture utilise des stratagèmes pour *orienter* le regard des visiteurs sur une version de l'histoire édulcorée, détachée de la réalité présente, retranchée de son potentiel subversif. Nous verrons comment ces hypothèses paraissent se confirmer en questionnant la vision du musée que proposent Suso Mourelo et Francisco Solano. Nous nous appuyerons également sur les réflexions d'Octavio Paz²⁴⁶⁷, de Guillermo Bonfil Batalla²⁴⁶⁸, de Mario Ruffer²⁴⁶⁹ et de Sébastien Lefèvre²⁴⁷⁰.

Inauguré le 17 septembre 1964 par le président Adolfo López Mateos, le Musée National d'Anthropologie représente un haut lieu culturel qui accueille chaque année plus de 2 000 000 de visiteurs. Sur deux étages, une superficie de 17 000 m², dont 30 000 m² de salles d'exposition et une cour intérieure spectaculaire, autour de laquelle s'articulent les différentes salles, l'espace est immense, impressionnant.

Selon Suso Mourelo: « Para los mexicanos, el Museo Nacional de Antropología, que encierra las mejores colecciones de las culturas maya y azteca,

²⁴⁶⁶ Voir à ce propos RUFFER Mario. « La exhibición del otro: tradición, memoria y colonialidad en museos de México », dans *Antítesis*, vol. 7, numéro 14, décembre 2014, p. 94-120 [en ligne]. Disponible sur : <http://www.uel.br/revistas/uel/index.php/antiteses/article/viewFile/18718/15656>

²⁴⁶⁷ PAZ, Octavio. *El laberinto de la soledad*, op. cit., p. 413-415.

²⁴⁶⁸ BONFIL BATALLA, Guillermo. *México profundo : Una civilización negada* [1987]. México : Grijalbo, 1990.

²⁴⁶⁹ RUFFER Mario. « La exhibición del otro: tradición, memoria y colonialidad en museos de México » [en ligne], dans *Antítesis*, volume 7, numéro 14, décembre 2014, p. 94-120. Disponible sur : <http://www.uel.br/revistas/uel/index.php/antiteses/article/viewFile/18718/15656>

²⁴⁷⁰ LEFÈVRE, Sébastien. *Afro-mexicains : Les rescapés d'un naufrage identitaire. Une étude à travers la musique, la danse et l'oralité*. Doctorat d'espagnol. Paris : Université Paris Ouest, 2013.

simboliza el esplendor de su Historia mexicana y la gloria turística del presente. »²⁴⁷¹ Le musée touche en effet de manière intrinsèque à l'identité nationale, et s'applique à recréer la « splendeur » (idéalisée) de son histoire passée. Le site officiel du musée propose à ce jour les explications suivantes: « El museo actual se fundó como recinto de memoria en cuyos muros reposa un proyecto de nación »²⁴⁷². D'où une série de questions, à laquelle nous tenterons de fournir, à mesure de nos réflexions, des éléments de réponse : quel est ce projet de nation ? Comment le musée, en orientant le regard, en touchant les subjectivités, crée de l'identité ? En considérant que le musée national véhicule une image sur l'histoire du Mexique, sur la mexicanité, sur la nation à laquelle il aspire, laquelle est-elle ? Et comment ces questions permettent-elles d'aborder la colonialité du savoir ?

En suivant notre hypothèse, l'un des buts du Musée National est celui de proposer dans son enceinte une version magnifiée de l'histoire du Mexique, afin que les personnes qui le visitent soient impressionnées, ou/et se sentent fiers d'appartenir à la nation mexicaine. Octavio Paz confirme cette impression dans les propos suivants:

La exaltación y glorificación de México-Tenochtitlán transforma el Museo de Antropología en un templo. El culto que se propaga entre sus muros es el mismo que inspira a los libros escolares de historia nacional y los discursos de nuestros dirigentes: la pirámide escalonada y la plataforma del sacrificio.²⁴⁷³

Pour cela, il convient de retrancher le potentiel subversif de l'histoire, de ne pas susciter chez les visiteurs l'envie de s'interroger sur les zones d'ombre du passé, ni sur les conditions du présent. Une stratégie possible est ainsi celle de couper le passé de son référent présent. Or, c'est bien cette impression que conserve le narrateur de *Bajo las nubes de México* : « las piezas que nos miran reclaman una comprensión para la que no hay respuesta »²⁴⁷⁴; « un museo de antropología es la historia de lo perdido, de lo irrecuperable, todo es pasado, *no hay actualidad*, es como entrar en la agonía de un sueño colectivo. »²⁴⁷⁵ Idée que nous retrouvons dans les propos de Guillermo Bonfil lorsqu'il écrit : « la presencia de lo indio en muros, museos, esculturas y zonas arqueológicas al público se maneja esencialmente, como

²⁴⁷¹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los Dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 44.

²⁴⁷² Site Officiel du Musée National d'Anthropologie. Disponible sur : <http://www.mna.inah.gob.mx/museo/historia.html>

²⁴⁷³ PAZ, Octavio. *El laberinto de la soledad*, op. cit., p. 414.

²⁴⁷⁴ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 28. C'est nous qui surlignons.

²⁴⁷⁵ *Ibid.*, p. 29.

un mundo muerto. Un mundo singular, extraordinario en muchos de sus logros, pero muerto. »²⁴⁷⁶

Mario Ruffer questionne les politiques et l'exhibition de l'histoire dans les musées communautaires au Mexique impulsés dans le cadre du *Programa Nacional de Museos y Entornos Comunitarios*²⁴⁷⁷. Ce programme mis en place en 2001 par CONACULTA peut se lire à priori comme un projet décolonial, voire s'inscrire dans la perspective de la philosophie de la libération. En effet, il a pour objectif :

[de] « devolver la voz a los actores », permitir la narración de sí mismos en las varias voces que componen México, [...] [devolver el] « guión » a los grupos sociales, mestizos e indígenas concretos que ahora podrían narrar y exhibir en los museos comunitarios su « propia memoria » y salvaguardar su patrimonio.²⁴⁷⁸

Comparer l'exhibition de l'histoire que proposent ces musées par rapport aux musées « classiques », dont le Musée National sert de paradigme, permet certes au chercheur de percevoir un changement significatif dans la mise en scène de l'Autre, mais surtout de nuancer considérablement leur portée décoloniale. Mario Ruffer explique que l'exhibition de l'histoire s'articule autour de trois fortes idées principales : la sélection – par le biais de classifications, de taxinomies, etc. – qui procède par « séparation » ; le recours à l'exposition, ainsi qu'à l'exclusion – dans le but de produire la vision d'une histoire linéaire, où la modernité est mise en scène sous son versant positif – ; la théâtralisation du passé amérindien, qui vise à séparer l'histoire nationale de la condition présente des peuples originaires.

De ces trois principes, retenons notamment la notion d'exclusion, qu'il utilise à plusieurs reprises. Elle nous permet en effet de revenir sur la remarque de Suso Mourelo, lorsqu'il signale la place infime que le musée attribue aux yaquis, et que nous pouvons élargir à l'ensemble des populations indigènes contemporaines. Rappelons en ce sens la lecture de l'espace que propose Guillermo Bonfil :

La planta alta, formada por los *mezzanines* laterales, contiene el material etnográfico: las referencias a los indios de hoy. Un buen número de visitantes no recorre esas salas, por fatiga o por falta de interés, ambas resueltamente reforzadas por la disposición misma de los espacios del museo.

[...] El indio vivo, lo indio vivo, queda relegado a un segundo plano, cuando no ignorado o negado: ocupan, como en el Museo Nacional de Antropología,

²⁴⁷⁶ BONFIL BATALLA, Guillermo. *México profundo : Una civilización negada*, op. cit., p. 91.

²⁴⁷⁷ RUFFER Mario. « La exhibición del otro: tradición, memoria y colonialidad en museos de México », op. cit., p. 94-120.

²⁴⁷⁸ *Ibid.*, p. 102.

un espacio segregado, desligado tanto del pasado glorioso como del presente que no es suyo: un espacio prescindible.²⁴⁷⁹

De fait, si l'intérêt pour l'histoire des yaquis emmène Suso Mourelo à visiter les salles situées sur la *mezzanine*, il avoue – comme bien des personnes – : « Rara vez veo un museo completo. »²⁴⁸⁰ Or, il n'est pas difficile d'envisager que la catégorie de personnes qui, à l'égard du voyageur, visitent un musée partiellement, s'en tiendront aux salles les plus spectaculaires et les plus accessibles, à savoir celles du bas. Les propos de Francisco Solano se concentrent essentiellement sur le patrimoine préhispanique du Musée National. L'auteur n'évoque en rien les salles à l'étage, ce qui paraît appuyer les considérations de Guillermo Bonfil Batalla. Enfin, García Canclini et Mario Ruffer signalent l'absence des peuples juifs ou chinois « como componentes -nombrables de la nación »²⁴⁸¹, et celles des peuples afro-mexicains, pourrions-nous ajouter, qui tous résistent au canon nationaliste impulsé – et imposé – par le gouvernement. Le Musée National d'Anthropologie participe donc à la colonialité du savoir ; et les remarques de nos voyageurs attestent de l'efficacité de ce « dispositif du regard » qui vise, en dernière instance, à produire une version sublimée du passé, mais aussi de la réalité présente.

La notion d'exclusion nous invite à questionner plus largement dans un second temps – et pour continuer d'interroger la mexicanité – le projet de nation que propose l'État mexicain. Nous le savons, le Mexique est constitué d'une multitude de peuples, de cultures et de « races ». Or, au moment de donner corps à la nation, cette hétérogénéité fondamentale s'impose comme une problématique majeure, voire un problème de taille. En attestent les propos parus en 1864 dans un ouvrage de Francisco Pimentel, dans lequel il affirme :

Mientras que los naturales guarden el estado que hoy tienen, México no puede aspirar al rango de nación, propiamente dicha. Nación es una reunión de hombres que profesan creencias comunes, que están dominados por una misma idea, y que tienden a un mismo fin. [...] No es posible obedecer por mucho tiempo a un mismo gobierno y vivir bajo la misma ley si no hay homogeneidad, analogía, entre los habitantes de un país. Y ¿que analogía existen México entre el blanco y el indio?²⁴⁸²

²⁴⁷⁹ BONFIL BATALLA, Guillermo. *México profundo : Una civilización negada*, op. cit., p. 91.

²⁴⁸⁰ MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 215.

²⁴⁸¹ RUFFER Mario. « La exhibición del otro : tradición, memoria y colonialidad en museos de México », op. cit., p. 102.

²⁴⁸² PIMENTEL, Francisco, cité par LEFÈVRE, Sébastien. *Afro-mexicains : Les rescapés d'un naufrage identitaire. Une étude à travers la musique, la danse et l'oralité*, op. cit., p. 34.

Dans sa thèse sur la présence afro-mexicaine au Mexique, Sébastien Lefèvre présente les idéologies du métissage et de l'indigénisme qui prennent forme au XIX^e et XX^e siècle pour résoudre le « problème indigène »²⁴⁸³. En questionnant les positionnements de Manuel Gamio (*Forjando Patria*, 1916; *Hacia un México Nuevo*, 1935; *Consideraciones sobre el problema indígena*, 1948); de José Vasconcelos (*La raza cósmica*, 1925; *Indología*, 1926); de Gonzalo Aguirre Beltrán (*El proceso de aculturación y el cambio socio-cultural en México*, 1957; *Obra polémica*, 1976; *El pensar y quehacer antropológico en México*, 1994), il montre comment tous essaient de trouver des solutions pour répondre à l'hétérogénéité raciale intrinsèque au territoire national. En effet :

Cette dernière [l'hétérogénéité] était considérée comme un problème national. Chacun y est allé de sa solution. Cependant, le dénominateur commun à toutes ces solutions était le métissage. Il fallait métisser la nation, seule façon d'en finir avec le problème racial.²⁴⁸⁴

Si l'un des projets de nation fût donc le métissage de la population pour parvenir, à long terme, à l'unification nationale – et pouvoir ensuite accéder à la modernité –, la présence actuelle des peuples originaires sur le territoire entrave l'image idéalisée que cherche à construire le gouvernement de la nation mexicaine. L'idéologie du métissage et la mise en pratique de l'indigénisme ont pour objectif de gommer ces différences, d'estomper les contraires, de tendre à l'homogénéisation. Nous nous joignons en ce sens aux propos de Bonfil Batalla, lorsqu'il démontre comment le projet national: « Es un proyecto en el que se afirma ideológicamente el mestizaje, pero que en la realidad se afilia totalmente a una sola de las vertientes de civilización: la occidental »²⁴⁸⁵ ou encore lorsqu'il signale, un peu plus loin :

A los indios libres el México independiente no los reconoce como naciones también independientes [...]: o son mexicanos y se someten a las leyes del país o son rebeldes que ponen en riesgo la soberanía nacional y, por lo tanto, enemigos y traidores a la patria.²⁴⁸⁶

Lorsque *Donde mueren los dioses* paraît en Espagne, la lutte reprend en territoire yaqui. Depuis janvier 2010, la construction de l'Aqueduc du Novillo menace une fois de plus l'existence de ce peuple qualifié tour à tour de « sauvage », de « barbare », d'« obstacle de la civilisation », de « honte du Sonora ». Du côté du

²⁴⁸³ PIMENTEL, Francisco, cité par LEFÈVRE, Sébastien. *Afro-mexicains : Les rescapés d'un naufrage identitaire. Une étude à travers la musique, la danse et l'oralité*, op. cit., p. 36-37.

²⁴⁸⁴ *Ibid.*, p. 26.

²⁴⁸⁵ BONFIL BATALLA, Guillermo. *Mexico profundo : Una civilización negada*, op. cit., p. 86.

²⁴⁸⁶ *Ibid.*, p. 150.

« monde civilisé », le projet du Novillo consiste à dévier 75 millions de mètrescubes d'eau du fleuve jusqu'à la ville d'Hermosillo, ce qui revient de manière insidieuse, en privant les Yaquis de l'eau déjà si rare, dans cette région semi-désertique, à les chasser de leur territoire et, en dernière instance, à leur ôter tout espoir de survie.

Mario Luna Romero, secrétaire des Autorités Traditionnelles de Vicam, rend compte de la situation en écrivant pour le journal indépendant *Desinformémonos* le 12 juin 2013 :

Ces dernières années [...] s'est intensifiée la campagne de pillage et d'extermination à l'encontre des peuples indigènes qui n'ont pas cédé et ont conservé leurs territoires autonomes, comme c'est le cas de beaucoup de peuples du Chiapas, Guerrero, Oaxaca [...] et d'autres états des quatre coins dupays. Dans notre cas, toutes les forces de l'appareil gouvernemental se sont retournées contre nous avec l'intention de mener à bien le dernier grand pillage, appelé « Aqueduc Indépendance » [...]. Dans le village de Vicam, les Autorités Traditionnelles ont décidé de passer par une défense légale, en utilisant les moyens juridiques et institutionnels pour présenter un nouveau front dans la bataille.²⁴⁸⁷

Les rouages de la colonialité du pouvoir se trouvent pris à leur propre jeu. Du Tribunal Unitaire Agraire de la ville d'Obregón jusqu'à la Cour Suprême de la Justice de la Nation de Mexico, le peuple yaqui remporte le 8 mai 2013 un procès historique à l'issue duquel est « ratifié le statut d'illégalité qui soutenait jusqu'à aujourd'hui la construction de l'Aqueduc »²⁴⁸⁸. Malgré cette victoire juridique, les travaux de l'Aqueduc se poursuivent et le gouverneur de l'état du Sonora appuyé, entre autres, par les intérêts des grandes multinationales, continue à détourner les eaux du fleuve dans la plus grande impunité. Face à de tels abus, la tension monte, des nouvelles formes de résistance sont mises en place : grèves, blocaged' autoroutes, conférences, convergences des luttes collectives. En septembre 2014, Mario Luna Romero et Fernando Jiménez Gutiérrez, deux des porte-paroles les plus influents du peuple yaqui, sont emprisonnés par la police fédérale dans la ville d'Hermosillo. Les nombreuses mobilisations de solidarité nationale et internationale font suffisamment pression sur le gouvernement pour que celui-ci les libère – un an plus tard –. La construction de l'Aqueduc se poursuit, les luttes continuent. En plus d'illustrer la manière avec laquelle la colonialité du pouvoir, de l'être et de la nature

²⁴⁸⁷ Mario Luna Romero, « Tribu Yaqui : bataille pour l'eau dans le Sonora » [en ligne], dans *Le serpent à plumes, Le blog del portaplumas*. Traduction du communiqué de Mario Luna Romero. Disponible sur : <http://www.le-serpent-a-plumes.antifa-net.fr/tribu-yaqui-bataille-pour-leau-dans-le-sonora>.

²⁴⁸⁸ *Id.*

opèrent au Mexique, faire référence à ces événements nous permet de poursuivre nos réflexions sur le potentiel décolonial de ce récit, mais aussi sur la posture décoloniale de l'auteur et voyageur – qu'il sera nécessaire, encore une fois, de nuancer–.

Selon nous, le potentiel décolonial de ce récit de voyage – et de la littérature en général – repose dans les effets que la lecture peut produire sur le destinataire. En vu d'approfondir cette hypothèse, il nous faut nous placer du côté de la réception. Risquons pour ce faire de nous prendre pour objet d'étude, et revenons sur une partie de notre cheminement.

Lorsque nous avons lu pour la première fois *Donde mueren los dioses*, nous avons été touchée – comme l'auteur – par l'histoire du peuple yaqui. Nous nous sommes également sentie en colère à cause de notre ignorance. Nous avons ensuite plongé dans le *Mexique barbare*, qui n'a fait qu'attiser notre indignation. Non seulement nous ne savions rien de l'entreprise de Turner et de ce génocide, sinon que nous étions bien incapables, avant la lecture de *Donde mueren los dioses*, de savoir qui était le peuple yaqui, le situer sur une carte, en donner quelques explications.

En ce sens, le récit de Suso Mourelo nous a sensibilisé à l'histoire de ce peuple, tout comme il a élargi nos connaissances générales. Cependant, le lecteur qui voudrait s'informer sur le peuple yaqui – comme le lecteur, souvenons-nous, qui désirait puiser dans les *Routes sans lois* de Greene des informations sur les guerres des *cristeros* – pourrait être déçu. Bien qu'il y revienne de temps à autres, le voyageur dilue l'histoire des yaquis au milieu d'autres récits, d'autres événements, d'autres informations. Très rapidement, il s'oriente vers d'autres centres d'intérêts (Comala, Trotsky, Diego et Frida, etc.), à en oublier parfois la quête initiale qu'il s'est proposée de suivre. Nous le retrouvons dans certains de ses propos, comme au Distrito Federal, où le narrateur déclare : « Una urbe así [...] absorbe a quien la pisa. Le ofrece, o le impone, tanto que el viajero se siente aturdido y, a menudo, olvida la causa que lo trajo. »²⁴⁸⁹ L'histoire du peuple yaqui, sur laquelle le voyageur insiste dans le premier chapitre, perd ainsi de l'importance au fur et à mesure de l'itinéraire, jusqu'à presque devenir anecdotique. Sur ce point, il nous paraît significatif que l'auteur trouve « la fin de son voyage » auprès d'Alejandro Poot, un vieil indien non pas yaqui, mais maya²⁴⁹⁰.

²⁴⁸⁹ MOURELO, Suso. *Donde mueren los Dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 213.

²⁴⁹⁰ *Ibid.*, p. 164.

Ces considérations nous permettent ainsi de nuancer la portée décoloniale qu’acquiert dans un premier temps le récit du voyageur. En effet, plus que de s’émouvoir profondément, leur histoire paraît justement se résumer à cela : une « histoire ». Autrement dit, un artifice littéraire, qui procure une densité supplémentaire à la narration du voyage ; mais dont l’auteur pourrait bien se désintéresser une fois rentré dans son monde d’origine, le point final posé sur la page. Cependant, si les récits de voyage sont, comme nous l’avons supposé au préalable, « l’enjeu d’une communication »²⁴⁹¹, les destinataires complètent également le récit par les lectures qu’ils en font. Notre curiosité attisée, nous avons commencé à nous informer davantage sur l’histoire de ce peuple – dont Suso Mourelo n’évoque qu’un petit épisode –. Au fur et à mesure que nous lisons des études, que nous voyions des reportages, que nous approfondissions nos connaissances sur le sujet, nous nous sentions de plus en plus concernées.

Notre statut de doctorante nous a offert l’opportunité de partager une première fois cette histoire au cours d’une journée d’études, organisée avec des doctorants de notre laboratoire sur le thème de « Pas à sa place »²⁴⁹². Que peu de monde connaisse ce sujet ne nous a pas étonnées. Mais nous avons été bien plus surprises de mesurer l’ampleur de la méconnaissance de l’histoire et de la situation du peuple yaqui sur les terres mexicaines. Lors de notre dernier séjour de recherche, nous avons eu la possibilité de présenter à l’Alliance Française de Coyoacán une communication sur les yaquis, suivie de la projection d’un documentaire de Paco Ignacio Taibo II : *Los nuestros : los Yaquis*²⁴⁹³. La discussion qui s’ensuivit fût bouleversante. Les auditeurs-spectateurs surpris, émus, indignés, nous ont assaillies de questions, auxquelles nous n’avons pas toujours eu de réponse. Mais le plus important était qu’ils avaient été, à leur tour, sensibilisés. Autrement dit, « rendus sensibles », au(x) sens où l’entend le philosophe français Georges Didi-Huberman, selon lequel :

[...] « rendre sensible » veut dire aussi que nous-mêmes [...] devenons tout à coup « sensibles » à quelque chose de la vie des peuples – à quelque chose de l’histoire – qui nous échappait dans l’histoire mais qui nous « regarde » directement. Nous voici donc « rendus sensibles » ou sensitifs à quelque chose de nouveau dans l’histoire des peuples que nous désirons, par conséquent,

²⁴⁹¹ BARTHES Roland, BOOTH Wayne, HAMON Philippe et al. *Poétique du récit*, op. cit., p. 38.

²⁴⁹² Certaines considérations émises dans cette partie reposent sur dite communication.

²⁴⁹³ Le documentaire de Paco Ignacio Taibo II sur les Yaquis présenté lors de cette occasion est consultable sur : Buzonciudadano. (2015, 11 mai). *Los nuestros : Yaquis (completo)* [en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=DEWtfcwR6tI>

connaître, comprendre et accompagner [...] émus dans le double sens d'une mise en émotion et d'une mise en mouvement de la pensée.²⁴⁹⁴

C'est, nous semble-t-il, dans des enchaînements comme ceux là, lorsque les récits de voyage acquièrent leur indépendance pour toucher d'autres personnes, créer d'autres réalités, que s'illustre leur capacité à éveiller des consciences.

Un regard impérial ?

En se démarquant du pouvoir officiel, en se rangeant du côté de l'extériorité du peuple, en pointant les travers du régime, les problèmes de la société, les voyageurs prennent position. Sans doute devons-nous cependant nuancer nos propos. En effet, si nous admettons que la pensée décoloniale est une pensée « située », qui provient de l'Amérique Latine ; si nous concevons que l'originalité – et la force – de cette pensée reposent en grande partie sur le fait qu'elle est produite « de l'intérieur » ; alors les voyageurs occidentaux peuvent-ils, par leur provenance, adopter, envers l'Amérique Latine, une « posture décoloniale » ?²⁴⁹⁵ C'est pourquoi nous préférons nous référer, dorénavant, à la « sensibilité » décoloniale des voyageurs plutôt qu'à leur « posture décoloniale » qui, en plus de soulever un paradoxe conceptuel, laisse supposer un positionnement beaucoup plus radical, inexistant chez nos voyageurs. Remarquons enfin que les frontières sont parfois minces – voire réversibles – entre une sensibilité décoloniale et les restes d'un regard impérial qui conditionne, en tant qu'occidentaux, notre vision du monde. Afin d'approfondir le thème, nous proposons de rappeler quelques unes des idées fortes qui soutiennent le mythe de la modernité. Cela nous permettra de continuer à voir comment certains passages, dans les récits de nos voyageurs, véhiculent – et de ce fait légitimement – cette vision impérialiste de l'histoire et du monde.

L'un des grands métarécits de la modernité s'appuie sur la conception d'un temps linéaire. En effet, percevoir le temps comme une évolution constante vers le progrès permet de construire une version linéaire de l'histoire, dans laquelle les différents peuples et cultures passent peu à peu de l'état de « barbares » et de « primitifs » à celui de « modernes » et de « civilisés ». Le but étant, comme le

²⁴⁹⁴ DIBI-HUBERMAN, Georges. « Rendre sensible », dans *Qu'est-ce qu'un peuple*, op. cit., p. 109.

²⁴⁹⁵ Nous devons ces réflexions à notre directrice de thèse María Angélica Semilla Durán.

remarque Walter Mignolo, d'acquérir le statut de société libérale industrielle, soit : « la expresión más avanzada de ese proceso histórico »²⁴⁹⁶.

L'un des processus dialectiques qui permet d'expliquer – et de légitimer – la coexistence, dans le même espace/temps, de peuples « plus » ou « moins » civilisés, consiste à substituer la vision désormais dépassée des « sauvages » et des « cannibales », éloignés dans l'espace, par celle des actuels « primitifs », éloignés dans le temps²⁴⁹⁷. Parce qu'ils seraient « incapables » de se moderniser et continueraient d'avoir des pratiques ancestrales, les indigènes n'auraient pas « évolué » au même rythme que les autres membres de la nation mexicaine. Demeurés à un stade antérieur de l'évolution humaine, ils rappelleraient en quelque sorte le passé de l'Occident, et plus largement celui de l'humanité. Graham Greene illustre parfaitement la prégnance de ce mythe occidental :

[...] des Indiens montèrent du fond de la barranca [...] et vinrent se dresser autour du feu, en silence, l'air attentifs, semblables à *de petits personnages primitifs sortis d'un âge révolu*. Si Cancuk est moyenageux, certes, *ces hommes appartiennent au monde des cavernes*.²⁴⁹⁸

On eût dit *un spectacle des premiers âges*, de l'époque où la race des hommes n'avait pas encore engendré ses millions d'êtres, l'Angleterre de la Conquête, avant que les forêts n'eussent été coupées [...] Et derrière la crête, nous découvrîmes *un monde encore plus primitif*.²⁴⁹⁹

Ce qui rend le mythe de la modernité aussi dangereux qu'efficace, c'est qu'il s'impose, au fil des siècles, comme un présupposé implicite, qui n'est plus remis en question, mais qui conditionne nos visions du monde – et nos manières de le dire –.

Nous avons vu dans la partie précédente comment Suso Mourelo ne parvenait pas, malgré ses efforts pour se détacher des mythes de l'Occident, à s'en défaire entièrement. Il continuait ainsi à situer discursivement les peuples yaquis et rarámuris *en dehors* de l'histoire. Malgré leur ouverture, Paco Nadal et Francisco Solano (re)présentent pour leur part, quelques fois, les indigènes comme des êtres

²⁴⁹⁶ Voir par exemple à ce propos WALTER, Mignolo. « Postoccidentalismo : el argumento desde América Latina », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, MENDIETA Eduardo (dir). *Teorías sin disciplina (latinoamericanismo, poscolonialidad y globalización a debate)*. México : Miguel Ángel Porrúa, 1998.

²⁴⁹⁷ *Id.*

²⁴⁹⁸ GREENE, Graham. *Routes sans lois*, *op. cit.*, p. 238. C'est nous qui surlignons.

²⁴⁹⁹ *Ibid.*, p. 242. C'est nous qui surlignons.

« primitifs », éloignés dans le temps, situés sur un axe qui les rapproche plus ou moins de la « civilisation »²⁵⁰⁰.

En sortant de l'église de San Juan Chamula, Paco Nadal évoque le soulagement qu'il ressent, alors qu'il a l'impression de retrouver, au-dehors, le XXI^e siècle²⁵⁰¹. Au moment de participer à la cérémonie d'ingestion de champignons hallucinogènes, Francisco Solano partage la conviction suivante : « Desde un punto de vista etnográfico, nunca había estado con un *pueblo primitivo* tan próximo a los dioses. »²⁵⁰² Non seulement l'épithète traduit un jugement axiologique, mais il montre aussi comment le métarécit de la modernité s'infiltré dans le discours du voyageur. En effet, qualifier le peuple mazatèque de « primitif » revient à le situer sur une échelle civilisationnelle, qui va du stade du primitif à l'homme moderne, et place le voyageur-observateur-occidental à son sommet. Claude Lévy-Strauss a cependant démontré en 1962 que la pensée des prétendus « primitifs » n'est pas inférieure à la pensée occidentale, scientifique et rationnelle : elle est *autre*²⁵⁰³. Jacques Soustelle dénonce également en 1967 « l'illusion du primitif » et rend compte, à partir de son expérience, de la « science du concret »²⁵⁰⁴ à laquelle se référait son prédécesseur quelques années plus tôt. Le décentrement que lui procure le voyage auprès des Lacandons lui permet à son tour d'inverser les perspectives :

Dans ce monde à eux, c'étaient eux les savants et moi l'ignorant : il s'ouvrait sous leurs yeux comme un livre que l'on déchiffre sans peine, alors que pour moi il demeurerait scellé. [...] Chaque Lacandon adulte a dans l'esprit une géographie, une botanique, une zoologie, une minéralogie non écrites mais fort bien adaptées à leurs objets.²⁵⁰⁵

Les voyageurs participent donc, ici, sans doute à leur insu, à promouvoir le grand récit de la modernité occidentale. Mais la colonialité du savoir se glisse aussi dans les citations, les stéréotypes, les formes grammaticales. Mentionnons les exemples les plus significatifs des récits de nos voyageurs.

²⁵⁰⁰ Voir par exemple à ce propos WALTER, Mignolo. « Postoccidentalismo: el argumento desde América Latina », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, MENDIETA Eduardo (dir). *Teorías sin disciplina (latinoamericanismo, poscolonialidad y globalización a debate)*. México : Miguel Ángel Porrúa, 1998,

²⁵⁰¹ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, *op. cit.*, p. 32.

²⁵⁰² SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, *op. cit.*, p. 126. C'est nous qui surlignons.

²⁵⁰³ LEVY-STRAUSS, Claude. *La pensée sauvage*. Paris : Plon, 1962.

²⁵⁰⁴ *Ibid.*, p. 3-47.

²⁵⁰⁵ SOUSTELLE, Jacques. *Les quatre soleils, souvenirs et réflexions d'un ethnologue au Mexique*, *op. cit.*, p. 11.

Lors de son séjour dans la Sierra Tarahumara, Paco Nadal effectue de nombreuses digressions historiques, sociales et culturelles. Pour compléter ses propos, il recourt notamment, par le biais de l'intertextualité, à l'autorité d'anthropologues reconnus. Il incorpore ainsi l'extrait d'un écrit de Carl Lhumotz daté de 1904. Il s'agit d'une longue citation, censée renseigner le destinataire sur le peuple rarámuri, qui se termine de la manière suivante: « La mayoría vive de forma precaria trabajando [...] junto a indios cunas, que son menos tímidos y suspicaces, pero más energéticos e inteligentes que los tarahumaras. »²⁵⁰⁶

Carl Lhumotz évalue dans cet extrait les peuples en fonction d'un jugement axiologique. À partir de l'hybris du point zéro, il se situe au-dessus des peuples qu'il analyse. D'où le présupposé implicite, qui pourrait se résumer à partir de l'équation suivante : les indiens rarámuris sont « moins » intelligents que les indiens cunas, qui sont « moins » intelligents que le narrateur-observateur qui représente, dans ce contexte énonciatif, le sommet de la pyramide, la science, et la supériorité de la civilisation occidentale. Le recours à cette citation pourrait s'avérer subversif si Paco Nadal en questionnait les présupposés, ou soulignait la colonialité qui traverse le discours pour mieux s'en distancier. Cependant, il ne s'en démarque à aucun moment, ce qui fait de lui l'héritier de son prédécesseur. Le récit devient ainsi le prolongement – et la légitimation – d'un regard impérial qui continue de se diffuser dans l'imaginaire collectif.

De plus, incorporer l'extrait d'un texte de 1904 pour rendre compte de l'état présent d'un peuple nous paraît problématique. En effet, plutôt que d'instruire le destinataire et d'enrichir la narration, mais aussi de laisser place à la réalité changeante, ce recours à l'intertextualité passée enferme les rarámuris dans une identité figée et dans une essence immuable. Enfin, à l'image du voyageur espagnol, le destinataire pourrait assimiler la citation comme un discours « allant de soi », ce qui participe à légitimer implicitement les systèmes de différenciation – et donc de hiérarchisation – qui traversent les sociétés contemporaines.

D'autres traces qui témoignent d'un regard impérial se trouvent dans l'usage des stéréotypes qui procurent, selon Véronique Magri-Mourgues, « cette dynamique particulière du récit de voyage qui fait osciller constamment les énoncés du particulier au général »²⁵⁰⁷. Les stéréotypes élaborent des représentations figées qui

²⁵⁰⁶ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 105.

²⁵⁰⁷ Pour l'usage des stéréotypes dans les récits de voyage, voir notamment MAGRI-MOURGUES, Véronique. « Préjugés et syntaxe dans le récit de voyage » [en ligne], dans *Hal : Archives-ouvertes.fr*, 2011. Disponible sur : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00596371/document>

se glissent ensuite dans l’imaginaire collectif – aux dépens des personnes mises en scène –. L’image que propose Francisco Solano des *jarocho*s, autrement dit, des habitants de Veracruz, illustre ce processus de conceptualisation :

El jarocho es guasón, desprendido, de piel amarronada y brillante, con ojos muy vivos.²⁵⁰⁸

Los viejos, por lo común, son delgados y con arrugas fruto de la risa o de la ironía [...].²⁵⁰⁹

Los hombres pasan largas horas en los cafés, dedican mucho tiempo a desayunar, abren el periódico, parece que leen, pero están deseando que los interrumpen.²⁵¹⁰

Le narrateur alterne entre la mention *du* jarocho, entendu comme un archétype, et celle *des* jarocho, ce qui a pour effet, selon la linguiste, de « [préserv] une certaine différenciation au sein du groupe en laissant [...] l’hypothèse d’exceptions à la règle valide »²⁵¹¹. Les évocations du voyageur paraissent cependant établir, bien que soumises à la possibilité de légères variations, des vérités générales.

Notons également l’emploi du verbe « ser » en espagnol, qui produit une conception essentialiste de l’identité, et dont nous avons déjà souligné les limites. Par l’usage de ce verbe, les qualités attribuées par le narrateur deviennent inséparables de leur identité. Cette formulation syntaxique enferme ainsi la totalité des *jarocho*s dans la (re)présentation réductrice d’hommes foncièrement blagueurs, désintéressés, généreux. Elle prête à l’évaluation du narrateur le statut d’une vérité générale et généralisante.

La vision que propose Francisco Solano des *jarocho*s s’accorde avec celle de la ville créée par le voyageur. Si Veracruz apparaît tropicale, musicale et festive, les *jarocho*s sont perçus comme des êtres insouciant, sans volonté propre ou plutôt, sans autre volonté que de celle de *se laisser aller* :

[el jarocho] No ofrece resistencia; su corazón está en otra cosa, y esa cosa es beber, acomodándose a los sonidos acuáticos de la marimba, [...].²⁵¹⁹

²⁵⁰⁸ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 121.

²⁵⁰⁹ *Id.*

²⁵¹⁰ *Id.*

²⁵¹¹ MAGRI-MOURGUES, Véronique. « Préjugés et syntaxe dans le récit de voyage » [en ligne], dans *Hal : Archives-ouvertes.fr*, 2011.

²⁵¹⁹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 117.

A los jarochos les gusta entretenerse, que los desvíen de sus tareas; se diría que salen a la calle, no a realizar algún cometido, sino en busca de un pretexto para no hacer nada, y si no encuentran algo que los desoriente se sorprenden de la persistencia de su voluntad.²⁵²⁰

Les stéréotypes se construisent, se transforment et se déposent dans l'imaginaire collectif au fil du temps. Nous nous sommes demandé quand prenait forme celui du *jarocho*, et s'il pouvait avoir un lien avec l'évocation qu'en fait Francisco Solano. Ricardo Pérez Montfort, qui montre comment ce stéréotype s'élabore au XIX^e siècle, puis subit des changements significatifs à partir des années 1930, nous offre quelques éléments de réponse²⁵²¹. En s'appuyant sur les propos de voyageurs étrangers, mais aussi d'observateurs nationaux, il démontre, dans un premier temps, que tous insistent sur le métissage particulier des *jarochos*. Ceux-ci se distinguent comme ayant au moins un de leurs parents d'origine africaine. Cette part de négritude visible dans leur physionomie explique, selon tous les auteurs, les différences essentielles – non seulement de physionomie, mais aussi de caractère – qui caractérisent les *jarochos* par rapport aux autres mexicains. D'où les quatre attributs principaux qui reviennent comme des leitmotivs dans les différents textes étudiés par Montfort : « la alegría, lo lenguaraz, la desfachatez y lo silvestre. »²⁵²² À partir de l'analyse de ces textes, l'historien mexicain établit les réflexions suivantes :

[...] el jarocho era un buen salvaje que no parecía sujetarse a los principios ni a los cánones de la moral occidental. Su capacidad intrínseca para el placer, descrita anteriormente, así lo confirmaba.

[...] Ligada a la incipiente caracterización de silvestre o incivilizado, la alegría y el buen humor apuntaban más al origen negro que a la raíz india. Desde luego no formaba parte de su « pintita » de blanco.²⁵²³

Notons que cette distinction fondamentale entre les indigènes – tristes, silencieux – et les africains – joyeux, de bonne humeur –, dont les *jarochos* sont les descendants, est déjà « théorisée » par Désiré Charnay dans son *Voyage au Mexique* (1863) :

L'Indien, en quelque part du Mexique que l'on prenne, libre ou opprimé, est triste, silencieux, fatal : il semble porter le deuil d'une race détruite de sa

²⁵²⁰ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 122.

²⁵²¹ PÉREZ MONTFORT, Ricardo. « Lo –negroll en la formación del estereotipo jarocho durante los siglos XIX y XX » [en ligne], 1997, p. 131-154. Disponible sur : <http://cdigital.uv.mx/bitstream/123456789/8750/1/sotav2-Pag-131-154.pdf>

²⁵²² *Ibid.*, p. 148.

²⁵²³ PÉREZ MONTFORT, Ricardo. « Lo –negroll en la formación del estereotipo jarocho durante los siglos XIX y XX », op. cit., p. 131-154.

grandeur déchuë ; c'est un peuple qui meurt. Le nègre, au milieu des chaînes de l'esclavage, rit et danse encore ; il a l'insouciance de l'enfant, l'ingénuité d'un peuple qui naît.²⁵²⁴

Le stéréotype du *jarocho* subit de profondes modifications qui accompagne la volonté, de la part des différents gouvernements, de construire et donner à voir une nation homogène, moderne et civilisée. Il est ainsi associé dans un premier temps au milieu du monde rural, puis à la composante noire, pour désigner peu à peu les hommes, plus métissés, du port de Veracruz. Le caractère national du *jarocho*, dans son costume blanc traditionnel, en train de danser la *Bamba*, s'impose progressivement dans les imaginaires. S'il a perdu certains de ses attributs, son humour, sa décontraction, sa gaieté, demeurent les traits qui perdurent au fur et à mesure du temps, et que nous retrouvons dans l'évocation de Francisco Solano. Ce parallèle nous permet ainsi de penser que la manière qu'a le voyageur de décrire les *jarochos* ne s'appuie pas tant sur la « réalité » qui se déroule sous ses yeux, mais plutôt sur les stéréotypes prégnants dans l'imaginaire collectif.

Foncièrement édulcorée, voire stéréotypée, l'image qu'il véhicule des habitants de Veracruz contraste avec l'histoire qui caractérise la ville, et dont il rappelle quelques lignes : son époque corsaire, la défaite espagnole, puis celle des troupes de Maximilien. L'auteur insiste sur l'action des différents envahisseurs, mais ne se réfère pas à ce qui se passait *de l'autre côté*, sur l'autre front de combat. Comme si la ville gagnait par elle-même, « naturellement ». Or, il nous semble que ce discours minimise ainsi les victoires des habitants, leur capacité à résister, leur combativité. À l'image véhiculée par le discours officiel – et par le voyageur – des habitants de Veracruz représentés comme une population lascive, festive, passive, contraste une autre image, qui perdure et se véhicule depuis le bas : celle du Veracruz digne, héroïque, résistant et organisé²⁵²⁵.

En étudiant les stéréotypes que véhiculent les récits de voyage, Véronique Magri-Mourgues s'interroge : « Le récit de voyage avouerait-il ici ses limites lorsqu'il projette sur l'Autre ses préjugés régulateurs sans ménager une place aux aspérités de la réalité ? »²⁵²⁶ Certes, nous partageons cette analyse. Cependant, nous pensons surtout qu'en plus d'avouer leurs limites, ils révèlent par l'utilisation des

²⁵²⁴ CHARNAY, Désiré. *Voyage au Mexique: 1858-186*, op. cit., p. 190.

²⁵²⁵ Voir par exemple à ce propos l'intervention de Pedro Salmerón dans *Paraleerenlibertad* (2016, 9 avril). Curso « Historia de México para luchadores sociales », Parte 1. [Vidéo en ligne]. Disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=SfxH3gLe6_k

²⁵²⁶ MAGRI-MOURGUES, Véronique. *Préjugés et syntaxe dans le récit de voyage* [en ligne], dans *Hal : Archives-ouvertes.fr*, 2011. Disponible sur : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00596371/document>

stéréotypes la persistance d'un regard impérial, et une dangerosité potentielle. Rappelons en ce sens les propos d'Edward Saïd, qui insiste tout au long de son œuvre pour montrer comment « ce genre de textes peut *créer*, non seulement du savoir, mais aussi la réalité même qu'il paraît décrire. »²⁵²⁷.

S'il est une figure qui connaît depuis plus de cinq siècles les préjugés de l'étranger, de l'homme occidental arrivé sur ces terres, c'est bien celle de l'Indien. En plus d'être une « erreur » épistémologique, puisqu'il doit son nom aux Indes, il est une catégorie, un concept, une « création »²⁵²⁸. Comme le souligne à ce propos Guillermo Bonfil :

El indio es producto de la instauración del régimen colonial. Antes de la invasión no había indios, sino pueblos particularmente identificados. La sociedad colonial, en cambio, descansó en una división tajante que oponía y distinguía dos polos irreductibles: los españoles (colonizadores) y los indios (colonizados). En este esquema, las particularidades de cada uno de los pueblos sometidos [...] pierden significación, porque la única distinción fundamental es la que hace de todos ellos « los otros », es decir, los no españoles.²⁵²⁹

Avant de nous focaliser sur la manière dont les indigènes sont (re)présentés par nos auteurs et voyageurs, prenons du recul par rapport à notre propre démarche, et rappelons quelques considérations préalables.

Dans la première partie de ce travail, nous avons commencé notre historique à partir du Mexique au XVI^e siècle. Les *Cartas de relación* (1519-1526) d'Hernan Cortès et l'*Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* (1575) de Bernal Díaz del Castillo, deux récits de voyage (au sens large) fondamentaux, légitiment ce choix méthodologique. En ce point de nos réflexions, il nous semble cependant important de revenir en arrière pour nuancer, si ce n'est rectifier, ce premier regard que nous avons proposé sur le Mexique. En effet, commencer notre historique par l'arrivée des conquistadors espagnols minimise l'importance des civilisations amérindiennes, mais aussi l'histoire passée de ce territoire. Comme si avant, il n'y avait *rien*. Ou plutôt, rien qui ne mérite réellement la peine que nous nous y attardions.

²⁵²⁷ SAÏD, Edward W. *L'orientalisme : L'Orient créé par l'Occident* [1978], *op. cit.*, p. 113.

²⁵²⁸ BONFIL BATALLA, Guillermo. *Mexico profundo: Una civilización negada*, *op. cit.*, p. 121-137.

²⁵²⁹ *Ibid.*, p. 121-122.

Pourtant, comme le démontre Enrique Dussel : « Ni era esto un -vacío|| incivilizado y bárbaro: era un -plenoll de humanización, historia, sentido »²⁵³⁰; tandis que pour reprendre les propos d'Alicia Hernández Chávez :

Un complejo tejido cultural encontraron los españoles al desembarcar en tierras americanas: culturas aún vigorosas, algunas de fuertes tradiciones; otras, en su ocaso, pero todas presentes en su rica trama cultural. Aproximadamente unos veinte millones de personas habitaban el área mesoamericana, concentradas en grandes centros urbanos, independientes, con aglomeraciones agrarias aledañas.²⁵³¹

La « mexicanité », nous l'avons vu, peut s'appréhender de multiples manières. Elle repose dans tous les cas sur un facteur essentiel : la rencontre originelle entre deux civilisations. Or, plus nous avançons dans nos pensées, plus l'influence de la culture mésoaméricaine chez les mexicains d'aujourd'hui nous paraissait forte, prégnante, évidente. Nous partageons en ce sens les pensées de Miguel León Portilla, lorsqu'il déclare :

Y creo que los mexicanos actuales y centroamericanos, todos tenemos rasgos de la cultura mesoamericana. Y si me preguntan hasta donde llega hoy mesoamérica, comenzó en una zona pequeña de las costas del golfo y ahora llega no solamente a Los Ángeles, sino a Chicago y hasta Nueva York. [...] Tenemos una gran herencia cultural que se perpetúa de una manera o de otra encada mexicano.²⁵³²

Idée que revendique également Octavio Paz, lorsqu'il affirme que chaque mexicain(e) porte en lui la continuité de 2000 ans d'histoire²⁵³³. Mais nous pouvons encore remonter en arrière. En effet, bien que les sources et les explications varient, les premiers habitants arrivent en Amérique, selon les estimations, environ 30 000 ans avant sa « découverte » officielle. Les plus vieux restes humains trouvés à ce jour sur le continent sont découverts au Mexique, à Tulum, en février 2008. Ils appartiennent au squelette d'une femme, surnommée Naïa – ou *La dama de China* – par les archéologues, qui aurait vécu entre 12 et 13 000 ans avant JC.

²⁵³⁰ DUSSEL, Enrique. 1492. *El encubrimiento del Otro: Hacia el origen del "mito de la modernidad"*, op. cit., p. 99.

²⁵³¹ HERNÁNDEZ CHÁVEZ, Alicia. *México. Una breve historia: Del mundo indígena al siglo XX* [2000]. México : Fondo de Cultura Económica, 2002, p. 17.

²⁵³² Canal Once (2010, 4 février). *Discutamos México. Programa 1*. [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=JV-4Yj-Lqsc>

²⁵³³ PAZ, Octavio. *El laberinto de la soledad*, op. cit., p. 453 : « La ciudad de Mexico fue levantada sobre las ruinas de México-Tenochtitlan, la ciudad azteca, que a su vez fue levantada a semejanza de Tula, la ciudad tolteca, construida a semejanza de Teotihuacan, la primera gran ciudad del continente americano. Esta continuidad de dos milenios está presente en cada mexicano. »

Les premiers habitants furent des nomades, jusqu'à ce qu'un certain nombre d'entre eux commence, il y a de cela 7 000 ans, à cultiver des plantes comme l'agave, le haricot, le piment, l'avocat, l'oignon. De nomades, une partie des groupes jusqu'alors en constant mouvement devient semi-nomades, puis se sédentarise. Peu à peu, la civilisation olmèque (1200-400 avt JC) s'épanouit sur les côtes du golfe du Mexique. Nous n'allons pas revenir sur les différentes cultures qui s'élaborent par la suite, ni sur la « civilisation mère » dont nous avons déjà parlé, et dont les mexicas sont en quelque sorte le dernier maillon. Ce que nous désirons souligner, c'est l'héritage immense que lègue la civilisation amérindienne à l'identité mexicaine. En réalité, celle-ci ne peut se comprendre sans avoir conscience de la prolongation d'une civilisation qui, quand bien même disparue, continue non seulement de rappeler sa présence dans les paysages, sinon surtout dans les coutumes, les manières de sentir, de dire et de voir le monde des mexicains. Pensons aux nombreux emprunts des langues amérindiennes dans le langage mexicain ; à la survivance et la vitalité des langues comme le nahuatl, le mazatèque, l'otomi ; au syncrétisme religieux ; aux métissages alimentaires et gastronomiques, etc.

Comme nous l'avons vu plus d'une fois : depuis plus de cinq siècles, le racisme, la discrimination, la violence à l'égard des peuples originaires se perpétue. Et ce malgré la fascination des étrangers – et des mexicains eux-mêmes – pour les « ancêtres » et leurs « somptueuses civilisations » ; malgré une part indigène présente dans chaque mexicain ; malgré près de 60 groupes, actuellement considérés comme descendants des peuples originaires, et presque 10% de la population, selon le sondage de l'INEGI de 2005, qui se considère indigène. Pourtant, dans l'imaginaire collectif, « l'indien » est chargé de préjugés négatifs, tandis que tout concourt à former et entretenir cette vision discriminatoire. Il suffit pour s'en faire une idée de se référer au langage courant, dans lequel « *indito* » ou « *indio* » sont devenus une injure pour de nombreux secteurs de la société ; ou bien de rappeler les expressions telles que « *no tiene la culpa el indio, sino el que lo hace compadre* », « *pareces indio come-tamales* »²⁵³⁴, « *indio comido indio ido* ». Nous pouvons aussi porter notre attention sur les médias, les films, les publicités, et nous rendre compte immédiatement de « l'idéal » que prétend impulser le gouvernement²⁵³⁵. Tout en

²⁵³⁴ Pour l'analyse de ces expressions et de quelques autres, voir à ce propos GÓMEZ REYEZ, Laureano. « Prejuicio, estereotipo y discriminación hacia los indígenas en México », *op. cit.*, p. 191-193.

²⁵³⁵ Voir par exemple JESÚS MARAÑÓN LASCANO (de) Felipe, MUÑIZ Carlos. « Estereotipos mediáticos de los indígenas. Análisis de representaciones en programas de ficción y entretenimiento de televisoras en Nuevo León » [en ligne], dans *Razón y Palabra. Primera Revista Electrónica en América Latina Especializada en Comunicación*, numéro 80, *Comunicación como valor de desarrollo social*, Août-Octobre 2013. Disponible sur :

reprenant le lieu-commun du « complexe » du mexicain, Jorge Ibarguengoitia s'en moque et dénonce cet impérialisme de l'image de la manière suivante :

El mexicano es acomplejado. Este rasgo no tiene nada de inexplicable. Raro sería que no lo fuera. [...] Por si fuera poco, el mexicano es por lo común chaparrito, gordo y prieto, o en su defecto, chaparrita, gorda y prieta, y se pasa la vida entre anuncios en los que aparecen rubios, blancos y largos, que corren por la playa, manejan coches deportivos y beben cerveza. ¿No es para estar acomplejado?²⁵³⁶

Pour Guillermo Bonfil, l'indigène est perçu de nos jours à partir du préjugé facile et de l'accusation systématique, puisqu'une grande partie de la population a tendance à le considérer comme: « el indio flojo, primitivo, ignorante, si acaso pitoresco, pero siempre el lastre que nos impide ser el país que deberíamos ser. »²⁵³⁷

Dans les récits des voyageurs au siècle dernier, nous avons montré comment la figure de l'indien apparaissait sous plusieurs formes, sous plusieurs masques : observé, appréhendé, imaginé, stéréotypé, dévalorisé, rarement humanisé. Peu de voyageurs, tout du moins dans l'espace de la page, ont partagé des moments d'échange fraternel, des rencontres désintéressées, profondément humaines, avec des personnes issues de cette catégorie de la société. Seul nous revient en mémoire le rapport de John Reed avec les *peones*, ou la discussion qu'il eût jusqu'au lever du jour avec ces femmes indiennes qui épanchaient leur peine, leur colère, en lui parlant de leurs maris, au temps de la révolution. Sans cela... Nous nous souvenons de Sybille Bedford, pour laquelle les Tarasques la renvoyaient à sa propre culture, à des réflexions philosophiques, ces fameux détours par l'ailleurs pour revenir à soi – où *l'autre* se dérobe sans cesse. Nous nous rappelons de Graham Greene, profondément croyant, occidental, dépassé par l'allure et les rites de ces « primitifs ». Ou bien encore d'Emilio Cecchi, d'Albert t'Serstevens, de Michel Droit, qui allaient à leur rencontre, fiers de la civilisation qu'ils incarnaient, par rapport à ces personnages « primitifs » ou/et déréalisés. Nous avons signalé les rapports essentiellement pragmatiques de voyageurs occidentaux « impressionnistes », pour reprendre la galerie de Todorov, qui voyageaient au Mexique comme dans un décor de cinéma (Emilio Cecchi, Michel Droit), ou dans un jardin d'aventure (Albert t'Serstevens). Nous avons montré par ailleurs que les

http://www.razonypalabra.org.mx/N/N80/V80/20_MaranonMuniz_V80.pdf ; GURPEGUI VIDAL, Javier. *El relato de la desigualdad: Estereotipo racial y discurso cinematográfico*. Zaragoza : Tierra, 2000. (Coll. Moonfleet).

²⁵³⁶ IBARGÜENGOITA, Jorge. *Instrucciones para vivir en México* [en ligne]. Disponible sur : <http://librosolucionarios.net/jorge-ibarguengoitia-instrucciones-vivir-mexico-pdf/>

²⁵³⁷ BONFIL BATALLA, Guillermo. *Mexico profundo : Una civilización negada*, op. cit., p. 45.

indigènes servaient majoritairement de rencontres contextuelles, de toile de fond, voire de « réservoir exotique » ou « d'objets scientifiques », généralement mis en scène sous la forme d'un Je-Cela, au sens hubberien du terme. Bien qu'ils permettent aux voyageurs de s'interroger sur leur propre culture, sur la relativité des coutumes, sur le devenir du monde, ces-derniers continuent à les percevoir à partir d'une vision eurocentrée de la modernité et d'un regard foncièrement supérieur. Néanmoins, cette attitude est sans doute provoquée par la méconnaissance de l'Autre et le statut « provisoire » du voyageur qui n'a finalement que peu de temps pour s'immerger auprès de la population locale, et encore plus indigène. Nous l'avons vu, des ethnologues comme Claude Lévy-Strauss ou Jacques Soustelle, mais aussi des voyageurs comme Jeff Biggers permettent, par leur expérience de terrain, de mettre à bas des idées communes, et de nouer des relations fructueuses avec les populations indigènes dans lesquelles ils s'insèrent. Cela présuppose cependant un tout autre voyage, dans lequel le temps, qui fait défaut à nos voyageurs, devient une composante essentielle.

Nous avons néanmoins noté un changement de paradigme que semble annoncer Pino Cacucci, en échangeant avec l'autre, dans le face à face d'un Je-Tu jusqu'alors inédit. Les voyageurs espagnols poursuivent le rapprochement praxéologique qui se note au fil de l'histoire entre le voyageur occidental et l'indigène. Francisco Solano se retrouve plongé dans un mariage purépecha, danse avec les femmes indigènes, se promène auprès de deux huichols dans la capitale. Paco Nadal partage une journée auprès de muletiers rarámuris. Suso Mourelo visite les communautés yaquis, puis va à la rencontre des femmes rarámuris dans la région Tarahumara. Tous dénoncent le racisme, la marginalisation, la violence exercée à leur égard. À ces facteurs indéniablement positifs – les discours et les visions sur les indigènes que transmettent Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo, malgré leurs limites évidentes, n'ont tout de même plus rien à voir avec ceux véhiculés par Désiré Charnay, Graham Greene, Emilio Cecchi, Michel Droit –, nous devons cependant nuancer nos propos. En accord avec Bonfil Batalla: « Lo indio se vende como imagen singular que da el toque del color local, al acento exótico que atrae el turista. »²⁵³⁸ D'un côté, nos voyageurs se méfient de la folklorisation de l'indien qu'ils n'hésitent pas à dénoncer. Cependant, leurs discours n'est pas exempt d'un exotisme temporel qui place les indigènes en dehors de l'histoire, quand il ne les relègue pas, de manière implicite, au statut de « primitifs ». En ce sens, sont-ils réellement si éloignés de ceux qu'ils critiquent par ailleurs ? Voyons encore quelques exemples qui continuent de déplacer le curseur de la sensibilité décoloniale

²⁵³⁸ BONFIL BATALLA, Guillermo. *Mexico profundo : Una civilización negada*, op. cit., p. 92.

des voyageurs vers la persistance d'un regard impérial, mais toujours avec l'ambiguïté qui caractérise leurs attitudes et leurs discours.

Le premier exemple, dont nous allons citer de larges extraits, est tiré du récit de Paco Nadal. Alors qu'il visite la ville d'Urique, il croise par hasard un guide qui travaille à l'hôtel dans lequel le voyageur se loge. L'employé à chevauché jusqu'à la ville en compagnie de touristes américains. Ces-derniers ont effectué l'aller à cheval et rentrent à l'hôtel en fourgonnette :

Como los vaqueros regresan mañana con las monturas libres deshaciendo el camino se me ocurre que no sería una mala idea acompañarlos de regreso al Paraíso del Oso.

- Será duro – responde Diego –, porque mis vaqueros hacen en una sola jornada lo que los clientes han hecho en tres, pero si te apetece, no hay problema. Tienen caballos y sillas de sobra. Adelante.²⁵³⁹

Nous retrouvons ici l'opposition classique entre le voyage organisé, touristique, et le mythe du « vrai » voyage, qui laisse la place à l'imprévu. En accentuant la difficulté de l'entreprise, « será duro », l'auteur réhausse la valeur du voyageur, son propre savoir-faire. La nuit passée de manière fortuite dans un *ranch*, en compagnie des accompagnateurs équestres, lui permet de mettre en scène sa figure de voyageur aguerri, puisqu'il dit utiliser un vêtement polaire : « que siempre llevo en la mochila para emergencias como ésta. »²⁵⁴⁰ À l'aube, ils prennent la direction du *Paraíso del Oso*. Mentionnons la scène qu'élabore Paco Nadal pour introduire la journée, à partir de laquelle nous pourrions émettre plusieurs considérations :

El jefe de la partida se llama José Frías y es un *indio tarahumara* del rancho de Isidro. Tiene cuatro hijos y trabaja como guía desde hace un par de años para Diego. *Como buen indígena*, es seco y silencioso, corto en palabras. Apenas logro sacarle unos monosílabos. *Por ejemplo* cuando pasamos en una aldea perdida en un confin de la barranca [...], le pregunto quién vive en ella.

- *P'os* gente de aquí – es su respuesta.

Más tarde, al pasar junto a un enorme árbol que no había visto antes, le pregunto que es. La respuesta:

- *P'os* un árbol.

²⁵³⁹ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, *op. cit.*, p. 119.

²⁵⁴⁰ *Id.*

La tercera pregunta (« ¿Viven muchos tarahumaras por aquí ?) es merecedora de una respuesta también coherente:

- Sí.

Por lo que decido dejar de hacerle preguntas. José *no es precisamente un líder de comunicación*; sin embargo y pese a su escasa estatura, encima de su caballo se le ve majestuoso, *como un pequeño héroe homérico*; el equino es una prolongación de su sistema nervioso [...]. José es menudo, de ojillos achinados, carita redonda y rasgos mestizos, y no se quita su sombrero blanco ni para dormir.²⁵⁴¹

En continuant d'utiliser, comme beaucoup d'entre nous, le qualificatif « indio » pour évoquer une personne indigène, le voyageur véhicule, sans doute sans le vouloir, le discours des « dominants ». L'adjectif épithète pourrait de fait être retiré de l'énoncé sans que celui-ci ne perde son sens principal. Si nous optons pour *décoloniser* le langage, sans doute un premier pas pourrait être celui de rendre, aux différents peuples, les noms qu'eux-mêmes s'attribuent. Ici, celui de rarámuri.

Contrairement à la plupart des récits précédents, le rarámuri dont parle le narrateur est dans un premier temps particularisé. Il a un nom et possède quelques attributs qui le personnalisent : son métier, une partie de son histoire, sa provenance. Le discours glisse cependant rapidement vers la caricature et la personne s'efface dans le stéréotype. Cette séquence a pour but évident de faire sourire le destinataire, mais révèle aussi la figure de l'indien qui prédomine dans l'imaginaire collectif, et qui oriente la vision du voyageur : « *Como buen indígena, es seco y silencioso, cortoen palabras.* »²⁵⁴² Mais que peut signifier être un « bon indigène » ? Dans ce contexte énonciatif, le « bon indigène » qualifie celui qui reste enfermé dans les stéréotypes, et qui ne s'écarte pas de la norme. En d'autres termes, il est encore une fois celui qui rassure l'étranger pour être conforme à l'image que ce-dernier s'enfait.

Pour montrer que ces affirmations ne relèvent pas du cliché, mais plutôt de l'expérience, le voyageur nous fournit trois exemples qui servent à créer de l'humour, mais qui renforcent également le « stéréotype » de l'indien taciturne et silencieux. En plus d'incorporer la forme du dialogue, l'auteur construit un effet de réel en introduisant la répétition de « *P'os* », une variation qui se réfère à la conjonction « pues » de l'espagnol, et qui vise à faire entendre au lecteur, à partir

²⁵⁴¹ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, *op. cit.*, p. 119. C'est nous qui surlignons.

²⁵⁴² *Id.*

d'un régionalisme, la diction de José Frías. Elle témoigne également d'une autre manière de parler, de converser, et donc, d'une autre manière d'être au monde.

Dans « El Paso del Norte » de Juan Rulfo apparaît également, tout au long du conte, le recours à la répétition de « *P'os* » : « ¿Y allá pos pa qué ? »²⁵⁴³, « Pos que hay hambre »²⁵⁴⁴, etc. Cependant, le parallèle s'arrête ici. Selon Fabio Jurado Valencia :

Hacer sentir que escuchamos y no que leemos, aunque es a través de la lectura que percibimos las voces, constituye el más alto valor estético y ético de Juan Rulfo, porque solo así nos compenetramos con esos mundos para comprender sus complejidades.²⁵⁴⁷

Cette oralité marque et rythme la poétique de l'auteur mexicain. Les silences, l'économie du langage, s'emplissent de signification. Les dialogues procurent un effet de réel, caractérisent les personnages, dramatisent la situation. Les structures syntaxiques – parmi lesquelles, par exemple, l'usage abondant de la répétition – rendent compte des particularités propres à l'oralité. La manière de parler des indigènes ou des paysans, retranscrite dans ces textes, émerge comme une richesse différentielle. Loin d'être dénigrée par l'auteur, il la déplace au contraire vers la sphère de la « ville lettrée »²⁵⁴⁸ ; et rehausse son statut en dévoilant son potentiel poétique et littéraire. Or, la mise en scène de l'oralité dans l'extrait présenté ci-dessus nous paraît témoigner chez Paco Nadal d'autres enjeux narratifs, voire d'une autre idéologie. L'économie du langage de José Frías est présentée comme une carence. Les rares propos du rarámuri sont mis en scène pour que le lecteur, complice, en rit à ses dépens ; ce que confirme la conclusion du voyageur, axée sur des critères eurocentrés : « José no es precisamente un líder de comunicación ».

Bien que Paco Nadal perçoive José Frías, sur son cheval, comme un être « majestueux », le discours nie une fois de plus l'altérité rarámuri. En effet, le narrateur le décontextualise de son monde d'origine pour émettre une comparaison puisée du monde gréco-latin qui ramène et réduit *l'autre* dans le schéma du *même*, tout en le diminuant : « un *pequeño* héroe homérico ». La référence à Homère peut renvoyer le destinataire, à partir de sa culture livresque, à l'Odyssée ; ce qui l'invite à percevoir, par extension, la traversée de Paco Nadal auprès des guides rarámuris comme une petite odyssée. Comparer José Frías à la figure d'un héros homérique

²⁵⁴³ RULFO, Juan. *El llano en llamas*, op. cit., p. 117.

²⁵⁴⁴ *Id.*

²⁵⁴⁷ JURADO VALENCIA, Fabio. « *Oralidad y orfandad en la escritura de Juan Rulfo* », op. cit., p. 84.

²⁵⁴⁸ Voir à ce propos RAMA, Ángel. *La ciudad letrada*. Montevideo : Arca, 1998.

pourrait s'avérer approprié et malicieux – malgré cette incursion *du même* dans *l'autre* – si l'on songe qu'Achille, l'un des principaux héros de *l'Iliade*, était surnommé par Homère « le Péléide » ou « l'Éacide » « *aux pieds légers* ». Or, rappelons-nous que la plupart des anthropologues traduisent le terme « rarámuri » par « ceux qui ont les pieds légers ». Coïncidence, jeu implicite et intertextuel de l'auteur, extrapolation littéraire ? Quoi qu'il en soit, l'interprétation fonctionne et procure au texte, à la comparaison, une nouvelle épaisseur.

Au fil de la randonnée, le stéréotype tombe peu à peu, la personnalité de José Frías se révèle et l'emporte sur la caricature. Le récit, qui enchaîne des situations humoristiques en *crescendo*, connaît son climax narratif dans la séquence suivante :

- ¿Qué más plantan?, ¿verduras?
- No. Droga.
- ¿Cómo? – Mi cara de sorpresa debe ser de foto. [...]
- Sí, plantan mota, marihuana le dicen allá, ¿no? Gracias a eso sobreviven.

Decididamente, este hombre me descoloca. Apenas hemos intercambiado media docena de palabras en toda la jornada, y ahora va y se me destapa con confesiones delicadas.²⁵⁵⁰

Malgré le fait que l'expérience nuance – voire contredise – le stéréotype de « l'indien hermétique », la surprise qu'éprouve le narrateur témoigne de la persistance des clichés dans l'imaginaire collectif, et de la difficulté qu'il a lui-même à s'en défaire.

Suso Mourelo rencontre, au cours de son voyage, des femmes rarámuris :

Me presenta a esas madres que sustentan a sus familias, donde los hombres no están, aunque ellas me dan pocas palabras. « Sí », dicen apenas. Luego callan.

- ¿Dónde están los hombres?
- Trabajan.
- ¿También son artesanos?
- No
- ¿En el campo?
- Sí.²⁵⁵¹

²⁵⁵⁰ NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*, op. cit., p. 124.

Le lien avec la séquence précédente est limpide, puisque le narrateur insiste aussi sur l'hermétisme qui forme en grande partie le stéréotype de l'Indien, mais qui dénote surtout la manière qu'ont les étrangers d'appréhender l'Autre à partir de leur propre culture. Au terme de son expérience auprès des Rarámuris, Jeff Biggers écrit :

Certains voyageurs et des anthropologues ont cru qu'il s'agissait d'une timidité extrême. On a toujours noté l'absence d'effusion chez les Ráramuris, tout au moins en public. [...] Comme d'autres, il [Lumholtz] avait tendance à oublier à quel point la présence des *chabochis*²⁵⁵² les impressionne, même lorsque nous pensons être en bon termes avec eux.²⁵⁵³

Cette réserve face à l'étranger s'accompagne de plus d'une autre forme d'être au monde, qui contraste avec la manière d'être occidentale. Ainsi le voyageur dit-il encore :

Plutôt qu'une étrange timidité, je retrouvais chez les Rarámuris ce que j'avais connu chez certains cow-boys, chez les habitants du désert et chez les Indiens Tohono O'odhams du sud de l'Arizona, où j'avais grandi. Ils n'étaient pas gênés par le silence, surtout en présence d'étrangers. Ils avaient des liens différents entre eux et avec leur environnement. Ils fronçaient les sourcils devant la redondance et l'exhibitionnisme de notre bavardage moderne.²⁵⁵⁴

Suso Mourelo, au contraire de Paco Nadal, ne s'appuie pas sur la brièveté des réponses pour susciter de l'humour ; et préfère expliquer l'attitude de ses interlocutrices à partir de considérations sociales communément admises : « Los rarámuri son poco habladores entre ellos y más aún con los extranjeros. » Sous couvert d'un aspect de scientificité et sous la forme d'une vérité générale, l'auteur et voyageur véhicule cependant le cliché de l'indien taciturne en se basant sur des impressions passagères.

Ce qu'il avoue par ailleurs :

Robert Zingg cuenta cómo esa reserva desaparecía en las tescüinadas [...]. Presumo que me faltan nueve meses en la sierra para que me confiesen algún

²⁵⁵¹ MOURELO, Suso, *Donde mueren los Dioses: Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 84.

²⁵⁵² Les *chabochis* désignent pour les rarámuris « les hommes blancs ».

²⁵⁵³ BIGGERS, jeff. *Dans la Sierra Madre : Une année chez les Tarahumaras*, op. cit., p. 60.

²⁵⁵⁴ *Ibid.*, p. 61.

secreto mayor que la temprana edad de su matrimonio o el nombre de sus hijos, y me permitan conocer su intimidad.²⁵⁵⁵

Mais n'est-ce pas déjà faire part au voyageur de leur intimité, lorsqu'elles partagent avec lui des données personnelles, comme l'âge auquel elles se sont mariées, ou le nombre de leurs enfants ? Considérer ces informations comme peu dignes d'intérêt dénote un jugement axiologique. Malgré sa bonne volonté, nous voyons qu'il adopte, sans doute inconsciemment, une position supérieure par rapport aux femmes qu'il va rencontrer, non pas parce qu'elles l'intéressent en tant que telles, mais parce qu'elles représentent et symbolisent une culture, une altérité, un « exotisme ».

Les deux derniers exemples sont tirés du récit de Francisco Solano.

Dans le premier, nous voyons le narrateur se promener dans la capitale auprès de deux huichols qui logent, comme lui, chez Patricia et Ramón. Julián et Lencho sont de passage au DF pour y vendre leur artisanat. L'évocation que fait d'eux le voyageur est particulièrement représentative de cette vision des indigènes « incapables » de s'intégrer à la temporalité présente – et donc, une fois de plus, situés *en dehors* de l'histoire, à l'aube des commencements –. La capitale semble tout d'abord dépasser les indigènes : « Para los huicholes D.F. es inconcebible »²⁵⁵⁷. En observant leur attitude, l'auteur insiste sur l'anachronisme – et l'étrangeté – que représentent à ses yeux les huichols insérés dans un contexte urbain :

Llevan un andar pausado, *receloso*, de hombres *desmemoriados*, un andar *antiguo*, acorde con una velocidad del mirar que deposita los ojos y averigua la consistencia de las cosas, pero no reconoce su necesidad: *miran, ven y olvidan*. No pasan de largo, todo les estimula la mirada, pero todo les resulta invariablemente monótono, *ajeno* o incierto. Señalan *sin asombro* una heladería, se detienen ante un escaparate de muebles, con la misma *indiferencia* con que obedecen las señales de tráfico. Ahí se quedan *paralizados, ensimismados, en un tiempo anterior a la señal roja del semáforo*, como si éste fuera un animal desconocido al que no pueden nombrar, un animal que huye porque ellos no lo han soñado.²⁵⁵⁸

En plus de (dé)placer les huichols dans une chronologie antérieure à celle dans laquelle ils se meuvent (« en un tiempo anterior »), les adjectifs sont employés dans un sens privatif (*des-memoriados, sin asombro*), ou pour caractériser la passivité dont font preuve les huichols « méfiants », « oublieux », « paralysés »,

²⁵⁵⁵ MOURELO, Suso, *Donde mueren los Dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 84.

²⁵⁵⁷ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 48.

²⁵⁵⁸ *Id.*

« renfermés sur eux mêmes ». Nous retrouvons l'un des lieux-communs soulignés par Roger Bartra lorsqu'il affirme : « El hombre de la sociedad capitalista moderna cree que los campesinos y los primitivos viven sumergidos en la pasividad »²⁵⁵⁹. Aux observations du voyageur se mêlent des énoncés qu'il affirme comme une vérité, lorsqu'il s'agit de croyances ou d'interprétations de sa part. Ainsi lorsqu'il affirme que les huichols ne reconnaissent pas le besoin des choses qui se présentent à leurs yeux – qu'ils oublient aussitôt – ; que « tout » leur paraît monotone ; qu'ils sont indifférents aux signes de la circulation, etc. L'énoncé « señalan *sin asombro* una heladería » nous paraît illustrer ce problème épistémologique. En effet, le fait de désigner quelque chose révèle que les huichols désirent porter l'attention de l'autre sur une particularité, quelle qu'elle soit, qui les a interpellés, tandis que le « peu de surprise » qu'ils manifestent aux yeux du voyageur contredit la gestuelle relevée antérieurement. Nous pouvons ainsi nous demander si la passivité – ou l'indifférence – que leur attribue le narrateur ne serait pas plutôt une autre forme d'expressivité, propre à la culture huichol, qu'il serait incapable de saisir à partir de ses propres codes culturels.

Enfin, la vision qu'il nous livre n'est pas sans évoquer la représentation que forge le canon nationaliste mexicain à propos des « paysans », des « indiens », des « primitifs » ; un stéréotype influencé, selon Roger Bartra, par la manière qu'avaient les occidentaux de se référer à l'asiatique barbare et sauvage qualifié par sa mélancolie, son apathie naturelle, sa résignation passive, son indolence, son manque d'énergie et de volonté ²⁵⁶⁰.

Le dernier exemple que nous allons mentionner illustre la tension constante qui traverse le discours de nos voyageurs contemporains entre une sensibilité décoloniale et la persistance, parfois subtile, d'un regard impérial. Le fragment qui nous intéresse se trouve dans le chapitre central du récit de Francisco Solano, sur des réflexions qui portent le thème « Poesía y política »²⁵⁶¹. Après avoir rappelé quelques vers de Luis Cernuda à propos de la politique, desquels le narrateur se distancie, celui-ci digresse peu à peu jusqu'à parvenir à la vision qu'il a de la situation politique au Mexique :

México, después de la hegemonía, durante 71 años, de un solo partido, se ha desprendido al fin del sometimiento a unas siglas para dirigirse a una consolidación más democrática. En los últimos años, « democracia » era una

²⁵⁵⁹ BARTRA, Roger. *La jaula de la melancolía : Identidad y metamorfosis del mexicano [1987]*, op. cit., p. 65.

²⁵⁶⁰ *Ibid.*, p. 64-65.

²⁵⁶¹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 92-95.

palabra que, en México, no quería decir nada, una palabra que encubría la corrupción más asombrosa y esperpéntica que cabe imaginer y el pretexto para el enriquecimiento del partido en el poder. La imagen de una nación respectuosa de los derechos humanos acaso sea la alucinación más hábil y mejor forjada de la política exterior mexicana. Todo eso comienza a desmoromarse.²⁵⁶²

Le voyageur semble donc *a priori* avoir une sensibilité décoloniale, puisqu'il fait mention de la « fausse » démocratie qui régit le pays depuis plus de 70 ans, évoque les problèmes de corruption, la violation des droits de l'homme. Il souligne également le besoin qu'a le Mexique d'accéder à une vie plus juste, à une meilleure répartition des richesses, et rappelle le massacre de Tlatelolco²⁵⁶³. Malgré le fait d'illustrer, par ces données, la colonialité du pouvoir, il est cependant difficile d'échapper aux formes de pensée qui nous ont construites, et à la culture de laquelle on provient. C'est pourquoi les propos suivants nous paraissent ambigus et témoignent, selon nous, de la colonialité du savoir qui s'infiltré, souvent à notre insu, pour orienter notre manière de voir et de dire le monde :

Los mexicanos, después de años *adormecidos*, inician un nuevo milenio *como si despertaran*, no a la paciencia, sino a la venturanza de que la vida valga más que el precio de una bala o que unas mazorcas de maíz. *La indiferencia sistemática, el olvido, por no decir nada del régimen de repulsa*, ha condenado a miles de indios a renunciar a la devoción de sus costumbres. Los campesinos *se han embrutecido* con un trabajo que sólo les alcanza para comer.²⁵⁶⁴

Le narrateur fait part de la marginalisation – pour ne pas dire la violence – que subissent les peuples originaires, les paysans, les opprimés. Cependant, la présence d'un regard impérial coexiste avec cette sensibilité *a priori* décoloniale. Celui-ci se manifeste par la minimisation que fait le narrateur de sa critique au pouvoir (pourquoi « *por no decir nada del régimen de repulsa* », pourquoi, au contraire, ne pas insister sur ce fait ?), mais surtout dans les tournures passives qu'il prête à la figure du peuple, à la classe paysanne, et qui inversent les rôles. Nous retrouvons dans les remarques du voyageur le lieu-commun, analysé par Roger Bartra, qui consiste à visualiser le monde indigène et le milieu rural comme des réalités sociales statiques et passives. Pourtant, comme le démontrent de nombreux chercheurs par ailleurs, il s'agit au contraire de peuples et de milieux changeants, qui s'adaptent aux circonstances, à l'oppression que leur impose la colonialité globale, et développent, en marge du pouvoir et de la norme officielle, une « culture de la résistance ».

²⁵⁶² SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de Mexico*, op. cit., p. 93.

²⁵⁶³ *Ibid.*, p. 92-95.

²⁵⁶⁴ *Ibid.*, p. 93-94. C'est nous qui surlignons.

Guillermo Bonfil déclare :

Casi cinco siglos de dominación, de agresión brutal o sutil contra la cultura de los pueblos indios, no han logrado impedir la sobrevivencia histórica del núcleo fundamental del México profundo. Los caminos de la resistencia forman una intrincada red de estrategias que ocupan un amplio espacio en la cultura y en la vida cotidiana de los pueblos indios.

Puede hablarse aquí de una cultura de resistencia, para caracterizar la orientación de las culturas indias hacia la permanencia, que *no es inmovilidad sino adopción de los cambios indispensables con el fin último de permanecer*.²⁵⁶⁵

Nous nous démarquons ainsi des propos du narrateur lorsqu'il affirme, dans des segments susceptibles de passer inaperçus – par rapport au ton critique général qu'il adopte à l'encontre du pouvoir dominant – : « Los mexicanos, después de años *adormecidos* [...] » et « Los campesinos *se han embrutecido* [...] ». Dans ces deux cas, l'auteur présente les mexicains (entendons, le peuple mexicain) et les paysans (entendons, la classe paysanne) sans volonté propre, endormis, voire abrutis ; sans mentionner la raison de ce sommeil apparent, puis de cet état de dégradation. La première citation nous semble injuste et distordue : c'est au contraire parce que des hommes et des femmes ont lutté, au préalable, pour accéder à plus de démocratie, que l'alternance politique devient possible. Non seulement l'affirmation du voyageur oriente et simplifie la réalité, sinon qu'elle nie la capacité du peuple à s'être organisé, à avoir manifesté et lutté pour exiger ses droits, pour réclamer justice. Elle semble de plus oublier que ceux qui protestent sont souvent réprimés dans le sang, ou victimes du silence médiatique. Dans le second exemple, la tournure passive minimise également les processus de domination sur la classe paysanne ; pire, elle inverse les rôles, et déplace sémantiquement la faute sur elle. Une tournure active aurait le mérite de rendre à nouveau visible le sujet qu'occulte la tournure grammaticale de la phrase : il est foncièrement différent d'affirmer « *A los campesinos, los han querido embrutecer* » que de reprocher à ces hommes une faute dont ils ne sont pas les coupables. Francisco Solano véhicule, par ces tournures grammaticales, l'inversion qui sous-tend plus largement le mythe de la modernité occidentale. En effet, comme l'a montré Enrique Dussel: « el -mito de la modernidad es una gigantesca *inversión*: la víctima inocente es transformada en culpable, el victimario culpable es considerado inocente. »²⁵⁶⁶

²⁵⁶⁵ BONFIL BATALLA, Guillermo. *México profundo : Una civilización negada*, op. cit., p. 191.

²⁵⁶⁶ DUSSEL, Enrique. 1492. *El encubrimiento del Otro: Hacia el origen del "mito de la modernidad"*, op. cit., p. 74.

Enfin, le narrateur considère que les paysans sont en partie dans cet état à cause d'un travail qui subvient à peine à leurs besoins alimentaires : « sólo les alcanza para comer ». Ce qu'il omet de rappeler, c'est l'impossibilité, pour la plupart des paysans, par leur statut et la colonialité du pouvoir, d'accéder à un autre travail, rémunéré correctement, et donc à la possibilité d'une vie digne.

Pour conclure sur ce point – et en accord avec Walter Mignolo –, nous sommes *tous* insérés dans les rouages de la modernité, nous habitons *tous* la matrice coloniale du pouvoir. Non seulement nous sommes catégorisés – et placés sur une échelle de valeurs, sur une hiérarchie sociale – selon notre race, notre genre, notre nationalité, notre religion, notre statut, notre orientation politique, etc ; sinon que nous sommes influencés, modulés, façonnés par la colonialité du pouvoir, du savoir et de l'être²⁵⁶⁷. En ce sens, *l'hybris du point zéro* n'existe pas, et il n'y a pas de neutralité possible. Prendre conscience de l'option décoloniale c'est, toujours selon Mignolo, avoir le recul suffisant pour s'interroger sur sa place dans le système- monde, sur les mécanismes qui le régissent, et tenter ensuite – si nous nous sentons en désaccord – de nous en libérer : « el punto fundamental de los progresos de descolonización es salir de las reglas del juego que nos ha todos hecho prisioneros, es un desenganche que abre líneas de fuga »²⁵⁶⁸.

Pour des sujets originaires des pays impériaux qui ont, de plus, une situation sociale privilégiée – comme c'est le cas de nos voyageurs espagnols, mais aussi de nous-mêmes –, suivre l'option décoloniale, c'est ainsi résister au modèle que la colonialité globale nous impose pour tenter d'avoir – et transmettre – une vision plus juste, plus humaine, moins coloniale sur le monde. Autrement dit, c'est faire autant d'efforts que possible pour ne pas devenir un sujet impérial mais parier, au contraire, sur la possibilité d'un autre positionnement éthique, politique, philosophique, ontologique, épistémologique, qui tende à élaborer des nouvelles manières d'être ensemble. Or, nous l'avons vu, le voyage sous son versant positif contribue à « décoloniser » les esprits, à commencer par celui du propre voyageur. En tentant par le voyage d'aller contre ses propres préjugés ; en signalant plus d'une fois les travers du système ; en misant sur l'ouverture, l'échange et le dialogue ; les auteurs et voyageurs font preuve d'une sensibilité décoloniale. Ils n'en restent pas moins pour autant imprégnés par leur époque, par leur milieu, par le conditionnement que leur inculque la colonialité globale, et dont ils rendent compte tantôt par leur attitude – qui se reflète à travers la mise en scène de leur propre figure –, tantôt par la

²⁵⁶⁷ Voir par exemple à ce propos Pedro Pablo Gómez Moreno. (2011, 24 avril). « Estéticas decoloniales Walter Mignolo 3.f4v » [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=mqtqtRj5vDA>

²⁵⁶⁸ *Id.*

textualisation qu'ils font de l'Ailleurs et de l'Autre. S'ils réussissent à se libérer de la vision paternaliste, eurocentrée et impérialiste qui imprègne encore de nombreux discours occidentaux – si ce n'est la plupart – sur le thème du voyage, l'auteur et voyageur peut véhiculer la (re)présentation d'un monde plus juste et de ce fait, participer à sa construction. La figure du voyageur qu'évoque Clara Arnaud et le rôle positif qu'elle lui assigne témoignent de cet idéal :

Peut-être que dans un monde saturé d'une information « marketée », les voyageurs qui écrivent sont-ils plus importants que jamais. Ils offrent une parole à ceux qui en sont privés. Ils mettent des mots sur des cultures qui évoluent, des langues qui se perdent et se reconstruisent. Ils retissent les liens fragiles entre les points qui constituent les zones de concentration du discours médiatique. Le voyageur est un curieux. Le mot vient du latin « curas », le soin : il faudrait donc des curieux pour prendre soin du monde, le regarder avec douceur, l'envelopper de mots, pour prendre soin des autres, raconter leurs histoires afin de dissiper cette insidieuse peur de l'étranger.²⁵⁷²

Dans la mesure du possible, Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo aspirent à s'approcher du portrait dressé par Clara Arnaud. Ils prônent et rendent compte, par la textualisation de leur expérience, d'un voyage qui possède dans son entreprise même un germe décolonial. En accord avec Frank Michel :

Ce [type de] voyage là, formateur, déforme avec bonheur notre regard sur l'Autre et sur l'Ailleurs, un regard trop formaté par notre société (celle des dominants) et notre histoire (celle des vainqueurs). Partir n'est pas forcément fuir mais refuser de se laisser instrumentaliser par un discours prémaché, rigide, unilatéral, national, universel, même. Partir c'est d'emblée se préparer à relativiser ce que l'on pensait connaître.²⁵⁷³

À l'autre bout de la chaîne, leurs récits de voyage nous invitent à nous interroger, à aller voir par nous-mêmes, à nous ouvrir à l'inconnu(e). Ils se présentent donc, quelles que soient leurs limites, comme des outils pour élargir nos consciences. Pour décoloniser notre esprit.

²⁵⁷² ARNAUD, Clara. « Les temps du voyage », dans MICHEL, Franck (dir.), *Voyageuses, partir avec...*, op. cit., p. 25.

²⁵⁷³ MICHEL, Franck. *Voyages pluriels : Échanges et mélanges*, op. cit., p. 17.

Conclusion

L'invitation des récits de voyage au Mexique nous a fait réfléchir sur le pays mis en scène et sur les procédés de l'écriture viatique mais aussi, comme un jeu de miroir, sur notre propre réalité. Celle du monde dans lequel nous vivons, et dans lequel nous sommes tous des voyageurs, des passants, des poussières. Le roi poète de Texcoco, Nezahualcóyotl (1431-1472), avait « perçu ce qui était secret », et l'avait dit en ces mots :

Percibo lo Secreto...

Como una pintura
Nos iremos borrando.
Como una flor,
Nos iremos secando
Aquí sobre la tierra.²⁵⁷⁴

Mais des traces restent sur la terre, dans la plus limpide région²⁵⁷⁵. Comme les chants de Nezahualcóyotl, qui remontent à travers les siècles, les récits des voyageurs accueillent, dans leurs discours, le transitoire et l'éternel : le quotidien et les prouesses des hommes ; les petits et les grands événements de l'histoire ; des noms à l'auréole mythique et d'autres aux sonorités inconnues ; la société qui se transforme et les traditions qui restent ; les paysages qui se métamorphosent et ceux qui semblent, au contraire, les mêmes depuis la nuit des temps. « L'histoire » du territoire qui compose aujourd'hui le « Mexique » commence bien avant l'arrivée des occidentaux ; bien avant l'éclosion des civilisations maya, mexica, olmèque ; bien avant que la *dama de China*, entre 12 000 ou 13 000 avant JC, ne périsse dans l'actuelle région de Tulum, à quelques mètres d'un mammouth.

Lorsque les *conquistadores* aperçoivent pour la première fois Tenochtitlán, le 8 novembre 1519, elle est déjà magnifiée par la littérature. Le roi poète évoquait par exemple cette ville au milieu des eaux de la manière suivante : « Sin violencia

²⁵⁷⁴ Poesía de Nezahualcóyotl [en ligne]. Disponible sur : <http://www.los-poetas.com/netz1.htm>

²⁵⁷⁵ Nous faisons allusion à l'œuvre de Carlos Fuentes, dans FUENTES, Carlos. *La región más transparente*. [1955] Edición conmemorativa. Presentación de Gonzalor Celorio, José Emilio Pacheco, Vicente Quirarte. España : Alfaguara, 2008.

permanece y prospera / en medio de sus libros y pinturas, / existe la ciudad de Tenochtitlan. »²⁵⁷⁶ Bernal Díaz del Castillo se souvient :

[...] nos quedamos admirados, y decíamos que parecía a las cosas de encantamiento que cuentan en el libro de Amadís [...] y aun algunos de nuestros soldados decían que si aquello que veían si era entre sueños, y no esde maravillar que yo escriba aquí de esta manera, porque hay mucho que ponderar en ellos que no sé como lo cuente: ver cosas nunca oídas, ni aun soñadas, como veíamos.²⁵⁷⁷

De la confrontation de l’Ancien et du Nouveau, du Même et de l’Autre, naît une nouvelle réalité, que nous pourrions appeler « mexicaine », dont témoignent les récits des voyageurs. Les chroniques des Indes rappellent les enjeux politiques qui traversent le discours viatique depuis son origine et montrent à quel point le Mexique s’inscrit dès ses premières (re)présentations dans le registre de la fascination, de l’hyperbole, de la démesure, de l’aventure, de l’extra-ordinaire. L’évocation que font Hernan Cortés et Bernal Díaz del Castillo de ces terres fabuleuses et démesurées ; des peuples divers qui coexistent sur le territoire, contre lesquels ils luttent ou avec lesquels ils s’allient ; l’avancée de la conquête qu’ils mettent en scène à la première personne ; la (re)présentation de l’espace traversé ; les descriptions de la grande ville de Tenochtitlán et la mention des richesses inhérentes au pays sont à l’origine de l’imaginaire collectif qui est véhiculé sur le Mexique. Comme l’avait remarqué Serge Gruzinski, c’est bien au XVI^e siècle qu’il faut remonter si nous voulons comprendre « la généalogie de notre regard actuel »²⁵⁷⁸ sur le territoire mexicain.

L’historique viatique nous a permis de montrer que le genre du récit de voyage garde, tout en évoluant, des caractéristiques qui servent à le définir depuis ses origines. De plus, la persistance de certains modèles – notamment ceux du voyage classique, du voyage illustré et du voyage romantique – oriente encore les pratiques et les discours des voyageurs contemporains. Comme le remarque à ce propos Gérard Fontaines :

Elle s’insère davantage [la pratique du voyage] dans une stratégie de l’imitation, de l’appropriation que dans celle d’une mise à distance. C’est ce qui permet en outre de comprendre cette volonté de faire une synthèse additive de l’art de voyager, qui reprend, assimile, adapte mais ne rompt pas. À chaque

²⁵⁷⁶ Poesía de Nezahualcōyotl [en ligne]. Disponible sur : <http://www.los-poetas.com/netz1.htm>

²⁵⁷⁷ DÍAZ DEL CASTILLO, Bernal. *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, op. cit., p. XXX

²⁵⁷⁸ GRUZINSKI, Serge. *L’Aigle et le Dragon : Démesure européenne et mondialisation au XVI^e siècle*, op. cit., p. 271.

fois, il s'agit d'ajuster le costume au profil nouveau que le temps et l'évolution sociale ont dessiné. Au demeurant, la pérennité des pratiques [...] n'a de sens qu'associée à cette volonté de capillarité sociale qui fait que chaque génération est davantage composée d'héritiers que d'initiateurs.²⁵⁷⁹

Aux XVII^e et XVIII^e siècles circulent des « arts de voyager » qui prônent le déplacement raisonné et le voyage comme expérience cognitive. Au XIX^e siècle, les voyageurs cherchent également dans la pratique du voyage à ressentir des expériences esthétiques. Les écrivains qui partent à l'aventure sur les terres mexicaines commencent à s'emparer du thème pour faire basculer le récit de voyage dans le champ littéraire. Cependant, comme nous avons tenté de le démontrer, il faut attendre le XX^e siècle pour voir s'affirmer et se constituer le sous-genre des récits de voyage « littéraires » au Mexique.

Certes, le Mexique entretient depuis la « rencontre » des deux mondes des relations fécondes avec les récits de voyage. Nous pourrions même dire qu'il revêt une première existence, aux yeux de l'occident, par les récits venus d'outre-mer. Certains textes qui le mettent en scène possèdent dès le XVI^e siècle des qualités littéraires manifestes ; et des critiques considèrent l'*Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* comme le « premier roman mexicain ». Cependant, comme le rappelle Geneviève Champeau, tout est une question de dominante :

La dominante [...] es lo que determina la cohesión de una obra, organiza su composición, somete a su ley los demás recursos de la creación textual. Un conjunto de dominantes puede determinar – escribe Tomachevsky – la formación de un género, mientras que Jauss considera esta noción como un concepto operativo en el análisis de los géneros tradicionalmente « impuros ».²⁵⁸⁰

Avant de percevoir l'espace mexicain d'une manière « esthétique », « littéraire », « intérieure », il a fallu le conquérir, le nommer, le recenser, le rendre intelligible. La textualisation du Mexique a dans un premier temps des motivations coloniales, religieuses, militaires, politiques, scientifiques. La parole est langage, la parole est acte. Carmen Val Julián en démontre brillamment l'idée dans la *Toponymie du découvreur en Amérique espagnole*²⁵⁸¹. Terre de conquête comme en témoignent les chroniques des Indes ; terre à inventorier sous l'influence des

²⁵⁷⁹ FONTAINES, Gérard. *La culture du voyage à Lyon de 1820 à 1930*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 2003, p. 313.

²⁵⁸⁰ CHAMPEAU, Geneviève. « El relato de viaje, un género fronterizo », dans CHAMPEAU, Geneviève (dir.). *Relatos de viajes contemporáneos : Por España y Portugal, op. cit.*, p. 18.

²⁵⁸¹ VAL JULIAN, Carmen. *La realidad y el deseo : Toponymie du découvreur en Amérique espagnole*. Lyon : ENS Editions, 2011.

« lumières » ; terre rêvée d'aventure au cours du XIX^e siècle schématisent grossièrement l'évolution du regard occidental sur le Mexique. Pour Guy-Alain Dugast, le mythe mexicain est jusqu'alors essentiellement « politique »²⁵⁸². Ce n'est qu'au cours du siècle suivant que les récits de voyage – au sens large du terme – se détachent des visées politiques ou des prétentions purement scientifiques des voyageurs pour s'ancrer peu à peu dans la littérature. Comme l'écrit Sonia Fessel à cet égard :

[...] le document finit [...] par devenir littérature par les transformations opérées au fil des décennies sur les structures du récit de voyage, qu'il s'agisse de la description, de l'instance énonciative, de la fragmentation, d'un travail sur le sens qui transforme la figure textuelle de l'homme et du bateau en symbole. Il y a littérature à partir du moment où il y a multiplication de l'interprétation et où le texte de voyage, informatif par vocation, sort du domaine de la connaissance pour accéder à celui du désir et procurer du plaisir esthétique.²⁵⁸³

Les récits de voyage au Mexique commencent à partir du XX^e siècle à infléchir le discours viatique vers le pôle de la littérature. Les descriptions s'éloignent peu à peu du référent ; les itinéraires sont subordonnés à une logique rhétorique ; les nouvelles modalités de déplacement permettent d'expérimenter des techniques littéraires inédites ; de nombreuses personnes mises en scène deviennent allégoriques et glissent vers le symbole ; les prétentions « scientifiques » sont accompagnées d'une claire volonté de style ; l'espace et la (re)présentation du monde sont saturés de littérature ; le voyageur s'interroge sur les processus d'écriture au sein même de la narration ; le voyage se fictionnalise davantage.

La figure de l'auteur en voyage s'impose au fur et à mesure du siècle. Son savoir-faire, son savoir-dire, son savoir-vivre et son savoir-voyager construisent un personnage modèle qui véhicule par la littérature un « art de voyager ». S'arrêter sur le thème de la rencontre a révélé que les voyageurs s'ouvrent à l'Autre par rapport à leurs prédécesseurs de manière positive ; mais qu'il subsiste, chez certains d'entre eux, un regard européocentré, que nous pourrions parfois même qualifier de raciste et d'impérialiste. Il nous semble ainsi que les propos de Tzvetan Todorov valent malheureusement pour la plupart des voyageurs passés, et dans une moindre mesure

²⁵⁸² DUGAST, Guy-Alain. *La tentation mexicaine en France au XIX^e siècle : L'image du Mexique et l'intervention française (1821-1862)*. Tome 2, *op. cit.*, p. 206 : « l'irruption fréquente de l'imaginaire, les connotations d'ordre affectif, la récurrence d'oppositions duales – traits positifs *versus* traits négatifs –, conduisent à considérer la représentation d'ensemble ainsi structurée non pas comme une simple « image » – « l'image du Mexique » –, mais comme un véritable mythe moderne, le mythe mexicain, que son élaboration et son caractère évolutif pendant notre période de référence permettent de définir comme un *mythe politique*. »

²⁵⁸³ RIDON, Jean-Xavier. *Miroirs de textes*, *op. cit.*, p. 321.

présents, lorsqu'il écrit : « Il faut, pour assurer la tension nécessaire au récit de voyage, la position spécifique du colonisateur : curieux de l'autre, et sûr de sa propre supériorité. »²⁵⁸⁴

Les voyageurs contemporains choisissent leurs destinations en fonction de désirs sous-jacents²⁵⁸⁵. Au fil des siècles, les pays – mais aussi les espaces – s'inscrivent dans un imaginaire touristique qui détermine en grande partie le type de voyage effectué. Les voyageurs qui décident de partir pour l'Orient sont poussés par une rêverie de l'Ailleurs « exotique » ; ceux qui se rendent en Italie préfèrent le tourisme culturel ; ceux qui s'aventurent vers les pôles envisagent un voyage à dominante sportive, etc. Le Mexique offre cependant aux voyageurs occidentaux une palette si large de possibilités (tourisme culturel, sportif, balnéaire, alternatif, etc.) que n'importe lequel des profils pourrait s'y retrouver. Pour reprendre la classification de Jean-Didier Urbain, c'est une destination qui convient tant à l'appellu désert, au rêve altruiste et humaniste, à la rêverie cénobite, qu'à la tentation sociétale²⁵⁸⁶. « L'art de voyager » défendu par les auteurs et voyageurs s'inscrit dans les deux premiers désirs et se distancie des deux autres. La manière qu'a ce pays de s'inscrire dans l'imaginaire collectif occidental relevée par Guy-Alain Dugast pour le XIX^e siècle est en grande partie valide de nos jours lorsqu'il écrit : « le Mexique reste synonyme d'éloignement et d'espaces infinis, de rencontres imprévues, de dangers, d'aventures, mais c'est aussi un pays dont on loue les contrastes, les paysages, les couleurs, en un mot la beauté. »²⁵⁸⁷

Les récits de voyage de ce début de siècle témoignent cependant, à l'instar de la littérature viatique, de changements de sensibilités. Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo illustrent le renversement certes lent, mais qui existe, dans l'approche de l'Ailleurs qui sépare les conquistadores du XV^e siècle des voyageurs espagnols du XXI^e siècle. Rappelons que pour Ryszard Kapuscinski, il existe trois manières de se positionner face à l'Autre : la guerre, la muraille, le dialogue²⁵⁸⁸. Les récits de voyage au Mexique rendent compte de ces différentes attitudes adoptées à l'égard de l'Autre au fil du temps. Nous pouvons ainsi dire, en simplifiant, que

²⁵⁸⁴ TODOROV, Tvetan. *Les morales de l'histoire*, op. cit., p. 107.

²⁵⁸⁵ Gérard Fontaines écrit par exemple à ce propos : « chaque destination induit un profil caractéristique de voyageur ainsi que des types de voyage assez divers, tant par les motivations que par les pratiques. », dans FONTAINES, Gérard. *La culture du voyage à Lyon de 1820 à 1930*, op. cit., p. 49.

²⁵⁸⁶ URBAIN, Jean Didier. « Pourquoi voyageons-nous ? », dans *Sciences Humaines*. Juillet/Août 2012, numéro 2405, *L'imaginaire du voyage*, op. cit., p. 35.

²⁵⁸⁷ *Ibid.*, p. 103.

²⁵⁸⁸ KAPUSCINSKI, Ryszard. *Cet Autre*, op. cit., p. 83.

l'*ego-conquistador* choisit dans un premier temps la guerre²⁵⁸⁹. Au XVIII^e et XIX^e siècle, les voyageurs se positionnent en quelque sorte derrière une « muraille », car ils instaurent une barrière entre eux et l'Autre. Les scientifiques et les romantiques ne rencontrent pas vraiment l'Autre : les premiers le décortiquent ; les seconds, tournés sur eux-mêmes, projetant sur autrui leurs propres fantasmes, l'investissent de leurs émotions, mais aussi de leurs préjugés, le réduisent au stéréotype, ou le présentent comme une peinture dont l'humanité leur échappe. Au fur et à mesure du XX^e siècle, et ce malgré des limites évidentes, les voyageurs commencent à s'ouvrir à l'Autre. Le voyage-conquête se mue, au fil des siècles, en voyage-dialogue. Les constats de María Rubio Martín à l'égard des récits de voyage espagnols contemporains vont en ce sens lorsqu'elle écrit : « ¿Cuál es, pues, el nuevo valor que el viaje ha adquirido en los últimos años? El encuentro, el conocimiento, el conocimiento a partir del encuentro y el diálogo con uno mismo y con el/lo otro. »²⁵⁹⁰

Situer les récits de voyage de Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo dans la tradition montre qu'ils poursuivent la voie ouverte par leurs prédécesseurs à la fois qu'ils essaient d'innover dans les itinéraires et dans leur mise en récit. Croiser leurs parcours empruntés indique la persistance de lieux-communs, l'apparition de nouvelles cartographies, la permanence de lieux symboliques. L'analyse de leurs itinéraires dévoile la poétique et les objectifs de chacun des auteurs.

L'itinéraire « flottant » de Francisco Solano joue avec les règles du genre et met en scène un Mexique qui se détache en partie de la sphère référentielle pour entrer de plain pied dans la sphère littéraire. « Bajo las nubes de México », le narrateur entre dans un espace indéterminé, poétique, impalpable, qui se reconfigure à chaque instant. L'itinéraire et la poétique qu'il élabore semblent épouser, à l'image de son titre, le « modèle du nuage » tel que le définit Serge Gruzinski, qui « suppose que toute réalité comporte une part de méconnaissable et qu'elle recèle toujours une dose d'incertitude et d'aléatoire. »²⁵⁹¹ C'est un Mexique qui semble flotter dans la mémoire de l'auteur pour se reconfigurer ensuite par touches, par visions, par images, dans l'espace textuel de la page. Les propos de Jean Attali appuient encore notre choix qui consiste à qualifier le parcours de Francisco Solano comme un itinéraire « flottant », car ils nous semblent illustrer l'état d'esprit du voyageur et la poétique qu'il élabore.

²⁵⁸⁹ Nous empruntons l'expression et le concept à Enrique Dussel, dans DUSSEL, Enrique. *1492 : El encubrimiento del Otro : Hacia el origen del "mito de la modernidad"*, op. cit., p. 8

²⁵⁹⁰ RUBIO MARTIN, María. « En los límites del libro de viajes: seducción, canonicidad y transgresión de un género » [en ligne], dans *Revista de Literatura*, op. cit., p. 70.

²⁵⁹¹ GRUZINSKI, Serge. *La pensée métisse*, op. cit., p. 55.

En effet, selon ce philosophe :

D'un point de vue psychologique, apprendre à vivre [à voyager] ne signifierait rien d'autre que passer par une école du flottement. [...] Celui qui a trouvé l'œil du cyclone se désagrège dans une vitalité absolue [...]. Il fait de sa vie une expédition dans les régions inexplorées de l'être qui se situent entre la sincérité et le don d'invention.²⁵⁹²

Sébastien Rongier rappelle la classification de Dominique Viart, selon qui la littérature contemporaine peut s'appréhender à partir de trois positionnements qui impliquent, de la part de l'auteur, différentes attitudes face à la littérature. Il propose ainsi de distinguer la littérature consentante, concertante et déconcertante²⁵⁹³. La manière qu'ont les trois voyageurs de traiter l'itinéraire illustre ces différentes positions, qui en disent long sur leurs poétiques, et qui se répercutent ensuite sur l'ensemble de leurs narrations. Le traitement inhabituel que fait Francisco Solano de l'itinéraire s'inscrit, comme l'ensemble de son œuvre, dans une littérature déconcertante :

C'est une littérature qui déplace l'attente, qui échappe au préconçu, au prêt-à-penser culturel. Elle s'extrait du simple régime de la consommation [...]. L'enjeu de ces écritures, déranger les consciences d'être au monde, tenter de dire ou signifier le réel, la violence du monde, ou de l'intimité sans céder sur les questions d'écriture : de nouvelles significations impliquent de nouvelles formes, de nouvelles syntaxes.²⁵⁹⁴

L'itinéraire « rhétorique » de Paco Nadal, qui subordonne son parcours aux attentes du lecteur, s'inscrit au contraire dans une « littérature concertante », qui s'insère « dans les clichés du moment, dans le bruit culturel contemporain [...] ». La préoccupation n'est pas ici l'écriture, mais plutôt le coup ou le bruit de fond médiatique²⁵⁹⁵. Cela peut s'expliquer notamment par son statut professionnel, qui implique une certaine « marchandisation » du voyage ; sa personnalité, dotée d'humour, d'ironie, et du goût pour la formule percutante ; mais aussi l'époque dans laquelle nous sommes.

²⁵⁹² ATTALI, Jean, cité GHITI, Jean-Marc. « Maurice Merleau-Ponty. Le lieu à l'œuvre dans la pensée », dans PAQUOT Thierry, YOUNES Chriz (dir.). *Le territoire des philosophes : Lieu et espace dans la pensée au XX^e siècle*. Paris : La Découverte, 2009, p. 340.

²⁵⁹³ RONGIER, Sébastien. « La littérature contemporaine et le réel » [en ligne], dans *Èspèce d'espace théorique*, 28 octobre 2014. Site officiel de Sébastien Rongier. Disponible sur : <http://sebastienrongier.net/spip.php?article282>

²⁵⁹⁴ *Id.*

²⁵⁹⁵ *Id.*

Pour reprendre, en ce sens, les observations de María Rubio Martín, qui s'appliquent pour le récit de Paco Nadal :

El interés actual por el género ha sido aprovechado por la industria editorial para dar salida a una serie de obras que reúnen en torno a un atractivo título, a veces demasiado artificial, una serie de textos fragmentarios, independientes y escritos en un principio con fines diversos.²⁵⁹⁶

L'itinéraire « historique » de Suso Mourelo peut se rapprocher d'une littérature consentante : « Elle est du côté de l'imagination romanesque, elle pioche dans un réservoir fictionnel [et historique] et globalement demeure dans la répétition du connu. »²⁵⁹⁷ Le parcours du voyageur invite néanmoins à questionner l'histoire officielle, car il réveille le souvenir de la déportation sous les temps de Porfirio Díaz et du génocide yaqui, sujets qui demeurent méconnus et délicats dans le Mexique contemporain. Ajoutons enfin que la « répétition du connu », qui se lit dans la poétique de l'auteur et certains des lieux (communs) abordés, demeure toute relative, si nous songeons que les récits de voyage prennent leur appui sur une expérience inédite. Autrement dit : si le lecteur familier au genre, et au pays, peut avoir un sentiment de « répétition », la « répétition du connu » se réfère à la textualisation du voyage et à sa mise en scène littéraire. Car en amont, le « connu » s'inscrit toujours, pour le voyageur, à partir de son expérience, à la lumière de l'extra-ordinaire et de la découverte, sous le signe de la fascination. En ce sens, le récit de voyage, qui privilégie désormais l'anecdote, est toujours « inédit ». Comme l'écrit à ce propos Geneviève Champeau : « si lo que narra es la relación particular de un viajero que se establece entre el sujeto observado y la realidad descubierta, cada viaje es nuevo, por muy conocidos que sean los lugares transitados. »²⁵⁹⁸

Analyser les modes de déplacement met en exergue l'évolution des techniques, des sensibilités, et de la pratique du voyage au Mexique. Les autobus décrits par leurs prédécesseurs comme des transports décrépis, surchargés, qui « roulent à tombeau ouvert »²⁵⁹⁹, sont devenus le symbole de la « modernité ». Ils confèrent une dynamique à la narration par les déplacements rapides des voyageurs

²⁵⁹⁶ RUBÍO MARTÍN, María. « Nuevas cartografías del libro de viajes contemporáneo : la cultura especular », dans CARRIZO RUEDA, Sofía M. (dir.). « El viaje y sus discursos », dans *Letras : Revista de la Facultad de Filosofía y Letras de la Pontificia Universidad Católica Argentina Santa María de los Buenos Aires*, op. cit., p. 150.

²⁵⁹⁷ RONGIER, Sébastien. « La littérature contemporaine et le réel » [en ligne], dans *Èspèce d'espace théorique*, 28 octobre 2014. Site officiel de Sébastien Rongier. Disponible sur : <http://sebastienrongier.net/spip.php?article282>

²⁵⁹⁸ CHAMPEAU, Geneviève (dir.). *Relatos de viajes contemporáneos : Por España y Portugal*, op. cit., p. 338.

²⁵⁹⁹ T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*, op. cit., p. 185-186.

qui peuvent désormais se déplacer sur l'étendue de ce territoire immense avec facilité. La voiture, qui servait à transposer les difficultés physiques éprouvées par les voyageurs sur le plan mécanique, n'est plus utilisée pour mettre en scène les dangers et l'inconfort que supposait pour eux de conduire sur les routes mexicaines. La vision et la contemplation, la quête d'expérimentations littéraires et de nouvelles esthétiques prennent désormais le pas sur l'aventure. Le train du CHEPE permet aux voyageurs d'évoquer, comme leurs prédécesseurs, les grands espaces de la Sierra Tarahumara ; l'histoire étonnante qui se rattache à la construction du chemin de fer et à la biographie de son créateur. Leurs récits rendent compte d'un tourisme massif, jusqu'alors inexistant dans cette partie du territoire, et s'interrogent sur les conséquences que cela peut avoir sur le peuple ráramuri. Enfin, la marche qu'expérimentent les voyageurs s'effectue principalement sur le mode de la flânerie, ce qui invite à reformuler ce concept pour l'élargir à des lieux qui ne soient pas nécessairement urbains.

S'arrêter sur le thème de la rencontre nous a permis de montrer comment celle-ci devient, au fil du temps, la clef de voûte de l'expérience viatique et de sa mise en récit. Les « lieux » constituent pour Louis Marin les « événements » principaux du récit de voyage²⁶⁰⁰. La rencontre prend cependant une telle importance dans la pratique du voyage et dans l'espace narratif des récits de la fin du XX^e siècle et du début du XXI^e siècle qu'elle l'emporte parfois sur les descriptions et sur l'importance des lieux traversés. Le chapitre « Desconocidos », qui invite particulièrement à la réflexion, témoigne de quatre inconnus qui procurent à Francisco Solano des leçons de vie ; tandis que San Cristóbal se subordonne – pour ne pas dire se résume – dans son souvenir à la rencontre de Carmen. Paco Nadal et Suso Mourelo mettent particulièrement en scène un voyage-dialogue. La description des lieux laisse davantage la place aux histoires et aux connaissances que partagent avec les voyageurs les personnes rencontrées. Les trois voyageurs rendent compte, par leur attitude et leur discours, de ce que Tzvetan Todorov qualifie comme la bonne distance : « [lorsque] ce-dernier (l'Autre) est reconnu en tant qu'égal naturellement, en vertu d'une commune appartenance à l'humanité, et différent culturellement, l'universel étant ainsi indissociable au particulier. »²⁶⁰¹

²⁶⁰⁰ MARIN, Louis, cité, entre autres, par GANNIER Odile. *La littérature de voyage, op. cit.*, p. 40 : « Un type de récit où l'histoire bascule dans la géographie, où la ligne successive qui est la trame formelle des récits ne relie point les uns aux autres des événements, des accidents, des acteurs narratifs mais des lieux dont le parcours et la traversée constituent la narration elle-même ; récit plus précisément dont les événements sont des lieux qui n'apparaissent dans le discours du narrateur que parce qu'ils sont les étapes d'un itinéraire. »

²⁶⁰¹ TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres : La réflexion française sur la diversité humaine, op. cit.*, p. 514.

Questionner la figure de l'auteur et voyageur requérait pour commencer de prendre en compte leur nationalité. Être un voyageur espagnol au Mexique nous laissait en effet supposer, étant données les relations entre les deux pays, de nombreuses incidences sur leur rapport à l'Ailleurs. Or, le fait qu'ils n'insistent pas sur ce paramètre essentiel nous invite à penser qu'ils préfèrent éviter des sujets polémiques à propos du rôle de l'Espagne sur son histoire passée, mais aussi sur l'actuelle présence espagnole sur le territoire mexicain.

Jusqu'à présent, les voyageurs se (re)présentaient comme des personnages modèles. Francisco Solano, Paco Nadal et Suso Mourelo sont descendus du piédestal sur lequel avaient pris place leurs prédécesseurs. Cette évolution dans le traitement de la figure du voyageur accompagne la prolifération des voyages, pour reprendre l'expression de María Rubio Martín, nous assistons peu à peu à la « désacralisation du mythe » et à la « banalisation du rite. »²⁶⁰²

Les auteurs et voyageurs espagnols continuent à mettre en scène, avec insistance, la figure de l'auteur (lecteur) et voyageur consacrée par leurs prédécesseurs, et participent à l'imposition de ce nouvel archétype dans les récits de voyage au Mexique. Par les personnages rencontrés, les lieux visités, le recours à l'intertextualité, la narration ancre le voyage dans le registre de la culture, et s'éloigne du pôle documentaire longtemps privilégié par le discours viatique²⁶⁰³. À mesure que les auteurs et voyageurs projettent une autre image d'eux-mêmes (désacralisée) et que les pratiques touristiques évoluent, nous assistons, au début du XXI^e siècle, à ce qui nous semble être une lente réconciliation entre les archétypes du (mauvais) touriste et du (bon) voyageur.

Les deux pérégrinations que nous avons effectuées sur le territoire mexicain, proposées à partir des récits des voyageurs du XX^e siècle et de trois voyageurs espagnols du XXI^e siècle, ont mis en évidence l'imaginaire touristique qui gravite autour de lieux d'attractions, devenus des lieux communs, mais aussi révélé de nouvelles cartographies qui se dessinent en ce début de siècle. Se déplacer comme nous l'avons fait sur le territoire en questionnant les *leitmotifs*, mais aussi les absences qui apparaissent dans leurs discours, a permis de voir émerger une (re)présentation du Mexique et de la « mexicanité ». Bien qu'elle évolue en fonction de l'amélioration des transports, des transformations de l'espace, des changements

²⁶⁰² Voir à ce propos RUBÍO MARTÍN, María. « En los límites del libro de viajes : seducción, canonicidad y transgresión de un género » [en ligne], dans *Revista de Literatura*, op. cit., p. 72- 74.

²⁶⁰³ *Ibid.* , p. 71.

de la société, du statut des voyageurs, des sensibilités, le socle commun paraît rester le même.

Il en va de même, nous semble-t-il, pour la poésie viatique que construisent nos trois auteurs et voyageurs. La critique s'accorde à voir en ce début de siècle, en correspondance avec l'évolution des pratiques du voyage et les temps modernes, voire postmodernes, dans lesquels nous sommes, une transformation significative du modèle initial. En ce sens, nous avons vu que les voyageurs espagnols, surtout Francisco Solano, jouent avec les règles de l'écriture viatique jusqu'à parfois les subvertir. Si nous prenons en compte la dernière littérature de voyage, qui propose des œuvres dans lesquelles le questionnement du genre traverse l'ensemble de la narration²⁶⁰⁴, nos trois voyageurs prolongent, plus qu'ils ne remettent en question, le modèle canonique.

Bien qu'ils s'appuient sur plusieurs voyages, effectués à différentes périodes, les trois auteurs ont choisi de les unifier dans l'illusion d'un seul et même voyage. Suso Mourelo suit la structure traditionnelle du genre viatique et déploie la narration à mesure de son itinéraire. Malgré la fragmentation qui se ressent dans le récit de Paco Nadal, et la possibilité de lire les chapitres indépendamment, nous avons vu que l'auteur prend le soin de construire un itinéraire rhétorique, sous-tendu par une logique géographique, qui déplace le lecteur du sud vers le nord du pays. Francisco Solano innove en déstructurant le parcours du voyageur par le biais d'un chapitre central, qui coupe la narration du voyage, et permet d'élaborer deux itinéraires, entraînant tantôt le lecteur vers le nord, tantôt vers le sud du pays. Ils demeurent cependant sous-tendus, et construits, sur une logique géographique : « *el orden del discurso no puede desviarse*, écrit-il à ce propos, *impone su corriente, excluye una ciudad si queda lejos* »²⁶⁰⁵. Malgré des changements de sensibilité, les voyageurs continuent de (re)présenter et d'incarner la figure de l'auteur, lecteur et voyageur qui commençait à s'imposer dans les récits de voyage de leurs prédécesseurs. Paco Nadal et Suso Mourelo suivent le modèle conventionnel et incorporent un narrateur autodiégétique. Francisco Solano se situe dans l'entre-deux, dans l'expérimentation littéraire, et prête la voix narrative tantôt à un narrateur autodiégétique (incarné par le voyageur), tantôt à un narrateur fictionnel et hétérodiégétique (« incarné » par le journal du voyageur). Ce faisant, il confirme, paradoxalement, les relations du récit de voyage avec l'autobiographie et les écritures du « moi », autrement dit, son

²⁶⁰⁴ RUBÍO MARTIN, María. « Nuevas cartografías del libro de viajes contemporáneo : la cultura especular », dans CARRIZO RUEDA, Sofia M. (dir.). « El viaje y sus discursos », dans *Letras : Revista de la Facultad de Filosofía y Letras de la Pontificia Universidad Católica Argentina Santa María de los Buenos Aires*, op. cit., p. 149-163.

²⁶⁰⁵ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 198.

appartenance au registre factuel, à la fois qu'il fictionnalise, par cette mise en scène, son expérience viatique. La narration de Francisco Solano s'inscrit en ce sens de manière paradigmatique dans ce que Victor Quiroga proposait de qualifier par ailleurs comme une « littérature frictionnelle »²⁶⁰⁶. Bien qu'elle s'éloigne de plus en plus du référent, la description reste inhérente aux récits de voyage. Enfin, nous avons vu que les trois auteurs respectent la structure traditionnelle du récit devoyage « circulaire » qui comprend un aller, un voyage, un retour. Si nous avons interprété cette structure narrative comme la continuité du modèle véhiculé à l'âge classique, qui vise à rétablir la transgression de l'ordre social et affirmer les valeurs d'une société sédentaire, nous allons, toutefois, nuancer cette position. Francisco Solano ne réhausse pas la « valeur » de la sédentarité mais il est, au contraire, assailli par le doute :

Sí, los viajes, incluso si son meros traslados espaciales, nos enfrentan con la sospechosa condición de nuestra fidelidad. ¿Por qué nos mantenemos fieles? ¿Qué nos impide tomar la decisión de regresar allí donde nos sentimos un fruto imaginario?²⁶⁰⁷

Le récit de Paco Nadal se termine dans son pays d'origine. Néanmoins, le voyage est devenu son mode de vie, et l'auteur est davantage « en transfert » que prêt à retrouver le confort d'un mode de vie sédentaire. Suso Mourelo mentionne dans l'intertexte la date de la fin de son voyage. Cependant, la signature provient d'Indianapolis, non de son pays d'origine. L'ordre social, supposément retrouvé par les voyageurs à l'issue de leur expérience viatique, est une fois de plus déstabilisé.

Le « Mexique des voyageurs » se révèle être une terre empreinte – à leurs yeux – d'exotisme ; qui leur donne la possibilité de se déplacer dans l'histoire, dans la littérature, et ce jusqu'à plonger aux sources des mythes qui traversent et constituent la vision véhiculée du pays. L'exotisme et la mexicanité sont les notions qui nous paraissent les plus polémiques dans cette partie de notre travail, c'est pourquoi nous aimerions faire encore quelques commentaires à leur sujet.

Nous avons montré que l'exotisme, pour reprendre les propos de Jean-François Staszak, « relève d'un point de vue, d'un discours et d'une construction »²⁶⁰⁸. Malgré des tentatives de réhabilitation et plus récemment, des

²⁶⁰⁶ QUIROGA, Victor. *La dimensión colonial de los relatos de viaje científicos del siglo XVIII : La Condamine y su Breve relación de un viaje al interior de la América Meridional*, op. cit., p. 17. C'est nous qui traduisons.

²⁶⁰⁷ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 138.

²⁶⁰⁸ STASZAK, Jean-François. « Qu'est-ce que l'exotisme ? » [en ligne], dans *Le Globe*. Numéro 148, *L'exotisme*, 2008, p. 13.

propositions pour dépasser l'exotisme traditionnel²⁶⁰⁹, la critique le perçoit généralement de façon négative. Il est ainsi facilement associé à la supériorité occidentale à l'égard des Autres ; à la littérature coloniale ; aux stéréotypes qu'ont produit les occidentaux sur l'Ailleurs ; aux effets, souvent néfastes, que cette forme de pensée et ces représentations ont pu/peuvent avoir sur la réalité. Lionel Gauthier propose une comparaison efficace pour comprendre le fonctionnement de l'attitude exotique lorsqu'il écrit : « le regard exotique est comparable au regard que pose un adulte sur un enfant. Il peut s'extasier sur ses talents, ses capacités, son intelligence, tout en gardant à l'esprit qu'il s'agit d'un enfant, d'un être immature qu'il faut donc surveiller de près. »²⁶¹⁰ L'exotisme, qui naît de la matrice occidentale et de ses rapports à l'Ailleurs, s'accompagne ainsi d'une forme de condescendance lorsqu'il n'est pas, comme l'a montré Tzvetan Todorov, un « éloge de la méconnaissance »²⁶¹¹. Nos voyageurs espagnols ont conscience du double-tranchant de l'exotisme et de ses possibles écueils. Bien qu'ils tentent de s'en distancier, ils continuent de produire dans leurs textes des représentations et des motifs exotiques au regard occidental qui raisonnent, pour le lecteur, comme autant d'invitations au voyage. Étant donné le propos de la littérature viatique et les caractéristiques propres à l'espace mexicain, se « défaire » de l'exotisme, ou ce qui paraît davantage possible, le « déconstruire », est une tâche difficile, mais un défi stimulant pour des auteurs et voyageurs à venir.

Concernant la mexicanité, nous avons vu qu'il est difficile de cerner ce concept mouvant, et peut-être aussi questionnable, notamment en raison du « soupçon d'essentialisme »²⁶¹² qu'il peut générer, et des dérives que peut engendrer une telle conception de l'identité. Les conditions historiques dans lesquelles elle surgit et se développe ; le traumatisme de la conquête ; le besoin d'affirmer son identité, étant donné la puissance de son voisin du nord et sa position périphérique par rapport au « centre » que symbolise l'occident ; son histoire relativement récente ; permettent sans doute d'expliquer en partie la quête que nous pourrions

²⁶⁰⁹ Voir par exemple à ce propos GAUTHIER, Lionel. « L'occident peut-il être exotique ? De la possibilité d'un exotisme inversé » [en ligne], dans *Le Globe*, numéro 148, *L'exotisme*, 2008, p. 47-64. Disponible sur : http://www.persee.fr/doc/globe_0398-3412_2008_num_148_1_1539

²⁶¹⁰ *Ibid.*, p. 52.

²⁶¹¹ TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres : la réflexion française sur la diversité humaine* [1989]. Paris : du Seuil, 2001. (Coll. Points Essais), p. 356.

²⁶¹² Nous empruntons cette expression à Claude Bourguignon et Philippe Colin, dans BOURGUIGNON Claude, COLIN Philippe. « La réception décoloniale en France : Retour sur le soupçon d'essentialisme » [en ligne]. Disponible sur : https://www.academia.edu/19642866/La_reception_decoloniale_en_france_retour_sur_le_soupcon_d_essentialisme

qualifier d'obsessive, de la part des latino-américains en général, et des mexicains en particulier, de leur identité. Nous avons tenté de nous démarquer d'une perspective essentialiste en insistant notamment sur l'importance de concevoir l'identité comme un processus en constante (re)définition. « *México*, écrivait Octavio Paz, *no es una realidad dada ni una esencia: es un proceso.* »²⁶¹³ ; tandis que Jean-Christophe Bailly la présente par ailleurs comme « l'ensemble (bariolé !) de toutes les possibilités du devenir soi-même. »²⁶¹⁴

Selon l'approche choisie, et à considérer qu'elle existe, il est possible de voir apparaître la mexicanité à différentes périodes de l'histoire, ce qui ne facilite pas sa délimitation. Peut-on considérer qu'elle naît symboliquement lorsque les espagnols rencontrent les amérindiens, et qu'ils commencent à interagir, en s'influençant mutuellement dans des processus de transculturalité ? Lorsque *doña* Marina, aussi connue comme la Malinche, donne naissance à Martín Cortés ? Lorsque les mexicains acquièrent l'indépendance ? Lorsque se forme, peu à peu, une conscience nationale ? Lorsque la philosophie s'en empare pour la théoriser ? Aussi évanescentsoit-elle, nous avons cependant tenté de montrer qu'il est possible d'aborder ce concept entre autres à partir d'une approche historique, philosophique, culturelle. Bien que nous ayons insisté sur la formation d'une identité nationale et sur l'appropriation du canon identitaire par la population, autrement dit, sur la mexicanité telle qu'elle se développe à partir du XVIII^e et surtout du XIX^e siècle, nous avons également fait mention des rites et des traditions qui la sous-tendent, ainsi que de la figure centrale de la *Virgen de Guadalupe*. De nombreux éléments représentatifs de la mexicanité (la fête des morts, la dévotion à la *Virgencita*, etc.) existent dès le XVI^e siècle, ce qui présuppose l'existence d'une spécificité et d'une culture « mexicaine » bien avant la période historique sur laquelle nous nous sommes davantage concentrée. C'est pourquoi nous rejoignons Jacques Lafaye lorsqu'il écrit :

Il est possible de voir apparaître dans l'histoire du Mexique *la permanence d'une recherche de soi, de la « mexicanité »*, bien antérieure à Justo Sierra et à Antonio Caso. [...] le Mexique a élaboré, à chaque moment de son histoire, une philosophie qui était l'expression de la « circonstance », au sens où l'a définie Ortega y Gasset.²⁶¹⁵

²⁶¹³ PAZ, Octavio. *El laberinto de la soledad*, op. cit., p. 552.

²⁶¹⁴ BAILLY, Jean-Christophe. *Le dépaysement : Voyages en France*, op. cit., p. 475.

²⁶¹⁵ LAFAYE, Jacques. *Quetzacóatl et Guadalupe : La formation de la conscience nationale au Mexique (1531-1813)*, op. cit., p. 397. C'est nous qui surlignons.

Le concept de « mexicanité » gomme les disparités existantes au sein de la nation et peut également, nous l'avons vu, avoir des conséquences terribles pour les peuples présents sur le territoire en marge du canon traditionnel. En ayant conscience de ces dérives et de ces difficultés théoriques, nous aimerions cependant avancer que la « mexicanité » existe, et qu'elle peut avoir aussi des effets positifs. Nous partageons, à ce stade de nos réflexions, les propos de Juan Villoro pour qui, de nos jours : « Lo -mexicano es más un estado de ánimo que una denominación de origen »²⁶¹⁶. Au cours d'une conférence à l'Université nationale autonome du Mexique (UNAM) en octobre 2013, le politologue Lorenzo Meyer dresse un panorama inquiétant, pour ne pas dire désastreux, de la situation du pays en matière de justice, de sécurité, d'économie, d'éducation²⁶¹⁷. Il montre notamment, à partir de la dernière enquête nationale sur la culture politique et les pratiques citoyennes de la *Secretaría de gobernación*²⁶¹⁸ datée de 2012 (il n'y en a pas eu d'autres à ce jour), l'éloignement radical de la population à l'égard du système politique et de ses dirigeants. Or, malgré la situation de crise généralisée par laquelle passait/passe le Mexique ; malgré cette méfiance et cette distanciation vis-à-vis du pouvoir dominant ; malgré le clair désenchantement qui se révèle dans les sondages ; le résultat à l'une des questions, qui contraste avec toutes les autres réponses, en raison de sa positivité, a de quoi étonner. Ainsi, à la question « ¿Qué tan orgulloso está usted de ser mexicano? », 75 % des personnes interrogées répondent : « Muy orgulloso »²⁶¹⁹. Cette fierté que ressent la majorité de la population vis-à-vis de ses racines et de son identité montre à quel point le « ciment » de la mexicanité a porté ses fruits et la force qu'elle peut représenter pour continuer d'avancer, peut-être, en dépit de la situation.

La crise du système politique, du canon national et le phénomène de globalisation provoque selon Roger Bartra l'apparition d'une « condition postmexicaine »²⁶²⁰. Certes, il existe une distanciation par rapport au modèle national impulsé par l'état de la part d'une grande partie de la population, et nous sommes en présence de nouvelles manières d'être. Cependant, plutôt qu'une remise en cause radicale des modèles canoniques passés, nous préférons considérer qu'il

²⁶¹⁶ VILLORO, Luis. *Safari accidental*, op. cit., p. 44.

²⁶¹⁷ Ffylunam (2013, novembre). Lorenzo Meyer. *Raíz y horizontes del sistema político mexicano*. 10/10/2013. [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=nWpJyJ1BtXo>

²⁶¹⁸ Il s'agit de l'équivalent du Ministère de l'intérieur en France

²⁶¹⁹ Sondage sur le site officiel de l'ENCOP : <http://www.encop.gob.mx/>

²⁶²⁰ BARTRA, Roger. « La condición postmexicana », dans BARTRA, Roger (dir). *Anatomía del mexicano* [2002]. México : Debolsillo, 2007. (Coll. Ensayo –Filosofía), p. 303-310.

s'agit là des transformations et des évolutions que supposent toute identité, mais aussi toute culture. En insistant sur la variabilité et la pluralité des cultures, Tzvetan Todorov écrit à cet égard :

Les cultures n'ont pas d'essence ni d' « âme » malgré les belles pages écrites là-dessus. Ou encore, on parle de la « survie » d'une culture [...] entendant par là sa conservation à l'identique. Or la culture qui ne change plus est, précisément, une culture morte.²⁶²¹

La défense des traditions peut éveiller, à l'instar de la « mexicanité », un soupçon de conservatisme chez qui se positionne en leur faveur. Cela nous permet d'insister sur le besoin d'aller *au-delà* : au-delà de la conception d'une identité figée et essentialisée de la mexicanité qui serait, forcément, accompagnée de traditions et de cultures immuables. Or, il serait au contraire intéressant de s'interroger sur la possibilité de l'existence d'une « tradition comme transmodernité », entendue comme : « le lieu d'une exploration politique, éthique, épistémique et ontologique »²⁶²². En d'autres termes : accepter la mexicanité, la tradition, mais aussi l'exotisme... à condition de maintenir à leur égard une perspective critique pour peut-être, un jour, parvenir à les dépasser.

Évoquer la transmodernité nous permet de revenir sur le thème de la décolonialité, puisque le réseau décolonial essaie à long terme, d'une certaine manière, d'atteindre cet objectif. Au cours de nos réflexions, nous sommes venues à nuancer nos propos en préférant nous référer à la « sensibilité » décoloniale des voyageurs espagnols plutôt qu'à leur « posture » décoloniale. Nous avons également émis une réserve par rapport à la possibilité, qui peut paraître paradoxale, étant donnés les postulats de base de la pensée décoloniale, de considérer que les voyageurs occidentaux *puissent* avoir un regard – ou une posture – décoloniale vis-à-vis de la réalité mexicaine et, plus largement, latino-américaine. Peut-être ce cas de figure est-il possible, mais il serait à vrai dire exceptionnel, et ne correspond pas à l'attitude de nos voyageurs. Nous nous souvenons à ce propos d'une répartie connue chez les neozapatistes que Nicolas Arraitz reprend de la manière suivante :

A une jeune Italienne qui lui demandait : « que pouvons-nous faire pour vous aider ? » le commandant Tacho répondait : « Vous aussi vous avez un

²⁶²¹ TODOROV, Tzvetan. *La peur des barbares : Au-delà du choc des civilisations*, op. cit., p. 89.

²⁶²² BOURGUIGNON Claude, COLIN Philippe. « La réception décoloniale en France : Retour sur le soupçon d'essentialisme » [en ligne]. Disponible sur : https://www.academia.edu/19642866/La_r%C3%A9ception_de_la_th%C3%A9orie_d%C3%A9coloniale_en_france.retour_sur_le_soup%C3%A7on_dessentialisme

gouvernement, vous aussi votre vie est mauvaise. Faites la révolution dans votre pays, et le premier qui a fini vient aider l'autre ».²⁶²³

Le voyage pourrait alors être chez certains sujets un « déclencheur » qui les invite à adopter, une fois de retour dans leurs pays d'origine, un regard – voire une posture – décolonial(e) à l'égard de leur propre réalité. Claude Rougier et Philippe Colin se sont intéressés à la réception de la théorie décoloniale en France et constatent la diffusion, bien que timide, du concept de colonialité dans les travaux universitaires, particulièrement dans les études de genre²⁶²⁴. Ils relèvent surtout sa circulation à travers des mouvements sociaux²⁶²⁵ qui sont, selon eux, « sans doute les plus en phase avec une pensée qui ne vise pas seulement la critique mais la transformation pratique de la société. »²⁶²⁶ Rappelons à cet égard l'implication qu'ont la plupart des membres du réseau colonialité/modernité avec les minorités existantes et les associations qui luttent dans les territoires auxquels ils appartiennent. En ce sens, peut-être aurions-nous pu envisager d'aborder la « posture décoloniale » de Francisco Solano, de Paco Nadal et de Suso Mourelo s'ils faisaient partie d'associations civiles, s'ils étaient fortement engagés, dans leur vie quotidienne, auprès de certaines causes, et que cette implication se ressentait, d'une manière ou d'une autre, dans leurs récits de voyage. Nous aurions également pu soutenir cette idée si Suso Mourelo, après avoir visité les communautés yaquis, s'était par exemple senti si impliqué émotionnellement qu'il aurait ensuite orienté l'essentiel de son voyage – et de son discours – sur le thème en question ; et qu'une fois revenu en Espagne, il aurait tenté, d'une manière ou d'une autre, de se joindre à la lutte Yaqui. Il est vrai qu'analyser la colonialité/décolonialité des récits des voyageurs fût une approche théoriquement stimulante ; mais il est nécessaire de souligner le positionnement des voyageurs qui, s'ils sont ouverts, curieux, bienveillants, parfois lucides, voire critiques, demeurent cependant éloignés d'une éventuelle posture « décoloniale ». La grille de lecture que nous avons appliquée

²⁶²³ ARRAITZ, Nicolas. *Tendre venin : De quelques rencontres dans les montagnes indiennes du Chiapas et du Guerrero*. Paris : Phéromone, 1995, p. 12.

²⁶²⁴ BOURGUIGNON Claude, COLIN Philippe. « La réception décoloniale en France : Retour sur le soupçon d'essentialisme » [en ligne]. Disponible sur : https://www.academia.edu/19642866/La_r%C3%A9ception_de_la_th%C3%A9orie_d%C3%A9coloniale_en_france.retour_sur_le_soup%C3%A7on_dessentialisme

²⁶²⁵ Sur « des sites d'organisation politiques, Libertaire ou le Parti des Indigènes de la République ou encore sur des sites féministes ».

²⁶²⁶ BOURGUIGNON Claude, COLIN Philippe. « La réception décoloniale en France : Retour sur le soupçon d'essentialisme » [en ligne]. Disponible sur : https://www.academia.edu/19642866/La_r%C3%A9ception_de_la_th%C3%A9orie_d%C3%A9coloniale_en_france.retour_sur_le_soup%C3%A7on_dessentialisme

pour analyser les textes à la lumière des théories décoloniales nous a permis de révéler l'imprégnation d'idéologies persistantes dans la pensée occidentale, qui se diffusent ensuite dans le discours des voyageurs. Étant donné le terrain glissant que représente celui de l'engagement politique et le champ de la pensée décoloniale, précisons cependant que nous n'avons jamais prétendu « juger » nos voyageurs par rapport à un quelconque paradigme du « devoir être », mais que nous avons plutôt tenté de déconstruire leurs textes grâce aux apports d'une pensée théorique issue de l'Amérique Latine.

Avant de poursuivre nos réflexions, revenons sur les relations qui se tissent entre le Mexique « réel » et le Mexique « imaginaire », mais surtout entre la *réalité* et la *fiction*.

Tout comme nous avons montré pourquoi, selon nous, la conception d'un Mexique imaginaire et d'un Mexique réel est un mythe, autrement dit, pourquoi cette distinction nous paraît illégitime, ces deux visions du Mexique faisant partie de la même réalité, il nous semble que l'opposition communément faite, notamment pour analyser le genre viatique, entre la « réalité » et la « fiction », peut également être remise en question. Sébastien Rongier rappelle par ailleurs que la querelle n'est pas neuve²⁶²⁷. Platon n'opposait-il pas déjà, nous rappelle-t-il, le *muthos* au *logos* ? Nous partageons ainsi son positionnement, lorsqu'il écrit :

En débordant cette ligne aristotélicienne (marquant le vraisemblable et la bienséance classique du XVII^{ème} siècle et soutenant le réalisme littéraire du XIX^{ème} siècle), on posera d'abord la fiction comme réalité, comme expérience possible du réel, comme relation réelle à la réalité : expérience de vérité du réel à la condition qu'elle soit d'abord entendue comme expérience de la littérature, comme vérité de l'écriture.²⁶²⁸

Antje Ziethen observe le pouvoir qu'a la littérature de « produire des mondes parallèles qui pourraient être liés au nôtre, qui pourraient émerger du nôtre »²⁶²⁹. Nous sommes d'accord avec ces deux positionnements, mais nous invitons à les dépasser. Plus que des « mondes parallèles » qui laissent supposer une frontière entre un monde « réel » et un monde « littéraire » qui, finalement, seraient étanches l'un à l'autre (tout comme des lignes parallèles qui ne se croisent jamais), nous

²⁶²⁷ RONGIER, Sébastien. « La littérature contemporaine et le réel » [en ligne], dans *Èspèce d'espace théorique*, 28 octobre 2014. Site officiel de Sébastien Rongier. Disponible sur : <http://sebastienrongier.net/spip.php?article282>

²⁶²⁸ *Id.*

²⁶²⁹ LEBREC Caroline, PATERSON Janet, ZIETHEN Antje. « Lire le texte et son espace : Une introduction » [en ligne], dans *Arborescences : Revue d'études françaises*, numéro 3, 2013, p. 17. Disponible sur : <http://id.erudit.org/iderudit/1017362ar>

préférons imaginer la littérature, à l'instar de Sébastien Rougier, comme faisant intrinsèquement partie de la réalité. Mais plus que restreindre cette réalité à une réalité « littéraire », autrement dit, véhiculée par la littérature, nous pensons que par effet de contagion, cette même « réalité », issue de la fusion entre le réel et la fiction, peut aussi transformer la « réalité » en marge de toute expérience strictement littéraire. Octavio Paz écrivait en ce sens : « La literatura expresa a la sociedad; al expresarla, la cambia, la contradice o la niega. Al retratarla, la inventa; al inventarla, la revela. »²⁶³⁰ ; et nous rejoignons volontiers Carlos Fuentes, lorsqu'il énonce simplement : « les moulins *sont* des géants, et Clavileno *vole*. Ma fiction est la vérité. »²⁶³¹

Enfin, pour Suso Mourelo : « todo México es mito »²⁶³² ; tandis que pour l'écrivain mexicain mentionné ci-dessus : « Au Mexique, tous les temps sont vivants, tous les passés sont présents »²⁶³³. Cette étonnante sensation d'être sur un territoire où coexistent différentes temporalités dans un même espace-temps procure à de nombreux voyageurs un sentiment d'étrangeté et participe en grande partie à la (re)présentation communément faite (car communément ressentie ?) du Mexique.

À l'instar de multiples prédécesseurs, la visite des ruines invite Francisco Solano à une méditation sur le temps, qui se rattache, ici, à la particularité du temps mexicain tel qu'il est ressenti par le voyageur :

Mi experiencia de México es la percepción de un tiempo simultáneo, la diversidad cultural de un país donde confluye por igual la extenuación del siglo XX con la presencia indígena, cuyos trajes, ademanes y manifiesta humildad se remontan a tiempos inmemoriales, en todo caso a la llegada de los españoles, que no conocieron estas ruinas, ya entonces sepultadas bajo una maraña de tierra y raíces.²⁶³⁴

Comme le rappelle Octavio Paz : « La presencia de lo indio significa que una de las facetas de la cultura mexicana no es occidental. »²⁶³⁵ Sans doute est-ce cette altérité mystérieuse, cette énigme, cette différence, risquons le mot, cet *exotisme*, qui attire en grande partie les voyageurs contemporains. Pour Serge Gruzinski, la diversité des cultures présentes sur le territoire national ; le dynamisme de ses

²⁶³⁰ PAZ, Octavio. *México en la obra de Octavio Paz. I. El peregrino en su patria [1987]*, op. cit., p. 460.

²⁶³¹ FUENTES, Carlos. *Un temps nouveau pour le Mexique*, op. cit., p. 278.

²⁶³² MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*, op. cit., p. 185.

²⁶³³ FUENTES, Carlos. *Un temps nouveau pour le Mexique*, op. cit., p. 37.

²⁶³⁴ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 176.

²⁶³⁵ PAZ, Octavio. *México en la obra de Octavio Paz. I. El peregrino en su patria*, op. cit., p. 453.

traditions ; la présence indigène, qui invite à concevoir le monde de manière alternative ; font du Mexique, dans une modernité essoufflée, un « antidote »²⁶³⁶ que recherchent, dans l'expérience de l'Ailleurs, de multiples voyageurs. Terre de légendes, d'utopies, de violences, berceau du surréalisme, décor des temps simultanés ; terres de « conflits, rêves et miroirs »²⁶³⁷, ce pays se prête depuis toujours à la littérature, invite au voyage, attise l'imaginaire : « le Mexique est une terre de rêves. Je veux dire, une terre faite d'une vérité différente, d'une réalité différente »²⁶³⁸, dit à son propos Le Clezio. Cette « réalité différente » que frôlent de multiples voyageurs, cette « terre de rêves », souvent idéalisée, n'en est pas moins violente. Or, cette violence participe à la représentation mythique que l'on a du pays, qui se débat depuis toujours entre les extrêmes : entre le Paradis et l'Enfer, le Jardin d'Éden et l'Apocalypse, la Civilisation et la Barbarie, le Barbare et le Bon sauvage. En 2012, l'émission « Un œil sur la planète » s'intitulait « Mexique : Chaos ou Eldorado ? », et répondait à cette question en affirmant : « sans doute un peu des deux. »²⁶³⁹ C'est dire si les visions mythiques qui l'interprètent et le sous-tendent continuent à cimenter son imaginaire ; un imaginaire dont la source remonte à cinq siècles en arrière ; et sans doute même au-delà. La pensée amérindienne ne concevait-elle pas déjà le monde, par exemple, à partir d'une série de représentations duelles ?²⁶⁴⁰

Chez nos auteurs et voyageurs, les réminiscences du Jardin d'Éden se sont surtout déplacées à quelques territoires urbains, notamment les lieux traversés dans le Yucatán et la ville de Oaxaca pour Francisco Solano. Des paysages qu'ils ont contemplé leurs évoquent encore la nature sauvage et grandiose qui configure le pays, et leur procurent l'impression de fouler des terres originelles qui les invitent à voyager dans le temps :

Acaso viajamos – cuando viajar es una desviación a lo ignorado, no una mera traslación – por un impulso secreto de hallar el lugar donde se originó el mundo, es decir, lo que somos, o al menos para encontrar esa convicción

²⁶³⁶ GRUZINSKI, Serge. *Histoire de Mexico*, op. cit., p. 408.

²⁶³⁷ PONCE, Nestor. *Le Mexique: Conflits, Rêves et Miroirs*. Nantes: Du temps, 2009.

²⁶³⁸ LE CLEZIO, Jean-Marie Gustave. *Le rêve mexicain: Ou la pensée interrompue*, op. cit., p. 193.

²⁶³⁹ Cloackzilla (2012, 2 août). *Un œil sur la planète. Mexique : Chaos ou Eldorado ?* [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=fSrihYTT4MM>

²⁶⁴⁰ Voir par exemple à ce propos LAFAYE, Jacques. *Quetzacóatl et Guadalupe : La formation de la conscience nationale au Mexique (1531-1813)*, op. cit., p. 285.

íntima, que será altamente improbable, pero acogedora y profundamente terrenal.²⁶⁴¹

La tension qu'il existe entre un Mexique idéalisé sous l'image d'une terre idyllique d'une part et d'autre part un Mexique redouté et critiqué sous l'image d'un Mexique barbare continue de configurer le discours de nos voyageurs. La figuration du « Mexique barbare » se réactualise particulièrement dans l'impunité qui régit le pays, l'exploitation éhontée du peuple au profit d'une minorité, les conséquences terribles du narcotrafic. Elle est cependant atténuée par l'émerveillement des voyageurs et l'équilibre qui ressort de leur (re)présentation du pays pour en fournir une image homogène. S'ils accentuent l'une de ces facettes, que le lieu traversé ou/et une rencontre significative permet de mettre en scène, le parcours du voyageur déplace rapidement le discours d'un pôle à l'autre. Les événements et les personnages passés qui surgissent dans le présent du voyageur et le recours important à l'intertextualité médiatisent également sa relation avec la « réalité » et la(re)présentation du Mexique qui s'éloigne du référent « présent ». En réalité, le couple oppositionnel mythique qui configure la (re)présentation du Mexique depuis sa « découverte » par les occidentaux (paradis terrestre – enfer) est aujourd'hui subordonnée à une autre réalité, qui a commencé à prendre place dans les récits des voyageurs au XIX^e siècle, et qui s'accroît en ce début de XXI^e siècle : celui d'un « Mexique littéraire ».

Nous pourrions poursuivre nos réflexions, les approfondir, sans cesse, mais le temps qui s'égrène nous force à nous arrêter, ou tout du moins, à marquer une pause. Une fois de plus, nous nous identifions à Manuel, l'un des personnages principaux de *La región más transparente*. Comme lui, nous nous sentons impuissantes :

No quiso escribir más. Fijó, nuevamente, los ojos en el sol. Se sintió pequeño y ridículo; pequeños y ridículos debían sentirse cuantos trataran de explicar algo de este país. ¿Explicarlo? No – se dijo –, crearlo, nada más. México no se explica; en México se cree, con furia, con pasión, con desaliento. Dobló sus cuartillas y se puso de pie.²⁶⁴²

²⁶⁴¹ SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*, op. cit., p. 169.

²⁶⁴² FUENTES, Carlos. *La región más transparente*, op. cit., p. 80.

Pour revenir à Kenneth White, que nous avons mentionné lors de l'introduction, le constat qu'il fait pour présenter son *Esprit nomade*, et l'impression qu'il retire de son cheminement, nous invite à nous reconnaître dans sa démarche, lorsqu'il écrit :

Le résultat est en fait moins une thèse au sens de « maîtrise » d'un domaine donné que *l'ouverture d'un champ*, la découverte d'espace matriciels, de parcours possibles, de lignes d'horizon. Il est des régions où le mot « maîtrise » n'est plus applicable. Ce qui n'est pas une déclaration de modestie, mais l'origine d'une méthodologie.²⁶⁴³

Nous aurions pu emprunter d'autres itinéraires, nous engager dans d'autres voies, creuser certaines traces laissées par les voyageurs, ou par le sujet qui nous occupe. Mais cela aurait été un autre travail et aurait supposé, sans doute, d'appliquer d'autres méthodologies. Approcher le Mexique par le biais de récits de voyage nous a mis en présence de textes riches et variés, hétérogènes et complexes, qui invitent à l'interdisciplinarité et à la réflexion sur de nombreux sujets, si vastes, que chacun des chemins empruntés aurait pu conduire à une – si ce n'est à plusieurs – thèses.

Nous avons ainsi préféré à la « spécialisation » le plaisir de la découverte sans cesse renouvelée, du nomadisme intellectuel, de l'ouverture de quelques pistes, pour construire, au terme de ces explorations, une « vision d'ensemble » sur laquelle prendre ensuite assise. Pour Jean-Christophe Bailly, un pays se découvre et s'éprouve :

[...] non à la façon d'un paisible répertoire de souvenirs et de coutume, mais à celle d'une pelote complexe et enchevêtrée où époques, affects et dimensions s'entremêlent comme ici le font le chanvre et le nylon, la petite épuisette et le grand carret, l'émerveillement et l'effroi.²⁶⁴⁴

En nous confrontant aux récits de voyage, il nous a semblé nous trouver en présence d'autant de « pelotes complexes »²⁶⁴⁵ qu'il y avait de textes. Nos analyses se sont évertuées à tirer quelques fils, mais la bobine, qui se re-tricote à chaque instant, est loin d'être démêlée. Nous aimerions ainsi mentionner pour conclure quelques axes que nous aurions pu suivre, territoires que nous aurions pu explorer, et élargir le champ des possibles qui, peut-être, nous occupera dans l'avenir.

²⁶⁴³ WHITE, Kenneth. *L'esprit nomade* [1987]. Traduction de l'anglais de Trn Vn Khai (?). Paris : Le livre de poche, 2008. (Coll. Biblio essais), p. 12.

²⁶⁴⁴ *Ibid.*, p. 20.

²⁶⁴⁵ BAILLY, Jean-Christophe. *Le dépaysement : Voyages en France, op. cit.*, p. 20.

Le premier fil que nous aimerions tirer est celui de l'espace. Nous pourrions creuser la (re)présentation que font les voyageurs de certains lieux-communs, particulièrement de la capitale et des sites archéologiques. Concernant la capitale, il serait stimulant de croiser les regards avec des auteurs mexicains – voire latino-américains – et avec d'autres genres qui prennent le même référent pour objet. Nous pensons par exemple aux chroniques de Carlos Monsiváis et de Juan Villoro, aux œuvres littéraires de Roberto Bolaño, à *Mantra* de Rodrigo Fresán. Pour faciliter leur approche et entreprendre une étude transversale, nous pourrions nous baser sur une typologie de lieux tels que : lieux de mémoire, lieux de culture, lieux populaires, etc. Étant donnée l'importance des ruines dans la littérature et les arts, nous aimerions par ailleurs questionner davantage leur mise en scène dans les récits de voyage contemporains.

Le second fil est celui de la temporalité. En nous retournant sur nos pas, nous nous rendons compte que nous avons privilégié l'espace dans le cadre de nos réflexions. Nous aimerions donc questionner dans un temps futur les différentes manières qu'ont les récits de voyage d'introduire de la temporalité dans leur narration ; les relations entre le temps historique invoqué et le temps du voyage évoqué ; mais aussi analyser, à partir d'exemples précis, les possibles implications idéologiques que peut avoir le fait de privilégier telle ou telle période de l'histoire dans la (re)présentation d'un pays. Nous pourrions nous interroger également sur les conséquences que la distance entre le temps de l'écriture et celui de l'expérience vécue peuvent avoir sur la mise en récit du voyage, ce qui impliquerait de travailler sur la thématique de la mémoire.

Le troisième fil est théorique. Nous aimerions en effet approfondir ou introduire dans le cadre de nos travaux des concepts que nous avons rencontré – ou effleuré – au cours de ces années de recherche. Un concept que nous n'avons pas utilisé dans le cadre de nos analyses, mais que nous désirons incorporer par la suite, et qui rejoint d'une certaine manière la pensée décoloniale, est celui de transculturation. Fernando Ortiz le développe en 1973 pour se référer aux interactions entre deux cultures – entendons, une culture dominante et une culture dominée. Il invite à surpasser la conception anglophone de l'*aculturation*, qui renie en partie la capacité créatrice et la vitalité de la culture dominée, pour lui préférer celui de *transculturation* :

Entendemos que el vocablo *transculturación* expresa mejor las diferentes fases del proceso transitivo de una cultura a otra, porque éste no consiste solamente en adquirir una cultura [...], sino que el proceso implica también la pérdida o desarraigo de una cultura precedente, lo que podría decirse una parcial

desculturación, y, además, significa la consiguiente creación de nuevos fenómenos culturales que pudieran denominarse neoculturación.²⁶⁴⁶

Le phénomène de transculturation a lieu dans ce que Mary Louise Pratt dénomme par ailleurs des « zones de contact » : des lieux dans lesquels se mélangent des sujets, appartenant à différentes cultures, jusqu'alors séparées, que des circonstances historiques font se rejoindre sur un même territoire, et qui débouchent sur des relations qui, bien qu'asymétriques, s'influencent et s'enrichissent mutuellement²⁶⁴⁷. Ángel Rama s'appuie sur la pensée de Fernando Ortiz pour l'adapter au champ littéraire et étudier, à partir du concept de transculturation, les interactions entre la culture européenne et latino-américaine. La transculturation littéraire permet de questionner les échanges et les influences entre le local (voire le régional) et l'universel, la tradition et la modernité, qui aboutissent à une écriture propre à la narration latino-américaine. Les œuvres de Juan Rulfo, tant évoquées au fil de ce travail, ou celles de la génération du *Boom*, sont des exemples paradigmatiques de transculturation littéraire ; mais nous pouvons aussi mentionner les discours des neo-zapatistes et les mouvements mexicains/chicanos comme manifestations paradigmatiques de transculturalité – au sens large du terme. Ce concept pourrait ainsi nous servir tant pour approfondir nos réflexions sur la culture mexicaine et pour relever les phénomènes de transculturation dont rendent compte les voyageurs occidentaux ; que pour questionner la transculturation narrative, présente chez les auteurs latino-américains, qui nous permettrait de croiser les regards avec les auteurs et voyageurs espagnols.

Enfin, nous ne pouvons pas aborder les dernières manifestations des récits de voyage sans mentionner les multiples blogs qui prolifèrent sur la toile et qui narrent, dans ce qui pourrait s'appréhender comme des journaux de bords collectifs, issus de la modernité, les expériences d'auteurs et voyageurs qui rappellent, tous les jours, que l'aventure est possible. Comme elle le fait depuis son origine, la littérature viatique continue d'épouser le rythme du temps et de s'appuyer sur les nouvelles techniques pour mettre en scène le monde. C'est pourquoi nous partageons les pensées de Lussien Guissard lorsqu'il écrit :

La description du monde n'est pas terminée parce que nous avons « découvert » tous les pays, toutes les villes, tous les déserts, toutes les mers ;

²⁶⁴⁶ ORTIZ, Fernando. *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar*. Caracas : Biblioteca Ayacucho, 1978, p. 86.

²⁶⁴⁷ PRATT, Mary Louise. *Ojos imperiales: Literatura de viajes y transculturación* [1992]. México : Fondo de Cultura Económica, 2010.

c'est le contraire qui se passe : les livres du voyage, ou sur le voyage [...] sont très nombreux. Plus on parcourt la planète, plus on écrit sur elle ; plus le monde est petit et plus on le traduit en mots ; plus il y a de voyageurs et plus il y a de regards. La littérature ne mourra pas.²⁶⁴⁸

Dans l'ère moderne et dans le monde globalisé dans lequel nous évoluons, une manière de continuer à approcher la (re)présentation du Mexique dans les récits de voyage contemporains pourrait-être celle de s'ouvrir à un autre territoire, pour le moins vertigineux : celui de la « blogosphère » dans laquelle se manifeste, selon nous, le dernier avatar du genre, que les progrès technologiques ont stimulé et, peut-être, démocratisé. Les frontières entre le monde réel, virtuel, et littéraire s'estompent. En accord avec la temporalité dans laquelle il s'insère, le récit de voyage poursuit l'exploration de ses multiples formes.

²⁶⁴⁸ GUISSARD, Lucien. Cité par HAMBURSIN, Olivier (dir.). *Récits du dernier siècle des voyages : De Victor Segalen à Nicolas Bouvier*. Paris, PUPS, 2005. (Coll. Imago Mundi), p. 11.

Bibliographie thématique

Récits de voyage

Corpus principal

MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México*. Plan de Cristina Ortiz. Madrid : Gadir, 2011. (Coll. Pequeña biblioteca Gadir Itacas).

NADAL, Paco. *Pedro Páramo ya no vive aquí : Historias sorprendentes de un viaje por México*. Prologue de Ángeles Mastretta. Barcelona : RBA, 2010.

SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*. Barcelona : Alba, 2001. (Coll. Trayectos).

Corpus secondaire

BEDFORD, Sylvie. *Visite à Don Otavio* [1953] Préface de Bruce Chatwin. Traduction de l'anglais par Isabelle Chapman. Paris : Phébus, 1991. (Coll. Libretto).

BERNAL DIAZ, del Castillo. *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* [1995]. Madrid : Espasa Calpe, 1992. (Coll. Austral).

CACCUCCI, Pino. *Poussières mexicaines* [1992]. Traduit de l'italien par Alain Sarabayrouse. Paris : Payot & Rivages, 2005. (Coll. Petite bibliothèque Payot/Voyageurs).

CECCHI, Emilio. *Mexique : Récit de voyage*. Traduction de l'italien par Pierre Laroche. Saint-Amand-Montrond, 1992.

CORTES, Hernan. *Cartas de relación*. Madrid : Castalia, 1993.

DROIT, Michel. *Panoramas mexicains*. Paris : Fayard, 1960.

GREENE, Graham. *Routes sans lois* [1938]. Paris : Petite bibliothèque Payot/Voyageurs, 1992.

HEREDERO, Fermin. *Chiapas, cuaderno de viaje*. Burgos : Gran vía, 2009. (Coll. Andanzas).

LEJEUNE, Louis. *Terres mexicaines*. México : Guillot, 1912.

LENAERE Alex. *Le récit de voyage français en Afrique noire (1830-1931) : Essai de scénographie*. Berlin : LIT (Frankophone Literaturen und Kulturen außerhalb Europas), 2009.

MONSÉGUR, Jean. *Mémoires du Mexique : Le manuscrit de Jean de Monségur* [1709]. Introduction et notes de Jean-Paul Duviols. Paris : Chandeigne, 2002. (Coll. Magellane).

REED, John. *Le Mexique insurgé*. Préface de Renato Leduc. Traduction de l'anglais par Louis Constant. Paris : François/Maspero, 1975.

REINALDO MÉNDEZ, Manuel. *La cortina de nopal : Crónica de un viaje a México*. Valencia: Brosquil, 2011. (Coll. Caminàs ideas literarias).

T'SERSTEVENS, Albert. *Mexique : Pays à trois étages*. Rennes : Arthaud, 1955.

Récits de voyage mentionnés au fil du texte

BAILLY, Jean-Christophe. *Le dépaysement : Voyages en France*. Paris : Seuil, 2011.

BOUVIER, Nicolas. *L'usage du monde* [1963]. Dessins de Thierry Vernet. Paris : Payot & Rivages, 2001. (Coll. Petite bibliothèque).

E-Book

CELA, Camilo José. *Viaje a la Alcarria*. [en ligne]. Disponible sur : <http://portalacademico.cch.unam.mx/materiales/al/cont/tall/tlriid/tlriid4/circuloLectores/docs/alcarria.pdf>

LAMARTINE, Alphonse. *Voyage en Orient (1832-1833)* [en ligne]. Disponible sur : https://books.google.fr/books?id=szRhAAAACAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false

Études critiques sur les récits de voyage (généralités)

Livres

ALMARCEGUI ELDUAYEN Patricia, ROMERO TOBAR Leonardo (coords.). *Los libros de viaje : Realidad vivida y género literario*. Toledo : Ediciones Akal, S.A., 2005. (Coll. Sociedad, Cultura y Educacion, n°21).

ALMARCEGUI, Patricia. *El sentido del viaje*. España : Junta de Castilla y León, 2013. (Coll. Ensayo las Letras).

- ANTOINE, Philippe. *Quand le voyage devient promenade : Ecritures du voyage au temps du romantisme*. Paris : PUPS, 2011. (Coll. Imago Mundi).
- BÉGUELIN-ARGIMÓN, Victoria. *La geografía en los relatos de viajes castellanos del ocaso de la Edad Media : Análisis del discurso y léxico*. Zaragoza : Hispanica Helvetica, 2011.
- BORER Alain et al. *Pour une littérature voyageuse* [1992]. Bruxelles : Complexe, 1999. (Coll. Regard Littéraire).
- CHAMPEAU, Geneviève (dir.). *Relatos de viajes contemporáneos : Por España y Portugal*. Madrid : Verbum, 2004.
- COGEZ, Gérard. *Les écrivains voyageurs au XXe siècle*. Paris : du Seuil, 2004. (Coll. Points Essais).
- DELRUE, Elisabeth. *Voyages ou séjours d'écrivains espagnols en Europe. 1890-1910. Modalités hispaniques de récit de voyage*. Paris : L'Harmattan, 2023. (Coll. Recherches et documents - Espagne).
- GALLIX François, GRAVES Matthew, GUIGNERY Vanessa, et al. *Récits de voyage et romans voyageurs : Aspects de la littérature contemporaine de langue anglaise*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 2006.
- GANNIER, Odile. *La littérature de voyage*. Paris : Ellipses, 2001. (Coll. Thèmes & études).
- HAMBURSIN, Olivier (dir.). *Récits du dernier siècle des voyages : De Victor Segalen à Nicolas Bouvier*. Paris : PUPS, 2005.
- LE HUENEN, Roland. *Le récit de voyage au prisme de la littérature*. Préface de Philippe Antoine. Paris : PUPS, 2015. (Coll. Imago Mundi).
- LACCARIERE, Jacques. *En cheminant avec Hérodote*. Textes traduits et commentés par Jacques Laccarière. Paris : Seghers, 1981. (Coll. « Etonnants voyageurs »).
- LECOQUIERRE, Bruno. *Parcourir la terre : Le voyage, de l'exploration au tourisme*. Paris : L'Harmattan, 2008. (Coll. Là-bas).
- LINON-CHIPON Sophie, MAGRI-MOURGUES Véronique et MOUSSA Sarga (dir.) *Miroirs de textes : Récits de voyage et intertextualité*. Nice : Publications de la Faculté de Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, 1998.
- LUCEA GIRALDO Manuel, PIMENTEL Juan (dir.). *Diez estudios sobre literatura de viajes*. Madrid : CSIC (Consejo Superior de Investigaciones Científicas) 2006.
- MANGUEL, Alberto. *Le voyageur & la tour : Le lecteur comme métaphore*. Essai traduit de l'anglais (Canada) par Christine Le Bœuf. Arles : Actes Sud / Leméac, 2013.
- MONTALBETTI, Christine. *Le voyage, le monde et la bibliothèque*. Paris : Presses Universitaires de France, 1997. (Coll. Ecriture).

PASQUALI, Adrien. *Le tour des horizons : Critique et récits de voyages*. Paris : Klincksieck, 1995. (Coll. Littérature des voyages).

PEÑATE RIVERO, Julio (dir.). *Relato de viaje y literaturas hispánicas*. Madrid : Visor Libros, 2004. (Coll. Biblioteca filológica hispana/81).

RAVINDRANATHAN, Rhangam. *Là où je ne suis pas : Récits de dévoyage*. Paris : Presses Universitaires de Vincennes, 2012. (Coll. L'imaginaire du Texte).

REQUEMORA-GROS, Sylvie. *Voguer vers la modernité : Le voyage à travers les genres au XVIIIe siècle*. Paris : PUPS, 2012. (Coll. Imago mundi).

RICHARD, Jean. *Les récits de voyage et de pèlerinages* [1981]. Belgique : Berpols, 1996.

RIDON, Jean-Xavier. *Le voyage en son miroir : Essai sur quelques tentatives de réinvention du voyage au 20e siècle*. Paris : Kimé, 2002.

Articles

ALBUQUERQUE GARCÍA, Luis. « Apuntes sobre Crónicas de Indias y Relatos de Viajes », dans CARRIZO RUEDA, Sofía M. (dir.), *El viaje y sus discurso*. Enero- Diciembre 2008. Número Monográfico 57-58. *Letras : Revista de la Facultad de Filosofía y Letras de la Pontificia Universidad Católica Argentina*, p. 11-24.

CARRIZO RUEDA, Sofía M. (dir.). « El viaje omnipresente. Su funcionalidad discursiva en los relatos culturales de la segunda modernidad », dans CARRIZO RUEDA, Sofía M. (dir.). « El viaje y sus discursos », dans *Letras : Revista de la Facultad de Filosofía y Letras de la Pontificia Universidad Católica Argentina Santa María de los Buenos Aires, op. cit.*, p. 45-66.

CHAMPEAU, Geneviève. « Umbrales del relato y autoreferencia en los libros de viajes españoles contemporáneos ». Dans CARRIZO RUEDA, Sofía M. (dir.). « El viaje y sus discursos », dans *Letras : Revista de la Facultad de Filosofía y Letras de la Pontificia Universidad Católica Argentina*, p. 67-79.

CHAMPEAU, Geneviève. « El relato de viaje, un género fronterizo », dans CHAMPEAU, Geneviève (dir.). *Relatos de viajes contemporáneos : Por España y Portugal*. Madrid : Verbum, 2004, p. 15-32.

LÓPEZ MOLINA, Luis. « Hacia un perfil genérico de los libros de viajes », dans CHAMPEAU, Geneviève (dir.). *Relatos de viajes contemporáneos : Por España y Portugal*. Madrid : Verbum, 2004, p. 33-43.

PESTAÑO Y VIÑAS, Adélaïde. « Entre guía turística, relato de viaje y ficción : las «guías disfrazadasl » », dans CHAMPEAU, Geneviève (dir.). *Relatos de viajes contemporáneos : Por España y Portugal*. Madrid : Verbum, 2004, p. 61-77.

RUBÍO MARTIN, María. « Nuevas cartografías del libro de viajes contemporáneo : la culturaespecular » », dans CARRIZO RUEDA, Sofia M. (dir.). « El viaje y sus discursos », dans *Letras : Revista de la Facultad de Filosofía y Letras de la Pontifica Universidad Católica Argentina Santa María de los Buenos Aires*, op. cit., p. 149-163.

Sources internet

ALBURQUERQUE-GARCÍA, Luis. « El relato de viajes: Hitos y formas en la evolución del género » [en ligne], dans *Revista de Literatura*. Vol. LXXIII, número 145, enero-julio, 2011, p. 15-35. Disponible sur :

<http://revistadeliteratura.revistas.csic.es/index.php/revistadeliteratura/article/viewArticle/250>

BESSE Graciète, CHAMPEAU Geneviève, CHENOT Béatrice, PESTAÑO Y VINAS Adelaïde. « Stratégies d'ouverture et pratiques génériques dans les récits de voyage espagnols et portugais au XX^e siècle : quelques exemples » [en ligne], dans *Bulletin hispanique*, Vol. 107, n^o2, 2005, p. 545-604. Disponible sur : http://www.persee.fr/doc/hispa_0007-4640_2005_num_107_2_5241

BORME, Jean. « Que fait le récit de voyage, entre fiction et faction ? » [en ligne], dans *Tropismes*, numéro 1, 2003, p. 93-111. Disponible sur : <http://tropismes.u-paris10.fr/document.php?id=291>

BOUCHARENC Myriam. « Choses vues, choses lues : le reportage à l'épreuve de l'intertexte » [en ligne], dans *Cahiers de narratologie*, 13/2006. Disponible sur : <http://narratologie.revues.org/320>.

BOUVET Rachel, MARCIL-BERGERON Myriam. « Pour une approche géopoétique du récit de voyage » [en ligne], dans *Arborescences*, numéro 3, 2013, *Lire le texte et son espace : outils, méthodes, études*. 2013. Disponible sur :

<http://www.erudit.org/revue/arbo/2013/v/n3/1017364ar.pdf>

BRAVO FERNANDEZ, Álvaro. « Los relatos de viaje en América latina » [en ligne], dans *Explora : Las ciencias en el mundo contemporáneo*. 2009. Disponible sur http://www.educacionpolimodal.santacruz.gov.ar/explorasc/materialespdf/fasc.sociales/FASCICULO_S/CSSOC05%20Relatos%20de%20viajes.pdf

CARRIZO RUEDA, Sofia. « Los libros de viajes medievales y su influencia en la narrativa áurea » [en ligne], dans *Centro virtual cervantes*, 1993, p. 84. Disponible sur : http://cvc.cervantes.es/literatura/aiso/pdf/03/aiso_3_3_012.pdf.

CARRIZO RUEDA, Sofia M. (dir.). « El viaje y sus discursos » [en ligne], dans *Letras : Revista de la Facultad de Filosofía y Letras de la Pontifica Universidad Católica Argentina Santa María de los*

Buenos Aires, número monográfico enero-diciembre 2008. Disponible sur : <http://bibliotecadigital.uca.edu.ar/repositorio/revistas/letras57-58.pdf>

COUTURE François. « Enseigner le récit de voyage : le monde dans une classe » [en ligne], dans *Québec français*, numéro 112, p. 66-68, 1999. Disponible sur : <http://id.erudit.org/iderudit/56256ac>

COLOMBI Beatriz Nicolía. « El viaje y su relato » [en ligne], dans *Latinoamérica*, Universidad autónoma de México, número 43, p. 11-35, 2006. Disponible sur : redalyc.uaemex.mx/pdf/640/64004302.pdf

OUELLET, Réal. « Le paratexte liminaire de la relation : Le voyage en Amérique » [en ligne], dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, volume 42, numéro 1, 1990, p. 177-192., Disponible sur : http://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1990_num_42_1_1737

FORNEAS FERNANDEZ, Maria Celia. « ¿Periodismo o literatura de viajes ? » [en ligne], dans *E-revistas : Plataforma Open Access de Revistas Científicas Electrónicas Españolas y Latinoamericanas*. Disponible sur : http://www.erevistas.csic.es/ficha_articulo.php?url=oai:revistas.ucm.es:article/13447&oai_iden=oai_revista256

GUYOT Alain. « Le récit en montagne au tournant des lumières : Hétérogénéité des sources » [en ligne], dans *Sociétés et représentations*, numéro 21, p. 117-133. Disponible sur : www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-117.htm

IRVINE Margot. « Le récit de voyage au féminin » [en ligne], dans *Québec français*, numéro 112, Géographies de l'imaginaire, 1999. Disponible sur : <http://id.erudit.org/iderudit/56257ac>

LE HUENEN, Roland. « Le récit de voyage : L'entrée en littérature » [en ligne], dans *Etudes Littéraires*, volume 20, numéro 1, *L'autonomisation de la littérature*. 1987. p. 45-61. Disponible sur : <http://id.erudit.org/iderudit/500787ar>

LEBREC Caroline, PATERSON Janet, ZIETHEN Antje. « Lire le texte et son espace : Une introduction » [en ligne], dans *Arborescences : Revue d'études françaises*, numéro 3, 2013. Disponible sur : <http://id.erudit.org/iderudit/1017362ar>

MAGRI-MOURGUES, Véronique. « Du discours sur l'autre au discours sur soi : Le voyage en Orient de Lamartine » [En ligne], dans *Hal : Archives-ouvertes.fr*, 2011. Disponible sur : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/hal-00596439/document>

MAGRI-MOURGUES Véronique. « L'écrivain-voyageur au XIXe siècle : du récit de voyage au parcours initiatique » [en ligne], dans *Hal : Archives-ouvertes.fr*, 2011. Disponible sur : <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00596462/en/>

MAGRI-MOURGUES Véronique. « La description dans les récits de voyage » [en ligne], dans *Hal : Archives-ouvertes.fr*, 2011. Disponible sur : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00596413>

MAGRI-MOURGUES Véronique. « Le récit de voyage ou les ruses d'un simulacre » [en ligne], dans *Hal : Archives-ouvertes.fr*, 2011. Disponible sur : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00596413/document>

MAGRI-MOURGUES Véronique. « Les enjeux pragmatiques du récit de voyages » [en ligne], dans *Travaux de cercle linguistique de Nice*, 1996, p. 17- 34.

MAGRI-MOURGUES Véronique. « Préjugés et syntaxe dans le récit de voyage » [en ligne], dans *Hal : Archives-ouvertes.fr*, 2011. Disponible sur : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00596371/document>

MAGRI-MOURGUES Véronique. *L'écrivain-voyageur au XIXe siècle : Du récit de voyage au parcours initiatique* [en ligne], 2007. Disponible sur : <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00596462/en/>

PAGEAUX Daniel-henri. « Voyages romanesques au siècle des lumières » [en ligne], dans *Etudes littéraires*, volume 1, numéro 2, 1968. Disponible sur : <http://id.erudit.org/iderudit/500020ar>

PASQUALI Adrien. « Récits de voyage et critique : un état des lieux » [en ligne], dans *Textiles Voyages*, numéro 12, *Ailleurs*, 1995. Disponible sur : <http://www.textyles.be/textyles/pdf/12/12-Pasquali.pdf>

PEÑATE RIVERO, Julio. « Camino del viaje hacia la literatura » [en ligne], dans *Biblioteca Miguel de Cervantes*, 2009. Disponible sur : <http://www.cervantesvirtual.com/obra/camino-del-viaje-hacia-la-literatura-0/>

RAJOTTE, Pierre. « Aux frontières du littéraire : récits de voyageurs canadiens-français au XIX^e siècle » [en ligne], dans *Voix et Images*, volume 19, numéro 3, 1994, p. 546-567. Disponible sur : <http://id.erudit.org/iderudit/201118ar>

RAJOTTE, Pierre. « Le récit de voyage : entre le réel et l'imaginaire » [en ligne], dans *Nuit blanche : Le magazine du livre*, numéro 65. Hiver 1996-1997. Disponible sur : <http://id.erudit.org/iderudit/21165ac>

REAL, Ouellet. « Le paratexte liminaire de la relation : le voyage en Amérique » [en ligne], dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, numéro 42, 1990, p. 177-192. Disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief_0571-5865_1990_num_42_1_1737

REGALES SERNA, Antonio. « Para una crítica de la categoría –literatura de viajes» [en ligne], dans *Castilla*, numéro 5, 1983, p. 63-85. Disponible sur : http://dialnet.unirioja.es/servlet/fichero_articulo?codigo=136078&orden=0

REQUEMORA, Sylvie. « L'espace dans la littérature de voyages » [en ligne], dans *Études littéraires*, volume 34, numéro 1-2, 2002, *Erudit*, 2012. Disponible sur : <http://id.erudit.org/iderudit/007566ar>

ROBERT Major. « L'invitation au voyage » [en ligne], dans *Voix et Images*, volume 23, numéro 3, 1998, p. 583-590. Disponible sur : <http://id.erudit.org/iderudit/201391ar>

RUBIO MARTIN, María. « En los límites del libro de viajes : seducción, canonicidad y transgresión de un género » [en ligne], dans *Revista de Literatura*, volume LXXIII, numéro 145, 2011, p. 65-90. Disponible sur : <http://revistadeliteratura.revistas.csic.es/index.php/revistadeliteratura/article/viewFile/252/267>

VENAYRE Sylvain. « Les figures du voyageur dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem de Chateaubriand* » [en ligne], dans *Fabula, la recherche en littérature*, 2006. Disponible sur : <http://www.fabula.org/colloques/document398.php>

WEBER Anne-Gaëlle. « Le genre romanesque du récit de voyage au XIXe siècle » [en ligne], dans *Sociétés et représentations*, numéro 21, *Le siècle du voyage*. 2006/01. CAIRN, 2006, p. 59-77. Disponible sur : <http://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-59.htm>

WULF Judith. « Le poétique dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* ». [en ligne], dans *Questions de style*, numéro 5, 2008, p. 1-14. Disponible sur : <http://www.unicaen.fr/services/puc/revues/thl/questionsdestyle/print.php?dossier=dossier5&file=O1wulf.xml>

Altérité / Espace / « Exotisme » / Voyage

Livres

AFFERGAN, Francis. *Exotisme et altérité : Essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*. Paris : Presses Universitaires de France, 1987. (Coll. Sociologie d'aujourd'hui).

AMIROU, Rachid. *L'imaginaire touristique*. Paris : CNRS, 2012.

AUBÈS Françoise, MORCILLO Françoise (dir). *Si loin si près : L'exotisme aujourd'hui*. Clamecy : Klincksieck, 2011. (Coll. Circare)

AUGE, Marc. *L'impossible voyage : Le tourisme et ses images*. Paris : Payot & Rivage, 2008. (Coll. Rivages poche / Petite bibliothèque).

BACHELARD, Gaston. *La poétique de l'espace* [1957]. Paris : PUF, 2009. (Coll. Quadrige grands textes).

BAILLY, Jean-Christophe. *La phrase urbaine*. Paris : Seuil, 2013. (Coll. Fiction & Cie).

BERTHO LAVENIR, Catherine. *La roue et le stylo : Comment nous sommes devenus touristes*. Paris : Odile Jacob, 1999. (Coll. Le champ méthodologique).

- CAUQUELIN, Anne. *L'invention du paysage*. Paris : Presses Universitaires de France, 2013. (Coll. Quadrige)
- CHALIAND Gérard, FRANCESCHI Patrice, MOUSSET Sophie. *Le regard du singe : Esprit d'aventure et modernité*. Paris : Points, 2013.
- COLLET, Michel. *La pensée-paysage : Philosophie, arts, littérature*. Arles : Actes Sud/ENSP, 2011. (Coll.Paysage)
- COLLOT, Michel. *Pour une géographie littéraire*. Mayenne : Corti, 2014. (Coll. Les Essais)
- COVERLEY, Merlin. *Psycho-géographie ! Poétique de l'exploration urbaine*. [2006]. Traduction de l'anglais par André-François Ruaud. Lyon : Les moutons électriques, 2011.
- D'HARDIVILLIERS, Albéric. *L'écriture de l'ailleurs : Petits propos sur la littérature nomade*. Paris : Transboreal, 2009.
- DOIRON Normand. *L'Art de voyager : Le déplacement à l'époque classique*. Paris: Klincksieck, 1995.
- GUYOT Alain, MASSOL Chantal (dir.). *Voyager en France au temps du romantisme : Poétique, esthétique, idéologie*. Grenoble : Ellug, 2003. (Coll. Bibliothèque stendhalienne et romantique).
- GURPEGUI VIDAL, Javier. *El relato de la desigualdad : Estereotipo racial y discurso cinematográfico*. Zaragoza: Tierra, 2000. (Coll. Moonfleet).
- JOURDAN Michel, VIGNE Jacques. *Marcher, méditer* [1994]. Paris : Albin Michel, 1998. (Coll. Spiritualités).
- KAPUSCINSKI, Ryszard. *Cet Autre*, Traduction du polonais par Véronique Patte. Paris : Plon, 2009. (Coll. Feux croisés).
- MANOUKIAN, Patrick. *Le temps du voyage : Petites causeries sur la nonchalance et les vertus de l'étape*. Paris : Transboréal, 2011. (Coll. Petite philosophie du voyage).
- MEUNIER Philippe, SOUBEYROUX Jacques. *Le voyage dans le monde ibérique et ibéro-américain*. Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1999.
- MICHEL, Franck. *Désirs d'Ailleurs : Essai d'anthropologie des voyages*. [2000]. Préface de Jean-Didier Urbain. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2004.
- MICHEL, Franck. *Voyages pluriels : Échanges et mélanges*. Annecy : Livres du monde, 2011. (Coll. Mondes ouverts).
- MICHEL, Franck (dir.). *Voyageuses : Partir avec...* Paris : Broché, 2012. (Coll. Mondes ouverts/Essai).
- MOURA, Jean-Marc. *Lire l'exotisme*. Paris : Dunod, 1992.

- MOURA, Jean-Marc. *La littérature des lointains : Histoire de l'exotisme européen au XXème siècle*. Paris : Honoré Champion, 1998.
- ONFRAY, Michel. *Théorie du voyage. : Poétique de la géographie* [2006]. Paris : Le livre de poche, 2007. (Coll. Biblio essais).
- QUELLA-VILLÈGE, Alain. *L'exotisme, l'exotique, l'étranger*. Poitiers : Kailas, 2006. (Coll. Les carnets de l'exotisme).
- LEVINAS, Emmanuel. *Étique et infini*. Paris : Livre de poche, 1984. (Coll. Biblio Essais)
- RICOEUR, Paul. *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil, 1990. (Coll. Ordre Philosophique).
- SEGALIN, Victor. *Essai sur l'exotisme : Une esthétique du divers* [1986]. Paris : Le livre de poche, 2009. (Coll. Biblio essais).
- TODOROV, Tzvetan. *La peur des barbares : Au-delà du choc des civilisations*. Paris : Robert Laffont, 1998.
- TODOROV, Tzvetan. *Les morales de l'histoire*. Paris : Grasset, 1991 (Coll. Le collège de Philosophie).
- TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres : La réflexion française sur la diversité humaine* [1989]. Paris : du Seuil, 2001. (Coll. Points Essais).
- URBAIN, Jean-Didier. *L'idiot du voyage : Histoires de touristes* [1991]. Paris : Payot & Rivages, 2002. (Coll. Petite bibliothèque).
- URBAIN, Jean-Didier. *Les vacances*. Paris : Le cavalier bleu, 2002. (Coll. Idées reçues).
- VENEYRE, Sylvain. *Rêves d'aventures : 1800-1940*. Paris : La Martinière, 2006 (Coll. Biblio Essais) .
- WESTPHAL, Bertrand (dir.). *La géocritique, mode d'emploi*. Limoges : Presses Universitaires de Limoges, 2000.
- WHITE, Kenneth. *L'esprit nomade* [1987]. Traducción de l'anglais de Trn Vn Khai. Paris : Le livre de poche, 2008

Articles

- AUBÈS, François. « El condor pasa : analyse de l'évolution des stéréotypes sur le Pérou », dans *Si loin si près : l'exotisme aujourd'hui*. Clamecy : Klincksieck, 2011, (Coll. Circare), p. 56-62
- COYAULT, Sylviane. « Parcours géocritique d'un genre : le récit poétique et ses espaces », dans WESTPHAL, Bertrand (dir.). *La géocritique, mode d'emploi*. Limoges : Presses Universitaires de Limoges, 2000, p. 41-58.

GONZÁLEZ, Valeria. « La traduction du roman mexicain chez Gallimard : reflet d'un exotisme nouveau », dans *Si loin si près : l'exotisme aujourd'hui*. Clamecy : Klincksieck, 2011, (Coll. Circare), p. 87-95.

PAGEAUX, Daniel-Henri. « Exotismes d'hier et d'aujourd'hui », dans *Si loin si près : l'exotisme aujourd'hui*. Clamecy : Klincksieck, 2011, (Coll. Circare), p. 99-109.

WESTPHAL, Bertrand. « Pour une approche géocritique des textes : *Esquisses* », dans WESTPHAL, Bertrand (dir.). *La géocritique, mode d'emploi*. Limoges : Presses Universitaires de Limoges, 2000, p. 9-39.

Sources internet

CHALIER-VISUVALINGAM ELIZABETH. « Littérature et altérité, penser l'autre » [en ligne], dans *Revue d'Etudes françaises*, numéro 1, 1996, pp 134-159. Disponible sur : <http://www.btk.ette.hu/cief/recherchecontenus1.htm>

CHARRETTE (DE), Laure. « Ils ont tout plaqué pour voyager » [en ligne], dans le *Site officiel du Guide du routard*. Disponible sur : http://www.routard.com/mag_dossiers/id_dm/52/ordre/2.htm4

DEBAENE Vincent. « Les multiples lectures de Tristes tropiques » [en ligne], dans *Sciences humaines*, numéro 8, *Comprendre Claude Levi-Strauss*. novembre-décembre 2008 . Disponible sur : http://www.scienceshumaines.com/les-mutiples-lectures-de-tristes-tropiques_fr_22934.html

DEBARBIEUX, Bernard. « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique » [en ligne], dans *L'espace géographique*, volume 24, numéro 2, 1995. Disponible sur : http://www.persee.fr/doc/spgeo_0046-2497_1995_num_24_2_3363

FLÉCHET, Anaïs. « L'exotisme comme objet d'histoire », [en ligne], dans *Hypothèses*, numéro 1, *L'exotisme : Séminaire de l'École doctorale coordonné par Anaïs*. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-hypotheses-2008-1.htm>

JESÚS MARAÑÓN LASCANO (de) Felipe, MUÑIZ Carlos. « Estereotipos mediáticos de los indígenas : Análisis de representaciones en programas de ficción y entretenimiento de televisoras en Nuevo León » [en ligne], dans *Razón y Palabra. Primera Revista Electrónica en América Latina Especializada en Comunicación*, numéro 80, *Comunicación como valor de desarrollo social*, Août-Octobre 2013. Disponible sur : http://www.razonypalabra.org.mx/N/N80/V80/20_MaranonMuniz_V80.pdf

LENCLUD, Gérard. « Quand voir, c'est reconnaître. Les récits de voyage et le regard anthropologique » [en ligne], dans *Enquête, anthropologie, histoire, sociologie*, numéro 1, *Les terrains de l'enquête*, 1995, p. 113-129. Disponible sur : <http://enquete.revues.org/document266.html>

LESTRINANT, Frank. « Faut-il en finir avec l'exotisme ? Réflexions d'après-coup » [en ligne], dans *Hypothèses*, numéro 1, *L'exotisme : Séminaire de l'École doctorale coordonné par Anaïs Fléchet*. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-hypotheses-2008-1.htm>

POPEANGA CHELARU Eugenia. « Modelos urbanos : de la ciudad moderna a la ciudad postmoderna » [en ligne], dans *E-revistas : plataforma open access de revistas científicas electrónicas españolas y latinoamericanas*. Disponible sur : http://www.erevistas.csic.es/ficha_articulo.php?url=oai:revistas.ucm.es:article/7001&oai_iden=oai_revista672

RAMEZON, Olivier. « Voyager sans autre but que se déconnecter du quotidien » [en ligne], dans *Le Monde*. 12 août 2009. Disponible sur : http://www.lemonde.fr/voyage/article/2009/08/12/voyager-sans-autre-but-que-se-deconnecter-du-quotidien_1227928_3546.html

RISSE, Julio Leandro. « Narrativa de viajes, nación y alteridad : El otro indígena en los relatos de viaje de Francisco P. Moreno (1872-1879) » [en ligne], dans *Revista Pilquen, sección ciencias sociales*, numéro 13, 2010, p. 1-14 Disponible sur : http://www.revistapilquen.com.ar/CienciasSociales/Sociales13/13_5Risso_Narrativa.pdf

Mexique et Amérique Latine

Histoire

ALBA, Victor. *Mexique*. Lausanne : Rencontre, 1963. (Coll. L'Atlas des voyages).

CHEVALIER François et al. *Aimer le Mexique* [1996]. Paris : Larousse, 1996.

COSSÍO José Ramón, FLORESCANO Enrique (dir.) *La perspectiva mexicana en el siglo XXI*. México : Fondo de Cultura Económica, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, Universidad Veracruzana, Secretaría de educación de Veracruz, 2012. (Coll. Biblioteca mexicana)

DABENE, Olivier. *L'Amérique Latine à l'époque contemporaine* (2005). Paris : Armand Colin, 2001.

DE ORELLANA, Margarita. *Villa y Zapata : La revolución mexicana*. Madrid : Anaya, S.A, 1988.

ESCOLANTE GONZALBO Pablo et al. *Nueva historia mínima de México*. Mexico : Universidad Veracruzana, 2010. (Coll. Biblioteca del Universitario).

GOUY-GILBERT, Cécile. *Une résistance indienne : Les Yaquis du Sonora*. Lyon : Fédérop, 1983.

GRUZINSKI, Serge. *Histoire de Mexico*. Paris : Fayard, 1996

GRUZINSKI, Serge. *L'Aigle et le Dragon : Démesure européenne et mondialisation au XVIe siècle* [2012]. Paris : Fayard.

HAMNETT, Brian R. *Histoire du Mexique* [1999]. Traduction de l'anglais par Jean-Luc Fidel. Paris : Perrin, 2006. (Coll. Pour l'Histoire).

HERNÁNDEZ CHÁVEZ, Alicia. *México, una breve historia : Del mundo indígena al siglo XX* [2000]. México : Fondo de Cultura Económica, 2002.

MORTIER, Gaëtan. *Mexique : Entre l'abîme et le sublime*. France : Toute Latitude, 2006.

MUSSET, Alain. *Le Mexique* [2004]. Paris : PUF, 2005. (Coll. Que sais-je)

NIEDERGANZ Marcel. *Les vingt Amériques latines*. Paris : du Seuil, 1969.

PAGE Olivier et al. *Mexique*. Italie : Hachette, 2007. (Coll. Guide du routard).

POMMERET, Xavier. *Mexique*. Paris : Seuil, 1964. (Coll. Petite planète).

PONCE, Nestor. *Le Mexique: Conflits, Rêves et Miroirs*. Nantes : Du temps, 2009.

TAPIA (de), Viviane (dir.) *Mexico: Entre espoir et damnation*. Mai 1986. Hors-Série n°18. Paris : *Autrement*.

Articles

PICHOL, Michel. « Quand la ville tremble », dans TAPIA Viviane (de) (dir.), *Mexico: Entre espoir et damnation*. Mai 1986. Hors-Série n°18. Paris : *Autrement*, p. 33-39.

MONSIVÁIS, Carlos. « Tlatelolco, ou comment l'état absorbe la tragédie ». Trad. De Claude Fell. Dans TAPIA Viviane (de) (dir.), *Mexico: Entre espoir et damnation*. Mai 1986. Hors-Série n°18. Paris : *Autrement*, p. 98-105.

WOLDENBERG, José. « Los déficits de la transición democrática », dans COSSÍO José Ramón, FLORESCANO Enrique (dir.) *La perspectiva mexicana en el siglo XXI*. México : Fondo de Cultura Económica, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes,, Universidad Veracruzana, Secretaría de educación de Veracruz, 2012. (Coll. Biblioteca mexicana), p. 23-44.

Essais / « Identité »

BARTRA, Roger. *La jaula de la melancolía : Identidad y metamorfosis del mexicano* [1987]. México : Grijalbo, 1996.

BARTRA, Roger (dir.) *Anatomía del mexicano* [2002]. México : Debolsillo, 2007. (Coll. Ensayo – Filosofía)

- BÉJAR Raúl, ROSALES Héctor (dir.). *La identidad nacional mexicana como problema político y cultural : Nuevas miradas*. México : Universidad Nacional Autónoma de México, Centro Regional de Investigaciones Multidisciplinarias, 2005.
- BONFIL BATALLA, Guillermo. *Mexico profundo : Una civilización negada* [1987]. México : Grijalbo, 1990.
- BUSNEL, François. *Cortès et son double : Enquête sur une mystification*. Paris : le Seuil, 2013.
- CARVAJAL DÁVILA, Rogelio (dir.). *El otro yo del mexicano*. México : Oceano de México, 1998
- CASTAÑEDA GUZMÁN, Jorge. *Mañana o pasado : El misterio de los mexicanos*. Nueva York : Vintage español, 2011.
- DA JANDRA Leonardo. *La mexicanidad : Fiesta y rito* . Mexico : Almadia, 2012.
- DRESSER, Denis. *El país de uno : Reflexiones para entender y cambiar a México*. México : Aguilar, 2011.
- ESTRIPEAUT-BOURJAC, Marie. *L'écriture de l'urgence en Amérique Latine*. Villematier : Presses Universitaires de Bordeaux, 2012. (Coll. de la Maison des Pays Ibériques, Série Amériques).
- FLORESCANO, Enrique (dir.). *Mitos mexicanos*. Mexico : Debolsillo, 2015.
- FUENTES, Carlos. *Un temps nouveau pour le Mexique* [1994]. Traduit de l'anglais par Nadia Akrouf. Paris : Gallimard, 1998.
- FUENTES, Carlos. *Los cinco soles de México : Memoria de un milenio*. Barcelona : Seix Barral Biblioteca Breve , 2000.
- GRUZINSKI, Serge. *La pensée métisse* [1999]. Paris : Fayard, 2012.
- LAFAYE, Jacques. *Quetzacoatl et Guadalupe : La formation de la conscience nationale au Mexique (1531-1813)*. Paris : Gallimard, 1974. (Coll. Bibliothèque des Histoires).
- LE CLÉZIO, Jean-Marie Gustave. *Le rêve mexicain : Ou la pensée interrompue*. Paris : Gallimard, 1988. (Coll. Nrf essais).
- LE GROS CHAPUIS, Elizabeth. *Le Mexique : Un cas de fascination littéraire. Au pays des chiens morts*. Paris : L'Harmattan, 2011. (Coll. Espaces littéraires).
- MENÉNDEZ SPINA, Eduardo Luís. *Antropología del alcoholismo en México : Los límites culturales de la economía política, 1930-1979*. México : De la Casa Chata, 1991.
- MONSIVÁIS, Carlos. *Las esencias viajeras : Hacia una crónica cultural del Bicentenario de la Independencia*. México : Fondo del Cultura Económica, 2012.
- OLLE-LAPRUNE, Philippe. *Mexique, les visiteurs du rêve*. Paris : La différence, 2009. (Coll. Les Essais).

- ORTEGA, Julio. *El principio radical de lo nuevo : Postmodernidad, identidad y novela en América Latina*. Mexico : Fondo de Cultura Económica, 1997. (Coll. Tierra Firme).
- PAZ, Octavio. *El laberinto de la soledad* [1993]. Madrid : Catedra, 2009. (Coll. Letras Hispánicas).
- PAZ, Octavio. *México en la obra de Octavio Paz. I. El peregrino en su patria* [1987]. Madrid : Fondo de Cultura Económica. 1988.
- PAZ, Octavio. *Sor Juana o las trampas de la fe*. Madrid : Seis Barral, 1982.
- LOPEZ-BARLT, Mercedes. *Para decir al otro : Literatura y antropología en nuestra América*. Madrid : Iberoamericana, 2005.
- PONIATOWSKA, Elena. *La noche de Tlatelolco : Testimonios de historia oral* [1971]. México : Era, 1996.
- RABASA, José. *L'invention de l'Amérique : Historiographie espagnole et formation de l'eurocentrisme*. Traduit par Claire Forestier-Pergnier et Eliane Saint-André Utudjian. Paris : L'Harmattan, 2002.
- RAMA, Ángel. *La ciudad letrada*. Montevideo : Arca, 1998.
- RAMOS, Samuel. *El perfil de hombre y de la cultura en México* [1934]. México : Planeta mexicana, 2001. (Coll. Austral).
- REYES, Alfonso. *México*. Prologue de Carlos Monsivais. México : FCE, Catedra Alfonso Reyes del tecnológico de Monterrey, 2005.
- RIDING, Alan. *Vecinos distantes : Un retrato de los mexicanos* [1984]. México : Planeta, 1985.
- RODÓ, José Enrique. *Ariel*. Montevideo : Dornaleche y Reyes, 1900.
- RUFFINELLI, Jorge. *El Otro México*. México : Nueva Imagen, S.A, 1978.
- TODOROV, Tzvetan. *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre* [1982]. Paris : du Seuil, 1991. (Coll. Points Essais)
- VAL JULIAN, Carmen. *La realidad y el deseo : Toponymie du découvreur en Amérique espagnole*. Lyon : ENS Editions, 2011.
- VASQUEZ MONTALBAN, Manuel. *Marcos : Le maître des miroirs* (traduction de l'espagnol par Gabriel Cayo). [1999]. Paris : Arthème Fayard, 2003. (Coll. Mille et une nuits, essais).
- WUNENBURGER, Jean-Jacques (dir.). *La rencontre des imaginaires entre Europe et Amérique*. Paris : Editions L'Harmattan, 1993. (Coll. Recherches et documents Amériques latines).

E-Book

FERNÁNDEZ RETAMAR, Roberto. *Todo Calibán*. Buenos Aires: CLACSO CLACSO, 2004. Disponible en ligne : <http://www.cubadebate.cu/libros-libres/2000/11/14/todo-caliban-roberto-fernandez-retamar-pdf/#.VzYGBfmLTIV>

FERNÁNDEZ RETAMAR, Roberto. *Nuestra America y el Occidente*. México : Universidad Nacional Autónoma de Mexico, Centro de Estudios Latinoamericanos, Unión de Universidades de América Latina, 1978. (Coll. Latinoamérica: Cuadernos de cultura latinoamericana). Disponible en ligne: http://ru.ffyl.unam.mx:8080/bitstream/10391/2954/1/10_CCLat_1978_Fernandez_Retamar.pdf

Articles

AGUILAR CAMÍN Hector, ASIAIN Aurelio, DEHESA Germán. « ¿Somos lo que parecemos? », dans CARVAJAL DÁVILA, Rogelio (dir.). *El otro yo del mexicano*. México : Oceano de México, 1998.

ARIZPE, Lourdes. « La transformación de la cultura en México », dans BÉJAR Raúl, ROSALES Héctor (dir.). *La identidad nacional mexicana como problema político y cultural : Nuevas miradas*. México : Universidad Nacional Autónoma de México, Centro Regional de Investigaciones Multidisciplinarias, 2005, p. 37- 55.

BARTRA, Roger. « La condición postmexicana », dans BARTRA, Roger (dir). *Anatomía del mexicano* [2002]. México : Debolsillo, 2007. (Coll. Ensayo –Filosofía), p. 303-310.

BRENNER, Anita. « El mesías mexicano », dans BARTRA, Roger (dir). *Anatomía del mexicano* [2002]. México : Debolsillo, 2007. (Coll. Ensayo –Filosofía), p. 75-93.

CHÁVEZ A. Ezequiel. « La sensibilidad del mexicano », dans BARTRA, Roger (dir). *Anatomía del mexicano* [2002]. México : Debolsillo, 2007. (Coll. Ensayo –Filosofía), p. 25-45.

FERNÁNDEZ PERERA, Manuel. « El macho y el machismo », dans *Mitos mexicanos*. Mexico: Debolsillo, 2015, p. 231-238.

MONTFORT PÉREZ, Ricardo. « El pueblo y la cultura : Del Porfiriato a la Revolución », dans BÉJAR Raúl, ROSALES Héctor (dir.). *La identidad nacional mexicana como problema político y cultura l: nuevas miradas*. México : Universidad Nacional Autónoma de México, Centro Regional de Investigaciones Multidisciplinarias, 2005, p. 57- 79.

Littérature viatique et études critiques sur le Mexique ou l'Amérique Latine

ARRAITZ, Nicolas. *Tendre venin : De quelques rencontres dans les montagnes indiennes du Chiapas et du Guerrero*. Photographies de Licha Mayo. Paris : Phéromone, 1995.

BIGGERS, Jeff. *Dans la Sierra Madre : Une année chez les Tarahumaras*. Traduction de l'anglais de Michèle Presse. Paris : Albin Michel, 2011.

BORIAUD, Jean-Yves (dir.). *Le Nouveau Monde : Récits de Christophe Colomb ; Pierre Martyr d'Anghiera ; Amerigo Vespucci*. Paris : Les belles lettres, 1992. (Coll. La roue à livres). Préface de Tzvetan Todorov.

CACUCCI, Pino. *Ce que savent les baleines*. Traduction de l'italien de Lise Chapuis. Paris : Christian Bourgeois, 2012.

CASTAÑEDA, Carlos. *L'herbe du diable ou la petite fumée : Une voie yaqui de la connaissance* [1968]. Traduit de l'anglais par Michel Doury. Préface d'Yves Buin. Paris : 10/18, Département d'Univers Poche, 1985. (Coll. Domaine étranger).

CHARNAY, Désiré. *Mexico : Portrait d'une ville*. Paris : Magellan Et Cie, 2009.

DUGAST, Guy-Alain. *La tentation mexicaine en France au XIXe siècle : L'image du Mexique et l'intervention française (1821-1862)*. Tome 1, *Les mythiques attrait d'une nation arriérée*. Paris : L'Harmattan, 2008.

DUGAST, Guy-Alain. *La tentation mexicaine en France au XIXe siècle. L'image du Mexique et l'intervention française (1821-1862)*. Tome 2, *Le mythe mexicain et le courant interventionniste*. Paris : L'Harmattan, 2008.

ITURRIAGA, José N. *Anecdotario de forasteros en México: Siglos XVI-XX*. México: Mirada Viajera, 2001.

KENNETH TURNER, John. *México Barbaro* [2008]. Traduit de l'anglais à l'espagnol par Alberto Hernández Torres. México D.F : Epoca S.A, 2009. (Coll. Nuevo talento).

LEVY-STRAUSS, Claude. *Tristes tropiques*. Paris : Plon, 1955. (Coll. Terre Humaine).

LEVY-STRAUSS, Claude. *La pensée sauvage*. Paris : Plon, 1962.

MAURAND, Paul. *Viaje a México*. México : Aldus, 2008.

MÖLLER, Harry. *Mexico desconocido: (Un País en Busca de Exploradores)*. México : Injuve, 1973.

MONSIVÁIS, Carlos. *Los rituales del caos*. [1995] México : Era, 2011. (Coll. Ensayo).

MUÑOZ, Manuel Ferrer (dir.) *La imagen del México decimonónico de los visitantes extranjeros : ¿Un Estado-Nación o un mosaico pluricultural?* Mexico : Universidad Nacional Autonoma de Mexico, 2002.

NAVAJO, Métié. *L'ailleurs mexicain : Chroniques d'une indienne invisible*. Paris : L'Esprit frappeur, 2009.

PITOL, Sergio. *L'art de la fugue* [1997]. Traduit de l'espagnol par Martine Breuer. Albi : Passage du nord/ouest, 2005.

ROVIRA, Guiomar. *Zapata est vivant ! L'insurrection des indigènes du Chiapas racontée par eux-mêmes* [1994]. Traduction de l'espagnol par Martine Gérardy, Geneviève Michel et Philippe Rouyau. Paris : REFLEX, 1995.

SOLANO, Francisco. *Cora van Millingen : Extraña en ningún lugar*. México : Lumen, 2011.

SOUSTELLE, Jacques. *Les quatre soleils : Souvenirs et réflexions d'un ethnologue au Mexique* [1967]. Traduit de l'anglais par Michèle Pressé. Paris : CNRS, 2009. (Coll. Terre humaine).

VILLORO, Luis. *Safari accidental* [2005]. México : Planeta Mexicana, 2015.

Littérature

BAUDELAIRE, Charles. *Le Spleen de Paris* [1972]. Paris : Le livre de poche, 1998.

FRESÁN, Rodrigo. *Mantra* [2001]. Traduit de l'espagnol par Isabelle Gugnion. Albi : Passage du Nord-Ouest, 2006

FUENTES, Carlos. *La región más transparente*. [1955] Edición conmemorativa. Presentación de Gonzalor Celorio, José Emilio Pacheco, Vicente Quirarte. España : Alfaguara, 2008.

LAWRENCE, David Herbert. *Le serpent à plumes*. Traduit de l'anglais par Denyse Clairouin. Préface de René Lalou. Paris : Le livre de poche, 1969.

PROVENCIO, Pedro. *Tiempo a tiempo*. Madrid : Hiperión, 1991.

RULFO, Juan. *El llano en llamas* [1953]. México : RM&Fundación Juan Rulfo, 2008.

WISSMER, Jean-Michel. *Emmenez-moi à l'Ange! : Un journal mexicain*. Paris : Bartillat, 2006

E-book

IBARGÜENGOITA, Jorge. *Instrucciones para vivir en México*. [en ligne]. Disponible sur : <http://comeowhen.densmoreauction.net/read-document/instrucciones-para-vivir-en-mexico-jorge-ibarguengoitia.pdf>.

Sources internet

ALBARRÁN, Daniela. « La Revolución mexicana y el proceso electoral de 2006 » [en ligne], dans *Nuevo Mundo Mundos Nuevos. Questions du temps présent*. 25 janvier 2007. Disponible sur : <http://nuevomundo.revues.org/3442>

ÁLVAREZ DE VICENCIO, María Elena. « El Zócalo, orgullo para México » [en ligne], dans *Crónica.com.mx*. Disponible sur : <http://www.cronica.com.mx/notas/2012/667978.html>

ARZIPE, Lourdes. « Cultura e Identidad, Mexicanos en la era global » [en ligne], dans *Revista de la universidad de México, Universidad Autónoma de México*, número 92, Nueva época, 2011, p. 75. Disponible sur : <http://www.revistadelauniversidad.unam.mx/9211/arizpe/92arizpe.html>

BARRAGÁN, Salatiel. « Los 21 escenarios más espectaculares de México » [en ligne], dans *México desconocido*. Disponible sur : <http://www.mexicodesconocido.com.mx/escenarios-naturales-mexico.html>

BLANCAS, Noé. « Voz y estructura oral en Pedro Páramo de Juan Rulfo » [en ligne], dans *Vanderbilt e-Journal of Luso-Hispanic Studies*, Vanderbilt University, Vol. 7, 2011. Disponible sur : <http://ejournals.library.vanderbilt.edu/ojs/index.php/lusohispanic/article/view/3276/1505>

CANO, Arturo. « Vivimos en un estado de excepción no declarado » [en ligne], dans *La Jornada*, 21 avril 2016 Disponible sur: <http://www.jornada.unam.mx/2016/04/21/politica/007e1pol>

CAÑO, Antonio. « El -caso La Quina|| confirma la voluntad de Salinas para democratizar México » [en ligne], dans *El País*, 13 janvier 1989. Disponible sur : http://elpais.com/diario/1989/01/13/internacional/600649213_850215.html

DAVOUST, Michel. « La découverte de l'écriture maya par les chroniqueurs et religieux espagnols du XVIe au XVIIIe siècle » [en ligne], dans *Actes : La « découverte » des langues et des écritures d'Amérique*. Disponible sur : www.vjf.cnrs.fr/sedyl/amerindia/articles/pdf/A_19-20_33.pdf

DIARIO DE YUCATAN [sin autor] « Tamales, platillo que representa la identidad nacional de México » [en ligne], Disponible sur : http://yucatan.com.mx/gastronomia/cocina-mexicana/tamales-platillo-que-representa-la-identidad-nacional-de-mexico#sthash.doavZt1A.dpuf***

DUMAS, Claude. « Nation et identité dans le Mexique du XIX^e siècle : essai sur une variation » [en ligne], dans *Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*, Numéro 38, 1982, p. 45-69 Disponible sur : http://www.persee.fr/doc/carav_0008-0152_1982_num_38_1_1600

FIGADERE, Alain. « Tourisme - Sur la route de Don Vasco » [en ligne], dans *Tourimex : vacances de rêve au Mexique*. Disponible sur : <http://www.tourimex.fr/tourimex-frances/tourisme-sur-la-route-de-don-vasco-patzcuaro-ixtapa/>

GARCÍA CANAL, María Inés. « La producción de una mirada : la mexicanidad » [en ligne], dans *Tramas*, Numéro 39, 2013, p. 67-83. Disponible sur : <http://biblat.unam.mx/es/revista/tramas-mexico-d-f/articulo/la-produccion-de-una-mirada-la-mexicanidad>

GIMÉNEZ, Iris. « L'élaboration de la *Historia general de las cosas de la Nueva España* de Fray Bernadino de Sahagún » [en ligne], dans *Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*, Vol. 27, numéro 1, 1976, p. 171-187. Disponible sur : http://www.persee.fr/doc/carav_0008-0152_1976_num_27_1_2061

GÓMEZ REYEZ, Laureano. « Prejuicio, estereotipo y discriminación hacia los indígenas en México » [en ligne], dans *Anuario del Centro de Estudios Superiores de México y Centroamérica*, 1997. Tuxtla-Gutiérrez : Universidad de Ciencias y Artes de Chiapas, Centro de Estudios Superiores de México y Centroamérica, p. 179-197. Disponible sur : <http://repositorio.cesmeca.mx/handle/cesmeca/770>

ITURRIAGA DE LA FUENTE, José N. « La identidad alimentaria mexicana como fenómeno cultural » [en ligne], dans *Archipiélago : Revista Cultural de Nuestra América*, número 70, *La revolución mexicana*, volume 18, 2010, p. 47. Disponible sur : <http://www.journals.unam.mx/index.php/archipelago/article/view/24357>

JURADO VALENCIA, Fabio. « Oralidad y orfandad en la escritura de Juan Rulfo » [en ligne], dans *Enunciación*, número 16, *La oralidad en contextos diversos*, juillet-décembre 2016, p. 76-86. Disponible sur : <https://fr.scribd.com/doc/299642461/Jurado-Valencia-Fabio-Oralidad-y-Orfandad-en-La-Escritura-de-Juan-Rulfo>

KIESEL, Véronique. « Salinas, en guerre contre le tout-puissant syndicat du pétrole » [en ligne], dans *Le soir*, mercredi 18 janvier 1989. Disponible sur : <http://archives.lesoir.be/salinas-en-guerre-contre-t-19890118-Z019VG.html>

LÉON PORTILLA, Miguel. « España y México: encuentros y desencuentros » [en ligne], dans *Letras Libres*, novembre 2006, p. 26-30. Disponible sur : http://www.letraslibres.com/sites/default/files/pdfs_articulos/pdf_art_11577_11194.pdf

LEÓN-PORTILLA, Miguel. « Historia, identidad y cultura nacional en México », [en ligne], dans *Buap* [Site de la Benémrita Universidad Autónoma de Puebla]. Disponible sur : <http://www.cs.buap.mx/~agarces/descargas/LeonPortilla-HistorialIdentidadyCulturaNacionalenMexico.pdf>

LOPEZ DE MARISCAL, Blanca. « Para una tipología de los relatos de viaje » [en ligne], dans *Biblioteca virtual Miguel de Cervantes*. Disponible sur : <http://www.cervantesvirtual.com/obra/para-una-tipologa-del-relato-de-viaje-0/>

MARTHAX. « La comida tradicional reafirma la identidad mexicana » [en ligne], dans *Universia México*. Disponible sur : <http://noticias.universia.net.mx/tiempo-libre/noticia/2013/09/17/1049581/comida-tradicional-reafirma-identidad-mexicana.html>

- MARTÍ, José, « Nuestra América » [en ligne], dans *El Partido Liberal*, México, el 30 de enero de 1891. Disponible sur : <http://bibliotecavirtual.clacso.org.ar/ar/libros/osal/osal27/14Marti.pdf>
- MATEOS-VEGA, Mónica. « Las cantinas sirven para la amistad y los negocios, dice Armando Jiménez » [en ligne], dans *La Jornada*. Disponible sur : <http://www.jornada.unam.mx/2004/01/07/03an1cul.php?origen=cultura.php&fly=1>
- MEYER, Lorenzo. « El presidencialismo mexicano en busca del justo medio » [en ligne], dans *Istor*, Número 3, 2000, p. 41-57. Disponible sur : http://www.istor.cide.edu/archivos/num_3/dossier3.pdf
- MONSIVÁIS, Carlos. « Notas sobre el Estado, la cultura nacional y la cultura popular en México », [en ligne], dans *Cuadernos Políticos*, N°30, 1981, p. 33-52 . Disponible sur : <http://www.cuadernospoliticos.unam.mx/cuadernos/contenido/CP.30/30.4.CarlosMonsivais.pdf>
- NERUDA, Pablo. « México florido y espinado » [en ligne]. Disponible sur : <http://poemaspabloneruda.blogspot.fr/2006/12/mxico-florido-y-espinado.html>
- OLIVARES ALONSO, Emir. « La guerra de Calderón contra el narco, causa del alza en la violencia y homicidios » [en ligne], dans *La Jornada*, Martes 5 de febrero de 2013. Disponible sur: <http://www.jornada.unam.mx/2013/02/05/politica/016n1pol>
- PÉREZ MONFORT, Ricardo. « El mole como símbolo de la mexicanidad » [en ligne], dans *Cuadernos de Patrimonio Cultural y Turismo*. México : CONACULTA, 2004., p.72-85. Disponible sur : http://www.cultura.gob.mx/turismocultural/cuadernos/cuaderno12_1.php
- PROCESO, Redacción. « Más de 121 mil muertos, el saldo de la narcoguerra de Calderón : Inegi » [en ligne], dans *Proceso.com.mx*, 30 juillet 2013. Disponible sur : <http://www.proceso.com.mx/348816/mas-de-121-mil-muertos-el-saldo-de-la-narcoguerra-de-calderon-inegi>
- RUFFER , Mario. « La exhibición del otro: tradición, memoria y colonialidad en museos de México» [en ligne], dans *Antítesis*, Volume 7, Número 14, décembre 2014, p. 94-120 Disponible sur : <http://www.uel.br/revistas/uel/index.php/antiteses/article/viewFile/18718/15656>
- SALABERRIA, Ramón. « La increíble y triste historia de la megabiblioteca Vasconcelos de México » [en ligne], dans *Educación y biblioteca*, Número 162, 2007. Disponible sur: <https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=2482096>
- REDACCION de Sin Embargo. « El Grito, y la supuesta -noche mexicana VIP de IPN, en Ixtapan, causan polémica » [en ligne], dans *Sin embargo.mx: periodismo digital con rigor*. Disponible sur : <http://www.sinembargo.mx/14-09-2015/1485299>
- SALDÍVAR HERRERA, Luz del Carmen. « La escritura de la historia mexicana : México a través de los siglos » [en ligne], dans *Repositorio Institucional Zaloamati*, 2002. Disponible sur : <http://zaloamati.azc.uam.mx/handle/11191/1636>.

SERRANO, Sebastián. « Indio o indígena » [en ligne], dans *El País*, 22 janvier 2006. Disponible sur : http://elpais.com/diario/2006/01/22/opinion/1137884409_850215.html

Vidéos en ligne

Buzonciudadano. (2015, 11 mai). *Los nuestros: Yaquis (completo)*. [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=DEWtfcwR6tI>

BV Vasconcelos (2015, 26 novembre). *Viajeros literarios en México* *É* Laura Nguyen. [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=4qEI7ZOPqpw>

Canal Once (2010, 11 mai). *Discutamos México. Programa 0*. [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=OsBuo08Y8P0>

Canal Once (2010, 4 février). *Discutamos México. Programa 1*. [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=JV-4Yj-Lqsc>

Canal Once (2010, 7 juin). *Discutamos México. Programa 55* [Vidéo en ligne]. Disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=mLb0Jp_yt

Cloackzilla (2012, 2 août). *Un oeil sur la planète. Mexique : Chaos ou Eldorado ?* [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=fSrihYTT4MM>

Contras Camacho, Paulo César (2012, 16 septembre). *La historia de México no contada* *É* Miguel Hidalgo y sus amigos [Vidéo en ligne]. Disponible sur: <https://www.youtube.com/watch?v=qL-KyGwYydg&index=3&list=PLSwcJYUPFzuQ6z8RD36f9hhnWm4OjGKVv>

Ffylunam (2013, novembre). Lorenzo Meyer. *Raíz y horizontes del sistema político mexicano*. 10/10/2013. [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=nWpJyJ1BtXo>

Gómez Moreno, Pedro Pablo . (2011, 24 avril). *Estéticas decoloniales* Walter Mignolo 3.f4v [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=mqtqtRj5vDA>

La aventura de leer *É* Juan Villoro [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=jKd3eZGK9sw>

L'année du Mexique en France. (2011, 05 février). *Intervention de Jean Claude Carrière lors du lancement de l'année du Mexique en France*. [Vidéo en ligne]. Disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=k8vdnBX_IcU

Paco Ignacio TaiboII (2015, 08 mai). *La historia no contada de México 1. Los muralistas*. [Vidéo en ligne]. Disponible sur :

http://www.dailymotion.com/video/xmpdyi_la-historia-no-contada-de-mexico-1-los-muralistas_news

Paraleerenlibertad (2016, 9 avril). *Curso « Historia de México para luchadores sociales », Parte 1*. [Vidéo en ligne]. Disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=SfxH3gLe6_k

Paraleerenlibertad (2016, 21 juin). *Benito Taibo "Nacer como lector"*. . [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=QMCeE3kV1eQ>

Tedx Talks. (2015, 2 novembre). *Leer es resistir. Benito Taibo*. [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=iTEz1yOmepQ>

Telemanaje. (2013, 9 septembre). *En telemanaje, estereotipos y prejuicios sobre los mexicanos*. [Vidéo en ligne]. Disponible sur : <http://noticias.terra.com.mx/mexico/en-tejemanaje-estereotipos-y-prejuicios-sobre-los-mexicanos.6532d49af6501410VgnVCM10000098cceb0aRCRD.html>

Études décoloniales

ARDANT, Philippe. « Le néo-colonialisme : thème, mythe et réalité » [en ligne], dans *Revue française de science politique*, 15^e année, Numéro 5, 1965, p. 838. Disponible sur : http://www.persee.fr/doc/rfsp_0035-2950_1965_num_15_5_392883

BOURGUIGNON Claude, COLIN Philippe, GROSGOUEL Ramón. *Penser l'envers obscur de la modernité : Une anthologie de la pensée décoloniale latino-américaine*. Limoges : Presses Universitaires de Limoges, 1994. (Coll. Espaces humains).

CAIRO CAROU, Heriberto. « La colonialidad y la imperialidad en el sistema-mundo » [en ligne], dans *Viento Sur*. Numéro 100, 2009, p. 65-74. Disponible sur : <http://ceapedi.com.ar/imagenes/biblioteca/libros/258.pdf>

CASTRO-GÓMEZ Santiago, MENDIETA Eduardo (dir). *Teorías sin disciplina (latinoamericanismo, poscolonialidad y globalización a debate)*. México : Miguel Ángel Porrúa, 1998.

CASTRO-GÓMEZ Santiago, GROSGOUEL Ramón (dir.) *El giro decolonial: Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*. Bogotá : Siglo de Hombre; Universidad Central, Instituto de Estudios Sociales Contemporáneos y Pontificia Universidad Javeriana, Instituto Pensar, 2007.

FANON, Frantz. *Peaux noires, masques blancs*. Paris : Seuil, 1952.

GROSGOUEL, Ramón. « Un dialogue décolonial sur les savoirs critiques entre Frantz Fanon et Boaventura de Susa Santos », traduit par Jim Cohen. [en ligne], dans *La Découverte.*, Numéro 72, *Mouvements*, 2014/4, p. 42-53 . Disponible sur : <http://www.cairn.info/revue-mouvements-2012-4-page-42.htm>

LANDER Edgardo (dir.). *La colonialidad del saber, eurocentrismo y ciencias sociales : Perspectivas latinoamericanas*. Buenos Aires : CLACSO, 1993.

PRATT, Mary Louise. *Ojos imperiales: Literatura de viajes y transculturación* [1992]. México : Fondo de Cultura Económica, 2010.

SAID, Edward W. *L'orientalisme : L'Orient crée par l'Occident* [1978]. Traduit de l'américain par Catherine Malamoud. Préface de Tvetan Todorov. Postface de l'auteur traduite par Claude Wauthier. Paris : Seuil, 1997. (Coll. La couleur des idées).

SUSA SANTOS, (de) Boaventura. *Epistemologías del Sur*. Mexico : Siglo XXI, 2010.

Articles

CASTRO-GÓMEZ Santiago, MENDIETA Eduardo. « Introducción: la translocalización discursiva de -Latinoamérica en tiempos de la globalización » [en ligne], dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, MENDIETA Eduardo (dir). *Teorías sin disciplina (latinoamericanismo, poscolonialidad y globalización a debate)*. México : Miguel Ángel Porrúa, 1998; Disponible sur : https://hal.archivesouvertes.fr/file/index/docid/596413/filename/description_rA_cit_de_voyage.

CASTRO-GÓMEZ, Santiago. « Latinoamericanismo, modernidad, globalización : Prolegómenos a una crítica poscolonial de la razón », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, MENDIETA Eduardo (dir). *Teorías sin disciplina (latinoamericanismo, poscolonialidad y globalización a debate)*. México : Miguel Ángel Porrúa, 1998.

CASTRO-GÓMEZ Santiago. « Decolonizar la universidad : La hybris del punto cero y el diálogo de saberes », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, GROSFUGUEL Ramón (dir.). *El giro decolonial : Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*. Bogotá : Siglo de Hombre; Universidad Central, Instituto de Estudios Sociales Contemporáneos y Pontificia Universidad Javeriana, Instituto Pensar, 2007 p. 79-92.

DUSSEL, Enrique. « Europa, modernidad y eurocentrismo », dans *La colonialidad del saber, eurocentrismo y ciencias sociales : Perspectivas latinoamericanas*. Buenos Aires : CLACSO, 1993, p. 24-33.

ESCOBAR, Arturo. « El lugar de la naturaleza y la naturaleza del lugar: ¿globalización o postdesarrollo? », dans *La colonialidad del saber, eurocentrismo y ciencias sociales : Perspectivas latinoamericanas*. Buenos Aires : CLACSO, 1993, p. 68-87.

LANDER, Edgardo. « Ciencias sociales: saberes coloniales y eurocéntrico », dans *La colonialidad del saber, eurocentrismo y ciencias sociales : Perspectivas latinoamericanas*. Buenos Aires : CLACSO, 1993, p. 4-23.

MALDONADO-TORRES, Nelson. « Sobre la colonialidad del ser : contribución al desarrollo de un concepto », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, GROSFUGUEL Ramón (dir.). *El giro decolonial : Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, Bogotá : Siglo de

Hombre ; Universidad Central, Instituto de Estudios Sociales Contemporáneos y Pontificia Universidad Javeriana, Instituto Pensar, 2007, p. 127-167.

MIGNOLO, Walter. « El pensamiento decolonial, desprendimiento y apertura : Un manifiesto », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, GROSFOGUEL Ramón (dir.). *El giro decolonial : Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, Bogotá : Siglo de Hombre; Universidad Central, Instituto de Estudios Sociales Contemporáneos y Pontificia Universidad Javeriana, Instituto Pensar, 2007, p. 25-47.

QUIJANO, Anibal. « Colonialidad del poder y clasificación social », dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, GROSFOGUEL Ramón (dir.). *El giro decolonial : Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*. Bogotá : Siglo de Hombre; Universidad Central, Instituto de Estudios Sociales Contemporáneos y Pontificia Universidad Javeriana, Instituto Pensar, 2007, p. 93-167.

QUIJANO, Anibal. « Colonialidad del poder, eurocentrismo y América Latina », dans *La colonialidad del saber, eurocentrismo y ciencias sociales : Perspectivas latinoamericanas*. Buenos Aires : CLACSO, 1993, p. 122- 151.

WALTER, Mignolo. « Postoccidentalismo : el argumento desde América Latina » [en ligne], dans CASTRO-GÓMEZ Santiago, MENDIETA Eduardo (dir). *Teorías sin disciplina (latinoamericanismo, poscolonialidad y globalización a debate)*. México : Miguel Ángel Porrúa, 1998. Disponible sur : <http://www.ensayistas.org/critica/teoria/castro/mignolo.htm>

Littérature / Narratologie / Essais

Livres

BARTHES Roland, BOOTH Wayne, HAMON Philippe et al. 1977. *Poétique du récit*. Paris : Seuil. (Coll. Points).

BARTHES, Roland. *Mythologies*. Paris : Du Seuil, 1957. (Coll. Points).

BLANCHOT, Maurice. *L'espace littéraire*. Saint-Amand : Gallimard, 1955. (Coll. Folio/Essais).

BOURIAU, Christophe. *Qu'est-ce que l'imagination ?* Mayenne : VRIN, 2003. (Coll. Chemins philosophiques).

ECO, Umberto. *Lector in fabula : Le rôle du lecteur* [1979]. Paris : Grasset & Fasquelle, 1985.

ECO, Umberto. *L'oeuvre ouverte* [1962]. Paris : du Seuil, 1979. (Coll. Points Essais).

GENETTE, Gérard. *Discours du récit* [1972]. Paris : du Seuil, 2007. (Coll. Essais).

- GENETTE, Gérard. *Fiction et diction* [1991]. Paris : Seuil, 2004. (Coll. Points Essais).
- HUGLO, Marie-Pascale. *Le Sens du récit : Pour une approche esthétique de la narrativité contemporaine*. Villeneuve-d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 2007. (Coll. Perspectives).
- JOUVE, Vincent (ed.). *L'expérience de lecture*. Paris : Editions l'Improviste, 2005.
- LE BRETON, David. *La saveur du monde : une anthropologie des sens*. Paris : Métailié, 2006.
- LE BRIS Michel, ROUAUD Jean (dir.). *Pour une littérature-monde*. Paris : Gallimard, 2007.
- LEJEUNE, Philippe. *Le pacte autobiographique*. Paris : du Seuil, 1975. (Coll. Poétique).
- MENOUD, Lorenzo. *Qu'est-ce que la fiction ?* Mayenne : VRIN, 2005. (Coll. Chemins philosophiques).
- MILLY, Jean. *Poétique des textes*. Paris : Armand Colin, 2008.
- PARIZET, Sylvie. *Mythe et littérature*. Paris : Société Française de Littérature Générale et Comparée, Lucie, 2008. (Coll. Poétiques comparatistes).
- SARTRE, Jean-Paul. *L'imaginaire : Psychologie phénoménologique de l'imagination* [1940]. Paris : Gallimard, 1986. (Coll. Folio Essais).
- VEYNE, Paul. *Comment on écrit l'histoire* [1971]. Paris : du Seuil, 1996.
- WOLKENSTEIN, Julie. *Les récits de rêve dans la fiction*. Paris : Klincksieck, 2006.

Sources internet

- GIGNOUX Anne-Claire. « De l'intertextualité à l'écriture » [en ligne], dans *Cahiers de Narratologie*, numéro 13. Disponible sur : <http://revel.unice.fr/cnarra/index.html?id=329>
- MICHEL Johan. « Narrativité, narration, narratologie : du concept ricoeurien d'identité narrative aux sciences sociales » [en ligne], dans *Revue européenne des sciences sociales*, Tome XLI, n°125, 2003, p. 125-142. Disponible sur: <http://ress.revues.org/562>
- RONGIER, Sébastien. « La modernité : Esthétique et pensée du fragmentaire » [en ligne], dans *Espèce d'espace théorique*. Blog de Sébastien Rongier. Disponible en ligne sur : <http://sebastienrongier.net/article55.html>

Thèses universitaires

ALTINBUKEN Buket. *Le voyage mis en discours : récits, carnets, guides ; approche sémiotique*. Thèse de doctorat de Sciences du Langage. Lyon : Université Lumière Lyon2, 2011. [En ligne].

Disponible sur : http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2011/altinbuken_b/info

BORME Jean. *Le récit de voyage britannique contemporain : Essai sur le renouveau d'un genre*. Paris : Université Paris 7 Denis-Diderot, 1997.

BOSC, Nicolas. *Etude psychologique du voyageur au long cours : Sentiment océanique et émotions de l'ailleurs*. Mémoire-thèse de recherche de psychologie. Paris : Université catholique de Paris, 2003 [en ligne]. Disponible sur : www.geopsy.com/memoires_theses/memoire_voyage_bosc.pdf

LEFÈVRE, Sébastien. *Afro-mexicains : les rescapés d'un naufrage identitaire. Une étude à travers la musique, la danse et l'oralité*. Doctorat d'espagnol. Paris : Université Paris Ouest, 2013.

LEMA SILVA, Laura. *Du postcolonialisme au postoccidentalisme : Les enjeux de la relecture de l'histoire latino-américaine et des nouvelles constructions épistémologiques par le groupe Modernité/Colonialité. Une étude du débat sur l'application du postcolonialisme en Amérique latine*. Mémoire de master. Lyon : Université Lumière Lyon 2, 2015.

LOPEZ DE MARISCAL Blanca. Para una tipología de los relatos de viaje (bibliothèque cervantes virtuelle). Disponible sur: http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/para-una-tipologa-del-relato-de-viaje-0/html/015b5c40-82b2-11df-acc7-002185ce6064_5.html;

HERRERA LOYO, Angélica. *La construcción social del zócalo de la ciudad de México*. Tesis en Estudios Políticos y Sociales. México : Universidad Nacional Autónoma de México, 2009. [en ligne]. Disponible sur: http://132.248.9.195/ptd2009/septiembre/0649267/0649267_A1.pdf

MALENFANT, Brigitte. *L'horizon autobiographique du récit de voyage de Flora Tristan : Les pérégrinations d'une paria (1838)*. Mémoire de lettres et communications. Sherbrooke : Université de Sherbrooke, 1997 [en ligne]. Disponible sur : www.collectionscanada.gc.ca/obj/s4/f2/dsk2/ftp01/MO26590.pdf

MARTÍNEZ ANDRADE, Marina. *De orden supremo : La literatura de viajes de Guillermo Prieto*. Tesis en División de ciencias sociales y humanidades. México, D.F : Universidad Autónoma Metropolitana, 2006 [en ligne]. Disponible sur: 148.206.53.231/UAMI13701.

MÉLENDER JOYNER, Betssy Jiména. *El arte popular mexicano : Patrimonio plástico*. Tesis en Artes Visuales. Mexico : Universidad Autónoma Nacional de México. 2009 [en ligne]. Disponible sur : http://132.248.9.195/ptd2009/octubre/0650851/0650851_A1.pdf

MONTALBETTI Christine. *Poétique du récit de voyage d'écrivain au XIXe siècle*. Paris : Université Paris 8, 1993.

MONTFORT Marie-Noëlle. *Le récit de voyage en Italie au 19eS. Poétique du récit et mythe d'une écriture*. Paris: Université Paris 8, 1985.

QUIROGA, Victor. *La dimensión colonial de los relatos de viaje científicos del siglo XVIII : La Condamine y su Breve relación de un viaje al interior de la América Meridional*. Tesis de filosofía y humanidades. Santiago : Universidad de Chile, 2007 [en ligne]. Disponible sur : http://www.cybertesis.cl/tesis/uchile/2007/fi38quiroga_v/html/index-frames.html.pdf

MARTÍNEZ ALONSO, Pedro Jesús. *Libros de viajes alemanes e ingleses a España en el siglo XX*. Tesis de filología alemana. Madrid : Universidad Complutense de Madrid, 2003 [en ligne]. Disponible sur : eprints.ucm.es/tesis/fl/ucm-t26683.pdf

ROSCA, Ángela. *La tipología de los discursos en los libros de viajes de Mihai Tican Rumano*. Tesis de filología románica. Madrid : Universidad Complutense de Madrid, 2006. [en ligne]. Disponible sur : <http://www.ucm.es/BUCM/tesis/fl/ucm-t29559.pdf>

ROUSSEL ZUAZU, Chantal. *La literatura de viaje española del siglo XIX : Una tipología*. Tesis de filología románica. Madrid : Universidad Complutense de Madrid, 2005 [en ligne]. Disponible sur : <http://etd.lib.ttu.edu/theses/available/etd-08252008-31295019800878/unrestricted/31295019800878.pdf>

SALAZAR, Jezreel. *La ciudad como texto : La crónica urbana de Carlos Monsiváis*. México : Universidad Autónoma de Nuevo León, 2006.[en ligne] Disponible sur : http://www.academia.edu/604535/La_ciudad_como_texto_la_cr%C3%B3nica_urbana_de_Carlos_Monsiv%C3%A1is

SALCINES DE DELAS Diana. *La literatura de viajes : Una encrucijada de textos*. Tesis de Filología Románica. Madrid : Universidad Complutense de Madrid, 1996 [en ligne]. Disponible sur : <http://www.europeana.eu/portal/record/9200101/079B5E5F720BD2B843BB66EF345AF3A648BCD7D9.html>

SÁNCHEZ ALBARRACIN, Enrique. *La convergence hispano-americaniste de 1892 : Les rencontres du IVe Centenaire de la découverte de l'Amérique*. Thèse d'études ibériques et latino- américaines. Paris : Université de Paris III, 2006.

ZEKRI, Khalid. *Étude des incipit et des clauses dans l'œuvre romanesque de Rachid Mimouni et celle de Jean-Marie Gustave Le Clézio*. Thèse de littérature française. Paris : Université Paris XIII, 1998 [en ligne]. Disponible sur : <http://www.limag.refer.org/Theses/Zekri.PDF>

Divers : Sources internet

BAUDELAIRE, Charles. « Le peintre de la vie moderne » [en ligne]. Disponible sur :

https://www.uni-due.de/lyriktheorie/texte/1863_baudelaire.html

CALOGIROU, Claire. « Art, art populaire, cultures urbaines » [en ligne], dans *Diversité*. Numéro 148, 2007, *Ville, école, intégration*, p. 43-51. Disponible sur :

http://www.revues-plurielles.org/_uploads/pdf/82/148/89318_14384_18195.pdf

COVO-MAURICE, Jacqueline. « Inventer une mémoire mythique pour créer une identité nationale. » [en ligne], dans Université Charles-de-Gaulle/ Lille 3 Disponible sur :

http://www.academia.edu/5502104/Inventer_une_m%C3%A9moire_pour_construire_une_identit%C3%A9_-_L_origine_bogomile_de_la_nation_bochniaque

HLADICK, Murielle. « Habiter le temps, ou la poétique des ruines » [en ligne]. Conférence UTCP à l'International Reserach Center for Japanese Studies. Disponible sur :

http://www.kwansei.ac.jp/s_sociology/attached/0000056010.pdf

LACUVE, Jean-Luc. « Une histoire du cinéma : le néoréalisme » [en ligne]. Disponible sur : <http://www.cineclubdecaen.com/analyse/neorealisme.htm>

PASZKOWSKI, Bronislaw. « L'expérience du miroir ou le sujet entre être et doute » [en ligne], dans *Art Bourgogne International : Arts et Lettres*. N°7, *Regards croisés*. Automne 2010 Disponible sur :

<http://artbourgogne.free.fr/miroir>

POMEL, Fabienne. « Présentation : réflexions sur le miroir » [en ligne], dans Pomel, Fabienne (dir.). *Miroirs et jeux de miroirs dans la littérature médiévale*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2003. (Coll. Interférences). p. 17-26.

RIOUX , Alain. « Albert Einstein. Quelques citations célèbres » [en ligne], dans *Psycho-textes, la bibliothèque de psychologie de Psycho-Ressources*. Disponible sur <http://www.psychorressources.com/bibli/albert-einstein.html>

TISON, Véronique. « Zafafa, la girafe qui émergea Paris en 1827 », [en ligne], dans *Revue française de généalogie*, janvier 2012. Disponible sur : <http://www.rfgenealogie.com/s-informer/agenda/expositions/zafafa-la-girafe-qui-emergea-paris-en-1827>

VESCHAMBRE, Vincent. « Les traces-mémoires selon Patrick Chamoiseau : Penser l'accès des dominés au conservatoire de l'espace » [en ligne]. Disponible sur :

<http://heritage.hypotheses.org/files/2012/03/Intervention-Veschambre.pdf>

Site officiel de l'Institut International de Géopoétique : <http://www.institut-geopoetique.org/fr>

Site officiel des Étonnants Voyageurs : <http://www.etonnants-voyageurs.com/>

Dictionnaires et encyclopédies

CARRIERE, Jean-Claude. *Dictionnaire amoureux du Mexique*. Paris : Plon, 2009. (Coll. Dictionnaire amoureux).

DENOMEE Odette, GOUBY Hélène (dir.), *Le Mexique* [1989]. Paris : Larousse, 1996. (Coll. Monde et voyages).

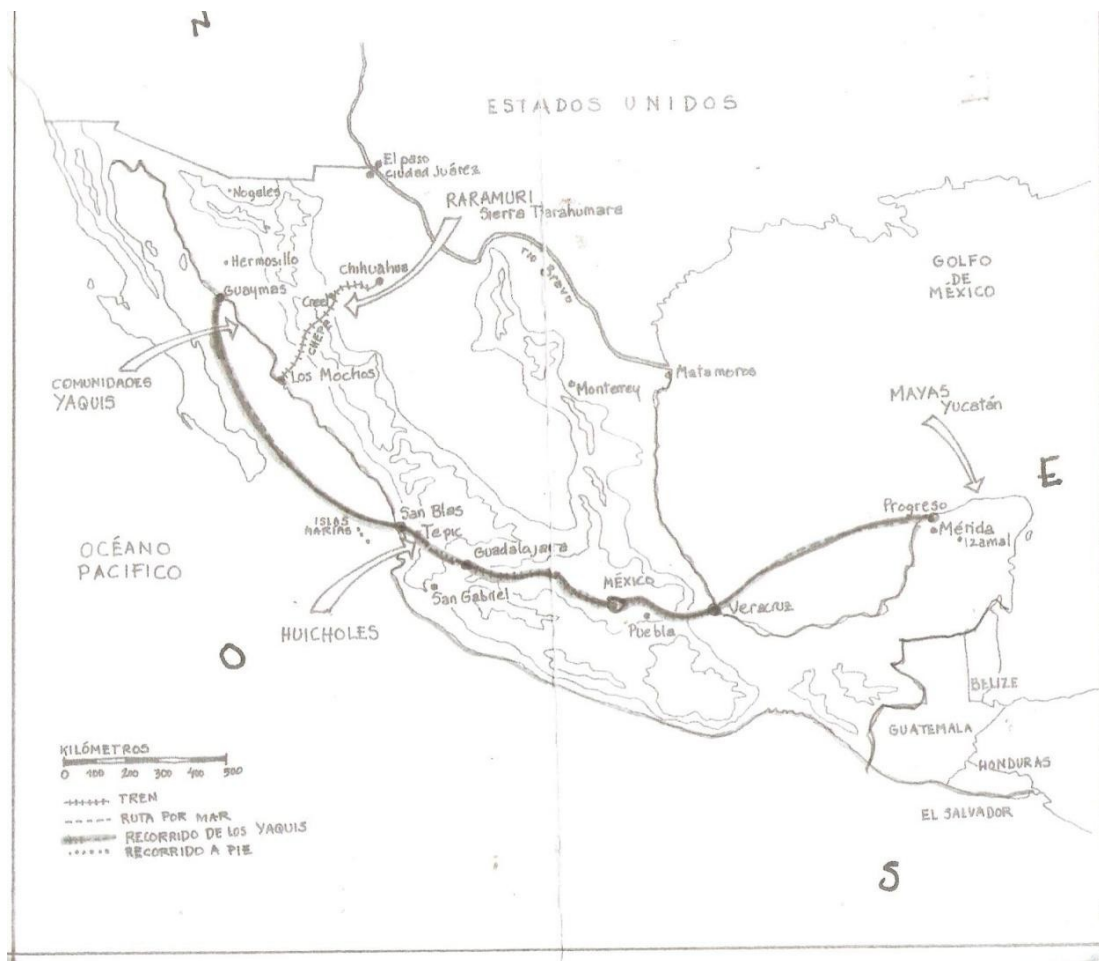
CNRTL : Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales. [en ligne]. Consultable sur : <http://www.cnrtl.fr/>

Annexe 1 : Carte de Francisco Solano



SOLANO, Francisco. *Bajo las nubes de México*. Barcelona : Alba, 2001. (Coll. Trayectos), p. 11.

Annexe 2 : Carte de Suso Mourelo



MOURELO, Suso. *Donde mueren los dioses : Viaje por el alma y por la piel de México.*

Plan de Cristina Ortiz. Madrid, p. 4-5.